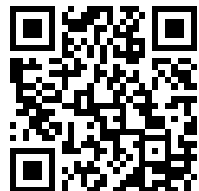

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

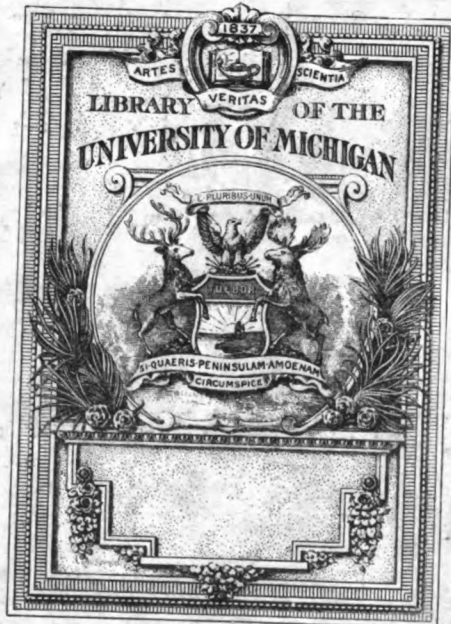
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B

705,245





REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXVI).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXVI

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1888

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	art.	pages
AAGARD, La France et l'Écosse, 1536-1560 (E. Beauvois.). . .	363	90
Abbeville et ses écoles.	541	382
Aboda Zara, p. p. STARCK (R. Duval.).	492	308
Abou-Hanifa, Les longues histoires, p. p. GUIRGASS (H. De- renbourg.).	347	61
Adgar, Légendes de la Vierge, p. p. NEUHAUS (A. Thomas.). .	343	52
Agen et sa vie au xvi ^e siècle.	431	205
Albany (comtesse d').	313	10
Aleandro le Jeune.	553	398
Alembert (d'), Œuvres et corresp. inédites, p. p. Ch. HENRY (L. Brunel.).	434	208
Alexandrie (l'ancienne.)	570	419
Amerbach (Lettres des).	523	350
Antistius, Relation d'un petit voyage de Montpellier à Mil- hau (T. de L.).	392	141
ANTONA TRAVERSI, Lettres de la comtesse d'Albany et d'Ugo Foscato (Ch. J.).	313	10
— Léopardi et sa famille.	564	408
— Dernières lettres de Jacopo Ortis	581	429
ARDENNE (d') DE TIZAC, Vital d'Audiguier (T. de L.). . . .	379	124
Aristote et sa Politique.	592	448
— Et sa Poétique.	610	486
ARNAUD, L'abbé d'Aubignac (T. de L.).	486	293
ARNDT, Paléographie latine, I et II (A. Baudouin.).	522	349
Asclépius, Commentaire, p. p. HAYDUCK (L. Herr.).	369	101
At de Mons, p. p. W. BERNHARD (A. Thomas.).	345	55
Aubais (Le marquis d').	343	142
Audiguier (Vital d').	379	124

	art.	pages
AULARD, Les orateurs de la Législative et de la Convention		
(A. Chuquet).	380	126
<i>Ausone</i> , trad. par CORPET (P. A. L.).	353	70
<i>Auzias March</i> , Œuvres. (Am. Pagès.).	359	379
BAEDEKER, Grèce (Sal. Reinach.).	321	22
BAER, Venise et les Hohenstaufen (Ch. Pfister.).	400	159
BARET (Eug.), Sidoine Apollinaire, traduction (P. A. L.).	353	70
BARGÈS, Complément de l'histoire des Beni-Zeïyan (Houdas).	308	2
<i>Barlaam</i> (le moine).	598	456
<i>Barthélemy</i> , Papiers, p. p. KAULEK, II. (A. Chuquet.).	383	129
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, L'Inde anglaise (A. Barth.).	422	193
<i>Baschet</i> (Armand).	314	13
<i>Baudin</i> (L'amiral).	453	245
BAUMGARTNER, Goethe, sa vie et ses œuvres (A. Chuquet.).	507	325
BAYE (de), Études archéologiques (A. de Barthélemy.).	396	153
BEAUDOUIN (Ed.), La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc (P. Viollet.).	572	421
<i>Beaumarchais</i>	475	268
BEAUSSIRE, Les principes du droit (F. Picavet.).	346	56
<i>Bembo</i> , ses Motti.	496	318
<i>Beni-Zeïyan</i> (les).	308	2
BERGER (H.), La géographie des Ioniens (A. Hauvette.).	348	65
<i>Bernard de Saintes</i>	584	433
BERNHARD (B.), Recherches sur l'histoire de Ribauvillé (A. C.).	552	397
BERNHARD (W.), Édit. d'At de Mons.	345	55
<i>Bertran de Born</i> , p. p. A. THOMAS (L. Clédat.).	399	157
BERTRAND (A.), Science et psychologie (F. Picavet.).	567	414
<i>Bestiaire</i> (le) de Guillaume le Clerc.	576	425
BETTELHEIM, Beaumarchais (E. Lintilhac.).	475	268
BEZOLD, La caverne des trésors (R. Duval.).	514	333
BIAGI, Les catalogues des bibliothèques, trad. par JEWETT (A. Giry.).	377	321
<i>Bibliographie Lipsienne</i> (T. de L.).	446	232
BIRKLEIN, L'infinif substantif (Ch. Cucuel.).	479	281
<i>Bitche</i>	525	352
BLANCHARD, Édit. de l'Aulularia de Plaute (P. Lejay.).	425	199
<i>Boeckh</i> , Le gouvernement des Athéniens, 3 ^e édit., p. p. M. FRAENKEL (B. Haussoullier.).	334	44
<i>Boétie</i> (la).	623	510
<i>Bonaventure des Périers</i> , Lexique de sa langue, p. p. FRANCK et CHENEVIÈRE (T. de L.).	402	160
BONNEFON, La Béotie (T. de L.).	623	510
BONNEVILLE DE MARSANGY, Journal d'un volontaire de 1791 (A. Chuquet.).	582	432
BONNIER, Les noms propres de personnes dans la région de		

TABLE DES MATIÈRES

	art.	VII pages
Douai (L. C.).	609	485
<i>Bouhours</i> (Le père).	394	144
BOUQUET, Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille (A. Delboulle.).	463	259
<i>Bourbon l'Archambault</i> et son château.	328	35
BRACHET et DUSSOUCHET, Cours supérieur de grammaire fran- çaise (A. Delboulle.).	353	77
BRADKE, La race indo-européenne et la science du langage (V. H.).	591	448
BRADLEY, Dictionnaire des miniaturistes, I et II (Q.).	529	357
BRÉAL (et PERSON), Grammaire latine (A. Delboulle.).	494	312
— Réédition de l'étude de Littré « Comment les mots chan- gent de sens ». (G. P.).	566	411
BRISSAUD, Histoire des expressions populaires relatives à la physiologie et à la médecine (D.).	368	98
BROUSSILLON (de) et FARCY, Sigillographie des seigneurs de Laval (A. de Barthélemy.).	459	255
BRUCHMANN, Études psychologiques de linguistique (V. Henry.).	438	213
BRUGMANN, Le genre dans les langues indo-européennes (V. H.)	546	389
BRÜCKNER, Comment la Russie devint européenne (L. Le- ger.).	433	207
BRUSCH, Religion et mythologie des anciens Égyptiens (G. Maspero.).	590	445
<i>Brune</i> (Le maréchal) et son assassinat.	386	131
BRUNETIÈRE, Le roman naturaliste; Études critiques sur l'histoire de la littérature française; Histoire et littérature (E. Lintilhac.).	625-627	513
BRUNN et BRUCKMANN, Monuments de la sculpture grecque et romaine, I (Sal. Reinach.).	332	43
BUDÉ, Lettres adressées à Turettini (T. de L.).	600	462
<i>Buffon</i> , Œuvres choisies, p. p. HÉMON (A. Delboulle.).	312	8
BURDEAU (A.), Trad. de Schopenhauer, Le monde comme volonté et représentation, I. (Ancien Herr.).	366	96
CAMPORI et SOLERTI, Louis, Lucrèce et Léonore d'Este (P. de Nolhac.).	389	139
<i>Carlyle</i> , Culte des héros, trad. par IZOULET (L. Marillier.).	406	166
CARRAU, La conscience (F. Picavet.).	543	383
— La Philosophie religieuse en Angleterre (F. Picavet.).	544	383
<i>Cartier</i> (Jacques.).	462	258
<i>Catulle</i>	612	490
<i>César</i> (Jules), pendant la guerre civile.	520	341
<i>César</i> , p. p. PRAMMER (E. Thomas.)	337	46
<i>Charles VIII</i> en Italie.	361	88
CHENEVIÈRE, Lexique de la langue de Bon. des Périers (T.		

	art.	pages
de L.)	402	160
CHEVALIER (Ul.), Répertoire des sources historiques du moyen âge, V. (T. de L.)	360	86
CHILLY (de), L'espionnage (A. Chuquet.)	608	485
Chivré (les).	413	180
<i>Chroniques de Bâle</i> , III, p. p. VISCHER (R.).	411	177
CIAN, Les Motti de Bembo (P. N.).	496	318
Cicéron, Caton l'Ancien et Lelius, p. p. SCHICHE (E. Tho- mas.)	340	46
— Discours choisis, p. p. NOHL (E. Thomas.).	341	46
CLARETIE (Leo), Florian (F. Hémion.).	580	429
COMMUNAY, Les grands négociants bordelais au xvii ^e siècle (T. de L.).	419	187
— Édition des Lettres de Jean-Paul de Lescun.	461	257
CONSTANTINIDIS, Coutchouc Mechmet ou 1821 en Chypre (Em. Legrand.).	435	210
Corneille, points obscurs de sa vie.	463	259
— Et la poétique d'Aristote.	610	486
Cornelius Nepos, p. p. WEIDNER (E. Thomas.).	338	46
CORPET, Trad. d'Ausone (P. A. L.).	353	70
COSNEAU, Le connétable de Richémont (J. Kaulek.).	372	110
CREIZENACH, Le plus ancien prologue de Faust (A. Chu- quet.).	500	321
Crinagoras, p. p. RUBENSOHN (Ch. Cucuel.).	59 +	450
Curély (général).	607	484
DA COSTA, Grammaire de la langue d'Homère.	423	196
DARMESTERER (A.), La question de la réforme orthographi- que (A. Delboulle.).	602	474
DAVIDSON, Philippe-Auguste et Ingeburge (Ch. Pfister.).	613	491
DEBIDOUR, Villehardouin et Joinville (F. Hémion.).	579	428
DELABORDE (H. François), Charles VIII en Italie (P. de Nol- hac.).	361	88
DELABORDE (Henri), Marc-Antoine Raimondi (P. de Nol- hac.).	374	112
DESJARDINS (Alb.), Les sentiments moraux au xvi ^e siècle (A. Rebelliau.).	364	93
DIDOT et GRASSOREILLE, Le château de Bourbon l'Archam- bault (L. Farges.).	328	35
DONCIEUX, Le père Bouhours (F. Hémion.).	394	144
DREYFUS (Cam.), L'évolution des mondes et des sociétés (L. Herr.).	420	189
<i>Droste-Hülshoff</i> (Annette de.).	474	267
DROYSEN, Précis de la science de l'histoire, trad. par DORMOY (A. Lefranc.).	487	295
DUFAY, Armand Baschet et son œuvre (A. Lefranc.).	314	13

TABLE DES MATIÈRES

	art.	IX pages
DÜNTZER, Édition de la Camp. de France et du siège de Mayence (A. Chuquet.).	508	327
— du Voyage d'Italie (A. Chuquet.).	509	328
EBERT, Histoire générale de la littérature du moyen-âge III (A. Chuquet.).	534	571
EGGELING, Catalogue des manuscrits sanscrits de l'India Office (A. Barth.).	476	277
<i>Enghien</i> (duc d').	451	241
ESCANDE, Hoche en Irlande (A. Chuquet.).	585	434
<i>Eschine</i>	443	227
<i>Espagne</i> (Discours de M.), 3 janvier 1782, p. p. LÉOTARD, (T. de L.).	391	141
ESPAIGNOLLE, L'origine du français, II (A. Delboulle.).	426	200
ESPINAY (d'), La coutume de Touraine au xve siècle. (A. Delboulle.).	484	290
<i>Este</i> (Louis, Lucrèce et Éléonore d').	389	139
EUCKEN, La vie de l'esprit (L. Herr.).	408	168
FALB, La langue des Andes (V. Henry.)	531	361
FALGAUROLLE, Le marquis d'Aubais (T. de L.).	393	142
<i>Farce</i> (la), avant Molière.	390	140
<i>Faust</i>	499-500	320
FAVRE (Jules), Édit. de Molière (F. Hémon.).	417	182
FELTEN, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. (G. Dalmeida.).	410	174
<i>Ferdinand I</i> et son administration.	551	396
FISCH, Le substantif latin en o-onis (A. Baudouin.).	611	489
FISCHER (A.), Le Cantique des Cantiques de Brun de Schoenebeck (A. Chuquet.).	559	504
FISCHER (L.), Édit. des poésies allemandes de Titz.	465	261
FLAMMERMONT, Lille et le Nord au moyen-âge (A. Giry.)	573	423
<i>Florian</i>	580	429
FOERSTER (W.), Édit. de la Chanson de Roland.	342	51
<i>Fortunat</i> , trad. par Ch. NISARD (P. A. L.).	353	70
<i>Foscolo</i> (Ugo).	313	10
	581	429
FOUCART, Campagne de Prusse, Iena (A. Chuquet.).	384	130
FRANCK (F.), Lexique de la langue de Bon. des Périers (T. de L.).	402	160
FRANCK (H.), G. L. Kosegarten (A. Chuquet.).	473	265
FRAENKEL (M.), 3e édit. du Gouvernement des Athéniens, de Boeckh (B. Haussoullier.).	334	44
FRITSCHÉ, Études sur Molière (G. P.).	178	426
FROITZHEIM, Lenz, Goethe et Cléophe Fibich (A. Chuquet.).	502	322
— La période d'orage à Strasbourg (A. Chuquet.).	503	324
GACHON, Les états de Languedoc et l'édit de Béziers (P. Viol-		

	art.	pages
let.).	432	206
GASTÉ, Les serments de Srasbourg (Ch. J.).	427	201
GAZIER, Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française (A. Chuquet.).	381	127
GEIGER (L.), Firlifimini et autres curiosa (A. Chuquet.).	471	265
— Annuaire de Goëthe, IX (A. Chuquet.).	497	319
— Goëthe et la Renaissance (A. Chuquet.).	498	319
GERTH, Grammaire grecque abrégée (Ch. C.).	351	70
GHERARDI, Consultes de la République de Florence (Perrens.).	310	6
GIRARD (Jules), trad. des Idylles de Théocrite (A. Croiset.).	548	392
GIROT (A.), Trad. de « La mimique et la physiognomonie » de PIDERIT. (L. Herr.).	315	15
GIRY, Les origines de la commune de Saint-Quentin (H. Pirenne.).	549	393
Goëthe (publication relatives à).	498-509	318
GOMPERZ, Fragments des tragiques grecs (H. Weil.).	518	338
Goudelin, Œuvres, p. p. NOULET (T. de L.).	616	498
GREEN, Histoire du peuple anglais, p. p. Aug. et G. MONOD (A. Chuquet.).	436	212
GREYERZ (de), Muralt (A. C.).	526	353
GRIMAU, Lavoisier (A. Chuquet.).	382	128
GROSS, Werther en France (A. Chuquet.).	506	325
Grosseteste (Robert.).	410	174
GRÜNENWALD, L'infinifif absolu à valeur restrictive en grec (Ch. Cucuel.).	478	280
Guide Joanne, Grèce.	322	22
GUILLON, La France et l'Irlande pendant la Révolution, Hocke et Humbert (A. Chuquet.).	449	239
GUIRGASS, Édit. des Longues histoires d'Abou-Hanifa.	347	61
HABASQUE, Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois (T. de L.).	431	205
HAILLANT, Flore populaire des Vosges (Ch. J.).	545	384
HARLEZ (de), Deux traductions du mandchou (L. Feer.).	306	1
HARTEL (de), Abrégé d'une grammaire des dialectes d'Hommère et d'Hérodote (Ch. C.).	349	70
— Grammaire grecque de Curtius (Ch. C.).	352	70
HARTMAN, sur le texte de Xénophon (Alfred Jacob.).	323	24
Hartmann d'Aue et l'infinifif dans ses épopées.	558	404
HARTMANN (Ed. de), Problèmes modernes (L. Herr.).	367	96
HAUSSOULLIER, Grèce, Athènes et ses environs (Sal. Reinach.).	322	22
HAYDUCK, Édit. du commentaire d'Asclépius (L. Herr.).	369	101
HELLEN (von der), Goëthe et les Fragments phys. de Lavater (A. Chuquet.).	505	324
HÉMON, Édit. des œuvres choisies de Buffon.	312	8

TABLE DES MATIÈRES

 art. XI
pages

HENRY (Ch.), Œuvres et corresp. inédites d'Alembert (L. Brunel.).	434	208
Herder, Œuvres, XIII et XVI (Ch. J.).	447	234
— Et sa correspondance avec Nicolai.	470	264
HERMÈS, Catulle (A. Cartault.).	612	490
HEYDEMANN, Les collections parisiennes (Sal. Reinach.). . .	309	3
HIRZEL (L.), Goethe et Zurich (A. Chuquet.).	504	374
HIRZEL et BERNAYS, Le jeune Goethe, 2 ^e édit. (A. Chuquet.).	501	322
HJELT, La Suède et l'étranger, après 1772 (E. Beauvois.). .	405	165
HOCHSCHILD, Désirée, reine de Suède (A. Chuquet.). . . .	587	436
HOFFMANN, Correspondance de Herder et de Nicolai (A. Chuquet.).	470	264
Hogendorp (Van), Mémoires (A. Chuquet.).	452	242
HOLLENDER, Strasbourg et Henri II (R.).	537	375
Horace, p. p. WALTZ (Fr. Plessis.).	324	27
HOUSSAYE (H.), 1814 (A. Chuquet.).	525	353
HÜFFER, Annette de Droste Hülshoff et ses œuvres (A. Chuquet.).	474	267
Huygens, Œuvres complètes, I. Corresp. (T. de L.). . . .	589	437
Hyde de Neuville, Mémoires et souvenirs (A. Chuquet.).	450	240
Ingeburge.	613	491
Institut archéologique allemand, Monuments antiques, I, 2 (Sal. Reinach.).	333	44
Irlande (l'), pendant la Révolution.	449	239
	585	434
IRLE, La forteresse de Bitche (C.).	525	352
Isagoge (l') d'Adrien, p. p. GOESSLIN (A. Sabatier.). . . .	409	173
ISAMBERT, Guide Joanne, Grèce.	322	22
IZOULET, Trad. du « Culte des héros » de Carlyle. (L. Marillier.).	406	106
JAHN, Offrandes et sacrifices dans les travaux des champs (A. Chuquet.).	556	402
JEWETT, Les catalogues des bibliothèques, trad. par BIAGI (A. Giry.)	377	321
Joanne (guide), Grèce.	322	22
Joinville.	579	428
JOUBERT (André), Les Chivré. — Histoire de Saint Denis d'Anjou. — Histoire de Menil et de ses seigneurs. — Le château de Ramfort de Gennes et de ses seigneurs (Louis Farges.	413-416	180
JOUAN DES LONGRAIS, Jacques Cartier (L. Gallois.).	462	258
JOURDAIN, Excursions hist. et philos. à travers le moyen-âge (A. Lefranc.).	371	107
JOVY, Prousteau et Thoynard (P. de Nolhac.).	577	426
JUNGHANH, Études sur Thucydide (A. Croiset.)	569	418

	art.	pages
JURIEN DE LA GRAVIÈRE, La guerre de Chypre et la bataille de Lépante (H. de Grammont).	362	90
— L'amiral Baudin (A. Chuquet).	453	245
— L'amiral Roussin. (A. Chuquet).	588	437
Kant, Critique de la raison pratique, trad. par PICAVET (A. C.).	629	518
Karsch (Louise).	469	264
KAULEK, Public. du II ^e vol. des Papiers de Barthélemy (A. Chuquet).	383	129
KEELHOFF, Trad. de la gramm. de la langue d'Homère, de Leeuwen et Da Costa.	423	196
KESEBERG, La religion dans Plaute et Térence (S. Dosson).	397	156
KLEINPAUL, La langue sans paroles (V. Henry).	493	309
KLUGE, Littérature allemande, trad. par PHILIPPI (A. C.).	488	209
KOERTING, Essais de philologie moderne (Ch. J.).	617	500
KOESSLING, Édit. de l'Isagoge d'Adrien (A. Sabatier).	409	173
KOHUT, La Sapho allemande, Louise Karsch (A. Chuquet).	469	264
KOSCHWITZ, Comment. des plus anciens monuments de la langue française (A. Thomas).	344	53
Kosegarten (G. L.).	473	265
KRUMBACHER, Une spirante irrationnelle en grec (J. Psichari.)	532	364
La Chaussée et la comédie larmoyante.	418	184
LAGRANGE, Physiologie des exercices du corps (L. Herr.).	329	36
La Hoguette, Lettres, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE (A. C.).	511	329
LAMPRECHT, Esquisses d'histoire rhénane (A. Lefranc.).	412	178
LANDBERG (de), Critica arabica (O. Houdas).	357	81
LANGE, Flore danoise (Ch. J.).	530	358
LANSON, Nivelles de La Chaussée et la comédie larmoyante (L. Brunel).	418	184
LAVISSE, Trois empereurs d'Allemagne (C.).	513	331
Lavoisier.	382	128
LEEUVEN et DA COSTA, Grammaire de la langue d'Homère, trad. par KEELHOFF (Em. Baudot).	423	196
LE FORT, Anciens membres de la Société d'hist. et d'arch. de Genève (T. de L.).	356	78
LEFRANC, Histoire de Noyon et de ses institutions (H. Pirrenne).	550	395
LEMAITRE (Jules), Impression de théâtre, II (F. H.).	421	190
— Corneille et la poétique d'Aristote (F. Hémon.	610	486
Lenz, papiers dramatiques et Vêpres siciliennes.	562	406
LEOTARD, public. du discours prononcé par M. Espagne le 3 janvier 1782 (T. de L.).	391	141
Lépante (bataille de).	362	90
Lescun (Jean-Paul de), Lettres p. p. COMMUNAY (T. de L.).	461	257
LEVANTINI, Lucrezia Tornabuoni (P. N.).	326	34

TABLE DES MATIÈRES

	art.	XIII pages
LEVERTIN, La farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière (E. Beauvois).	390	140
LIARD, L'enseignement supérieur en France, I (F. Picavet).	528	356
LIEBLEIN, Le commerce antique de la Mer-Rouge (G. Maspero).	387	133
Lille au moyen-âge.	573	423
Lipse (Juste), bibliographie de ses œuvres.	446	232
LIPSIUS, La procédure athénienne, de Meier et Schömann (A. Hauvette).	517	337
LITTRÉ, Comment les mots changent de sens, p. p. BRÉAL (G. P.).	566	411
Lods, Bernard de Saintes (A. Chuquet).	584	433
Lohenstein.	550	402
LONGO, Lucrèce (Ch. J.).	519	340
Lorraine illustrée (A. Chuquet).	488	297
LOSSEN, Lettres de Masius et de ses amis (P. de Nolhac).	622	509
Lucien Bonaparte (le prince) et sa famille (A. Chuquet).	586	435
Lysias, p. p. WEIDNER (Ch. Cucuel).	442	227
MANDALARI, Le moine Barlaam (P. N.).	598	456
MANN, Le Bestiaire de Guillaume le Clerc (Le Clédât).	576	425
Manuce (Alde).	430	204
MARTIN (E.), Observations sur le roman de Renart (A. Bos).	483	285
— Edit. du Voyage au bain spirituel, de Murner (A. Chuquet).	495	313
Masius, ses lettres à ses amis.	464	261
MATTHIS, Les réformés du canton de Saarwerden (R.).	622	509
MAYER, Titans et géants (P. Decharme).	524	351
MAYER, Titans et géants (P. Decharme).	358	83
Meier et Schömann, La procédure athénienne.	517	337
Menil et ses seigneurs.	415	181
Mer Rouge (la) et son commerce.	387	133
MERX, Chrestomathie targoumique (R. Duval).	490	305
Meulan et la Révolution française	606	482
MEYER, Turquie et Grèce (Sal. Reinach).	320	21
— (G.), Grammaire albanaise (V. Henry).	477	278
MICHAEL, Le cérémonial des empereurs allemands (Ch. Pfister).	621	508
MILLET, Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy (A. Delboulle).	615	496
MOELLER, Traité des études historiques (Sal. Reinach).	444	228
Molière, p. p. Jules FAVRE (F. Hémon).	417	182
— Études sur lui.	578	476
— Sa versification.	365	95
MONCEAUX, Les proxénies grecques (B. Haussoullier).	441	224

	art.	pages
MONOD (Aug.). Trad. de l'Hist. du peuple anglais, de GREEN.	436	212
MONOD (G.), Bibliographie de l'histoire de France (A. Chuquet).	437	213
MOREL (Ch.), Genève et la colonie de Vienne (R. Cagnat).	481	283
MÜLLENHOFF, Antiquités allemandes, II (d'Arbois de Jubainville).	370	102
MÜLLER (C.), Lohenstein (A. Chuquet).	554	402
MÜLLER (H. J.), édition de Sénèque.	335	46
MÜNSTERBERG-MÜNCKENAU, L'infinif dans les épopées de Hartmann d'Aue (A. Chuquet)	558	404
MÜNTZ (Eug.) Les collections des Médicis au xv ^e siècle (P. de Nolhac).	373	112
<i>Muralt.</i>	526	353
<i>Murner</i> , Voyage au bain spirituel, p. p. E. MARTIN (A. Chuquet).	464	261
MUSÆUS, Pakourianos (Sal. Reinach).	595	451
NADROWSKI. Étymologie grecque et latine (V. Henry).	439	221
NEGRONI, Un portrait de Dante (P. de Nolhac).	535	373
NELSON. Le droit hindou et la cour de Madras (A. Barth).	455	249
NÉROUTSOS, L'ancienne Alexandrie (Salomon Reinach).	570	419
NESTLE, Grammaire syriaque (R. Duval)	491	307
NEUBAUR, Poésies de jeunesse de Wernigke.	466	262
NEUBAUS, Edit des Légendes de la Vierge, d'Adgar	343	52
NEWMAN, La politique d'Aristote (A. Croiset).	592	448
NISARD (Ch.) Du Tillot (A. Chuquet).	624	512
— (Ch.). Traduction de Fortunat (P. A. L.).	353	70
NOCCELLA, Les graffiti d'un corps de garde (R. Cagnat).	457	254
NOHL, Edit. de Discours choisis de Cicéron.	341	46
NOLHAC (de), Le grec à Paris sous Louis XII (T. de L.)	311	8
— Les correspondants d'Alde Manuce (Fr. Plessis)	430	204
NOTOVICH, La liberté de la volonté (L. Herr).	316	15
NOULET, Edit. des œuvres de Goudelin (T. de L.).	616	498
<i>Novalis.</i>	472	265
NOVATI, La jeunesse de Salutati (P. N.).	460	256
NOVICOW, La politique internationale (Eug. d'Eichthal).	354	72
<i>Noyon</i> et ses institutions.	550	395
<i>Ovide</i> , p. p. SEDLMAYER (E. Thomas).	339	46
PAOLI, Paléographie latine (A. Giry).	377	321
PAJOL, Les guerres sous Louis XV, V (C.).	512	330
<i>Pakourianos.</i>	595	451
PAULI, Études italiques, V (Louis Duvau).	521	347
PECZ, Les tropes des tragiques grecs (Th. Reinach)	456	253
<i>Peiresc</i> , ses lettres aux frères Dupuy.	599	456
PELÉ, Saint-Amand, 1788-1795 (A. Chuquet).	605	480

TABLE DES MATIÈRES

	art.	xv pages
PÉLISSIER, Aleandro le Jeune (T. de L.).	553	398
PERWOLF, Les Slaves et leurs relations réciproques (L. Le- ger).	403	162
<i>Pétrarque</i> et les Carrare.	536	374
PETRIE, Voyage en Égypte (G. Maspero).	375	117
PEZZI, La langue grecque (Sal. Reinach).	601	473
PHILIPPI, Trad. de la littérature allemande de Kluge (A. C.).	488	299
<i>Philopon</i> , Commentaire sur Aristote, p. p. VITELLI (L. Herr).	376	120
PICAVET, L'histoire de la philosophie (A. C.).	628	518
— Nouv. trad. franç. de la Critique de la raison pratique (A. C.).	629	518
PIDERIT, La mimique et la physiognomonie, trad. par A. Gi- rot (L. Herr).	315	15
<i>Plaute</i> , <i>Aulularia</i> , p. p. BLANCHARD (P. Lejay).	425	199
PLUZANSKI, Ce que les philosophes anciens ont pensé des as- tres (F. Picavet).	574	423
— Essai sur la philosophie de Duns Scot (F. Picavet).	575	424
POOLE, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bod- léienne (E. Drouin).	568	417
PORT, La Vendée angevine (A. Chuquet).	448	236
POSSE, La diplomatique des documents privés (H. Pirenne).	388	136
PRAMMER, Édit. de César.	337	46
PRAROND, Les grandes écoles et le collège d'Abbeville (T. de L.).	541	380
PREYER, L'âme de l'enfant (Th. Reinach).	542	381
PROBST, De climat et la formation de l'écorce terrestre (Sal. Reinach).	317	15
PROMIS, La passion du Christ (Em. Picot).	614	493
<i>Prousteau</i> (G.).	577	426
PROXÉNIES (les) grecques.	441	224
PSICHARI, La phonétique des patois (V. Henry).	515	335
— Quelques phénomènes néo-grecs (V. Henry).	516	337
<i>Raimondi</i> (Marc Antoine).	374	112
RAMEFORT (château de).	416	182
RATZEL, Ethnographie, I et II (H. Gaidoz).	325	30
<i>Renart</i> (Roman de).	483 285	495 313
<i>Représentation</i> (la) <i>proportionnelle</i> (Th. Reinach).	330	37
RETHWISCH, Le baron de Zedlitz (A. C.).	618	503
<i>Ribauvillé</i> , son histoire.	552	397
<i>Richemont</i> (Arthur de Bretagne).	372	110
ROBIQUET, Paris, la Ligue sous Henri III (L. Farges).	603	476
ROCHOLL, Annexion de l'Alsace à la France (Ch. Pfister).	485	291
<i>Rodolphe d'Ems</i> et son Alexandre.	556	403
<i>Roland</i> (<i>Chanson de</i>). p. p. W. FOERSTER (A. Thomas).	342	51
ROSENTHAL, L'administration du Ferdinand I (R.).	551	396

	art.	pages
ROSIÈRES (R.) La Révolution dans une petite ville (A. C.). .	606	482
ROTHAN, La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée (A. C.).	540	379
Roussin (L'amiral).	588	437
RUBENSOHN, Édit. de Crinagoras.	594	450
RÜMELIN, Le contrat du mandataire (E. C.).	620	507
SABBADINI, Le texte du De Officiis et les poésies pseudo-vir- giliennes (P. Lejay).	480	281
SABERSKY, L'i parasite en provençal (L. C.).	596	453
<i>Saint-Amand</i> sous la Révolution.	605	480
<i>Saint-Denis-d'Anjou</i>	414	180
<i>Saint-Quentin</i> , Sa commune.	549	393
<i>Salutati</i> , sa jeunesse.	460	256
<i>Sceaux gascons</i> du moyen-âge, I (A. L.).	401	160
SCHEINDLER, L'enseignement grammatical en grec (Ch. C.).	350	70
SEHICHE, Édit. du Caton l'Ancien et du Lelius de Cicéron (E. Thomas).	340	46
SCHMIDT (Er.), Le Faust primitif (A. Chuquet).	499	320
<i>Schopenhauer</i> , trad. par A. BURDEAU, I (Lucien Herr). . .	366	96
SCHREIBER, Les bas-reliefs du palais Grimani (Sal. Rei- nach).	547	390
SCHUBART, Vie et œuvres de Novalis (A. Chuquet).	472	265
SCHWAB, Le sacrifice dans l'Inde antique (S. Lévi).	331	41
Scot (Duns).	575	424
SEDLMAYER, Édit. d'Ovide.	339	46
<i>Sénèque</i> , p. p. H. J. MÜLLER (E. Thomas).	335	46
<i>Sévigné</i> (M ^{me} de).	404	164
<i>Sidoine Apollinaire</i> , trad. par Eug. BARET (P. A. L.). . .	353	70
SIEBER et TEICHMANN, Lettres des Amerbach (P. de Nolhac).	523	350
SOLERTI, Louis Lucrèce et Léonore d'Este.	389	139
SOURIAU, La versification de Molière (A. Delboulle). . . .	366	95
SPIRGATIS, Liste des membres de l'Université de Paris (Q). .	482	285
STARCK, Édit. d'Aboda Zara (R. Duval).	492	308
<i>Starhemberg</i> (Louis).	604	479
STEIN (H.) Un faux diplomate au xvii ^e siècle (T. de L.). . .	327	34
— Bibliographie des Bibliographies (T. de L.).	318	18
— Inventaire sommaire des Tables des périodiques histori- ques en français (T. de L.).	319	18
STEIN (L.) La théorie de la connaissance chez les stoïciens (T. R.).	440	224
STERN (A.) Goethe (A. Chuquet).	510	329
STERN (E. de), les Helléniques de Xénophon (A. Hauvette).	424	198
STOFFEL, Hist. de Jules César, guerre civile (Lacour- Gayet).	520	341
<i>Stoïciens</i> (les) et leur théorie de la connaissance.	440	224

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 2 juillet —

1888

Sommaire : 306-307. De HARLEZ, Deux traductions du mandchou. — 308. BAR-GÈS, Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan. — 309. HEYDEMANN, Les collections parisiennes. — 310. Les consultes de la République de Florence, p. p. GHERARDI. — 311. DE NOLHAC, Le grec à Paris sous Louis XII. — 312. Œuvres choisies de Buffon, p. p. HÉMON. — 313. Lettres de la comtesse d'Albany et d'Ugo Foscolo, p. p. ANTONA-TRAVERSI. — 314. DUFAY, Armand Baschet et son œuvre. — 315. PIDERIT, La mimique et la physiognomonie, trad. par A. GIROT. — 316. NOTOVITCH, La liberté de la volonté. — 317. PROBST, Le climat et la formation de l'écorce terrestre. — 318-319. STEIN, Bibliographie des Bibliographies et Inventaire sommaire des Tables des périodiques historiques en français. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

306. — I. **Histoire de l'Empire de Kin** ou Empire d'or (*Aisin guru-i suduri bithe*), traduite du mandchou, par C. de HARLEZ, avec une carte. Louvain, Charles Peeters, 1887, xvi, 288 pp. Grand in-8.

307. — II. **La Religion nationale des Tartares orientaux** mandchous et mongols, comparée à la religion des anciens Chinois d'après les textes indigènes, avec le **rituel tartare de l'empereur Kien-long**, traduit pour la première fois par Ch. de HARLEZ. Bruxelles, F. Hayez, 1887, 216 pp. in-8.

Ces deux publications de M. de Harlez, qui portent le même millésime et se suivent à une année de distance à peine, sont une très utile contribution à l'histoire civile et religieuse des Tartares orientaux, principalement des Mandchous, dont elles nous font connaître deux ouvrages originaux, non empruntés à la littérature chinoise.

I. — Le premier de ces volumes est la traduction pure et simple d'un livre mandchou renfermant l'histoire de l'empire fondé par les tribus mandchoues appelées Niu-tchi, puissance qui subsista environ un siècle avant l'invasion mongole et disparut lors des conquêtes de Gengis-Khan. Cette histoire n'était qu'imparfaitement connue et par des sources chinoises qui ne méritent pas toujours une entière confiance. Le travail de M. de H. complète et contrôle les renseignements auxquels nous avons été réduits jusqu'ici.

II. — L'ouvrage mandchou traduit dans le second volume, le *Man-jusa-i wecere metere doro-i bithe*, rituel mandchou publiée par ordre de Kien-long, occupe moins de place (p. 61-172). L'auteur l'a fait précéder d'un exposé systématique de la religion mandchoue, d'après le rituel pour les xvi^e et xvii^e siècles, d'après les renseignements épars dans l'*Histoire de l'empire de Kin* pour les temps antérieurs. Il l'a fait suivre d'un exposé de la religion primitive des Mongols d'après les rares documents que nous possédons et d'une comparaison avec la reli-

gion primitive des Chinois. Il conclut avec raison à l'indépendance mutuelle et primordiale de la religion chinoise et des cultes tartares.

Le mandchou n'est pas très cultivé; la littérature mandchoue originale est très pauvre. Les exemplaires des ouvrages qui existent ne sont pas communs. Il faut savoir gré à M. de Harlez de nous avoir fait connaître ces deux productions du génie mandchou.

L. FEER.

308. — **Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân, rois de Tlemcen**, ouvrage du Cheikh Mohammed Abd'al-Djalil al. Tenessy, par M. l'abbé J.-J. L. BARGÈS. Paris, E. Leroux, MDCCLXXXVII. In-8, XIV-612 p.

La dynastie des Beni-Zeiyân ou Abdelouadites a régné de 1240 à 1553 sur un empire assez vaste dont Tlemcen a été la capitale. Ces souverains africains, sur l'histoire desquels Ebn Khaldoun n'a pu nous fournir qu'un récit incomplet ont déjà été, en 1852, l'objet d'une première étude de M. l'abbé Bargès qui a donné sous le titre de : *Histoire des Beni-Zeiyân, rois de Tlemcen*, la traduction d'un fragment de l'ouvrage inédit intitulé : *Nadhm ed-dorr ou'loqiân*. Mais les documents originaux que l'on possédait à cette époque étaient rares et M. B. ne put qu'esquisser les principaux événements politiques qui s'étaient accomplis dans l'ancien royaume de Tlemcen. Aujourd'hui, grâce à des matériaux plus nombreux, il lui a été possible de compléter cette première ébauche et principalement de faire connaître le mouvement littéraire et intellectuel dont Tlemcen a été le théâtre du XIII^e au XVI^e siècle. C'est surtout cette sorte de renaissance littéraire que M. B. s'est attaché à exposer dans le *Complément* qu'il vient de publier. Tous les savants musulmans qui, soit par leur enseignement, soit par leurs écrits, ont illustré la capitale des Beni-Zeiyân, ont été de la part de M. B. l'objet de biographies très détaillées, et non content d'indiquer avec soin la liste des ouvrages par eux composés, il en traduit de nombreux passages qui permettent de se faire une idée exacte des sentiments qui agitaient les esprits d'élite du monde musulman d'alors et de la manière dont ils les exprimaient. En outre, l'histoire des souverains de Tlemcen a été complétée et éclaircie sur bien des points par des extraits empruntés à divers auteurs arabes et aussi à l'aide des renseignements fournis par les excellents travaux de M. Brosselard. On serait presque tenté de regretter la surabondance des détails qui nuisent à la clarté d'une vue d'ensemble; toutefois ces regrets seront tout au moins exagérés, si l'on veut considérer que l'œuvre de M. B. est non point un véritable ouvrage historique, mais une simple histoire documentaire à la façon de ces récits dits « Mémoires intimes » ou « Correspondances » qui facilitent la tâche de l'historien et dont la valeur est d'autant plus considérable qu'ils sont nourris d'un plus grand nombre de faits. On sait que les orientalistes français ne se

sont point entendus pour adopter un moyen uniforme de représenter les mots arabes en caractères français; il serait donc puéril de chercher chicane à M. Bargès sur le système de transcription qu'il a adopté, mais il est permis de s'étonner de la présence par trop fréquente de fautes typographiques qui dénaturent certains noms propres et qu'une correction plus attentive aurait fait disparaître. On rencontre par trop souvent des erreurs du genre de celles-ci, par exemple : *Ibn-el-Khatlf* pour *Ibn-el-Khatib* (p. 105); *al-Racheld*, pour *al-Rached* (p. 466), etc...

O. HOUDAS.

309. — H. HEYDEMANN. *Pariser Antiken*. Zwölftes Hallisches Winckelmannsprogramm. Halle, Max Niemeyer, 1887. In-4 de 90 p., avec 2 planches et 8 vignettes.

M. Heydemann a visité les collections parisiennes en 1883; il nous offre aujourd'hui la mise au net de ses notes, augmentée de nombreux *post-scriptum* entre crochets. Dans une préface écrite de méchante humeur, l'auteur se plaint d'avoir été mal reçu au Louvre, mais il le fait en termes à la fois emphatiques et vagues, sans articuler un seul grief précis. Ce qu'il croit devoir signaler, c'est — je ne me charge pas de traduire — « *die Engherzigkeit welche dem Archäologen, vor dessen soldatischen Landsleuten nicht einmal die hohe Frau von Milo gesichert gewesen sein sollte, im Louvre entgegengebracht wurde.* » Cette phrase est assez obscure; mais, si j'y entends quelque chose, elle est, par surcroît, peu convenable. Comme M. H., immédiatement après, rend hommage au bon vouloir et au tact de MM. Heuzey et de Villefosse, c'est donc au conservateur de la sculpture antique qu'il en veut : or, il reconnaît, à la page suivante, que ce département était alors peu accessible, à cause des travaux de réparation qu'on poursuivait dans les salles du rez-de-chaussée. M. H. s'est-il imaginé qu'on allait interrompre ces travaux urgents pour faciliter ses promenades? Je ne sais, mais ce dont je suis certain, c'est que M. H. a attendu quatre ans avant de se plaindre : il aurait pu, sans le moindre inconvénient, continuer à se taire. Son livre atteste la complaisance qu'il a rencontrée au département de la céramique, puisqu'il a pu décrire et dessiner une centaine de vases; et pourtant, il trouve à propos d'écrire (p. 37) que l'absence d'un catalogue des vases du Louvre est une chose peu honorable pour l'archéologie française. Il ajoute que la collection céramique de notre musée est la seule qui n'ait pas encore été l'objet d'un inventaire scientifique; M. H. voudrait-il me faire le plaisir de m'indiquer un « *wissenschaftlicher Verzeichniss* » des vases du Vatican? Si ce catalogue existe, je regrette de n'en point connaître l'auteur ¹.

1. M. H. ne montre pas beaucoup de goût lorsque, dans la même page, il appelle Napoléon III « *der vorläufig letzte Napoleonide.* » Peut-être cela passe-t-il pour spirituel à Halle?

Il y a, dans le programme de M. H., de bonnes observations et des idées justes ; mais, quand on croit devoir communiquer au public des notes prises *in transitu*, on s'expose à commettre des erreurs que la critique a le droit de relever. Là même où M. H. étudie les choses par le menu, à grand renfort de citations et de *confer*, il est loin d'être toujours heureux, témoin les pages qu'il consacre à la Vénus de Milo (p. 1-9). A son avis, la statue a été faite pour Milo, « l'île de la pomme », vers l'an 100 av. J.-C. ; la main avec la pomme et le fragment d'inscription aujourd'hui disparu lui appartiennent sans conteste. Ces opinions, qui ne sont pas les nôtres, ont été déjà soutenues et sont peut-être soutenables ; mais il ne faut pas dire que l'appartenance de la main avec la pomme et du fragment d'avant-bras soit attestée « par les relations de Dumont d'Urville, Brest et Marcellus », sous peine de renoncer à la critique de ces documents¹. L'essai de restitution de M. H. — la Vénus appuie sa main gauche avec la pomme sur un trophée, et, de la main droite, elle tient une arme qu'elle va ajouter à ce trophée — est certainement un des plus malencontreux qu'on ait tentés :

Spectatum admissi, risum teneatis amici.

Parlant du prétendu Germanicus (p. 12), M. H. émet la singulière hypothèse que ce personnage n'est pas représenté en Hermès λόγιος, mais, bien au contraire, en dieu de la réflexion et du silence ! Il avoue, à ce propos, n'avoir pas eu à sa disposition les *Monuments de l'art antique* de Rayet : c'est une étrange lacune dans une bibliothèque archéologique. L'idée que la tête du prétendu Hélios serait celle d'un Dionysos (p. 16), méritait d'être laissée à M. Wieseler, qui l'a émise le premier. Ce qui est dit du prétendu *Inopos* (p. 18) n'est pas moins surprenant : M. H. refuse d'y reconnaître un Alexandre idéalisé, comme l'a voulu, avec raison selon nous, M. Ravaisson, et il maintient, en la qualifiant d'*unverwerflich*, l'ancienne dénomination de *dieu fluvial*. Que fait-il alors du diadème ? Et que fait-il de la tête trouvée à Délos par M. Homolle (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1885, pl. XVII), document capital dans la question et qu'il n'a pas même mentionné ? P. 22, M. H. qualifie de *provincial* le travail de la Vénus de Vienne et prétend que la peau de la déesse *fait l'effet de cuir* ; je doute qu'il se trouve un sculpteur pour approuver une pareille hérésie.

Plus loin, s'occupant des statuettes où M. Ravaisson a cru reconnaître des répliques de l'Héraklès Ἡρακλῆς, M. H. ignore : 1° Que la statuette *a* provient de Smyrne, où elle a été achetée à Borrell par Le Bas, comme l'a dit expressément Le Bas dans l'*Avant-propos* de son

1. M. H. ne dit rien du document Matterer, publié par M. Aicard, *La Vénus de Milo*, Paris, 1874. Je profite de l'occasion pour exprimer le désir que la lumière soit enfin faite sur cette singulière publication. Que M. Aicard produise son manuscrit, ce que, dit-on, il a refusé de faire jusqu'à présent : les archéologues sont en droit de l'exiger.

Itinéraire : 2° Que cette statuette a été publiée par Le Bas, *Monum. Figurés* pl. 144, avant d'être découverte par M. Ravaisson dans les magasins du Louvre ; 3° Que l'hypothèse d'après laquelle ce type serait celui de l'Ἐπιτραπέζιος n'est point nouvelle, puisqu'elle est déjà qualifiée d'ancienne par Sacken dans ses *Antike Bronzen* (1868, p. 101), ouvrage bien connu où l'archéologue viennois a publié (pl. XXXVII) une importante statuette en bronze d'Hercule assis, que M. H. n'a pas énumérée parmi les répliques venues à sa connaissance.

Les pages relatives aux vases peints sont de beaucoup les meilleures ; l'érudition de M. H. dans ce domaine est aussi incontestée qu'incontestable, et le rédacteur du catalogue des vases du Louvre, actuellement en préparation, trouvera sans doute à en tirer profit. Notons aussi quelques remarques judicieuses dans la description du *Cabinet des Antiques* (p. 66-79), non sans regretter encore, à propos du nègre de Châlon-sur-Saône (p. 69), que M. H. ignore les *Monuments* de Rayet (t. II, pl. 58), qui lui auraient suggéré une interprétation de cette statuette moins invraisemblable que celle de Caylus.

M. H. a également visité les collections particulières. Écrivant en 1887, il pouvait savoir que la base de l'Apollon Piot (aujourd'hui au Musée Britannique) a été publiée par moi dans l'*American Journal of Archaeology*, 1885, pl. X, p. 358 ; il pouvait se dispenser surtout d'en donner une copie inexacte et une transcription de fantaisie. L'explication définitive des deux derniers mots reste encore à découvrir ; je crois que M. Meister (de Leipzig) n'en est pas loin, mais M. H., avec son ὁ παρα(ι)πλέ(ι)ων, s'écarte à la fois du vrai et du vraisemblable.

En présence du célèbre groupe en terre cuite de Charon, alors dans la collection Lecuyer (aujourd'hui à Vienne chez le prince Lichtenstein), M. H. a éprouvé des scrupules qui, à mon sens, lui font honneur ; après les avoir exprimés avec réserves (p. 86), il ajoute entre crochets : « Furtwängler (*Kunstchronik*, xxi, p. 652) considère cette terre cuite tout entière comme moderne, ce en quoi je lui donne raison. » Ainsi, c'est M. Furtwängler qui aurait reconnu la fausseté du groupe de Charon ! Une telle assertion, sous la plume de M. H., est d'autant plus surprenante que M. Furtwängler, en savant loyal qu'il est, a pris soin de déclarer à la *Société archéologique* de Berlin, le jour où il a condamné publiquement le groupe de Charon (15 juin 1887), qu'il ne faisait que se ranger à l'opinion exprimée et imprimée par moi depuis longtemps (*The Nation*, 24 septembre 1885 ; *Revue archéologique*, 1886, I, p. 159.) En 1885, M. Furtwaengler ne mettait pas en doute l'authenticité du groupe de Lichtenstein et de la réplique acquise par le Musée de Berlin (*Archaeol. Zeit.*, 1885, p. 153) ; il la soutenait encore au mois d'octobre 1886, époque à laquelle je m'en expliquai

1. Cet *Avant-propos* a été publié en 1856 et plusieurs archéologues allemands en ont eu connaissance ; je me contente de renvoyer à Stark, *Handbuch der Archaeol.*, p. 329.

avec lui à Berlin. Ce n'est qu'au mois de janvier 1887, comme je l'ai raconté ailleurs (*Rev. archéol.*, 1887, I, p. 363), que M. Furtwaengler me fit connaître par lettre son changement d'opinion. Je dois dire que Rayet, dès 1881, considérait le groupe de Charon comme faux, bien qu'il ne communiquât sa manière de voir qu'à ses amis. M. H. trouvera ce détail et quelques autres dans l'histoire de la « querelle des groupes » que j'ai publiée récemment (*Classical Review*, 1888, p. 121 et suiv.); mais, dès 1887, il avait entre les mains tous les éléments essentiels du débat et je m'étonne à bon droit qu'il n'en ait point fait usage, à moins que la *Revue archéologique*, comme les *Monuments* de Rayet, ne soit une publication inconnue à Halle.

La brochure de M. H. se termine par deux photographies tirées aux encres grasses : la première, d'après le buste d'Hélios, est bien mal venue; la seconde est la répétition pure et simple de la pl. 8 du tome I des *Monuments* de Rayet = *Gazette des Beaux-Arts*, 1880, t. II, p. 274, sauf que le procédé employé par M. Heydemann est fort inférieur à l'héliogravure. La première planche est donc mauvaise, et la seconde inutile.

Salomon REINACH.

310. — **Le consulte della Repubblica fiorentina** per la prima volta pubblicata da Alessandro GHERARDI, archivista nel R. Archivio di Stato di Firenze. Florence, Sansoni, 1887-1888. Fascicules 1-5, 200 p. in-4.

L'éditeur Sansoni, de Florence, a entrepris, au mois de mai 1887, une publication très importante, que dirige M. Alessandro Gherardi, archiviste aux Archives nationales du Royaume d'Italie à Florence, un des savants les plus précis et les plus exacts de ce pays, tout ensemble très habile paléographe et très au courant des moindres détails de l'histoire florentine. Ce sont les registres des *Consulte* de la vieille République, c'est-à-dire les cahiers de notes que prenaient, au cours des séances dans les offices publics, les notaires qui y remplissaient les fonctions de secrétaires. De ces notes mises en ordre, complétées sur certains points, abrégées sur d'autres, ces plumitifs faisaient les registres définitifs, dits des *Provvisioni* ou *Riformagioni*.

A ces derniers registres se tenaient d'ordinaire les érudits et les historiens. C'était déjà beaucoup, car ils y trouvaient ce qui manque dans les auteurs. Mais les provisions, précisément parce qu'elles sont arrangées, ne sauraient tenir lieu des *Consulte*, où la vérité est prise sur le vif, où l'on voit la vie même, avec toutes ses agitations et ses incohérences. En outre, les unes ne commencent qu'en 1285, tandis que le point de départ des autres est en 1280. C'est donc cinq années pour lesquelles, tout au moins, il n'y a pas même l'ombre d'un double emploi. Fort rares, quand il y en a, sont les provisions pour ces temps reculés : beaucoup ont été négligées ou perdues. Les suppressions opérées

par le notaire sont vraiment trop nombreuses et trop fortes. De plusieurs citoyens qui ont nécessairement pris la parole dans une séance, le notaire n'en mentionne qu'un, quelquefois même pas un. Il y a des lacunes tout à fait inexplicables. M. Gherardi, dans un travail préliminaire qu'il mettra plus tard en tête du volume, nous promet d'élucider autant que possible ces questions. Dans les *Consulte* on a du moins l'avantage de voir toute la marche qu'ont suivie les affaires, les péripéties par où elles ont passé, alors même qu'elles n'ont point passé par toute la filière et abouti à un vote définitif. L'utilité, l'importance même de cette publication ne sauraient donc être contestées. Les vers et l'humidité rongent de plus en plus ces précieux parchemins.

M. Gherardi reconnaît que les *Consulte*, trop longtemps négligées, avaient, dans la seconde moitié de notre siècle, attiré l'attention de quelques-uns. Il nomme M. Isidore Del Lungo et moi-même, comme nous étant servis de ces précieux registres. Il ajoute que beaucoup de mots y étant indéchiffrables, tous ceux qui ont essayé de les déchiffrer, ont dû plus d'une fois jeter le manche après la cognée, ce qui est la vérité même. Plus habile que personne à cet égard, il est, lui aussi, quelquefois en défaut, comme on le voit dans ses notes destinées à tenir ses lecteurs au courant de ses inévitables incertitudes, sans parler des blancs qui ne sont pas rares et que le notaire laissait quand sa plume ne courait pas aussi vite que la parole. Personne n'était plus en état que M. Gherardi de suppléer à quelques-uns de ces blancs par la divination historique, comme de bien lire ce qui a été mal ou incomplètement lu. L'exactitude de la transcription est digne de tous les éloges : on ne saurait apporter à un si minutieux travail plus de conscience.

Je ne ferai à ce sujet qu'une réserve. De courtes notes sont destinées à indiquer certains mots du texte tels qu'il sont au manuscrit. Donc dans le texte même M. Gherardi a introduit ses corrections, quand il les juge nécessaires et évidentes. On peut se demander si ce n'est pas la méthode inverse qu'il eût mieux valu suivre, c'est-à-dire imprimer le texte tel quel, sauf à dire dans les notes : l'erreur est manifeste, il faut lire comme suit..., ou quelque formule semblable, en un mot rejeter dans les notes toute correction.

Certains signes sont employés, notamment de doubles barres verticales. On croit bien comprendre ce qu'elles signifient, ainsi que les astérisques, les parenthèses etc. Il est désirable cependant que M. Gherardi, à la suite de son travail préliminaire, nous en donne la clef.

Le prospectus promettait pour chaque mois un fascicule de 40 pages. En un an, il n'en a pourtant été publié que cinq. Ne nous en plaignons pas : mieux vaut faire bien que faire vite.

Ces 200 pages in-4° nous conduisent du 8 janvier 1279 (style florentin, c'est-à-dire 1280, l'année florentine commençant au 25 mars) au mois d'avril 1885. On voit quelle riche mine de renseignements s'ouvre à l'historien.

F. T. PERRENS.

311. — **Le grec à Paris sous Louis XII.** Récit d'un témoin, par P. de NOLHAC. Paris, E. Leroux, 1888, grand in-8 de 7 p.

M. de Nolhac rappelle que le véritable enseignement du grec, à Paris, n'a commencé que sous le règne de Louis XII, et que le maître qui l'a institué d'une manière suivie et régulière est un Italien, Girolamo Aleandro, helléniste et hébraïsant, ami et collaborateur d'Alde Manuce. Ce personnage, dit-il, est devenu plus tard célèbre comme nonce en Allemagne et en France, archevêque de Brindisi, bibliothécaire de l'Église Romaine et cardinal ; mais les premiers honneurs qu'il ait reçus datent de son séjour à l'Université de Paris, dont il fut recteur. Il était venu chercher fortune en cette ville au printemps de 1508. Peu de temps après son arrivée (le 23 juillet), il adressait à Alde Manuce « une lettre (conservée à la Bibliothèque Vaticane), qui nous introduit dans le monde littéraire du temps. Le jeune helléniste confie ses projets, ses inquiétudes, ses espérances ; il nous renseigne sur les dispositions du public en face des études nouvelles qu'il représente ; il mentionne les essais d'imprimerie grecque qui se font autour de lui et auxquels il va bientôt donner lui-même une vive impulsion. » Cette lettre, dont le texte sera publié prochainement dans le recueil de pièces inédites préparé par M. de N. et qui sera intitulé *Les correspondants d'Alde Manuce*, lui a paru assez curieuse pour mériter l'honneur d'être traduite. Avant de nous donner une version très bien annotée de ce document, M. de N. nous annonce la prochaine publication d'une étude complète sur la carrière littéraire d'Aleandro par M. Ernest Jovy, lequel a réuni d'abondants renseignements au sujet du rôle de l'ami de Manuce à Paris, à Orléans, ainsi qu'au sujet de ses élèves. Son travail, ajoute-t-il, corrigera les inexactitudes des précédents historiens ¹ et sera une contribution de haute valeur à l'histoire de l'hellénisme ; nous voudrions que notre petite publication eût pour résultat de faire désirer la sienne. » Quelque soit le mérite du livre de M. Jovy, il ne fera pas oublier la plaquette de M. de Nolhac.

T. DE L.

312. — **Œuvres choisies de Buffon**, par Félix HÉMON, professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand, ap. Ch. Delagrave. Paris, 1888.

« Les longs ouvrages me font peur », disait La Fontaine : ils font peur à beaucoup d'autres, et c'est pourquoi, sans doute, on ose à peine aborder la lecture de l'œuvre immense de Buffon. Composer un recueil

1. Reproduisons une des notes du docte traducteur : « Le livre si connu de mon regretté maître, Emile Egger (*l'Hellénisme en France*, Paris, 1869, I, p. 159), ne consacre à Aleandro que dix lignes, où se trouvent répétées les inexactitudes de Crevier, Chevillier, Rebitté, Didot, etc. On fait venir Aleandro à Paris en 1509, appelé par Louis XII ; notre document suffit, dès à présent, à réfuter cette double erreur ».

d'extraits du grand naturaliste n'est donc pas seulement rendre service aux jeunes gens qui font leurs humanités, mais encore à ceux qui les ont faites. M. Hémon connaît à merveille l'auteur dont il nous présente les œuvres choisies ; on peut s'en convaincre en lisant en tête de ce Recueil son *Eloge de Buffon*, qui lui a mérité le prix d'éloquence décerné par l'Académie française en 1878. Cet éloge n'est pas un panégyrique, comme on en écrivait encore il n'y a pas de longues années, mais une étude fine et pénétrante qui nous fait mieux connaître le caractère de l'homme, le système du savant, le style de l'écrivain. On a des préjugés sur Buffon : le plus grand nombre se le représente majestueux, solennel, avec une impassibilité olympienne, au lieu qu'en réalité l'homme était plutôt simple, bienveillant, généreux et sensible à l'amitié. « Il se préoccupe du peuple et de son bien-être, » écrit M^{me} Necker dans une lettre citée par M. Hémon. C'est dire qu'il ne demeura pas étranger aux idées de son temps, mais il eut toujours en horreur les fanatiques et tout ce qui sentait le prosélytisme. « La première de toutes les religions, dit-il à M. Necker, est de garder chacun la sienne ». On comprend qu'avec de telles idées il n'ait jamais pu faire bon ménage avec Voltaire et les Encyclopédistes. Le savant dans Buffon n'a pas échappé plus que l'homme à la critique. Cette imagination puissante qui lui rendait comme visibles les âges et les mondes disparus, l'a parfois entraîné dans la région des hypothèses, pour me servir de ses propres expressions, et a été cause que Marmontel a pu l'appeler non pas l'historien, mais le *physicien romancier* de la nature. On ne voyait pas que ses erreurs mêmes étaient grandioses et fécondes, qu'il éveillait la curiosité, qu'il passionnait les esprits pour les hautes spéculations scientifiques. « Ce sont là des services, dit Cuvier, et son témoignage vaut bien celui de Marmontel, dont le souvenir s'attachera à son nom ». Ce n'est pas davantage avec un bon mot de Dalember, ni d'après une plaisanterie de Voltaire qu'il faut juger le style de Buffon. Dans les *Epoques de la Nature* (M. H. donne la septième tout entière), il est toujours noble, grave et ferme : la langue ressemble partout à la pensée. Tout se tient, tout s'enchaîne avec un art merveilleux dans cette magnifique exposition des origines et des transformations successives de la terre, parce que l'auteur, fidèle aux préceptes qu'il donne dans son *Discours sur le Style*, « a pénétré en entier son sujet d'un seul et premier effort de génie. » Après le théoricien vient le peintre des animaux. Quelle souplesse de ton, quelle variété de langage, et parfois quelle grâce légère dans les portraits des quadrupèdes et des oiseaux ! Cela a été dit maintes fois, et M. H. a bien fait de le redire à sa manière, car il y a des vérités qui ne s'enfoncent dans les esprits qu'à force de les répéter. Si Buffon eût écrit avec moins de perfection, s'il eût été moins clair, moins net, si sa langue eût été hérissée de termes scientifiques, peut-être les contemporains l'auraient-ils considéré comme un savant, tant on se laisse piper aux apparences ! Seulement il y aurait

de belles années que son nom serait tombé dans l'oubli. Sainte-Beuve a raison : « Le style est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, le royaume de ce monde ». Ce sceptre d'or, Buffon l'a eu dans les mains.

Le discours sur le Style termine ce recueil. Il est précédé d'un intéressant historique, et d'une analyse qui en fait ressortir les passages les plus saillants. Des notes grammaticales et littéraires, des rapprochements ingénieux en facilitent l'intelligence aux élèves. N'oublions pas de faire remarquer que M. Hémon a banni de son livre tout ce qui n'était point de Buffon ; par conséquent, on n'y trouvera aucun morceau ni de l'abbé Bexon, ni de Guéneau de Montbeillard.

A. DELBOULLE.

000. — *Lettere inedite di Luigia Stolberg* contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell'abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany publicate da Camillo ANTONA-TRAVERSI et da Domenico Bianchini. Roma, Molino, 1887. In-12, cxviii 275 pages. 4 francs.

C'est au mois d'août 1812 que remontent les premières relations d'Ugo Foscolo et de la comtesse d'Albany ; l'auteur des *Sépulcres* et de *Jacopo Ortis* était alors dans toute sa gloire ; atteint à Milan d'une fièvre intermittente, dont il ne pouvait se débarrasser, il résolut de chercher la guérison dans le changement d'air et de résidence.

D'autres raisons le déterminaient à quitter Milan : sa passion orageuse pour la Bignami et l'hostilité de ses adversaires politiques. Il vint à Florence. Il ne pouvait manquer d'être bien accueilli de la veuve du Prétendant ; beau, jeune encore, déjà illustre, il vit s'ouvrir devant lui ce salon qui, depuis un quart de siècle, avait vu passer quelques-uns des hommes de l'époque les plus célèbres dans la littérature et dans les arts, Alfieri, Chateaubriand, Canova, Sismondi, Byron, Roscoe, le cardinal Consalvi. Il en devint un des hôtes assidus, et l'intimité la plus grande s'établit entre lui et la comtesse d'Albany.

Quelle fut la nature de ces relations ? M. Antona-Traversi parle d'un *piacitor d'amore* qu'aurait éprouvé la comtesse pour Foscolo, bien plus que Foscolo pour la comtesse. Si inflammable que fût le cœur du poète, il est peu probable qu'il ait eu pour M^{me} d'Albany un autre sentiment que l'amitié, tout au plus avec ce caractère de tendresse qu'elle prend presque forcément, lorsqu'une femme en est l'objet ; quant à la comtesse, sa liaison avec le peintre Fabre de Montpellier, la connaissance qu'elle avait des nombreux amours de Foscolo, son âge enfin, l'empêchaient d'avoir autre chose qu'une affection mêlée d'estime pour l'auteur de *Jacopo Ortis*. « A mon âge, lui écrivait-elle, le 19 novembre 1813, l'amitié est un sentiment si pur qu'on ne doit pas rougir d'aimer ce qui mérite de l'être ». Voilà, défini par elle-même, le sentiment que Foscolo lui avait inspiré. « Je vous regrette de tout mon cœur, lui mandait-elle quelques jours après, vous réuniss(iez) mille qualités qui convenaient à

mon âme et à mon esprit ». Ce sont ces qualités, qui ont séduit et charmé la comtesse, qui l'ont « gâtée », suivant son expression ; elle est au courant de toutes les affaires, de toutes les passions du poète ; elle s'en entretient avec lui et le fait avec une franchise de langage qu'autorisaient les mœurs de l'époque. C'est là un des côtés piquants de la correspondance publiée par MM. Antona-Traversi et D. Bianchini.

Ugo Foscolo était une nature non moins faible qu'exaltée, dominée par la passion, dénuée de tout esprit pratique. La comtesse n'hésite pas, à l'occasion, à le railler sur les erreurs de son cœur, à lui donner des conseils sur ses affaires qu'il néglige ou sur la conduite qu'il devrait tenir ¹. Ces conseils peuvent paraître parfois peu généreux. Mais la comtesse était étrangère, et elle vivait à une époque de dégradation politique et morale. Doit-on s'étonner qu'elle ait tant de mépris pour l'Italie contemporaine, qu'elle reproche même à Foscolo de se dévouer pour sa patrie ? M. A. T. l'accuse de n'avoir eu ni esprit ni cœur pour comprendre Foscolo. C'est pousser la sévérité trop loin, quand il s'agit de celle qui pendant plus de trente ans resta si fidèlement attachée à Alfieri. Tout au plus peut-on lui reprocher un peu d'égoïsme, une misanthropie ², un scepticisme et un réalisme pratique, qui surprennent chez une femme. Mais jugeait-elle si mal Foscolo, quand elle lui écrivait : « Votre esprit est aussi inconstant que votre cœur. Vous cherchez la gloriole du moment » ? Le fait est que Foscolo paraît avoir porté dans le patriotisme plus d'exaltation que de conviction réfléchie ; la comtesse le sentait bien, et c'est son excuse.

Mais quoi qu'on pense du caractère de M^{me} d'Albany, ses lettres — si elles ne se recommandent ni par le charme du style, ni par l'élévation de la pensée — sont curieuses. Elles jettent un jour nouveau sur la vie d'Ugo Foscolo qui, comme homme, était bien loin d'être irréprochable. Si grande que fût alors la liberté des mœurs italiennes, les amours sans nombre du poète ont quelque chose qui révolte et qui ne donne pas une haute idée de sa dignité morale. La comtesse a bien raison de lui écrire que « les muses demandent la continence » ³. On s'étonne seulement de trouver cette remarque sous sa plume de femme ; on s'étonne encore plus qu'après avoir engagé Foscolo « à se remettre à l'étude et à donner quelque bon ouvrage », elle ajoute : « et à varier votre vie par le papillonnage de la blonde à la brune ». On a là un exemple du ton de liberté et d'intimité qui règne dans les lettres de la comtesse à Foscolo.

Toutefois il n'est pas seulement question du poète ; de ses « belles » ⁴

1. « Vous n'avez pas de jugement ; pardonnez-moi de vous le dire ; vous vous laissez conduire par votre imagination. On ne vous refusera pas beaucoup d'esprit ; ma, ma, l'esprit de conduite, vous ne l'avez pas » (20 mai 1814).

2. « Je méprise souverainement la race humaine ; il n'y a que des vils et des sots » (8 novembre 1814).

3. 15 juillet 1813. « Je crains bien que vous ne brûliez la chandelle par les deux bouts ».

4. C'est le mot de la comtesse. « Votre belle est revenue plus jolie que jamais »,

et de ses affaires fort embrouillées ¹, dans cette correspondance. Les lettres de la comtesse, écrites pour la plupart pendant les années terribles de 1813 et 1814, renferment de nombreuses allusions aux événements contemporains. Les revers et la chute de Napoléon allaient rendre l'Italie à elle-même. Qu'allait devenir ce pays divisé? La comtesse d'Albany n'augure rien de ses habitants. « Les Italiens ne sont pas assez mûrs ou sont trop corrompus pour faire une nation..... Ilsont en général l'âme vile, ne connaissent pas la gloire et ne sont pas capables de sacrifier la moindre chose... Vous dev(iez) vous être aperçu depuis longtemps que l'Italie était moisie, pour ne pas dire plus... D'ailleurs les princes restaurés ne sont point à la hauteur de leur tâche. » Il me paraît que les revenants, à l'exception du 18^e (Louis XVIII), font de grandes bêtises... ils sont arriérés de quinze ans ².... »

Cette correspondance est suivie de 24 lettres adressées par l'abbé Louis de Brême à la veuve du Prétendant. L'ami d'Alfieri, de Pellico et de Foscolo n'est point tellement connu qu'on eût été heureux d'avoir quelques renseignements sur sa vie. M. A. T. a oublié de nous les donner. Nature noble, généreuse, aimante, Louis de Brême écrit avec charme; mais ses lettres n'offrent aucun intérêt supérieur; elles ne font que confirmer parfois celles de la comtesse d'Albany ³. Il est vrai que par là même elles méritent de fixer l'attention.

On le voit, la publication, que M. Antona-Traversi vient d'entreprendre, en collaboration avec M. Bianchini, ne le cède pas en à-propos à celles qui l'ont précédée, et en la faisant, il s'est acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des amis de la littérature italienne ⁴.

Ch. J.

(13 septembre 1814), M. A. T. suppose sans l'affirmer, qu'il s'agit ici de la Nennini; on se perd, en effet, au milieu des nombreux amours de Foscolo. Dans la lettre du 13 février, il s'agissait de la Bignami.

1. « Il faut commencer par arranger vos affaires pécuniaires, savoir ce que vous pouvez dépenser et ne pas faire la folie de jeter votre argent sans rime ni raison » (13 février 1814).

2. « Les revenants, dit-elle encore (8 juillet), n'ont pas acquis une idée de plus depuis quinze ans ». — « *Che sciocchi!* que les revenants, écrivait-elle le 13 septembre; il leur sera impossible de faire subir certaines idées. Le R. de France se conduit différemment ».

3. « Ils sont corrompus, écrivait-il, le 1^{er} décembre 1814, en parlant des Italiens, de cette corruption précisément qui mène droit au bigotisme et à la cagoterie ». Et dans une lettre du 9 octobre : « Avez-vous jamais cru, Madame, qu'on allait être replongé dans une aussi profonde et avilissante barbarie ».

4. Parmi les lettres de la comtesse, il s'en trouve une du peintre Fabre à Ugo Foscolo. Les éditeurs ont fait suivre celles de l'abbé de Brême d'une lettre inédite de Silvio Pellico, qui raconte la mort d'un frère de l'abbé, noyé en traversant le Tessin. Ils ont reproduit les lettres de la comtesse telles quelles; je comprends qu'on ne change rien au style, mais est-il aussi nécessaire de respecter les fautes d'orthographe, et de laisser, par exemple, je m'aperçoit, mou, etc.? On pourrait se demander parfois, en présence de ces bizarreries orthographiques, si ce sont bien des lapsus et non des fautes d'impression.

314. — **Un érudit du XIX^e siècle.** Armand Baschet et son œuvre, par le Dr Ch. DUFAY, sénateur. Paris, Rouquette, 1888. In-8, 304 pages.

Il est fâcheux que M. Dufay n'ait pas donné à son ouvrage une disposition plus claire. Il l'a entrepris et exécuté sans plan bien défini, à un point de vue plus biographique que critique.

Il est vrai que c'était là peut-être la meilleure manière de peindre Baschet, cet insatiable curieux, ce dilettante de la recherche historique. Un aperçu de son œuvre devait être tracé un peu au hasard, comme lui-même travaillait, entraîné sans cesse par les découvertes qui le sollicitaient. Personne n'a joui plus que lui de l'histoire. Personne n'en a mieux connu les raffinements délicats, n'a mieux senti les joies de l'heureuse trouvaille. Il est parti sans avoir donné toute sa mesure, sans avoir produit les grandes œuvres qu'on était en droit d'espérer. Mais l'ensemble des ouvrages qu'il a laissés, depuis la *Diplomatie vénitienne*, son œuvre capitale, jusqu'à ses charmantes nouvelles historiques, *Le Roi chez la Reine* ou *Les comédiens à la cour de France*, présente des qualités remarquables de finesse et de sagacité.

Le livre de M. Dufay offre quelques erreurs de détails¹, quelques hors-d'œuvre et des lacunes importantes. Dans un travail du genre de celui-ci, la partie bibliographique aurait dû être tout particulièrement développée. Pourquoi lui avoir donné si peu de place et l'avoir divisée aussi arbitrairement? En effet, M. D., sous la rubrique *Résumé bibliogr. des œuvres d'A. Baschet*, donne d'abord les titres des différents volumes publiés par l'historien et ce n'est que dix pages plus loin, dans un appendice, qu'il complète ces indications par une liste chronologique des articles de journaux et de revues, liste très sommaire et très rapide, où certaines des études les plus considérables de Baschet sont mises sur un même plan avec des variétés de journaux quotidiens. Dans une œuvre aussi étendue, qui touche aux sujets les plus variés, il était nécessaire de classer ces articles et de les grouper méthodiquement. L'ensemble des travaux de Baschet dans tel ou tel ordre d'étude aurait été de cette manière plus aisément appréciable. C'est ainsi que ses recherches, pourtant si curieuses, sur l'histoire de l'art, sont à peine indiquées. M. D., qui raconte en cinquante pages l'histoire du dépôt des Affaires étrangères, s'est contenté de consacrer quelques lignes aux découvertes faites à Mantoue. Les articles sur Mantegna, Pourbus, Rubens, signalés seulement dans l'*Index*, méritaient mieux qu'une simple allusion. C'est tout un côté, et non le moins original, de l'activité historique de Baschet. Les articles sur Rubens, en particulier, sur son séjour en Italie, à Mantoue, à Gênes, à Rome, sur son premier voyage en Espagne, ont été en leur temps presque une révélation. Ils forment toujours pour

1. Par ex., p. 70, M. D. donne Catherine de Médicis comme la fille de François 1^{er}, grand duc de Toscane. Catherine était fille de Laurent, duc d'Urbin. L'auteur a confondu Catherine avec Marie de Médicis.

l'histoire du grand peintre flamand, une source essentielle à consulter. Il serait même à souhaiter qu'on les réunît en un volume. Pareillement, d'autres articles, à peine indiqués d'un mot, offrent pour la critique un intérêt historique plus grand que tel gros livre de Baschet. En insistant sur toutes ces études, dispersées, parfois même oubliées, l'auteur eût rendu un véritable service. Un travail de ce genre aurait avantageusement suppléé certains appendices inutiles, tels que l'extrait du rapport annuel de 1886 sur les concours de l'Académie française (Annexe 6) ou la triple liste de la commission des Archives diplomatiques des affaires étrangères (Annexes 13, 14, 15) ¹. Si ces nombreuses pages avaient été remplacées par des extraits d'études peu connues de Baschet, par des passages de sa correspondance, sûrement très intéressante — et que M. D. doit connaître mieux que personne, — l'ouvrage y eût certainement gagné. Le Baschet intime, le chercheur se serait mieux révélé à nous ; nous aurions assisté à la conduite de ses investigations, saisi sur le vif son habileté singulière à découvrir et à suivre les pistes les plus compliquées. Nous ne parlons pas de cette quantité considérable de matériaux amassés par Baschet et qui ne sera jamais connue. M. D. aurait pu glaner dans tous ces travaux incomplets et restés inédits. En somme, Baschet n'a pas écrit les grandes œuvres qu'il méditait. Il annonçait dès 1862, dans la préface de la *Diplomatie vénitienne*, toute une série de travaux en préparation qui devaient former les étapes de sa carrière. Il est bien regrettable qu'il n'ait pas suivi ce plan primitif. Qui peut dire tout ce que la science y a perdu ? *Les comédiens à la cour de France* ne remplaceront jamais le *Henri IV et Venise* qui promettait d'être si piquant. Quoi qu'il en soit, on ne saurait blâmer M. Dufay. En respectant le secret des travaux de son ami, il a obéi à un sentiment de réserve facile à comprendre : Baschet aimait trop polir, à parfaire ses œuvres, pour qu'il n'y ait point quelque témérité à livrer au public des morceaux inachevés.

Malgré tout, M. Dufay a fait œuvre utile et intéressante à la fois. Il a introduit dans son étude nombre de souvenirs personnels qui lui donnent beaucoup de vie. Son livre, écrit d'une manière attrayante, est une juste protestation, dictée par l'amitié, contre l'oubli immérité du nom de Baschet, et contre la place par trop insuffisante qui lui a été faite parmi les historiens de notre temps.

A. LEFRANC.

1. M. D. insiste trop là dessus. Bien que Baschet ait écrit tout un volume sur ce sujet et qu'il ait été mêlé très activement à la campagne qui fit ouvrir au public nos Archives diplomatiques, il n'y avait pas lieu de parler aussi longuement de cette affaire. Les péripéties en sont assez récentes et assez connues du public savant pour qu'il soit utile de les rappeler dans leurs détails.

315. — Th. PIDERIT. **La mimique et la physiognomonie**, trad. par A. Girot. Alcan, 1888, 280 p. in-8. 5 fr.
 316. — O. K. NOTOVITCH. **La liberté de la volonté**. Alcan, 1888, 256 p. in-12. 3 fr. 50.

I. — Le livre de M. Piderit est assez connu pour que l'on n'ait besoin ni de le présenter ni de le recommander. La traduction de M. Girot est faite avec soin et exactitude ¹. Il est permis de penser que le traducteur, qui trouve bon de nous dire ce que c'est que J. Müller, que Lotze et que Charles Bell, eût pu trouver des additions plus utiles. Peut-être pouvait-il, à la p. 6, insister sur l'œuvre à peine indiquée de Duchenne de Boulogne, qui fut chez nous un créateur, et, à la p. 204, signaler tout au moins le nom de Broca, dont l'omission est à peine excusable. Il pouvait encore nous dire que la Physiognomonique attribuée à Aristote aux pages 180 sqq. n'est certainement pas authentique ; il pouvait écrire Trogue-Pompée au lieu de Trogus, (!) et Adamantios au lieu d'Adamante (p. 183). — L'exécution matérielle est bonne, sauf les figures 46 et 47 (p. 150 sq.) qui font peur, et la qualité du papier, qui rend à peu près impossible le déchiffrement de certaines pages.

II. — Y avait-il urgence à mettre en français le présent ouvrage de M. Notovitch ? Beaucoup, et j'en suis, penseront que son précédent opuscule donnait une idée suffisante de sa manière.

LUCIEN HERR.

317. — J. PROBST, **Klima und Gestaltung der Erdoberfläche in ihren Wechselwirkungen**. Stuttgart, E. Schweizerbart'sche Verlagshandlung, 1887. In-8 de VIII-173 p.

Bien que ce livre soit écrit par un géologue pour des géologues, il mérite d'être signalé ici, parce qu'il développe une hypothèse nouvelle sur la plus récente des périodes de l'histoire du globe, celle qui, dans l'état actuel de nos connaissances, a fourni les plus anciens vestiges du travail humain. On sait que cette époque, dite quaternaire, présente, au point de vue géologique, deux séries de phénomènes connexes : l'extension et le recul des glaciers, qui constituent l'*époque glaciaire*, et le dépôt des anciennes alluvions ou terrains de transport (le *diluvium* de Cuvier). Les causes de l'extension des glaciers sont restées très obscures malgré un grand nombre d'hypothèses : on a fait intervenir successivement, pour l'expliquer, diverses considérations astronomiques ou cosmiques dans le détail desquelles il est inutile d'entrer ici. M. Probst s'est efforcé d'établir, à la suite des *Untersuchungen* de Sartorius (1865), que les révolutions climatiques du globe,

1. Je ne relève qu'une expression malheureuse. P. 191, l. 20, M. G. écrit « les soi-disant cavités frontales » ; le texte porte sans doute « die sogenannten... » — On lit encore p. 199 « La grandiose femme-homme (Catherine II) portait un front qui... » ; c'est trop d'exactitude.

entre autres le phénomène glaciaire, peuvent se justifier par la seule histoire de l'écorce terrestre, sans faire appel à des facteurs d'ordre cosmique qui ont besoin d'être expliqués à leur tour.

La paléontologie végétale démontre que les premières périodes géologiques ont été caractérisées par un climat chaud et presque uniforme. Au début de l'époque tertiaire (miocène de Lyell), la flore fossile de la zone arctique témoigne encore d'une température moyenne bien supérieure à celle qui règne aujourd'hui dans ces latitudes. Pendant les longs siècles de l'époque tertiaire, l'inégalité des zones climatiques commence à se dessiner : les glaces polaires et la neige font leur apparition au pliocène (fin du tertiaire), époque dont le climat est fort analogue au climat actuel. Mais, entre le pliocène et le récent, se place l'époque quaternaire, avec le développement prodigieux et le recul non moins surprenant de ses glaciers. Il y a donc, à prendre les choses de haut, deux grosses difficultés : 1° comment expliquer le climat doux et égal des périodes antérieures au pliocène ? 2° comment expliquer l'extension des glaciers et leur recul, le commencement et la fin de la crise glaciaire ?

Dans sa réponse à la première question, M. P. n'est pas original : du moins ne fait-il qu'adopter, en l'améliorant dans le détail, une solution déjà exposée par ses prédécesseurs. A l'exemple de Sartorius, il se fonde sur la différence frappante que présentent encore aujourd'hui le climat maritime et le climat continental. Ainsi les îles Féroë ont, par 62° 3 de latitude nord, une température moyenne annuelle de 7° 3, tandis que Jakoutsk, en Sibérie, par la même latitude, a une moyenne de — 10° 3 seulement. De même, aux îles Féroë, le mois le plus froid et le plus chaud ont pour moyennes 2° 7 et 12° 3, tandis qu'à Jakoutsk les chiffres correspondants sont — 43° et + 20°, 4 (différence : 9° 6 aux Féroë, 63° 4 à Jakoutsk). L'égalité et la douceur du climat maritime ou insulaire ont pour cause première les propriétés physiques de l'eau, celui de tous les corps qui possède la plus grande chaleur spécifique. Comme, dans la mobilité incessante de la mer, l'eau réchauffée monte toujours à la surface tandis que l'eau froide gagne le fond, la température des îles, influencée par les couches supérieures du liquide, se trouve, par suite, notablement augmentée. Ainsi le climat égal et doux de l'époque tertiaire présente de l'analogie avec le climat insulaire actuel. Or, la géologie a montré qu'antérieurement au pliocène il n'existe pas, à proprement parler, de continents, et que l'Europe — pour ne parler que d'elle — est un archipel, dont les îles sont de plus en plus clair-semées suivant que l'on remonte plus loin dans le cours des âges. Les particularités du climat ne suffisent cependant point pour expliquer la température élevée des premières périodes géologiques et surtout la répartition presque uniforme de cette température. Il faut alléguer d'autres considérations, en premier lieu la chaleur interne du globe, qui, toutefois, ne rend pas

compte de l'absence des zones climatiques, puisque son influence doit se faire sentir également partout ; en second lieu, l'existence d'une atmosphère terrestre chargée de nuages, s'opposant aux pertes de chaleur par rayonnement. Cette atmosphère préservait aussi la chaleur des eaux superficielles, dans leur mouvement vers les latitudes élevées : aussi contribuait-elle à égaliser la température. L'évaporation des eaux, occupant alors une étendue bien plus grande qu'aujourd'hui, et l'absence des vents de terre, produits par les montagnes dans les continents, expliquent l'atmosphère nuageuse des époques qui ont précédé le pliocène et, par suite, les particularités de leur climat.

Avec la formation des continents et l'exhaussement des chaînes de montagnes, qui deviennent des dépôts de neiges et donnent naissance à des courants d'air réfrigérants, commence une période de froid et de sérénité atmosphérique relative qui est le début de l'époque glaciaire. On n'explique guère comment cette époque a pris fin. M. Probst, dès 1875, avait indiqué une solution du problème dans les *Württembergische naturwissenschaftliche Jahreshefte* ; il la reprend avec plus de développement dans le présent travail. Suivant son expression, ce sont les montagnes qui sont également *responsables* du commencement et de la fin de la phase glaciaire. De quelque manière que leur soulèvement se soit opéré, elles ont présenté, à l'origine, l'aspect de hauts plateaux, sur lesquels la neige s'accumulait en quantités énormes. Bientôt, par l'action des eaux et des frimas eux-mêmes, il se produisit de puissantes érosions ; des vallées transversales (*Querthäler*) se creusèrent entre le pied des montagnes, les chaînes secondaires et les massifs dominants. Les glaciers, formés de neiges accumulées et condensées, purent alors descendre vers les plaines, au lieu de rester sur d'inaccessibles hauteurs : c'est la période glaciaire proprement dite. Mais, une fois parvenus dans les plaines, les glaciers se trouvèrent exposés à l'influence de la chaleur des bas-niveaux qui les obligea finalement à rebrousser chemin, non sans avoir laissé des traces irrécusables de leur invasion sous forme de moraines, de stries et de blocs erratiques. Tel est le dernier épisode de l'époque glaciaire. Produites par l'accumulation et la fonte des glaces, les vallées et les érosions ont été la cause déterminante de leur recul.

Cet essai de synthèse pourra être qualifié de « roman géologique » ; il n'en est pas moins fort intéressant, et contient sans doute une bonne part de vérité. M. P. en a conduit l'exposition avec beaucoup de méthode et a fourni, chemin faisant, des éclaircissements précieux sur le soulèvement des montagnes, le creusement des abîmes de l'Océan et les particularités climatiques de l'hémisphère austral¹. Il est pourtant

1. Signalons aussi, p. 99 et suiv., une réfutation de l'hypothèse d'Adhémar sur la périodicité des époques glaciaires. Quant à la pluralité, admise par Penck, des crises glaciaires à l'époque quaternaire, l'auteur croit, avec plusieurs géologues français, qu'il faut y voir seulement des oscillations locales des glaciers ; ces oscil-

une question essentielle dont il n'a point fait mention : c'est celle de l'intensité des précipitations atmosphériques à l'époque quaternaire. Certains fleuves comme la Somme, qui ne descendent point de glaciers, roulaient alors un volume d'eau bien supérieur à leur volume actuel. L'accroissement des glaciers suffit-il à expliquer ces pluies diluviennes, favorables à la végétation dont se nourrissaient les grands pachydermes quaternaires, ou ne faut-il pas plutôt, avec MM. de Saporta et de Lapparent, considérer ce régime de pluies comme le facteur principal de l'extension des glaciers? Avant la fin de l'époque glaciaire, il semble que la phase *pluviale*, comme l'a appelée M. Chambrun de Rosemond, ait été suivie d'un régime de froid sec, pendant lequel le volume des cours d'eau diminua dans de fortes proportions : c'est ainsi que des cavernes, habitées par l'homme à l'époque du renne dans le Périgord, ne sont qu'à une hauteur de quelques mètres au-dessus des rivières actuelles. L'essai de M. Probst aurait encore gagné en intérêt s'il avait envisagé sur toutes ses faces la météorologie de l'époque quaternaire ; nous souhaitons qu'il ait bientôt l'occasion d'y revenir.

Salomon REINACH.

-
318. — **Bibliographie des bibliographies** (à propos du supplément publié par M. Léon Vallée, par Henri STEIN. Paris, imprimerie Deslis, 1888, in-8 de 8 p.
 319. — **Inventaire sommaire des Tables générales des périodiques historiques en langue française**, par le même. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1888, in-8 de 38 p.

M. H. Stein avait publié dans le *Bulletin critique* du 15 juillet 1883, un compte-rendu sévère, mais juste, de la *Bibliographie des Bibliographies*. Son compte-rendu du *Supplément* à cet ouvrage n'est ni moins sévère, ni moins juste. M. Stein, dont toutes les critiques sont fortement motivées, regrette que l'auteur n'ait presque pas profité des observations qui lui ont été soumises. Espérons que M. Vallée ne voudra pas mourir dans l'impénitence finale et qu'il se décidera, en refondant son recueil et le supplément, à ne négliger aucune des améliorations signalées par M. Stein dans des pages à la fois instructives et piquantes.

L'*Inventaire sommaire* sera consulté avec reconnaissance par tous les chercheurs. M. Stein n'indique pas moins de 170 répertoires munis de tables générales. Il se propose de continuer un aussi utile travail en s'occupant des périodiques de langue française non historiques, et ensuite des périodiques en langue allemande, anglaise, italienne, etc. Patience, activité, exactitude, M. Stein possède ces trois vertus théologiques du bibliographe, ce qui permet d'attendre beaucoup de lui.

T. DE L.

lations seraient en rapport, suivant M. P., avec les vicissitudes, encore si obscures, des phénomènes orogéniques (p. 57).

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — M. Edouard Abott PARRY vient de publier les Lettres adressées par Dorothée Osborne à Sir William Temple, de 1652 à 1654, avant qu'elle épousât le célèbre homme d'État. Le volume (prix : une guinée) a paru à Londres, chez Griffith, Farran, Okeden et Welsh ; il est imprimé avec beaucoup de luxe et d'élégance, et contient de bons portraits de Dorothée et de Sir William. Nous reviendrons prochainement sur cette curieuse publication.

— M. John MORLEY, créateur de la collection *English Men of Letters*, a commencé, il y a peu de temps, la publication d'une nouvelle série de monographies. Cette série doit comprendre douze volumes consacrés à douze hommes d'État célèbres de l'Angleterre. Trois études ont paru jusqu'ici et sont consacrées à *Guillaume le Conquérant*, le cardinal *Wolsey* et *Guillaume III*. Une quatrième étude est sous presse ; elle a pour sujet *Henri II* et pour auteur M^{me} John Richard GREEN.

— Le Dr Richard GARNETT, du British Museum, vient de faire paraître une vie d'*Emerson* depuis longtemps attendue (Londres, Walter Scott, in-8°).

— Il vient de se former en Angleterre et en Écosse une Société qui a pris le titre de *Gypsy Lore Society*, et qui a « pour but de faire des recherches aussi étendues et aussi variées que possible sur la question tsigane ». Elle se propose de publier « un Journal trimestriel (*Quarterly*), dont les articles traiteront de l'histoire de la langue, des coutumes et du *folk-lore* des Tsiganes, et où l'on recueillera aussi les morceaux, souvent curieux, concernant les Tsiganes, qui se trouvent épars dans les histoires locales, dans les vieux journaux, dans les vieux *magazines*, dans les vieux livres de voyages, et autres ouvrages peu connus ou peu accessibles à la généralité des travailleurs. » — Le président de la Société est M. C.-G. LELAND, le vice-président M. H.-C. CROFTON, et le secrétaire-trésorier M. David-Mac Ritchie. Les articles du journal seront en anglais ; mais la Société comprendra des membres de toute nationalité, et elle fait appel à tous ceux que le sujet intéresse. Pour être membre et recevoir le journal, il suffit de payer une souscription annuelle de 25 fr., qui doit être adressée à M. David-Mac Ritchie (4, Archibald Place, Edimbourg). Après l'apparition du premier numéro, qu'on espère publier le 1^{er} juillet, aucun exemplaire du Journal ne sera fourni à d'autres qu'aux membres.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juin 1888.

M. Ravaisson met sous les yeux de ses confrères le moulage d'une belle tête de marbre du musée du Louvre, qui a passé jusqu'ici à tort pour un Ptolémée. C'est en réalité, dit-il, une copie, et la plus belle qu'on connaisse, de la tête d'une célèbre statue de bronze de Polyclète, le Diadumène. Une reproduction en marbre du torse de la même statue se trouve aussi au Louvre. L'ensemble de l'œuvre n'est connu que par une copie médiocre qui a été trouvée à Vaison et qui appartient aujourd'hui au musée britannique. Deux moulages du Diadumène de Vaison existent en France, l'un au musée de Saint-Germain-en-Laye, l'autre à l'Ecole des Beaux-Arts.

M. Georges Perrot signale, d'après un renseignement qui lui a été transmis par M. Guillaume, une œuvre probablement originale de Polyclète, qui vient d'être découverte à Epidaure. C'est un chapiteau, trouvé sur l'emplacement d'un temple, construit, selon un témoignage antique, par Polyclète, qui était à la fois sculpteur et architecte. Ce fragment est, paraît-il, assez beau pour qu'on puisse le juger digne du ciseau du grand statuaire.

M. Heuzey communique de nouveaux renseignements sur les antiquités chaldéennes du Louvre.

M. Amiaud, de l'Ecole pratique des hautes études, a réussi à déchiffrer une inscription très fruste qu'on avait cru jusqu'ici illisible. Il y a lu le nom d'Ourou-Ka-

ghina, roi de Sirpourla, qui n'était connu jusqu'ici que par deux autres monuments. Les études de M. Amiaud sur les inscriptions de Tello lui ont permis d'arriver à des conclusions précises sur quelques points qui étaient restés douteux. Ainsi, on avait remarqué dans plusieurs textes les mentions des sanctuaires de certaines divinités, indiqués comme situés dans des localités autres que Sirpoula, telles que Ghir-sou, Nina-ki, Ourou-azagga. On était porté à croire que ces noms représentaient autant de villes distinctes : on avait même proposé d'identifier Nina-ki avec Ninive. M. Amiaud est arrivé à la conclusion que tous ces noms ne représentent, au contraire, que des faubourg ou des quartiers de la ville de Sirpoula.

A titre de curiosité, M. Heuzey cite particulièrement un passage d'une inscription de Goudéa, lue par M. Heuzey, où il est question d'une fête instituée par ce roi. « Pendant sept jours, dit le texte, la servante esclave était l'égale de sa maîtresse, le serviteur esclave était l'égal de son maître. » On reconnaît là les Saturnales romaines, dont les anciens eux-mêmes avaient entrevu l'origine orientale et signalé la ressemblance avec la fête asiatique des Saccés.

M. Oppert signale une publication de M. Erman, conservateur du musée égyptien de Berlin, qui annonce des découvertes d'inscriptions cunéiformes en Egypte. Les textes trouvés sont des rapports adressés de Byblos, d'Acco, d'Ascalon, aux rois Aménophis III et Aménophis IV : ces rois sont appelés Nimmuriya et Naphuriya. Il y a aussi cinq lettres de Purnapuriyas, roi de Chaldée, adressées au souverain de l'Egypte.

M. Georges Perrot, après avoir rappelé le don que M^{me} veuve Ernest Desjardins a fait à l'Institut des collections d'estampages d'inscriptions romaines rassemblés par son mari, annonce que cet exemple vient d'être suivi par la fille de M. Desjardins. M^{me} veuve Rayet, née Desjardins, a déposé à la bibliothèque de l'Institut les estampages d'inscriptions grecques recueillis par M. Olivier Rayet, son mari. Cette collection qui comprend plusieurs centaines de pièces, est accompagnée d'un catalogue détaillé, dressé par M. Homolle.

M. Philippe Berger présente un essai d'interprétation d'une inscription néo-punique qui a été trouvée à Cherchell et donnée au Louvre, il y a une dizaine d'années, par M. Schmitter. Elle est gravée sur la base d'une statue du roi Micipsa. Elle se compose de onze lignes. M. Berger n'a réussi jusqu'ici à déchiffrer que le commencement et la fin, qu'il propose de traduire ainsi :

« Sanctuaire [de Khnoum], vie des vivants.

« Mikispa, roi des [Ma]ssyliens, le glorieux dominateur de pays nombreux, Roi, bienveillant.

« Lui a érigé cette statue pour..... son tombeau, Iazam, fils de Iasgugtân, fils de Bogut, fils de Masinissa, préposé aux choses sacrées. »

A la fin : « Fecit Gaius, fils de N..... »

M. Maspero émet des doutes sur le nom du dieu égyptien Knoum, que M. Berger a cru reconnaître à la première ligne de ce texte. Khnoum était un dieu local des Cataractes, qui ne prit d'importance qu'à l'époque chrétienne. Il semble étrange de rencontrer son nom en Numidie, plus d'un siècle avant notre ère. Il est plus probable qu'il faut chercher là le nom de quelque divinité libyenne.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : F.-G. DUCKETT, *Charters and Records among the archives of the ancient abbey of Cluni, from 1077 to 1534*; — par M. de Boislisle : DECRUE (Francis), *La Cour de France et la société au XVI^e siècle*; — par M. Georges Perrot : MÜNTZ (Eugène), *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, tome I, livraisons 1-5; — par M. Maspero : HYVERNAT (H.), *Album de paléographie copte, pour servir à l'introduction paléographique des Actes des martyrs de l'Égypte*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 13 juin 1888.

La question des représentations de la légende des quatre fils tirant sur le cadavre de leur père est reprise et traitée de nouveau par MM. Lecoy de la Marche, Gaidoz, Muntz et Durrieu.

M. Mowat retrouve le nom Quiddila, qui figure sur une fibule présentée à l'une des dernières séances, dans celui d'un fonctionnaire ostrogoth du temps de Théodoric.

M. Gaidoz signale une peinture sur verre conservée à Nuremberg et représentant le lai d'Aristote.

M. Durrieu lit un mémoire sur un manuscrit peint, contenant les statuts de l'ordre de Saint Michel. Il y reconnaît l'exemplaire exécuté pour le Duc de Guyenne et illustré par Jean Fouqué, qui nous y a conservé les portraits de plusieurs grands personnages du temps.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28

— 9 juillet —

1888

Sommaire : 320. MEYER, Turquie et Grèce. — 321. BÆDEKER, Grèce — 322. Guide Joanne (Isambert et Haussoullier), Grèce, Athènes et ses environs. — 323. HARTMAN, Sur le texte de Xénophon. — 324. Horace, p. p. WAITZ. — 325. RATZEL, Ethnographie, I et II. — 326. LEVANTINI-PIERONI, Lucrezia Tornabuoni. — 327. STEIN, Un faux diplomate au XVIII^e siècle. — 328. DIDOT et GRASSORVILLE, Le château de Bourbon l'Archambault. — 329. LAGRANGE, Physiologie des exercices du corps. — 330. La représentation proportionnelle. — Lettre de M. Halévy : L'inscription phénicienne d'Athènes. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

320. — MEYERS Reisebücher. **Türkel und Griechenland.** Untere Donauländer und Kleinasien. Zweite Auflage, mit 9 Karten, 27 Plänen und Grundrissen. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1888. In-16, 659-xii pages.

321. — Karl BÆDEKER. **Griechenland.** Handbuch für Reisende. Mit einem Panorama von Athen, 6 Karten, 14 Plänen und andern Beigaben. Zweite Auflage. Leipzig, K. Bædeker, 1888. In-16, 389-cxxii pages.

322. — Guides JOANNE. **Grèce. Athènes et ses environs,** avec 4 cartes et 10 plans. Paris, Hachette, 1888. In-8, 216-lxxxiii pages.

I. La première édition du *Guide* de Meyer a paru en 1882 ; celle du *Handbuch* de Bædeker est de 1883. C'est un heureux indice de la fréquence des voyages d'étude en Orient que des éditions nouvelles de ces deux livres soient devenues nécessaires après un petit nombre d'années. Ce ne sont pas, hâtons-nous de le dire, des réimpressions ; on s'aperçoit presque à chaque page, dans l'un et l'autre Guide, du soin avec lequel le texte primitif a été revu et mis au courant. Le livre de Meyer a même subi une transformation complète : alors que la première édition (623 p.) comprenait la Palestine et la Syrie, la Grèce, la Turquie et quelques districts de l'Asie-Mineure, la seconde se contente de décrire, mais avec plus de détail, la Turquie d'Europe et la Grèce, en y ajoutant Brousse, Troie, Pergame, Smyrne et les environs de ces villes. L'archéologie, en particulier la description des musées d'Athènes et celle d'Olympie, a été l'objet de toute l'attention désirable ; on regrette de ne pas apprendre, dans la préface, les noms des collaborateurs à qui l'on doit ces chapitres. Les pages consacrées à l'Acropole d'Athènes sont au courant des dernières découvertes de M. Cavvadias et des dernières hypothèses de M. Doerpfeld ; celles-ci, comme il convient, sont présentées avec circonspection, notamment en ce qui touche la reconstruction du *Vieux Parthénon* au IV^e siècle. Presque partout, et c'est là une qualité rare dans ces sortes de livres, on reconnaît non pas les ciseaux d'un compilateur, mais la

plume d'un homme du métier qui parle de ce qu'il a vu. Je dois pourtant faire une réserve, à cet égard, pour le petit catalogue du musée de Tchiny-Kiosk à Constantinople (p. 223-226). Cette notice est traduite littéralement de celle du *Guide-Joanne* (Léon Rousset, *De Paris à Constantinople*, 1886), qui n'est elle-même qu'un extrait de mon *Catalogue du Musée Impérial*, 1882 ; mais, tandis que M. Rousset a nommé sa source, le *Guide-Meyer*, démarquant le *Guide-Joanne*, ne mentionne ni l'ouvrage français ni mon catalogue. Même entre *ciceroni* qui se font concurrence, un peu plus d'égards ne seraient pas superflus.

II. Le *Handbuch* de Baedeker contient seulement la description de la Grèce propre, due en majeure partie au bibliothécaire de l'Institut allemand d'Athènes, M. Lolling ; le chapitre sur Olympie est l'œuvre de MM. Doerpfeld et Purgold ; ce dernier a décrit en outre les musées de Sparte, de Piali et de Dimitzana. Enfin, M. Kekulé a donné, en manière de préface, une histoire sommaire de l'art grec (p. LXVII-CXIX), qui est sans doute un des meilleurs résumés que nous possédions. Cette nouvelle édition d'un livre qui, sous sa première forme, était déjà appelé à rendre de grands services, mérite de figurer sur la table des archéologues non moins que dans la valise des voyageurs. Parmi les additions heureuses qui la distinguent, nous signalerons surtout cinq pages sur Délos (p. 143-148), où les fouilles de l'École française d'Athènes sont, pour la première fois, résumées avec autant de concision que d'exactitude : le plan de Délos, placé en regard de la p. 143, est très bien fait et comprend la région de l'Inopus, avec le théâtre et les sanctuaires des dieux étrangers et des Cabires, indications qu'on ne trouvait sur aucun des plans publiés jusqu'à ce jour. Dans la première édition, le nom seul de Délos était mentionné : M. Lolling a droit à nos remerciements pour avoir donné cette fois l'attention qu'elles méritent à des ruines très intéressantes, qu'il n'est pas difficile, même pour un simple touriste, de visiter aujourd'hui.

Les plans nouveaux du hiéron d'Épidaure et de l'acropole de Tyrinthe (p. 257) sont des modèles de bonne exécution et de clarté ; celui d'Olympie (p. 337) a subi des modifications qui le mettent au courant des découvertes les plus récentes : ainsi le grand bâtiment du Sud-Ouest a reçu, conformément à l'hypothèse de M. Hirschfeld vérifiée par une découverte de M. Treu, le nom de *Leonidaion*, et la porte du Sud-Ouest, *Westthor* sur le plan de 1883, s'appelle *Festthor* dans celui de 1888. Quelques corrections seraient encore nécessaires. Ainsi le nom du *Leonidaion* n'a pas été effacé à l'endroit où il figurait dans la première édition et le *nouveau pont* indiqué sur la carte n'existe plus, comme me l'apprend M. Cecil Torr, depuis deux ans. Il y aurait aussi à modifier la carte générale de Grèce, que l'indication exagérée des accidents de terrain rend un peu obscure.

III. -- L'*Itinéraire en Orient* du D^r Isambert, faisant partie de la

collection Joanne, était épuisé en librairie et avait depuis longtemps cessé d'être au courant. La maison Hachette a confié la refonte de cet ouvrage, du moins en ce qui concerne la Grèce propre, à M. B. Haus-soullier, un des anciens membres de l'Ecole d'Athènes qui connaissent le mieux la Grèce continentale. Le 1^{er} volume de cette refonte, contenant une introduction générale, Athènes et l'Attique, est en vérité un ouvrage nouveau : on n'a guère conservé de l'ancien *Itinéraire* que le plan et un petit nombre de descriptions. Le travail de M. Haus-soullier est excellent : entrant dans plus de détails que les guides Meyer et Bae-deker, il sait, mieux que les *ciceroni* allemands, éviter la sècheresse, et il n'est ni moins exact, ni moins bien informé que ses devanciers. Les catalogues qu'il publie des musées d'Athènes sont les premiers qui aient paru en français et rendront service aux archéologues ; ce ne sont point de simples énumérations, mais des notices raisonnées, où l'appréciation du style des œuvres n'est pas négligée. Que n'en avons-nous autant pour le musée des Antiques du Louvre ! L'introduction contient des renseignements généraux sur la Grèce, un petit précis de la langue néo-hellénique, et des notions d'archéologie où les éléments de l'architecture sont fort clairement exposés. La seule critique générale que nous suggère ce livre s'adresse plutôt à l'éditeur qu'à l'auteur : les cartes, quoique exactes, ne sont pas bien gravées et l'impression laisse à désirer, surtout dans l'introduction, où bon nombre de lettres sont mal venues ou même ne sont pas venues du tout au tirage. On peut regretter aussi que ce volume ne contienne pas moins de 127 pages d'annonces contre 300 de texte : la proportion est véritablement un peu forte !

Salomon REINACH.

1. Voici quelques observations de détail. P. XL « les gardiens des ruines sont le plus souvent de vieux soldats, vétérans de la guerre de l'Indépendance. » Combien existait-il, en 1887, de vétérans d'une guerre terminée en 1829 ? — P. XLIII. On voudrait quelques notes sur la géologie de l'Attique. — P. LIII, le vocabulaire français-grec est incomplet : on ne trouve pas des mots indispensables tels que *allumettes, enfant, femme, selle*. — P. LXXIII, il n'est guère sérieux de recommander aux touristes « de glisser au fond de leur malle une petite édition [laquelle ?] de Pausanias » ; il est également chimérique (p. LXXVII) de renvoyer les mêmes touristes à l'étude des restaurations architecturales dues aux pensionnaires de la villa Médici. M. Haus-soullier oublie quelquefois qu'il n'écrit pas pour des Normaliens. — P. LXXX. Après un coup de patte fort inutile à la bibliographie, M. H. donne une bibliographie hellénique qui laisse à désirer : il signale l'édition allemande de la *Topography of Athens* et oublie l'édition française publiée par Rocques ; il renvoie à l'ouvrage de Laborde sans avertir le lecteur qu'il est rarissime et, après avoir énuméré les publications de Ross sur l'Acropole, il ne mentionne pas (du moins à cette place) le bel ouvrage de Michaelis. Il a tort également de citer l'*Athen* de Hertzberg, qui n'a aucune espèce de valeur. — P. 31, la frise de la Panagia Gorgopiko n'est pas un zodiaque, mais un calendrier liturgique. — P. 53, M. H. a malencontreusement respecté une phrase ridicule d'Isambert sur Byron et Elgin. — P. 55, il ne fallait plus parler de la restitution de l'Athéné de Phidias par Simart ; elle ne peut qu'induire en erreur le public et égayer les archéologues. — P. 56, on ne doit pas dire que la tête de Thétis du Parthénon soit à la Bibliothèque nationale ; la tête conservée à la Bibliothèque ne vient pas du Parthé-

323, — *Analecta Xenophontea* scripsit J.-J. HARTMAN, lit. hum. Dr. Leyde, van Doesburgh. Leipzig, Harrassowitz, 1887. In-8, 405 pp. 12 fr. 50.

L'ouvrage de M. Hartman n'est pas seulement un recueil d'observations grammaticales, de corrections ou de conjectures, il offre encore aux humanistes sur l'*Anabase*, les *Mémorables*, l'*Économique*, le *Banquet*, l'*Agésilas*, une série d'études pleines d'idées personnelles et d'une lecture attachante.

Dans le premier chapitre, M. H. combat les opinions de Cobet et de Croiset au sujet de la naissance de son auteur et la rapporte à la quatrième année de la LXXXVIII^e Olympiade (425/424 avant J.-C.). Puis il traite, un peu rapidement, la question du livre de *Vectigalibus* dont il place, avec Adalb. Roquette, la composition vers l'an 355. M. H. n'a pas de doute sur l'auteur de cet ouvrage; j'avoue qu'ici je ne suis pas convaincu par son argumentation et ne puis trouver dans le passage des *Mémorables* (III, 6, 12) cité par lui, même en adoptant l'interprétation bien douteuse, selon moi, qu'il en donne, une raison d'attribuer cet opuscule à Xénophon.

Le chapitre II contient une étude de l'*Anabase*. Elle a pour préambule une comparaison entre Platon et Xénophon, dont la conclusion est que l'un et l'autre avaient puisé dans l'enseignement de Socrate l'idée de la division du travail. L'*Anabase* est rattachée aux écrits philosophiques sortis de l'École de Socrate; la raison de cette classification M. H. la trouve dans les discours que renferme l'ouvrage et il insiste particulièrement sur celui du livre V, c. 7. L'*Anabase*, selon lui, n'est pas seulement une narration, c'est un ἐγχειρίδιον philosophique éclairé par des faits. Mais à quel moment a-t-elle été écrite? M. H. distingue deux parties, d'époques différentes: la première comprend les quatre premiers livres; ceux-ci ont dû être composés de bonne heure pour être lus par les compagnons d'armes de Xénophon, par ceux qui avaient partagé les périls de l'expédition et parcouru les pays qu'il décrivait. Bien différent est le ton des trois derniers où l'on voit que l'auteur sent le besoin de repousser des accusations dirigées contre lui; lorsqu'il les écrivit il devait être, depuis longtemps déjà, retiré à Scillunte. Enfin, d'un passage des *Helléniques*, (III, 1, 2) M. H. tire cette conclusion que les quatre premiers livres auraient été publiés sous le pseudonyme de Themistogènes. Que l'on adopte ou que l'on repousse son opinion, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que sa discussion est nette et bien conduite.

Adalbert Roquette avait cru trouver dans l'emploi des particules et notamment dans celui de μήν un indice pour la date approximative ou

non. — P. 63, l'hypothèse de M. Doerpfeld sur l'ancien temple d'Athéna est trop facilement acceptée; on peut en dire autant (p. 141) pour celle de M. Furtwaengler relative aux groupes de Délos. — Tout cela n'est presque rien et peut être aisément corrigé sur les clichés; souhaitons que les volumes suivants ne comportent pas de critiques plus sérieuses.

au moins l'ordre chronologique des ouvrages de Xénophon. M. H. a réuni, dans son chapitre III, tous les passages de l'*Anabase* et des *Mémorables* où se trouve $\mu\eta\nu$ et l'examen de ces passages l'amène à conclure *particularum istam collectionem nullius esse pretii et Roquetium tabulis suis componendis operam perdidisse*, ce qui est bien vraisemblable. Quelle que soit la conclusion à laquelle s'arrête le lecteur, ces pages du livre de M. H. rendront de grands services à ceux qui s'occupent de l'étude des particules grecques.

Le chapitre suivant (IV) commence par un procès en règle aux mss. de Xénophon. L'auteur fait peu de cas de ces mss., et il a raison. Mais tout en admettant avec lui la nécessité de recourir à la conjecture, je ferai quelques réserves sur ses principes ; car lorsqu'il dit (p. 59) : *Nostrium ergo est, non, quid in melioribus, quid in deterioribus libris legatur, magis curare (deterrimi enim meliores isti sunt), quam quid Xenophonte dignum, quid indignum, quid eleganter, quid inepte dictum sit...* ne risque-t-il pas de donner beau jeu aux adversaires de la critique verbale (elle en a encore), qui la considèrent comme un amusement de dilettantes, surtout quand il ajoute : *Nostro hac in re standum est iudicio et audendum est aliquid*. Oui, certes, il faut oser ; mais il y a quelque danger à paraître prendre son goût personnel pour guide. Je ne dis pas que M. H. le fasse ; mais il court le risque d'en être accusé ; d'autant plus qu'il ne donne pas assez souvent la justification de ses conjectures et laisse trop fréquemment au lecteur le soin de trouver lui-même comment la faute a pu se produire.

Au sujet des *Mémorables*, auxquels sont consacrés les chapitres V et VI. M. H. ne partage pas l'opinion de Cobet et ne croit pas que cet ouvrage ait été composé dans le dessein de réfuter une déclamation du sophiste Polycrate. Il s'appuie principalement sur le contenu du quatrième livre pour réfuter cette opinion. Dans cette partie il ne laisse tout d'abord pas assez voir que certains chapitres de ce livre lui paraissent suspects, comme il le dit plus loin, ce qui le force de s'expliquer deux fois sur le dessein des *Mémorables* (p. 112 et 153 sq.). Selon lui Xénophon a voulu surtout conserver à la postérité le souvenir de son maître et a écrit tout ce qui lui est revenu à la mémoire et lui a paru digne d'être mentionné. Il l'a fait comme on pouvait l'attendre d'un homme pratique « *cui vitae usus potior esset quam subtile philosophiae studium.* » D'ailleurs M. H. convient que Xénophon ne pouvait pas ne pas tenir compte des accusations contenues dans la déclamation de Polycrate qui était alors fort répandue. Les *Mémorables*, comme d'autres écrits du même auteur, ont dû être aussi publiés en plusieurs fois ; cette hypothèse de M. H. explique pourquoi l'ouvrage est si décousu et reste tel, même après la suppression des intrusions évidentes.

L'examen des chapitres et des paragraphes du quatrième livre que Dindorf et Schenkl ont considérés comme des intrusions, conduit M. H. à examiner l'authenticité d'un assez grand nombre de passages

des *Mémorables* (p. 121-152). On trouvera dans ces pages des discussions approfondies, qui dénotent une connaissance intime de l'auteur et seront lues avec intérêt et profit même par ceux qu'elles ne convaincront pas. Il en est peu qui n'adhéreront pas aux conclusions de M. H. sur l'*Économique* et qui ne conviendront pas avec lui que ce ne peut être le cinquième livre des *Mémorables*. Tout le monde aussi lui saura gré d'avoir résumé dans son chapitre IX les discussions auxquelles a donné lieu la comparaison des deux *Banquets* de Xénophon et de Platon. Pour lui, il admet avec Hug l'antériorité de celui de Xénophon et apporte à l'appui de sa thèse six arguments très sérieux et très bien choisis parmi tous ceux que Hug avait amoncelés.

L'avant-dernier chapitre traite de l'*Agésilas* qui, aux yeux de l'auteur, n'est autre chose que l'œuvre d'un écrivain de l'école d'Isocrate. Enfin le douzième contient des *annotationes* aux *Helléniques*.

Chacun des chapitres que nous avons brièvement analysés plus haut est suivi de notes critiques, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer; il faut nous résoudre à n'en citer que quelques-unes : *Anab.* I, 3, 15 : ὡς μὲν στρατηγήσοντα ἐμὲ ταύτην τὴν στρατηγίαν μηδεὶς ὑμῶν λεγέτω, (πολλὰ γὰρ ἐνορῶ δι' ἃ ἐμοὶ τοῦτο οὐ ποιητέον) ὡς δὲ τῷ ἀνδρὶ ὃν ἂν ἐλθῃτε, πεῖσομαι ἢ δυνατόν μάλιστα ἵνα εἰδῇτε κτλ. M. H. propose d'écrire *πεισόμενον*.

Anab. I, 4, 4 : ἐπὶ δὲ τοῖς τεύχεσιν ἀμφοτέροισ ἐφέστασαν πύλαι est une leçon absurde que M. H. amende en remplaçant le dernier mot par *πύργοι*.

Ibid., I, 4, 18 ἐδόκει δὲ θεῖον εἶναι καὶ σαφῶς ὑποχωρῆσαι τὸν ποταμὸν Κύρῳ ὡς βασιλεύουσιν. L'adverbe *σαφῶς* va assez mal avec le verbe qui le suit; si l'on transpose avec M. H. *σαφῶς καὶ* la pensée prend un tour tout à fait naturel.

Voici maintenant deux athétèses auxquelles je souscrirais volontiers : *Mém.* III, 6, 13 : 'Ἄλλ' ἐκείνου γέ τοι οἷδ' ὅτι οὐκ ἡμέληκας [ἀλλὰ ἔσκειπαι] *Ibid.* 6, 16 ἢ οὐχ ὀρθῶς ὡς σαφερὸν ἐστὶ τὸ ἃ μὴ οἷδέ τις ταῦτα ἢ λέγειν ἢ πράττειν; ἐνθυμοῦ δὲ τῶν ἄλλων, ὅσους οἶσθα τοιούτους [οἷοι φαίνονται καὶ λέγοντες ἃ μὴ ἴσασι καὶ πράττοντες] πότερά σοι κτλ. Le passage mis entre crochets paraît bien évidemment une glose de τοιούτους.

En somme, les *Analecta* de M. Hartman, composés avec beaucoup de science et de modestie, font faire un progrès notable au texte de Xénophon et tiendront une place honorable à côté des ouvrages de ses devanciers. On n'adoptera certainement pas toutes ses vues, mais on lui rendra toujours cette justice que là même où il se laisse un peu trop aller à la divination, il fait réfléchir et étaye son opinion d'exemples instructifs.

Alf. JACOB.

324. — **Œuvres d'Horace**, édition classique publiée par A. WALTZ; in-18 Jésus cart. Paris, Garnier, 1887, VIII-512 p.

Par ce nouveau livre, M. Waltz comble d'une manière honorable une lacune grave et trop ancienne : grâce à lui, nous avons maintenant en France une édition classique d'Horace au courant de la science et faisant bonne figure à côté des éditions scolaires allemandes et anglaises. Le texte est en général conforme à celui de l'édition minor de Keller et Holder : mais M. W. n'a pas, selon le système commode de l'indifférence, reproduit son modèle sans contrôle ; il ne l'a suivi qu'en connaissance de cause ; quand un examen impartial ne l'a pas convaincu que son guide eût raison, il l'a abandonné.

Ce qui mérite particulièrement d'être loué, c'est la mesure et le caractère substantiel du commentaire explicatif. Après cela, qu'on puisse ici contester une interprétation, là en désirer une qui est absente, de loin en loin trouver une note un peu longue ou plutôt telle autre un peu brève, il en est de même dans toutes les éditions, et c'est sur l'ensemble qu'il convient de juger de ces choses-là. Je ne m'arrêterai donc pas à des querelles de détail : quelle conclusion intéressante, quant à la valeur du livre, y aurait-il à tirer de ce que, *Carm.* II 1, 37, M. W. n'aurait pas dû se séparer de K. et H. en mettant une virgule après *procax*, ce qui rattache ce mot à *Musa*, alors qu'en réalité il porte adverbialement sur *retractes* (Cf. en effet III 3, 70) ; de ce qu'il eût bien fait, II 3, 18 de nous dire que *lavit* était la forme ancienne (Afranius, Varron). ou, III 4, 6, d'observer qu'en prose on n'eût pas écrit *videor* tout court, mais *mihi videor* ? Rien de plus facile que de multiplier ces critiques et d'autres du même genre, d'où il résulterait qu'on n'est pas de l'avis de M. W. sur des points plus ou moins contestés, ou qu'on peut trouver matière, en commentant Horace, à des remarques intéressantes qu'il n'a point faites. Il ne pouvait ni ne voulait les faire toutes. Son commentaire, je le répète, est, dans l'ensemble, bien conçu et bien rédigé.

L'étude sur la langue et la métrique d'Horace, placée dans l'introduction, m'a paru moins satisfaisante : on était en droit de l'attendre plus développée et surtout plus personnelle de la part d'un horatien comme M. W. Mais, où j'ai éprouvé une véritable déception, c'est en ne découvrant aucune explication sur les motifs qui ont déterminé l'auteur à adopter la loi de Meineke. Voici, en effet, tout ce qu'on lit à ce sujet (p. 25) : « La plupart des savants considèrent aujourd'hui toutes les Odes d'Horace (non compris les Épodes), comme partagées en quatrains de quatre vers semblables (od. I, 1) ou de deux distiques répétés (od. I, 7) ou de vers différents de deux ou trois espèces groupés quatre par quatre. Une seule ode (IV, 8) ne se prête pas à cette division ; mais elle est apocryphe ou altérée par des interpolations. » Tout d'abord, ainsi posée, l'assertion n'est pas exacte : *aujourd'hui*, sinon la majorité, au moins un très grand nombre de savants attaquent la *lex*

Meinekiana, même en Allemagne où elle a pris naissance¹; en outre, il eût été intéressant de connaître les raisons de M. W., qui a spécialement étudié la métrique d'Horace dans une de ses thèses de doctorat, surtout puisqu'il s'agit de l'introduction d'une nouveauté en France. Jusqu'à présent, aucun éditeur français n'avait appliqué la loi de Meiske : on a attendu pour l'adopter chez nous le moment où on l'abandonne ailleurs. Singulière manière de se mettre au courant et résultat d'une disposition d'esprit dont il faudrait pourtant nous défaire! Nous répugnons à ce qui est nouveau, justifié ou non; une fois le nouveau devenu vieux, nous le voulons et nous y tenons, toujours sans plus d'examen.

Revenons à la question. Si cette division par quatrains des Odes monostiques ou en distiques (les autres sont hors de cause) eût jamais existé, eût-elle pu être oubliée du temps de Néron? Or, Caesius Bassus n'en a point connaissance, non plus qu'aucun scoliaste ou grammairien. Il est vrai que les odes de Sappho offraient, paraît-il, toutes ou presque toutes (?) un nombre de vers divisible par quatre (Héphest. p. 116 et 117); mais, d'une part, ce fait n'avait point passé inaperçu, l'attention des métriciens latins était éveillée sur ce point quand ils étudiaient les mètres d'Horace; d'autre part, les métriciens grecs, loin d'en tirer une loi certaine, se demandaient s'il n'y avait pas là un simple effet du hasard, si cela n'était point arrivé *κατὰ τύχην τινά*.

C'est peut-être, tout simplement, dans ce fait sans conséquence bien claire, constaté chez Sappho et naturellement connu d'Horace, qu'il faut chercher la cause pour laquelle le poète latin aurait eu soin de composer ses odes d'un nombre de vers divisible par quatre; nous serions en présence d'une imitation scrupuleuse de forme, d'un procédé artistique un peu raffiné et d'ailleurs sans portée, à moins qu'il n'y ait là, non plus, qu'un effet du hasard, lequel en fait bien d'autres².

En l'absence de raisons extrinsèques, l'étude du texte lui-même est loin d'être favorable au partage en quatrains : ni la construction métrique, ni la division des phrases ne le confirment, bien au contraire. En dépit de tous les exemples de rejets que l'on pourra citer dans les Odes formées de strophes de quatre vers (str. alcaïque, sapphique, petit asclépiade avec d'autres vers), on ne saurait admettre, sans une preuve positive, formelle, incontestable, que la première Ode, par exemple (*Maecenas atavis*, etc.....), supporte une pareille opération. Cela est

1. Keller et Holder, Ritter, Dillenburger, Schütz, Petschenig, Düntzer, et d'autres encore n'ont jamais admis cette loi. Voy. *PETSCHENIG praef.* p. 2 suiv.; *DILLENBURGER praef.* edit. II; surtout, Bock de metris Hor. lyr. p. 41 suiv.; *GLEBITSCH Handb. Iw.* Müller vol. II, p. 604.

2. Le nombre des Odes en question est de 23 (5 monost., 18 en dist.), parmi lesquelles une n'est pas divisible par quatre (IV 8; on dit le texte interpolé, mais cela n'est pas aussi certain qu'on le croirait au premier abord, puis de quelle nature sont ces interpolations? changent-elles le nombre de vers?); une autre (III 12) est incertaine, donnant lieu à différentes scansions possibles.

tellement vrai que G. Hermann, qui était partisan de la division en quatrains, avait senti la nécessité de recourir pour cette ode à un subterfuge, ingénieux en lui-même, mais qui fait apparaître d'autant plus clairement la dislocation infligée par le partage selon Meineke. Il retranche les deux premiers vers et les deux derniers, qu'il n'est pas loin de tenir les uns et les autres pour interpolés ¹, dont il fait en tout cas, suivi en cela par Nauck ² et par Stallbaum ³, un début et une conclusion à part : de cette façon, chaque strophe est formée des deux derniers vers d'une strophe de Meineke et des deux premiers de la suivante ; or, la concordance entre les coupes des strophes d'une part, et de l'autre celles du mètre et de la syntaxe devient alors satisfaisante sans monotonie ; on peut juger d'après cela combien elle l'est peu avec les quatrains vulgaires.

M. Gleditsch (*Handb. d' Iw. Müller*, § 146 *Anm.*), fait aussi une observation très juste : il est particulièrement invraisemblable qu'on ait groupé en strophe quatre grands asclépiades pour un système de lyrique éolienne. Je crois bien que, dans cette question comme trop souvent en métrique, les préoccupations musicales ont une part de responsabilité : Kirchner prétend que toutes les Odes d'Horace étaient faites de manière à pouvoir être chantées avec accompagnement ; on préludait par la lyre et on plaçait le jeu des flûtes entre chaque strophe. Dillenburger fait en quelque sorte toucher du doigt l'inconséquence d'une pareille idée : même en laissant à part l'Ode I, 1, qu'on prenne par exemple III 30, et qu'on imagine l'effet de ces airs de flûtes intervenant après le v. 4 (entre *innumerabilis* et *Annorum series*), après le v. 8 (entre *dum Capitolium* et *Scandet*) etc. ! — Quand se convaincra-t-on que la musique n'a rien à faire avec la poésie latine, pas plus qu'avec la poésie française, l'une ou l'autre se suffisant parfaitement à soi-même ?

Mais nous voici un peu loin de l'édition de M. Waltz. L'auteur, dans la préface p. viii, dit quelques mots des dispositions typographiques que son éditeur et lui ont cru devoir adopter. Elles sont bonnes en général, le caractère du texte est agréable, l'index bien fait, les cartes et les plans (*Rome, Voyage à Brindes, Villa d'Horace*), clairs et très utiles. J'avoue que j'apprécie beaucoup moins les figures qui interrompent le texte de place en place, d'après une mode, à mon avis fâcheuse, qui tend à s'établir dans nos éditions de classe. Je regrette aussi que M. W. renvoie aux notes par des chiffres spéciaux, au lieu de le faire, selon l'habitude, par le chiffre du vers. Enfin, M. W. ne m'a pas converti à l'usage des arguments, que j'attaquais ici même, il y a deux ans environ, au sujet de l'*Horace* de Kiessling : au lieu d'une analyse de la pièce que l'on va lire, j'aimerais mieux plus de renseignements sur les amis du poète, sur l'histoire littéraire contemporaine, sur les mœurs, sur la date

1. G. Hermann, *Epit. doct. metr.*, § 578, p. 2104 (4^e édit.).

2. C. W. Nauck, *des Hor. Od. u. Epod.*, Teubner.

3. G. Stallbaum *Hor. op. omn.*, Bernh. Tauchnitz.

du poème et sur ce qui permet de l'affirmer ou de la supposer, des considérations plus personnelles sur la composition et le style. Après ces graves critiques (heureux les livres qui n'en soulèvent pas d'autres!) je veux terminer en rappelant ce que j'ai dit, au début, de la rédaction mesurée et substantielle du commentaire appliqué à un texte très convenable, et comme c'était là principalement ce que se proposait M. Waltz, on peut dire qu'il a atteint son but et que son édition, la meilleure que nous ayons, mérite le succès qui l'a accueillie.

Frédéric PLESSIS.

325. — **Völkerkunde**, von Dr Friedrich RATZEL. Erster Band : Die Naturvölker Afrikas, x-96-660 p. grand in-8, avec 2 cartes, 10 planches en chromolithographie et 494 gravures. — Zweiter Band : Die Naturvölker Ozeaniens, Amerikas und Asiens, x-815 p. grand in-8 avec 2 cartes, 11 planches en chromolithographie et 391 gravures. Leipzig, Verlag des Bibliographischen Instituts, 1887. Prix de chaque volume relié : 16 mk. (20 fr.)

L'auteur de cette *Ethnographie*, M. Ratzel, est déjà connu par d'importants ouvrages de géographie, et son nom est pour le lecteur une garantie de compétence et de conscience scientifiques. Le sujet qu'il aborde aujourd'hui est du reste de ceux qui demandent une longue et patiente préparation.

C'est un ouvrage d'ethnographie descriptive et s'adressant au grand public; les peuples civilisés sont intentionnellement laissés de côté, et l'auteur décrit ce qu'on appelle le plus souvent chez nous les non-civilisés, ce qu'il préfère appeler *Naturvölker* « peuples de la nature ». Dans une longue introduction, M. R. définit le caractère et le rôle de l'ethnographie, la place des « peuples de la nature » dans l'humanité et le développement de la civilisation. Son point de vue est celui d'un philosophe qui voit chez tous les hommes, même chez ceux qui sont le moins dégagés de la nature, un rudiment de civilisation, et qui montre la présence chez eux de coutumes et d'institutions traditionnelles, en rapport avec les circonstances physiques et naturelles où ces hommes se trouvent. En lisant cette introduction, pleine de sympathie pour les races pauvres et malheureuses, nous nous rappelions un tableau où M. Boutmy mettait récemment en contraste la différence, même physique, établie progressivement par la lutte de la vie entre les hommes d'une même race¹.

1. M. W. a un peu trop négligé, pour l'interprétation, la petite édition de Fr. Dübner, les éditions anglaises de Wickham, Page et Palmer, l'édition, toujours importante, de Ritter, et l'*Art poétique* de P. Lallemand; pour le texte, l'excellente édition de Petschenig (collect. Kvicala et C. Schenkl, 1883), et celle, *Schol. in us.*, de Keller et Haeussner (Leipzig et Prag., 1885).

2. « En Angleterre, le faible, l'infirme, le timide, l'indolent sont perdus.... Les indigents sont recueillis, enfermés dans des maisons désertes; on ne les voit plus. Des générations s'éteignent là sans bruit... Tous ont remarqué ces deux races...

La sympathie de M. R. va peut-être un peu loin, car elle suppose (sans que l'auteur s'exprime à ce sujet) l'égalité des races humaines ; mais elle est de bon augure dans un ouvrage de ce genre, car elle montre que l'auteur aime son sujet. Du reste, si certaines races nous paraissent hors d'état de s'élever au-dessus d'un certain niveau intellectuel (et encore n'y arrivent-elles pas d'elles-mêmes), nous n'en sommes pas moins convaincu, comme M. R., que les premières périodes du développement de l'humanité ont été les mêmes dans toutes les races. Le peuple le plus civilisé des temps modernes a eu des origines aussi humbles que l'état présent de telle race africaine, et comme on peut voir par maint rapprochement, sa psychologie était au même niveau. Sans entrer dans les détails de cette comparaison, M. R. le constate d'une façon générale : « Les peuples de la nature, dit-il, sont des peuples pauvres en civilisation, et il peut arriver que des peuples de même race ou ayant les mêmes dispositions naturelles ou bien n'arrivent pas à la civilisation, ou bien reculent de la civilisation. Les Germains et les Gaulois de l'antiquité, en face de la civilisation romaine, n'étaient pas moins pauvres en civilisation que les Cafres ou les Polynésiens le sont à notre égard, et beaucoup de ce qui forme aujourd'hui la nation civilisée des Russes, n'était guère, au temps de Pierre le Grand, autre chose qu'un peuple de la nature. »

Les voyageurs jugent trop souvent les sauvages ou « peuples de la nature », avec dédain, parce que le contraste les frappe, et que le plus souvent ils ne connaissent pas les humbles origines de notre propre civilisation. Souvent même le voyageur ne connaît pas ou ne comprend pas les usages du pays et crie à la barbarie ou au brigandage, quand ces usages sont en conflit avec ses idées européennes ou son intérêt personnel. Qu'un Européen meure dans l'Afrique centrale, et qu'un de ses compagnons de voyage arrive bientôt après, et s'indigne que le roi du pays se soit emparé de ce que possédait le défunt, on lui explique que d'après les usages du pays le roi hérite de tout étranger mort sur son territoire ; mais lui, homme blanc, veut être au-dessus de la loi du pays ; *Jura negat sibi nata*... Nous avons lu un récit de ce genre dans un des volumes des *Annales de la Propagation de la Foi* ; mais le missionnaire était, par son caractère religieux, un homme modéré et diplo-

L'un, élancé, vigoureux, agile, aux couleurs fraîches, à la physionomie animée ; l'autre, au teint terreux, aux yeux sans rayons, ramassé ou plutôt affaissé sur lui-même ; le premier, entretenu avec des soins infinis, grâce à une nourriture copieuse et saine, à d'incessants exercices, à des habitudes de dignité et de réserve ; le second, déformé, miné, ruiné en moins d'une génération par la pénurie de l'alimentation, l'abus des liqueurs fortes, par un travail sans relâche ou sans réparation suffisante, à quoi il faut ajouter cet abandon de soi-même, cette sorte d'endurcissement dans l'indifférence, vices communs à tous les misérables, et qui laissent l'homme retomber sans défense sous l'action destructive des causes naturelles. » E. Boutmy, *L'État et l'individu en Angleterre*, dans les *Annales de l'École Libre des Sciences Politiques*, t. II. p. 502 (n° d'octobre 1887).

mate ; le roi était bienveillant et ami des blancs ; l'héritage du missionnaire mort fut rendu. En lisant cette histoire, nous nous disions que nos rois du moyen âge ne renonçaient pas aussi volontiers au « droit d'aubaine » et que, dans un parallèle moral à la façon de Plutarque, la belle place appartiendrait au pauvre roi nègre qui renonçait si débonnairement à cette « aubaine »

Cette anecdote ne nous éloigne pas du livre de M. R., car c'est une anecdote ethnographique, et peut-être même M. R. nous l'enviera-t-il, car elle est dans l'esprit de son livre, et ce livre doit une bonne partie de son intérêt à la sympathie intelligente et curieuse avec laquelle M. R. étudie le développement de la civilisation intellectuelle et matérielle chez les peuples de la nature.

Un ouvrage de ce genre ne peut ni s'analyser ni se résumer ; aussi en donnerons-nous seulement le plan :

Tome I. Introduction d'une centaine de pages sur le rôle et la tâche de l'ethnographie, et les résultats généraux de cette étude. — Description générale de l'Afrique. — Peuples de l'Afrique, partagés en trois grands groupes : le sud, le centre et l'ouest.

T. II. Les peuples de l'Océan Pacifique et de l'Océan Indien partagés en Australiens ; — Polynésiens et autres Océaniens ; — Malais ; — Madécassés ; — les peuples de l'Amérique ; — les peuples des régions polaires.

Dans l'intérieur de chacune de ces divisions, M. R. esquisse d'abord le tableau géographique de la région, son climat, sa flore, sa faune, en mettant en relief les faits de nature qui exercèrent une influence sur l'homme placé dans ce milieu. Il détermine la race des peuples de cette région, leurs affinités et leur origine probable ou possible. Chaque peuple ensuite est décrit en détail : caractère, physique, habillement, parure, instruments, habitation, culture, industrie, nourriture, arts, genre de vie, croyances, organisation politique. Tels sont en général les points traités ; M. R. donne souvent aussi, lorsque cela est possible, des spécimens de la littérature de ces peuples, proverbes, chansons, contes, légendes cosmogoniques. M. R. écrivant un livre de vulgarisation, s'est abstenu d'indiquer ses sources qui auraient en effet occupé trop de place ; mais, pour les parties que nous pouvions contrôler avec nos lectures personnelles, nous n'avons pas relevé d'inexactitude appréciable.

M. R. s'étend beaucoup, et avec raison, sur l'état religieux et les croyances des peuples dont il s'occupe. Nous avons vu avec satisfaction l'esprit critique avec lequel dans son introduction (p. 40) il classe les faits de religion, quoiqu'il eût pu insister davantage sur la classification *psychologique* de ces faits. Nous devons aussi le louer, lorsqu'il est arrivé aux peuples de la Côte de Guinée, d'avoir rejeté toutes les conceptions fausses résumées dans le nom de *fétichisme* que les voyageurs portugais ont laissé derrière eux avec leur mot portugais *feitiço*. Le récent ouvrage du major Ellis, *The Tshi-speaking Peoples of the*

West-Coast of Africa, réduit le prétendu fétichisme (particulier, disait-on, à l'Afrique occidentale) à sa juste valeur. On pouvait du reste déjà le faire sans étudier sur place les nègres de Guinée; il suffisait pour cela de se représenter ce que des voyageurs étrangers à nos usages et à nos langues, pourraient penser de ce qu'ils verraient pratiquer chez nous¹. Malgré ses idées critiques à ce sujet, M. R. s'est pourtant laissé aller, sans doute par la force instinctive de l'usage, à employer le mot *fétiche* dans des expressions où il est sans raison d'être. Ainsi dans une gravure figure un « bâton-fétiche » (*Fetischstab*). En quoi ce bâton est-il plus « fétiche » que les crosses de nos évêques ou les cannes de nos suisses d'église? Il ne l'est pas plus, et peut-être est-il moins « fétiche » que le « bâton de Jésus » (*Bachall Isa*) que l'on conservait comme grande et puissante relique dans l'ancienne Irlande. La même gravure nous offre un « siège fétiche » (*Fetischstuhl*) du Dahomey. En quoi est-il plus « fétiche » que la *sedia gestatoria* des grandes cérémonies vaticanes? Il fallait simplement dire « bâton sacré » (*heiliger Stab*) et « siège sacré » (*heiliger Stuhl*).

Un des mérites du livre de M. R. est dans le nombre considérable de gravures dans le texte, outre des cartes et des planches en chromolithographie. A de très rares exceptions près, ces gravures sont toutes choisies pour leur caractère instructif et elles représentent des types ethnographiques, des armes, des instruments, des parures, des vêtements, des objets d'art, des habitations, etc. C'est un luxe fort bien entendu et des plus utiles. — Dans le chapitre consacré à la région du Sénégal figurent les portraits (en demi-buste) de plusieurs nègres, d'après des photographies de la collection de Pruner-Bey. M. Ratzel ne paraît pas s'être aperçu que ces nègres portent l'uniforme de nos tirailleurs sénégalais. L'un d'eux même (t. I, p. 646) porte sur la poitrine une médaille attachée à un ruban aux bandes parallèles : c'est notre décoration de la « médaille militaire ». Il eût été bon d'en prévenir le lecteur allemand afin qu'il ne prenne pas « un fétiche de civilisation » (le mot est de Stanley) pour un ornement ou une « amulette » indigène.

Un index fort étendu termine chaque volume; il n'est pourtant pas absolument complet : ainsi dans le t. I, nous avons remarqué que les articles *Regenmacher* et *Schlangenaberglaube* ne renvoient pas à toutes les pages qui traitent ce sujet. Mais ce sont là des taches plus que légères dans un ouvrage où les matériaux sont bien choisis, où l'exposition est intéressante, et qui, sous une forme attrayante, répand un grand nombre de connaissances utiles.

H. GAIDOZ.

1. A propos du livre du major Ellis, notons au passage que le dieu Nyan-Kupon ou « Seigneur du ciel » de la Guinée (Ratzel, I, 607) y paraît comme une importation européenne du XVI^e siècle. La « représentation d'un être suprême », comme dit M. R., disparaît donc des conceptions purement indigènes.

326. — **Lucrezia Tornabuoni**, studio fatto sui documenti dell' Archivio Mediceo ed altri da G. LEVANTINI-PIERONI. Florence, succ. Le Monnier, 1888, in-12, 89 p. 2 fr.

Ce travail met en lumière une de ces femmes florentines de la Renaissance, auxquelles leurs compatriotes ont aimé, ces derniers temps, à consacrer quelques études. Elle n'est pas une des moins intéressantes de son temps, cette Lucrezia, qui fut la femme de Pierre de Médicis, fils de Cosme, la mère de Laurent le Magnifique, l'aïeule de Léon X et de Clément VII. Son talent de poète a été loué, ses vertus domestiques reconnues par les historiens. Parmi les documents cités par son biographe, il en est un surtout qui nous éclaire sur son caractère et sur son rôle. Le 25 mars 1482, jour de la mort de sa mère, Laurent fait d'elle un éloge touchant, quand il écrit qu'il a perdu « non solamente la madre, ma un unico refugio di molti mia fastidia et sublevamento de molte fatiche. » Ce petit livre est intéressant. S'il faut lui faire une critique, au point de vue de l'érudition, on peut regretter le ton déclamatoire de certaines pages et la place excessive qu'y tient le souvenir de la reine Marguerite de Savoie; quelques documents de plus eussent occupé la place avec avantage.

P. N.

327. — **Un faux diplomate au XVII^e siècle**, par Henri STEIN, archiviste aux Archives nationales. Paris, E. Leroux, 1888. Grand in-8 de 18 p.

Les premières lignes de la brochure de M. Stein en disent assez le piquant intérêt : « Imaginez un homme qui se dit envoyé de l'empereur du Maroc en France, fait signer un prétendu traité d'alliance entre les deux puissances, et se laisse couvrir de présents en récompense de sa soi-disant intervention; imaginez un homme qui se joue de la politique du roi de France à une époque où Richelieu gouverne, et qui juge prudent d'éviter ses foudres en gagnant promptement un pays étranger, sans qu'on puisse suivre sa trace, voilà le *faux diplomate* qui s'appelle David Palache ». Ce Palache était un Juif; son père, Joseph, était agent de l'empereur du Maroc aux Pays-Bas depuis 1616, et son oncle, Samuel, mort au mois de février de cette même année, avait été ambassadeur¹. M. Stein publie six documents relatifs à cette singulière affaire : I. Une *lettre du roy du Maroc au roy, rendue à Sa Magesté par David Palache, au mois de may 1731*, lettre fabriquée par le faux diplomate (Archives du Ministère des affaires étrangères, Maroc); II. *Lettre de Louis XIII aux États-généraux des Pays-Bas*, du 25 octobre 1634, pour demander l'arrestation du « nommé David

1. La description et l'inscription de la tombe de Samuel Palache sont reproduites dans l'ouvrage en langue hollandaise de B. Henriques de Castro (Leyde, 1883). Il est regrettable, dit M. S., que l'auteur de cette publication ait commis quelques erreurs dans la notice qu'il a consacré à cet ambassadeur.

Pallache, juif retiré dans vostre Estat, lequel par sa perfidie et suppositions a esté cause de grands inconvénients préjudiciables au bien de nostre service » (Archives royales de la Haye. France); III. *Mémoire au Secrétaire Brasset estant pour le service du roy en Hollande*, du 30 octobre 1634, acte d'accusation complet contre le fourbe Pallache (Bibliothèque nationale. Collection des autographes de Saint-Pétersbourg); IV. *Rapport du secrétaire Brasset aux États généraux des Pays-Bas*, du 12 novembre 1634 (Archives royales de la Haye. France); V. *Second mémoire au secrétaire Brasset*, du 9 février 1635 (*Ibid*); *Lettre des États généraux des Pays-Bas à l'empereur du Maroc*, du 24 février 1635, pour lui faire part de la requête du roi de France (*Ibid.*). M. Stein a joint de bonnes notes à son petit recueil ¹.

T. DE L.

328. — **Le château de Bourbon l'Archambault**, par Gélis Didot, architecte et G. GRASSOREILLE, ancien archiviste de l'Allier. Paris, G. Chamerot, 1887, 1 vol. in-4, 106 pages (avec gravures).

Le livre de MM. Didot et Grassoreille se divise naturellement en deux parties : l'historique (pp. 1-34) et la description (pp. 35-59) du château. Un appendice sur la relique de la croix de Bourbon (pp. 60-65) et neuf pièces justificatives complètent le volume.

Que Bourbon l'Archambault ait été habité ou non à l'époque gallo-romaine, toujours est-il qu'au temps des Carolingiens il y avait là une ville qui fut prise et brûlée complètement par Peppin dans sa campagne contre Waïfer. « Ce dut être Guy de Bourbon qui éleva un nouveau château au ix^e siècle », château habité certainement en 947. On sait peu de chose sur son histoire jusqu'au xii^e siècle. A cette date il devint la résidence favorite des sires de Bourbon et l'auteur anonyme du roman provençal de *Flamenca* l'a choisi pour théâtre de l'action de son œuvre. Après le mariage de l'héritière du Bourbonnais avec Robert de Clermont, fils de Saint-Louis (1288), le château cessa d'être habité par ses seigneurs qui n'y résidèrent plus qu'à de rares intervalles. A partir du duc Louis II, il ne servit que de forteresse et dut être attaqué à maintes reprises par les Anglais. Incendié à cette époque et réparé par le duc Louis II, qui revint s'y reposer vers la fin de sa vie, Bourbon redevint une forteresse pendant tout le xv^e siècle et le duc Jean II en fit reconstruire la Sainte-Chapelle, qui fut achevée par Pierre II et sa femme Anne de France. Confisqué sur le connétable de Bourbon, le château vit sa Sainte-Chapelle en partie détruite par un orage au mois d'août 1589. La foudre le frappa encore le 27 mai 1641. Rien de particulier ne se passa à Bourbon aux xvii^e et xviii^e siècles. En 1792, les chanoines furent

1. Voir, par exemple, p. 13, une note sur l'orientaliste Jacques Golius, mentionné comme « professeur en langues étrangères à Leyden » dans le *Mémoire au secrétaire Brasset* (p. 11).

expulsés et le 13 octobre 1793, on y célébra une fête dans laquelle la vieille demeure féodale reçut d'assez graves dommages. En notre siècle, un maçon, ayant obtenu de démolir les vieux murs pour y trouver les trésors qu'on y croyait cachés, fit de Bourbon une ruine qui a été rachetée par le duc d'Aumale.

Nous ne pouvons refaire ici par le menu la description du château. Contentons-nous de dire qu'il se composait de trois parties essentielles, le moulin situé sur l'étang, la basse-cour et ses dépendances, enfin le réduit où se trouvait la Sainte-Chapelle et de renvoyer pour le surplus à la description qu'en a faite Dubuisson-Aubenay, qui avait vu le monument debout, et que MM. D. et G. ont reproduite parmi leurs pièces justificatives.

Bien que le livre de MM. Didot et Grassoreille soit un livre de luxe, il se recommande à l'attention des archéologues et des historiens par le soin et la précision qui ont présidé à sa composition pour laquelle les Archives de la maison de Bourbon conservées au Palais-Soubise ont été consultées avec fruit. Les pièces justificatives sont inédites sauf les extraits d'Eginhard relatifs au passage de Peppin à Bourbon et le fragment du journal de Dubuisson-Aubenay (n° 1 et 7). Nous n'avons pas qualité pour parler des nombreux dessins qui ornent le volume, mais ce que nous en pouvons dire, c'est que leur netteté rend très claire l'intelligence du texte et que, dans leur grâce un peu sèche, ils nous ont fait le plus grand plaisir.

Louis FARGES.

329. — F. LAGRANGE. *Physiologie des exercices du corps*. (Vol. LX de la Biblioth. scientif. internationale). Paris, Alcan, 1888, 363 p. in-8. 6 fr.

L'intérêt de ce livre est moins dans les théories, qui ne me paraissent pas toutes également satisfaisantes¹, que dans la série d'expériences personnelles et d'observations directes qui y sont décrites. Il est encore, et peut-être surtout, dans la classification qu'il donne des exercices du corps au point de vue de la pédagogie et de l'hygiène, et dans la critique, de ce point de vue, de notre gymnastique « officielle ». Il est grand temps, en effet, de procéder à une révision critique et scientifique des programmes actuels. L'ouvrage de M. Lagrange fournit à cette réforme une série d'heureuses indications.

Lucien HERR.

1. Pour ne citer qu'un exemple, M. L. imagine une classe de fatigues *dynamiques*, sans explication physiologique possible, et il donne comme type de cette classe la fatigue de l'extension horizontale du bras (p. 153 sq.). Or ce fait s'explique tout naturellement par le travail parfaitement normal du deltoïde, et la facilité avec laquelle survient la fatigue est due, comme chacun sait, à la somme considérable de travail exigée en raison de la direction constamment oblique du muscle par rapport à l'humérus. — Trois vétilles : p. 290, ligne 11 *ampliation* n'a pas ce sens ; p. 363, on écrit *saut-de-mouton*, et non « saute-mouton » ; p. 188, *une chimère de l'esprit* est bizarre.

330. — **La représentation proportionnelle.** Etudes de législation et de statistique comparées publiées sous les auspices de la Société pour l'étude de la représentation proportionnelle (avec 6 cartes en couleur). Paris, Pichon, 1888. In-8 de 524 p. 12 francs.

Les auteurs de ce volume ont pris pour épigraphe une phrase significative d'un discours de Mirabeau : « Les Assemblées sont pour la nation ce qu'est une carte réduite pour son étendue physique ; soit en partie, soit en grand, la copie doit toujours avoir les mêmes proportions que l'original. » Cette phrase résume en effet toute la théorie de la *représentation proportionnelle*. Le système représentatif, base de toutes les constitutions modernes, part de cet axiome que les Chambres *représentent* la nation ; pour qu'il soit une vérité, il faut donc que les partis soient *représentés* dans la Chambre exactement dans les mêmes proportions qu'ils le sont dans le pays. Or, ni le scrutin d'arrondissement, ni le scrutin de liste tel qu'il est pratiqué actuellement en France, ne réalisent cet idéal ; de fortes minorités sont écrasées dans beaucoup de collèges électoraux, et si dans d'autres collèges ces minorités, grâce à l'inégale répartition des courants physiques dans le pays, se transforment en majorité, il en résulte bien, au total, une représentation telle quelle des minorités à la Chambre, mais non pas une représentation *proportionnelle* : un simple coup-d'œil jeté sur une des cartes statistiques qui terminent le volume suffit pour s'en convaincre. On a imaginé de nombreux systèmes plus ou moins compliqués pour réaliser cette *représentation proportionnelle* qui, pour M. Vernes et ses amis, est la condition *sine qua non* d'un gouvernement sincère du pays par le pays : système du quotient, vote cumulatif, vote limité, concurrence des listes, etc. Tous ont leurs avantages et leurs inconvénients ; plusieurs ont fait l'objet de discussions approfondies à l'étranger, quelques-uns même ont subi l'épreuve de la pratique. Le volume que nous annonçons, œuvre d'une société qui se propose de faire en France une propagande active en faveur de l'idée de la *représentation proportionnelle*, résume avec une parfaite clarté tous les éléments du problème et rend compte de toutes les tentatives de solution dont il a été l'objet jusqu'à ce jour. On peut différer d'avis avec les auteurs sur l'efficacité pratique de la réforme qu'ils soutiennent (dans un pays aussi morcelé que le nôtre, par exemple, une Chambre, photographie du corps électoral, pourrait-elle constituer jamais une majorité durable ?) ; mais on doit rendre hommage au zèle et au talent avec lequel ils ont réuni et classé les documents qui permettent désormais à tout lecteur éclairé de se faire une opinion personnelle sur la question.

Théodore REINACH.

LÉTTRE DE M. HALÉVY

L'inscription phénicienne d'Athènes.

Le n° 24 de la *Revue critique* contient une note de M. S. Fraenkel sur deux passages de l'inscription phénicienne d'Athènes. Ayant publié depuis deux mois cette même inscription avec un commentaire assez complet ¹, je me suis empressé d'examiner attentivement les nouvelles interprétations proposées par M. S. Fraenkel.

M. S. Fr. n'a certainement pas lu mon travail cité ci-dessus, puisque sa traduction de *leshallém 'halîphôt* (ligne 7) par « rémunérer » répond exactement à l'expression de « récompenser » que j'ai employée dans la mienne. Le renvoi au passage Nombres XVIII, 21 se trouve aussi dans mon commentaire. La remarque de M. Fr. ne contient donc rien de nouveau à ce sujet.

Plus importante est l'explication que M. Fr. propose pour le passage difficile de la première ligne. Les groupes consonnantiques *tm bd çdnm bn'sft* ont été lus par moi *tammu baddé Çidônîm bane'sâphôt*. « Les administrateurs sidoniens réunis en assemblée, ont décidé », mot-à-mot : « ont décidé les administrateurs sidoniens en assemblée. » M. Fr. y trouve au contraire une phrase passive ainsi conçue : *tam bîd* (ou *bîdé*) *Çidônîm bené asuppat*. « Il a été décrété par les Sidoniens, fils de l'Assemblée ». Le mot *bîd*, comme l'hébreu *beyad* signifierait au propre « par la main » et *bené asuppat* désignerait « les membres de l'assemblée municipale ». Cette qualification est un peu vague, mais au fond, l'idée de M. Fr. coïncide avec la mienne en ce point principal que la décision ne fut pas prise par tous les Sidoniens, mais par les membres du consistoire seulement. Quant à la séparation des mots et à l'interprétation philologique de l'ensemble, je regrette de dire que, tout ingénieuses qu'elles soient, elles sont loin de satisfaire aux exigences rigoureuses de la science :

1. Rien ne fait croire que « la main » se disait en phénicien *id* et non *yad* comme en hébreu et en arabe ; le *yod* n'a donc pas pu être supprimé devant la proposition *be*. D'autre part, la lecture *bîdé*, quoique possible au point de vue de l'orthographe, ne saurait être admise dans ce cas particulier, puisque cette forme plurielle n'exprime jamais la préposition « par ».

2. La préposition *beyad* « par » régit des verbes qui, s'ils sont passifs, dérivent toujours des verbes transitifs. Il faudrait donc ici une des trois formes dérivées *nittam*, *tummam* ou *hûtam* ; la forme simple *tam*, peut d'autant moins régir la préposition « par » que ce verbe est intransitif en hébreu et rien ne fait supposer qu'il en fût autrement en phénicien.

3. Cette même préposition *beyad* désigne, non le sujet du verbe, mais exclusivement l'intermédiaire de l'action effectuée par le sujet. Dans le passage Nombres XV, 23 auquel renvoie M. Fr., *çiwwé Iahwe alékem beyad Môshé* « Iahwé vous a recommandé à vous par la main de Moïse », dans ce passage, il est facile de le voir, le sujet est *Iahwé*, le complément indirect à vous et Moïse n'est que l'intermédiaire, le porte-parole de Iahwé. Dans notre passage phénicien de même, si la préposition *beyad* y est, les « Sidoniens, fils de l'Assemblée » ne peuvent être que des intermédiaires chargés d'exécuter le décret ordonné par un sujet non mentionné, mais aucunes des ordonnateurs mêmes du décret, comme l'entend M. Fraenkel. Pour exprimer cette pensée, il faut remplacer *beyad* par *'al-pî*. Comparez Nombres III, 16 *wayyiph-qôd ôtâm Môshé 'al-pî Iahwé* « Moïse les dénombra sur l'ordre de Iahwé. » Au lieu

1. *Revue des études juives*, 1888, p. 140-144.

de *'al-pi* on pourrait aussi faire usage d'expressions telles que *bidebar*, *biphqudat*, *bemiqwat*, etc. mais jamais de *beyad*.

4. L'expression *bd qdm* figure assez souvent dans les inscriptions phéniciennes comme un titre honorifique attaché à certains personnages. Le second fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum* en fournit plusieurs exemples. Ce fait défend absolument de penser à la préposition *beyad*.

5. L'idée de lire *bené assuppat* par rapport à *ba'alé asuppat* d'Ecclésiaste XII, 11 s'est présentée tout d'abord à mon esprit et j'en ai fait part à M. Noeldeke avant de connaître l'opinion de M. Fraenkel. J'avais même un séduisant parallèle dans l'expression talmudique *bené haburâ* (*Pesahim* 85 a) pour « membres de l'association ». J'ai toutefois dû renoncer à cette idée par cette raison que le terme « fils » ne saurait désigner les assistants à une réunion momentanée qu'indique toujours le verbe *asaph* se rapportant aux personnes.

6. Si l'expression *bené assuppat* se rapportait à *Çidonim*, non seulement l'article ne manquerait probablement pas, mais l'ordre des mots aurait été *bené assuppat haq-Çidonim*, puisqu'il ne s'agit que des Sidoniens qui prirent part à l'assemblée.

7. Enfin, la construction passive de la phrase entière est trop recherchée et il aurait été plus naturel d'écrire simplement *tammu Çidonim bené assuppat* « les Sidoniens, fils de l'assemblée ont décrété » en supprimant la préposition *beyad*.

J. HALÉRY.

CHRONIQUE

GRÈCE. — L'éphorie générale des antiquités vient de commencer la publication d'un *Bulletin* (*Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*). Ce bulletin ne fera pas double emploi avec l'*Εφημερίς Ἀρχαιολογική*; il n'est que l'organe de l'administration archéologique.

— Parmi les nouvelles publications parues en Grèce ou publiées par des Grecs, nous signalons : 1° *A collation of the Athos codex of Shepherd of Hermas together with an introduction by Spyr. P. Lambros*, translated and edited with a preface and appendices by J. Armitage Robinson (Cambridge, at the University Press); 2° *Un dictionnaire archéologique*, par A. R. RANGABÉ (Constantinides; deux livraisons ont déjà paru); 3° *Μελέται*, par A. Diomède KYRIAKOS, professeur de théologie (Athènes, Constantinides, 1888); 4° L'édition des *Phéniciennes* d'Euripide, par D. BERNARDAKIS (fait partie de la bibliothèque Zographos; Athènes, Perris); 5° *Πλάτωνος Εὐθύφρων, Ἀπολογία, Κριτῶν μετὰ κριτικῶν καὶ ἐρμηνευτικῶν σχολίων ἐκδιδόμενοι ὑπὸ Γ. ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΟΥ*, etc. (Athènes, Constantinides); 6° *Ἡαῖδων ἀγωγή καὶ παιδεία παρὰ τοῖς Ἑλλήσι καὶ Ῥωμαίοις* (traduction grecque de l'ouvrage de Ussing publiée à Odessa, par Lysandros HADJI-KONSTAS); 7° *Τὸ χιανὸν γλωσσάριον ἥτοι ἡ ἐν Χίῳ λαλομένη γλῶσσα μετὰ τινων ἐπιγραφῶν ἀρχαίων τε καὶ νέων καὶ τοῦ χάρτου τῆς νήσου. Συνέγραψεν Α. Γ. Πασπάτης* (Athènes, Perris); 8° *Ἀδαμαντίου Κοραῆ τῶν μετὰ θάνατον εὐρεθέντων τόμος ἑκτος περιέχων Ἀπολλωνίου τοῦ Δυσκόλου τὰ περὶ συντάξεως βιβλία δ' μετὰ τῶν εἰς ταῦτα ἐξηγήσεων τοῦ Κοραῆ καὶ τὴν γραμματικὴν αὐτοῦ τῆς κοινῆς (γραικικῆς) γλώσσης μετὰ καὶ τινων παρατηρήσεων αὐτοῦ. Πρῶτον νῦν ἐκδιδόμενα ἐπιμειλῶ. Ν. Μ. Δαμαλᾶ* (Athènes, Constantinides).

— Au nombre des publications de l'éditeur A. Constantinides mentionnons encore : une grammaire espagnole par Antoine FRABASILE (la première parue en Grèce); une traduction du *Koran* par G. J. PENTAKIS (2° éd. 1887); une traduction en grec moderne des *tragédies de Sophocle*, par G. P. CORONÉOS (2° éd. 1888).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juin 1888.

M. Ravaissou lit un mémoire qui porte pour titre : *Deux statues de Polyclète.*

Ces deux statues sont le Doryphore et le Diadumène, deux jeunes gens, dont l'un portait une lance sur l'épaule et l'autre se ceignait le front d'un large bandeau. Les originaux ont péri, bien entendu, mais il nous est parvenu un assez grand nombre d'imitations antiques, totales ou partielles, pour nous permettre de nous faire une idée des deux figures. M. Ravaissou signale ces diverses imitations et indique les musées où elles sont conservées.

Il développe les raisons qui lui font supposer que ces deux figures étaient des représentations des génies de la Mort et du Sommeil. Sur beaucoup de monuments des hautes époques de l'art, ont voit ces deux génies, transportant au séjour de la vie éternelle des héros et des héroïnes. Les deux statuettes servaient probablement, ajoute M. Ravaissou, à la décoration, soit d'un gymnase ou d'une palestra, soit d'une nécropole.

M. Gaston Paris communique une note de M. l'abbé Pierre Batiffol sur le manuscrit grec n° 2098 du Vatican, qui contient la version grecque du livre de Kalila et Dimna, connue sous le nom de Stefanitis. C'est une copie exécutée en 1629, par un moine de l'ordre de Saint-Basile, ami de Léon Allatius, le P. Néophytos Rhodinos, d'après un manuscrit plus ancien : « L'esemplare di questo libro, » écrit le P. Néophytos, « l'ho trovato alla città di Jannina in Grecia, ann. sal. 1620. » On y trouve un texte plus complet que dans les autres manuscrits du même ouvrage, qui avaient été signalés jusqu'ici.

M. Arthur de la Borderie lit un travail intitulé *Le Machtyern breton et l'organisation primitive des Bretons émigrés en Armorique.*

On possède, dit M. de la Borderie, dans le *Cartulaire de Redon*, une source des plus importantes pour l'histoire de la Bretagne Armorique du vi^e au x^e siècle; on n'en a pas encore tiré un parti suffisant. Parmi les institutions que ce document précieux nous fait connaître, on remarque celle du *machtyern* ou prince de paroisse. C'est un officier ou fonctionnaire civil, inférieur au comte et placé à la tête d'une circonscription appelée *plebs*. Ce mot répond au breton *plou*, qui figure dans un grand nombre de noms de lieu; il désigne un ensemble de paroisses voisines les unes des autres, analogue à ce qu'on a appelé plus tard un archiprêtré ou un doyenné rural.

Recherchant les origines de cette institution, M. de la Borderie est porté à croire qu'elle n'a rien de commun avec le régime féodal. Elle se rattache aux institutions de la Grande-Bretagne, que les envahisseurs insulaires avaient apportées avec eux lors de la grande invasion bretonne en Armorique, au v^e siècle. Le *plou* représente le clan ou la tribu des Bretons insulaires, et le *machtyern* est le successeur du chef de clan ou de tribu.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : CHARIER-FILLON, *l'Île de Noirmoutier*, II, *contribution à l'étude des mouvements du sol*; — par M. Paul Meyer : MURRAY (J.-A.-H.), *A New English Dictionary on historical principles*, part. IV, *Bracass*; — par M. Heuzey : DUMONT (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre*, t. 1^{er}, 5^e fascicule; — par M. Barbier de Meynard : 1^o EBN-ACEM, *Traité de droit musulman, le Tohfât*, texte arabe avec traduction, commentaire, etc., par O. Houdas et F. MARTEL, 4^e et 5^e fascicules; 2^o BASSET (René), *Essai sur l'histoire et la langue de Tonbouktou et des royaumes Songhai et Melli*; 3^o *Revue africaine*, n^o de septembre-octobre 1887.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 juin.

M. Müntz étudie les origines du réalisme dans l'art italien du xiii^e et xiv^e siècle. Il établit que les artistes qui se sont le plus inspirés de l'antiquité, les Pisans, Giotto, Lorenzotti, etc., sont aussi ceux qui ont le mieux su copier la nature.

M. Homolle communique une base archaïque, trouvée par lui à Délos. Ce monument, de forme triangulaire, présente aux angles deux gorgones et une tête de bélier. Sur la face supérieure on voit encore les pieds de la statue qui devait être une statue d'Apollon. Le marbre porte la signature du sculpteur Iphicartides, de Naxos, du vi^e siècle avant J.-C. C'est la plus ancienne signature d'artiste que l'on connaisse.

M. Vauvillé présente des objets préhistoriques découverts à Montigny-l'Engrain (Aisne).

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29

— 16 juillet —

1888

Sommaire : 331. SCHWAB, Le sacrifice dans l'Inde antique. — 332. Monuments de la sculpture grecque et romaine, p. p. BRUNN et BRUCKMANN, I, — 333. Monuments antiques, p. p. l'Institut archéologique allemand, I, 2. — 334. BÖCKH, Le gouvernement des Athéniens, 3^e édit., p. p. M. FRÄNKEL. — 335. Sénèque, p. p. H. J. Müller. — 336. Tite Live, p. p. ZINGERLE. — 337. César, p. p. PRAMMER. — 338. Cornelius Nepos, p. p. WEIDNER. — 339. Ovide, p. p. SEDLMAYER. — 340. Cicéron, Caton l'Ancien et Lélius, p. p. SCHICHE. — 341. Cicéron, discours choisis, p. p. NOHL. — 342. La chanson de Roland, p. p. W. FÖRSTER. — 343. Adgar, Légendes de la Vierge, p. p. NEUHAUS. — 344. KOSCHWITZ, Commentaire des plus anciens monuments de la langue française. — 345. Œuvres d'At de Mons, p. p. W. BERNHARD. — 346. Em. BEAUSSIRE, Les principes du droit. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

331. — Julius SCHWAB. *Das Altindische Thieropfer*. Erlangen, 1886, in-8 xxiv et 168 pages.

Les grandes religions nées dans l'Inde ont unanimement prescrit le respect de la vie, et parfois même elles ont exalté ce sentiment jusqu'à de ridicules exagérations. L'Inde antique a pourtant connu les sacrifices sanglants; les rituels védiques en imposent l'obligation au fidèle qui entretient les trois feux sacrés; on doit les offrir à des intervalles réguliers, tous les ans pour le moins; ils figurent en outre comme accessoire dans nombre d'autres sacrifices. L'importance de cette cérémonie permet donc de la placer au premier rang après celles de la Nouvelle et de la Pleine lune qui précèdent nécessairement toutes les autres. M. A. Hillebrandt a exposé dans une admirable monographie le rituel de ces deux cérémonies (*Das altindische neu- und Vollmondsoffer*, Jena, 1879); cette étude a servi de modèle à M. Schwab; hâtons-nous de dire qu'il a égalé son modèle. La méthode est sûre, l'érudition abondante, la disposition claire, l'exposition nette. Ces mérites doublent encore de prix si on connaît les difficultés d'un tel travail. Les vieux traités canoniques des brahmanes, *Brāhmanas* et *Sûtras*, ne sont rien moins qu'un guide commode; les uns sont encombrés de spéculations, de dissertations exégétiques, d'explications fantaisistes; les autres, écrits dans un style serré et touffu, accumulent une infinité de détails et des formules pour ainsi dire algébriques. En outre, comme les uns et les autres embrassent l'ensemble du rituel, ils n'ont garde de répéter à plusieurs reprises les parties du rituel communes à plusieurs sacrifices; ils les enseignent une fois pour toutes et se contentent ensuite d'y ren-

Nouvelle série, XXVI.

29

voyer par de brèves indications qui obligent parfois à de longues recherches. L'inconvénient de ce système se fait particulièrement sentir quand, au lieu de volumes clairs et faciles à manier, il faut dépouiller des manuscrits. Sur les vingt-huit textes relatifs au sacrifice d'animaux que M. S. a étudiés, dix-sept sont encore inédits. La plupart de ces mss. viennent de la belle collection védique recueillie par Haug et maintenant conservée à la bibliothèque de Munich. Les matériaux péniblement amassés, reste encore à les coordonner, car aucun des traités ne donne la physionomie complète du sacrifice; chacun indique seulement le rôle du prêtre auquel il est destiné. Les ouvrages qui se rattachent au Rig-Veda donnent le rôle du hotar et du maitravârûna; au Yajur-veda, ceux de l'adhvaryu, de l'âgnidhra, et du pratiprasthâtar; à l'Atharva-veda, celui du brahman. La cérémonie est ainsi comme un drame dont on aurait conservé isolément chacun des rôles. Et quel imbroglio que ce drame! Les introductions s'insèrent dans les introductions, les conclusions dans les conclusions; les personnages se croisent perpétuellement. M. S. a partagé son ouvrage en trois grands chapitres répondant à chacun des actes : 1° la préparation du sacrifice (on coupe le bois pour le poteau, on dispose l'autel et on apporte le feu); 2° les apprêts immédiats (on met en état les ustensiles, on dresse le poteau, et on amène l'animal); 3° le sacrifice proprement dit (on met à mort la victime, on la dépèce, on offre des libations, etc.) Chacun des chapitres est divisé en paragraphes courts, classés numériquement, et précédés d'un intitulé. Les textes traduits et coordonnés sont transcrits au bas des pages correspondantes. Quelques exemples permettront de juger le formalisme minutieux de ce rituel. Le bouc choisi pour le sacrifice (c'est la victime la plus communément offerte) doit être tiré d'un troupeau, avoir un jumeau; ses parents, son frère et des boucs de son âge doivent être en vie; il doit être arrivé à sa seconde dentition et n'avoir pas de défauts physiques; s'il a la corne cassée ou atrophiée, les oreilles trop courtes, un sabot non fendu, s'il est borgne, aveugle ou boiteux, il est impropre au sacrifice. Le bois du poteau doit être approprié à l'objet des vœux du sacrifiant (de khadira, p. ex. s'il désire le ciel ou la virilité); il doit avoir poussé sur un sol uni, être directement sorti de la terre, avoir beaucoup de feuilles et de branches, être encore vert à l'extrémité, incliné vers l'ouest, plein, sans repli à l'extrémité, sans piqures de ver, tout droit, vertical, avec des branches et des rameaux poussés en l'air, légèrement courbé du bout.

M. S. a restreint son étude à l'exposition du rituel. Il annonce un prochain travail où il se propose de rechercher le sens des sacrifices d'animaux dans l'Inde et d'en suivre le développement. Les brèves indications que M. Schwab donne sur ce sujet dans son Introduction sont de nature à nous faire désirer vivement la publication du supplément annoncé.

Sylvain Lévi.

332. — I. **Monuments de la sculpture grecque et romaine**, disposés dans l'ordre historique, publiés sous la direction de Henri BRUNN, par Frédéric BRUCKMANN. Phototypies inaltérables d'après les originaux. Format impérial. 1^{re} livraison. Munich, Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft, 1888 (en dépôt à Paris chez Vieweg).
333. — II. **Antike Denkmäler** herausgegeben vom kaiserlich deutschen archäologischen Institut. Band I. Zweites Heft. Berlin, Georg Reimer, 1888.

I. — *Ecce iterum in folio!*... Et je puis bien ajouter avec Juvénal :

..... *Est mihi saepe vocandus*

Ad partes, monstrum nulla virtute redemptum !

Voici un recueil de planches sur bristol dont la dimension atteint 0 m. 63 sur 0 m. 47, avec des marges aussi énormes qu'inutiles; l'ouvrage doit se composer de 80 livraisons à 5 planches chacune, soit au total de 400 planches, accompagnées d'un texte de M. H. Brunn. L'éditeur ne se charge pas de fournir aux souscripteurs la place nécessaire pour loger cette montagne de carton; en revanche, il déclare qu'aucune planche, aucune livraison ne sera vendue séparément : il faut souscrire à l'ouvrage tout entier — édition allemande ou française — et le prix de souscription atteint le chiffre de *deux mille francs* ! Si quelque université acquiert cette collection d'images pour servir de *Vorlegeblätter* à un cours d'histoire de l'art, elle devra bien se dire qu'au cas où une planche viendrait à s'égarer ou à se détériorer sérieusement, c'est deux mille francs encore qu'il lui en coûtera pour la remplacer. Franchement, ceux qui ont à cœur les intérêts du public, ceux qui se préoccupent de la diffusion des chefs d'œuvres de l'art ancien, n'ont-ils pas le droit de s'insurger contre de tels procédés et de souhaiter le moins de souscripteurs possible à une publication entreprise dans ces conditions ? Notre seul regret, en usant de ce droit, c'est que le nom respecté de M. Brunn, un des maîtres et un des glorieux vétérans des études archéologiques, se trouve mêlé à une pareille spéculation.

Les héliotypies publiées dans la première livraison ne sont pas mauvaises, mais elles sont bien loin d'avoir la finesse des héliogravures Dujardin que l'on peut admirer — à si bon compte — dans les *Monuments de l'art antique* d'O. Rayet. Les encadrements noirs qu'on leur a donnés sont de mauvais goût, et la lettre imprimée au bas est d'un aspect aussi déplaisant que lourd. Une des planches, pourtant, est fort remarquable, d'autant qu'elle reproduit pour la première fois un chef d'œuvre encore peu connu, l'Esculape en relief découvert à Épidaure et conservé aujourd'hui au Musée central d'Athènes.

Parmi les œuvres d'art qui doivent figurer dans la seconde livraison, je vois annoncer une statue de guerrier découverte à Délos ; j'avoue que ce n'est pas sans quelque surprise. J'ai déterré cette statue en 1882, au cours de fouilles entreprises pour le compte de l'École Française d'Athènes, et j'en ai donné un rapide croquis dans le *Bulletin de Corres-*

pondance hellénique de 1884 (p. 179). La statue ayant été transportée au Musée central d'Athènes, alors que l'inscription de la base restait à Délos, il a fallu attendre plusieurs années avant d'en obtenir une photographie complète qui pût être publiée dans le *Bulletin*. Mais ce retard, facilement justifiable, n'enlevait pas au *Bulletin* le droit de donner l'héliogravure *princeps* d'après une belle statue découverte aux frais de l'École française. Ce droit, consacré par de nombreux précédents, subsistait si bien qu'un archéologue de l'Institut allemand, désireux de publier le marbre de Délos, crut devoir m'écrire il y a quelques mois pour m'en demander l'autorisation. Cet archéologue faisait preuve de courtoisie.

II. Nous avons annoncé, dans la *Revue* du 13 février dernier, la 1^{re} livraison des *Antike Denkmäler* ¹. La seconde contient les planches 13-24 et surpasse encore la précédente en intérêt. Nous y trouvons d'abord une vue d'ensemble et les détails du célèbre *Tombeau des Jules* à Saint Rémy (pl. 13-18); on peut vraiment regretter que la première publication exacte de ce monument ait été faite ailleurs qu'en France. Viennent ensuite des chapiteaux ioniques polychromes d'Athènes (pl. 18), une admirable planche en polychromie reproduisant deux statues archaïques de l'Acropole (pl. 19), une mauvaise planche en couleurs d'après un sarcophage de Chiuse (pl. 20), une gravure d'après une plaque de bronze de Bomarzo (pl. 21), la curieuse amphore de Corneto avec les Niobides (pl. 22), une bonne planche d'après des lécythes blancs avec la représentation de Charon (pl. 23), enfin une gravure un peu maniérée et froide d'après une peinture murale romaine de Primaporta. On le voit, il n'y a qu'une seule planche qui soit mal venue : les autres sont satisfaisantes ou même très bonnes.

Dans notre article sur la 1^{re} livraison, nous regrettions l'extrême concision du texte. Cette fois, le texte est un peu moins laconique, mais il faut chercher les commentaires développés des planches dans le *Jahrbuch des Instituts* et dans les *Römische Mittheilungen*. On semble donc être revenu au mauvais système qui rendait l'emploi des *Monumenti* si incommode : espérons qu'on n'y persistera pas.

Salomon REINACH.

334. — A. BÖCKH. *Die Staatshaushaltung der Athener*. Dritte Auflage herausgegeben und mit Anmerkungen begleitet von MAX FRÄNKEL. 2 vol. in-8. Berlin, G. Reimer. 1886. Prix : 30 mark.

La troisième édition de l'ouvrage capital de Böckh comprend seulement deux volumes. L'éditeur n'avait pas à reprendre le troisième (*Les inscriptions de la marine athénienne*), qui n'est pas encore épuisé. Il a

1. L'éditeur n'a pas jugé à propos de nous adresser la seconde, ce qui ne nous empêche point de la signaler à nos lecteurs.

également laissé de côté l'atlas qui contenait le texte en caractères épigraphiques des inscriptions étudiées dans le second volume : le C. I. A. l'a rendu inutile.

Pour le premier volume, l'auteur a scrupuleusement respecté le texte de B., n'en retranchant rien, n'y ajoutant rien. Les seules additions, dans les notes, sont de B. même : ce sont d'une part les additions et corrections que B. avait imprimées à la fin de son troisième volume sous le titre de *Verbesserungen und Nachträge*, — de l'autre, les observations que B. avait inscrites en marge de son exemplaire : tantôt l'indication de textes épigraphiques récemment découverts (p. 152, p. ex.), tantôt l'avis du maître sur des critiques formulées dans des comptes-rendus (p. 309, 310, 323, etc.) ou sur des théories différentes soutenues depuis l'apparition de son livre (p. 414). La seule liberté que l'éditeur ait prise avec le texte — et tous les lecteurs l'en féliciteront — a été de multiplier les alinéas. Les longues pages si serrées et si pleines de l'*Economie politique des Athéniens* rendaient les recherches assez difficiles. Mais c'était surtout dans les notes de l'ancienne édition que le lecteur perdait le plus de temps : sans parler des renvois aux auteurs, qui parfois étaient incomplets, parfois étaient faits d'après des éditions différentes, il n'existait pas, à l'époque où B. publia sa seconde édition (1851), d'autre recueil d'inscriptions grecques que le C. I. G., et B. renvoyait constamment à ses *Beilagen*, à l'Ἐφημερίς ἀρχαιολογική. L'éditeur a révisé tous ces renvois et toutes les citations, avec un soin scrupuleux, indiquant entre crochets le numéro correspondant du C. I. A. pour les inscriptions attiques. Ce travail très long, très minutieux et très pénible suffisait presque pour donner à cette nouvelle édition une valeur considérable.

L'éditeur a fait plus et le second volume contient une partie nouvelle, originale, qui nous donne l'état de la science à l'époque actuelle. A la suite des *Beilagen* que l'éditeur a su fort à propos alléger (V. p. 133 et 338 note), il a placé 133 pages d'observations (*Anmerkungen*) auxquelles renvoient des chiffres intercalés dans le texte du premier volume. Ces observations sont destinées à compléter et rectifier le détail du texte de Böckh. L'éditeur nous avertit dans sa préface qu'il n'y faut pas chercher de vues d'ensemble : nous y trouvons mieux, nous y trouvons sur beaucoup de points le résumé d'études personnelles, partout des renvois aux travaux les plus récents. Le livre de B. est ainsi mis au courant et c'est le premier mérite de ces observations si précises, si mesurées et si nettes.

Le nom de l'auteur suffisait d'ailleurs à les recommander : les travaux de M. Max Fränkel sont connus de tous ceux qui étudient l'antiquité grecque. Tel de ses mémoires sur les jurés attiques, dont j'ai eu ailleurs l'occasion de faire l'éloge, — tel de ses articles sur le sens du mot *τίμημα* dans le système des contributions athéniennes, et sur l'Ἀντιδοσις nous avaient appris déjà que M. Kirchhoff était bien inspiré en le dési-

gnant pour publier cette 3^e édition de l'*Economie politique des Athéniens*. Ses 133 pages d'observations comptent 896 notes dont plusieurs résument de longues recherches et des travaux personnels. Signalons les suivantes : 89 sur le commerce des livres ; 170 sur le prix des esclaves ; 211 sur l'instruction publique ; 250 et 317 sur les apodectes et les fonds de guerre ; 340 sur les γραμματεῖς athéniens ; 821 sur un passage du discours contre Androtion (606, 44) ; 823 sur le τίμημα ; 883 sur l'ἀντιδοσις.

Dans le *Register* est compris le troisième volume, les *Inscriptions de la marine athénienne*.

Ainsi rajeuni et armé, l'ouvrage de Böckh fournira de nouveau une longue carrière. L'éloge n'en est plus à faire : il faut seulement féliciter et remercier M. Fränkel d'avoir su mener à bonne fin cette nouvelle édition et rendre justice à sa science, à ses qualités de mesure et de netteté non moins qu'à sa patience.

B. HAUSSOULLIER.

335. — *Bibliotheca scriptorum Græcorum et Romanorum edita curante Carolo Schenkl*. L. Annæi Senecæ patris scripta quæ manserunt edidit H. J. MÜLLER. Vienne et Prague, F. Tempsky ; Leipzig, G. Freytag, 1887. 14 M. Præf. 1-XLIV. Controversiæ, Suasoriæ, Index, 628 p. in-12.

Autre partie de la même collection chez les mêmes éditeurs. *Editiones scholarum in usum*, et, sauf pour le premier ouvrage cité, partout : *Editio altera correctior* :

336. — T. LIVI, *Ab urbe condita libri*. Ed. Antonius ZINGERLE. Pars I, lib. I-V. Ed. Major, 1 m. 20, 288 p. ; ed. minor 1 m. ; les deux éditions de 1888.

T. LIVII, *Ab urbe condita libri*, I, II, XXI, XXII. Adjunctæ sunt partes selectæ, ex libris III, IV, VI ; ed. Ant. ZINGERLE. Accedunt quinque tabulæ geographicæ et indices. 1887. 1 m. 10 pf. Præfatio p. v-vii. De Livii vita et scriptis, p. viii-x. Texte, p. 1-247. Index geographicus, p. 248-259. Discrepantia scripturæ ab editione Weissenborniana, p. 259-267.

337. — C. JULII CÆSARII COMMENTARII, de bello gallico, ed. Ignatius PRAMMER. Adjuncta est tabula qua Galliæ antiquæ situs describitur. 1887. 80 pf. Præfatio (avec notes critiques), 1-xx. Argumenta, xxiii-xxx. De vita et scriptis Cæsaris, xxxiii-xlii. Texte des livres I-VIII, 1-164. Index nominum 165-208.

338. — CORNELII NEPOTIS VITÆ rec. et emendavit Andreas WEIDNER. 1888. 60 pf. Præfatio, p. iii-iv. Texte p. 1-86. Memorabilium rerum temporumque notitia (en tableaux), p. 87-90. (Aucune note critique.)

339. — P. OVIDI CARMINA SELECTA, ed. H. Steph. SEDLMAYER. 1888. 80 pf. Præfatio, p. iii-iv. Varietas lectionum, p. v-viii. De Ovidi vita et scriptis, p. ix-xiii. Texte p. 1-139. Index nominum p. 140-159.

340. — CICERONIS, libri qui ad rem publicam et ad philosophiam spectant. Ed. Theod. SCHICHE. vol. IX. *Cato major, Lælius*. 1888. 50 pf. Præfatio, p. v-viii. Texte, p. 1-56 (notes critiques au bas des pages).

341. — CICERONIS ORATIONES SELECTÆ, ed. H. NOHL. vol. III. De imperio Cn. Pompei oratio. In L. Catilinam orationes IV. 1888. 50 pf. Præfatio (avec un classement et un stemma des mss. p. v-vii.) Argumentum, p. viii-xiii. Texte, p. 1-65 (les notes critiques au bas des pages).

A la fin d'un article sur le Virgile de la Bibliothèque de Schenkl ¹,

1. Voir le n° 11 du 12 mars 1888, p. 204.

on regrettait récemment ici-même que cette bibliothèque fût peu connue en France et que « ces jolies éditions y fussent même introuvables ». Le regret me paraît exagéré et je sais par expérience qu'on « trouve » chez nous ces éditions. Je n'en saisis pas moins avec empressement une occasion de les faire mieux connaître. Leur mérite est très réel et je puis bien promettre à nos professeurs et à nos étudiants qu'ils les pratiqueront, s'ils le veulent, avec plaisir et non sans profit. Ces petits livres ont trouvé au-delà de la frontière un rapide succès puisqu'on les réimprime presque tous au bout d'un ou deux ans. Ce qu'on s'explique à merveille en songeant à la modicité des prix, à la forme correcte des textes, mais surtout à l'heureux choix des personnes chargées de ces éditions. Tous les noms sont ceux de savants connus par des travaux spéciaux, dès longtemps remarquables. Quand on sait que la plupart de ces petits livres ont leur originalité propre, les uns contenant la collation de manuscrits mal connus, les autres proposant un classement nouveau des manuscrits, tous, sous leur forme facile et attrayante, témoignant également d'une étude solide de l'auteur et de la connaissance exacte des derniers travaux, comment s'étonner qu'ils aient été si bien accueillis du monde savant ?

Au point de vue de l'ensemble de la collection, il y a cependant entre les divers ouvrages des inégalités qu'on s'expliquera chez nous malaisément. Nous comprenons qu'on ait distingué les livres destinés aux élèves (*editiones minores* ou encore : *editiones scholarum in usum*), qui ne donnent que le texte, des livres destinés aux maîtres (*editiones majores*)¹, qu'accompagne un appareil critique, plus ou moins long ou tout au moins en tête, un choix de notes critiques. Nous admettons que la règle ait dû varier d'un auteur à l'autre ; qu'on l'ait même pliée suivant les préférences des divers éditeurs. Mais en fait, les différences sont telles qu'on ne saura parfois qu'après l'avoir feuilletée, ce que contient l'édition qu'on a choisie, ou qu'autrement on aura acheté, comme on dit, chat en poche. Cela ne va pas sans inconvénient. On est encore plus déçu quand on est renvoyé d'un ouvrage à un autre pour des renseignements dont on ne peut se passer, par exemple pour des sigles². Il est cependant évident qu'en pareil cas une répétition n'avait que des avantages et que tous les volumes devraient être tels qu'on pût les lire, les comprendre séparément et les employer dans une entière indépendance les uns des autres.

Examinons-les ici séparément en disant un mot de chacune des éditions que nous avons citées en tête de l'article.

1. Ces éditions diffèrent des *minores* non par le format, mais uniquement par le nombre et la disposition des pages.

2. Par exemple : à la fin de la préface de la première partie du Tite-Live livres I-V, p. ix, on est renvoyé pour les sigles aux parties III et IV, ce qui n'empêche pas qu'à la partie III, p. iii, note, on sera renvoyé à des abréviations expliquées dans un fascicule précédent. Quand on est une fois engagé dans la suite de ces renvois successifs et réciproques, il n'y a plus de fin.

Et d'abord mettons à part celle de Cornélius Nepos. Je crois bien que beaucoup de lecteurs français n'apprendront pas sans étonnement que la bibliothèque contient non pas deux éditions, mais deux recensions distinctes de cet auteur, l'une faite d'après les manuscrits, l'autre dégagée, autant qu'il a paru nécessaire, de la tradition et offrant aux élèves un Cornelius dont les grosses fautes d'histoire et les étrangetés de latin ont disparu ou sont atténuées. Quelque bonnes raisons que donne la pédagogie, on ne peut s'empêcher d'être défiant à l'égard de ces adaptations, et si discrète que soit celle de M. A. Weidner, je doute fort qu'elle soit beaucoup demandée chez nous.

M. Zingerle croit avec M. H. J. Müller qu'on a jusqu'ici accordé trop d'importance au *Mediceus* et qu'on a tort de le prendre comme base de la critique ¹ pour la première décade de Tite-Live. Il convient au contraire de lui préférer, en cas de désaccord, les leçons des autres mss. Alors même que ce ms. donne une leçon qui mérite la préférence, il n'est presque jamais seul à la donner. Pour le *Veronensis*, M. Zingerle, d'accord ici encore avec M. H. J. Müller, ne préfère ses leçons à la recension des mss. de Nicomaque que lorsque celle-ci est évidemment fautive. M. Z. s'est reporté plus qu'on ne le faisait aux anciennes éditions et il en tire parti. Enfin, aux collations dues à Frigell et à Mommsen, il ajoute celle d'un ms. du XIII^e siècle du couvent des bénédictins de Saint-Paul en Carinthie. Malheureusement, ce ms. n'a pas de caractère bien distinct. Il réunit souvent des emprunts aux deux principales recensions et mêle à de bonnes leçons d'autres leçons venues des *cod. deteriores*. Les collations contenues dans les notes mises au bas des pages ne sont pas et ne pouvaient être complètes. Mais ces notes judicieusement choisies permettent de se faire une idée exacte du caractère des divers mss., des fondements du texte et de l'état présent de la critique de Tite-Live.

On a réuni en un volume les livres I, XXI-XXII et des extraits d'autres livres de Tite-Live, afin de répondre aux prescriptions d'une circulaire ministérielle de l'Autriche-Hongrie, qui recommande la lecture de ces parties de l'auteur dans les gymnases.

M. Ign. Prammer a fondé le texte de son *De bello gallico* sur la recension de Dübner et sur celle de Holder. Les notes critiques de la préface indiquent les endroits où il s'est écarté de ces guides et les raisons qui l'ont déterminé. On voit que l'éditeur a évité, comme il le dit lui-même, d'être ultra-novateur ou ultra-conservateur de la tradition. Ce qui n'empêche nullement qu'on doive à M. Pr. d'excellentes corrections. On trouvera aussi dans ces notes des conjectures inédites dues à MM. Kvicala et Schenkl. Nous signalerons seulement en tête des notes critiques une phrase qui nous paraît malheureuse et qui, suivant nous, devrait plus tard être modifiée ².

1. Voir Teuffel, 256, Rem. 12, au milieu.

2. « Scripturam meliorum codicum quos *lacunosos vel integros* docti viri vocant,

Un recueil d'extraits d'Ovide destiné aux classes ne comportait pas de recherches originales comme celles qu'a faites M. Sedlmayer pour sa grande édition des *Héroïdes* (Vienne 1885). Il marche ici sur la trace d'autres éditeurs, Korn pour les *Métamorphoses* et pour les *Pontiques*; Riese pour les *Fastes* et pour les *Tristes*; mais il les suit en homme qui pourrait marcher seul, et parfois il quitte ses guides sauf à indiquer dans des notes critiques très courtes ses raisons ou les autorités auxquelles il a donné la préférence. Un certain nombre de conjectures de M. Schenkl sont reçues dans le texte.

M. Théod. Schiche qui avait donné en 1885 dans la même collection une bonne édition du *De Officiis*, vient de publier une seconde édition du *Cato* et du *Laelius*. Après les excellents travaux de Mommsen et de Müller sur les mss. de ces deux traités, on ne pouvait attendre ici qu'une bonne exposition des sources du texte. Celle qu'on nous donne m'a paru très claire et tout à fait satisfaisante. Il m'a semblé que pour le *Cato*, M. Schiche inclinait à donner la préférence au *Leidensis*.

Les deux discours de Cicéron publiés par M. Nohl offrent tous deux cet avantage, qu'outre les collations qui courent au bas des pages, ils contiennent dans la préface un essai de classement des mss. Pour le *De Imperio Ca. Pompei*, la nouveauté consiste surtout à ramener au rang qui lui convient le *Tegernseensis* sur lequel M. Nohl a publié une étude spéciale dans l'*Hermes*, t. XXI. Mais l'avantage est considérable pour les *Catilinaires* où l'on n'avancait qu'à tâtons à travers le dédale des collations de Halm dans Orelli, alors surtout qu'on savait que Halm dans ses éditions successives avait souvent varié. Le classement proposé par M. Nohl paraît très vraisemblable; il jette une vive lumière sur un sujet obscur; ses collations sont d'autant plus précieuses qu'on nous assure que la collation de α par M. Paul Vollert dans l'édition Müller est incomplète et fautive, et que M. Müller en raisonnant *ex silentio* sur cette collation s'est souvent trompé. Au stigma (ς) par lequel on désigne ordinairement le ms. dont s'est servi Ch. Estienne, substituons une indication plus précise. J'ai trouvé à Paris un ms. qui, sauf de rares exceptions, représente avec exactitude, mais malheureusement aussi noyée parmi des altérations de toute sorte, la recension d'Estienne : c'est le ms. en parchemin du xve s. qui, à la Bibliothèque nationale, a le n° 6095.

L'ouvrage le plus considérable de la Bibliothèque de M. Schenkl est certainement celui que j'ai cité en tête, le *Sénèque* de M. Hermann Joh. Müller¹. Je sais bien que chez nous, plus d'un savant, surtout

litteris codd. designo. » Inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas la question, la phrase n'est pas des plus claires pour ceux-là mêmes qui sont au courant. Ils trouveront sûrement qu'il est par trop commode d'éviter ainsi d'opter entre les deux classes α et β . Voir les articles de M. Meusel dans les *Jahresberichte des philol. Vereins*, de 1885, p. 174 et suiv.

1. Le même savant avait déjà publié sur l'œuvre de Sénèque le rhéteur plusieurs articles dont on trouvera l'indication dans Teuffel.

plus d'un humaniste contestera les titres que peut avoir Sénèque le père à conserver de nombreux lecteurs et à garder presque intact ce renom qui depuis le moyen âge l'a suivi jusqu'en notre temps. Ce n'est pourtant pas sans raison que les mss. des *Excerpta* (voir ici p. xxviii, note 2) se sont autrefois multipliés; ce n'est pas sans raison non plus, quoique celles-ci soient toute différentes, que nous avons vu se succéder dans l'espace de trente ans trois excellentes éditions critiques, celle-ci après celle de Conr. Bursian en 1857 et celle de Kiessling en 1872, chacune ajoutant à la précédente et se rapprochant un peu plus près de la forme primitive de l'œuvre.

Mais si méritantes et si utiles qu'aient été, à l'heure où elles ont paru, les deux éditions précédentes, et M. M., tout en les rectifiant¹ et les complétant, a très loyalement reconnu (p. xxxviii), quel avait été leur mérite, il n'y a aucune comparaison à faire entre elles et l'édition présente. L'index dont on sent l'importance dans un tel auteur, n'avait que 10 p. dans Bursian, 30 dans Kiessling; il remplit ici 40 pages d'un plus grand format. Quoiqu'au fond les sources véritables du texte soient toujours pour les *Controverses* et les *Suasoriæ*, les mss. d'Anvers et de Bruxelles et, pour les *Excerpta* et les préfaces, le ms. de Montpellier, l'étude de l'éditeur s'est portée sur un bien plus grand nombre de sources manuscrites. Il a classé (p. xii et suiv.) celles qu'il recommande. Les collations sont ici si complètes qu'on souhaiterait quelque retranchement et des omissions plutôt qu'aucune addition. Enfin et surtout on trouvera réunis dans l'édition Müller les résultats des derniers travaux sur Sénèque; par là M. M. complète Kiessling comme celui-ci (voir sa p. x), avait rectifié et complété Bursian. On trouvera ainsi, à leur place, sous le texte beaucoup de conjectures que leurs auteurs avaient dispersées dans les recueils, dans les années qui ont suivi la publication des livres de Bursian et de Kiessling; d'autres et en grand nombre (voir p. xxxix), qui ont été communiquées par lettres à l'auteur. Il n'est presque aucune page qui ne nous offre ainsi quelque précieux renseignement ou peu abordable jusqu'ici ou tout à fait inédit. Aussi devons-nous être particulièrement reconnaissant à M. Schenkl d'avoir provoqué (p. xxxviii), la publication d'un travail aussi important et aussi soigné.

L'impression en est si correcte, les détails en ont été si bien revus que la critique la plus méticuleuse ne trouve guère à reprendre sur aucun point. Tout au plus relèverait-on quelque défaut de netteté dans l'emploi des signes typographiques. Les astérisques signalent d'une manière très commode les conjectures dûes à M. M.; mais elles sont aussi employées dans le texte pour marquer une lacune, ainsi p. 19, 5, tandis qu'ailleurs, p. 29, 1, 7, 9, l'auteur se contente de plusieurs points. Les italiques servent généralement à faire ressortir dans le texte ce que les

1. Ainsi pour les collations de Bursian, voir p. xxvi, note 2. Cf. encore p. viii, note 1 fin; p. xx, note 2; etc.

éditeurs ont ajouté à la recension des mss. Mais elles servent aussi à marquer dans la préface du livre des Controverses ce qui manque dans le ms. M. Les crochets [] enferment les additions contestables ou interpolées des mss.; mais ils enferment aussi, et souvent tout à côté, ce que les éditeurs ont cru avec raison devoir ajouter au texte. Avec quelque attention on ne fera certainement pas confusion. Mais on pouvait peut-être, et très facilement, empêcher toute équivoque et même toute hésitation.

Enfin, quoi que je comprenne pourquoi M. M. les a adoptées, je ne crois pas légitimes les formes : p. 22, 17, *quæsit*; p. 560, 2, *perit*; p. 563, 2, *quom*.

E. THOMAS.

Altfranzösische Bibliothek, herausgegeben von Dr Wendelin FÖRSTER.
Heilbronn, Henninger, 1886-1887, t. VII, IX, X, XI, 4 vol. in-12.

La *Revue critique* a déjà consacré deux articles, par la plume de M. Arsène Darmesteter, à l'*Altfranzösische Bibliothek*. Depuis qu'a paru le deuxième de ces articles (1884, 2^e sem. p. 149), la collection dirigée par M. Foerster s'est augmentée de quatre nouveaux volumes que nous allons rapidement passer en revue.

342. — I. *Das altfranzösische Rolandslied*, text von Paris, Cambridge, Lyon und den sogen. lothringischen Fragmenten, mit R. HEILIGBRODT'S concordanz-tabelle zum altfranzösischen Rolandslied, hgg. von W. FÖRSTER. 1886, XXII et 377 pages. (Tome VII de la collection.)

M. Darmesteter, dans l'article visé plus haut, a exposé le but poursuivi par M. F. par la publication diplomatique des différents manuscrits du *Roman de Roncevaux* : il s'agit de réunir et de mettre à la disposition des philologues tous les matériaux pouvant servir à une édition critique définitive de la chanson de *Roland*, édition que le savant professeur de Bonn nous fait prochainement espérer¹. Les textes publiés dans ce volume viennent s'ajouter à ceux qui figuraient déjà dans le tome VI de l'*Altfranzösische Bibliothek* pour nous mettre en possession des plus importants remaniements et rajeunissements français de la chanson de *Roland*. La table de concordance due à M. Heiligbrodt, qui se présente sous l'aspect sévère d'une véritable table de logarithmes, rendra assurément des services : prenant pour base le texte du ms. d'Oxford, elle permet de retrouver facilement les passages correspondants, non-seulement dans les rajeunissements fran-

1. En même temps que le tome VII de l'*Altfranzösische Bibliothek* a paru un fascicule supplémentaire de l'*Altfranzösisches Übungsbuch* (voyez sur cet ouvrage *Rev. crit.*, 1884, 2^e sem. p. 288) intitulé *Rolandmaterialen*, où M. F. dispose en tableaux synoptiques les variantes des vers 1851-2396 et 3265-3395 de la chanson de *Roland*.

çais, mais dans les versions allemandes, néerlandaises, scandinaves et anglaise, dans le *Pseudo-Turpin* et le *Carmen de prodicione Guenonis*. Comme nous n'avons pas sous la main les manuscrits reproduits dans ce volume, il nous est impossible de nous prononcer en pleine connaissance de cause sur le mérite de l'édition de M. F.; empressons-nous d'ajouter que son nom nous est une garantie de soin et d'exactitude, et que nous croyons que l'on peut faire fond sur son texte comme si l'on avait les originaux sous les yeux. Notons cependant une petite erreur dans la préface, erreur déjà relevée par M. G. Paris dans la *Romania* : le manuscrit 55 de la collection Savile, vendue à Londres en 1861, dont M. F. déclare n'avoir pu retrouver la trace, a été signalé dans la bibliothèque de Cheltenham et la *Romania* en a donné de courts extraits dans son premier numéro de 1883. Il serait à souhaiter que M. F. pût se procurer les passages du manuscrit Savile relatifs à l'épisode de Roncevaux pour les faire figurer dans le troisième volume de matériaux dont il nous fait la demi-promesse, volume qui contiendrait le *Galien*, la *Spagna* en vers et en prose et les versions suédoise et norvégienne, qui sont difficilement accessibles.

343. — II. *Adgar's Marien-legenden nach der Londoner Handschrift Egerton 612 zum ersten Mal vollständig hgg. von Carl Neuhaus. 1886, xvi, xlviii et 259 pages. (Tome IX de la collection).*

On a fort peu de renseignements sur l'auteur des miracles de la sainte Vierge publiés par M. C. Neuhaus. Il nous apprend lui-même qu'on l'appelait indifféremment Adgar et Willame, que c'est à la prière d'un de ses amis nommé Grégoire, « bel bachelier et enseigné », qu'il a composé son ouvrage, et qu'il en a trouvé les éléments dans la riche bibliothèque du monastère de Saint-Paul de Londres : il est donc certain qu'Adgar écrivait en Angleterre; de plus, il est vraisemblable qu'il vivait dans la seconde moitié du xiii^e siècle. Les récits miraculeux qu'il nous a transmis se retrouvent, pour la plupart, chez d'autres auteurs ecclésiastiques : Adgar s'est généralement borné à mettre en vers français ce qu'il avait lu en latin et presque toujours l'éditeur est arrivé à retrouver sa source. C'est là, à vrai dire, le principal mérite de M. C. N., à la science bibliographique duquel il n'y a qu'à rendre hommage¹. Je crois pourtant que le lecteur aurait su gré à l'éditeur de se montrer moins avaro de notes explicatives au bas des pages : quand Adgar parle de « Ramulei » (p. 211), on aimerait à apprendre qu'il s'agit de l'ancienne ville de Rama en Palestine, anj. Ramleh, et ce renseignement, on voudrait le trouver sous la main et non à la p. xlviii de l'introduction, où l'on n'ira pas le chercher, d'autant plus que l'édition ne contient pas d'index des noms propres. Je crois aussi qu'une note aurait été la bienvenue pour indiquer que la cité de « Biture » (p. 19) n'est

1. Déjà en 1882, M. C. N. avait présenté à l'université d'Erlangen une dissertation de doctorat sur les sources des miracles de la Vierge d'Adgar.

autre que Bourges, dont Adgar, en ignorant qu'il était, a transcrit littéralement le nom sous la forme latine. Je ne sais jusqu'à quel point le lecteur connaît « l'église renumée... Cluse numée »¹ : il y a beaucoup à parier qu'il ne saura où la placer et qu'il accusera M. C. N. de partager son ignorance, puisque nulle part, sauf erreur, il ne s'explique à ce sujet.

Dans ce volume, qui ne porte pas son nom, M. Foerster a pourtant mis beaucoup du sien : sans parler des remarques et du glossaire, c'est à lui qu'on doit le système de publication suivi par l'éditeur et qui consiste à reproduire exactement le ms. sans faire aucune correction ayant pour but de régulariser la versification. Adgar écrit en vers de huit syllabes rimant deux à deux, mais chez lui comme chez la plupart des poètes anglo-normands, les vers ont souvent plus ou moins que le compte exact des syllabes qu'il leur faudrait. M. F., à la suite de MM. Atkinson, Suchier et autres philologues, croit voir dans ces fréquentes irrégularités une influence germanique, ou plus exactement anglo-saxonne. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici cette théorie, vivement combattue en France par MM. Gaston Paris et Paul Meyer : en tout cas, le système de publication que M. F. a imposé à son collaborateur ne pourra qu'être bien accueilli de tous, amis ou ennemis, puisqu'il ne préjuge en rien le fond de la question. En fait de corrections la plus grande prudence est de mise, et il est sage de pratiquer la maxime : *in dubio absteine*.

344. — III. *Commentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern* hgg. von Dr Eduard Koschwitz, I, 1886, 227 pages (tome X de la collection).

M. Koschwitz a publié, il y a quelques années, (1879) un recueil intitulé *Les plus anciens monuments de la langue française* destiné aux cours universitaires ; ce recueil a été le bienvenu, car il en est aujourd'hui à sa quatrième édition et il figure dans les programmes de notre agrégation des lettres. Le commentaire ne sera pas accueilli avec moins de faveur par les étudiants et les professeurs français : sans parler de sa valeur propre, qui est considérable, il a le grand mérite de l'opportunité. Il arrive à un moment où l'étude de l'ancien français commence à jouir chez nous d'une véritable faveur, mais avant que les maîtres français aient encore eu le temps de créer, en vue de leurs élèves, un outillage scientifique complet. M. Gaston Paris écrit avec mélancolie dans la *Romania*, à propos du volume même de M. Koschwitz : « Les Allemands s'emparent de plus en plus du terrain des études romanes et spécialement du domaine de l'ancien français. C'est en vain que nous essayons de marcher au moins de conserve avec eux ; nous sommes vaincus par le nombre... J'ai annoncé, il y a dix ans, un commentaire

1. Cette abbaye est mentionnée dans les miracles 4 et 5 ; il s'agit de san Michele della Chiesa en Piémont.

aux plus anciens monuments de la langue française ; j'en ai écrit depuis longtemps une bonne partie, mais je ne l'ai pas terminé, et voici qu'il nous arrive de Greifswald et de Heilbronn. » Hélas ! oui, mon cher maître, nous sommes vaincus par le nombre, mais aussi, il faut bien le reconnaître, par le *furor teutonicus* que presque tous les savants de là-bas apportent à leurs études scientifiques, poussant droit devant eux, sans disperser leurs efforts à droite et à gauche, comme nous aimons tant à le faire, pauvres Velches que nous sommes ! Résignons-nous donc pour le moment à les voir passer devant ; nous les rattraperons vite le jour où nous le voudrons résolument.

Les textes commentés dans ce premier volume sont : les *Serments de Strasbourg*, *Sainte Eulalie*, *Jonas*, le *Cantique des Cantiques*, *Saint Étienne*. Pour chaque texte le commentaire présente les mêmes divisions : *manuscrit*, *éditions*, *source*, s'il y a lieu, *particularités linguistiques* (*voyelles*, *consonnes*, *flexion*), *dialecte*, *remarques détachées* et *versification*, s'il y a lieu. Tout cela est sérieusement traité, avec plus d'érudition peut-être que de science proprement dite. M. K. connaît admirablement tous les travaux publiés jusqu'à ce jour sur les textes qu'il commente et il les analyse consciencieusement ; il est juste aussi de dire qu'il sait, le cas échéant, donner son avis personnel au milieu de la mêlée des opinions contradictoires de ses devanciers. Il me semble toutefois que cette note personnelle n'est pas assez fortement indiquée pour imprimer à l'ensemble du commentaire un cachet original. Cela tient peut-être surtout à l'absence d'art dans l'exposition et dans la disposition typographique : au lieu d'un exposé un peu diffus, où tout est sur le même plan, où pendant vingt et trente pages pas une note ne vient reposer l'œil, on eût aimé à avoir un texte plus sobre, donnant la pensée propre de l'auteur, et à voir rejeter dans les notes la discussion des opinions des autres. M. Gaston Paris n'a pas, heureusement, renoncé à publier le travail dont il a été question plus haut : nous sommes sûr, pour ne parler que de la forme, qu'il se présentera tout autrement, et cela pour le plus grand avantage du lecteur ¹.

1. Voici quelques menues observations faites au courant d'une lecture rapide : P. 14. M. K. constate (ce qui est juste) que le provençal dit *senher* (seigneur) au nominatif : pour expliquer que l'e bref du latin *senior* ne se soit pas diphthongué en *ie* il a recours à l'influence analogique du cas oblique *senhor*, où l'e bref, étant atone, ne pouvait pas subir la diphthongaison. Voilà une singulière explication. En réalité, l'e bref de *senior* ne s'est pas diphthongué parce que jamais, en provençal, l'e ne se diphthonge devant un *n*.

— P. 41. A propos du début des *Serments* : *Pro Deo amur*, il eût été intéressant de noter que cette construction très archaïque s'est cependant conservée, sans qu'on n'en ait plus conscience depuis longtemps, dans le français actuel : *Dieu merci*.

— P. 69. La supposition que dans *bellezour* de *Sainte Eulalie* les deux *l* pourraient indiquer le son de *l* mouillé est des plus étranges.

— P. 70. A propos de ce même mot, M. K. examine l'histoire phonétique du groupe latin *ti* suivi d'une voyelle et il repousse délibérément les généalogies indiquées jusqu'ici et par M. Arsène Darmesteter (*ratyone*, *raytyon*, *raytzon*, *raïçon*, *raison*) et par M. Schuchardt (*rait'xone*) et par M. Horning (*ratjonem*, *ratsonem*,

34b. — IV. *Die Werke des Trobadors N'At de Mons* zum ersten Mal hgg. von Wilhelm BERNHARD. 1887, XLIV-169 pages. (Tome XI de la collection.)

At de Mons est un troubadour de la décadence sur lequel on possède bien peu de détails biographiques. On sait cependant qu'il appartenait à une famille de la haute bourgeoisie toulousaine et qu'il écrivait dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Le roi de Castille, Alphonse X, et le roi d'Aragon, Pierre III, durent être ses protecteurs, puisque quelques-unes de ses poésies leur sont adressées; mais il serait téméraire d'affirmer qu'At de Mons a séjourné à la cour de ces princes. Des six poèmes qui forment l'édition de M. W. B. un seul, de beaucoup le plus court, avait été publié jusqu'ici : ce volume nous apporte donc beaucoup d'inédit, et à ce titre, nous devons l'accueillir avec reconnaissance, car une histoire complète de la littérature provençale ne pourra être écrite que le jour où tous les monuments de cette littérature auront été publiés. Dans cette histoire complète, At de Mons, j'en ai bien peur, ne fera pas une brillante figure, car ses poésies ne sont que des lieux communs de morale qui traînent partout au moyen âge et qu'il n'a su rajeunir ni par le charme du style ni par la personnalité de l'accent. On ne s'explique guère la célébrité relative dont ont joui ses productions, qui sont plusieurs fois citées avec respect dans les *Lays d'Amors*, ou plutôt cette célébrité même en dit long sur la pauvreté de la poésie provençale au commencement du XIV^e siècle.

Pour un travail de débutant, l'édition de M. W. B. est en somme assez satisfaisante. Il a pu, il est vrai, profiter des observations d'un de nos meilleurs provençalistes, M. Chabaneau ¹, et son texte a beaucoup gagné à cette amicale révision, encore qu'il y reste plus d'un passage obscur. L'introduction contient une bonne étude phonétique sur la langue du poète. Ça et là, on peut noter quelques distractions ou quelques traces d'inexpérience. La particule *en* est fréquemment

ratsonem, radxon, raison) pour en établir une nouvelle qu'il déclare naturellement la seule possible : *ratyone, radyone, radzone* (ital. *ragione*), *radxon* (prov. *razo*). *raison*. Je crois bien que cette explication n'explique pas grand'chose : comment en effet admettre, avec M. K., que de la forme *radxon*, presque contemporaine de *Sainte Eulalie* (X^e s.), on ait passé à *raison* par un changement de *d* en *i* dont le français n'offre pas d'exemple? Si je repousse pour mon compte l'opinion de M. K. ce n'est pas qu'aucune de celles de ses contradicteurs me satisfasse pleinement. Je crois que dès le V^e siècle le latin vulgaire prononçait *radzione*, c'est-à-dire que l'*i* avait changé le *t* primitif en *dx* tout en gardant son existence propre et que c'est cet *i*, passé par métathèse dans la première syllabe, que nous avons encore aujourd'hui dans *raison*.

— P. 90. Les formes vulgaires *Sainte Eulaye, Sainte Aulaye* ne sont pas, comme on pourrait le penser d'après ce que dit M. K., des altérations récentes d'une forme régulière *Sainte-Eulaille*, dérivée d'*Eulalia*. Elles proviennent directement d'une forme latine *Euladia* qui a coexisté avec *Eulalia*.

1. Notons toutefois que dans un compte-rendu bienveillant publié dans la *Revue des langues romanes*, M. Chabaneau se plaint que M. W. Bernhard n'ait pas toujours sagement compris les observations qu'il lui avait communiquées.

employée devant les noms de simples bourgeois, et il est inexact de dire (p. vii) qu'elle ne s'applique ordinairement qu'aux princes et aux nobles. *Le Parnasse occitanien*, qui est, comme on sait, de Rochemure, est attribué à Raynouard, dans une note de la p. xi. Il est tout à fait inutile, pour expliquer la forme provençale *aiga*, de supposer un latin populaire **acqua*, comme on le voit à la p. xxv. N'insistons pas. Nous le répétons, cette édition est un bon début. Souhaitons que le jeune éditeur nous en donne bientôt d'autres et qu'il choisisse des œuvres offrant par elles-mêmes un plus vif intérêt que celle de l'honnête et médiocre moraliste toulousain At de Mons.

Ant. THOMAS.

346. — Emile BEAUSSIRE. *Les principes du droit*. Paris, Alcan, 1888, in-8, vi-428 p. 7 fr. 50.

Voici un bel et bon ouvrage dont on peut dire en toute justice, qu'il fait honneur à la philosophie française. Agrégé de philosophie en même temps que M. M. Renan et Caro, longtemps professeur de littérature étrangère et de philosophie, député assidu et fort écouté dans les commissions parlementaires, membre du conseil supérieur de l'Instruction publique et de l'Institut, M. Beaussire a condensé, dans les *Principes du droit*, tous les résultats auxquels l'ont conduit des études poursuivies pendant de longues années et une observation pénétrante et impartiale des institutions, des hommes et des choses.

La méthode suivie par M. B. est de tous points excellente. Tout en affirmant nettement ses convictions spiritualistes toutes les fois que l'occasion s'en présentait d'elle-même, M. B. n'a pas écrit uniquement pour ceux qui partagent les mêmes croyances ; voyant dans les idées métaphysiques et religieuses non le fondement, mais le couronnement des idées morales, persuadé que la question du couronnement métaphysique ne s'impose pas nécessairement au droit comme à la morale, il a composé son ouvrage de telle façon que quiconque croit au devoir, qu'il soit spiritualiste ou matérialiste, théiste ou athée, chrétien ou libre-penseur, quiconque ne croit même au devoir que pour l'état actuel de l'évolution morale, comme M. H. Spencer, peut entendre et accepter toutes ses démonstrations (p. iii). Il écarte les controverses sur le libre arbitre, parce que ceux qui le rejettent, comme ceux qui l'admettent, sont d'accord pour distinguer, d'après les mêmes signes, les actes volontaires des actes involontaires et qu'une telle distinction suffit pratiquement au jugement moral et à plus forte raison au jugement pénal (p. 145). Aussi fait-il appel, pour chacune des questions qu'il examine successivement, à l'étude de la réalité historique, sociale et psychologique : il cherche à connaître, non l'homme abstrait de l'ancienne psychologie (p. 30), mais l'homme réel, le produit d'une race, d'une civilisation, d'une société particulière, et il complète cette étude psychologique

par l'examen approfondi des institutions, des lois, des traités. La sociologie est pour lui l'histoire naturelle des sociétés et, le droit naturel, comme la morale et l'économie politique, doit user, à l'égard des faits sociaux, des mêmes procédés d'abstraction que la physique, la chimie, la biologie à l'égard des phénomènes de la nature (p. 11). La voie la plus sûre, dit-il avec raison, pour s'élever dans toutes les questions juridiques à l'intelligence du droit idéal, est de suivre le droit réel dans toutes ses vicissitudes et tous ses progrès, car si l'idéal est la réalité d'aujourd'hui, si l'idéal d'aujourd'hui est peut-être la réalité de demain, si d'une manière générale, le droit naturel est un idéal qui dépasse la réalité, il est toujours suggéré par elle.

On comprend sans peine qu'en s'imposant une telle méthode, un philosophe s'oblige à avancer fort lentement dans ses recherches, que quelquefois même il court le risque de ne pas atteindre, dans le cours d'une existence cependant bien remplie, le but qu'il s'est proposé. Il est plus facile assurément de poser *à priori* un certain nombre de principes, plus ou moins arbitrairement choisis, puis d'en déduire des conséquences aussi rigoureuses que peu appropriées aux hommes et aux choses. Mais on ne produit ainsi que des œuvres éphémères et sans valeur, tandis qu'en partant des faits, en les étudiant avec soin, on arrive, quand on est, comme M. B., un esprit libre et juste, fin et réfléchi, à des résultats aussi intéressants par les détails que féconds en vues nouvelles et en généralisations d'une grande portée; par cela même aussi, le critique est obligé de renvoyer le lecteur au livre, dont il ne peut jamais, en ce cas, mettre en relief toute l'originalité et la valeur.

Le plan en est bien conçu. Après une introduction destinée à montrer ce qu'on peut et doit entendre par le droit naturel, viennent trois livres qui traitent de la théorie générale du droit, du droit public, du droit privé. Dans le premier, M. B. examine successivement le fondement du droit, la division des droits, les rapports du droit naturel et du droit positif; dans le second, la théorie générale de l'État et les principes du droit politique, les principes du droit civil dans ses rapports avec le droit public, les principes du droit pénal, les services publics et les principes du droit des gens; enfin dans le troisième, la famille, la propriété matérielle, la propriété intellectuelle, l'honneur, la vie et la liberté. Sur les questions soulevées dans chacun de ces livres, M. B. accepte quelquefois les solutions de ses prédécesseurs auxquelles il imprime néanmoins par quelque côté sa marque personnelle, plus souvent il en donne d'originales qui dénotent tout à la fois une grande élévation et un sens éminemment pratique. Nous nous bornerons à mentionner spécialement les considérations sur l'état de nature et l'état social, sur la limite des droits de l'individu, sur la souveraineté du peuple ramenée à son principe, la souveraineté du droit (p. 78), l'examen de l'importante discussion qui a eu lieu récemment à l'Académie des sciences morales et politiques, sur les attributions de l'État, entre MM. Léon Say, Paul

Leroy-Beaulieu, Courcelle-Seneuil, Frédéric Passy, Levasseur, Baudrillart, Aucoc, A. Desjardins, Glasson, Picot, Paul Janet et Franck (p. 98), les réflexions sur le jury, que M. B. voudrait voir instituer en matière civile (p. 118) et maintenir en matière pénale, contrairement à l'avis de ceux qui oublient la douloureuse et effrayante série des erreurs de la magistrature ordinaire, alors qu'elle disposait seule de la justice criminelle (143), sur le Code pénal, dont il demande la réforme, et la classification aussi juste que simple des faits qualifiés délits ou crimes (149), sur le service militaire, sur les fonctionnaires, sur le droit d'intervention et l'établissement d'une législation, d'une justice, d'une puissance exécutive internationales (p. 189), les admirables pages sur le mariage et la famille, les considérations judicieuses et hardies sur le droit d'hérédité, les fines et justes réflexions sur la dignité et l'influence morale des lettres, qui ne doivent pas devenir un métier dont on ait besoin pour vivre (p. 356).

Le style est clair, précis, vivant. Des formules heureuses donnent souvent à la pensée plus de netteté et de relief : « Nous répudions sans vergogne les principes du droit naturel quand nous sommes les plus forts et leur évidence ne nous apparaît que lorsque nous nous sentons les plus faibles » (p. 17). — « J'exige qu'on me respecte, je demande qu'on me secoure » (p. 55). — « Quand il s'agit de lire dans les âmes, les magistrats institués par l'État doivent déclarer leur incompétence, en se renfermant dans leur rôle naturel, qui est de lire dans la loi. » — « Après une séparation soit volontaire, soit juridique, je doute qu'il y ait un seul homme et je ne sais s'il y a la moitié des femmes qui aient la force de garder la fidélité conjugale » (p. 232). — « A entendre les maximes professées dans beaucoup de familles, on croirait que Malthus a écrit son livre en France et pour la France » (p. 270).

Ce beau livre mérite d'attirer, comme le souhaite M. Beaussire, l'attention des esprits réfléchis, qui en discuteront quelques-unes, mais en accepteront, pour un certain temps du moins, la plupart des conclusions. Il sera lu avec profit par les étudiants en philosophie ; il fournira matière à réflexion aux étudiants en droit qui, si nous en jugeons par une thèse, récente et remarquable à plus d'un titre, de M. Greif sur *l'Origine du testament romain et les droits de l'État en matière de succession*, cherchent à éclairer leurs recherches par les indications que leur fournissent les historiens, les économistes, les philosophes. Ajoutons-y tous ceux qui, s'occupant de l'histoire des institutions et des hommes, aiment à philosopher de temps à autre sur les faits positifs qu'ils ont réussi à réunir.

F. PICAVET.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, vient de publier le « *Résumé d'un cours de droit irlandais*, professé au Collège de France pendant le premier semestre de l'année 1887-1888. (Paris, Thorin. In-8°, 26 p.). Il y parle, d'abord des sources du droit celtique, puis du plus considérable des monuments du droit irlandais, le *Senchus Mór* et de ses divisions, enfin du chapitre 1^{er} du *Senchus Mór* (origine de la saisie mobilière et combien d'espèces de saisies mobilières il faut distinguer) et du chapitre II. (Recueil de principes généraux applicables aux différentes espèces de saisies mobilières). Ce cours de droit irlandais sera, croyons-nous, continué l'année prochaine.

— Le tome I du *Manuel d'ancien français*, que prépare M. Gaston PARIS, vient de paraître chez Hachette. (In-8°, vii et 292 p.). Ce tome est intitulé *La littérature française au moyen âge*. Il a pour but de « donner à ceux qui veulent aborder l'étude de l'ancienne littérature française, une orientation générale et une indication de l'état actuel de nos connaissances ». L'auteur vise surtout à « faire comprendre l'évolution générale de la littérature du moyen âge dans ses différentes formes » et à « signaler, avec des renseignements de tout genre, aussi précis et concis que possible, toutes les œuvres de cette littérature qui, à un titre quelconque, méritent l'attention. » Ce tableau de la littérature s'arrête à peu près à l'avènement des Valois (1327), au moment où va s'ouvrir la guerre de Cent ans. Nous y reviendrons plus longuement. Disons encore, pour l'instant, que trois volumes sont en préparation et compléteront le *Manuel d'ancien français*; ce sont : une *Grammaire sommaire de l'ancien français*; un *Choix de textes français du moyen âge*; un *Glossaire*.

— Sous le titre *l'Antipape Clément VII*, M. Eug. MÜNTZ a fait tirer à part de la « Revue archéologique » une étude de 26 pages, accompagnée de planches, sur les artistes qui se groupèrent autour de cet antipape. On croit ordinairement qu'après le retour de la papauté à Rome, toute culture d'art, tout mouvement intellectuel a disparu d'Avignon. M. E. Müntz montre que Clément VII — comme Benoît XIII — continua les traditions des premiers pontifes d'Avignon. Il fait connaître, d'après les archives secrètes du Vatican, la phalange d'architectes, de sculpteurs, de peintres, d'orfèvres, de brodeurs dont Clément anima l'activité.

— On lira avec intérêt la courte notice (15 pages), que M. P. DE NOLHAC vient de publier sur les *Études grecques de Pétrarque*, dans les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On y verra comment Pétrarque n'aborda que sur la fin de sa vie l'étude du grec; c'est « l'annotation d'Homère qui a été le dernier travail de longue haleine de ce grand homme, et il est mort en cherchant à comprendre l'Odyssée ».

— La 3^e édition, depuis si longtemps attendue, du *Dictionnaire de la France* de Joanne paraît chez Hachette, par livraisons mensuelles de 1 fr. Les éditeurs ont réalisé un grand progrès en substituant à l'ancien volume in-8°, véritable cube, d'un poids incommode, le format in-4° à 3 colonnes. Mais surtout ils ont ajouté au texte de bonnes cartes départementales, les plans de toutes les villes importantes et de nombreuses vues de monuments. La partie archéologique est en effet un des mérites les plus originaux de ce dictionnaire. Elle est traitée sobrement, mais avec des documents précis, exacts et présentés d'une façon qui n'est pas banale. Nous reviendrons sur cette publication quand elle sera plus avancée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 juillet 1888.

Le conservateur du Musée Guimet invite l'Institut à visiter le Musée nouvellement installé, le mardi 10 ou le jeudi 12 courant.

M. Clermont-Ganneau adresse à l'Académie la copie d'un fragment d'inscription française du XIII^e siècle qui vient d'être trouvé à Saint-Jean-d'Acres. Ce fragment est trop mutilé pour qu'on puisse, dans l'ensemble, en tirer un sens. Toutefois, on y distingue nettement le nom de Hugue Revel, qui fut, entre les années 1258 et 1273, grand-maître de l'ordre de l'Hôpital et qui mourut en 1278.

M. Héron de Villefosse, au nom de la commission des antiquités de la France, annonce que les récompenses dont cette commission avait à disposer pour 1888 sont décernées aux auteurs des ouvrages suivants :

Première médaille : M. Léon Cadier, *les États de Béarn depuis leurs origines jusqu'au commencement du XVI^e siècle*;

Deuxième médaille : MM. Allmer et Dissard, *Trion, antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion*;

Troisième médaille : M. Léon Legrand, *les Quinze-Vingts depuis leur fondation jusqu'à leur translation au faubourg Saint-Antoine*;

Première mention honorable : M. Félix Aubert, *le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII*;

Deuxième mention : M. Lebègue, *Recueil des inscriptions antiques de Narbonne*;

Troisième mention : M. Louis Guibert, *Chalucet*;

Quatrième mention : MM. les abbés Dehaisnes et Bontemps, *Histoire d'Iwuy*;

Cinquième mention : M. l'abbé Douais, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse*;

Sixième mention : M. l'abbé Guillotin de Corson, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*.

La Commission a décidé, en outre, de consacrer dans son rapport définitif une mention hors rang aux belles publications que M. le duc de la Trémouille a tirées des archives de sa maison.

M. Georges Perrot annonce que la commission du prix Delalande-Guérineau a décerné ce prix à MM. Pottier et Salomon Reinach pour leur ouvrage : *la Nécropole de Myrina*.

M. Gustave Schlumberger annonce que le prix de numismatique Duchalais est décerné à MM. A. Engel et E. Lehr, pour leur ouvrage intitulé : *la Numismatique d'Alsace*.

M. Ravaissou met sous les yeux de ses confrères le moulage en plâtre d'un torse du Musée du Louvre, qui provient, selon lui, d'une très belle reproduction du Dya-dumène de Polyclète. S'il était resté jusqu'ici inaperçu, c'est qu'il avait été défiguré par une restauration maladroite, qui avait joint au torse grec une tête romaine, des bras et des jambes modernes. M. Ravaissou saisit cette occasion de blâmer énergiquement l'usage des restaurations, appliqué aux monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge.

M. Héron de Villefosse communique deux inscriptions découvertes au Maroc, à Ksar-Faraoun, l'antique Volubilis, par M. de la Martinière. Il donne ensuite des détails sur les excursions archéologiques qu'il a faites en Algérie et en Tunisie à la suite des fêtes de l'inauguration du Musée du Bardo. Il a visité successivement l'édifice considérable mis au jour, à Cherchell, l'antique Caesarea, par M. Victor Waille, et M. le capitaine Boutron-Damargy; le jardin de M. Trémaux, à Tipasa, où ont été réunies un grand nombre de bornes milliaires; les ruines d'El-Kantarab, près de Biskra; le musée de Saint-Louis, formé à Carthage par les soins du R. P. Delattre; les ruines de Chemtou; l'antique Simithu, dont les carrières ont fourni, sous Hadrien, les marbres des villas et des grands édifices de Rome; enfin les monuments rassemblés à Tébessa, notamment une importante inscription découverte dans le Djebel Tasbeut par le capitaine Farges et qui renferme les noms de cinq divinités numides inconnues jusqu'ici.

M. le baron Abel des Michels continue la lecture de son mémoire intitulé : *Une capitale des Huns en l'an 336 de l'ère chrétienne, d'après les documents chinois*.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce, de la part de M. le comte Riant : PASTOR (L.), *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, traduite par Furcy RAVNAUD, t. I et II; — par M. Ravaissou : *les Manuscrits de Léonard de Vinci, manuscrits C, E et K de la bibliothèque de l'Institut*, publiés par Charles RAVAISSOU-MOLLIEN.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30

— 23 juillet —

1888

Sommaire : 347. Abou-Hanifa, Les longues histoires, p. p. GUIRGASS. — 348. H. BERGER, La géographie des Ioniens. — 349. De HARTEL, Abrégé d'une grammaire des dialectes d'Homère et d'Hérodote. — 350. SCHINDLER, L'enseignement grammatical en grec. — 351. GERTH, Grammaire grecque abrégée. — 352. De HARTEL, Grammaire grecque de Curtius. — 353. Ausone, Sidoine Apollinaire et Fortunat, trad. par CORPET, Eug. BARET, Ch. NISARD. — 354. Novicow, La politique internationale. — 355. BRACHET et DUSSOUCHET, Cours supérieur de grammaire française. — 356. LE FORT, Anciens membres de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

347. — Abû Hanîfa Ad-Dînawerî. *Kitâb al-ahbâr at-tiwâl*, publié par Vladimir GUIRGASS, ci-devant professeur d'arabe à l'Université Impériale de St-Petersbourg. Leide, E. J. Brill, 1888. 402 pages de texte arabe; prix, y compris les index et la préface « qui paraîtront plus tard », 20 francs.

Jusque dans ces dernières années, on ne connaissait qu'un seul manuscrit des « Longues histoires », par Abou Hanîfa Ahmad ibn Dâwoud ibn Wanand, de Dinawar. Ce manuscrit, copié par l'illustre historien d'Alep, Kamâl ad-Dîn Ibn Al-'Adîm, appartient à l'Institut des langues orientales de Saint-Petersbourg et a été soigneusement décrit par M. le baron de Rosen dans son catalogue des manuscrits arabes de cet établissement (Saint-Petersbourg, 1877, p. 14-17). Il avait copié en 1875 et se proposait alors « de publier cet ouvrage ». Dès l'année suivante, le chapitre sur la chute des Omayyades paraissait dans la *Chrestomathie arabe* de Guirgass et Rosen. Le long morceau consacré aux Sâsânides a depuis lors été communiqué par M. le Baron de Rosen à M. Nöldeke qui a pu l'utiliser dans sa monographie de cette dynastie. Mais le projet d'une édition complète paraissait momentanément abandonné, lorsque l'acquisition d'un second exemplaire par la Bibliothèque de l'Université de Leide permit de le reprendre dans des conditions plus favorables. M. Guirgass avait assumé cette tâche, et l'impression du texte était terminée, lorsque la mort le frappa dans la force de l'âge. C'est à M. le Baron de Rosen qu'incombe maintenant le soin de terminer ce qu'il avait autrefois commencé et de reprendre en sous-œuvre l'étude d'un auteur vers lequel il s'était senti attiré au début de sa carrière.

Abou Hanîfa de Dinawar est loin d'être un auteur indifférent. Il a eu le bonheur de vivre à une époque où l'on pouvait se partager entre plusieurs sciences sans être superficiel ni banal dans aucune d'elles. Il naquit à Dinawar au commencement du ix^e siècle (nous ignorons la date exacte), vécut vers 850 à Ispahan, où il s'occupa d'observations

astronomiques, et mourut, en Perse sans doute, pendant l'année 895. L'auteur du *Fihrist*, Ibn Abi Ya'koûb An-Nadîm qui écrivait en 987 probablement à Bagdâd, nous apprend qu'Aboû Hanîfa « était versé dans des sciences nombreuses, parmi lesquelles la syntaxe, la linguistique, la géométrie, l'arithmétique, les sciences de l'Inde ». Cette dernière rubrique comprend l'astronomie, l'algèbre et l'histoire naturelle. Bien que le droit manque à cette nomenclature, nous sommes informés, d'autre part, qu'Aboû Hanîfa justifiait son prénom par sa compétence de jurisconsulte Hânîfite. Le catalogue varié de ses vingt écrits comprend un commentaire du Coran et un traité des héritages.

Mais le chef d'œuvre d'Aboû Hanîfa, le traité qui a fait sa réputation et qui passe pour son principal titre de gloire, c'est son « Livre des plantes ». Son nom est presque toujours suivi de la mention qu'il en est l'auteur ¹. La vogue s'en était répandue en Syrie, en Égypte, en Espagne. Ce manuel de terminologie, de géographie et de description botaniques est allégué comme une autorité par les deux Sérapion, deux Syriens, ² par le géographe Yâkoût de Hamâ ³, sert de répertoire au célèbre médecin de Damas Ibn Ad-Dakhwâr qui le consulte sans cesse, ⁴ est mentionné plusieurs fois dans la Relation de l'Égypte du médecin de Bagdâd 'Abd el-Latîf qui en a même rédigé un abrégé ⁵, dans la *Vie des animaux*, par Ad-Damîrî qui vivait au Caire ⁶, dans la description de l'Égypte d'Al-Makrizî ⁷. En Espagne, on ne se contente pas de l'étudier : ⁸ Ibn-Al-Awam de Séville le cite sans cesse dans son *Livre de l'agriculture* ⁹, Ibn Al-Baitâr de Malaga, dans son *Traité des simples*, ne lui fait pas moins de cent vingt emprunts. ¹⁰ Enfin Aboû

1. Ibn Al-Athîr (ed. de Törnberg), III, p. 329; Abulfedâ *Annales* (ed. Reiske), II, p. 276. Parfois même, Aboû Hanîfa est simplement appelé, sans autre désignation, « l'auteur du livre des plantes »; cf. Yâkoût, *Mou'djam*, III, p. 715; IV, p. 735.

2. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke* (Göttingen, 1882), p. 27. Sérapion l'ancien est, comme l'on sait, Jean, fils de Sérapion. Quant à Sérapion le jeune, je crois retrouver son nom en tête du manuscrit 876 du Supplément arabe, où une traduction du traité des pierres attribué à Aristote est donnée comme de Loûkâ, fils de Sérapion.

3. Aux deux passages donnés plus haut, ajoutez III, p. 755; IV, p. 23, 209, 637, 943.

4. Ibn Abi Ousaibi'a, *Classes des médecins* (éd. Aug. Müller), II, p. 243.

5. Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte, par Abd-allatif* (Paris, 1810), p. 18, 56, 58, 64, 75, 78, 116. Sur l'abrégé du livre des plantes, voir Ibn Abi Ousaibi'a, *ibid.* p. 545 et dans l'édition de A. Müller, II, p. 211; Hâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, V, p. 162.

6. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber*, loc. cit.

7. Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 58.

8. Ibn Abi Ousaibi'a, *classes des médecins*, II, p. 74.

9. *Le livre de l'agriculture* d'Ibn-Al-Awam, traduit de l'arabe par Clément-Mullet (Paris, 1864-1867), I, p. 76.

10. Ce dénombrement a été fait par le traducteur français du *Traité des simples*, M. le D^r Leclerc. Voir son *Histoire de la médecine arabe* (Paris, 1876), I, p. 299. Remarquons seulement qu'Ibn Al-Baitâr quitta de bonne heure l'Espagne pour aller s'établir en Égypte.

'Abd Allāh Mohammad, également natif de Malaga, écrit, au commencement du xii^e siècle, un commentaire sur le Livre des plantes en trente volumes, dit Hādīf Khalīfa, ¹ en soixante, dit Al-Makkarī ².

Lorsqu'un auteur a été identifié avec l'un de ses ouvrages, ses autres productions, pour remarquables qu'elles soient, n'obtiennent pas qu'on leur rende justice. L'herboriseur, comme Aboû Hanīfa a été surnommé ³, a accaparé la renommée qui aurait dû s'étendre à l'astronome, au linguiste, à l'historien. C'est une loi de perspective que cette lumière concentrée ainsi sur une des faces d'un homme supérieur, tandis que les autres sont rejetées dans l'ombre. Les « Longues histoires » nous montrent qu'on a eu tort de vouloir parquer Aboû Hanīfa dans un genre unique, tandis que ce novateur mettait sa marque particulière à tout ce qu'il touchait. Je ne sais si des relations personnelles s'établirent entre lui et l'historien Ibn Kotaiba, son contemporain, qui fut pendant un certain temps kādī à Dīnawar. Mais qu'Ibn Kotaiba ait ou non connu l'homme, il n'a que trop bien connu ses écrits, qu'il a pillés en plagiaire audacieux ⁴.

L'originalité des « Longues histoires » réside d'abord dans le titre qui paraît s'appliquer plutôt à un ouvrage développé remplissant une longue série de volumes qu'à un résumé tenant tout entier dans quatre cents pages d'une impression peu compacte. Aboû Hanīfa, en intitulant ainsi son opuscule, a voulu indiquer le contraste entre la brièveté de l'ensemble et l'étendue disproportionnée donnée à certains articles. Or c'est bien là le caractère qui distingue les « Longues histoires », véritable recueil de mélanges avec des soudures pour dissimuler les lacunes, sans aucune prétention de la part de l'auteur à les combler ou à raconter l'ensemble des faits en se contentant de copier ses devanciers ⁵. Il ne veut parler que des événements sur lesquels il s'est fait une opinion et qu'il a étudiés en s'abandonnant à ses prédilections pour son pays d'origine, à ses tendances schématiques en faveur d'Ali et des Alides. Même dans l'histoire ancienne, qui ouvre le récit, ce sont les Persans qui occupent le premier plan. La dynastie des Sasānides, le khalifat d'Ali, la mort de Housain, les menées des Alides surtout dans le Khorāsān, la chute des Omaiades, voilà les sujets qui sont traités successivement dans des

1. Hādīf Khalīfa, *Lexicon bibliographicum*, V, p. 103, où il faut, avec un simple changement des points diacritiques, substituer *an-nabdt* « les plantes » à *al-bayān* « l'éloquence ».

2. Al-Makkarī, *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne* (texte arabe), II, p. 270, et dans Gayangos, *History of the Mohammedan dynasties in Spain*, I, p. 147.

3. Manuscrit 1022 du supplément arabe, dans Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 298.

4. Maçoudī, *Les prairies d'or*, texte et traduction par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, III, p. 442.

5. M. le baron de Rosen, dans son *Catalogue*, (p. 15), donne une ligne et demie comme étant tout ce qu'Aboû Hanīfa « dit du Prophète ». Ajoutez cependant un autre passage, p. 75 de l'édition, l. 17 — p. 76, l. 6.

narrations vives, entrant dans le détail sans s'y perdre, bien informées sans être encombrées de documents. En général Aboû Hanîfa est très sobre dans l'indication de ses sources : il se borne à introduire ses divers paragraphes par ces mots : « On a dit », ou encore : « On dit ». Je n'ai remarqué d'exception qu'en faveur d'Ibn Al-Moukaffa 'et d'Ibn Al-Kayyis An-Namarî (tous deux à la p. 9), d'Al-Kalbî (p. 332), enfin d'Al-Haitham ibn 'Adî (p. 357, 369, 372). Alors même que quelque mention m'aurait échappé, mon impression subsisterait d'une abstention systématique d'Aboû Hanîfa, qui préfère ne point révéler la provenance des documents qu'il met en œuvre. Il s'arrête brusquement à la mort du huitième Khalife 'Abbaside, Al-Mou'tasim Billâh, survenue au mois de rabî' 227, c'est-à-dire dans les premiers jours de janvier 842. Un scrupule l'arrête sur le seuil de l'histoire contemporaine : il n'ose pas y pénétrer, comme s'il se défiait lui-même de sa partialité.

L'édition de M. Guirgass est remarquablement correcte. Elle lui fait grand honneur et redouble les regrets que sa mort a universellement provoqués. Doit-on le rendre responsable de deux vétilles que je relève sur le titre arabe, ou bien sont-elles imputables à M. le baron de Rosen ? Au lieu de *Ad-Dînaweri*, comme porte avec raison le titre français, on lit sur le titre arabe *Ad-Dainaweri*. C'est là une contradiction d'autant moins justifiée que la prononciation Dainawar est blâmée comme une incorrection par les juges les plus compétents en ces matières ¹. D'autre part, à la dernière ligne, l'omission de l'article devant l'adjectif *masîhiyya* me paraît inadmissible après que le mot *sana* « année » a été déterminé par l'addition de la date de 1888, avec laquelle il est relié par l'état construit. Dans le texte, en dehors des bagatelles réunies dans l'*Errata* (au verso du titre français), je n'ai noté, dans une lecture rapide, que *fîmâ* pour *fîma*, sans *alif* de prolongation (p. 151, l. 15).

Je termine par une critique de nature plus générale. Pourquoi mes confrères prennent-ils l'habitude de publier d'avance et séparément les textes sans attendre qu'ils aient rédigé la préface et composé les *Indices* ? Cette situation provisoire risque ensuite de se prolonger au delà de toutes les prévisions. Ce sont les *Indices* surtout qui forment le complément indispensable au maniement d'une édition. Quand M. D. H. Müller nous les donnera-t-il pour la *Description de la presqu'île arabe* d'Al-Hamdânî ², M. Brûnnow pour le *vingt et unième volume du Kitâb al-agânî*, M. le comte de Landberg pour la *Conquête de la Syrie et de la Palestine* de 'Imâd ed-Dîn Al-Kâtib, enfin M. le baron de Rosen pour les « Longues histoires » d'Aboû-Hanîfa-Ahmad ibn Dâwoud, le polygraphe éminent de Dînawa ?

HARTWIG DERENBOURG.

1. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary* (tr. de Slane), I, p. 625 ; II, p. 53.

2. Le texte a paru à Leide en 1884.

348. — BERGER (Dr. Hugo). *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*. I Abth. *Die Geographie der Jonier*. Leipzig, Veit und comp. 1887, in-8, XII-145.

M. Hugo Berger, déjà connu par de savants ouvrages sur la géographie d'Hipparque et d'Ératosthène, publie le premier volume d'une histoire de la science géographique chez les Grecs : *La géographie des Ioniens*. Nous aurons à faire nos réserves sur le fond même de cette étude ; mais nous nous plaisons à en reconnaître d'abord le rare mérite. C'est un exposé complet des connaissances géographiques des Ioniens, une analyse détaillée des éléments qui composaient la carte d'Anaximandre, revue et augmentée par Hécatee de Milet. On imagine sans peine la difficulté d'un pareil travail, quand on pense à l'insuffisance et à l'obscurité des documents. M. B. a une érudition étendue et solide ; sa longue pratique des géographes grecs de basse époque lui suggère presque à chaque page un rapprochement, une comparaison, qui éclaire le sujet ; il étudie et discute les textes avec un soin irréprochable.

Voici les principales divisions de ce livre : après une introduction substantielle, où l'auteur résume par avance les faits que la discussion doit établir, le premier chapitre a pour objet de déterminer les limites extérieures de la carte ionienne : dans le système d'Anaximandre, la terre habitée (ἡ οἰκουμένη) est une île, entourée de tous les côtés par l'Océan ; cette île est elle-même divisée en deux continents par une mer intérieure, qui, s'ouvrant à l'ouest, pénètre très loin vers l'est dans l'intérieur des terres, mais sans avoir aucune autre communication avec la mer du dehors. Dans le chapitre II, M. B. recherche l'origine de la division de la terre en trois parties, Europe, Asie et Libye ; puis il aborde (ch. III) la question du tracé des côtes ; mais sur ce point il estime que les données manquent pour la restitution exacte de la carte ionienne. Des renseignements plus précis permettent d'apprécier les idées des Ioniens sur la géographie physique, le climat, les vents, les inondations du Nil, les phénomènes volcaniques et l'hydrographie (ch. IV). Enfin, dans la conclusion, M. B. indique les causes de la décadence de la géographie ionienne au ^v^e siècle.

Malgré la sage réserve que s'impose ordinairement M. B. en face des questions qui lui paraissent insolubles, lui-même ne dissimule pas le caractère hypothétique de toute sa théorie. Nous ne lui reprocherons pas ses hypothèses : comment donner quelque intérêt aux fragments épars de la géographie ionienne, si on ne les classe pas suivant un ordre systématique ? Mais l'esprit de système nous semble avoir un peu égaré M. B. dans son jugement sur Hérodote ; c'est la bonne renommée d'Hérodote comme géographe que nous voudrions défendre ici contre l'historien, peut-être un peu partial, de la géographie ionienne.

M. B. ne se propose d'étudier, dans l'histoire de la géographie grecque, que la géographie scientifique, et, comme il ne s'occupe pas de rechercher les notions géographiques d'Homère, d'Hésiode ou des

tragiques, il ne compte pas davantage Hérodote au nombre des géographes. Suivant lui, la science géographique prend naissance, au ^{vi}^e siècle, sur deux points opposés du monde grec, en Ionie et en Grande-Grèce. Mais, tandis que les Ioniens s'appliquent dès le principe à l'étude de la géographie comme à l'étude d'une science distincte de la physique générale et de l'astronomie, les philosophes grecs qui découvrent en Italie la forme sphérique de la terre ne séparent pas la géographie de leurs spéculations astronomiques et cosmologiques. Il en résulte que la géographie des Ioniens se développe dès le temps d'Anaximandre, et se fixe dans une carte, que les successeurs du philosophe de Milet ont moins à changer qu'à augmenter dans le détail ; au contraire, il faut environ deux siècles avant que la théorie nouvelle de la sphéricité du globe terrestre entre dans le domaine de la géographie pratique ; au temps d'Aristote, les cartes en usage sont encore telles que les Ioniens les avaient faites. Entre ces deux époques, c'est-à-dire entre le ^{vi}^e et le ^{iv}^e siècle, se place une période de transition, représentée pour nous par Hérodote, et qui marque, suivant M. B., la décadence de la géographie scientifique. Tout l'effort des Ioniens s'était porté vers une conception géographique qui conciliait les faits avec les hypothèses de la science ; le même Anaximandre qui entreprenait de tracer la carte de la terre avait une théorie sur le système général du monde ; de là, dans les connaissances géographiques des Ioniens, une rigueur et une hardiesse de méthode, qui pouvait parfois suppléer aux données mêmes de l'expérience. Mais voilà que peu à peu les doctrines philosophiques des Ioniens perdent du terrain ; un siècle nouveau paraît, que bien des causes politiques et morales détournent et éloignent de l'Ionie. Depuis les guerres médiques, la Grèce, prenant possession d'elle-même, redoute et repousse tout ce qui lui vient de l'Asie, c'est-à-dire de l'Orient. Elle rejette, en même temps que les mœurs efféminées des Asiatiques, les conceptions hardies de la science ionienne. La réaction l'emporte : des hommes prudents essaient à leur tour de décrire la terre ; mais ils se bornent à un empirisme mesquin, qui ne croit qu'au témoignage des yeux ; ils vont ça et là recueillir, de la bouche des peuples qu'ils visitent, des traditions incomplètes dont ils se font une arme contre les affirmations des Ioniens ; ils restreignent le domaine de la géographie au lieu de l'étendre, et la ramènent à une simple description des pays et des mœurs. Habiles à douter, à attaquer, à détruire, ils ne sont pas capables de renouveler la science et de la reconstruire sur une base solide. Hérodote est pour M. B. le représentant de cet esprit antiscientifique. Aussi, loin de lui accorder le titre de *père de la géographie*, M. B. lui refuse-t-il même le nom de *géographe*, que personne, dit-il, dans l'antiquité n'a songé jamais à lui attribuer (p. 145).

Disons tout d'abord que sur ce dernier point l'autorité des anciens, j'entends des géographes alexandrins, nous touche peu : qu'Agathémère compte au nombre des géographes Hellanicos et Damastès, et qu'il

refuse ce titre à Hérodote, j'explique cette manière de voir par ce fait, qu'on attribuait à Hellanicos et à Damastès des ouvrages purement géographiques; Hérodote, lui, n'a laissé qu'un livre, et ce livre est avant tout historique; les amateurs de classifications et de catalogues le rangeront toujours parmi les historiens. Est-ce à dire pour cela qu'il ne soit pas géographe?

Mais M. B. ne se contente pas d'invoquer contre Hérodote l'autorité des géographes anciens : il sait trop bien que, dès le temps d'Aristote et de ses successeurs, Hérodote passait pour un conteur de fables et de romans, tandis que la science moderne accorde plus de créance à son témoignage. L'opinion exprimée par M. B. paraît longuement mûrie; elle ressort de toute son étude sur la géographie d'Hérodote, et cette étude remplit presque tout son livre; car, comme il le dit lui-même (p. 4), la géographie des Ioniens, c'est la géographie qu'Hérodote trouvait établie de son temps, et qu'il se donna pour tâche de contredire et de combattre.

Voyons donc, par quelques exemples, si le jugement de M. B. peut être accepté sans réserve. Hérodote se moque des géographes qui représentent la terre comme un disque tout rond, qu'on dirait fait au tour, avec le fleuve Océan pour ceinture (IV, 36). Lui-même n'admet pas l'existence de ce fleuve, inventé par les poètes, et il ne croit pas qu'on puisse affirmer que la terre est entourée d'eau de toutes parts. Il connaît la mer du sud-ouest, du sud et du sud-est; mais l'existence d'une mer extérieure dans la direction du nord-ouest, du nord et du nord-est lui échappe. Que vaut cette critique dirigée contre les géographes ioniens? M. B. parle avec dédain de l'erreur où est tombé Hérodote en supposant que la carte ionienne représentait le fleuve Océan : ce n'est pas, dit-il (p. 16), du fleuve Océan qu'il s'agit, mais de la mer extérieure, à laquelle les Ioniens avaient conservé son nom poétique. A l'appui de cette affirmation, il cite un texte de Pausanias : ὠκεανῷ γὰρ οὐ ποταμῷ, θαλάσση δὲ ἐσχάτῃ τῆς ὑπὸ ἀνθρώπων πλεομένης προσοικοῦσιν Ἰόνες (I, 33, 4). En quoi ce texte regarde-t-il les Ioniens? J'admets volontiers qu'Anaximandre n'ait pas cru comme Homère à l'existence du fleuve Océan; mais, d'après M. B. lui-même, la carte ionienne reproduisait la disposition extérieure de la carte homérique, et c'est précisément ce qui provoque la critique fort juste d'Hérodote. Dira-t-on que la confusion n'était pas possible, parce que les Ioniens expliquaient par des considérations scientifiques la forme donnée à la terre sur leur carte? C'est ce que M. B. croit vraisemblable, mais il n'apporte aucune preuve : comment comprendre, dit-il, qu'un physicien comme Anaximandre, n'ait pas rattaché la géographie à son système général du monde? Sans doute; mais le témoignage le plus précis que nous ayons sur la carte d'Anaximandre, je dis même le seul, prouve au contraire que le savant physicien avait tout simplement suivi sur ce point la tradition mythologique et poétique.

Laissons de côté l'Océan, et ne parlons que de la mer extérieure : les Ioniens en prouvaient-ils l'existence par des raisons scientifiques ? S'il en est ainsi, Hérodote a eu tort de la nier. Mais ces raisons, nous les cherchons en vain, et M. B. se contente de dire en propres termes : « *Il est possible* qu'Anaximandre ait eu des raisons météorologiques pour admettre une mer extérieure, et que ces raisons météorologiques aient suppléé d'abord au défaut de données fondées sur l'expérience (p. 15). » En vérité, voilà une affirmation bien timide, et qui ne justifie guère le reproche fait à Hérodote de manquer d'esprit scientifique quand il combat une théorie dont on connaît si mal les principes.

Mais, continue M. B., les géographes ioniens ont eu, sur la mer du nord-ouest et du nord, des renseignements que les hommes du ^v^e siècle avaient oubliés. L'épanouissement des colonies ioniennes d'Asie avait ouvert vers l'ouest des voies de commerce que plus tard les progrès de la puissance carthaginoise fermèrent aux Grecs. On perdit pendant quelque temps le souvenir des lointaines expéditions qui avaient conduit les Phocéens, par exemple, sur la côte occidentale de la péninsule ibérique, et voilà pourquoi Hérodote déclare qu'il ne peut pas admettre l'existence des îles Kassitérides et du fleuve Éridanos (III, 115). Le fait signalé ici par M. B. est incontestable ; mais qu'en résulte-t-il ? Une simple présomption en faveur des connaissances géographiques des Ioniens. Est-ce assez pour soutenir que l'existence de la mer extérieure ait été sûrement établie par eux ? M. B. lui-même ne va pas jusque là ; et quant à Hérodote, nous concevons fort bien que son esprit chercheur ne se soit pas contenté d'indications vagues, comme celles qu'il trouvait, par exemple, au sujet de la mer du nord, dans les récits légendaires du fameux poète Aristéas de Proconnèse. La prudence et le doute sont aussi des conditions de l'esprit scientifique, et on ne peut, ce me semble, qu'approuver l'attitude d'Hérodote, quand, après s'être tenu sur la réserve à l'égard de traditions douteuses, il affirme énergiquement, contre les Ioniens, que la mer Caspienne est, non pas un golfe ouvert sur la prétendue mer du dehors, mais une mer fermée et indépendante (I, 203).

Chose singulière ! Quand il s'agit de la mer du nord et de l'ouest, M. B. en admet l'existence, avec les Ioniens, d'après les plus faibles indices. Mais, quand Hérodote, cette fois d'accord avec les Ioniens, déclare, suivant le récit des prêtres égyptiens, que les Phéniciens ont fait par le sud le tour de la Libye (IV, 42), M. B. rejette ce témoignage, et voit là une légende (p. 37-40). Ce n'est certes pas le désir de contredire Hérodote qui conduit M. B. ; mais, qu'Hérodote se prononce pour ou contre les Ioniens, c'est toujours contre lui que se prononce M. Berger. Ainsi, d'une part, il croit que les Ioniens ont connu au ^{vi}^e siècle des voies de commerce au nord-ouest jusque vers l'embouchure de l'Eridanos, bien que ces voies aient été dans la suite totalement perdues pour les Grecs, et, d'autre part, un de ses plus forts arguments pour nier le

voyage des Phéniciens autour de la Libye, c'est précisément que ce prétendu voyage n'aurait eu aucune conséquence commerciale, et que cette entreprise n'aurait pas été renouvelée dans la suite. Le même argument devrait être, ce me semble, bon dans les deux cas. Nous reconnaissons volontiers que M. B. apporte, dans la discussion de ce problème, une grande abondance de matériaux; il donne une excellente bibliographie de cette question, qui a préoccupé tous les géographes (p. 37-38), et il a pour lui d'importantes autorités quand il rejette le récit des prêtres égyptiens. Mais son hypothèse me paraît plus difficile à justifier, quand il suppose que cette fable égyptienne venait des Ioniens: ce serait, suivant lui, une idée ionienne que ce voyage de circumnavigation autour de la Libye, et c'est de l'Ionie que serait venue la légende recueillie par Hérodote (p. 46).

M. B. poursuit la critique d'Hérodote à travers tous les chapitres de son livre, et je ne puis songer à le suivre pas à pas. Une des discussions les plus curieuses à cet égard me paraît être celle où l'auteur examine dans Hérodote les hypothèses proposées pour expliquer les inondations du Nil (p. 104-120). On sait qu'Hérodote repousse les théories de Thalès et d'Anaxagore, mais en les discutant, tandis qu'il ne daigne même pas réfuter celle qu'on attribue généralement à Hécatee, et d'après laquelle la crue du Nil viendrait de l'Océan (II, 21 et 23). Or, suivant M. B., Hérodote serait ici encore dupe d'une illusion; il n'aurait pas compris la pensée du savant ionien: l'Océan, c'était la mer extérieure, et Hécatee ne disait pas que le Nil venait de l'Océan (ἐκ τοῦ ὠκεανοῦ); mais il prétendait que l'inondation se produisait par suite de l'évaporation des eaux de la mer extérieure, attirées par le soleil, et qui se répandaient ensuite en pluies aux environs des sources du Nil (ἀπὸ τοῦ ὠκεανοῦ). De cette manière la théorie d'Hécatee, rejetée avec tant de mépris par Hérodote, ne serait autre que la sienne propre, puisqu'Hérodote, lui aussi, expliquait la crue du Nil, ou plutôt l'abaissement des eaux, par l'évaporation. Voilà qui est fort ingénieux; mais ne serait-il pas plus scientifique de croire qu'Hérodote a pu connaître et comprendre Hécatee un peu mieux que nous-mêmes, et ne lui fait-on pas injure en supposant qu'il ait réfuté sans s'en douter, ou même dédaigné de réfuter, une opinion qui se trouvait n'être autre que la sienne?

Nous en avons dit assez pour faire comprendre quelle tendance a M. Berger à chercher toujours chez les Ioniens des théories scientifiques, ignorées d'Hérodote, inintelligibles même pour un esprit aussi peu préparé que lui aux spéculations de la science. Au lieu d'opposer ainsi et de sacrifier Hérodote à des prédécesseurs que nous connaissons en somme assez mal, il eût mieux valu peut-être mettre en lumière tout ce que la science géographique elle-même a dû gagner aux enquêtes laborieuses d'un voyageur infatigable qui a pu sur plusieurs points rectifier la carte ionienne, mais qui surtout a singulièrement étendu le domaine de la géographie en l'associant aux destinées de l'histoire.

Am. HAUVETTE.

349. — *Abriß der Grammatik des homerischen und herodotischen Dialects*, bearbeitet von Dr. W. von HARTEL.
 350. — *Methodik des grammatischen Unterrichts im Griechischen*, verfasst von Dr. Aug. SCHEINDLER.
 351. — *Kurzgefasste griechische Schulgrammatik*, bearbeitet von Dr. B. GERTH. 2^e edit.
 352. — *Dr. G. Curtius' griechische Schulgrammatik*, bearb. von Dr. W. von HARTEL. 18^e edit.

Ces quatre volumes, parus à la même librairie (Freytag, Vienne et Prague) n'ont pas assez d'originalité pour mériter un compte rendu détaillé.

L'*abrége d'une grammaire des dialectes d'Homère et d'Hérodote*, de M. W. Hartel, est, à peu de choses près, la publication à part, sous une forme systématique, des données éparses renfermées dans les premières éditions de Curtius sur ce sujet.

La *Methodik* de M. Aug. Scheindler complète et éclaire l'ouvrage de M. W. Hartel par des indications et des conseils sur la façon de l'employer *dans les classes*.

Les deux *Grammaires grecques* de M. W. de Hartel et de M. Gerth ne sont, à proprement parler, l'une et l'autre, que des remaniements de Curtius, inspirés par le désir de réduire au strict nécessaire, *dans les classes*, l'enseignement de la grammaire grecque. On peut se demander si elles ne font pas trop souvent double emploi.

Ch. C.

353. — *Ausone*, traduction par E.-F. CORPET; *Sidoine Apollinaire*, trad. par Eugène BARET; *Venance Fortunat*, trad. par Charles NISARD. 1 vol. in-8, vi-197-304-295 pp. Paris, Didot, 1887. (Collection des auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard) ¹.

Il est difficile de parler longuement de deux premières parties de ces volumes. La traduction d'Ausone, faite en 1842 par Corpet, pour la collection Panckouke, a été bonne en son temps. A cette époque la dernière édition était celle de Souchay (1730). Mais depuis, il en a été donné deux nouvelles, qui ont complètement annulé les précédentes ².

1. Ces traductions ne comprennent pas le *Technopaegnion* et le *Cento nuptialis* d'Ausone; quelques pièces de Fortunat, comme le morceau relatif au signe de la croix (I, 4) et la *Vie de saint Martin*, traduite par Corpet dans la collection Panckouke.

2. Celles de M. Peiper, dans la *Bibliotheca Teubneriana* (1886) et de M. C. Schenkl, dans les *Monumenta Germaniae historica* (Auct. antiq., V, 2; 1883). — On me permettra à ce propos de rectifier une erreur des deux éditions. Le principal manuscrit d'Ausone, provenant de l'île Barbe à Lyon, aujourd'hui à Leyde (*Vossianus* fol. 111^o), n'est pas en écriture lombarde, mais en wisigothique. L'aspect général de l'écriture conduit à cette conclusion, notamment la forme du G, la présence du tilde ponctué et l'abréviation de *pro* pour *per*. J'en juge par les fac-similés des deux éditions, qui se rapportent malheureusement tous deux à la première partie du ms. Je pense néanmoins que la seconde partie, bien que d'une autre main, est de la même écriture.

Malheureusement, la traduction de Corpet n'a pas été mise au courant des progrès réalisés, et on peut se demander s'il était utile de la réimprimer sans changement. On aurait pu tenir compte au moins des travaux faits en France sur Ausone, par exemple de la correction de M. Weil, *Ep.*, X, 42, pour le texte, ou de l'identification de la *uillula* d'Ausone avec Loupiac, pour le commentaire ¹. Quant à la traduction de Sidoine Apollinaire, son auteur, M. Baret, vient de mourir et il serait malséant de répéter, au sujet du texte et de l'ordre des pièces, les critiques que son édition mérita jadis. La traduction constitue un progrès réel sur celle de Grégoire et Collombet que M. B. a utilisée et qu'il a oublié de mentionner dans sa bibliographie.

La traduction de Fortunat est une œuvre entièrement nouvelle, et pour cause : c'est, comme M. Nisard en est justement fier, la première traduction complète des œuvres mêlées de Fortunat dans une langue moderne. Elle fait d'autant plus d'honneur à celui qui a eu le courage de l'entreprendre et de la mener à bonne fin ². Le travail était fort ardu, mais le résultat doit satisfaire l'auteur. La traduction est très fidèle, aussi serrée qu'il est possible pour un texte qui réclame plutôt un commentaire qu'une traduction. Elle se lit avec agrément, je dirais même qu'elle est trop élégante. Quelques-uns des défauts de Fortunat, son affectation, son obscurité, sont un peu atténués par les soins pieux du traducteur. Mais pour qui lit en consultant le texte latin, cette légère infidélité disparaît et le travail de M. N. rendra un véritable service à ceux qui voudront étudier Fortunat.

M. Nisard ne s'est pas contenté de traduire, il a essayé de corriger le texte. Bien qu'il se fasse une idée assez singulière de la critique des textes (cf. p. 32 l'appréciation de l'édition Leo), un certain nombre de ses conjectures paraissent certaines ³. Voici quelques points où on pourrait être d'une autre opinion. I, *praef.*, Leo l. 17 : avec *augeretur, peragrantes omnia* ne peut plus se construire; le texte *egerit*, donné par un manuscrit de la meilleure famille et un autre moins bon, paraît préférable; II, 15 : il semble bien que cette pièce est interpolée; elle a dû être composée pour servir d'introduction aux œuvres de saint Hilaire. II, 16, 12 : le texte *cremans* me paraît aussi difficile à accepter que sa justification d'après une inscription de 1494; c'est sans doute une altération de *premens*. IV, 28, 15 : les mss. ne donnent pas *sacer*, mais *socer*, ce qui peut à la rigueur se comprendre : « le beau-père d'Eusèbe » dont il vient d'être question; *socer* s'oppose à *gener* dans le même vers. V, 14, 7 : le vers est faux; il est manifestement corrompu, comme le prouvent le désaccord des mss. et la leçon *puella*. M. N. aurait pu accepter provisoirement le texte *affuit huc* des *deteriores*. VII, 12,

1. *Revue épigraphique du Midi de la France*, I, 26.

2. Avec le concours de M. Rillet, professeur au lycée Saint-Louis.

3. Notamment III, 3, 10 *uir es*; *App.*, I, 72 : *quae*; *App.* 21, 14 : *natas* (*natos* est sans doute une faute d'impression, p. 278.)

3 : dans la discussion de ce passage, M. N. commet une légère erreur) : *sine fine* est la leçon de tous les mss., sauf M (Ambrosianus) qui donne *sine fune*. Du reste, la confusion des deux mots est si facile, que les variantes n'ont pas d'importance. Le texte proposé par M. Reinach me paraît le meilleur ; mais il faut joindre ensemble les vers 3 et 4, *rotas rapidas* étant le complément de *trahit* et de *retinet*. Append., 18, 6 : je ne vois pas pourquoi il doit être question de *mûres* dans cette pièce ; la conjecture de M. Leo me paraît bien préférable, mais la faute ne peut guère s'expliquer paléographiquement. Il serait facile, mais injuste, de multiplier ces remarques. On pourrait faire de même des réserves sur certaines parties du commentaire : I, 8, note 1 : il est infiniment peu probable que le nom de *Pompeiacum* soit antérieur à celui de Vernémète. J'aime mieux terminer en rendant hommage au soin avec lequel M. N. a accompli sa tâche difficile.

P. A. L.

354. — **La Politique internationale**, par M. J. Novicow, précédé d'une introduction par M. Eug. Véron, et accompagné d'une carte ethnographique de l'Europe. Paris, Alcan, 1886, in-8, I-XXVIII, 1-395 p.

« Deux grandes questions causent aujourd'hui le malaise des sociétés civilisées : à l'intérieur, la question sociale ; à l'extérieur, celle des nationalités. A aucune époque de l'histoire, l'Europe n'a été aussi longuement troublée que de nos jours... Six millions d'hommes sont sous les armes... Qu'est-ce donc que ce formidable principe qui a fait verser tant de larmes et de sang ? Pourquoi n'est-il pas encore admis et accueilli dans le monde entier ? Tout simplement parce que la véritable nature de l'organisme social n'a pas été scientifiquement établie... La politique internationale reste vouée à l'empirisme et à la routine... C'est à la sociologie qu'il appartient désormais de jeter sa vive lumière sur les questions qu'elle soulève. »

Ces lignes écrites par l'auteur, au début de son livre, indiquent dans quel esprit il aborde son sujet. Doué d'une confiance entière dans la science, et rempli d'un juvénile enthousiasme pour ses conquêtes dans tous les domaines ¹, il veut montrer comment doit se résoudre scientifiquement l'un des problèmes les plus complexes qui s'imposent aux préoccupations du penseur.

Pour sortir des difficultés internationales, dit M. Novicow, il faut étudier les lois de la biologie et de la sociologie. Alors seulement on comprendra ce que c'est qu'une nationalité. « La science prononcera son jugement sur elle ; si ce jugement lui est favorable, les hommes d'Etat ne devront pas plus le contester que les géomètres ne contestent le théorème du carré de l'hypothénuse. »

1. La préface de M. Véron nous apprend que M. N. est un jeune homme et que son livre est un livre de début. On ne le croirait pas à la masse des faits condensés par l'auteur et à la force de la pensée en mainte page.

Le malaisé est précisément d'arriver en ces matières à une certitude qui approche de celle des géomètres ou même de celle des physiciens et des naturalistes. C'est là du moins l'opinion habituelle. Tout en posant les bases de la sociologie, ses fondateurs, les Comte et les Herbert Spencer, ont prévu de quelle difficulté il serait d'asseoir sur des séries de faits observés et incontestables la science nouvelle, et notamment combien il faudrait se défier de l'analogie apparente des phénomènes sociologiques et des faits biologiques dans les conclusions qu'on voudrait tirer de leur comparaison¹.

Cette objection n'arrête pas M. Novicow. Les sociétés, pour lui, sont des organismes et dès lors tombent sous les lois de la biologie. Aux différentes phases de leur évolution, elles offrent tous les mouvements primaires de l'être vivant ; elles se nourrissent, s'accroissent, se reproduisent, sentent et pensent ; puis, passant aux mouvements du 2^e degré, elles luttent pour l'existence : « Seulement, en matière sociologique, l'enchevêtrement des faits est presque inextricable ; il faut considérer un très grand nombre de facteurs à la fois. » Tout en se défendant d'écrire un traité de sociologie, l'auteur croit devoir passer en revue la plus grande partie de ces facteurs et les comparer aux phénomènes analogues de l'évolution des êtres vivants. Le point de départ est la *horde*, la tribu rudimentaire, et le point d'arrivée, la *nationalité* qui est présentée comme l'épanouissement de l'association parvenue à l'âge adulte, pourvue de tous ses organes physiologiques, intellectuels et moraux, et destinée à vivre d'une vie autonome. Plus de la moitié du volume de M. N. est consacrée à cet examen, et, malgré les objections que soulève sa méthode, on ne peut nier l'ingéniosité de plusieurs des analogies qu'il établit et des conclusions qu'il en tire.

Dans les chapitres consacrés à la lutte pour l'existence entre les groupes sociaux rapprochée du *struggle for life* des individus, lutte où les groupes les mieux doués triomphent, l'auteur, montre, par une série de considérations assez subtiles, la conscience des sociétés subsistantes s'élevant constamment, et par suite, à mesure que la complexité de leur organisation augmente, les sociétés elles-mêmes plus près de comprendre l'accord de leur intérêt particulier avec l'intérêt général. De là M. N. tire pour l'avenir des espérances de paix. Si le tigre, dit-il, était conscient que son intérêt est de servir l'homme, il ne le menacerait plus et lui obéirait. « La subordination hiérarchique des organismes individuels et collectifs les moins aptes aux organismes individuels et collectifs les plus aptes, c'est la justice dans la nature ». C'est aussi la justice dans l'humana-

1. « Comte, dit M. de Roberty (*Sociologie*, p. 148), observe que les différences entre le mode individuel et le mode collectif de l'existence organique, sont profondes et tout aussi nombreuses pour le moins que les points de contact. » — « L'organisme social, dit Herbert Spencer, n'est comparable à aucun type particulier d'organisme individuel animal ou végétal. Je me suis servi d'analogies péniblement obtenues, mais seulement comme d'un échafaudage qui m'était utile pour édifier un corps cohérent d'inductions sociologiques. » (*Sociologie*, trad. fr. II, p. 191).

nité, la seule du moins qu'il nous soit donné d'atteindre ici-bas, et c'est celle que l'histoire se charge de réaliser. L'homme qui, seul parmi les animaux, parvient à la conscience des lois de la nature, peut appliquer cette conception à ses besoins, et par là fonder une politique internationale rationnelle.

M. N. arrive ainsi au cœur même du sujet qui sert de titre à son ouvrage. La nationalité, dernière et définitive étape de l'évolution des groupes sociaux, n'est pas l'État politique tel qu'il résulte du processus historique; l'État exerce une influence considérable sur la formation de la nationalité, mais ce sont choses qui restent distinctes.

Comment l'observateur politique, en face d'un groupe social, reconnaîtra-t-il s'il est en présence d'une nationalité, ou d'un État, ou des deux confondus, et, pour cela, comment définira-t-il chacun d'eux? Pour l'État, la chose est simple: l'unité de gouvernement le constitue. Mais, pour la nationalité, la chose est moins aisée. M. N. essaye plusieurs définitions, sans parvenir à un résultat satisfaisant. Voici une de ses formules: « Les frontières de la nationalité sont déterminées par l'unité de circulation vitale », d'où un rapport étroit et facile à apercevoir entre le corps vivant et le corps social. Mais, après avoir posé cette définition, l'auteur se demande où s'arrête la circulation. Le degré d'intensité des relations entre les hommes varie à l'infini. « Quel est le degré de relations indispensable pour constituer l'unité de circulation vitale? Voilà ce qu'il est très difficile de dire. » Le sang, la race, la langue, la religion, offrent autant de difficultés si l'on y cherche des indices absolus de la nationalité. M. N. ne la cache pas. Cependant il ne se décourage point, et après avoir déclaré « qu'il est impossible de dire quand et où commence une nation », il suppose néanmoins les nations existantes comme des unités incontestables, et il cherche à établir leurs droits.

Leurs droits: ils ne se confondent pas, nous venons de le voir, avec ceux des États où elles sont englobées. Parfois l'État est adéquat à la nationalité: ainsi en France, en Angleterre, dans l'Italie et l'Allemagne actuelles; mais, dans d'autres cas, l'État cherche à absorber plusieurs nationalités: l'Autriche, la Russie avec la Pologne; ou bien la même nationalité se trouve répartie entre plusieurs États: la Grèce ancienne, l'Italie et l'Allemagne avant leur unité, les Slaves d'aujourd'hui. De là des différences considérables dans les conditions d'existence de ces peuples. Les uns sont pourvus d'une centralisation définitive, d'une capitale où vient aboutir et d'où reflue tout leur système nerveux et intellectuel, d'une affinité stable entre les molécules composantes qui les relie en une indestructible unité. Les autres, au contraire, sont toujours prêts à se dissoudre: la circulation vitale se fait mal entre des organes rapprochés par la force, mais hétérogènes; là où deux ou plusieurs nationalités constituent le même État (comme en Autriche) des conflits surgissent perpétuellement entre ces éléments rivaux, des influences hostiles se nuisent mutuellement et empêchent cette formation d'un

centre unique, surtout intellectuel, qui répond à l'existence du cerveau dans l'être vivant. Lorsque, par contre, un Etat unitaire s'est adjoint une nationalité mûre pour l'indépendance, la paix et la stabilité sont également bannies de l'association : l'élément hétérogène trouble constamment l'existence des autres membres, et l'Etat conquérant risque sa sécurité en abusant de sa force pour retenir le groupe qui veut se séparer. Exemples : Russie et Pologne, Allemagne et Alsace-Lorraine. Enfin un groupe de populations qui n'a jamais su constituer une nation, peut tenir asservies des nationalités trop faibles physiquement pour échapper à son joug, mais qui ne s'associeront jamais au vainqueur qui s'impose à elles (tels les Turcs à l'égard des Grecs, Serbes, Roumains tant qu'ils les ont assujettis, tels encore ces mêmes Turcs vis-à-vis des populations qui n'ont pu s'affranchir de leur joug). Là la solution est toute indiquée : l'expulsion du groupe conquérant qui ne justifie pas sa domination par son aptitude à *nationaliser* et l'émancipation des peuples comprimés.

Sur beaucoup de points, la classification de M. N. est juste. Mais à quelle époque remonte la situation actuelle des états qu'il considère comme devenus de véritables nations ? Depuis quand ces puissances qui nous apparaissent aujourd'hui indestructibles dans leur unité, sont-elles ce que nous les voyons et par quels moyens s'est réalisée cette unité inébranlable ? C'est ce que M. N. n'examine pas assez.

L'histoire est un cimetière de nationalités naissantes qui ont dû par la force des choses se fondre dans des groupes plus étendus, lesquelles ont défendues d'abord contre un danger extérieur, puis les ont absorbées. Ainsi se sont faites la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie. Il a fallu, pour les constituer, deux conditions : 1° un élément de groupement, un *cristallisateur*, assez fort à un moment donné pour faire la loi aux éléments particularistes ; 2° la crainte d'un péril commun qui a rapproché sous un commun drapeau, passagèrement d'abord, puis d'une façon permanente, des populations voisines par le territoire.

Dans cette constitution des états modernes, née du fer et du sang, combien de groupes ont disparu qui, à un moment de l'histoire, ont semblé tout aussi aptes à nationaliser que les nations opprimées d'aujourd'hui ! Provençaux, Gascons, Bretons, Toscans et tant d'autres n'étaient-ils pas clairement désignés il y a quelques siècles pour constituer des centres indépendants ? Ils ont, par l'effet d'une sorte de loi dynamique, été sacrifiés à des conditions supérieures, et cela probablement au profit général de la civilisation, puisque un nouveau patriotisme, plus large et plus fécond, a remplacé leur ancien particularisme et les a reliés étroitement à une portion plus vaste de l'humanité dans laquelle ils se sont fondus corps et âme : mais pensera-t-on qu'au moment où ils défendaient leur indépendance, ces petits peuples ne se sentaient pas aussi sûrs de leur droit que tel ou tel groupe ethnique d'aujourd'hui ?

Appliquer une formule catégorique à la répartition future des populations entre les états européens, est à la fois contradictoire aux faits historiques et gros de dangers en même temps que d'injustices¹. La science, une science imparfaite, a déjà sur ce terrain semé bien des germes de conflits : on a créé des droits à la race, à la langue, à la religion. Puis les progrès de l'investigation scientifique ont amené à nier la valeur absolue de chacun de ces criterium; aujourd'hui, sans pouvoir définir la nationalité, on voudrait proclamer qu'elle est aisée à reconnaître, pour peu que l'on soit de bonne foi.

C'est en partant de cette affirmation que M. N. établit péremptoirement que dix-huit sociétés en Europe sont arrivées à la phase adulte de l'évolution sociale (ni les Belges ni les Suisses n'en font partie étant des états et non des nationalités); il indique même l'âge approximatif de chacun de ces êtres sociaux : l'Allemagne a 27 ou 28 ans, l'Angleterre 35 ans, la France 40 ou 45, la Russie 19 ou 20 ans. Ces dix-huit nationalités sont loin d'être pourvues de leurs moyens d'existence définitifs; celles du rameau latin et germanique qui s'approchent le plus de l'équilibre permanent, n'y sont pas encore complètement parvenues; il manque le Trentin et la Corse à l'Italie, les provinces de l'Autriche à l'Allemagne, la Transylvanie à la Roumanie, etc... Quant aux nations Slaves, elles ont tout à obtenir : la Pologne est coupée en trois tronçons : les Tchèques gémissent sous le joug autrichien; sur sept millions de Serbes (y compris les Croates) deux millions à peine sont indépendants, les autres sont asservis par les Turcs et les Hongrois.

Il est inutile de poursuivre plus loin cet examen; toute la carte de l'Europe est à refaire, si l'on veut se conformer aux suggestions de l'auteur, et on voit à quelle nouvelle mêlée de peuples nous sommes près d'assister, avant qu'il en résulte l'indépendance définitive et complète des 18 nationalités européennes. « Souhaitons, s'écrit M. N. en présence de ces terrifiantes perspectives, souhaitons que les enseignements de la sociologie puissent se répandre rapidement. Ils épargneraient des flots de sang à notre génération. Ils tireraient l'Europe de cet affreux accablement qui pèse d'un poids si lourd sur nos âmes, qu'il fait prendre en dégoût jusqu'à notre existence elle-même. »

Mais ne faut-il pas voir le danger là où M. Novicow place le remède? N'est-il pas à craindre qu'une sociologie incomplète, trop ambitieuse et hâtive en ses conclusions, ne contribue à jeter l'Europe dans de terribles complications d'où pourrait naître tout autre chose que le pacifique équilibre de nationalités qu'on rêve?

« Le système des grandes puissances, écrivait récemment M. Lavisse, parce qu'il a été porté à la perfection, est près de la décadence. » Nous ne serons pas aussi affirmatif : mais rien ne prouve que la division de l'Europe en états antagonistes renferme l'avenir de notre civilisation, ni surtout

1. C'est, on s'en souvient, la conclusion de M. E. Renan dans sa belle conférence sur cette question « Qu'est-ce qu'une nation? »

que le mouvement des idées et des mœurs et les changements qui en résultent dans les institutions politiques, ne doivent modifier singulièrement les conditions de coexistence des divers groupes sociaux juxtaposés ou entremêlés. Déjà la Suisse et même l'Autriche constituent à ce point de vue d'intéressants exemples. Le système de coordination qui a cimenté la fédération des Etats-Unis d'Amérique, est encore plus différent de ceux qui ont produit en Europe presque toutes nos unités nationales. Il y a là un champ d'études essentiel et fécond pour la sociologie; peut-être pourrait-elle en déduire scientifiquement une politique qui, mieux que celle des nationalités, devrait assurer la paix de l'Europe.

Eugène d'EICHTHAL.

355. — *Cours supérieur de Grammaire française à l'usage de l'Enseignement secondaire*, par A. BRACHET et J. DUSSOUCHET. Paris, Hachette, 1888. In-8, 500 p.

On dit partout, et je le crois puisque j'en ai trop de preuves, que les écoliers d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois. Je ne veux pas rechercher, ni même aborder les causes de cet abaissement des études classiques; en tout cas, ce n'est pas la faute des maîtres qui s'appliquent plus que jamais à faire pour leurs élèves d'excellents ouvrages, ni celle des éditeurs qui les publient dans le format le plus agréable, sur beau papier, et avec des caractères d'une admirable netteté : témoin cette nouvelle grammaire de MM. Brachet et Dussouchet. Nous voilà bien loin de ces vieilles publications classiques dont la librairie Delalain a gardé encore quelques vénérables échantillons. Je me souviens que nous en arrachions des feuilles qui nous tenaient lieu d'excellent papier buvard.

Il est très difficile de faire une bonne grammaire française, surtout pour les classes supérieures. On risque d'être trop simple ou trop savant, par conséquent d'ennuyer ou de ne pas être compris. Ce double écueil, MM. B. et D. ont su l'éviter. Ce cours étant destiné à des jeunes gens de 15 à 18 ans, ils en ont banni la forme purement didactique; ils ont voulu faire et ont fait une véritable histoire de notre langue et des diverses évolutions de la syntaxe française. Il fallait donc nécessairement commencer par un peu de philologie; c'est pourquoi l'Introduction contient : 1° une histoire détaillée de la langue française, et quelques notions indispensables sur les principaux dialectes; 2° une étude complète sur les doublets; 3° l'histoire de l'orthographe avec les changements qu'elle a subis et ceux qu'elle devrait subir. Ces trois chapitres sont très succincts, et pourtant rien de ce qui était nécessaire n'a été passé sous silence. Il me semble aussi que tout y est très clair, et qu'on ne saurait résumer avec plus d'exactitude, d'une façon plus substantielle, les travaux de la philologie moderne. Les trois autres parties qui suivent l'Introduction, la Phonétique, la Lexicologie, la Syntaxe, sont

traitées avec la même netteté : en enseignant eux-mêmes, MM. B. et D. ont appris à être clairs et méthodiques. Leurs définitions, comme il convient dans un ouvrage de ce genre, sont exactes, précises, et faites en des termes connus : on voit qu'ils se sont plus préoccupés d'être intelligibles que de paraître savants. Cela ne veut pas dire que la science soit absente de cette grammaire. Le commentaire historique, imprimé en petit texte, qui accompagne dans la Syntaxe « chaque groupe de règles et compare l'usage ancien à l'usage moderne », démontre amplement que MM. B. et D. connaissent à fond le vieux et le moyen français. Rien n'est plus instructif que ces rapprochements, que ces comparaisons de la langue de nos pères avec celle que nous parlons aujourd'hui. Remonter ainsi aux sources, opposer l'antiquité à la mode, c'est, disait Joubert, piquer et réveiller le goût. C'est encore la meilleure façon de nous montrer aux yeux jusqu'à quel point l'ingéniosité des grammairiens s'est donné carrière pour établir trop souvent des règles qui ne reposent que sur le caprice et la fantaisie. Aussi j'approuve fort MM. Brachet et Dussouchet de n'avoir pas trop insisté sur les subtilités grammaticales, et sur ce que l'on a appelé fort justement les *chinoiseries* de l'orthographe.

Cette grammaire finit par un chapitre intitulé « Notions de Prosodie. » Il est bon que nos élèves connaissent la structure et le mécanisme du vers français, mais qu'ils aient toujours présent à l'esprit ce proverbe espagnol : « Il faut être bien sot pour ne savoir pas faire deux vers, et bien fou pour en faire quatre ».

A. DELBOULLE.

356. — **Notices sur d'anciens membres de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève**, par Charles LE FORT. Réimprimé à l'occasion du cinquantième de la Société 2 mars 1888. Genève, imprimerie Jules Guillaume Fick, in-4 de 80 p.

M. Le Fort a eu la généreuse et pieuse pensée de réunir en un volume, dont je n'ai pas à louer la bonne mine — le nom de l'imprimeur m'en dispense — des notices qu'il avait eu l'occasion de consacrer à d'anciens confrères. Le recueil commémoratif renferme les éloges d'Edouard Mallet (1805-1856), qui s'occupa si activement de statistique, de jurisprudence et d'histoire ; de Pierre Odier (1803-1859), qui fut surtout un savant jurisconsulte ; de Georges Mallet (1787-1865), auteur de *Genève et les Genevois*, du *Tour du lac Léman*, de *Bonivart à Chillon* ; du docteur J.-J. Blumer (1819-1875), à la fois jurisconsulte et historien ; de Louis Sordet (1795-1878), l'infatigable archiviste ; enfin d'Amédée Roget (1825-1883), un des meilleurs de tous les historiens de Genève. Les trois premiers éloges et le dernier (qui est un compte-rendu du tome VII de l'*Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade*), sont extraits du *Journal de Genève* ; le quatrième est la reproduction

d'une brochure spéciale imprimée en 1875; le cinquième est tiré du tome XX des *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire. M. Le Fort a rendu hommage, avec autant de simplicité que de cordialité, aux six vaillants travailleurs dont il a été le confrère et l'ami, et, en lisant les pages où il loue leur vie et leurs œuvres, on éprouve une égale estime pour eux et pour leur biographe.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. GAZIER a fait tirer à part la *lettre inédite* de Racine qu'il avait publiée, avec une introduction et des notes, dans le n° du 15 juin de la « Revue internat. de l'enseignement ». Cette lettre qu'il a trouvée transcrite dans les *Mémoires* manuscrits de Godefroi Hermant, a été adressée par Racine à M. d'Andilly, le 26 janvier 1659. Le jeune homme raconte qu'accompagné de Thomas Du Fossé, il est allé assister à une petite fête donnée par les jésuites dans une église; cette lettre, vive, alerte, malicieuse, mérite, dit M. Gazier, de figurer à la suite des dix-huit *Petites lettres*.

— *La jeunesse de Calvin*, tel est le titre d'un nouvel et très intéressant ouvrage par M. Abel LEFRANC (Fischbacher. In-8°, 228 p.). Disons, en attendant un compte-rendu plus complet, que le livre se compose de trois parties : I. *Les origines de Calvin*; II. *Les études de Calvin, séjour aux universités*; III. *Noyon et Genève*; d'appendices (légendes sur Calvin, la prison de Calvin, sur la famille de Calvin, Laurent de Normandie à Genève, etc.), des pièces justificatives, d'un index.

— Dans ses *Notes relatives à l'industrie d'Amiens à diverses époques* (in-8°, 6 p.), M. F. POUR réunit quelques documents sur l'histoire — qui n'existe pas encore — du commerce et de l'industrie d'Amiens. Il montre, entre autres points intéressants, que la ville était pourvue, sous le règne de Charles VI, d'une artillerie assez importante et qui servit dans la guerre contre les Anglais. Il prouve qu'Amiens ne se contentait pas à cette époque de fabriquer des engins de guerre, mais confectionnait des vêtements et des harnais, faisait avec les toiles du pays des tentes pour l'armée et des objets de campement de toute espèce, etc. Ces détails curieux seront bien accueillis de tous ceux qui étudient l'histoire de la France et en particulier de la Picardie au xiv^e et au xv^e siècle.

— La *Revue* a mentionné en son temps l'article du *Bulletin du bibliophile* de janvier-février 1886, sur *Une nouvelle lettre de Montaigne*. M. E. DU BOIS établit aujourd'hui que cette lettre n'est point de l'auteur des *Essais*, mais d'un homonyme, qui fut nain de la reine d'Espagne et vécut à la cour des derniers Valois (*Bull. du biblioph.*, 1888, pp. 128-131).

— M. CLÉDAT, avec le concours de MM. Lumière, de Lyon, entreprend la publication d'une *Collection de reproductions photolithographiques intégrales de manuscrits latins, français et provençaux*. Chaque volume sera précédé d'une introduction, qui sera confiée au savant le plus compétent. Les personnes qui désireraient recevoir régulièrement les prospectus de cette publication, afin de pouvoir souscrire en temps utile aux volumes qui leur conviendraient, sont priées de se faire connaître à M. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juillet 1888.

M. Abel des Michels termine sa communication intitulée : *Une capitale des Huns en l'an 336 de notre ère, d'après les documents chinois.*

M. d'Arbois de Jubainville communique une note intitulée : *De l'emploi des bijoux et de l'argenterie comme prix d'achat en Irlande dans le haut moyen âge.*

M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye, a signalé à l'attention de M. d'Arbois de Jubainville un vieux bijou d'origine irlandaise. C'est un bracelet d'or qui paraît trop lourd pour avoir pu être porté ; on suppose qu'il avait été fondu pour être employé comme monnaie. En effet, on a ailleurs d'autres traces de cet emploi des bijoux. Un manuscrit irlandais du ix^e siècle contient la notice d'une vente où le prix d'achat comprend : un collier du poids de trois onces, une roue d'or et une tasse d'argent. Cet acte est sans doute antérieur à l'introduction du monnayage en Irlande ; mais il est postérieur à l'époque primitive où les prix de vente consistaient en femmes esclaves et en bêtes à cornes.

M. Jules Baillet, membre de la mission archéologique française au Caire, lit une notice sur quelques textes grecs relatifs à l'histoire des Blémyes.

Les Blémyes sont un peuple de l'ancienne Ethiopie. Dans ce qu'on savait jusqu'ici de leur histoire, il ne paraissait pas qu'ils eussent jamais subi l'influence grecque, ni que le christianisme eut pénétré parmi eux. Ces deux faits nous sont révélés par les documents qu'étudie M. Baillet ; ce sont des actes en langue grecque qui proviennent de Gébelen, dans la Haute-Egypte, et qui appartiennent aujourd'hui au musée de Boulaq. Il y est question du gouvernement de l'île de Tsnaré ou Tensir, île sainte consacrée à Osiris, comme Philé à Isis. On y lit le nom d'un roi d'Ethiopie inconnu jusqu'ici, nommé Kharakhen.

M. Théodore Reinach lit un mémoire intitulé : *les stratèges sur les monnaies d'Athènes.*

Les monnaies athéniennes du nouveau style, du iv^e au i^{er} siècle avant notre ère, portent des noms de magistrats sur l'interprétation desquels les avis sont partagés. Les uns y ont vu des archontes, les autres de simples officiers monétaires. M. Th. Reinach repousse également ces deux opinions. Selon lui, les noms qu'on inscrivait sur les monnaies étaient ceux des deux premiers stratèges de la République. Ces magistrats avaient entre les mains le gouvernement effectif de l'Etat athénien, où ils occupaient une place analogue à celle des consuls à Rome.

M. Delaville Le Roulx lit une étude sur les origines de l'ordre Teutonique. Le berceau de cet ordre fut un hospice allemand établi à Jérusalem. M. Delaville Le Roulx a découvert aux archives des Bouches-du-Rhône deux bulles de Calixte II, de 1143, qui prouvent que cet hospice était, à l'origine, subordonné à l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : VALENTIN-SMITH et C. GUIGUE, *Bibliotheca Dumbensis* ; — par M. Weil : NOLHAC (P. DE), *les Correspondants d'Alde Manuce, matériaux nouveaux d'histoire littéraire* ; — par M. Maury : CHARNAY (Désiré), *Une princesse indienne avant la conquête, roman historique* ; — par M. de Barthélemy : LA NOË (le lieutenant-colonel G. DE), *Principes de la fortification antique, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croisades.*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 27 juin.

M. de Baye communique des dessins de carreaux émaillés du xiv^e siècle récemment découverts à Reims.

M. Nicaise présente un sceau trouvé par lui à Fontaine-sur-Cool (Marne).
DUCHEUNE.

Séance du 4 juillet.

M. Letaille présente des photographies de sculptures de l'époque romaine, récemment découvertes à Philippeville. M. Babelon lit un mémoire sur les monnaies d'or d'Athènes.

M. Vauvillé communique une étude sur l'oppidum gaulois de Saint-Thomas, Aisne. M. de Villefosse communique des notes sur des inscriptions de Ténès, recueillies dans la correspondance de Berbrugger ; il annonce ensuite la découverte d'un certain nombre d'objets antiques au fond d'un puits romain à Nérès.

M. Mowat présente une plaque de bronze trouvée au Hiéruple, près Saint-Avoid. C'est une tablette votive percée de trous. M. Mowat pense que dans ces trous étaient serties des médailles représentant les divers membres de la famille impériale en l'honneur de laquelle la tablette était dédiée.
DUCHEUNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31

— 30 juillet —

1888

Sommaire : 357. DE LANDBERG, *Critica arabica*. — 358. M. MAYER, Titans et Géants. — 359. WLASSAK, La procédure formulaire chez les Romains, I. — 360. U. CHEVALIER, Sources historiques du moyen-âge. — 361. DELABORDE, Charles VIII en Italie. — 362. JURIEU DE LA GRAVIÈRE, Chypre et Lépante. — 363. AAGAARD, La France et l'Ecosse, 1536-1560. — 364. A. DESJARDINS, Les sentiments moraux au XVI^e siècle. — 365. SOURIAU, La versification de Molière. — 366. Schopenhauer, Le monde comme volonté et représentation, trad. par BURDEAU, I. — 367. Ed. de HARTMANN, Problèmes modernes. — 368. Ed. BRISSAUD, Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, la physiologie et la médecine. Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

357. — *Critica arabica*, par le comte Carlo de LANDBERG. Fasc. I et II. Leyde, E. J. Brill, 1887-88.

Dans la publication qu'il a entreprise sous ce titre de *Critica arabica*, M. le comte de Landberg s'est proposé de passer en revue tous les travaux en langue arabe qui se publient en Europe et d'en faire la critique « sans arrière-pensée, sans amertume et sans parti pris », c'est lui-même qui se sert de ces expressions dans un très bref avant-propos. Des deux fascicules qui ont paru jusqu'à ce jour, le premier est consacré à l'examen des ouvrages suivants : El-Hamdani's Geographie de M. D. H. Müller, Ibn-el-Faqih de M. J. de Goeje. El-Ia'qûbi de M. Th. M. Houtsma et Mekkanische Sprichwörter de M. C. Snouck Hurgronje; quant au second fascicule, il ne contient que l'appréciation de diverses œuvres d'Ousâma Ibn Mounqid, éditées par M. H. Derenbourg.

Ainsi qu'il le dit (fasc. I, pp. 32 et 33), et sur ce point, je suis complètement d'accord avec lui, M. C. de L. pense que l'éditeur d'un texte arabe doit corriger toutes les fautes qui peuvent être attribuées à l'ignorance ou à la négligence du copiste sans qu'il soit besoin de les noter en manière de variantes, mais j'estime que sa théorie est par trop inflexible quand il exige qu'on s'en tienne toujours aux dictionnaires indigènes ou aux glossaires européens si l'on n'a pas à sa disposition une rédaction autographe ou une copie émanée d'un scribe consciencieux et docte. Sans aucun doute il faut y regarder à deux fois lorsqu'on rencontre un mot nouveau ou une forme nouvelle, mais du moment que le sens est clair et ne prête à aucune double interprétation, est-il bien dangereux de supposer que le copiste ne s'est pas trompé et que c'est le dictionnaire qui est en défaut? Je ne le crois pas et l'orthographe chez tous les peuples étant chose fragile et variable, je ne vois aucun inconvénient à noter ces modifications, au risque même de commettre quel-

quefois des erreurs. Faudrait-il en français, par exemple, si l'on éditait un ouvrage moderne, rejeter le mot *septennat*, parce qu'il ne figure dans aucun dictionnaire, et cela, parce que le copiste serait peu instruit et commettrait de nombreuses fautes d'orthographe ou autres; il me semble que ce serait un peu exagéré.

M. C. de L. lit avec grand soin les ouvrages qu'il apprécie; il note au fur et à mesure qu'il les rencontre, toutes les fautes qui frappent ses yeux et il propose presque toujours une leçon meilleure que celle qui a été adoptée. Mais en ne groupant point ensemble les fautes de même importance et en laissant figurer au même plan dans sa liste les erreurs légères et celles qui sont grossières, M. de L. oblige le lecteur à établir lui-même cette classification et ne lui permet ainsi de se faire une opinion exacte sur la valeur d'une édition qu'avec un certain effort. Il ne lui en eût pas coûté beaucoup plus de faire ce travail qui aurait permis au lecteur moins savant que lui de juger plus sûrement le travail critiqué. La plupart des lecteurs, sinon tous, auraient aussi préféré qu'aucune personnalité ne vînt faire tache dans une œuvre excellente et d'un caractère purement scientifique.

Si j'ai reconnu que le plus grand nombre des corrections proposées par M. de L. sont exactes, il n'en faut pas conclure que je les accepte toutes sans réserves. Je dépasserais le cadre des articles de cette Revue, en discutant tous les points controversés; je me contenterai donc d'en signaler quelques-uns qui me paraissent plus spécialement contestables. Dans le fasc. I, p. 19, M. de L. reproche à M. de Goeje et à bon nombre de savants d'écrire le mot *chayhan*¹, sans donner un *kursî* au *hamza*. Si l'on en juge par l'analogie, l'orthographe de M. de Goeje me paraît être la bonne : en effet, le *hamza* final précédé d'une lettre quiescente ne doit jamais avoir de *kursî* et l'on ne saurait considérer l'alif orthographique du tanouïn comme faisant cesser le *hamza* d'être final. M. C. de L. n'écrit-il pas lui-même *djozhan* sans *kursî* pour l'alif, ainsi que le fait Fluegel dans son édition du Coran, S. II, v. 262 et S. XLIII, v. 14. Fluegel, qui avait sûrement à sa disposition d'excellents manuscrits, orthographie de même sans *kursî* *souhan*, S. IV, v. 110, 122, etc., *ridhan*, S. XXVIII, v. 34. Il est bien vrai qu'il écrit *khiithan* S. XVII, v. 33 avec un *kursî*, mais alors il supprime l'alif orthographique. Ce qui a amené une confusion à ce sujet parmi les Arabes eux-mêmes, c'est que dans les mots comme *khiithan* et *chayhan* l'alif orthographique est joint dans l'écriture à la lettre qui précède, tandis que dans les autres mots cités plus haut l'alif restait isolé par suite d'une particularité purement graphique. Je m'appesantirai pas davantage sur cette discussion presque byzantine et terminerai en relevant deux ou trois légères erreurs contenues dans le fasc. II. Page 6, dernière ligne : *mohayasa* signifie révolte; page 15, l. 19 : il faut lire *fa'alta hama* (c'est mal ce que tu as

1. N'ayant point de caractères arabes à ma disposition, je suis obligé de me servir d'une transcription. Je représente le *hamza* par *h*.

fait. L'atabek ne te dira-t-il pas, etc...). Ibid. l. 23 : je lis *iqâmatî* avec le suffixe de la première personne, le copiste négligeant souvent d'écrire les lettres de prolongation. Page 16, l. 14 : il y a ici, je crois, une simple erreur typographique. Il faut lire les deux verbes *ânada* et *châqaga* à la III^e forme verbale et à l'aoriste; on ne peut les lire tous deux au prétérit et à la VI^e forme, comme l'indiquerait la leçon du copiste, etc. Ces légères taches que je signale et quelques autres d'aussi peu d'importance qu'il est inutile de faire figurer ici, n'ôtent rien au mérite du travail de M. de Landberg qui, sauf dans ses personnalités, justifie les termes dans lesquels il l'a conçu.

O. HOUDAS

358. — *Die Giganten und Titanen in der Antiken Sage und Kunst*, von Maximilian MAYER. Berlin, Wiedmann, 1887. In-8, 414 pp. 2 planches.

Les manuels de mythologie grecque ne traitent qu'en passant, et d'ordinaire à propos de la Théogonie hésiodique, l'histoire des Titans et celle des Géants. Ces deux intéressantes familles mythologiques, sur lesquelles les sculptures de Pergame ont, dans ces dernières années, ramené l'attention, méritaient une étude spéciale, qu'il faut savoir gré à M. Max. Mayer d'avoir entreprise.

L'ouvrage est composé de deux parties. Les mythes sont étudiés d'abord, les monuments ensuite. Nous ne reprocherons pas à l'auteur cette division, qui semble rompre l'unité de la composition : elle lui a permis d'être complet. En ce qui est des légendes, il examine d'abord les fables qui concernent les Géants; puis celles qui ont rapport aux Titans et à la Titanomachie; enfin la Gigantomachie. On ne s'étonnera pas de ce plan, si l'on songe que la Gigantomachie, dont on ne trouve pas de traces avant le VI^e siècle, devait nécessairement être étudiée après la Titanomachie dont elle est une imitation, tandis que la conception même des Géants paraît plus ancienne que le mythe des Titans. L'auteur a donc suivi l'ordre chronologique.

Il a étudié les sources avec un tel soin qu'il serait difficile de le prendre en défaut et que l'on ne peut être en désaccord avec lui que sur quelques points d'interprétation. Mais pourquoi n'a-t-il presque rien dit¹ au sujet d'Orion? Sans doute Orion ne peut être complètement assimilé aux Géants tués et détruits par les Olympiens, puisqu'après sa mort, il vit dans le ciel sous la forme d'une constellation. Mais, comme les Géants, il est γγγενής et de taille énorme². Comme eux, il entre en lutte avec des divinités : il provoque Artémis, qui le perce de ses flèches³. On ne voit donc pas pourquoi M. M. a renoncé à parler de la

1. Il n'en parle qu'en passant, p. 41.

2. Apollod. l. 4, 3.

3. De même, l'épouse d'Orion, Sidè, est précipitée dans l'Hadès par Héra, avec qui elle avait prétendu rivaliser pour la beauté (Apollod. *ibid.*).

légende très curieuse d'Orion. D'une façon générale, il est permis de regretter qu'il ait limité trop rigoureusement son sujet, et qu'il n'y ait pas fait entrer, avec les Titans et les Géants proprement dits, tous les êtres gigantesques de la mythologie grecque.

La seconde partie ne tient pas toutes les promesses du titre de l'ouvrage. On y chercherait vainement la mention des monuments relatifs à Cronos et à Rhéa, à Prométhée et à Atlas, qui pourtant sont de race titanesque. Il est évident que, dans le mythe des Titans, l'auteur a résolu de s'en tenir aux éléments qui ont fourni la matière de la Titanomachie, de la Gigantomachie surtout, car la première n'est représentée dans l'art que par l'épisode du combat de Typhon contre Zeus. S'il a volontairement restreint son domaine d'étude, du moins l'a-t-il exploré avec le plus grand soin. On imaginerait difficilement un catalogue plus méthodique, des énumérations plus complètes, des descriptions plus exactes. Après un chapitre consacré aux monuments signalés par les anciens, mais aujourd'hui perdus, et un autre qui a pour objet les représentations de Typhon, l'auteur étudie les gigantomachies les plus anciennes, et ensuite les vases attiques, si riches en images de ce genre¹. Une série postérieure est formée par les monuments où l'on voit les dieux, montés sur des chars ou à cheval, dirigeant d'en haut leurs armes vers les Géants qui se meuvent dans un plan inférieur. L'œuvre principale de cette série est la belle amphore du Louvre, publiée et étudiée par M. Ravaisson dans le quatrième fascicule des *Monuments grecs*. Vient ensuite la description des sculptures (Parthénon, Ilion novum, autel de Pergame) et des monuments de basse époque et de petite dimension : miroirs, gemmes, monnaies.

L'ouvrage est accompagné de deux planches. La première reproduit, avec un bas-relief de bronze, provenant de l'Étrurie, un fragment de vase à figures noires, déjà publié dans l'*Éphéméris archéologique* d'Athènes (1886, VII, 1). La seconde, faite d'après un dessin dont M. Mayer se déclare peu satisfait², nous donne un vase d'Orvieto, où l'on voit Bacchus combattant un Géant, avec l'aide des Satyres. Ces planches font désirer d'autres représentations. Quelques figures au simple trait, dans le genre de celles qu'on trouve à la page 395, eussent été utiles pour fixer, au moyen des yeux, dans l'esprit du lecteur, les scènes les plus caractéristiques de la Gigantomachie. La partie des *Bildwerke* eût été ainsi plus intéressante, plus vivante. Quoiqu'il en soit, ce travail si exact, si approfondi sur un sujet qui jusqu'alors n'avait été traité qu'incomplètement, rend aux études d'archéologie grecque un incontestable service.

P. DECHARME.

1. Le chapitre consacré aux vases attiques n'a pas moins de 60 pages.

2. P. 324, note 105.

359. — Moriz Wlassak. *Römische Prozessgesetze*. Ein Beitrag zur Geschichte des Formularverfahrens. Erste Abteilung. Leipzig, Duncker & Humblot, 1888. 1 vol. in-8, 276 p.

On connaît les ingénieuses études publiées sur la gestion d'affaires et sur l'édit prétorien par M. Wlassak, actuellement professeur à Breslau. Le travail que nous annonçons est une contribution à l'histoire des lois qui ont substitué, chez les Romains, la procédure formulaire à celle des actions de la loi.

Les dispositions de la loi *Æbutia* et des lois judiciaires, désignées sous le nom de *Juliae*, sont imparfaitement connues. Les renseignements directs que l'on possède sont peu nombreux. W. pense qu'on peut les compléter, à certains égards, à l'aide des indications fournies par les textes sur les *judicia legitima*. L'expression *judicium legitimum* désigne, en effet, d'après W., une instance organisée conformément à la procédure consacrée soit par la loi *Æbutia*, soit par les lois *Juliae*, suivant qu'il s'agit de la République ou de l'Empire. La première partie du travail de W., la seule qui ait été livrée à la publicité, a pour objet d'établir cette thèse. Ce n'est pas ici le lieu de suivre l'auteur dans les détails de son argumentation. Je me contenterai de signaler quelques-unes de ses conclusions sur un sujet où il y a encore une place assez grande pour les conjectures.

La distinction du *judicium legitimum* et du *judicium imperio continens* est jusqu'ici restée assez obscure. Elle a cependant une grande importance; M. Mommsen s'en est occupé dans plusieurs de ses travaux, sans arriver, semble-t-il, à une solution qui le satisfasse entièrement. La difficulté tient, d'après W., à ce que les auteurs modernes, en décrivant les pouvoirs du Préteur, s'attachent d'ordinaire à mettre en relief la faculté qui lui appartient de suppléer et de corriger la loi par son édit; on dirait qu'il a été institué tout exprès pour tourner la loi ou pour en paralyser les effets. On oublie que le Préteur était, en même temps, comme magistrat de l'ordre judiciaire, le gardien et le serviteur de la loi. C'est pour avoir méconnu le double aspect sous lequel il se présente, qu'on n'a pas réussi à rendre compte de la distinction du *judicium legitimum* et du *judicium imperio continens*. Ces deux sortes d'instances sont organisées par le Préteur, mais dans l'une il agit en exécution de la loi, dans l'autre en vertu de son *imperium*. Cette dualité de la procédure n'a rien d'étrange dans une législation qui admet la dualité de la propriété et la dualité des successions : il y a une procédure légitime et une procédure prétorienne, de même qu'il y a la propriété quiritaire et la propriété bonitaire, la succession légitime et la succession prétorienne.

La première loi qui ait réglementé les *judicia* est la loi *Æbutia*; elle a introduit, à une époque antérieure à Cicéron, une nouvelle forme de procédure. L'effet de cette loi a été, suivant W., de rendre facultatif l'usage des actions de la loi qui jusque-là était obligatoire. Les lois *Ju-*

liae ont définitivement écarté la procédure antique, sauf dans quelques cas où elle offrait des avantages que la procédure formulaire ne pouvait procurer. Les *duae Juliae* qui, d'après Gaius, ont supprimé les actions de la loi, ont été proposées par Auguste : ce sont les *leges privatorum* qu'il ne faut pas confondre avec la *lex publicorum* due également à cet empereur. Il y aurait eu trois lois *Juliae*, au lieu de deux suivant l'opinion commune. La première loi *privatorum* aurait réglé la procédure devant le Préteur urbain ; quant à la seconde, W. pense qu'elle a dû fixer la compétence des magistrats et la forme de la procédure dans les municipes et dans les colonies de citoyens romains.

Que les lois judiciaires d'Auguste aient été étendues à ces colonies, c'est une conjecture que j'ai moi-même proposée, il y a plusieurs années (*Mélanges d'arch. et d'hist.* de l'Ecole de Rome, 1881, p. 298). Elle me paraît confirmée par une inscription célèbre, gravée sur l'autel de Narbonne, et qui a sans doute échappé à M. Wlassak. Il y est dit que Auguste *judicia plebis decurionibus conjunxit*. Il s'agit ici de l'application à Narbonne de l'une des dispositions des lois judiciaires d'Auguste qui avait le plus d'intérêt pour les plébéiens : celle qui, élargissant le cadre des juges, avait conféré le pouvoir de juger à des citoyens d'un cens inférieur. Les plébéiens de Narbonne reçurent le pouvoir de juger concurremment avec les décurions ; peut-être leur réserva-t-on, comme à Rome, les affaires de minime importance.

Cette interprétation est, il est vrai, contestée ; mais les raisons d'ordre philologique qu'on a invoquées ne me semblent pas décisives. Le seul argument nouveau produit par M. Mommsen (*Corp. Inscr. Lat.*, XII, p. 531) est un texte de Sidoine Apollinaire, qui, on en conviendra, est peu probant pour fixer le sens du mot *judicia* au temps d'Auguste. L'expression *judicia plebis*, prise dans le sens d'instances confiées à des juges plébéiens, n'est pas inusitée : elle a son analogue dans celle de *judicia primae classis*, qu'on lit dans la lettre de Salluste à César (I, 7) et qui désigne les instances organisées devant les citoyens de la première classe. La construction de la phrase n'a d'ailleurs rien d'insolite : on rencontre une tournure semblable dans Gaius, IV, 172 (*actionis periculum alicui conjungere*). Cette interprétation, si elle est exacte, permet de fixer la date de l'extension des lois judiciaires d'Auguste à la colonie de Narbonne : c'est le 31 mai 764.

Edouard Cuq.

360. — **Répertoire des sources historiques du moyen âge**, par Ulysse CHEVALIER. Bio-bibliographie. Cinquième fascicule A-Z. Paris, bureaux de la Société bibliographique, 1888, in-4.

M. l'abbé Chevalier, en tête de ce cinquième fascicule qu'il intitule *Complément-Supplément*, rappelle que l'impression du premier volume du *Répertoire*, commencée en juillet 1876, a été achevée à la fin de

l'année 1883. Il ajoute que le public auquel s'adresse un tel travail « eût trouvé plus d'inconvénients que d'avantages à ce que l'auteur immobilisât ses recherches primitives, et se refusât de faire profiter son recueil des découvertes récentes et des publications nouvelles au fur et à mesure de leur apparition. D'autre part, comme il était inévitable, bien des ouvrages avaient échappé à ses investigations. Un *Supplément* devenait absolument nécessaire. » Dans ce supplément une plus large part a été faite aux périodiques anglais, italiens et hollandais. Le dépouillement des autres périodiques et la mention des monographies ont été poussés jusqu'à la date du 31 décembre 1886. L'auteur estime que la somme des ouvrages dépouillés s'est accrue d'un bon quart ¹.

Parmi les plus riches des nouveaux articles, on remarque les articles *Abailard* ², *Adrien IV*, *Sainte-Agnès*, *Albert-le-Grand*, *Alain*, les Papes *Alexandre III* et *IV*, *Alfred-le-Grand*, *Alphonse X*, *Saint-Ambroise*, *Amédée de Savoie VI* et *VIII*, *Améric Vespuce*, *Ammien Marcellin*, *Anne de Bretagne*, *Saint-Anselme*, *Saint-Antoine de Padoue*, *Arnaud de Brescia*, *Arnaud de Villeneuve*, *Arthur de Bretagne*, *Saint-Athanase*, *Attila*, *Saint-Augustin*, *Ausone*, *Saint-Avit de Vienne*, *Roger Bacon*, *Saint-Basile*, *Bayart*, *Bède*, *Saint-Benoît*, *Saint-Bernard*, *Boccaccio*, *Boece*, *Saint-Bonaventure*, *Saint-Boniface*, le Pape *Boniface VIII*, les *Borgia*, les *Cabot*, *Sainte-Catherine de Sienne*, *Sainte-Cécile*, *Charlemagne*, *Charles de Bourgogne*, nos rois *Charles V*, *Charles VII*, *Charles VIII*, *Chaucer*, le *Cid*, les papes *Saint-Clément* et *Clément V*, *Colomb* (Christophe), *Commynes*, *Compagni* (Dino), l'empereur *Constantin*, *Saint-Cyprien*, *Saint-Cyrille*, *Dante* ³, les deux *Saints-Denys*, *Saint-Dominique*, *Dürer* (Albert), *Eginhard*, *Saint-Eloi*, *Saint-François-d'Assise*, les empereurs *Frédéric*, *Froissart*, *Geneviève de Brabant*, *Gersen*, *Gerson*, *Godefroy de Bouillon*, les Papes *Saint-Grégoire* et *Grégoire VII*, *Grégoire de Tours*, *Gutenberg*, les empereurs du nom d'*Henri*, les papes *Honorius*, *Hus* (Jean), *Saint-Ignace d'Antioche*, *Innocent III*, *Jeanne d'Arc*, *Saint-Jérôme*, *Josèphe*, l'empereur *Julien*, *Léonard de Vinci*, *Saint-Louis*, *Saint-Martin de Tours*, *Origène*, *Saint-Paul*, *Pie II*,

1. Voir l'effrayante liste des *principaux ouvrages cités*, laquelle n'occupe pas moins de 40 colonnes (xxii-xxii). Les recueils académiques et les recueils périodiques de l'Europe sont là au grand complet.

2. La *Revue critique* est mentionnée là au sujet d'un compte-rendu de M. P. Viollet. Plus de cent autres citations de notre recueil se rencontrent dans le nouveau fascicule.

3. Cet article, comme l'article *Jésus-Christ*, se développe en sept colonnes. L'article *Jeanne d'Arc* fournirait de notables additions au curieux volume que vient de publier M. P. Lanéry d'Arc : *Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc* (Paris, L. Techener, 1888, in-8°). Une lettre encore inédite de Peiresc à Dupuy m'aide à relever dans le *Supplément* un petit péché d'omission : M. C. n'a pas songé, dans l'article sur le Pape Sylvestre II, à indiquer l'ouvrage d'Abraham Bzovius : *Silvester II, pontifex maximus* (Rome, 1629).

Pétrarque, Polo (Marc), Roland, Savonarole, Tertullien, Saint-Thomas-d'Aquin, Wiclef.

Le précieux *Répertoire* de l'abbé Chevalier a reçu déjà trop d'éloges pour que je joigne mon humble témoignage à tant d'autres des plus considérables et des plus autorisés. Je dirai seulement que si le second volume, « dont le travail préparatoire est terminé et qui pourra être livré à l'impression dans quelques mois, » égale, comme j'en ai la certitude, le mérite du premier, l'ouvrage prendra rang parmi ceux qui font honneur à l'érudition française.

T. DE L.

361. — **L'expédition de Charles VIII en Italie**, histoire diplomatique et militaire, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par H.-François DELABORDE, et illustré de 3 photogravures, 2 chromolithographies (et de 143 bois). Paris, Firmin-Didot, 1888, in-4 de viii-699 pages.

On a dit, dans la *Revue* ¹, à propos d'un livre de M. Müntz, l'origine des récentes études faites en France sur l'expédition de Charles VIII et l'influence de cet épisode sur les destinées de la Renaissance. Ne disposant aujourd'hui que d'une courte place, nous renvoyons le lecteur à ce compte-rendu. La partie artistique du travail a été déjà traitée par M. Müntz dans l'ouvrage intitulé : *La Renaissance en France et en Italie à l'époque de Charles VIII*, dont celui de M. Fr. Delaborde forme le digne pendant. M. D. s'est occupé exclusivement de l'histoire diplomatique et militaire de l'expédition de 1494, en la faisant précéder d'une introduction sur les origines des intérêts français en Italie. Ce sujet, si important pour l'Italie comme pour la France, n'avait jamais été étudié dans son ensemble avec l'ampleur et le détail nécessaires ; on est tenté de dire qu'il vient de l'être d'une façon définitive.

Dans la première partie du livre, celle que M. L. a consacrée à expliquer les vicissitudes de l'influence de la France en Italie, depuis saint Louis et Charles d'Anjou, le lecteur est parfois surpris de lui voir négliger certains détails qui donneraient de la vie et du pittoresque à son récit. On sent trop qu'il sacrifie au souci de l'ensemble et au désir d'atteindre au plus vite son sujet principal. Ces cinq premiers chapitres, un peu secs à la lecture, à cause de l'encombrement des faits, ne sont pas ceux qui ont dû coûter le moins de peine à l'auteur ². On remarquera celui qui est consacré à montrer comment Louis XI est devenu, par la seule force de sa diplomatie, l'arbitre absolu de l'Italie, et on regrettera avec l'historien que son fils ne se soit pas borné à conserver ce rôle, au lieu d'intervenir à main armée au delà des Alpes. A partir de l'avènement de Charles VIII, dès que s'éveillent dans l'es-

1. 1885, II, p. 51,

2. M. D. y a rencontré les travaux de deux de ses confrères de l'École française de Rome, M. Maurice Faucon et surtout M. Paul Durrieu.

prit du roi les premiers désirs de la conquête de Naples, toujours unis à ceux de la guerre contre les Turcs, tout le récit converge sur « l'Entreprise. » Dès le séjour à Lyon ¹, le livre, sans rien perdre de la sévérité de l'histoire, prend tout l'attrait d'une épopée. Négociations, intrigues de cour, préparatifs, puis marche triomphale de l'armée à travers l'Italie, villes ouvertes sans résistance, troupes ennemies disparaissant sans combattre, fêtes et tournois, voilà les épisodes du poème. La personne du jeune roi, à la fois hardi et sage, et occupé d'une pensée unique, voilà le lien des événements. L'intérêt va croissant jusqu'au dénouement; on suit cette armée française trahie par ceux-là même qui l'avaient appelée, menacée d'être écrasée avant de pouvoir repasser les Alpes, épuisée de marche et de fatigue, mais toujours disciplinée et confiante, et ne craignant pas de se mesurer avec les troupes trois fois plus nombreuses qui barrent la route; cette belle audace est récompensée, et la bataille de Fornoue ouvre aux vainqueurs le chemin de la patrie.

Le récit de M. D. est d'une minutie extrême; chaque renseignement est appuyé sur des documents sûrs, souvent inédits. Mais cette précision, qui donne une grande sécurité à l'esprit du lecteur, ne nuit pas à la composition générale. Les considérations morales sont fort rares, parce que les conclusions de cet ordre se dégagent naturellement de la narration et des faits. Ainsi, tout le livre met en relief, dans le caractère de Charles VIII, dont on a souvent médité, deux traits principaux, qui sont deux des grandes vertus d'un souverain, la volonté et la droiture. La loyauté de la politique française d'alors et l'esprit chevaleresque de l'homme qui la représente, prennent une valeur très grande en présence de la tortueuse diplomatie de la Péninsule, où Ludovic le More, la République de Venise, Alexandre VI, semblent rivaliser dans le mensonge et ne prêtent de serments que pour les violer. Cette bonne foi était si étrangère aux Italiens du ^{xv}^e siècle, qu'ils ne parvenaient pas à la comprendre et donnaient à l'attitude du roi les plus étranges interprétations. Chemin faisant, sur beaucoup de points, M. D. signale les erreurs des historiens précédents, contrôle les chroniqueurs italiens ou français, rectifie les dates, etc. Citons quelques exemples entre mille. L'auteur met en garde, à plusieurs reprises, contre les renseignements de Commines, dont la malveillance a souvent égaré le jugement ou la mémoire (pp. 161, 204, et *passim*). Il réfute l'accusation que des historiens italiens portent encore aujourd'hui contre Charles VIII, « d'avoir mis à sec les trésors d'art et les richesses réunies dans le palais Médicis » (p. 444). Il montre clairement quelle fut la conduite du roi à l'égard des Pisans, qui sollicitèrent en vain son appui dans leur révolte contre Florence, et combien les Florentins eurent tort de se méfier de cette affaire (p. 450 et *passim*). Il met à néant la légende de Piero di

1. Nous ne voyons pas cité le travail de Gonon, *Séjours de Charles VIII et de Louis XII à Lyon sur le Rosne*, Lyon, 1851, in-8°.

Gino Capponi, déchirant le projet de traité devant Charles VIII occupant Florence, et s'écriant : « Sonnez vos trompettes, sire, nous sonnons nos cloches ! » (pp. 372-375). On a quelque plaisir à voir réduire à de justes proportions les accusations abominables portées par les chroniqueurs vénitiens, par Sanuto tout le premier, contre la conduite des Français en Italie (pp. 560, 574, 655, et *passim*). Les compagnons de Charles VIII n'eurent décidément rien de commun avec ces « sauvages » dont la politique de la Ligue de Venise cherchait à effrayer les Italiens. Les fabricants de nouvelles à sensation sont pris par M. Delaborde en flagrant délit de contradiction et de calomnie ; il renvoie aux troupes suisses les excès, d'ailleurs fort rares, qui ont marqué la première expédition française et qui ne sont rien auprès de ceux dont le gouvernement vénitien se fit officiellement le complice (cruautés des Estradiots, p. 634). Il faut reconnaître aujourd'hui que les Français de 1494 ont traversé l'Italie et occupé Naples sans cesser de respecter les femmes et même les biens du vaincu ; ces conquérants — si pacifiques et si disciplinés que, suivant le mot d'un italien, « on aurait dit des religieux », — ont donné au monde, peut-être pour la dernière fois, le spectacle d'une armée de chevaliers. Quant à l'écrivain, qui a raconté leurs prouesses avec tant d'art et de critique, il a fait à tous égards œuvre d'historien ¹.

P. DE NOLHAC.

362. — *La guerre de Chypre et la bataille de Lépante*, par le vice-amiral JURIEU DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. (Paris, Plon, 1888, 2 vol. in-18, avec cartes).

M. l'amiral Jurieu de la Gravière continue ici l'histoire des guerres maritimes qui ensanglantèrent la Méditerranée pendant presque tout le xvi^e siècle ². En parlant, dans cette Revue, de quelques-uns des ouvrages précédents, nous avons eu l'occasion de rendre hommage aux mérites de l'auteur, et nous ne ferons que nous répéter en rappelant l'attention du lecteur sur l'agrément du style, la netteté de l'exposition, et la clarté du récit.

L'œuvre se divise en deux parties principales ; la conquête de Chypre par les Turcs, et la glorieuse campagne qui se termina par la bataille de Lépante. Presque dès le début, on voit Euldj-Ali ravageant l'Adriatique, écrasant la marine de Malte, forçant l'amiral San-Clemente à une fuite qui fut punie de mort ; nous assistons ensuite au désarroi des

1. L'illustration est intéressante ; l'iconographie y tient une grande place. Le buste de Béatrice d'Este, au Louvre (p. 271) vient d'être attribué par M. A. Venturi à Cristoforo Romano (*Arch. stor. dell'arte*, 1888, p. 51) ; on regrette l'absence d'une carte ; le curieux bois de Jacques Signot (1515), représentant l'Italie à vol d'oiseau, ne suffit pas pour suivre les opérations militaires.

2. Voir *Les Corsaires barbaresques et la Marine de Soliman le Grand, Doria et Barberousse, les Chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II*.

Vénitiens, à la rivalité de Doria et de Colonna, à la prise de Nicosie et de Famagouste, et aux barbares supplices par lesquels les Turcs se vengèrent des pertes que leur avait infligées l'héroïsme de la défense. La seconde partie nous montre les débuts de la croisade prêchée par Pie V, la discorde des alliés, et nous fait assister au succès final d'une campagne souvent compromise par des méfiances réciproques; la bataille de Lépante est décrite de main de maître, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un homme de mer tel que l'auteur, et les cartes jointes à l'ouvrage permettent de suivre les opérations jusque dans les plus petits détails.

Nous avons cependant quelques réserves à faire, en ce qui concerne le blâme infligé à l'alliance conclue entre la France et la Porte (I, p. 13; II, 192, 251, etc.) Nous avons déjà montré, ici même¹, combien cette combinaison politique fut rendue indispensable par l'ambition de Charles V, et nous eussions pu nous contenter de renvoyer le lecteur à la magistrale introduction de Charrière². La lettre de Charles IX à François de Noailles, citée par M. l'Amiral, est l'expression exacte de la vérité (II, p. 254) et démontre que les Valois n'eussent délaissé l'amitié du Grand-Seigneur que pour le jeter dans les bras de leurs pires ennemis³.

Les conséquences de la victoire de Lépante nous semblent moindres que M. J. de la G. ne nous les décrit; la puissance ottomane n'en subit qu'une bien courte éclipse; on chanta beaucoup de *Te Deum* en Espagne et en Italie, et ce fut tout. On ne saurait trop remarquer que ce fut précisément à partir de ce moment que l'Espagne abandonna la Méditerranée sans défense aux ravages des Reïs, et que le pavillon de l'Islam y flotta en maître. Moins de huit mois après la bataille, Euldj-Ali prend la mer avec deux cent cinquante galères mieux armées que jamais, fait reculer Colonna devant Cerigo, bloque Cattaro, ravage la Dalmatie; l'année suivante, il pille impunément la Sicile; en 1574, il reprend Tunis, et l'Espagne demande en vain la paix; en 1578, Hassan-Veneziano ravage les Baléares et les côtes; de 1585 à 1588, c'est au tour de la Corse, de la Sardaigne, et de tout le littoral de Gênes et de Barcelone; en même temps, Morat-Reïs pille celui d'Alicante; Dely-Ahmed, ceux de Naples, des États Pontificaux, des Iles, et de l'Espagne. Voilà des vaincus qui ne se ressentent guère de leur prétendu anéantissement⁴!

1. V. *Rev. crit.*, 1888, p. 133.

2. *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. xxii et suiv.

3. Nous sommes personnellement forcés de faire cette rectification; car M. l'Amiral, en nous faisant l'honneur de nous citer, à deux reprises différentes (I, 65, 66, et II, 155), avec une très bienveillante courtoisie, nous attribue une opinion qui n'est pas tout à fait la nôtre. Nous avons dit, en effet, que la réunion de l'Afrique du Nord en un seul empire eût pu faire courir à l'Europe de sérieux dangers; mais nous avons ajouté que cette épreuve lui fut épargnée par la sagesse des Valois, qui s'opposèrent toujours à la formation de cet Empire.

4. En vérité, ce qui tua la marine turque, ce fut l'ivrognerie de Sélim, la paresse et

Nous nous bornerons à ces observations, après avoir signalé à l'auteur quelques légères incorrections; *Oulouch Ali* traduit par *le maraudeur Ali*, alors que *Oulouch* n'est que la transcription vicieuse de *El Euldj*, le *renégat*: ¹ *Rossel*, dont le prénom est donné tantôt sous la forme de *Gaetano*, tantôt sous celle de *cayetano*; *Gabrio* et *Gabriel* Serbelloni; la présence d'Hassan-Pacha à la bataille de Lépante ². Mais ce sont là des vétilles, qui n'enlèvent presque rien au mérite très sérieux de la nouvelle œuvre de M. l'amiral Jurien de la Gravière.

H. D. DE GRAMMONT.

363. — O. H. AAGAARD. *Frankrig og Skotland. Fragmenter af de tvende Staters Alliancepolitik i Aarene 1536-1560*. Copenhague, And. Fred. Høst et fils, 1887, v-226 p. in-8.

Avant que les petits successeurs de nos grands et profonds politiques des x^v^e, xvi^e et xvn^e siècles eussent pris à tâche de favoriser la formation de grands États aux dépens des petites nations qui jouaient un rôle actif dans l'équilibre européen, la France trouvait facilement des alliés sur tous les points de l'Europe, et au nombre de ceux qui lui furent le plus utiles était l'Écosse, si bien placée pour tenir en échec les successeurs d'Édouard III, longtemps maîtres de la moitié de notre territoire et qui, après en avoir été expulsés, ne continuèrent pas moins à s'intituler rois de France. Pour que l'Écosse cessât de s'appuyer sur la France et que celle-ci négligeât de soutenir une aussi précieuse alliée, il fallait une fatale coïncidence d'événements qui se produisirent dans le troisième quart du xvi^e siècle. D'abord les deux couronnes étaient l'une et l'autre en butte aux attaques des Réformés et de prétendants qui avaient un commun protecteur, la grande Élisabeth; ensuite le véritable pouvoir dans les deux pays était entre les mains de partis hostiles à l'alliance des Stuarts et des Valois. La France notamment était tiraillée entre une Italienne, des Lorrains et un Béarnais qui, étant seulement sur les marches du trône, devaient être indifférents à la politique traditionnelle de la seconde branche des Capétiens. Ces causes réunies expliquent comment une régente écossaise de la maison des Guise fut si mal soutenue par eux et comment sa fille Marie Stuart,

l'avarice de ses successeurs, le mauvais choix des grands-amiraux, l'indiscipline des Reïs, la dilapidation du Trésor, et par-dessus tout, la désaffection des Barbaresques, dont les flottes impériales tiraient jusque-là leurs meilleurs marins et leurs plus énergiques combattants.

1. Peu de noms ont été aussi défigurés; on le rencontre sous les formes *Aluch-Ali*, *Louchaly*, *Luccioli*, *Luccioni*, etc., etc.

2. Il était mort en 1570. (V. Haëdo, *Épitome de los Reyes de Argel*, cap. xvi, 53.) Ses galères étaient au combat, commandées par son fils, Mehemed-Bey; au moment où il attaquait le marquis de Santa-Cruz, la chiourme, qu'il avait exaspérée par sa cruauté, se révolta, et le tua, à coups d'aspectes, disent les uns, à coups de dents, disent les autres.

fut tout à la fois délaissée par la France, par Catherine de Médicis sa belle-mère et même par les Guise ses oncles.

C'est de sa mère, Marie de Guise, qu'il est surtout question dans le présent ouvrage. Le récit commence en 1536, l'année où Jacques V, père de Marie Stuart, vint chercher en France Marie de Vendôme, sa fiancée, mais c'est la princesse Madeleine, fille de François I^{er}, qu'il emmena comme reine d'Écosse. Après la mort de celle-ci, il épousa Marie de Guise, veuve du duc d'Orléans et de Longueville (1538). Tel est le sujet du livre premier. Le second a trait à la guerre que l'Écosse eut à soutenir, de 1547 à 1550, contre les envahisseurs anglais. Ceux-ci, d'abord victorieux à Pinkie-Cleuch (1547), furent bientôt tenus en échec, grâce surtout à un contingent de 5 à 6,000 Français (1548), puis repoussés et enfin réduits à signer le traité du 24 mars 1550, pour lequel ils cédèrent à la France la ville de Boulogne. Le troisième et dernier livre, beaucoup plus long que les deux autres ensemble, conte la lutte de la royauté écossaise contre la féodalité coalisée avec les Presbytériens (1559-1560). Dans ces années où les discordes politiques et religieuses affaiblissaient la France aussi bien que l'Écosse, l'Angleterre habilement gouvernée par Élisabeth attisait le feu dans ce dernier royaume ; l'appui qu'elle donna aux chefs de clans et aux Réformés les rendit plus agressifs et, malgré les exploits de ses auxiliaires français, Marie de Guise était sur le point d'être complètement vaincue lorsqu'elle mourut le 11 juin 1560. Le traité de paix signé quelques semaines après laissait bien au roi de France et d'Écosse la ville de Calais reconquise en 1558, mais lui interdisait d'entretenir en Écosse des garnisons françaises (sauf 60 hommes à Dunbar et autant à Inchkeith) et laissait à l'Angleterre la faculté d'intervenir dans les affaires d'Outre-Tweed. C'était en réalité la fin de l'alliance franco-écossaise. Aussi est-ce là que s'arrête M. Aagaard. Ayant à sa disposition un nombre considérable de sources imprimées, il a eu le talent d'en tirer un récit fort lisible et partout documenté. Dans la vivacité de ses sympathies pour la France, il parle souvent de notre pays sur un ton de panégyrique qui ne convient pas à l'histoire et qui l'a fait accuser de partialité. C'est bien gratuitement qu'il a exposé à ce reproche un travail aussi sincère que sérieux.

E. BEAUVOIS.

364. — *Les sentiments moraux au XVI^e siècle*, par Albert DESJARDINS, professeur à la Faculté de droit de Paris. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1887, in-8 de 486 pp.

M. Albert Desjardins qui, dans un précédent ouvrage, avait exposé les doctrines des *moralistes français au XVI^e siècle*, s'est proposé d'étudier, dans celui-ci, les sentiments moraux « chez ceux qui ont vécu et qui ont agi dans le même temps et dans le même pays. » (Introd., p. 1.)

Il serait assurément très utile d'instituer, pour toutes les époques importantes de l'histoire, des enquêtes de ce genre. L'histoire de la civilisation ne pourra sortir des généralités fort peu instructives où elle se tient d'ordinaire sur le chapitre des mœurs, que lorsqu'on aura dressé d'abord, pour chaque peuple et sur les divers moments de son passé, une suite d'inventaires particuliers de sa richesse morale.

Dans ce genre de recherches, les Mémoires et les Correspondances, particulières ou diplomatiques, sont les sources principales, et M. D. les connaît bien. N'y aurait-il pas eu, cependant, plus de renseignements à prendre dans le vaste recueil des *Relations des Ambassadeurs vénitiens* dont M. D. ne semble se servir qu'à travers la traduction très abrégée de Tommaseo ? (p. 2, n. 1 et passim.) Malgré leur forme trop disserte et trop littéraire, ces mémoires diplomatiques sont parfois très précis sur l'état de la société française, au moins dans le monde officiel. — M. D. ne s'est-il pas fait aussi trop de scrupule d'user des documents législatifs et judiciaires ? N'aurait-il pas pu légitimement tirer parti des préambules des Édits et des ordonnances ? Les plaidoyers qui nous restent des avocats du xvi^e siècle (Pierre Ayrault, Louis Servin, Claude Expilly, etc.) lui pouvaient fournir des informations précieuses. Comme l'écrivait récemment M. Brunetière, « ce serait une mine à creuser, un trésor à exploiter peut-être, que les annales de l'éloquence judiciaire », tant pour « la peinture anecdotique des mœurs du passé » que pour la détermination des changements de la conscience publique et des variations de l'opinion morale. A condition de tenir compte de la sincérité « relative » des avocats et des exagérations de leur parole, l'histoire peut parfaitement les admettre en témoignage. J'en dis autant des poètes : M. D. cite plusieurs fois quelques uns d'entre eux, et avec raison. Je pense que Ronsard et d'Aubigné, entre autres, employés avec discrétion et critique, auraient pu l'éclairer, sur plusieurs points, encore davantage.

M. D. connaît bien aussi et met à profit les études d'histoire et de critique, les plus récemment parues avant son livre. Voici cependant un chapitre assez sec, — celui des « *Sentiments de famille* » ; pour le nourrir un peu plus, n'y aurait-il rien eu à glaner dans les intéressantes publications de M. Ch. de Ribbe ?

Pour ce qui est du plan de son ouvrage, M. D. étudie successivement : *la morale et la religion, les sentiments moraux en général, les sentiments moraux propres à la vie publique, les sentiments moraux propres à de certaines situations*. C'est un cadre convenable, et je n'y trouverais rien à redire, sinon qu'il fait trop peu de place à la chronologie et au développement historique. Le xvi^e siècle ne se ressemble pas d'un bout à l'autre, et sans se faire d'illusions sur le progrès des mœurs, ou même sur la rapidité avec laquelle peut se modifier l'âme humaine, il est permis de croire que la conscience d'un contemporain d'Henri IV est assez sensiblement différente de celle d'un contemporain de Louis XII.

Entre 1500 et 1600, il s'est passé assez de faits importants, pour que les mœurs aient pu s'en ressentir : les rapports intellectuels de la France avec l'Italie, le progrès des arts, l'humanisme, la Réforme, les relations politiques avec l'Espagne, etc. Il serait bon qu'on nous montrât, à propos de tels ou tels « sentiments moraux », l'influence que ces causes diverses ont pu avoir. Voici par exemple la Réforme : j'aurais préféré que ce grand fait, au lieu d'être étudié isolément (1, 2), se retrouvât dans chacun des chapitres de l'ouvrage, et que, dans chacune des « enquêtes » particulières qu'il entreprend, M. D. nous fit voir précisément si, oui ou non, l'acceptation ou le voisinage du protestantisme ont modifié en quelque façon l'âme française.

J'ajoute que l'ouvrage y eût peut-être gagné en agrément. Sans doute des études de ce genre, pour être précises, doivent avant tout garder la forme sèche d'un catalogue ; néanmoins l'introduction, dans chaque chapitre, de considérations historiques, serait propre, sans rien ôter à l'exactitude, à introduire un peu de vie dans ces répertoires de faits.

Tel qu'il est, le livre de M. Albert Desjardins est d'un fort bon exemple. On ne saurait trop recommander aux personnes cultivées qui, sans faire de l'histoire leur métier, ont le goût et le loisir de lire beaucoup, et l'ambition d'écrire un peu, de travailler sur ce modèle et de s'engager dans des études de cette nature. Cela vaudrait assurément mieux que de traduire Horace en vers français.

A. RÉBELLIAU.

365. — *La Versification de Molière*, par M. SOURIAU, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen. Paris, A. Lanier, 1888. In-4.

Ce travail fait avec beaucoup de soin et d'intelligence apporte une contribution importante à l'histoire de la versification française. Il se compose de dix chapitres intitulés : 1° Quantité syllabique ; 2° Hiatus ; 3° Rime ; 4° Césure ; 5° Enjambement ; 6° Licences poétiques ; 7° Les Chevilles ; 8° Le vers libre et la prose dans les vers ; 9° Les vers dans la prose ; 10° Inconvénients et avantages des vers chez Molière.

La conclusion que l'on peut tirer, il me semble, des nombreuses citations faites dans les quatre premiers chapitres est celle-ci : que Molière ne connaissait pas les règles imposées par Malherbe à la poésie nouvelle, ou qu'il s'est peu soucié de s'y conformer. « Sa verve quelquefois s'esgaye en la licence », tout comme celle de Rénier. Obligé, d'ailleurs, de travailler vite, il se contente souvent, surtout dans ses premières pièces, de rimes que l'on qualifierait presque d'assonances, comme *ducats* et *appas*, *frais* et *valets*, *gens* et *galans*, etc. Les Parnassiens de nos jours, pour qui la rime est tout et l'idée rien, doivent faire peu de cas de Molière, comme rimeur j'entends. Il y a pourtant dans ses vers une variété de coupes extraordinaire, et qui dépend toujours de la place irrégulière des mots de valeur. M. Souriau a fait là-dessus des remarques ingé-

nieuses auxquelles je suis forcé de renvoyer le lecteur, faute de place. « Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber », voilà encore un précepte dont Molière n'a pas toujours tenu compte, même dans ses comédies les plus travaillées, telles que le *Misanthrope* et les *Femmes savantes*. S'il conservait l'enjambement, ce n'était pas tant pour en tirer des effets et surprendre l'oreille que pour donner plus de naturel et de vivacité à son dialogue. Il n'y a point chez Molière de licences poétiques : les singularités de syntaxe et d'orthographe, les formes vieilles qu'on rencontre dans ses œuvres, appartiennent toutes au xvi^e siècle. Si l'on en croit M. S., qui n'est pas ici de l'avis de Fénelon, Molière est plus correct dans ses vers que dans sa prose. Plus correct peut-être, mais non plus clair. Dans le dernier chapitre de ce travail, M. S. cite des passages si entortillés qu'on n'est pas bien sûr de les avoir compris après une double et même une triple lecture. On en trouve de cette espèce jusque dans le *Misanthrope* et le *Tartufe*. Il n'est pas étonnant que les délicats du xvii^e siècle aient vu là du jargon et du barbarisme. De nos jours encore un critique qui n'est pas sans autorité lui a reproché de cheviller « comme le dernier des humains » : M. S. démontre que ce qui, séparé du contexte paraît une cheville, est souvent un trait, un mot qui renforce l'idée, et il a raison. Cependant il est certain que Molière est plus à son aise dans le vers libre que dans l'hexamètre, et qu'il le manie, comme La Fontaine, avec une merveilleuse dextérité. Sa pensée revêtait si naturellement la forme poétique, que ses comédies en prose sont parsemées de vers étincelants, admirablement frappés : ce qui serait un défaut chez un autre ¹, est une beauté chez lui, car il ne les cherche pas, ils coulent sous sa plume :

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Je recommande, pour finir, cette étude de M. Souriau à tous ceux qui voudront relire Molière avec plus de profit.

A. DELBOULLE.

366. — **Schopenhauer**. Le monde comme volonté et représentation, trad. par M. A. BURDEAU, Tome I. Paris, Alcan, 1888, xxiv et 438 p. in-8. 7 fr. 50.

367. — Ed. von HARTMANN. **Moderne Probleme**. 2^e Aufl. Leipzig, Friedrich, 1888, 277 p. in-8. 5 m.

I. — M. Burdeau, l'un de nos députés philosophes (il en est plusieurs) nous donne en bon français le premier volume de l'œuvre prin-

1. Chez P. L. Courier, par exemple, qui use et abuse des vers blancs. A la page 73 de ses œuvres, je relève ceux-ci :

Rappelez-vous l'avis que je vais vous donner.

Lorsque vous marcherez en Lorraine, en Alsace,

Evitez les fossés.

Gardez-vous des buissons, des arbres, des taillis,

Ne passez pas trop près des fermes, des hamcaux...

Apportez de quoi vivre ; amenez des moutons

Des vaches, des cochons. (Et) puis n'oubliez pas

De les bien escorter, ainsi que vos fourgons, etc.

cipale de Schopenhauer. Il nous avertit qu'il faut faire trois parts de nos éloges, l'une pour lui-même, l'autre pour M. Dubuc, et la troisième, qui vient trop tard, pour M. Blerzy, un jeune normalien, mort tout récemment, et qui promettait d'être quelqu'un. Mes quelques critiques, qui ne sont guère que des chicanes, s'adressent presque toutes au correcteur un peu négligent des épreuves ¹.

J'espérais trouver une introduction en tête de cette traduction d'un livre qui est aussi obscur lorsqu'on y regarde de près qu'il est clair à première vue; je la souhaitais d'autant plus vivement qu'aujourd'hui seulement il est possible d'apprécier l'œuvre dans son ensemble, et d'en évaluer l'influence. Peut-être cette étude nous sera-t-elle donnée dans l'un des deux volumes qui doivent compléter l'ouvrage.

II. — Après le maître, dont la renommée n'a fait que grandir, voici le disciple, dont la vogue n'a fait que tomber. M. de Hartmann n'a pas su ménager la fortune; il a eu un jour trop de succès pour ne pas rêver mieux; il a trop écrit; les lecteurs s'en sont allés à mesure que les volumes s'ajoutaient aux volumes. Aujourd'hui, il a le triste privilège d'assister, dans toute la force de l'âge, à la décrépitude d'un talent qui fut quelque chose, et qui n'est plus rien. L'orgueil et la réclame l'ont tué.

Le lecteur curieux des « Problèmes modernes » apprendra qu'une bonne alimentation comporte des légumes, mais comporte aussi de la viande; qu'une femme peut fort bien épouser un veuf, mais qu'il y a peu de charme pour un homme à épouser une veuve; que si les jeunes gens consentaient à se marier dès la vingtième année, ils arriveraient sans trop de peine à avoir onze enfants; que le dîner du soir doit être frugal, et qu'il est peu distingué d'emmenager à la brasserie femme et enfants; qu'il est d'une hygiène déplorable d'habiter un quatrième étage, que le premier vaut mieux, mais que, tout compte fait, il vaut bien mieux encore avoir une maison à soi; que la mode d'offrir des bouquets et des fleurs coupées dénote une sensibilité bien obtuse; que

1. P. 7, note. Il convenait de traduire *Grund probleme* par *problèmes fondamentaux* (comme il est fait aux pages 89 et 312). P. 19, au lieu d'écrire Pindare, II, v. 135, qui ne veut rien dire, il fallait écrire Pindare, Pyth. VIII, 135 (95), et, 3 lignes plus bas, η au lieu de $\acute{\eta}$. P. 78, ligne 4, écrire *προτέρω* au lieu de *πρότερα*; p. 94, *ἀρετήν* au lieu de *ἀρετήν* et *ψυχῆς* au lieu de *ψύχης*; p. 113, au second des quatre vers cités, *παρίσταται* au lieu de *παριστήκεν*; p. 151, l. 33 et 34, $\eta\upsilon$ au lieu de $\eta\upsilon$, et l. 34, $\epsilon\upsilon$ au lieu de $\epsilon\upsilon$; p. 171, à la seconde ligne de la citation (qui n'est pas exacte, cf. *Tim.* 27, d) $\tau\acute{\iota}$ au lieu de $\tau\acute{\iota}$; p. 176, à l'avant-dernière ligne, soit *ὡσαύτως* en un seul mot, soit *ὡς αὐτῶς* en deux mots, mais non pas *ὡς αὐτῶς*; p. 178, *γνησίους* et non *γνήσιους*; p. 219 *ἐρίζονται*, *εἶναι*, *ὑπερέχοντος* et *αἰωνίους*; p. 254 *sanfter* au lieu de *saufster*; p. 271 *ψυχῇ* et *δία* $\tau\acute{\iota}$; p. 276 *se philosophari* est étrange; p. 306, écrire $\eta\theta\omicron\varsigma$ au lieu de $\eta\theta\omicron\varsigma$ et $\eta\theta\eta$ au lieu de $\eta\theta\eta$; p. 308, note 1, *διδασκῶν* au lieu de *διδασκῆν* (!); p. 344, *οὐρανῶν* au lieu de *οὐράνων*; p. 367, note, il est d'usage constant de désigner la tragédie en question sous le nom de *Mélanippe la sage* ($\eta\ \sigma\omicron\phi\eta$); p. 395 « à quoi je n'avais pas coutume » (pour traduire *ch'i non soleva*) est tout-à-fait bizarre.

la jeunesse devrait prendre la fière résolution de ne plus fumer, et qu'un grand peuple pourrait consacrer à la solution de la question sociale un argent si mal dépensé; que les professeurs de philosophie ne servent pas à grand chose, et que le surmenage est une grave question, etc.

Et voilà tout ce qui reste d'un homme qui jadis eut de l'esprit.

Lucien HERR.

368. — *Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine*, par Edouard BRISSAUD, professeur agrégé à la Faculté de médecine. Paris, Chamerot. Un vol. in-12 de 346 pages.

Ce livre est d'une lecture agréable et instructive. L'auteur, parcourant méthodiquement le corps humain et les diverses affections qui peuvent l'atteindre, rappelle, commente et élucidé, si possible, les expressions de la langue populaire qui les désignent, expressions que la terminologie officielle, dans son mépris souverain, se décide à ignorer, qui jadis furent elles-mêmes scientifiques, exacts représentants de théories admises comme incontestables, et qui parfois même sont encore aujourd'hui plus justes que « tant de noms en us qu'une langue qui se respecte devrait rayer de son dictionnaire. » Telle est la conclusion de M. Brissaud. L'ouvrage n'a pas de prétention à l'érudition linguistique, historique ou même médicale. Aussi les linguistes et historiens auraient sans doute à faire ça et là quelques réserves : assertions mal démontrées, étymologies contestables; mais, malgré tout, ils y trouveraient aussi leur profit. La lecture de ce livre a éveillé parfois en nous des doutes, parfois elle a suscité des protestations; souvent elle nous a instruit; elle nous a toujours intéressé.

D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul RISTELHUBER vient de publier dans le n° de mai de la « Revue des traditions populaires » (tome III) et de tirer à part une traduction des contes en dialecte alsacien qu'Auguste Stoeber avait publiés à Strasbourg en 1842, sous le titre *Elsässisches Volksbüchlein*. Ces contes sont au nombre de dix. M. Paul Ristelhuber les a fait précéder d'une vie d'Auguste Stoeber.

ALLEMAGNE. — Le *Literaturblatt für germ. u. rom. Philologie* annonce que M. O. BREMER prépare un travail sur la langue écrite des îles d'Amrum et de Föhr; M. E. Théodore WALTER, une *Ausführliche Geschichte des deutschen Tageliedes mit besonderer Berücksichtigung der ausserdeutschen Literaturen*; M. PASQUET, un recueil de sermons wallons du XIII^e siècle (d'après un ms. de Gand).

— M. A. de SCHLOSSBERGER a reçu du prince Jérôme-Napoléon communication d'un certain nombre de lettres du roi Frédéric de Wurtemberg à sa fille Catherine, qui lui ont permis de donner un volume de supplément à la correspondance dont nous avons précédemment rendu compte (*Briefwechsel der Königin Katharine*

und des Königs Jerome von Westphalen sowie des Kaisers Napoleon I mit dem König Friedrich von Württemberg, volume III. Stuttgart, Kohlhammer, 1887). Ces additions n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous avaient appris les deux premiers volumes. Cependant on y voit mieux encore à quel point le roi Frédéric s'était inféodé à la politique napoléonienne, dans l'intérêt d'ailleurs tout pratique de faire agrandir ses États aux dépens de ses voisins les Bavares. D'ailleurs il se plaint constamment d'avoir été mal récompensé de sa fidélité; il n'a obtenu que 110,000 âmes au lieu de 300,000 qu'on lui avait promises. On trouve dans ces lettres de nouveaux et curieux témoignages de l'état moral des cours allemandes au commencement du siècle.

— La 5^e livraison du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* (4^e édition, à Strasbourg, chez Trübner), de M. Fr. KLUGE, vient de paraître; elle va de *Küchlein* à *müssen* et comprend les pages 193-240.

RUSSIE. — M. MODSTOV, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, vient de faire paraître dans cette ville un volume de *Leçons sur l'Histoire de la littérature romaine* (un vol. grand in-8°). C'est l'ouvrage le plus complet qui ait été écrit en Russie sur la matière. Le même auteur vient de publier un livre sur *l'Allemagne contemporaine*; c'est un recueil d'études dont quelques-unes sont consacrées à des livres français (par ex. à celui de M. Lavisse sur l'Allemagne impériale). Nous y reviendrons.

— M. ILOVANSKY vient de réunir en un volume un choix d'articles et de variétés sous ce titre : *Opuscules, articles et lettres*. Les articles sont relatifs aux sujets les plus variés, études politiques, souvenirs de voyages, notes pédagogiques. L'un d'entre eux traite de l'enseignement de l'histoire en France dans les lycées.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1888.

M. Deloche, au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix Bordin, sur la *légalisation des Capitulaires*, annonce que le prix n'est pas décerné. La commission accorde à l'auteur du seul mémoire déposé, s'il juge à propos de se faire connaître, une récompense de la valeur de la moitié du prix.

M. Pavet de Courteille, au nom de la commission de la fondation Benoît Garnier, propose de répartir, cette année, les intérêts de la fondation entre trois missionnaires de l'Afrique centrale, savoir : le R. P. Livinhac, vicaire apostolique du lac Nyanza; le R. P. Coulbois, provicaire apostolique de la mission du haut Congo, sur la rive ouest du Tanganika; le R. P. Hauteceur, supérieur de la mission de l'Ounyanymbé, à Tabora. Ces missionnaires seront invités à recueillir tous les renseignements géographiques, ethnographiques et linguistiques qui peuvent intéresser la science.

L'Académie adopte ces conclusions.

M. René de la Blanchère communique une observation sur une inscription des thermes romains d'Orléansville, ainsi conçue :

SILIQA FREQVENS FOVEAS MEA MEMBRA LAVACRO.

On s'est demandé ce que pouvait signifier dans ce vers le mot *siliqua*. On a supposé que c'était un nom propre, peut-être celui de la source qui alimentait les thermes. M. de la Blanchère fait observer qu'on trouve assez souvent dans les thermes romains d'Afrique des bassins et des baignoires dont la forme rappelle celle d'une gousse, d'un haricot : il pense que c'étaient les bassins ou les baignoires de cette forme qu'on appelait des *siliquæ*.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux de ses confrères la photographie d'une belle tête de bronze qui vient d'être découverte à Lezoux (Puy-de-Dôme), par M. le Dr Plicque. Cette tête est d'une exécution tout à fait remarquable et d'un style vraiment surprenant. Elle est barbe et surmontée de deux courtes cornes, analogues à celles d'un jeune taureau. C'est probablement l'image d'un fleuve divinisé.

M. Gaston Paris présente des observations sur deux mots d'origine germanique qui se rencontrent dans la chanson de Roland, *elme* et *osberc*.

En règle générale, dit M. Gaston Paris, les mots d'origine germanique qui commencent par une *k* et qui ont passé dans notre langue ont gardé l'*h* dans le français du Nord ou langue d'oïl et l'ont perdue dans le provençal ou langue d'oc. Ainsi les mots allemands *helm* et *halsberc* ont donné, en français normal, *heaume* et *haubert*. Comment se fait-il qu'on trouve ces mêmes mots sans *h* dans la chanson de Roland ? Il faut qu'ils aient été empruntés au provençal. Or, quand le nom d'un objet fabriqué est emprunté d'une langue à une autre, c'est que le pays qui emprunte le mot emprunte aussi l'objet. Il est donc permis de croire qu'à une certaine époque les habitants du nord de la France ont fait venir leurs heaumes et leurs hauberts du midi, soit que là on les fabriquât, soit que le commerce les y amenât, d'une autre contrée.

Cette époque remonte au moins aux temps mérovingiens. En effet, dans *osberc*, de *halsberc*, *al* est devenu *au* et *au* est devenu *o*. Or, ce dernier changement n'a pu se faire qu'en français, car en provençal il n'a jamais eu lieu et en français on a des raisons de croire qu'il s'est fait vers le VIII^e siècle. Ainsi, dès le VIII^e siècle au plus tard, le provençal *ausberc* avait passé dans la langue française du Nord.

M. Moïse Schwab communique une note sur deux lexiques hébreux-romans du moyen âge.

Ces lexiques, conservés l'un à la Bibliothèque nationale à Paris, l'autre à la Bibliothèque de l'Université de Turin, contiennent des gloses françaises écrites en caractères hébreux. Ils fournissent des renseignements précieux pour l'histoire de la langue et de la prononciation française au moyen âge. Des gloses analogues, mais corrompues par les copistes et devenues méconnaissables, se trouvent dans un lexique italien de la fin du XIV^e siècle, écrit en hébreu cursif par un juif de France émigré en Italie.

M. J. Halévy présente de nouvelles observations sur l'inscription de la statue du roi Micipsa, à Chérchell, qui a fait, à l'une des dernières séances, l'objet d'une communication de M. Philippe Berger.

M. Halévy propose de traduire ainsi cette inscription :

« Sanctuaire de l'Osiris vivant de vie : Micipsa, roi des Massyliens, le Glorieux, le Dominateur de nombreux pays, le Noble, le Bienveillant.

« Lui a érigé cette statue, le jour du pèlerinage, le gardien de son tombeau, Yasam, fils de Yasgugsan, fils de Bagut, fils de Masinissa, flamine (?), prophète de Karbaal. Il a aussi fait faire la réparation du temple. Kimat, fils de ...watan l'a embelli de colonnes de toutes parts ; il lui a offert une libation afin qu'il enfants éternellement. Il l'a aussi prié (?) de favoriser toute sa famille...

« A fait ceci Arris, fils d'Abdar. »

Ouvrage présenté, de la part de l'imprimeur-éditeur, par M. Bergaigne : — *Recueil de textes étrangers* (spécimens de textes polyglottes, imprimés et publiés par A. Lanier).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 11 juillet 1888.

M. l'abbé Pierrot Deseilligny présente, de la part de M. l'abbé Sauvage, un dessin sur parchemin, du XVI^e siècle, qui semble avoir rapport à des projets de flèche pour la cathédrale de Rouen. M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur les monnaies d'or d'Athènes.

M. Gaidoz présente le dessin d'une (pince à chiens), objet qui servait aux sacristains du pays de Galles à saisir les chiens et à les expulser de l'église quand ils s'y conduisaient mal.

M. Courajod communique la photographie de pièces d'orfèvrerie d'église conservées au musée de Copenhague et datées de 1333. C'est le plus ancien spécimen daté d'émail translucide.

M. Durrieu signale une miniature d'un manuscrit exécuté à Paris entre 1401 et 1404 ; on y voit un atelier de peinture où l'artiste est occupé à polychromer une statue.

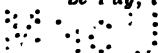
M. Blanchet communique un dessin inédit, copie d'un bas-relief de Toul, représentant le dieu au marteau. M. Vauvillé lit un mémoire sur l'oppidum gaulois de Martigny-l'Engrain (Aisne), et un autre sur le camp d'Epagny, dans le même département.

M. de Villefosse présente divers petits objets d'antiquités.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32

— 6 août —

1888

Sommaire : 369. Commentaire d'Asclépius, p. p. HAYDUCK. — 370. MÜLLENHOFF, Antiquités allemandes, II. — 371. JOURDAIN, Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen-âge. — 372. COSNEAU, Le connétable de Richemont. — 373. Eug. MÜNTZ, Les collections des Médicis au xv^e siècle. — 374. DELABORDE, Marc-Antoine Raimondi. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

369. — **Asclepii in Metaphysica Commentaria**, ed. M. HAYDUCK (Comment. in Aristotelem græca. Vol. VI, pars 2). Berlin, Reimer, 1888, 506 p. gr. in-8. 19 mark.

Bonitz, qui s'y connaît, écrivait il y a quarante ans que la lecture des fragments du commentaire d'Asclépius publiés par Brandis dans le 4^e volume de l'*Aristote* de Berlin était toute envie d'en lire davantage. Je ne vois, aujourd'hui que le commentaire nous est donné dans son entier, aucune raison de revenir sur ce jugement. Il paraît difficile de tirer de cette lecture d'un des plus inintelligents commentateurs d'Aristote (ce qui n'est pas peu dire) autre chose qu'un insurmontable ennui. L'Académie de Berlin s'est donné comme tâche de tout publier intégralement. C'est de l'héroïsme : était-ce bien nécessaire ?

Il faut d'ailleurs rendre à M. Hayduck cette justice, qu'Asclépius ne paraît pas lui avoir pris beaucoup de son temps ni de sa peine¹. Mais je comprends peu qu'il ait poussé cette légitime froideur jusqu'à négliger de faire le travail qui eût permis de tirer d'Asclépius l'unique profit qu'on peut attendre de lui. L'on voit à première vue que le texte qu'Asclépius avait sous les yeux, et qu'il transcrit, différerait de notre Aristote ; un peu d'attention montre qu'il différerait sur plus d'un point important de celui d'Alexandre. Ce que Diels et Vitelli ont fait pour la physique, M. H. a omis de le faire pour la métaphysique. Je crois qu'il était possible de tirer de cette collation quelque bénéfice pour la constitution du texte, qui est encore bien loin d'être établi. Je me contente de donner en note les divergences capitales pour quelques passages du livre A¹.

1. αἰτίαν (sic) dès la seconde ligne de la première page est un indice fâcheux ; p. 4, 6 sqq. la leçon de Brandis (que M. H. paraît éviter de citer) me semble plus satisfaisante ; p. 4, 15 la virgule est mieux à sa place avant ἀρμόσαντες ; p. 6, 15 il était bien permis de corriger vigoureusement ce passage inintelligible, en se servant d'Alexandre (3, 17 sqq. Bonitz) : lire peut-être τὰς μεταξύ τῶν ἀκρων αὐτῆ... ; etc., etc...

1. P. 18, 32. Asclépius donne, avec le ms. E d'Aristt. φιλόμυθος ὀφίλοσφορός ; Alexandre et notre A^b ont ὀφίλομ. φιλοσφορός, qui est la bonne leçon. P. 20, 18 con-

Ce qui est peut-être plus misérable encore que la paraphrase qu'Asclépius nous donne de son texte, ce sont ses réponses aux critiques adressées par Aristote à Platon. Il est curieux de voir comme elles sont appréciées par un lecteur exaspéré, dans une note écrite en marge d'un manuscrit, et citée par M. Hayduck au bas de la page 408. C'est vif, mais c'est mérité.

Lucien HERR.

370. — **Deutsche Altertumskunde** von Karl MÜLLENHOFF, Zweiter Band mit vier Karten von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1887. Gr. in-8, xvi-407 p.

Pour les études sur les origines celtiques il y a aujourd'hui deux ouvrages fondamentaux : l'un qui a paru en 1837 est celui que Zeuss a intitulé : *Die Deutschen und die Nachbarstämme*; l'autre est celui de Müllenhoff dont nous venons de donner le titre et dont le premier volume a été publié en 1870. Ces deux ouvrages, dont la grande valeur est reconnue dans le monde entier, n'ont eu en France qu'un nombre de lecteurs excessivement restreint. La plupart des notions répandues en France sur les origines celtiques sont empruntées à l'« Histoire des Gaulois », d'Amédée Thierry, livre élégant, mais superficiel et arriéré, dont les doctrines fausses, universellement admises par notre littérature, nous ridiculisent aux yeux de nos voisins depuis plus de cinquante ans.

Le second volume de M. est divisé en deux livres : les trois

firmes la leçon τῶν πρὸς ῥαπτόωνν, qui est aussi celle d'Alex., et qui est la bonne. P. 22, 1 τὰξιν, Aristt. κτήσιν. P. 22, 16, la leçon τῶν οὐκ ἀπαισίων, que donnent Ascl. et trois mss. d'Aristt., mérite d'être examinée. P. 32, 1 est inintelligible; le passage est controversé. P. 37, 18 marque clairement que ἐν ἑτέροις (986 a 12) renvoie au Π. οὐρανοῦ, plutôt qu'à un traité spécial. P. 48, 15 Ascl. n'a pas compris son texte, qui diffère de celui d'Alex.; le passage est très controversé; je crois qu'il faut supprimer καί, et faire de τοὺς ἀριθμούς une apposition. P. 48, 19 τὸ ἐν est inadmissible; le texte doit être corrompu. P. 57, 17, ni Ascl. ni Alex. n'ont καὶ φθορᾶς, que donnent nos mss. P. 60, 25, ἐλδῶς est une mauvaise variante pour notre εὐλδῶς, qui est bon. P. 63, 3 concorde avec la leçon d'Alex. τοῖς φαινόμενοις; mais la leçon de nos mss. est certainement meilleure (je ne sais pourquoi Christ préfère celle des commentateurs). P. 66, 19 περὶ τὰ ἔργα ébranle fortement la conjecture de Christ, qui se fondait sur Alex. P. 67, 4 sq. semble bien indiquer que καὶ περὶ τοῦ καὶ ἀπείρου (990 a 9) est une glose à supprimer, comme pense Blass. P. 68, 12 paraît donner raison à la leçon courante καὶ καιρὸς; toutefois le commentaire, l. 18, indique bien qu'il y a là une erreur; peut-être faut-il lire καὶ εἰ, comme le propose Luthé (Hermès XV, 193 sqq.). P. 69, 6 οὕτως est bien bizarre, et le passage reste suspect; le commentaire semble indiquer qu'Ascl. a dû lire quelque part ὁ αἰτίας (l. 9 et 11) et que l'élégante conjecture de Blass (*Rh. Mus.* XXX, 493) διὰ τὸν λόγον; le passage très confus de notre Aristt. paraît avoir eu dans l'exemplaire d'Ascl. une forme très abrégée. P. 112, 17 confirme la leçon τούτων de l'un de nos meilleurs mss.

sième et quatrième de l'ouvrage. Le troisième livre a pour objet les voisins septentrionaux et orientaux des Germains c'est-à-dire le groupe lettique (prussien, lituanien et lette proprement dit), les Slaves et les Finnois. Les questions traitées dans ce livre, quoique fort intéressantes, nous touchent de moins près que celles qui font l'objet du quatrième livre intitulé : *Les Gaulois et les Germains*.

Dans ce livre, M. parle d'abord des Bastarnes. La grande question au sujet de ce peuple est de savoir s'il doit être rattaché aux Celtes ou aux Germains. Les anciens ne sont point d'accord à ce sujet. M. prétend que les Bastarnes sont Germains. Les preuves qu'il en donne ne nous paraissent pas suffisantes, et une des conséquences qu'il tire de sa thèse semble faite pour la compromettre : c'est que les Galates, qui ont assiégé Olbia au second siècle avant notre ère suivant l'inscription du *Corpus inscriptionum graecarum*, n° 2058 ¹, seraient des Germains. Olbia était située à l'embouchure du Bug sur la côte septentrionale de la mer Noire ². Elle était par conséquent dans le voisinage des Bastarnes. Or, précisément le nom de *Carrodunum* que portait une ville bâtie non loin d'Olbia sur le Dniester ³ est gaulois. C'est de régions gauloises, c'est de la Vindélicie ⁴, de la Pannonie supérieure ⁵ et des rives du haut Oder ⁶ que ce nom a été porté par la conquête gauloise, probablement au troisième siècle av. J. C., dans les contrées méridionales de la Russie moderne. Le fait ethnographique dont il s'agit ici était connu d'auteurs grecs que Plutarque cite sans donner leur nom. « Il y a, » dit-il, « des gens qui prétendent que la Celtique est un pays assez étendu et assez grand pour s'étendre de la Mer extérieure (Mer du Nord, Manche, Océan) et des climats septentrionaux jusqu'aux régions orientales où se trouve le *palus Maeotis* (Mer d'Azof) et qu'ainsi la Celtique touche à la Scythie Pontique, où les Celtes et les Scythes se mêlent ⁷ ».

Ici donc M. ne me semble pas avoir démontré la thèse qu'il soutient. Mais voici d'autres points sur lesquels sa doctrine, quoique nouvelle, me paraît devoir être admise.

M. croit que le nom des Germains est gaulois d'origine; il n'a pas eu le premier cette manière de voir, mais, ce qui au sujet de ce mot est une nouveauté, c'est l'opinion du savant allemand sur la date où pour la première fois ce mot aurait fait son apparition à Rome avec le sens ethnographique qu'il a depuis gardé. Ce serait pendant la guerre

1. Comparez l'inscription de Létéa en Macédoine publiée, en 1875, dans la *Revue archéologique*, t. XXIX, p. 6-21, avec commentaire par l'abbé Duchesne sous ce titre : « Une invasion gauloise en Macédoine. »

2. Ptolémée, livre III, c. V, § 14; édition Didot-Müller, t. I, p. 433, l. 4-5.

3. Ptolémée, livre III, c. V, § 15; éd. Didot-Müller t. I, p. 434, l. 4.

4. Ptolémée, livre II, c. XII, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 284, l. 3.

5. Ptolémée, livre II, c. XIV, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 294, l. 5.

6. Ptolémée, livre II, c. XI, § 14; éd. Didot-Müller, t. I, p. 274, l. 3.

7. Plutarque, *Marius*, c. XI, § 6.

servile de 73 à 71 av. J. C. (p. 155, 161), c'est-à-dire plusieurs années avant les premières relations des Romains avec Arioviste (61, av. J.-C.)

Un travail très curieux de M. est son étude sur les noms des rivières de l'Allemagne septentrionale (p. 207-236). Suivant lui les plus anciens noms de l'Oder, *Viadua*, de l'Elbe, **Albia* (et non *Albis*),¹ du Weser, **Visuria* (et non *Visurgis*), probablement de l'Ems, *Amisia*, sont germaniques, et la partie inférieure de leur bassin a été occupée par les Germains dès l'époque la plus ancienne à laquelle on puisse remonter, tandis que le nom de la Vistule serait slave ou lituanien, celui du Rhin gaulois². La plupart des affluents de droite du Rhin porteraient des noms gaulois, et on pourrait déterminer les limites septentrionale et orientale du domaine celtique dans l'Allemagne du Nord en relevant sur la carte les noms composés de rivières dont le second terme est *apa* en vieux bas allemand, *affa* en vieux haut allemand. Ce terme serait d'origine celtique, aurait été en Gaulois **aba*, et aurait signifié « rivière » en cette langue³. On trouve un grand nombre de noms de cours d'eau dont le second terme est *apa* ou *affa*, non seulement dans le bassin du Rhin, mais dans celui du Weser. L'exemple le plus éloigné au nord-est nous est donné par la Wörpe, au XIII^e siècle *Werepe*, nom dont la forme germanique la plus ancienne serait probablement **Wërapa*; cette rivière coule au Nord-Est de Brême. A l'époque où les Gaulois dominaient dans le bassin du Weser jusqu'au Nord-Est de Brême, et où ils possédaient d'une part la Bohême, c'est-à-dire le haut Elbe, d'autre part le haut Oder jusqu'aux environs de Breslau⁴, la Germanie était un fort petit pays. Pour la clarté de l'exposition, il est regrettable que M. Kiepert, qui a joint quatre cartes à l'ouvrage de M., n'en ait point fait pour la période reculée, où les Gaulois avaient, dans le pays qui fut plus tard la Germanie, la grande puissance attestée par les noms de rivières en *apa* qu'a relevés M. et par les noms celtiques de villes qu'a recueillis Ptolémée. Sa première carte se rapporte à la période où les Germains conquérants avaient déjà enlevé aux Gaulois toutes leurs possessions dans le bassin du Weser et une partie du bassin du Rhin.

1. Elbe, nom propre, est identique au vieux scandinave *elfa* « cours d'eau », en suédois *elf*. Grimm, *Grammatik*, t. III, p. 384-385.

2. Les Gaulois ont porté le nom de *Rhenus* en Italie, près de Bologne. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 508.

3. L'irlandais a : 1° un thème *abu-* « fleuve ou rivière », au nominatif singulier *aub* (Livre de Leinster, p. 13, col. 2, l. 7), au génitif *aba* (Lebor na h-Uidre, p. 16, col. 2, l. 39) ou *abae* (Adamnan, *Vie de saint Colomba*, publiée par Reeves, p. 60, l. 4); — 2° un thème *abanna-*, sur lequel on peut voir l'index placé par M. Whitley Stokes à la suite de son édition du *Felire Oenguso*. Les Bretons possédaient un thème *abo-* que l'on reconnaît chez Ptolémée *Ἀβου ποταμοῦ ἐκβολαί* (l. II, c. 3, § 4; éd. Didot-Müller, t. I, p. 90, l. 5). Le *b* de ces mots tient lieu d'un *bh* primitif comme le prouve la comparaison par exemple avec le grec *ἄρπες*.

4. *Λευγιδουνον* qui paraît être aujourd'hui Liegnitz, (Ptolémée, livre II, c. II, § 14; éd. Didot-Müller, p. 270, l. 7) semble porter un nom celtique. On peut faire la même observation sur *Κραππίδουνον* aujourd'hui Krappitz (Ptolémée, *ibid.* p. 274, l. 3).

Si l'on croit Müllenhoff, les premières conquêtes des Germains sur les Gaulois auraient été contemporaines de l'invasion celtique en Italie, au commencement du IV^e siècle : elles seraient la cause de cette invasion. Ce seraient des Gaulois fugitifs, des Gaulois vaincus et expulsés par les Germains qui auraient traversé en vainqueurs toute l'Italie du Nord et du centre et qui seraient entrés triomphants dans Rome, l'an 390 avant J.-C. Cette doctrine ne sera peut-être pas universellement admise. Il n'y a aucune raison pour rejeter la tradition gauloise qui associe la conquête de l'Italie du Nord au nom d'un grand roi, *Ambigatos*, et qui fait de cet agrandissement du territoire celtique au sud un événement contemporain de son agrandissement à l'est par la conquête de la Bohême, attribuant l'honneur du premier à *Belovesos*, le second à *Sigovesos*, tous deux neveux d'*Ambigatos* et envoyés par lui. La première fois que nous trouvons une preuve de l'affaiblissement et de la dislocation de l'empire d'*Ambigatos*, c'est un peu plus d'un siècle après la prise de Rome, quand en 283 le petit peuple qui devait plus tard fonder l'empire romain conquiert sur les Gaulois le territoire des Sénon vaincus¹.

Suivant M., le point de départ des deux expéditions de *Sigovesos* et de *Belovesos* aurait été vers le milieu du cours du Rhin, c'est-à-dire approximativement dans les environs de Mayence. Peut-être pourrait-on plutôt croire que le centre de gravité de l'empire celtique aurait été sur les bords du haut Danube, c'est-à-dire dans la Vindélicie des Romains et dans la portion de la Germanie méridionale qui appartient au bassin du Danube, mais le bassin du Main² qui est une subdivision de celui du Rhin, touche celui du haut Danube, en sorte que la thèse de M. et celle-ci se fondent facilement en une seule.

L'administration romaine ne pouvait régulièrement exister sans des circonscriptions géographiques nettement déterminées. De là, à partir de César, une Gaule administrative qui ne tient aucun compte ni de l'ethnographie, ni des faits politiques antérieurs à la conquête romaine. Elle est une conception du génie romain. Fondée sur des phénomènes qui appartiennent à la géographie physique, elle a été probablement figurée sur les cartes dès les premiers temps de la domination romaine ; elle a trompé tout le monde sur la véritable origine de la race celtique et sur le point de départ comme sur la date de ses diverses conquêtes. L'élément celtique dans la Gaule administrative aux temps qui ont immédiatement suivi la conquête romaine, était plus aristocratique que nombreux et semble y avoir laissé moins de traces épigraphiques que dans la vallée du haut Danube : c'est dans cette vallée, et peut-être aussi dans le bassin du Main qu'était le vrai centre de gravité de la Gaule.

1. Polybe, livre II, c. 19 ; 2^e éd. Didot, t. I, p. 81-82. Florus, I, 8.

2. Dans le bassin du Main se trouve une rivière qui a un nom celtique, Tauber-Dubra. On peut en rapprocher les noms de rivière ou *apa*, *affa* : *Olaffa* aujourd'hui Ulf (p. 231), Aschaff (p. 235).

L'expédition des Gaulois en Grèce et de là en Asie-Mineure, au III^e siècle avant Jésus-Christ, est contemporaine de la conquête du territoire des Sénon par les Romains. Ici il n'y a aucune raison pour refuser d'accepter la doctrine de M.; il faut admettre avec lui que cette expédition désordonnée est une conséquence des conquêtes germaniques dans la partie septentrionale du territoire gaulois au nord du Danube. L'établissement des *Volcae* sur les bords de la Méditerranée, celui des Helvètes et des Allobroges dans le bassin du haut Rhône, la conquête de Théliné, ville grecque, par les Gaulois qui changent son nom grec en celui d'*Arelate*, Arles, sont autant de conséquences du progrès des Germains au III^e siècle avant notre ère. A la fin du siècle suivant, l'expédition des Cimbres et des Teutons est comme un coup de foudre inattendu qui révèle la puissance germanique au monde romain surpris. « Telle la guerre des géants apparaît au début de la mythologie grecque, telle est, dit Müllenhoff, la guerre des Cimbres au commencement de notre histoire. Elle est le commencement de notre lutte avec la Gaule et avec Rome. Depuis, cette lutte s'est continuée sans interruption; et sa durée, depuis la première rencontre des Cimbres avec une armée romaine dans les Alpes Juliennes et Noriques l'an 113 avant Jésus-Christ, aura bientôt atteint vingt siècles (1887) ». (p. 112)¹.

Il nous est impossible de laisser passer cette phrase sans protester. L'invasion germanique, dont la guerre des Cimbres est un début avorté, et qui réussit au V^e siècle de notre ère, n'a aucun rapport avec les luttes déplorables qui ont été l'inévitable résultat du bizarre partage de l'empire carlovingien en 843. Rien ne prouve qu'il y ait plus de sang gaulois aujourd'hui à l'Ouest du Rhin qu'à l'Est de ce fleuve. On ne parle pas plus gaulois à gauche du Rhin qu'à droite. Ce qui fait les peuples, c'est l'éducation. Or, en France comme en Allemagne, l'éducation est chrétienne, grecque et romaine : toute trace des enseignements gaulois et germaniques a depuis longtemps disparu : les guerres entre Français Allemands n'ont d'autre cause qu'une rivalité moderne et dont les prétendues causes ethnographiques sont purement apparentes.

Avant de terminer, nous signalerons le remarquable travail de Müllenhoff sur Posidonius et sur les traces de cet auteur chez Diodore, chez Strabon et même chez César. On ne peut trop féliciter M. Max Rödiger du zèle pieux avec lequel il a mis à la disposition des érudits les savantes recherches du maître que la mort nous a enlevé.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. Cette date de 1887 est une addition de M. Rödiger au texte de Müllenhoff mort en 1884.

371. — *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*, par Charles Jourdain, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (publication posthume). Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8, 639 pages.

Ce volume se compose de vingt-deux notices se rapportant aux sujets les plus divers de l'histoire du moyen-âge. La plupart de ces études ont paru, du vivant de l'auteur, dans divers recueils scientifiques et littéraires, en particulier dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles lettres ¹. Le ton en est grave et mesuré, l'allure discrète, le style sobre et sans éclat. La recherche est consciencieuse mais parfois aussi peu profonde, l'information n'est pas toujours suffisante. Beaucoup de renseignements sont arriérés, et certaines de ces études, bien que remaniées par l'auteur sur la fin de sa vie, ne sont plus aujourd'hui au courant de la science. C'est là, pour le dire en passant, le principal inconvénient de ces mélanges posthumes actuellement très en faveur, qui contiennent souvent des travaux rédigés à des époques fort différentes et qui, présentant comme nouveaux des résultats dépassés depuis longtemps, risquent de compromettre la réputation de l'auteur au lieu de la servir.

Les deux premières notices traitent de l'origine des traditions sur le christianisme de Boèce et des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas de Triveth sur la *Consolation de la philosophie*. Elles figurent parmi les plus solides et les plus intéressantes du volume. L'auteur (page 7) ignore qu'un fragment donné comme étant de Cassiodore contemporain de Boèce, publié en 1877 par Usener, attribue à l'auteur de la *Consolation* les écrits chrétiens que M. J. prétend n'avoir pu être écrits par Boèce. L'authenticité du fragment en question n'a pas été, il est vrai, complètement établie, mais le problème tranché par M. J. n'en reste pas moins douteux. La thèse ¹^{re} exposée à la page 24 se présente par là même comme très discutable ².

Le troisième mémoire a trait à la philosophie des Arabes et des Juifs. C'est un résumé des travaux spéciaux, notamment de ceux de Munk sur la matière, plutôt qu'une œuvre originale. Il est certain que l'opinion de M. J. touchant cette philosophie qu'il apprécie dans cette étude avec quelque sympathie, a dû varier d'une manière notable, puisqu'il parle ailleurs (page 603) de la *mauvaise philosophie* dont les ouvrages d'Arverroës sont remplis.

Il est à regretter que, dans la notice sur les sources philosophiques des hérésies d'Amaury de Chartres et de David de Dinan, l'auteur n'ait pas rapproché les opinions d'Amaury du mouvement joachimite ³. Évi-

1. Il est fâcheux que les éditeurs n'aient pas jugé à propos d'indiquer pour chacune de ces notices la date de la première publication et le titre du recueil où elle a primitivement paru. Cela était indispensable. Au lieu du titre courant qui se répète, identique durant 640 pages, on aurait préféré également trouver le titre des différentes notices. Les recherches n'en eussent été que plus faciles.

2. Page 26. Proclus est mort en 485 et non en 480.

3. V. à ce sujet Meyenberg, *De pseudo evangelio æterno* § 2 et § 3.

demment, les deux doctrines ne doivent pas être confondues. On ne saurait dire si les disciples d'Amaury, brûlés en 1210, ont connu les doctrines de Joachim, mais, en tout cas, l'apparition presque simultanée d'idées analogues dans des milieux tout-à-fait différents est un fait qui mérite d'être remarqué ¹.

Le mémoire sur quelques points obscurs de la vie de Roger Bacon, écrit sans prétention, renferme d'ingénieuses recherches qui fournirent, au moment où elle parurent, certaines données nouvelles sur la vie du célèbre philosophe. Depuis, plusieurs dates ont pu être fixées avec plus de certitude ². Il nous faut passer rapidement sur les études relatives à Robert Grosse-Tête et à Gilles de Rome qui donnent d'importants renseignements sur la question capitale dans l'histoire du moyen âge, des rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Page 178 et suiv., il a été établi depuis par Riezler que le traité de *Utraque potestate* ou, comme on l'appelle, la *Quæstio in utramque partem* fut traduite par Raoul de Presles, sur l'ordre de Charles V, et que Raoul lui-même en est peut-être l'auteur (fait contesté par Scheffer-Boichorst). De toutes manières d'ailleurs, la conjecture de M. J. est exacte, Gilles de Rome n'y fut pour rien.

Les huit mémoires qui suivent ont trait à l'histoire de l'enseignement au moyen âge ou plus spécialement à l'histoire de l'Université de Paris que M. J. connaissait mieux que personne. L'auteur montre que l'étude de l'hébreu ne fut pas tout-à-fait négligée au xv^e siècle, mais il est bien évident par les preuves mêmes qu'il apporte que la situation des maîtres chargés de l'enseigner était des plus précaires. La division donnée page 262, des étudiants de Paris au xv^e siècle n'est pas entièrement exacte ³. La notice sur le collège du cardinal Lemoine est un des morceaux les plus complets et, si l'on peut dire, définitifs du volume, bien qu'en somme l'histoire de cet établissement n'ait qu'une importance secondaire, nullement comparable à celle de certaines institutions analogues, Sainte-Barbe et le collège de Navarre, par exemple. Malgré les nombreux textes groupés dans le mémoire sur l'éducation des femmes,

1. Page 117. Il n'est pas aussi évident que l'affirme l'auteur que les *tomii* dont parle David de Dinan soient des ouvrages de Scot Erigène. On a pu soutenir avec quelque vraisemblance qu'il s'agissait de commentaires arabes d'Aristote. — Page 121 et suiv. Il est assez probable, ainsi que l'a établi M. Hauréau, que le traité d'Alexandre dont parle Albert le Grand est simplement le *de Unitate et uno* publié sous le nom de Boèce et que la plupart des mss. attribuent à Alexandre. — Page 127. On admet aujourd'hui assez généralement que David de Dinan dût connaître le *Fons vitæ* d'Ibn Gébirol.

2. L'auteur les présente comme partagés en deux classes : les *pensionnaires* ou *cameristes* et les *martinets* ou *galoches*. Il est nécessaire de distinguer. Les étudiants pensionnaires se subdivisaient en *boursiers*, *convicteurs* ou *portionistes* et *cameristes*. Ces derniers vivaient en chambre, sous la direction d'un pédagogue particulier. Pour ce qui concerne les externes, les *martinets* doivent être distingués des *galoches*.

3. Page 141. C'est plutôt 1257 que 1256. Page 145, il quitta Paris avant 1268.

l'auteur est amené à reconnaître « que de Charlemagne à Louis XI cette éducation laissa beaucoup à désirer ». Tout au plus peut-il conclure en disant « qu'elle ne fut pas aussi nulle qu'on le croit généralement ». C'est là une réserve que les panégyristes de l'instruction publique au moyen âge devraient plus souvent imiter.

L'étude sur la royauté française et le droit populaire d'après les écrivains du moyen âge, manque de conclusions fermes. On y voudrait une appréciation plus personnelle. C'est plutôt une énumération de textes qu'une critique raisonnée des doctrines. En empruntant ses témoignages à une catégorie de sources provenant toutes du même milieu, l'auteur risquait de n'exposer qu'un des côtés de la question. Il était à propos de l'élargir, en tenant un compte plus grand des autres documents et aussi des faits historiques. Les excès momentanés de la démocratie ne suffisent pas à légitimer les réactions. Dans toutes ces considérations, le sentiment du peuple à l'égard de la royauté tient une place bien secondaire. Il eût été intéressant de le définir, en l'opposant aux conceptions théoriques, souvent étroites, des légistes et des philosophes.

L'étude sur Jordano Bruno forme la XXII^e et dernière étude. C'est assurément l'un des morceaux les plus contestables du livre. Si les éditeurs l'avaient laissé dans la *Revue nouvelle* où il parut en 1846, personne n'eût songé à le regretter. L'auteur débute par quelques considérations qui, interprétées littéralement, seraient la négation de toute philosophie (p. 619 et 620)¹. Plus loin (pages 621 et 623), les jugements émis sur le compte de la Réforme sont à l'avenant. L'auteur rappelle avec une évidente satisfaction le supplice de Servet et conclut de sa fin lamentable que « la métropole du calvinisme ne le cédait pas en intolérance à l'Inquisition² ». Il y aurait à résoudre, à ce sujet, une question de statistique que M. J. a eu le tort de négliger. Nous ne parlons point des différentes appréciations émises sur le novateur, objet de l'article. La seule influence que l'auteur reconnaisse au philosophe de Nola « est purement négative » (page 638). L'ardente foi

1. « Sous la discipline sévère de la foi.... l'esprit le plus rebelle, s'il avance peu, ne s'égare pas » (p. 619). Le croirait-on ? « Le véritable écueil pour les philosophes, c'est cette liberté séduisante et mensongère, mélange d'esclavage et d'anarchie, qui est propre aux âges où se prépare et s'annonce, mais où ne se consomme pas l'émancipation définitive des intelligences » (p. 620). « Bruno est le type achevé de ces martyrs de l'indépendance philosophique qui sont morts victimes de leurs erreurs et des passions humaines exaltées par le désordre des temps ». Cette inflexibilité dogmatique, ce respect rigoureux de la doctrine qui éclatent à chaque ligne, amènent l'auteur à des affirmations contradictoires du genre de celle-ci (p. 620) : « Cependant rien n'était changé dans la constitution de la société chrétienne, sinon que les fondements se trouvaient ébranlés, que l'ordre avait fait place à l'anarchie, la paix à l'agitation, que les esprits ne savaient où se prendre, et que le pouvoir irrité de ses pertes venait de passer de l'indulgence à la plus extrême rigueur ». Tout cela n'est guère logique.

2. Il avait cependant dit, à la page 621, en parlant de cette même inquisition : « En moins d'un siècle, de 1560 à 1600, que d'accusés, que de victimes ! »

religieuse de l'auteur, sentiment fort respectable assurément, l'amène quelquefois à faire preuve de partialité¹.

En résumé, si l'on ne peut qu'approuver la réédition récemment donnée de l'*Histoire de l'Université de Paris au xvn^e et au xviii^e siècle*, fruit d'immenses recherches, on ne saurait à aucun point de vue porter le même jugement sur la publication que nous venons d'analyser. Le renom très légitime qui s'attache au grand travail de M. Jourdain, n'eût assurément rien perdu à ce que ces divers mémoires fussent restés dispersés dans les recueils où ils parurent primitivement.

A. LEFRANC.

372. — **Le Connétable de Richemont.** Arthur de Bretagne, 1393-1458, par E. COSNEAU, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1886, in-8, vv et 712 p.

Ce livre est un résumé consciencieux mais assez terne de ce que les sources imprimées nous apprennent sur Arthur de Bretagne. L'auteur a dépouillé avec soin les chroniques, les collections de pièces, les travaux de seconde main. Les indications qu'il a recueillies, il les présente dans l'ordre chronologique. Seuls quelques sujets plus spéciaux, les réformes militaires, certains épisodes de l'histoire de Bretagne, sont traités dans des chapitres à part.

Si M. Cosneau a puisé dans les imprimés les éléments principaux de son livre, il n'a pas négligé les sources inédites. Il a exploré nombre de manuscrits et cite à chaque page les fonds de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, d'autres dépôts encore; il les cite même un peu trop. Les notes et les références vraiment intéressantes sont noyées dans un appareil d'érudition qui eût pu facilement être réduit de moitié. Cette intempérance de renvois est la suite d'un entraînement auquel il n'est que trop facile de céder, quand on est plein de son sujet. Elle est inutile, gênante même, mais elle ne serait véritablement blâmable que si elle avait pour but — qu'on me passe l'expression — de jeter de la poudre aux yeux du lecteur candide. On ne saurait soupçonner M. C. d'un aussi noir dessein :

« L'auteur, dit-il en effet dans sa préface (p. viii), n'a pas la satisfaction d'avoir trouvé tous les renseignements dont il avait besoin, ni la prétention d'avoir dit le dernier mot sur un sujet aussi important. Il s'estimera heureux si, par ses efforts, il a fourni un utile contingent à l'histoire d'un prince trop peu connu et d'un règne qu'on ne pourra jamais trop connaître. »

Ce programme modeste, M. C. l'a assez bien rempli. Il y aurait

1. P. 627, l'auteur cherche à déterminer les motifs du voyage de Bruno en Angleterre, qui n'a pu être inspiré que par « la curiosité, l'amour du bruit, le désir de paraître » et ainsi pour tout le reste, la même méthode de raisonnement. — P. 622, Bruno est né en 1548. — P. 636, il fut arrêté le 23 mai, et non en septembre, livré par un dénonciateur du nom de Mocenigo.

mauvaise grâce à reprocher à un écrivain de n'avoir pas fait plus qu'il n'a voulu faire. On ne saurait pourtant s'empêcher de regretter que M. C. n'ait pas cherché, au prix de quelques efforts, à rendre son œuvre meilleure. Il ne fallait pour cela qu'un peu plus de vie et de couleur dans le récit, de critique dans le choix et l'interprétation des faits.

La base fondamentale d'une étude sur Arthur de Richemont est nécessairement un examen approfondi et sévère de la chronique de Guillaume Gruel¹. Si M. C. avait apporté à ce travail préliminaire toute l'attention qu'il méritait, il se serait tenu en garde plus encore qu'il ne l'a fait, contre la partialité évidente du chroniqueur. Gruel était Breton, il était attaché au service du connétable. On admettra volontiers avec M. C. qu'il fut sincère dans ses appréciations, mais n'est-il pas naturel qu'aveuglé sur les défauts de ses compatriotes et de son maître, il ait — peut-être même à son insu — exagéré leurs mérites et dissimulé leurs torts ?

Plus d'un détail rapporté par les documents contemporains et par Gruel lui-même nous porte à modérer un peu notre admiration pour les talents militaires et diplomatiques de Richemont. Pour n'en citer qu'un exemple, « l'idée malheureuse » d'imposer à Charles VII pour remplacer le Camus de Beaulieu, son favori assassiné, un homme tel que Georges de la Trémoille, dénote-t-elle un sens politique bien délié ?

Les grandes réformes militaires soulèvent aussi des difficultés au point de vue spécial qui nous occupe. « Il y aurait injustice à dire que Richemont fut le seul auteur de toutes ces réformes, mais on a le droit d'affirmer qu'il y eut la plus large part » (p. 375). Cette affirmation demanderait à être prouvée. Il est fâcheux que sur ce point comme sur d'autres, M. C. n'ait pas pris plus de peine pour faire passer sa propre conviction dans l'esprit du lecteur. Disserter est ennuyeux, mais parfois nécessaire. D'ailleurs, quoi de plus facile que de rejeter dans les notes ou en appendice les preuves dont on ne veut pas encombrer le récit ? Mais l'auteur avait peut-être, après tout, pour se montrer aussi sobre d'excellentes raisons qu'il a jugé inutile d'indiquer.

Peu de temps après l'apparition du livre de M. C., M. Achille Le Vavasseur publiait dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*² une étude minutieuse sur la *Valeur historique de la chronique d'Arthur de Richemont par Guillaume Gruel*. Après avoir soumis à une critique rigoureuse toutes les assertions du chroniqueur, M. Le Vavasseur résume en ces termes l'opinion qu'il s'est faite au cours de ce travail.

« Richemont rendit certainement à la France d'éminents services, mais il lui arriva aussi de compromettre la cause royale par ses violences, son incapacité militaire et diplomatique et, ce qui est plus grave,

1. Histoire d'Arthur III duc de Bretagne, comte de Richemont par Guillaume Gruel (collections Michaud et Poujoulat, Petitot etc.).

2. Vol. XLVII, p. 525 et XLVIII, p. 248.

par ses variations politiques. Il fut dominé par une ambition qui ne reculait devant aucun moyen pour arriver à son but. Les circonstances bien plus que son mérite personnel, le firent connétable de France ¹. »

Ce jugement est sévère, peut-être même un peu trop. Il n'en résume pas moins fort exactement l'impression que laissent l'examen des faits et la lecture même du livre de M. C. dont les conclusions sont pourtant bien différentes.

Somme toute, plus d'une ligne de cette grande figure de Richemont demeure encore indécise. On a vu d'ailleurs que M. Cosneau ne prétend pas avoir tracé un portrait définitif. Mais en dépit des critiques qui viennent de lui être adressées, son volume reste le travail le plus étendu et le plus complet qui existe sur Arthur de Bretagne. Les matières y sont judicieusement ordonnées et l'auteur a été assez heureux pour préciser à l'aide de documents nouveaux quelques points de la vie de son héros. Il est juste de ne pas l'oublier.

Le volume se termine par des pièces justificatives nombreuses et intéressantes, des tableaux généalogiques commodes et un bon index ¹.

Jean KAULEK.

373. — **Les Collections des Médicis au XV^e siècle**, le Musée, la Bibliothèque, le Mobilier, par Eugène MÜNTZ. Paris, librairie de l'art, 1888, in-4 de 112 p. Prix : 10 fr.

374. — **Marc-Antoine Raimondi**, étude historique et critique, suivie d'un catalogue raisonné de l'œuvre du maître, par le vicomte Henri DELABORDE. Paris, librairie de l'art, 1888, in-4 de 319 p. Prix : 40 fr.

Deux volumes viennent d'enrichir la *Bibliothèque internationale de l'art*. Le premier est dû au directeur de cette importante collection, M. Eug. Müntz. Il est exclusivement documentaire, mais l'intérêt des textes qu'il apporte, en justifie la publication sous forme d'ouvrage isolé. Ce sont les inventaires des collections d'art les plus célèbres du xv^e siècle, celles de Cosme de Médicis, de son fils Pierre et de son petit-fils Laurent le Magnifique. Suivant l'usage de M. M., de nombreux témoignages inédits ou peu connus sont mis en lumière autour des inventaires. Un index très complet permet de se retrouver facilement dans le recueil. Pour l'histoire de la « librairie » de Pierre de Médicis on aura peu de choses nouvelles à recueillir, l'inventaire de 1464, ici donné, n'étant pas sensiblement différent de celui de 1456 publié par M. Enea Piccolomini ; mais les érudits qui s'intéressent aux humanistes seront heureux de trouver réunis les textes relatifs aux collections de

1. Bibl. de l'Ecole des Chartes, vol. XLVIII, p. 277.

2. Dans cet index, M. Cosneau a eu l'idée singulière de ranger les dauphins et les rois, même les rois d'Angleterre, sous la rubrique *France*. Les avantages de ce système ne sont pas bien clairs ; il n'aurait du moins aucun inconvénient si aux mots *Charles*, *Louis*, *Henri*, des articles de renvoi avertissaient le lecteur de cette disposition imprévue.

Niccolò Niccoli et de Poggio ¹. Pour ceux qui font l'histoire des objets d'art, cette publication est d'un intérêt inappréciable : les conservateurs de galeries publiques, les propriétaires de collections privées vont pouvoir identifier de nombreuses pièces, dont la provenance est ignorée et qui prendront une valeur plus grande, quand on les aura retrouvées sur un des inventaires des Médicis. Les curieux du mobilier et du costume consulteront aussi ce volume avec avantage. Il a sa place marquée dans les bibliothèques où figurent déjà *Les précurseurs de la Renaissance*, du même auteur.

C'est encore en Italie, mais au xvi^e siècle, que nous conduit M. H. Delaborde, avec son volume sur *Marc-Antoine Raimondi*. Ce travail se rattache, comme celui de M. M., à un précédent volume de la même collection : M. D. prend le sujet au point où il l'avait laissé dans *La gravure en Italie avant Marc-Antoine*, et après avoir exposé les origines de l'art dont il s'est fait l'historien, il s'arrête à loisir sur la période la plus glorieuse de son développement en Italie. Il consacre tout un livre à l'artiste qui en est la brillante personnification. Le rôle et l'œuvre de l'éminent graveur, qui fut l'élève et l'interprète de Raphaël, sont assez connus dans l'ensemble pour qu'on n'ait pas à les rappeler ici. Mais le biographe de Marc-Antoine a apporté des renseignements nouveaux, et une mise en œuvre toute personnelle des faits déjà acquis ². La notice est terminée par des aperçus généraux sur le talent et les procédés du maître. Vient ensuite le catalogue raisonné de son œuvre, qui occupe les deux tiers du volume, et rendra de grands services aux travailleurs. Quoiqu'il présente moins de numéros que celui de Bartsch, il l'annule cependant, en tant que catalogue. L'auteur écarte les attributions fausses ou les parties étrangères au sujet ; il ajoute au contraire l'indication et la description complète des pièces qui n'ont pas été connues de Bartsch ; pour celles qui figurent à la fois dans les deux catalogues, il se contente d'une description sommaire et renvoie le lecteur au travail de son prédécesseur ³. Tout ici est précis et consciencieux. Il est superflu de louer la compétence et l'excellente information du secrétaire perpétuel de notre Académie des Beaux-Arts. L'illustration, toute de fac-similés et qui porte sur 63 pièces, est digne du texte.

P. N.

1. P. 94, est publiée une lettre curieuse d'un certain Cantalycius, écrite de San Gimignano, en 1475, à Laurent de Médicis, et accompagnant l'envoi des *Priapea* mis sous le nom de Virgile.

2. M. D. propose et appuie fortement la date de 1480 pour la naissance de Marc-Antoine.

3. A propos de la célèbre gravure de la *Peste de Phrygie*, reproduite en fac-similé p. 215 et étudiée p. 216, peut-être aurait-il été utile de renvoyer à un article sur *Raphaël et le Virgile du Vatican* paru dans le *Courrier de l'art* (mars 1887).

CHRONIQUE

FRANCE. — M. BARBIER DE MEYNARD poursuit activement la publication de son *Supplément aux Dictionnaires Turcs* dans la collection de l'École des langues orientales. Il fait paraître aujourd'hui, chez E. Leroux, le 7^e et avant-dernier fascicule presque entièrement consacré à la lettre *qaf*, une des lettres les plus riches du vocabulaire des langues tartares. A la suite du dictionnaire proprement dit qui sera certainement achevé avant un an, M. Barbier de Meynard se propose de donner un *Dictionnaire géographique de la Turquie d'Europe et d'Asie*, pour lequel il a réuni de nombreux matériaux entièrement inédits, et il espère couronner sa longue et méritoire entreprise par une *Étude historique sur la langue et la littérature des Ottomans*. Puisse-t-il achever prochainement de si nombreux et importants travaux, qui lui vaudront la plus vive reconnaissance de tous les amis des langues et littératures orientales !

ALLEMAGNE. — Paraîtront prochainement à la librairie Teubner, de Leipzig : *Die griechische Bedeutungslehre, eine Aufgabe der klassischen Philologie*, par M. Max HECHT ; — *Neue Beiträge zur Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserreichs*, I. *Die Legaten in den römischen Provinzen von Augustus bis auf Diocletian*, par M. W. LIEBENAM ; — *Nemesii Emeseni περί φύσεως ἀνθρώπου*, p. p. C. IM. BURKHARD ; — *Sexti Amaricii Galli Piosistrati sermonum libri quattuor e cod. Dresd. A. 167 a p. p. M. MANITIUS* ; — *Apollonii Pergaei conicorum quae graece extant cum Eutocii commentariis* p. p. J. L. HEIBERG.

— M. Max RÖDGER dirige une nouvelle collection qui paraît à la librairie Weidmann, de Berlin, sous le titre : *Schriften zur germanischen Philologie*. Le 1^{er} fascicule de la collection vient d'être publié : *Karolingische Dichtungen*, (Aedelwulf, Alcuine, Angilbert, Rhythmen), *untersucht*, par L. TRAUBE (in-8°, 162 p. 5 mark). Trois autres fascicules sont annoncés : *Der Satzbau des althochdeutschen Isidor im Verhältnis zur lateinischen Vorlage*, par Max RANOW ; *Verbum und Nomen in Nothers Psalmen*, par J. KELLE ; *Servatius, eine ober-deutsche Legende des XII Jahrhunderts*, par O. GRIEFELD.

— M. O. BEHAGHEL quitte Bâle pour Giessen, et M. W. BRAUNE, Giessen pour Heidelberg ; M. R. KÖGEL a été nommé professeur extraordinaire à Leipzig ; MM. SIEBS et GOLTNER se sont « habilités », l'un à Breslau, l'autre à Munich pour la philologie germanique.

GRÈCE. — Mgr Dorotheë SCHOLARIOS, ancien métropolitain de Larisse, vient de mourir. Né à Védista de Calambaca en 1812, il avait fait ses études à l'université d'Athènes et avait, durant de longues années, professé en Crète et ailleurs. En 1852, il fut créé métropolitain de Sozopolis et transféré, en 1860, au siège de Démétriadé. En 1874, étant alors membre du S. Synode, il fut promu à l'archevêché de Larisse ; mais il ne prit pas possession de son diocèse. L'année suivante, il se rendit en Grèce et se fixa à Athènes. Il y vécut, depuis cette époque, honoré de tous, et considéré, à juste titre, comme un des prélats les plus distingués de l'Église orientale. Il avait fondé différents établissements de bienfaisance ; il subvenait à l'entretien de deux écoles importantes : l'une à Sozopolis, l'autre à Triccala (cette dernière porte son nom). Très laborieux, il étudiait de préférence les Pères de l'Église. Le monde savant lui doit une *Κλεις ; της Πατρολογίας*, et le premier volume du *Ταμειον της Πατρολογίας* comprenant les trois premières lettres de l'alphabet grec. On a fait à Mgr Scholarios de magnifiques funérailles.

ITALIE. — Le neuvième fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. de RUGGIERO vient de paraître. Il va du mot *Aedilis* au mot *Aegyptus*. Nous nous réservons de revenir postérieurement sur cette importante publication.

— Dans sa brochure *La vera autrice dei « Rifiuti di Pindro », nota illustrativa ad un passo del Quadrio* (Florence, 1888, 12 p. extr. de la *Rassegna Nazionale*), M. G. MARTUCCI, étudie Aurella Fedeli (= Brigida Bianchi), actrice de la comédie italienne, auteur d'un recueil de poésies dédiées à Louis XIV et imprimées à Paris en 1666.

— Nous avons reçu la 3^e livraison du *Dictionnaire international des écrivains du jour*, que M. A. de GUBERNATIS publie à Florence chez Louis Niccolai. On sait que l'ouvrage complet comprendra douze livraisons (prix de chaque livraison séparée : 5 fr.; prix de l'abonnement anticipé : 20 fr.; prix du *Dictionnaire* achevé : 25 fr.). La troisième livraison commence à Alois Becker et finit à Romuald Bobba (p. 225-336). Les notices qu'elle renferme nous ont paru exactes et complètes : quelques remarques en passant : lire, au lieu de « Behaguel », *Behaghel*, et au lieu de « Valdecke », *Veldéke* (p. 231); se garder de dire que M^{me} de Blocqueville a élevé au maréchal Davout « un véritable monument » (p. 331) et de nommer M. Georges Berry un « éminent écrivain et homme politique »; ajouter à la notice sur M. Beljame qu'il enseignait à la Faculté des Lettres de Paris bien avant 1887.

— Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 6^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alissandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 201 à la p. 240, et du 5 avril au 8 juin 1285. C'est par erreur que nous avons attribué à l'éditeur le dessein primitif de publier un fascicule par mois. Le prospectus, que nous n'avions pas sous les yeux, annonce que cette publication a toujours dû avoir lieu tous les deux mois. Il est vrai qu'une fois on a mis entre deux fascicules trois mois d'intervalle, mais c'est par suite de circonstances qui ne se renouvelleront pas. Nous avons exprimé le regret que la clef des abréviations ne fût pas donnée. M. Gherardi veut bien nous faire remarquer que cette clef se trouve au verso de la couverture en forme de gaine. Cela est vrai. L'idée ne nous était pas venue qu'il fallût déchirer la gaine; la conserver intacte étant le meilleur moyen de ne pas perdre les feuilles dont se compose chaque fascicule. Il était impossible, dans ces conditions, de s'apercevoir de ce qu'il y avait d'écrit au verso. On aurait pu moins bien cacher ce qu'on avait tout intérêt à mettre en vue, mais ce n'était pas l'affaire du savant M. Gherardi, dont l'exactitude, cette fois comme toujours, est impeccable.

SUISSE. — Le XIII^e fascicule (IV^e fascicule du 2^e volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, auquel collaborent maintenant MM. FR. STAUB, L. TOBLER, R. SCHOCH et H. BRUPFACHER (Frauenfeld, Huber) vient de paraître; il va de *got* à *grob* (p. 530-688).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juillet 1888.

L'auteur du mémoire sur la *Législation des capitulaires* auquel la Commission du prix Bordin a décerné une récompense de la valeur de la moitié du prix, se fait connaître par une lettre adressée au secrétaire perpétuel. C'est M. Louis Clotet, docteur en droit, à Paris.

M. d'Arbois de Jubainville communique des observations sur la chronologie étrus-

que. Un passage de Diodore de Sicile, qui ne nous a pas été conservé textuellement, mais qu'on peut restituer d'après les emprunts que lui ont faits d'autres auteurs, fournit sur la chronologie des Etrusques des indications diversement interprétées par les auteurs modernes. Suivant un système soutenu jadis par Fréret, la fondation de l'Etat étrusque, d'après ces données, aurait eu lieu au plus tôt en 972 et au plus tard en 949 avant notre ère. Un autre système, défendu par K.-Otfried Müller, la ferait remonter à l'an 1025 avant notre ère. M. d'Arbois de Jubainville croit qu'il faut s'en tenir au système de Fréret. En effet, d'après Diodore, l'an 88 avant notre ère marquait la fin du VIII^e siècle de l'Etat étrusque, et les sept premiers siècles de cet Etat, selon le calcul étrusque, avaient eu une durée variant de 100 à 123 ans et ensemble une durée totale de 761 ans. Selon qu'on voudra attribuer au VIII^e siècle étrusque une durée égale au minimum ou au maximum de celle des siècles précédents, on obtiendra pour le total des huit siècles un total de 861 ou de 884 ans, qui, ajouté à 88, donne pour le point de départ 972 ou 949 ans avant notre ère.

M. d'Arbois de Jubainville explique incidemment comment les Etrusques admettaient des siècles de longueur variable. Un siècle, selon eux, était le temps qui s'écoulait depuis un moment donné jusqu'à la mort du dernier des hommes vivants à ce moment initial. Ils croyaient, en outre, que les dieux eux-mêmes prenaient soin de les avertir, par des prodiges, de la fin d'un siècle et du commencement du suivant.

Le mot employé par Diodore et que M. d'Arbois de Jubainville traduit par « siècle » est *γίvos*, « génération ». MM. Maury, Boissier et Bréal font remarquer que le latin *seculum* a eu aussi, à l'origine, le sens de « génération ». Malgré ce rapprochement, M. Weil trouve surprenant qu'un auteur grec ait pu dire *γίvos* pour « un siècle ».

M. Halévy communique des essais de traduction de plusieurs inscriptions de la Chaldée, recueillies par M. de Sarzec et publiées par M. Heuzey. Il affirme de nouveau que ces textes sont écrits, non dans une langue différente de l'assyro-babylonien, mais dans cette langue même, à l'aide de caractères idéographiques. Le roi dont le nom est écrit, en idéogrammes, Goudéa, et que les érudits modernes appellent ordinairement ainsi, se nommait en réalité Nabou ou Mounambou; la ville où il régnait s'appelait Lagasch, et non Sirpourla, etc. M. Halévy pense que la date de ces textes est comprise entre les années 3000 et 2000 avant l'ère chrétienne.

M. Heuzey rappelle que M. Amiaud a le premier reconnu, dans les inscriptions dont il s'agit, quelques-uns des faits historiques aujourd'hui signalés par M. Halévy.

M. Menant fait ses réserves sur la question de savoir si les inscriptions chaldéennes diffèrent des textes babyloniens par l'écriture seulement ou aussi par la langue.

M. Heuzey offre à l'Académie, au nom du Syllogue littéraire grec de Constantinople, un exemplaire de la médaille que cette société vient de faire frapper en mémoire du 25^e anniversaire de sa fondation. Cette médaille a été gravée par M. Jules Chaplain, membre de l'Institut de France. Elle porte l'effigie de M. Christakis Zographos, bien connu, en France comme en Orient, par la libéralité dont il a fait preuve en faveur des institutions qui ont pour but le développement des études grecques.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : 1^o DES MICHEL (Abel), *Manuel de la langue chinoise écrite*; 2^o RUELLÉ (Ch.-Em.), *Collection des anciens alchimistes grecs*, 1^{re} et 2^e livraisons; — par M. Héron de Villefosse : *Mosaïques de Tébessa : mosaïque de l'Oued-Athménia*, publiée par la Société archéologique de Constantine; — par M. Gaston Paris : PLOIX (Charles), *la Nature des dieux, études de mythologie gréco-latine*; — par M. Delisle : ROBERT (Ulysse), *Monographie du prieuré de Vaucluse*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 juillet.

M. Babelon présente une améthyste gravée, du cabinet des médailles, signée du nom de Pamphile, et représentant la Méduse.

M. Mowat communique un dessin d'une tessère en bronze, également du cabinet des médailles, portant le nom Uxellus, qui est celui d'un dieu gaulois. Ce nom s'est déjà rencontré dans une inscription d'Hyères, et sous la forme Uxellimus, dans une inscription de Norique, où M. Gaidoz l'avait signalé, il y a trois ans, comme celui d'une divinité gauloise.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 83

— 18 août —

1888

Sommaire : 375. PETRIE, Voyage en Egypte. — 376. Commentaire de Philopon sur Aristote, p. p. VITELLI. — 377. PAOLI, Paléographie latine. — 378. JEWETT, Les catalogues des bibliothèques, trad. par BIAGI. — 379. D'ARDENNE DE TIZAC, Vital d'Audiguier. — 380. AULARD, Les orateurs de la Législative et de la Convention. — 381. GAZIER, Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française. — 382. GRIMAU, Lavoisier. — 383. Papiers de Barthélemy, p. p. KAULEK, II. — 384. FOUCART, Campagne de Prusse, Iena. — 385. De TOURNON, Notes sur l'invasion du Lyonnais en 1814. — 386. VERMEIL DE CONGHARD, L'assassinat du maréchal Brune. — Chronique.

375. — W. M. FLINDERS PETRIE. *A Season in Egypt, 1887*, by W. M. Flinders Petrie, author of « Pyramids and Temples of Gizeh, Tanis I and II, Naukratis, » etc., Illustrated. London, 1888, Field and Tuer, Trübner and Co, in-4, 42 p. et xxxii pl. autographiées.

M. Petrie, après avoir travaillé plusieurs années de suite pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*, a travaillé pour son compte l'hiver dernier, et le volume dont j'ai à parler ici, nous présente les résultats de sa campagne. M. Petrie n'est pas un voyageur à *dahabiéh* ni à grands fracas; il a remonté le Nil, partie sur un des vapeurs de la poste égyptienne, partie sur un bateau si petit que c'est à peine s'il a eu la place d'y loger son compagnon M. Griffith, un jeune Egyptologue d'espérance. Le voyage, entrepris avec des ressources plus que médiocres, a été des plus fructueux. Après avoir estampé, à Thèbes, un grand nombre de figures représentant les types variés des Egyptiens et des nations étrangères avec lesquelles les Egyptiens ont été en rapports, M. P. a consacré ce qui lui restait de temps disponible à copier des graffiti tracés sur les rochers, à relever des mesures de monuments, à rassembler une collection de poids Memphites, et de cones funéraires. L'Egypte est si riche que les Egyptologues ont presque tous dédaigné jusqu'à présent d'étudier certaines catégories d'inscriptions ou de petits objets que les archéologues classiques recherchent avec soin. M. Petrie s'est attaché de préférence à ces monuments trop négligés, et les résultats qu'il en a tirés montrent combien il a eu raison de s'occuper d'eux.

Les scribes égyptiens avaient la manie d'écrire leurs noms sur les monuments ou sur les rochers, partout où ils passaient. Un certain nombre de ces graffiti a déjà été copié par Lepsius, par Mariette, par Stern et a fourni des renseignements importants pour l'histoire. Deux localités ont rendu cette année une récolte abondante à M. P., les rochers d'Assouan et d'Eléphantine, ceux de la vallée de Saba Rigaléh

(Shutt er-ragel) près de Silsilèh. Les inscriptions recueillies en ces deux endroits sont au nombre d'environ six cent trente, auxquels il faut joindre plus de soixante-dix inscriptions prises pour la plupart à Thèbes. Les plus anciennes remontent à la V^e dynastie; les plus modernes appartiennent à l'Égypte chrétienne. Elles nous montrent les rois de Memphis Ounas (n^o 312), Pepi I^{er} (n^{os} 309, 539, 630), Mirinri (n^{os} 81, 338), Pepi II (n^o 311), maîtres d'Assouan et probablement d'une partie de la Nubie. Les Pharaons thébains de la XI^e, les Entef et les Montouhotpou, paraissent avoir déployé une grande activité dans leur domaine restreint, s'il faut en juger par le nombre considérable de graffiti qui datent de leur règne. M. P. en a tiré motif de discuter quelques points de leur chronologie, encore assez obscure : leur succession telle qu'il l'a établie (p. 18-19) n'est pas encore bien certaine, mais l'ordre en est mieux prouvé qu'on n'avait pu le faire jusqu'à présent. Les années de règne de tous ces princes sont encore moins nettement déterminées que leur ordre. Une observation ingénieuse de M. P. nous permettra peut-être d'arriver à connaître la date probable de plusieurs d'entre eux. Les grands convois de pierres qu'ils étaient obligés d'organiser pour les besoins de leurs constructions, ne pouvaient être mis à flot qu'au temps de l'inondation, tant à cause des facilités de transport, qu'à cause du nombre d'hommes qui sont libres en cette saison. D'un passage de l'inscription d'Ouni, d'où il semble résulter qu'un bloc de pierre destiné à la pyramide de Mirinri fut extrait de la carrière en dix-sept jours, pendant le mois d'Epiphi, mais ne put arriver à temps à Memphis, faute d'eau dans le fleuve, M. P. tire la conclusion qu'Epiphi coïncidait à peu près à notre septembre sous le règne de Pepi I^{er} et de ses successeurs, et, par suite, qu'il faut placer ce règne vers 3420 av. notre ère, avec une erreur possible de soixante ans. Le calcul n'est peut-être pas aussi rigoureux qu'on le désirerait, mais l'observation de M. P. est juste, et la méthode qu'il a suivie nous donnera probablement d'excellents résultats, le jour où nous posséderons plus d'inscriptions datées et nous fournissant l'indication de la crue de Silsilis que nous n'en avons jusqu'à présent.

M. P. a consacré un chapitre entier de son ouvrage, le IV^e (p. 21-22), à l'examen de ce qu'on appelle ordinairement *le nom de bannière* des rois égyptiens. Le protocole des Pharaons commence par l'image d'un épervier, posée sur un cartouche oblong rectangulaire terminé par un ensemble de lignes croisées à angles droits : on a pris ce cartouche pour une bannière, les lignes pour les franges de l'étoffe, et le nom tracé à l'intérieur pour un surnom guerrier du souverain. M. P. a démontré d'une manière irréfutable que cette prétendue bannière est un plan d'édifice. Les dessins qu'il a accumulés sur la planche XX, en donnent le détail très complet. Les lignes qu'on a prises pour la frange ne sont que la représentation abrégée d'une façade de maison ou de tombeau, identique à celles qu'on rencontre sur les stèles et sur les sarcophages des an-

ciennes dynasties : sur certaines représentations très soignées on distingue jusqu'aux gonds et aux verroux qui maintiennent les deux battants de la porte. J'avais déjà indiqué le fait aux personnes qui suivent les cours de l'École des Hautes-Études, et, je leur avais montré que ce nom de bannière était spécialement réservé au *ka* ou *double* du souverain. Sans rien connaître de ces recherches, qui sont demeurées presque inédites, M. P. est arrivé aux mêmes conclusions de son côté et a proposé de substituer à l'expression *nom de bannière*, l'expression *nom de ka*. « C'est le nom du roi en tant que défunt ;..... et par suite le nom de son *ka*. Les particuliers n'avaient qu'un seul nom et leur *ka* avaient le même nom. Mais le roi, qui prenait un second nom en montant sur le trône, prenait aussi un troisième nom pour son *ka*. » Les conclusions de M. P. sont fort bonnes, et je crois qu'on peut les accepter en toute sûreté. Je les modifierai pourtant sur un point. M. P. voit surtout dans le *ka* ce qui survit de l'homme après la vie, et dans le nom de *ka* un nom propre à l'âme désincarnée. Mais le *ka*, le double, n'était pas seulement une survivance : à chaque fois qu'un être naissait au monde, un *ka* naissait avec lui qui le suivait jusqu'à la fin de ses jours, et dont l'existence posthume pouvait se prolonger indéfiniment pourvu qu'on prît en sa faveur les précautions nécessaires. Les monuments nous montrent le *ka* du roi Amenhotep III venant au monde avec lui ; et la forme même du nom que portent les *kas* royaux nous apprend l'idée qu'on se faisait d'eux. Le nom de *ka* est toujours précédé de l'image de l'épervier, accompagnée ou non du signe de la vie. Or, nous savons que les rois d'Égypte descendaient du soleil, et se rattachaient par le sang au dieu qui représentait le soleil, au dieu épervier : le *totem* de la famille pharaonique était l'épervier, et cela nous explique pourquoi le roi mettait en tête de son protocole ce titre d'*épervier* ou d'*Epervier vivant*. D'autre part, il n'était pas tout Dieu, mais il avait en lui de l'homme et du dieu : il était comme la statue, l'image (*Toutou*) du Dieu sur la terre. Les statues des dieux égyptiens se composaient d'un corps de pierre, de métal ou de bois auquel la consécration avait attaché un *double*, un *ka*, du dieu qu'elles représentaient : le roi, cette statue du dieu Soleil, se composait d'un corps de chair et d'un *ka* emprunté au dieu Soleil vivant ou mort. Chacun de ces *ka* successifs, qui montaient l'un après l'autre sur le trône des Pharaons et qui représentaient l'incarnation actuelle du dieu épervier, devait avoir son nom spécial. Le *ka* d'Amenemhâit I^{er}, par exemple, s'appelait l'*épervier qui renouvelle ses naissances*, et à partir des grandes dynasties thébaines, l'assonance entre *ka*, *double* et *ka taureau*, détermina les Égyptiens, amis du calembourg, à introduire dans le *nom de ka*, l'épithète *ka taureau*, plus ou moins modifiée : Toutmos I^{er} est *Kanakhtou miri-matt*, « le taureau vigoureux, ami de vérité », Thoutmos II, *ka-nakhtou ousir-pahouiti* « le taureau vigoureux, riche en vaillance », Thoutmos III *ka-nakhtou khâ-m-ôisit*, « le taureau vigoureux qui paraît en Thèbes », et

ainsi de suite. Le double d'un roi recevait donc, au moment de sa naissance, le nom qui devait le distinguer désormais de tous les autres doubles pharaoniques; en se séparant du corps, il emportait ce nom avec lui dans le tombeau, et voilà pourquoi le cartouche dans lequel on l'inscrivait reproduit l'aspect général d'une chambre de tombeau munie de sa porte. De ce double procédaient, pendant la vie et après la mort, les doubles secondaires qui animaient les statues du roi, et rendaient au besoin des oracles, comme les statues des dieux. Cette conception, très simple pour les Egyptiens, nous rend compte de certains faits inexplicables. Croyant que le double est nécessairement une *survivance*, on s'était demandé pour quelle raison, Amenhotpou III par exemple, lorsqu'il construisit le temple de Soleb et s'y fit adorer parmi les dieux locaux, se qualifie lui-même de « double d'Amenhotpou » et non pas simplement d'Amenhotpou. C'est que son double encore incarné pouvait fournir et attacher à ses statues autant de doubles que le dieu Phtah ou le dieu Amon. De même le roi pasteur Lanrî (Iambris, Annas) s'intitule *aimé de son double*, c'est-à-dire aimé de sa propre statue consacrée par lui et adorée dans le temple de Bubaste. Ajoutons que les rois grecs et les empereurs romains eurent leur nom de *ka* tout comme les Pharaons indigènes : les prêtres égyptiens leur firent une place dans la famille de l'*Epervier* solaire.

G. MASPERO.

376. — *Commentaria in Aristotelem Græca*. Vol. XVI. Joannis Philoponi in Physicorum Libros tres priores Comm. ed. H. VITELLI. Berlin, Reimer, 1887. xx et 495 p. Gr. in-8. 20 m.

Ce premier volume du commentaire de Jean Philopon à la Physique d'Aristote tient honorablement sa place dans la collection que publie l'Académie de Berlin; je ne connais point de plus bel éloge à faire du travail de M. Vitelli. Je ne sais qu'une chose à lui reprocher, c'est une sorte de réserve un peu timide, charmante sans doute chez un tout jeune homme (il dit être *adolescentulus*) mais qui a ses inconvénients lorsque l'on collabore à une publication qui sera chose unique, et vraisemblablement définitive. Je pense qu'un éditeur intelligent a, plus que sur tout autre texte, un droit très étendu de conjecture et de correction sur l'insipide et infatigable bavardage d'un homme comme Philopon. M. Diels a largement usé de ce droit dans son *Simplicius*, et il a bien fait. M. Vitelli a laissé dans le texte un certain nombre d'absurdités qu'il est injuste de mettre au compte de l'auteur, si mauvaise opinion que l'on ait de son esprit; il a rejeté en note bien des corrections qui s'imposent à première vue; il y en a un certain nombre d'autres qu'il n'a point faites, et qui me paraissent probables¹.

LUCIEN HERR.

1. P. 2, l. 34, *ἐστὶν* est absurde, et *ἐνταῦθα* s'impose. q, 14, il faut *πρωτίῳ* (cf. même page l. 16, 17, 28). 10, 1, τὸ que donnent les mss. vaut mieux que la correction *τῷ*.

377. — *Biblioteca di Bibliografia e Paleografia.*

Ces. PAOLI, Programma scolastico di paleografia latina e di diplomatica. I. Paleografia latina. Florence, Sansoni, 1888, 1 vol. in-8, vii-60 pp.

378. — Ch. C. JEWETT, Della compilazione dei cataloghi per biblioteche et de modo pubblicarli per mezzo di titoli separati stereotipati. Regole ed esemp. Prima versione dall'inglese a cura del Dr G. BIAGI. Florence, Sansoni, 1888, 1 vol. in-8, ix-120 pp.

Les deux publications dont je viens de transcrire les titres et qui font partie de la même collection, ne sont pas des ouvrages nouveaux : l'une est une 2^e édition, l'autre la traduction d'un ouvrage américain vieux d'environ 35 ans.

En 1883, M. Ces. Paoli avait publié, spécialement à l'usage des élèves de l'Institut d'études supérieures de Florence, un résumé ou plutôt un sommaire de son enseignement de la paléographie et de la diplomatie¹. Cet opuscule fut favorablement accueilli et eut même l'honneur d'une traduction allemande². Ce succès justifié a donné à M. P. l'idée de rééditer ce *Programme* en le développant et de le faire suivre de quelques autres analogues. Il en publie aujourd'hui la première partie et en annonce d'autres qui comprendront la diplomatique, les matériaux de l'écriture et du livre, la chronologie du moyen âge et la science des archives.

Dans le présent travail, M. P. indique brièvement les principaux caractères des écritures en usage au moyen-âge, depuis la capitale et la cursive romaines jusqu'aux écritures de la Renaissance; il donne de rapides notions sur les sigles, les notes tironiennes, les abréviations, les écritures secrètes et chiffrées, les signes numéraux et termine par un chapitre sur la notation musicale. Les principales modifications appor-

12, 23, και n'a pas de sens. 19, 17, εἰποις et 22, 15 ἀκίνας sont dans le même cas. 22, 17 ἀπειρον, que propose M. V. n'est pas justifié, et n'a sa place qu'à la restriction de la ligne suivante; au même endroit, il faut lire και αὐτῶς ou ὡσαύτως. 22, 26 la leçon τὰ ἀπὸ (du ms. K qui en donne souvent d'excellentes) est la bonne (cf. 28, 11), 27, 22 φυσικῶς est absurde. 40, 16 οὐδὲ est nécessaire (de même 144, 4). 65, 7 τε και s'impose; Philopon n'a pu écrire un vers faux. 86, 29 Θελης est absurde, et la divergence des mss. justifie la correction, en dépit des passages similaires, 132, 30 τῷ (sous-ent. κοινῷ) est plausible. 137, 4 δυτων contredit l'usage constant. 153, 1 écrire τὸ μὴ μουσικόν (cf. l. 10). 177, 9 sq. μένον ἕτερον est trop manifestement absurde pour demeurer dans le texte. 187, 11 il faut ou bien οὐδὲν (que donnent les mss.) et supprimer τὸ, ou bien οὐδὲ et écrire τ1. 229, 13 ὥσπερ est absurde; lire ἄπερ ou ὅπερ. 236, 10 probablement τὸ ἔσχατον τέλος τέλος και οὐ ἔνκα (cf. l. 12). 242, 18 effacer αὐτῇ (un des mille cas où K a raison). 290, 10 sq. peut-être λέγεται αὐτὰ ταῦτοματον, ou ἀπο ταῦτοματον. 296, 30 parfaitement absurde. 297, 11 και est à effacer (cf. 298, 19). 301, 1 οὐφυσικῶς est inutile. 360, 14 εἰς ταῦτα (cf. 364, 5). 438, 8 εἰπεῖν est inintelligible. 465, 6 Ἀναξαγόραν est absurde. 485, 16 ἔχει τε est indispensable.

1. *Publicazioni del reale istituto di studi superiori... in Firenze. Sezione di filosofia e filologia. Programma di Paleografia latina e di diplomatica*, Florence, 1883, in-8°, 67 pp.

2. *Grundriss der latein. Palæographie und der Urkundenlehre* von C. P., traduit par le Dr Karl Lohmeyer. Innsbruck, Wagner, 1885, in-8°.

tées à sa première édition portent sur le chapitre relatif aux écritures nationales; les notes sont aussi plus abondantes et donnent de plus nombreuses indications bibliographiques; l'auteur en avait été trop avare dans son premier travail. Au point de vue de la doctrine, M. P. suit en général Wattenbach (*Anleitung zur lateinischen Paläographie*, 4^e éd. Leipzig, 1886); son information est excellente, ses renseignements sûrs, ses exemples bien choisis.

En se proposant de mettre à la portée des étudiants sous une forme commode une sorte de manuel élémentaire destiné à les guider dans leurs études, M. P. a eu une intention excellente et dont il convient de le louer sans réserve. Ces sortes de livres, nombreux pour l'antiquité, nous manquent encore pour le moyen âge, et les essais qu'on a tentés sont presque tous dépourvus de valeur et d'autorité. Ces qualités ne feront pas défaut au *Programme* de M. P., mais je me demande s'il a réussi à donner à son œuvre toute la valeur pédagogique qu'elle pourrait avoir. J'y vois en effet un précis plutôt qu'un manuel, un bref résumé de la doctrine plutôt qu'un guide. Un tel ouvrage donnera assurément aux lecteurs, sur l'histoire de l'écriture ou plutôt des écritures latines, un ensemble de notions dont les paléographes déjà exercés pourront apprécier l'exactitude, mais il me paraît moins susceptible de rendre beaucoup de services aux étudiants qui y chercheraient une préparation à l'étude pratique de la paléographie.

La faute en est, à mon avis, à la distribution des matières et surtout au caractère trop théorique de l'exposition. Les connaissances que j'appellerais volontiers de luxe y tiennent autant et plus de place que celles qui sont indispensables à quiconque veut se servir des documents du moyen-âge et l'importance respective de ces deux ordres de connaissances n'est nulle part indiquée. C'est ainsi que les écritures désignées par M. P. sous le nom d'écritures de la première période (v^e-xii^e s.) occupent 22 pages, et celles de la 2^e période (xiii^e-xv^e s.) 4 pages seulement! Il est question des abréviations pour la première fois à la p. 31; et comme, pour plus de rigueur historique, il est parlé d'abord des sigles épigraphiques, des abréviations juridiques, des notes tironiennes et des tachygraphies en général, il est bien à craindre que le paléographe novice ne discerne pas aisément dans les quelque douze pages consacrées à tout cela, les deux pages qui seront directement utiles à sa pratique journalière. De plus, en séparant ainsi l'étude des écritures de celle des abréviations, M. P. s'est privé des éléments que celles-ci pouvaient lui fournir pour caractériser les diverses écritures,

Je ne veux pas insister davantage sur ce point et terminerai par quelques observations. Déterminer à l'inspection de l'écriture la date et la provenance d'un document est un problème, toujours difficile, qui se présente très fréquemment aux paléographes. On peut regretter que M. P. n'ait rien dit ou à peu près des éléments dont il faut tenir compte pour arriver à quelque approximation. — Entre les écritures

des mss. et celles des actes il y a des différences, presque toujours assez marquées, sur lesquelles il me paraît qu'il y avait lieu d'insister davantage. — M. P. croit avec Wattenbach et les savants allemands à l'authenticité des tablettes de cire de Transylvanie publiées en 1841 par Masemann; elle a été contestée avec beaucoup d'autorité par N. de Wailly dans un très remarquable article publié la même année dans le *Journal des savants* (p. 555-566), et je suis très disposé à me ranger à son avis. — A propos de l'écriture Lombarde, M. P. aurait dû dire un mot de l'écriture des bulles pontificales qui en a conservé plusieurs caractères jusqu'au xii^e s. On s'étonne de ne pas voir citer à propos des écritures irlandaise et anglo-saxonne les beaux recueils de fac-similés intitulés *Fac-similes of national mss. of Ireland*, Londres, 1874-1884, 5 vol. in-fol. max. et *Fac-similes of Anglo-Saxon mss.*, Southampton, 1878-1884, 3 vol. in-fol.

J'ai dit au début de cet article que l'ouvrage de Jewett dont M. Biagi nous donne une traduction italienne est déjà vieux; la 2^e édition a, en effet, été publiée en 1853¹; il faut cependant savoir gré à M. Biagi de l'avoir traduit, car il a été peu répandu en Europe et les idées qui y sont exprimées sont loin d'être suffisamment connues, encore qu'elles n'aient pas été sans influence sur la publication des catalogues du Musée britannique et de notre Bibliothèque nationale.

En 1850, la *Smithsonian institution* avait eu l'idée grandiose de dresser et de publier un catalogue général des principales bibliothèques des Etats-Unis et avait confié la direction de l'entreprise au professeur Ch. Coffin Jewett. Chacune des bibliothèques associées devait rédiger son catalogue d'après des règles uniformes; la *Smithsonian institution* offrait de faire composer et cliquer à ses frais chaque carte bibliographique dont le cliché devait demeurer sa propriété. Une salle de 15 m. sur 12, devait, d'après les calculs de Jewett, suffire à contenir plus d'un million de ces clichés classés en bon ordre dans des boîtes et facilement accessibles. La réunion de ces clichés constituait le catalogue général, mais chaque bibliothèque en conservait la disposition pour composer et faire imprimer son catalogue particulier. En outre, on pouvait en tirer des catalogues spéciaux pour les diverses sciences. Enfin, un bulletin périodique, dont chaque article devait être aussitôt cliché séparément, devait sans cesse compléter ce catalogue et le tenir au courant des nouvelles acquisitions. C'était, d'après Jewett lui-même, un achèvement au rêve d'une bibliographie universelle.

Le présent ouvrage de Jewett n'est autre que le manuel rédigé pour

1. *Smithsonian report. On the construction of Catalogues of Libraries and their publication by means of separate stereotyped titles, with Rules and Examples by Chas. C. Jewett, librarian of the Smithsonian institution, Washington, 1850, in-8.* La première édition tirée à très petit nombre avait paru l'année précédente.

guider les collaborateurs de cette immense entreprise avortée¹. Outre l'explication détaillée du système adopté pour rédiger ce vaste catalogue, il contient une série des règles minutieuses pour la rédaction des cartes bibliographiques. Ces règles très précises et très sages, calquées en partie sur celles du musée britannique, sont groupées sous cinq rubriques : *Titres* ; — *mot à mettre en vedette* ; — *renvois* ; — *dispositions de la carte* ; — *cartes géographique, estampes, musique*. Elles méritent d'être étudiées par tous les bibliographes.

A. GIRY.

380. — *Etude historique et littéraire sur Vital d'Audiguier, seigneur de La Menor au pays de Rouergue*, par GASPARD d'ARDENNE DE TIZAC. Villefranche-de-Rouergue, P. Dufour ; Paris, A. Dupret, 1887, in-16 de 146 p.

Le biographe de Vital d'Audiguier a cru « faire œuvre utile en secouant la poussière des bibliothèques où semblent classés définitivement les ouvrages de cet écrivain, pour rappeler au public ses mérites. » Il me paraît exagérer singulièrement lesdits mérites, en ajoutant : « Vital d'Audiguier fut un poète vraiment original ; la preuve en est en [sic] ce que plusieurs de ses poésies figurent dans le *Recueil des meilleurs vers de ce temps*, imprimé par l'ordre et avec privilège du roi en 1620. Il fut un prosateur d'élite ; car nous trouvons des extraits de ses œuvres dans *Le Bouquet des plus belles fleurs d'éloquence recueillies dans les jardins de Du Perron*, etc. » M. d'Ardenne de Tizac continue avec un enthousiasme qui fera sourire : « Il est encore un titre qui est pour nous très grand : c'est que cet écrivain poète est un compatriote ; il est Rouergat, peut-être même Villefranchois »².

L'opuscule se divise en cinq chapitres (*biographie, le poète, le prosateur, 3 d'Audiguier et son pays natal, bibliographie*). M. d'A. de T.

1. On peut voir comment il se fait qu'elle n'ait pas abouti dans la biographie de Jewett, mort en 1868 directeur de la bibliothèque publique de Boston, écrite par Reuben A. Guild. (*Library Journal*, novembre 1887, p. 507.)

2. M. G. d'A. de T., quelques lignes plus loin, abandonne Villefranche pour Najac. Voici ses observations à cet égard : « On discutait au siècle dernier dans le monde des érudits, pour savoir quel était réellement le lieu de sa naissance. Les uns le faisaient naître à Villefranche, les autres à Najac, d'autres enfin à Menor. Des investigations nombreuses, des recherches particulières n'ont pu nous permettre, comme nous l'avions espéré, de liquider cette question d'une manière péremptoire. Pour nous cependant il est très probablement natif de Najac. A l'appui de notre affirmation, nous présenterons, en l'absence d'un acte de naissance en due forme, les archives de Najac qui renferment à maintes reprises le nom de d'Audiguier, plusieurs passages de ses ouvrages... ». Tout cela est bien vague et décidément on ne sait où placer le berceau de l'auteur de l'*Histoire des amours de Lysandre et de Caliste*.

3. Dans le prosateur est étudié, en cinq sous-divisions, le *philosophe, le littérateur proprement dit, le chroniqueur, le critique historique et le romancier*.

n'ajoute pas grand chose aux récits des biographes, ses devanciers ¹. Plusieurs de ses lecteurs estimeront, comme moi, qu'il eût mieux valu chercher des renseignements nouveaux, que nous présenter des réflexions aussi peu dignes d'attention que celles-ci (p. 13), au sujet d'un projet de voyage à l'étranger auquel d'Audiguier avait renoncé : « Pourquoi l'en blâmer, ou plutôt s'en étonner ? D'Audiguier n'était pas Annibal et cependant Annibal, si grand héros, si grand homme qu'il fût, ne put résister à jouir des délices que lui offrait Capoue ². L'homme est ainsi fait, tour-à-tour bouillant et tranquille, fanatique et tolérant, ambitieux et désintéressé, etc. »

Dans le chapitre sur le *poète*, ont été reproduites diverses pièces peu connues : une ode au roi qui, selon une intrépide affirmation de M. d'A. de T., « ne pâlit pas à côté de celles de Malherbe, ou de J.-B. Rousseau, » une ode sur la mort du baron de Fricon, ³ des élégies *Aux ombres de M^{lle} de Masayrolles, sur le trépas de M^{me} de Saint-Projet*, des vers à *Madame de Rex sur sa profession religieuse à Poissy*, des « stances sur des sujets érotiques, » qui semblent très belles au compatriote du poète, et qui me semblent déplorablement médiocres ; des sonnets *Au feu Roy et pour Monsieur de Guise*, une pièce « imprégnée de l'esprit gaulois » intitulée : *Mort facétieuse de Maillard*. Parmi les extraits des ouvrages en prose dont les chapitres suivants sont plus ou moins ornés, on remarque des pages intéressantes tirées des *Epistres françoises et libres discours* sur divers événements militaires dont V. d'Audiguier fut témoin en 1621 (succès de l'armée royale à Saint-Jean d'Angély, à Bergerac, à Nérac, à Clairac, etc.) Mentionnons encore de curieux et abondants détails sur le siège de Montauban (p. 105-119). Un des meilleurs morceaux de l'étude est la *Bibliographie* où sont énumérées vingt publications de V. d'Audiguier (la première en date — 1604 — étant *La Philosophie Soldate*, et la dernière — 1625 — portant ce titre singulier : *Diverses affections de Minerve, avec une apologie d'elle-mesme et une palinodie de l'auteur*.) Je suppose que M. d'A. de T. a pris pour guide, dans cette partie de son travail, le bibliographe Barbier dont l'article *Audiguier* (*Examen critique et complément des Dictionnaires historiques les plus répandus*, 1820, p. 55-58) est d'autant plus précieux, qu'il nous a conservé un assez grand nombre de particularités tirées du ms. de Colletet.

1. Un des meilleurs de ces biographes est Walckenaer (*Biogr. Univ*). Guillaume Colletet avait écrit sur V. d'Audiguier une notice très développée et très curieuse dont il ne nous est malheureusement resté que des extraits. C'est une de celles que je regrette le plus de n'avoir pas eu le temps de transcrire *in extenso*.

2. Cela ne fait-il pas penser à la jolie épigramme de Martial contre un avocat qui, à propos de chèvres, avait fait intervenir dans son plaidoyer le souvenir du général carthaginois ?

3. Indiquons (p. 24) des fragments d'une ode à l'évêque de Rodez, lequel est appelé par M. d'A. de T. François de Cornélian. La forme réelle du nom est *Corneillan*.

Ajoutons que ceux qui voudraient avoir sur des points particuliers quelques indications qui manquent dans le recueil de Barbier et dans l'opuscule de M. d'Ardenne de Tizac, les trouveraient dans deux des meilleurs recueils bibliographiques que je connaisse, les *Elzevier* de M. Alphonse Willems (*Bruxelles*, 1880, p. 331) et le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild* (Paris, 1887, p. 77, *passim*.)

T. DE L.

-
381. — AULARD. *Les orateurs de la Législative et de la Convention*. Paris, Hachette, 1885-1886. 2 vols. in-8, 564 p. et 591 p. 15 fr.
382. — A. GAZIER. *Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, d'après les documents originaux et inédits, depuis la réunion des États Généraux jusqu'au Directoire, Paris, Colin, 1887. In-8, xi et 424 p. 3 fr. 50.
383. — Ed. GRIMAUD, *Lavoisier*, 1743-1794. Paris, Alcan, 1888. In-8, vii et 398 p. 15 fr.
384. — *Papiers de Barthélemy*, par Jean KAULEK. II. Paris, Alcan, 1887. In-8, 527 p. 15 francs.
385. — P. FOUCART, *Campagne de Prusse*, 1806 (Iena). Paris, Berger Levrault, 1887. In-8, xv et 730 p.
386. — Comte de TOURNON, *Notes sur l'invasion du Lyonnais en 1814*. Paris, Champion, 1887. In-8, 72 p.
387. — Commandant VERMIL DE CONCHARD. *L'assassinat du maréchal Brune*. Paris, Perrin, 1888. In-8, 187 p. 3 fr. 50.

I. — Nos lecteurs nous permettront d'être court sur les deux gros volumes de M. Aulard, dont nous aurions dû rendre compte depuis longtemps. Ils sont très remarquables. On peut critiquer le plan (l'auteur examine chaque parti dans son développement historique, d'abord les royalistes, puis la Gironde, enfin la Montagne et le Centre). On peut n'être pas d'accord avec lui sur quelques points, et lui reprocher d'être trop sévère pour M^{me} Roland, trop indulgent pour Danton, trop tranchant dans certaines de ses affirmations. Mais il a su replacer dans leur cadre les orateurs et les groupes; il a su, pour lui prendre ses propres expressions, « rétablir des figures d'orateur travesties par la fantaisie ou effacées par la négligence », analyser avec justesse et pénétration les talents divers des deux assemblées, trouver, grâce à de patientes recherches, plus d'un fait nouveau pour les portraits de Vergniaud, de Ducos, de Louvet, de Couthon, et d'autres encore; enfin, il a su appliquer une saine et scientifique méthode aux discours des orateurs qu'il étudie, reconstituer en maint endroit par le rapprochement des comptes-rendus le texte authentique des discours, et l'un des meilleurs chapitres de son ouvrage est celui qu'il a consacré à l'indication de ses sources et à sa méthode. Bref, M. Aulard joint à la finesse du critique et au talent de l'écrivain, le savoir consciencieux de l'érudit, l'exactitude dans le choix des sources et la critique des textes. Son ouvrage sur l'éloquence parlementaire pendant la Révolution française est infini-

ment supérieur aux études de Geruzet et de Maron, et l'auteur de cette *galerie des orateurs* de la Législative et de la Convention était tout désigné par cet ouvrage pour l'enseignement qu'il donne aujourd'hui en Sorbonne¹.

2. — Le livre de M. Gazier est en réalité un exposé de la politique religieuse de Grégoire pendant la Révolution; on y trouve, dès les premières pages, nombre de détails neufs et très curieux, par exemple, que Grégoire n'est pas l'auteur de la constitution civile du clergé, puisqu'il demanda le maintien de l'autorité pontificale et le droit pour les catholiques *seuls* d'élire leurs prêtres. Les pages consacrées à Grégoire, évêque de Blois, sont également pleines de particularités intéressantes. M. G. raconte l'arrivée de Grégoire à Blois, la lutte de ce *Fénelon montagnard* contre son prédécesseur Thémises, le zèle qu'il montra dans l'administration de son diocèse et le recrutement du nouveau clergé. On n'a plus malheureusement la correspondance de Grégoire avec le département jusqu'au neuf Thermidor. Mais M. G. a su recueillir une foule de faits inédits et peu connus qui jettent une vive lumière sur « ce que les historiens de la Révolution ont malheureusement laissé dans l'ombre : l'esprit public et les sentiments de la nation française. » Il montre comment, au commencement de 1795, le catholicisme se réorganise spontanément en différents endroits du Loir-et-Cher; comment, dès le 17 ventôse, il y avait à Blois plus de cinquante prêtres; comment, lorsque la Convention se sépara, le culte était réintégré dans le département aussi complètement que possible, si bien que Grégoire, rentrant dans son diocèse en 1796, confirma plus de cinq mille personnes. Ce ne fut pas le concordat qui rétablit la religion en France; le 20 juillet 1800, s'assemblait, à Blois, un synode de cinquante curés, présidé par Grégoire (et, dit M. G., il y eut alors trente ou quarante assemblées analogues), et le 29 juin 1801, un concile national, composé d'évêques constitutionnels, se réunissait librement à Saint-Sulpice. Mais la religion, ainsi relevée par le clergé constitutionnel, était-celle de Bossuet et des gallicans de 1682. Bonaparte tenait pour l'ancien clergé, nullement républicain, très maniable et dressé à la servitude. Le préfet de Loir-et-Cher, Corbigny, combattit Grégoire, et, après le Concordat, lorsque l'évêché d'Orléans fut réuni à celui de Blois, ce fut l'abbé Bernier, l'ancien aumônier des Choquans, qui succéda à l'ancien conventionnel ! Nous avons jusqu'ici résumé à très grands traits la première partie du livre de M. G. qui retrace l'histoire du diocèse de Loir-et-Cher de 1791 à 1802. La seconde partie expose

1. Je rejette en note quelques remarques insignifiantes. I, p. 77, à propos du bonnet rouge, rappeler Armonville à la Convention et Dumouriez aux Jacobins; — p. 78, remarquer que l'art. du *Patriote* sur les mots « monsieur » et « citoyen » a paru en extrait dans le *Monit.* du 26 sept. 1792; — p. 85, citer sur Ramond l'étude de Sainte-Beuve, *Caus. du lundi*, X; — p. 403, le mot *plus grande que Brutus* est d'Adam Lux; — p. 527, on disait le roi *Buget*, non seulement dans les journaux et les clubs, mais sur le théâtre (*Buget, roi du Calvados*).

l'histoire de l'église de France sous la Convention ; « après avoir, en nov. 1793, laissé détruire toute espèce de culte autre que celui de la Raison, la Convention proclama la liberté des cultes en février 1795 ; elle donna les mains à l'organisation d'une Eglise orthodoxe et nationale, désireuse de vivre en parfaite intelligence avec la cour de Rome, mais profondément respectueuse des droits imprescriptibles de l'État, et ne lui demandant ni budget des cultes, ni privilèges, ni faveurs d'aucune sorte. » Mais le Directoire n'eut pas la sagesse de continuer l'œuvre réparatrice de la Convention ; il persécuta cette église qui « *christianisait* la Révolution et faisait pénétrer presque dans les plus petits hameaux l'amour de la patrie républicaine, et voilà pourquoi la France de l'an VII acclama Bonaparte qui chassait les persécuteurs. » Chemin faisant, M. G. prouve que les églises ne furent fermées à Paris que pendant quatorze mois et que même en décembre 1793 deux ou trois chapelles étaient ouvertes ; qu'en avril 1795 les évêques, réunis au nombre de trente, avaient groupé autour d'eux plusieurs milliers d'ecclésiastiques ; qu'en 1796, il y avait 36,000 paroisses desservies par 25,000 curés ; que les prêtres mariés n'étaient que *deux mille* (et non *dix mille*, comme l'a dit Thiers) et que Grégoire les réprouvait hautement, leur « fermait la porte du sanctuaire » ¹. Un appendice du volume contient, d'après les registres de la société catholique, l'histoire de Notre-Dame sous le régime de la séparation de l'Eglise et de l'État organisée par les décrets du 3 ventôse et du 11 prairial. A ce sujet, M. G. nous apprend que Saurine avait déjà rouvert Saint-Médard le 1^{er} mai 1795. Ce fut le 15 août suivant que la Société catholique, composée de 63 membres prêtres ou laïcs, prit possession de Notre-Dame qui avait jusque-là servi d'entrepôt pour le vin des armées de la République ; il est vrai qu'elle dut partager l'Eglise avec les Théophilanthropes, mais elle y exerça son culte jusqu'au Concordat. On pourra reprocher à M. Gazier de n'avoir guère consulté que les papiers de Grégoire. Mais ces papiers qu'il a entre les mains, sont, comme il dit, les archives de l'Eglise gallicane pendant la Révolution. Son ouvrage est un des plus remarquables que nous ayons sur l'histoire ecclésiastique de cette époque, et il renferme une moisson de détails attachants et de traits caractéristiques sur l'esprit religieux pendant les douze années de 1790 à 1802.

3. — Aidé des documents conservés par les descendants de M^{me} de Lavoisier et de ses propres recherches dans les Archives, M. Édouard Grimaux a composé une biographie de Lavoisier qui intéressera non seulement les chimistes, mais tous les amis de l'histoire. Il ne se borne pas à exposer la vie scientifique de son héros et ses grandes découvertes, à analyser ses rapports à l'Académie des sciences (sur le froid de 1776, sur les prisons, sur le mesmérisme, sur les aérostats). Il trace le tableau

1. « Qu'on ne souffre pas que de tels êtres disent la messe dans les églises des catholiques ».

de la vie d'une famille au XVIII^e siècle. Il décrit l'organisation de la ferme générale et les travaux de Lavoisier chargé de la régie des poudres. Il montre Lavoisier physiocrate, membre et secrétaire du Comité d'agriculture, tentant des expériences sur son domaine de Fréchines, rédigeant dans l'assemblée provinciale de l'Orléanais de sérieux mémoires sur les questions agricoles et économiques. Il le montre enthousiasmé par les débuts de la Révolution, nommé suppléant aux États-généraux et membre de la commune et du club de 89, adressant à l'Assemblée nationale une brochure sur la richesse territoriale de la France, devenant commissaire de la Trésorerie nationale, entrant dans la commission des poids et mesures, prenant avec ardeur la défense de l'Académie, exposant dans le bureau de consultation des arts et métiers un plan complet d'organisation de l'instruction publique. Le volume de M. Grimaux se termine par un chapitre intéressant sur le procès des fermiers-généraux et l'exécution de Lavoisier. Il est imprimé avec luxe, illustré de plusieurs gravures, portraits et fac-similés, accompagné d'une bibliographie complète de Lavoisier et d'un recueil des jugements portés sur son œuvre¹.

4. — Le second volume des *Papiers de Barthélemy*, que M. Kaulek édite sous les auspices de la commission des archives diplomatiques, est aussi important que le précédent. Il comprend la correspondance de Barthélemy, de janvier à août 1793, et on y trouvera sur des points de détail un grand nombre de renseignements précieux. En somme, il traite surtout des affaires de Bâle, de l'Érguel et du Munsterthal, de la république de Rauracie, de l'arrestation de Sémonville et de Maret. Comme dans le premier tome, M. Kaulek cite les textes en entier, lorsqu'ils sont intéressants, ou les analyse brièvement, lorsqu'ils n'ont qu'une médiocre importance. Mais pourquoi a-t-il négligé de nous donner une introduction, d'éclairer de ci de là ses documents par quelques notes indispensables, de résumer en plusieurs endroits les affaires et négociations parfois obscures dont il est question dans cette correspondance ?

1. P. 198, il faut dire que Beauharnais a remplacé dans son commandement Custine qui partit le 19 mai 1794 pour l'armée du Nord. P. 203, l'expression « le libérateur de la Corse », appliquée à Paoli, me semble inexacte.

2. On louera surtout la table analytique des matières qui épargne de la peine aux travailleurs et facilite singulièrement les recherches. Voici, au passage, quelques menues corrections à faire. Il faut écrire *Devaux* et non « Deveaux », *Stengel* et non « Stingel » (p. 290, voir sur tous deux *Valmy*, p. 63 et *Retraite de Brunswick*, p. 131); *Hochheim* et non « Hocheim » (p. 31 et 514). — P. 514, table, sous le seul nom de prince de *Hohenlohe* sont groupés plusieurs Hohenlohe. — P. 235, qu'est-ce qu'une localité de *Kuntessplomb*? (!) C'est évidemment *Guntersblum*. — P. 390 et 521 lire *Ronsin* et non « Rousin ». — P. 12, etc., *Seewis* et non « Scewis ». — P. 331, *Schawelitzky* et non « Schaffalitzky » (telle est l'orthographe du nom chez le plus récent historien de Bernard de Saxe-Weimar). — P. 497, ce *Schweizer* a déjà été mentionné par la *Revue crit.*, à propos du livre de Hess, et c'est le même qui est nommé p. 286-287; pourquoi le dédoubler et citer à la table des matières et

5. — Nous n'avons pas de relation militaire de la campagne de Prusse. M. Foucart a voulu combler cette lacune, et, pour composer cette relation exacte et vraie qui nous manque, il publie tout simplement les ordres et les rapports. Son but principal, dit-il lui-même, est de dégager la figure du général en chef; il veut le montrer organisant l'armée, la rassemblant, la mettant en marche, la concentrant pour livrer bataille, la lançant à la poursuite de l'ennemi battu, tirant de la victoire tout le parti possible, réparant ses pertes pour être prêt à de nouveaux événements. M. F. donne donc les *ordres écrits* et *expédiés* par le chef d'état-major aux commandants des corps d'armée, ainsi que les *instructions* adressées par Napoléon lui-même pour expliquer les ordres. Il donne les rapports écrits des commandants des corps d'armée, les rapports de la cavalerie et des émissaires, les interrogatoires des prisonniers; « la publication de ces pièces permet de vivre de la vie du commandant de l'armée et de suivre le développement de sa pensée ». M. F. se borne à Napoléon, et à Napoléon seul; il ne veut savoir de l'armée prussienne que ce que Napoléon en a su lui-même, au jour le jour, par les renseignements qu'il recevait; il fait, non pas un travail de critique historique, mais un travail exclusivement militaire. On voit tout l'intérêt et toute l'originalité de cette publication. M. F. a joint d'ailleurs aux documents qu'il édite, ses observations personnelles, particulièrement celles que lui ont suggérées les instructions de Napoléon (notamment p. 318-323 et p. 546-569) et en appendice quelques remarques sur les marches et le combat. Enfin, il est au courant, car il cite (p. 629) une traduction du combat de *Vierzehnheiligen* d'après le *Rosbach und Jena* de von der Goltz. On ne saurait trop recommander la lecture attentive de cet ouvrage à nos officiers, même à nos officiers généraux. Quant aux historiens, ils sauront le plus grand gré à M. Foucart d'avoir mis à leur disposition cette suite de documents importants et de les avoir accompagnés de réflexions instructives très clairement exprimées ¹.

6. — M. de Tournon raconte (d'après le *Précis* du commandant du *Casse*, l'ouvrage de Koch et celui du général de Vaudoncourt, les revues militaires allemandes, les documents du ministère de la guerre, et des archives du Rhône), les événements dont le Beaujolais, le Lyonnais et la Bresse furent le théâtre en 1814. Il a raison de dire que ces événements n'ont rien ajouté à la réputation d'Augereau, mais qu'ils sont honorables pour les chefs subalternes et les soldats. On lira avec un

Schweizer et un *Schweiger* qui n'existe pas? — La véritable orthographe du nom de « Wilseck » est *Wilczek*. — Pour tout ce qui concerne l'affaire Sémonville et Maret, et me référant aux documents de Zeissberg-Vivenot, j'écrirais *Traona* et non « Trahona », *Kœhl* et non « Kol » (p. 420), *Conradi* et non « Conrado ». — Ajoutons que le docteur *Bansi* et Henri *Bansi* sont sûrement le même personnage (voir le livre de Hess sur *Schweizer*).

1. Citons encore deux cartes, trois croquis et une table analytique technique (*ambulances, équipages, reconnaissances, etc.*)

intérêt très vif, dans l'étude minutieuse et complète de M. de T., le récit de l'attaque de Maçon et du brillant fait d'armes d'Alphonse de Colbert, du combat de Saint-Georges où les troupes d'Ordonneau et de Pannetier se signalèrent par leur vaillance et leur ténacité, de la bataille du 19 mars où l'absence d'Augereau avait « ôté tout ensemble aux mouvements, mais où grâce à Digeon, à Bigarré, à Colbert, un peu de gloire consolait nos héroïques soldats ». M. de T. prouve qu'Augereau n'a pas trahi, mais qu'il a commis des fautes inexcusables, et que Napoléon eut tort de mettre à la tête de l'armée de Lyon ce bravache à l'intelligence bornée. Il termine son travail par un résumé des opérations qui eurent lieu dans la région lyonnaise en 1815. Cette étude historique, accompagnée de trois bons croquis, a été faite avec grand soin; l'auteur apprécie justement les hommes et les événements; il n'a négligé aucune source, et, au point de vue topographique, il précise les lieux avec plus d'exactitude que ses devanciers ¹.

7. — M. le commandant Vermeil de Conchard a retracé l'assassinat du maréchal Brune d'après des pièces qu'il a tirées des archives de la cour d'appel de Riom et qu'il reproduit à la fin de son volume : procès-verbal de la mort du maréchal, requête de la maréchale au roi et plainte contre les assassins, note adressée au garde des sceaux, arrêts de la chambre d'accusation et de la cour d'assises. Le récit, plein de navrants détails, montre bien quels furent les assassins (le taffetassier Louis Farge et le portefaix Roquefort), les instigateurs, les véritables auteurs du crime (Soullier, Lambot, Hugues). Mais on reprochera à M. V. de C. d'avoir esquissé si brièvement, et non sans lacunes, la carrière de Brune (p. 61-63). Il passe sous silence le rôle du futur maréchal en septembre 1792 ², son amitié avec Danton, ses débuts dans l'armée, sa mission en Normandie après le 2 juin, les causes de sa disgrâce après 1807. Il fait un éloge excessif de Brune ³; M. de Sybel dit du vainqueur de Bergen que c'était un démagogue sans conscience, un spéculateur avide et un mauvais général; ce jugement sévère de l'historien allemand est plus près de la vérité que l'appréciation presque enthousiaste de M. V. de C.; Marmont et d'autres encore ont vu en Brune un général plus heureux qu'habile, et le duc de Raguse le juge nettement « méfocro et incapable ». Enfin, pourquoi M. Vermeil de Conchard qui cite en un endroit la *Terreur blanche* de M. Ernest Daudet, n'a-t-il

1. On lui reprochera pourtant de laisser échapper des fautes d'impression (sur-tout dans les noms allemands), de ne pas citer assez minutieusement ses sources au bas des pages, enfin de numéroter par des chiffres romains les six chapitres de son étude, au lieu de leur donner des titres, d'ailleurs faciles à trouver, et qui auraient mieux marqué les divisions du sujet.

2. Les assassins criaient — ce qui était faux — que Brune avait porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe.

3. « L'héroïsme de ses actions ne pouvait être égalé que par la franchise et la loyauté de son caractère. » Pourquoi l'auteur ne dit-il pas que cette phrase est transcrite mot pour mot de la requête de la maréchale Brune au roi (comp. p. 63 et p. 136)?

pas consulté l'*Histoire des deux Restaurations* d'Ach. de Vaulabelle (vol. III, p. 5-16) et tiré de cet ouvrage, aujourd'hui trop dédaigné, comme du livre de M. E. Daudet, quelques détails curieux qui auraient complété son récit? Il y aurait vu, par exemple, que les accusations répandues par les royalistes du Midi contre Brune venaient des pamphlétaires anglais; que le corps du maréchal fut retiré du Rhône, non seulement par un pêcheur, mais par un jardinier du nom de Berlandier; que le propriétaire du domaine où eut lieu la première inhumation, se nommait M. de Chartrouse, et non Cartousse (ce qu'il aurait vu même dans le *Guide Joanne*), que la maréchale Brune, au bras de Suchet, parut devant le roi pour demander justice, etc.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Klincksieck publie le xv^e volume de sa « Nouvelle collection à l'usage des classes ». C'est le *Traité élémentaire d'accentuation latine* de l'abbé Vior qui paraît, en quatrième édition, par les soins de M. Paul VIOLLET (v et 64 p.). M. Viollet a soumis l'opuscule à M. Émile Chatelain dont le jugement a été favorable; aussi a-t-il « donné avec une entière tranquillité de conscience, le bon à tirer, après n'avoir changé que quatre ou cinq mots aux éditions antérieures. Tout professeur, dit M. Viollet, appelé à donner aux enfants quelques notions sur l'étymologie des mots français, devra s'assurer qu'ils connaissent les règles de l'accent latin; l'abbé Viot sera pour eux un guide très sûr. »

— Annonçons, pour en parler bientôt plus longuement, un ouvrage qui rendra de très grands services : la *Bibliographie de l'histoire de France, catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789*, par M. G. MONOD (Hachette. In-8., xi et 430 p.)

HOLLANDE. — La Société hollandaise des Sciences vient de publier le premier volume des *Œuvres de Chrestien Huygens*; ce premier volume ne renferme que de la Correspondance, presque entièrement inédite et du plus haut intérêt non seulement pour l'histoire de la science, mais même pour l'histoire générale (Gauthier-Villars).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34-35

— 20-27 août —

1888

Sommaires : 387. LIEBLEIN, Le commerce antique de la Mer Rouge. — 388. POSSE, La diplomatique des documents privés. — 389. CAMPORI et SOLERTI, Louis, Lucrèce et Eléonore d'Este. — 390. LEVERTIN, La farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière. — 391. Discours de M. Espagne, 3 janvier 1782, p. p. LÉOTARD. — 392. Antistius, Relation d'un petit voyage, de Montpellier à Milhau. — 393. FALGAIROLLE, Le marquis d'Aubais. — 394. DONCIEUX, Le père Bouhours. — 395. VERCK, Les théories de Trendelenburg. — Les examens de langues romanes à l'Université de Cambridge (P.M.). — Chronique. — Académie des Inscriptions.

387. — J. LIEBLEIN. *Handel und Schifffahrt auf dem Rothen Meere in alten Zeiten*, nach ägyptischen Quellen (herausgegeben von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Christiania), Kristiania, in Commission bei Jac. Dybwad, 1886, in-8, 151 p.

C'est un chapitre de l'histoire du commerce antique, celui qui traite des rapports de l'Égypte avec les tribus qui habitaient les côtes de la Mer Rouge. Dans les premières pages (11-51), M. Lieblein cite, analyse ou traduit les monuments égyptiens qui mentionnent des expéditions dans ces régions, il cherche à déterminer quelle est la position de la plus importante des contrées mentionnées, celle que les textes nomment le *pays de Pount*, ou plus exactement, le *pays de Pounit* (p. 52-75). Il a résumé le résultat de ses recherches, en trois propositions que voici (p. 74-75) :

- 1° Le nom le plus ancien de l'Arabie méridionale était *Ben* ou *Boun* ;
- 2° La partie de l'Arabie qui est au nord du *Boun* s'appelait à l'origine *To-noutri* « la terre divine » ; comme cette région comprenait la majeure partie de la péninsule, le nom qu'elle portait s'étendit promptement à l'Arabie entière ;
- 3° Les Égyptiens appliquèrent plus tard aux deux contrées situées à droite et à gauche du Bab el Mandeb la qualification de *Pount* (*Pounit*), qui n'était qu'une forme dialectale de *Boun* : une étymologie populaire donna à ce mot la signification de *pays des Portes*. *Pount* (*Pounit*) est le plus ancien marché connu à l'histoire : le centre de la région est l'Arabie Méridionale, l'Arabie Heureuse, mais elle s'étendait aussi le long de la côte africaine jusqu'aux environs du cap Guardafui, et son nom fut donné par abus à l'Arabie entière.

Ces trois propositions ne me paraissent pas également importantes ni également bien établies. La première ne s'appuie que sur un fait isolé, la présence dans une inscription de la VI^e dynastie d'un mot *Benou* (Lepsius, *Denkm.* II, 115, Lieblein, *op. l.*, p. 14) que, pour mon

compte, je ne sais comment traduire. M. L. le compare au nom *Bonou* de l'oiseau Phénix, au nom de *Bonrou*, *Bonou*, *benne*, du palmier *qolviš*, et, en dernier lieu, identifie les gens qui sont désignés de la sorte aux Phéniciens de l'époque classique. C'est aller bien loin, et je ne pense pas que beaucoup d'égyptologues acceptent le premier axiome de M. L., tant qu'ils n'auront pour l'établir que le passage de l'inscription très obscure où les *bonou* sont cités. Le second axiome est formulé d'une façon trop précise. Le nom de *Terre-divine* est un nom mythologique appliqué par les Egyptiens aux pays du soleil levant. Au temps où le langage des hiéroglyphes a pris la forme que nous lui connaissons, l'horizon des tribus qui vivaient dans la vallée du Nil était fort restreint : les marais du Delta et la Méditerranée le fermaient au Nord, les cantons voisins de la première cataracte (*Kenousit*, *To-Kenousit*) le fermaient au Sud, le désert arabique à l'Est, et c'est à cette région où le soleil et ses dieux comparses naissaient chaque matin qu'on donnait l'épithète de *Terre-divine* (*To-noutri*). Plus tard, quand l'horizon s'élargit, les noms reculèrent, les marais du Delta (les champs d'Ialou) aux limites extrêmes du Nord, le pays de Kenousit aux limites extrêmes du Sud, au point où le Nil quittait le ciel pour descendre sur la terre, la *Terre-divine* aux limites extrêmes de l'Est. On comprend que la *Terre-divine*, après avoir été le désert entre le Nil et la Mer Rouge, soit devenue, vers la XII^e dynastie, l'Arabie, et plus tard les régions situées au delà du Golfe Persique. Le nom de Pounit me paraît n'avoir pas été moins vague que les précédents. Je ne sais où était placé le canton qui le portait à l'origine ; les Egyptiens y voient un terme général qui désignait tous les pays maritimes situés au Sud-Est de l'Égypte. Ces réserves faites, les pages que M. L. a consacrées à l'histoire des rapports de l'Égypte et du Pounit sont fort intéressantes. Ils sont fréquents dès la XI^e dynastie, pendant le quatrième millénaire avant notre ère. Les parfums, l'encens, dont les dieux étaient si gourmands en Égypte, l'or, l'ébène et les bois précieux, l'ivoire, les pelleteries attiraient les marins Égyptiens sur les côtes inhospitalières de l'Yémen et des Somalis. Les Pharaons suivirent l'exemple que leur avaient donné les particuliers : Sônhkharî sous la XI^e dynastie, envoyèrent des navires isolés aux *Echelles de l'Encens*. La plus célèbre de ces expéditions, entreprise par ordre de la reine Hatshopsitou, sœur de Thoutmos III, comptait cinq grands navires de guerre, et donna lieu aux souverains des dynasties thébaines de ranger Pounit et les Pounitiou au nombre des nations tributaires. Harmhabi, Ramsès II, Ramsès III, se vantent d'avoir eu des flottes en Pounit. Les rapports continuèrent malgré la décadence de Thèbes, et, quand les Ptolémées succédèrent aux Pharaons indigènes, les pilotes grecs n'eurent qu'à suivre la voie des pilotes égyptiens pour aller en Arabie Heureuse ou aux régions des parfums. M. L. a exposé avec beaucoup de clarté et de simplicité ce que nous connaissons jusqu'à présent de cette histoire.

Ce n'est là que la première partie du mémoire. Dans la seconde, M. L. se demande ce qu'étaient les peuples de Pounit, et répond sans hésiter qu'on doit reconnaître en eux les Phéniciens. Le rapprochement entre la racine *Poun* de *Pounit* et *Pœnus*, *Punicus*, *Phœnix*, a été fait de longue date. Il s'agissait ici, bien entendu, des Phéniciens établis primitivement, selon la tradition recueillie par Hérodote (VII, LXVIX), aux bords de la mer Erythrée. Dès l'antiquité, on avait interprété le témoignage d'Hérodote de telle façon qu'on plaçait dans le golfe Persique cette première patrie des Phéniciens (Strabon, XVI, 4, 27). M. L. pense que, par les mots de *mer Erythrée*, Hérodote entendait la mer Rouge et les côtes qui avoisinent le détroit de Bab-el-Mandeb, c'est-à-dire, les lieux mêmes où nos monuments égyptiens placent Pounit. Il apporte à l'appui de son dire, et plusieurs passages du x^e chapitre de la Genèse (v, 6, 13), et surtout l'interprétation que divers commentateurs modernes en ont donnée. Dillmann (*Die Genesis erklärt von A. Dillmann*, 1882, p. 170), entre autres, a fait remarquer que, si l'écrivain sacré a placé Chanaan parmi les Chamites, c'est moins peut-être haine nationale que souvenir d'une différence d'origine entre les Chananéens et les autres Sémites. « C'est un fait prouvé historiquement, dit-il, que les Chananéens vinrent de la mer Erythrée : les arguments qu'on a soulevés contre ce témoignage ne tiennent pas. Il est confirmé par les monuments égyptiens où les Kefa (lisez *Kafiti*, *Kafti*) sont représentés tantôt identiques aux Pouna (lisez *Pouniti*, *Pounti*) pour le teint, la coiffure et le costume, tantôt semblables en tout aux autres Sémites, d'où il faut conclure que les Pouniti, venus du Sud-Ouest, formaient à proprement parler le noyau des *Kafti* ; se mêlant aux peuples qu'ils rencontrèrent dans leurs colonies nouvelles, ils se sémitisèrent entièrement de type et de langage. » M. L. croit de même que les Sidoniens mentionnés dans l'Odyssée à propos du voyage de Ménélas (IV, 84) ne sont pas les Sidoniens de la Méditerranée, mais les *Pouniti*, les Phéniciens de la mer Rouge. Le problème qu'il résout de la sorte, est un des plus graves qui aient été posés à propos de l'histoire ancienne. L'opinion qu'il professe a été défendue avec beaucoup d'ardeur, au moins dans ses parties principales, par plusieurs savants fort compétents, parmi lesquels je me bornerai à citer Lepsius. Elle se rattache à une question plus générale. Où est le berceau de la race sémitique ? On sait que plusieurs n'ont pas hésité à le placer en Arabie, et même dans l'Arabie Méridionale, aux lieux mêmes où les Egyptiens connaissent le pays de Pounit.

M. L., après avoir tranché à son gré la question d'origine, essaie de suivre la trace des Pouniti hors de leur pays. Il pense trouver de leurs colonies dans l'Egypte moyenne, dans le Delta, en Idumée. Ici encore, je relève la même confusion entre *Boun* et *Poun* que j'ai signalée plus haut, et la tendance à tirer des conclusions extrêmes de cette comparaison douteuse. Je ne crois pas que l'argumentation de M. L. convainque

ses lecteurs aussi complètement qu'il semble l'espérer de l'origine protophénicienne de villes comme Hipponon (*Ha-bonou*) ou Coptos, non plus que de l'identité d'Ophir avec le mot Afer qui désigne aujourd'hui quelques-unes des tribus Danakil, et avec ces Apiriou des monuments égyptiens où Chabas avait vu les Hébreux. Il faut cependant savoir gré à M. L. d'avoir réuni tant de petits faits épars, de les avoir classés et d'avoir essayé d'en donner une explication convenable. Comme il le dit lui-même en terminant, *citius ex errore quam ex confusione veritas emergit*. Ce qui nous manque encore pour décider ce que son mémoire renferme de vérité et d'erreur, ce sont les monuments : ceux que nous connaissons ne sont pas très nombreux, et je crains que M. Lieblein n'ait parfois essayé de tirer d'eux plus qu'ils ne renferment.

G. MASPERO.

388. — O. POSSE. *Die Lehre von den Privaturkunden mit vierzig Tafeln*. Leipzig, Veit et Co, 1887.

Si la diplomatie pontificale, impériale et royale, si, en un mot, la diplomatie des documents publics a fait en notre siècle d'étonnants progrès, la diplomatie des documents privés est restée bien en arrière. Sur ce terrain, il n'y avait guère à citer jusqu'aujourd'hui que les recherches si pénétrantes et si fécondes de Ficker (*Beiträge zur Urkundenlehre*) et le livre inégal de von Buchwald (*Bischofs- und Fürsten Urkunden des XII u. XIII Jahrhunderts*). M. Posse, l'un des éditeurs du *Codex diplomaticus Saxoniae regiae*, a donc été bien inspiré en publiant sa *Lehre von den Privat-Urkunden*.

A vrai dire, ce titre est quelque peu ambitieux et promet plus que le livre ne donne. Le mot *Beiträge*, si en faveur dans la science allemande, aurait été ici parfaitement à sa place. M. P. n'a pas écrit, en effet, une doctrine de la diplomatie des documents privés, mais seulement des contributions, excellentes d'ailleurs, à cette doctrine qui reste à faire. Au surplus, ses recherches, comme il est naturel, n'ont porté que sur un seul territoire : la Saxe.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties : Paléographie et Diplomatie.

Paléographie. Partant du fait déjà signalé par Ficker, que la grande majorité des documents privés ne sont pas, pendant la plus grande partie du moyen âge, à peu près jusqu'au XIII^e siècle, écrits par le concédant (*Aussteller*), mais par le destinataire (*Empfänger*), M. P. s'applique à démontrer que dans la diplomatie privée, l'étude de l'écriture doit procéder autrement que dans la diplomatie publique. Ici, la connaissance des écritures des chancelleries est essentielle, là l'écriture des documents émanés d'un même prince n'aboutit à aucun résultat, puisque dans la plupart des cas, ces documents n'ont pas été dressés dans une chancellerie, comme ceux des empereurs, par exemple, ou des papes,

mais par des scribes privés au service des destinataires de ces documents. C'est à l'écriture de ces scribes qu'il importe donc de s'attacher. Or, les plus anciens documents privés du moyen-âge parvenus jusqu'à nous, se rapportent presque tous à des corporations ecclésiastiques ; M. P. applique à l'écriture monacale les mêmes procédés de critique que l'école de Sickel applique à l'écriture des notaires impériaux. Il établit de la sorte la filiation des écritures des couvents d'un même territoire ; il montre comment le *ductus* propre à une abbaye passe aux filiales de celles-ci ; il distingue dans chaque groupe d'abbayes et dans chacune d'elles, les diverse écoles de calligraphie et même les scribes employés aux différentes époques. Il y a là une dépense extraordinaire de travail et de recherches, et le résultat obtenu est des plus intéressants. On peut se demander pourtant s'il est bien décisif. Si l'on admet, en effet, avec M. P., que telle charte d'un margrave de Misnie pour l'abbaye de Riesa, par exemple, ait été écrite par un moine de cette abbaye, s'en suivra-t-il fatalement que cette charte doive présenter les particularités calligraphiques du *ductus* de Riesa, sous peine d'être rejetée comme apocryphe ? Evidemment non. Un moine étranger, entré tard au couvent et élevé par conséquent dans une autre école, peut fort bien avoir été chargé d'écrire la charte en question et, dans ce cas, la présence d'une écriture anormale ne serait aucunement la preuve d'une falsification. Quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais à établir pour cette partie de la diplomatique privée, des règles aussi précises que celles auxquelles est arrivée, soit la diplomatique pontificale, soit la diplomatique impériale. Cela n'empêche pas M. P. d'avoir excellemment montré la différence radicale qui existe au point de vue paléographique entre les documents publics et les documents privés et d'avoir mis en lumière maintes particularités importantes de ces derniers.

Diplomatique. C'est des *Beiträge* de Ficker, cités presque à chaque page et à l'auteur desquels le livre est dédié, que dérive cette seconde partie de l'ouvrage. Après un rapide historique de la consignation par écrit des contrats depuis la période franque jusqu'au xiii^e siècle, l'auteur aborde le détail de son sujet.

Il s'attache d'abord longuement à l'étude des deux moments diplomatiques que la science allemande désigne depuis Ficker par les mots de *Handlung* et de *Beurkundung*. On entend par là, comme on sait, d'une part le contrat lui-même, l'accomplissement de l'acte juridique, de l'autre, la consignation par écrit de cet acte juridique. Les rapports de ces deux moments, l'un avec l'autre, peuvent être fort divers et la connaissance du rapport, dans chaque cas particulier, est d'une importance capitale. Il peut arriver, en effet, que la rédaction du document précède la conclusion du contrat qui y est mentionné (par exemple en cas de blanc-seing), ou que la rédaction et le contrat soient faits le même jour, ou encore qu'un espace de temps plus ou moins long sépare l'une de l'autre. Dans ces diverses occurrences, auquel des deux moments

se rapportent et les témoins et la date ? M. P. se livre à une étude minutieuse des différents cas, basée sur l'examen d'un nombre énorme d'originaux. Ses observations sur les différences d'encre et d'écritures, sur les blancs, les surcharges, les ajoutes, surtout à la date, rectifient et corroborent en bien des cas les remarques de Ficker, qui a travaillé surtout, semble-t-il, sur des documents imprimés.

En résumé, l'auteur, comme Ficker, arrive à la conclusion que, jusqu'au *xiii*^e siècle environ, la plupart des documents privés sont datés d'après la *Handlung* et introduisent par *Actum* la formule de la date. Au *xiii*^e siècle, se forment des chancelleries qui datent de préférence avec *Datum* et du jour de la remise du document au destinataire. Pendant un certain temps, les deux usages se maintiennent concurremment. Peu à peu, *Actum* et *Datum* perdent leur sens technique et sont employés l'un pour l'autre ou tous deux à la fois. Enfin, des règles fixes s'établissent le jour où les princes ont organisé régulièrement, à l'exemple de l'empereur, des chancelleries où sont dressés tous les documents émanés d'eux.

Toute cette partie du livre montre combien est féconde la distinction établie par Ficker entre la *Handlung* et la *Beurkundung*. Appliquée à des documents français, elle donnerait certainement des résultats aussi intéressants que ceux auxquels est arrivé M. P.

Le chapitre consacré au sceau contient bon nombre d'observations intéressantes. Les diplomates liront surtout avec profit les remarques sur l'apposition du sceau, soit avant, soit après le jour marqué à la date.

Les dernières pages du livre s'occupent des itinéraires diplomatiques. Jusqu'à l'apparition des *Beiträge* de Ficker, l'opinion courante était que l'itinéraire diplomatique correspondait parfaitement à l'itinéraire réel des princes ; on admettait que ceux-ci s'étaient trouvés régulièrement dans les localités indiquées à la date des documents émanés d'eux et le jour mentionné par ces documents. La théorie de la distinction de la *Handlung* et de la *Beurkundung* a fait abandonner aujourd'hui cette idée. Puisqu'il arrive que la date se rapporte tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces deux moments, il est évident que l'itinéraire diplomatique ne donne pas *toujours* l'itinéraire vrai. M. P., après Ficker, montre par un grand nombre d'exemples que plusieurs documents du même prince, portant la même date, mentionnent des endroits différents et que, réciproquement, des documents portant des indications chronologiques très diverses, se rapportent tous au même lieu.

Les quarantes planches photographiques qui terminent le volume sont toutes fort belles et pour la plupart très bien choisies. Je ne puis m'empêcher cependant de trouver que M. P. a été trop prodigue d'exemples qui n'ont d'autre but que de montrer des ajoutes, des surcharges ou des différences que la photographie ne rend même pas (pl. xxix, xxx, xxxi, xxxii). N'eût-il pas mieux valu augmenter le

nombre des planches consacrées à servir de preuves aux remarques de l'auteur sur la filiation des écritures dans les documents privés ?

H. PIRENNE.

389. — *Luigi, Lucrezia e Leonora d'Este*, studi di Giuseppe CAMFORI e Angelo SOLERTI. Turin, Loescher, 1888, in-8 de 211 p. Prix : 6 fr.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
Vauluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore.....

Hélas ! si nous en croyons M. Solerti, les échos de Ferrare doivent se taire et le nom d'Éléonore d'Este disparaître de la liste charmante. La princesse n'a point été chantée par Tasse sous un nom supposé ; il n'a point levé les yeux vers son amour ; il n'a point été châtié par un chef de famille irrité ; elle n'a point pleuré en silence dans un coin retiré du château ducal, tandis que son poète audacieux gémissait à l'hospice Sainte-Anne devenu pour lui une prison. La légende des amours de Tasse s'écroule définitivement sous le choc des documents authentiques, et la figure d'Éléonore ne conserve même pas le prestige de celles des amies et des protectrices des poètes ; elle n'a fait pour l'auteur de *Rinaldo* rien de plus que les autres membres de la famille d'Este, à la cour desquels il a si longtemps vécu : elle n'a même pris aucun intérêt à ses malheurs. Son souvenir et celui du *savio pazzo* doivent être désunis et voici à jamais détruite une autre de ces traditions fausses dont l'imagination poétique s'est longtemps bercée.

M. S. nous explique dans son introduction comment cette légende a pris naissance, quelles confusions, quelles falsifications même l'ont aidé à grandir. Mais son récit biographique, composé d'après des correspondances empruntées pour la plupart aux archives d'Este, constitue à lui seul la réfutation la plus complète des erreurs accréditées. Il n'y a rien de moins romanesque que la vie de la dernière fille du duc Hercule II. Cette princesse, qu'on nous représente comme le type idéal de la femme italienne du xvi^e siècle, est aussi étrangère que possible à l'esprit de son temps ; elle n'a de goût ni pour les fêtes, ni pour les arts, ni pour la poésie. Souvent malade et reconnue impropre au mariage, elle vit retirée, s'occupant beaucoup de sa maison, qu'elle dirige fort bien, et c'est à peine si ses facultés de ménagère trouvent un jour à se développer sur un plus grand théâtre, pendant une absence de son frère, le duc Alphonse, qui lui confère quelque temps le gouvernement de l'État. Sa vie, très bourgeoise, s'écoule sans autre événement, au milieu des discordes de sa famille, des cancans de la cour et des parties d'échecs. Jamais ces coups de passion, qui retiennent l'attention dans la vie de sa sœur aînée, Lucrèce, duchesse d'Urbino. Elle n'a même pas profité de la culture littéraire que sa mère, Renée de France, lui a fait donner et de

l'éducation princière de la Renaissance qu'elle a reçue. Elle est pour toutes choses d'une indifférence, d'une passivité, que sa mauvaise santé ne suffit pas à expliquer. Honnête sans doute, et digne d'estime, elle se fait plutôt remarquer, en un temps fort corrompu, par l'absence des vices que par des qualités précises.

La première partie du volume est occupée par la biographie d'un frère et d'une sœur d'Éléonore, qui ont eu avec Tasse plus de relations qu'elle, le cardinal Louis et Lucrece d'Este. Quelques pages intéressent la France; elles sont relatives à la duchesse Renée, femme d'Hercule II, la célèbre amie de Calvin, et aux voyages en France de son fils Louis, ce prince plus malheureux encore que coupable, qui fut fait prêtre par politique et cardinal malgré lui. Ce travail, dû au savant et regretté marquis Campori, avait déjà paru dans les *Memorie delle Deputazioni di storia patria per le Provincie Modenesi e Parmensi*. Il convenait ici d'insister surtout sur la biographie inédite d'Éléonore d'Este, digne en tout point, pour la composition et la méthode, du travail de Campori et d'un intérêt plus grand par le problème historique qu'elle résout ¹.

P. DE NOLHAC.

390. — *Studier öfver fars och farsöcker i Frankrike mellan Renässansen och Molière*. Etudes sur la farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière. Akademisk Afhandling af OSCAR LEVERTIN. Upsala 1888. Akademiska boktryckeriet, Edv. Berling, 178 p. in-8.

Notre littérature est de vieille date, fort appréciée des Français du Nord et même, depuis que la leur est devenue originale et que beaucoup de leurs écrivains édifient sur leur propre fonds, ils n'ont pourtant pas cessé d'étudier nos auteurs modernes. Quelques-uns ont aussi commencé, dans ce siècle d'érudition philologique, à remonter jusqu'à notre moyen âge. Il ne se passe guère d'années sans qu'il sorte des presses universitaires de Lund, d'Upsala ou de Helsingfors, quelques dissertations sur les lettres françaises, dues à des maîtres ou à des étudiants. Celle que vient de nous donner M. O. Levertin, atteste des connaissances fort étendues. Il est au courant, non seulement des textes publiés et des grands travaux dont ils ont été l'objet en France, en Allemagne et en Italie, mais encore de maintes monographies peu accessibles. Les patois eux-mêmes n'ont pas échappé à ses investigations. Les lacunes que l'on peut signaler au milieu de son énumération de paysanneries languedociennes, provençales, dauphinoises et autres, tiennent moins à un manque de diligence de sa part qu'à l'obscurité ou à la difficulté de la matière. Nous ne lui ferons donc pas un grief d'avoir

1. M. Solerti prépare une grande biographie critique de Tasse et une édition des *Opere minori*; les spécimens de ses travaux qu'il a déjà donnés au public font vivement désirer de les voir promptement paraître.

ignoré le *Théâtre de l'infanterie dijonnaise*, recueil de six pièces des xvi^e et xvii^e siècles (Dijon, 1887, pet. in-8), qui sont bien de vraies farces, étant farcies de patois. A la vérité, quatre d'entre elles étaient inédites, mais la plupart étaient citées depuis 1856 par Mignard dans son *Histoire de l'idiome bourguignon* (Dijon, in-8°). — On lui reprocherait avec plus de raison de n'avoir pas expliqué certains mots tombés en désuétude¹ qu'il cite dans des passages reproduits en général avec assez de correction², et dont quelques-uns, peu familiers à nos compatriotes, sont certainement inintelligibles pour les siens. Mais tel quel, ce livre est un utile résumé de ce que l'on sait sur la matière, et nous aurions mauvaise grâce de ne pas remercier cordialement l'auteur d'avoir vulgarisé dans son pays les nombreuses recherches relatives aux origines de notre scène comique. C'est son premier travail; nous souhaitons qu'il lui donne bientôt quelque pendant.

E. BEAUVOIS.

-
391. — **Discours prononcé le 3 janvier 1782 dans la séance publique de la Société des Beaux-Arts pour la distribution des prix par M. Espagne**, avocat, associé honoraire de la dite Société et associé correspondant de l'Académie royale des belles-lettres de Montauban, publié par S. LÉOTARD, Clermont-L'Hérault, Saturnin Léotard, libraire, 1887, in-18 de 31 p.
392. — **Relation d'un petit voyage (de Montpellier à Milhau) ou lettre à mon ami** publiée par S. LÉOTARD, introduction par E. B. ANTISTIUS, bibliophile. *Ibid.*, 1887, in-8 de 96 p.
393. — **Le marquis d'Aubais, célèbre érudit du XVIII^e siècle et ses lettres autographes inédites** par Prosper FALGAIROLLE, membre de la Société française d'archéologie et de l'Académie de Nîmes. *Ibid.*, 1887, in-8 de 131 p.

M. S. Léotard, ancien sous-bibliothécaire de la ville de Montpellier, auteur d'une *Notice* sur la bibliothèque de ladite ville (1867), éditeur des *Lettres inédites du baron Fabre, d'Alfieri et de la comtesse d'Albany* (1884), imprime avec beaucoup de soin et de goût à Clermont-l'Hérault une collection qui mérite les encouragements des bibliophiles. Je dirai quelques mots seulement des deux premiers fascicules dont on vient de lire le titre et je m'arrêterai un peu plus devant le troisième fascicule, qui est beaucoup plus important.

Le *Discours* de Pierre Espagne (né à Montpellier le 17 avril 1747, mort dans la même ville le 17 janvier 1791), aide à faire connaître la Société des Beaux-Arts fondée en 1778 à Montpellier par divers amateurs, notamment par le peintre Jean Coustou, société que les États du Languedoc prirent sous leur protection et dont ils firent une école publique de dessin.

La *Relation d'un petit voyage* est publiée d'après un manuscrit inédit portant la date de 1800. C'est un badinage en prose et en vers qu'on

1. *Ord*, p. 8; *empreniayre*, p. 84; *bren*, p. 125; *guiller*, p. 127; *bringuères*, p. 157.

2. *Rien c'est pour rien n'est* (p. 33); — *parsetemps* pour *passe-temps* (p. 61).

ne lira point sans agrément. Le bibliophile Antistius, dans son *Introduction*, ne dit rien de la provenance du manuscrit, ni de l'auteur anonyme. Il a mieux aimé prodiguer les éloges à l'opuscule, disant, par exemple (p. 3) : « L'esprit le plus charmant, la malice la plus piquante courent et se jouent à travers cette prose bien troussée où s'entremêlent les gambades de petits vers alertes et court-vêtus. » Antistius dit encore (p. 4), avec une exagération qu'il faut pardonner à un Languedocien : « Le *petit voyage* est une œuvre pleine d'originalité et non point, comme on pourrait aisément s'y attendre, un réchauffé de Chappelle et Bachaumont. Il peut soutenir la comparaison avec l'œuvre fameuse des deux poètes... »

M. Falgairolle déclare que « parmi les célèbres collectionneurs du XVIII^e siècle, il faut placer en première ligne le marquis d'Aubais, historien, géographe et généalogiste, » et « qu'on n'a rien écrit de précis sur sa vie, son caractère, ses travaux », ajoutant que « les recueils biographiques les plus complets lui consacrent à peine quelques lignes »¹. Il aurait voulu « combler cette lacune » à l'aide des documents conservés par la famille de son héros, mais n'ayant pu puiser à cette source d'informations, il a dirigé ses recherches d'un autre côté et il a recueilli (principalement à la Bibliothèque nationale) un certain nombre de lettres autographes écrites par le marquis à plusieurs savants de ses amis. Avant de reproduire ces documents, il esquisse la vie de leur auteur, Charles de Baschi, né au château de Beauvoisin, le mercredi 20 mars 1686², mort au château d'Aubais, le 5 mars 1777³, à l'âge de 91 ans, ce qui doit encourager les grands travailleurs; il décrit, ensuite, ce château, qu'un écrivain contemporain, Poncet, appelle « le trésor des belles-lettres de la province de Languedoc »⁴, château où l'on remarquait surtout l'escalier, une des merveilles du midi de la France, et la bibliothèque, « la plus belle que jamais particulier ait possédée »⁵;

1. Je n'aime pas l'expression dont se sert M. F. (p. 9) : « En exhumant aujourd'hui cette figure si originale ». *Exhumer une figure* ! Je regrette aussi de trouver (p. 15), le néologisme *démisionner* repoussé par le *Dictionnaire de l'Académie* et aussi par le *Dictionnaire de Littré*. Notons encore une malencontreuse locution dans cette phrase (p. 15) : « Rentré dans son château d'Aubais, il voulut animer cette résidence somptueuse par la présence d'une femme; et dans ce but il se maria à Castres, le 5 juin 1708, avec Diane de Rozel ».

2. L'acte de baptême est reproduit (p. 13), d'après le registre de la paroisse de Beauvoisin (canton de Vauvert, arrond. de Nîmes).

3. L'acte de décès (p. 20), est emprunté aux archives communales d'Aubais (canton de Sommières, arrond. de Nîmes).

4. Ce Poncet n'a pas loué avec moins d'enthousiasme (p. 18), le marquis d'Aubais, auquel il attribue « un esprit sublime » et qu'il proclame un des hommes « les plus accomplis de ce siècle ».

5. C'est ce qu'avait déjà dit à peu près textuellement un devancier de M. F., M. Anatole de Gallier (*Le Marquis d'Aubais*) Marseille, 1870, in-8°, p. 13 : « Une des plus précieuses (collections) qu'ait jamais rassemblées un particulier ». M. F. n'a eu connaissance du travail de M. de Gallier qu'au moment où il achevait de corriger les épreuves de son propre travail. Les deux notices se complètent l'une l'autre.

il énumère, enfin, les ouvrages, tous anonymes, de Ch. de Baschi, la *Généalogie de la maison de Genas*, la *Généalogie de la maison de Narbonne-Pelet* ¹, les *Pièces fugitives* (en collaboration avec Léon Ménard), la *Géographie historique*.

Les trente-neuf lettres du marquis d'Aubais, écrites de 1715 à 1769, et qui étaient inédites (moins une publiée dans le *Cabinet historique*), sont adressées à Ch. René d'Hozier, à Dom Vaissète, à Dom Bernard de Montfaucon, à Dom Claude de Vic, au marquis de Caumont, à J.-Fr. Séguier, au comte Fr.-Marie de Baschi, au poète italien P.-Ant. Rolli, à Dom Bourotte. Quelques-unes de ces lettres sont curieuses, soit au point de vue autobiographique, soit au point de vue bibliographique. Ch. de Baschi y mentionne les principaux travaux de l'époque, notamment l'*Histoire générale de Languedoc*, à laquelle il s'intéressait tant (p. 37), et à laquelle il fournit tant de précieux documents (pp. 39, 41, etc.). Parmi les érudits dont il est question en cette correspondance, signalons Dom Martenne, Dom Durand, Dom de Lobineau, Dom de Ste-Marthe, Dom Bouquet, le géographe Delisle, le marquis Scipion Maffei, Astruc, Graverol, Dodwel, Samuel Petit, etc. Une des lettres les plus dignes d'attention est celle qui concerne (n° xi) le président de Thou « le plus grand historien que nous ayons. » Ch. de Baschi avait entrepris un travail considérable destiné à compléter et à rectifier l'histoire de J. A. de Thou (pp. 58-61). On lira encore avec plaisir la description de l'escalier d'Aubais (lettre vii, p. 49-51) ² et surtout celle de la bibliothèque (lettre xxvi, p. 105). Le recueil est terminé par deux pièces tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Nîmes : *Satire à M. le marquis d'Aubais sur la manie de certains nobles* et *Compliment fait [au même] par Monsieur de Massilian, curé de Junas, accompagné de M^{rs} les consuls et habitants dudit lieu, le 1^{er} janvier 1736*.

Quelques mots, dans les lettres, n'ont pas été bien lus ³; quelques notes sont insuffisantes ⁴, mais l'éditeur, qui paraît un peu inexpéri-

1. Le marquis laissa inédite une *Histoire de la maison de Baschi* dont il parle à plusieurs de ses correspondants (pp. 105, 106, 109).

2. Le propriétaire de cet escalier « que l'on dit être un des plus hardis et des plus singuliers qu'il y ait dans le monde » (lettre xvii, p. 81), regrette de n'avoir pu montrer un monument dont il était si fier, à un voyageur tel que Maffei « qui tient un si haut rang dans la république des lettres. »

3. Par exemple, un nom propre dans cette phrase (p. 73) : « Un combat donné au *Bergaing* entre Lectoure et Agen ». Il s'agit là de la localité appelée *Pergain* (Gers), à 21 kil. de Lectoure.

4. Dans une note sur la *Collection des historiens de France* commencée par D. Bouquet, nous lisons (p. 57) : « Ouvrage en 20 vol. in-f°. Nous en possédons un peu plus, Dieu merci ! — Le marquis de Caumont (p. 64), nous est présenté comme un *homme de lettres* : ce n'est pas assez dire. — Il y a trop de vague dans cette indication sur les jésuites d'Avrigny et Buffier : « Vivant vers la fin du xviii^e siècle, et au commencement du xviii^e ». Il était si facile de donner les dates précises ! — Des notes qui auraient été nécessaires font défaut : M. F. ne dit rien sur l'abbé de Seguenille et sur la généalogie de Faudoas (cités p. 47). Il suffisait de consulter la *Bibliothèque héraldique de la France* de J. Guigard (articles 3942, 3943) pour rédiger à ce sujet une bonne petite note.

menté, nous donnera bientôt de son agréable petit volume, une nouvelle édition qui, j'en ai l'espérance, ne laissera rien à désirer.

T. DE L.

394. — **Un Jésuite homme de lettres au XVII^e siècle.** Le P. Bouhours, par Georges DONCIEUX. Paris, Hachette, 1887, in-8.

La thèse de M. Doncieux, il faut en convenir, nous effarouche un peu d'abord. Elle est trop soignée et peignée. On y sent la volonté arrêtée de « bien écrire », et d'être plus ou moins, pour un moment, du grand siècle. Ainsi, M. D. dira de son héros : « Tournant son plaisir en obligation personnelle, il s'embarqua à voir le monde. Déjà ses hantises chez les Longueville, chez Colbert, lui y donnaient d'assez larges ouvertures. » Voilà pour le style noble ; voici pour le précieux (ce serait même chose, à en croire M. D., qui caractérise d'une manière toute nouvelle « les grâces *pompeuses*, *empesées* de l'hôtel de Rambouillet », p. 31) : « Il eût siégé l'un des quarante, sans la coutume de son ordre, qui n'y permet d'autre fauteuil que le quarante-et-unième. » Mais voici maintenant l'horrible style moderne : « Son nom est quasi célèbre et comme passé dans la circulation littéraire... Il est trop occupé de spéculation pour être *applicable* à la pratique... La douceur des lettres de M^{lle} de Scudéry est relevée d'une pointe de mondanité permise... Bouhours et Rapin (ce Rapin dont M. D. parle si souvent d'après l'excellente thèse de M. Dejob), étaient tout sémillants d'une mondanité naïve... Les deux systèmes de critique (ceux de Fénélon et de Bouhours) coïncident sur une certaine étendue, mais ne se touchent plus par les points extrêmes. » Arrêtons-nous et observons seulement qu'il faudrait opter.

C'est la faute du sujet peut-être. M. D. est de son temps, quoi qu'il en soit, et il écrit mal, à force de vouloir écrire trop bien ; mais, d'autre part, il a été séduit par cette physionomie, qu'il déclare « singulièrement attrayante », par « ce bel esprit revêtu de formes ecclésiastiques, ce mélange de sacré et de profane », et l'on n'est pas impunément séduit par Bouhours. J'entends bien qu'il ne reconnaît à son héros « d'autre défaut que de vouloir quelquefois être trop aimable » ; je n'aurai pas la sottise pédantesque de trouver suspecte cette « aménité mondaine », qui permettrait à ce jésuite d'esprit large, de vanter le *Tartuffe* en écrivant l'épithaphe de Molière, et je suis pleinement de l'avis de M. D. : ce n'est pas en Bouhours que Molière eût trouvé de quoi composer le personnage de Tartuffe. Mais je me demande pourquoi l'auteur s'étonne parfois, en cherchant le jésuite, de ne plus rencontrer que l'homme du monde. Il savait bien d'avance qu'il ne trouverait pas autre chose. Bouhours est tantôt religieux, tantôt savant, toujours mondain, de par la règle même de l'ordre, à laquelle on ne se soustrait guère que si

l'on est Bourdaloue. Avait-il si tort, l'auteur de l'épigramme citée en appendice, d'écarter en Bouhours le théologien, et de dire :

Il vaut mieux commenter Ovide et La Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Bussy-Rabutin ?

M. D. ne parle-t-il pas lui-même des « rabutinades » de Bouhours, de ses allusions cavalières à la galante expérience de Bussy ? On a pu calomnier les mœurs, on n'a pas pu calomnier le goût du directeur qui écrivait à sa pénitente, par un souvenir singulièrement placé des missions d'Orient : « Vous êtes ma Chine et mon Japon ! » Peindre le portrait d'un homme qui a servi le monde et le ciel par semestre, sans préférence marquée, c'est chose bien difficile, et le moindre risque que le peintre puisse courir, c'est de devenir un peu trop semblable au modèle.

Jamais, il faut le reconnaître, cette complaisance naturelle n'altère absolument l'impartialité de M. D. ; mais elle donne à son livre je ne sais quoi de fuyant. S'agit-il, par exemple, de juger le talent du polémiste chez l'homme qui a eu l'audace de demander, et la triste fortune d'obtenir la suppression du portrait de Pascal dans les *Hommes illustres* de Perrault, il se défendra de vouloir comparer à l'auteur des *Provinciales* le « Révérend Père goguenard », comme le définit Ménage. Il remarquera que Bouhours manque de passion communicative, qu'il persuade seulement ceux qui sont déjà persuadés, tandis que « Pascal est compris partout où pense un honnête homme », et il se rabattra sur Nicole, ce qui est trop encore. Mais voici qu'une esquisse satirique le ravit. « Cela est trouvé », s'écrie-t-il, et il songe à Pascal alors, malgré lui, et il se demande si Bouhours n'eût pas pu donner là « un pendant au Révérend Père que l'on sait, celui des Petites-Lettres. » Oh ! que non pas ! Pour emprunter à M. D. une de ses expressions, je dirai : Bouhours n'était pas de force. N'est point Pascal qui veut. Or, ce qui fait surtout un Pascal, c'est la hauteur d'âme et la profondeur de sincérité jusque dans l'erreur. M. D. le sent, mais ne le fait pas assez sentir, lorsqu'il assimile avec éclectisme les exagérations inévitables de toutes les polémiques, et conclut qu'en ce genre l'impression produite est tout. L'argument est-il « insidieux et insinuant », cela suffit, « le reste n'importe guère » (p. 159). L'exemple de Pascal montre, au contraire, que c'est « le reste » qui importe le plus.

C'est la comparaison avec les vrais écrivains qui écrase toujours Bouhours, écrivain de troisième ou de quatrième plan. Ainsi, M. D. consacre à Bouhours critique ses deux derniers chapitres (2^e partie, ch. V, *Bouhours critique* ; ch. VI, *suite du précédent* ; entre parenthèses, pourquoi ces trois chapitres naïvement intitulés : *Suite du précédent* ?). On est tenté de prendre contre M. Nisard la défense du critique qui a défini l'esprit « le bon sens qui brille », qui a entrevu la théorie de l'influence des climats ; mais ces vues isolées, incomplètes

ou superficielles, pâlissent dès qu'on évoque les grands souvenirs, que M. D., toujours loyal, n'écarte pas. Ah ! Boileau abuse peut-être de la raison, Fénelon de la simplicité. Mais on aime cette raison austère et cette simplicité aux grâces un peu molles, lorsqu'on lit ce chapitre des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, le plus long, consacré tout entier à l'art des devises, à cet art qui embrasse tout, l'histoire héroïque et l'histoire naturelle ; lorsqu'on réfléchit sur l'admiration enthousiaste du bon père pour Voiture (« Cette admiration est une pierre de touche pour juger le goût de Bouhours », dit très bien M. D.) ; lorsqu'on le voit mettre au même niveau Despréaux et Corneille d'un côté, de l'autre, Costar, ce sous-Voiture, et le chevalier de Cailly. M. D. prononce le nom de l'abbé Cotin. Je n'aurais pas été si sévère et me serais contenté de dire qu'il faut laisser le beau nom de critique à un La Bruyère.

Ainsi, l'homme ne nous inspire pas une sympathie sans mélange, car il lui manque les qualités viriles ; le polémiste n'a guère que le mérite relatif d'avoir appris aux jésuites de la jeune école à discuter en honnêtes gens ; le critique a la finesse plus que la sûreté du goût. Reste le grammairien ; c'est le fort de la thèse de M. D. et il faut lire les ch. III et IV de la seconde partie. Bien que ce grammairien ne soit, après tout, qu'un bon disciple de Vaugelas ; bien que même il outre la doctrine de l'usage, attende le cri public pour se prononcer en faveur d'un mot, condamne aussitôt en revanche ceux qui ont cessé de plaire ; bien que l'abbé de la Chambre ait pu l'appeler « l'empereur des Muses », c'est surtout comme grammairien que Bouhours vivra. Sans doute, en épurant la langue, il l'appauvrit ; sans doute elle se fait, cette langue, plus délicatement nuancée que colorée et forte. Il est un styliste et un puriste, dans le bon et dans le mauvais sens du mot. Mais l'homme que Boileau, Racine, La Fontaine ont salué du nom de « maître », méritait au moins une thèse ; peut-être même le grammairien méritait-il à lui seul une étude qui, plus particulière, eût été plus profonde.

Félix HÉMON.

395. — O. VEECK. *Darstellung und Erörterung der religionsphilosophischen Grundanschauungen Trendelenburgs*. Gotha, Behrend, 1888, 93 p. in-8. 2 mark.

L'histoire n'est pas toujours injuste. Elle sait rendre hommage aux travaux érudits de Trendelenburg, qui fut un savant intelligent et laborieux ; elle se soucie assez peu de l'ensemble terne et incolore de ses ouvrages théoriques. Plus que les autres peut-être, ses idées en matière de philosophie de la religion méritaient qu'on les laissât dormir. L'exposé que nous en donne M. Veeck rentre dans la très nombreuse catégorie des livres soigneusement faits et inutiles. Une réédition des *Beiträge* ou des *Elementa* ferait bien mieux notre affaire.

LUCIEN HERR.

Les examens de langues romanes à l'université de Cambridge.

L'étude scientifique des langues et des littératures modernes commences à prendre place dans le cadre de l'enseignement universitaire en Angleterre. A Cambridge du moins il a été institué récemment un examen d'ordre supérieur pour cette branche de la philologie. Nous avons sous les yeux les questions et les textes proposés en 1887¹ et nous sommes en état de nous former une idée, sinon tout à fait de l'enseignement, du moins de ce qu'on exige des candidats. Pour les langues germaniques l'examen porte non seulement sur l'allemand et l'anglais depuis le moyen âge mais encore sur l'ancien saxon, le gothique, l'islandais. Les langues romanes sont représentées par le français ancien et moderne, l'italien depuis Dante, et l'ancien provençal. C'est sur la partie romane du programme que nous désirons appeler l'attention et présenter quelques remarques.

Le but des hautes études universitaires, en ce qui touche les langues romanes, étant de procurer une connaissance de ces langues aussi complète et aussi raisonnée que possible, la méthode historique s'impose, et, par conséquent, il y a lieu d'exiger des étudiants une solide instruction en ancien français et en ancien italien. Pour l'italien on ne concevrait pas qu'il en fût autrement, et quant à l'ancien français, il est d'autant plus nécessaire de l'enseigner dans les universités anglaises que cette langue a été longtemps le principal idiome littéraire du pays. Je me garderai bien, quant à moi, d'élever aucune objection contre l'étude du provençal : cependant, s'il me fallait opter entre cette langue et l'espagnol, qui ne figure pas dans le programme, je préférerais certainement l'espagnol, me bornant à donner au provençal la place qui lui est due dans un cours de grammaire comparée des langues romanes.

Pour l'examen d'ancien français, les candidats ont eu à répondre à certaines questions et à traduire vingt vers du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem* et trois courts passages de la vie de saint Gilles, remplis de termes techniques (ce sont des termes de marine) qu'ils ont eu à expliquer. On devine sans peine le motif qui a déterminé le choix des examinateurs. Le *Voyage de Charlemagne* a été, en ces dernières années, l'objet de travaux très approfondis. Quant à la vie de saint Gilles, il en existe une très bonne édition publiée pour la Société des anciens textes français par MM. G. Paris et A. Bos. Les examinateurs ont donc en quelque sorte leur corrigé sous la main. Il n'en est pas moins vrai que les morceaux de la vie de saint Gilles sont d'une difficulté excessive. Ils abondent en mots qu'aucun romaniste ne pourrait expliquer à première vue. Dira-t-on qu'on a eu soin de faire apprendre par cœur aux élèves le glossaire que MM. Paris et Bos ont joint à leur édition ? Mais alors c'est un examen de mémoire ! Il eût été plus judicieux d'interroger les candidats sur des textes moins difficiles, mais non préparés. Parmi les questions de philologie française il en est plusieurs qui me semblent bien peu proportionnées au but qu'on doit se proposer, celle-ci par exemple : « Classer les chansons de geste chronologiquement et selon les sujets et la forme. A laquelle de ces classes appartient le « *Voyage* ? » C'est beaucoup trop vaste, sans compter que le *Voyage* est tout à fait *sui generis* et n'entre réellement dans aucune catégorie. Voici une question d'étymologie : « Donner les étymologies connues ou supposées des mots suivants, « avec leurs équivalents anglais et des commentaires critiques : *clocher*, *drille*, *flam-berge*, *liège*, *maille* (quel *maille* ? est-ce *macula* ou *medallia* ?) *nocher*, *oripeau*,

1. *Cambridge University examination papers*. Easter term 1887. N° 54, containing the examination for the medieval and modern languages tripos. Cambridge, University press. In-4, paginé 275-314.

« *pépinière, charcutier, andouiller*. » Il était difficile de faire un choix plus malheureux. Ces mots se présentent presque tous en des conditions exceptionnelles et par conséquent ne sont pas propres à montrer si le candidat sait véritablement les règles de la dérivation française.

L'examen provençal est encore plus sujet à la critique. Il se compose essentiellement de neuf morceaux de Bertran de Born, choisis parmi les plus obscurs et les plus corrompus, et donnés d'après le texte très souvent fautif de M. Stimming, la difficulté étant encore accrue par le peu d'étendue des morceaux : l'un n'a que deux vers ! Comment se rendre compte de la suite des idées ? On livre aux candidats des passages à peu près inintelligibles, et on leur dit de les corriger, de les ponctuer et de les traduire : *Emend, punctuate, and translate this*. Les examinateurs qui nous sont inconnus, savent fort bien que s'ils n'avaient pas le secours de quelques corrections proposées par M. Tobler dans les notes de l'édition Stimming, et celui surtout de l'édition récente de M. Thomas, il leur serait parfaitement impossible de tirer de ces textes aucun sens. Et le candidat ? Comment devinera-t-il que dans ces vers *Mariniers ges pels Chançis* $\wedge$ *Sils albergan malmeiros*, il faut faire du dernier mot un nom propre ? Et de même pour ce vers *Coma vivian de cors*, où *vivian* paraît être non pas l'imparfait du verbe *viure*, mais le Vivien des chansons de Guillaume d'Orange. Et même avec l'édition de M. Thomas sous les yeux, il me serait impossible de donner (les examinateurs de Cambridge sont probablement plus habiles) de tous ces morceaux une traduction qui ne fût pas en grande partie conjecturale. Ou bien les candidats voient pour la première fois ces textes, et alors on les suppose beaucoup plus forts que les deux éditeurs de Bertran de Born, ou ils les ont spécialement étudiés sous la direction de leur professeur, et n'ont plus qu'à se rappeler les solutions données, et alors l'examen n'est plus qu'une comédie, ce qu'on appelle en anglais *a farce*.

Mais voici qui est plus singulier encore. Entre les questions posées, il en est une, la dernière, qui est ainsi conçue : « Raconter la vie de Bertran de Born en prose « provençale, dans le style des biographies ». Assurément on peut écrire en provençal aussi bien qu'en latin ou en quelque autre langue morte que ce soit. On l'a fait, et les anciens abonnés de la *Revue critique* retrouveront dans leur collection, sinon dans leur mémoire, le corrigé, fait ici même, de thèmes provençaux exécutés avec plus ou moins d'habileté par des professeurs en renom d'Outre-Rhin ¹. Mais un exercice de ce genre est-il à sa place dans un examen ? En fait, étant donné le sujet, les candidats n'avaient qu'à reproduire de mémoire l'ancienne biographie provençale de Bertran de Born. C'était une vingtaine de lignes à savoir par cœur. Envisagé dans son ensemble, tout l'examen, qui à première vue semble d'une difficulté exagérée, est un trompe-l'œil. C'est une composition de récitation ².

P. M.

1. Voy. *Revue critique*, 1873, I, 284.

2. Je ne veux pas entrer dans la critique de l'examen de français moderne. Je ne puis toutefois m'empêcher de trouver excessif qu'on donne à traduire aux candidats des phrases aussi baroques que celle-ci. « Pour démentir les niaiseries philosophiques dont s'occupent ceux qui aiment à vanner « les épiluchures des mots primitifs » ; ou cette autre : « Ses paroles étaient toutes déroutées, bigles « comme ses regards. »

CHRONIQUE

FRANCE. — Nos lecteurs connaissent déjà la mort d'Abel BERGAIGNE. Il était né en 1838, à Vimy (Pas-de-Calais). Ses parents le destinaient à la carrière administrative. Mais, sentant en lui la vocation littéraire, il compléta, à force de travail, son éducation, se jeta dans les études de linguistique et y fit de tels progrès, qu'à la fondation de l'École des hautes études, en 1868, il put déjà être nommé répétiteur pour le sanskrit à cette école. Son ouvrage capital est un grand travail sur la religion védique, dans lequel il a émis des vues entièrement nouvelles sur la littérature sacrée de l'Inde. Il a ensuite pris part au déchiffrement des inscriptions du Cambodge. Une chaire de sanscrit fut créée pour lui à la Sorbonne. Il était membre de l'Institut depuis 1885. M. Michel Bréal a consacré à Bergaigne, dans le *Temps* du 10 août 1888, quelques lignes qu'on nous permettra de reproduire; elles expriment parfaitement ce qu'était Bergaigne : « Une funèbre nouvelle nous arrive des Hautes-Alpes. M. Abel Bergaigne, le professeur bien connu de la Sorbonne, partait il y a quelques jours pour trouver dans la montagne la solitude dont il avait besoin pour ses travaux et l'air vivifiant qu'il avait pris l'habitude d'aller chercher tous les ans sur les hauteurs. Une dépêche nous apprend laconiquement qu'il vient de mourir par accident. La perte est immense pour la science. M. Bergaigne s'était fait une place éminente parmi les indianistes, et les travaux qu'il préparait devaient encore ajouter à la réputation qu'il avait acquise en Europe. Quoique jeune encore, il était le chef reconnu et respecté de toute une école de savants qui s'était formée à ses leçons et qui s'inspirait de son esprit. A la Sorbonne, à l'École des hautes études, à l'Institut, il jouissait de la plus haute et de la plus légitime autorité. Mais ce n'est pas seulement la science française qui est atteinte. Bergaigne était un noble cœur, et la nouvelle de cette mort inattendue portera le deuil chez tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Rien de mesquin ni de bas n'avait accès dans son âme : il voyait au contraire les hommes et les choses à travers un idéalisme qui n'excluait nullement la sagacité et la pénétration. On peut se figurer difficilement le dévouement qu'il mettait au service de ses élèves, de même qu'il avait pour ses anciens maîtres un attachement filial. Une grande douleur, qui l'avait frappé dans sa plus chère affection, et qui était restée chez lui comme une blessure toujours ouverte, l'avait en quelque sorte enlevé au-dessus de toutes les préoccupations vulgaires : il ne vivait que pour l'amitié et l'étude, et les témoins de cette vie si élevée et si belle ne se consoleront pas de la voir brusquement interrompue. »

— Le troisième volume des *manuscripts de Léonard de Vinci* que vient de publier M. Ch. RAVAISSON-MOLLIEN avec transcription littérale, traduction française, avant-propos et table méthodique (Paris, Quantin, 1888), contient : 1° le plus grand mss. de la collection de l'Institut, marqué C, dont Trichet Dufresne fit des extraits; 2° le manuscrit in-8° F, remarquable par ses croquis; 3° le petit livret K, sort de carnet de poche de Léonard; en tout 460 fac-similés. L'impression qui ressort de ce volume, encore plus fortement motivée que les précédents, est que Léonard doit être considéré comme le véritable initiateur de la méthode scientifique moderne : expérience et calcul. Les textes sont décisifs à cet égard. Les sujets traités se rapportent plus spécialement à l'optique, l'hydraulique, l'art militaire, la théorie des couleurs, l'arithmétique, l'algèbre, l'anatomie, la pneumatique; ils embrassent presque en entier le vaste champ des sciences appliquées. L'éditeur s'est acquitté de sa tâche dif-

ficile avec une scrupuleuse exactitude et a su réduire au minimum le nombre des passages incertains ou douteux.

— Les *Annales de l'Est*, qui sont décidément en train de devenir l'une des meilleures, sinon la meilleure de nos revues de province, contiennent, dans leur n° 3 (juillet 1888), les articles suivants : 1° suite de l'étude de M. A. DEMBOUR sur le *général Fabvier*; 2° *Cérutti et le salon de la duchesse de Brancas à Fléville*, par V. JACQUES; 3° *Wilhelm Scherer et la philologie allemande*, par V. BASCH (suite); 4° deux lettres de Marceau au commissaire des guerres, Robert, inédites et communiquées par M. A. COLLIAUX; 5° des articles de bibliographie, entre autres, de M. DEMBOUR, sur la *Vendée angevine* de M. Célestin Port.

BELGIQUE. — Voici le programme des concours de l'Académie royale de Belgique (classe des lettres) pour 1890 : 1° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le x^e siècle jusqu'à la fin du xvi^e; 2° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiii^e et xiv^e siècles; 3° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France et par Conrad le Salique en Allemagne; 4° Étude sur les *mystiques* des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la Réforme religieuse du xvi^e siècle; leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; accorder une attention toute particulière à Jean Ruysbroeck; 5° Étude sur les *humoristes* et les *pamphlétaires* en langue française en Belgique, de 1800 à 1848; 6° Éclaircir, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État (1,000 fr. pour la 1^{re}, 4^e et 6^e questions; 800 fr. pour la 1^{re}; 600 fr. pour les 2^e et 5^e). — Programme des concours pour 1889 : 1° Faire l'histoire des relations politiques du pays de Liège au xvi^e et au xviii^e siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens; 2° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Damphierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée? 3° Faire l'histoire de la littérature française dans les livres et dans les publications périodiques belges de 1801 à 1830; 4° On demande une étude sur Jean Van Boendale au point de vue de l'état social du Brabant à son époque; 5° Quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits taxés? En d'autres termes, dans quelle mesure cet impôt pèse-t-il sur le consommateur? Exposer et discuter, à l'aide des documents statistiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard dans les divers pays et plus spécialement en Belgique; 6° Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains (800 fr. pour chaque question). — *Prix perpétuels* : *prix de Stassart* pour une notice sur un Belge célèbre. La classe des lettres offre un prix de 1,000 fr. à l'auteur de la meilleure notice consacrée à la vie et aux travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège (1506-1556). — *Grand prix de Stassart* pour une question d'histoire nationale. La classe offre un prix de 3,000 fr. à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : Faire l'histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794; examiner les attributions de ce corps, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice (jusqu'au 1^{er} février 1894). — *Prix de Saint-Genois* pour une question d'histoire ou de littérature en langue flamande. La classe des

lettres offre un prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur travail, rédigé en flamand, sur la question suivante : « Caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVI^e et du XVII^e siècle » (jusqu'au 1^{er} février 1897). — **Prix Teirlinck** de 1,000 francs : Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde (jusqu'au 1^{er} février 1891). — Pour tous renseignements, s'adresser à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel au palais des Académies.

ÉTATS-UNIS. — Nous rappelons qu'une Société juive d'Amérique doit décerner un prix de 1,000 francs à l'auteur du meilleur travail sur *Leopold Zunz*, et l'importance de son rôle pour la littérature tant juive que générale. Les travaux doivent être envoyés avant le 1^{er} avril 1889 au président de la Société, M. Gustave Gotthell, New-York, 681, Madison Ave. Ils peuvent être rédigés en hébreu, en allemand, en français ou en anglais.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 août 1888.

M. Edmond Le Blant communique des remarques sur quelques inscriptions du VI^e siècle dont le texte nous a été conservé par l'auteur anonyme de la vie de saint Didier, évêque de Cahors. Elles étaient gravées sur les vases sacrés et autres objets de prix dont ce prélat, évêque de 629 à 652 ou 653, fit présent à son église cathédrale. Le biographe ne désigne pas précisément les objets sur lesquels chacune était inscrite; il dit seulement que les diverses légendes qu'on y remarquait (répétées probablement chacune sur plusieurs objets) étaient les suivantes :

DESIDERII VITA CHRISTVS.

DESIDERII TV PIVS CHRISTE SVSCIPE MVNVS.

ACCIPIE CHRISTE MVNERA DE TVIS TIBI BONIS OBLATA.

SVSCIPE SANCTE DEVS QVOD FERT DESIDERIVS MVNVS

VT MAIORA FERAT VIRIBVS ADDE SVIS.

HAEC EST SAPIENTIA SAPIENTVM PROFVNDI SENEVS.

SAPIENS VERBIS INNOTESCIT PAVCIS.

Ces sentences rappellent, soit des textes bibliques, soit des formes liturgiques déjà connues. Quant au distique *Suscipe, sancte Deus*, etc., il faut, pour le scander, admettre qu'on a fait brèves les deux premières syllabes de *Desiderius* et qu'on n'a pas tenu compte de l's finale du même nom, double licence assez grave.

M. Bréal communique diverses remarques sur des points de détail qui touchent à l'histoire du langage :

1^o M. Héron de Villefosse a récemment entretenu l'Académie d'une *tabula lusoria*, sorte de damier ou d'échiquier, trouvé en Afrique. La surface en est divisée en cases, et sur quelques-unes de ces cases on lit CVRIS, c'est-à-dire *curris* : le joueur dont le pion ou le dé arrivait sur cette case ne devait pas l'y laisser, mais se transporter plus loin. M. Bréal rapporte qu'une autre table analogue a été trouvée aussi en Afrique, il y a quelques années. On y lit, dans le haut, une inscription, séparée en deux parties par une tête d'âne surmontée de l'image d'un coq :

VENARI	LAVARI
LVDERE	RIDERE
OCC EST	VIVERE

Au-dessous de ces mots est un champ divisé en cases carrées, et, dans l'angle supérieur de droite, le mot SINVSO. M. Bréal pense que ce mot est formé du substantif *sinus* et de la terminaison *sum*, qui a donné *dextrorsum*, *deorsum*, etc. L'r des mots de cette classe est souvent tombée en latin populaire : c'est ainsi que *sursum*, *deorsum*, sont devenus en français *sus* et *jus*. *Sinuso* signifie : « dans le coin » ; c'est une indication relative à la marche des pièces du jeu, et toute comparable au *curris* du monument signalé par M. Héron de Villefosse ;

2^o On sait qu'il subsiste en latin et en grec quelques débris d'un ancien cas appelé locatif, comme *humi*, *domi*, οἰκοί, χαμαί, etc. Les mots qui ont conservé ce cas sont parfois les mêmes en grec et en latin, comme on le voit par l'exemple de *humi* et *χαμαί*. On doit donc se demander s'il n'y a pas en latin un locatif correspondant à οἰκοί. Comme la forme latine qui répond à οἰκοί est *vicus*, ce locatif serait *vici*.

M. Bréal pense qu'il en existe une trace dans l'adjectif *vicinus*, formé à l'aide du suffixe *nus* qui est dans *Roma-nus*, *exter-nus*, etc.

3° On s'est étonné de la double valeur de la lettre grecque H : dans les plus anciennes inscriptions elle représente un *h* (HIEPOΣ, HOΔOΣ), plus tard elle a servi à exprimer l'*e* long; comment expliquer ces deux emplois, entre lesquels on n'aperçoit à première vue aucun rapport? M. Bréal pense que primitivement la lettre H avait une valeur syllabique et équivalait à *he*; on la rencontre encore avec cette valeur dans quelques inscriptions, où on lit : HKABOAOΣ, HPAKAEΣ (à côté de ΔΕΜΕΤΕΡ par des E), etc.

4° Dans la *Chanson de Roland*, les Sarrasins sont représentés comme des païens qui adorent quatre dieux, Mahomet, Apollin, Jupin et Tervagant. Ce dernier nom n'a pu être expliqué jusqu'ici. M. Bréal, ayant remarqué dans certains textes anglais du moyen âge la variante *Termagaunt*, demande s'il ne faudrait pas voir dans ce nom une corruption de celui d'Hermès Trismégiste. — M. Paul Meyer objecte à cette hypothèse que la forme *Termagaunt* ne se trouve que dans des textes de la fin du moyen âge et que la forme la plus ancienne est certainement Tervagant.

5° On a laissé jusqu'ici indécise l'étymologie du mot *grimaud*. M. Bréal cite des textes où le féminin *grimaude* est employé comme synonyme de « grammairien » : *étudier en grimaude*, *lecteur en grimaude*, etc. Il rappelle que, dans les anciens collèges, les élèves se divisaient en deux catégories, ceux des basses classes ou *grammairiens* et ceux des hautes classes ou *artiens*. Il pense que *grimaud* signifie un écolier commençant et représente le latin *grammaticus*; *grimaude* représente *grammatica* : c'est un nouveau doublet de *grammaire* et de *grimoire*.

M. Philippe Berger met sous les yeux des membres de l'Académie une rondelle de plomb qui lui a été communiquée par M. René de la Blanchère. Elle a été trouvée en Afrique, à Bulla Regia, dans une tombe romaine, par M. le Dr Carton. Elle est couverte de caractères qui paraissent phéniciens, mais dont il est impossible de tirer un sens. M. Berger suppose que celui qui a tracé ces caractères en ignorait le sens et n'y attachait qu'une sorte de valeur magique. « Qui sait, ajoute-t-il, si l'alphabet phénicien n'a pas joué à certaine époque en Afrique un rôle analogue à celui de l'hébreu au moyen âge? »

M. Anatole de Barthélemy commence, au nom de M. Blancard, la lecture d'un mémoire intitulé : *Un millarès inédit d'Arcadius, étude sur les millarès de Constantin et d'Arcadius*.

M. Holleaux communique une inscription grecque, découverte par lui et M. Pierre Paris, à Chorzoum, l'emplacement de l'ancienne Cibyra, en Lycie. Cette inscription date du règne de l'empereur Claude. Elle est relative à un personnage du nom de Quintus Véranius, qui fut envoyé par l'empereur pour achever la reconstruction de la ville de Cibyra. Elle se termine par un nom qui a été martelé : M. Holleaux donne des raisons de croire que ce nom était celui de l'impératrice Messaline.

Julien HAVET.

Séance du 11 août 1888.

M. Maury, faisant fonctions de président, annonce à la Compagnie la perte soudaine et inattendue qu'elle vient de faire. M. Bergaigne, membre de l'Académie, a péri victime d'un accident, dans une excursion de montagne, à la Grave (Hautes-Alpes). La séance est levée en signe de deuil.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36-37

— 3-10 septembre —

1888

Sommaire : 396. De BAYE, *Etudes archéologiques, époque des invasions barbares, industrie longobarde.* — 397. KESEBERG, *La religion dans Plaute et Térence.* — 398. *Les quatre Evangiles*, p. p. WITHE. — 399. *Poésies complètes de Bertran de Born*, p. p. Ant. THOMAS. — 400. BAER, *Venise et les Hohenstaufen.* — 401. *Sceaux gascons du moyen-âge.* — 402. FRANCK et CHENEVIÈRE, *Lexique de la langue de Bonaventure des Périers.* — 403. PERWOLF, *Les Slaves et leurs relations réciproques.* — 404. VALLERY-RADOT, *Mme de Sévigné.* — 405. HJELT, *La Suède et l'étranger après 1772.* — 406. Carlyle, *culte des héros*, trad. par IZOULET. — 407. WEBER, *Metaphysique*, I. — 408. EUCKEN, *La vie de l'esprit.* — Melchior Grimm, *Paralipomènes* (Edmond Scherer). — Chronique.

396. — Baron J. de BAYE. *Etudes archéologiques. Epoque des invasions barbares; industrie longobarde.* Paris, 1888, Nilsson, in-4 de 145 pages et 16 pl.

Depuis plusieurs années, des fouilles multipliées ont fait sortir de terre, dans l'Europe occidentale, une notable quantité d'objets, armes, bijoux, poteries, instruments de toute sorte, qui sont généralement désignés sous le nom d'antiquités mérovingiennes ou franques. Ces dénominations sont, à notre avis, vagues et mêmes inexactes. Le mal, à la rigueur, ne serait pas très grand, en présence de tant d'expressions qui offrent le même caractère; toutefois, il est à remarquer qu'avec ces mots on semble ne pas songer à établir une classification scientifique parmi ces objets qui, certainement, doivent fournir quelques groupes distincts. Dans le nombre des antiquités dites mérovingiennes, il s'en trouve qui appartiennent à la basse époque romaine; sur tel point, on rencontre plus fréquemment des bijoux qui, par leur analogie de forme et d'ornementation, paraissent indiquer une circonscription délimitée. Beaucoup de personnes semblent oublier que les mots *Francs*, *Alamans*, indiquaient, dans le principe, des sortes de confédérations dans lesquelles figurent les Vandales, les Lombards, les Wisigoths, les Ostrogoths, les Burgundes, etc.

Les antiquités auxquelles nous pensons en ce moment, se rattachent à une période comprise entre le milieu du IV^e et le milieu du VIII^e siècle. La date la plus ancienne exclut la dénomination *mérovingienne*, puisque la dynastie de ce nom ne commença que vers la fin du V^e siècle. Les épithètes *franque* et *alamanne* sont bien vagues, je le répète, si comme le mot *Kymri*, en Bretagne, elles ne désignent que des associations.

Il faut cependant un nom générique pour l'ensemble de ces objets; j'avoue que je ne vois pas de solution plus satisfaisante que de suivre l'exemple des Romains. Pour ceux-ci, tout ce qui n'était ni grec ni romain

était *barbare* ; pourquoi ne pas appeler simplement *barbares* les antiquités du IV^e au VIII^e siècle ?

Mais cela ne suffit pas au point de vue scientifique ; l'archéologue doit chercher à établir un certain ordre parmi tous les objets compris dans la dénomination générale de *barbares* et essayer de faire des classifications. Dans la région où les Saliens s'établirent ; dans la Séquanaise où les Burgundes s'installèrent avec l'agrément d'Honorius (395-423) ; dans l'Orléanais, où nous trouvons des Alains, etc., il semble qu'il y ait lieu de chercher parmi les bijoux, dans les ciselures des plaques de ceinturons, dans la forme des armes, quelques détails particuliers à chacun de ces peuples. C'est dans cette voie que M. de Baye s'est engagé.

C'est ainsi qu'il a proposé d'attribuer aux Vandales des fibules, d'un type inédit jusqu'à ce jour, recueillies dans des sépultures, en Afrique. Ces bijoux sont incontestablement *barbares* et comme les seuls barbares qui aient occupé l'Afrique assez longtemps sont les Vandales, la conjecture mérite d'être prise en considération. Il appartient aux archéologues espagnols de chercher s'ils rencontrent des objets analogues dans la péninsule ibérique et particulièrement en Andalousie.

L'ouvrage dont nous avons à parler aujourd'hui, a pour but de chercher les antiquités qui se rattachent à la domination lombarde en Italie ; elle dura deux siècles.

Le point de départ de l'auteur est l'étude de tout ce qui a été recueilli dans les sépultures de la haute Italie et principalement à Testona. En comparant ces objets si divers à ceux qui ont été trouvés en France, en Suisse et en Allemagne, à ceux qui sont conservés dans tous les musées, M. de Baye fait des comparaisons et des rapprochements curieux. On avait avancé avec timidité que la nécropole de Testona pouvait être lombarde : M. de B. conclut en l'affirmant. Il considère comme lombards certains fers de lance ajourés ; il attribue la même origine à certaines croix formées de minces lames en or, et son hypothèse est confirmée par un exemplaire portant le nom *Iffo*, homonyme de *IFFO GLORIVOSO DVX*, qui paraît sur les monnaies d'un roi Aribert ; l'ornementation de quelques umbos de boucliers offre un caractère tout particulier, ainsi que les formes de certaines flèches et fibules. Notons, en passant, la nombreuse série de boucles de ceinture, représentant un griffon s'abreuvant dans un vase ; M. de Baye en reproduit cinq planches, une véritable collection, indiquant la dégradation du type jusqu'à la dernière période ; il attribue à cette ornementation une origine orientale et constate la présence multiple de ce type en Italie.

On lira avec intérêt le chapitre dans lequel M. de Baye examine si l'industrie des peuples barbares renferme un élément oriental ; il est porté à penser que l'art dont on trouve des traces dans les nécropoles barbares a une origine gothique ou scythique. Ainsi que M. S. Reinach dans son excellent *Catalogue* du Musée de Saint-Germain, M. de B.

ne veut pas voir dans l'art barbare une simple imitation de l'art byzantin.

Le premier n'est pas issu du second, mais tous deux procèdent d'une origine commune qui doit être cherchée en Orient ; on peut reconnaître quelques-unes des étapes que cet art a suivi, mais le point de départ n'est pas encore bien déterminé. Ces deux archéologues ne sont pas très éloignés de M. Odobesco, qui pense que l'orfèvrerie cloisonnée, en grande faveur à l'époque dont nous nous occupons, dans l'Europe occidentale, n'est pas un produit de la décadence des arts grec et romain. Mais ils ne sont pas aussi affirmatifs que le savant roumain, lorsque sans aller jusqu'en Orient, il paraît persuadé de l'existence d'un art *scythique* pratiqué depuis de longs siècles.

Du moment que M. de B. s'est imposé la tâche très méritoire d'essayer de classer les antiquités de l'époque barbare, il ne nous en voudra pas si nous nous permettons de lui soumettre quelques observations de détail. Nous apprécions trop son zèle archéologique, sa patience infatigable pour recueillir partout des documents, ainsi que les services déjà rendus par lui pour qu'il ne voie ici que la bienveillance d'un confrère qui a le triste privilège d'être son aîné.

M. de B. fait une place trop large aux citations ; lorsque l'on tient à s'appuyer sur le témoignage d'autrui, je crois, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces rares auteurs qui font autorité, qu'il faut s'attacher à résumer clairement et succinctement, en renvoyant au texte publié. Puis, si on veut emprunter à un auteur étranger, il est indispensable, en cas de citation textuelle, de fournir une traduction correcte. J'ai remarqué, par exemple, un très long passage fourni par M. Odobesco, qui a bien voulu donner à M. de B. un fragment de son travail important en cours de publication. Cette traduction aurait beaucoup gagné en clarté si elle avait été faite par une personne aussi versée en français qu'en langue roumaine.

Le livre de M. de B. est accompagné de très bonnes planches, véritable album archéologique gravé d'après ses dessins ; ce recueil, à lui seul, est précieux pour tous ceux qui s'occupent de l'art barbare ; il n'est que l'accessoire d'un texte qui donne une idée exacte de nombreux objets peu connus en France jusqu'à ce jour. Nous souhaitons que l'auteur continue ; il acquérera très vite une expérience complète d'exposition et de méthode ; il verra combien, pour les lecteurs, des tableaux peuvent être utiles pour énumérer des trouvailles d'objets analogues ; il s'apercevra que si, pour rédiger quelques lignes, il faut réunir des notes nombreuses, il y a une certaine coquetterie à ne pas laisser voir la peine que l'on se donne. M. de B. peut être certain que, dans cet ordre de travaux, il intéressera un nombre de lecteurs bien plus considérable qu'avec les recherches préhistoriques par lesquelles il avait débuté.

ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

397. — A. KESEBERG, *Quæstiones Plautinæ et Terentianæ ad religionem spectantes*. Lipsiæ, Gessner et Schramm, 1884, 60 p.

Sous ce titre un peu vague, M. Keseberg a entrepris de traiter une question des plus intéressantes ; il a voulu rechercher quelles étaient les traditions religieuses suivies par Plaute et par Térence, fixer la mesure dans laquelle les deux poètes avaient mêlé aux légendes grecques les légendes romaines. L'exécution laisse malheureusement à désirer ; je ne parle pas des fautes d'impression (*am* p. 25 ; *abhorcuisse* p. 41 ; *niminitur* p. 57 note, etc.), des incorrections de style (*crimen* p. 39 ; *capitulum* p. 52 ; *etymologi* p. 13), je veux faire à M. K. un reproche plus grave. Les dissertations du genre de celle-ci ne valent qu'autant qu'elles sont d'un usage commode, qu'elles sont complètes, qu'elles dispensent de recommencer de longues et minutieuses recherches. Or le travail de M. K. ne remplit guère ces conditions. Il n'est pas d'un usage commode, M. K. n'ayant pris la peine ni de formuler une conclusion, ni de dresser la table des questions qu'il a étudiées. Il est incomplet ; en effet M. K. a négligé de parti pris certaines questions dont l'étude, dit-il avec désinvolture (p. 60), aurait tenu trop de place ; enfin, malgré sa promesse, M. K. ne s'est occupé que très incidemment de Térence, dont les comédies ne lui semblaient pas devoir fournir d'utiles renseignements ; il a été ainsi amené à omettre des passages qu'il eut dû mentionner, par exemple les vers de l'Andrienne (v, iv, 38) et de l'Heautontimorumenos (ii, i, 16) qui auraient cependant facilité l'explication qu'il a tenté de donner du mot *religio* (p. 14).

Il est à craindre que la dissertation de M. Keseberg n'atteigne pas le but que son auteur s'était proposé.

S. DOSSON.

398. — **The four Gospels** from the Munich Ms. (g) now numbred lat. 6224 in the royal Library at Munich with a fragment from St-John in the Hofbibliothek at Vienna (cod. lat. 502) edited with the aid of Tischendorfs transcript by Henry J. Withe. With facsimile. — Oxford at the Clarendon press, 1888. Price: twelve schill. and six pence. 1 vol. petit in-4, pag. lv + 167.

C'est le troisième fascicule ou volume d'une collection de textes bibliques latins non encore édités ou édités imparfaitement qui se poursuit sous le patronage et la direction de l'évêque de Salisbury. Le premier fascicule, dû aux soins de M. John Wordsworth, nous avait donné l'évangile selon saint Mathieu d'après le manuscrit de saint Germain, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le n° 11553. Le second contenait des portions des Évangiles selon saint Marc et saint Mathieu, d'après le manuscrit de Bobbio, aujourd'hui à la Bibliothèque de Turin, avec des fragments tirés de six autres manuscrits de Saint-Gall, Coire, Milan et Berne. Enfin le troisième dont nous venons de transcrire le titre, est la reproduction exacte d'un manuscrit bien connu provenant

de l'ancienne abbaye de Freising et aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Munich. C'est un manuscrit souvent décrit, copié déjà par Tischendorf qui le cite dans son appareil critique du N. T. sous la lettre *g*. Il est écrit en lettres semi onciales et date du VII^e ou VIII^e siècle ; mais il renferme une traduction des quatre Évangiles antérieure à la revision de saint Jérôme et très précieuse pour aider à établir le texte ou plutôt les textes de ce que l'on a appelé la *Vetus Itala*. Les Évangiles y sont dans l'ordre suivant : d'abord les deux évangiles qui portent des noms d'apôtres : Mathieu et Jean ; puis ceux qui portent les noms de disciples d'apôtres : Luc et Marc. C'est à peu près l'ordre dans lequel les évangiles sont rangés dans la stichométrie qui se trouve à la fin du fameux codex Claromontanus avec cette différence que Marc y vient avant Luc. Il n'est pas nécessaire d'insister ici. Dans une introduction très bien informée, l'éditeur décrit soigneusement ce manuscrit, en fait l'histoire et établit dans quelles relations il se trouve exactement avec les autres anciens textes latins parallèles. Puis il donne le texte en gardant la disposition en quatre colonnes du ms. et en reproduisant toutes les particularités. Un fac-simile placé en tête du volume permet de se rendre compte avec quelle fidélité scrupuleuse M. W. s'est acquitté de sa tâche. De pareilles publications sont à louer hautement ; elles serviront à reconstituer, ce qui est encore bien loin d'être fait, les diverses formes de textes de l'ancienne traduction latine et permettront peut-être un jour d'en suivre l'histoire dans les diverses contrées de l'Occident chrétien. Ajoutons qu'au texte du manuscrit de Munich, M. White a joint un court fragment de l'évangile selon saint Jean tiré d'un manuscrit latin de la Bibliothèque de Vienne.

A. SABATIER.

399. — Antoine THOMAS. **Poésies complètes de Bertran de Born**, publiées dans le texte original, avec une introduction, des notes, un glossaire et des extraits inédits du cartulaire de Dalon. Toulouse, E. Privat, 1888, LIII-212 p., petit in-8.

Ce livre est le premier volume de la première série d'une « Bibliothèque méridionale » publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, et à laquelle doivent collaborer, entre autres savants, MM. Camille Chabaneau, Charles Molinier et Paul Dognon. La nouvelle collection ne pouvait débiter plus heureusement. M. Thomas a fait, ce qui n'avait pas encore été fait en France, une édition *classique* d'un auteur provençal, édition classique, c'est-à-dire à l'usage des étudiants de nos Universités, où l'enseignement du vieux provençal a sa place marquée à côté de l'enseignement du vieux français. L'édition savante de M. Stimming¹ a servi de base au travail de M. Thomas, qui a amélioré le texte en corrigeant diverses leçons, en unifiant l'ortho-

1. Voyez *Revue Critique*, 1879, art. 119, et 1880, art. 97.

graphe et en donnant les formes de la langue provençale telle qu'on la parlait sur les frontières du Limousin et du Périgord à l'époque de Bertran de Born. Une introduction de quarante pages résume, sous une forme agréable et intéressante, ce qu'on sait du célèbre troubadour. Les poésies de Bertran sont divisées en trois séries : 1° Vingt-sept poésies politiques, rangées dans l'ordre chronologique probable ; 2° Sept poésies amoureuses ; 3° Huit poésies diverses. Chaque poésie est précédée, quand il y a lieu, d'un commentaire historique et accompagnée de notes historiques et philologiques. M. Thomas a eu l'heureuse idée de publier en appendice tous les actes du cartulaire de Dalon qui peuvent nous fournir des renseignements sur Bertran de Born ou sa famille. Enfin, cet élégant volume se termine par un glossaire qui contient en particulier tous les noms propres, avec renvoi aux passages de Bertran de Born, où ils figurent.

Je n'ai à faire qu'un petit nombre de réserves. Les arguments de M. Thomas contre la date de 1177 que j'avais proposée pour le sirventès *Lo coms m'a mandat* ne me paraissent pas concluants. Rien ne prouve que le Bernard qui est cité à l'avant-dernière ligne de la strophe 7 soit Bernard IV de Comminge qui succéda à son père en 1181 et, d'ailleurs, il aurait pu être mêlé, avant la mort de son père, aux ennemis du comte de Toulouse. Les strophes 3-6 n'indiquent pas que les Aragonais se sont avancés jusque sous les murs de Toulouse, mais simplement que le comte s'apprête à repousser leur invasion. La pièce de Bertran de Born ne fait aucune allusion à des hostilités antérieures, et elle a au contraire le ton d'un manifeste lancé à la veille de la guerre : elle doit donc être de l'année même où les hostilités ont commencé, c'est-à-dire de 1177. Je ne crois pas devoir abandonner non plus la date de 1176 que j'avais proposée pour la pièce : *Un sirventes cui motz no falh*. Loin que cette pièce implique l'intervention du comte de Périgord dans la guerre, Bertran y reproche à Talleyrand (strophe 6) de ne pas bouger, et il manifeste l'intention (strophe 7) de se substituer au comte pour repousser l'attaque possible de Richard. En ce qui concerne la pièce *Pois Ventadorns*, je ne puis que renvoyer à mon article de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (XL, 646).

M. Thomas est infiniment trop sévère pour la traduction du planh *Si tuit li dol* faite par M. Eugène Magne, professeur au lycée de Périgueux : « Nous souhaitons, dit-il, que quelque jour les élèves du lycée de Périgueux puissent goûter la pièce dans le texte original. » Nous doutons, quant à nous, qu'à l'époque où cette traduction a été composée, et même depuis, les élèves de nos lycées aient entendu parler avec autant d'enthousiasme communicatif de la vieille poésie provençale et des belles œuvres qu'elle nous a laissées.

A propos du célèbre sirventès *Bem platx lo gais temps*, il est bon de rappeler que M. Chabaneau soutient aussi très énergiquement l'attribu-

tion de cette pièce à Bertran de Born¹ (voy. *Revue des langues romanes*, XVI, 86, et XXV, 234). Plusieurs des modifications apportées au texte de M. Stimming concordent avec les corrections récemment proposées par M. Chabaneau (*Revue des langues romanes*, XXXI, 603), ce qui leur donne assurément beaucoup de force. Un bon nombre d'autres ne sont pas moins plausibles, et toutes sont ingénieuses. M. Thomas est donc trop modeste en présentant simplement son livre comme une œuvre de vulgarisation : son édition marque un progrès sensible sur l'édition antérieure qui lui a servi de base, et nous fait attendre avec impatience les études semblables que l'auteur se propose d'entreprendre sur les principaux troubadours.

L. CLÉDAT.

400. — August BAER. *Die Beziehungen Venedigs zum Kaiserreiche in der stauffischen Zeit*. Innsbruck, Wagner, 1888, 1 vol. in-8, 126 pages.

L'ouvrage de M. Baer est une excellente monographie, couronnée par la Faculté de philosophie de Heidelberg. Elle est écrite dans un style très clair et d'une lecture agréable : — ces qualités sont assez rares chez ses compatriotes pour que nous les signalions. L'auteur connaît bien les sources de son sujet, et, s'il ne va pas toujours au fond des choses, s'il s'attache trop étroitement aux opinions de ses maîtres, en particulier de Winkelmann², du moins adopte-il en général des conclusions sages, amenées par de justes raisonnements. Il montre qu'à l'époque des Hohenstaufen Venise était indépendante en fait et en droit de l'Empire; mais, que, par sa situation, elle fut contrainte de jouer un grand rôle dans la politique allemande et italienne. Elle fit tous ses efforts pour empêcher les souverains allemands de subjuguer l'Italie. Ce fut en partie elle qui suscita en 1167 contre Frédéric I^{er} la ligue lombarde; ce fut elle qui empêcha, en 1237, les cités italiennes de s'accorder avec Frédéric II, maître au nord de l'Allemagne, au sud de Naples et de la Sicile. Mais Venise ne s'acharna point à la ruine des Hohenstaufen. Quand ces princes ne menaçaient pas directement l'indépendance de la péninsule, elle n'hésitait pas à s'allier à eux et à leur demander des privilèges pour son commerce et pour ses négociants. Bien plus, toutes les fois que les cités lombardes étaient à même de repousser toutes seules les prétentions impériales, elle se retirait discrètement de la lutte; en 1173, elle signa avec Barberousse un traité séparé, violant toutes ses conventions avec la ligue lombarde; en 1245, elle fit de même sa paix à part avec Frédéric II. Tous ces changements dans la

1. Pour cette pièce, deux classements des manuscrits sont en présence : celui de M. Stimming et celui que j'ai proposé dans la *Romania* (VIII, 268). Le texte de M. Thomas n'est entièrement conforme ni à l'un ni à l'autre de ces classements.

2. Voir le chapitre III sur le changement de direction de la quatrième croisade.

politique vénitienne sont bien exposés et expliqués par M. Baer. Il est seulement à regretter que l'auteur n'ait pu mettre à profit le volume de Giesebrecht, qui vient de paraître. S'il l'avait lu, il aurait sans doute exposé d'une manière différente l'histoire de la trêve de Venise en 1177, et il n'aurait pas accepté sans réserve le récit de Romuald, au sujet de la révolte des « populaires » de cette ville.

Ch. PFISTER.

401. — **Sceaux gascons du moyen-âge**, publiés pour la Société historique de Gascogne par la commission des Archives historiques. 1^{re} partie. Paris, Champion et Auch, Cocharaux. 1888. 1 vol. in-8 de xxvii-196 pages.

Nous ne pouvons qu'annoncer ici cette nouvelle publication entreprise par la *Société historique* de Gascogne et dont la première partie seule a paru. Ce fascicule contient la description de 239 sceaux, sceaux ecclésiastiques, des rois de Navarre et des grands feudataires, relatifs à l'Agenais, au Condomois, à la Gascogne, au Bigorre, au Béarn, à la Navarre et aux Landes. Il ne faut pas chercher dans cette publication un ensemble méthodique ayant la prétention d'être complet. Les figures exécutées sans luxe semblent assez fidèles. Les notices qui les accompagnent, témoignent de recherches consciencieuses; mais elles ont le tort d'être rédigées un peu au hasard, sans plan uniforme bien défini. Les renseignements sont groupés d'une façon arbitraire. On peut reprocher aussi à l'*Introduction* de renfermer beaucoup trop de considérations inutiles ou étrangères au sujet (p. xii et suiv.). L'auteur s'est cru obligé à faire des professions de foi anti-démocratiques, à soutenir que le bourgeois et le peuple ont eu au moyen âge un rôle très piteux au point de vue patriotique, que la noblesse a tout fait, etc. Toutes assertions qui n'ont rien de commun avec la sigillographie et qui, partout ailleurs, auraient été mieux placées.

A. L.

402. — Félix FRANCK. Adolphe CHENEVIÈRE. **Lexique de la langue de Bonaventure Des Périers**. Paris, Léopold Cerf, 1888, grand in-8 de xi-237 p.

MM. Frank et Chenevière, qui sont de fervents amis des livres du xvi^e siècle et qui ont fait l'un et l'autre une étude approfondie des œuvres de B. Des Périers, constatent (*Avertissement*, p. v) que l'on n'a plus à démontrer l'importance littéraire de cet écrivain « tour à tour conteur pittoresque et plein de verve, satirique mordant, poète ingénieux et délicat, d'un sentiment souvent exquis, parfois vigoureux jusqu'à l'éloquence. » Ils ajoutent qu'il a laissé « une langue bien à lui, née de sa forte érudition et de son génie inventeur. » De cette langue, ils ont voulu nous faire connaître les plus petits détails, les plus légères nuances. Procédant avec autant de soin que de sagacité à un dépouillement complet de toutes les œuvres de leur auteur, y compris quelques

poésies à peu près inédites, puisqu'elles sont tirées d'un volume unique de la bibliothèque James de Rothschild¹, ils ont relevé « tout mot, toute locution qui n'existe plus dans la langue moderne, ou qui s'en éloigne, soit par la physionomie extérieure, soit par le sens. » C'est ainsi que l'on trouve dans leur riche *Lexique* : 1° des mots aujourd'hui tout à fait perdus ; 2° des locutions que le langage populaire a seul conservées, ou qui ont subi un changement partiel ; 3° des mots que la langue moderne a retenus, mais dont le sens n'est plus celui qu'ils avaient autrefois ; 4° des mots dont le genre a changé ; 5° des mots dont l'emploi diffère aujourd'hui par le choix de la préposition ou de la conjonction qui les accompagne ; 6° des adverbes, comme *assez* et *beaucoup*, placés après le substantif ou l'adjectif, contrairement à notre usage actuel ; 7° des verbes neutres, actifs ou réfléchis, qui ont changé de nature ; 8° des désinences curieuses dans la conjugaison de certains verbes.

Les auteurs — et il faut les en louer — n'ont pas craint de multiplier les citations au sujet desquelles ils s'expriment ainsi (p. ix) : « Les exemples sont même la majeure et la plus attachante partie de notre travail dont le mérite revient ainsi foncièrement au maître écrivain que nous étudions. D'ailleurs, si nous n'avions eu d'autre but, que d'indiquer la place exacte, dans les œuvres de B. Des Périers, de chacun des mots cités par nous, un simple renvoi aurait suffi. Mais nous voulions montrer ce mot encadré, le plus fréquemment possible, dans une phrase ou un membre de phrase donnant par son ensemble ou par ses détails un supplément de renseignements sur la langue de notre auteur. C'est la méthode suivie et conseillée par un maître qui fait autorité, le savant éditeur de Brantôme, M. Ludovic Lalanne. Nous l'avons adoptée de si grand cœur que, plus d'une fois, nous avons reproduit un passage comme exemple, moins pour le mot en vedette, que pour le tour de la phrase ou une alliance de mots piquante. »

A côté des exemples qui, grâce à leur abondance, permettent, en quelque sorte, de relire fragment par fragment B. Des Périers presque entièrement, on trouve dans le *Lexique* un autre attrait, un autre profit. Je veux parler des comparaisons avec les écrivains contemporains, notamment avec Henri Estienne, Marguerite de Navarre, Clément Marot, Michel de Montaigne, Rabelais. Peut-être MM. F. et C. ont-ils été, à cet égard, trop discrets et ont-ils eu trop peur d'abuser des rap-

1. Voir sur ces pièces, outre le beau *Catalogue* de M. Em. Picot, l'ouvrage de M. Chenevière sur *Bonaventure des Périers, sa vie, ses poésies* (Plon, 1886, in-8°, p. 73-87). Les auteurs ont cru devoir laisser de côté la très médiocre traduction de *l'Andrée* et les *Discours non plus mélancoliques que divers*, qu'on avait eu le tort d'attribuer à Des Périers, comme M. Chenevière l'a parfaitement établi (p. 153-257 et 241-249). Mais ils ont mis à contribution, sans expliquer pourquoi, les *Devis supplémentaires*, postérieurs à 1550, et que l'on peut à coup sûr considérer comme apocryphes. Seulement ils ont pris la précaution de placer les mots de cette dernière provenance dans un *Appendice* au *lexique principal* (p. 207-227).

prochements. Je n'ose insister sur ce demi-reproche, car ils y ont répondu d'avance en ces termes (p. ix) : « C'est Des Périers lui-même que nous avons en vue ; à lui seul il fournissait un ample sujet d'études. »

Le travail de MM. Frank et Chenevière rectifie souvent et complète plus souvent encore les vocabulaires de nos vieux philologues, principalement celui de la Curie de Sainte-Palaye, et aussi sans parler de récents glossaires particuliers ¹, le *Dictionnaire* de Littré ². Ce travail, si bien fait de la première à la dernière ligne, restera un des documents les plus utiles qu'auront à consulter les historiens de la langue française.

T. DE L.

403. — J. PERWOLF. *Slaviane, ikh vzaimnya otnochenia i svyazi*. 2 vol. in-8. Varsovie, 1886-88. (Les Slaves et leurs relations réciproques).

M. Perwolf est tchèque d'origine et professeur à l'Université russe de Varsovie. Depuis de longues années il a vécu constamment en rapport avec trois peuples slaves et si on lui adresse l'épithète de panslaviste, il ne sera tenté ni de s'en irriter, ni de s'en étonner. Mais c'est surtout au point de vue scientifique que M. P. a la prétention d'être panslaviste ; ses travaux sur les rapports des peuples slaves ne sont pas des improvisations d'un publiciste de rencontre. La plupart des slavophiles ou panslavistes russes sont des fanatiques ignorants. M. P., lui, est un savant. Le travail qu'il nous offre aujourd'hui est le fruit de longues études et atteste des recherches immenses. Il était déjà en germe dans les études sur les Slaves que l'auteur a publiées il y a plus de vingt ans dans l'Encyclopédie éditée à Prague par les soins de M. Rieger. (*Naucny Slovník*.) Il a été développé dans les articles que l'auteur a donnés en

1. Par exemple, le *Glossaire* de M. L. Lacour dans son édition des *Nouvelles Créations et Joyeux devis* (P. Jannet, 1865). Voici une observation qui me paraît devoir être favorablement accueillie (p. 140) : « *Perot* (Gai comme). *Perot* est une forme abrégée de *Pierrot*, nom donné au moineau franc ; et *gai* comme *Perot* doit signifier *gai comme un moineau*. M. L. Lacour traduit *gay* comme *Perot* par l'expression de Rabelais : *Gaillard comme un père*, c'est-à-dire comme un moine. Mais la forme *Perette*, par abréviation, de *Pierrette*, exclut cette explication. Le *Perot* des contes et la *Perette* de nos campagnes (adoptée par La Fontaine) sont un *Pierrot* et une *Pierrette* paysans, en qui frétille une gaîté de moineaux francs. »

2. MM. F. et C. disent (p. 138) au sujet du mot *patrie* : « Contre ceux qui ont prétendu que ce mot datait de François I^{er}, on cite un exemple du x^v^e siècle. Cependant, l'exemple suivant prouve que ce terme n'était pas encore fort usité dans la première moitié du x^v^e siècle : *et aymera mieux abandonner sa patrie* (comme dict M. du Bellay) que d'y vivre en nécessité. » (*Discours du chancelier Du Prat*, cité par Le Roux de Lincy, *Heptaméron*, t. I, p. xiv). — Un peu plus loin (p. 146, article *Poille d'airain*), MM. F. et C. observent que Littré n'a pas cité les formes *paele*, *paelle*, *poille*, et ils ajoutent : « Il nous paraît évident que Littré s'est mépris sur le sens du mot auquel les *nues* sont comparées dans le proverbe transmis de Villon à Rabelais et Des Périers, »

1873-1874 dans la *Revue (russe) du ministère de l'Instruction publique*, dans le *Recueil slave* de Prague et dans l'*Archiv für Slavische Philologie*. Le premier volume est consacré à une histoire générale de la race slave ; c'est un résumé sans notes, destiné surtout au grand public. Il a paru avant la deuxième édition du beau livre de M. Krek : *Einleitung in die Slavische Literaturgeschichte* qui le complète à plus d'un égard¹. Le second volume est particulièrement intéressant. Il ne compte pas moins de 600 pages, et il est bourré de faits et de textes. L'auteur y étudie l'histoire de l'*idée slave* depuis les origines jusqu'à la fin du xviii^e siècle, c'est-à-dire qu'il recherche dans les chroniques, dans les historiens, dans les discours des orateurs, dans les chants des poètes, tous les textes qui attestent que les Slaves avaient conscience, soit d'une certaine solidarité morale, soit de la communauté des intérêts politiques. Un certain nombre de ces textes sont fort curieux, ceux notamment qui attestent la répulsion des Slaves pour les Allemands ; ils sont surtout nombreux en Pologne et en Bohême. Voici, par exemple, une chanson latine qui se chantait à Cracovie au commencement du xiv^e siècle :

Quæ est Alamanorum cura ?
 Ut quocumque veniunt
 Semper volunt primi esse
 Et nulli prorsus subesse.
 Sic Bohemi sunt delusi,
 De bonis suis detrusi
 Ab ipsis Teutonicis.

Quelques années auparavant le roi de Bohême Premysl Otakar (1278), demandait secours aux Polonais et leur dénonçait « les *insatiabiles hiatus Teutonicorum* ». Des chapitres particulièrement intéressants sont ceux que M. Perwolf consacre à l'histoire des rapports entre la Pologne et la Russie ; ces rapports n'ont pas toujours été aussi hostiles qu'on se l'imagine, et il y a eu des moments où les *pans* (seigneurs) de Varsovie et les boïars de Moscou ont rêvé l'union personnelle de leurs deux pays sous le sceptre d'un même souverain. Je signale encore des renseignements fort précieux sur la politique polonaise et russe dans la question d'Orient, une notice très bien faite sur le grand panslaviste du xix^e siècle Georges Krijanitch. M. Perwolf émet le vœu que l'Académie sud-slave d'Agram et l'Académie de Saint-Petersbourg unissent leurs efforts pour publier une œuvre complète et vraiment critique des œuvres de ce curieux personnage. Je me joins à lui de grand cœur ; il est absolument honteux qu'un publiciste aussi original, un penseur aussi profond soit aussi négligé. Pourquoi M. Perwolf ne se chargerait-il pas de

1. En rendant compte récemment, ici même, du livre de M. Krek (voir *Rev. crit.* du 22 août 1887, j'exprimais le regret que l'auteur ne fût pas encore correspondant de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Cet oubli vient d'être réparé ; je suis heureux d'en féliciter le savant professeur.

cette édition ? nul ne me paraît plus préparé que lui à l'entreprendre. Mais il faut qu'elle soit complète, critique et définitive.

L. LUGER.

404. — *M^{me} de Sévigné*, par R. VALLÉRY-RADOT; Lecène et Oudin, 1888. 1 vol. in-12 de 310 pp. 3 fr. 50.

Le livre de M. Valléry-Radot est une causerie rapide, semée de digressions et de citations nombreuses, dont la lecture n'est pas plus laborieuse que n'en a été sans doute la composition. C'est le livre d'un homme de goût qui redit avec agrément ce que chacun sait sur M^{me} de Sévigné. Ce que chacun sait ? l'auteur le conteste : il écrit, dit-il, pour ce « grand public » qui n'a jamais pénétré dans l'intimité de la marquise, et il essaye de l'y faire pénétrer « à l'aide d'un récit continu, et, çà et là, d'un choix de textes munis d'un commentaire » (p. 6).

Nous serions donc en présence d'un livre de vulgarisation, d'enseignement pratique, comme les excellents petits livres de M. Faguet, publiés à la même librairie. Mais précisément, ici, ce qui manque le plus, ce sont les contours arrêtés, qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil les parties essentielles, et laissent à l'esprit (surtout à l'esprit de ces ignorants qui ont besoin qu'on les fournisse d'idées générales) l'impression nette d'un ensemble. Rien n'est fortement détaché. La proportion même est absente d'un entretien qui s'épanche un peu au hasard : ainsi, le premier chapitre, *la Jeunesse de M^{me} de Sévigné*, préparation indispensable de ce qui suit, a vingt-deux pages, et l'on y peut noter plus d'un trait contestable dans les portraits de Chapelain et de Ménage. Le second, *les Amis de M^{me} de Sévigné*, en a quatre-vingt-six ; le troisième, *M^{me} de Sévigné mère, belle-mère et grand-mère*, n'en compte pas moins de cent trente, plus du tiers du livre. Ces deux derniers chapitres sont plus approfondis, et plus utiles malgré un certain parti pris d'optimisme. J'y louerai en particulier les portraits de Corbinelli et de M^{me} de Grignan, mais j'y critiquerai presque tout ce qui est dit du « jeu de salon » d'où seraient sorties les *Maximes* (que les légendes ont la vie dure !) de la Rochefoucauld, qui aurait, selon un mot plus que problématique « donné de l'esprit » à cette pauvre M^{me} de la Fayette, et qu'en revanche elle aurait peint, dans la *Princesse de Clèves*, sous les traits du duc de Nemours.

Une dernière partie s'intitule *Publication des lettres de M^{me} de Sévigné*. A l'histoire des éditions s'ajoutent des réflexions littéraires souvent

1. L'exprimais le même vœu que M. Perwolf dans un article publié en 1877 par la *Bibliothèque universelle* et réimprimé en 1880 dans mes *Nouvelles études slaves* (Paris, Leroux) : « Les Slaves, disais-je, ont montré une blâmable négligence envers ce grand précurseur des idées modernes... Est-ce trop exiger que de réclamer dès aujourd'hui un tableau complet de sa vie et une édition sérieuse de ses œuvres ? » Récemment, M. Brückner, de Dorpat, a publié dans le *Rousky Vestnik* une série d'articles sur Krijanitch.

fines, par exemple sur le sentiment de la nature au ^{xvii}^e siècle. Mais la partie littéraire proprement dite n'existe pas, ou plutôt est mêlée à tout le reste. Ainsi dans le ch. II on encadre deux lettres, celle du mariage de Mademoiselle, qu'on critique, celle de la prairie, qu'on admire sans réserve. M^{me} de Sévigné écrivain méritait mieux peut-être. Il est vrai que M. Vallery Radot est gêné par le souvenir tout récent du livre de M. Boissier. Pourtant après M. Boissier même, il sera lu sans ennui, mais n'apprendra rien au public lettré.

Félix HÉMON

405. — *Sveriges ställning till utlandet närmast efter 1772 års statshövelning* (Situation de la Suède vis-à-vis de l'étranger immédiatement après le coup d'Etat de 1772) af Aug. J. HJELT, filosofie magister. Helsingfors. Fiaska litteratur-sällskapets tryckeri, 1887, x-222-34 p, in-8.

Le doctrinaire Mably, aveuglé par l'esprit de système, regardait la Constitution suédoise de 1720 comme « le chef-d'œuvre de la législation moderne. » (*De la manière d'écrire l'histoire*. Premier entretien, 2^e part. ch. VI, t. XII, p. 257 des *Œuvres complètes*, 1794, in-8°). S'il avait pu lire le présent ouvrage, il aurait vu qu'il en fallait rabattre. Le parlementarisme en effet, qui avait supprimé les plus légitimes prérogatives de la couronne, ruinait la Suède en la livrant aux intrigues et à la vénalité des factions. Aussi le Tsar et les rois de Prusse et de Danemark, appréciant les facilités qu'ils avaient d'influer par des moyens inavouables sur les résolutions de la diète, tenaient-ils beaucoup au maintien d'un régime qui affaiblissait leur voisin et la mettait à leur merci. En 1769, ils s'engagèrent par des traités secrets à soutenir en Suède un système politique dont ils n'auraient à aucun prix toléré l'application dans leurs États et, dans le cas dès lors prévu, où le pouvoir royal eût été restauré en Suède, les trois puissances devaient attaquer ce royaume et se partager ses provinces. La Russie devait avoir la Finlande ou la constituer en duché indépendant, et garantir la Poméranie suédoise à la Prusse, et au Danemark tout ce qu'il pourrait conquérir dans la péninsule scandinave. Mais Gustave III, ayant eu vent de ces menées, s'assura l'appui du gouvernement français qui sut concilier son intérêt avec ses principes en encourageant le roi de Suède à sauver par un coup d'État son royaume menacé du triste sort de la Pologne. Quelques jours après le premier partage de cette dernière, le jeune roi accomplit la révolution du 19 août 1772, sans avoir à verser une goutte de sang. Ce changement fut bien accueilli par la nation et même par les trois ordres plébéiens, quoique leur pouvoir en fût sensiblement diminué.

Le danger d'une guerre civile étant conjuré, il fallait parer aux complications extérieures. C'est ce que le jeune roi fit avec beaucoup d'habileté, en mettant à profit les circonstances favorables que lui offrait la situation européenne : la Russie était absorbée par sa guerre

avec la Turquie ; la Prusse, tout en avouant le projet de démembrement de la Suède et en s'en servant comme d'un moyen d'intimidation, n'était pas en mesure de le réaliser à elle seule ; le Danemark se borna à activer ses armements ; l'Angleterre refusa de faire cause commune avec les coalisés, tandis que la France, l'Espagne et la Porte soutenaient franchement Gustave III et que l'Autriche, craignant un nouvel agrandissement des Hohenzollern aux dépens d'un prince de l'empire, offrait sa médiation. Dans ces conjonctures la Suède, qui était naguère le jouet de ses voisins, vint à leur inspirer de la crainte : le Danemark et Frédéric II appréhendaient qu'elle n'envahît la Norvège. Notre ministre des affaires étrangères, le duc d'Aiguillon, secondé par d'habiles diplomates, Vergennes à Stockholm et un autre bourguignon, Abraham Durand d'Aubigny, seigneur de Montmain près Seurre, considéré par Frédéric le Grand comme « l'homme le plus fin et le plus rusé qui soit sorti du cabinet de France... ; comme un des négociateurs des plus habiles et des plus adroits que la France ait aujourd'hui, » avait réussi, en maintenant la paix dans le Nord, à prévenir une conflagration générale ; et, en préservant la Suède de l'intervention de ses ennemis, à lui permettre de vivre sous un meilleur régime qui la rendait précieuse comme alliée. L'affaire nous touche donc de près et c'est en partie dans les archives de notre ministère des affaires étrangères que le jeune historien finlandais a puisé ses documents. Il a également eu accès aux archives de l'État à Berlin et à Stockholm et s'est servi des papiers de Gustave III déposés à la bibliothèque de l'Université d'Upsala, et de la correspondance d'Osterman, ministre de Russie en Suède (1772-1773). En appendice il a donné *in extenso* ou par extrait vingt-six pièces inédites qui, sauf trois, sont toutes en français. Quant à son exposé de négociations qui s'entrecroisaient, il est distribué et condensé de façon à laisser au lecteur une idée nette, ce qui n'est pas un mince mérite dans les travaux de ce genre. Nous saluons donc dans l'auteur un écrivain qui rendra probablement d'autres services à l'histoire diplomatique de l'Europe.

E. BEAUVOIS.

406. — **Les Héros**, le Culte des Héros et l'Héroïque dans l'Histoire, par TH. CARLYLE, traduction et introduction par IZOULET-LOUBATIÈRES. Paris, Collin, 1888. In-8, xli et 381 p. 3 fr. 50.

L'influence de Carlyle sur la pensée anglaise a été grande ; il a fait école, et parmi les écrivains qui ne se réclament pas de lui, il en est plus d'un qui presque à son insu, est à demi son disciple. Aujourd'hui encore en Angleterre son génie exerce un puissant attrait sur les hommes qui, à demi détachés du christianisme, restent pénétrés de l'esprit chrétien et conservent dans leur cœur une foi ardente à l'âme et à Dieu. En France, C. a été peu goûté, son esprit différait trop du nôtre ; mais

la vérité, c'est qu'on l'a peu lu : son style étrange, très personnel, semé d'expressions familières et de métaphores inattendues, ses longues périodes, coupées par de courtes phrases brusquement jetées, les mots qu'il crée à son gré, son vocabulaire même si profondément anglais et si pauvre en mots de racine latine, toute sa manière de composer et d'écrire le rend quelque peu difficile à comprendre pour les lecteurs français. Et cependant tout cela, c'est C. même : ses idées sont de celles qu'on n'analyse qu'à grand'peine, elles valent surtout par le détail, par la forme dont il a su les revêtir. Il n'a pas de système à proprement parler : ce sont ses réflexions, ses joies, ses douleurs au contact du monde, en présence de Dieu qu'il vient dire comme il les éprouve. Il est peu de livres où l'on sente comme en ceux-là vivre un homme : il semble qu'on l'entende parler, prendre le lecteur à partie. C'est cette impression de « sincérité » profonde qui donne aux œuvres de C. tout leur prix. Pour nous la faire sentir, M. Izoulet a entrepris de traduire un de ses livres et de le traduire comme il a fait. Il ne pouvait mieux choisir : sauf peut-être le *Sartor Resartus*, il n'est pas d'œuvre de C. où sa pensée se montre plus à découvert, où il soit plus complètement lui-même, et les étrangetés de la « philosophy of Clothes » pouvaient empêcher plus d'un lecteur de saisir l'idée profonde qui se cache derrière tous ces symboles. M. Iz. a cherché avant tout à donner au lecteur l'impression même qu'il aurait en lisant le texte et il y a réussi dans une large mesure : sa traduction est un décalque du texte anglais ; souvent au lieu de traduire un mot par un équivalent français de même sens, il le fait passer encore anglais à demi dans la phrase qu'il écrit. C'est ainsi qu'il traduit *teacher* par « enseigneur », *learner* par « appreneur », *non-entity* par « non-entité », *no-world* par « Nul-Monde », etc., qu'il emploie des mots comme *vivide*, *visualité*, *pontificalités*, *fantasticalités*, etc. La construction de la phrase anglaise est suivie de très près ; c'est à peine si l'ordre des mots est parfois changé. Le résultat, c'est que cette traduction est pénible à lire ; elle n'est ni élégante, ni même toujours correcte, mais en revanche elle nous met en présence de C. même ; le traducteur disparaît, il a assez profondément compris son texte pour ne l'interpréter point et nous le rendre comme ferait un miroir fidèle. Je ne connais qu'une traduction qui donne une impression analogue à celle-là, c'est celle du *Paradis perdu* par Chateaubriand. M. Izoulet a mis en tête de son livre une introduction où il expose rapidement la philosophie religieuse de C. : cette philosophie, c'est la croyance à la révélation permanente de Dieu dans l'humanité par les héros, c'est-à-dire par les grands hommes « sincères », qui croient en eux, qui croient à leur mission, qui croient à la vérité. C'est la grande originalité de Carlyle que sa foi ardente dans le prophétisme universel, et M. Izoulet a rendu un véritable service aux études religieuses en attirant l'attention sur cette conception de la révélation.

L. MARILLIER.

407. — Theodor WEBER. *Metaphysik*. Erster Band. Gotha, Perthes. 1888, 424 p. in-8. 8 mark.

408. — Rudolf EUCKEN. *Die Einheit des Geisteslebens in Bewusstsein und That der Menschheit*. Leipzig, Veit, 1888, 499 p. in-8. 11 mark.

I. Il y a un degré où la banalité, à force d'être banale, finit par ne plus l'être. La lecture de 420 pages où tout est connu, où tout est prévu, où tout est très vieux et très mort, n'est pas sans quelque charme, le charme d'un ennui indifférent et doux, et sans passion, et sans fatigue. Mais 420 pages d'ennui sont bien de l'ennui.

Pourquoi troubler la quiétude de M. Weber ? Voilà des années qu'il jouit de la paix de son âme dans la petite chapelle ortho-hétérodoxe de Günther, ce timide à qui l'on a su faire croire un jour qu'il était un téméraire. Ne vaut-il pas mieux le laisser à son rêve et à son demi-sommeil ? Et puis, que lui objecter ? Que son héros, qui est à la fois son Platon et son Descartes, fut un esprit de quinzième ordre ? Il sourira, et ne nous croira pas. Que toutes ses chères idées et tout son beau système ne sont qu'une très vieille histoire de revenants ? Il sourira encore, et nous plaindra. Ne vaut-il pas mieux le laisser, dans la toute petite chapelle où il officie avec M. Knoodt, chanter les louanges de son héros, et faire les yeux doux à M. Reinkens ?

N'importe, 420 pages d'ennui sont bien de l'ennui.

II. M. Rudolf Eucken est déjà connu et le sera davantage. Ses précédents travaux, surtout peut-être l'étude sur Comte qu'il donna dans le volume collectif dédié à Zeller, et les *Prolegomena* qu'il publia en 1885, promettaient beaucoup. Le présent volume tient plus. Il importe peu que l'on partage ou non ses idées ou ses sympathies ; l'on est séduit et conquis par la réelle distinction d'un esprit à la fois largement ouvert et richement instruit, et aussi par ce beau style philosophique, élégant et précis, que l'on ne connaissait plus en Allemagne depuis la mort de Lotze.

Lucien HERR.

MELCHIOR GRIMM

Parallipomènes.

En publiant, en 1886, une biographie de Melchior Grimm, je me suis attaché à recueillir jusqu'aux moindres documents de sa vie, je pourrais presque dire jusqu'aux simples mentions de son nom dans les écrits de ses contemporains. Il va de soi que, malgré tous mes soins, je n'ai pas réussi à être complet. Quelques pièces, quelques renseignements sont venus trop tard à ma connaissance, ou n'ont vu le jour que depuis ma publication. D'autres m'ont été signalés par une critique bienveillante. Parmi les informations que j'ai ainsi rassemblées, il en est qui n'ont pas seulement le mérite d'épuiser les sources aujourd'hui accessibles d'une biographie de Grimm, mais qui ont quelque intérêt par elles-mêmes, qui jettent quelque lumière sur tel

ou tel point de la vie du personnage que j'ai entrepris de faire connaître. Je ne crois donc pas être trop indiscret en demandant à la *Revue critique* de vouloir bien accueillir ces bribes d'histoire littéraire.

Grimm était arrivé à Paris au commencement de l'année 1749 ; dès l'année suivante, en octobre 1750, il publia son premier écrit en français, une lettre au *Mercur* sur la littérature allemande. La *Lettre sur Omphale* est de 1752, et le *Petit prophète* de 1753. Il ne faut pas croire, cependant, que Grimm fût si vite parvenu à la connaissance et à la pratique de notre langue que le suppose ce dernier ouvrage. Loin de là. M. L. Hirzel, professeur de littérature allemande à Berne, a publié une lettre de Grimm à Haller, du 7 septembre 1752, qui renferme des fautes de langue aussi bien que d'orthographe. Rappelant à Haller qu'il avait fait l'éloge de ses poésies dans la seconde de ses Lettres au *Mercur*, et parlant d'une traduction française de ces mêmes poésies qui venait de paraître : « Quelque faible et *défectueux*, dit-il, quelque *éloignée* que soit cette traduction de son original, elle a suffi aux Français pour les convaincre que les éloges que les Allemands donnent à leur poète philosophe ne sont que *trop justes et trop mérités*. Vous avez eu, Monsieur, un succès très brillant à Paris : jugés de ce qu'il aurait été si l'on avait pu lire l'original. J'ai osé soutenir qu'aucune nation n'avait un morceau tel que votre poème des Alpes, et l'on n'a pu me le *contendre*. Jettés quelquefois des regards complaisans sur ces enfans de votre jeunesse et souffrîtes les caresses qu'on leur fait *sourtout* chez un peuple où les talents agréables sont plus estimés qu'en Allemagne et où la poésie et tous les arts ont trouvé un asile honorable. Je laisse à ma patrie à admirer, à louer le commentateur de Boerhave ; moi je m'associe avec les Français pour célébrer les talents du *chanteur* des Alpes et de l'époux de Marianne. Les premiers ne verront qu'un homme savant et profond, moi je verrai l'homme, le philosophe, l'ami de la vérité et du vrai bonheur de l'homme qui est la véritable liberté. Si pour aimer l'ami de l'humanité on n'ose se flatter de quelque amitié de sa part, je suis sûr du moment où vous recevrez cette lettre d'être dans le nombre de vos amis. J'y suis depuis longtemps par les sentiments de *vénération* et par l'attachement inviolable avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur Grimm. » ¹

Je suppose naturellement que M. Hirzel a scrupuleusement transcrit l'original qu'il avait entre les mains. La lettre de Grimm n'est pas seulement curieuse, du reste, par la langue dans laquelle elle est écrite, mais aussi par la platitude et l'exagération dont l'écrivain ne sut jamais se défaire lorsqu'il faisait l'éloge de quelqu'un.

Nous concluons de cette lettre que les premiers écrits de Grimm étaient soumis à des amis et fortement corrigés par eux.

Après la mort de la duchesse Louise Dorothee, de Saxe-Gotha, la correspondante et la protectrice de Grimm († 1767), ce fut le prince Auguste, le plus jeune de ses fils, qui reçut la Correspondance littéraire, *die Meistersche Blätter* comme il l'appelle. Lié avec Goethe et Herder, le prince leur en communiquait des morceaux, en particulier les écrits de Diderot qui en faisaient partie, et dont tout ce cercle littéraire paraît avoir été très friand. Dans une lettre à Herder, de 1780, le prince, en lui envoyant *Jacques le fataliste*, fait connaître qu'il recevait ces feuilles, ainsi que quelques autres personnes, sous la condition de n'en donner ni copie ni extrait. On voit qu'il n'observait pas le secret d'une manière absolue. En 1784, il envoie le *Rêve de d'Alembert*. Herder eut un moment, en 1794, la pensée de publier un volume de

1. *Albrecht von Haller's Gedichte, herausg. und eingeleitet von Dr. Ludwig Hirzel.* Frauenfeld 1882 p. CCCLXI et suiv.

ces opuscules de Diderot, dont plusieurs, comme il le fait observer, n'avaient pas encore été imprimés en France. Outre ces pièces détachées, on a trouvé dans les papiers de Herder quatre années complètes de la *Correspondance* (1775, 1784, 1786 et 1787), une copie probablement faite par quelque employé de la Chancellerie de Gotha. ¹

Le catalogue de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet, p. 275, mentionne une lettre de Grimm à un inconnu, du 24 janvier 1756. Il y parle de la Correspondance littéraire et de la santé de Diderot, « Superbe lettre », dit le catalogue.

Il a été vendu à l'Hôtel Drouot, le 23 mars 1888, parmi d'autres autographes, une lettre de Grimm à la princesse Galitzin, datée de Parme, 16 décembre 1775. Grimm passait par l'Italie en route pour Saint-Petersbourg, avec les deux jeunes Romanzoff auxquels il servait de mentor. Il en parle dans cette lettre comme de ses enfants. Quant à la princesse Galitzin, M. Tourneux a publié deux autres lettres de Grimm à elle. Diderot, qui la connaissait beaucoup et avait demeuré chez elle à la Haye, en fait un portrait charmant dans sa correspondance avec Mademoiselle Volland. « Elle dispute comme un petit lion, dit-il ; je l'aime à la folie. » On la retrouve plus tard, grave et studieuse, s'occupant de l'éducation de ses enfants. Le ton de Grimm avec la princesse est affectueux jusqu'à la tendresse, il la traite de fille adoptive. La lettre inédite que je signale la remercie d'une commission de couvertures qu'elle a faite pour une amie malade (M^{me} d'Épinay), au sujet de laquelle il a « une inquiétude habituelle. »

J'arrive au second séjour que Mozart fit à Paris, en 1778. J'ai dit l'accueil qu'il trouva de nouveau, à cette époque, près de Grimm, et comment, lorsqu'il eut perdu sa mère, il alla demeurer chez ce généreux protecteur. Ce que je n'ai pas dit, parce que je l'ignorais, c'est que ces relations finirent par subir un refroidissement. Je m'étais trop fié à Nissen, qui avait eu les papiers de Mozart à sa disposition, mais qui avait volontairement jeté un voile sur les torts de Wolfgang, et avait supprimé les lettres relatives à ce fâcheux incident. Jahn, qui a travaillé sur les mêmes papiers de famille, ne devait pas avoir et n'a pas eu les mêmes scrupules. Sans donner en entier la correspondance de Mozart avec son père pendant ce séjour de Paris, il en cite plus d'un passage révélateur. Il donne en outre, et dans l'original français, une partie d'une lettre dans laquelle Grimm rend compte au père du jeune homme des difficultés qui empêchaient celui-ci de réussir ². Il est fort probable que les papiers de la famille Mozart renferment d'autres lettres de Grimm.

La correspondance dont je parle rend témoignage à la générosité de Grimm envers le jeune musicien. Il lui ouvrait sa bourse, lui avait prêté en petites sommes jusqu'à quinze louis, et faisait entendre que le remboursement ne pressait pas. Wolfgang, en revanche, ne se gêne pas, dans ses lettres à son père, pour se plaindre de celui qu'il avait d'abord regardé comme un bienfaiteur. La maison ne lui plaisait point; le ton lui en paraissait niais et sot (*einfaltig und dumm*); on ne lui rendait pas un service sans le faire valoir; Grimm le traitait comme un enfant, et, de plus, il était entiché des Italiens. « Bref, écrit Mozart, il est faux et cherche à me déprimer. Je voudrais écrire un opéra, ne fût-ce que pour lui montrer que je puis en faire autant que son Piccini, bien que je ne sois qu'un Allemand ». (11 septembre 1778). Grimm, de son côté, ne cachait pas au père de Wolfgang les difficultés que son fils devait rencontrer s'il voulait se fixer à Paris. Il manquait d'entregent. Il n'y avait, pour se faire un

1. Voy. l'article de M. Bernard Suphan, intitulé *Goethe und Prinz August*, dans le *Goethe Jahrbuch* de 1885.

2. Voy. OTTO JAHN, *W.-A. Mozart*, 2^e édit, Leipzig, 1867. t. II p. 691-697.

sort, que l'une de ces deux voies à suivre : les leçons de clacevin, métier fatigant et où il faut de la charlatanerie, ou bien écrire de la musique pour un public qui n'y entendait rien et qui était ridiculement partagé entre Gluck et Piccini. « Je crains fort, concluait Grimm, que dans un pays où tant de musiciens médiocres et détestables même ont fait des fortunes immenses, monsieur votre fils ne se tire pas seulement d'affaire. »

Les causes du dissentiment sont faciles à démêler. Grimm trouvait que le jeune Mozart ne se donnait pas assez de peine pour réussir; il lui faisait la leçon à ce sujet, lui reprochait du laisser-aller. Il n'avait probablement pas, d'ailleurs, autant de confiance dans le génie de son protégé que celui-ci ne s'en sentait lui-même. Grimm, enfin, ne voyait de salut que dans la musique italienne, tandis que Wolfgang avait déjà l'instinct, la conscience d'un nouvel art.

Vers la fin de 1790, Merck, l'ami méphistophélique de Goethe, le protégé de la landgrave Caroline, fut envoyé à Paris par le landgrave de Hesse. Grimm le connaissait déjà; il l'avait certainement vu à Darmstadt, où Merck avait une place de conseiller militaire, et il l'avait rencontré en 1773, à Saint-Pétersbourg, où Merck avait accompagné la landgrave dans le voyage qui se termina par le mariage de la princesse Wilhelmine avec le czarowitz. Ruiné et malade, Merck apportait à Paris les dispositions à l'hypocondrie qui, dix-huit mois plus tard, le conduisirent au suicide. C'est ainsi que je m'explique le ton d'humeur qui règne dans la lettre suivante, la seule, parmi celles dont j'ai eu connaissance, qui attaque véritablement la réputation de Grimm. Merck écrit de Paris à Schleiermacher, le 23 janvier 1791 (en un allemand mêlé de français) : « Le baron de Grimm m'a laissé quatre fois passer mon chemin sans me recevoir, bien qu'il eût su, par une première carte de visite, que j'étais le porteur d'une lettre du landgrave. Monsieur Wille (le graveur bien connu, qui était hessois comme Merck, mais qui vivait depuis longtemps à Paris) est tout aussi inaccessible. On appelle Grimm ici *il barone*, ce qui, en bon italien, signifie *le coquin*. J'ai entendu des choses tout à fait pendables sur son compte. Ce qui m'en console, c'est que j'ai rencontré dans la personne de Clérissau (le peintre et architecte dont le nom revient si souvent dans la correspondance de Catherine avec Grimm) un aussi bon ami que l'est Camper (l'anatomiste hollandais, intimement lié avec Merck), et un homme tout à fait du même caractère ¹. »

Un témoignage tout différent est celui de Jacobs, le célèbre philologue. Déjà professeur au gymnase de Gotha, sa ville natale, Jacobs fut, en 1802, nommé en outre bibliothécaire de la ville. Il étendit, dès lors, le cercle de ses relations. De ce nombre fut Grimm, homme fort calomnié pendant sa vie, dit-il, traduit devant le public par les rapports très peu dignes de foi de Rousseau, mais qui ne s'était fait connaître à Gotha que par l'agrément de son commerce, par sa bonté désintéressée et ses nombreux actes de bienfaisance. Sa maison, continue Jacobs, animée et embellie par la famille de Bueil, était ouverte à tous les étrangers de quelque importance. La comtesse de Bueil prit Jacobs pour maître d'allemand, et, dit-il, l'élève devint bientôt une amie. Leurs relations continuèrent par correspondance lorsque les de Bueil retournèrent en France, et elles ne cessèrent qu'à la mort d'Émilie ².

Ma reconnaissance pour les secours que j'ai dus à la science allemande ne m'a pas empêché de signaler là aussi des légèretés et des inexactitudes. Je regrette d'avoir à ranger parmi les pires négligences l'article consacré à Grimm dans le grand dic-

1. Voy. *Briefe an und von Merck*, herausg. von Dr Karl Wagner. Darmstadt, 1838.

2. Voy. l'autobiographie de Jacobs qu'a publiée Hoffmann, dans ses *Lebensbilder berühmter Humanisten*, Leipzig, 1837.

tionnaire biographique intitulé *Allgemeine deutsche Biographie*, qui se publie à Leipzig, et qui en est aujourd'hui à son vingt-sixième volume (à la lettre P). L'article dont je parle fourmille d'erreurs; il ne connaît l'existence ni de la correspondance de Grimm avec Frédéric, ni des lettres de Catherine à Grimm; il attribue à ce dernier la *Lettre sur la musique française* qui est de Rousseau; il fait naître le père de Grimm en 1716, tandis que Grimm lui-même naquit en 1723, et il le fait mourir en 1778, tandis que les lettres conservées à la Bibliothèque nationale prouvent qu'il n'était plus de ce monde en 1758. Tout ce travail est indigne de la belle collection dans laquelle il a paru.

Ed. SCHERER.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. Ewald FLÜGEL prépare une édition de la *Correspondance* de Sir Philipp Sidney (1554-1586). Il regrette de ne pas trouver diverses lettres écrites par Sidney à Hubert Languet et prie les archivistes et bibliothécaires de le renseigner au besoin sur les *Sidneyana* inconnus jusqu'ici.

— La sixième édition d'un excellent précis de littérature allemande, les *Grundzüge der deutschen Literaturgeschichte*, de M. Gottlob EGELHAAF, vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn. L'auteur y a fait quelques changements de mince importance, surtout aux p. 150-155, d'après les observations que lui ont faites M. Haug de Mannheim, et M. Gotthold Klee (ce dernier dans la *Zeitschrift für deutschen Unterricht*, I, 277-281).

ANGLETERRE. — M. Edward DOWDEN prépare une édition à bon marché de sa *Life of Shelley*, en un seul volume.

— Le prochain volume de la collection des « *Historic Towns* » sera intitulé *The Cinque Ports*; l'auteur est M. Montagu BURROWS.

— Dans la collection des *Great Writers*, le prochain volume sera consacré à *Bunyan*, par M. VENABLES.

— Paraît au 1^{er} octobre, chez David Nutt, une nouvelle revue, le *New Jewish Quarterly*, dont les directeurs sont MM. I. ABRAHAMS et C.-G. MONTEFIORE. La revue traite de tout ce qui intéresse l'histoire, la philosophie et la religion des Juifs. Elle fera une très grande place aux articles relatifs à la Bible. Elle compte parmi ses collaborateurs MM. GRAETZ, NEUBAUER, FRIEDLÄNDER, LOEWY, JACOBS, ALEXANDER, CHEYNE, etc.

— Le plus récent volume de la collection Bohn (*Bohn's Select Library*) est *Waterloo Days*, récit d'une Anglaise qui habitait Bruxelles en 1815; cette Anglaise, Miss Charlotte Waldie, plus tard Mrs. Eaton, est plutôt connue par son ouvrage sur *Rome in the nineteenth century*, qui parut en 1820, et, comme *Waterloo Days*, sous l'anonyme. M. Edward BELL accompagne d'une préface et de notes la réimpression de ce petit livre. Le prochain volume de la collection renfermera la traduction du *De Corona* de Rann Kennedy.

— Lord Stanhope a permis à M. Murray de publier les *Notes of conversations* de son père avec Wellington, 1831-1851.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38-39

— 17-24 septembre —

1888

Sommaire : 409. L'Isagoge d'Adrien, p. p. GÆSSLING. — 410. FELTEN, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. — 411. Chroniques de Bâle, III, p. p. VISCHER. — 412. LAMPRECHT, Esquisses d'histoire rhénane. — 413-416. A. JOUBERT, Les Chivré; Histoire de Saint-Denis d'Anjou; Histoire de Menil; Le château de Ramefort de Gennes. — 417. Molière, p. p. J. FAVRE. — 418. LANSON, Nivelles de la Chaussée et la comédie larmoyante. — 419. COMMUNAY, Les grands négociants bordelais au XVII^e siècle. — 420. CAM. DREYFUS, L'évolution des mondes et des sociétés. — 421. J. LEMAITRE, Impressions de théâtre, II. — Académie des Inscriptions.

409. — ADRIANS ΕΙΣΑΓΩΓΗ ΕΙΣ ΤΑΣ ΘΕΙΑΣ ΓΡΑΦΑΣ aus neue aufgefundenen Handschriften herausgegeben übersetzt und erläutert von Dr F. GÆSSLING, in-8. Berlin, H. Reuther's Verlagsbuchhandlung, 1887, pag. xii + 140.

Nous ne possédions ce curieux traité d'herméneutique et de rhétorique biblique qui date du v^e siècle, que sous la forme la plus défectueuse, au point que la lecture en était très difficile. Il avait été imprimé pour la première fois en 1602, à Augsbourg, par David Hoeschel, d'après deux manuscrits très imparfaits qui sont encore dans la Bibliothèque de Munich. Les textes qu'on trouve dans les *Critici sacri* de Jean Pearson, (éditions de Londres, d'Amsterdam et de Francfort), comme celui qu'a donné Migne dans sa Patrologie (tome 98) n'est que la reproduction pure et simple du travail du premier éditeur allemand. Il était d'autant plus nécessaire de reprendre à nouveau cette œuvre qu'une traduction latine due à l'évêque Aloysius Lollin, de Bellune (1630), et faite sur des manuscrits autres que ceux que Hoeschel avait eus à sa disposition, prouvait surabondamment combien le texte, dans la suite des temps, avait souffert et avait varié. Ajoutons que ce traité, encore plus intéressant pour les grammairiens que pour les exégètes de la Bible, a les origines les plus obscures. On ne sait positivement ni l'époque, ni la profession, ni la nationalité, ni même le nom exact de l'auteur que les uns nomment Adrianus, d'autres Africanus, et d'autres Andronicus. La seule donnée un peu sérieuse est celle de Cassiodore qui, dans ses *Instit. div.* cap. x, nomme, dans la série des premiers *introductores in scripturam sacram*, Adrianus après Saint-Augustin et avant Euchère et Janilius, ce qui permet de le faire vivre dans la première moitié du v^e siècle. Il y avait donc deux choses à faire. Reconstituer aussi exactement que possible le texte de l'*Isagoge* et ensuite déterminer sa place dans l'histoire de la littérature biblique en éclairant autant que possible le problème de ses origines. C'est cette double tâche que M. G. nous

Nouvelle série, XXVI.

38-39

paraît avoir heureusement remplie dans la mesure permise par l'état des documents.

Pour l'établissement du texte, il a d'abord recherché tous les manuscrits pouvant subsister encore de cet opusculé. Il en a découvert huit dont deux à Munich, un à Florence et cinq au Vatican, auxquels il faut ajouter la traduction latine de Lollin qui représente deux autres manuscrits qui malheureusement ne se retrouvent plus. Avec l'aide de ces documents et grâce à une méthode critique saine et sûre, M. G. n'a pas rétabli sans doute le texte primitif d'Adrien, qui a trop souffert, mais il en a donné une forme approximative bien supérieure à ce qu'on avait jusqu'ici. Ajoutons qu'il a accompagné ce texte d'une traduction allemande claire et exacte : deux mérites qui, dans le cas présent, n'étaient pas faciles à concilier.

M. G. n'a pas fait preuve de moins de soins et de sagacité dans l'étude historique et critique sur le livre et sur son auteur dont il a fait précéder son édition nouvelle. Il nous paraît avoir à peu près démontré que l'œuvre est bien d'Adrien et d'aucun autre ; que cet Adrien était un moine ou un prêtre syrien, et, au point de vue des tendances théologiques, appartient à l'école d'Antioche et est dans la dépendance de Théodore de Mopsueste, de Théodoret et de Chrysostome. Le caractère de son herméneutique confirme pleinement ces conclusions. Voilà donc à la fois un document situé d'une façon précise à sa vraie place dans l'histoire de la littérature biblique, et, par cela même, reprenant sa signification véritable, et d'autre part, un texte singulièrement imparfait amendé autant qu'il était possible : c'est un double service dont il convient d'être reconnaissant à M. Gössling.

A. SABATIER.

410. — Dr Joseph FELTEN. **Robert Grosseteste** (Bischof von Lincoln) ein Beitrag zur Kirchen-und Culturgeschichte des 13 Jahrhunderts. Freiburg im Br. Herder, 1887.

C'est avec une profonde sympathie et une sorte de dévotion pour son héros que M. J. Felten nous a parlé de la vie et des écrits de Robert Grossetête. Dans une préface pleine d'un sentiment très sincère, il regrette que l'évêque de Lincoln soit tombé depuis longtemps dans l'oubli : « on devait, dit-il, traiter avec plus de justice celui que Roger Bacon estimait plus que personne et que ses contemporains vénéraient comme un saint. » L'ouvrage de M. F. est donc inspiré par un sentiment de piété — là n'est pas son moindre mérite — mais il offre surtout un réel intérêt historique. On attribue généralement à Grossetête un rôle d'opposant vis à vis de l'Eglise : cette opinion ne s'accorde pas avec les faits, l'auteur a pu s'en convaincre en étudiant la vie du pape Grégoire IX. La correspondance de l'évêque nous montre un personnage assez peu ressemblant à celui de la légende, mais dont la physio-

nomie n'est pas moins attachante ni l'originalité moins profonde. Grossetête n'est pas un adversaire du pape pour avoir refusé d'accorder à Frédéric de Louvain, neveu d'Innocent IV, une prébende à Lincoln ; il n'est pas un ennemi du roi pour avoir interdit à des religieux d'accepter les fonctions de « Juges itinérants ». Grâce à sa connaissance approfondie des sources, M. F. a pu mieux définir le rôle de l'évêque : il l'a fait avec une critique assez pénétrante, en usant avec précaution de la « Grande Chronique » de Mathieu Paris, en étudiant la correspondance d'Adam de Marsh et surtout celle de l'évêque : c'est là que le caractère et la physionomie du « *Lincolniensis* » apparaissent le plus clairement : la plupart de ses œuvres traitent de matières théologiques et n'offrent qu'un intérêt très spécial : dans ses lettres, au contraire, nous le voyons en relations constantes avec le pape, le roi, l'archevêque de Cantorbéry, les légats : elles enveloppent son rôle public tout entier : c'est surtout l'érudit et le savant que nous montrent ses autres ouvrages.

Après avoir trouvé dans l'étude de M. Felten tant de mérites essentiels — une conscience d'historien très scrupuleuse, un jugement très sûr, une critique clairvoyante, un style assez vif et non sans agrément dans son absolue simplicité, on peut, sans faire tort à ces qualités d'ensemble, relever dans le détail quelques erreurs et quelques omissions. Nous ne lui ferons pas de petite chicane en nous demandant si — comme il l'affirme — Simon de Monfort a vraiment créé la chambre des communes. Nous lui reprocherions plutôt d'avoir trop brièvement parlé des relations de l'évêque de Lincoln avec le comte de Leicester : la question est très obscure : M. F. pouvait au moins la poser. En lisant avec attention la correspondance d'Adam de Marsh, on croit surprendre sous des allusions voilées un accord tacite entre Robert Grossetête et Simon de Montfort, une collaboration secrète à des réformes politiques ou religieuses. Adam parle souvent de « cette œuvre de salut » : il souhaite ardemment qu'elle s'accomplisse, mais son dévouement au comte et à l'évêque lui fait craindre pour leur sécurité. Il les supplie d'agir avec prudence, et lui-même garde assez bien le secret pour que nous puissions seulement l'entrevoir. M. F. nous parle sans doute des sentiments de Robert Grossetête à l'égard du comte de Leicester : il nous montre l'évêque consolant son ami dans sa disgrâce et lui conseillant plus tard d'oublier l'injustice du roi : ce sont là des faits connus et qu'il peut être utile de rappeler, mais il y avait dans ces efforts communs pour une réforme du royaume une question d'un intérêt plus nouveau.

Quand M. Felten recherche s'il est juste de considérer l'évêque de Lincoln comme un précurseur de la Réforme et conclut qu'il ya là une grande méprise ou un étrange abus de mots, on ne peut que souscrire à ce jugement, qui est d'ailleurs celui de M. R. Luard¹. Si l'on donne ce

¹ Rob. Grosseteste Epistolæ, R. Luard. Londres 1861.

titre à Grossetête pour rappeler son ardeur à la réforme de son diocèse, on peut l'accepter avec quelques réserves, mais l'idée d'une rupture entre l'Église d'Angleterre et celle de Rome ne s'est jamais présentée à l'esprit de l'évêque. M. Felten le fait observer avec raison, mais il se montre injuste envers G. Lechler¹ en lui reprochant de ranger Grossetête parmi les précurseurs de Wiclif en Angleterre : il a trop facilement raison d'une erreur que Lechler n'a pas commise : le mot employé par ce dernier n'est pas « *Vorläufer* », mais « *Vorgeschichte* », et la critique de M. Felten vient elle-même d'une erreur.

Sur l'authenticité des écrits attribués à Grossetête l'appendice ajouté par M. Felten est trop bref et trop superficiel : l'auteur donne son opinion sans l'appuyer sur aucune preuve et ne fait que nier les conclusions de Jourdain. Son étude a d'ailleurs assez peu d'étendue pour qu'on l'excuse d'avoir sacrifié cette question. On peut lui faire un reproche plus grave et qui touche au plan même de son ouvrage. En traitant son sujet — ainsi qu'il l'annonce — « en forme de monographie », M. Felten ne fait que suivre l'ordre chronologique et se condamne à certaines redites : au troisième chapitre, il nous parle d'une demande de subsides faite par le roi, et la même question se retrouve encore au cinquième chapitre. La question des Juifs est mise en quelque sorte en marge du livre, dans l'étude de « Grossetête considéré comme écrivain », et nous devons remonter quatre chapitres plus haut pour trouver celle des Bâtards, alors que toutes deux se rapportent au rôle social de l'évêque. Un plan logique eût été bien préférable. Dans l'ordre ecclésiastique on pouvait nous montrer l'évêque, réformateur attentif et ferme des abus de son diocèse, essayant de ramener l'Église à sa simplicité primitive ou plutôt à l'organiser selon l'esprit de la Bible ; dans l'ordre politique, il se présentait comme un défenseur des libertés de l'Église contre les empiètements du pouvoir royal : ainsi pouvait s'obtenir cette unité qui fait parfois défaut à l'ouvrage de M. Felten.

Peut-être aussi peut-on reprocher à l'auteur d'avoir interprété moins justement que Lechler l'attitude de l'évêque vis-à-vis du pape. Il attribue sa franchise à un certain manque de mesure : il y faut voir plutôt un profond sentiment des droits et de la responsabilité d'un prélat. Grossetête parle souvent de la gravité d'une charge d'âmes : il le fait parfois avec emphase, mais sous ces images bibliques qui semblent un langage convenu, se découvre une conviction ardente. On peut s'étonner que M. Felten qui rend pleine justice au caractère et à l'esprit de l'évêque ait eu cette fois moins de piété pour lui, mais c'est là un des légers défauts de ce livre qui n'en a pas moins de grands mérites.

Georges DALMEYDA.

1. Gotth. Lechler, Johann v. Wiclif. Leipzig 1873.

411. — *Basler Chroniken*, herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel, Bd III, herausgegeben durch Wilhelm Vischer. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1887, x, 685 pages, in-8.

On a déjà deux fois entretenu les lecteurs de la *Revue* de cette collection de chroniques bâloises, publiées par la *Société historique et archéologique* de cette ville ¹. Voici sept ans que le second volume avait paru, contenant la première moitié de la *Chronique des guerres de Bourgogne*, du chapelain Jean Knebel, et l'on attendait avec impatience la suite de cette source si importante pour l'histoire de Charles-le-Téméraire, et connue jusqu'ici seulement par l'adaptation allemande, passablement écourtée, de M. Buxtorf-Falckeisen. La maladie, puis la mort du savant bâlois, dont le nom figure encore sur la couverture de ce troisième volume, ont malheureusement empêché qu'il ne fût mis au jour plus tôt. Le nom de M. le professeur D. Vischer n'en reste pas moins attaché, de plein droit, à cette œuvre de patriotisme helvétique et de science solide ; s'il n'a pu la mener à bonne fin, il en avait conçu le plan, il en avait surveillé l'exécution et réuni même la plupart des matériaux mis en œuvre dans le présent volume. M. C. C. Bernoulli s'est chargé de surveiller l'impression de ce qui n'était pas encore sous presse, de réunir et de reviser les appendices et de résumer ce que l'on sait de Knebel, dans une notice finale qui remplace la grande introduction que D. Vischer projetait d'écrire lui-même et à laquelle la mort ² l'a empêché de mettre la main.

Le tome III des *Chroniques bâloises* contient donc : 1° La continuation du *Diarium* de Jean Knebel, dans le texte latin original, de juin 1476 à juillet 1476, avec de copieuses annotations historiques ; 2° La *Description des guerres de Bourgogne* de Nicolas Rusch, secrétaire de la ville, après avoir été celui de la ville de Mulhouse ; c'est une pièce d'un caractère officiel, envoyée après la victoire de Nancy aux alliés et amis de la république bâloise ; 3° Un compte-rendu de l'entrevue de l'empereur Frédéric III avec le duc Charles, à Trèves, qui eut lieu en 1473. Le *Libellus de magnificentia ducis Burgondiae in Treveris visa conscriptus*, était connu déjà dans différentes recensions latines, allemandes et hollandaises, imprimées en partie dès le XVIII^e siècle. M. Bernoulli nous en donne le texte latin, suivi d'une vieille traduction allemande empruntée à un manuscrit de la bibliothèque de Bâle. Une vingtaine d'appendices renferment soit des documents inédits, relatifs à des épisodes contemporains ³, soit des recherches linguistiques, comme le curieux mémoire de M. Albert Socin sur le *Rothwelsch*, le jargon des

1. Voy. *Revue critique*, 18 avril 1874 et 12 septembre 1880.

2. M. D. V. est mort le 30 mars 1886.

3. Nous signalerons comme plus particulièrement intéressants pour des lecteurs français, les n° XV : (Ulrich Traber et la prise de Gray, 1417) ; XVII (Trêve entre Louis XI et Maximilien I^{er}, du 11 juillet 1478) ; XIX (Dôle et les Français en mai 1479.)

vagabonds de l'Allemagne au moyen âge (p. 552-568). Un résumé, chronologique et systématique à la fois, des faits mentionnés dans le *Journal* de Knebel, occupe les quarante dernières pages et sera très commode pour orienter l'historien qui ne veut pas étudier, la plume à la main, le récit un peu touffu du bon chapelain de la cathédrale bâloise. Une table très copieuse des noms de personnes et de lieux a été ajoutée par M, Adolphe Socin pour le tome I et III des *Chroniques*. Après tout ce qu'on a dit autrefois de cette collection ici même, nous n'avons pas besoin d'insister sur l'érudition de bon aloi dont témoigne chaque page du présent volume et qui fait grand honneur à la Société savante, sous les auspices de laquelle les *Chroniques* paraissent. Un quatrième volume doit suivre dans un temps indéterminé ; espérons que nous ne l'attendrons pas sept ans !

R.

412. — *Skizzen zur Rheinischen Geschichte* von Karl LAMPRECHT. Leipzig, Alphonse Dürr, 1887, in-8, 245 pages.

Ce volume se compose de sept études, toutes relatives à l'histoire des pays rhénans, déjà publiées pour la plupart dans diverses *Revue*s et que l'auteur a réunies, après les avoir notablement remaniées ¹. Ce ne sont point des dissertations sur des sujets d'érudition pure, mais plutôt des articles écrits à un point de vue assez général, d'une manière très vivante, en un style facile et agréable, sur quelques-unes des questions les plus attachantes de l'histoire économique du moyen âge. La haute compétence de l'auteur du *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter* en ces matières est reconnue de tous. Il figure actuellement en Allemagne, comme l'un des chefs les plus accrédités du mouvement qui s'est produit, depuis quelques années, en faveur de l'histoire économique. Les qualités remarquables de clarté et de précision qu'il sait mettre dans les sujets les plus complexes entrent assurément pour beaucoup dans le succès des nouvelles tendances historiques qu'il représente. Nous ne pouvons examiner ici en détail chacune des études qui composent le nouveau volume de M. Lamprecht. Il faut signaler, parmi les plus intéressantes, l'histoire des tentatives de réforme dans les couvents du pays de Moselle au x^e siècle (n° 3), celle du développement économique de Cologne (n° 4 et 5), et surtout les recherches sur la condition des classes agricoles au moyen âge et en particulier à la fin du xv^e siècle (n° 6). La grande prospérité des paysans allemands, leur « âge d'or », se place suivant M. L. du x^e au xiii^e siècle. Cette situation florissante, dont l'auteur explique avec beaucoup de sagacité les causes, dure pour certaines régions jusqu'au xiv^e siècle. Mais à dater de cette

1. Les études sur le pays rhénan en tant que lieu d'ancienne civilisation (n° 1) et sur la situation économique de la ville de Cologne à la fin du moyen âge (n° 5, sont seules inédites.

époque, les progrès matériels cessent et une décadence continue se manifeste, dont on aperçoit très clairement le point de départ. M. L. en attribue l'origine à l'accroissement des villes, à l'augmentation générale de la population, à l'apparition d'un *prolétariat* agraire et surtout au morcellement toujours croissant du sol. Selon lui, la situation des campagnes était au moment de la Réforme plus misérable et plus précaire que jamais. Ce sont là, comme on le voit, des conclusions absolument opposées aux théories dont M. Jannsen s'est fait le champion. Il n'est assurément pas douteux que dans le tableau si séduisant tracé par le célèbre historien catholique, de l'état des paysans à la fin du xv^e siècle, la fantaisie a joué un grand rôle. Mais encore voudrions-nous que M. L. ait apporté à l'appui de son opinion, qui semble évidemment mieux fondée, des textes d'une plus grande portée en même temps que des preuves plus précises. Il reconnaît d'ailleurs lui-même que la question ne saurait être encore tranchée dans l'état actuel de la science (page 207). Il faut espérer qu'il reviendra un jour sur cet important sujet qu'il serait apte, mieux que personne, à traiter d'une manière définitive.

L'étude relative à la cathédrale de Cologne qui termine le volume donne lieu à plus d'une réserve. A propos du grand monument, *symbole de l'unité allemande*, M. L. se livre à des effusions de lyrisme qui contrastent avec le ton, toujours grave et mesuré, des pages précédentes. Son enthousiasme l'amène souvent à commettre des inexactitudes et à perdre le sens de la comparaison. Est-il aussi incontestable qu'il le prétend, que la cathédrale de Cologne soit l'un des plus anciens et le *plus* important des monuments du style gothique? que ce dernier style, né dans le nord de la France ait trouvé seulement en Allemagne sa plus haute perfection et son dernier développement (page 215)? M. L. n'a apparemment jamais visité Reims, Amiens et Paris. Il y aurait vu que les Français du moyen âge s'entendaient aussi bien à perfectionner qu'à créer. Ils savaient de plus terminer les constructions commencées. Leurs grandes cathédrales n'ont pas attendu six siècles avant d'arriver à complet achèvement : c'est bien quelque chose. Toutes les considérations exposées page 233 sont de même parfaitement fantaisistes. Personne, à part M. L., n'a jamais constaté dans nos grands édifices gothiques cette disproportion entre le chœur et la nef qui est d'après lui leur caractéristique et constitue une imperfection choquante, que les architectes de Cologne ont seuls réussi à éviter. (page 234) Il ne faut point juger les monuments par leurs dimensions ou par la hardiesse de leurs proportions : à ce compte, le Parthénon viendrait en un rang bien modeste dans la liste des chefs-d'œuvre de l'architecture. Mais nous ne pouvons suivre l'auteur pas à pas dans toutes ses conclusions. Disons-lui, en terminant, qu'il est très permis de ne pas voir avec lui dans le *Dom* de Cologne « le type idéal de l'église gothique » (p. 235). Ces réserves faites, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que les péri-

péties de la construction sont exposées d'une manière très attachante. Seulement, grâce aux considérations philosophiques qui l'alourdissent, son article tourne un peu trop au *Vortrag* patriotique. Il ne faut pas abuser du symbolisme.

A. LEFRANC.

413. — 1. **Une famille de seigneurs calvinistes du Haut-Anjou. Les Chivré, marquis de la Barre de Bierné (xvi^e-xviii^e siècles)**, par André JOUBERT, orné de sept gravures. Nantes, E. Grimaud et Paris, E. Lechevallier, 1887. 1 vol. in-8 de 234 pages.
414. — 2. **Histoire de Saint-Denis d'Anjou (x^e-xviii^e siècles)**, par André JOUBERT, avec 16 dessins par Tancredè Abraham. 2^e édition. Laval, L. Moreau et Paris, E. Lechevallier, 1887, 1 vol. in-8 de 178 pages.
415. — 3. **Histoire de Menil et de ses seigneurs d'après des documents inédits (1040-1885)**, par André JOUBERT, orné de huit gravures. Paris, E. Lechevallier, 1888, 1 vol. in-8 de 200 pages.
416. — 4. **Le château de Ramefort de Gennez et ses seigneurs aux XIV^e et XV^e siècles**, d'après des documents inédits par André JOUBERT. Mamers, G. Fleury et A. Dangin, 1888, 1 brochure in-8 de 17 pages.

1. Ce livre n'est pas, comme le titre pourrait le faire supposer, une étude sur les guerres religieuses en Anjou. Il se compose d'abord d'une généalogie rapide de la famille des Chivré d'Anjou, que l'auteur suit depuis Geoffroy I^{er} de Chivré, vivant en 1248, jusqu'à Jacques II de Chivré, tige de la branche de la Barre de Bierné, qui embrassa le protestantisme. Le reste du livre est consacré en entier à l'histoire de cette famille jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes et jusqu'à la mort du dernier des Chivré, marquis de la Barre de Bierné, Henry, décédé sans alliance en 1699. Après lui, le titre de marquis de la Barre de Bierné revint aux Chivré de Marencin établis en Normandie. La Barre fut achetée par Torcy en 1720. En 1787, Olivier-Ambroise Dubois, contrôleur ordinaire des guerres, était seigneur de la Barre de Bierné. Sa fille unique, Thérèse, apporta en dot cette terre au marquis d'Argentré (1792), d'où elle passa, par le mariage de Caroline du Plessis d'Argentré avec Paul-René, comte de Robien, dans la famille de Robien, qui le possède encore aujourd'hui.

Les Chivré d'Anjou n'ont pas joué un grand rôle politique ; mais le livre de M. A. Joubert n'en contient pas moins des détails très intéressants en ce qu'ils montrent quelle était la vie d'une famille de gentils-hommes en province au xviii^e siècle, et aussi par quelle série de mesures souvent vexatoires, par quelle interprétation subtile et détournée des textes on prépara la révocation de l'édit de Nantes. Les pièces justificatives n^{os} 2 et 4 sont à cet égard particulièrement curieuses.

2. La commune de Saint-Denis d'Anjou est située dans le canton de Bierné, arrondissement de Château-Gontier (Mayenne). Saint-Denis d'Anjou forma, au moyen âge, un des domaines du chapitre de Saint-Maurice d'Angers. En 1441, les Anglais y furent battus par les cheva-

liers angevins et manceaux. Il ne s'y passa rien de bien intéressant jusqu'à la Révolution. A cette époque et même plus tard, en 1815 et en 1832, beaucoup des habitants de Saint-Denis d'Anjou prirent part aux insurrections royalistes.

M. A. Joubert a partagé son ouvrage en deux parties, qui ne répondent à aucune division logique ou chronologique. Il aurait mieux fait de grouper ensemble tous les renseignements relatifs à l'histoire de la commune de Saint-Denis d'Anjou et de réserver pour une autre partie tous les détails complémentaires. De plus, il était inutile de grossir le volume par le résumé de procès (V, 1^{re} partie. Ch. VI et VII) dont l'auteur avait déjà parlé avec plus de détails dans son *Étude sur les misères de l'Anjou*.¹

3. Après un chapitre de description géographique et topographique, M. A. Joubert aborde l'histoire de Menil. En 1040, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, donna au monastère de Vendôme les églises de Menil. Au moyen âge, la seigneurie de Menil relevait pour partie des baronnies et seigneuries de Craon et de Château-Gontier. Certains fiefs, situés sur son territoire, appartenaient à la fin du XIII^e siècle à la famille de Quatrebarbes. A la fin du XIV^e siècle et jusqu'au milieu du XV^e, la terre de Menil appartenait à la famille de l'Epervier. Le sieur de la Roche-Corbon en était seigneur en 1461 et H. de Montalais en 1470. « Au XVI^e siècle, la seigneurie est divisée en plusieurs parties. Les unes appartiennent aux seigneurs de la Porte, les autres aux familles de Villebranche et de Bellebranche »². Au XVIII^e siècle, les Racappé étaient seigneurs de Menil.

L'histoire de Menil n'offre rien de bien intéressant. Le bourg fut probablement occupé par les Anglais vers 1368. A l'époque des guerres religieuses son territoire fut dévasté à plusieurs reprises, soit par le calviniste René de la Rouvraye, sieur de Bressault, soit par les troupes de la Ligue. La peste, qui l'avait déjà éprouvé en 1485, le désola encore en 1627, 1631 et 1707. Durant la Révolution, des partis de Bleus se rencontrèrent à diverses reprises sur le territoire du Menil avec les bandes du chouan Joseph Coquereau, qui fit fusiller plusieurs habitants du pays, suspects de dévouement aux idées républicaines. Menil fut occupé par les troupes françaises pendant la guerre de 1870.

Le reste du volume est consacré aux églises et chapelles (ch. III), au prieuré de Saint-Georges de Menil (ch. IV), aux terres, fiefs et seigneuries (ch. V), puis enfin, au château de Magnannes et à ses possesseurs, les Racappé, aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, et les la Tullaye qui en héritèrent au XVIII^e siècle par suite du mariage d'Anne-Thérèse-Henriette de Racappé avec Salomon-François de la Tullaye (1715) (ch. VI-VIII). Ces détails, curieux d'ailleurs et intéressants pour l'histoire locale,

1. V. *Rev. Crit.*, 10 octobre 1887.

2. P. 17.

auraient gagné à terminer le volume. Après avoir étudié l'histoire de Menil sous l'ancien régime, on attendait naturellement le récit des événements dont ce pays a été le théâtre sous la Révolution et au xix^e siècle. C'est un défaut de méthode que d'avoir rejeté ce récit à la fin du livre et d'avoir ainsi coupé en deux la suite chronologique des événements.

4. Le château de Ramefort (commune de Gennes, canton de Bierné, dans la Mayenne) devint au xiv^e siècle la propriété de la famille de Clisson par le mariage d'Isabeau de Ramefort avec Amaury I de Clisson, oncle du fameux connétable. Leur petite-fille, Isabeau d'Ancenis, épousa Bertrand II du Guesclin et sa fille, Catherine, Charles de Rohan. Ce dernier était donc seigneur de Ramefort quand le château fut détruit, probablement en 1434, et la terre resta longtemps dans sa famille.

Nous n'avons rien à ajouter aux critiques que nous avons formulées à l'égard de chacun de ces ouvrages. M. A. Joubert conserve toujours la même ardeur de production et la même méthode de travail défectueuse. Il fouille avec une persévérance passionnée les archives du Maine et de l'Anjou et il y fait parfois de très heureuses trouvailles ; on ne peut que l'en remercier. Il ne se résigne pas à sacrifier des documents d'un intérêt médiocre, parfois même fastidieux ; à donner à ses travaux à la fois plus de concision, de clarté et d'intérêt ; on est bien forcé de lui en faire un reproche.

LOUIS FARGES.

417. — **Molière.** Les Précieuses ridicules. Le Misanthrope. L'Avare. Les femmes savantes. Le bourgeois gentilhomme. Le malade imaginaire, par Jules FAVRE. Librairie générale de vulgarisation (Degorce).

C'est très sincèrement que nous accorderons au *Molière* de M. Favre les mêmes éloges qu'à son *Corneille* et à son *Racine*. Cette fois encore, l'exécution en est très soignée. On n'y compte pas moins de trente portraits d'acteurs, la plupart représentés dans leurs rôles principaux ; mais je remarque de nouveau que, sur ce chiffre, il n'y a pas moins de vingt portraits appartenant au xix^e siècle. Au xviii^e, je trouve seulement Madeleine Béjart (Madelon, des *Précieuses*), Amande Béjart, en toilette de ville, Lulli (Multi, dans le *Bourgeois*), La Grange (Clitandre), M^{lle} Beauval (Nicole) ; au xviii^e, Grandval (Alceste), Grandmesnil et Duparai (Harpagon), Préville (M. Jourdain). On me permettra de regretter cette disproportion.

Le volume comprend les *Précieuses*, le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes*, le *Malade imaginaire*. S'adressant à de tous jeunes gens, M. F. n'a pas voulu y faire entrer l'*Ecole des femmes*, ni *Don Juan*. Mais n'est-il pas bien dur de proscrire en même temps le *Tartuffe*, qu'on déclare pourtant la plus populaire des comédies de Molière, le *Tartuffe* qui figure sur nos program-

mes universitaires ? Quoi qu'en dise l'auteur, ce scrupule semble un peu exagéré. De deux choses l'une : ou Molière sera présenté au public sous ses traits essentiels, et l'on n' imagine pas Molière sans *Tartuffe* ; ou on l'expurgera, mais on trouvera partout alors des coupures à pratiquer, par exemple dans les *Précieuses*, qui sont données intégralement. Ajoutez que la préoccupation de la jeunesse se trahit plus ici au point de vue moral qu'au point de vue littéraire : ainsi les détails minutieux sur les acteurs de tous les temps sont prodigués, comme dans une édition érudite, et c'est à coup sûr un des côtés les plus curieux de l'ouvrage ; mais l'étude littéraire proprement dite, l'étude approfondie de la pièce en elle-même (car les origines et les comparaisons sont traitées avec ampleur) n'est presque jamais aussi développée que l'histoire de la pièce au théâtre. On est donc tenté de croire que ce livre de « vulgarisation » servira surtout aux lettrés, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Dans ces excellentes notices, je signalerai seulement quelques assertions contestables. Pourquoi dit-on qu'à la fin du siècle « Boileau, qui avait été l'auxiliaire de Molière, se taisait et enhardissait l'ennemi par son silence ? » (p. 17) Si j'ai bien compris, on caractérisait ici un retour offensif de la préciosité, de 1680 à 1701. Mais, de 1680 à 1692, Boileau historiographe, chevauche à l'armée du mieux qu'il peut, conquiert l'Académie, soigne sa santé compromise, ouvre la guerre contre les partisans des Modernes, et si, en 1692, il revient à la satire, c'est précisément pour tracer le portrait de la précieuse devenue femme savante. Ce portrait, le meilleur peut-être de la satire X, M. Larroumet, que M. F. cite souvent avec raison, n'a eu garde de l'oublier dans sa remarquable édition des *Précieuses*. Pourquoi affirmer que l'*Avare* ne saurait être mis au rang du *Misanthrope* et de *Tartuffe* ? Je n'aime pas ces classifications, mais j'avoue ne pas comprendre même celle-ci. Pourquoi s'écrier : « Molière appartient au monde entier *au moins autant* qu'à la France » (p. XXXIII) ? C'est, dans la forme, faire tort à la France, qui salue en Molière un génie *avant tout* national. « Molière n'a pensé ainsi, a dit M. Taine (*Histoire de la litt. anglaise*, t. III), qu'à titre de Français, pour un auditoire de Français gens du monde. » Pourquoi telle épigramme contre les femmes savantes modernes ? Je n'en vois pas la nécessité, et j'en vois l'injustice. Parmi les précurseurs chez qui Molière a repris son bien, et dont l'énumération serait longue, je ne rencontre pas Rotrou, dont Molière s'est bien des fois souvenu.

Ce livre sera particulièrement utile aux amateurs de théâtre, qui pourront rectifier à leur gré certains jugements, mais ne trouveront pas ailleurs une somme plus considérable de renseignements précis.

FÉLIX HÉMON.

418. — G. LANSON. *Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante*. Paris, Hachette, 1887. In-8, 295 p.

C'est une thèse de doctorat, fort bien accueillie en ces derniers temps par la Faculté de Lettres de Paris. On ne s'étonnera pas que le sujet en soit un peu surfait et l'argumentation conduite en vue d'une conclusion neuve jusqu'au paradoxe. Qui dit thèse dit ordinairement cela. C'est presque une loi du genre, fâcheuse pour qui la subit à son corps défendant, très favorable à qui s'en fait honneur et va bravement au but. M. Lanson s'est senti assez habile pour soutenir avec opiniâtreté cette étrange proposition : Nivelle de la Chaussée, « écrivain médiocre, sans génie, sans chefs-d'œuvre », est l'auteur d'une des « révolutions » les plus considérables qui soient dans notre littérature ; la « comédie larmoyante » du dernier siècle, qui passe généralement pour une tentative manquée, sans valeur propre et sans conséquences, est au contraire, dans l'histoire de notre théâtre, une très grande date, — « l'apparition sur la scène de la comédie moderne ; » il y a loin sans doute des pièces de La Chaussée aux belles œuvres du théâtre contemporain ; mais il a frayé la voie, c'est un précurseur ; il est le premier qui ait fait des comédies sérieuses, ou, si l'on veut, des tragédies sans rois et sans héros ; ce genre nouveau, si florissant aujourd'hui, nous vient de lui ; M. Feuillet, M. Augier, M. Alexandre Dumas fils sont, à leur insu, ses successeurs et ses héritiers.

A leur insu, très certainement ; ils sont si peu ses disciples que peut-être ne l'ont-ils pas lu ; eux seuls pourraient nous le dire. Il est vrai qu'ils peuvent ignorer ou méconnaître les origines d'une tradition qu'ils ont suivie. Aussi bien M. L. ne dit-il pas cela : il constate que le genre inauguré par La Chaussée sombre pendant la Révolution, que l'ancienne tragédie (ou soi disant telle) lui survit pour se transformer bientôt elle-même en drame romantique, et qu'enfin la prompte décadence du drame romantique laisse la place libre à la comédie moderne. De là, suivant M. L., la renaissance de la comédie larmoyante. Mais la tradition, de fait, interrompue, comment s'est-elle renouée ? Par un retour conscient et réfléchi à des modèles injustement déchus ? Et c'est vers La Chaussée que nos auteurs se seraient tournés pour lui emprunter un type de pièces approprié au goût et aux besoins de l'époque nouvelle ? M. L. n'a garde d'émettre une hypothèse si peu vraisemblable. Il laisse même fort bien entendre, à l'éloge de la comédie moderne dont il est grand amateur, qu'elle est une création tout originale, venue à son heure, déterminée et favorisée par l'évolution démocratique de notre société, rendue nécessaire par l'épuisement ou le caractère artificiel des formes qui l'avaient immédiatement précédée, parfaitement appropriée enfin aux idées qui agitent le temps présent, dont elle fait sa matière et qu'elle contribue à répandre. Mais s'il en est ainsi, de quoi sommes-nous aujourd'hui redevables à La Chaussée ? De ce qu'il a

tenté — sans style, sans génie, sans psychologie, sans connaissance profonde des aspirations de son temps, sans rien que le « sens dramatique », habileté de métier bonne tout au plus à assurer le succès du jour, — une réforme pleine de compromis et d'incertitudes ? Quel bénéfice en avons-nous tiré ? On peut sans doute faire des rapprochements entre la « comédie larmoyante » et certaines pièces brillantes du théâtre contemporain, trouver dans les unes et dans les autres quelques scènes, quelques situations analogues (p. 259), remarquer même (c'est le grand point) qu'ici et là des personnages empruntés à la vie ordinaire nous donnent un spectacle sérieux et même pathétique ; mais si, de nos jours, ce genre, né viable et pourvu de toutes ses ressources, a conquis une prospérité durable, l'entreprise de La Chaussée n'en reste pas moins un avortement. L'expérience était à refaire, et si cette fois elle a réussi, c'est justement parce qu'elle a été refaite sur nouveaux frais, sans contact avec un genre né vieillot et difforme.

M. L., qui n'admire qu'à bon escient, ne fait pas de La Chaussée un écrivain au-dessus du médiocre. En dernière analyse, il réduit son mérite à ceci : « Il a eu une *idée* » Mais l'a-t-il vraiment eue ? Elle me paraît bien vieille ; elle est dans Ménandre, elle est dans Térence (dans l'*Hécyre* que cite M. L. et plus encore peut-être dans l'*Heautontimorumenos*). Chez nous, Corneille l'avait eue (voy, l'épître dédicatoire de *Don Sanche*) et n'en revendiquait pas la primeur. Il reste à La Chaussée de l'avoir appliquée ; c'est quelque chose. Pour le public ce fut bien une nouveauté ; la mode l'adopta, et les imitateurs s'en emparèrent. Mais cette nouveauté, si La Chaussée l'avait risquée, il n'y mit pas son empreinte¹, et ses imitateurs, Voltaire, Diderot, Sedaine, purent sans scandale, le « reléguer dans l'ombre » ; ils le surpassèrent en effet, soit par les qualités d'exécution, soit par la hardiesse du parti pris et par l'esprit véritablement réformateur. Malgré leurs défauts, les deux drames de Diderot et les théories qui les accompagnent ont une bien autre portée que toute la comédie larmoyante de La Chaussée. Quant au chef-d'œuvre du genre, M. L. a raison de le dire, c'est le *Philosophe sans le savoir*.

L'exagération de la thèse a du moins cette heureuse conséquence : elle nous intéresse à La Chaussée comme s'il était quelqu'un. Tout ce livre est d'une lecture très attachante, tout plein de science et d'aperçus ingénieux ou profonds. Il est difficile de traiter un sujet de haute critique à la fois avec plus de sérieux et d'agrément, de dominer plus complètement sa matière, d'apporter dans le détail une érudition plus scrupuleuse et plus sobre. Une biographie de quelques pages, nourrie

1. Il est assez curieux (c'est une remarque de M. L., p. 72) que La Chaussée, un an avant sa mort, paraisse blâmer le genre auquel il a dû sa réputation ;

Il n'est qu'une Thalie... (dit-il)
On a gâté son genre en le faisant pleurer.

de documents inédits, nous fait connaître pour la première fois le véritable caractère de La Chaussée, ses relations, son rôle académique. Le premier chapitre de la seconde partie (Origines de la comédie larmoyante) contient une sorte de philosophie de notre théâtre classique tout à fait personnelle et suggestive. Il est seulement regrettable qu'on y songe trop à nous présenter l'avènement de La Chaussée comme une époque décisive et nécessaire : « L'évolution du théâtre, dira-t-on plus loin (p. 136), semblait ne s'être faite que pour lui, afin qu'il fût auteur dramatique. » Voilà l'excès : tout ce qui le suit vient de lui, tout ce qui le précède le prépare. Tout cela pour un homme sans initiative, qui ne créa que par expédient, par un « coup de fortune », et « faute de génie. »

M. L. a d'ailleurs déterminé parfaitement la valeur intrinsèque de son auteur. Au fond, il pense exactement comme Voltaire qui dit de La Chaussée : « Il a fait quelques comédies dans un genre nouveau et attendrissant, qui ont eu du succès. Il est vrai que, pour faire des comédies, il lui manquait le génie comique... Mais il y a du mérite à savoir toucher, à bien traiter la morale, à faire des vers bien tournés et purement écrits (M. L. ne lui accorde même pas cela, et il a bien raison) : c'est le mérite de cet auteur... On lui a reproché que ce qui approche du tragique dans ses pièces n'est pas toujours intéressant, et que ce qui est du ton de la comédie n'est pas plaisant... On croit que La Chaussée est un des premiers après ceux qui ont eu du génie. » M. L. trouve cela très « méchant. » Mais lui-même, que dit-il de plus ? — Que La Chaussée a eu son « idée » et qu'il est, à ce titre, le fondateur du théâtre moderne. Voltaire ne pouvait pas s'en douter. En revanche, ce que M. L. a montré, et ce qui caractérise La Chaussée, c'est, dans ses pièces, l'indigence de l'invention, l'abus de procédés d'écolier pour en tenir lieu et pour étendre une action presque nulle, c'est le plagiat maladroit dans l'ensemble et dans le détail, c'est l'émotion factice, c'est la fausse élégance d'un style ultra-prosaïque et plat. Il est la preuve qu'on peut faire du nouveau sans la moindre trace d'originalité.

Oserai-je, dans ce livre fait cependant avec tant de soin, signaler quelques menues fautes éparses çà et là ? D'abord une certaine tendance à la subtilité dans l'interprétation des textes. Ainsi, p. 219 et 220, M. L. extrait de La Chaussée quelques sentences absolument banales dans lesquelles il reconnaît « l'esprit du siècle », du Rousseau avant Rousseau : ce sont des aphorismes de sens commun. P. 229, il cite une tirade déclamatoire de la *Valérie* de La Fosse ; c'est le vieux lieu commun sur la soldatesque en fureur dans une ville prise d'assaut (*rapi virgines, pueros, divelli liberos...*) : M. L. veut y pressentir la fausse sensibilité qui menace d'envahir la littérature française. P. 70, un couplet de comédie sur l'âge qui « ne fait que trop vite envoler les Amours » est, nous dit-on, l'expression d'un regret personnel au poète ; p. 74, un couplet d'un sens absolument opposé est encore une confidence, mais ici le vieillard

épicurien est devenu raisonnable : ce sont interprétations arbitraires. — P. 101, M. L. nous dit que la *Princesse de Clèves*, de Boursault, « réussit », et p. 106, qu'elle « tomba » — L'*Épître de Clio*, dont le titre exact est cité p. 21, est appelée presque partout ailleurs l'*Épître à Clio*. — Le nom de Titon du Tillet est deux fois écorché (p. 267 et 277).

M. Lanson se défend d'avoir voulu réhabiliter La Chaussée ; je doute en effet qu'il y soit parvenu, mais on dirait bien qu'il l'a essayé. L'essentiel est qu'il nous le fait bien connaître, et qu'à cette occasion il nous a ouvert dans tous les sens de très belles et lointaines perspectives. Son livre est à consulter et à méditer pour tous ceux qui ont souci de la poésie dramatique et de l'histoire de notre théâtre.

L. BRUNEL.

419. — *Esquisses biographiques. Les grands négociants bordelais au XVIII^e siècle*, par A. COMMUNAY, correspondant du Comité des travaux historiques, président de la Société des Archives historiques de la Gironde. Bordeaux, V^e A. Moquet, 1888. Grand in-8 de 140 p.

La chambre de commerce de Bordeaux a mis au concours une Histoire générale du commerce de cette ville. M. A. Communay n'a pas voulu traiter un aussi vaste sujet : il s'est contenté de nous donner un chapitre de l'ouvrage, mais un chapitre excellent et composé presque en entier à l'aide des documents inédits conservés aux archives départementales de la Gironde ; les uns ont été fort bien résumés comme, par exemple, dans l'état comparatif, de 1761 à 1755, du mouvement du port de Bordeaux et de celui des principales villes de France (p. 9-12) ; dans le tableau comprenant, pendant la même période, les importations et exportations faites directement (p. 12-17) ; dans l'état des navires du port de Bordeaux destinés tant au commerce des colonies qu'à la traite des nègres en 1788 (p. 23-29) ; les autres, les plus importants, ont été reproduits *in-extenso*. Parmi ces derniers, signalons un mémoire du parlement de Bordeaux (juillet 1714), où sont décrites en un style bien chaleureux pour une pièce officielle, les diverses productions de la Guyenne, « cette belle province, la plus étendue du royaume, la plus féconde en toutes sortes de biens », dont les *minots* sont les premières farines du monde ; les *vins*, « si renommés, se transportent dans les régions les plus éloignées » ; les *eaux-de-vie*, le *chanvre*, le *lin*, les *sels*, « sont des premières qualités en chaque genre ¹ ». Signalons aussi une lettre du célèbre intendant, le marquis de Tourny, « à messieurs

1. Voici les dernières lignes de l'enthousiaste rédacteur du *Mémoire* (p. 8) : « Que le digne rejetton du Grand Henry daigne jeter un œil favorable sur des peuples fidèles et chéris de son ayeul, sur des lieux où fut conçu le plus grand des mortels, et nos malheurs sont finis, la prospérité va renaître dans ces climats fortunés, notre commerce sera bientôt supérieur à celui de toutes les nations, et Bordeaux deviendra le magasin de l'univers. »

les maire, sous-maire et jurats de Bordeaux », du 15 septembre 1750, au sujet de ce que l'on a appelé l'affaire des farines ¹, et plusieurs lettres-patentes portant anoblissement pour notables services rendus à l'Etat, en faveur de divers négociants d'Agen, de Bayonne, surtout de Bordeaux (ce sont ces derniers qui ont fourni à M. C. le titre de sa publication) : Fénelon, Fort, Dubergier, Fouques, Saincric, Kater, Roche, Castaing, Barreyre, Maisonneuve de Casaubon, Poncet, Béhic, Roux, etc.

Dans sa seconde partie du volume, M. C. a réuni plusieurs pièces relatives à l'histoire particulière de la chambre de commerce de Bordeaux, créée le 26 mai 1705, et qui mérita cet éloge du contrôleur général Orry, qu'elle était *la plus éclairée de toutes les Compagnies de de ce genre*. Ces pièces (1721-1791) qui, selon la juste remarque de M. C., jettent la lumière sur plusieurs faits peu connus du siècle dernier, sont signées Amelot, Orry, de Moras, duc de Choiseul, duc de Praslin, abbé Morellet, de Boynes, de Sartines, de Vergennes, maréchal de Castries, maréchal duc de Mouchy, de Calonne, Chastenet-Puységur, Noailles, de La Touche, de Kergariou-Locmaria, Du Pavillon, de Jassaud, de Montbas, Barras, Estaing, Coriolis, Suffren, etc.

L'auteur, en tête de son étude si substantielle, si nouvelle et qui, ne l'oublions pas, est enrichie de notes fort dignes d'attention ², exprime des plaintes et des vœux trop légitimes pour que tous les lecteurs ne s'y associent pas. Il constate (p. 3) que les archives de l'ancienne amirauté de Guyenne « dont le siège principal était à Bordeaux, et dont la juridiction s'étendait sur toute la côte baignée par l'Océan, depuis les villes de Hendaye et de Saint-Jean de Luz jusques et y compris la Saintonge », sont « déposées sans ordre, sans soin, sans classement, dans une salle quelconque du greffe du tribunal de commerce de Bordeaux, absolument inabordables. Non seulement il n'est pas permis de les consulter, mais il est même défendu d'en solliciter la communication. C'est un trésor, caché à tous, que l'on tient à transmettre dans toute sa virginité aux générations futures. » Si ces précieuses liasses étaient cédées à la chambre de commerce de Bordeaux et devenaient le noyau d'archives qui seraient annexées à la belle bibliothèque de cette compagnie, com-

1. M. Henri Barckhausen, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux et correspondant de l'Institut, nous promet depuis longtemps une étude développée sur l'éminent administrateur. Puisse-t-il la mettre bientôt en nos impatientes mains !

2. Mentionnons particulièrement une note (p. 68) sur le comte François Cabarrus, né à Bayonne le 15 octobre 1752, mort à Séville le 27 avril 1810, d'après tous les recueils biographiques (y compris le *Dictionnaire historique de la France*), et en décembre 1815, suivant le *Moniteur universel*, qui rapporte une lettre datée de Tolose le 3 janvier 1816, contenant des détails intéressants sur les derniers moments du grand financier. » D'autres notes renferment des extraits de documents émanant du ministre de la marine, Moras (p. 18), de Tourny (p. 42-58), de Beaujon (p. 48), du contrôleur général Desmarets (p. 54), du comte de Saint-Florentin (p. 63), de l'intendant Esmangart (p. 73), de l'abbé de Polignac (p. 78), de Lafayette (p. 95), etc.

bien serait facilitée la tâche de celui qui voudrait compléter la remarquable esquisse de M. Communay !

T. DE L.

420. — Camille DREYFUS. *L'Évolution des mondes et des Sociétés*. (Biblioth. scient. internationale, vol. LXI). Paris, Alcan, 1888, 338 p. in-8. 6 fr.

Ceux qui ont un peu lu la *Nation* ou l'*Officiel* savent que la caractéristique de M. Camille Dreyfus est une certaine fantaisie un peu rêveuse, une certaine confiance généreuse dans la bonté des choses et des hommes, une certaine ardeur de tendresse pour tout ce qui est vie, vérité et progrès, ou pour tout ce qui lui paraît être tel. C'est un imaginaire exact, comme Quinet, qu'il cite et qu'il aime. Ce sont là des qualités aimables et séduisantes, et qui communiquent quelque chose de leur charme à la confession philosophique et scientifique qu'il nous donne aujourd'hui. — Est-ce bien « philosophique » qu'il faut dire, et les philosophes n'auraient-ils pas toutes prêtes certaines questions de principe et de méthode restées sans réponse dans cette synthèse rapide, dont s'accommoderait volontiers mainte philosophie ? Et est-ce bien « scientifique » qu'il faut dire, et les savants n'auraient-ils pas bientôt fait d'insinuer quelques points d'interrogation perturbateurs dans la paisible continuité de l'évolution qu'il nous retrace ? M. Dreyfus connaît-il un savant qui doute aussi peu que lui de l'entière validité de l'hypothèse de Laplace ? En connaît-il deux qui soient aujourd'hui d'accord sur l'idée de la fin des mondes, et sur la doctrine de l'entropie ? En connaît-il beaucoup qui reconnaissent une valeur démonstrative à l'hypothèse actuelle des états primitifs et du refroidissement graduel de la terre ? Ignore-t-il les efforts héroïques tentés par les chimistes pour donner seulement un air de vraisemblance à la série des combinaisons chimiques qui durent historiquement précéder et préparer l'apparition du protoplasma vivant ? Ignore-t-il encore que de jour en jour une plus prudente réserve est de mise lorsque l'on traite du parallélisme de l'embryogénie et de l'évolution phylogénique ? Et ainsi à chaque étape de l'évolution, à chaque progrès nouveau de la synthèse. Toutes ces choses, je ne prétends pas qu'il eût dû leur faire une place dans son livre, qu'elles eussent rendu impossible. Mais il en est d'autres que je m'étonne davantage de n'y point voir. J'aurai cru qu'un homme politique aux idées nettes et décidées ne pouvait pas conduire jusqu'à l'heure actuelle l'évolution politique et sociale sans laisser entrevoir, ne fût-ce que sous forme de conclusion hypothétique et conjecturale, ce qu'il considère comme étant la tâche de demain, et ce qu'il attend de l'avenir. Je ne pense pas que l'organisation actuelle de la famille et de la société réalise pleinement l'idéal de M. Dreyfus, et la conclusion à

demi et très vaguement collectiviste du chapitre relatif à la propriété est à peine une indication, qui ne suffira à personne ¹.

Je ne voudrais pas, en terminant, contrarier M. Dreyfus ; mais pour-quoi donc écrit-il dans sa Préface (p. vii-viii) : « L'homme qui....., aux heures où la lutte fatigue, cherche à se reposer et à se retremper au commerce des grands esprits, celui-là me lira..... » ? Sans doute ce qu'il dit n'est pas ce qu'il veut dire, mais je voudrais qu'il ne l'eût point dit si mal. La malice des hommes est si grande !

Lucien HERR.

421. — *Impressions de théâtre*, par Jules LEMAITRE ; 2^e série. Paris, Lecène et Oudin, 1888, 1 vol. in-12 de 392 pp. 3 fr. 60.

Il est à peine utile d'ajouter un post-scriptum à l'article publié récemment ici sur la première série des *Impressions de théâtre*. Non que M. Lemaître se répète : ce volume est plus varié peut-être encore que le précédent. Voici le feuilleton parodie (*Une conférence de Sarcey*), le feuilleton compte-rendu, aimablement cruel (*A l'Académie, au Conservatoire*), le feuilleton récit et causerie parisienne (*Pantomime, Physique amusante, Cafés-concerts, Foire de Neuilly*) le feuilleton hypothèse (lisez la fine analyse conjecturale sur la retraite et le « sacrifice » de Racine après *Phèdre*), le feuilleton étude tantôt sur la pièce même (Voltaire précurseur du mélodrame, Ponsard et son théâtre mi-héroïque, mi-bourgeois), tantôt et plus souvent, sur l'œuvre générale de l'écrivain à propos de la pièce (Marivaux romancier, Musset poète lyrique). Que sais-je encore ? tous les cadres, tous les tons, tous les vêtements sont pris et quittés tour à tour. C'est le maître Jacques du feuilleton.

Seulement, la part des études très contemporaines est ici bien large, et nous n'introduirons pas au « Chat Noir » les lecteurs de la *Revue critique*. Puis, si les formes varient, si M. L. est le plus amusant monstre de lanterne magique, il reste bien particulier, ce *moi* tout ensemble ému et sceptique, sincère et coquet, ce *moi* aux fuites savantes, ce *moi* d'un Parisien qui se souviendrait d'Athènes, qui ne consentirait jamais à passer pour dupe, mais ne renoncerait pas volontiers à se duper lui-même. Le Parisien dit : « Qu'est-ce que Voltaire tragique ? Eschyle perfectionné par Ponson du Terrail. Qu'est-ce qu'Alexandre Dumas fils ? Un prophète d'Israël qui fait des mots, Jérémie boulevardier. » Mais l'Athénien ajoute aussitôt : « Ce Dumas pourrait bien n'être que le « misogyne » Euripide habillé par un tailleur moderne. Ses raisonneurs souvent bien froids, ses hommes forts, souvent si faibles, je les reconnais : c'est le dernier souvenir qui nous reste du chœur anti-

1. M. Dr. veut-il quelques preuves de la scrupuleuse attention avec laquelle son livre se fait lire ? P. 177, il faut *ῥως* ou *ῥός*, mais non *ῥως* ; *καὶνός* et non *καίνος* ; p. 136, la première lettre de la première ligne à partir du bas et la première lettre de la quatrième ont échangé leurs places ; p. 264, en haut, *jungebat* ; p. 278, *écrire* cognats, et non cagnats ; p. 285, Viollet, et non Violet.

que. » — « Ne me parlez pas de l'*Horace* cornélien, s'écrie le feuilletoniste on ne peut plus moderne. M. Sardou a fait une œuvre autrement forte en écrivant *Patrie*. » Mais l'homme qui sait, qui juge et qui sent, tout en goûtant beaucoup Marivaux, avoue que sa fantaisie est peu de chose près de celle de Shakspeare.

Ces perpétuelles comparaisons en sens divers, ces excursions de bas en haut et de haut en bas éclairent le présent et le passé l'un par l'autre. Ainsi nous nous acheminons vers cet état paisible de l'esprit affranchi de toute superstition littéraire; ainsi nous découvrons de nouvelles raisons d'admirer ou de critiquer, c'est-à-dire de nouvelles sources de jouissances. Mais la jouissance la plus délicate, c'est celle qu'on trouve dans le spectacle de ces petites perfidies enveloppées de candeur. M. L. avouera, par exemple, qu'il a outré la vérité, mais il se hâtera de dire : « Qu'importe, puisque je l'avoue. » (p. 20). Cela importe beaucoup, car il est bien tard pour prévenir votre lecteur devenu votre complice.

F. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 août 1888.

M. Édouard, professeur au lycée Henri IV, propose une nouvelle interprétation d'une très ancienne inscription latine, gravée sur une lame de bronze, qui appartient au prince G. Torlonia. Cette inscription, trouvée en 1877 dans le lac Fucin, n'a pas encore été expliquée d'une façon satisfaisante. Selon M. Édouard, il faudrait la lire et la traduire ainsi :

CAISO CANTOVIVS A DRV(entiad) CLANO(m) CEIP(it)
APVR FINEM E(xtremom) SALICON. — EN VRBID
CASONTONIO(s) SOCIEQVE DONOM ATOLER(ont) PACTI
A(iris) PRO LECIO NIBVS M(ile) A(seis) ET SES(centos)

« Césion Contovivus prit, par le côté qui regarde la Durance, Glanum, à l'extrémité du territoire des Salices. — Dans la ville, Casantonios et ses compagnons apportèrent comme récompense (à Cantovivus), sur la somme promise en présence des légions, 1,600 as. »

Cantovivus, pense M. Édouard, était un soldat marse au service de Rome; il faisait partie du détachement de trois cents cavaliers que Scipion envoya en reconnaissance le long du Rhône, à l'époque où Annibal passa ce fleuve, c'est-à-dire en 218 avant notre ère. Glanum est aujourd'hui Saint-Rémy, près du confluent du Rhône et de la Durance; cette ville appartenait aux Salices ou Salyes, peuple gaulois ennemi de la cité grecque de Marseille, et Casantonios et ses compagnons appartenaient sans doute à cette dernière cité.

MM. Boissier, Héron de Villefosse et Deloche estiment que l'explication de M. Édouard fait une trop large part à l'hypothèse et ne peut être acceptée.

M. Héron de Villefosse communique :

1° De la part de M. Berthomieu, conservateur du musée de Narbonne, la copie d'une inscription milliaire, trouvée entre Narbonne et Carcassonne, qui porte le nom de l'empereur gaulois Tétricus;

2° De la part de M. de la Martinière, les estampages de douze inscriptions découvertes au Maroc, dans les ruines de la cité romaine de Volubilis;

3° De la part de M. l'abbé Le Louët, les copies de deux inscriptions trouvées à Rome, dans les ruines de l'ancienne basilique de Saint-Valentin, en dehors de la porte du Peuple.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Pavet de Courteille : CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéologie orientale*, fascicule IV.

Séance du 24 août 1888.

M. Clermont-Ganneau, correspondant de l'Académie, adresse au président deux lettres. Dans la première, il étudie l'un des carreaux de terre cuite découverts en Tunisie, qui ont fait à l'Académie, il y a quelques mois, l'objet d'une communication de M. de la Blanchère : il pense que le sujet représenté sur ce petit monument est *Pégase soigné par les nymphes ou naïades* ; c'est un motif assez fréquemment traité par l'art antique. Dans l'autre lettre, il complète la lecture d'une inscription française de Saint-Jean d'Acre, du ^{xiii}^e siècle, qu'il avait signalée dans une lettre précédente. On reconnaît dans cette inscription, à côté du nom de Hugues Revel, grand-maître des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, celui de Josseume Destornel, commandeur du même ordre.

MM. Alfred Croiset et Anatole de Barthélemy sont élus membres de la commission chargée de vérifier les comptes de l'Académie.

M. Anatole de Barthélemy continue la lecture du mémoire de M. Louis Blancard, intitulé : *Un millarès inédit d'Arcadius ; étude sur les millarès de Constantin et d'Arcadius*. Le millarès est une monnaie créée par Constantin. A l'origine, elle était de mille téronces et représentait le sixième du sou d'or. Plus tard, la valeur en fut altérée. Au moyen âge, on en vint à donner ce nom à des pièces byzantines ou musulmanes qui n'avaient plus aucun rapport avec le millarès primitif.

M. Maurice Croiset lit un mémoire sur la valeur dramatique des seconds rôles dans le théâtre d'Eschyle. D'après Aristote, ce fut Eschyle qui introduisit sur la scène grecque le rôle du second acteur ou deutéragoniste. M. Maurice Croiset montre, par la comparaison des diverses pièces subsistantes du poète, qu'il donna, à mesure qu'il avança en âge, de plus en plus d'importance à ce rôle.

MM. Jules Girard et H. Weil sont chargés d'examiner le mémoire de M. Maurice Croiset, en vue de l'insertion dans le recueil des *Mémoires présentés par divers savants*.

M. Salomon Reinach communique une étude sur les antiquités découvertes par lui au théâtre de Délos en 1882. Il signale particulièrement :

1^o Une dédicace à Dionysos et aux muses, faites par un poète dramatique athénien, Dionysios, fils de Démétrios, qui avait remporté le prix au concours des tragédies et des drames satiriques.

2^o Une collection de dessins à la pointe, dus aux spectateurs qui fréquentaient le théâtre et exécutés avec une perfection des plus remarquables.

Séance du 31 août 1888.

M. Deloche donne une seconde lecture de son mémoire intitulé : *la Procession de la Lunade et les Feux de la Saint-Jean à Tulle en Bas-Limousin*.

M. Oppert communique une note sur la fixation du point de départ de l'ère des Arsacides. Un texte déchiffré par M. Oppert mentionne une éclipse de lune au mois de Nisan ou mars de l'an 232 d'Arsace, à minuit ; c'est celle que nos tables astronomiques marquent au 23 mars de l'an 24 avant notre ère, à 21 h. 18 m., temps de Greenwich. Par suite, le point de départ de l'ère d'Arsace peut être fixé à mars 255 avant notre ère.

Ouvrage présenté par M. de Boislisle : FORTIN DE LA HOGUETTE (Philippe), *Lettres inédites* publiées et annotées, pour la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40

— 1 octobre —

1888

Sommaire : 422. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, *L'Inde anglaise*. — 423. LERUWEN et DA COSTA, *Grammaire de la langue d'Homère*, trad. par KEELHOFF. — 424. E. DE STERN, *Les Helléniques de Xénophon*. — 425. Plaute, *Aulularia*, p. p. BLANCHARD. — 426. ESPAGNOLLE, *L'origine du français*, II. — 427. GASTÉ, *Les serments de Strasbourg*. — 428. WIEGAND, *La bataille d'Argentorat*. — 429. ULMANN, *Maximilien et la papauté*. — 430. DE NOLHAC, *Les correspondants d'Alde Manuce*. — 431. HABASQUE, *Comment Agen mangeait au xvi^e siècle*. — 432. GACHON, *Les Etats de Languedoc et l'édit de Béziérs*. — 433. BRÜCKNER, *Comment la Russie devint européenne*. — 434. *Œuvres et correspondances inédites de d'Alembert*, p. p. Ch. HENRY. — 435. CONSTANTINIDIS, *Coutchouc Mechmet ou 1821 en Chypre*. — 436. GREEN, *Histoire du peuple anglais*, p. p. Aug. et G. MONOD. — 437. G. MONOD, *Bibliographie de l'histoire de France*. — 438. BRUCHMANN, *Etudes psychologiques de linguistique*. — *Chronique*. — *Académie des Inscriptions*.

422. — J. BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE. *L'Inde anglaise*. Son état actuel. Son avenir, précédée d'une introduction sur l'Angleterre et la Russie. Paris, librairie académique Didier, 1887, pp. 484, in-8.

Ce livre répondrait mieux à son titre, s'il était intitulé : *Etudes sur l'Inde anglaise*. Ce n'est pas que les divers morceaux dont il est composé, manquent d'une certaine unité de dessein. On y sent au contraire, d'un bout à l'autre, la même main et la même pensée, la même inspiration surtout, procédant des sentiments les plus généreux, d'une vive admiration et d'un amour profond pour tout ce qui est grand, juste et bon. C'est éminemment un livre de bonne foi et l'œuvre d'un homme de bien. Mais il n'en porte pas moins la marque de son origine et les diverses parties gagnent à être appréciées séparément. Ecrits pour le *Journal des Savants* à diverses dates de 1867 à 1886, et à propos d'ouvrages de nature et de portée bien différentes, ces morceaux n'ont pas été mis au courant pour une date commune, et il leur est resté aussi un certain défaut de proportion. C'est ainsi que l'auteur, à la suite de M. Garcin de Tassy, descend parfois jusqu'à de menus détails, tandis que des portions entières et très importantes de son sujet sont omises ou à peine effleurées. C'est ainsi encore que, dans la dernière section, nous avons 70 pages, presque le cinquième du livre, consacrées au récit de l'abolition des sacrifices humains chez les Khonds, un épisode assurément très intéressant, mais un simple épisode après tout de ce vaste ensemble, l'Inde britannique.

Le premier morceau, la description de l'Inde actuelle et de son gouvernement, est la partie du livre la plus nourrie de faits et aussi la mieux

tenue au courant, bien que les documents mis en œuvre, remontent en réalité à l'année 1883. C'est un excellent résumé de ce régime à la fois si compliqué et si pratique, l'opposé en tout de ce que nous-mêmes essayons et obtenons ailleurs. La leçon, toutefois, eût été encore plus efficace, si l'appréciation de l'auteur, notamment dans la partie rétrospective, eût été moins uniformément optimiste. Les documents officiels anglais, surtout quand ils sont de la nature de ceux qui ont été consultés ici, des rapports parlementaires sur des affaires exclusivement britanniques, méritent en général une confiance exceptionnelle. Ce n'en sont pas moins des pièces officielles, où sont laissées dans l'ombre, le plus possible, ces vérités qu'on n'aime pas se dire à soi-même. Si l'auteur, en exposant par exemple le budget indien, avait bien voulu analyser les origines de ce budget, celles notamment de la dette et, tout particulièrement, de la dette du Bengale, il eût été certainement amené à ajouter quelques touches plus sévères à son tableau.

Le deuxième article, qui traite de la vie intellectuelle et de la question des langues dans l'Inde du Nord, est beaucoup plus *out of date*. D'abord, parce qu'il remonte à 1875 et, ensuite, parce que le guide que suit ici M. Barthélemy-Saint Hilaire, M. Garcin de Tassy, si admirablement informé d'ailleurs, avait à cet égard une manière de voir un peu particulière. Dès ce temps, son enthousiasme exclusif pour l'Ourodou ne correspondait plus exactement à la réalité des choses. A plus forte raison n'est-ce plus ainsi que se pose actuellement, dans l'Inde du Nord, la question des *vernaculars*, ni dans l'école, ni dans la presse, ni dans les bureaux du gouvernement. Quant à l'Inde du Sud, l'auteur n'y a pas touché.

Le troisième article, intitulé « les mœurs indigènes », est un résumé intéressant et instructif de l'histoire littéraire et religieuse de l'Inde, avec référence spéciale au récent ouvrage de M. Monier Williams, *Religious Thought and Life in India*. Quant au quatrième, on a déjà vu qu'il a pour sujet l'abolition du sacrifice des *Mérialhs* chez les Khonds des forêts d'Orissa¹.

1. Je ne comprends pas bien la note de p. 446. Veut-elle dire simplement que les hindous civilisés n'ont pas pratiqué le sacrifice humain et l'infanticide comme les Khonds, c'est-à-dire au même degré et d'une façon identique? Dans ce cas, elle était parfaitement inutile. Doit-elle, au contraire, nier l'existence de ces deux coutumes dans l'Inde brahmanique? Dans ce cas, elle est bien risquée. La légende de Hariscandra n'est pas un fait isolé; elle est doublée, dans le rituel, des prescriptions relatives au *purushamedha* et, si celles-ci peuvent être à bon droit suspectées, on ne se débarrassera pas aisément des nombreuses traditions de victimes humaines immolées pour assurer la solidité d'une bâtisse ou d'une levée d'étang; moins aisément encore des exemples contemporains que nous avons de sacrifices humains dans diverses contrées de l'Inde et jusqu'aux portes de Calcutta. Quant à la suppression des filles, déjà mentionnée dans les écrits védiques, on sait qu'elle était pratiquée largement, qu'elle l'est peut-être encore, parmi la noblesse sikhe et rajpoute. Les Sirdars du Penjab, encore récemment, avaient des fils parfois par douzaines; mais rarement plus d'une ou deux filles. Les brâhmanes eux-mêmes n'étaient pas restés

J'ai déjà rendu hommage aux sentiments élevés, à la généreuse et sereine bienveillance que respirent ces études. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles sont faites en général avec soin. On regrettera pourtant que l'auteur n'ait pas, à l'aide de notes plus copieuses, mis au courant les parties où le texte était en retard. Ainsi, bien qu'il soit question à deux reprises et chaque fois assez longuement, du Brahmasamâj, il n'est pas dit un mot des singuliers écarts de doctrine et de conduite qui ont marqué les dernières années de Keshab Candr Sen et amené la décomposition de son église. Quelle leçon pourtant dans ces faits pour qui veut comprendre le présent de l'Inde et entrevoir quelque chose de son avenir ! On désirerait aussi parfois une appréciation plus fine et plus pénétrante, s'arrêtant moins à la surface des choses et en saisissant mieux la juste nuance. Enfin on y voudrait moins de menues inexactitudes. Dès 1885, les *Darçanas* étaient tous publiés (p. 328). Madras n'a été ni la première, ni la seule province à répondre à l'appel du gouvernement pour dresser l'inventaire des manuscrits (p. 314), et le catalogue de M. Gustave Oppert (dont un second volume a paru en 1885) a été devancé par des publications semblables à Bombay, dans les N.-W. Provinces et au Bengale. Les *Indische Studien* ont 17 volumes et non 22 (p. 343). Les noms propres sont trop souvent estropiés : Jules Muir pour John Muir (p. 301), Bourdvar pour Bourdvan (p. 283), Bimbârka pour Nimbârka (p. 348), *Madhvâchrâya* pour *Madhvâchârya* (ibidem), *Sindh* pour *Sindhia* ou plutôt les *états de Sindhia* (p. 397). Pourquoi créer des expressions telles que *l'Hyderabad*, *le Manipoura*, *le Travancore*, *le Bhopal*, *le Tipperah* (ibidem et p. 105), qui ne sont pas même anglaises, ou enrichir notre langue de dénominations contraires à toute analogie, comme le *Birman* pour la Birmanie (p. 99) ? On connaît des tribus Bhiles, un territoire Bhil, une Bhil Agency ; on ne sait pas ce que c'est que *le Bhil* (p. 105). De même on chercherait vainement sur la carte ou dans la nomenclature administrative le *Mahârâshtra* de p. 397. S'agit-il de l'état de Baroda ou de celui de Kolhapura avec les petites principautés mahrattes qui l'avoisinent ?¹ Mais ce sont là des taches légères, qui n'empêcheront pas les aperçus justes, les notions saines et utiles dont le livre abonde, de faire leur chemin.

Avant de finir, je suis obligé de dire quelques mots de l'Introduction, le morceau le plus récent du livre et celui de tous qui a l'air le plus vieux. C'est une charge à fond contre l'ambition de la Russie, comme on en faisait du temps de l'empereur Nicolas, et qui surprend de la part d'un ancien ministre des affaires étrangères. Certes, tout homme, pour

étrangers à la pratique. Autrefois, chez les brâhmanes Nâgars de Nadiad, le rapport des filles aux garçons était comme 30 à 70. Aujourd'hui, ce rapport est comme 50 à 50. Govardhanram M. Tripathi, ap. *Journ. of the Anthropolog. Soc. of Bombay*, I, 140, 1887.

1. La transcription aurait aussi pu être mieux revue. L'auteur met un *n* cérébral à *Darçana*, où il n'en faut pas. Ailleurs, où il en faudrait un, il le supprime : *Moundaka*, *Aranyaka*, etc. (p. 327).

peu qu'il soit instruit, sera d'accord avec M.-B. S. H. pour admirer la grandeur incomparable de l'œuvre poursuivie dans l'Inde par l'Angleterre, et pour en souhaiter ardemment la durée et la pleine réussite. Ce serait un malheur et une honte pour l'humanité entière, si cette magnifique expérience venait à être brutalement interrompue. Mais faut-il pour cela voir les choses autrement qu'elles ne sont au temps actuel? M. Barthélemy-Saint Hilaire nous montre la Russie menaçant à la fois Constantinople, Smyrne, Alexandrie, Bagdad et Calcutta, les bouches des Dardanelles, du Nil, de l'Euphrate et du Gange. Est-ce là vraiment la situation présente en Europe et en Asie? Pour l'Asie, on sait quelle est la puissance qui domine à Hérat, sous prétexte d'en assurer l'indépendance. Pour l'Europe, on n'a qu'à se demander qui a recueilli les fruits de la dernière guerre, du vainqueur ou d'un tiers qui n'y a pas dépensé un soldat ni un écu. Dans cette vision où l'on nous fait voir le vieux monde s'effondrant sous les coups de la Russie, l'empire allemand n'est pas même nommé. Je ne dis pas que l'auteur n'y ait pas pensé. Il ne sait que trop combien nous sommes les premiers intéressés au maintien du *statu quo* et de quels malheurs nous serions menacés, s'il venait à être rompu. Mais que n'adresse-t-il pas aussi et surtout ses conseils à l'Angleterre? Car c'est bien elle qui tient le sort de son empire indien et du monde civilisé en ses mains. Visiblement elle est inquiète et nerveuse. Elle a déjà commis bien des fautes en Asie¹, et on dirait que son mauvais génie la pousse à en commettre de plus grandes en Europe. C'est là qu'elle espère frapper sa rivale et que, se rappelant d'autres temps où pareil jeu lui a réussi, elle cherche des alliés qui voudront bien faire son œuvre. Qu'elle cède à la tentation, qu'elle réussisse, en infligeant à la Russie une humiliation décisive en Occident, à la rejeter en Asie, et ses alliés d'aujourd'hui se chargeront, à la première occasion, de lui apprendre ce qu'elle y aura gagné. C'est alors, et alors seulement, qu'elle fera bien de blinder les passes qui mènent à Peshawar et à l'Indus.

A. BARTH.

423. Dr. J. van LEEUWEN, j^r, et M. B. MENDES DA COSTA. *Grammaire de la langue d'Homère*, traduit du néerlandais par J. Keelhoff, dr. phil. Mons, H. Manceaux et Paris, Ch. Delagrave, 1887, 198 pages in-8.

La grammaire de la langue d'Homère, de MM. Van Leeuwen et Mendes da Costa, est employée en Hollande dans les gymnases, pour lesquels elle a été spécialement écrite. En la traduisant, M. Keelhoff l'a augmentée de quelques notes, pour qu'elle pût servir aussi à l'enseigne-

1. La seule mesure de défense vraiment efficace prise par l'Angleterre dans ces dernières années, a été l'occupation définitive récente de Quetta, qui lui assure la possession du plateau de Candahar. Le reste n'est qu'une série d'inutiles provocations.

ment supérieur. De plus, depuis la publication de l'ouvrage original, en septembre 1883, jusqu'à la traduction de M. K., la littérature homérique s'est enrichie de plusieurs ouvrages importants, dont les résultats ont pu être utilisés dans une large mesure par le traducteur. Sous sa forme actuelle, cette grammaire représente donc assez exactement l'état où en sont maintenant les multiples questions relatives à la langue d'Homère.

L'introduction, un peu écourtée, traite de l'origine des poésies homériques, du texte et de la versification. Cette dernière division, en particulier, est insuffisante. Le corps même de l'ouvrage se divise en quatre chapitres, traitant successivement de la phonétique, des noms, des verbes, des particules. Un appendice donne enfin le texte du premier livre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, plus une bibliographie, qui va des Prolégomènes de Wolff, jusqu'aux plus récentes publications.

Le chapitre consacré à la phonétique ne nous paraît pas très heureux ; c'est, en somme, une série d'observations, justes en elles-mêmes, mais dont la place naturelle eût été plutôt dans d'autres subdivisions. Par exemple, le § 5, qui traite en détail de la « règle de position », dépend de la métrique plutôt que de la phonétique.

Dans le chapitre des noms, nous trouvons à la fois la morphologie et la syntaxe. L'étude des cas précède le tableau des déclinaisons. Pour ces dernières, les auteurs prennent comme point de départ les formes attiques, en s'attachant surtout à marquer les différences qu'offre le dialecte d'Homère par rapport à l'attique. Dans le chapitre des verbes, même plan. Quelques remarques de syntaxe sur l'emploi des modes et des temps, classées sous la rubrique : généralités, précèdent l'étude des désinences personnelles et la formation des temps. Dans l'un et l'autre chapitre, la traduction a constamment fait usage du mot « radical ». Cette expression étant complètement abandonnée par les grammairiens, il aurait dû lui substituer celle de « thème », seule usitée maintenant. D'ailleurs, nous lisons, page 101, le titre : Radicaux en — ι, — υ, — ω, et, page 103, le titre : Thèmes en — α, — ε, — ο. Pourquoi cette double désignation ?

Le § 23, un des plus longs de l'ouvrage (p. 101 à 134), offre un réel intérêt, en ce qu'il donne une liste de plus de 200 verbes, classés méthodiquement d'après les particularités que présente la formation de leurs temps. Un court chapitre sur les particules, prépositions, adverbes et conjonctions, termine la partie grammaticale du livre.

En Allemagne, de tels ouvrages sont nombreux, et les élèves des gymnases n'ont que l'embarras du choix. Un livre de cette nature manquait encore, sauf erreur, en français. C'est à ce titre que la tentative de M. Keelhoff est intéressante et que son travail peut rendre des services.

Emile BAUDAT.

424. — STERN (Dr E. von), *Xenophons Hellenika und die böotische Geschichtsüberlieferung*. Dorpat, 1887, in-8, 71 p.

La *Revue* a rendu compte naguère (3 août 1885) d'un livre de M. E. von Stern, intitulé *Histoire de l'hégémonie lacédémonienne et de l'hégémonie thébaine depuis la Paix du Roi jusqu'à la bataille de Mantinée*. L'auteur se prononçait déjà dans cette étude en faveur de Xénophon, contre l'autorité de Plutarque et de Diodore. Il s'attache aujourd'hui à justifier cette opinion, en recherchant les sources des deux versions en présence, en montrant surtout la pensée maîtresse qui lui paraît avoir inspiré Xénophon dans la composition de la seconde moitié des *Helléniques*.

Voici en quelques mots sa thèse : on sait que le ch. 2 du livre V des *Helléniques* marque, dans le plan général de cette histoire, une division essentielle ; on s'accorde même à admettre que la seconde partie de cet ouvrage (l. V-VII) a dû être écrite par Xénophon assez longtemps après la première, et l'on y reconnaît généralement, plus que dans les livres précédents, tous les défauts de l'historien : c'est là qu'éclatent surtout, dit-on, sa partialité pour Sparte, sa malveillance à l'égard de Pélopidas, d'Épaminondas et de Thèbes, son manque de sens historique. M. E. von St. n'accepte pas ces reproches : pour lui, cette partialité apparente s'explique par ce fait, que Xénophon réfute une tradition béotienne. Cette tradition, en tout favorable aux patriotes thébains, dut se développer dans les années qui suivirent la première rédaction des *Helléniques* (jusqu'au livre V), et c'est pour y répondre, pour en corriger les erreurs ou les mensonges, que l'historien se remit à écrire. Mais dès lors il n'avait plus à rappeler des faits connus, et voilà pourquoi il insiste fort peu sur les grands événements de l'hégémonie thébaine. D'ailleurs, quand il touche à ces événements, il rapporte des témoignages d'une incontestable valeur ; dans le récit de l'affranchissement de Thèbes, par exemple, le meurtre des Polémarques ressemble bien plutôt à une ruse qu'à un acte héroïque ; mais n'est-ce pas là même ce qui trahit la vérité ? M. E. von St. recherche alors les auteurs que Xénophon a voulu réfuter ; ce sont ceux-là mêmes que Plutarque a suivis dans son traité *Δαμνόντων Σωκράτους* ; ils sont cités dans Diodore, et se nomment Anaxis et Dionysodoros.

M. E. von St. ne prétend pas démontrer sa thèse d'une manière rigoureuse ; il sera content si la critique en reconnaît seulement la vraisemblance (p. 71). C'est peut-être encore beaucoup demander, au moins en ce qui regarde l'hypothèse fondamentale. Dans le détail, nous accorderons volontiers à M. E. von St. que le témoignage de Xénophon doit être préféré à tel ou tel autre de Diodore ou de Plutarque ; mais nous ne voyons pas de raison décisive pour admettre que la seconde partie des *Helléniques* soit une réfutation des *historiens de cour* (Hofhistoriker) Anaxis et Dionysodoros. Toute cette hypothèse repose sur une seule allusion, un seul texte, qu'il nous suffira de citer, pour montrer

l'abus qu'en fait l'auteur : οἱ μὲν δὴ οὕτω λέγουσιν αὐτοὺς ἀποθανεῖν, οἱ δὲ ὡς κωμαστάς εἰσελθόντας τοὺς ἀμφὶ Μέλωνα ἀποκτεῖναι τοὺς πολέμαρχους (V, 4, 7). M. E. von Stern a beau rappeler l'usage des historiens anciens, qui discutent volontiers avec leurs adversaires sans les nommer. Quand Hérodote combat une opinion d'Hécatéé, ou quand Thucydide prend à parti Hérodote, personne ne méconnaît dans ces passages le ton d'une critique peu bienveillante ; rien de pareil ne nous frappe dans la phrase de Xénophon.

Am. HAUETTE.

425. — Alexandre BLANCHARD. **T. Maecii Plauti Aulularia**, texte latin, publié d'après les travaux les plus récents, avec un commentaire critique et explicatif, et une introduction. Paris, Klincksieck, 1888, xii-82 pp. in-8.

Le titre de cette édition annonce qu'elle est destinée aux philologues, c'est-à-dire, — en France, — aux étudiants des Facultés et aux professeurs. Il est peu probable qu'ils en soient satisfaits, car ils n'y trouveront pas ce qu'ils y chercheront. Le commentaire et l'introduction sont beaucoup trop sobres, si sobres que l'édition Benoist, pourtant publiée en vue de l'enseignement secondaire, fournit autant et souvent plus de renseignements. M. Blanchard a divisé son commentaire en deux parties ; *Notes relatives à la constitution du texte, à la Métrique et à la Prosodie* et *Notes explicatives*. Celles-ci sont rares et très brèves ; celles-là sont en réalité bornées à la métrique et consistent surtout dans l'indication des longues abrégées par la brève précédente ¹. La critique du texte est complètement absente : il est difficile de considérer comme *notes critiques* des indications du genre de celle-ci : « vers altéré » (p. 4) ; « passage très altéré » (p. 17) ; « le vers n'est pas sûr » (p. 22), etc. L'introduction est rédigée avec la même parcimonie de détails : elle contient en deux pages des indications sur le nom et le sujet de la pièce, l'état du texte, la date de la composition et les manuscrits ². Il eût mieux valu

1. Ces notes sont en général fort exactes. Cependant, p. 21, v. 20 : *zamia* ne vient pas de *Ζαμία*, mais comme un grand nombre de mots latins d'emprunt grec, du dorien *Ζαμία* (cf. *polypus* du v. suiv., *machina*, etc.) : p. 23, v. 36, cf. Cic., *de signis*, § 127 et la note de l'éd. de M. Thomas ; rapprocher *ludos facere* + acc. (p. 27, 76) de *haud falsa sum* + prop. infin. (p. 14, 4.) Je ne sais pourquoi les « vers de Reiz » indiqués nettement dans l'introduction, p. vii, dern. l., sont mentionnés d'une manière si vague dans le commentaire, pp. 15 et 42 : un développement à leur sujet aurait remplacé à propos l'exposé des lois de l'abrégement. P. 50, v. 34, *linarius* avec raison contre Benoist et les anciens éditeurs ; mais une note sur ce mot rare était nécessaire ; on peut ajouter à l'inscr. citée par Gœtz : Jullian, *Inscr. de Bordeaux*, n. 77. Parmi les notes que leur brièveté rendra inutiles pour un grand nombre de lecteurs, je citerai les notes de prosodie de la p. 6, v. 13 *ei* ; de la p. 47, v. 9 *ego*.

2. Un renvoi au premier fascicule de la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain était indispensable : l'étude d'un page au moins des principaux manuscrits d'un auteur est une initiation très désirable, sinon nécessaire. Ce renvoi aurait épargné à M. B. lui-même le désagrément de reproduire les erreurs ordinaires en l'espèce : B est du x^e siècle, non du xi^e siècle ; D, du commencement du xi^e siècle, non du xii^e siècle, et E dont M. B. n'indique pas la date, de la fin du xii^e siècle.

développer ces considérations que de reproduire dans les cinq pages suivantes un chapitre de la *Métrique* de M. Havet. C'est bien trop de papier perdu, tout le monde ayant en main cet excellent manuel.

Pour la constitution du texte, M. B. avertit laconiquement (p. xii), qu'il s'est tenu « le plus près possible des manuscrits ». C'est trop de prudence et aussi de modestie. Car le texte qu'il publie est le résultat d'un travail personnel. M. B. a su profiter de l'édition Goetz sans s'y asservir. Ainsi il reprend le texte des manuscrits p. 11, v. 9, *mihi ego*; p. 17, v. 42 *fortuitu*; p. 18, v. 47 *eburata*; p. 31, v. 14 *domi*; p. 45, v. 28 *iussero*, v. 29 *uti*. Cependant la méthode de M. B. n'est pas encore très sûre d'elle-même. En bien des cas, le texte des manuscrits est abandonné à tort, notamment p. 15, pour la distribution des vers 15 à 31; p. 29, v. 4 *nuptum huic*; p. 30, pour l'ensemble du v. 12; p. 44, 10 *me aequom*.

Sous ces réserves, l'édition de M. Blanchard rendra des services en offrant aux lecteurs français un texte en progrès sur celui de Benoist.

Paul LEJAY.

426. — *L'origine du français*, par M. l'abbé ESPAGNOLLE, du clergé de Paris. T. II, Paris, Ch. Delagrave, 1888.

Ce second volume sur l'origine du français est digne du premier¹ : il lui est même supérieur. Les Trois (M. l'abbé Espagnolle entend par là Littré, Brachet, Scheler) y sont arrangés de la belle manière; le premier (p. 321), pour expliquer les noms de « bougie, de baïonnette, d'assassin et une foule d'autres mots, a fait de vrais contes de bonnes d'enfants; Ménage était moins audacieux que lui (p. 34). On peut relever (p. 18) mille erreurs dans l'historique de ses étymologies. Son dictionnaire de l'ancienne langue française n'a-t-il pas été fait à la hâte, et comme disaient les Grecs, ἀσπρίως καὶ ἀτάκτως? » Le second, Brachet, fait lui-même ses étymologies (P. 16) et il en donne qui échappent à toute discussion (p. 20) tant elles sont étranges. Le troisième, Scheler, en forge qui sont pour le moins aussi plaisantes (p. 25) que celles de Littré et de Brachet. M. l'abbé Esp. cite de nombreux exemples de l'ignorance de « ces grands linguistes » qu'il démolit pièce par pièce. Ainsi les Trois (p. 89) étant fort embarrassés pour trouver une étymologie au mot *essieu*, ont forgé sans gêne aucune *axiculus*. « *Axiculus* est un barbarisme; mais s'il avait existé en latin, il aurait donné *axicle*, et non pas *essieu*. » Est-ce que M. l'abbé Esp. à force d'étudier le grec éolien et dorien, serait brouillé avec le latin? Il est certainement brouillé avec l'ancien français quand il cite cet exemple du *Dict.* de Godefroy :

J'estoie moine que moisson
Qu'aloue ne que pinçon,

pour prouver que les anciens Grecs devaient appeler les passereaux

1. Voir la *Revue critique* du 20 septembre 1886.

μόνοι, puisque le vieux français les nomme *mones* et *moines*. Il n'a pas vu que ce passage ne signifie rien du tout, à moins qu'on ne rétablisse *moindre* au lieu de *moine*, ce qu'a fait du reste Godefroy dans l'Errata de son V^e volume. M. l'abbé Esp. (p. 348) « reste confondu en voyant des hommes comme Diez et Littré aller chercher midi à quatorze heures pour trouver les étymologies les plus simples. » Ce n'est pas lui du moins à qui on peut faire ce reproche. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus simple, de plus naturel que de tirer *mazette* du dorien *μασός* pour *δμητός*, de *δαμάζω*, dompter? *Ménage* de *μιμνάζω*, habiter, midi de *ἡμι-δίζ*, *mie* (parcelle) de *μεῖον*, *mignon* et *menuet* de *μινυός*, petit? Les Trois ne donnent point d'étymologie à *mirliton*, qui dérive le plus naturellement du monde, selon M. l'abbé Esp. de *μυρόλωτον*, flûte, chalumeau. « Ce mot est expliqué par *λωτός* et *γλυκυκάλαιμον*. » Et l'auteur ajoute en note afin d'expliquer clairement la chose : « L'étymologie de *μυρόλωτον*, *mirliton* est *λωτός*, flûte et *μύρω*, pleurer, c'est-à-dire, flûte aux sons doux et plaintifs. » La locution à *gogo* vient de *ἀγωγός*, ruisseau, transport de marchandises, et par extension, grandes provisions, abondance; *goinfre* de *γομμηλή*, mâchoire; *flac-flac* de *φλίκα φλάκα*, parfait des verbes *φλίγω*, *φλάω* : il paraît que *φλίγω* est dorien. M. l'abbé Esp. a découvert qu'un grand nombre de verbes et de substantifs français dérivent de parfaits ou d'aoristes grecs, comme *écacher* de *κάχα*, dorien, pour *κήχα* de *κάσσω*, *écarter* de *σχάρθην* (*σκαίρω*), *éclater* de *ἐκλάσθην*, *écobuer* de *κόπα* pour *κέκοπα* (ce *κόπα* a aussi donné *escopette*), *érafler* de *ἐρραφα* (*ράπτω*), *estacade* de *ἔστακα*, *étiquette* de *ἔστιχα* (*στίζω*), *flache* de *φλάκα* qu'on a déjà vu, *gravier* de *χρίμφα*, parfait de *χρίμπτω*, lequel est d'une mirifique fécondité, car il est aussi le père de *grimper* et de *dégringoler*. Une délicieuse étymologie est celle de *frusquin*. « Ce mot vient de *φρύσκος*, dorien, pour *φρύκτος*, fève grillée. Mais comment *frusquin* qui signifie *fève grillée*, a-t-il pu prendre le sens de bien et de fortune? « Parce que les fèves et les autres légumes étaient dans les premiers temps la principale nourriture de l'homme, c'est-à-dire, son bien, sa fortune. » J'ai bien envie encore de citer *ergot* qui dérive de *ἀργος*, inutile. « En effet, remarque notre auteur, l'*ergot* paraît inutile, il est comme une partie parasite. » — *Ergo gluc*, comme dit dans Rabelais Janotus de Bragmardo.

La langue du xvi^e siècle me fournit une épithète pour qualifier dignement M. l'abbé Espagnolle : c'est un étymologiste *portentueux*.

A. DELBOULLE.

427. — *Les Serments de Strasbourg*, étude historique, critique et philosophique, par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, veuve Eug. Belin et fils. 1888, in-8 de 38 pages.

C'est vraiment une « édition revue et corrigée » que nous offre ici M. A. Gaté; désireux de donner à l'étude, qu'il a eu l'heureuse idée

d'entreprendre sur les Serments de Strasbourg, toute la perfection possible, le savant et consciencieux professeur de la Faculté des lettres de Caen a mis à profit avec le plus grand soin les critiques et les observations qui lui ont été adressées; son travail, sous sa première forme, était déjà une œuvre d'un grand mérite, il est bien près d'être irréprochable aujourd'hui¹; aussi il est appelé à rendre aux élèves de nos facultés et en particulier aux candidats à l'agrégation de grammaire, auxquels il est dédié, les plus grands services. J'ajouterai, pour compléter mon éloge, qu'une photographie des Serments, que ne donnait pas la première édition, est jointe à celle-ci; mais était-il bien nécessaire d'y laisser la traduction si peu utile de ces Serments en latin soi-disant vulgaire?

Ch. J.

428. — **Die Alamannenschlacht vor Strassburg**, 357 n. Chr. Eine kriegsgeschichtliche Studie von Wilhelm WIEGAND, Archiv-Direktor. Mit einer Karte. Strassburg, Heitz und Mündel, 1887, 46 p. in-8. Prix : 1 fr. 25.

La bataille d'Argentorat, livrée par Julien en 357, la dernière grande victoire que la tactique romaine devait remporter sur les masses disciplinées de l'invasion germanique, a souvent occupé déjà les historiens. Sans remonter aux érudits du XVIII^e siècle, comme Schoepflin et Grandidier, à Strobel ou Wietersheim, on peut citer le mémoire de M. Louis Spach, archiviste du Bas-Rhin, et prédécesseur immédiat de M. Wiegand², et l'étude de M. Félix Dahn, parue il y a quelques années seulement³. Tous ces écrivains d'ailleurs ont travaillé sur les mêmes textes, fort peu explicites, et comme il n'est guère probable que le nombre ou l'importance des documents à consulter s'accroisse jamais, il restera toujours à l'historien moderne une certaine latitude pour leur interprétation subjective. Ces textes, on le sait, consistent avant tout dans le récit d'Ammien Marcellin et dans un passage du panégyrique de Libanius; toutes les autres indications glanées chez les historiens et les rhéteurs anciens, comme Socrate, Sozomène, Zozime, ou chez l'empereur Julien lui-même, sont si peu développées, et d'un vague si désespérant, qu'on ne saurait les utiliser pour trancher les problèmes chronologiques et topographiques qui restent en suspens. M. Dahn avait récemment exposé les péripéties de la bataille avec une précision dans les détails et une richesse de couleurs, qui décidèrent alors plus

1. Je crois que M. A. Gasté fera bien d'omettre dans une nouvelle édition l'hypothèse qui ferait venir *savir* de *savirom*; elle n'explique rien et soulève une difficulté là où il n'y en a pas; *savir*, pour *savèr*, vient tout simplement de *sapère*, comme *podir*, pour *podèr*, de *potère*.

2. Mémoire sur la bataille d'Argentorat, Congrès scientifique de France, dixième session, Strasbourg, 1843, t. II, p. 331-339.

3. *Die Alamannenschlacht bei Strassburg*, Braunschweig, Vieweg, 1880, 1 vol. in-18.

d'un critique, pressé de conclure, à regarder comme acquises à la science les conclusions du brillant professeur et romancier de Königsberg. M. W. a cru devoir s'inscrire en faux, dès ce moment, contre certaines des assertions de M. Dahn. Il a repris depuis l'étude des sources d'une part — ce qui, vu leur nature, n'était pas très long — et d'autre part l'examen détaillé du terrain que les légions romaines avaient dû parcourir pour arriver depuis Saverne jusque sur les hauteurs de Hausbergen, en face des phalanges de Chonodomar et de ses collègues germains. C'est là le travail original de M. W. et les conclusions qu'il tire de ses recherches nous paraissent inattaquables. Après avoir lui-même relevé le tracé de l'ancienne voie romaine qui coupait la plaine d'Alsace, après avoir refait les étapes des légionnaires de Julien, en compagnie de gens du métier, et avoir interprété prudemment, sans sacrifier à l'imagination, les rares données topographiques des textes, il fixe le lieu de la rencontre des deux armées sur les collines en arrière du ruisseau de la Musau, entre Ittenheim et Oberhausbergen, et la fixe à la seconde moitié du mois d'août. On objectera peut-être que cette position est éloignée de douze kilomètres environ des bords du Rhin et que le récit d'Ammien Marcellin nous conduit bien plus près du grand fleuve. Mais M. W. répond, non sans raison, que le cours du Rhin s'étendait alors bien plus largement dans la plaine, ainsi que le démontre l'examen géologique du sol. Bien que M. Niessen, de Bonn, ait vivement attaqué, depuis, les conclusions de l'auteur, les arguments mis en avant par lui ne nous semblent avoir infirmé aucun de ceux de M. Wiegand.

R.

429. — Heinrich ULMANN. *Kaiser Maximilian's Absichten auf das Papstthum in den Jahren 1507-1511*. Stuttgart, 1888. 1 broch. in-8, 74 pages.

En 1511, Marguerite, fille de Maximilien et régente des Pays-Bas, engagea son père à se remarier; elle le pria de demander la main de Marie, sœur du roi d'Angleterre, Henri VIII. Le 18 septembre, Maximilien lui répondit, en annonçant sa ferme volonté « de jamès plus hanter faem nue. » Et il ajouta : « Et envoyons demain Monsieur de Gurce, évesque, à Rom devers le pape pour trouver fachon que nous puyssons accorder avec ly de nous prenre pour un coadjudateur, affin que après sa mort pouruns estre assuré de avoer le papat et devenir prestre et après estre saint, et que il vous sera de nécessité que, après ma mort, vous serés contraint de me adorer. » Cette plaisanterie a été prise au sérieux par beaucoup d'historiens allemands; ils ont rapproché cette lettre d'une autre, adressée le 10 juin 1507, à l'évêque de Trente, Georges de Neideck et d'une troisième, écrite le 16 septembre 1511 à Paul de Lichtenstein; dans toutes deux, il est question des prétentions

de Maximilien « au sujet de la papauté. » Là-dessus l'imagination s'est donné carrière; on s'est demandé ce qui serait advenu si, quelques années avant Luther, les deux pouvoirs spirituel et temporel avaient été confondus entre les mêmes mains. M. Ulmann, qui a déjà publié un volume très érudit sur l'empereur Maximilien ¹, réduit les choses à leur réelle valeur; il démontre que la lettre à Marguerite n'est qu'un badinage; — certes, pour nous Français, une semblable démonstration était inutile; — puis il recherche quelles étaient ces prétentions de l'Empereur « au sujet de la papauté. » Maximilien n'a pas voulu se faire nommer lui-même pape; en 1511, à un moment où Jules II était gravement malade, il ne songeait qu'à assurer le trône pontifical à une de ses créatures, le cardinal Adrien de Corneto. Il cherchait aussi à établir sa souveraineté temporelle sur les Etats de l'Eglise et à faire du pape le premier évêque de l'empire, comme il l'était aux temps carolingiens. Mais son ambition n'est jamais allée plus loin. M. Ulmann apporte quelques documents inédits à l'appui de cette conclusion sage à laquelle conduit naturellement son récit, plein de faits, mais un peu confus.

Ch. PFISTER.

430. — P. de NOLHAC. **Les correspondants d'Alde Manuce**, matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514). Rome, impr. Vat, 1888, in-4, 104 p.

Après avoir apporté, dans un des plus curieux chapitres d'*Érasme en Italie* ², beaucoup de renseignements nouveaux sur Alde Manuce et son groupe littéraire, M. de Nolhac publie aujourd'hui tout un recueil de documents inédits sur le même sujet. On sait que les correspondances érudites de cette époque offrent toutes quelque intérêt pour l'histoire. Voici les noms des principaux personnages dont M. de N. a recueilli les autographes pendant son séjour en Italie : Marsile Ficin, Pontano, le prince de Carpi, Jean Lascaris, Reuchlin, J. Cuspinianus, Cartéromachos, Colocci, Aleandro, Summonte, Laz. Bonamico, Musurus, Bombasio, fra Giocondo de Vérone, etc. Les lettres publiées *in-extenso* sont au nombre de 88, dont 12 seulement avaient déjà paru, et qui sont toutes demeurées inconnues à Didot quand il a composé *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise* (Paris, 1875). On voit que le livre de Didot est entièrement à refaire après celui de M. de Nolhac. La France, à vrai dire, se trouve peu représentée dans le nouveau recueil; mais l'histoire littéraire de la Hongrie, de la Pologne, de l'Allemagne n'y est pas moins intéressée que celle de l'Italie : il y a, en effet, 13 lettres écrites de Cracovie, de Buda, de Vienne, etc., au grand imprimeur Vénitien. On nous saura gré de signaler promptement ce livre, destiné à devenir une rareté bibliographique, et qui est si hautement curieux

1. *Kaiser Maximilian I.* Stuttgart, 1884.

2. Cf. *Rev. crit.*, 1888, I, p. 91.

pour quiconque s'occupe de l'histoire de l'imprimerie ou des origines de la philologie en Europe. M. de Nolhac, en le publiant, vient d'affirmer une fois de plus son infatigable ardeur d'érudit et son goût de lettré : il a tant et si bien produit en ces dernières années que, venant de lui, les plus intéressantes découvertes, même coup sur coup, ne sont plus pour nous surprendre.

Frédéric PLESSIS.

431. — **La vie en province au XVI^e siècle.** Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois, par FRANCISQUE HABASQUE. Agen, imprimerie Lamy, 1887, grand in-8 de 145 p.

En fouillant les riches archives de l'Hôtel-de-Ville d'Agen, M. Habasque a patiemment recueilli de nombreuses notes sur la vie des Agenais au XVI^e siècle. Il a voulu résumer d'abord celles de ces notes qui, de près ou de loin, touchent à l'alimentation. Son travail, ingénieux et piquant, nous apprend beaucoup de choses, non seulement en ce qui regarde la gastronomie d'autrefois, mais en ce qui regarde les habitudes provinciales en général au XVI^e siècle. Les détails si variés donnés par M. H. sur la vie de nos pères ne sont pas moins fidèles que pittoresques, l'auteur ayant emprunté tous les traits du tableau à des documents authentiques consultés avec autant de conscience que de sagacité¹. On trouve un peu de tout dans l'appétissante étude du spirituel magistrat : une description du vieil Agen faite pour réjouir les archéologues, des anecdotes gaiement contées comme l'*aventure de madamoyselle Françoise Jaufrion*, des particularités sur les marchés, les blés, les moulins, les fours, le pain, la viande, les bouchers, le poisson, la volaille, le gibier, la charcuterie, les taxes, l'eau, le vin², les sauces, les épices, les gâteaux, la vaisselle, le linge, les hôtelleries, etc. A tant d'indications qui complètent les meilleurs travaux publiés jusqu'à ce jour sur la vie privée dans l'ancienne France, se mêlent divers souvenirs

1. Voici la liste des pièces justificatives : I. *Procès-verbal du serment des bouchers* (31 mars 1584) ; II. *Commission de boucher du carême* (1586) ; III. *Procès-verbal des affirmes des émoluments de la ville d'Agen. Extrait concernant les droits sur les denrées* (8 janvier 1584) ; IV. *Prix des vivres à Agen d'après des taxes et des comptes du commencement du XVI^e siècle aux premières années du XVII^e* ; V. *Ordonnance sur le pain* (3 juillet 1584) ; VI. *Conflit entre les consuls et le présidial d'Agen au sujet de la taxe d'un esturgeon* (14 juillet 1583) VII. *Mission du sommelier d'échançonnerie de François I^{er} en Guyenne et Gascogne* (2 août 1531) ; VIII. *Autorisation à Jehan Escalyer de tenir un jeu de billard* (5 mars 1580) ; IX. *Suppression du jeu de billard tenu par Jean Escalyer* (29 janvier 1585) ; X. *Permission donnée par les consuls aux religieux carmes de vendre quinze pipes de vin gras et gâté et d'introduire en ville dix pipes de bon vin acheté avec le produit de la vente du premier* (26 novembre 1533) ; XI. *Dépenses faites le jour de la pentecôte de l'année 1503. Dîner des consuls*. XII. *Etat des gages et pensions des consuls et officiers de la ville d'Agen* (1580).

2. On remarque dans le chapitre consacré aux boissons une abondance particulière de curieux renseignements.

historiques relatifs à François I^{er}, le maréchal de Monluc, Henri IV, Marguerite de Navarre, le duc d'Épernon, le premier président du Parlement de Bordeaux, Guillaume Daffis, etc. L'ouvrage, muni d'un copieux index, est écrit tout entier avec la verve la plus heureuse, et, pour que rien ne manque à son succès¹, on l'a imprimé (à cent exemplaires seulement) avec beaucoup de soin sur du très beau papier, si bien que c'est déjà un régal pour les yeux avant d'être un régal pour l'esprit.

T. DE L.

432. — *Les états de Languedoc et l'édit de Béziers* (1632), par P. GACHON, chargé d'un cours d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1887, 1 vol. in-8 de xviii-300 pages.

Etude consciencieuse et très intéressante : l'auteur décrit l'organisation des Etats du Languedoc au commencement du xvii^e siècle et marque avec sûreté la position respective du clergé, de la noblesse et du tiers-état en Languedoc ; celle des Etats vis-à-vis des officiers royaux et vis-à-vis de la couronne elle-même. M. G. aborde ensuite l'histoire de l'insurrection de 1632 : je rappelle les phases principales de ce douloureux épisode de notre histoire : établissement, par édit royal, d'élus en Languedoc ; entente momentanée du parlement et des Etats dont les intérêts et les droits sont également lésés ; résistance légale des Etats ; enfin, prise d'armes des évêques et des seigneurs, reliée à l'intrigue menée par Gaston et la reine-mère contre Richelieu. On sait l'issue désastreuse de cette insurrection. Voici quelles furent, pour le Languedoc, les conséquences du triomphe de Richelieu. Quatre baronnies furent supprimées ; deux autres furent privées de l'entrée aux Etats. Le régime financier de la province fut bouleversé ; elle dut désormais voter les contributions sans examen et subit une surcharge énorme. Le Languedoc perdit, avec le droit de discuter sa part de contributions directes, celui de nommer un agent financier. Le banquier ou trésorier des Etats fut désormais un fonctionnaire royal. Ses comptes, vérifiés par une Commission de l'assemblée provinciale, furent contrôlés, en dernière analyse, par la Cour des comptes de Paris. Les assemblées dites d'assiette furent soumises à la surveillance directe du gouvernement royal ; la présidence effective de ces assemblées fut attribuée à un trésorier de France, fonctionnaire royal. « Le pouvoir central pénétra jusque dans la comptabilité de chaque paroisse. » Ces trésoriers de

1. Comme le *critique* ne doit jamais disparaître entièrement, j'adresserai deux très petits reproches à M. H. au sujet de cette phrase qui n'est pas assez précise (note 1, p. 91) : « Bernard Palissy dans ses mémoires donne la recette d'un beignet qui semble plus du domaine de l'apothicaire que de celui du pâtissier. » Le titre attribué à l'ouvrage de Palissy n'est qu'un titre par à peu près. Pourquoi ne pas indiquer, avec le titre réel de l'ouvrage, la page même où Palissy a mentionné les beignets à l'absinthe ?

France furent chargés de vérifier ces comptabilités locales, au cours de leurs inspections ou chevauchées. Telles sont les causes principales de l'édit de Béziers, « qui atteignait à tous les degrés la représentation du pays » et portait aux libertés locales un coup cruel.

Je viens de résumer en peu de mots un ouvrage important, nourri de faits puisés en grande partie à des sources inédites et riches d'observations nouvelles.

Voici quelques *desiderata*. Ce qui est dit pages 11, 12 des vieilles familles aristocratiques du Languedoc, les unes puissantes encore et fort riches, les autres misérables et pauvres, eût pu, ce semble, être éclairé et vivifié par quelques allusions au droit successoral ou plutôt au régime des substitutions, si usité dans le Midi.

A dater du mois de septembre 1631, le parlement de Toulouse cesse de jouer aucun rôle : ce changement d'attitude voudrait être expliqué.

On souhaiterait plus de détails sur la révocation de l'édit de Béziers en 1649 et sur les démarches qui préparèrent cette mesure.

Paul VIOLLET.

433. — A. BRÜCKNER. *Die Europäisierung Russlands*. Land und Volk, un vol. in-8 de 598 pp. Gotha, F. A. Perthes, 1888.

J'ai déjà eu occasion de signaler ici même les travaux de M. Brückner. Depuis de longues années professeur à l'Université de Dorpat, il s'est donné pour tâche de faire connaître en Allemagne l'histoire de la Russie, non pas cette histoire de convention que les publicistes exploitent dans l'intérêt de telle ou telle cause, mais l'histoire vraie appuyée sur une étude consciencieuse des documents originaux et sur la connaissance du pays. M. B. écrit également les deux langues, l'allemand et le russe. S'il paraît préférer la première, nous ne pouvons que lui en être reconnaissants. Elle met à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs le résultat de ses recherches. Le volume qu'il nous offre aujourd'hui, complète ce que nous avaient déjà appris ses études sur l'histoire de la culture en Russie, sur Pierre-le-Grand, sur Catherine II et les curieux *Tableaux du passé de la Russie* (*Bilder aus Russlands Vergangenheit*) qui ont paru l'année dernière à Leipzig. Le titre de l'ouvrage actuel dit assez nettement quel sujet M. B. a voulu traiter cette fois-ci ; il s'est efforcé d'expliquer comment la Russie a cessé d'être barbare pour devenir civilisée, d'être asiatique pour devenir européenne. On croit volontiers que cette transformation date de Pierre-le-Grand. C'est une erreur, elle a commencé deux siècles plus tôt et elle se serait sans doute accomplie sans lui, plus lentement il est vrai. D'ailleurs, M. Brückner n'expose pas seulement le développement de la civilisation ; il étudie aussi la formation territoriale de la Russie. L'Eu-

rope a d'autant plus aisément pénétré dans la Moscovie que la Moscovie s'est plus rapprochée de l'Europe.

De là tout un chapitre fort intéressant de géographie historique ; M. B. a réuni des chiffres qui sont de nature à frapper le lecteur ; en 1505, la surface de la Russie était de 40,000 milles carrés ; elle est aujourd'hui de 400,000 ; au xiv^e siècle, la frontière occidentale de la Moscovie était à 150 kil. de Moscou. Aujourd'hui, cette frontière est à plus de 1,500 kilom. Pour que les idées et les progrès se répandent, il faut que les communications deviennent plus faciles et se multiplient ; un chapitre intéressant nous initie à l'établissement des routes, des canaux et du système des postes ; un autre raconte comment les villes se sont fondées et sont devenues des centres d'attraction pour les étrangers. L'auteur explique ensuite le rôle que les allogènes (*inorodtsy*) ont joué dans la formation de la haute société russe qui s'est recrutée en partie parmi les Tartares, les Tchérimisses, les Mordvines, etc. Ces mariages ne pouvaient exercer une action civilisatrice ; cette action devait nécessairement venir de l'Occident : au xvi^e et au xvii^e siècle, les mœurs polonaises commencèrent à exercer chez les Russes une influence considérable : leurs compatriotes Petits Russes mirent en quelque sorte à leur portée les raffinements de la culture classique. Dès le xvi^e siècle, des Allemands des provinces baltiques transportés en Moscovie comme prisonniers de guerre, devinrent les instituteurs de leurs vainqueurs ; plus tard, les Biren, les Munich, les Ostermann devaient régenter l'empire, et tout en lui inspirant la haine des Allemands, lui inculquer des leçons dont la Russie a, en somme, profité. Ceux-là mêmes qui protestaient le plus contre l'intrusion des étrangers dans le pays, étaient les premiers à reconnaître qu'on ne pouvait s'en passer. Sous Catherine II commença à se produire l'influence française, déjà étudiée par M. Pingaud, à qui M. Brückner se plaît à rendre hommage. D'autre part, les Russes s'instruisaient non seulement par leur contact avec les étrangers qui venaient vivre chez eux, mais aussi par leurs séjours chez les peuples de l'Occident. M. Brückner a retracé avec beaucoup d'intérêt l'histoire de ces voyages, depuis les premières ambassades en Italie, sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, ambassades où les Russes se montrèrent si grossiers et si ignorants, jusqu'aux voyages d'une princesse Dahckov et d'un Karamzine. Un chapitre sur les réformes concernant la mode, la vie sociale des femmes, l'éducation des enfants termine ce très substantiel volume.

L. LEGER.

434. — *Oeuvres et correspondances inédites d'Alembert*, publ. avec introduction, notes et appendice, par M. Charles HENRY. Paris, Perrin, 1887. Un vol. de xix, 352 p. in-8.

Ce volume est pour faire suite aux *Mélanges* et à la *Correspondance* de d'Alembert ; il est lui-même complété par deux autres publications

du même auteur : la *Correspondance inédite de d'Alembert* avec Cramer, Lesage, etc. (Paris et Rome, 1886), et les *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse à Condorcet*, etc. (Paris, Dentu, 1887).

Les opuscules qui composent la première moitié du présent volume se rapportent à des sujets variés : religion, philosophie, littérature, musique ; il sont passés des mains de Condorcet à la bibliothèque de l'Institut. Condorcet nous apprend que d'Alembert avait eu le projet de laisser un testament littéraire, et donnait volontiers le même conseil à ceux de ses amis que le souci de leur sécurité personnelle empêchait de dire toute leur pensée de leur vivant. Est-ce donc, comme M. Ch. Henry incline à le croire, le testament littéraire de d'Alembert, que contient ce volume ? Nous ne le pensons pas, car le même Condorcet dit, quelques lignes plus loin : « Nous devons regretter que d'Alembert n'ait pas exécuté ce projet. » Nous sommes donc en présence, non d'un testament qui doive nous apporter quelques révélations importantes, mais tout simplement d'un fond de tiroir où se trouvent d'aventure quelques pièces curieuses. Il y a là des morceaux d'une certaine hardiesse (*sur la véritable religion, troisième et dernière lettre sur la destruction des jésuites*), que d'Alembert, tout bien pesé, put croire prudent de garder en portefeuille, ou qu'il n'eut pas l'occasion de publier : c'est certainement ce qui est arrivé, pour des circonstances particulières que j'ai indiquées ailleurs, aux *Réflexions sur l'état de la République des Lettres en 1760*. Au reste, tout ce qu'on nous donne ici n'était pas, dans l'opinion de d'Alembert, en état d'être publié, et le morceau *sur la Presse*, par exemple, intéressant témoignage sur les idées régnantes en matière de liberté dans le monde des encyclopédistes, est un brouillon incohérent : on s'en aperçoit à la lecture, et l'état du manuscrit ne peut laisser sur ce point aucun doute. J'en dirai autant des vers, qui sont de faibles amusements, sur la valeur desquels d'Alembert ne pouvait se faire illusion.

La *Correspondance* est d'un bien plus grand prix. Ce sont d'abord les lettres de d'Alembert, de Catherine II et autres, relatives en particulier à la proposition, faite par la tsarine au philosophe, de venir à Saint-Petersbourg pour y diriger l'éducation du prince héritier. Ce sont ensuite des fragments de lettres adressées de Prusse à M^{lle} de Lespinasse pendant le séjour de d'Alembert auprès de Frédéric II, en 1763 : ces lettres avaient été déjà publiées et encadrées dans un commentaire explicatif, par M. Gaston Maugras, dans la brochure intitulée : *Trois mois à la cour de Frédéric* (1886). Enfin, quinze lettres de Voltaire, élaguées par les éditeurs de Kehl, offrent un intérêt historique et littéraire de premier ordre.

Peut-être M. Ch. H. simplifie-t-il outre mesure son rôle d'éditeur : on voudrait des notes plus nombreuses et plus exactes. Ainsi, p. 85, dans le morceau *sur la Presse*, d'Alembert rappelle qu'il eut l'occasion de calmer « un célèbre philosophe » irrité contre « un auteur estimé par

la chaleur de son style » : « C'est un homme de beaucoup d'esprit, lui dit-il, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre : il ne faut ni le guérir ni l'outrager. » Il y aurait lieu de nous avertir qu'il s'agit, dans cette anecdote, de Voltaire et de Rousseau (voy. la lettre de d'Alembert à Voltaire, du 9 avril 1761). — P. 309, d'Alembert parle à M^{lle} de Lespinasse du « sermon de l'abbé Rousseau » : « Il est vrai, dit-il, que j'ai reçu sa première partie où j'ai peu ajouté, mais à la vérité retranché beaucoup. A l'égard de la seconde, je ne crois pas y avoir mis la valeur de dix lignes. » (Francfort, le 3 septembre [1763]). M. Ch. H. pense qu'il s'agit « sans doute » de la *Lettre sur les spectacles*, réimprimée cette année-là, et que « l'abbé Rousseau signifie Jean-Jacques. » Rien de cela ne peut se comprendre. Il s'agit très certainement du Panégyrique de Saint-Louis prêché devant l'Académie, le 25 août, par l'abbé Rousseau.

Le texte n'est pas toujours d'une correction suffisante. P. 81, dans le § IV du morceau *sur la presse*, il faut lire : « Le silence par les loix du jeu est *imposé* (et non *interdit*) à ces sortes de gens... » — P. 59, dans le portrait de M^{lle} de Lespinasse, le vers exige :

Des préjugés elle connut l'erreur ;
Un seul *lui* reste. Amour, Julie est tendre et sage...

M. Ch. H. est un investigateur heureux, il a la passion de l'auteur qu'il nous aide à connaître par des publications ininterrompues ; mais on pourrait lui reprocher d'aller trop vite et de ne pas aider assez son lecteur.

L. BRUNEL.

435. — 'Ο Κουτσούκ Μεχμέτ ή τὸ 1821 ἐν Κύπρῳ, δρᾶμα ἱστορικὸν εἰς πράξεις πέντε ὑπὸ Θεοδώρου Φ. Κωνσταντινίδου, διευθυντοῦ ἰδιοσυντηρήτου ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἑλληνικοῦ λυκείου. Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐκ τῆς τυπογραφίας ἡ Ὁμόνοια Βιτάλη καὶ Μανουσάκη. 1888. In-8° de 4 ff., 12 et 126 pp.. Prix : 5 fr.

Les tentatives faites par les Grecs en 1821 pour soulever l'île de Chypre contre la domination ottomane et la sanglante répression dont elles furent l'objet de la part des autorités turques ont inspiré à M. Théodule Constantinidis, directeur d'un lycée grec à Alexandrie d'Égypte, l'idée d'écrire sur ces événements un drame en cinq actes et en prose où n'entrerait pas un fait, ne se prononcerait pas une parole qui ne fût strictement conforme à la vérité historique. Une tentative pareille semble, de prime abord, à peu près irréalisable ; mais M. C. ne l'a pas jugée au-dessus de ses forces, et la façon dont il l'a conduite à bonne fin est une preuve qu'il n'avait pas trop présumé de ses aptitudes d'historien ni de son talent de dramaturge. Il a, d'ailleurs, été admirablement servi par les circonstances ; des documents restés inconnus ont été mis à sa disposition et il a surtout tiré grand profit des récits qu'il a pieusement recueillis de la bouche d'un vieux médecin chypriote, le docteur Paul Valsamakis, témoin oculaire des événements de 1821.

Cela lui a permis de reconstituer dans leurs moindres détails des faits qui, par un pur hasard, se sont trouvés rentrer admirablement dans le cadre d'une tragédie et présenter un intérêt assez puissant et assez soutenu pour que le dramaturge n'eût pas besoin de faire appel à son imagination.

Les historiens de la guerre de l'Indépendance hellénique ne racontent que très succinctement cet épisode chypriote de la lutte que les Grecs soutinrent avec tant d'énergie pour reconquérir leur nationalité. On sait seulement que, dès le début du soulèvement hellénique, les Turcs envoyèrent à Chypre quelques troupes et donnèrent à Coutchouc Mechet, moutésélim de l'île, plein pouvoir de traiter les primats grecs comme il le jugerait nécessaire pour assurer la tranquillité publique. Les agas turcs, auxquels cet ordre avait été communiqué dans une réunion secrète, présentèrent une liste de proscription d'après laquelle toutes les personnes qui excitaient leur vengeance particulière ou leur cupidité devaient être immolées. Le moutésélim hésitait; il était, paraît-il, amoureux de la fille d'un des primats voués à l'extermination; mais, quand on lui remit les proclamations appelant aux armes la population grecque et répandues dans l'île par l'archimandrite Thésée, la crainte d'encourir la colère du sultan l'emporta sur la passion qui l'avait jusqu'alors empêché de sévir. Il se décida à frapper un grand coup lorsque furent arrivés les renforts que l'on attendait. Il convoqua tous les Grecs riches à Leucosie; les uns répondirent à son appel; les autres, plus prudents, se réfugièrent à Larnaca et cherchèrent un asile dans les consulats. Alors le moutésélim jeta le masque: le métropolitain fut pendu, trois évêques furent décapités et deux cents notables périrent de différentes façons. Cette horrible boucherie ne dura pas moins de trente jours. Méchain, consul de France, et l'amiral français Halgan vinrent au secours des malheureux chrétiens fugitifs et leur distribuèrent de nombreuses rations de biscuit envoyées de Toulon. Tels sont, en résumé, les faits qui constituent l'œuvre dramatique de M. Constantinidis. La pièce, représentée pour la première fois le 2 février 1887, au Polythéama égyptien à Alexandrie, a obtenu un succès des plus vifs. M. C. doit avoir entre les mains une foule de documents qu'il n'a pu utiliser; il serait à souhaiter qu'il en fît l'objet d'une publication spéciale, qui formerait en quelque sorte *les preuves* de son drame. De cette façon, nous posséderions, sur le mouvement insurrectionnel en Chypre, une relation d'autant plus recommandable que peu de personnes échappées au massacre de 1821 étaient en état de retracer les péripéties de cette horrible tragédie avec la précision et la véracité que M. Paul Valsamakis a dû apporter dans ses récits à M. Constantinidis.

Émile LEGRAND.

436. — *Histoire du peuple anglais*, par John Richard GREEN, traduite de l'anglais par Auguste MONOD et précédée d'une introduction par Gabriel MONOD. Paris, Plon, 1888. 2 vols. in-8, p. xxviii et 520 p. + 465 p. 15 fr.
437. — *Bibliographie de l'histoire de France*, catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789. Paris, Hachette, 1888. In-8, xi et 420 p. 8 fr.

La meilleure histoire du peuple anglais est celle qu'a composée Richard Green, celle que M. Aug. Monod vient de traduire et que M. Gabriel Monod présente au public français. L'auteur connaît parfaitement et les textes et les faits; il traite avec le même soin et la même science toutes les parties de son sujet, sans qu'on puisse remarquer en un seul endroit des traces de fatigue. Mais ce n'est pas là son unique mérite : Green est écrivain; il conte avec vivacité, il sait décrire, il sait faire vivre ses personnages, il apprécie finement les œuvres de l'esprit; son récit est toujours animé, toujours plein de mouvement et de couleur. Ajoutez qu'il juge nettement les choses, et qu'il a fait l'histoire, non de l'Angleterre, mais du *peuple* anglais, car c'est le peuple qui est le héros du livre, et, comme dit Green lui-même, il parle plus longuement de Chaucer que de Crécy et place la *Faerie Queen* et le *Novum Organum* au nombre des exploits des Anglais, Shakspeare parmi les héros du siècle d'Elisabeth et les investigations scientifiques de la Société royale à côté des victoires de Cromwell; « si, écrit-il encore, quelques-unes des figures traditionnelles de l'histoire politique et militaire occupent dans mon livre moins de place qu'on ne leur en donne souvent, c'est que j'avais à y faire figurer des personnages dont les ouvrages d'histoire se soucient peu d'ordinaire : des prédicateurs, des poètes, des imprimeurs, des négociants ou des philosophes ». Enfin, Green est aussi impartial que possible. Il nomme Jeanne d'Arc la seule figure vraiment pure d'une époque d'égoïsme, de rapacité, de corruption et d'incrédulité (I, p. 313); malgré ses sympathies pour la Réforme, il révere les martyrs catholiques à l'égal des martyrs protestants. Dans l'admirable portrait qu'il trace d'Elisabeth (I, p. 417-424), il ne dissimule pas les défauts de la reine, sa sensualité, son indifférence morale. « Il réfute avec indignation, dit M. G. Monod, l'audacieuse apologie de Henri VIII tentée par Froude, mais il met en lumière l'habileté diplomatique du roi et les services rendus par lui à la renaissance des lettres. Dans la grande lutte de Pitt et de Fox, il ne diminue aucun des deux adversaires, mais fait comprendre comment ces deux hautes intelligences ont pu suivre deux politiques aussi opposées. Son ardent libéralisme ne le rend pas aveugle aux fautes des whigs, bien qu'il lui inspire peut-être une sévérité excessive à l'égard des Stuart. » (I, p. xii-xiii). On devra donc savoir le plus grand gré à M. Auguste Monod d'avoir pris la peine de traduire avec autant d'exactitude et en un style aussi aisé, aussi français, ces neuf cents pages de Green où nous trouverons tous à apprendre. On ne sera pas moins reconnaissant à M. Ga-

briel Monod d'avoir écrit l'*introduction*, si remarquable, où il explique les divergences profondes qui séparent l'histoire de France de l'histoire d'Angleterre et montre comment, à travers les siècles, « deux peuples dont la constitution ethnique n'est pas essentiellement différente, sont devenus aussi profondément opposés de mœurs, de caractère et d'institutions »¹.

Ce n'est pas le seul service que M. G. M. ait rendu cette année aux études historiques. Il vient encore de nous donner une très utile *Bibliographie de l'histoire de France*. M. G. M. a voulu faire pour l'histoire de France antérieure à 1789 ce que le Dahlmann-Waitz a fait pour l'histoire d'Allemagne : un répertoire méthodique, facile à consulter et indiquant, le plus brièvement possible, les livres essentiels sur telle ou telle époque. Il n'y a encore aucun répertoire aussi vaste et aussi commode à la fois que celui de M. G. Monod. Il offre deux grandes divisions : une partie méthodique où figurent les ouvrages auxiliaires (bibliographie, chronologie, diplomatique), les recueils de sources, les histoires générales, les périodiques, et une partie chronologique qui comprend des périodes divisées à leur tour en paragraphes, où M. G. M. indique les sources d'abord, les travaux de seconde main ensuite. Un astérisque précède les titres des ouvrages qui méritent d'être signalés particulièrement et consultés avant tous les autres. Cette *Bibliographie* n'est pas évidemment complète, et l'auteur, avec beaucoup de franchise et de bonne grâce, reconnaît que cette première édition contient des erreurs de titre ou de date et omet des livres importants. Mais, dit-il fort bien, un livre semblable ne peut devenir un bon livre que par la collaboration de tous ceux qui sont appelés à s'en servir. En tout cas, telle qu'elle est dès à présent, comme dans les éditions postérieures, la *Bibliographie de l'histoire de France* facilitera au plus haut point les recherches des historiens. Elle augmente notre dette envers M. Gabriel Monod à qui, tous, tant que nous sommes, nous devons déjà tant.

A. CHUQUET.

438. — (Einzelbeiträge zur allgemeinen und vergleichenden Sprachwissenschaft. Drittes Heft :) *Psychologie Studien zur Sprachgeschichte*, von Dr. Kurt BRUCHMANN in Berlin. Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1888. In-8, x-358 pp.

L'étude psychologique à laquelle nous convie M. Kurt Bruchmann, un peu prolixe et surchargée de détails par endroits, mais conduite avec méthode et sagacité, bien au courant de la plupart des travaux antérieurs, foisonnant d'exemples empruntés à la langue populaire la plus vivante, ainsi qu'à l'expression littéraire la plus raffinée, est de celles qu'on n'oublie plus lorsqu'on les a lues attentivement, et qui

1. Un très utile index de tous les noms de personnes et de lieux termine le deuxième volume de la traduction.

laissent dans l'esprit une trace profonde. Rien n'est plus intéressant que le sujet de cette recherche, s'il est vrai, comme le rappelle l'auteur (p. 2), que l'homme même est pour l'homme l'objet suprême de la connaissance. Atteindre la pensée à travers la déviation forcée et souvent énorme que lui fait subir le langage, c'est, depuis que l'homme pense, le but que s'est proposé toute philosophie; mais ce qui trop longtemps ne fut que spéculation pure, arbitraire et vague, traversée çà et là de quelques éclairs de génie, est désormais entré dans le domaine des faits et de l'expérience, par les progrès de la linguistique, qui fournit au philosophe des matériaux pris à tous les domaines si variés du langage humain, et par l'observation plus rigoureuse des éléments de l'expression littéraire, qu'on ne se contentera plus de classer sommairement et artificiellement en figures de mots et figures de pensées, dont on recherchera l'origine, la valeur réelle, le sens intime, en remontant aux concepts primitifs, aux mythes populaires, ou tout simplement aux faits du langage vulgaire qui leur ont donné naissance ¹.

Il n'est personne qui n'ait remarqué que les mots même les plus usuels n'ont point dans notre bouche une valeur de signification précise et constante : tantôt ils équivalent à une représentation définie et concrète, « la Liberté de Bartholdi est une statue *colossale* »; tantôt ils traduisent tant bien que mal une simple impression que le sujet parlant veut faire partager à celui qui l'écoute, « cet homme est vraiment d'une bêtise *colossale* », et les métaphores usées dont se compose la langue relèvent toutes de ce procédé incessamment renouvelé. Or, dans quelle mesure le premier qui a prononcé cette phrase s'est-il représenté l'homme dont il parlait comme un colosse (de bêtise), ou sa bêtise elle-même comme un colosse humain? L'un et l'autre concept, remarquons-le, exclut toute représentation autre qu'intellectuelle et purement abstraite. Mais ce qu'il y a de sûr tout au moins, c'est que, si le mot, à la première fois qu'il a été prononcé, a éveillé une représentation quelconque, il n'en n'éveille plus à présent, et, devenu monnaie courante, circule de main en main sans que personne désormais s'avise d'en vérifier ou le titre ou l'empreinte.

Prenons une phrase aussi courte et simple que celle-ci : « Il fait aujourd'hui une chaleur *tropicale*. » N'est-il pas évident qu'elle équivaut, dans l'esprit du sujet parlant, à des représentations bien différentes, suivant qu'elle est prononcée par un voyageur qui revient des tropiques et fait mentalement la comparaison, ou seulement par un homme instruit, qui connaît par ses lectures le climat tropical, mais n'en a point fait l'expérience personnelle, ou enfin par un illettré répétant une phrase toute faite qu'il a un jour happée au passage? Soit une légère modification : « Il fait une chaleur *infernale*. » La représentation devient de moins en moins nette; car nul de nous n'est allé

1. Cf. G. Gerber, *die Sprache als Kunst* (Berlin, 1885), et *Revue critique*, XX (1885), p. 269, où j'ai essayé d'analyser cet excellent et substantiel ouvrage.

en enfer, beaucoup ne sont pas sûrs que l'enfer même existe, et ceux qui y croient, si on les pressait, conviendraient que c'est de leur part une façon de parler, puisqu'en tout cas la chaleur de l'enfer doit excéder de beaucoup la plus chaude température qu'on se puisse représenter sur terre. Disons maintenant : « Il fait une chaleur *de tous les diables*. » Ici les mots soulignés ne représentent plus rien du tout; car celui qui les prononce n'a plus rien dans l'esprit qui corresponde même au concept tout imaginaire de la chaleur de l'enfer. Il dira tout aussi bien « un froid de tous les diables », alors que le mot *diabie* ou *enfer*, s'il évoque à l'esprit une image quelconque, en évoque du moins une toute autre que celle du froid. Voilà ce que deviennent à l'usage les mots et les locutions. Donnez à un enfant un jeu de fiches et de jetons : il s'amusera indéfiniment de la variété de leurs formes, de leurs couleurs et des dessins qu'il en pourra former. Donnez-le à un joueur de whist : chaque pièce, ronde, oblongue ou carrée, jaune, verte ou rouge, ne représentera à ses yeux qu'une de ces levées dont cinq lui assureront le gain de la partie. La langue est pleine de ces signes, dont la forme et la couleur passent inaperçues, et qui n'ont plus que la valeur uniforme que leur assigne une tacite convention.

Telles sont, avec bien d'autres, les considérations que développe ou que suggère la partie dite historique (pp. 5-173) du livre de M. K. Bruchmann. Les faits et les citations s'y accumulent et s'y pressent, empruntés successivement à diverses littératures, à diverses mythologies anciennes et modernes : au lecteur de les méditer et d'en faire son profit. En tenter l'analyse est impossible. La partie psychologique (pp. 174-354), moins touffue et naturellement plus profonde, roule essentiellement sur l'application au langage du principe de moindre action, qu'on peut formuler en ces termes « le sujet pensant (et par suite le sujet parlant) va toujours à l'épargne », ou « toute aperception tend à se faire avec la moindre dépense possible de force intellectuelle » (p. 177). Tout de même que les Romains nommèrent les éléphants « bœufs de Lucanie », que nous appelons « vif-argent », un métal blanc et fluide, ainsi toute aperception nouvelle, si l'esprit ne l'écarte immédiatement comme intrusive et troublant sa quiétude, ne s'y maintient qu'en se déformant et se reformant sur le moule d'une ou de plusieurs aperceptions anciennes rendues familières par l'habitude. Ce principe explique en effet la plupart des phénomènes du langage : en grammaire, l'analogie grammaticale¹; en syntaxe, la contamination²; en rhétorique, soit usuelle, soit littéraire, les figures de toute sorte; dans le déve-

1. Quand je... (hésitation de quelques secondes)... *suirai* grande », me disait l'autre jour une enfant de quatre ans. Évidemment, pendant la pause, elle avait construit tout bas — *suirai* : *suis* = *mangerai* : *mange*.

2. « Il est meilleur que je ne croyais », produit de la confusion de deux moules syntactiques : « Il est meilleur que ce que je croyais » (*quam quod existimabam*), et « je ne le croyais pas aussi bon ».

loppement de la pensée, les lieux communs. Le pléonasme même et l'hyperbole en relèvent, qui semblent y contredire au premier abord : l'homme du peuple qui dit « *plus pire* »¹ songe à ce moment même aux locutions « plus grand » ou « plus fort », et l'emploi pléonastique de ce *plus* correspond dès lors au moindre effort possible de sa pensée en vue de la formation d'un comparatif; le premier qui a dit « il vente à *décorner des bœufs* »² songeait à l'effet le plus ordinaire du grand vent, qui est de déraciner les arbres, et, de ce concept, le chemin était tout tracé vers quelqu'autre impliquant le fait d'arracher un objet fiché plus solidement encore. Mais ce n'est pas à dire pourtant que le principe de moindre action soit l'alpha et l'oméga de la psychologie linguistique, non plus que de l'esthétique (p. 335) : l'esprit humain, parfois, semble se plaire à un déploiement de force en apparence inutile, comme l'enfant ou l'animal qui joue exécute des mouvements coordonnés dans un but fictif³. Le départ de tous les éléments qui concourent à la production du réflexe du langage est bien loin d'être tracé; mais c'est déjà quelque chose de savoir qu'ils sont multiples, et la pénétrante analyse de M. K. B. nous en fait entrevoir le rôle respectif.

Que le goût et la critique littéraire ne perdent rien à s'appuyer sur ces données quasi-scientifiques, on en jugera, si l'on le veut bien, par une citation, un peu longue, mais la seule que je me permette (p. 337) : « Quand Schiller, dans son admirable chef-d'œuvre, voulait nous dépeindre l'odieuse et barbare oppression dont gémissait tout un peuple, il eût pu mettre immédiatement sous nos yeux quelque exemple de cette tyrannie », — ce qui semblerait conforme au principe de moindre action —. « Mais combien l'impression ne ressort-elle pas plus forte et plus profonde de ce que soixante-quatre vers se passent avant l'entrée précipitée de Baumgarten ! Ces vers respirent la paix la plus suave : le spectateur jouit sans arrière-pensée de l'aspect enchanteur du lac et des montagnes; il écoute des chants qui lui rappellent les travaux familiers au peuple suisse; il pénètre dans le cœur de ces doux bergers qui admirent, non sans quelque complaisance, l'intelligence de leurs animaux favoris, comme les parents celle de leurs enfants; et, comme le pâturage alpestre est épuisé, la pensée lui vient que l'automne et l'hiver, comme un soir paisible, vont clore le rude labeur de l'année. Soudain un coup de foudre ! Baumgarten tombe sur la scène⁴. Ainsi ce début

1. « Je vous ai trouvé beaucoup *plus moindre* et plus fluet. » (Beaumarchais, *Mariage de Figaro*, II, 21.)

2. Le premier, car nous répétons cette phrase machinalement sans plus y voir ni bœufs ni cornes.

3. Pourtant l'importun qui nous assomme de ses digressions et de sa verboiserie obéit encore au principe de moindre action. Rappelons-nous le mot de Pascal : « Je n'ai pas eu le temps de faire plus court. »

4. Je rappelle que, dans un autre ordre d'idées et dans d'autres termes, on a fait depuis longtemps les mêmes réflexions sur l'entrée en scène de Tartuffe différée jusqu'au début du III^e acte.

n'est point un vain détour, mais un trait de génie. Et dans ce début même éclate le principe de moindre action, en ce que ses soixante-quatre vers dépeignent tant de choses sous une forme si simple et si peu forcée, qu'on n'y trouverait ni une parole de trop ni un mot à changer. »

Je dépasserais la mesure d'un compte-rendu, si je m'arrêtais à tous les points auxquels M. K. B. a touché pour les renouveler ou les éclaircir, à plus forte raison si je lui exposais tous mes doutes — mais en matière aussi subtile, les doutes du lecteur ne font-ils pas à l'écrivain autant d'honneur que son assentiment? — si je soulevais les questions de détail perdues dans les grandes lignes de sa synthèse. Les dieux de la mer, par exemple, sont-ils *caerulei* (p. 251) parce que la mer est de cette couleur et qu'on leur a naturellement attribué la nuance de leur élément? ou — bien plutôt — Glaucos, Protée, les Néréides, les Tritons ne sont-ils pas des personnifications des vagues bleuâtres et multiformes, de leurs volutes gracieuses, de leurs bonds désordonnés, de leur sourde mélodie? Là où l'explication naturaliste se présente si naturellement à l'esprit, il y a péril à en chercher une autre. J'aime moins encore, je l'avoue, les généralisations trop vastes : ce sont des filets dont les mailles lâches laissent échapper trop de poissons. A-t-on parfaitement caractérisé quatre inspirations littéraires, en disant (p. 274) que celle des Indiens est démesurée, celle des Grecs plastique, celle des Latins rhétorique, celle des Germains intérieure (*innig*)? Il y a fort à dire : le conte sanscrit est la petite composition la mieux équilibrée, la plus parfaite en son genre qui se puisse imaginer ; la métaphysique néo-platonicienne est aussi dépourvue de plasticité que les rêves panthéistes de l'Inde ; nul ne dénierait à Lucrèce ou à Virgile des *Géorgiques* un très vif sentiment intérieur, ni à Goethe un génie aussi voisin que possible du génie grec. Et que deviennent, sur ce lit de Procuste, la littérature et l'art des nations romanes? les y jettera-t-on pêle-mêle avec ceux des Latins? l'*Enfer* de Dante ne serait-il autre chose qu'une très belle amplification de rhétorique? la littérature française, à laquelle M. K. B. ne semble pas faire la place qui lui convient, ne tranche-t-elle pas nettement sur toutes ces catégories, au moins comme type d'inspiration logique? Car nous souffrons assez de l'excès de notre logique pour avoir le droit d'en revendiquer le mérite. Mais voici que je me lance à mon tour dans les généralisations périlleuses... En vérité, *tutto 'l mondo è come la nostra famiglia*.

Ce n'est pas seulement à notre littérature, c'est à la science française aussi que j'aurais voulu voir l'auteur faire de plus fréquents emprunts. Il a consulté nombre d'autorités allemandes, et parmi nos maîtres il ne paraît connaître que M. Bréal (p. 302). Certes, n'en nommant qu'un seul, c'était lui qu'il devait nommer, mais son choix eût pu être moins exclusif. Alors, par exemple, qu'il traitait du changement de signification des mots (p. 306), étudié d'après MM. Paul, Schrader et Tobler,

Il eût pu trouver dans *la Vie des mots*, de M. A. Darmesteter, non seulement des documents précis et nombreux, mais des aperçus psychologiques du plus haut intérêt. Je ne vois pas non plus mentionnée, même dans la bibliographie, la belle et suggestive étude de M. V. Egger, sur la parole intérieure et ses relations avec la pensée. Ajouterai-je que M. Bruchmann, naturellement beaucoup plus philosophe que linguiste, ne semble pas tout à fait au courant des plus récents travaux linguistiques, et notamment cite les racines indo-européennes sous une forme que presque personne — et M. Flick lui-même, sa principale autorité — ne leur attribuerait plus? Il en pourrait résulter des conséquences fâcheuses, puisque plusieurs racines d'origine et de prononciation probablement toutes différentes (p. 299 sq.) se trouvent rapprochées et plus ou moins identifiées, à raison de l'uniforme vocalisme en *a* bref qui leur est imposé. Mais, somme toute, l'inconvénient est ici fort médiocre, la phonétique proprement dite étant presque entièrement étrangère à cette étude du travail de la pensée¹.

V. HENRY.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Va paraître un ouvrage dont les revues allemandes annoncent à l'avance « l'intérêt extraordinaire » : l'Histoire de la fondation du nouvel empire allemand, *Geschichte des neuen deutschen Reiches*, par M. DE SYBEL.

BELGIQUE. — M. EM. DE LAVELLÉE vient de publier (Paris, Alcan) une deuxième édition de son livre sur la *Péninsule Balkanique*. Une édition anglaise de ce remarquable ouvrage a paru récemment.

RUSSIE. — M. S. A. VENGEROV a entrepris un grand *Dictionnaire critique et bibliographique des écrivains russes*. Cet ouvrage, rédigé avec le concours de nombreux collaborateurs, doit avoir environ 200 livraisons de 3 feuilles chacune. Pour donner une idée des proportions de l'entreprise, il suffit de dire que la page 558 est consacrée à l'article *Andreiev*. Il s'agit d'une œuvre sans précédent dans la littérature russe et qui est appelée à rendre les plus grands services. Le prix de la livraison franco est de 45 kopeks, soit environ 1 fr. On souscrit directement chez l'auteur, Saint-Petersbourg, Ligovka, n° 47. Nous souhaitons à son œuvre le plus vif succès.

1. Je relève en note quelques minuties. — P. 59, l. 22, le vers est faux, lire *Benedictus*. — Dans quel dialecte ou jargon de la France dit-on « un chien *ragé* » (p. 83)? — P. 113, l. 10, lire *renarro*. — La preuve que le Dieu *Sôma* et le *sôma* terrestre sont en effet conçus comme parfaitement distincts (p. 214), c'est 'que, du haut du ciel, l'un regarde l'autre passer à travers la laine du filtre (*Rig-Vêda*, IX, 38, 5):

*esha sya madyo raso 'va cashte divah çîçuh
ya indur vâram aviçat.*

— Mais πεινᾶ (la faim) et πτωχᾶ (la pauvreté) sont deux entités encore plus différentes qu'il importerait de ne pas confondre (p. 203). — Enfin il doit être permis à un Lillois de revendiquer la majuscule de Alanus ab *Insulis* (p. 77, l. 8).

— La *Revue du Ministère de l'Instruction publique* commence la publication d'un *Dictionnaire bibliographique des Femmes écrivains russes*.

— M. POLIVANOV publie une édition classique des *Œuvres de Pouchkine* avec notes et commentaires : cinq volumes ont déjà paru.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 septembre 1888.

M. Edmont Le Blant lit un fragment intitulé : *Quelques notes d'archéologie sur la chevelure féminine*. Il signale l'ancienneté des procédés employés pour la teinture des cheveux et mentionne diverses superstitions païennes et chrétiennes relatives à la chevelure.

M. Héron de Villefosse communique :

1^o Une inscription découverte à Césarée de Cappadoce par un missionnaire français, le P. Brunel, et transmise par le P. Brucker :

SOLEM
SOLI · INVICTO
MYTHRAE
PROSALVTEETINCOLV
MITATECHRESIMIAVGG
NNDISPENSATORIS
CALLIMORPHVSARKA
RIVS · EIVSDEM
VOTVMSOLVI
LIBENS · ANIMO

2^o De nouveaux renseignements sur le voyage d'exploration que M. de la Martinière poursuit au Maroc, dans l'ancienne Maurétanie Tingitane ;

3^o Deux fragments d'une inscription trouvée à Boulogne-sur-Mer et transmise par M. le D^r Hamy ; elle concerne un officier de la marine romaine qui avait servi dans la flotte de Bretagne, *classis Britannica*.

M. Siméon commence la lecture de l'Introduction d'un travail qu'il se propose de publier. C'est la traduction d'un ouvrage historique écrit en Idiome nahuatl ou mexicain, les sixième et septième relations de l'Indien Domingo Chimalpahin, né en 1579. L'étude de cet ouvrage permet de rectifier plusieurs points de l'histoire du Mexique avant la conquête espagnole.

M. Clermont-Ganneau lit la première partie d'une étude sur Mont-Gisart, lieu de Palestine célèbre par une victoire qu'y remporta le roi de Jérusalem, Baudouin IV, sur le sultan Saladin, le 28 novembre 1177. M. Clermont-Ganneau pense que ce lieu doit être reconnu dans celui qui porte aujourd'hui le nom de Tell-Djezar et qui s'est appelé, dans l'antiquité, Gezer ou Gazara. Les croisés ont traduit par *Mont* le mot *Tell*, qui signifie colline.

Séance du 14 septembre 1888.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par le décès de M. Bergaigne. L'époque de l'élection sera fixée ultérieurement.

M. Siméon Luce lit un mémoire intitulé : *Louis XI et les grands chiens du Mont-Saint-Michel*. Il analyse un mandement royal, du 28 janvier 1475, qui assigne une rente annuelle et perpétuelle de 24 livres tournois pour l'entretien et la nourriture des grands chiens employés pendant la nuit à la garde de la place du Mont-Saint-Michel. Il résulte des termes de l'acte que l'usage de faire garder la place par des chiens était ancien au Mont-Saint-Michel, et que Louis XI, dans un pèlerinage qu'il avait accompli en 1473, s'était convaincu par lui-même de l'aide efficace que ces animaux prêtaient à la garnison du Mont.

M. Siméon termine sa lecture sur les Annales de Chimalpahin. Parmi les faits nouveaux que ce livre apporte à l'histoire, il signale notamment le renseignement qu'il fournit sur la mort de Montézuma : ce prince fut étranglé par les Espagnols, et non, comme l'a prétendu Bernal Diaz del Castillo, tué par ses propres sujets.

M. Clermont-Ganneau termine sa lecture sur l'emplacement de Mont-Gisart en Palestine.

Séance du 21 septembre 1888.

M. Joseph Audiffred écrit à l'Académie, à propos de la dernière communication de M. Siméon Luce, sur les grands chiens employés, au temps de Louis XI, à la garde du Mont-Saint-Michel. Il signale l'emploi qui a été fait des chiens, jusqu'à une époque relativement récente, pour la garde de la place de Saint-Malo, et le nom de *venelle aux chiens*, qui est restée à une ruelle de cette ville où se trouvait le chenil de ces animaux.

M. Barbier de Meynard donne de meilleures nouvelles de M. le général Faidherbe, membre libre de l'Académie, dont la santé avait inspiré quelques inquiétudes.

M. Delisle lit un extrait de la préface d'un volume qu'il compte faire paraître prochainement et qui sera consacré à la description des manuscrits volés par Libri, vendus par lui en Angleterre et rachetés en février dernier par la Bibliothèque nationale. Le morceau que M. Delisle communique aujourd'hui à ses confrères est une notice sur Peiresc, conseiller au parlement d'Aix-en-Provence, mort en 1637, « l'un des hommes du XVII^e siècle, dit-il, qui ont le mieux mérité des sciences et des lettres. » C'était un amateur éclairé, doué d'une infatigable curiosité, qui s'étendait à toutes les branches du savoir humain, depuis l'histoire naturelle jusqu'à la philologie orientale. Il ne cessa d'employer son temps et son argent à former des collections, qu'il ne composait pas dans une vue d'ostentation ou de satisfaction égoïste, mais pour en faire part, de la façon la plus libérale, aux savants et au public. M. Delisle cite de nombreux extraits de sa correspondance, qui avait été mise au pillage par Libri et dont les débris viennent de rentrer en France. Ces extraits font connaître dans toute sa sincérité le caractère de Peiresc et inspirent pour lui autant d'estime que de sympathie.

L'Académie témoigne, à l'unanimité, de l'intérêt avec lequel elle a entendu la lecture de M. Delisle.

M. Joseph Halévy lit un mémoire sur le peuple cimmérien, qui est identique, selon lui, au *Gomer* de la Genèse et aux *Gimir* des Assyriens. Contrairement à l'opinion reçue, qui veut que les Cimmériens soient originaires d'Europe et aient passé de là en Asie-Mineure, M. Halévy reconnaît le berceau de cette nation dans une ville de la Cappadoce centrale, *Chamané* ou *Chammanéné*, qu'un texte du roi Sargon désigne sous le nom de *Kimir*. Si les Grecs, à partir d'Hérodote, ont cru les Cimmériens originaires des côtes nord-est de la mer Noire, c'est qu'ils rencontraient sur ces côtes diverses localités du nom de *Cimmeris* ou *Cimmerium*, tandis que le nom de *Kimir* ou *Gimir* avait disparu de la nomenclature géographique de l'Asie-Mineure avec l'avènement des Mèdes. Mais ces villes cimmériennes de la mer Noire étaient, dit M. Halévy, des colonies fondées, antérieurement au VIII^e siècle avant notre ère, par les habitants de la Cappadoce.

M. Menant fait quelques réserves sur les conclusions de M. Halévy, qu'il ne peut, pour le moment, discuter en détail.

M. Edmond Le Blant annonce la découverte d'une urne de marbre qui vient d'être trouvée près de Sinigaglia, sur la rive droite de la Misa, et qui porte une inscription grecque gravée avec beaucoup de soin, ainsi conçue :

ΘΕΟΙΚ • ΚΑΤΑΧΘΟΝΙ
Α • ΙΙ • ΚΕΑΕΡ • ΜΑ
ΘΙΑΙΑ • ΚΥΝΒΙΩ
ΜΝΗΜΗC • ΕΝΕΚΑ

M. C.-C. Casati communique une notice sur les musées étrusques récemment formés en Italie et sur les œuvres d'art qu'ils renferment. Ces musées sont : celui de Chiusi, dont l'installation est provisoire et qui, par le petit nombre des objets d'art qu'il possède actuellement, ne donne qu'une idée très imparfaite de l'importance du Chiusi étrusque, l'antique Camars; celui de Pérouse, le plus riche et le mieux disposé, qui renferme tous les sarcophages trouvés au lieu dit le *Palazzone*, sous les murs de la ville; ceux de Corneto et de Viterbe, où se trouvent les tombes de plusieurs grandes familles étrusques. M. Casati met sous les yeux des membres de l'Académie un très petit sarcophage provenant de Chiusi et indique à ce propos les caractères particuliers qui distinguent l'art étrusque de cette ville.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41

— 8 octobre —

1888

Sommaire : 439. NADROWSKI, Etymologie grecque et latine. — 440. STEIN, La théorie de la connaissance chez les stoïciens. — 441. MONCEAUX, Les proxénies grecques. — 442. Lysias p. p. WEIDNER. — 443. TSCHIEDEL, Questions relatives à Eschine. — 444. MOELLER, Traité des études historiques. — 445. Les chansons crétoises de Maître Jean et d'Alidakis, p. p. VARDIDIS. — 446. Bibliographie Lippienne. — 447. Herder, Œuvres, XIII et XVI, p. p. SUPHAN. — 448. PORT, La Vendée angevine. — 449. GUILLON, La France et l'Irlande, Hoche et Humbert. — 450. Souvenirs de Hyde de Neuville. — 451. WELSCHINGER, Le duc d'Enghien. — 452. Mémoires de Van Hogendorp. — 453. JURIEU DE LA GRAVIÈRE, L'amiral Baudin. — 454. VILLOT, Les indigènes de l'Algérie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

439. — *Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griechischen und lateinischen Etymologie*, von Richard NADROWSKI, Lehrer am Kgl. Gymnasium zu Thorn. Zweite gänzlich umgearbeitete und stark vermehrte Auflage. Berlin, 1888, W. Issleib (G. Schuhr). In-8, v-134 pp.

L'auteur de ce livre est assurément un amateur éclairé, auquel n'a manqué ni la conscience ni le bon vouloir, ni même une large part des connaissances nécessaires pour l'écrire. Il ne s'en fait point accroire, au surplus, et connaît les lacunes de son érudition. Lui-même nous avertit loyalement (p. v) qu'il ne cite que de seconde main le celtique, le lithuanien, le zend et — ce qui est plus grave — le sanscrit. Aussi ne manque-t-il pas (p. 100) de prendre pour une divinité réelle du panthéon indou l'Ahanâ créée par la vive imagination de M. Max Müller. S'il s'autorise du grand linguiste d'Oxford pour porter dans le domaine de ses recherches la torche de la fantaisie (p. 84), c'est sans doute qu'il a conscience de ce que pourraient perdre ses théories examinées à la lueur sereine et sévère de la lampe scientifique. Mais, de l'épigraphie modeste qu'il emprunte à Hamlet, « *ist dies schon Tollheit, hat es doch Methode* », nous ne retiendrons que la moitié : folie, non certes ; méthode à coup sûr, mais méthode fort difficile à caractériser, à la fois arriérée et téméraire, renouvelée des premiers travaux linguistiques du début de ce siècle, et pourtant très personnelle à l'auteur dans ses résultats inattendus.

La méthode de M. Nadrowski consiste tout d'abord à réunir et à comparer un certain nombre de mots pris dans diverses langues indo-européennes, à en constater la synonymie approximative, et à induire de cet examen quelque équivalence phonétique. Bref, c'est l'étymologie pure, sans aucun des adjuvants qu'elle a, depuis vingt ans surtout, demandés à la phonétique physiologique ; c'est un catalogue plus qu'un

corps de doctrine, et, pour corser ce catalogue, tout semble bon à M. Nadrowski, jusqu'aux mots obscurs, tronqués peut-être par cent copistes successifs, qui émaillent le glossaire d'Hésychius, jusqu'à la confusion graphique du digamma et du γ', simple lapsus du scribe élevé ici à la hauteur d'une permutation phonétique (p. 8). Tout cela pour aboutir à démontrer que le ν grec, capricieux Protée, est sujet à s'échanger, sans loi ni règle, contre φ, μ, ν, λ, ρ, γ, et qu'à leur tour les liquides et les nasales peuvent se résoudre en un ν (p. 25). A la faveur de quelles circonstances? en passant par quels stades intermédiaires, au moins hypothétiques? C'est malheureusement ce qu'on nous laisse ignorer, et, faute de ces données aujourd'hui indispensables, la science se verrait, si je ne me trompe, contrainte de récuser les exemples colligés par M. N., fussent-ils même plus nombreux et plus spécieux. En fait, presque aucun ne s'impose avec certitude, et plusieurs sont franchement invraisemblables : le rapprochement de sk. *vári* (eau), lat. *mare* (p. 20) et gr. Νηεὺς (p. 23) a entraîné un peu partout, mais n'en est pas plus sûr; celui de *volô* et φιλέω (p. 3) est de pure fantaisie; et, quant à l'identité de *luscus* et *vesper* (p. 13), elle n'apparaît bien nettement qu'à la condition de changer toutes les lettres, moins l's médiale. Serions-nous revenus au temps où Voltaire condamnait l'étymologie à cette tâche ingrate?

Cette tendance de l'auteur à admettre des métamorphoses qui ne sont aisées que sur le papier peut servir à expliquer sa prédilection pour la métathèse, à laquelle il consacre un grand chapitre (pp. 43-84) et assigne un rôle absolument prépondérant dans la formation des racines indo-européennes. Cette idée non plus n'est pas très neuve : Schleicher l'avait émise, sans y trop insister¹, et M. J. Schmidt en a fait une application célèbre dans son étude sur la racine *ak; mais ces deux illustres maîtres n'étaient point de ceux que l'esprit de système égare et mène à l'outrance. Autant la métathèse est, en linguistique et dans toutes les langues du monde, un phénomène incontestable, encore que sporadique, autant ce phénomène est mobile, fuyant, difficile à expliquer, impossible à traduire en une loi fixe. De *parábola* l'Espagnol a fait *palábra*, et le Français *trouver* de *turbâre*. Nos ancêtres indo-européens avaient deux racines quasi-identiques, *skep et *spek, signifiant « voir, regarder ». Voilà deux faits, l'un certain, l'autre probable. Mais, pour être constatés et concevables, ils n'ont pas néanmoins le caractère de généralité qui seul pourrait leur donner droit de cité dans la science : ce sont des curiosités, rien de plus, non des données scientifiques. Libre dès lors à M. N. de croire que, de la même façon, une racine *skav est devenue *kvas (p. 73); mais libre à tout autre de ne le point croire, et entre cette affirmation et cette négation la science pourrait osciller pendant des siècles sans avancer

1. Cf. G. Meyer, *Griech. Gramm.*, § 237.

2. *Compendium*⁴, p. 333.

d'un pas. Le terrain manque sous les pieds, et pour s'en convaincre il suffit de voir un savant qui évidemment a médité sur la nature et les causes de la métathèse, confondre avec elle le cas où, comme dans l'allemand *herum* et *umher* (p. 79), deux particules originairement indépendantes ont formé entre elles deux groupements syntactiques différents. Autant vaudrait appeler métathèse l'équivalence algébrique $ab = ba$.

Certaines parties, auxquelles pourtant l'auteur attache sans doute moins d'importance, sont moins conjecturales et inspirent plus de confiance : ainsi la théorie du redoublement spontané des nasales et liquides (p. 27), celle de la prothèse vocalique (p. 29), bien que peu approfondies, n'ont rien que d'admissible, et il y a davantage encore à prendre dans la restitution d'un préfixe proethnique **av* (p. 35), encore qu'on n'en concède pas volontiers l'identité avec *avá*. L'étymologie de *prôlétarius* (p. 115), dérivé de *prô ratá* [*parte*] est ingénieuse et plausible ; mais on attendrait alors **prôritarius* **prôlitarius* (cf. *irritus*), et le passage d'*i* bref à *e* long ne peut guère s'expliquer que par l'étymologie populaire qui rattachait le mot à *prôlés*. Enfin plusieurs dérivations de noms propres, quoique toujours incertaines, présentent un sérieux caractère de vraisemblance.

Mais ce qu'on ne saurait trop regretter, c'est que M. N. ait cru pouvoir rééditer son livre sans tenir le moindre compte des progrès accomplis par la linguistique indo-européenne pendant les dix années écoulées depuis la première publication, sans consulter même aucun des ouvrages qui ont, sur certains points, entièrement renouvelé la face de la science. En vain s'excuse-t-il, assez naïvement (p. iv), en demandant ce qu'il aurait gagné à la consultation d'ouvrages qui méconnaissent ou ignorent le grand principe de la métathèse des racines. Ce qu'il y aurait gagné ? Mais d'abord, je pense, de ne point s'exagérer à lui-même la valeur de ce principe, de ne pas prendre pour un passe-partout une clef bonne tout au plus à quelques serrures. Ensuite et surtout, de se débarrasser de quelques illusions phonétiques un peu trop choquantes ou surannées : de corriger le début malheureux où le *q* grec nous est donné pour un *f* (p. 1) ; de ne pas voir une métathèse dans le rapport *δέσπομαι* *ἐδραμον* (p. 79) ; de ne pas confondre constamment et systématiquement l'*e*, l'*o* et l'*a* indo-européens, sans parler des autres voyelles (on en a vu des exemples) ; de ne pas restituer l'étonnant **kamt-kamt* (p. 105) pour le nombre « cinq », qui se disait tout uniment **penge* ; de ne pas objecter contre le rapprochement de *Vendáfrum* et *véndri* la quantité différente des deux *e*, alors que lui-même identifie *Vendáfrum* à *Ἀθῆναι* = **(Ath-)wan-ay* (p. 75), c'est-à-dire un *e* bref à un *a* long par l'intermédiaire d'un *a* bref. Je m'arrête : il n'y a presque point de page où l'on ne puisse relever une incorrection de ce genre. Que les méthodes auxquelles se rallient aujourd'hui presque tous les indogermanistes ne soient pas du goût de M. Nadrowski, que la

phonétique simpliste de Curtius lui agréé davantage, cela est possible et, après tout, légitime; mais tout au moins nous devait-il les raisons de ses préférences.

V. HENRY.

440. — Ludwig STEIN. *Die Erkenntnistheorie der Stoa*, 2^{ter} Band der Psychologie. (Berliner Studien, VII). Berlin, Calvary, 1888. In-8, 389 p.

Il y a deux ans, je signalais avec éloge aux lecteurs de la *Revue critique* la première partie de cette remarquable étude sur la psychologie stoïcienne ¹. Le deuxième volume, qui s'occupe de la théorie de la connaissance, témoigne des mêmes qualités que le premier : érudition sûre et abondante, critique sagace, exposition claire et méthodique. Toutefois, je ne dissimulerai pas à M. Stein qu'un peu plus de concision ne me déplairait pas : 389 pages sur la théorie de la connaissance, qui n'est qu'une partie de la dialectique stoïcienne, voilà de quoi effrayer la patience la plus robuste. Il est vrai que sur ces 389 pages, 85 sont consacrées à un « résumé des théories sur la connaissance chez les Grecs jusqu'à Aristote », mais je ne vois pas très bien l'utilité de ce résumé qui, de l'aveu même de l'auteur, n'apporte rien de bien nouveau ; une introduction très serrée, de quelques pages, mettant en lumière les points essentiels et les étapes successives de la pensée grecque, aurait mieux atteint le but. Ajoutons enfin que les notes de M. Stein, très nourries, très intéressantes, prennent parfois des proportions exagérées, et que, sans être teutomane, on peut trouver qu'il abuse du droit de parler français en allemand.

T. R.

441. — P. MONCEAUX. *Les Proxénies grecques*. Paris, E. Thorin, 1886. 1 vol. in-8, VIII-331 p.

L'ouvrage de Monceaux comprend trois parties : 1^o une partie juridique où sont étudiés les principes et les caractères généraux de l'institution de la proxénie (liv. I); 2^o une partie historique où sont exposés le rôle et l'action des proxènes aux différentes époques, d'abord à Athènes (liv. II), puis en dehors d'Athènes (liv. III); 3^o une série de chapitres consacrés aux proxènes des associations et des temples, à la proxénie religieuse (liv. IV). Enfin une conclusion très complète montre les divers aspects de la proxénie, en fait ressortir l'importance et indique les causes de la disparition ou plus exactement de la transformation de cette institution qui a si longtemps duré dans toute la Grèce (liv. V). En appendice, l'auteur a donné deux listes : 1^o une liste des proxènes athéniens connus; 2^o une liste des représentants des villes étrangères à Athènes.

1. *Revue critique*, 1886, n^o 52, art. 302.

Tel est le plan suivi par M., tel est le cadre dans lequel il a su grouper les renseignements que lui ont fournis les auteurs anciens et surtout les inscriptions, au nombre de près de 1,500 ! Si l'on compare son livre aux mémoires de M. H. E. Meier (1843) et de C. Tissot (1863), on reconnaîtra vite que c'est surtout dans la deuxième et la troisième parties que le progrès est sensible. Toute la partie historique est excellente, et cela non seulement parce qu'elle est plus complète, mais parce que M. a su la traiter avec beaucoup de talent. Plus de ces longues listes de noms de villes, comme on en trouve dans Meier (p. 3) et dans Tissot (p. 93), plus de statistique, mais un voyage bien ordonné dans les différentes contrées de la Grèce et dans les colonies : à chaque halte, l'auteur s'efforce de marquer le caractère particulier de l'institution et, quand il le peut, il nous fait connaître le proxène même et nous le montre à l'œuvre. Tous ses portraits sont bien vivants, tous ses tableaux sont bien éclairés¹. Rien de plus intéressant et de lecture plus agréable que cette partie de l'ouvrage où la verve et l'esprit de l'auteur ne font pas tort à son érudition. Peut-être M. est-il trop préoccupé de marquer partout l'influence d'Athènes sur le développement des proxénies grecques : les Athéniens se flattaient volontiers de servir de modèles à tous les Grecs, mais la proxénie répondait à un besoin général en Grèce, et des contrées qui restèrent longtemps étrangères à l'influence athénienne, — l'Arcadie par exemple, — la pratiquèrent sans doute avant Athènes (p. 4). Sparte elle-même (et le chapitre que lui consacre M. est des plus instructifs), Sparte a su dès le ^{vi}^e siècle se servir de la proxénie pour étendre son influence politique (p. 151, 153). Cette réserve faite, je n'ai que des éloges à adresser à la seconde et à la troisième parties : c'est sur la partie juridique, la première, que porteront les observations suivantes.

M. a raison d'écarter d'abord la distinction trop vite acceptée par Meier et Tissot entre les proxènes ordinaires et les proxènes-magistrats (p. 6) : la proxénie présente dans toutes les cités grecques les mêmes traits essentiels. C'est, dit M. (p. 12), « un véritable contrat entre un État et un particulier, citoyen d'une ville étrangère. » Cette définition, nous ne saurions l'admettre : la proxénie n'est ni un contrat ni un traité. Chacune des deux parties, dit M. (p. 14) a « des obligations en même temps que des droits » : c'est précisément ce que nous nions. Oui, l'État s'engage envers le proxène à lui assurer les avantages stipulés dans le décret, mais où est-il parlé des obligations du proxène, des « fonctions » qu'il serait tenu de remplir ? La proxénie est avant tout un honneur, donné à titre de récompense et aussi à titre d'encouragement. Comme par le passé, le proxène rendra des services aux citoyens de l'État qui lui a conféré ce titre : il se montrera digne et de ce premier honneur et de ceux qui lui seront décernés dans la suite. D'obligations

1. Portraits de Kallippos, p. 128 ; de Kallias, p. 136 ; de Lichas, p. 147 ; de Kléarchos, p. 149, etc.

strictes, de fonctions, il n'en a pas : nous avons vu qu'aucune n'était inscrite dans le prétendu contrat et nous demandons, au cas où le proxène n'aurait pas rempli ses obligations, quel recours pouvait avoir contre lui la cité qui l'avait nommé. C'est que la cité n'a pas de droits, c'est qu'elle ne peut rien exiger de son proxène et qu'au contraire elle lui doit de la reconnaissance : aussi le ménage-t-elle et entretient-elle son zèle par de nouveaux honneurs ¹.

Si le proxène ne *doit* rien à la cité qui le nomme ², celle-ci au contraire lui assure de nombreux avantages, et dans certaines contrées elle lui fournit des garants (ἔγγυοι). Nous admettons en effet, comme Böckh le proposait, que les ἔγγυοι τῆς προξενίας sont les répondants de la cité devant le proxène. Selon M., ils répondaient à la fois de la ville devant le proxène et du proxène devant la ville. Ce cumul nous semble impossible : les garants ne répondaient que de l'un des deux intéressés, et comme ce sont toujours des citoyens de l'État qui nommait le proxène, comme le plus souvent ce sont des magistrats (p. 54 ; p. 172, 177), ils ne répondaient que de la ville.

Le proxène est donc une sorte de correspondant public, auquel sont libres de s'adresser les citoyens de l'État qui lui a conféré ce titre ³, auquel s'adresseront naturellement ses magistrats et ses envoyés : il leur servira d'intermédiaire, de προστάτης comme le dit justement M. (p. 14) en rappelant les définitions des grammairiens. Mais le proxène n'est pas et ne peut pas être le représentant de la cité qui l'a nommé.

Que ce titre fût partout considéré, souvent recherché, c'est ce qui n'est pas douteux, et les privilèges multiples qui leur étaient réservés justifiaient suffisamment le zèle de ceux que M. appelle très justement les candidats à la proxénie. Ces privilèges bien connus, bien étudiés par Meier (p. 17 et suiv.) sont soigneusement énumérés et expliqués par M. : peut-être eût-il pu insister sur l'ἀσυλία (p. 29 et 36) et montrer comment en temps de paix on pouvait risquer d'être victime d'une saisie. Je ne connais pas d'ouvrage où il soit traité en détail du droit de prise et c'est dans un article de M. Dareste qu'est le plus nettement exposée cette coutume singulière ⁴.

1. Décrets d'Erythrées d'Ionie en l'honneur de ses proxènes. E. Curtius, *Anecdota Delphica*, nos 68-69.

2. Meier dit excellemment p. 25 : « Iam erit explanandum, quid civitatibus proxeni conferre soliti sint; nolo enim dicere quid *debuerint*, ne quis eos credat necessitate muneris fecisse, quæ officii, quæ consuetudinis rationi tribuerint. » — Quand Kallippos (*C. Kallippos*, 1237, 5), se présentant à la banque de Phormion, lui demande ses livres pour voir si Lykon d'Héraklée n'a pas de fonds en dépôt, il dit au banquier : « Je suis proxène des Hérakléotes et ἐξ ἀνάγκης μοι ἔστιν ἀπάντων Ἑρακλειωτῶν ἐπιμελεῖσθαι. » Mais ce n'est là qu'une exagération de langage : le bon apôtre ne déployait tant de zèle que pour mettre la main sur les fonds de Lykon et M. généralise trop vite en disant (p. 33) que le proxène surveillait les registres chez les banquiers !

3. Les Hérakléotes ont un proxène à Athènes, Kallippos, mais Lykon d'Héraklée n'en est pas moins l'hôte de deux simples citoyens d'Athènes, Aristonous et Kallibiadès (*C. Kallippos*, 1236, 3).

4. Mémoire sur les entreprises de travaux publics chez les Grecs, dans l'*Annuaire de l'Associat. pour l'enc. des Études gr.*, 1877 (p. 9 du tirage à part).

Le chapitre sur la condition légale des proxènes athéniens (p. 102) renferme quelques inexactitudes. L'action ἀποστασίου n'était pas donnée contre les métèques, mais contre les affranchis. Pour le décret qui confère l'isotélie à un proxène (CIA., II, 48), il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de rejeter la restitution de Köhler : l'inscription est gravée στοιχηδόν et du mot ἰσοτέλειαν il ne manque au début que les deux premières lettres qui trouvent leur place à la ligne suivante. L'isotélie était un privilège important et le texte des *Revenus* (IV, 12) sur lequel se fonde M. pour soutenir l'opinion contraire n'a pas le sens qu'il lui donne. M. traduit : « On accordait l'isotélie à tout étranger qui avait travaillé dans les mines » et dans la phrase suivante il parle d'ouvriers libres employés dans les mines. Mais il n'est pas ici question d'ouvriers : ἐργάζεσθαι ἐν τοῖς μετάλλοις est l'expression consacrée pour désigner l'exploitation des mines par ceux qui les ont affermées¹. Les seuls ouvriers employés dans les mines étaient des esclaves.

Ces observations et ces critiques n'atténuent en rien les éloges que j'ai adressés au livre de Monceaux. Sa thèse, l'une des meilleures qui soient sorties de l'École d'Athènes, n'est pas seulement une sorte de *Corpus* des décrets de proxénie : l'auteur a su élargir son sujet et désormais il sera impossible de traiter des relations internationales des Grecs, des affaires étrangères dans Athènes et Sparte, sans recourir à ce travail si solide et si complet. Je termine par un souhait : on a découvert, depuis la publication du livre de Monceaux, et l'on découvrira encore de nombreux décrets de proxénie. L'auteur ne pourrait-il, régulièrement, nous les signaler avec des observations dont nous profiterions tous ?

B. HAUSSOULLIER.

442. — I. *Lysias orationes selectæ... für den Schulgebrauch herausgegeben von Andreas WEIDNER*. Leipzig, G. Freytag, 1888, vi-168 pp. in-16.

443. — II. *Questiones Æschinææ*. De verborum insitictorum quodam genere. Diss. inaug.... Johannes TSCHIEDL. Berolini, 1887, typis Trowitschtorum, 56 pp. in-16.

I. L'édition de M. Weidner contient 14 discours de Lysias (I, VII, X, XII, XIII, XVI, XIX, XXII-XXV, XXX-XXXII). Ces discours sont rangés non par

1. Boeckh, *Kleine Schriften*, V, p. 37; 34, note 106; 42. Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, XII (1888), p. 247.

2. J'ai noté les corrections suivantes. P. 17. Au lieu d'une convention entre les Achéens et une femme du nom de Drymæa, lire : entre les Cétéens et la ville de Drymæa. — P. 110. Du deuxième décret en l'honneur d'Evénor (CIA., II, 186), M. peut-il conclure que le peuple athénien donnait des instructions à ses proxènes ? Il y est dit qu'Evénor ἵππαντα ὅσα προσέταξεν αὐτῷ ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων καὶ ἰδίᾳ καὶ κοινῇ ἐπιμέλεται, mais Evénor est médecin et c'est à Athènes même où il habite (CIA., II, 187) qu'on a fait appel à son zèle et à sa science. — P. 168. L'approbation du sénat est mentionnée ailleurs qu'à Akraephia et à Thisbé : ajouter Chéronée (Larfeld, SIB., 53^a), Tanagre (*ibid.*, 501; 506). Je croirais volontiers que, même dans les cas où il n'en est pas fait mention, le sénat avait apporté son avis. P. 207. Lire Anthémonte au lieu d'Anthémos. Les fautes d'orthographe sont d'ailleurs très nombreuses et très excusables dans un livre où sont cités tant de noms propres.

ordre chronologique, mais par ordre de difficulté, disposition qui surprend un peu, et est justifiée aux yeux de l'auteur par la destination purement scolaire de l'ouvrage. Chaque discours est précédé d'une courte notice explicative. M. Weidner a ajouté à son ouvrage, pour faciliter l'intelligence des discours XII et XXV, un long fragment des Helléniques de Xénophon (II, III-IV). Un index des noms et des faits principaux complète l'édition. Le texte a été établi avec soin après une nouvelle collation du *Palatinus*. M. Weidner n'a négligé aucune des ressources que lui offrait la critique de textes pour rendre Lysias « plus facile et plus clair ». Il y a réussi en général, et on doit lui en savoir gré dans une édition à l'usage des classes. Peut-être s'est-il trop laissé aller parfois à la tentation d'introduire sans nécessité dans son texte des corrections dues à d'autres critiques ou tirées de son propre fonds. Dans bien des cas, semble-t-il, il aurait pu conserver sans inconvénient la leçon du manuscrit. Quoi qu'il en soit, cette édition, utile aux élèves, sera souvent consultée avec fruit par les maîtres.

II. Dans sa dissertation, M. Tschiedel étudie un certain nombre de passages du discours d'Eschine contre Ctésiphon où divers critiques croient trouver des traces d'interpolation. Il essaie de montrer qu'une interprétation rigoureuse du texte permet de considérer comme authentiques les mots suspectés. La démonstration est probante pour certains cas, spécieuse et subtile le plus souvent; l'argumentation est lourde et diffuse; le latin, fatigant et obscur. Peut-être aussi M. Tschiedel a-t-il eu tort de prendre au sérieux un certain nombre d'athétèses inspirées sans doute aux critiques par le désir de faire briller leur esprit.

Ch. CUCUEL.

444. — *Traité des études historiques*, par Jean MÖLLER, professeur d'histoire générale à l'université catholique de Louvain, publié avec des additions, par le prof. Ch. MÖLLER. Paris, Thorin, 1888. 1^{re} partie et 2^e livraisons. In-8 de XIII-355 pages.

Le résumé d'un cours fait il y a quarante ans par un professeur de mérite peut servir de canevas à un ouvrage d'enseignement destiné aux étudiants d'aujourd'hui; mais si l'on se contente de l'imprimer avec quelques suppressions et « additions entre guillemets », en « rafraîchissant ça et là les citations et en complétant la littérature » (p. VII), on s'expose à grossir la liste déjà longue des livres inutiles. Tout en rendant hommage au talent de feu J. Möller et à la piété filiale de son éditeur, je ne puis m'empêcher d'exprimer l'avis que le *Traité des Études historiques* ne rendra pas les services que son titre un peu ambitieux ferait espérer.

D'abord, la disposition est mauvaise et l'on ne saisit pas l'enchaînement des chapitres. Les cinquante premières pages sont consacrées à des généralités touchant les sources et la critique historique; puis vient un singulier aperçu de géographie, de géologie, de paléontologie, de mé-

téorologie, etc. Non seulement la *littérature* est partout défectueuse — une bonne moitié des ouvrages cités n'ont plus aucune valeur aujourd'hui — mais il y a des erreurs énormes, par exemple lorsqu'on nous dit (p. 28) que les « espèces actuelles » de mammifères paraissent à *l'époque tertiaire*. Un historien peut faire abstraction de la paléontologie, mais, lorsqu'il se mêle d'en parler, il ne doit le faire qu'à bon escient. On n'instruit guère les étudiants d'un cours d'histoire en leur disant (p. 39) : « La grêle n'est que de la pluie ou des gouttes gelées ; l'électricité en est la principale cause ». Cela n'est ni exact, ni précis, et, de plus, est complètement inutile. Ce qui touche à l'ethnographie (p. 51 et suiv.) n'est pas moins vague et insuffisant ; les indications bibliographiques sont à peu près nulles, alors que les bons ouvrages de date récente ne font pas défaut sur ces questions.

Le reste du volume se divise en cinq séries de conférences : sur la chronologie, sur l'histoire ancienne de l'Orient, sur l'histoire grecque, sur l'histoire romaine et sur l'histoire du moyen âge. Partout la même insuffisance d'informations se fait sentir. Sur la chronologie, le dernier ouvrage signalé est de 1859 ; l'ouvrage de Hehn, *Kulturpflanzen*, est recommandé « pour la philologie » (p. 107), ce que je renonce à comprendre ; toutes les recherches modernes sur la chronologie orientale sont ignorées (p. 111) ; pour l'épigraphie égyptienne, Rosny et Ebers sont les seuls auteurs cités (p. 150). Je ne parle pas de l'esprit dans lequel sont rédigés les jugements portés sur les auteurs, mais il est curieux de lire (p. 162) que M. Maspero « accepte aveuglément les hypothèses les plus téméraires de l'école rationaliste, en désaccord en cela avec les plus grands égyptologues de l'Allemagne et de l'Angleterre. » Il arrive aussi que l'auteur, ou plutôt l'éditeur, parle de livres qu'il n'a certainement jamais vus : ainsi il est dit (p. 170) que le *Voyage de Le Bas* comprend « trois volumes parus » donnant « la topographie et les inscriptions de l'Attique, etc. » Le Bas n'a pas publié une ligne concernant « la topographie » de l'Attique. P. 201, il ne fallait pas renvoyer à *Vossii, De historicis graecis*, mais à Vossius ; la même faute, qui n'est pas d'ordre typographique, reparaît à la p. 230, où il est question de *De historicis latinis* du même auteur. Mais on irait vraiment trop loin si l'on voulait relever toutes les erreurs de ce volume. Une seule citation, pour terminer, caractérisera la manière de l'éditeur. Il s'agit (p. 283) des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de France : « Michelet, *Histoire de France*, Paris, 1833-46. Plusieurs éditions, la dernière en 5 vol. *Le moyen âge seul a paru.* » M. Ch. Moëller a pris pour épigraphe : *Intelligenti pauca*. N'est-ce pas le cas de répéter cette épigraphe en manière de conclusion ?

Salomon REINACH.

445. — Κρητικαὶ ῥίμαι. Τὰ τραγούδια Δασκάλου μάνη καὶ Ἀληόκη ἐκδίδονται ὑπὸ Ἐμμανουὴλ Βαρδιδῆ Κρητὸς ἐν Ἀθήναις, ἐκδοτικῶν τῆς Ἑστίας, 1888. — In-8° de 62 p. Prix : 1 fr.

Les deux poèmes que vient de publier M. Emmanuel Vardidis apportent une contribution d'autant plus précieuse à l'histoire de Crète pendant le dernier tiers du xviii^e siècle, qu'ils constituent actuellement les seuls documents que nous possédions concernant cette période. Ajoutons que, au double point de vue linguistique et littéraire, ils sont tout à fait dignes d'attirer l'attention. Comme toutes les productions de cette nature, le premier de ces poèmes a pour auteur un paysan illettré, un fromager nommé Batzélios, témoin oculaire des tragiques événements qu'il raconte. Dicté par lui à un de ses compatriotes (Anagnostis, fils de Papas Siphis Scordylis), le poème de Batzélios forme une relation très circonstanciée de l'insurrection des Sfakiotes contre les Turcs, en 1770, insurrection fomentée par la Russie et dirigée par Jean Vlachos, primat intelligent et riche, plus connu sous le nom de Maître Jean. Nous avons nous-même publié ce document deux fois déjà ¹ d'après une copie, comprenant comme celle de M. V. 1032 vers et qui nous avait été obligeamment fournie par M. Joseph Manousogiannakis de Sfakia. Suivant M. V., le texte publié par lui présente avec le nôtre environ deux cents variantes, qui portent pour la plupart sur l'orthographe et le rythme, mais dont aucune n'offre une bien réelle importance. M. V. fait aussi allusion dans sa préface (p. 5) à certaines divergences chronologiques, mais sans les signaler. Nous avons cru devoir les rechercher. Elles sont au nombre de deux, et encore la seconde n'est-elle qu'apparente. Dans le premier cas, la version publiée par M. V. fixe la date d'un fait (voy. vers 239) au 26 avril, tandis que la nôtre le place au 25 du mois. Si le 26 est la vraie date, comme semble le donner à entendre M. V., il aurait dû nous dire sur quoi il appuie son assertion. Dans le second cas, les vers 1015-1016 sont ainsi conçus dans le texte mis au jour par M. V. :

Στὰ χίλια ἑφτακόσια γδοηνταῖζε ἔτος
 παῦ τοῦ Δασκάλου τὸ γκαὶρὸ δεκάξε χρόν' ἑφέτος.

C'est-à-dire : *En la présente année mil sept cent quatre-vingt-six, il y a seize ans écoulés depuis l'époque de Maître Jean.*

Dans la version publiée par nous :

Τὰ χίλια ὀχτακόσια δὲν ἑφταξε τὸ ἔτος,
 ἐκ τοῦ Δασκάλου τὸ καὶρὸ δεκάξε χρόν' ὀφέτος.

C'est-à-dire : *On n'a pas encore atteint l'année 1800 ; il ne s'est écoulé que seize ans depuis l'époque de Maître Jean.* Comme on le voit, la version de M. V. a sur la nôtre l'unique avantage d'indiquer d'une fa-

1. Dans l'*Annuaire pour l'encouragement des Études grecques en France* (Paris, 1879, 8°), pp. 200-229, et dans le tome I^{er} des *Éphémérides daces* (Paris, 1880, 8°), pp. 515-559.

son plus précis que les événements ont eu lieu en 1770 ; mais elle ne saurait rectifier une erreur chronologique qui n'existe pas.

Le second poème, *la Chanson d'Alidakis* (τὸ τραγῳδὶ τοῦ Ἀλιδάκη), raconte succinctement l'attaque dirigée par les Turcs contre Sfakia, en 1770, et relate d'une façon plus spéciale les querelles survenues quelque temps après entre les Sfakiotes et un grand feudataire ottoman nommé Alidakis, lesquelles se terminèrent par la mort de ce personnage. Le voyageur anglais Pashley, qui a consacré quelques lignes à cette insurrection dans ses intéressants *Travels in Crete* (Cambridge, 1837, 8°), t. II, p. 169, donne dans ce même volume (p. 159) le dessin du πύργος ou château-fort qui servait de résidence à Alidakis et où il fut assiégé par les Grecs. Ce poème n'était pas inédit, comme le suppose à tort M. Vardidis. Nous l'avions déjà publié, il y a une douzaine d'années, accompagné d'une traduction française, dans notre *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire* (Paris, 1877, 8°), pp. 259 et suiv., d'après une copie trouvée dans les papiers d'Anagnostis Papapolidis d'Anopolis de Sfakia et communiquée par M. Joseph Manousogiannakis. Notre texte compte même huit vers de plus que celui de M. Vardidis. Les variantes que présentent entre elles les deux versions sont, d'ailleurs, assez nombreuses, chose d'autant plus surprenante qu'à la fin de l'une et de l'autre copie on lit une souscription attestant que chacune d'elles a été prise sur l'original (ἐκ τῆς πρώτης κόπια τοῦ ῥιμανόρου). Ces variantes n'affectant que le lexique, la scrupuleuse précision avec laquelle ce document a été rédigé se retrouve dans les deux textes.

M. V. déclare dans sa préface (p. 6) qu'il n'a aucune prétention philologique : il a mis la main sur une copie de ces deux poèmes et il l'a livrée telle quelle à l'impression. Nous aurions donc mauvaise grâce, après un tel aveu, à lui chercher chicane sur certaines inconséquences orthographiques, qui lui font écrire le même mot jusqu'à de trois façons différentes. Nous nous bornerons à lui soumettre quelques observations relativement au petit vocabulaire qui termine sa publication. Et d'abord, on y remarque le défaut commun à tous ou presque tous les vocabulaires de ce genre élaborés par des Grecs : les termes que tout le monde connaît y abondent, mais on y cherche vainement ceux qui ne figurent dans aucun dictionnaire. Ensuite, à quoi bon, pour expliquer βορδονάρης (que donne d'ailleurs le *Tesoro* de Somavera), aller exhumer un mot aussi suranné que ἀστραθηλάτης ? Le grec commun πολυαράς ne suffisait donc pas ? M. V. s'imagina-t-il nous renseigner sur l'ustensile de ménage que les Crétois appellent κουλουκροτερὸς en traduisant ce mot par une expression aussi vague que ῥῶπος ? Si ce terme n'a pas, comme cela paraît probable, son équivalent en grec ancien ni en grec commun, mieux eût valu expliquer par une périphrase la nature de l'objet ainsi appelé. M. V. voit dans κόκκινη μηλιά (*le Pommier rouge*) une expression métaphorique pour indiquer τὰ ἐνδότερα τῆς Ἀσίας εἰς Μέλκαν. C'est une erreur. La κόκκινη μηλιά répond au Μονοδένδριον des Byzantins et dé-

signe, dans les croyances populaires, l'endroit imaginaire jusqu'où les Grecs poursuivront les Turcs le jour où ils les chasseront de Constantinople. A propos du mot *σάδα*, qui est le nom crétois du *laurier-rose* et que M. V. traduit par *πικροδάφνη*, on me permettra de citer un passage du Glossaire botanique inédit qui se trouve dans un manuscrit grec du xv^e siècle, le *Parisinus n° 2294*; on y lit (au fol. 99 r^o) : « Νήριον, ἡ ῥοδοδάφνη (et en marge, d'une autre main), *id est σάδα*. »

Malgré les légères imperfections que nous avons signalées et quelques autres sur lesquelles il serait superflu d'insister, le petit travail de M. V. est tout à fait digne d'éloges. Il est du nombre de ceux qu'on aimerait à voir se multiplier en Grèce et qui pulluleraient si l'on y encourageait comme elles le méritent les recherches désintéressées de savants modestes comme M. Vardidis. Combien de documents pareils gisent encore ignorés, sans le secours desquels on ne saurait écrire l'histoire douloureuse des précurseurs de la guerre de l'Indépendance, de ces héros obscurs qui, comme Maître Jean de Sfakia, ont versé leur sang pour le rétablissement de la nationalité hellénique, *ὡς γένη Ῥωμιόσυνη* ! Nous faisons des vœux sincères pour que l'exemple donné par M. Vardidis trouve de nombreux imitateurs.

Émile LEGRAND.

446. — **Publication de l'Université de Gand. Bibliographie Lipsienne.**
Gand, C. Vyt, 1886-1888. 3 vol. in-16 de xxviii-598, 708 et 415 p.

La *Bibliographie Lipsienne* est extraite de la *Bibliotheca Belgica* ou *Bibliographie générale des Pays-Bas* publiée par MM. Ferd. Vander Haeghen, Th. J. I. Arnold et R. Vander Berghe. L'éloge de ce dernier recueil n'est plus à faire, mais à ceux qui, par hasard, ne le connaîtraient pas, il suffirait de montrer le beau travail qui en est tiré, pour que cet échantillon leur donnât une juste idée de l'ouvrage même.

La *Bibliographie Lipsienne* se divise en deux séries, la première (t. I et II) consacrée aux œuvres proprement dites de Juste Lipse, la seconde (t. III) : 1^o aux auteurs latins anciens publiés ou annotés par cet érudit ; 2^o aux pièces que l'on possède de lui disséminées dans divers recueils ; 3^o à quelques-uns des ouvrages qui le concernent. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus en ces deux séries, de la parfaite exactitude ou de la magnifique richesse des informations. Pas une des 1750 pages de la monographie qui n'ait été de la part de M. Vander Haeghen et de ses dignes collaborateurs, l'objet de recherches minutieuses ! C'est avec la plus irréprochable précision que tour à tour ils racontent la vie de Juste Lipse (t. I, p. i-xvii) ¹, indiquent les sources à consulter (*Ibid.*

1. Au dernier moment, les biographes, ont pu, d'après des communications qui leur avaient d'abord fait défaut, compléter leur notice en deux points importants t. III, p. 366 et p. 417) : ils ont trouvé dans le *Lipsius Proteus* de Thomas Sagittarius (1614), la preuve décisive que Lipse s'était rallié au luthéranisme à Iéna, et, dans un ancien catalogue des membres de la compagnie de Jésus en la province

p. xvii-xxiv), énumèrent les portraits du grand humaniste (*Ibid.* p. xvii-xviii), décrivent, en y mettant un luxe infini de détails, ses œuvres en toutes leurs éditions et en toutes leurs traductions, analysent les épîtres dédicatoires, les préfaces, les pièces liminaires et autres, les témoignages hostiles ou favorables des écrivains du xvi^e siècle et des siècles suivants, etc. (t. I, II, III, *passim*).

Une des parties les plus curieuses de l'ouvrage est celle où les savants bibliographes s'occupent des divers recueils épistolaires de Lipse : non seulement ils passent en revue tous ses correspondants nationaux et étrangers, mais encore ils nous font connaître le contenu, de chaque lettre intéressante, tantôt en résumant le texte, tantôt en le reproduisant¹. Ce que l'on goûtera beaucoup aussi dans la *Bibliographie Lipsienne*, c'est une foule de particularités sur l'émule de Casaubon et de Scaliger², sur ses amis, sur ses adversaires, sur ses éditeurs, sur ses traducteurs, sur ses biographes. Parmi ces derniers figure le baron de Reiffenberg, auteur d'un mémoire spécial qui fut couronné par l'Académie de Bruxelles (*De Justo Lipsii v. inl. vita et scriptis commentarius*, 1823, in-4°). Après avoir souvent critiqué ce mémoire, où plusieurs fois sont citées des éditions qui n'ont jamais existé³, les judicieux critiques ont imprimé (t. III, p. 338-343) un bien piquant tableau présentant en trois colonnes les extraits comparatifs de l'autobiographie de Lipse adressée sous forme de lettre à Jean Woverius (1600), de l'éloge du célèbre professeur de Louvain par Aubert le Mire (*elogia Belgica*, 1600), enfin du mémoire de Reiffenberg. De toutes ces citations malicieusement rapprochées, il résulte que si le Mire a copié sans le moindre scrupule l'autobiographie, Reiffenberg a copié le Mire avec non moins d'intrépidité, seulement, à l'encontre du bon chanoine, il a dissimulé la source où il a tant puisé⁴.

belge admis de 1542 à 1612, la preuve non moins décisive que Lipse était entré au noviciat le 29 septembre 1562. On sait que l'ondoyant personnage mourut ultracatholique. Ses biographes disent, à ce sujet (t. I, p. xvi-xvii) : « Il péchait par excès plus que par insuffisance de dévotion... Sa mort eut quelque chose de théâtral. A son chevet parurent cinq ecclésiastiques, un chanoine, trois jésuites et un récollet. »

1. Voir t. I, p. 248-258, 271-274, 301-304, 334-339, 376-380, 465-468, 473-478, 493-495.

2. Nous lisons (t. I, p. 76) : « Le magistrat de la ville d'Anvers, à qui l'ouvrage [*De constantia libri duo*] vota, en séance du 3 novembre 1583, à l'illustre auteur, à titre de récompense, une coupe en vermeil de 100 florins Carolus. Quelques jours après, le 28 novembre, il fit don d'une coupe 50 florins à la femme de Justo Lipse. » Plus tard, la ville de Leyde offrit à Lipse une coupe d'argent (*Ibid.* p. 495).

3. T. I, p. 354, 580; t. II, p. 8, 57. D'après nos trois auteurs (t. III, p. 414), des bibliographes d'un tout autre mérite que Reiffenberg, les pères de Backer ont cité (qui donc ne pêche pas?) une édition imaginaire (1607) d'un livre de Ch. Scribani en faveur de Lipse.

4. Ai-je besoin de dire que les rectifications abondent dans la *Bibliographie Lipsienne*? Voir, par exemple (t. I, p. 224-225) la discussion d'un récit de Collin de Plancy (*Une leçon de Justo-Lipse*, dans les *Archives historiques* d'A. Dinaux, t. IV).

Il faut encore signaler dans la *Bibliographie Lipsienne* divers documents inédits (notamment t. I, p. 539; t. II, p. 82-83), un très utile travail récapitulatif intitulé : *liste sommaire des œuvres de Juste Lipse* (t. II, p. 597-698), un portrait de Juste Lipse (en tête du t. I), le fac-similé (à la suite du portrait) d'une des lettres du docte philologue dont l'autographe est conservé en la bibliothèque royale de Bruxelles, une image (à la fin du même tome) représentant Notre-Dame de Hal, image qui était distribuée aux pèlerins, pendant le xviii^e siècle, et qui est tirée sur le bois original appartenant à la bibliothèque de l'Université de Gand. Il faut surtout y signaler près de cent cinquante marques typographiques, qui décorent admirablement les trois volumes et qui achèvent de les rendre précieux pour tous ceux qui méritent véritablement le titre de bibliophiles.

T. DE L.

447. — *Herders sämtliche Werke* herausgegeben von Bernhard SUPHAN. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, in-8, 1887, xiii^e and xvi^e Band.

L'édition des œuvres complètes de Herder que publie M. Bernhard Suphan vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, le XIII^e et le XVI^e ; le XIII^e renferme les deux premières parties des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, attendues depuis plus de trois ans; comme je me propose de revenir en détail, quand il aura paru en entier, sur cet important ouvrage, le plus célèbre que Herder ait composé, je me bornerai à dire aujourd'hui qu'il est donné ici avec le même soin, la même correction de texte que les autres œuvres du grand écrivain. Divers chapitres, ajoutés en appendice sous une forme différente de celle qu'ils avaient dans les éditions précédentes, en nous faisant assister aux changements subis par la pensée de Herder, au milieu même du travail de composition, augmentent encore la valeur et le prix de ce volume.

Quant au XVI^e, il contient les trois dernières parties du recueil publié sous le nom des *zerstreute Blätter*, p. 1-401; les « dialogues » sur Dieu, p. 401-583, et divers petits traités qui parurent en 1786 et 1787. Les *zerstreute Blätter*, en dépit de leur forme fragmentaire, forme qui convenait si bien, d'ailleurs, au talent prime sautier de Herder, sont un des ouvrages les plus considérables du grand écrivain, et c'est une vraie satisfaction de les retrouver ici sous leur forme première et définitive; je regrette seulement que les exigences du plan qu'il s'est imposé aient empêché M. B. S. de nous les donner en entier et que quelques fragments en soient relégués dans le 26^e, le 27^e, le 28^e et le 29^e vo-

lume, récit qui, pour les trois avisés critiques « a toutes les apparences d'une légende. » Plusieurs erreurs des principaux recueils biographiques et bibliographiques, depuis celui de Nicéron jusqu'à celui de Barbier, sans parler de la *Biographie universelle* et de la *Nouvelle biographie générale*, sont indiquées çà et là. Il serait trop long de relever ici tant de sûres corrections.

lumes. Les trois « recueils » (*Sammlungen*) des *zerstreute Blätter* offrent l'intérêt le plus varié; Herder y apparaît dans toute l'étendue et la curiosité de son esprit, et avec cette intuition si merveilleuse du passé, qui en ont fait un écrivain et un penseur si dignes d'admiration. C'est en Orient que nous conduit le premier recueil, dans cette contrée qui offrait par son passé mystérieux, un si grand attrait à l'historien-philosophe; les découvertes récentes, qui venaient de révéler l'Inde ancienne à l'Occident, ne pouvaient laisser Herder indifférent; ses poètes qu'on commençait à connaître, ses documents littéraires, qui apparaissaient à son regard surpris dans leur grandeur originale, le drame si gracieux de Sacontala, en particulier, enfin la « sagesse » des Brahmanes, tels sont les sujets que le grand écrivain étudie successivement, et ils lui ont inspiré des vues et des réflexions profondes, qui n'ont pas perdu aujourd'hui encore toute leur nouveauté et tout leur intérêt.

Le recueil suivant s'ouvre par des « paraboles », genre où se complaisait l'imagination vive et le symbolisme de Herder; dans les « Dialogues patriotiques » qui viennent après, il nous fait passer tour à tour de Machiavel aux Vaudois, de Néron à la Réforme, d'une étude sur les orateurs à une autre sur la politique ou la fable, etc. Mais le morceau capital de ce recueil, ce sont les « Lettres » consacrées à « quelques vieux poètes de l'Allemagne », Ottfried et le *Ludwigslied*, l'éloge de de Saint-Anno, les poètes souabes, Reineke Fuchs, les anciens fabulistes allemands, les maîtres-chanteurs, enfin J. Andrea et Weckherlin, tels sont les sujets ou les hommes dont parle Herder; il y a là comme une esquisse, semée des vues les plus ingénieuses, de la littérature allemande, depuis ses origines jusqu'au xvii^e siècle. Une étude curieuse sur Sainte-Cécile et la musique, avec le « Monument » d'Ulrich de Hutten, portrait original et ressemblant d'un des champions les plus ardents de la Réforme, termine ce recueil.

Le suivant et le dernier s'ouvre par des « vers et rimes » rejetés dans le 27^e et le 29^e volumes; il s'agit des poésies de l'italienne Faustina Maratti-Zappi; les légendes qui le terminent dans l'édition originale ont été aussi renvoyées dans le 28^e volume; ce recueil se trouve ainsi réduit, dans l'édition de M. B. S., à quatre études d'un caractère philosophique sur « le pays des âmes », « la Palingénésie », « la connaissance et l'ignorance de l'avenir », enfin « la science, le pressentiment, le désir, l'espérance et la foi. » Elles n'offrent qu'un intérêt secondaire.

Il n'en est pas de même du traité suivant, intitulé dans l'édition de 1787. « Dieu, quelques dialogues », et plus exactement dans l'édition de 1800 : « Quelques dialogues sur le système de Spinoza, suivis de l'hymne à la nature de Shaftesbury ». Cet hymne, étant en vers, a été reporté dans le volume 27^e, nous n'avons donc ici que les dialogues sur Spinoza; mais ils suffiraient pour donner au volume qui les contient une importance exceptionnelle; on y trouve l'exposé fidèle, approfondi

de ce que Herder pensait du système philosophique de Spinoza; après une longue étude, le grand penseur allemand, était, sinon comme son disciple Goëthe le faisait à la même époque, devenu un partisan déclaré de Spinoza, mais mécontent des jugements erronés portés sur le philosophe hollandais, plus mécontent encore des attaques, dont celui-ci n'avait cessé depuis près d'un siècle d'être l'objet, il avait formé le projet généreux, non pas de le justifier en entier ou d'en faire l'apothéose, mais, comme il le dit lui-même, « de faire comprendre où Spinoza en avait voulu venir ». Tel est le but poursuivi par Herder avec autant de perspicacité que de finesse et de netteté, dans cinq dialogues écrits en 1787, et que grâce à M. Bernhard Suphan, nous pouvons lire sous leur forme définitive et complète.

Après ces dialogues viennent quelques « petits écrits » publiés à la même époque; ils n'ont rien sans doute de cet intérêt; mais l'« idée d'un premier institut patriotique pour former l'esprit général de l'Allemagne » nous révèle en Herder le patriote à la fois et le penseur clairvoyant; à ce titre ce traité mérite encore d'être lu et médité et termine dignement un volume qui renferme tant d'œuvres considérables

Ch. J.

-
448. — 1. **La Vendée angevine**, les origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793), d'après des documents inédits et inconnus, par Célestin Port, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire. Paris, Hachette, 1888. Deux volumes in-8, xv et 447 p., 409 p. 15 fr.
449. — 2. **La France et l'Irlande pendant la Révolution**, Hoche et Humbert, d'après les documents inédits des archives de France et de l'Irlande, par E. GUILLON. Paris, Colin, 1888. In-8, 486 p. 3 fr. 50.
450. — 3. **Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville**. La Révolution. Le Consulat. L'Empire. Paris, Plon, 1888. In-8, xi et 538 p. 7 fr. 50.
451. — 4. **Le duc d'Enghien**, 1772-1804, par Henri WELSCHINGER. Paris, Plon, 1888. In-8, ii et 498 p. 7 fr. 50.
452. — 5. **Mémoires du général Dirk van Hogendorp**, publiés par son petit-fils. La Haye, Nijhoff. Paris, Pedone Lauriel, 1887. In-8, xiv et 416 p. 7 fr. 50.
453. — 6. **L'amiral Baudin**, par JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Paris, Plon, 1888. In-8, 172 p. 3 fr. 50.

1. — M. Port a recherché dans deux volumes, pleins de choses, l'origine de la grande insurrection de la Vendée ou mieux de cette partie de Maine-et-Loire qu'on nomme encore les Mauges (Saint-Florent et Chalonnes au nord, Beaupréau et Chemillé au centre, Cholet et Vihiers au sud). Les archives d'Angers lui ont fourni les éléments de son travail et grâce à elles, il détruit une légende qui date d'un siècle déjà, la légende de l'attachement des populations à l'ancien régime. Que de fois on a dit que l'Ouest s'était levé lui-même comme dans une sorte de croisade ! M. P. montre qu'il n'en est rien. Non pas que la Révolution ait été impeccable; il n'hésite pas à dire qu'on a levé trop de contributions dans les Mauges, et imposé des « charges désastreusement inéga-

les », qu'on a trop tardé à laïciser les registres de l'état civil, qu'on a trop abandonné aux corps administratifs et à la garde nationale le soin de défendre la paix publique, enfin et surtout qu'on a commis la « faute irremédiable de demander à la masse électorale la nomination des ministres du culte. » Mais, malgré ces graves erreurs de la Révolution, les Mauges seraient restées tranquilles sans les prêtres réfractaires. Dans les premiers et très saisissants chapitres où il décrit le pays et les mœurs, M. P. montre très bien que là, de même qu'ailleurs, le peuple accueillit la Révolution avec enthousiasme, comme la fin de toutes les iniquités et de toutes les oppressions. C'est le clergé qui a fanatisé les esprits et semé l'irritation. M. P. en donne les preuves les plus complètes et les plus décisives. On voit dans son livre ceux qu'on appelait les *ci-devant pasteurs* parcourir les campagnes, répandre les mauvaises nouvelles, organiser des attroupements, des rassemblements considérables, des pèlerinages, des processions. Quant aux *intrus*, aux « voleurs de cure », on les injurie, on les accable d'outrages, on leur jette des pierres, on les menace de mort (cp., par ex., à l'appendice du tome premier, les tribulations de Coquille, curé de Beaupréau). Toutefois les paysans n'eussent peut-être pas couru aux armes sans les nobles de la province. Ces gentilshommes avaient, en assez grand nombre, salué la Révolution avec autant de joie que la bourgeoisie et les paysans. Bonchamps et d'Elbée — M. P. le prouve — achetaient en 1790 des biens nationaux. Mais les émigrés rentrent bientôt dans les Mauges; beaucoup d'entre eux quittent les bords du Rhin et reviennent en 1792 se concerter avec le clergé; le lieutenant Boisard, l'infatigable soldat qu'on trouve prêt à tous les coups de main, à toutes les expéditions, devine leurs desseins, mais n'a pas assez de monde pour les prévenir et les ruiner. Déjà, dit M. P., « un mot d'ordre nouveau circule qui les trahit. Tuer comme des chiens, piller, pendre, brûler à petit feu les patriotes, mettre à sac leurs maisons et leurs villes, ce cri-là ne sort pas des prêches, mais de tous les libelles, de toutes les correspondances qui s'abattent des bords du Rhin, et aussi de tant de journaux bien hantés où l'on débite galamment ces gentillesse sanglantes » (I, p. xiii-xiv). Aussi Bonchamps et d'Elbée acceptent-ils, sans feindre de longs scrupules, le commandement des paysans révoltés. Ce sont les gardes-chasses, les fermiers des gentilshommes qui partout donnent l'impulsion, et cette impulsion, eux-mêmes la reçoivent des châteaux (voir le rôle de René Forest, valet de chambre des Gourreau, qui a suivi ses maîtres au-delà des frontières et qui revient pour donner le mot d'ordre et prendre part à l'action, II, p. 99). On a longtemps attribué à Cathelineau, le voiturier-aubergiste, la pensée première, irréfléchie, et l'initiative personnelle du soulèvement. Encore une légende que renverse M. Port. Il démontre, qu'au moins pour cette période de la Vendée angevine, Cathelineau qui, d'après tous les historiens, la remplirait seul, n'y a joué aucun rôle; qu'il n'intervient tout au plus qu'en sous-ordre et pas

avant la prise de Chalonnès; qu'il n'a pas fait la première campagne de Chemillé, Chollet, Vihiers; que s'il a été plus tard généralissime, ce fut sans doute, non par une élection réfléchie, mais par un simple tirage au sort. En revanche, le rôle de Stofflet a été plus considérable qu'on ne l'a dit; durant quelques jours il a été le seul chef connu, déclaré. M. Port a fait de ce personnage un portrait vigoureux et bien frappant. C'est le principal garde des bois et commis facteur du comte de Maulevrier; « vif d'allure, rude de parole et de façons, conservant, après dix-sept ans de service dans Lorraine-Infanterie, ses manières de caporal instructeur, il menait les paysans, comme ses anciens conscrits, à la baguette. A peine habite-t-il depuis deux ou trois ans dans le pays; mais il en impose doublement aux nombreux tenanciers du comté par l'autorité de ses maîtres et par sa pratique du commandement. Il est dès la rencontre et sans conteste acclamé. *Monsieur Stoufflète*, comme disaient les paysans, était déjà pour eux, avec son accent tudesque, ses mœurs assez vulgaires, son entrain de bon compagnon à demi-dominateur et populaire, une sorte de seigneur étranger, un représentant, un avant-coureur de l'émigration, dont l'aide était si bien promise » (II, p. 120). Bref, l'insurrection n'a pas eu lieu par hasard et seulement à Saint-Florent dans la journée du 12 mars. Dès les premiers jours du mois, elle tâtonnait ici et là pour tromper les autorités; puis, le 12, le 13, sur tous les points en même temps, elle éclatait; dix jours lui suffisaient pour s'emparer des Mauges et « à la levée si subite de tant de groupes disséminés, si facilement pourvus d'armes, si promptement reliés par une organisation commune, à l'habileté de toutes les manœuvres d'ensemble, le Directoire du département reconnaissait que des chefs expérimentés avaient combiné depuis longtemps ce soulèvement des populations » (II, p. 151). C'est là que s'arrête le récit de M. P., au moment où les deux partis sont aux prises, où retentit le canon, où les insurgés marchent en poussant les prisonniers, liés deux à deux, en tête de leurs colonnes. Il s'en tient là, et il a bien fait. Il fallait retracer d'abord, avec tout ce luxe de détails — détails jusqu'ici entièrement inconnus et presque tous tirés des lettres et dépositions du temps — le pays des Mauges, et sa misère, ses espérances; de la première heure, puis ses désillusions, sa patience s'épuisant et finalement à bout, les excitations ardentes de la noblesse et du clergé, la guerre qui couve sourdement et se produit tout à coup aux cris de « vivent les bons aristocrates! » et « vivent les bons prêtres! » Ce récit si neuf, si intéressant, plein de cette chaleur et de cette verve que M. P. met en toutes choses, impartial d'ailleurs et très exact — quoique M. Port ne cache pas son amour pour la Révolution, cette « maîtresse de justice » qui a « renouvelé le monde » — sera-t-il suivi plus tard d'un récit de l'insurrection? N'est-il qu'une introduction à un grand ouvrage qui manque encore sur la guerre de Vendée? Nous le souhaitons¹.

1. I, p. 370, au lieu d'Eudoxe, lisez *Euloge*.

2. — On trouvera dans l'ouvrage de M. E. Guillon des informations très importantes et très neuves sur l'expédition de Hoche en 1796, et sur les relations du Directoire avec l'Irlande. Cet épisode de notre histoire révolutionnaire était assez peu connu jusqu'ici; on saura gré à M. G. de le mettre en lumière, de le tirer, pour ainsi dire, de son isolement et de le rattacher à l'ensemble des événements militaires et politiques de l'époque¹. Mais l'auteur n'a-t-il pas fait un trop gros livre? N'a-t-il pas eu tort de bourrer son récit de documents, de rapports, de mémoires, de dépêches qui alourdissent son récit? N'y a-t-il pas dans cette narration d'un si dramatique épisode, qui ressemble à un véritable roman d'aventures, trop peu de mouvement, d'animation, de vie? Le jeune historien n'a-t-il pas accordé une importance excessive à cette expédition d'Irlande qui ne devait, après tout, comme le disait Carnot, qu'*inquiéter* l'Angleterre? Mais on lira avec profit les pages que M. G. consacre aux patriotes irlandais et au plus noble d'entre eux, Wolf Tone dont « l'initiative personnelle obtint plus d'effet que la mission officielle de Fitz Gerald et de O'Connor », à Hoche préparant avec une fébrile ardeur l'expédition de la baie de Bantry. Le chapitre *Bantry* est attachant; M. G. prouve que l'échec doit être attribué non à Grouchy mais, à l'amiral Bouvet, à la marine inexpérimentée et pleine de mauvais vouloir; il reproduit des extraits du *Journal* de Cherin : « Quel tableau que celui qu'évoque un pareil journal ! Il semble qu'on voit l'expédition dispersée et battue par les vents, ces navires qui se cherchent, se trouvent et se perdent encore, isolés sur l'Océan, sans chef, sondant l'horizon toujours noir, balottés entre l'Irlande où ils n'ont pu s'accrocher et la France qui semble fuir devant eux. » Après Bantry, Killala; là échoue Humbert, dans cette expédition de 1798 qui est « comme le prolongement de celle de 1796 »; Humbert est « l'héritier et l'exécuteur des desseins de Hoche qu'il avait partagés. » (p. 366.) Nous désirons que M. Guillon, qui a de sérieuses qualités, qui sait écrire, qui sait fouiller les archives et y trouver des choses à la fois inédites et importantes, puisse nous donner prochainement d'autres travaux du même genre, un peu allégés toutefois, mieux composés et mieux ordonnés².

1. Onze chapitres : La Révolution et l'Angleterre. — Les projets contre l'Angleterre au xvii^e et au xviii^e siècle. — Les projets du directoire. — L'Irlande au xviii^e siècle. — Les Irlandais-Unis et la France. — Brest. — Bantry. — Les projets de 1797 et 1798. — La révolte de l'Irlande. — Killala. — L'Irlande fermée. — Conclusion.

2. Menues observations. Humbert — dont M. G. aurait dû tracer un vivant portrait — est né le 22 août 1767 à la ferme de la Couare, commune de Saint-Nabord (et non à Rouvroy) et fut élu d'abord capitaine (21 août 1792), puis lieutenant-colonel. — Jean Hardy est, non pas Lorrain, mais Champenois; il naquit, non à Pont-à-Mousson, mais à Mouzon, dans les Ardennes, le 19 mai 1762; il eût fallu citer sa lettre à Cornwallis en faveur de Wolf Tone qui, comme citoyen français, soldat français et prisonnier de guerre, avait « sous ce triple rapport, droit à des égards et du respect ». — Sur La Barollière (et non La Barollière) voir *Retraite de Brunswick*, p. 189. — A propos de Kilmaine, Beurnonville, dans une lettre inédite du 2 octobre 1797, dit qu'il est « on ne peut plus

3. — Le volume qui porte le nom de Hyde de Neuville, ne contient pas de *Mémoires*, à proprement parler. H. de N. dit lui-même qu'il n'a voulu écrire que des notes sans suivre un ordre méthodique. Ces notes sont publiées par une nièce de H. de N., M^{me} la vicomtesse de Bardonnnet, qui les a reliées par de courts exposés afin « de suivre la pensée de l'auteur dans sa rédaction ». H. de N. raconte d'abord son séjour à Paris, son enthousiasme pour la cause royale qui le pousse à quitter la salle où enseigne un prêtre *jureur* et à jeter bas le chapeau de Ducos qui refuse de se découvrir devant la reine, le procès de Louis XVI auquel il assiste¹, son arrestation à Cosne, son retour à Paris où il tente de sauver Marie-Antoinette et se lie avec Michonis et Jobert, son rôle à la tête de la *jeunesse dorée* et des bandes *thermidoriennes*, ainsi qu'à la journée du 13 vendémiaire et dans l'insurrection sancerroise commandée par Phélippeaux. H. de N. était alors un acharné conspirateur ; il essaya de faire évader Sidney Smith incarcéré au Temple, et, lors du coup d'état de Fructidor, il dut se cacher pendant neuf mois sous le nom de Roger. Un des passages les plus intéressants de ses mémoires est consacré à Semonville et à son projet de trouver parmi les généraux républicains un « instrument benévole de son ambition personnelle » (p. 230). Mais, où on l'attend, c'est à ses relations avec Cadoudal et le comte d'Artois. Il assure qu'il croyait « arriver à des négociations fructueuses » avec Bonaparte (p. 263) et l'on sait que, par l'entremise de Talleyrand qui lui donna, outre un sauf-conduit, des *semi-espérances*, il vit deux fois (la deuxième fois, avec d'Andigné) le premier consul. « Les Bourbons n'ont plus de chance, dit Bonaparte dans la seconde entrevue, vous avez fait pour eux tout ce que vous deviez faire, vous êtes brave, rangez-vous du côté de la gloire ! » La voie des négociations était fermée, ajoute H. de N. ; restaient les *moyens d'action*, des *moyens plus agressifs*. Mais — en admettant qu'il n'ait pris aucune part au « crime épouvantable » de la machine infernale — comment peut-il dire que Limoelan, Saint-Réjant, Carbon et deux ou trois autres ont seuls comploté l'« exécrable lâcheté » du 3 nivose et que Georges n'a nullement participé à l'attentat ? (p. 360-362). Comment ose-t-il se nommer un conspirateur « modeste » ? N'a-t-on pas de lui des lettres au

adroit, ni plus ferme, ni plus intelligent ». — La notice de Le Veneur (p. 101) était assez inutile ; voir sur lui *Valmy*, p. 51, et ne point parler de l'évacuation de Maestricht, en mars 1793, mais de l'évacuation des magasins établis devant Maestricht. — P. 102, Hoche, dont la grande figure ne se détache pas assez au cours du récit, n'a pas été chargé d'aller rendre compte à Paris des combats qui marquèrent la retraite de l'armée du Nord ; il alla porter à la Convention une lettre de Le Veneur qui dénonçait Dumouriez. — P. 63. Il ne fallait pas oublier dans les projets de descente en Angleterre celui de Maillebois qui offrit à Duverney (lettre du 4 mai 1758) de mener 25,000 hommes en Grande-Bretagne.

1. Voir son intervention auprès de Coffinhal, couché dans son alcôve avec une femme qui se fait l'auxiliaire de Hyde de Neuville.

comte d'Artois (volume publié par le gouvernement) où il écrit en propres termes qu'il faut ne *frapper* Bonaparte qu'au moment opportun, que *l'exécution sera prompte*, qu'on le traitera comme on eût traité Barras et ses complices? N'écrit-il pas qu'il *mettrait sa gloire à poignarder ce vil brigand* et ne promettait-il pas au comte d'Artois *d'attaquer avec succès le monstre dans son repaire*? N'y a-t-il pas enfin un billet de Georges qui « insiste auprès de Monsieur pour qu'il fasse partir M. Laneuville pour *disposer le coup essentiel* à Paris »? H. de N. est donc mal venu à dire que l'Empire ne l'a proscrit qu'à cause de la noblesse de son caractère (p. 371). Le reste des notes retrace les efforts de H. de N. pour se soustraire aux poursuites de Fouché; son séjour à Couzan (où il exerce la médecine sous le nom de Roland) à Barcelone, à New-York, sa liaison avec Moreau. *Les Mémoires et Souvenirs* s'arrêtent au 10 juillet 1814, lorsque H. de N. apprend le retour de Louis XVIII et le départ de Bonaparte pour l'île d'Elbe. Au demeurant, ils méritaient d'être publiés et on y trouvera nombre de détails curieux ¹. Il y aurait toutefois des erreurs à signaler — outre celle que nous avons mentionnée plus haut, — nous les rejurons en note ².

4. — Le volume de M. Welschinger sur le duc d'Enghien compte près de cinq cents pages, et c'est beaucoup, c'est même un peu trop. L'auteur aurait pu insister moins longuement sur les événements généraux et, par exemple, supprimer quelques détails connus et d'ailleurs superflus dans le tableau de l'émigration, supprimer la tirade sur le scepticisme de notre siècle (p. 26). On trouvera également qu'il surfait

1. Je ne citerai que ce mot : « pas plus que les républicains exaltés, l'émigration n'eût accepté l'idée du morcellement de la France » (p. 173).

2. P. 19, le compte-rendu de la séance de la Commune est très inexact, et l'on n'y fit pas de si atroces propositions. — P. 24, Grégoire n'a pas été « un des plus violents » dans le procès du roi. — P. 29, la citoyenne de *Ganges* (!); tout le monde sait que ce fut Olympe de Gouges qui se proposa pour défendre le roi voir) le *Monit.* du 17 décembre). — P. 34. *L'ami des Lois* n'a pu être joué le 14 décembre 1792 puisqu'il fut représenté pour la première fois le 2 janvier 1793. — p. 36, Dugenne a voté la détention, non le bannissement. — P. 106, *Roulin* ne peut être que « Ronsin ». — P. 107, il n'y avait pas d'*empereur* de Russie « au moment où le calendrier républicain parut ». — P. 132, lire « Danican » et non *Donican*; p. 159 « La Villeurnoy » et non *Laville-Heurnois*, p. 183 « Sotin » et non *Sottin*; p. 227 « Lecoulteux » et non *Lecouteux*. — P. 204-220, à quoi bon avoir reproduit une partie de la relation de M. de Larue? — P. 231, Joubert partit pour l'armée, non pas *deux jours*, mais quelques semaines après son mariage. — P. 300, lire « Chamberlhac » et non *Chamberlac* et « Lefebvre » au lieu de *Lefèvre*; quant à la mort de Frotté, c'est encore M. de Martel qui en a retracé les incidents avec le plus d'exactitude (ainsi, du reste, que les relations de H. de N. avec Georges). — P. 389, lire « Lérédant » et non *Lérident*. — P. 396, comment H. de N. peut-il dire qu'en 1804 outre Hoche, Kléber, Desaix, Pichegru et Moreau, *Masséna* et *Jourdan* avaient disparu de la scène? — P. 403-414, lettres intéressantes de M^{me} Hyde de Neuville, courant après Napoléon à travers l'Allemagne pour lui demander la grâce de son mari : lire « Mœlk » pour *Molk* et « Krems » pour *Kreans*. — P. 420 « leur empereur Charles-Quint », en parlant des Espagnols, est inexact. — P. 504 lire « Laun » et non *Lauen*; p. 288 « Législative », non *Convention*.

le duc d'Enghien ; le jeune prince, dit M. W., « avait l'enthousiasme et les appétits d'un héros » ; « s'il eut vécu, la France eût trouvé en lui un de ses grands capitaines ». Mais M. W. a su peindre l'esprit¹, la bravoure et les qualités brillantes du soldat que ses adversaires, les républicains, avaient surnommé *le duc Va-de-bon-cœur*, et grâce au dossier Surval que Créteineau-Joly n'a pas épuisé et qui contenait encore de nombreuses et curieuses lettres inédites, grâce à d'autres pièces trouvées aux archives, il a retracé d'une façon complète l'existence entière du duc d'Enghien. Mais ce qui, naturellement, offre le plus vif intérêt, ce n'est pas la jeunesse du duc, sa conduite à l'armée de Condé et pendant l'émigration, son mariage secret avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort ; c'est le triste épisode de l'enlèvement et de l'exécution du prince. M. W. plus sévère et plus juste que M. Boulay de la Meurthe, ne cherche pas les circonstances atténuantes en faveur de Bonaparte. Il entre dans de minutieux détails et mène l'enquête avec un rigoureux scrupule. Après avoir raconté l'arrestation — en ajoutant aux témoignages déjà connus celui du général Fririon, — la translation à Vincennes, le jugement de la commission militaire, il prouve que Bonaparte n'avait nullement l'intention de faire grâce au duc d'Enghien et que le sommeil prématuré de Réal et son réveil tardif ne sont que des inventions. Il établit nettement la part de responsabilité de Talleyrand ; « le premier consul a bien pour lui l'initiative de l'enlèvement et de l'exécution ; mais Talleyrand est son premier complice ; tout le démontre : actes, paroles, écrits. » A ces jugements sur l'attentat du 18 mars succèdent quelques pages sur l'exhumation du duc, sur les hommages rendus à sa mémoire et sur les dernières années de la princesse Charlotte. Malgré des longueurs, le livre de M. Welschinger a donc une valeur durable, et par le style comme par l'ordonnance du récit et l'étendue des recherches, comme par une large et habile mise en œuvre des documents, il est bien supérieur à ses œuvres précédentes².

5. — Dirk van Hogendorp, fils d'un membre de la régence de Rotterdam, qui alla aux grandes Indes rétablir sa fortune, entra, grâce à la princesse d'Orange, au corps des cadets, à Berlin, et, au bout de quatre ans d'école, fut nommé porte-enseigne du régiment de Steinwehr.

1. D'une tourelle de Carlsruhe, il voit la cathédrale de Strasbourg ; il était à côté du margrave : « Si je n'avais pas craint d'être impoli, je me serais mis à crier *Terre !* » (p. 33).

2. Lire p. 35, Schœnbornlust et non « *Schœnburlust* » ; p. 44, « *Renchen* » et non *Reschen* ; « *Sassbach* » et non *Saltzbach* ; — p. 49, il n'y eut jamais douze mille gentilshommes français à l'armée du centre ; — p. 51, Verdun s'est rendu le 2 et non 1^{er} septembre ; — p. 56, « Cobourg débloqua Aix-la-Chapelle et *Miranda* » ; Aix-la-Chapelle n'étant pas assiégée, ne pouvait être débloquée, et, M. W. veut dire sans doute, au lieu du général Miranda, la ville de Maëstricht ; — p. 70, note, lire 1709 et non 1769 ; — p. 79, la phrase « avait fait quelques incursions sur le territoire français » est bien vague, voir *Valmy* (p. 251) ; — p. 212, « jusqu'au pied de *Finster-Horn* », lire du Finsteraarhorn ; — p. 224, n'est-il pas inexact de dire que Haugwitz était « vendu à la France » ?

Après avoir pris part à la campagne de 1778, il se rendit à l'académie militaire de Königsberg et suivit dans cette ville les cours de Kant; « c'était un homme simple et aimable; sa conversation, sans pédanterie et sans prétention faisait oublier l'homme de génie » (p. 15). Un duel força Van Hogendorp de quitter le service de Prusse. Il revint en Hollande et obtint le grade de capitaine et de commandant en second des troupes de l'escadre de l'amiral Van Braam. Il relâcha au Cap et y trouva le régiment suisse de Meuron où servait son ami, York, le futur vainqueur de la Katzbach. York, après avoir été emprisonné dans une forteresse à la suite d'un acte d'insubordination, s'était expatrié et Van Hogendorp lui avait procuré sa commission d'officier (p. 29). L'auteur de nos *Mémoires* fit la guerre aux indigènes qui assiégeaient Malacca et à Radja Ali; mais « l'état militaire était trop avili pour lui plaire » (p. 59). Il entra dans le civil et devint second résident de la factorerie de Patna, au Bengale, puis administrateur de l'île d'Onrust, enfin résident de Japara; il compare, en cet endroit de ses *Mémoires*, le système commercial des Anglais avec celui de la compagnie des Indes néerlandaises : « Personne ne remontait à la source du mal, l'existence d'une compagnie marchande, souveraine d'énormes possessions territoriales, dont elle prétendait faire exclusivement le commerce pour son compte et par ses agents » (p. 81). Nommé sous-gouverneur de la partie orientale de l'île de Java, à Sourabaya, il apprend, en juillet 1795, l'invasion de la Hollande, la fuite du stathouder, l'avènement des *patriotes* au pouvoir, et se déclare contre la maison d'Orange; arrêté et transporté à Batavia, il s'échappe, arrive à Bombay, « où on ne négligeait rien pour se mettre en défense, craignant que Bonaparte ne vînt par la mer Rouge » (p. 112), puis de là à Portsmouth et à Hambourg. Enfin, le voilà en Hollande, après treize ans de séjour aux Indes, sans fortune aucune. Il se justifie, gagne sa cause, obtient le poste de ministre en Russie, et part pour Pétersbourg (1803), où Alexandre le reçoit gracieusement et tient, comme parrain, son fils sur les fonts de baptême¹. A son retour en Hollande, deux ans après, le roi Louis le nomme conseiller d'État et président de la section de la guerre, puis (nov. 1806) ministre de la guerre, et, lorsqu'on redoute l'invasion anglaise, commandant en chef de toutes les troupes du royaume avec le grade de lieutenant-général. Van Hogendorp est très sévère pour le roi Louis; il se plaint des « difficultés » et des « dégoûts » que lui aurait causés le

1. Van Hogendorp raconte dans ce chapitre l'impression que fit sur la cour de Russie la nouvelle de la mort du duc d'Enghien et l'hostilité qu'on témoigna à l'ambassadeur de France Hédouville et à sa femme. Citons ce qu'il dit de Pozzo di Borgo « l'ennemi le plus invétéré, le plus implacable de Napoléon. Il débitait, sous la forme d'anecdotes, tout ce que la calomnie et la méchanceté pouvaient inventer de plus atroce contre son ennemi qu'il prétendait avoir beaucoup connu, dans son jeune âge, dans leur commune patrie. Ce poison n'a pas manqué d'opérer dans la fermentation de cette époque » (p. 156) et, plus loin, le portrait très défavorable de Sémonville (p. 169) et l'origine de la fortune de Verhuel.

caractère du roi; il reproche à Louis Bonaparte d'avoir « détruit sans cesse pour créer », d'avoir nommé six maréchaux de terre et de mer, transféré à Utrecht la résidence de la cour, réuni le génie et l'artillerie en un seul corps dirigé par un colonel Demarçay, qui ne tarda pas à se démettre, etc. A la fin de 1807, Louis nomma Van Hogendorp ministre de Hollande à Vienne. L'auteur des *Mémoires* passa par Cassel et décrit à ce propos l'aspect de la cour du roi Jérôme. Il vit à Vienne le spirituel prince de Ligne, Madame de Staël qui « suppliait Andréossy d'écrire en sa faveur à Napoléon et faisait l'éloge le plus pompeux de l'empereur », Wilhelm Schlegel qui « dénigrait tout ce qui était français » (p. 236-237). Après l'abdication du roi Louis, il fut un des membres de la députation qui vint offrir à Napoléon la soumission de la Hollande. L'empereur le nomma général de division, puis aide-de-camp et comte avec un majorat dans le Brunswick. Comme tous les aides-de-camp de Napoléon, Van Hogendorp fut chargé de missions; il alla présider à Wesel l'organisation et le départ des conscrits réfractaires; il accompagna son souverain dans le voyage de Hollande et lui servit d'interprète. Lorsqu'eut lieu la guerre de Russie, il fut nommé gouverneur général de la Prusse orientale, puis de la Lithuanie, et il eut alors de violents démêlés avec Jomini. Il croyait au succès de l'entreprise; « je ne me souviens pas d'avoir entendu dans le temps proférer une seule crainte; j'étais rassuré par le génie de Napoléon et sa fortune » (p. 322). Après le grand désastre de Moscou et lorsque s'opéra la retraite, Van Hogendorp alla au-devant de Napoléon jusqu'à Smorgoni, et prépara le passage de l'empereur de Wilna à Kowno. Il suivit les débris de l'armée commandée par Murat, dont il juge le caractère « faible et vacillant » (p. 353), puis par Eugène « jeune homme aussi aimable qu'héroïque, vrai chevalier français, faisant tous ses efforts pour remettre de l'ordre aux affaires » (p. 355). En 1813, après avoir assisté à la bataille de Bautzen, il fut nommé par Napoléon gouverneur de Hambourg. Il partit inquiet, car il connaissait Davout et son caractère « difficile et ombrageux » (p. 373). C'est là que s'arrête le manuscrit des *Mémoires*. Mais Van Hogendorp a fait paraître en 1814 un *Mémoire pour servir de réfutation des bruits injurieux et des calomnies répandues contre lui pendant qu'il était gouverneur de Hambourg*, et ce « mémoire » a été publié à la suite de ses souvenirs. Van Hogendorp assure avoir été très doux et très humain envers la population de Hambourg, mais se plaint de Davout qu'il charge d'épithètes fort malsonnantes : ombrageux, défiant, impérieux, grossier, versatile. Voilà, résumés à grands traits, les *Mémoires* de Van Hogendorp. On a bien fait de les publier et pour témoigner notre gratitude aux éditeurs, nous nous garderons de relever les fautes d'impression qu'ils y ont laissées¹. Toutefois, ils nous permettront de leur signaler en passant quelques menues erreurs à effacer dans une édition prochaine.

1. Par exemple, *astromomique* (p. 33), *byoux* (p. 56, pour « bijoux »), etc.

C'est ainsi qu'il faut lire *Soreze* (p. 135) au lieu de « Soneze » ou « Sorège », *Grawert* (p. 302) au lieu de « Grauwert », *Chaban* au lieu de « Chuban » (p. 391), écrire désormais *Davout* et non « Davoust », mais on remerciera les éditeurs d'avoir joint au volume un index des noms propres et de l'avoir fait précéder d'une introduction où ils reproduisent le récit de l'entrevue de Jacques Arago avec Van Hogendorp réfugié au Brésil. Ils ont vainement cherché dans l'ouvrage de M^{me} de Blocqueville des traces du dissentiment qui avait éclaté entre Davout et Van Hogendorp; j'ajouterai que ni les *Lebenserinnerungen* de Rist, ni les *Souvenirs* du comte de Puymaigre ne font mention de cette querelle.

6. — M. Jurien de la Gravière a eu entre les mains le manuscrit des *Souvenirs* de l'amiral Baudin (357 pages in-folio). L'amiral avait déposé la plume lorsqu'il était arrivé à l'année 1815 : « On eût dit qu'à partir de ces jours néfastes, l'histoire cessait d'offrir quelque intérêt et ne méritait plus d'être racontée ». M. J. de la G. n'a pas voulu reproduire intégralement ce manuscrit; ce qui est peut-être dommage. Il a cru qu'il suffisait de *condenser ce travail* et, dit-il, il laisse autant que possible la parole à l'amiral Baudin, en n'interrompant que par de rares réflexions ce récit où revit toute une marine depuis près d'un demi-siècle disparue. On trouvera, en effet, dans ce volume, bien des pages intéressantes. L'amiral, fils du représentant Baudin des Ardennes, devint aspirant en 1800, fit campagne comme enseigne, sur la *Piémontaise* qui s'empara, dans la mer des Indes, du *Warren Hastings*, puis sur la *Sémillante*, reçut le commandement du *Renard* avec lequel il prit le vaisseau anglais *Swallow*, et, à la suite de ce beau combat, fut nommé capitaine de la frégate *la Dryade*. Il était sur la *Bayadère* lorsque Napoléon lui fit demander s'il voulait le conduire aux Etats-Unis; Baudin, alors en rade du Verdon, accepta, et il aurait réussi à passer, à détourner l'attention de la croisière anglaise; mais Napoléon préféra aux Etats-Unis le foyer britannique. A partir de ce moment, M. Jurien de la Gravière n'a plus les *Souvenirs* de Baudin à sa disposition; mais il raconte d'une façon intéressante, avec cette manière chaleureuse et familière qu'on lui connaît, et non sans nombreux rapprochements avec l'époque contemporaine, la carrière de Baudin; il montre l'amiral rentrant en 1830 au service, commandant en chef cette expédition du Mexique où le prince de Joinville fait ses débuts, se dressant une fois sur les bancs de son canot pour menacer du doigt, comme des écoliers pris en faute, les Mexicains qui tirent sur lui, déployant autant de prudence que de bravoure, n'ouvrant les hostilités qu'à la dernière extrémité, s'emparant de Saint-Jean-d'Ulloa, ce Gibraltar des Indes, et désarmant Vera-Cruz. Sept cartes accompagnent le volume et le grossissent assez pour donner à cette notice l'apparence d'un livre de dimension ordinaire.

A. CHUQUET.

454. — **Mœurs, coutumes et institutions des Indigènes de l'Algérie**, par le lieutenant-colonel VILLOT, ancien chef de bureau arabe. Alger, Jourdan, 1888, in-12, x, 521 p.

Le livre de M. Villot en est à sa troisième édition ¹, et ce succès est mérité; on a déjà écrit une assez grande quantité d'ouvrages publiés sous le même titre, ou à peu près; mais les uns sont des romans, et les autres des amas de banalités, où l'on ne trouve rien à apprendre, semblables à ce célèbre rapport d'un inspecteur de colonisation (l'auteur le cite plaisamment, p. 13), qui, après dix ans de travail, parvint enfin à affirmer *que l'Algérie produit à la fois le raisin noir et le raisin blanc*.

Cette fois, nous avons une étude sérieuse, et, comme le dit M. V. lui-même, *une photographie écrite des scènes et des tableaux qui, chaque jour, à chaque heure, se déroulaient devant lui* (Préf., p. 1). Nos observations personnelles, faites pendant les longues années que nous avons passées dans le pays, se trouvent parfaitement d'accord avec les allégations de l'auteur; mais nos conclusions ne sont pas les siennes, quoique dérivant des mêmes prémisses.

L'ouvrage se divise en vingt chapitres, traitant de : *l'Habitation; les Conditions d'existence; le Mariage et le divorce; la Famille; l'État social; la Propriété; la Constitution politique de la Société; l'Agriculture; l'Industrie; le Commerce; la Loi; la Religion; la Guerre sainte*. Tout est décrit avec talent et vérité, et donne une idée très exacte de la vie indigène; depuis les beaux ouvrages, trop peu lus, de M. le commandant Richard ², c'est la première fois qu'on ose déchirer complètement le voile qui cache les misères et les hontes de cette société si profondément gangrenée. Les voyageurs européens, qui ne font que passer, les habitants mêmes des villes, se laissent trop facilement tromper par les surfaces; pour bien connaître l'Arabe ou le Berbère, il faut avoir vécu avec lui, lui avoir servi de chef, en paix et en guerre; on peut alors parler en connaissance de cause, comme l'a fait M. V., et prononcer un jugement motivé. Ici, nous lui laissons la parole, et nous nous contentons de citer :

- Les Arabes et les Berbères sont également déçus, également pervers (p. 13).
- C'est le mensonge coulant à pleins bords (37).
- Surtout, il vole;... le produit est partagé en famille (42).
- Il déteste tout ce qui n'est pas lui; pour lui, l'intérêt est la mesure de toutes les actions de l'homme (46).
- Il est d'une immoralité sans bornes (98).

1. La première est de 1871 et la seconde de 1875; la troisième (1888) est complétée par deux chapitres nouveaux : *la Guerre sainte*, et *la Polygamie*.

2. Voir entre autres, *Scènes de la vie arabe* et *Mystères du peuple arabe*.

- La dépravation des jeunes garçons les rapproche beaucoup des animaux (109).
- Il n'est pas une tente que l'adultère ne trouble (113).
- L'adultère est journalier (170).
- Il est voleur, menteur, traître, emporté, vindicatif (138).
- Dur, capricieux, volontaire, égoïste surtout (165).
- Il n'a pas même l'idée de la vertu (245).
- La guerre sociale est en permanence chez eux (260).
- Faux, cruels, sensuels, dissimulés (318).
- Sa mauvaise foi est notoire (390).
- menteurs, cruels, voleurs, fanatiques, personnels, rongés de vices, et, pour ainsi dire, incapables d'une vertu quelconque (426).

Je pourrais multiplier ces citations; mais le dossier me paraît suffisamment chargé. Il en résulte que cette race est une des plus corrompues et des plus détestables qui soient sur la terre; il ne leur reste qu'une qualité, le courage militaire. Et ce n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, l'oppression des Turcs qui les a rendus tels; ils ont toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui, comme on peut s'en assurer par la lecture des vieux auteurs musulmans¹.

Une fois ces prémisses admises (et il est juste de les admettre, parce qu'elles sont vraies), il semble qu'il n'y aurait que deux conclusions à en tirer; ou bien guérir le malade, dût-on employer pour cela un traitement énergique; ou bien l'abandonner à la fin que lui préparent sa paresse, son imprévoyance, ses vices, les virus dont il est infecté, et le flot toujours montant de l'immigration européenne. M. V. ne veut aucune de ces solutions; il admire le sénatus-consulte de 1863 (p. 285, 488), qui eût rendu la colonisation impossible, et, par suite, l'action civilisatrice nulle; en revanche, il flétrit les mesures de cantonnement et de séquestre (p. 287, 490); enfin, tout en jugeant ce peuple et ses institutions comme il le fait, il voudrait qu'on ne procédât à la cure qu'avec une grande lenteur (p. 489). Ici, nous ne saurions partager son avis; mais, comme il le dit lui-même, *la discussion dure encore, et n'est pas près de finir* (p. 489).

En résumé, ce livre sincère a sa place entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'Algérie; tous y trouveront quelque chose à apprendre. M. Villot se plaint d'avoir été déjà beaucoup pillé (Préf., vii); c'est très vrai; il s'en console sans doute en répétant le vieux dicton arabe : « *Où il n'y a pas de miel, les frélons ne viennent pas.* »

H. D. DE GRAMMONT.

1. Voir *Les Arabes d'Afrique jugés par les auteurs musulmans*, par M. E. MERCIER (*Rev. Afr.*, 1878, p. 43).

CHRONIQUE

FRANCE. — M. James DARMESTER a fait tirer à part le *Rapport* qu'il a fait à la Société asiatique dans la séance du 21 juin 1888. (Extrait du « Journal Asiatique ». Paris, Imprimerie nationale. In-8°, 159 p.). Il y rend compte des travaux qui se sont produits en France sur le champ des études orientales pendant les trois dernières années. Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs ce brillant et instructif bulletin où le nom de la *Revue critique* revient plusieurs fois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 septembre 1888.

L'Académie décide que sa séance publique aura lieu, cette année, le vendredi 23 novembre.

M. Siméon Luce communique un mémoire intitulé : *Jean, duc de Berry, d'après deux registres de sa chambre aux deniers*. Les deux registres dont il s'agit sont conservés aux Archives nationales; mais une erreur de reliure, qui n'a été réparée que tout récemment, par les soins de M. A. Longnon, avait empêché jusqu'ici les érudits d'en comprendre exactement la nature et d'en reconnaître tout l'intérêt. Ils fournissent, pour les années 1370 à 1378, le détail de toutes les recettes et dépenses de la maison de Jean, duc de Berry, frère du roi Charles V. On sait que le duc de Berry était doué d'une grande curiosité et avait un goût très vif pour la littérature et les arts. M. Luce a relevé dans les registres de sa chambre aux deniers une foule de mentions qui, en nous éclairant sur ses dépenses habituelles et sur les objets qu'il recherchait de préférence, jettent un grand jour sur l'histoire des mœurs et de la civilisation au xiv^e siècle. Parmi les traits les plus saillants du mémoire, on remarque surtout les suivants :

1^o Le duc de Berry introduisit, l'un des premiers, dans les églises de notre pays, l'orgue à pédales, inventé par le Brabançon Louis van Vaelbeke, mort en 1358;

2^o Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à mettre en honneur l'emploi alimentaire de la truffe, à peu près inconnu, avant lui, en dehors des provisions où l'on récolte ce tubercule;

3^o Il recherchait avec un soin tout particulier une certaine race de chiens, les mâlins d'Auvergne : c'était l'un des présents les plus agréables que pussent lui faire les seigneurs de cette province;

4^o Il se faisait également envoyer d'Auvergne de jeunes ours, ou, comme écrit le rédacteur du registre, de « petis hours », ce qui prouve que ces animaux existaient encore alors en assez grande abondance dans le massif montagneux de la France centrale.

5^o Enfin, pour citer, dit M. Luce, « un dernier trait qui achève de peindre l'universelle curiosité de ce prince », ses comptes nous apprennent qu'en 1378 il envoya tout exprès un messager à Lyon « pour avoir des ossemens d'un joyant (géant) qui a esté trouvé en terre coste (près de) Lion ».

M. Levasseur lit un mémoire sur la population probable de la France à l'époque de Louis le Débonnaire. D'après le Polyptyque d'Irminon, qui donne un inventaire détaillé des biens de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à cette époque, avec le nombre et le nom de tous les individus qui composaient la population agricole du domaine, M. Levasseur croit pouvoir affirmer que la densité moyenne de la population française ne dépassait pas alors 8 à 10 habitants par kilomètre carré. C'est un chiffre bien inférieur à celui de la population actuelle, qui est de 72 habitants par kilomètre carré : la différence tient à ce qu'au temps du Polyptyque une très grande partie du territoire (environ les neuf dixièmes) était occupée par des forêts.

MM. de Boislisle, Siméon Luce, Longnon, Maury, Deloche et Viollet croient devoir faire des réserves sur les conclusions de M. Levasseur, qui, reposant sur l'examen d'un seul document, ne leur paraissent pas offrir une certitude suffisante.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a pu acquérir le fragment d'inscription française du xiii^e siècle, trouvé à Saint-Jean-d'Acre, dont il a deux fois entretenu l'Académie cet été. Il met sous les yeux des membres de la Compagnie ce fragment, qui va être déposé au Musée du Louvre. On y lit le nom d'un grand-maître et d'un commandeur de l'ordre de l'Hôpital, Hugues Revel et Josseune d'Estornel, l'un et l'autre connus déjà par divers documents.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 15 octobre —

1888

Sommaire : 455. NELSON, Le droit hindou et la cour de Madras. — 456. PECZ, Les tropes des tragiques grecs. — 457. NOCELLA, Les graffiti d'un corps de garde. — 458. VAGLIERI, Les deux légions adjutrix. — 459. De BROUSSILLON et de FARCY, Sigillographie des seigneurs de Laval. — 460. NOVATI, La jeunesse de Salutati. — 461. Lettres de Jean-Paul de Lescun, p. p. COMMUNAY. — 462. JOUON DES LONGRAIS, Jacques Cartier. — 463. BOUQUET, Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille. — 464. MURNER, voyage au bain spirituel, p. p. E. MARTIN. — 465. Poésies allemandes de Titz, p. p. L. FISCHER. — 466. Poésies de jeunesse de Wernigke, p. p. NEUBAUR. — 467. Chronique de la société des peintres, p. p. VETTER. — 468. VETTER, Le Spectator, source des Discours des peintres. — 469. KOHUT, La Sapho allemande, Louise Karsch. — 470. Correspondance de Herder et de Nicolai, p. p. HOFFMANN. — 471. GEIGER, Firlitmini et autres curiosa. — 472. SCHUDART, Vie et œuvres de Novalis. — 473. FRANCK, G. L. Kosegarten. — 474. HÜFFER, Annette de Droste-Hülshoff et ses œuvres. — 475. BETTELHEIM, Beaumarchais. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

455. — J.-H. NELSON. *Indian Usage and Judge-Made Law in Madras*. London, Kegan Paul, Trench and Co. 1887. pp. 386, in-8.

Ce nouveau volume de M. Nelson est le troisième épisode de la campagne entreprise par lui contre la jurisprudence de la haute Cour de Madras et en faveur d'une réforme générale du droit hindou, tel qu'il est administré aux indigènes par les tribunaux anglais. La *Revue* a rendu compte des deux précédents volumes et, comme dans celui-ci l'auteur n'apporte rien d'essentiellement neuf au fond du débat, je n'ai pas, pour la troisième ou la quatrième fois¹, à entrer dans le détail de la question. Je dois pourtant, au risque de me répéter, rappeler en quels termes elle est posée.

M. N. dénie à la littérature juridique de l'Inde le caractère d'une loi positive, telle qu'on l'entend en Occident depuis l'antiquité gréco-romaine. Il soutient qu'en tout cas, cette législation n'est point applicable indistinctement à toute la population comprise sous la dénomination vague d'Hindous; que la véritable loi de l'Inde a toujours été la coutume; que les variations locales de cette coutume ne sont que très imparfaitement représentées par les différentes doctrines, désignées communément sous le nom d'écoles, qu'on a théoriquement déduites de l'interprétation de la loi écrite², et que, de l'aveu même de cette der-

1. Voir la *Revue critique* des 29 juin 1878, 28 août 1882 et 24 octobre 1887.

2. Sur ce point, je force peut-être un peu les rectifications apportées par M. N. à la première expression de ses vues. Mais ce n'est que dans cette mesure que ces vues me paraissent acceptables.

nière, ces variations de la coutume doivent être reconnues valables en justice. Sur ces différents points, j'ai déjà donné et je persiste à donner raison à M. Nelson. Enfin M. N. attaque comme faux quinze principes qui ont passé dans la jurisprudence de la haute Cour et, sur ce point encore, autant que me le permet mon incompetence en fait de procédure, je crois que sa critique est fondée. D'ailleurs elle paraît déjà avoir porté fruit à Madras même, et il en a été tenu compte par la Cour dans un certain nombre d'arrêts récents.

Mais où je cesse d'être d'accord avec M. N., c'est quand il s'improvisé archéologue et historien. En mettant le pied sur ce nouveau domaine, il perd une partie de ses avantages. Il est obligé de se servir de témoignages qu'il ne peut ni contrôler ni même toujours interpréter d'une façon exacte. Il est ainsi amené à forcer la note et, comme on dit, à faire flèche de tout bois. Et c'est là ce qui, bien plus qu'une certaine vivacité de forme et de langage, donne à ses écrits un air de plaidoirie et de pamphlet. Sous ce rapport, le nouveau volume, bien que plus mesuré, ne diffère pas beaucoup des précédents. On le réduirait d'un bon tiers, si l'on en retranchait toutes les spéculations d'ordre archéologique étrangères au débat par lesquelles l'auteur compromet gratuitement sa thèse. Etant donnée l'opinion de M. N. sur le caractère général de la loi écrite hindoue, quel intérêt peut-il y avoir pour lui à ce que tel de ces écrits soit plus jeune ou plus vieux, que Nârada, par exemple, ne remonte pas plus haut que le ^{xii}^e siècle? Que lui importe-t-il que la langue sanscrite ait ou non une expression consacrée répondant à la *joint family* des tribunaux anglais, du moment que l'existence du fait n'est ni contestable, ni contestée et que le fait en lui-même est suffisamment défini : l'absence d'un partage intervenu entre les *dâyâdas*, les ayants-droit? Dissserter à ce propos sur ce qu'a pu être le patriarcat aryen primitif, c'est bien inutilement prêter le flanc. Que lui importe-t-il même que Vijñâneçvara, l'auteur de la *Mitâksharâ*, ait écrit dans le Nord (en réalité il était du Sud et paraît avoir écrit son commentaire dans le Mysore), une fois qu'il est établi que lui et ses confrères sont des théoriciens qui ne se soucient que médiocrement de la réalité qui les entoure? M. N. s'imagine que les pandits qui ont composé le Code de Halhed, ne connaissaient pas même le nom de cet auteur, parce qu'ils l'appellent simplement *Mitâksharâkâra*, l'auteur de la *Mitâksharâ*. Et quand cela serait? Ils connaissaient son œuvre apparemment, comme la connaissent tous les çâstrins qui ont écrit après lui et qui, d'ordinaire, ne le désignent pas autrement. Et que penser de morceaux de critique historique comme celui où l'auteur dénie toute autorité à ce traité, parce que ce n'est qu'un commentaire sur le code de Yâjñavalkya, et que Yâjñavalkya lui-même appartient au Yajus Blanc et, en cette qualité, est véhémentement suspect d'hérésie bouddhique? Les brâhmanes du Sud étant en majorité sectateurs du Yajus Noir, il faudrait, selon M. N., pour leur rendre la justice, remonter aux

sûtras d'Apastamba. M. N. ne se doute pas que ce n'est plus du droit qu'il fait là, mais tout au plus de l'archéologie juridique, de même qu'il fait de l'ethnographie et de la linguistique, en repoussant la loi sanscrite comme valable pour le Sud, parce que les populations du Sud sont dravidiennes. On ferait ainsi une longue liste des cas où M. N. s'enferme comme à plaisir, quand il eût été si simple de n'y pas toucher. Je n'en relèverai plus qu'un seul. M. N. a reproché avec raison à la haute Cour de Madras d'avoir adopté, sur la seule autorité d'un passage de la Mitāksharā, la doctrine subversive que les enfants peuvent obliger le père à procéder malgré lui au partage de ses biens. Selon son habitude, il ne ménage pas à cette occasion le malheureux auteur du traité, rendu bel et bien responsable de cette doctrine que, s'armant d'une expression de M. Jolly, M. N. considère comme « un de ses développements théoriques ». Ce n'est pas précisément ce qu'avait pensé dire M. Jolly, qui a trop l'expérience de la littérature juridique pour ne pas savoir combien c'est chose risquée d'attribuer la paternité d'un de ces « développements » à tel ou tel écrivain en particulier. Et, de fait, il signale la même doctrine chez Aparārka¹, et il ne faudrait pas beaucoup chercher pour en trouver la trace encore ailleurs. En réalité, Vijñāneçvara n'a pas été aussi original et aussi coupable que le suppose M. N., et je m'étonne que celui-ci, qui a tant de fois et si bien caractérisé le droit écrit hindou (voir entre autres à la page 120), n'ait pas vu de suite combien l'explication cherchée est simple et découle pour ainsi dire de la nature même de ce droit, qui s'adresse à des arbitres plutôt qu'à des juges et contient pour le moins autant de recommandations que de prescriptions. La coutume brâhmanique conseillait au père de se retirer du monde aux approches de la vieillesse et de procéder par conséquent de son vivant au partage de ses biens. Ainsi se propageait le dharma, se multipliaient les actes religieux. Quoi d'étonnant qu'il soit parfois sorti de là une injonction et que, sous un régime qui n'admet pas la faculté de tester, où les héritiers sont déjà en quelque sorte co-possesseurs, le droit d'exiger ce partage ait été reconnu par quelques-uns aux enfants, *dans certains cas*; car c'est là une incidente qu'il faut presque toujours sous-entendre, même chez les écrivains les plus systématiques? En rédigeant une pareille décision, un juriste ne faisait que ce que l'opinion des voisins ne manquait pas de faire en présence d'une obstination sénile injustifiable, et cela n'empêchait nullement ce même juriste d'exalter ailleurs la puissance paternelle. De semblables contradictions n'étaient pas faites pour embarrasser un *pan-cayat*, qui jugeant suivant l'équité, pouvait se prononcer selon les cas, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Un tribunal anglais n'a pas la même latitude. Mais de ceci Vijñāneçvara n'était pas responsable, et on l'eût fort étonné sans doute, si on lui avait montré le beau principe

1. M. Jolly cite les paroles d'Aparārka; *Tagore Law Lectures*, p. 283 *infra*.

général que la haute Cour de Madras devait un jour tirer de sa sentence.

Enfin, il est deux autres points encore où les conclusions de M. N. me paraissent singulièrement risquées : la mesure dans laquelle il juge une réforme nécessaire, et la facilité qu'il y aurait selon lui, à accomplir celle qu'il propose. Il me semble qu'il exagère la gravité et l'étendue du conflit entre la loi écrite et la coutume. Du moins, dans les cas analysés par lui, je n'en vois pas que cette loi sainement interprétée n'eût suffi à résoudre. Il ne s'agit que de bien l'appliquer et de faire usage résolument de la faculté qu'elle accorde elle-même, c'est-à-dire reconnaître comme valable toute coutume bien établie, à condition qu'elle soit moralement acceptable, bien entendu. Et l'homme le mieux qualifié pour s'enquérir de cette coutume et pour l'apprécier, sera le juge lui-même, le magistrat de première instance, qui vit au milieu de ses administrés. Cela ne simplifiera pas sa tâche, tant s'en faut. Mais que deviendrait-elle avec la réforme radicale de M. N., qui fait table rase de tout ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent et qui, après une enquête générale de toutes les coutumes, irait jusqu'à charger un indianiste d'Europe, M. Max Müller ou M. Jolly, du soin de les codifier ! On sait ce qui sort d'ordinaire de ces enquêtes générales. Quant au projet de codification, j'ai peine à croire qu'il soit proposé sérieusement. Au siècle dernier, il s'est trouvé des têtes couronnées pour demander pareil service à des philosophes. Mais il semble qu'on soit revenu depuis de ces pastiches de Platon et d'Epiménide. Le résultat de toute tentative semblable ne pourrait être que le chaos, selon le mot fort juste d'un adversaire de M. N., M. Innes, juge à Madras. A supposer même que, par exception, l'enquête fournisse des données irréprochables, comment M. N. n'a-t-il pas vu que cet ensemble de coutumes réunirait à un bien plus haut degré encore les principaux défauts inhérents à la loi écrite, son manque de précision, ses inconséquences et ses accommodements, ses contradictions implicites et formelles, toute l'indétermination enfin d'un droit d'usage et d'arbitrage, fait pour une juridiction radicalement différente de celle qui devrait l'appliquer, et que, s'il est impossible aux tribunaux anglais d'administrer aux populations le droit écrit dans le même esprit que l'administraient les *pan-cayats*, la difficulté se retrouverait la même, se retrouverait bien plus forte avec le droit coutumier ? Bref, M. N. propose de renverser pour édifier à neuf. Je comprends que, dans l'Inde, on hésite et qu'on préfère réparer et améliorer, solution qui doit paraître mesquine à M. N. et à laquelle il aura pourtant beaucoup contribué.

J'ai dit que M. Nelson, dans ce volume, n'apportait rien d'essentiellement neuf au débat. Je dois pourtant, avant de finir, signaler ses deux chapitres sur le *Code des lois des Gentoux*¹ et sur le *Kâmasûtra* de Vâtsyâyana. Je ne puis voir, comme lui, dans le premier « the most

1. Traduit en français, Paris, 1778, in-4°.

important work on Indian usage ». C'est une compilation faite exactement avec les mêmes matériaux littéraires que toutes celles qui ont suivi. Mais l'analyse en est intéressante, surtout parce qu'elle montre par un exemple non suspect, l'idée que se faisaient, il y a plus d'un siècle, de la législation de leur pas, une élite de lettrés indigènes. A ce point de vue, une liste des autorités invoquées dans l'ouvrage, où les poèmes tiennent presque autant de place que les traités juridiques, aurait été une addition utile. Quant au *Kāmasātra*, l'idée de le mettre en ligne et de montrer qu'il est un *çāstra* au même titre que celui de Manu, est un excellent moyen de plaidoirie, à la condition toutefois qu'on veuille bien sous-entendre qu'il y entre un grain de paradoxe.

A. BARTH.

456. — Wilhelm Pecz. *Beiträge zur vergleichenden Tropik der Poesie*. 1^{er} Theil : Systematische Darstellung der Tropen des Aeschylus, Sophocles und Euripides. (Berliner Studien, 3^{ter} Band, 3^{tes} Heft). Berlin, Calvary, 1886. In-8, 172 p. (prix : 6 mcs.)

La poésie est une vision rythmée. Et comme chaque poète a ses rythmes particuliers, ou du moins sa manière particulière de traiter les rythmes communs, de même les grands artistes diffèrent essentiellement les uns des autres par l'abondance, la nature, les sources de leur imagerie. On peut même dire que chaque siècle, chaque littérature, chaque genre littéraire a son répertoire d'images préféré et puise à sa façon dans la boîte à couleurs et dans la boîte à musique de la nature.

L'étude minutieuse de ces procédés caractéristiques — ce qu'on appelle en Allemagne la *tropique* des poètes — a peu d'utilité pratique. L'image est un don et bien fou qui cherche à imiter les images d'autrui : son œuvre ne sera jamais que la pâle copie d'une copie. En revanche, ces recherches offrent un intérêt psychologique et littéraire réel ; rien ne fait pénétrer plus avant dans le laboratoire intime où la sensation se fait impression, et l'impression expression ; rien ne nous ouvre davantage les replis de l'âme poétique. Quelqu'un a dit qu'il ne fallait pas mettre les papillons sur la roue ; du moins est-il permis de les épingler. Dis-moi ce que tu réflètes, dis-moi à quoi tu vibres, je te dirai qui tu es. M. Brunetière donnait récemment aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* un intéressant exemple des conclusions qu'on peut tirer d'une analyse de ce genre, à propos d'un dictionnaire assez médiocre des métaphores de Victor Hugo. Le livre que nous annonçons est une curieuse tentative d'appliquer à un sujet analogue — les tropes des tragiques grecs — les procédés rigoureux de la statistique comparative.

Tout n'est pas à louer sans réserve dans ce volume d'aspect un peu pédantesque. M. Pecz abuse des classifications, des chiffres et des formules. Nous nous permettons de douter que l'humanité ait attendu le

livre de M. Gerber (*Die Sprache als Kunst*, Bromberg, 1874) pour reconnaître la véritable nature de la métaphore (p. 8) et il n'est pas prouvé que l'imagination d'Euripide « considérée dans l'ensemble chronologique de son œuvre, ait eu quatre périodes alternatives d'ascension et de descente » (p. 169). Mais, débarrassé de quelques puérilités de ce genre, le travail de M. Pecz ne se lit pas sans intérêt. D'abord les centaines de fleurs qu'il a cueillies, quoique trop bien étiquetées, n'ont pas perdu tout leur parfum; puis, comment ne pas souscrire aux conclusions d'une statistique intrépide, qui confirme, en somme, les intuitions du sens littéraire? Comparez, dit M. Pecz, la proportion des figures *réflectives* (synecdoque, métonymie) aux figures *imaginatives* (métaphore, comparaison) chez nos trois poètes, et vous reconnaîtrez que le rapport est plus fort chez Euripide que chez Sophocle, chez Sophocle que chez Eschyle. Or, le sentiment littéraire nous avait enseigné depuis longtemps qu'Eschyle est le plus imagé, le plus « polychrome » des tragiques, et Euripide le plus philosophe. Cela n'est-il pas admirable et la statistique littéraire n'est-elle pas une belle chose? Hâtons-nous d'approuver ses résultats de peur d'être condamnés à les vérifier.

Théodore REINACH.

-
457. — C. NOCELLA. *Le iscrizioni graffitte nell'escubitorio della settima Coorte dei Vigili*. Roma, 1887, in-8, 29 pages (chez Forzani).
 458. — D. VAGLIERI. *Le due legioni Adlutricti*. Roma, 1887, in-8, 23 pages (chez Pasqualucci).

Les *graffitti* que les pompiers de Rome ont laissés sur les murs de leurs corps de garde renferment de nombreuses obscurités, mais aucune peut-être n'a autant exercé la patience des savants, ces dernières années, que celles auxquelles M. Nocella s'est attaqué dans sa brochure. Est-il parvenu à élucider le sens de l'expression *sebaciaria facere* et du mot *emitularius*? Je n'oserais pas l'affirmer, ou plutôt il y a lieu de faire une distinction. On peut admettre, comme il le propose, que *sebaciaria facere* soit une expression de soldat pour signifier : *circuitiones nocturnas facere, sebaciariis adhibitis* et que ces *sebaciaria* soient les lanternes dont parle Jules l'Africain, entourées, de trois côtés, de peaux noircies pour intercepter la lumière et, du quatrième, d'une peau blanche faisant l'office de nos verres; ces sortes de lanternes sourdes étaient très bonnes pour surprendre les voleurs et les tapageurs de nuit dont les vigiles avaient à débarrasser la ville de Rome. Mais je ne puis admettre que M. N. ait trouvé la vérité pour le mot *emitularius*, qui signifierait, selon lui, « armé d'un bâton revêtu de fer à partir de la moitié », *fuste emitulio* (ἔμυ et ἄλος = callum, nodus, durities). Pourquoi ce mot grec dans la langue des vigiles? L'auteur répond qu'il viendrait de la Grèce et peut-être de l'Egypte à laquelle l'empire romain a fait de nombreux emprunts, ce qui n'est qu'une hypothèse discutable. Pourquoi

surtout cette transcription fautive du mot grec, et l'aspiration omise au début du mot ?

M. Vaglieri a abordé, lui, une question plus générale en retraçant l'histoire des deux légions *I* et *II Adjutrix* (le travail inséré d'abord dans l'excellent dictionnaire épigraphique de M. de Ruggiero a été ensuite tiré à part en une petite brochure). Sauf de légers détails, je n'ai pas remarqué de vues nouvelles sur la question — il était difficile, d'ailleurs, qu'il en fût autrement, faute de documents — ; mais c'est un bon résumé de faits déjà connus. Pourtant on aurait pu puiser dans les inscriptions postérieures à la Colonnnette Mafféienne un certain nombre de renseignements intéressants peu connus ; c'était la partie neuve du sujet ; elle a été écourtée. La liste des officiers et sous-officiers des deux légions est assez complète, mais elle n'est pas irréprochable. Il y a d'abord des inadvertances ; par exemple dans la place attribuée à A. Larcus Lepidus, lequel n'a jamais été légat, mais tribun de la légion. De plus, il est regrettable que l'auteur n'ait pas précisé, quand cela était possible, l'année au moins approximative où chaque personnage a servi dans les légions. Il eût été facile d'indiquer à côté du nom de Claudius Pison l'année 207, l'année 68/69 à côté de celui de Larcus Lepidus, l'année 115 (?) à côté de celui de Platorius Nepos, l'année 135 (?) à côté de celui de Statilius Maximus, etc.

R. CAGNAT.

459. — *Sigillographie des seigneurs de Laval*, par Bertrand de Broussillon et Paul de Farcy. Paris, A. Picard, 1888, in-8, 152 pages.

Les auteurs de ce livre, orné de 209 gravures intercalées dans le texte, d'après des dessins très exactement exécutés, ont voulu réunir dans un corps d'ouvrage tous les sceaux des anciens seigneurs de Laval ; ils ont même singulièrement élargi le cadre de leur étude en y faisant entrer des sceaux de familles directement alliées aux Laval, même de personnages historiques contemporains de quelques-uns d'entre eux. Ils ont peut-être donné une trop grande place aux sceaux du roi René, parce que la seconde femme de ce prince était fille de Gui XIV de Laval. Je note aussi quelques pages consacrées à des branches cadettes, Laval-Lezay, Laval Boisdaphin, qui n'ont pas de lien avec le fief de Laval. Mais on ne peut chercher querelle à MM. de Broussillon et de Farcy : ce qui abonde ne nuit pas, surtout lorsque c'est un prétexte à donner de bons dessins.

Nous notons une rectification très judicieuse qui donne à Gui V, milieu du XII^e siècle, un sceau attribué à Gui IV, fin du XI^e ; M. de B. et de F., à cette occasion, reproduisent la tombe attribuée à Raoul II de Beaumont, beau-frère de Gui IV ; ils auraient rendu service à leurs lecteurs en mettant sous leurs yeux cette statue, *telle qu'elle est aujourd'hui* ; restituée d'après les dessins de Gaignières, elle ne

donne pas l'idée d'une sculpture funéraire de 1095; si ce dessin est fidèle, on n'a pas là la représentation du beau-frère de Gui IV, mais un Beaumont de la fin du XIII^e siècle. — A la page 48, nous remarquons un sceau et un contre-sceau d'Alix de Vitré, qui eut pour époux Foulques III de Mathefelon; M. de B. et de F. paraissent embarrassés pour expliquer le blason du contre-sceau qui porte une croix, chargée de cinq coquilles et cantonnée de quatre alérions.

La solution de ce problème est peut-être facile à trouver, si l'on parvient à éclaircir la question assez embrouillée des alliances des Mathefelon, des Laval et des Vitré; entre les opinions du P. Du Paz, du P. Anselme et de Douët d'Arcq, il appartient aux savants de Bretagne de trouver la vérité. Pour moi, je suis porté à croire que Elisabeth (*alias* Alix), veuve de Foulques de Mathefelon, aurait épousé en secondes noces, vers 1255, Gui VII de Laval, veuf lui-même en 1254 de Philippe de Laval, héritière de son frère André IV. Dans cette hypothèse, il devient tout naturel que Elisabeth (*alias* Alix) ait porté sur son sceau et son contre-sceau les armes de Mathefelon, de Vitré et de Laval; on expliquerait en outre qu'elle portait la qualification de *dame de Matefelon*, alors qu'il existait un héritier de son premier mari, si elle avait un douaire ou le bail des enfants du premier lit. Pendant que je parle de blason, je ferai observer que les armes de Mayenne sont blasonnées quelquefois comme portant six écus chargés chacun d'une étoile: je crois que cette étoile n'existait pas, au moins à l'origine, et que l'on doit y voir seulement l'armature du bouclier qui a donné naissance à ce que l'on a appelé l'escarboucle des armes de Navarre.

La sigillographie des seigneurs de Laval est, en résumé, un recueil fait avec soin; il est à souhaiter que MM. de Broussillon et de Farcy trouvent des imitateurs. Ces travaux détachés permettront un jour de continuer les précieux inventaires de Douët d'Arcq et de Demay, si utiles aux archéologues et aux historiens. A ceux qui entreront dans cette voie, nous recommandons de multiplier les bons dessins. En matière de sigillographie, de simples descriptions ne suffisent pas.

A. DE BARTHÉLEMY.

460. — Francesco NOVATI. *La giovinezza di Coluccio Salutati* (1331-1353). Saggio di un libro sopra la vita, le opere, i tempi di C. Salutati. Turin, Loescher, 1888, VIII-123 pp. in-8.

Parmi les humanistes de la Renaissance, le plus illustre de la fin du XIV^e siècle, celui qui tient la plus grande place sur la scène littéraire après la mort de Pétrarque et de Boccace, est certainement le chancelier de la République florentine, Coluccio Salutati. M. F. Novati prépare depuis dix ans, sur Salutati, un grand ouvrage qu'il doit faire paraître en même temps que la correspondance complète de l'humaniste de

Stignano. Le travail, déjà fort étendu, qu'il imprime aujourd'hui à 150 exemplaires, est comme un spécimen de l'œuvre prochaine et se rapporte aux premières années de Salutati, à sa famille, son éducation, son séjour à Bologne et son entrée dans le notariat. L'auteur examine une foule de questions de détail et se livre à quelques discussions nécessaires, qui seront sans doute élaguées dans sa rédaction définitive. Les principaux points abordés sont relatifs à la naissance de Salutati, que M. N. fixe au 16 février 1331, à ses rapports avec le fameux professeur bolonais Pietro da Muglio, à l'époque de son retour en Toscane, etc. Le dernier chapitre est consacré à la profession qu'avait embrassée Coluccio et qu'un document découvert par l'auteur atteste dès l'année 1353 ; c'est une étude curieuse et fouillée sur le rôle, la culture et le genre de vie des *notaires* italiens, chez les princes et chez les podestats. Ces années qui ont précédé la venue de Salutati à Florence, où l'attendait une si brillante destinée, étaient jusqu'à présent fort obscures et on est heureux de la lumière qu'y jette à flots M. Novati ; mais ce sont aussi les moins intéressantes de sa vie, et le brillant parti que son biographe a su en tirer, ne fait qu'augmenter le désir de posséder le tableau complet qui nous est promis.

P. N.

461. — **Jean Paul de Lescun, seigneur de Piets.** Lettres inédites (1617-1618) publiées et annotées par A. COMMUNAY. Auch, Foix, 1888, brochure gr. in-8.

Jean-Paul de Lescun, fils unique de Raymond de Lescun, seigneur de Castéra d'Argagnon, et de sa seconde femme, Catherine d'Antist, naquit vers 1576, fut membre du conseil souverain de Béarn, devint un des chefs du parti réformé en cette province, présida l'assemblée de La Rochelle (décembre 1621), prit une grande part à la révolte de 1622, fut fait prisonnier près de Cozes (Charente-Inférieure), et fut décapité à Bordeaux, sur la place du palais de l'Ombrière, le 19 mai 1622. M. Communay a retrouvé aux Archives nationales de curieuses lettres de Lescun adressées « à Monsieur de la Force, gouverneur et lieutenant-général pour le Roy en ses royaumes de Navarre et souveraineté de Béarn. » (13 janvier 1617, 20 et 21 du même mois, 11 et 25 février 1617), et à « Madame de la Force » (25 octobre 1617). A ces documents il a joint divers autres documents également inédits (moins un) ', qui sont relatifs à l'histoire du Béarn et de Lescun : Lettre de la Force au roi, du 7 février 1617 ; lettres du même à M^{me} de la Force, du 26 juin, 28 juin, du 30 juin, du 8 août et du 28 août 1617 ; lettre de Du Plessis-Mornay à la Force, du 21 septembre 1617 ; lettre des députés du Conseil de Poitou, à Messieurs du Conseil de Béarn (de Saint-Maixant,

1. Lettre de Marca, du 5 octobre 1618, déjà publiée dans la *Revue de Gascogne*. M. Communay justifie très bien (p. 48, note 1) la seconde édition qu'il donne de cette lettre du grand historien béarnais.

22 novembre 1617); l'arrêt du parlement de Bordeaux contre Lescun, du 18 mai 1622, extrait du Registre secret de cette compagnie conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 22,374 du fonds français. Mentionnons encore d'autres pièces insérées dans les notes, telles qu'une lettre de Raymond de Monlezun, seigneur de Montcassin, sur le duc de Rohan, du 1^{er} octobre 1615 (p. 19-20) et qu'une lettre du comte Antoine de Gramont sur le duc de la Force, du 19 avril 1617, au sujet de laquelle l'éditeur nous fait cette demi-promesse (p. 29) : « Nous reviendrons peut-être un jour sur ses démêlés [entre Gramont et la Force] et sur la singulière physionomie de ce grand seigneur béarnais [le comte Antoine]. » Le recueil de M. Communay, très richement annoté, complète non-seulement les travaux particuliers sur le seigneur de Piets, et par exemple, la notice de Paul Raymond sur la famille de Jean-Paul de Lescun (*Bulletin de la Société des sciences de Pau*, 1876-77, p. 293-308), mais encore des recueils généraux, comme l'*Histoire des troubles survenus en Béarn*, par Poeydavant (1819), *Louis XIII et le Béarn*, par l'abbé Puyol (1872), les *Mémoires du duc de la Force* publiés en 1843 par le marquis de la Grange.

T. DE L.

462. — F. JOLLON DES LONGRAIS. **Jacques Cartier**, documents nouveaux. Paris, Alphonse Picard, 1883, 219 pp.

M. Jollon des Longrais publie dans ce livre une série de documents inédits, pour la plupart, tirés des archives de Saint-Malo et relatifs à Jacques Cartier. Il en est peu qui intéressent l'œuvre même de Cartier : les expéditions faites au Canada. Mais ils permettent de constater sa présence à Saint-Malo à de nombreuses dates et par conséquent d'établir la chronologie de plusieurs de ses voyages. M. J. des L. rectifie la date de la naissance de Cartier, qui doit être placée en 1491 et non le 31 décembre 1494, comme on l'admettait généralement. Il a trouvé la date exacte de sa mort, date ignorée jusqu'ici, en marge d'un registre de procédure : 1^{er} septembre 1557. Il reproduit deux lettres très intéressantes de Jacques Nouel de Saint-Malo, petit-neveu de Cartier, insérées par Hackluyt dans sa collection, et qui montrent qu'à la fin du xvi^e siècle déjà, presque tous les manuscrits, cartes, livres de bord de Cartier étaient perdus. La fin du livre est consacrée à des documents sur la pêche de la morue, que les Malouins allaient faire sur le banc de Terre-Neuve dès le commencement du xvi^e siècle et peut-être avant. Les pièces réunies par M. J. des L. permettent d'ailleurs de retracer d'une façon fort intéressante la vie de Cartier à Saint-Malo. On le voit assister à de nombreux baptêmes, avec d'autres « bons biberons », intervenir dans des « noises », figurer comme témoin dans des procès. L'un des plus curieux est celui d'un nommé Pasdalot, voleur et assassin de profession, qui avait trouvé un moyen commode d'éloigner ceux qui le sur-

prenaient en flagrant délit : « N'approchez pas, criait-il, j'ai vu des contagiez. » Jacques Cartier sert une fois d'interprète à des marins portugais. M. J. des L. rapprochant ce fait du baptême d'une enfant « Catherine du Brésil », évidemment ramenée du Brésil, et à laquelle des parents de Cartier servent de parrain et marraine, en infère que Cartier avait dû se mettre dans sa jeunesse au service des Portugais et aller au Brésil. Cette hypothèse est très plausible, mais pourquoi voir là « autre chose qu'un voyage de commerce à la recherche du bois de Brésil, une tentative française pour reconnaître la contrée » ? Pourquoi attacher une importance aussi grande à un voyage de ce genre ? Il y eut au commencement du xvi^e siècle des navires français qui vinrent au Brésil ¹, et l'expédition de Cartier, si elle a eu lieu, n'a pas été une tentative isolée. Des recherches méthodiques d'archives, comme celles de M. Joûon des Longrais, peuvent rendre d'importants services à l'histoire et à la géographie. Souhaitons que cet heureux exemple soit suivi.

L. GALLOIS.

463. — *Points obscurs et nouveaux de la vie de Pierre Corneille*, par F. Bouquet. Hachette, 1888. Prix : 7 fr. 50.

Le titre de ce livre est alléchant et plein de promesses, mais, comme dit le proverbe, promettre et tenir sont deux. Sauf quelques menus détails, dont beaucoup sont insignifiants, M. Bouquet n'ajoute rien à ce que l'on sait sur Corneille, sur l'homme et ses œuvres. Il ne fait que délayer dans ce volume d'environ 400 pages ce que l'on trouve partout, sans se douter que cela a été dit dans un style autrement vif et alerte que le sien. Il y a longtemps, par exemple, que l'on a remarqué et fait remarquer qu'il y a de véritables scènes d'audience dans quelques pièces de Corneille, et il était inutile, croyons-nous, de revenir là-dessus après Nisard, Sainte-Beuve, Taine et bien d'autres. Une découverte qui semble appartenir à M. B. est celle-ci : il paraît que si Corneille n'était pas né à Rouen, non loin des bords de la Seine, nous n'aurions jamais eu l'admirable tableau du combat que le Cid livre aux Mores à peine débarqués. L'action, dit-il (on remarquera cet aperçu nouveau), n'a pas lieu à Séville, mais « dans l'espace compris entre le Vieux-Palais et les ruines du Pont de Mathilde, aux pieds des remparts de la ville. » Voilà, pour me servir d'une expression qui revient fréquemment dans ce livre, *un point obscur de moins* dans l'historique du Cid. Une preuve encore que « Rouen et la Normandie tiennent une grande place dans la révélation et dans le développement du génie de Corneille », est la description de cette fête en cinq bateaux que Dorante, dans *Le Menteur*, donne à sa maîtresse imaginaire : tout cela n'a pu avoir lieu que sur la Seine, et à Rouen. M. Viguier, tout au contraire,

1. Voir Vanhagen. *Historia geral de Brazil*.

a vu dans ce tableau une fête toute parisienne, mais il se trompe. Pour M. B., il est évident, il saute aux yeux que c'est bien plutôt une fête rouennaise, et qu'elle se passe « à Lescure, à la Mi-Voie, à Croisset, à Dieppedalle, au Val-de-la-Haye. » M. B. va plus loin : en 1618, la ville de Rouen offrit une collation au jeune roi Louis XIII, et fit tirer sur la Seine en son honneur un feu d'artifice. Corneille, alors âgé de 12 ans, fut tellement frappé de ce spectacle qu'il s'en souvint trente ans plus tard dans *Le Menteur*, sans quoi il n'eût jamais écrit ces vers :

Après qu'on eût mangé, mille et mille fusées
S'élançant vers les cieux ou droites ou croisées
Firent un nouveau jour, etc.

Et qu'on aille dire maintenant que les feux d'artifice ne laissent rien après eux ! M. B. fait songer involontairement à ces commentateurs, indulgents à leur esprit qui, comme le dit Balzac, cherchent un sacrement sous chaque syllabe et un mystère sous chaque point. Il s'est donné beaucoup de peine pour trouver l'orthographe d'un fief seigneurial que possédait Corneille. On le rencontre écrit de huit manières différentes : *Douille*, d'*Ouille*, *Douville*, *Dauville*, *Danville*, d'*Auville*, d'*Amville*, *Damville*. Par bonheur une neuvième forme, *Hauville* (et c'est la bonne, M. B. en est certain), a été trouvée dans un acte authentique que Corneille aurait dicté lui-même à je ne sais quel notaire d'Alençon, de manière que voilà encore *un point obscur de moins*. Mais il reste du noir, néanmoins : M. B. n'a pu déterminer dans quel canton, dans quel arrondissement, dans quel département, était situé ce fief seigneurial, et c'est avec douleur qu'il s'est résigné à cette ignorance. Deux chapitres seuls dans ce gros volume offrent, à mon avis, quelque intérêt : l'un intitulé *La Légende sur la misère de Corneille*, l'autre *Ressources des dernières années*. Il résulte des recherches de M. B. que Corneille n'a jamais été dans la gêne : son père lui avait laissé plus que de l'aisance, et le poète, en sa qualité de normand, ne laissa point périlcliter sa petite fortune. D'ailleurs comme Voltaire, comme Victor Hugo, il s'entendait aux affaires commerciales, et il sut faire fructifier ses vers. La fameuse anecdote du soulier, qui a inspiré tant de tirades déclamatoires contre Louis XIV est une invention faite à plaisir, sur laquelle on ne reviendra plus. M. Bouquet aura le mérite d'avoir anéanti cette légende, et rien que pour cela je ne regrette pas trop d'avoir acheté son livre.

A. DELBOULLE.

464. — 1. *Badenfahrt von Thomas Murner*, Neudruck mit Erleuterungen über das altdeutsche Badewesen, von Ernst MARTIN. (mit 6 Zinksetzungen). Strassburg, Heitz, 1887. In-8, xii et 44 p. 2 mark.
465. — 2. *Johann Peter Titz' deutsche Gedichte*, p. p. L. FISCHER. Halle, Weissenhaus, 1888. In-8, LXXVIII et 304 p. 6 mark.
466. — 3. *Jugendgedichte von Christian Wernicke*, p. p. L. NEUBAUER. Königsberg, Beyer, 1888. In-8, 44 p.
467. — 4. *Chronik der Gesellschaft der Maler*, p. p. Th. VETTER. Frauenfeld, Huber, 1887. In-8, 117 p. 2 mark 60.
468. — 5. *Der Spectator als Quelle der Discurse der Maler*, von Th. VETTER. Frauenfeld, Huber, 1887. Gr. in-4, 34 p. 1 mark 60.
469. — 6. *Die deutsche Sappho*, Anna Lüse Marcklin, ihr Leben und Dichten, von Ad. KUHRT. 2^e édit. Dresden u. Leipzig. Pierson, 1888. In-8, 180 p. 2 mark 50.
470. — 7. *Herder's Briefwechsel mit Nicolai*, p. p. O. HOFFMANN. Berlin, Nicolai (Stricker), 1887. In-8, VIII et 144 p. 3 mark.
471. — 8. *Piffissimal und andere Carosse*, p. p. L. GEIGER. Berlin, Oppenheim, 1885. In-8, v et 168 p. 4 mark.
472. — 9. *Novalis' Leben*, Dichten und Denken, von A. SCHUBART. Gütersloh, Bertelsmann, 1887. In-8, XII et 466 p. 5 mark.
473. — 10. *Gotthard Ludwig Kosegarten*, ein Lebensbild, von H. FRANCK. Halle, Weissenhaus, 1887. In-8, VIII et 467 p. 6 mark.
474. — 11. *Amsette von Droste-Hülshoff und ihre Werke*, von Hermann HÜFFER. Gotha, Perthes, 1887. In-8, XII et 368 p. 7 mark.

1. — Dans sa belle *Histoire littéraire de l'Alsace*, Charles Schmidt apprécie justement le poème de Murner, la *Badenfahrt*, que M. E. Martin vient de réimprimer. Ce n'est pas une satire; c'est une œuvre du genre édifiant, et fort ennuyeuse. Toutefois on y remarque de bons vers, et même quelques-uns des meilleurs que Murner ait jamais faits : ceux où il rend grâce à la baigneuse, c'est-à-dire à la Vierge, et ceux où il parle avec émotion de la cathédrale de Strasbourg *desgleichen nit ist in cristenheit*. La réimpression, due aux soins de M. E. M., forme le deuxième fascicule d'une collection connue de nos lecteurs¹. Elle a été faite d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Göttingue (édition de 1514, Strasbourg); mais l'éditeur s'est permis quelques utiles changements, comme de corriger les fautes d'impression, de supprimer les abréviations, de mettre les majuscules aux noms propres, etc. On regrettera qu'il n'ait pas donné les passages latins de la Bible que Murner avait écrits en marge, ainsi que les renvois aux pères, aux docteurs et à des classiques (Aristote, Ovide, Cicéron). Mais on lit avec intérêt et profit l'introduction où M. Martin s'est assez longuement étendu sur les *Badealtertümer germaniques* (p. vi-xii); il y a là, en grand nombre, des particularités curieuses sur les bains de l'ancienne Allemagne et des témoignages qui concordent avec les détails donnés par Murner dans son singulier *Voyage au bain spirituel*.

2. — Jean-Pierre Titz est un *Opitzianer*, un des poètes de Danzig qui furent soumis à l'influence d'Opitz (il composa à l'exemple de son

1. Les *Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen*.

maître, une poétique, *Kunst hochdeutsche Verse und Lieder zu machen*). Il naquit à Liegnitz le 10 janvier 1619, mais il se rendit de bonne heure à Danzig où il connut Opitz « le phénix de ce temps, celui qu'Apollon a tant aimé » (p. 181), le *werther Printz der Poesy*. Après avoir terminé ses études à Rostock et fait un voyage en Hollande, Titz devint professeur à Danzig; il y exerça ses fonctions pendant plus de quarante ans et y mourut le 6 septembre 1689. Il n'a guère d'autre mérite que d'avoir été l'un des élèves les plus brillants d'Opitz; mais il n'est pas aussi *zaghaft* et *unbedeutend* que l'assure Gervinus, et, dit son biographe et éditeur, M. L. H. Fischer, « ses vers coulent avec aisance; il montre dans son épopée de *Lucretia* un certain talent à décrire les émotions de l'âme; ses épithalames sont souvent inspirés par une pensée originale, il s'y abstient complètement d'allusions indécentes; Titz est donc, quoique plusieurs de ses contemporains méritent la préférence, un poète remarquable du xvn^e siècle et ses poésies devaient être arrachées à l'oubli » (p. cxxviii). Ces poésies, M. F. les a rangées sous six chefs : I. Épopées (*Lucretia*, *Leben aus dem Tode*, *Knemons Sendschreiben an Rhodopen*); II. Poésies lyriques; III. Epithalames; IV. Poèmes funèbres; V. Poésies mêlées; VI. Traductions du latin. En éditeur consciencieux, il n'a pas ménagé sa peine pour retrouver tant et tant de pièces de vers aujourd'hui éparses. Il les accompagne de notes qu'on trouve à la fin du volume (p. 271-296) et d'une table des matières. C'est donc un travail complet à tous égards; il faut y louer et le texte auquel M. Fischer a donné de grands soins, et le commentaire, et surtout l'introduction qui est fort étendue et pleine de détails puisés dans les œuvres de Titz, particulièrement dans ses œuvres latines.

3. — M. Neubaur a publié des poésies de jeunesse, inédites, de Christian Wernigke. Elles sont peu remarquables, ¹ mais elles servent à faire mieux connaître et juger un homme qui « a été plus tard nommé si souvent dans la littérature allemande ». La valeur de cette publication est d'ailleurs rehaussée par les notes biographiques qu'y joint M. Neubaur. On ne connaissait guère la vie de l'auteur des *Ueberschriften*, et ce fut Lessing qui, le premier, découvrit son prénom. M. Neubaur nous renseigne sur la famille du poète, sur sa naissance (on saura désormais que Wernigke est né à Elbing en janvier 1661), sur ses études, qu'il fit au gymnase de sa ville natale et à celui de Thorn qui « tenait alors le milieu entre un *pädagogium* et l'université » ².

4. — M. Vetter a trouvé dans les papiers de Bodmer, à la Bibliothèque municipale de Zurich, le manuscrit de la « Chronique de la Société des peintres » (*Chronick der Gesellschaft der Mahler*). Tout le monde sait ce qu'étaient ces « peintres » : Bodmer, Breitinger et quelques

1. M. Neubaur reconnaît que le style est « rauh und unbeholfen » (p. 17).

2. Voir l'épigramme de Wernigke sur « la belle ville de Thorn »; la Vistule, reine des fleuves a choisi Thorn comme trône « *Thorn zum Thron* ».

autres, Zellweger, Zollikofer, J. Meister, avaient en 1719 fondé une société littéraire qui publia en 1721, sur le modèle du *Spectator* de Steele et d'Addison, une revue hebdomadaire, *die Discourse der Mahlern*, « les discours des peintres », ainsi nommés parce que les auteurs des articles prétendaient être des *Sittenmaler* ou peintres de mœurs et signaient des noms de peintres célèbres, Ruben (ou Rubens), Dürer, Holbein, Raphaël. Le secrétaire de la Société était Jean Meister ; c'est lui qui a rédigé, en 122 pages, le manuscrit trouvé par M. V. et qui retrace les débats et la correspondance de la Société. Ce manuscrit était assez important pour mériter l'honneur de l'impression ; il éclairé d'une vive lumière les commencements de l'activité littéraire des « Suisses », de Bodmer et de Breitinger ; il offre en même temps un intéressant tableau de la vie intellectuelle de ce Zurich du XVIII^e siècle qui comptait en 1752, selon un mot d'Ewald de Kleist, plus de vingt à trente personnes de génie et de goût, et où, disait Heinse en 1780, vivaient au moins huit cent personnes qui avaient fait imprimer quelque chose. On feuillera donc avec intérêt la *Chronique des peintres*, si pédantesque qu'elle soit, et en dépit de ses longues périodes entortillées, et de son style barbare tout plein de mots français. On y verra le culte des membres de la Société pour Opitz, qu'ils nomment le plus grand philosophe et poète allemand (p. 13), pour Canitz, pour Besser, l'aversion que leur inspiraient et Hoffmannswaldau, et Lohenstein, et Neukirch qu'ils accusent de phébus et de galimatias (p. 41), l'admiration qu'ils ressentaient pour le *Spectator* qu'ils se vantaient de savoir par cœur et d'adorer, comme Stace adorait l'*Eneide*. Ce qui est assez curieux, c'est que les censeurs furent choqués (*choquirt*) des premiers numéros du journal ; ils se radoucirent lorsqu'on leur envoya une demi-douzaine de pains de sucre (p. 21). Et, à vrai dire, Zurich n'était pas encore aussi cultivé qu'il devait l'être vers le milieu du siècle, et les « peintres » se plaignent que leurs compatriotes « soient enveloppés dans une nuit grossière et puante de mauvais goût et d'ignorance ».

5. — Outre la *chronique* de la « Société des peintres » M. Vetter a fait paraître encore une étude personnelle sur le *Spectator*, considéré comme source des *Discourse der Mahlern*. Il compare minutieusement les articles de la revue suisse avec ceux du journal anglais, et après ce contrôle qui témoigne de beaucoup de patience et de conscience, il arrive à la conclusion suivante. Sur 94 *Discourse*, 20 sont sûrement empruntés au *Spectator* et ce sont les plus importants, ceux qui ont eu influence et action sur la critique littéraire de l'Allemagne, ceux qui traitent de l'imagination et des différences entre la poésie, la peinture et la sculpture : « ils renferment, dit M. V. (p. 18), les commencements de ces théories poétiques qui ont été reprises plus tard et développées avec tant d'applaudissement et de succès par les deux Zurichois ». Mais le *Spectator* n'a pas été l'unique source des « peintres », et si les morceaux les plus considérables des *Discourse* respirent l'esprit d'Addison et reproduisent souvent ses expressions, M. Vetter observe que Bodmer

et ses amis ont également mis à contribution Locke, parmi les Anglais, et Fontenelle, La Bruyère, surtout Du Bos (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*), parmi les Français. Bref, lorsqu'on a lu les « Discours », on trouve qu'il y reste bien peu de chose qui appartienne en propre aux Zurichoïses (p. 34).

6. — Il y a peu de bien à dire du travail de M. Kohut sur la *Sapho allemande*, c'est-à-dire sur Louise Karsch. L'auteur raconte la jeunesse de la « Karschin », son premier et son second mariage, son séjour à Berlin, et tous les incidents de cette malheureuse existence, tels qu'on les connaissait déjà par le programme de Heinze (Anclam, 1866) et par l'introduction de l'édition donnée par la fille de la Karsch, M^{me} de Klenke. Il partage l'enthousiasme naïf du XVIII^e siècle pour les poésies de Louise Karsch; lui aussi y trouve, comme Sulzer, des *impetus ingenii vividissimi*, et prétend que cette « laide et inculte femme de tailleur avait animé le chant populaire d'un véritable élixir de vie »; il affirme même que les odes de la Karsch ont dépassé les *Chants de guerre du grenadier prussien*, et il voit en elle la Bettina d'Arnim de l'Allemagne du XVIII^e siècle, mais une Bettina véridique, ennemie de tout mensonge et de toute mystification. Ces jugements suffisent. Ajoutons seulement qu'on trouvera p. 127-176 un choix des poésies de Louise Karsch qui justifie malheureusement, non pas l'appréciation de M. Kohut, mais le mot de Gervinus : « die platteste Gelegenheitspoesie. » Le Karsch fut la Sapho d'un temps dont Willamow était le Pindare, et Gleim, le Tyrtée.

7. — On sait que Herder recommandait avec soin à Nicolai de brûler ses lettres, et non seulement de les brûler, mais de les brûler *mit Schwefelfeuer*. Nicolai s'en garda bien; c'était un libraire, un homme d'affaires, qui conservait ses petits papiers et qui, à la fin de sa vie, avait plus de 20,000 lettres, classées par ordre alphabétique, dans 97 in-folios. Toutes celles que Herder lui avaient envoyées, y figuraient, sauf la première. De son côté, Herder garda toutes les lettres de Nicolai. On a donc pu depuis longtemps publier la correspondance de ces deux hommes, et c'est ce que firent le fils de Herder dans le *Lebensbild* et Düntzer dans *Von und an Herder*. Mais le texte de cette correspondance a été tellement défiguré qu'une nouvelle édition était nécessaire; on avait imprimé, par exemple, *Schmiederei* pour « Scheideweg », *Verfassern* pour « verstossen », *grell* pour « krall », etc., etc., et bien des passages avaient été supprimés. C'est M. Otto Hoffmann qui fait paraître cette nouvelle édition des lettres de Herder et de Nicolai; il a eu entre les mains les originaux qui sont à la bibliothèque de Berlin; il a corrigé le texte en 400 endroits, rétabli 24 passages, reproduit 4 lettres inédites; il y a joint — malheureusement, et selon la coutume allemande, à la fin du volume — un grand nombre de remarques qui sont utiles et témoignent d'une rare connaissance du XVIII^e siècle littéraire. Aussi souhaitons-nous que le *Nachlass* de Nicolai lui fournisse la matière de publications nouvelles.

8. — La réimpression qui porte le titre de *Firlifimini und andere Curiosa* a été faite avec goût par M. Ludwig Geiger. Le jeune et infatigable éditeur y reproduit : 1^o après une très claire analyse de l'ouvrage, tous les passages du *Firlifimini* qui ont une importance littéraire, car l'auteur est « un partisan enthousiaste de Wieland », « un cruel ennemi de Nicolai » et en même temps un adversaire du *Geniewesen* (p. 78) ¹; 2^o des extraits d'un recueil intitulé *Verkappter Recensenten und Pasquillanten Jagd* et dirigé par Heinicke, Kludt et d'autres contre les revues de l'époque, ainsi qu'un fragment poétique où Blumauer s'attaque à Nicolai; 3^o une satire qui a pour titre *die ästhetische Prügelei* (elle prend à partie et les romantiques et Goethe; Schütz en serait l'auteur); 4^o *Der verfrorrene Kapuziner*, parodie, sous forme de *Bünkelsängerlied*, du fameux roman de Miller, ce *Siegwart* qui fit couler tant de pleurs; mais M. L. Geiger aurait dû dire que Prutz avait déjà publié dans son *Göttinger Dichterbund* (p. 373-374) quelques strophes de cette romance comique dont l'auteur est Frédéric Bernitter.

9. — Le nouveau biographe de Novalis, M. A. Schubart, éprouve un profond enthousiasme pour son héros. Il analyse avec émotion les *Geistliche Lieder* de Hardenberg, ces poésies dont le fond, et, comme il dit, le *Kern und Stern* est l'amour de Jésus dans lequel le poète s'enfonce et s'abîme. Le but de son ouvrage, écrit-il, c'est de montrer en Novalis celui que Jésus avait retrouvé avant beaucoup d'autres dans une époque incrédule. Mais, quel que soit le point de vue auquel s'est placé M. S., il faut reconnaître son savoir, sa pénétration, le soin dont témoigne chaque page du volume. M. S. a su expliquer plus d'un passage obscur des poésies de Hardenberg, fixer des dates, éclairer quelques épisodes. Il connaît et remplit tous les devoirs du biographe littéraire. Il mêle habilement l'appréciation des œuvres de Novalis au récit de sa vie. On remarquera surtout les pages consacrées aux *Hymnes à la nuit* et à *Henri d'Ofterdingen*. Bref, il est regrettable que M. A. Schubart, qui sait travailler — quoiqu'il abuse un peu des parenthèses et des tirets — et qui a sûrement traité son sujet avec joie et passion, n'ait pas composé un ouvrage plus étendu encore. Il a consulté tout ce qui était imprimé, non seulement Tieck, Dilthey et Haym, mais les récentes publications de Waitz et de Raich ². On aurait voulu qu'il prît connaissance de tous les papiers encore inédits de Novalis.

10. — C'est encore un très bon travail que celui de M. H. Franck sur Kosegarten. On a là une biographie exacte, composée d'après les meilleures sources (journaux, lettres, et œuvres de Kosegarten, archives de l'université de Greifswald et des ministères) et du reste très im-

1. Cet auteur est, non pas comme le croit M. G., Blumauer, mais Frédéric Schulz (*Deutsche Literaturz.*, VI, n^o 43, p. 1518 et *Archiv für Literaturgesch.*, 1887, p. 448).

2. Le sous-titre de l'ouvrage est très juste « auf Grund neuerer Publicationen im Zusammenhang dargestellt. »

partiale. Après avoir retracé l'enfance de son héros, M. F. l'accompagne à l'université de Greifswald, puis en Poméranie et à Rügen où le jeune étudiant exerce les fonctions de précepteur, à Wolgast où il dirige, comme recteur, l'école de la ville pendant sept ans, à Altenkirchen où il est pasteur de 1792 à 1808, à Greifswald où il professe de 1808 à 1818. Le livre est attachant. et on y lira avec intérêt, entre autres passages, ceux qui traitent du séjour de Kosegarten à Bergen et de sa liaison avec Caroline de Wolfradt, de l'influence qu'exercent sur son esprit les odes de Klopstock et le *Werther* de Goethe. Un des chapitres les plus curieux est celui qui a pour titre « *die Franzosenzeit* »; l'île de Rügen est occupée par les Français en 1807; le maréchal Soult déjeune chez Kosegarten, s'entretient avec lui — qui le croirait? — du *Génie du christianisme*, et quelque temps après, lui fait donner la chaire d'histoire à l'Université de Greifswald, sans même consulter la Faculté. On a fait, en Allemagne, beaucoup de bruit de cette nomination; on oublie, comme l'observe M. F., que Jean de Müller et même Jacob Grimm ont accepté un emploi du gouvernement français (p. 297). Ce qui est plus grave, c'est le discours que Kosegarten prononça le 15 août 1809 et que M. F. reproduit à la fin de son volume (p. 437-467)¹, c'est un panégyrique de Napoléon; « la nature a travaillé cinq siècles avant de réussir à produire cet homme unique ». M. F. essaie de justifier Kosegarten; il aurait pu dire, ce nous semble, que son héros était ébloui, comme tant d'autres, par les prodigieuses victoires de Bonaparte et qu'après tout, il n'était Allemand que par la langue; né dans le Mecklenbourg, élevé dans une université suédoise, ayant toujours vécu dans l'île de Rügen et en Poméranie, c'est-à-dire sur terre suédoise, songeant un instant à se fixer en Suède (p. 289), Kosegarten est très excusable d'avoir salué avec tant d'enthousiasme le vainqueur d'Austerlitz et d'Iena. D'ailleurs, en 1813, il se sentit allemand et composa des *chants patriotiques*, qu'on ne peut, il est vrai, comparer aux ardentes poésies d'un Arndt, d'un Körner et d'un Schenkendorff; mais il était hostile à toutes les exagérations de l'époque, à ce que son biographe nomme les *Uebertreibungen des Franzosenhasses und der Deutschthümelei* (p. 318). Ce que je reprocherais surtout à M. Franck, c'est d'avoir accumulé les détails dans la première partie de son étude; il ne nous fait pas grâce de la moindre promenade ou du moindre sermon de Kosegarten. Enfin, il ne met pas assez en relief le poète, et il accorde trop d'importance au théologien; il ne développe pas suffisamment l'influence du *Hain* de Göttingue sur le talent de Kosegarten², talent d'ailleurs assez mince et de troisième ordre.

1. Avec un mémoire *über die Einführung des neuen Gesangbuchs*. M. Franck a joint, en outre, à son étude une notice sur Hermann Baier, gendre de Kosegarten, et des *Remarques* où il indique ses sources et nous donne une foule d'informations bibliographiques.

2. Remarquez qu'il est Mecklenbourgeois, comme Voss, et ami de Brückner.

11. — La biographie que M. Hermann Hüffer consacre à Annette de Droste-Hülshoff est sur un monument digne du poète, de ce poète souvent nommé et cité, mais si peu connu à l'étranger et en Allemagne même. C'est la première biographie complète d'Annette de Droste. M. H. avait, dans sa jeunesse, entrevu la noble femme et recueilli sur elle quelques détails dans son intime entourage. Il a eu, en outre, la bonne fortune d'avoir entre les mains des papiers de famille, confiés à lui très libéralement par M^{mes} Hildegonde et Hildegarde de Lassberg. Il a eu enfin à sa disposition les lettres d'Annette à la baronne de Lassberg, sa sœur, et le journal de cette dernière. Grâce à ces documents et à d'autres, M. H. a retracé — en onze chapitres — la vie et l'œuvre d'Annette de Droste Hülshoff, comme personne ne l'avait fait avant lui et ne le fera peut-être désormais. Il transporte son héroïne, comme il dit, d'un nébuleux lointain sur le sol ferme de la réalité; il la montre passant sa jeunesse à la campagne, « ce qui est toujours un avantage pour une nature poétique » (p. 13), se liant avec des talents distingués, faisant des voyages sur le Rhin et en Suisse, vivant dans son Rüschaus avec Levin Schücking auquel elle a voué une maternelle, ou plutôt encore fraternelle affection, allant passer d'heureux jours sur le lac de Constance dans ce château de Meersburg qui est pour elle une seconde Westphalie. M. H. a su rendre attachant le récit de cette simple existence, très difficile à faire, et qui pouvait aisément devenir monotone; il a su y mettre, comme on dirait en allemand, *Abwechslung und Steigerung*. Il analyse d'ailleurs et il apprécie avec beaucoup de finesse et de juste pénétration les poésies d'Annette; les jugements littéraires se mêlent sans confusion et d'une façon très attrayante à l'exposé biographique; on voit nettement sous quelles influences M^{lle} de Droste-Hülshoff compose ses poèmes. Après deux récits qui l'ont conduite sur le Saint-Bernard et dans les montagnes de Bohême (*das Hospiz auf dem Sankt Bernhard* et *das Vermächtniss des Arztes*), elle veut traiter un sujet tiré de l'histoire de son sol natal, du pays de Münster, prend pour héros un des personnages les plus remarquables de la guerre de Trente-Ans, Christian de Brunswick, et peu à peu développant son œuvre, écrit cette bataille, cette *Schlacht im Loener Bruch* qui compte plus de deux mille vers et qui offre tant de beaux passages pleins de vigueur et d'une frappante vérité, le duc et son camp, Tilly et ses lieutenants, les fureurs des partis, les horreurs qu'ils exercent, le contraste que forment avec les excès d'une sauvage soldatesque de nobles passions et l'amour de deux fiancés fidèles l'un à l'autre. Mais M. H. n'est pas moins attentif aux moindres poésies d'Annette. Il fait bon marché des histoires de spectres, des *Spuk* = et *Gespenstergeschichten*. Il ne méconnaît pas ce que l'expression d'Annette a trop souvent de dur, même de défectueux et de languissant (p. 171); il ne désapprouve pas les critiques de Lassberg qui trouvait dans les poésies de sa belle-sœur une « armée de provincialismes

westphaliens » et y cherchait vainement « la pureté classique de la langue » (p. 349). Il remarque toutefois que son héroïne s'entendait admirablement à décrire le mystère des landes de Westphalie, le voile de nuages qui les couvre, les marais et la couche de vapeurs légères qui les enveloppe, la nappe d'eau des étangs et leurs plantes qui rampent et se ramifient à l'infini. Tout en reconnaissant ce qu'Annette doit à d'autres poètes, surtout aux Anglais, à Byron et à Walter Scott, il proclame avec raison l'originalité de son héroïne, ce que Lassberg nommait *Originalität, Erfindung, dichterischer Schwung*, et il déclare que rarement une femme a réussi à faire des poésies aussi pleines de grâce et de sentiment, et en même temps de passion et de pensée profonde. Toute la conclusion du livre, le chapitre onzième et dernier que M. Hüffer intitule *Gesammbild*, est du reste un excellent morceau de critique littéraire.

A. CHUQUET.

475. — **Beaumarchais.** Eine Biographie von Dr Anton BETTELHEIM, Frankfurt a/M, Litterarische Anstalt, Rütten & Loening, 1886. 1 vol. in-8, 659 p. 10 mark.

Une séduisante exécution typographique; un étalage imposant de sources plus ou moins inédites et de notes plus minutieuses que nécessaires; mille et un détails égrenés à l'allemande, sans aucun fil de vive narration; la grimace du gallophobe sous l'épais bonnet du docteur d'outre-Rhin; l'inintelligence la plus laborieuse et partant la plus comique de l'esprit français en général, et de celui du père de Figaro en particulier; enfin, çà et là, l'accent du mépris et même de la haine détonnant en brusques apostrophes, en âpres épithètes à travers le patelinage ordinaire du ton; telle est pour le fond et pour la forme, cette biographie de Beaumarchais que son auteur croyait et croit encore devoir être définitive.

Au demeurant, elle n'est qu'une adaptation au goût allemand du « *Beaumarchais et son Temps* » de M. de Loménie : c'est-à-dire que le panégyrique y est tourné en satire, grâce à certains procédés que nous nous contenterons, pour cette fois, d'analyser, sans trop les qualifier. L'auteur a d'abord ramassé, soudé, insinué dans son œuvre les calomnies dont les tronçons rampaient encore dans les dossiers des trente et quelques procès essuyés par Beaumarchais; dans les factums des Gorsas, des d'Eon, des Bergasse, des Mirabeau; dans les feuilles venimeuses des Bachaumont et compagnie, dans les innombrables pamphlets en prose et en vers des ennemis de tout acabit que firent au fils Caron sa prodigieuse fortune, ses petits vices et ses grands talents. Il s'agissait ensuite d'accommoder ces restes à la sauce piquante, en leur donnant le double caractère de l'authenticité et de l'inédit. Nous ne saurions trop engager le lecteur français à observer ici le tour de main du critique allemand.

M. B. boucle sa valise, passe le Rhin, et vient frapper à la porte de M. Louis de Loménie, puis à celle de M. Maurice Tourneux.¹ Ces deux galants hommes font un accueil courtois et ouvert à ce visiteur inconnu. Comment s'en défier? Il baragouine si ingénument son pardon de la liberté grande. Dès lors, ils n'ont plus de secret pour lui : l'un lui prête le manuscrit de la Biographie de Beaumarchais, par Gudin, dont il a une copie et qu'il va publier incessamment; l'autre lui livre pour huit jours un résidu des documents jadis utilisés par son père et qu'il allait justement restituer à la famille. Pareille manœuvre aux Archives de la Comédie-Française, pareil accueil et pareil succès. Et M. B. repasse le Rhin. Certes le pseudo-biographe de Beaumarchais n'a réussi à dériver que des filets bien minces de la source profonde dont l'accès lui reste interdit; mais qu'importe? N'en est-ce pas assez pour en imposer au public et crier bien haut qu'on a puisé aux sources ultimes et qu'on va dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, après avoir passé sur ses lèvres le charbon de feu? Ahi! povero Beaumarchais! Ecoutez le réquisitoire.

Insulté par un courtisan, le favori de Mesdames amène son homme sur le pré, le dépêche du tac au tac et le blessé rend hommage devant témoins, avant d'expirer, à la loyauté de son adversaire. C'est ce qu'on appelle avoir fait ses preuves, et notre auteur, qui n'est pas un buveur de sang, peut se croire dispensé désormais d'estocader autrement que de la langue contre tous les étourneaux qui viendront le frôler. D'ailleurs ne montrera-t-il pas autant de vigueur que de sang-froid dans cette folle équipée dont le duc de Chaulnes fut le brutal héros et dont le n° 26 de la rue de Condé a été le théâtre? Et combien d'autres sortes de courage n'aura-t-il pas en face des Grippeminauds du Parlement Maupeou, de ses insulteurs anonymes de la Commune, de Danton, de Marat? N'importe; il n'en reste pas moins convaincu de lâcheté (p. 49) aux yeux de M. B., qui nous paraît avoir raffiné le point d'honneur comme les Gascons dont parle Régnier.

Quel haineux procès de tendance que toute l'enquête sur l'affaire des lettres de l'abbé Arpajon de Sainte-Foix, présentée par le biographe allemand comme un odieux chantage, alors qu'il s'agissait d'une ruse picaresque pour rentrer dans son dû! Certes, le dû n'était qu'un revenant-bon et le procédé n'était pas irréprochable, mais « n'ayant point eu d'exécution », comme le prouve le document n° 32 de notre « *Beaumarchais* », il mérite au moins les circonstances atténuantes que nous avons plaidées (p. 112).

Toute l'affaire d'Amérique est exposée avec une ignorance des faits et une partialité que M. Doniol, dans son récent ouvrage sur l'« *Histoire de la Participation de la France à l'Indépendance des Etats-Unis* », a

1. Voir dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 7 juillet 1888, en quelle monnaie M. Bettelheim paie l'hospitalité de M. Tourneux. Entre autres aménités, il déclare ne trouver rien de neuf dans le livre dont M. Tourneux lui avait donné la primeur!

tancées au passage (t. II, p. 613). M. B. ignore absolument l'efficacité du rôle joué par Beaumarchais pendant toute la période qui précéda et prépara le traité du 6 février 1778 entre la France et les Etats-Unis et que nous avons prouvée par des documents sans réplique. Apprenons-lui donc qu'au moment le plus critique de la guerre de l'Indépendance, Gates et Arnold furent ravitaillés par dix vaisseaux de Beaumarchais qui leur fournirent les instruments très nécessaires de la victoire de Saratoga et de la campagne de 1777. Il ne devra plus ignorer qu'après la disgrâce apparente qu'il commente avec tant de malignité, Beaumarchais ne cessa d'être consulté assidûment en haut lieu ; qu'il continua de faire négoce avec chacun des Etats et d'en tirer légitimement cette grosse fortune que le biographe allemand calomnie, après tant d'autres.

En revanche, M. B., si incomplet sur l'affaire d'Amérique, et qui escamote si lestement la dernière période de la vie de son auteur, ne tarit pas en détails oiseux sur les négociations de Beaumarchais avec le margrave de Bade, pour l'impression de ce *Voltaire*, qu'il juge si étourdiment. Mais passons : ce vice de composition est inhérent à la manière discursive de M. B., et il est, d'ailleurs, le moindre défaut de son ouvrage.

S'il vient à être traduit en français, il n'en est pas une page au bas de laquelle l'éditeur ne doive protester, au nom de la vérité et pour l'honneur des lettres françaises. Nous nous offrons pour cette besogne, le cas échéant. Mais ici, nous ne pouvons déjouer en quelques mots toute cette tactique de demi-vérités captieuses, de réticences perfides, d'inductions envenimées ; nous nous bornons à les dénoncer et à offrir aux lecteurs français quelques échantillons des paralogismes, des contradictions et des singuliers aperçus du biographe viennois. Deux exemples pour en finir d'abord avec la partie purement biographique

M. B. fait allusion (p. 578), à la correspondance échangée entre Beaumarchais et la comtesse Houret de la Marinaie. Il affecte d'imiter la réserve de ceux de ses prédécesseurs qui ont pénétré « dans ce cabinet secret », comme l'appelle Sainte-Beuve dans une note perfide. Un mot, un seul petit mot en sera divulgué par le visiteur ; ce mot a été lâché par la dame de la Marinaie ; ce mot, redit par notre biographe, expliquera au public ses pudiques réticences ; ce mot mettra les scellés sur « le cabinet secret où le public n'entrera pas » ; ce mot doit faire reculer la critique la plus scientifique ; ce mot c'est « seine Tiberiaden ». *Tibériades* ! et vous voilà, brave lecteur, évoquant, le rouge au front, vos pires souvenirs de Suétone. Eh bien ! nous déclarons qu'une pareille réticence est cent fois plus cruelle que la vérité vraie. Nous avons le fac-similé de cette correspondance, nous en avons offert la lecture à des personnes graves, et elles sont tombées d'accord avec nous qu'on pouvait entre hommes, au fumoir, vider la question ; que le cynisme des termes y était encore pire, selon la mode du temps, que celui des choses ; mais que le mot de Tibériades appliqué à l'espèce était

absolument impropre et tout à fait calomnieux, n'en déplaise à la jolie personne qui enrichit la langue de ce néologisme. M. B. n'a pas compris, et je l'en féliciterais s'il n'était un biographe et, comme tel, obligé de tout comprendre. Tout en respectant, comme il convient, la pudeur de Sainte-Beuve ou la sienne, nous lui affirmerons qu'il y a chez Beaumarchais, non pas un « cabinet secret », mais simplement une alcôve secrète. La différence est ici tout à fait notable, car la porte close, le reste est affaire entre sa maîtresse et lui. Tant pis pour qui convierait les passants à regarder au trou de la serrure; c'est là une joie de laquais ou de pornographe.

Le second point que nous voulons relever, paraîtra au lecteur français plus moquable de sa nature. On sait avec quelle délicate ironie Beaumarchais, tracassé sur l'origine de sa noblesse, répondit qu'elle était à lui, puisqu'il en avait la quittance. M. B., avec un sérieux déplorable, se méprend sur le ton de cette répartie et en conclut doctoralement que Beaumarchais adorait le veau d'or *per fas et nefas*! (p. 242.) Il faut le voir pousser sa thèse jusqu'à l'absurde et déduire de ce « hideux trait caractéristique » (p. 243) par exemple, que, dans l'affaire Goëzman, Beaumarchais paraît aussi préoccupé du prix de vente de ses *Mémoires* que de sa réhabilitation (pp. 237-259). La même déduction l'amènera à considérer toute la polémique littéraire soutenue par Beaumarchais en faveur de son *Barbier de Séville*, y compris la fameuse préface, comme un trompe-l'œil, tandis que la grande affaire est pour lui de toucher ses droits d'auteur qui le consolent *in petto* de toutes les critiques et de toutes les cabales (p. 349).

Quelle terrible logique! Mais pourquoi abandonne-t-elle M. B. quand il traite çà et là Beaumarchais comme la mouche du coche dans l'affaire d'Amérique, tandis qu'ailleurs il reconnaît en lui notre véritable ambassadeur à Londres (p. 386), si sagace que ses prévisions devancent les faits de dix ans (p. 376). Mais que de contradictions, que de demi-vérités à la file! Et que de gentilleses sur « la crasse ignorance » du père de Figaro (p. 138); sur « ses consolations de laquais » (p. 75) et ses « sales histoires » d'espionnage (p. 274), etc..., etc...! Mais tout cela, pour qui veut voir les faits sous leur vrai jour, n'est-il pas bien plaisant, et ne faut-il pas se hâter d'en rire de peur d'être obligé de se fâcher?

Au reste, on trouverait une ample matière à se distraire des amertumes de cette biographie dans toutes les dissertations littéraires dont son auteur l'a entrelardée. « Nous avons toujours traité, déclare M. B. avec Goëthe, la littérature française avec trop de roideur, soit comme modèle, soit comme ennemie » (p. 341). Il va donc rouvrir l'ère de la mansuétude, en nous apprenant coup sur coup que nous admirons à côté et que le IV^e Mémoire de Beaumarchais n'est pas le meilleur, comme il nous semble à nous, Français, mais que c'est le III^e (p. 239); que Beaumarchais qui a mis huit ou neuf ans à écrire *Eugénie*, qui a

donné trois formes successives au *Barbier de Séville*, qui a remanié pendant neuf ans le *Mariage de Figaro*, qui a écrit cinq à six fois chacun de ses *Mémoires* du procès Goetzman, est un improvisateur incapable de réflexion (pp. 151, 224), et enfin qu'on chercherait en vain chez « quelqu'un des nouveaux Français », « le trait aristophanesque » de la *Folle Journée* ou « la fraîche gaîté » du *Barbier* (p. 586). Sont-ils nombreux les riverains du Danube qui lisent Augier, Sardou et Labiche avec cette clairvoyance ?

Mais il serait cruel d'insister sur les bévues littéraires de M. B. qui invente Panard et rêve même, nous assure-t-on, de nous révéler Sainte Beuve. Un dernier mot caractérisera sa manière critique. Savez-vous quel est le plus précieux gage d'indulgence pour sa mémoire et de durée pour ses œuvres qu'ait conquis Beaumarchais ? C'est d'avoir inspiré à deux Allemands, Mozart et Goethe, un bon opéra-comique et un drame médiocre. Et si vous voulez une exacte mesure de sa gloire, apprenez de M. B. qu'elle durera autant que la littérature..... *allemande*. Voilà le dernier mot de cette biographie critique. N'y ajoutons qu'un aperçu qui achève la pensée de son auteur. Placé comme il l'est dans « un couloir sombre (?) de la Comédie française ¹, le buste de Beaumarchais lui a paru « plutôt caché que mis en évidence » (p. 580), comme s'il faisait tache dans la maison de Molière !

M. Bettelheim qui, çà et là, attache brusquement à sa prose trotte-menu les ailes d'un lyrisme très imagé, dit quelque part que ni la veuve de Beaumarchais ni ses amis n'ont pu empêcher ses détracteurs de tournoyer au-dessus de son cadavre « comme les esprits de la bataille des Huns » (p. 544). Songeait-il bien, en écrivant cela, que sa conclusion le sacrerait l'Attila, l'Etzel de ces Huns-là ?

Eugène LINTILHAC.

— P. S. Avec l'autorisation du directeur de la *Revue*, nous demandons au lecteur la permission de reprendre la plume pour un fait personnel. Nous avons eu cent fois, au courant de notre thèse sur Beaumarchais, l'occasion et le devoir de rectifier la biographie allemande que nous venons de critiquer et nous ne nous étions pas départis une seule fois de la courtoisie que commandaient les circonstances. La *Deutsche Literaturzeitung* du 7 juillet 1888 nous apporte une réplique de M. Bettelheim. La fureur toute nationale qui l'a dictée s'explique aisément, mais elle fait

1. Il y a dans la salle du comité de lecture, à la place d'honneur, un buste de Beaumarchais aussi peu authentique d'ailleurs que la gravure qui décore le livre de M. B. et qu'il donne pour un portrait de famille. Nous avons sous les yeux le portrait qui était accroché dans la chambre même de Beaumarchais, c'est une belle épreuve du dessin de Cochin, gravé par Saint-Aubin, dont tous les autres qu'on peut voir à la Bibliothèque nationale, y compris celui que reproduit M. B., ne sont que des variantes faites de *chic*. Il existe deux autres portraits authentiques de Beaumarchais : le pastel de Perronneau que nous avons découvert et reproduit ; et le portrait de Nattier, décrit au n° 581 de la notice sur l'Exposition rétrospective du Trocadéro, que nous sommes en mesure de reproduire incessamment.

le plus plaisant contraste avec l'obséquiosité du personnage quand il vint naguère butiner à Paris. Le pseudo-biographe de Beaumarchais s'embusque d'abord cauteusement derrière l'arrêt d'un critique « sagace et sincère » sans doute, mais qui a ignoré ou bien oublié, en nous entretenant, ce que M. Monod a si courtoisement relevé dans la *Revue historique*, à savoir qu'il avait sous les yeux une thèse où la nécessité de porter l'effort d'une démonstration serrée sur chacun des points en litige, tyrannisait les développements et leur commandait cette inégalité apparente dont la raison suffisante est dans la loi même du genre et dans la nature du sujet. Quoi qu'il en soit, des différents accueils faits par le public et par la presse à notre thèse, M. B. n'en a retenu qu'un qui fût digne d'être porté à la connaissance de ses compatriotes : c'est que nous avons senti rudement la férule de M. Sarcey, « un critique, dit-il, dont nous-même avons loué « la sagacité et la sincérité ». Bien joué, M. Bettelheim ! Ses batteries ainsi masquées, notre contradicteur ouvre sur nous un feu nourri de.... disons d'inexactitudes, pour rester poli.

Bornons-nous aux faits. M. B. se targue d'avoir découvert un texte du *comte de Belflor* de Panard, que nous n'avons pu nous procurer ; mais en quoi cela l'excuse-t-il d'y avoir vu le premier modèle du *Barbier de Séville*, et de s'être mépris aussi lourdement que nous le lui prouvons p. 227 ? M. B. croit nous apprendre que *Jean-Bête à la Foire* n'est pas inédit ; voilà qui mesure l'attention avec laquelle il nous a lu. Nous lui répèterons donc que le manuscrit de Jean-Bête qui est à la Comédie-Française et qu'a édité M. Fournier, est plus court d'un grand tiers que chacun de nos deux manuscrits et ne contient aucun des passages si piquants que nous visons (p. 216 sqq.) et condamnons à l'inédit.

Relativement à la biographie de Beaumarchais, M. B. a beau le prendre sur le mode ironique, il n'infirme aucune de nos assertions. Nous n'avons apporté, à son dire, « aucune démonstration pour l'éclaircissement des points obscurs de la vie de Beaumarchais ». Qui donc a découvert le document que nous publions sous le n° 20 et qui démontre toute l'importance du rôle de Beaumarchais dans les préliminaires de la guerre d'Amérique ? Qui, de M. B. ou de nous, a noté le caractère confidentiel de la lettre que nous citons (p. 63 sqq.) et prouvé ainsi l'existence d'Angelucci, éclairci l'origine du fameux pamphlet de Vienne et restitué aux faits leur véritable caractère, communiqué à M. Tourneux les lettres qui, jointes à notre document n° 31, tirent au clair les menées des Aubertin, prouvé par le menu la sincérité et la délicatesse des sentiments affectueux de Beaumarchais envers ses amis et ses proches, son patriotisme, sa générosité en cent occasions et la légitimité de sa fortune, analysé de plus près son libéralisme, indiqué le vrai sens de sa conduite politique sous tous les régimes et démontré que ses actes pendant et après la Révolution n'avaient donné aucun démenti à ses écrits antérieurs, quoi qu'ait hasardé là-dessus M. Paul Albert ? Qui enfin a raconté la dernière période de sa vie si mal connue, et réduit à néant le soupçon de suicide, pour cause de misère, en retrouvant et publiant le chiffre officiel de sa fortune ?

Et maintenant, pour le faire court, si l'on veut être vite renseigné sur l'intelligence que M. B. a de nos usages, de notre langue et de notre esprit ou sur son honnêteté littéraire (*le dilemme est inévitable*), on lira son appréciation sur nos publications de la lettre si correcte à Miron (p. 23) où il découvre je ne sais quel maquignonnage de fiancés ; de la lettre où Sedaine (p. 82) appelle si sérieusement et

1. M. Doniol qui avait deviné l'absence et l'importance de ce document capital (t. 1, p. 253, de son *Hist. de la Participation*, etc...) nous exprime ses regrets de ne l'avoir pas connu plus tôt et nous annonce qu'il l'insérera dans son tome III.

si modestement Beaumarchais son « maître », et où M. B. voit Sedaine « remettre durement et spirituellement Beaumarchais à sa vraie place comme homme et comme auteur. « Voici qui est encore plus fort. Nous avons prouvé (p. 96), que *Tarare* est contemporain du *Barbier de Séville*. Voulant contester la découverte de ce fait, fort important pour l'histoire de l'esprit de Beaumarchais, qui est le vrai sujet de notre thèse, notre contradicteur nous oppose d'abord l'ignorance où Gudin est resté sur ce point, puis un témoignage contradictoire que nous-même apportions, dit-il, p. 96. Nous avons scruté en vain ladite page, notre contradiction nous paraît aussi imperceptible que la susdite mercuriale de Sedaine à Beaumarchais. Quant à l'insuffisance des renseignements de Gudin, étonnera-t-elle ici quelqu'un, puisque ce même Gudin avoue (*Œuvres de Beaumarchais*, VII, 153 et notre *Beaumarchais*, p. 221) n'avoir pu retrouver du *Barbier de Séville*, opéra comique, qu'un couplet, tandis que nous avons pu en exhumier plusieurs pages ensevelies dans les paquets de factures de la maison Roderigue et Cie (pp. 221 sqq)? Plus heureux ou plus consciencieux que lui sur ce point, pourquoi ne l'aurions-nous pas été sur d'autres? D'ailleurs ici la parole est aux documents que nous avons publiés; c'est à eux de répliquer, si besoin est, aux critiques de Beaumarchais, derrière lesquels M. Bettelheim bat en retraite, non sans insinuer que désormais (c'est-à-dire après lui), il faut laisser là Beaumarchais et que tout l'effort des monographistes doit porter sur Lesage, etc.

Eh bien! n'en déplaise à M. B., il y a lieu, après son livre, comme après le nôtre, de tracer brièvement et clairement pour le grand public un portrait en pied de Beaumarchais où la véritable physionomie de l'homme et de l'écrivain apparaisse en pleine lumière, au-dessus du fracas et du fatras de tant de polémiques historiques et littéraires que notre thèse a eu l'ambition d'apaiser, sinon d'épuiser. C'est à quoi nous travaillons présentement, avec une sérénité dont notre auteur nous donne l'exemple et que ne troubleront ni M. Bettelheim, ni les susdits « esprits des Huns », qui ne sont pas des Huns d'esprit, mais qui, des deux côtés du Rhin, de la Manche et de l'Atlantique ont plus d'un intérêt manifeste à envenimer le débat, et à calomnier une mémoire que nombre de bons Français, à l'exemple de l'Académie, ne cesseront de pousser gaillardement à l'immortalité et même à la réhabilitation.

E. L.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Vont paraître chez Teubner, à Leipzig : 1° *Aristotelis quae vulgo feruntur de plantis, de mirabilibus auscultationibus, Mechanicâ, Ventrorum situs et nomina, de lineis insecabilibus, de Melisso, Xenophane, Gorgia*, p. p. O. APALT; 2° *Beiträge zur Textesgeschichte der griechischen Bukoliker*, par E. HILLER; 3° *Die Aussprache des Griechischen*, conférence faite à Breslau par M. Konrad ZACHER.

— Une jolie collection d'éditions classiques à laquelle nous souhaitons bon succès, paraît à Leipzig, chez Seemann. C'est M. Mart. HARTMANN qui l'a entreprise, le même qui publiait naguère un excellent choix des *Poésies* de Victor Hugo. M. H. vient de donner les deux premiers volumes de cette collection : 1° *Mademoiselle de La Seiglière*, de Jules Sandeau (qui compte déjà en Allemagne six éditions!); 2° *Bé-*

ranger, *Auswahl seiner Lieder* (Béranger, lui aussi, a déjà en Allemagne quatre éditions classiques). Chaque volume est précédé d'une introduction biographique; les notes sont à part dans un petit cahier de même format que le volume; ces notes témoignent d'ailleurs d'une très solide connaissance de la langue et aucune n'est inutile. Ajoutons que M. Hartmann veut faire lire en une année à ses élèves Sandeau et Béranger; à chacun son semestre; « l'écoller alternera entre la prose et la poésie; il enrichira ses connaissances sur un domaine déterminé de l'histoire de France; une lecture sera complétée et appuyée par l'autre. »

— Le douzième volume du *Nouveau Plutarque* vient de paraître à la librairie Brockhaus, de Leipzig. Ce volume renferme trois études : *Marie Stuart*, par M. W. FRIEDENSBURG; *Frédéric-Guillaume IV*, par M. Th. FLATHE; *Goethe*, par M. Ad. STERN. La *Revue* n'a pas encore entretenu ses lecteurs de cette collection, et nos lecteurs nous sauront gré peut-être de donner le sommaire des onze volumes précédents : I. *Luther* (Rückert), *Cromwell* (Pauli), *Henri IV* (Philippson), *Voltaire* (Rosenkranz). II. *Robespierre* (Gottschall), *Marie-Thérèse* (Beer), *Cavour* (Speyer). III. *Philippe II* (Philippson), *Fox* (Althaus), *Schiller* (Gottschall). IV. *Hutten* (Prutz), *Ekhof* (Uhde), *Byron* (Gottschall). V. *Eugène* (Rogge), *Rousseau* (Brockenhoff), *Metternich* (Beer). VI. *Le grand Electeur* (Erdmannsdörffler), *Wellington* (Pauli), *Herder* (Bärenbach), *Russell* (Althaus). VII. *Napoléon* (Kleinschmidt), *Cornelius* (Carnière). VIII. *Sickingen* (Prutz), *Nelson* (Althaus), *Mozart* (Reissmann). IX. *Maurice de Saxe* (Prutz), *Joseph II* (Beer). *Disraeli* (Althaus). X. *Wallenstein* (Kugler), *Tasso* (Speyer), *Napoléon III* (Gottschall). XI. *Frederic II* (Philippson), *Lessing* (Jul. Schmidt).

— Encore une nouvelle revue de folklore. Elle paraît tous les mois à Berlin, chez l'éditeur Hettler, (15 mark par an), sous le titre *Zeitschrift für Volkskunde*. Le directeur est M. Edmond VECKENSTEDT, Leipzig, Dufourstrasse, 15.

— Un fascicule nouveau de la 4^e édition améliorée de l'*Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. KLUGG, vient de paraître (Strasbourg, Trübner). Il contient les livraisons VI et VII de l'ouvrage, et va de *Musteil* à *Staat*, p. 241-336.

ITALIE. — M. C. CASTELLANI, préfet (directeur) de la Bibliothèque royale de Saint-Marc à Venise, a publié récemment un épithalame en vers politiques de Théodore Prodrome, avec une traduction italienne et une savante annotation continue, qui fait de ce petit travail une œuvre d'érudition. Il est intitulé *Chant en l'honneur de la princesse Théodora* fille de l'empereur et de la princesse Marie, l'aînée de l'empereur défunt des Romains Jean Comnène. Nous y relevons comme *addenda lexicis* les mots *ρωτάρης*, *ὀλοπύρρευτος*, *ἀκτινοβρύτης*, *σελάγημα*. Ces quelques pages apportent une contribution sérieuse à l'histoire byzantine du XII^e siècle.

— M. Eugène MÜNTZ a fait tirer à part l'étude qu'il a publiée récemment en italien dans l'*Archivio storico italiano* (4^e fasc.) sur *Giovanni di Bartolo*, de Sienné, orfèvre de la cour d'Avignon au XIV^e siècle et qui « joua un rôle considérable sous les papes Urbain V et Grégoire XI, et sous l'antipape Clément VII. »

SUISSE. — La librairie Huber, de Frauenfeld, vient de publier la deuxième livraison du *Schachzabelbuch* de Kunrat d'Ammenhausen qu'édite M. Ferdinand VETTER (in-8^o, p. 225-431. v. 5849-10994), et le XIV^e fascicule de l'excellent *Schweizerisches Idiotikon* de MM. STAUB, TOBLER, SCHOCH et BRUPPACHER; ce dernier fascicule du « Dictionnaire du suisse-allemand, va de *grab*, *grob* à *jü* (p. 689-848) ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 octobre 1888.

M. Gaston Boissier annonce une découverte importante, due à M. Maurice Holleaux, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, actuellement chargé d'une mission archéologique en Béotie. Dans une lettre datée du couvent de Pélagia, le 24 septembre 1888, M. Holleaux écrit : « Dans un mur d'une vieille église de Béotie, j'ai retrouvé sur une stèle de marbre le texte officiel et complet du discours que prononça Néron aux jeux isthmiques, quand il rendit la liberté aux Grecs. Le discours, assez bref, fort clair, est rédigé dans une langue étrange, emphatique et précieuse, le premier échantillon, je crois, que nous possédions du style de Néron. »

M. Boissier, en communiquant cette nouvelle, fait remarquer que ce n'est pas la première fois qu'on trouve un acte officiel d'un empereur romain, rédigé, non par un employé de chancellerie, mais par l'empereur lui-même. On croit qu'Auguste est l'auteur du document connu sous le nom de testament d'Ancyre, et l'on ne peut douter que le discours de Claude, conservé à Lyon, ne soit l'ouvrage de ce prince : il est d'un style singulier et bizarre, et le même style se retrouve dans une lettre de Claude, qu'on a découverte aux environs de Trente.

M. Deloche présente des observations au sujet de la communication faite par M. Levasseur, à la dernière séance, sur la population en Gaule au temps de Louis le Débonnaire. M. Levasseur, d'après des calculs fondés sur les indications du Polyptyque d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, avait conclu que la densité de la population de notre pays, à cette époque, était extrêmement faible. M. Deloche fait valoir contre cette thèse les considérations suivantes :

1^o Tandis que le Polyptyque d'Irminon ne donne qu'une moyenne de deux enfants par ménage, un autre document du même temps, mais d'une autre région, l'état des serfs de Saint-Victor de Marseille, indique près de quatre enfants par ménage : les chiffres qui pouvaient être vrais pour une partie de la Gaule ne sont donc pas applicables pour les autres parties ;

2^o Le document unique dont s'est servi M. Levasseur ne concerne qu'un territoire de deux cent mille hectares et l'auteur a voulu en tirer des conclusions pour la France entière, c'est-à-dire pour plus de cinquante millions d'hectares : en multipliant ainsi par 250 environ les résultats de ses calculs, il a dû multiplier dans la même proportion les erreurs qui pouvaient s'y trouver ;

3^o Le Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés indique pour chaque famille un nombre d'enfants inférieur à la réalité, parce qu'il passe sous silence les enfants fixés hors des terres de l'abbaye ;

4^o Et surtout, le Polyptyque ne mentionne que des populations rurales, et il y avait dans la Gaule une quantité de villes, où la densité de la population était évidemment beaucoup plus grande que dans les campagnes. La densité moyenne, pour l'ensemble du territoire, était donc nécessairement très supérieure à celle qui résulte des chiffres du Polyptyque.

M. d'Arbois de Jubainville fait remarquer que la plupart des noms de lieux habités de la France sont de formation relativement récente. Il n'y en a guère qu'un dixième dont l'étymologie indique une origine gauloise, romaine ou franque. Ne peut-on en conclure que la population s'est augmentée d'une façon considérable postérieurement à l'époque franque ?

M. Longnon, en réponse à cette remarque, fait observer que les noms de formation récente sont ceux des écarts ou hameaux de peu d'importance tandis que tous les centres de population quelque peu considérables, tels que les villes ou les bourgs, portent des noms d'origine gauloise ou romaine. Il ajoute que le Polyptyque de Saint-Germain des Prés doit indiquer une population de densité inférieure à la moyenne, car le territoire qu'il concerne principalement, la Beauce, est encore aujourd'hui relativement peu peuplé.

M. Levasseur se réserve de revenir sur ces diverses questions dans une prochaine séance.

Ouvrage présenté par l'auteur : MENANT (Joachim), *Ninive et Babylone* (1 vol. de la *Bibliothèque des merveilles*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43

— 22 octobre —

1888

Sommaire : 476. EGGELING, Catalogue des manuscrits sanscrits de l'India Office. — 477. G. MEYER, Grammaire albanaise. — 478. GRÜNENWALD, L'infinitif absolu à valeur restrictive en grec. — 479. BIRKLEIN, L'infinitif substantif. — 480. SABADINI, Le texte du De Officiis et des poésies pseudo-vigiliennes. — 481. Ch. MOREL, Genève et la colonie de Vienne. — 482. SPIRGATIS, Liste des membres de l'Université de Paris. — 483. E. MARTIN, Observations sur le Roman de Renart (premier article). — 484. D'ESPINAY, La coutume de Touraine au xv^e siècle. — 485. ROCHOLL, Annexion de l'Alsace à la France. — 486. ARNAUD, L'abbé d'Aubignac. — 487. DROSEN, Précis de la science de l'histoire, trad. par DORMOY. — 488. La Lorraine illustrée. — 489. KLUGE, Littérature allemande, trad. par PHILIPPI. — Réponse de M. Karl Foy à M. Psichari. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

476. — Julius EGGELING. **Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the Library of the India Office.** Part I. Vedic Manuscripts. London. Printed by Order of the Seculary of State for India in Council. 1887. pp. vii-155, in-4.

Voici une publication qui, pour s'être fait longtemps attendre, n'en sera que la mieux venue auprès du public spécial auquel elle s'adresse. Comme l'indique le titre, elle contient l'inventaire de la partie védique de l'incomparable collection de manuscrits sanscrits déposée à l'India Office, sur laquelle on pourra enfin se renseigner directement, sans tirer à vue sans trêve ni merci sur l'inépuisable obligeance du savant qui en a la garde, le modèle des bibliothécaires, le D^r R. Rost. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on parcourt la liste de ces vénérables codex, dont bon nombre ont leur histoire, à commencer par ceux de Colebrooke, et qu'on se représente la somme de labeur qui s'y est dépensé et de travail utile qui en est sorti depuis un siècle. Que savait-on de l'Inde et de ses plus anciens monuments, à l'époque où l'illustre vétéran, jeune alors, réunissait patiemment les restes de la vieille littérature, non en simple collectionneur, mais en ardent pionnier, et pour les soumettre aussitôt à la plus pénétrante, la plus fructueuse analyse ?

La collection comprend 566 numéros, dont quelques-uns, notamment pour les Upanishads, correspondent eux-mêmes à de véritables collections. Elle est divisée en quatre sections : A, les *Samhitās* et les *Brāhmanas* avec leurs commentaires. B, le *Rituel*, comprenant : 1° les *Sūtras* et leurs commentaires ainsi que les traités qui s'y rapportent directement ; 2° les *Manuels*, qui traitent du rituel ou de tel point du rituel, sans se rattacher spécialement à une autorité particulière. La li-

gne de démarcation entre ces deux subdivisions est un peu flottante et, pour se renseigner, il faudra chercher dans les deux. Mais c'est là une difficulté qu'on ne pouvait guère éviter, pour le présent du moins. C, les *Upanishads*, parmi lesquelles on remarquera surtout la collection formée par Sir Walter Elliot de toutes les *Upanishads*, au nombre de 129, connues des brâhmanes Andhras. Une observation toute semblable s'applique à cette section : quelques-uns de ses numéros, par exemple l'*Īcāvāsyā*, auraient été tout aussi bien à leur place dans la section A, et réciproquement. D, les *Vedāngas*, c'est-à-dire *çikshā*, *nighantu*, *jyotisha* et *chandās*, avec leurs commentaires.

Le nom de M. Eggeling est une garantie que le travail a été fait avec soin, et le fascicule répond en effet à toutes les exigences, tant sous le rapport de la sûreté et de l'abondance des renseignements, que sous celui des conditions matérielles. Le format est ce qu'il doit être, assez réduit pour être maniable, assez grand pour permettre au regard d'embrasser beaucoup à la fois. Le papier est beau et fort, l'impression élégante et très correcte. Il n'y a que le choix des types et certains détails de la disposition typographique, pour lesquels ce catalogue, comme presque tous les autres d'ailleurs, reste inférieur à celui de la Bodléienne publié par M. Aufrecht, où chaque page s'explique et se détaille en quelque sorte sans le moindre effort, au premier coup d'œil. — Voici quelques menues observations : n° 55, la notice ne se comprend que si on se rappelle que l'ancien numéro 132^b est décrit sous le n° 3-6. Pour cela, il sera bon d'ajouter à la fin une concordance des anciens et des nouveaux numéros. — De même, n° 122, on ne voit pas immédiatement ce que signifie le sigle (A). — N° 52-58, un renvoi à n° 1-2 eût été utile. — N° 128, la publication de l'*Adbhutabrâhmana* par M. Weber aurait dû être indiquée. — Même observation au n° 89 pour l'édition du *Kaushîtaki-brâhmana* de M. Lindner (1887), et au n° 273, pour la traduction du *Gobhila-grihyasûtra* par M. Knauer (1885), qui auraient dû être mentionnées du moins dans les Additions. — P. 8^b, l. 12, il faut lire *asyavāmîya*^o en un seul mot.

A. BARTH.

477. — *Kurzgefasste Albanesische Grammatik*, mit Lesestücken und Glossar, von Gustav MEYER. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1888. In-8, xij-105 pp

M. G. Meyer, chargé à plusieurs reprises, par le gouvernement autrichien, de missions scientifiques en Albanie, en a rapporté une riche moisson de documents linguistiques, qu'il a déjà mis en œuvre en publiant une série de monographies du plus haut intérêt ¹. Il les utilise aujourd'hui pour la rédaction d'une grammaire abrégée, où il n'a

¹. *Albanesische Studien*, I-II (1883-84), cf. *Revue critique*, XIX, p. 73; plus récemment, *das Verbum substantivum im Albanesischen*, et *das Lateinische Element im Albanesischen*, dans le *Grundriss der Romanischen Philologie*, I, p. 804.

ad mis, comme il nous en avertit lui-même, que les notions strictement nécessaires au débutant qui veut se rendre compte de la structure et des particularités de la langue albanaise, sans les comparer à celles de l'indo-européen commun, dont elles relèvent, ni à celles des idiomes circonvoisins, auxquels l'albanais a fait de si larges emprunts. Cependant le savant linguiste ne s'est pas interdit, comme de raison, les rapprochements très courts, surtout étymologiques, qui sont de nature à faire réfléchir l'élève, ou à aider sa mémoire en y fixant, à la faveur d'un mot grec ou latin, le souvenir d'une forme albanaise trop dépayssante à première vue. Manuel pratique avant tout, ce petit livre pourra donc aussi tenir lieu à l'indogermaniste d'une grammaire scientifique et raisonnée, en attendant le grand ouvrage que M. G. M. nous promet et qui paraîtra chez les mêmes éditeurs.

La grammaire proprement dite (pp. 1-53) comprend neuf grandes divisions en 135 paragraphes : 1° phonétique (très sommaire); 2° substantifs; 3° article (postposé au nom, comme on sait, ainsi qu'en danois, en bulgare et en roumain); 4° adjectifs; 5° numéraux; 6° pronoms (et possessifs); 7° verbes (la conjugaison notablement détaillée); 8° prépositions; 9° conjonctions. Le dialecte visé est le tosque septentrional (Albanie centrale), sans exclusion absolue des autres dialectes tosques ni du guègue, mais presque sans références au calabrais, qui forme un petit domaine à part. L'exposition est claire et précise, les paradigmes en nombre fort suffisant pour qui voudra bien les étudier avec attention; quant aux minuties de grammaire et de syntaxe qui n'ont pu y trouver place, l'auteur s'en est sagement remis à l'usage de la langue, c'est-à-dire ici à la pratique des textes accompagnés de glossaire qu'il propose à ses lecteurs comme exercices d'analyse et de traduction.

Ces textes (pp. 55-77) sont au nombre de onze : 1° « la dispute des deux sœurs », conte tosque; 2° « le vieillard vendeur de conseils », conte tosque; 3° « le teigneux », conte tosque; 4° la parabole de l'enfant prodigue (Luc, xv, 11-32), en tosque; 5° la même, en guègue; 6° la même, en calabrais; 7° le miracle du centurion (Matth. viii, 5-13), en guègue commun; 8° le même, en guègue de Scutari; 9° le même, en tosque de Corfou; 10° le même, en albanais de Grèce (Poros); 11° vingt-et-un épithalames recueillis à Korytsa (tosque). Ces textes, étant empruntés à diverses autorités, n'ont pas tous rigoureusement la même orthographe phonétique que celle de la grammaire; mais c'est là une bien légère difficulté, dont un esprit réfléchi se rend maître sans peine, et qui subsidiairement se tourne pour lui en avantage, en l'initiant par la pratique même au vocalisme fuyant et mobile de l'albanais.

A ceux qui voudraient, le plus rapidement possible, tirer parti de ces textes, je recommanderais de commencer par les passages des Évangiles *en tosque*, et de les traduire au moyen du glossaire, en ne s'aidant qu'à la dernière extrémité d'une traduction française. Maîtres dès lors

de la grammaire et du vocabulaire tosqes, ils pourraient aborder avec fruit les contes et les épithalames, et réserveraient pour la fin de leur tâche les textes en guègue et autres dialectes. Pour toutes ces recherches, le glossaire (pp. 79-105), parfaitement disposé, leur sera d'un excellent secours. Je me demande seulement si les formes *pat* (il eut), *pâ* (il vit), *rá* (il tomba), etc., aoristes respectifs des verbes *kam*, *shoh*, *bie*, etc., n'auraient pas dû être reprises à leur rang alphabétique avec renvoi au § 103 : l'étudiant qui commence la traduction ne peut avoir d'un seul coup toute la grammaire dans la tête, et ces quelques indications, tout en lui épargnant un long embarras, n'auraient pas même comblé le blanc de la p. 105. Je supprimerais le point d'interrogation après *kur* (quand) et similaires, puisque les pronoms et conjonctions interrogatifs sont en même temps relatifs (cf §§ 75 et 135). Le mot guègue *nap* (donner) renvoie au tosqe *ap*, qu'on ne trouve pas au glossaire. Enfin, il serait bon de rencontrer le verbe *vesh* (vêtir) ailleurs que sous *vëshure* (vêtement), puisque les formes d'impératif *vishni* (tosque), *veshni* (guègue), se lisent p. 69, Luc, xi, 22.

Tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la linguistique indo-européenne sauront gré à M. G. Meyer d'avoir condescendu à écrire ce livre élémentaire, et d'avoir mis entre leurs mains un instrument d'étude et de consultation aussi commode et aussi sûr.

V. HENRY.

478. — I. L. GRÜNENWALD. *Der freie formelhafte Infinitiv der Limitation im Griechischen*. Würzburg, Stuber, 1888, 37 pp. gr. in-8.

479. — II. FRANZ BIRKLEIN. *Entwicklungsgeschichte des substantivierten Infinitivs*. Würzburg, Stuber, 1888, 109 pp. gr. in-8.

Ces deux ouvrages continuent heureusement la série des *Contributions à la Syntaxe historique de la langue grecque* dont M. Schanz dirige avec tant d'autorité la publication.

I. — L'étude de M. Grünenwald sur l'*Infinitif absolu à valeur restrictive* comprend trois parties. Dans la première, l'auteur examine les formules à l'infinitif absolu qui *limitent* le sens de toute une phrase (*ἐκὼν εἶναι*, *τὸ νῦν εἶναι*, etc.), et montre nettement que dans ces locutions l'article ne doit pas se joindre à l'infinitif, mais à l'adverbe ou à la locution prépositionnelle. — Dans la deuxième partie, M. G. s'occupe des infinitifs absolus qui ajoutent à l'idée de *restriction* une idée de *comparaison*, exprimée ou non par *ὥς*, (*δοκεῖν ἐμοί*, *εἰκάσαι*, etc.). — Le troisième chapitre roule sur la formule *ὥς ἔπος εἰπεῖν* et sur les formules équivalentes ou analogues. L'étude de M. G. fixe définitivement le sens de *ὥς* dans ces locutions. La substitution de *δοκῶ* à *ὥς* dans des formules à l'infinitif absolu montre nettement que *ὥς* ne signifie pas *pour*, mais *dans la mesure où* ; ainsi *ὥς ἀπλῶς εἰπεῖν* = à parler simplement, *dans la mesure où* [on peut le faire].

L'exposition est toujours claire, l'explication des formules ingénieuse et généralement satisfaisante. Le texte des auteurs a été étudié avec soin. M. Grünenwald apporte enfin beaucoup de méthode et de prudence dans le choix de ses exemples, et on doit lui savoir gré de ne pas *forcer* la leçon des manuscrits pour les besoins de sa cause.

II. — L'impression laissée dans l'esprit par le travail de M. Birklein est moins forte et moins nette. Non que les exemples soient insuffisants, ou que l'auteur ait apporté moins de soin à la rédaction de son ouvrage. Tous les auteurs grecs de l'époque classique ont été dépouillés scrupuleusement. L'exposition, d'autre part, est généralement simple et claire. Mais le plan même me paraît défectueux. M. B. étudie successivement, dans chacun des auteurs sur lesquels portent ses recherches, les diverses constructions de l'*infinitif précédé de l'article*. Il en résulte des répétitions, la nécessité de revenir constamment en arrière, ou au contraire de faire pressentir ce qui va suivre, de remettre à plus tard des développements sur tel ou tel point. Par suite aussi, le résumé final, qui condense un trop grand nombre de résumés partiels, est souvent obscur. Les exemples sur lesquels s'appuient les règles données ne sont plus présents à l'esprit, et il faut perdre beaucoup de temps pour les retrouver. Mieux aurait valu, ce semble, suivre dans la série chronologique des auteurs le développement de chacun des emplois de l'infinitif-substantif. Un résumé très court, sous forme de tableau même, eût suffi dès lors pour marquer le rang occupé par chaque auteur en ce qui concerne la fréquence de l'un ou l'autre de ces emplois.

L'étude de M. Birklein est d'ailleurs la plus souvent concluante; elle rectifie ou précise, sur un certain nombre de points, des règles à peu près généralement adoptées dans les grammaires.

Ch. CUCUEL.

480. — R. SABBADINI. *La Critica del testo del de Officiis di Cicerone e delle poesie Pseudo-Vergilliane secondo due nuove codici*. Dissertazione letta il 16 nov. 1887 nella R. Università di Catana per l'inaugurazione dell'anno scolastico 1887-88. Catana, tip. Galati, 1888. In-8, 64 pp.

La brochure de M. Sabbadini contient d'abord le discours lu à la séance de rentrée de l'Université de Catane. Il roule sur la question du latin. On peut voir que M. S. a eu le temps, avant l'impression, de prendre connaissance de l'art. publié ici-même par M. Th. Reinach. Son discours même pourra s'ajouter à la bibliographie déjà si longue de la question. M. S. conclut en conseillant aux jeunes latinistes les études de critique de texte ¹.

1. Je ne résiste pas au plaisir de citer un passage de ce discours. « Il règne en Allemagne un formalisme décourageant, qui ronge, hache en menus morceaux et réduit en poussière les questions de critique et de littérature. Il suffit qu'un demi-dieu mette en avant une idée nouvelle, même par pure manie de la nouveauté, pour qu'une nuée d'épigones se lance sur cette découverte, la dépèce et la démem-

Suit un travail sur le ms. Ambrosien F 42 sup. du *De officiis* (*M*). M. S. essaye d'établir que ce ms., du XII^e s., appartient à la meilleure classe désignée par *Z* et que les mss. connus de cette classe, *B H b*, forment une sous-famille distincte de *M*. Dans le détail, la démonstration n'est pas toujours très nette. M. S. commence par démontrer la seconde partie de la proposition (p. 17); mais, dans sa liste de variantes, il introduit de bonnes leçons de *B H b* qui ne prouvent rien. Si, en effet, *B H b* ont une bonne leçon contre une faute ou plutôt une innovation de *M*, cela ne peut prouver seulement que le copiste de *M*, comme tout autre, a ses fautes personnelles. En éliminant ces variantes, et plusieurs cas douteux, on arrive à un total de 13 variantes¹ probantes sur la liste de 26 donnée par M. S. : il y en a exactement la moitié qui ne peuvent entrer en ligne de compte. Il en est de même pour la parenté de *Z* et de *M*. La liste de M. S. comprend 25 cas dont 8 seulement sont probants². M. S. veut ensuite établir qu'il y a un rapport entre *M* et *c*, ms. de l'autre famille. Mais en y regardant de près, il n'y a guère que quatre variantes recevables³ dans la liste de M. S., et il ne serait pas impossible de les récuser : c'est en tout cas bien peu de chose pour un texte aussi long que celui du *De Officiis* et bien peu de chose aussi contre ce fait que I, 40 manque dans *M* et se lit dans *c*. Il résulte du travail de M. S. la connaissance d'un nouveau ms. de Cicéron, mais les conclusions qu'il en tire pour la classification paraissent prématurées. Toute classification est d'ailleurs impossible pour le moment. Il faudrait connaître les ms. du IX^e s. qui n'ont pas encore été collationnés, notamment celui de Paris 6601 et celui de Leyde Vossianus Q 71 signalés par M. Chatelain⁴ et tenir compte du fragment de Paris 6347⁵. On arrive donc à constater une fois de plus⁶ l'incertitude du texte actuellement adopté, et, si l'on songe que l'on n'a que des notions fragmentaires sur la langue et la syntaxe de Cicéron, on est amené

bre misérablement. Ces gens-là attendent avec anxiété qu'un de ces maîtres fasse quelque hypothèse pour fonder dessus une deuxième hypothèse, et puis une troisième hypothèse, avec une conviction digne de compassion. Ils s'imaginent résoudre des problèmes de haute critique littéraire en faisant le compte des conjonctions, des adjectifs, des adverbes d'un, de deux, de cinq auteurs. Ils croient trancher des questions métriques d'un intérêt capital en calculant le nombre de dactyles ou de spondées d'un poète. » P. 7.

1. Leçon de *M* : I, 160 *considerata actio* (contestable); — II, 14 *et ea quae*; 43 *numerus*; 69 *reddidit*; 80 *malorum*; — III, 89 *alere*; 91 *sicui*; 102 *habebat*; 108 *scite*; 114 *a Varrone*; 115 *Acilius*; 116 *uiris*.

2. Leçons de *M* : I, 112 *alius... debeat om.*; 119, *est rei*; 139, *modi om.*; 157, *congregandique*; 158, *istam*; — II, 4, *molestias om.*; 17, *usu et om.*; 53, *sperent... praebitorem om.*

3. I, 29, *quoniam*; 144, *dignum*; — III, 58, *tempore*; 99, *neget*.

4. Paléographie des *Class. lat.*, pl. XLV, 2^o et 4^o.

5. *Ib.*, pl. XLIV, 2^o et *Rev. de phil.*, V, 1881, p. 135.

6. *Rev. crit.*, 1888, I, p. 362.

à conclure que Cicéron est le moins connu des auteurs latins ¹.

Dans la dernière partie de sa brochure, M. Sabbadini publie la collation d'un manuscrit des poésies pseudo-virgiliennes (Ambr. D 267 inf., xv^e s.) qui a appartenu à Guarino. Il complète ou rend inutiles les mss. *H* et *V*. On devra désormais en tenir compte pour l'établissement du texte.

Paul LEJAY.

481. — Ch. MOREL. *Genève et la colonie de Vienne*. Etude sur une organisation municipale à l'époque romaine, 1888, in-8, 227 pages et une carte. Genève, librairie Jullien; Paris, librairie Fischbacher.

M. Morel est un des fondateurs de la *Revue critique* où il a laissé les meilleurs souvenirs; à ce titre seul, ce serait une bonne fortune pour un de ses successeurs d'avoir à parler d'un de ses livres; c'en est une plus grande encore, quand ce livre est tel que celui qui fait le sujet de cet article.

Et pourtant la matière en était quelque peu ingrate : l'histoire et l'administration de Genève à l'époque romaine n'ont laissé que quelques souvenirs épars çà et là, dont il n'est guère facile de tirer un tout; de plus, ce n'était point, au moins pendant les premiers siècles de l'empire, une municipalité autonome, mais bien une brigade dépendant d'une ville plus importante, Vienne; étudier Genève c'était donc étudier Vienne. Mais Vienne elle-même, sauf quelques légères particularités, ressemble à toutes les colonies romaines du monde romain; on était, par suite, amené à traiter un sujet plus vaste encore, l'organisation municipale dans l'empire. Or, un semblable travail est fait depuis longtemps; Marquardt et d'autres ont donné, dans leurs manuels, tous les détails possibles sur la question. M. M. ne s'est pas laissé effrayer par ces considérations; il a repris l'examen du régime municipal après tant de devanciers, et celui de Vienne après M. Allmer. Naturellement, il a eu soin de n'indiquer les faits connus qu'en quelques mots, se réservant d'insister sur ceux qui demandent encore à être élucidés. Nous ne suivrons pas l'auteur dans cette partie de son livre, la plus considérable (178 pages); nous aurions pourtant beaucoup à louer : la façon habile dont l'organisation de Vienne est ramenée à la théorie générale; le tact avec lequel certains détails sont élucidés, par exemple la date de la fondation de Vienne comme colonie romaine.

1. A la suite de son étude, M. S. étudie le texte de 95 passages du *de Officiis* dont 57 du liv. I. M. S. fait preuve d'une méthode très sûre. Il n'est pas de ceux qui font de la critique verbale sans tenir compte des données paléographiques. Je doute néanmoins que l'archétype de *M*, à plus forte raison que *Z* ait présenté les abréviations *oi* (*omni*), *na* (*natura*), *coitas* (*communitas*) (pp. 25 et 27). Un certain nombre des passages étudiés, notamment I 8, ont été discutés par M. Beldame, *Rev. de phil.*, V, p. 85, d'après un ms. de Nice du xii^e s. : M. S. semble avoir ignoré ce travail.

(35/40 ap. J.-C. : p. 45 et suiv.) et la question des *III viri locorum publicorum persequendorum* (p. 84), enfin, d'une façon générale, la méthode de l'auteur; nous aurions aussi à regretter quelques lacunes et à demander à M. M. sinon la connaissance, au moins la mention de livres français récents qu'il semble avoir négligés, peut-être à dessein. Certain travail sur le *portorium* étant de ce nombre, on nous permettra de ne pas insister sur cette critique. Nous insisterons, au contraire, sur la fin du livre, relative à Genève, qui est la plus originale. Il paraît que la ville romaine est à 3 m. 15 au-dessous du sol actuel; aussi ne fait-on que de loin en loin des trouvailles intéressantes. Le nombre en a été néanmoins suffisant pour que l'auteur ait pu établir l'existence de deux temples au moins, d'un arc de triomphe, d'un cimetière, d'un aqueduc, et de nombreuses maisons particulières, où l'on a découvert des poteries de toute sorte et de toute taille. Il faut lire ce chapitre de M. M. pour se rendre compte de l'importance véritable de Genève à l'époque romaine. Avec les soixante et quelques inscriptions genevoises que l'on connaît, on pénètre plus avant dans la connaissance des anciens habitants; on se rend compte des noms et de la qualité d'un grand nombre de citoyens, de leur profession — on trouve surtout des bateliers et des faux monnayeurs — de leurs dieux favoris, de leurs magistrats, des voies de communication qui les mettaient en rapport avec leurs voisins. Malheureusement les inscriptions deviennent muettes au moment où Genève se transforme en une cité romaine autonome et l'on n'a, sur ce point, que des données très vagues; on sait qu'il faut placer l'événement au IV^e siècle, mais on ne saurait affirmer s'il a eu lieu au début ou à la fin de cette période. L'auteur a consacré tout un paragraphe à l'étude de cette question et des questions accessoires qu'elle soulève¹.

Il faut citer aussi les deux appendices, le second surtout, consacré à l'inscription de L. Julius Brocchus (*Insc., conf. helvet.*, n° 83). M. M. soutient avec beaucoup de raison, contre M. J. J. Müller, de Zurich, que cette inscription ne prouve nullement la division de Genève en deux parties, l'une dépendante de Vienne et l'autre de Nyon.

On nous représentait M. Morel comme ayant abandonné l'étude des antiquités romaines pour la tâche, plus absorbante, de journaliste; la traduction du manuel de Madvig et le travail sur Genève dont nous venons de parler, trop brièvement pour notre désir, nous prouvent qu'il n'en est rien et nous nous en félicitons.

R. CAGNAT.

1. A signaler la correction que propose l'auteur (p. 209) pour un passage d'Ammien Marcellin (XV, 11). Les mss. portent *perpensa paudium fertur*; on avait proposé de lire : *per Sapaudiam fertur* ou *praeter Sapaudiam fertur*. M. M. a songé à : *pergens in Sapaudiam*.

482. — **Beilhefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen.** I. Personalverzeichniss der Pariser Universität von 1464 und die darin aufgeführten Handschriften und Pergamenthändler, von Dr. Max SPIRGATIS. Mit einer Facsimiletabel : Leipzig, O. Harrassowitz, 1888, in-8, 52 pages.

M. Spigatis a retrouvé dans une reliure du ^{xvii}^e siècle des fragments de deux registres des receveurs de l'Université de Paris. Y sont inscrits les noms des maîtres, écoliers et suppôts de ce corps ayant acquitté une taxe levée sur tous les membres de l'Université. Le pape Pie II venait, par une bulle, d'enlever à tous les ecclésiastiques le droit de tester et voulait faire exécuter sa bulle en France. L'Université de Paris protesta contre ces agissements et décida d'envoyer à cet effet une ambassade au roi, cette ambassade réussit, et le 17 février 1464 (n. st.), Louis XI rendait un édit publié par Du Boulay, *Contra exactiones curiae Romanae*. La longue liste publiée par M. Spigatis est d'autant plus intéressante pour nous que les anciennes archives de l'Université de Paris sont des plus pauvres ; on y trouve les noms de tous les maîtres et de quelques-uns des libraires qui, quelques années plus tard, devaient introduire l'imprimerie dans la capitale du royaume ; nous citerons seulement Pasquier Bonhomme. Tous les érudits qui s'occupent de bibliographie et d'histoire littéraire sauront beaucoup de gré à l'éditeur de cette intéressante publication.

Ω.

483. — **Observations sur le Roman de Renart**, suivies d'une table alphabétique des noms propres. Supplément de l'édition du Roman de Renart, par Ernest MARTIN. Strasbourg, Trübner, 1887, in-8.

Après nous avoir donné une bonne édition (texte et variantes) de toutes les branches de la collection connue sous le nom de *Roman de Renart*, M. E. Martin vient de publier cette brochure substantielle où sont réunies en une centaine de pages les observations sur les manuscrits, les branches et l'ensemble du *Roman de Renart*.

Le premier volume de l'édition de *Renart* (voir *Revue critique*, 1884, art. 210, p. 472), parut en 1882, le second en 1885 et le troisième, contenant les variantes, en 1887. Cinq années ne nous semblent point, comme à l'éditeur, un trop grand espace de temps pour mener à fin une œuvre aussi considérable et M. E. M. n'a pas besoin de s'excuser. La valeur de sa publication et la richesse des variantes, qui occupent tout le troisième volume (plus de 600 pages), justifient pleinement le temps qu'il a mis à terminer cette œuvre de patience. Grâce à lui, nous possédons maintenant, sinon une édition critique, au moins un bon texte de toutes les branches de *Renart* d'après un manuscrit, ainsi que les variantes des autres mss.

Les mss. que M. E. M. a mis à contribution, sont au nombre de vingt-trois, et il est peu probable qu'après les recherches de l'infatiga-

ble éditeur, on en trouve d'autres. Ils se trouvent en France, en Angleterre, en Italie, et montrent par leur nombre et leur dispersion la grande vogue qu'a eue le *Roman de Renart*. Ils n'ont pas la même valeur, on peut les classer suivant leur ancienneté, leur dialecte, le plus ou moins d'affinité qu'ils ont entre eux pour former une ou plusieurs familles, etc. Une première classification les divise en deux catégories : 1° les mss. complets, c'est-à-dire ceux qui contiennent les plus anciennes branches, réunies probablement vers la fin du XII^e s. ou au plus tard vers le commencement du XIII^e s., et formant une collection consacrée par le temps et l'usage, à laquelle sont venues s'ajouter d'autres branches dans le courant du XIII^e s.; 2° les mss. fragmentaires, qui ne contiennent qu'une seule branche ou même de simples fragments. Nous les laisserons de côté, pour ne retenir que les quatorze mss. contenant les plus anciennes branches, et cotés par M. M. : A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O.

Après avoir complété, par de nombreux détails sur l'orthographe et le dialecte, la description de chacun de ces mss. donnée dans la préface du premier volume, M. M. conclut ainsi (p. 9) : « Je comprends sous la lettre α le texte qui est conservé dans AE (F) G et qu'on retrouve encore, mais avec de légères altérations dans DN; la lettre β désignera le texte commun aux mss. BKL, quoique ce dernier ms. paraisse en même temps remonter à une source plus pure et avoir souffert plus d'altérations particulières que les autres de la classe β ; enfin je donne la lettre γ au texte qui est reproduit par les mss. CMⁿ et dans lequel les deux textes α et β ont été combinés en quelques sorte... Le ms. H appartient de même à la classe γ , mais il en représente une forme plus ancienne, tandis que le ms. I, copié sur un texte très ressemblant à celui du ms. H, l'a abrégé d'une manière intolérable... » Le ms. O représente une combinaison de α et de β autre que γ qui se distingue par la foule de changements tout à fait arbitraires qu'elle a fait subir au texte commun; il y a un grand nombre d'interpolations dont quelques-unes ont passé dans le texte de Méon. En outre, les omissions sont aussi fréquentes que les interpolations; et pour toutes ces raisons M. M. rejette O de ce tableau des mss. Mais le tableau ne peut-il être encore simplifié? F n'est qu'une mauvaise copie de E; G, tout en étant meilleur, n'est que la reproduction de E, et répète, comme E, presque toutes les fautes de A. F et G peuvent donc être éliminés. De même I qui ne contient qu'un texte remanié². Restent donc dix mss. sur quatorze. Mais ce nombre peut être encore réduit. DN sont encore plus éloignés que E de A, qui dans le groupe α représente la rédaction la plus voisine du texte primitif X; ils peuvent être éliminés. M et n

1. n représente les parties de la rédaction de N se rapprochant de C.

2. « C'est plutôt, dit M. Martin (t. I, p. xxiv) un poème nouveau qu'on pourrait bien, si toutefois cela en valait la peine, publier en entier au lieu de le confondre avec le reste des variantes. »

ont la plus grande affinité avec C, et font pour ainsi dire double emploi avec lui; on peut donc ne garder que les deux mss. CH pour représenter la famille γ . LK, rendant en général le texte de B, ce dernier peut représenter seul la famille β . Ce qui réduit à cinq les quatorze mss.: deux, AE, pour le groupe α ; un, B, pour β et deux, CH, pour γ .

Une édition critique devrait tenir compte de ces trois familles α , β , γ , pour la constitution du texte. Mais telle n'a pas été l'intention de M. M. en publiant le *Renart*. Son édition n'est, pour ainsi dire, que la reproduction du ms. A, les autres mss. ne servant qu'à remplir les lacunes de A.

Quoique l'ancienneté ne soit pas toujours un signe de bonté pour les mss., il n'en est pas moins vrai qu'il y a au moins présomption pour que le meilleur texte se trouve dans les plus anciens mss.

Les mss. de *Renart* ne remontent pas plus haut que le XIII^{e} s.; les plus anciens sont de la fin de ce siècle et même du commencement du XIV^{e} . Ce sont ABCHIK. Si, suivant toute probabilité, la collection de *Renart* était constituée dès la fin du XII^{e} s., ces six plus anciens mss. ne nous la représentent qu'à un siècle de distance; et pendant un siècle que de changements, que d'interpolations elle a dû subir en passant de mss. à mss. !

Dès le XIII^{e} s., les trois grandes familles α , β , γ , étaient déjà constituées, et représentées α par A, β par BK, γ par CH. La classification des mss. par ancienneté nous mène donc au même résultat que celle qu'a dressée M. M. pour établir la filiation des textes. Les plus anciens mss. donnent donc la meilleure rédaction, A pour la famille α , B pour β et C pour γ ; et tous les trois contiennent les onze branches de l'ancienne collection.

L'examen de ces même mss. nous donne t-il également quelques lumières sur le dialecte dans lequel ont été écrites les branches de *Renart*? Sur les six mss. du XIII^{e} s., trois, BCK, représentent le dialecte de l'Ile-de-France, deux, HI, sont picards, enfin A, celui que M. M. reproduit dans son édition, est un mélange des trois dialectes picard, français et normand. Cette diversité dans les mss. ne nous éclaire pas sur le dialecte employé primitivement dans le texte des branches, mais nous montre la popularité de *Renart* dans les diverses provinces de langue française, alors qu'au XIII^{e} s. les dialectes étaient en pleine vie.

Il n'en est plus de même au XIV^{e} s., alors que le parler de l'Ile-de-France prend le dessus sur les autres dialectes. En effet, sur les sept mss. du XIV^{e} s., DEGLMNO, il n'y en a que deux, NO, qui conservent encore des traces de picardismes. Tous les autres sont écrits en dialecte de l'Ile-de-France, nouvelle preuve que les dialectes provinciaux se retiraient devant celui de la capitale qui tendait à devenir de plus en plus la langue officielle et littéraire, en un mot le français.

Mais ces mss. de *Renart*, si divers de dialectes au XIII^{e} s. si uniformes au XIV^{e} , ne nous éclairent pas sur le dialecte dans lequel a été primiti-

vement écrite telle ou telle branche. En effet, un scribe était-il picard, quel que fut le dialecte du ms. qu'il copiait, il écrivait le sien en picard, laissant échapper par ci par là des graphies du ms. modèle, en sorte que les mss., à force d'être copiés par des scribes de différentes provinces, contenaient côte à côte des françaisismes, des picardismes et des normandismes. La plus belle salade de ce genre est le ms. A qui a été écrit par plusieurs scribes et qui contient à chaque page les mêmes mots écrits à la française, à la picarde et à la normande ¹.

Ce n'est donc pas dans les mss. qu'il faut chercher le dialecte dans lequel ont été écrites les diverses branches, mais plutôt dans les branches elles-mêmes, dans leur contenu. Peut-être quelque indication géographique ou linguistique pourrait-elle nous faire supposer, avec plus ou moins de probabilités, dans quelle province et par conséquent dans quel dialecte et à quelle époque telle ou telle branche a été composée? Examinons rapidement chacune d'elle à ce point de vue, en nous guidant sur les précieuses données de M. Martin. Les branches du *Roman de Renart* sont au nombre de vingt-sept, plus trois sous-branches. Ces trente branches n'ont pas la même valeur, il s'en faut de beaucoup. Les unes, les plus anciennes et les meilleures, forment comme un corps, dont on a essayé de réunir les membres tant bien que mal dès la fin du XII^e s. Ce sont les onze premières que M. M. a imprimées dans le premier volume de son édition. Ces onze premières branches se trouvent de quatorze à onze fois dans les quatorze mss. donnant la collection. Elles se trouvent toutes dans les trois mss. ABC qui datent du XIII^e s. La disposition de ces onze branches a dû probablement subir des changements. Quelques mss. les donnent dans un ordre différent de A, ainsi que le poème allemand de *Reinhart Fuchs* de Henri le Glichezare, composé vers la fin du XII^e s. Quant aux autres branches, elles se trouvent beaucoup plus rarement dans les mss. Les XXIII^e, XXV^e et XXVI^e ne nous sont même parvenues que dans un seul ms. Le succès des anciens contes de *Renart* fit naître ces nouvelles branches qui vinrent grossir l'ancienne collection sans l'enrichir. Car, pour la plupart, ce ne sont que plates imitations ou d'insipides amplifications. Toutes les branches sont anonymes, à l'exception de trois : la IX^e, *Liétard*, par un prêtre de la Croix en Brie; la XII^e, *Renart et Tibert*, par Richard de Lison; la XVI^e, le *partage du Lion*, par Pierre de Saint-Cloud. Ces trois branches sont loin d'être parmi les meilleures; une seule, la IX^e, fait partie de l'ancienne collection, et encore

1. *eschame* à côté d'*escame*, *force* à côté de *forche*, *chaoir* et *caoir*, *chastel* et *castel*, *eschaper* et *escaper*, *cuart* et *coart*, *nus* et *nos*, *arere* et *ariere*, *sege* et *siege*, *etc.*, etc. A offre même comme vers ceux-ci :

Quant *che* virent, chascun le huie, l' 2190.
Et lez lui se jut *fache* a face, l' 2632.

C'est le comble du galimatias dialectal, en écriture, bien entendu, car un lecteur français aurait dit : *face a face*, et un picard : *fache a fache*.

est-elle une nouvelle branche, comme le déclare l'auteur (vers 5).

Branche I. *Le jugement*. — Cette branche qui commence la collection dans dix mss., traite de l'appel que Noble le Lion fait signifier à Renart pour répondre de ses nombreux crimes, des mésaventures qui, par la ruse de Renart, arrivent aux messagers du roi, du jugement et de la condamnation à laquelle échappe Renart. C'est une des plus anciennes branches et des meilleures. Quant à la fixation plus précise de l'époque de sa composition, M. Martin cite ces paroles de Hersent la louve :

Dan le premier jor d'avril
Que pasques fu, si con or sist,
Ot dix anz qu'Isengrin me prist (I, 162).

faisant remarquer que le jour de Pâques tombait le 1^{er} avril en 1179, 1184 et 1263, et que la première date conviendrait, mais il ajoute avec raison : « Peut-on prendre au sérieux les indications de dame Hersent ? » (p. 14). Une autre indication peut-être plus sérieuse est donnée au vers 1521. Renart, après avoir jeté le bourdon et l'écharpe de pèlerin, crie au roi pour se moquer de lui : « Saluz te mande *Coradins* Par moi qui sui bons pèlerins ». Coradin, c'est-à-dire Malek Moad-dam, fils de Malek Adel, sultan de Damas, assiégea Acre en 1204, fit abattre les murs de Jérusalem en 1219 et mourut en 1228. Mais d'autres mss. ne donnent pas *Coradins*, mais bien *Loradins* ABHL, et *Noradins* CM ou *Noraudins* O. Le fameux Noureddin mourut en 1173. Il est probable que *Noradins* est la bonne leçon ; l'assertion de Hersent et le salut ironique de Renart indiqueraient le dernier quart du XII^e siècle comme époque de la rédaction de la branche I. Quant au dialecte, M. Martin cite le mot *welcome*, v. 777, bonjour, qui n'appartient qu'aux dialectes normand et picard, et comme la br. I. fourmille de picardismes, il est probable qu'elle a été écrite primitivement en picard. — Les sous-branches I^a *Le siège de Maupertuis* et I^b *Renart teinturier*, suivent et imitent la br. I, sont également picardes et furent probablement composées peu de temps après la première, vers la fin du XII^e siècle. Les vers 2435-6 :

Toi que devez le seint martir
Et seint Tomas de Cantorbir.

portent la composition de la br. I^b après 1173, date de la canonisation de S. Thomas de Cantorbéry.

Branche II. *Chantecler*. La mésange. Tibert. Tiécelin. L'adultère. — Le texte de la br. II, dit M. Martin (p. 32), se compose de plusieurs récits qui diffèrent quant à l'étendue et quant au style, et dont les formules d'introduction, identiques dans le 2^e et le 3^e récit (469 = 665), font supposer qu'ils ont été composés à des époques différentes, sinon par différents poètes. Toutefois, ils ne laissent pas de se lier l'un à l'autre de manière à former un tout, dont la conclusion répond à ce que le poète a promis dans son prologue. Peut-être ce prologue a-t-il été

ajouté lorsque les différents récits furent rassemblés, dont quelques uns du moins avaient déjà existé auparavant. » C'est encore une des plus anciennes branches et des meilleures. Dans quatre mss. elle figure la première ; le poème de Glichezare commence également par elle, en mettant l'aventure du corbeau Tiécelin avant celle du chat Tibert, ce qui tend à prouver que les divers récits qui composent la br. II étaient primitivement détachés ¹. Quant au dialecte on peut le supposer picard, comme pour la plupart des autres, et quant à l'époque, tout ce qu'on peut dire, c'est que la br. II se trouve dans *Reinhart Fuchs*, composé vers 1180, que les romans de Troie et de Tristran y sont cités, et qu'au commencement du XIII^e siècle elle était en vogue, Guillaume le clerc de Normandie y faisant allusion dans son *Besant de Dieu* en 1211.

Branche III. *Les poissons*. — Une des meilleures et des plus anciennes, écrite probablement en picard au XII^e s. M. Martin (p. 36) donne comme preuve la rime 239-240 *eus : leus (illos) : lupus*. L'ordre de Tiron, cité au vers 237, fut établi en 1113 et se fonda vers la fin du siècle avec celui des Cisterciens. La Br. III ne fait aucune allusion aux autres branches, signe probable d'antiquité. (*à suivre*).

A. Bos.

484. — *La Coutume de Touraine au XV^e siècle*, par G. d'ESPINAY, ancien conseiller à la cour d'appel d'Angers. Tours, Deslis frères, 1888,

Je prends un plaisir extrême à lire nos vieux Coutumiers, et j'admire presque les vieux praticiens qui les ont rédigés. Ce sont eux qui pour exprimer des idées nouvelles ont créé des mots nouveaux; ce sont eux qui ont enrichi notre langue de ces termes précis, de ces locutions originales dont un grand nombre n'ont pas encore été vaincues du temps. Autant que les traducteurs des XIV^e et XV^e siècles, ils ont contribué à former la prose française. Ils sont graves, austères, comme il convient à des hommes qui prennent en main les intérêts de leurs semblables. Quelquefois pourtant, à côté ou à la suite d'un article sérieux se glisse une glose plaisante qui vient, tel qu'un rayon de soleil, égayer le sujet, comme dans ce passage : « Icy poez veoir que gentil homme n'a aage a tenir terre jusques il ait atouchié à XXI an. Mès la fille si a aage de xv ans. *Ainsi poez veoir que mauvaise herbe croist assez plus tost que la bonne* ». En cet endroit le vieux jurisconsulte s'est déridé, et il n'a pu retenir une malicieuse raillerie. On peut supposer qu'en écrivant ces lignes, il venait de lire un de ces bons contes d'autrefois où triomphe l'astuce féminine. Mais ces traits fréquents sont rares dans nos anciens coutumiers, et je prévins le lecteur qu'il n'en rencontrera aucun de cette espèce dans celui de Touraine.

1. Plusieurs mss. donnent aussi séparément les épisodes de cette br. (Voir Martin, t. III, p. vi).

Les *Stilles et la Coutume* de Touraine commencèrent à être rédigés en 1453 par Baudet Berthelot, conseiller du roi Louis XI, et commissaire délégué à cet effet ; ils furent achevés en 1460 ou 1461. M. D'Espinay publie aujourd'hui cette première rédaction d'après un incunable très rare que possède la ville de Tours. Il a pu se procurer aussi à la bibliothèque de Rouen un manuscrit du xv^e siècle, qui contient, à quelques variantes près, un texte semblable à celui de l'incunable. Sous le règne de Louis XII qui s'efforça, comme ses prédécesseurs, « de simplifier les usages qui étaient aussi divers que la diversité des provinces de son royaume », cette coutume fut réimprimée en 1507 par Ant. Vérard avec quelques articles additionnels, et plus tard par Mathieu Chercelé, en 1523 et en 1536. Une autre édition qui paraît avoir échappé à M. d'Espinay est celle qui a été donnée en 1546 « à Paris en la grand salle du Palais, au premier et second pilliers par Arnoul et Charles, les Angeliers frères. » C'est la Coutume réformée de 1507, mais si l'on ôte les articles qui y ont été ajoutés, on a absolument, sauf quelques variantes de peu d'importance, le texte que publie M. d'Espinay. J'ai comparé avec attention les deux textes : on ne peut mettre en doute que les Angeliers n'aient eu sous la main soit la première édition de la coutume de Touraine, soit une copie très correcte de cette édition. Dufrémentel, qui publia en 1786 *La Conférence* de la Coutume de Touraine en 1460 et de ses deux réformations en 1507 et 1559, est moins exact. Là où il rajeunit le texte comme dans cet endroit : « le moyen justicier prend les épaves... en gardant les *formalités* déclarées au chapitre des épaves », les Angeliers impriment « en gardant les *solempnités* », comme dans la rédaction originale. J'ai noté dans les *Coutumes locales de Soesmes*, publiées aussi, en 1546, par les célèbres imprimeurs parisiens, ce passage : « lesquelles autres années les chaulmes *millerins* et *avenerix* ne sont aucunement de garde, sinon tant que le fruit est dedans les dictes terres. » Il saute aux yeux que ces mots *millerins* et *avenerix* sont des adjectifs. Une mauvaise leçon du Nouveau Coutumier général porte : *chaumes*, *millerines* et *aveneris*, ce qui a fait croire à La Curne et à Godefroy que ces deux derniers mots, qu'il est impossible de rencontrer ailleurs, étaient des substantifs signifiant l'un *champ semé de millet*, l'autre *champ où l'on a semé de l'avoine*.

A. DELBOULLE.

485. — H. ROCHOLL. *Zur Geschichte der Annexion des Elsass durch die Krone Frankreichs*. Gotha, Perthes, 1888. 1 vol. 160 p. in-8.

M. Rocholl, aumônier militaire allemand, a réuni dans ce petit volume dix articles détachés sur l'histoire d'Alsace, dont quelques-uns avaient déjà paru dans différents journaux ou revues. En voici les sujets. — I. *La préfecture des dix villes depuis l'origine jusqu'à la Réforme*. — Les dix villes déclarent, dans divers actes, qu'elles veulent

rester membres immédiats de l'Empire germanique; elles revendiquent, par de semblables déclarations, leur pleine indépendance. L'auteur détourné tous ces textes de leur signification : son étude est bien enfantine. — II. *Efforts de la France, pour s'emparer de l'Alsace lors de la conclusion de la paix de Westphalie.* — M. R. est allemand; mais il est protestant. En conséquence, il accable la France d'injures, mais il couvre de fleurs le grand roi de Suède, Gustave-Adolphe, « qui trouva sur le champ de bataille la mort du héros. » Pourtant les deux puissances ont suivi une politique tout à fait analogue et les Français ont fait supporter à l'Allemagne moins de maux que les Suédois. — III. *La préfecture des dix villes et la diète de Ratisbonne de 1648 à 1673.* IV. *Les dix villes sous le commandement des deux premiers baillis, le comte d'Harcourt et le duc de Mazarin.* — V. *Entretien de députés alsaciens avec M. de Gravel, délégué à la diète de Ratisbonne, le 1^{er} janvier 1673.* — Ces trois études roulent sur le même sujet et auraient gagné à être fondues ensemble. M. R. y publie quelques pièces, tirées des archives municipales de Colmar; il les relie tant bien que mal par des réflexions personnelles où il ne faut chercher ni la justesse, ni la mesure, ni la connaissance précise des faits. — VI. *Comment les Alsaciens ont protesté, en 1658, contre la création du conseil souverain, établi à Ensisheim.* — M. R. édite un récit où est racontée la réception faite par le magistrat de Colmar au procureur général Colbert et à l'avocat Bassan, lorsque ceux-ci lui vinrent signifier le premier arrêt de la cour souveraine. — VII. *Le grand électeur Frédéric-Guillaume et la vieille cité libre de Strasbourg 1674-1675.* — VIII. *La bataille de Türckheim.* — Nous répétons de ces articles ce que M. Legrelle a dit de l'ouvrage qu'ils résument (*Der grosse Kurfürst im Elsass*. Strasbourg, 1877). « Ce n'est qu'un livre de corps de garde, plein de gros mots et de haine médiocrement évangélique, mais où se trouvent quelques textes intéressants. » — IX. *Paris et la Haute-Alsace pendant les années de la Terreur. 1789 (sic) — 1795.* — M. R. n'a que paroles de haine pour la Révolution dont il ne connaît l'histoire qu'imparfaitement. Il écrit par exemple (p. 131): « Le 6 mars 1791 les Colmariens élurent comme suffragant de l'évêque de Bâle, Gobel; c'était l'un des premiers prêtres qui eût prêté le serment et poussé les autres à jurer fidélité à la République (!) » — X. *La langue allemande en Alsace.* — L'auteur s'efforce de montrer que l'Alsace a toujours parlé l'allemand; selon lui, les mesures qu'on prit vers 1860 pour fortifier l'enseignement du français dans les écoles primaires auraient été mal accueillies par la population; il cite, pour appuyer sa thèse, de longs extraits d'une brochure de Cazeaux, curé de Saint-Jean de Strasbourg et des lettres du pasteur Baum.

Toutes ces dissertations tendent à une seule fin : montrer que l'Alsace a toujours été un pays allemand, que la France n'a fait que du mal à cette province, qu'en 1871 le fleuve a repris son cours naturel. M. Ro-

choll est pourtant obligé d'avouer que certains Alsaciens ne sont pas de son avis et sur eux il appelle toutes les sévérités du gouvernement allemand (p. x). Sans de pareilles insinuations, nous aurions beaucoup pardonné à l'auteur et nous nous serions borné à déclarer son livre mauvais ; force nous est maintenant de dire qu'il y a là plus qu'un mauvais livre : c'est un méchant livre.

Ch. PFISTER.

486. — **Les théories dramatiques au XVII^e siècle.** Etude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac, par Charles ARNAUD, docteur ès-lettres, professeur à la Faculté libre des lettres de Toulouse. Paris, Alph. Picard, 1888, grand in-8 de 364 pages.

M. Ch. Arnaud reconnaît avec une sincérité charmante que l'abbé d'Aubignac a mauvaise réputation, que c'est un *dédaigné*, un *grotesque*, que son nom est synonyme de pédantisme et d'étroitesse d'esprit. Il se hâte d'ajouter qu'il n'a pas voulu le réhabiliter et il explique ainsi les développements donnés à son étude : « Elle ne devait être d'abord qu'un épisode d'une histoire de la critique en France, à laquelle je pense depuis quelques années. Si elle s'est étendue jusqu'à devenir elle-même un ouvrage particulier, c'est que j'ai été frappé de l'importance que prennent, au commencement du XVII^e siècle, les théories dramatiques, et que j'ai été poussé à les examiner de près en elles-mêmes et dans leurs interprètes officiels. Ces interprètes sont au nombre de six, et s'appellent Chapelain, Mairet, Sarrasin, Scudéry, La Mesnardière et d'Aubignac. Or, Chapelain n'a laissé que trois courtes dissertations inédites, Mairet n'a fait qu'une préface, Scudéry qu'un pamphlet, Sarrasin qu'un quart de poétique ; La Mesnardière qu'une moitié ; d'Aubignac seul a fait une œuvre complète : c'est ce qui lui a valu l'honneur de servir de centre à une histoire des théories dramatiques de son époque. » M. A., rappelant les jugements exprimés sur d'Aubignac par plusieurs contemporains tels que Corneille, Boileau, Racine, Dacier, Perrault, Tallemant des Réaux, Donneau de Vizé dit, à propos de ce dernier qui, se préparant à combattre l'abbé, se comparait à un petit David attaquant Goliath : « On peut étudier un homme qui a été comparé à un géant, bien qu'il fût peut-être un nain, ne serait-ce que pour comprendre comment cette comparaison a pu être faite, et paraître juste à d'autres qu'à celui qui en était l'objet. » D'Aubignac, ajoute-t-il, eut une académie à lui ; il fut un critique considéré, un prédicateur écouté, un directeur de poètes et de femmes du monde ; il faillit être le directeur de tous les théâtres de France, il fut le délégué de Richelieu au département des affaires dramatiques avec mission d'indiquer toutes les réformes dont elles étaient susceptibles. Son histoire, conclut-il, « n'est donc pas dénuée d'intérêt ; elle soulève les plus graves problèmes de la critique littéraire et de l'art dramatique ; elle se confond avec l'histoire même du goût et des idées à une des époques les plus curieu-

ses et les plus fécondes de notre littérature; c'est pourquoi nous n'avons pas craint de la faire aussi complète que possible. »

Rien ne manque, en effet, à cette histoire qui, précédée d'une *notice bibliographique* composée : 1^o de la liste des écrits de François Hédelin, abbé d'Aubignac; 2^o de la liste des écrits sur sa vie, sur l'ensemble de ses œuvres et sur quelques-uns de ses ouvrages particuliers, se divise en deux parties : une comprenant la biographie de l'écrivain et l'analyse de celles de ses œuvres qui sont étrangères au théâtre, une autre consacrée à d'Aubignac homme de théâtre, théoricien, auteur et critique dramatique.

La notice biographique contient en deux chapitres les détails les plus exacts sur Fr. Hédelin, sur sa famille, sur son éducation, sur son séjour dans la maison de Richelieu comme précepteur du duc de Fronzac, sur ses démêlés avec Condé, sur ses relations avec les hommes de la Fronde, sur ses succès dans la société précieuse, sur ses relations littéraires, sur ses amis et sur ses adversaires ¹, sur son Académie, sur ses dernières années ².

M. A. partage en quatre classes celles des œuvres de l'abbé d'Aubignac qui ne se rapportent pas à l'art dramatique : Œuvres d'érudition (*Les Satyres. — Conjectures académiques*); œuvres de salon (vers : *sonnets. — Le trio de la médecine. Prose : Discours. — Portraits égarés. — Royaume de coquetterie*); œuvres de direction et d'éducation (*Conseils d'Ariste — Macarise* ³); Œuvres de prédication (*Sermons, oraisons funèbres, panegyrique*).

On remarquera dans la seconde partie de l'ouvrage le chapitre sur

1. Parmi les amis on distingue surtout Gabriel Guéret, disciple et défenseur de l'abbé (voir p. 48-52), et, parmi les adversaires, on distingue surtout Ménage. M. A. raconte fort bien (seconde partie, p. 179-183) la fameuse querelle de d'Aubignac avec Ménage, laquelle « commencée en 1640, se prolongea jusqu'en 1687, onze ans après la mort de l'auteur de la *Pratique*, et tint en suspens, pendant un demi-siècle, l'attention du *pays latin*, » comme s'exprimait Racan.

2. Le guide principal de M. A. est le P. Nicéron, qui lui-même avait eu sous les yeux (*Mémoires*, t. IV) des notes fournies par la famille. Il a eu un autre bon guide en M. Ch. Livet, qui a donné sur Aubignac une notice spéciale très fouillée, réimprimée dans *Précieux et précieuses*. M. A. s'est servi (p. 19-20) d'un document négligé par ses devanciers, une requête à M. le Prince par l'abbé d'Aubignac. Cette requête, dit-il, « qui avait échappé à M. Livet, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. » Cette dernière indication est trop vague. Il faut, en pareil cas, avoir soin de préciser.

3. Voir (p. 94) une piquante critique de ce roman : « On ne peut rien rêver de plus faux, de plus froid, de plus ennuyeux que cette histoire :

Je bâille en vous contant la chose seulement !

C'est un rêve de pédant, malade de grec et de philosophie. On sort de cette lecture comme d'un cauchemar, avec le besoin de respirer et de se rafraîchir... » M. A., à la suite de sa vive tirade, signale un phénomène invraisemblable; *Macarise* a été imitée par un anonyme (*Histoire de la princesse Macarie*, 1747), et il se demande « quel a pu être cet homme étonnant, que les lauriers de l'auteur de *Macarise* ont empêché de dormir. »

les théories dramatiques en France avant d'Aubignac et au temps de d'Aubignac (p. 115-174). L'auteur ajoute beaucoup de choses à ce qu'ont écrit sur le sujet les meilleurs critiques. Dans les chapitres suivants, il retrace le rôle de d'Aubignac, théoricien dramatique, avant la publication de la *Pratique du théâtre*; il examine à fond cet ouvrage « passionnément souhaité » par Richelieu, selon l'expression de Niceron; il analyse *Cyminde*, la *Pucelle d'Orléans*, *Sainte-Catherine* et *Zénobie*, et enfin il étudie en d'Aubignac le critique dramatique et principalement le critique de *Sertorius* et de *Sophonisbe*.

Ne négligeons pas les *Appendices* où M. A., réunissant diverses curiosités, emprunte aux préfaces de *Macarise* quelques passages relatifs à la théorie et à l'histoire du roman en général, reproduit le plaidoyer de Grévin (préface de *Jules César*) en faveur de la liberté des faiseurs de tragédies, résume l'*Art poétique* de P. Delaudun d'Aigaliers, publie les trois dissertations de Chapelain que l'on avait fait qu'indiquer jusqu'à ce jour (I. *Démonstration de la règle des vingt-quatre heures et réfutation des objections*, II. *Sommaire d'une poétique dramatique*; III. *Variante du sommaire précédent*), réimprime les remarques de Racine sur un exemplaire de la *Pratique* appartenant à la bibliothèque de la ville de Toulouse, tire du *Journal littéraire* deux observations sur ce que dit d'Aubignac touchant la question des Unités, enfin énumère quelques vers imités de Corneille dans le *Manlius* de M^{lle} Desjardins, dont l'abbé d'Aubignac fut le collaborateur, j'allais dire le complice.

M. Arnaud a pu se rendre cette justice qu'« il n'a fait ni une satire ni un panégyrique en essayant de faire revivre un homme qui fut quelque chose dans notre grand xvii^e siècle. »

T. DE L.

487. — J.-G. DROYSEN. *Précis de la science de l'histoire*, traduit de l'allemand sur la 3^e édition, par P.-A. Dormoy, professeur à l'école Colbert. Paris, Leroux, 1888, in-8, ix, 110 pages.

On peut dire, en thèse générale, que les traités de ce genre sont forcément à la fois obscurs et inutiles : obscurs, puisqu'il n'est rien de

1. Citons, à ce propos, une note rectificative (p. 45) : « Trompés par un mot de Tallemant (d'Aubignac, son précepteur), quelques critiques ont dit que M^{lle} Desjardins avait été élevée par notre abbé. Elle n'avait été son élève qu'une fois et qu'un moment, à l'occasion de la tragédie de *Manlius*. » Puisque nous en sommes aux rectifications, reproduisons cette autre note sur la paternité des trois unités (p. 262) : « Andrieux (*Revue encyclopédique*, tome XVII, p. 362), a parfaitement démontré, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire (préface de la *Poétique* d'Aristote), qu'Aristote n'avait point établi les trois unités, et que l'abbé d'Aubignac, à peu près seul, en était responsable. Déchargeons la mémoire d'Andrieux d'une erreur qu'il n'a pas commise. Il n'attribue pas l'invention des unités à d'Aubignac; il dit seulement que d'Aubignac se l'attribue, ce qui est parfaitement juste. » Conférez l'*Essai sur les théories dramatiques de Corneille*, par J. A. Lisle, 1852, où (p. 68 et suiv.), au sujet des unités de temps et de lieu, l'on trouvera de fines et judicieuses remarques sur les précurseurs au xvi^e siècle de l'abbé d'Aubignac et sur l'abbé d'Aubignac lui-même.

plus vague ni de plus incertain que leur objet ; inutiles, puisqu'on peut être historien sans se préoccuper des principes de la *méthodologie* historique qu'ils ont la prétention d'exposer. Le *Précis* de Droysen, dont on vient de donner une traduction, est bien la démonstration la plus évidente de ce fait. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus nébuleux et de plus confus. Les seules idées claires qui se rencontrent dans cet ouvrage sont des vérités rudimentaires du genre de celles-ci : « L'essence de la méthode historique est de comprendre en cherchant » (page 13). « Le point de départ de la recherche, c'est la question historique (page 18). « Appliquer aux sources l'art de démêler le vrai, c'est la critique des sources » (page 24). Mais des principes aussi simples et aussi facilement accessibles ne sont malheureusement que l'exception. Il faut renoncer à indiquer même sommairement tout ce qu'il y a dans ces pages d'étrange et d'incompréhensible. De telles conceptions ne sauraient être discutées ; elles échappent à la critique en raison même de leur obscurité ¹. Le but que s'est proposé le traducteur, en les faisant connaître au public français, a pu être excellent, mais, franchement, était-il bien nécessaire d'entreprendre cette tâche ingrate ? M. Dormoy s'est astreint à une exactitude presque littérale qui souvent frise le mot à mot. C'est là une réserve qu'il est permis de trouver excessive. Le style bizarre et compliqué qui est la caractéristique des écrits de Droysen, peut être souvent, à la rigueur, supportable dans l'original allemand, mais le lecteur français a le droit de réclamer une forme plus intelligible qu'il n'était pas impossible d'obtenir sur bien des points ². M. D., trop scrupuleux, a pensé qu'en rendant le texte plus clair, il risquerait de le dénaturer. Puisque, d'un côté comme de l'autre, la difficulté était égale, il me semble qu'il eût été préférable de ne pas tenter l'entreprise et de ne pas toucher à cette œuvre qui n'ajoute rien à la gloire de Droysen.

En résumé, je vois là bien des assertions banales, des principes évidents présentés sous une forme contournée, des idées singulières et nuageuses, mais rien qui ait le mérite de la nouveauté ou de l'originalité. La *méthodologie* de l'histoire n'est pas encore près d'être constituée.

A. LEFRANC.

1. Le traducteur le reconnaît lui-même dans l'avant-propos. — Voir en particulier p. 13, 14, 31, 34, etc. Il est juste de constater que les morceaux qui terminent le volume, l'étude sur Buckle, *Nature et histoire*, *Art et méthode*, sont à la fois plus clairs et plus intéressants.

2. Il y aurait à signaler également bien des passages où la forme laisse trop à désirer : « Tout point du présent est une évolution accomplie » (page 12). « Ce qui s'y passe journellement (dans le monde moral) n'est ni fait ni voulu comme de l'histoire par aucun être raisonnable » (page 33), etc. Il y a aussi des notes ajoutées par le traducteur d'une forme peu heureuse, celle par exemple de la page 20... « je deviens pragmatique », sans parler de cette phrase qui termine l'avant-propos (page IX) : « Que de fois, en cotoyant les aspérités de sa pensée... », etc.

188. — *La Lorraine illustrée*. Paris, Berger-Levrault et C^{ie}, 1887. In-4, 470 p. 50 fr.

La rédaction de ce volume superbe — grand in-4°, et 445 gravures! — a été confiée à six auteurs.

M. Prost a fait l'introduction historique, sur laquelle nous n'insisterons pas, car la *Revue critique* en a déjà rendu compte.

M. Lorédan Larchey a décrit le pays messin, et l'a décrit avec charme dans une capricieuse causerie, pleine d'anecdotes piquantes. Il butine parfois, comme il dit lui-même, loin de sa ruche. Il n'a pas suffisamment utilisé les études de Klippfel sur la république messine. Il aurait pu citer, outre les lettres des commissaires de 1791, les mémoires de Mathieu Dumas et des extraits de la correspondance de Dommartin; et, pour le siège de Thionville en 1792, je me permettrai de le renvoyer à la *Retraite de Brunswick* (p. 235-242). Mais que de souvenirs aimablement contés, et, de tous les Messins aujourd'hui épars un peu partout, qui ne lira avec un mélancolique sourire les pages de M. Larchey sur le *tataï* et la *beuye*? L'auteur a su faire d'heureuses citations. Il emprunte à Charles Robert le récit du siège de 1552, et lorsqu'il parle de l'École d'application et de l'*artilleur de Metz*, il cite une lettre du futur maréchal Bosquet; il reproduit un saisissant passage de la chronique de Philippe de Vigneulles, une note secrète, très intéressante, envoyée en 1663 à Colbert par l'intendant sur le personnel du parlement de Metz, et cette scène saisie au vol par Rœderer qui rend si bien la physionomie de Lasalle et des jeunes généraux de l'Empire.

C'est M. André Theuriet qui s'est chargé du département de la Meuse. Il est malheureusement aussi court que M. Larchey est longuet. Il ne se laisse pas aller à conter ses souvenirs d'autrefois. Il décrit brièvement, rapidement, comme un voyageur qui n'a que le temps de jeter un regard fugitif sur le pays. On attendait de M. Theuriet plus de brillant, plus de pittoresque. Sa description de l'Argonne contient, il est vrai, quelques traits charmants; mais le tableau qu'il trace ici, n'a pas la même fraîcheur que dans ses romans, ni la même senteur forestière.

Aux 22 pages de M. Theuriet sur la Meuse succèdent 110 pages de M. Jouve sur les Vosges. Ce n'est pas trop, et on les parcourt sans ennui. On sent que l'auteur est Vosgien de cœur et d'âme, qu'il aime passionnément ses Vosges — il n'a pas le courage, dit-il, de leur reprocher de n'avoir pas brillé dans les arts. Sans doute, on voudrait par instants qu'il ait le style moins fleuri, moins émaillé d'épithètes. Mais il décrit d'une façon intéressante Gerardmer et La Bresse, les *Granges* vosgiennes, les mœurs et les croyances superstitieuses des habitants. Le chapitre consacré à Remiremont est un des meilleurs de l'ouvrage : paysage, histoire de la ville, existence des chanoinesses, tout cela est fort bien retracé par M. Jouve.

M. Liétard a composé sur Plombières une notice de 17 pages où l'on remarque de curieux détails sur les bains, sur leur clientèle d'autrefois, sur la vie joyeuse et libre qu'on y menait dès le xvi^e siècle.

L'écrivain chargé de décrire la Meurthe, M. Edgard Auguin, mérite la palme. Il se livre de temps en temps à des exagérations de patriotisme qui font sourire, soit qu'il reconnaisse à Nancy tous les caractères d'une ville capitale, soit qu'il proclame l'écu de Nancy le plus beau du monde. Notons aussi qu'il donne bien moins d'importance que ses collaborateurs à la description des coutumes. Mais il est maître de sa matière ; il la connaît dans tous ses détails, même les moindres, et il sait exposer avec clarté, avec précision, avec agrément, et en bon style, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a vu, observé et recueilli. On a rarement fait, croyons-nous, un tableau à la fois aussi vivant et aussi complet de Nancy et de ses différents aspects. M. Auguin a décrit tout, les monuments, les richesses des musées, la physionomie des places et des rues (place Stanislas, place d'Alliance, les faubourgs, etc.). Mais il faut citer encore, outre Nancy, Toul et sa cathédrale, Verdun et Lunéville, les arrondissements de Sarrebourg et de Château-Salins, Phalsbourg. Là aussi, M. Auguin montre la même conscience, le même souci de l'exactitude ; il retrace à grands traits tous les souvenirs qui s'attachent aux villes et villages de la Meurthe, mais il n'en oublie aucun. Ajoutez que cet historien de la Lorraine est en même temps artiste ; il illustre le livre qu'il écrit, manie avec la même habileté le crayon et la plume.

On pense bien que nous n'irons pas faire le pédant ni relever dans ce magnifique volume quelques erreurs de détail. Faisons-nous observer que Napoléon n'a jamais été à Metz comme lieutenant d'artillerie (p. 60) ; que le récit de l'expédition d'Irlande est légèrement inexact (p. 357) ; qu'on a oublié de dire que Paul Albert est né à Thionville, Edmond About à Dieuze, James Darmesteter à Château-Salins ; qu'on cherche vainement le nom de Manheulles et du général Margueritte ; qu'il ne faut pas dédoubler le général Lauthier-Xaintrailles en Lauthier et Xaintrailles, etc. ?

Mieux vaut dire que ce volume a été édité avec le plus grand soin et un goût fort délicat. On louera surtout les illustrations. Estampes, esquisses, dessins, tout a été réuni pour le plaisir des yeux ; monuments, œuvres d'art, vues des villes ou des campagnes, d'après les artistes du bon vieux temps, costumes de la population à toutes les époques, armoiries, monnaies et médailles, que de choses qui flattent le regard, tout en nous instruisant, tout en nous renseignant sur le présent et le passé !

A. CHUQUET.

489. — **Histoire de la littérature allemande**, d'après le Dr Hermann Kluge, par J. PHILIPPI, avec une préface de L. Crouslé. Paris, Bonhouri (sans date). In-8, v et 340 p.

« Une personne — dit élégamment M. Crouslé — à qui, par sa double origine, la langue allemande est aussi familière que la langue française, s'est emparée du manuel de Kluge. Elle l'a en partie analysé, en partie traduit; elle a pensé qu'elle pourrait ainsi accommoder cet excellent manuel à l'usage des Français de tous états. » L'œuvre de J. Philippi est, en effet, une traduction libre de la *Geschichte der deutschen National-Literatur* de Kluge, et nous n'hésitons pas à la recommander. Même pour celui qui sait très bien l'allemand, le français est toujours plus clair. Seulement, J. Philippi ne devrait pas oublier certains noms cités par Kluge, comme ceux de König et de Neukirch (p. 104), ni traduire *hochgehört* par « encorné » (p. 23), *Spielmann* par « chanteur » (p. 32), *Gauchmatte* par « prairie des corneilles » (p. 82), *bedrängt* par « affligé » (p. 117), *Rosen auf den Weg gestreut* par « roses semées sur le chemin » (p. 146 : « semez des roses... »), *Quintus* par « élève de cinquième » (p. 253), *Reise nach Fläx* par « voyage jusqu'à Fläx » (p. 255). On sent d'ailleurs que J. Philippi est moins familier avec la littérature qu'avec la langue. Dans son analyse du *duc Ernest*, il traduit *Lebermeer* par « la Mer du Foie » ! (p. 33) et il connaît si peu les germanistes contemporains qu'il nomme (p. 41-42) Max Rieger « Ringner », Zarncke « Zwecker », Bartsch « Barsch », Fr. Pfeiffer « madame Pfeiffer », (prenant sans doute Fr. ou Franz pour le mot Frau). Ajoutez qu'il écrit *Weldecke* au lieu de « Veldeke », *Sigime*, au lieu « Sigune » (p. 55), *Jacob* au lieu de « Jacobi » (p. 118), *Enée* au lieu de « Cnäus » (p. 126), *Trauenzien* au lieu de « Tauenzien » (p. 151); qu'il fait naître Hartmann d'Aue en France (pour Franconie « Franken »); qu'il attribue au même Hartmann un « Dialogue entre le cœur et la lèvres » — sans savoir que *lip* signifie « corps » — et une *Lettre d'amour* — en prenant le mot « Liebesbrief » de Kluge pour le titre du poème, qui est *Büchlein* (p. 49); qu'il dit Hagen de Troie au lieu de Hagen de Tronege (p. 25).

A. C.

Réponse de M. Foy à l'article de M. Jean Palchari, *Revue Critique*, 1888. N° 17, p. 329-333.

[M. Foy nous envoie aujourd'hui un long article en français : nous respectons sa langue et son orthographe. Malheureusement cette réponse ne répond à rien. Nous avions précédemment établi : 1° que M. F. avait pris le duc de Coislín pour un manuscrit; 2° qu'il empruntait, sans citer ses sources, des renseignements paléographiques aux *Essais de gramm. hist. néo-gr.*; 3° qu'il se trouvait obligé de reconnaître à la fin

de sa brochure les monosyllabes dont il niait l'existence au commencement; 4° que la règle du maintien de l' α initial dans ἀμάρτι, établie comme un dogme, était réduite à zéro par l'observation de faits inconnus à l'auteur; 5° que υ et ι sont confondus dans l'écriture dès le 1^{er} mars 261 ap. J.-C. (M. F. affirmait qu'il n'y avait pas d'exemples *certain*s de cette confusion avant le x^e s.); 6° que l'étymologie γροῖα = *orecchio* est inadmissible; 7° que les terminologies grammaticales ne sont pas des *explications*; 8° que l'influence de ὄπισθ sur ὀπίσσω est dénuée de fondement; 9° que la disparition de l'accent et de la voyelle initiale sont des phénomènes simultanés; 10° que la transcription phonétique de M. F. est d'une complication inutile et que l'arabe doit être laissé de côté; 11° qu'il ignore les Italo-græca II et les collections de Papyrus des *Essais* (*Index Auctorum*); 12° que l'aphérèse est un phénomène purement *phonétique*. Tant que M. F. n'aura pas répliqué d'une façon catégorique à chacun des chefs ci-dessus, en les reproduisant scrupuleusement, ainsi que les observations contenues dans notre commentaire, nous ne répondrons à aucune attaque ultérieure de sa part. Les controverses de M. F. n'apprennent rien à la science : aucune question d'intérêt général n'y est touchée. Il est donc indispensable d'y mettre terme. Jean PSICHARI].

M. Psichari écrit p. 331, 1 : il (c'est à dire M. Foy) s'étonne qu'on ne distingue nulle part entre la disparition instantanée et la disparition graduelle des voyelles. A la page 51 de mes Vocalstudien (M. Ps. m'a mal cité) je ne parle point du tout de la disparition des voyelles, mais exclusivement de leur changement (voy. ἑλυμπος = ὀλυμπος), ce qui est tout autre ¹. Je n'emploie pas, non plus, l'expression « nulle part », mais je dis tout simplement que c'est un défaut de la plupart des travaux écrits sur le vocalisme de ne pas avoir observé cette différence dans le changement des voyelles ². Toute la note de mon censeur est donc bien superflue. — A la même page, M. Psich. prétend avoir lu dans mes études, que l'aphérèse néo-grecque comme dans δόντι = ὀδόντιον est verschwunden und vergessen = disparue et oubliée. Mais une aphérèse comment peut-elle disparaître ou s'oublier ? Je ne suis pas l'auteur de cette confusion. Je ne parle pas de l'aphérèse, je parle des voyelles *o* et *e*, ce qui est bien différent ³. Voy. Vocalst. 44. — Malgré tout cela M. Psichari a encore le courage de critiquer les expressions allemandes que j'emploie et de m'accuser de gaucherie!! ⁴. — P. 333 M. Psich. me fait dire qu'on ne connaît les documents gréco-

[1. Il n'y a pas ici de changement *phonétique* possible de *o* en *e*. Voir note 2.

2. La question ainsi posée n'existe pas. Dans l'hypothèse même de M. F., il faudrait encore admettre entre *o* et *e* le degré intermédiaire ². Personne ne considère aujourd'hui les *changements* de voyelles comme *instantanés*. L'ouvrage auquel je renvoyais traite précisément du même phénomène pour les consonnes. M. F. est si rarement au courant.

3. Jeu de mots. Le terme aphérèse désignait ici par extension les voyelles initiales. Il est évident qu'un terme abstrait n'est pas un phénomène linguistique.

4. M. F. ferait mieux de justifier la propriété des expressions qu'il emploie : on ne peut guère dire d'une voyelle qu'elle est *oubliée*, en allemand pas plus qu'en français. C'est un détail, je le sais; mais il avait quelque valeur à cette place (R. G., 331, 1). Le seul mot propre était *verhauchen*. Que M. F. veuille bien le nier expressément.

latins de l'Italie méridionale que par l'édition défectueuse de M. Zambélios. Si l'on compare mon travail, p. 57, 2, on trouvera que M. Psich. a supprimé le mot « meist² », mot court, mais très significatif à l'endroit, où il se trouve. C'est la même méthode, d'après laquelle M. Psich., dans la reproduction d'un passage de M. Hatzidaki, avait également omis le mot, court aussi, « fast³ ». — En revanche M. Psich. me renvoie à la page 13 de ses *Essais*, mais là je ne trouve aucune des collections de M. Spata, collections très-riches et très-importantes⁴. — P. 333 M. Psich. prétend que je recommande beaucoup les papyrus (sic) de Trinchera. Je déclare que je n'ai jamais pris les documents de Trinchera pour des papyrus et que je ne les ai jamais appelés ainsi : ce sont des membranes⁵. — P. 332 M. Psich. se plaint que je ne cite nulle part ses *Essais*. Mais c'est déjà à la troisième page de mon travail que je les cite en y ajoutant le titre complet. M. Psich. avait constaté contre moi dans ces mêmes *Essais* p. 45 que la forme de l'article *αί* est en même temps monosyllabique et accentuée (sic). Je montre justement Vocalst. 40, que ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est juste. Comment peut-il donc dire que je ne renvoie nulle part à son ouvrage⁶? — P. 333 M. Psich. se fâche⁷, parce que j'ai indiqué l'âge des mss. de Prodrôme sans renvoyer à ses *Essais*. Mais est-ce que je fais des recherches sur les manuscrits? Au contraire, mon travail étant exclusivement grammatical, je ne parle que des formes du numéral 4, comme elles se présentent chez Prodrôme, et j'ajoute la date des mss. pour ceux qui ne sont pas au courant, mais je ne disserte point du tout longuement là-dessus, comme M. Psich. le prétend. Est-ce dans ces circonstances un crime de lèse-majesté que de ne pas avoir mentionné en même temps ceux qui ont indiqué ces dates pour la première fois? D'ailleurs, ce qu'on lit dans les *Essais* sur les mss. de Prodrôme, sont des renseignements de M. Omont et non des découvertes de M. Psichari⁸. — P. 332 M. Psich. prétend que j'aime à répéter que la syllabe accentuée ne tombe pas, à moins que l'accent ne se soit d'abord déplacé. Mais je ne parle nulle part d'une syllabe; on voit bien que dans βῶω = εἶπω (εἶπω) ce n'est pas une syllabe qui est tombée, mais seulement une voyelle. Puis je n'ai point du tout enseigné que chaque chute de la voyelle initiale suppose nécessairement une transposition de l'accent; je ne parle que de la perte de l'accent. S'il y a en même temps transposition (comme dans δῶ = ἔδω) ou non (comme dans νᾶ = ἔνᾶ), c'est une question à part. — Pour expliquer νᾶ = ἔνᾶ, M. Psich. nous renvoie à l'allemand « *nen Apfel* = *enen Apfel* », mais il se trompe. Les deux mots ἔνᾶ et ἔnen faisant corps

1. Soit; que M. F. se donne la satisfaction d'ajouter aux listes des livres dont il n'a pas fait usage un document dont il n'a établi ni l'autorité ni les sources.

2. Nous attendons que M. Chatzidakis ait précisé les limites grammaticales que cet adverbe prétend déterminer.

3. Même défaut de méthode et mêmes sophismes, cf. R. C., 333, 1, l. 2-3.

4. M. F. veut dire sans doute *parchemins*. Je ne faisais pas de description bibliographique et le mot *papyrus*, entraîné par le contexte, est inexact. La découverte de ce *lapsus* ne détruit en rien le fond de ma critique, qui subsiste.

5. Voici comment : M. F. emprunte aux *Essais*, sans les citer une seule fois, les dates des mss., la chronologie des textes (Infort.) et les théories relatives au style médiéval. Il lui paraît sans doute plus commode de ne mentionner les *Essais* qu'à propos de vétilles : je les lui abandonne bien volontiers.

6. M. F. fait confusion entre sa réponse et mon article, écrit sur le ton d'une pure controverse scientifique.

7. Sûrement non. Voyez à ἀρῆκα.

8. Encore un renseignement que M. F. prend dans mes *Essais*, toujours sans me citer.

avec le mot suivant ont perdu complètement leur accent propre : *ἵνα κάμω* est devenu *inakámo* et *ἑinen Apfel einenápfel* ¹. — M. Psich. enseigne que la disparition de la voyelle initiale et la perte de l'accent sont deux phénomènes simultanés (1?) et il cherche à le prouver par *κοιίνα* = *εἰκοσι* + *ἵνα*. Malheureusement cette forme ne se trouve que dans quelques dialectes, tandis que *εἰκοσίννα*, avec son *ει-* non accentué, est la forme la plus répandue ². Pas de doute qu'il s'agit ici également tout simplement de la chute d'une voyelle atone. — P. 330 M. Psich. me blâme, en termes assez violents [?], de ne pas employer une explication unique pour les différents cas, où la voyelle initiale est tombée. Mais malheureusement il n'y a pas de phénomène unique ici : c'est précisément la raison, pour laquelle j'ai écrit mes études. Pourquoi y a-t-il dans tant de dialectes conservation de l'initiale dans *ἑπτά ὅχις ἐννιά ἑδδομήντα ὀγδώντα ἐννεήντα ἑκατό* et malgré cela disparition constante de ces mêmes initiales dans *λάδι τέρι χέλι δέντι μάτι φρύδι*? Je crois, parce que les noms de nombre ont été traités autrement que les noms neutres. Est-ce là un phénomène unique ²?

P. 332 M. Psich. écrit : Le type de la règle populaire nous est offert par le paradigme de *ἔκαμα ἔκαμεις ἔκαμε ἔκαμαν* et malgré cela *κάμω καμάτε*. Mais ce paradigme n'appartient qu'à certains dialectes ⁴. Dans beaucoup de contrées ont dit aussi *ἐκάμαμε* et *ἐκάματε*. D'ailleurs, si ce principe est général et ne se borne pas à l'augment, comment expliquer *ἐλάτε*, dont l'initiale se conserve constamment? Voy. *ἔλα*. — Une de mes observations concernant les masculins et les neutres est contredite, d'après M. Psich., par la forme *φῆκεν* Georg. Rhod. 29 = *ἄφῆκεν*. Ici mon censeur fait trois ⁵ fautes à la fois. 1. Il prend une forme verbale pour un nom; 2. il n'a pas remarqué que dans ce texte l'aoriste fait *ἑφήκα* au lieu de *ἄφῆκα* voy. v. 45 *ἑφήκες*; 3. il n'y a pas même chute de *ε* ici, cette chute n'existe que sur le papier, comme *φῆκεν* est précédé par *καί*, et on sait que deux voyelles semblables se combinent à une seule. — Quant aux exemples des papyrus où il y a confusion entre *υ* et *ι η ε*, de pareils exemples étaient connus depuis longtemps, voy. Hatzidaki, *Ἀθήνηιον* 1882 p. 427-28. Je pourrais y ajouter beaucoup d'autres empruntés aux inscriptions, dont M. Psich.

1. Aucune réponse topique, dans tout cet alinéa, à notre numéro 9°, ci-dessus; cf. aussi R. C., 332.

2. *Κοιίνα* est constant à Constantinople, dans la rapidité, c'est-à-dire le naturel de la conversation. Cf. S. Portius, éd. W. Meyer, IX (va paraître).

3. L'aphérèse ne peut être à la fois phonétique et analogique. Ce sont des principes qu'on ne discute plus. Il y a là probablement des traitements divers suivant les dialectes.

4. Erreur absolue. C'est le paradigme de la langue commune. Il faut songer que nous n'avons pas aujourd'hui de monographies dialectales sérieuses, que les dialectes ne sont pas connus et que la méthode d'investigation dialectale n'est seulement pas établie pour nos études. L'assurance avec laquelle M. F. nous donne des renseignements aussi vagues est surprenante.

5. Il y en a davantage dans ces lignes : 1° La citation Georg. Rhod. 45 est fautive; lisez 455 ou 451; 2° Georg. Rhod. 195 on lit *ἄφῆκε*, cf. aussi 203, 238, etc., forme dominante; 3° Georg. Rhod. 229, on lit *ἄν φήσῃς*, donc après consonne et sans le moindre *καί*; 4° la forme *ἑφήκα* ne peut reposer que sur *φῆκα φίνω*; donc il y a aphérèse de *α*; 5° je n'ai jamais pris un verbe pour un subst., ayant quelque habitude naturelle du grec moderne; 6° M. F. persiste à séparer le traitement phonétique des verbes de celui des subst.; aussi ne voit-il pas que *φῆκες* est un exemple aussi concluant que *φέντης*; 7° le ms. écrit *καί φῆκεν*, parce que le scribe part de *φῆκα* et n'orthographie pas, comme ailleurs, *καί ἐφύρθηκα* 52 (Bibl. Nat., grec 2909, fol. 71 a, l. 2), etc., etc.

ne s'occupe pas beaucoup $\nu\iota\nu = \nu\bar{\nu}$ Dittenberger : Sylloge 138. 3, $\delta\alpha\pi\tau\iota\lambda\iota\omicron\varsigma$ CIA. 170, 23, $\lambda\iota\sigma\tau\iota = \lambda\bar{\iota}\sigma\tau\iota$ Carapanos : Dodone Pl. XXVII 2, 2 etc. etc. Mais malheureusement tous ces cas ne prouvent pas que ν avait déjà la prononciation moderne à l'époque de la rédaction de ces textes, comme d'autres ont déjà vu et comme je le montrerai plus spécialement ailleurs. — Si l'expression *Spirantisierung* (spirantisation) n'est qu'un simple mot qui n'explique rien, je crains que tous les termes grammaticaux sans exception ne soient au même cas. Cependant tout le monde dit que $\alpha\upsilon$ dans $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}\varsigma$ est devenu $\alpha\bar{\iota}$ par *Spirantisierung*, et c'est encore par *Spirantisierung* que $\iota\alpha\tau\acute{\rho}\varsigma$ est devenu $\iota\alpha\tau\bar{\rho}\varsigma$ ¹. — Quant à l'alphabet simplifié que M. Psich. propose, j'aimerais bien à savoir, comment il sera possible d'écrire tous les sons de tous les dialectes avec les 25 lettres grecques sans les modifier beaucoup et sans y ajouter des signes diacritiques ² ?

Une réponse vraiment suffisante serait une analyse de la méthode et des théories de M. Psichari, analyse que je ne puis donner ici, mais que j'ai déjà écrite et envoyée à la rédaction des *Beiträge* de M. Bezzenberger, où on la lira probablement en peu de temps ³.

Quant aux observations générales de M. Psichari et surtout à celles qui ne regardent que ma personne et mes publications non grammaticales, je me crois dispensé de devoir y répondre ⁴.

Dr. KARL FOY.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. TAMIZEY DE LARROQUE nous écrit que le vœu, exprimé par lui (n° 38-39, art. 419, p. 188), au sujet des anciennes archives de l'amirauté de Guyenne, vient d'être exaucé, et qu'il était même exaucé lorsque son article a paru. « On doit ce résultat, nous écrit-il, à l'initiative ardente de M. R. DEZEIMERIS ; que l'administration et M. Dezeimeris soient loués ensemble pour la libérale décision qui rend aux travailleurs des documents sur la virginité desquels ont veillé avec un soin jaloux plusieurs générations de greffiers ! » — Notre collaborateur nous prie de dire en même temps, à propos du même article sur les *Grands négociants bordelais* de M. Communay que, d'après le travail récemment publié par M. Nauroy, dans le *Curieux*, sur Cabarrus et sa famille, Cabarrus est réellement mort en 1810 ; la lettre reproduite par le *Moniteur universel* est postérieure de plusieurs années au décès du père de M^{me} Tallien.

— Les héritiers de M. E. CARO ne veulent pas décidément laisser perdre une seule des pages qu'il a écrites. Après les *Mélanges et portraits* parus en deux tomes dans le courant de l'année, voici que la librairie Hachette publie un troisième volume

1. Ce n'est pas là ce que les autres ont vu, cf. Blass, *Ausspr.*, éd. 3, 42, 108 a ; Athen., X, 428 ; Krumbacher, *Irrat. Spir.*, 444 ; ils ont dit que des exemples extra-byzantins n'étaient pas assez concluants. Mais c'est un point où la controverse est encore permise ; quand il s'agit du grec moderne, ces documents ont leur importance, car le néo-grec se formait partout où il était parlé. M. F. disait tout autre chose (*iniitio*, 5°).

2. Il n'y a jamais eu, d'ailleurs, la moindre spirantisation de α en ν .

3. Contre-sens. M. F. n'a pas compris : j'ai dit sur la base de l'alphabet grec. Les romanistes prennent pour base l'alphabet latin, ce qui ne veut pas dire qu'ils excluent les signes diacritiques.

4. M. F. aurait peut-être mieux fait de consacrer son temps à un sévère examen de sa propre méthode, qui pêche surtout par la précipitation. J'ai essayé, dans la mesure de mes forces, de contribuer à cet examen.

5. Allusion au dernier paragraphe de mon article : M. F. est poète. J. P.]

de Caro, intitulé *Poètes et romanciers* (in-8°, 369, p., 3 fr. 50). On y trouve les portraits littéraires de : Alfred de Vigny, Victor de Laprade, Victor Hugo, Béranger, Eugène Manuel, Sully-Prudhomme, Octave Feuillet, Gustave Flaubert, Balzac et une étude sur *Paul et Virginie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 octobre 1888.

L'Académie désigne M. Léopold Delisle pour faire une lecture à la séance publique de cette année. Il lira sa notice sur la vie et les travaux de Peiresc.

M. Siméon Luce communique un mémoire intitulé : *Du Guesclin, dixième preux*.

On sait qu'une tradition littéraire et artistique, qu'on trouve établie à partir du commencement du XIV^e siècle, consacrait une liste de neuf héros, qu'on honorait entre tous comme des modèles de vertu militaire et qu'on appelait les neuf Preux. Trois d'entre eux appartenaient à l'antiquité païenne, c'étaient Hector, Alexandre et Jules César ; trois à l'histoire des Juifs, Josué, David et Judas Macchabée ; trois au monde chrétien, Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. Il y avait aussi, en parallèle à la liste des Preux, une liste de neuf Preuses.

Au XV^e siècle, on trouve quelquefois le nombre des Preux portés à dix : le dixième nom est celui de Bertrand du Guesclin, connétable de France. L'auteur de cette innovation fut Louis d'Orléans, mort en 1407, filleul du connétable. Dans la grande salle du château de Coucy, qu'il avait achetée en 1400, il fit placer les statues des neuf Preux et avec elles celle de son illustre parrain. Le poète Eustache Deschamps célébra, dans une ballade, l'adjonction du grand connétable aux neuf héros de la tradition. Si les neuf Preux, dit-il,

Estoient tuit au monde revenuz

Pour faire bien, pris, honneur et vaillance,

Seroit entr'eux bien amez et venuz

B. du Guesclin, connestable de France.

MM. Deloche, d'Arbois de Jubainville et Levasseur continuent la discussion commencée aux séances précédentes sur la densité de la population en France au IX^e siècle.

M. Deloche présente, avec de nouveaux développements, les objections qu'il a déjà faites à la thèse de M. Levasseur, qui veut fixer la densité de la population, au IX^e siècle, à environ 10 habitants par kilomètre carré. Il insiste sur l'insuffisance des documents et il estime que la question est de celles sur lesquelles il faudrait se résigner à avouer qu'on ne peut rien savoir.

M. d'Arbois de Jubainville explique une remarque qu'il a faite à la séance précédente, au sujet des noms des lieux habités de la France. Il a dit que les noms de création relativement moderne sont beaucoup plus nombreux que ceux qui remontent aux époques gauloise, romane et franque. Son calcul n'est pas fondé sur l'étude des documents de ces diverses époques et sur le relevé des noms qu'on y lit ; il repose uniquement sur l'examen des noms de lieu actuellement en usage et sur la considération de l'étymologie de ces noms. C'est d'après cette méthode qu'on peut distinguer les noms de formation celtique, latine, franque ou française et reconnaître que les noms des trois premières catégories sont relativement très peu nombreux. Il est permis d'en conclure que, jusqu'à la fin de la dynastie carolingienne, les lieux habités ont été rares et par conséquent la population peu dense.

M. Levasseur répond principalement au reproche qui lui a été fait de n'avoir pas tenu compte de la population urbaine. Il en a tenu compte, mais non dans la proportion qu'aurait voulu M. Deloche. S'il est vrai que dans la France actuelle la population des villes forme 36 p. 100 de la population totale du pays, il suffit de remonter à 1846 pour trouver un tout autre chiffre, 24 p. 100 seulement. En Russie, la population urbaine compte aujourd'hui pour 15 p. 100, et, si l'on défalque les provinces polonaises, pour 10 p. 100 seulement de la population totale. La situation économique de la France de Charlemagne devait plus ressembler à celle de la Russie qu'à celle de la France actuelle.

M. Levasseur ajoute encore trois considérations :

1^o Pour que la population fût dense, il aurait fallu que le sol pût nourrir de nombreux habitants. Or, au IX^e siècle, d'après le Polyptyque d'Irminon, un dixième seulement des terres étaient cultivées, le reste était couvert de bois. (En réponse à cette remarque, M. d'Arbois de Jubainville fait observer qu'à cette époque les bois n'étaient pas improductifs pour l'alimentation, parce qu'on y faisait paître des troupeaux de porcs et de bœufs.)

2^o Il est certain que la population de la France s'est considérablement accrue à l'époque féodale. Pour qu'elle ait pu subir cette augmentation, il fallait bien qu'elle fût primitivement faible.

3^o Les résultats auxquels M. Levasseur est arrivé pour la France sont confirmés par ceux qu'un savant allemand, M. Lamprecht, a obtenus pour la Prusse rhénane. Selon M. Lamprecht, cette région, vers l'an 900, aurait été vingt fois moins peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44

— 29 octobre —

1888

Sommaire : 490. MERX, Chrestomathie targoumique. — 491. NESTLE, Grammaire syriaque. — 492. Aboda Zara, p. p. STRACK. — 493. KLEINPAUL, La langue sans paroles. — 494. BRÉAL et PERSON, Grammaire latine. — 495. E. MARTIN, Observations sur le Roman de Renart (second article). — 496. CIAN, Les Motti de Bembo. — 497. Annuaire de Goethe, IX. — 498. GEIGER, Goethe et la Renaissance. — 499. Le Faust primitif, p. p. SCHMIDT. — 500. CREIZENACH, Le plus ancien prologue de Faust. — 501. Le jeune Goethe, p. p. S. HIRZEL et BERNAYS. — 502-503. FROITZHEIM, Lenz, Goethe et Cléophe Fibich; La période d'orage à Strasbourg. — 504. L. HIRZEL, Goethe et Zurich. — 505. VON DER HELLEN, Goethe et les Fragments physiologiques de Lavater. — 506. GROSS, Werther en France. — 507. BAUMGARTNER, Goethe, sa vie et ses œuvres. — 508-509. Goethe, Campagne de France, Siège de Mayence et Voyage d'Italie, p. p. DÜNTZER. — 510. A. STERN, Goethe. — 511. La Huguette, Lettres, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE. — 512. PAJOL, Les guerres sous Louis XV, V. — 513. LAVISSE, Trois empereurs d'Allemagne. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

490. — 1. *Chrestomathia targumica* quam collatis libris manu scriptis antiquissimis Tiberiensibus editionibusque impressis celeberrimis ad codices vocalibus Babylonicis instructos edidit, adnotatione critica et glossario instruxit ADALBERTUS MERX. *Porta linguarum orientalium*, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Herm. L. Strack, pars VIII; 1888, Berlin (Reuther), Londres, New-York, Paris (Maisonnette et Ch. Leclerc), in-12, p. xvi et 300.

491. — 2. *Syrische grammatik* mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar von D^r EBERHARD NESTLE, zweite vermehrte und verbesserte Auflage der *Brevi linguae syriacae grammatica*. *Porta linguarum orientalium*, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Herm. L. Strack, pars V; 1888, Berlin (Reuther), Londres, New-York, Paris (Maisonnette et Ch. Leclerc), in-12, p. xiv, 72 (grammaire) et 195 (littérature, chrestomathie et glossaire).

492. — 3. *Aboda Zara*, der Mischnatraktat « Goetzendienst » herausgegeben und erklärt von Prof. HERMANN L. STRACK. Berlin, Reuther, 1888, in-8, p. 38.

La *Revue critique* a déjà fait connaître (n° 3, 1886) la collection de manuels élémentaires publiée sous le titre de *Porta linguarum orientalium*. L'éditeur, M. Reuther de Berlin, annonce l'achèvement complet de cette collection pour l'année prochaine; dans le courant de cette année-ci, outre la chrestomathie et la grammaire dont nous rendons compte, trois autres volumes doivent paraître.

1. — Ce qui double la valeur de la chrestomathie targoumique de M. Merx, c'est le caractère original et scientifique de ce recueil qui s'adresse non seulement aux élèves mais aussi aux orientalistes que les dialectes araméens intéressent. Les textes vocalisés des targoums publiés jusqu'à ce jour, provenaient de manuscrits modernes dans lesquels la vocalisation palestinienne avait été substituée à la vocalisation baby-

lonienne, après avoir été corrigée avec peu de critique; les scribes étaient préoccupés de conformer la vocalisation des targoums à celle de l'araméen biblique, mais ils avaient perdu tout sentiment de la prononciation exacte du judéo-araméen.

Ces textes étaient donc remplis d'inconséquences grammaticales qui déroutaient les esprits les plus persévérants, et on aurait dû renoncer à établir d'une manière certaine les phénomènes linguistiques de l'idiome des targoums, si une heureuse circonstance n'était venue modifier cet état de choses. Il y a quelques années, le British Museum faisait l'acquisition d'une importante collection de mss. du XII^e siècle qui provenaient du Yémen et qui ont conservé la vocalisation babylonienne. Ces mss. reproduisent vraisemblablement la prononciation babylonienne du VII^e siècle, comme l'estime M. Merx. Celui-ci en a extrait des morceaux choisis dans les livres du Pentateuque, le chant de Débora, quelques chapitres de Samuel et des Prophètes. Les variantes des principaux mss. palestiniens et des anciennes éditions sont notées au bas des pages. Comme tous ces textes proviennent de targoums babyloniens, l'éditeur, pour donner un spécimen des targoums palestiniens, a ajouté à la fin le Songe de Mardochée sans voyelles. Le chapitre 49 de la Genèse et le chapitre 5 des Juges sont suivis du commentaire de Buxtorf sur ces deux chapitres extrait du livre intitulé *Babylonia*.

Le glossaire que M. M. a joint à la chrestomathie occupe près de la moitié du volume. L'auteur, pour faciliter la tâche du maître et de l'élève, a expliqué les formes des mots, indiqué les radicaux propres aux targoums et comparé avec les autres langues sémitiques les vocables qu'ils ont de commun avec elles. Cette partie, comme la chrestomathie, mérite les éloges dus à un travail fait avec conscience et rempli d'érudition, mais il prête aussi davantage le flanc à la critique : — p. 68. 16 et 217. 1, il est peu vraisemblable que le *kaf* de la comparaison et l'adverbe *ke(i)n* viennent d'une racine *kun* avec le sens de *οὐσία*, « modus vivendi » ; — p. 170. 6, *ille(i)n* signifie « hi » et non « illi », c'est le pluriel de *hû* ; — p. 171. 14, en sens inverse, *hâinûn*, syr. *hânûn*, signifie « illi » et non « hi », c'est le pluriel de *hau* « ille » ; — p. 175. 17, le pl. *bîrânîâhâ* suppose un sing. *bîrânîhâ* et non pas *bîrânthâ* ; — p. 182. fin, *dâ* n'a jamais le sens de « hic », c'est le féminin de *de(i)n*, sous lequel il devait figurer p. 187. 11, en araméen archaïque correspond *zâ* ; — p. 183. 3, *ad^het* n'est pas pour *ad^ht'et^h*, mais, par métathèse, pour *ad^hte'* ; — p. 183. 7, l'explication de *be'l-d^hb^hâb^hâ* « ennemi » est peu satisfaisante, il est bien difficile de séparer ce mot du *Ba'alzebûb* biblique (βαλζεβοὺλ du Nouveau-Testament) devenu, au commencement de l'ère chrétienne, synonyme de *δίαβολος* et ensuite d'ennemi en général ; — p. 206. 25, l'étymologie de *mâmônâ* est surannée et insoutenable, v. *Revue des Études juives*, juillet-septembre, 1884, p. 143 ; — p. 215. 7, l'analyse de *kîd^h* en *k* « sicut » et *d* « quod » est à rejeter, car *k + d* donne *kad^h*, p. 215 *ult.*, et signifie

« lorsque » ; « sicut quod » ne peut pas être la même chose que « sicut » ; *kîd^b* est un composé de *k* et de *îd^b* « main, côté » que l'on retrouve dans la composition du palestinien *dîd* (*dîd^{hî}* « mon ») ; — p. 230. 25, le pl. construit hébreu *mal'k^{bê}* est influencé par l'â du pluriel absolu *m'ldk^{hîm}* et non par un *i* du singulier ; — p. 252. 31, *m'art^{hâ}* devait figurer sous la racine 'rr et non sous la racine 'ur, v. Nœldeke, ZDMG, xxxii, 404 ; — p. 206. 28, l'arabe *t^hogh^hour* n'a rien de commun avec *çyârâ* ; à l'arabe *t^hag^hr* « frontière ouverte » correspond l'hébreu *sh'a'ar* « porte », araméen *tar'â*, par métathèse pour *ta'rá* ; — p. 275. 24, il est douteux que *qes^htâ* « arc » vienne d'une rac. *yq^{sh}*, à cause de l'arabe *qaus* ; les différentes formes de ce mot et de son dérivé *qass^hâtâ* « archer » (écrit aussi *qass^hâtâ*, *kass^hâtâ*) feraient plutôt supposer un mot importé avec son objet d'un pays étranger ; — p. 282. 8, l'hébreu et l'arabe ont, pour les sens de « paître » et « plaire », deux racines distinctes que l'araméen confond ; ces deux sens ne doivent donc pas être tirés de la même racine.

Cette chrestomathie devrait servir de modèle pour une édition critique des targoums babyloniens. Nous espérons que M. M. réalisera bientôt le projet qu'il annonce de publier le targoum du Cantique des Cantiques dont il a réuni tous les matériaux.

La composition des voyelles babyloniennes offrait des difficultés dont l'imprimerie Drugulin a su triompher.

2. — Conformément au plan adopté en dernier lieu par l'éditeur des manuels de la *Porta linguarum orientalium*, la seconde édition de la grammaire syriaque de M. Nestle est rédigée en allemand, excepté le chapitre consacré à la littérature syriaque qui demeure en latin avec une pagination spéciale. Cette disposition a permis de tirer à part ce chapitre et d'en former un petit volume qui se vend séparément. Une édition anglaise devant suivre de près l'édition allemande, le glossaire de la chrestomathie est en allemand et en anglais pour servir à chacune de ces éditions. M. N. a refait la grammaire de fond en comble et il l'a mise au courant des travaux qui ont paru sur ce sujet depuis 1881. Elle comprend non seulement les éléments nécessaires à l'étude de la langue, mais aussi un résumé de l'histoire de la grammaire syriaque. La syntaxe, exclue de la première édition, occupe quelques pages. Nous avons trouvé peu à reprendre dans cette partie faite avec soin ; — p. 9, dans le mot Peschitto (et non Peschitto) le *taw* était dur ; — p. 26, note 1, l'étymologie de *mâmônâ* proposée par M. de Lagarde nous paraît toujours inadmissible, v. *Revue des Études juives*, juillet-septembre, 1884, p. 143 ; — p. 32. 7, lire *yîd^hâ* et *yîd^ha't^hâ* au lieu de *yad^hâ* et *yad^ha't^hâ* ; p. 29, parmi les pluriels irréguliers on aurait dû signaler ceux en *âyé*, comme *tlâyé*, pluriel de *talyâ* « enfant ».

La bibliographie, si complète dans la première édition, s'est enrichie des publications parues depuis 1881 ; signalons quelques omissions : — *Analecta orientalia ad Poeticam Aristoteleam*, renfermant la Poé-

tique syriaque de Bar Hebræus et la définition de la tragédie de Severus, par M. Margoliouth, 1887, comp. *Revue critique*, 1888, n° 147; — *Breviarium Chaldaicum*, Paris, 1887, 3 gros vol. in-8, par M. Bedjan; comp. *Revue de l'histoire des religions*, janvier-mars 1888; — *Histoire de Joseph par saint Ephrem, poème inédit en dix livres*, Paris, 1887, in-12, publiée par M. Bedjan; comp. *Litt. Centralblatt*, janvier 1888, n° 1, et *Revue de l'histoire des religions*, janvier-mars 1888.

La chrestomathie a subi, de son côté, quelques modifications. M. N. a eu raison de conserver les morceaux extraits de la Peschitto. Nous avons approuvé l'exclusion des versions de la Bible, quand il s'agit d'une langue musulmane, car les traductions sont faites par des chrétiens qui possèdent à un faible degré le génie de la langue dont ils se servent. La Peschitto, au contraire, est le monument le plus ancien et le plus important de la littérature syriaque, et il a exercé une influence prépondérante sur la culture intellectuelle des Syriens. Ces morceaux sont ponctués correctement; le premier mot *b'rásh'ith*, portant des voyelles jacobites, exprime la prononciation nestorienne; il aurait été utile de remarquer que les Jacobites prononçaient *b'rés'it^h*. Les derniers textes, contenant la Vie des Prophètes et l'Invention de la Croix, dénotent une certaine précipitation dans l'impression: les deux points du pluriel sont souvent omis¹; ou un seul des deux points est marqué²; le point diacritique du suffixe de la 3^e pers. fém. sing. manque plus rarement³; le même mot est imprimé deux fois⁴; p. 124, l. 222, lire le 2^e mot *qaisá*; p. 131, l. 76, lire le 3^e mot *met'it^heh*.

Le glossaire renferme quelques lacunes: les noms propres semblent omis à dessein; ils ne sont pas cependant toujours aisés à reconnaître; parmi les quelques mots que nous avons cherchés, nous n'avons pas trouvé les suivants: *argûlá* (*regulus*) serpent basilic, p. 89, l. 60 et 62; — *s^hfa'*, p. 91, l. 111; *s^hfi'tá*, p. 92, l. 118; — *s^hqîfá*, p. 97, l. 219; — *b'lúá*, p. 98, l. 252; — *neg^hn'bbún*, p. 105, l. 384.

3. — M. Strack qui, après la mort de Petermann, a pris la direction de la *Porta linguarum orientalium* et a publié dans cette collection la grammaire hébraïque et, en collaboration avec M. Siegfried, la grammaire néo-hébraïque, édite, à l'usage des hébraïsants, des traités détachés de la Mischna. Après Yoma et Pirqê-Abôth, il donne Abôda-Zâra qui se recommande par le grand nombre de termes techniques qu'il renferme. Le texte entièrement vocalisé est établi d'après de bons manuscrits et d'anciennes éditions; on trouve au bas des pages les variantes et des extraits des commentaires de Maimonide et de Raschi. C'est peut-être pousser un peu loin le désir de la clarté que d'introduire

1. N° III, lig. 60, 119, 143, 172, 211, 220, 230, 307, 308 bis, 412, 420, 426, 429, 431.

2. N° IV, lig. 26, 57, 81, n° suivant, lig. 24, 50, etc.

3. N° IV, lig. 8, *kullâh lebbêh* pour *kulleh lebbâh*, id. lig. 13 *lur'eh* pour *lur'âh*.

4. P. 111, l. 69-70; p. 112, l. 93.

la ponctuation latine dans un texte hébreu. Un vocabulaire renfermant les mots qui ne se trouvent pas dans l'hébreu biblique, vient presque toujours au secours de l'élève embarrassé; cependant, II. 4, où M. Strack préfère avec raison la leçon *v'hagg' b'ináh v't'inydqî* à la leçon courante, *v'hagg' b'inót^h beith-ánydqî*, seule expliquée par les anciens commentateurs, il eut été préférable d'omettre au lexique le mot *g' b'ináh* qui est hébreu, et d'y insérer le mot *tinydqî* (sans doute le grec θηιακή, espèce de fromage, comp. dans Hesychius θήιον, lait), qui n'y figure pas.

Rubens DUVAL.

493. — *Sprache ohne Worte*. Idee einer allgemeinen Wissenschaft der Sprache, von Rudolf KLEINPAUL. Leipzig, W. Friedrich, 1888. In-8, xxviii-456 pp.

Les faits très nombreux que M. Kleinpaul a consignés dans son curieux ouvrage n'ont eu eux-mêmes rien de bien nouveau; mais ils sont présentés et groupés avec tant d'agrément, le cadre qui les entoure est si original, l'auteur les entremêle si à propos de souvenirs personnels et d'anecdotes rapportées de ses lointains voyages, que son livre, tout en s'imposant à la méditation des psychologues, est encore de nature à charmer et à instruire le grand public. On suit sans effort le développement de sa pensée, parfois un peu subtile, rarement paradoxale, toujours ingénieuse. On parcourt sur ses pas un univers muet et pittoresque, où les sons absents sont remplacés par les formes, les mouvements et les couleurs, et, devant la pantomime taciturne et expressive qu'il déroule à nos yeux, on se prend à répéter — mentalement, de peur d'en troubler l'effet — le dernier quatrain du rêve halluciné de Baudelaire :

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté!
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles!)
Un silence d'éternité.

La « langue sans paroles » de M. K., ce sont toutes les manifestations extérieures par lesquelles la nature ou l'homme communique à l'homme sa pensée¹ sans le secours des sons articulés. Le domaine de ce langage est vaste, bien plus vaste qu'on ne s'en douterait avant de l'avoir exploré à la suite d'un guide aussi disert que sagace. Trois lignes, tantôt nettes, tantôt estompées et fuyantes, en esquissent les contours : nous y distinguons successivement le langage — sans communication intentionnelle ni échange de pensée (pp. 1-208) — avec communication intentionnelle, mais sans échange de pensée (pp. 209-353) — avec communication intentionnelle et échange de pensée (pp. 355-448). Je ne

1. Je fais tout de suite mes réserves en ce qui concerne « la pensée de la nature », car il ne me semble pas qu'elle en ait d'autre que celles que l'homme lui prête. Mais, après tout, je n'en suis pas assez sûr pour discuter contre M. K., qui, lui d'ailleurs, ne paraît pas absolument sûr du contraire (p. vi).

saurais mieux faire que de résumer rapidement les faits classés par l'auteur sous ces trois chefs essentiels.

I. — C'est d'abord la « langue de l'univers », bien différente, dans la pensée de M. K., de la « langue universelle », cette espèce d'algèbre jargonnable qui, sous le nom de volapük ou tout autre, eut son heure de célébrité : sous ce titre il ne vise rien moins que la symbolique (phénomènes naturels en tant que symboles de réalités existantes), la divination (phénomènes naturels en tant que présages de réalités futures ¹), le langage des songes ², celui des apparitions et des visions. Puis vient le langage muet de la physionomie, la symbolique humaine, les correspondances corporelles, celles de l'âme et du corps, les particularités qui dénoncent à un œil exercé la nationalité, la race, l'état, la profession, les mœurs, la vie d'un sujet; et, si le corps voilé ne peut parler aux yeux, c'est son vêtement même qui parle pour lui, trahissant ses secrets et ceux de l'âme qu'il enveloppe. Au sommet de l'échelle, les réflexes extérieurs, les gestes et les cris, le rire et les pleurs, le baiser, cette langue de l'amour, de l'amitié ou du respect, parlée et comprise sous toutes les latitudes, établissent la transition entre la communication involontaire et la communication intentionnelle, dont il va être question. Car l'auteur nous avertit, avec grande raison (p. 170), de ne point confondre, comme le font toutes les grammaires, l'interjection et le cri d'appel : l'une se composât-elle d'un chapelet de mots « par la double triple corne du diable! » n'est encore qu'un monologue; l'autre, fût-il monosyllabique « hé! » est un commencement de dialogue; et à ce propos je dois lui faire observer que les Anglais (p. 167) ne sont pas les seuls à distinguer par l'orthographe l'*oh!* interjectif de l'*o!* vocatif.

II. — La seconde division comprend : 1° les signaux; 2° les gestes, non plus à l'état instinctif et réflexe, mais consciemment et volontairement répétés en vue d'une certaine signification; 3° les gestes en tant qu'accompagnement plus ou moins obligé de la rhétorique littéraire ou usuelle et de certains actes officiels; 4° la langue par images, destinée, soit à rendre l'expression plus pénétrante et plus forte, soit à faire

1. Sur la légitimité des superstitions populaires, envisagée à un tout autre point de vue que le sien, je signalerai à M. K. une bien charmante fantaisie de Ch. Nodier, *Monsieur de Lamétrie*, dans les *Contes de la Veillée*. On sait que le bon Nodier, esprit distingué s'il en fut, n'aurait jamais souffert qu'on s'assît à treize autour de sa table hospitalière et ne pouvait s'empêcher de regarder de travers le convive qui y renversait une salière.

2. Pour faire du songe un langage, il y avait, ce semble, un chemin plus court que celui de l'auteur, et acceptable, si je ne me trompe, pour tout le monde, même pour ceux qui, comme moi, seraient réfractaires aux voix mystérieuses de la nature : le rêve est la pensée de l'homme endormi, et toute pensée est une parole intérieure. Tout songe est donc une parole muette, que l'homme, à son réveil, interprète comme un oracle, d'autant plus pleine de sens à ses yeux qu'elle est plus vague, plus noyée dans les brumes du sommeil, moins semblable à sa pensée normale et habituelle : de là, l'éternelle légitimité et aussi l'éternelle illusion de l'ontioromancie.

comprendre une pensée sans la dire de vive voix (langage des fleurs, etc.); 5° le langage par insignes et vêtements (langue de l'éventail ou du gant, signes de ralliement, uniformes, insignes, armoiries, etc.).

III.—Certaines variétés de la classe précédente pourraient rentrer dans celle-ci : ainsi le langage des fleurs, très perfectionné, est déjà un échange de pensée. Mais l'auteur réserve ce nom à la langue des gestes et des signes qui est à la portée de tout homme et ne requiert qu'à peine l'emploi d'un instrument étranger : ce sont les pantomimes et les hiéroglyphes populaires, la langue des sauvages, des mimes habiles¹, des sourds-muets, des moines condamnés au silence, puis encore l'alphabet et la numération, qui, bien qu'ils servent de traduction à la langue parlée, se rattachent à la langue sans paroles par leurs origines hiéroglyphiques, certaines pour l'un, probables pour l'autre. Ce dernier chapitre, bien conçu et écrit de verve, se lirait avec plus de plaisir, s'il n'était malheureusement gâté par des vues fort inexactes sur l'histoire de l'alphabet grec² (p. 413) et par un développement inutile et banal sur la prononciation latine (p. 416) : la véritable prononciation du *c* latin est trop connue pour mériter une pareille digression, et les anomalies, si souvent dénoncées, de l'orthographe allemande (p. 426) ne reentraient que très imparfaitement dans le sujet.

Tel est le plan de cette œuvre intéressante, où la science n'offre rien de rebutant, et la libre causerie, en général, rien de superficiel. Je me permets d'y relever encore quelques inadvertances : les comparaisons physiognomoniques que l'antiquité a mises sur le compte d'Aristote (p. 98) sont assez généralement regardées comme apocryphes; Antisthène (p. 155) était le disciple, et non le maître de Socrate; le mot hébreu « souffle » doit être corrigé en *ruach* (p. 180), et l'homophonie apparente des deux racines indo-européennes *gen* (engendrer) et *gnô* (connaître) ne prouve point du tout qu'elles soient apparentées (p. 183). Il faut lire « l'Isle de la Conférence » (p. 298) et *dévanāgarī* (p. 442). Au surplus, la comparaison directe des chiffres indous aux lettres de l'écriture dévanāgarī semble un contre-sens historique, puisque cette dernière n'est qu'une variété particulière, et non le type originel de l'écriture indoue. L'étymologie du verbe latin *obliviscī* (p. 186) est peu creusée : comparez *līvor* et *līvēre*, et traduisez « se ternir ». Je

1. J'aurais aimé à voir rappeler ici (p. 384) le chapitre xix du livre II de Rabelais. « Comment Panurge fait quinault l'Anglois qui arguoyt par signes », bien que, peu versé dans cette langue, j'ignore si cette dispute n'est pas un pur galimatias, au même titre que la dispute parlée des sicurs de B... et de H... et l'arrêt de Pantagruel (même livre, ch. xi-xiii).

2. Le fabuleux Palamède n'a pas eu à inventer la lettre *θ*, puisqu'elle existait de longue date et faisait partie de l'alphabet cadméen (*theth* hébreu); mais en revanche il faut lui rapporter l'introduction du *φ*, à moins que M. K. ne préfère suivre la tradition qui l'attribue à Epicharme, auquel cas le *ξ*, à titre de lettre double, reviendrait également à ce dernier; enfin l'alphabet ainsi réformé par Palamède ne fut point définitif, puisqu'il restait à y introduire l'η voyelle et l'ω attribués à Simo- nide.

ne crois pas que l'exclamation française *ta ta ta ta* ait pour but d'« avertir un homme qui s'égare » (p. 263) : c'est bien plutôt une onomatopée plaisante, par laquelle on raille, en le contrefaisant, un verbiage fatigant et vide ¹. Enfin il faudrait éviter, à propos d'une anecdote plus plaisante qu'authentique ² (p. 392), de mettre gravement deux nations en cause et de se livrer à des réflexions d'une portée aussi générale et désobligeante que celle-ci : « Les Russes devraient savoir ce que leur ont toujours valu les bons offices des Français. » Outre que ces leçons internationales ne vont pas sans quelque pédanterie, M. Kleinpaul est-il bien sûr que d'autres n'aient jamais joué à la Russie un tour plus pendable ?

V. HENRY.

494. — **Grammaire latine élémentaire**, par M. BRÉAL, professeur au Collège de France et Léonce PERSON, ancien professeur au Lycée Condorcet. Paris, Hachette et C^{ie}, 1888.

Si l'on veut que nos élèves sachent encore un peu de grec et de latin, il est temps de revenir aux grammaires simples et élémentaires comme celle-ci, commencée par le regretté Léonce Person et achevée par M. Bréal. Déjà MM. Salomon Reinach et L. Havet ont donné l'exemple, et pour mon compte je leur en sais beaucoup de gré. Dans ces dernières années, on a méconnu à plaisir la portée de l'intelligence des enfants : sous le beau prétexte de leur enseigner *mieux et plus vite* les langues anciennes, on a fabriqué pour eux à la hâte des livres classiques bourrés d'érudition, et d'une érudition aussi indigeste qu'*indigestible* : qu'on me passe le mot, il n'y en a pas d'autre qui rende mieux ma pensée. J'ai là sous les yeux une grammaire latine dont la vogue heureusement commence à décroître : elle renferme à chaque page un pêle-mêle, un fouillis de règles et d'exceptions tirées des anciens comiques latins, d'Ennius, de Plaute, Cicéron, Tacite, Pline l'Ancien, Aulu-Gelle : c'est un labyrinthe où les maîtres peuvent à peine se reconnaître, et où pour les élèves il n'y a que des ténèbres visibles. Quelques règles nettement énoncées, appuyées d'exemples qui se gravent aisément dans la mémoire, et choisis dans les écrivains de la

1. Cf. Racine, *Plaideurs*, III, 3, après que l'Intimé a bredouillé huit vers sans reprendre haleine :

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire !
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

2. Les inexactitudes matérielles y fourmillent : l'Académie des sciences n'y saurait être en cause, mais bien celle des inscriptions ; l'académicien Etienne Fourmont ne s'appelait pas de Fourmont ; le caractère de ce laborieux et estimable orientaliste, l'un des créateurs de la sinologie en France et en Europe, est travesti de la façon la plus grotesque, et du reste Klaproth lui-même, qui n'est pas suspect de bienveillance outrée, a excusé Fourmont sur l'insuffisance des documents dont il disposait pour son étude.

bonne époque, « une rédaction serrée », voilà ce qui est surtout nécessaire à des enfants de dix à treize ans. De mon temps, nous commençons par Lhomond et nous finissons par Burnouf ; on s'adressait d'abord à notre mémoire, ensuite à notre raison : on laissait croître l'arbre avant d'exiger de lui des fruits. C'est encore et toujours ainsi qu'il faut procéder si l'on veut ne pas inspirer aux écoliers la satiété de l'étude, si l'on désire que plus tard ils prennent quelque intérêt à l'explication des faits grammaticaux, si l'on tient enfin à ce que ce mot de « philologie » ne soit pas pour eux une sorte d'épouvantail. Cela ne veut pas dire que je conseille de revenir à Lhomond ; non. Je souhaite seulement que ceux qui font des grammaires pour les enfants se souviennent un peu de leur enfance : qu'ils les fassent courtes, simples, méthodiques, et qu'ils se rappellent bien que si « la clarté est le vernis des maîtres », elle est aussi la principale qualité des grammairiens. C'est ce que M. Bréal a bien compris, et c'est pourquoi je recommande sa grammaire latine aux professeurs de l'Université¹.

A. DELBOULLE.

495. — **Observations sur le Roman de Renart**, suivies d'une table alphabétique des noms propres. Supplément de l'édition du Roman de Renart, par Ernest MARTIN. Strasbourg, Trübner, 1887, in-8.

(Second article).

Branche IV. *Le puits*. — Contient (vers 285-465) une allusion à la Br. II, 1032 ; est imitée par Glichezare, et fut composée après 1165, date de la capture par Noureddin de Boémond, prince d'Antioche et de Raimond, comte de Tripoli, auprès d'Halape, événement auquel fait allusion le v. 366.

Ysengrins est en male trape :
Se il fust pris devant *Halape*
Ne fust il pas si adoulez
Que quant ou puis fu avalez.

Aucun indice qui puisse faire attribuer cette branche à un dialecte plutôt qu'à un autre.

1. J'ajoute quelques remarques qui ne sont peut-être pas sans importance. Il est dit p. 77 que « du supin se forme le participe futur en changeant *um* en *urus* ». Il eût été bon de signaler tout de suite les exceptions *moriturus*, *nasciturus*, *oriturus*, *juvaturus*, et quelques autres qui sont formées du radical verbal — P. 140. « On peut donner à un adjectif le sens d'un superlatif absolu en le faisant précéder des préfixes *per* ou *præ* ». L'enfant qui lit ceci croira qu'on peut dire *perlætus*, *perinjustus*, *persancius*, etc. — P. 139. « Les participes présents et passés, quand ils sont employés adjectivement, peuvent avoir un comparatif et un superlatif ». Ne valait-il pas mieux dire : « Un certain nombre de participes présents et passés, etc. » Parmi ces participes, d'ailleurs les uns ont un comparatif et n'ont point de superlatif, les autres ont un superlatif et n'ont point de comparatif. — P. 177. J'aurais voulu qu'on signalât la différence de sens entre *timeo*, *vereor ne* et *timeo*, *vereor ut*. — P. 59. Le génitif *neutrius* est très rare : Priscien (Liv. VI, ch. 1 et VIII) donne *neutri* pour ce cas.

Branche V. *Le jambon*. Br. Va. *Le serment de Renart*. — Dans la longue énumération des chiens qui poursuivent Renart, la Br. Va en cite un qui vient de Pont-Audemer (v. 1230). Cela peut-il faire présumer que l'auteur habitait la Normandie? Nous en doutons. Le vers 1031 cite la forêt de Joenemande, le repaire d'Isengrin. *Joenemande* est inconnu.

Branche VI. *Le combat judiciaire*. — Cette branche ne se trouve point dans le poème de *Reinhart Fuchs*, et ne fait donc point partie de la plus ancienne collection. Elle imite et répète les branches précédentes I, II, III, IV et même la X^e, et leur est bien inférieure. Frère Bernard de Grandmont, à l'intervention duquel Renart doit la vie, a été prieur de Grandmont de 1161 à 1170, et correcteur de la même abbaye jusqu'en 1190; ce qui met la rédaction de cette branche vers la fin du XII^e s.

Branche VII. *La confession de Renart*. — Cette branche est une des meilleures. On ne la trouve point cependant dans Glichezare. De nombreuses indications locales (Compiègne v. 76, l'Oise v. 210, Chambly v. 502, Ronqueroles v. 503, et Puiseux v. 612, trois villages près de Beaumont-sur-Oise, Mareuil v. 724, au nord de Compiègne) donnent la Picardie comme province d'origine de cette branche. Il est plus difficile d'indiquer l'époque précise de sa composition. La mention d'une inondation qui fit hausser le prix du blé (v. 301-304), celle d'un grand nombre de ribaux (v. 687-703) permettront peut-être de mieux fixer la date qui nous semble devoir être cherchée vers la fin du XII^e s.

Branche VIII. *Renart pèlerin*. — Cette branche, une des meilleures et des plus anciennes, se trouve, non seulement dans tous les mss. contenant la collection, mais encore dans 3 mss. fragmentaires. Elle figure dans le poème de Glichezare. On ne peut donner de date précise, mais elle est au moins du XII^e s., comme les plus anciennes. On ne peut en fixer le dialecte d'une manière précise, le récit ne contenant aucune mention de localité. Il est peut-être permis de supposer que ce joli conte de Renart est né en Picardie, comme tant d'autres, d'après les rimes *sache* : *place* (lisez *plache*) v. 68; *alasche* (lisez *alasque*) : *pasque* v. 202.

Branche IX. *Liétard*, par un prêtre de la Croix en Brie. — Cette nouvelle branche (vers 5) est postérieure aux précédentes qui remontent toutes au XII^e s. Elle fait des allusions aux branches II, III, IV. Les vers 820-821 :

C'est la gent au conte Tebaut
Par qui la terre est maintenue

désignent Thibaut, comte de Champagne de 1201 à 1253, et roi de Navarre à partir de 1234. C'est probablement avant cette date que la br. IX fut composée, car l'auteur aurait probablement donné à Thibaut le titre de roi. Notre branche fut donc très probablement composée dans le premier tiers du XIII^e s. et en dialecte de l'Île-de-France. C'est, avec la VI^e et la XI^e, la plus faible de l'ancienne collection.

Branche X. *Renart médecin*. — Une des plus anciennes (elle se trouve dans Glichezare) et des meilleures, au moins dans la seconde partie qui raconte la maladie de Noble le lion, et sa guérison par Renart, car la première partie est une imitation de la Br. I. C'est la branche à laquelle font le plus souvent allusion les branches postérieures. Le château de Renart, nommé Valgrîs (v. 28), situé aux environs de Théroouanne (v. 284, 1696) au sud de Saint-Omer ; la réflexion du matin Roonel qui, pour prouver que Renart n'est allé ni à Montpellier ni à Salerne, dit qu'il ne passa jamais Mantes (v. 1442), placent notre branche dans le nord de la France, et font supposer qu'elle a été primitivement écrite en picard. Aucune indication précise sur l'époque, qui doit être celle des anciennes branches, le XII^e siècle.

Branche XI. *Renart empereur*. — La dernière, et sans contredit la plus mauvaise de toutes les branches de l'ancienne collection. Elle se divise en deux parties bien distinctes : dans la première, l'auteur raconte plusieurs aventures où Renart joue encore le rôle d'un animal. Parmi ces récits, celui du moineau Drquin est peut-être le seul qui appartienne à la légende de Renart. Dans la seconde partie, d'une prolixité fastidieuse, Renart n'est plus qu'un chevalier révolté qui s'empare du royaume de son suzerain, épouse sa femme, et lui fait une longue guerre, imitation insipide des chansons de geste. L'auteur de la Br. XI semble l'avoir composée pour mettre une fin au *Roman de Renart*. Il y fait mourir un grand nombre de personnages : Tardif le limaçon, Hermeline la femme de Renart, Chantecler, Espinart, Tibert le chat, Roonel, Bricheмер, Bruiant, Malebranche, Belin, Ferrant. C'est comme au dernier acte d'un mélodrame. Enfin sur les 11 mss. qui donnent cette branche, 6 le placent à la fin ; ce sont A E F G de la famille α et B L de la famille β . On a essayé de chercher une allusion historique dans l'usurpation de Renart. M. Martin suppose qu'il pourrait être question de Jean-sans-Terre qui s'empara, en 1193, du royaume de son frère Richard Cœur-de-Lion. Cette supposition ingénieuse reporterait la composition de la Br. XI à la fin du XII^e siècle. Le nom de *Choisi*, v. 1608, employé pour rimer avec le verbe *choisi*, indique-t-il un des bourgs des environs de Paris, et la XI^e Br. était-elle en dialecte de l'Ile-de-France ?

Ces onze branches forment l'ancienne collection du *Roman de Renart*. Elles ont été composées, au XII^e siècle, à l'exception de la Br. IX qui est du commencement du XIII^e siècle et qui seule n'est pas anonyme. C'est vers cette époque qu'elles ont été réunies en corps, et ce n'est que plus tard que d'autres branches sont venues s'ajouter à l'ancien fonds. Sur ces onze branches, six sont probablement picardes, ce sont les I, II, III, VII, VIII et X ; trois sont probablement françaises, les VI, IX et XI ; il est difficile d'indiquer l'origine des deux autres, les IV et V.

Nous serons plus bref sur les autres branches.

Branche XII. *Renart et Tibert, par Richart de Lison*. — Province :

Normandie. Les localités citées sont pour la plupart aux environs de Bayeux, y compris Lison, la patrie de l'auteur. Epoque : commencement du $xiii^e$ siècle. L'auteur est clerc, et cette branche se distingue par un appareil savant.

Branche XIII. *Renart le Noir*. — Les 7 mss. qui donnent cette branche sont de la famille α , à l'exception de I qui appartient à γ . Longue et ennuyeuse histoire de la chasse de Renart, et puis imitation assez plate des Br. VII et I^b. Province : Picardie? Epoque : $xiii^e$ siècle.

Branche XIV. *Primaute*. — Manque dans la famille β . Imitation des anciennes branches. Province : Picardie. Epoque : $xiii^e$ siècle.

Branche XV. *L'andouille*. Province : Picardie. Epoque xiv^e siècle. Le ms. A ne contient pas cette branche; tous les autres mss. l'insèrent après la Br. II. C'est une des meilleures branches, et bien supérieure à celles de la nouvelle collection XII-XXVII.

Branche XVI. *Le partage du lion, par Pierre de S. Cloud*. — Cette branche, une des plus mauvaises, n'est pas dans A; elle imite les Br. II, VIII, IX, I. Epoque : commencement du $xiii^e$ siècle. L'auteur, Pierre de S. Cloud, était un hérétique brûlé en 1209. Dialecte : Français.

Branche XVII. *La mort ou la procession de Renart*. Comme la Br. XI, cette branche semble avoir été composée pour terminer le Roman de Renart, et sur les cinq mss. qui la contiennent, quatre la donnent à la fin, CMH de la famille γ et D de α . Epoque : légende en vogue au $xiii^e$ s. Philippe le Bel la fit jouer en 1300 dans les rues de Paris, et une sculpture de la cathédrale de Strasbourg, disparue en 1685, représentait la procession de Renart. Dialecte : peut-être Français.

Les branches XVIII à XXI ne sont que de courts récits, de simples fables concernant seulement Isengrin le loup. Quatre mss., BCLM, les ont seuls conservés. Epoque : $xiii^e$ s. Dialecte : peut-être français.

Les branches XXII à XXVI ne sont que des imitations quelquefois bien ennuyeuses des anciennes branches. Elles ne se trouvent que dans un bien petit nombre de mss., XXII et XXIV, dans quatre mss., XXIII, XXV, et XXVI dans un seul. Elles sont du $xiii^e$ s.; et les trois premières en Picard.

La branche XXVII est en franco-vénitien et montre la vogue de Renart même à l'étranger. Ces nouvelles branches (VII-XXVI) datent toutes du $xiii^e$ s. Huit (XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXV, XXVI) sont probablement françaises; six (XIII, XIV, XV, XXII, XXIII, XXIV) picardes; une seule, la XII^e, normande.

Telles sont les trente branches de Renart que M. E. Martin a publiées d'après le ms. A, en en remplissant les lacunes par les mss. DNB. (MH et L. pour la branche qu'ils ont chacun conservée).

Comme on le voit, la valeur de ces trente branches est bien diverse à bien des points de vue. Les unes remontent au xii^e s. et constituent

tin ancien fonds auquel sont venus s'ajouter au ^{xiii}^e siècle d'autres récits qui, pour la plupart, n'ont fait qu'imiter les anciennes branches. Toutes, à l'exception de trois, sont anonymes. La légende de Renart a été surtout féconde en Picardie. Après les picards viennent les trouvères de l'Île-de-France. On ne peut attribuer à la Normandie qu'une seule branche, la XII^e.

L'ancienne collection contenant les onze premières branches dans l'ordre donné par l'édition de M. Martin, qui est celui de A, n'était probablement pas le seul essai qu'on eût fait au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e s. de réunir en un corps les contes de Renart. Sur les quatorze mss. donnant la collection, quatre, KLCM, appartenant à β et γ, commencent par la br. II. Tandis que la Br. I fait des allusions à la Br. II, celle-ci n'en contient point. Enfin le poème de Glichezare, composé vers 1180, développe les branches de l'ancienne collection dans l'ordre suivant : II, VIII, III, IV, V, I, X. Il est donc présumable qu'une première collection ne contenait que ces sept branches, et qu'un autre compilateur y a ajouté les Br. VI, VII, IX et XI. La VI^e, en effet, n'est qu'une mauvaise imitation des Br. I, II, III, IV. La IX^e signée s'appelle elle-même une nouvelle branche et ne date que du commencement du ^{xiii}^e siècle. La XI^e n'a été écrite que pour donner une fin à la collection. La VII^e, *La procession de Renart*, semble seule mériter la place d'honneur qu'on lui a faite dans l'ancienne collection, qui, primitivement, ne devait contenir que les sept branches où Glichezare a puisé.

Nous ne saurions trop remercier M. Martin de nous avoir donné une édition complète du Roman de Renart, la meilleure que nous possédons. Elle reproduit, comme nous l'avons dit, le ms. A, et ne fait appel à d'autres mss. que pour en combler les lacunes, et non pour le corriger. Mais M. Martin nous doit une édition critique au moins de l'ancienne collection. Ses travaux sur le *Roman de Renart* remontent à 1868; nous ne pouvons être privés du fruit de ces 20 années d'études approfondies faites par un philologue des plus savants et des plus compétents. Mieux que personne, M. Martin est à même de nous donner cette édition critique qu'attendent encore sinon toutes les branches de Renart, au moins les meilleures de l'ancienne collection; car des onze premières branches je retrancherais volontiers les VI^e, IX^e, XI^e et, quoique à regret, la VII^e, ne laissant subsister que la plus ancienne collection, celle qu'a imitée le Glichezare vers la fin du ^{xii}^e s. et ne contenant que 7 branches, les II, VIII, III, IV, V, I et X. Que M. Martin fasse donc violence à sa trop grande modestie. Il mettra ainsi le sceau à tous les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance des philologues et des admirateurs de Renart le *goupil*, ce type immortel du triomphe de la ruse sur la force, de l'esprit sur la bêtise, et un peu du vice sur la vertu.

A. Bos.

496. — « **Motti** » *inediti e sconosciuti di M. Pietro Bembo pubblicati e illustrati con introduzione da Vittorio CIAN*. Venise, I. Merlo, 1888, in-8 de 107 p. Prix : 2 fr.

M. Cian a découvert des compositions inédites de Bembo portant dans le manuscrit le titre de *Motti*, qu'il a conservé en les publiant. Ce sont 312 vers italiens, en distiques indépendants les uns des autres, qui devaient servir dans des jeux de société assez semblables aux *giochi di sorte*, qui eurent tant de vogue au xvi^e siècle : le joueur posait une question et on en cherchait la réponse, donnée par le sort, dans des vers écrits sur des papiers volants ou réunis dans un livre spécial. M. C. établit que les vers de Bembo, qui sont un recueil de réponses de ce genre, ont été composés par le futur cardinal pour l'amusement de cette élégante cour d'Urbain, où il a vécu les années les plus mondaines de sa jeunesse. Ils roulent presque tous sur des sujets galants et amoureux, préoccupation ordinaire du brillant milieu que nous décrit Baldassare Castiglione; quelques-uns cachent un sens nettement licencieux. M. Cian, qui les fait précéder d'une introduction bien savante pour un sujet si léger, y retrouve les éléments de genres littéraires variés, le centon, le proverbe, la *frottola*, si voisine de notre *fatrasie*. Il éclaire par des notes et des appendices étendus toutes les questions qui peuvent se rattacher au texte qu'il publie. Ce texte n'ajoutera rien à la renommée d'écrivain de Bembo; mais le travail de l'éditeur devra être consulté par quiconque s'occupe de l'histoire des proverbes et des jeux de société et aussi de l'histoire des mœurs à la Renaissance.

P. N.

-
497. — 1. **Goethe Jahrbuch**, hrsg. von Ludwig GEIGER. IX Band. Frankfurt am Main, Lit. Anstalt, Rütten u. Lœning, 1888. In-8, xv et 381 p. 10 mark.
498. — 2. **Goethe und die Renaissance**, von Ludwig GEIGER. Vortrag. Berlin, Haack, 1887. In-8, 40 p.
499. — 3. **Goethes Faust in ursprünglicher Gestalt nach der Goechhausenschen Abschrift herausg.** von Erich SCHMIDT. Weimar, Bochlau, 1888. In-8, xxxviii et 110 p. 1 mark 60.
500. — 4. **Der älteste Faustprolog**, von Wilhelm CREIZENACH. Krakau, Kosterkiewicz, 1887. In-8, 19 p.
501. — 5. **Der Junge Goethe**, seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776, hrsg. von Salomon HIRZEL, mit einer Einleit. von M. BERNAYS. Zweiter, unveränderter Abdruck. Leipzig, Hirzel, 1887. 3 vols. in-8, cvii et 411 p. 507 p. 720 p.
502. — 6. **Lenz**, Goethe und Cleophe Fibich von Strassburg von Joh. FROITZHEIM. Strassburg, Heitz, 1888. In-8, 96 p. 3 mark.
503. — 7. **Zu Strassburg Sturm- und Drangperiode 1770-1776**, urkundliche Forschungen, von Joh. FROITZHEIM. Strassburg, Heitz, 1888. In-8, 87 p. 2 mark.
504. — 8. **Goethe's Beziehungen zu Zürich und zu Bewohnern der Stadt und Landschaft Zürich**, von Ludwig HIRZEL. Leipzig, Hirzel, 1888. In-4, 56 p. 1 mark 60.
505. — 9. **Goethe's Anthell an Lavaters Physognomischen Fragmenten**, von Eduard von DER HELLEN. Frankfurt am Main. Liter. Anstalt, Rütten u. Lœning, 1888. In-8, 255 p.

506. — 10. **Goethe's Werther in Frankreich**, eine Studie von Ferdinand Gross. Leipzig, Friedrich, 1888. In-8, 84 p.
507. — 11. **Goethe, sein Leben und seine Werke**, von Alex. Baumgartner, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1885 et 1886, 2^e edit. Trois vols. xxviii et 676 p. (Jugend-Lehr-und Wanderjahre, 1749-1790); 467 p. Die Revolutionszeit, Goethe u. Schiller); 456 p. (Deutschlands Nothjahre. Der alte Goethe. Faust).
508. — 12. **Goethes Werke**, XXII Teil. Campagne in Frankreich. Belagerung von Mainz, hrsg. von H. DÜNTZER. Berlin u. Stuttgart, Spemann, 1888. In-8, xi et 241 p. 2 mark 50.
509. — 13. *Id.* XXI Teil, I et II. Italienische Reise, hrsg. von H. DÜNTZER. Berlin u. Stuttgart, Spemann, 1888. 2 vols. in-8, xxiii et 396 p.; 344 p. 5 mark.
510. — 14. **Der Neue Plutarch**, Biographien hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur und Kunst, hrsg. von Rudolf von GOTTSCHALL, xii^{er} Theil. Leipzig, Brockhaus, 1888, In-8, vii et 374 p.

1. — *L'Annuaire de Goethe*, de cette année, débute par un poème de Paul Heyse sur la maison de Goethe qui, « sévèrement fermée, s'ouvre enfin au bout d'un demi-siècle ». Parmi les *communications*, on remarquera un fragment d'une lettre de Klinger à Lenz; l'auteur de *Sturm und Drang* raconte son enfance, sa misère et l'appui généreux que Goethe lui a prêté; « le grand Goethe insista près de moi, me fit des reproches et voici toute une année que je vis de sa bonté. ». Citons encore des lettres de Jacob et de Wilhelm Grimm, de Schopenhauer, de Cornélie Schlosser et particulièrement l'article de M. Burkhardt sur les lettres écrites par Goethe du 1^{er} avril au 18 octobre 1775; M. B. a trouvé que, durant cet espace de temps, Goethe avait envoyé 194 lettres dont 50 seulement nous sont connues. Sous la rubrique *Abhandlungen*, on devra consulter l'étude de M. Minor sur les commencements du *Wilhelm Meister* où il y a beaucoup de réflexions suggestives, et celle de M. G. Ellinger sur ce même roman et l'influence qu'il reçut du *Roman comique* de Scarron. Mais on tirera, ce nous semble, un mince profit de l'article de M. K. Borinski sur le *Faust* de Goethe et Hegel. La partie de l'Annuaire relative aux mélanges, à la chronique, à la bibliographie est, comme toujours, très soignée; on notera dans les mélanges les observations et communications de M. Erich Schmidt ainsi que de M. Burkhardt, déjà nommé; dans la Chronique, les nécrologes de W. Scherer, de Vischer, de Gœdeke; dans la Bibliographie, une foule d'articulets et d'analyses dus à l'habile et infatigable directeur du *Jahrbuch*, M. Ludwig Geiger.

2. — M. L. Geiger a fait en même temps paraître une étude sur *Goethe et la Renaissance*. Le voyage de Goethe en Italie, l'enthousiasme ardent du poète pour Raphaël, ses collections qu'il ne cessa d'augmenter sous la direction de Henri Meyer (voir p. 14-15 un très joli passage sur les jouissances du collectionneur), les descriptions d'œuvres d'art qu'il mêle à ses œuvres (au *Faust* surtout), son goût pour les humanistes et les poètes de la Renaissance, pour Jean Second, Boccace et Pétrarque, sa sympathie pour Hans de Schweinichen, les hommages qu'il rend à

Hans Sachs, la traduction de Benvenuto Cellini, les figures de Götz de Berlichingen, d'Egmont, du Tasse, de Faust, tout cela, finement exposé par M. L. Geiger, nous montre dans Goethe un « *Träger der Renaissancegedanken* » ; après qu'on avait tant de fois retracé les rapports du poète avec l'antiquité et le christianisme, il était temps qu'un homme qui connaît très bien et Goethe et l'humanisme, nous donne une étude aussi pénétrante, aussi précise, suivie au reste de notes copieuses, sur les rapports du plus grand écrivain de l'Allemagne avec la Renaissance.

3. — J'ai eu, dit M. Erich Schmidt, le même sort que Saül, fils de Kis, qui allait chercher les ânesses de son père et qui trouva un royaume (p. vii). Il était allé à Dresde fouiller les papiers de Louise de Göchhausen, et il voulait abandonner ses recherches lorsqu'il rencontra dans le *Nachlass* de la très écrivassière fille d'honneur de Weimar un gros in-quarto qui contenait « des extraits, copies, etc. ». C'est dans ce volume qu'il trouva, fort nettement copié, ce qu'il nomme l'*Urfaust*, un *Faust* primitif, fort intéressant par la comparaison qu'il offre avec le *Faust* postérieur. Cet *Urfaust* contient vingt et une scènes qui diffèrent du poème, tel que nous le connaissons jusqu'ici, soit entièrement, soit par quelques variantes insignifiantes et deux ou trois détails peu importants. Après le premier monologue de Faust, l'apparition de l'Esprit et l'entrée de Wagner (qui est appelé ici *der trockne Schwärmer* et non, comme plus tard, *der trockne Schleicher*), vient le dialogue entre Mephistophélès et l'écolier, ou mieux entre Behrisch et Goethe lui-même, entre le « diable sec » qui donnait des leçons au fils du comte de Lindenau et le *Fuchs* de Leipzig, qui brûle les cours, s'amourache follement, aime les bons dîners; aussi, cherchera-t-on vainement dans ce passage la tirade contre l'« éternelle maladie des lois qui se traînent de race en race » ; Méphisto cause longuement avec l'étudiant du logis qui convient à un *studiosus* et l'engage à demeurer chez dame Spritzbierlein et à faire sa cour une fois la semaine au professeur qu'il n'oubliera pas de payer, non plus que le propriétaire et le tailleur. — Suit immédiatement la scène de la cave d'Auerbach. Faust y joue, selon la tradition populaire, le rôle principal; c'est lui, et non Méphisto, qui perce le trou dans la table et fait couler le vin. Toute la scène, à l'exception des chants des étudiants et des huit premiers vers, est en prose. Elle abonde en lazzi grossiers, en *quibbles*, et en la comparant avec la rédaction postérieure, on admire avec quelle habileté Goethe a su plus tard transformer cette prose en poésie, éliminer les sortes plaisanteries et les saillies brutales, ôter à cet épisode ce qu'il avait de trop *burschikos*. — La quatrième scène, composée de quatre vers seulement, représente Faust et Méphisto devant une croix, sur le bord d'un chemin; Méphisto baisse les yeux. — Tout ce qui suit, est consacré aux amours de Faust et de Marguerite : V première rencontre; VI chambre de la jeune fille; VII conversation entre Faust et Méphisto sur le *Pfaff*

qui a pris la parure; VIII chambre de dame Marthe; IX nouvel entretien de Faust et de Méphisto (*Wie ist's? will's fördern?*); X scène du jardin; XI scène du pavillon; XII Gretchen, dans sa chambre, chantant *Meine Ruh ist hin*; XIII nouvelle scène dans le jardin ou, comme disent les critiques allemands, scène de la catéchisation, (« *wie hast du mit der Religion* »?); XIV Gretchen causant avec Lieschen à la fontaine; XV scène du « Zwinger » (la jeune fille devant l'image de Marie et disant *ach neige, du Schmerzenreiche*); XVI scène du *Dom* (avec le sous-titre « *Exequien der Mutter Gretgens* », ce qui donne raison et à Düntzer et au prince Radziwill qui, dans son opéra, avait introduit une messe de requiem pour la mère de Gretchen); XVII monologue de Valentin (mais sans les quatre vers de la fin, *was kommt heran?*); XVIII Faust et Méphisto (à remarquer que les dix premiers vers sont suivis de vingt-huit vers qui prirent place plus tard dans la scène « *Wald und Höhle* »); XIX la scène, intitulée postérieurement *Trüber Tag. Feld*, et ici, sans titre aucun; XX, la scène *Nacht. Offen Feld*; XXI la scène de la prison, en prose, comme on devait s'y attendre (manquent les mots *ist gerettet*, prononcés par la voix d'en haut). — Comme le conjecture très ingénieusement M. E. S. dans son introduction, il est très probable que M^{lle} de Göchhausen a copié ce *Faust* sur un manuscrit que le poète lui aurait prêté après une lecture chez la duchesse Amélie. Mais cet *Urfaust* est-il le « Faust » des années 1773-1775, le « Faust » de Francfort, dont parlait Gotter et que, le jeune poète n'avait pas encore « ausgebraust », le « Faust » que Merck voyait avec admiration naître et grandir, que connaissaient Jacobi et Wieland, que Boie jugeait si vigoureux et si original, que Knebel avait copié en partie, que Goethe apportait avec lui à Weimar? Il nous semble évident que cet *Urfaust* ne renferme pas tout ce que Goethe avait alors composé. Pourquoi n'aurait-il pas, dans la copie de M^{lle} de Göchhausen, laissé de côté plusieurs scènes déjà faites qu'il ne voulait pas lire devant la duchesse? La scène « *vor dem Thor* » avec son moulin, son *Jägerhaus*, son *Wasserhof*, tout ce qu'elle a de francfortois, n'était-elle pas déjà rédigée? Mais il est inutile de raffiner là-dessus, et il vaut mieux remercier M. E. S. de sa trouvaille, ainsi que du soin extrême qu'il a mis à la publication de l'*Urfaust*. Son introduction est fort attachante et renferme, outre le récit de la découverte et un pieux hommage rendu à Scherer, tout ce qu'on sait à l'heure actuelle de l'origine du *Faust* goethéen. En appendice, M. Erich Schmidt a donné des extraits du *Journal* de Goethe dans les années 1797-1832; on y trouve tous les passages où il est question de la composition du *Faust*.

4. — La brochure de M. Creizenach est une « contribution » excellente à l'histoire du drame de *Faust*. Le professeur de Cracovie démontre que le plus ancien prologue du *Faust*, représentant une assemblée de démons, est en réalité le prologue d'une comédie de Thomas Dek-

ker¹, prologue que les comédiens anglais ont tout simplement cousu et rapporté, *angeflickt*, au drame de Marlowe. On ne saurait dire à quelle époque eut lieu l'adaptation de ce prologue au remaniement allemand du *Faust* de Marlowe. Mais sûrement le texte dit d'Ulm est le plus ancien, et son prologue se rapproche le plus de l'original de Dekker. Chose curieuse, l'influence du drame de Dekker s'est étendue jusqu'au nom d'un des diables; le texte d'Ulm le nomme *Krummschal* (d'où plus tard *Krumpschnabel*); c'est le *Grumshall* de Dekker. Pareillement, la déclinaison, avec rimes, des pronoms *hic, hæc, hoc* (« Puppenspiel » d'Augsbourg) est déjà dans Dekker. M. Creizenach observe que ce prologue de Dekker a plus d'importance qu'on ne le croit d'ordinaire : le *Faust* de Lessing s'ouvre par un prologue qui représente les diables assemblés dans une vieille église.

5. — Il est inutile de parler longuement de la réimpression du *Jeune Goethe* de Hirzel — Bernays. On trouve dans les trois volumes le texte original des œuvres de la période de 1764-1776, celle qui a été décisive pour Goethe et qui est, comme on l'a dit ici même lorsqu'a paru la première édition (1876, art. 43), la plus intéressante peut être à étudier. La *Revue* louait alors tout ce que la publication contenait de neuf, le soin qui avait présidé à la disposition des tomes, la table alphabétique qui donne le début de chaque poésie, la scrupuleuse indication des sources rejetée à la fin du troisième volume, l'élégance de l'exécution matérielle. La réimpression dont la librairie Hirzel nous a gracieusement envoyé un exemplaire, mérite les mêmes éloges.

6. — M. Froitzheim a découvert *Araminte*; il a trouvé le nom de cette aimable personne, trouvé ses parents, trouvé sa miniature que, sans nulle jalousie, il reproduit en tête de son volume; cette Araminte qu'il a reconquise, il nous la fait voir gracieuse, ravissante, dans son charme coquet et piquant, si piquant qu'on ne se lasse pas de la regarder. Mais qui est Araminte? Ouvrez *Poésie et vérité* de Goethe, XIV^e livre, et lisez le portrait de Lenz, un des plus bizarres talents de la période d'orage et un des amis de Goethe à Strasbourg. Lenz, dit le poète, était le gouverneur d'un officier au service de France; l'officier dut se séparer d'une belle Strasbourgeoise dont il était épris, et la confia à son mentor qui, au lieu de faire bonne garde, devint, à son tour, amoureux de la demoiselle. Les critiques se sont efforcés d'éclaircir cet épisode de l'existence de Lenz; ils ont prouvé que cet épisode était authentique, que l'officier se nommait le baron de Kleist et qu'il venait de Courlande, que Lenz avait retracé l'aventure dans ses *Soldats* où l'officier Desportes laisse à sa fiancée Marie Wesener une promesse de mariage qu'il dépose chez le notaire. Le *Journal* de Lenz, publié

1. Dekker dont Webster a loué l'*industry*, vivait de 1570 à 1640; la comédie dont il s'agit ici, a pour titre *If this play be not good, the Devil is in it*; elle s'ouvre par un entretien entre Pluton et Charon et une assemblée des démons; c'est la vieille légende de Bruder Rausch dramatisée.

en 1877 par Urlichs dans la *Deutsche Rundschau*; a fourni quelques autres détails : Lenz y nomme le baron, Scipion, et la jeune Strasbourgeoise, Araminte; il y dit que les parents d'Araminte demeurent sur la place d'Armes, et l'on voit, d'après ses notes, que l'événement se passa en septembre et octobre 1774. Voilà tout ce qu'on savait d'Araminte jusqu'à M. F., et, d'après ces données, comment résoudre le problème, comment lever le masque de l'inconnue? M. F. s'y prit de la façon suivante. Lenz écrit dans son *Journal* qu'il a rencontré le père d'Araminte et lui a fait compliment du plaisir que sa fille aînée lui avait causé la veille dans un concert de société où elle avait chanté pour la première fois en public. M. F. se souvint de ce passage en lisant le *Journal* d'Auguste de Saxe Meiningen qui raconte avoir entendu, le jour de Pâques 1775, la fille d'un orfèvre, M^{lle} Fibich, chanter un air de Piccinni. M. F. se mit aussitôt en quête; il trouva qu'un joaillier, du nom de Fibich, demeurait sur la place d'armes, au coin de la rue de l'Outre; il fouilla les actes de l'état civil; il reconstitua la famille Fibich. Le joaillier avait un fils¹ et deux filles dont l'une se nommait Louise-Catherine et l'autre, Suzanne-Cleophé. Mais, par inadvertance, en un endroit de son *Journal*, Lenz nomme Araminte « Clephchen »; Cleophé Fibich était donc la fiancée du gentilhomme courlandais. M. F., encouragé, alla plus loin encore. Il fureta dans les papiers du notaire royal Lacombe et y trouva la promesse de mariage datée du 27 octobre 1773 et faite devant témoins par le baron Frédéric Georges de Kleist, officier de Schomberg dragons, à Cleophé Fibich. Le contrat est curieux : Kleist promet de partir bientôt pour la Courlande et de demander le consentement de sa famille; si dans quinze mois, il n'a pas tenu sa parole, il s'engage à payer aux Fibich 15,000 livres. Kleist ne tint pas sa parole, ne paya rien et se maria dans l'année 1776 en Courlande. Quant à la belle Cléophé, elle mourut « non mariée » le 24 déc. 1820. Les petits-neveux et petites-nièces d'« Araminte » habitent Strasbourg à l'heure actuelle. Ils ont assuré à M. F. que leur grand'tante était amie de Frédérique Brion et, à ce sujet, M. F. fait sur le séjour de Goethe à Strasbourg quelques remarques intéressantes. Le poète demeurait au Vieux-Marché aux Poissons, non pas n° 16, mais n° 36 — voilà une plaque commémorative à déplacer — et il eut sans doute des lettres de recommandation pour Schlag, son propriétaire, fils d'un bourgeois de Francfort².

1. Voir sur ce fils, joaillier, lui aussi, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Fibich, peintre et grand terroriste, *Revue d'Alsace*, 1880, p. 133.

2. Ce curieux travail est vraiment, comme dit le sous-titre, un « Urkundlicher Commentar » de *Poésie et vérité*. Mais il est un peu long et manque de clarté par endroits. Quelquefois aussi, M. F. prend un ton triomphant qui lui messied. Pourquoi blâmer Lenz et H. L. Wagner d'avoir retracé dans leurs œuvres des circonstances de la vie réelle? D'ailleurs, il ne faut pas exagérer les choses; le bon Lenz avait de folles terreurs lorsqu'il s'imaginait que nos officiers de Strasbourg liraient ses *Soldats* et y verraient des allusions, Salzmann, à qui M. F. reproche de repro-

7. — M. Froitzheim ne s'est pas contenté de nous révéler Cléophré Fibich. Dans un autre opuscule, il a recueilli, à force de recherches patientes dans les archives publiques et particulières, quelques détails curieux sur le *Sturm und Drang* ou la *Geniezeit* à Strasbourg. On y trouvera des études : 1° sur l'excursion de Goethe à Sarrebrück et sur les examens qu'il soutint à Strasbourg; 2° sur la pension des demoiselles Lauth; 3° sur le séjour de Jung Stilling à Strasbourg; 4° sur Lenz et la « Société allemande »; 5° une réimpression, plus exacte que celle de Stoëber, du *Protokoll* de la société, la liste des membres de cette société (avec notices biographiques), et une lettre de Lenz à Haffner; 6° une note sur les amis que Lenz et Goethe avaient à Bouxwiller; 7° des lettres de la Strasbourgeoise Louise König et de Caroline Herder. Tous ces documents sont, comme dit M. Froitzheim, le glanage d'une grande époque, et nous en recommandons la lecture à tous les curieux de l'histoire de la période d'orage et de l'histoire de l'Alsace. Toutefois, un bon conseil à l'auteur; qu'une autre fois, il ne se contente pas à si bon marché; qu'il ne se borne pas à chercher et à publier à la suite les uns des autres ses documents, d'ailleurs si intéressants; qu'il apprenne à les unir mieux et avec plus d'art, à faire un livre, et non un simple recueil.

8. — Le travail de M. L. Hirzel sur *Goethe et Zurich* est précédé d'un beau portrait de « Bäbe » ou Barbara Schulthess, l'air pensif, le coude appuyé sur le troisième volume de la *Physiognomik*. On le trouvera aussi attachant que complet. M. Hirzel retrace les trois voyages de Goethe 1775, 1779, 1797, et nous présente, à chacun de ces voyages, les personnages avec lesquels le poète fit amitié et connaissance : avant tous les autres, Lavater, puis H. C. Hirzel, Pfenninger, le musicien Kayser, le peintre et graveur Lips, l'apôtre Kaufmann, Bodmer, Henri Meyer, etc. Bref, on a là tout un morceau de l'histoire littéraire et artistique de Zurich et un des épisodes les plus considérables de la vie de Goethe, accompagné de nombreux renvois et témoignages, raconté avec le plus grand détail et non sans agrément. C'est une des meilleures publications annuelles (*Neujahrsblätter*) que la bibliothèque municipale de Zurich fait paraître depuis 1842.

9. — Dans son étude, M. L. Hirzel examine en quelques lignes ce que fut la collaboration de Goethe à la *Physiognomik* de Lavater. Ce sujet a été traité plus complètement par M. Edouard von der Hellen, et l'on ne saurait croire ce que le jeune auteur a dépensé de soin, de sagacité, de

duire dans sa revue un extrait des *Soldats*, savait bien que tous les Strasbourgeois ne connaissent pas la promesse du baron de Kleist à Cléophré. M. F. prétend même que M. L. Wagner a, dans sa *Kindesmörderin*, dont la scène est à Strasbourg, « prostitué » une brave famille bourgeoise. Et pourquoi? Parce que le père d'Eve, l'infanticide, est boucher et se nomme Humbrecht. Or, M. F. sait pertinemment qu'à l'époque où M. L. Wagner fit son drame, il y avait à Strasbourg un boucher, nommé Humbert, lequel avait deux filles, Marie-Madeleine et Suzanne Dorothee. Mais cela suffit-il pour accuser M. L. Wagner d'avoir mis sur la scène ce boucher strasbourgeois et sa fille?

méthode philologique en un sujet qui, après tout, est d'assez mince importance. Avec une exactitude minutieuse et une subtilité parfois excessive il recherche quelles étaient, à l'époque de ses intimes relations avec Lavater, les pensées de Goethe, les couleurs de son style, son *Anschauungs- und Ausdrucksweise*, les expressions et les tournures qu'il aimait, ses mots favoris, ses façons d'orthographier tel ou tel terme, et, fort de ces arguments si patiemment, si consciencieusement amassés, il prononce ses arrêts, donnant à Goethe certains articles de la *Physiognomik*, lui enlevant certains autres et attribuant à Lavater ou à Lenz ceux qu'il ôte à Goethe. Nous ne le suivrons pas dans ses démonstrations ou mieux dans ses commentaires. Bornons-nous à dire qu'ils sont très souvent convaincants, par exemple, à propos des portraits de Brutus et de César, qui nous avaient depuis longtemps paru tout à fait dans le style de Goethe, — et félicitons M. von der Hellen d'avoir, au cours de sa laborieuse enquête, trouvé dans la *Physiognomik* trois ou du moins deux portraits de Goethe jusqu'ici inaperçus.

10. — Le *Werther en France* de M. Ferdinand Gross est écrit dans un style aisé, libre, familier, parfois même trop familier et trop *flott*. Il renferme une analyse, légère et sans vues d'ensemble, des *Aventures du jeune d'Olban* de Ramond, du *Sainte-Alme* de Gorgy, de la *Werthérie* de Pierre Perrin, du *Stellino* de Gourbillon, du *peintre de Saltzbourg* de Nodier, de l'*Obermann* de Sénancourt, du *René* de Chateaubriand, du *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve (avec une traduction en vers du « Premier amour »), des *Lettres de Charlotte à Caroline, son amie, pendant ses liaisons avec Werther* (1797). Mais à quoi bon les remarques de M. G. sur l'indifférence actuelle de la France pour la littérature allemande ? Il reproche à notre pays de ne pas « accueillir » Goethe et à la « génération aujourd'hui vivante » de ne pas ressembler à la génération précédente qui, elle du moins, s'efforçait de comprendre *Werther* et de l'imiter. Singulier reproche, et qui prouve l'ignorance de M. Gross ! La génération actuelle, dont il dit tant du mal, n'imité pas *Werther*, et elle a raison ; mais elle apprend et sait l'allemand ; ce qu'on ne peut dire de la génération précédente. M. G. assure que Goethe n'est plus pour les Français qu'un nom auquel s'attachent de vagues idées de grandeur et de célébrité, et que sa situation en France est bien plus faible que dans les vingt dernières années du XVIII^e siècle. Encore une erreur de M. Gross. Jusqu'à la « génération actuelle », Goethe n'était guère aux yeux des Français que l'auteur de *Werther* ¹.

11. — Les trois gros volumes du Père Baumgartner sur Goethe mériteraient un compte-rendu fort détaillé qui tiendrait, si l'on voulait, tout un numéro de cette *Revue*. Il nous suffira d'en indiquer l'esprit général en ajoutant quelques exemples. Le P. B. est fort instruit ; il a lu à peu près tout ce qu'on a publié sur Goethe ; il a lu Goethe lui-même avec beaucoup de soin et d'attention ; il a écrit sur les œuvres et l'exis-

1. M. Gross l'avoue lui-même (p. 19).

tence du poète plus de 1,600 pages serrées. Mais il les a écrites de parti-pris; Goethe est pour lui « le prophète le plus puissant de l'indifférentisme et du naturalisme moderne »; Goethe a appris à trop de gens à « traiter l'Eglise comme une belle antiquité et à passer devant elle avec une révérence esthétique ». Le P. B. combat donc Goethe de toutes ses forces, lui et ses « admirateurs incrédules »; il déplore ce *culte de Gœthe* auquel « l'école ne doit point participer, si elle veut rester chrétienne ». « Pourquoi Goethe, Goethe, rien que Goethe? On le compare à Dante, à Shakspeare et à Calderon; mais il n'a pas compris la *Divine comédie*, il n'a pas écrit une seule tragédie qui puisse se comparer aux chefs-d'œuvre de Shakspeare et de Calderon. Ah! qu'on dise à la jeunesse combien Goethe, comme homme, était tombé bas; combien creuse et superficielle est sa philosophie; combien immoraux et funestes sont ses principes; combien peu d'importance il a dans les sciences naturelles et dans l'art! Qu'on dise à la jeunesse comment après trente ans de folles erreurs il revint à la Poétique d'Aristote! Qu'on explique à la jeunesse l'activité inquiète, fragmentaire du jeune Goethe et le mal immense que lui fit l'éparpillement de ses forces! Qu'on explique à la jeunesse les faiblesses et les défauts de la poésie de Goethe en opposition avec les anciens, avec Shakspeare et Calderon! Il n'y a pas une citation de Goethe qui ne se remplacerait aussi bien par une citation des classiques ou des plus excellents écrivains catholiques! » (III, p. 437). On voit que l'ouvrage du P. B. est, dans le vrai sens du mot, une *Tendenzschrift*. On y trouvera toutefois, et en grand nombre, d'heureuses citations, des réflexions justes, de bons aperçus, et le livre, appuyé, comme nous l'avons dit, sur une considérable lecture, animé par la passion, écrit avec vivacité, avec verve, avec esprit même, a je ne sais quoi de piquant, d'original qui frappe et intéresse. Mais pourquoi le P. B. croit-il le mal qu'on a dit de Goethe plutôt que le bien? Pourquoi ne cherche-t-il à trouver dans la vie et l'œuvre du poète que des petitesse et des défauts? Dans son récit de la *Campagne de France* ne s'avise-t-il pas, à l'heure qu'il est, de répéter, non seulement tout ce qu'a dit là-dessus l'auteur des *Mémoires d'un homme d'État*, mais encore les racontars des émigrés et les absurdités de Stramberg? Ne dit-il pas que, durant toute cette expédition, Goethe n'a « pas aidé un malade, pas soigné un blessé, pas consolé un mourant »; qu'il ne songeait qu'à recueillir des notes, qu'il pensait, non à un roi détrôné, mais à détrôner Newton? Aussi, ajoute le P. B., il est honoré, adoré aujourd'hui comme le plus grand Allemand de cette époque et des centaines de reli-

1. Le P. Baumgartner aura à rectifier, dans une troisième édition, les erreurs suivantes. I, p. 117, Clerfayt emporta, non pas le défilé du Chêne populeux, mais celui de La Croix-aux-Bois; — p. 118. Il s'imagine que le 15 septembre, les Prussiens auraient pu faire monts et merveilles; qu'il lise notre *Valmy*, p. 169; — p. 128, il rabaisse trop l'importance de la canonnade et se livre à des réflexions absolument inutiles sur le rôle diplomatique qu'auraient pu jouer le duc de Weimar et Goethe.

gieux qui, 80 ans plus tard, en pareil cas, avaient exposé leur propre vie pour le service et le salut des guerriers allemands, furent, après la victoire, chassés au delà de la frontière comme ennemis de l'empire et exclus de leur patrie par la loi!! (II, p. 131.) Lorsqu'il raconte le voyage d'Italie (I, p. 574), le voilà qui compare Goethe et Rome : « Qu'est-ce que ce Monsieur le conseiller intime avec son *Götz*, son *Werther*, ses fragments inachevés, sa confusion géologique, ostéologique, botanique et esthétique, avec son superflu ministériel et ses soupirs d'amour à la vieillotte M^{me} de Stein en face de cette Rome, le siège d'une civilisation et domination séculaires, la plus remarquable de toutes les capitales, la métropole de la papauté et de l'empire, Rome l'éternelle! ». Lorsqu'il apprécie *Egmont*, il retrouve dans cette pièce, comme dans *Clavigo*, *Werther* et *Stella*, « la dégradation du caractère de Goethe, le fruit des heures géniales du berger et d'un frivole badinage d'amour » (I, p. 604). Nul, aux yeux du P. B., n'a loué Napoléon plus servilement que l'a fait Goethe (III, p. 122); Goethe s'est très mal conduit à l'égard de Schiller; il a été un tyran pour son fils, etc. Peu s'en faut que le P. B. ne le mette bien au-dessous de Frédéric Schlegel et de Frédéric Stolberg, ces deux hommes « qui pouvaient se mesurer en esprit et en science, sinon en génie poétique, avec Goethe, et qui sont rentrés dans le giron de l'église catholique, d'où était sortie autrefois la grandeur de l'Allemagne ». *Sapienti sat*. Mais quel dommage que l'ouvrage du docte et spirituel jésuite soit gâté par l'esprit de secte! Gageons que, si Goethe avait recouvré à la fin de sa vie « la foi chrétienne de sa jeunesse », le Père Baumgartner aurait pour lui et pour tout ce qu'il a fait les mêmes complaisances, les mêmes louanges que pour Frédéric Schlegel et Frédéric Stolberg, ces « grands et nobles caractères qui sont à tous les égards les antipodes de Goethe ».

12. — Le Nestor des études goethéennes, M. H. Düntzer, poursuit dans la collection Kürschner la publication de ses éditions de diverses œuvres de Goethe. C'est ainsi qu'il vient de nous donner une édition nouvelle de la *Campagne de France* et du *Siège de Mayence*. On retrouvera dans les introductions tout ce que M. D. avait déjà publié sur le sujet dans de précédents articles et ouvrages, en particulier dans les deux tomes de son *Goethe und Karl August* (qu'il vient de réimprimer en un volume), c'est-à-dire nombre de renseignements puisés aux sources et qui témoignent d'une lecture fort étendue. Le commentaire est un peu mince et l'on souhaiterait, au bas des pages, un peu plus d'explications. Il y avait, par exemple, puisque M. D. insiste, et avec raison, sur la véracité de Goethe, à faire de plus larges rapprochements avec le récit du Témoin oculaire et les *Reminiscences* du prince royal. Même des faits de minime importance ont été racontés par le poète avec une grande exactitude. Je lisais récemment dans une *Histoire de Longwy* l'anecdote suivante : « Six bombes tombèrent presque au même instant chez madame Lahure; une de ces bombes renversa et

brisa le lit dans lequel étaient couchés deux de ses enfants qui pourtant n'éprouvèrent aucun mal ¹. Goethe connaissait ce fait et en avait pris note (voir p. 11 de l'édit. Düntzer) ².

13. — Le vénérable bibliothécaire de Cologne publie, en outre, dans cette même collection Kürschner le *Voyage en Italie* de Goethe. Il a consacré deux volumes à cette publication, et, en effet, les notes y sont plus copieuses et plus longues que dans le tome consacré aux aventures de guerre de 92 et de 93. M. D. a reproduit surtout, dans ce commentaire, les passages correspondants des documents, journaux, lettres et notices, tout récemment publiés par M. Erich Schmidt dans le deuxième volume des *Schriften der Goethe-Gesellschaft in Weimar* ³. L'introduction

1. *Essai sur l'histoire de Longwy* par M. C*** (Clauteaux). Metz, 1829, p. 43.

2. Je rejette en note quelques menues observations sur le commentaire de la *Campagne de France*. — P. 3. Le duc d'Orléans, à cette date du 27 août, ne s'était pas « attaché à Danton » ; — p. 6 pourquoi supposer *wären*, on peut dire très bien *wäre Zeit und Ort* ; — p. 11 pourquoi ne pas mettre de note aux mots « *Deutschen ohne Tournüre* » ; voir là-dessus, dans les *Maximes* de Goethe, ce qu'il entend par *Tournüre* ; — p. 15 pourquoi dire que *Elemente gleicher Art* signifie *tüchtige Generale*, dire tout simplement *ein langes Gefolge* ; — p. 16, c'est le 29, et non le 23 août que Thionville a été investi (voir *Retraite de Brunswick*, p. 237) ; — *id. ihnen zum Theil*, c'est-à-dire, écrit M. D., *dem deutschen Reiche*, pas du tout, la guerre avait été déclarée par la législative au roi de Hongrie ; — p. 20 a-t-on nommé les révolutionnaires *sans-culottes* « *infolge der Art des Erscheinens ihrer Soldaten* » ; — p. 24 *Aufklärungen* : Goethe emploie ici le pluriel au sens d' « informations, renseignements, éclaircissements » ; — p. 26, au lieu de « *einer der ältesten* », écrire « *der älteste* » et ne pas dire que le cœur de Beurepaire a été déposé au Panthéon (voir *Valmy*, p. 68) ; — p. 29 la jeune dame se nommait Suzanne Henry, et non Suzanne Barbe (Barbe est le prénom de sa sœur) ; — p. 32 Glorieux et Regret sont des faubourgs de Verdun, des hameaux, non des châteaux ; — p. 36, M. D. ne semble pas avoir connu le plan à la fois simple et habile du généralissime ; en réalité, on n'a pas perdu « temps, peines et forces » à vouloir tourner le défilé ; ajouter que Clerfayt venait, non des Pays-Bas, comme dit Goethe, ou de Belgique, comme écrit M. D., mais de Longwy par Stenay, et (p. 37) il n'avait pas été au siège de Verdun ; — p. 40 la citation du *Moniteur* que m'emprunte M. D., est un peu défectueuse ; il faut lire « soient prêtes à subir le joug » (l'Alsace et la Lorraine) et non « soit prêts à salir le joug » ; — *id.* quoi qu'en dise M. D., je persiste à croire que *die oberen Gewalten* signifie ici « *die Kriegsobersten* », le duc de Brunswick et Frédéric Guillaume II, les *beiden Gewalten* dont il est question p. 15 ; cp. p. 71, ligne 5 « *Dumouriez und den höchsten Gewalten* » ; — *id.* à propos des mots « *die schreckliche Lage* » M. D. ne remarque pas que Goethe dit vrai et fait allusion à la pluie et à la boue ; — p. 41, la note sur les hussards qui auraient pris « *einen der beiden linken Pässe* » des Islettes, est inexacte et même inintelligible ; — *id.* *durch den engen Pass* ne signifie pas « au sud-ouest de Trèves », mais « par le défilé de Grandpré » ; p. 51 lire « Boguslawski » et non *Bojuluski* ; — p. 63 Luckner n'était pas commandant de l'armée du Nord ; il avait le vain titre de généralissime (cp. *Première invasion prussienne*, p. 205) ; — p. 82 le commandant dont il est ici question, ne peut être le prince de Condé qui se trouvait alors dans le Brisgau ; — p. 124, les députés arrêtés par Lafayette (Antonelle, Kersaint, Peraldi) étaient trois, et non deux, et à ce moment Luckner commandait non l'armée du Nord, mais celle du Centre ou de Metz, la *Mittelarmee* où le remplaça Kellermann.

3. I, p. 308, pourquoi ne pas remarquer à propos du mot du Maltais sur l'homme qui, de son temps, faisait à Weimar la pluie et le beau temps, non pas que c'est là

duction que M. D. a mise en tête du premier volume de l'*Italienische Reise* est instructive et rend très bien compte de l'origine du livre; ce Voyage est en somme une suite des « mémoires »; lui aussi peut s'intituler « Poésie et vérité » et vraiment, M. Dünker a raison de ne pas le regarder comme « entièrement réussi », *durchaus gelungen*; il nous paraît, comme à lui, que « les lettres, dans leur forme originale — après qu'on aurait retranché les répétitions, les rapidités et les négligences de la plume qui court à bride abattue — auraient produit une plus vive impression que leur remaniement qui a transformé et omis tant de choses ».

14. — Nous terminerons cette revue des publications relatives à Goethe par l'analyse du douzième volume du *nouveau Plutarque*¹. Ce douzième volume renferme trois études : *Marie Stuart*, par M. W. Friedensburg. *Frédéric Guillaume IV*, par M. Th. Flathe; *Goethe*, par M. Ad. Stern, L'étude sur Goethe est digne d'éloges. Ce n'est pas, il est vrai, une étude littéraire; à l'exemple de Schaefer et d'autres, l'auteur fait une trop grande place au récit de l'existence du poète, et ne juge pas assez longuement les œuvres. Mais il est au courant; il donne au lieutenant de roi son vrai nom de Thorenc; il tire parti, dans la narration du séjour de Goethe à Leipzig, des lettres publiées récemment par le *Jahrbuch*; il cite déjà l'*Urfaust*. Bref, cette étude n'a rien de banal; et, écrite aisément, sans prétention, en un style rapide, elle se lit avec intérêt; ce n'est qu'une biographie, mais qui ferait bonne figure en tête d'une édition des œuvres complètes.

A. CHUQUET.

511. *Lettres inédites de Philippe Fortin de La Hoguette*, publiées et annotées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. La Rochelle, Texier, Paris, Picard, 1888. In-8, 215 p. (tiré à cent exemplaires et extrait du tome XVI des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis). 10 fr.

Une des meilleures, des plus instructives, des plus attachantes publications de l'infatigable chercheur. L'introduction, très fouillée, très complète, contient 19 pages sur un homme de plume et d'épée qui n'a que six lignes et même rien du tout dans les biographies; on y remarquera l'excellente appréciation du *Testament* et la liste des éditions de cet ouvrage aujourd'hui oublié. Viennent ensuite les lettres de la Hoguette (p. 20-215). M. Tamizey de Larroque donne les plus intéressantes, et, comme Peiresc, on y prendra « grand plaisir ». Nous citerons la lettre éloquente sur la naissance de l'homme (p. 73), une

une expression française, mais que c'est la phrase même employée par Wieland « Goethe lebt und regiert und wüthet und giebt Regenwetter und Sonnenschein »?; II, p. 59. une note comme « *attent*, *attento* » n'apprend rien au lecteur; p. 80, la note sur l'« Accademia di Francia » est légèrement inexacte; *id.* et p. 85, opter entre les deux orthographes « Desmarées » et « Desmarets ».

¹. Cp. *Revue crit.* n° 42, p. 275.

autre, légère et vive, sur les aventures d'un pendu ressuscité (p. 188), et, en particulier celles où La Hoguelette décrit les péripéties du siège de La Rochelle, la résistance des habitants qui « ont sucé dès la mamelle le lait de la rébellion » et « se jettent dans la protection des Anglais », les travaux de la digue, l'échec de la flotte anglaise, les impressions des assiégeants qui voient et apprennent chaque jour la misère croissante des assiégés et leur « extrême nécessité », la reddition de l'opiniâtre cité, de la race maudite, comme la nomme notre soldat, de la canaille, de ces *enragés* qui tiennent même lorsqu'ils n'ont plus de pain. On trouvera pareillement dans ces lettres divers détails sur le duc d'Épernon, Comminges, Jean Guiton « homme d'audace et d'industrie » (p. 141), Richelieu, Sourdis, Toiras, Balzac, Cornille même (à propos d'une représentation du *Cid*¹ que La Hoguelette donna à Blaye et dans laquelle il joua le rôle de don Diègue, p. 162).

A. C.

512. — *Les guerres sous Louis XV*, par le comte PAJOL, général de division. Tome V. Guerre de sept ans, 1759-1763, de la paix de Paris à la mort du roi, 1763-1774. Paris, Firmin-Didot, 1886. In-8, 537 p.

Ce cinquième volume des *Guerres sous Louis XV* comprend quatorze chapitres; les treize premiers traitent de la guerre de Sept ans, depuis la fin de 1759 jusqu'à la paix; le quatorzième chapitre, qui n'est pas le moins utile, est consacré aux essais de réforme militaire tentés dans les dix années qui suivirent la désastreuse paix de Paris. On remarquera particulièrement, dans ce dernier chapitre, les pages consacrées à l'armée de Frédéric II (p. 487-490) où l'on sent l'expérience d'un homme du métier. Il est inutile d'insister sur les chapitres précédents qui retracent les campagnes; c'est toujours la même abondance de détails techniques : escarmouches, petits combats, mouvements de troupes, quartiers et cantonnements; ce récit, complet et minutieux, ne peut intéresser que les hommes de guerre et laisse le grand public absolument froid; pour mon compte, je préfère le récit de Clostercamp, tel qu'il est dans Rochambeau, à la narration de M. Pajol².

C.

1. Quel enthousiasme pour le *Cid* ressent le vaillant La Hoguelette! Le *Cid* est si beau qu'il « surpasse de bien loin tout ce qui a jamais été écrit par les anciens et par les modernes en ce genre. Il faut lire la pièce tout du long afin d'en voir, outre la diction, la texture qui en est miraculeuse. Je l'ai lue trente fois et en suis encore en appétit. » (8 avril 1637).

2. Toujours aussi des fautes dans les noms propres : *Kilmansegg* pour « Kielmannsegg »; *Gottingen* pour « Göttingue »; *Fouquet* pour « Fouqué »; etc.

513. — **Trois empereurs d'Allemagne**, Guillaume I, Frédéric III, Guillaume II, par Ernest LAVISSE. Paris, Colin, 1888. In-8, 295 p. 3 fr. 50.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà le nouveau livre de M. Lavissee, ne serait-ce que pour avoir lu dans les *Débats* et la *Revue bleue* les chapitres qui le composent. Il est bien difficile de parler en historien de ses contemporains ; M. L. y réussit presque toujours, parce qu'il est à la fois pénétrant et impartial. L'étude qu'il consacre à Guillaume I^{er} est en réalité une histoire, à grands et vigoureux traits, de l'Allemagne et de la Prusse dans ce siècle. Ce morceau remarquable est suivi d'une étude sur Frédéric III ; M. L. étudie et expose très finement le caractère de ce souverain qui eut la conscience plus difficile que son père. Enfin, M. Lavissee retrace l'avènement de Guillaume II et son attitude, essaie de découvrir les intentions du nouvel empereur d'après son éducation et sa jeunesse, ses actes, ses paroles. Quelle que soit la part faite dans ces études à l'imagination, ou mieux à la conjecture, elles seront lues et consultées ; leur auteur joint à une profonde connaissance des hommes et des choses d'Allemagne un esprit perçant qui voit et prévoit ; il a non seulement utilisé les documents officiels et les monographies allemandes, cherché et trouvé des renseignements partout où il l'a pu, mais, pour lui prendre ses propres expressions, il a encadré les trois empereurs dans l'histoire ; il sait que « les princes font l'histoire, mais que l'histoire ou la puissance de l'antérieur et les circonstances environnantes font les princes » (p. 141).

C.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — A la dernière réunion annuelle des *Neuphilologen*, à Dresde (29 septembre 1 octobre) M. LOCCELLA a parlé de *Dante en Allemagne* ; M. KÖRTING, des *devoirs et buts de la philologie romane* ; M. MAHRENHOLTZ, de *Melchior Grimm* ; M. DÖRR, de *la réforme de l'enseignement des langues vivantes* ; M. STENGEL, de la *publication d'une Histoire de la grammaire française en Allemagne*.

BELGIQUE. — M. Ed. MAILLY, membre de l'Académie royale, a publié une nouvelle et intéressante étude sur le Bruxelles littéraire dans les premières années de ce siècle. Elle est intitulée : *La Société de littérature de Bruxelles, 1800-1823* (Bruxelles, Hayez, 78 p. in-8°). Elle comprend deux parties : M. Mailly fait, dans la première, l'histoire de la Société ; il examine, dans la seconde, les recueils de poésies que la Société a publiés ; il donne ensuite une table alphabétique des auteurs, indique les volumes où l'on trouve leurs écrits, consacre une très brève notice à chacun d'eux dans un *Dictionnaire biographique*, analyse les trois volumes des années 1824, 1825, 1826, qui parurent après la suppression de la Société et l'*Annuaire de la littérature et des Beaux-Arts* publié à Liège en 1830 par L. Alvin. Ce travail de bibliographie ne peut manquer d'être accueilli avec reconnaissance pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des lettres françaises en Belgique.

GRÈCE. — M. Constantin SATHAS vient de faire paraître le 8^e volume des *Docu-*

ments inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge. Ce volume continue la série des archives de Venise commencée dans le tome 7^e annoncé ici (*Documenta feudatarios graecos, Strathiotas dictos illustrantia*). Un appendice de 150 pages contient les poésies des Stratiotes, les unes devenues introuvables, les autres inédites.

RUSSIE. — M. N.-A. OSOKINE, professeur à l'Université de Kazan, vient de faire paraître à l'imprimerie de l'Université de cette ville le premier volume d'une « Histoire du Moyen-Age » (*Istoria srednikh vekov*, in-8°, de près de 800 p.). Ce volume, qui va jusqu'au XIII^e siècle, embrasse toute l'Europe, y compris les pays slaves, sauf la Russie. Il est accompagné d'un appendice d'une centaine de pages sur les sources historiques du moyen âge.

— M. N. BOUBNOV a fait paraître à Saint-Petersbourg une dissertation importante (en russe) sur les *Lettres de Gerbert* considérées comme source historique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 octobre 1888.

M. le D^r Carton adresse à l'Académie une note sur un miroir antique découvert en Tunisie, dans les ruines de Bulla Regia. Renvoi à la commission des études du Nord de l'Afrique.

L'Académie nomme trois commissions chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour le prix Bordin (études du moyen âge), MM. Hauréau, L. Delisle, Paul Meyer, Siméon Luce;

Pour le prix ordinaire et le prix Brunet (antiquité classique), MM. Jules Girard, Georges Perrot, H. Weil et Alfred Croiset;

Pour le prix Delalande-Guérineau (études orientales), MM. Renan, Derenbourg, Maspero et Sauter.

M. Charles Nisard fait une nouvelle communication sur les poésies de Fortunat. Il s'attache à laver Fortunat du reproche d'avoir eu un penchant excessif à la flatterie et de s'être laissé entraîner à louer des princes qui ne méritaient pas ses louanges, tels que le roi Chilpéric, le trop fameux mari de Frédégonde. Selon M. Nisard, ces éloges avaient été commandés à Fortunat par sainte Radegonde, qui était reconnaissante à ces princes de l'avoir aidée à fonder et à enrichir le monastère de Sainte-Croix, à Poitiers. Le poète n'est coupable que d'avoir trop bien obéi aux ordres de la princesse dont il était l'intendant et l'ami.

M. Robert de Lasteyrie communique des observations sur l'âge de deux églises de la ville de Vaison (Vaucluse).

L'église de Saint-Quinin, à Vaison, a passé autrefois pour une construction de l'empire romain. Aujourd'hui, les archéologues s'accordent généralement à y voir une œuvre soit mérovingienne, soit carolingienne. M. de Lasteyrie combat ces diverses opinions et soutient que l'église de Saint-Quinin a été bâtie à la fin du XI^e siècle ou au commencement du XII^e.

Il reconnaît, au contraire, une construction de l'époque carolingienne, défigurée seulement par des remaniements successifs, dans l'église Notre-Dame, l'ancienne cathédrale de Vaison. Il croit pouvoir affirmer que la partie la plus ancienne de cette église remonte à l'an 910.

Ouvrages présentés : — par M. Joachim Menant : SAYCE (A.-H.), *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians*, 2^e édition (*the Hibbert Lectures*, 1887); — par M. de Barthélemy : CHASSAINO (Augustin), *Cartulaire des hospitaliers (ordre de Saint-Jean de Jérusalem) du Velay et Cartulaire des Templiers du Puy-en-Velay*; — par M. Paul Meyer : LAVOCAT, *Procès des frères et de l'ordre du Temple*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45

— 5 novembre —

1888

Sommaire : 514. La caverne des trésors, p. p. BEZOLD. — 515-516. PSICHARI, La phonétique des patois; Quelques phénomènes néo-grecs. — 517. Meier et Schœmann, La procédure athénienne, p. p. LIPSIVS. — 518. GOMPERZ, Fragments des tragiques grecs. — 519. LONGO, Lucrèce. — 520. STOFFEL, Histoire de Jules César, guerre civile. — 521. PAULI, Etudes italiques, V. — 522. ARNDT, Paléographie latine, I et II. — 523. SIEBER et TEICHMANN, Lettres des Amerbach. — 524. MATTHIS, Les réformés du canton de Saarwerden. — 525. Irlé, La forteresse de Bitche. — 526. De GREYERZ, Muralt. — 527. H. HOUSSAYE, 1814. — 528. LIARD, L'enseignement supérieur en France, I. — 529. BRADLEY, Dictionnaire des miniaturistes, I et II. — 530. LANGE, Flore danoise. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

514. — **Die Schatzhöhle** nach dem syrischen Texte der Handschriften zu Berlin, London und Rom, nebst einer arabischen Version nach den Handschriften zu Rom, Paris und Oxford, herausgegeben von Carl BEZOLD. Leipzig, Hinrichs, 1888, in-8, p. xx et 273.

En 1883, M. Carl Bezold publiait une traduction allemande du livre apocryphe intitulé *la Caverne des trésors*. La seconde partie qu'il vient de faire paraître comprend l'original syriaque et la version arabe. La traduction allemande avait été faite sur les manuscrits syriaques que M. B. avait alors à sa disposition; depuis il a pu utiliser pour la constitution du texte syriaque un ms. du Vatican qu'il n'avait pas consulté pour la première partie; bien que peu importantes, les variantes de ce ms. font regretter que l'édition du texte original n'ait pas précédé la traduction. L'ouvrage doit être complété par une troisième partie qui renfermera une étude critique du livre comparé avec les autres apocryphes du même genre, notamment avec le Livre d'Adam. En effet, quoique la littérature du Livre des jubilés serve de modèle à *la Caverne des trésors*, celui-ci cependant se rapproche beaucoup plus du Livre d'Adam qui, dans ses deux dernières parties, remarque M. B., semble n'être qu'une recension de notre livre. La première partie du Livre d'Adam, au contraire, lui est étrangère; ici *la Caverne des trésors* suit l'Hexaméron du Pseudo-Epiphane. Les légendes qui composent ces livres apocryphes, proviennent généralement des mêmes sources et portent une empreinte facile à reconnaître. Ainsi le Livre de l'Abeille, composé par Salomon de Basra, a fait de larges emprunts à *la Caverne des trésors*¹. Une étude bien intéressante, mais qui demande une connaissance approfondie de la littérature juive, c'est de rechercher les lé-

1. V. *Revue critique*, 2 mai 1887, n° 93.

gendes d'origine juive qui ont passé dans les apocryphes chrétiens, soit dans leur intégrité, soit en se transformant suivant la tendance du livre. Si la dogmatique syriaque est tributaire de l'Eglise grecque, l'apocryphe chrétien découle directement de l'aggada juive.

Outres les traditions généalogiques qui forment les chaînons auxquels viennent se rattacher les légendes, l'objectif de la *Caverne des trésors* est de montrer dans Adam le prototype de Jésus. Cet apocryphe est placé sous l'autorité de saint Ephrem auquel il est attribué; M. B. en fixe la rédaction au ^{vi} siècle; l'auteur était certainement syrien et vraisemblablement nestorien ¹.

Si le fond des légendes est le même, les motifs et les noms propres varient souvent. La fille de Pharaon qui sauva Moïse des eaux, est appelée ici, 172. 7, Makri et Schippour; elle est nommée Thermoutis dans Josèphe et Re'osa ailleurs (*Opuscula Nestor*, 86. 13; BH., *Chron. syr.* 14), comp. *The Book of the Bee*, chap. 29. Les noms des père et mère de Méchisédec sont Melek et Yozedeq, 116. 5, 152. 10, mais Héraelim et Salathiel, suivant Epiphane de Chypre, v. Bar Bahloul, 261. 2. On comparera aussi les noms des rois Mages, 236. 9 avec ceux donnés par Bar Bahloul et Salomon de Basra, (*The Book of the Bee*, chap. 30).

Au point de vue de l'esthétique, on remarquera l'horreur de notre auteur pour les instruments de musique, tels que les flûtes et les cithares, p. 60 et 106. Cette horreur lui était sans doute inspirée par le souvenir des Saturnales, dans lesquels ces instruments jouaient un rôle; comp. *La Chronique de Josué le Stylite*, éd. Wright, chap. 27. Notons aussi une légende qui a encore cours aujourd'hui et d'après laquelle les *tells* de la Babylonie et de la Mésopotamie auraient été formés par les idoles païennes entraînées dans les tourbillons d'un ouragan et entassées en monticules, p. 134 et 136.

Parmi les rares mots intéressants, nous signalerons le mot *qāmouç*, 251. 2, sorte de racine comestible, dont saint Jean-Baptiste se serait nourri dans le désert, au lieu des sauterelles, *qamçê*, que porte la Pechitto, Math., 3. 4, Marc, 1. 6. Salomon de Basra (*The Book of the Bee*, 102. 5) explique ce mot comme étant une espèce de carotte. Bar Bahloul, tenant compte de cette interprétation, donne également un second sens au mot *qamçâ*, celui d'une plante qui ressemblerait à une sauterelle, v. Immanuel Löw, *Die Pflanzennamen*, p. 340, n° 289. Mais il est probable que le mot *qāmouç* et le sens de carotte sont purement imaginaires.

1. L'objection tirée de la chronologie relative aux premiers patriarches, laquelle se rapproche des Septante et s'écarte de la Pechitto (V. Nöldeke, *Litt. Centralblatt*, 1888, n° 8) ne nous paraît pas péremptoire. Les dates ne sont pas nécessairement empruntées à l'Hexaplaire dont les Nestoriens ne faisaient pas usage; elles peuvent venir d'une chronique quelconque, par exemple, des Antiquités de Josèphe que notre auteur semble connaître; la légende de Rebecca allant consulter Melchisédec. 156. 12, est tirée des Antiquités, suivant Bar Bahloul, 261. 12.

Le texte syriaque est correct et se lit facilement. Les quelques fautes d'impression qui sont demeurées, ont été relevées à la fin de la préface. Nous avons peu à ajouter aux errata : p. 6. 3 et 15, *d^hlāt^h* aurait dû être corrigé en *d^hlāt^hd*, comp. 8. 8; — p. 116. 17, lire *m^oça't^hāh*, comp. 126. 11; 146. 16; 254. 13; 255. 3; la lecture *meç'd'āh* pour *meç'dyā* proposée par M. Nöldeke (*Litt. Centralblatt*, 1888, p. 235), nous paraît inadmissible; — p. 174. 7, pourquoi M. B. a-t-il préféré la leçon *Matanél* à la leçon '*Othniél* qui est la seule vraie?

La version arabe diffère souvent du texte syriaque; elle est généralement plus courte; dans les dernières pages cependant, elle est plus étendue. Les noms propres ont subi de notables altérations, qui proviennent en grande partie de la confusion des lettres pointées. M. B. a conservé à la langue le caractère vulgaire qu'elle affecte dans cette version; il s'est borné à corriger les fautes grossières. Il se propose d'en faire une analyse au point de vue de la connaissance de l'arabe médiéval. Il devra tenir compte dans cette étude de la nationalité de l'auteur, un Syrien chrétien, dont le style et l'orthographe peuvent difficilement donner une image exacte de la langue parlée par les Arabes eux-mêmes.

Le soin consciencieux avec lequel M. Bezold a traité les deux premières parties, fait désirer vivement que la troisième ne tarde pas à paraître.

Rubens DUVAL.

515. — JEAN PSICHARI. *Quelques observations sur la Phonétique des Patois et leur influence sur les langues communes.* (Extrait de la *Revue des Patois Gallo-Romans*.) Paris, Leroux, 1888. Gr. in-8, 42 p.

516. — *Observations phonétiques sur quelques phénomènes néo-grecs*, par JEAN PSICHARI. (Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*). Paris, Imp. Nat. MDCCLXXXVIII. In-8, faux-titre, titre, dédicace et pp. 303-323.

Ces deux études sont d'un adepte très ferme et très convaincu des enseignements de la nouvelle école linguistique, et marquent un pas considérable vers la solution d'une question longtemps et vivement débattue, en substituant l'étude sincère et minutieuse des faits aux affirmations et aux négations gratuites sur lesquelles la science a trop vécu jusqu'à présent. Nulle part peut-être les mille causes qui semblent porter atteinte à la constance des lois phonétiques n'ont été plus finement analysées que dans la première de ces brochures; nulle part on n'a mieux fait voir l'extrême difficulté d'isoler une langue à l'état pur : c'est à désespérer ceux qui se proposeraient de réunir sur un patois quelconque des documents parfaitement authentiques (p. 25). Mais, mieux sont détaillés les accidents qui voilent le principe, plus le principe demeure entier, base nécessaire de toutes nos méthodes : les dérogations apparentes n'empêchent pas le postulat linguistique d'être légitime, car qui dit exception dit règle (p. 10); l'hybridation universelle ne s'op-

pose pas à la possibilité de langues pures, puisqu'au contraire elle en suppose l'existence à l'origine (p. 34).

M. Psichari va plus loin encore : puisque la contamination des dialectes les uns par les autres ne résulte que des rapports accidentels entre sujets parlants de divers lieux, elle n'est jamais nécessaire. « Ces rapports auraient pu tout aussi bien ne pas se produire : il y a même un moment où il faut bien admettre qu'ils n'existaient pas. *Ce moment doit être encore aujourd'hui celui de bien des villages dans le monde...* » Voilà ce que d'aucuns concéderont peut-être difficilement à l'auteur, sauf pour des idiomes sauvages et sans passé, dans lesquels par conséquent aucune loi phonétique n'est immédiatement vérifiable. On peut dire que, dès qu'une langue pure commence à exister, elle commence aussi à se mélanger ; car il n'y a de langue absolument pure que celle de l'individu, laquelle suppose à son tour la langue d'un autre individu au moins, et entre les deux il faudra de nécessité qu'il s'établisse une moyenne. Mais là, encore une fois, n'est pas la question : peu importe que chaque langue soit un agrégat confus d'éléments disparates, si à chacun de ces éléments pris à part et isolé par l'analyse nous voyons et comprenons qu'il faut appliquer rigoureusement le grand principe d'inertie qui domine toute la nature : « Toute cause va au bout de son action s'il n'intervient pas de cause contraire. » De là la formule de conciliation que je proposais ici même, il y a trois ans¹, et qu'après la pénétrante argumentation de M. Ps. je maintiens plus que jamais : « Au point de vue de la méthode du linguiste, traiter toujours les lois phonétiques comme si elles étaient constantes, encore bien que dans la pratique on ne puisse démontrer qu'elles le soient. »

L'auteur a d'ailleurs sur nous tous un avantage qui lui confère en ces sortes de questions une autorité exceptionnelle. Il a étudié par lui-même, ne s'en rapportant qu'à son ouïe et à des témoins qui témoignaient sans le savoir, plusieurs patois néo-grecs, de cette Grèce montagneuse et âpre, où les communications furent de tout temps, sont encore aujourd'hui particulièrement difficiles : il a donc pris sur le fait, et au prix de quelle patiente enquête² ! nombre de traits locaux qui ont toute chance de n'avoir point été adultérés. Quant à sa langue maternelle, il l'a surprise au moment où, bien vivante encore et bien populaire, fleuve où cent patois avaient versé leurs eaux, et non pas étang endigué par la tradition littéraire, elle commençait à peine à s'encombrer des mots et des formes que les néo-atticisants empruntaient à Démosthène et à Platon. Imaginez un érudit de la Renaissance étudiant le français à l'heure où ses confrères les « escoliers limosyns » y ver-

1. *Revue critique*, xxi (1886), p. 224.

2. Il est allé jusqu'à noter des variétés individuelles de prononciation dans une même unité dialectale (p. 23 i. n.). C'est l'infiniment petit de la linguistique, le grain de sable dont l'écroulement fait changer le cours de la rivière. Mais qui jamais parviendra à intégrer ces différentielles ?

saient à grands flots leur « faconde latiale ». Les deux courants, populaire et savant, ne se sont pas encore mêlés, le départ est tout fait entre les divers éléments du langage : quel document qu'une langue saisie à ce point précis de son évolution ! Aussi M. Psichari ne se trompe-t-il pas en assignant à ses vues sur les patois néo-grecs une portée plus générale : le néo-grec n'est ici qu'un miroir, où se reflètent, puissamment condensés, les phénomènes qui doivent être médités et compris de tout linguiste, sur quelque domaine que s'exerce son activité.

L'autre brochure s'inspire du même esprit, mais procède par étymologies isolées qui naturellement défient l'analyse. L'article *ἄστρος* est un chapitre bien intéressant de la vie des mots, et l'article « Pluriel de noms de ville » est un exemple curieux des difficultés et des ressources que peut rencontrer l'étymologie dans l'explication des termes géographiques ¹. Quant à la transcription phonétique du néo-grec, puisque l'auteur veut bien la soumettre à ses lecteurs, je lui soumettrai à mon tour une observation : pense-t-il que les lettres γ δ β en caractères gras se distingueront toujours assez nettement des mêmes lettres en caractères ordinaires, pour faire reconnaître à première vue les explosives et les spirantes ? Sans doute ceux qui sont habitués à prononcer le néo-grec ne s'y tromperont jamais ; mais c'est pour les profanes que sont faites les transcriptions.

V. HENRY.

517. — Meier u. Schœmann, *Der attische Process*, neu bearbeitet von J. H. Lipsius, 2 Bände, xx und 1060 S. 8°. Berlin, Calvary, 1883-1887, 20 mark.

Le livre classique de Meier et Schœmann sur la *Procédure athénienne* était devenu si rare qu'il manquait même dans nos meilleures bibliothèques, à la Sorbonne, par exemple. Une simple réédition de cet ouvrage eût été la bienvenue ; M. J.-H. Lipsius nous a donné mieux : il a voulu mettre au courant des nouvelles découvertes le mémoire couronné jadis par l'Académie de Berlin. On ne pouvait rendre un hommage plus mérité à une œuvre de premier ordre, qui a marqué, au début de ce siècle, la renaissance des études sur le droit grec.

Grâce à M. L., on continuera longtemps encore à citer Meier et Schœmann, bien qu'en réalité leur travail ait subi des remaniements considérables. M. L. s'efface devant des maîtres incontestés ; mais, comme la science a marché depuis soixante ans, il ne manque aucune occasion de corriger, de remanier, de développer l'édition primitive. Nul mieux que lui n'était préparé à cette tâche : on sait avec quel zèle et quelle compétence il a fait longtemps, dans le *Jahresbericht* de Bursian, le compte-rendu des travaux relatifs aux antiquités grecques. Il n'a donc pas eu de peine à ramasser dans des notes abondantes les titres

1. Je rappelle que j'ai proposé d'interpréter le pluriel ὀἰεῖν par « les Ateliers », cf. lat. *faber*. — *Mém. Soc. Ling.*, vi, p. 95.

de tous les ouvrages récents qui intéressent la procédure athénienne; mais, de plus, il s'est lui-même acquis, par l'étude de ces ouvrages, une opinion personnelle qui compte au nombre des plus autorisées, et il a pu sans crainte changer, partout où il l'a cru nécessaire, le texte même de Meier et Schoemann. Ces changements, d'ailleurs, sont indiqués soigneusement par des signes conventionnels, étoiles et crochets, suivant qu'il s'agit de remaniements ou d'additions. On n'oserait pas dire que cette manière de procéder ne trouble pas parfois le lecteur. Mais elle a de réels avantages : tel chapitre de la première édition, que des découvertes épigraphiques n'ont presque pas modifié, a pu être transcrit intégralement; je citerai, par exemple, le quatrième livre tout entier, sur la procédure proprement dite, où les parenthèses sont relativement fort rares. Dans d'autres cas, M. L. a pensé qu'il y avait lieu, non de corriger, mais de développer : c'est ce qu'il a fait pour le long chapitre consacré aux actions privées qui relèvent de la juridiction de l'archonte. Le second volume nous paraît en général se rapprocher, plus que le premier, du texte original; et c'est naturel : l'épigraphie (surtout avant la découverte de la loi de Gortyne) n'éclairait encore que faiblement les questions relatives aux actions privées. Au contraire, tout ce qui regarde les actions publiques touche de près à la constitution athénienne elle-même, qui a donné lieu, depuis un demi-siècle, à tant de travaux et de discussions. L'histoire des tribunaux athéniens, par exemple, esquissée par Meier et Schoemann dans leur introduction, a dû être entièrement révisée par M. L. dans une note additionnelle. La question de l'Aréopage et des Ephètes ne pouvait pas être traitée sans qu'une assez large place fût faite aux belles études de MM. Lange et Philippl. Il serait trop long de signaler ici tous les points que M. L. a particulièrement étudiés : je ne citerai que le chapitre sur la juridiction du conseil et de l'assemblée du peuple (p. 133-142), quelques pages nouvelles sur la *δοκιμασία* (p. 253-257) et sur l'*ἀντιδοσις* (p. 737-744). En outre, M. Lipsius a joint au second volume deux appendices, l'un sur la compétence et l'organisation des arbitres publics, l'autre sur la discussion de deux passages de Démosthène et d'Hypéride. Quelques pages de rectifications et d'additions précèdent l'index des textes corrigés et la table des matières, faite avec le plus grand soin.

Am. HAUVETTE.

-
518. — *Nachlese zu den Bruchstücken der griechischen Tragiker.* Kritische und exegetische Bemerkungen von Theodor GOMPERZ. Wien, F. Tempky, 1888, in-8, 52 p.

Ces pages se recommandent assez par le nom de l'auteur : tous ceux qui s'intéressent à la philologie grecque connaissent l'excellente méthode, la science et le goût que M. Gomperz porte dans la critique des textes, et ils s'empresseront de faire leur profit de ses nouvelles obser-

vations sur les fragments des tragiques grecs. Nous leur signalons particulièrement les pages 12-14, où ils trouveront, ce qu'ils n'auront pas cherché dans cette brochure, un morceau, restitué par l'auteur des *Herculanensia Volumina*, qui jette un jour nouveau sur le système allégorique d'un disciple d'Anaxagore, Métrodore de Lampsaque. A l'entendre, Hélène représente la terre, Pâris l'air, Hector la lune, Achille le soleil, Agamemnon l'éther. Jusqu'ici, on n'avait connu que cette dernière assimilation; on voit aujourd'hui jusqu'où pouvaient s'égarer, dès les premiers essais, les adeptes de la science mythologique. La guerre de Troie devient l'image de la lutte du jour contre la nuit. Voilà un amusant exemple des interprétations dont Platon se moque si agréablement dans le *Phèdre*.

Soumettons maintenant à M. G. quelques conjectures que ses remarques nous ont suggérées : ce sera une manière de le remercier de son envoi. Euripide, frg. 221 :

Πολλοὶ δὲ θνητῶν τοῦτο πάσχουσιν κακόν·
γνώμη φρονοῦντες οὐ θέλουσ' ὑπηρετεῖν
ψυχῇ, τὰ πολλὰ πρὸς φίλων νικώμενοι.

Le sens général de ces vers doit être : « Video meliora proboque, deteriora sequor ». C'est là, M. G. le fait observer avec raison, une des thèses favorites d'Euripide. Mais est-il possible de prendre φίλων pour un neutre, et d'interpréter πρὸς φίλων νικώμενοι par πρὸς ἡδονῶν ἡττώμενοι ? Nous en doutons fort. Ecrivons plutôt προσφίλων, et construisons avec cet adjectif le datif ψυχῇ, au lieu de le faire entrer dans le membre de phrase précédent, où il ferait double emploi avec γνώμη. Voici ce que dit le poète « Tout en comprenant, les hommes ne veulent pas obéir à la raison, entraînés qu'ils sont d'ordinaire par ce qui flatte leur désir ». Cf. *Rhésus*, 345 : Ψυχῇ προσφιλὲς ἔστιν εἰπεῖν. Ici le penchant naturel, ψυχῇ, est opposé à la raison, γνώμη.

Euripide, fr. 362 :

Τὰς χάριτας ὅστις εὐγενῶς χαρίζεται,
ἥδιον ἐν βροτοῖσιν, οἳ δὲ δρῶσι μὲν,
χρόνῳ δὲ δρῶσι, δυσγενέστερον <κλύει>.

Ce supplément a l'avantage de convenir également aux deux membres de phrase : ἥδιον κλύει et δυσγενέστερον κλύει. Cependant le passage du pluriel au singulier ne laisse pas d'être choquant. J'aimerais mieux δυσγενέστερον κλέος (sous-ent. τούτων).

Euripide, fr. 620 :

Οὐκ ἔστιν ἀνθρώποισι τοιοῦτος σκότος,
οὐ χῶμα γαίης κληστὸν, ἐνθα τὴν φύσιν
ὁ δυσγενὴς κρύψας ἂν εἴη σοφός.

Le sens que M. G. réclame avec raison y sera si nous écrivons ἂν οὐκ εἴη σαφής.

Euripide, fr. 287, v. 11-14 :

*Οστις δὲ γαῦρον σπέρμα γενναῖόν τ' ἔχων

Βίου σπανίζει, τῷ γένει μὲν εὐτυχεῖ,

13. πενίᾳ δ' ἐλάσσων ἐστίν, ἐν δ' ἀλγύνεται

14. φρονῶν δ' ὑπ' αἰδοῦς ἔργ' ἀπωθεῖται χερῶν.

Le dernier vers figure une seconde fois dans Stobée avec la variante φρενῶν ὑπ' αἰδοῦς δ'. On voit qu'il s'agit de la misère de l'homme bien né, mais pauvre, qui croirait déroger en faisant œuvre de ses dix doigts; mais les vers 13 et 14 ne marchent pas. Faut-il écrire καὶ βαρύνεται pour ἐν δ' ἀλγύνεται? Nous pensons qu'il suffit d'une correction plus facile; pour le reste, nous adoptons la rédaction de M. Gomperz, et nous lisons :

Πενίας δ' ἐλάσσων ἐστίν, ἔνθ' ἀλγύνεται,

φρενῶν δ' ὑπ' αἰδοῦς ἔργ' ἀπωθεῖται χερῶν.

*Ενθα veut dire ici « par cet endroit, de ce côté. »

Henri WEIL.

519. — Avv. Michele LONGO. *Lucrezio*, Saggio critico filosofico-letterario. Sansevero, 1887, in-8, 154 pages. Prix : 2 fr.

Lucrèce a été, et avec raison, remis en honneur depuis un demi-siècle; ses descriptions, pleines de vie et du sentiment le plus profond, cette sympathie ardente qu'il porte à la nature entière, tout, jusqu'à la tristesse répandue sur tant de pages de son poème, en font déjà, malgré l'aridité du sujet, une lecture attachante; les ressemblances que les théories du poète latin offrent avec celles de plus d'un philosophe contemporain donnent encore à son œuvre un intérêt d'actualité tout nouveau. M. M. Longo a donc eu une heureuse idée de prendre le *De natura rerum* pour objet de ses études; il l'a fait avec une grande compétence et avec l'ardeur de conviction d'un admirateur passionné.

Je n'examinerai pas dans le détail les neuf chapitres — dix en comptant la conclusion — qu'il a consacrés à son auteur favori : le scepticisme de Lucrèce et le but qu'il s'est proposé, son système philosophique, en particulier sa théorie des atomes et de la double âme de l'homme, l'explication de nos perceptions sensibles et de nos idées, enfin cette histoire ingénieuse des commencements et des progrès de la civilisation, tout cela est l'objet d'un examen attentif et approfondi. Mais ce qui augmente l'intérêt de l'étude de M. M. L., ce sont les rapprochements incessants qu'il établit entre Lucrèce et les plus grands poètes ou penseurs de l'antiquité et des temps modernes; on comprend que Vico et Leopardi y figurent au premier rang; mais que d'autres noms on rencontre dans cet essai ! Ils témoignent hautement de l'étendue des connaissances littéraires de M. M. L.; je ne lui reprocherai qu'une chose, c'est

d'avoir parfois abusé des citations. Mais quand il s'agit de Catulle, d'Horace, de Platon, etc., ne faut-il pas être indulgent ?

« L'âme de Lucrèce, lit-on, p. 153, a peine à se soumettre à l'analyse patiente du philosophe; elle nous échappe parce qu'elle est moins épique que lyrique; elle veut être admirée dans son ensemble, comprise par le sentiment, et non par la raison; » on ne pouvait mieux s'exprimer, et c'est parce qu'elle a été faite d'après cette méthode que l'étude de M. M. Longo offre tant d'attrait et nous rend si bien quelques-uns des aspects du grand poète de Rome.

Ch. J.

520. — Le colonel STOFFEL. *Histoire de Jules César, Guerre civile.* Deux volumes in-4, viii-387 pp., 460 pp., avec un volume de 24 planches in-folio. Paris (Imprimerie Nationale), 1887. 100 fr. (en vente chez Plon).

M. le colonel Stoffel expose dans une courte préface comment il a été amené à écrire l'histoire de la guerre civile entre César et Pompée. Chargé par Napoléon III, de 1862 à 1866, de diverses missions topographiques sur la guerre des Gaules et la guerre civile, il avait eu l'occasion de réunir un grand nombre de notes et d'études; toutes n'avaient pu être utilisées par l'empereur, qui n'avait pas poussé l'*Histoire de Jules César* au-delà de la rupture entre le conquérant des Gaules et le sénat. Dans ces conditions, M. St. a songé à utiliser des recherches déjà anciennes, à les compléter par de nouveaux voyages, pour écrire une histoire des guerres civiles et de César jusqu'à la fatale journée des ides de mars.

Le récit est avant tout un récit militaire. La préoccupation constante de l'auteur a été de reconstituer presque jour par jour et même heure par heure les diverses campagnes de Jules César, en éclairant le texte des *Commentaires*, souvent plein d'obscurités, par une étude minutieuse des pays et des champs de bataille. Il prend son récit au passage même du Rubicon. La conquête de l'Italie et de l'Espagne, le siège de Marseille, la conquête de la Sardaigne et de la Sicile, la guerre d'Afrique, les opérations autour de Dyrrachium remplissent les cinq premiers livres (I, 1-192); les cinq derniers (II, 1-232) racontent la campagne de Pharsale, les guerres d'Égypte, du Pont, d'Afrique, d'Espagne. Mais à côté de l'histoire militaire des cinq dernières années de César, M. St. a placé le tableau des événements de son histoire politique, réorganisation du gouvernement à Rome, réformes de tout genre. Aussi son livre est une histoire complète de César de 705 à 710, qui termine l'*Histoire de Jules César* sur le vaste plan que Napoléon III avait tracé.

Deux volumes de ce genre, environ huit cent cinquante pages in-quarto, ne sont pas destinés à trouver beaucoup de lecteurs dans ce qu'on appelle le grand public; évidemment, ces laborieuses études ont

été composées en vue des érudits, écrivains militaires ou professeurs d'histoire. Puisqu'il en est ainsi, puisque ce livre d'érudition s'adresse aux érudits, pourquoi ne pas lui avoir donné tous les caractères de l'érudition ? On sera sans doute étonné d'apprendre que le récit de M. St. est à peu près vierge de notes : jamais une référence, un texte, une justification ; il ne faut pas songer à contrôler, il faut tout admettre de confiance. L'auteur expliquera peut-être le manque de tout appareil scientifique, en disant qu'il a suivi presque partout dans son récit le texte du *De bello civili* et qu'il a rejeté à la fin de chaque volume, dans les « Explications et remarques, » la discussion ou l'éclaircissement des principaux points de controverse. Je répondrai d'abord qu'il arrive souvent à M. St. de coudre ensemble des passages de plusieurs auteurs, sans nous en avertir jamais. On suit le récit, les *Commentaires* sous les yeux, et l'on relève tout à coup un détail qui n'est plus dans César ; il faut en chercher l'origine dans Appien, dans Plutarque ou autre part. Ainsi, M. St. raconte la prise et le sac de Gomphi en Thessalie par les troupes de César (t. II, p. 13). Le lecteur qui aime à se rendre compte voit que le récit est conforme à la *Guerre civile*, livre III, § 80 ; mais il chercherait en vain dans César la mention du suicide de vingt habitants de la ville : elle est, en effet, dans Appien, *Guerres civiles*, II, 64. Il eût été si simple de citer les sources, de « rendre à César ce qui est à César, » à Appien, Plutarque ou autres ce qui leur appartient. — J'ajouterai que la méthode suivie par l'auteur dans la composition de son livre paraît offrir plus d'inconvénients que d'avantages. Chaque volume se divise en deux parties, de proportions à peu près égales : d'abord, l'histoire même de Jules César, exposée, comme on l'a dit, sans une seule justification ; ensuite, sous le titre d'« Explications et remarques », un grand nombre de notes. Parmi ces notes, les unes sont de véritables dissertations que l'auteur a bien fait de rejeter à la fin ; mais beaucoup d'autres auraient pu être abrégées et mises au bas des pages dans le corps même du récit. Les lecteurs de M. St. lui auraient su gré de ne pas les avoir contraints, pour pouvoir le suivre, à compulser les textes classiques et à tourner les pages de son propre livre.

On pourra reprocher encore à M. le colonel St. d'avoir laissé percer dans son livre trop de préoccupations modernes, soit en voulant assimiler les opérations de César à des opérations de nos jours, soit en exprimant sur tel ou tel des sentiments personnels qu'il importe peu de connaître pour l'histoire de Jules César. Il n'y a pas beaucoup d'historiens qui auraient songé à rapprocher la capitulation de Corfinium et la capitulation de Metz (I, p. 225), la conduite de Pompée, quand César envahit l'Italie, et la conduite du maréchal de Mac Mahon, quand l'invasion prussienne écrase ses troupes à Wörth ou à Sedan (I, p. 237)¹. Je ne suis pas frappé davantage des analogies entre

¹. Ce rapprochement si peu attendu ne semble avoir eu d'autre but que de permettre à M. le colonel Stoffel de décharger sa mauvaise humeur contre le maréchal

la tentative de révolte de Cælius contre César et la conspiration de Malet en 1812 (II, p. 89), entre l'œuvre intérieure de César et la réorganisation de la France par le Premier Consul (II, p. 161), etc. La manie des parallèles historiques, la préoccupation de retrouver les faits présents dans les faits passés, n'ont d'autre résultat, croyons-nous, que d'altérer les événements, soit antiques, soit modernes, et de fausser les idées.

Nous parlions des sentiments personnels de M. St. sur tel de ses contemporains ; il les exprime parfois un peu longuement. Une grande note de plus de trois pages (I, pp. 198-202) est consacrée à établir contre M. de Göler fils « l'honnêteté scientifique » de Napoléon III ; c'est une question de fait facile à vider, sans qu'il y ait à louer dans un livre de ce genre « les sentiments élevés » de l'empereur, « la douceur infinie de Sa Majesté qui, assaisonnée d'un grain de malice toujours bienveillante, formait le fond de son caractère, » « sa bienveillance sans bornes jointe aux plus nobles sentiments d'équité. » De même, à quoi bon faire deux notes spéciales sur M. Mommsen : l'une (I, p. 211), pour déclarer « qu'on reconnaît trop facilement chez lui le professeur de gymnase ou d'université, ignorant du jeu des passions humaines » ; ... qu'il n'a pas été en situation d'observer les hommes et les événements ; ... qu'il cède à la fantaisie ; » l'autre (II, p. 252), pour relever une douzaine de faits inexacts et de jugements erronés dans son récit de la campagne de Grèce ? Je doute que ces remarques diminuent beaucoup la valeur de l'œuvre historique de M. Mommsen, et je ne crois pas que M. Mommsen ou d'autres feraient à leur tour une critique décisive du livre de M. St., s'ils reprochaient à l'auteur le ton d'assurance et de dédaigneux mépris qu'il lui arrive de prendre à l'égard de ceux dont il combat les opinions, ou encore s'ils lui faisaient remarquer qu'on dit *le* Norique (I, p. 20), la *Galice* (I, p. 46), que César ne s'est jamais opposé, en 59, à la loi de Clodius sur le rétablissement des collèges (II, p. 162), etc.

Fidèle à la pensée de l'empereur dont il a continué l'œuvre, M. St. fait un éloge à peu près sans réserves de Jules César comme général et comme homme d'État. Il lui reproche, au point de vue militaire, de s'être laissé entraîner à la guerre d'Égypte sans motif valable (II, p. 67) ; au point de vue moral, d'avoir affiché à Rome sa liaison avec

de Mac Mahon, seul responsable à ses yeux du désastre de Sedan. On n'a pas à instruire ici le procès de Sedan ; mais on ne peut s'empêcher de trouver hors de propos et singulièrement passionnées, des paroles comme celles-ci : « Elle [la conduite du maréchal de Mac Mahon] ne peut s'expliquer que par la plus entière incapacité jointe au manque absolu de caractère ; » « cas sans précédent, ... étant du ressort de la pathologie mentale... » « Il [le maréchal] restera responsable des désastres de Wœrth et de Sedan envers la France et à (sic) la postérité. » (I, p. 239-240). N'y a-t-il pas dans ces jugements un peu de ce « venin des personnalités blessantes » dont l'auteur a parlé quelque part (I, p. 202) ?

1. On peut encore déduire d'une autre phrase (II, p. 224) que « la connaissance du jeu des passions humaines » manque « aux professeurs d'histoire. »

Cléopâtre (II, p. 167) ; au point de vue politique, de n'avoir pas su inspirer la crainte (II, p. 232 et la curieuse note de la page 320 : conversation de Napoléon I^{er} et de la reine Hortense) : c'est tout, croyons-nous. Du moment que la république devait périr ou, si l'on aime mieux, se transformer, le mieux était qu'elle tombât aux mains de César ; il serait difficile de soutenir sérieusement le contraire. Mais s'ensuit-il que César ait été un héros désintéressé, une sorte de Washington, exempt de toute ambition personnelle, qui a négligé de faire ses affaires personnelles, en faisant celles de sa patrie ? M. St. disserte longuement (II, p. 223 et suiv.), en s'appuyant sur l'opinion de Napoléon I^{er}, pour établir que César n'a jamais eu l'intention de se faire roi. N'est-ce pas là une simple discussion de mots ? Quelque titre que César portât ou voulût porter, il est bien certain qu'il exerçait à lui seul la toute-puissance que la constitution avait répartie entre le sénat et les magistrats. M. St., si sévère « pour ces ambitieux qui... changent d'opinion selon leur intérêt, ne croient ni à la justice ni à la morale » (II, p. 91), aurait pu atténuer par quelques réserves les grands éloges qu'il donne à son héros. D'autre part, il aurait pu être moins dur pour les vaincus : Cicéron était « égoïste, pusillanime, sans convictions arrêtées ; ... son unique crainte était de ne jamais se compromettre » (II, p. 97). Cicéron n'a donc pas triomphé de la conjuration de Catilina par un acte qui lui a coûté cher ? Il n'a pas écrit les *Philippiques* ? Il n'a pas su mourir ? Pour Caton, ses qualités étaient gâtées par « une déplorable médiocrité d'esprit ; » M. St. lui fait assez durement la leçon pour n'avoir pas compris que « si un pareil rigorisme est possible et méritoire dans la vie privée, il ne saurait en être de même dans la vie publique, où celui qui prétend à la conduite des hommes ne peut pratiquer ces vertus d'une façon salutaire qu'à la condition de laisser au cadre qui les contient une flexibilité indispensable. Qui n'accepte point cette vérité n'est pas fait pour jouer un rôle actif et utile dans les grandes affaires de l'État » (II, p. 152). Avis aux hommes politiques qui voudraient imiter Caton.

On a pu voir à ce qui précède l'esprit général du livre de M. St. et les critiques auxquelles sa méthode peut donner lieu. Il reste à louer la somme énorme de travail que présentent ces deux gros volumes, la nouveauté d'une foule de détails topographiques, la précision de ces études de stratégie faites d'après les textes et d'après le terrain, l'allure entraînante et la clarté du style. L'histoire de la guerre civile entre César et Pompée est fixée d'une manière qui paraît définitive ; ce livre restera comme l'un des meilleurs et des plus complets qui aient été consacrés à l'art de la guerre dans l'antiquité. Les parties les plus remarquables et les plus neuves sont le livre II : opérations de César dans la vallée du Sègre ; le livre III : siège de Marseille ; le livre VII : guerre d'Égypte, avec une description topographique de l'antique Alexandrie ; le livre VIII : opérations en Afrique, à Ruspina et à Thapsus ; le li-

vre IX : opérations dans l'Espagne méridionale, en particulier à Munda, dont l'auteur identifie l'emplacement avec la plaine de Vanda (vallée du Guadajoz, au sud de Cordoue). Dans les « Explications et remarques, » on relèvera plusieurs notes intéressantes, ainsi sur les dates des opérations militaires, le sens de certaines expressions des *Commentaires*, la composition de l'armée de César à tel moment, les travaux techniques du siège de Marseille, la réforme du calendrier, etc. A la fin du second volume, M. St. a placé des « Remarques générales, » accompagnées de figures : de la légion, de la cohorte, de leur ordre de combat; des *antesignani*; de la tactique romaine; exposé sommaire de l'art des sièges chez les Romains. Viennent encore trois « Appendices; » le dernier est une chronologie très détaillée de la guerre civile. Un « Supplément » se rapporte à la découverte du champ de bataille de Montmort (département de Saône-et-Loire), où César remporta sa première victoire sur les Helvètes. Enfin ces deux volumes se complètent par un atlas de vingt-quatre planches en couleur, admirablement gravées, cartes de pays, plans de villes, vues panoramiques, plans théoriques de batailles, reproductions de machines. *L'Histoire de Jules César* de M. St. sort, comme les deux volumes de Napoléon III, des presses de l'Imprimerie nationale : c'est dire qu'elle est typographiquement irréprochable¹.

Quelques mots, pour finir, sur les livres V et VI relatifs aux opérations autour de Dyrrachium et à la bataille de Pharsale. Nous étions curieux de connaître comment M. St. les avait exposées, après les excellents travaux que M. Heuzey venait de publier sur ce sujet². Nous nous sommes bientôt convaincu que M. St. avait eu constamment sous les yeux les chapitres de M. Heuzey et que, désespérant sans doute de faire mieux, il y avait largement puisé. Pour faire passer notre conviction dans l'esprit des lecteurs de la *Revue critique*, on nous permettra d'indiquer quelques rapprochements assez probants.

L. HEUZEY, *Les opérations militaires de Jules César* (1886) :

P. 11-12. Au nord s'avance un haut promontoire, dont les versants inhabités et presque inaccessibles séparent, comme un épais mur de pierre, les eaux de la baie d'Avlona et celle du large. C'est une succession de pentes raides, uniformes, bordées partout d'une longue ligne de falaises rougeâtres, véritables précipices au bord de la mer, qui plongent à

Colonel STOFFEL, *Histoire de Jules César* (1887) :

I, p. 137-138. Dans la partie septentrionale de la chaîne, ils présentent d'abord... un haut promontoire à versants infranchissables, qui limite à l'ouest la baie d'Avlona comme ferait une immense muraille; puis ils se continuent par une ligne de falaises nues et rougeâtres qui plongent verticalement dans les eaux de la mer. Cette région des monts de Chi-

1. Ajouter aux « Rectifications » : *tyranie*, II, p. 224, dernière ligne.

2. Léon Heuzey, membre de l'Institut. *Les opérations militaires de Jules César étudiées sur le terrain par la mission de Macédoine*, Paris, 1886. Voyez notre compte-rendu dans la *Revue critique*, n° du 14 mars 1887. On sait que les mémoires de M. Heuzey remontent en réalité à 1861 et qu'ils devaient servir de documents à l'*Histoire de Jules César* que préparait alors Napoléon III.

pic jusque dans ses profondeurs. Toute cette côte, qui offre l'aspect d'une nudité imposante, s'appelle aujourd'hui le *Désert (Érimo)*. Ce sont les fameuses roches Acrocérauniennes de l'antiquité...

P. 12. Des plantations d'oliviers, de cyprès, d'orangers, qui montrent combien toute cette côte est abritée contre les vents du nord, marquent quelques taches de verdure sur l'immense surface des rochers.

P. 39... la configuration de cette anse, ouverte au sud, fermée à l'ouest par une pointe légèrement recourbée...

P. 39. La flotte de Brindes, poussée par le vent du sud..., [avait] été aperçue... de l'acropole d'Apollonie par les guetteurs de César, et, par ceux de Pompée, des hautes collines d'Ardenitza.

P. 51. C'est comme la façade de tout un canton montueux, véritable entassement de cimes pointues... Ces hauteurs sont formées, comme toute la contrée, d'épaisses couches de terre glaise... Les eaux... y ont creusé un véritable labyrinthe de gorges tortueuses, ouvertes comme des ruelles entre des précipices de terre glissante.

P. 75... les chevaux n'étaient plus nourris qu'avec des feuilles d'arbres et avec les filaments herbacés des roseaux...

P. 102... le pillage [était] accordé aux soldats, autant pour faire un exemple, que pour dédommager l'armée... des privations qu'elle venait d'endurer en Épire.

On pourrait allonger la liste de ces ressemblances, on pourrait remarquer encore l'identité de plusieurs cartes et plans ¹; mais il y a plus que des ressemblances matérielles entre les deux ouvrages. Qui a lu les résultats de l'exploration archéologique de M. Heuzey en Épire et en Thessalie, et qui lit ensuite les livres V et VI de l'ouvrage de M. le colonel Stoffel, reconnaîtra sans hésiter que les rapports de M. Heuzey sont passés presque en entier dans les chapitres de M. Stoffel : les relevés topographiques de M. Heuzey, les itinéraires qu'il a tracés, ses nombreuses découvertes, ses identifications entre les noms géographiques de l'antiquité et les lieux modernes, M. Stoffel les accepte et les reproduit sans les modifier en rien ; il ne s'en écarte d'une manière

mara correspond aux roches Acrocérauniennes des anciens ; elle est inhabitée et se nomme aujourd'hui le Désert (*Erimo*).

P. 138. La côte... est... à l'abri des vents du nord, comme en témoignent les villages suspendus aux flancs des montagnes et les plantations d'orangers et d'oliviers qui tapissent çà et là d'un peu de verdure les rochers nus.

P. 153. Ouverte au midi, et fermée au couchant par une pointe légèrement recourbée, cette anse est exposée...

P. 155... [La flotte de Marc Antoine] avait été signalée en même temps par les guetteurs de Pompée du sommet des collines d'Ardenitza, et par ceux de César, placés en vigie dans la citadelle d'Apollonia. On l'avait aperçue... poussée par un fort vent du sud...

P. 163. C'est un chaos de cimes pointues, de collines aux formes irrégulières... Le terrain est formé d'épaisses couches de glaise : aussi les eaux y ont-elles creusé partout des gorges étroites et tortueuses, des déchirures, des ravins profonds, qui sont pour la plupart de véritables précipices.

P. 179... il fallut nourrir les chevaux de feuilles d'arbres et de filaments herbacés des roseaux.

II, p. 13. César accorda le pillage, tant pour donner un exemple sévère que pour dédommager ses soldats des privations dont ils avaient souffert à Dyrrhachium.

1. M. Stoffel dit simplement de ces cartes « qu'elles lui furent remises par Sa Majesté, » et qu'il les a « complétées et corrigées sur plusieurs points » lors d'un voyage récent en Albanie (I, p. 357).

sérieuse qu'une fois, pour placer le champ de bataille de Pharsale, sur la rive gauche de l'Énipée, à cinq kilomètres plus à l'est environ que l'un des champs de bataille proposés par M. Heuzey ¹. On pouvait donc croire que M. St. rendrait hommage aux travaux de son prédécesseur, comme il a cité les mémoires rédigés pour Napoléon III par MM. Locquessye, Rouby, Daux, Mahmoud Bey, dans ses notes sur Brindisi, Marseille, la Tunisie, Alexandrie. Il n'en a rien fait; bien que deux chapitres entiers de son livre aient pour source les rapports de M. Heuzey, il n'a cité le nom de ce savant éminent qu'une seule fois, comme par hasard, à propos de la bataille de Pharsale (II, p. 240), en le faisant suivre dans le texte et dans une longue note d'expressions qu'il ne nous convient pas de qualifier. Les expressions de M. Stoffel ne sont pas ce qui nous touche, pourrions-nous dire en nous servant d'une phrase de cette note; la chose vraiment choquante, c'est son sans-gêne : il n'eût été que loyal en reconnaissant les emprunts qu'il n'a cessé de faire pendant quatre-vingts pages aux beaux mémoires de M. Heuzey.

G. LACOUR-GAYET.

521. — *Altitalische Studien* herausgegeben von Dr. Carl PAULI, V. Heft; 161 p. in-8 et 2 pl.; Hannover, Hahn, 1887 : 8 mark.

Le cinquième fascicule de cette excellente publication, à la différence des quatre premiers, est rempli tout entier par un seul travail de M. Pauli, intitulé : *Das sogenannte Weihgedicht von Corfinium und die Sprache der Päligner*. Cette « soi-disant inscription votive en vers » trouvée en 1877 près de Pentima (l'antique Corfinium) a déjà été éditée plusieurs fois. Elle se trouve entre autres dans les deux recueils de M. Zvetiaeff, *Inscriptiones Italiae mediae dialecticae* (n° 11) et *Inscr. It. inferioris dial.* (n° 13); mais M. P. en établit le texte d'une façon définitive d'après deux estampages et un moulage. Une circonstance importante, soupçonnée dès le premier jour par M. Bréal ², se trouve confirmée par les recherches de M. P. : l'inscription de Pentima est beaucoup plus mutilée que ne l'avaient supposé les premiers éditeurs; il manque au commencement de chacune des six lignes conservées, non pas une ou deux lettres, mais deux ou trois mots. Cette simple constatation suffit à ruiner le système de ceux qui, comme MM. Bücheler, Bugge et Deecke, ont scandé ces lignes en vers saturniens comme s'il n'y eût rien manqué, et il faut renoncer à voir dans cette inscription une confirmation du passage souvent cité de Cae-

1. Stoffel, II, p. 17, 240-245. Notons encore que M. St. place Asparagium non sur la rive droite du Shkoummi (« cette identification n'a pu être faite que par des ignorants »), mais sur la rive gauche (I, p. 348).

2. *Revue archéologique*, t. XXXIV (1877), p. 413 ss.

sus Bassus ¹ sur le vers saturnien « *quem nostri existimauerunt proprium esse Italiae regionis.* »

Une étude détaillée de la langue des inscriptions péligniennes qui nous ont été conservées (Zvet., *Inscr. It. inf.*, nos 12-38) amène M. P. à cette conclusion, qu'il nous semble avoir démontrée d'une façon évidente, et où il se rencontre encore une fois avec M. Bréal : le pélignien n'est nullement un dialecte intermédiaire entre l'osque et l'ombrien ; il possède tous les caractères propres à l'osque, et aucun de ceux qui caractérisent l'ombrien ; quelques légères différences le séparent à peine de l'osque tel que nous le connaissons par les inscriptions de la Campanie. Quant à l'inscription de Pentima, ce n'est ni une inscription votive, ni un texte versifié : c'est un fragment de rituel tout à fait comparable pour le style et les allitérations aux rituels ombriens des Tables Eugubines. Sans doute quelques-unes des étymologies et surtout des restitutions proposées par M. P. peuvent sembler hasardées : mais le sens général au moins est assuré, et c'est là un résultat important pour l'étude des rituels italiques.

Une partie également fort intéressante du travail de M. P. est l'étude qu'il a faite de deux autres inscriptions péligniennes, dont la première (Zvet., *Inscr. It. inf.*, n° 14 : *pes. pros. ecuf. incubat || casnar. oisa. aetate. || c. anaes. solois. des. forte || faber*) a été également trouvée sur le territoire de Pentima, et qu'il traduit ainsi : *qui adstas, hic cubat senex — uota agitate — C. Annaeus, omnibus (rebus) diues, fortis, solers.* M. Bücheler, qui traduisait les premiers mots de ce texte par *pedes paucos hos* avait le tort de ne tenir compte ni de la phonétique (*ecuf* ne pourrait être un acc. plur. qu'en ombrien, et *pes* = lat. *pedes* serait inouï dans tout le domaine italique), ni de l'analogie des autres inscriptions funéraires connues : au contraire, rien n'est plus commun dans l'épigraphie latine que cette invocation au passant, et, au point de vue grammatical, l'explication ne soulève pas la moindre difficulté. — Contre l'interprétation traditionnelle de *oisa aetate* par *usa aetate*, M. P. objecte que l'on attendrait *oitta(d) aetati(d)* ; mais je ne sais si le substantif osque *úittiuf* connu par ailleurs nous autorise à admettre la conservation du groupe *tt* indo-européen sous sa forme primitive : *úittiuf* est peut-être pour **úiti-tiuf* ², tandis que *oisa* serait le représentant de **oit-ta* sans voyelle thématique. L'argument tiré de l'*ae* (non *ai*) de *aetate* et le rapprochement de la forme *aetatu* de la grande inscription a infiniment plus de valeur et nous porterait à voir par suite dans *oisa*, malgré la possibilité du contraire, non plus l'ablatif féminin d'un participe, mais, avec M. P., un acc. plur. neutre ayant le sens de « vœux » (thème italique *oiso* = th. indien *esha-* dans *esha-s* « vœu ».)

L'autre inscription (Zvet., n° 35) trouvée autrefois à Solmona (l'antique

1. T. VI, p. 265 Keil.

2. Ou même pour **uit-iuf* avec doublement du *t* : c'est ce qu'a soutenu, non sans vraisemblance, M. Danielsson dans un des précédents fascicules des *Alt. Studien*.

Sulmo) ne nous a été conservée que par deux copies qui se trouvent aujourd'hui l'une à Wolfenbüttel, l'autre à Bologne : cette dernière n'a aucune valeur critique, étant elle-même, comme le montre M. P., une copie de celle de Wolfenbüttel. Un mot intéressant de cette inscription est *bratom* qui se trouve avec le sens de « imperium, iussum » à la fois dans les langues celtiques et dans les langues italiques (osque *brateis* et *βρατωμ*, gaulois *βρατουδε*, v. irlandais *bráth*) : on y voit ordinairement un dérivé de la racine *bher* « porter » sous sa forme faible. Mais M. P. fait remarquer fort justement que l'on attend comme forme faible de *bher* en celtique *bri-* ou *bre-*, en italique *for-*, et non *brá-* ; et on a, en effet, la forme régulière dans le nom de magistrat gaulois *uergo-bretus*, dans le vieil irlandais *breth* « jugement », et en latin dans *fors* (pour **fortis*). La syllabe *rá* doit s'expliquer comme celle de *stratus* opposé à *sterno* ; et un *b* commun aux langues italiques et aux langues celtiques ne peut venir que d'un *b* indo-européen, ou d'un *m* devant *r*. Bien qu'elle laisse encore subsister quelques difficultés phonétiques ¹, c'est à cette dernière hypothèse que s'arrête M. P., en rapprochant la racine italo-celtique *mer*, *mrā* ainsi obtenue de celle qui, en zend, a la forme *mrū*, en sanscrit *brū* avec le même changement de *m* en *b* devant *r* (*brāvīti* « il dit ») ; pour le sens, cf. en latin l'emploi de *dictum* pour « ordre ».

En résumé, dans ce travail, M. Pauli donne généralement l'exemple de la méthode la plus sévère, qui n'exclut pas quelques heureuses hardiesses : et sur beaucoup de points importants, il fait faire de sérieux progrès aux études italiques.

Louis DUVAU.

522. — *Schrifttafeln zur Erlernung der lateinischen Palaeographie.*
1^{re} Auflage. Erstes Heft. von Wilhelm ARNDT. Berlin, Grote.

Voici la deuxième édition d'un excellent répertoire des différentes écritures employées pour la transcription des manuscrits depuis l'empire romain jusqu'au XIII^e siècle. Un second fascicule, consacré aux XIV^e et XV^e siècles, paraîtra prochainement. M. Arndt a voulu mettre sous les yeux des étudiants non pas « l'innombrable variété des écritures du moyen âge », mais seulement un spécimen des divers genres, et à chacun d'eux il a mesuré la place, suivant l'importance qu'il avait eue sur

1. Outre la question du vocalisme de la racine que le rapprochement des formes germaniques analogues ne suffit pas à élucider complètement, il reste une grave difficulté : c'est que jamais en irlandais on ne trouve pour *brath* « jugement » la variante *mrath*, tandis qu'on voit généralement *m* et *b* alterner devant *r* quand la forme par *m* est la plus ancienne ; cf. *mrath* et *brath* dans le sens de « trahison », et, devant *l*, *mligim* et *bligim* qui ont la même racine que *ἀμύλω*. — Il est possible que le mot italique soit emprunté au celtique : la possibilité d'une racine *bher* par *b* aspiré cesse alors d'être exclue ; mais, en tout cas, il faudra continuer à distinguer cette racine disyllabique de la racine monosyllabique qui se trouve dans *fero*, *fors* et *breth*.

le développement général de l'art d'écrire. Ce n'est pas un traité de paléographie (et l'auteur a raison de nous renvoyer aux ouvrages de Zangemeister et Wattenbach), mais c'est le commentaire indispensable de tout traité; ce sont des exemples auxquels l'élève devra se reporter sans cesse. Quelques lignes à peine sont consacrées à l'ancienne écriture cursive, et une page et demie à la nouvelle; puis, de la demi-onciale, on passe aux écritures nationales et enfin aux divers genres usités du VIII^e au XIII^e siècle. On saura gré à M. A. de s'être attaché aux manuscrits datés pour une époque où il est si difficile de déterminer l'âge d'un ms. par la seule forme des lettres.

Trop préoccupé de son but exclusivement pratique, l'auteur n'a reproduit aucun modèle de la cursive impériale ou moyenne cursive, par le motif qu'elle avait été sans influence sur le développement de l'écriture. Il eût été bon, cependant, d'en donner au moins quelques lignes. Le mérite d'un ouvrage semblable est d'offrir un type caractéristique pour chacun des genres, et l'auteur a eu la main généralement heureuse dans ses choix. Sous ce rapport, la deuxième édition présente une notable amélioration. Cependant, pour l'écriture onciale, il y avait mieux que le Parisinus de Tite-Live, ne serait-ce que le beau palimpseste de Vérone du même auteur ou l'Évangélaire d'Aquilée. L'auteur qui reproduit des fac-similés déjà publiés dans d'autres ouvrages, aurait pu utiliser la splendide collection de M. Chatelain, dont il a l'air de ne pas soupçonner l'existence. Lui ferai-je un reproche d'avoir multiplié le nombre des textes puisés dans les historiens? M. Arndt donne pour excuse qu'il est lui-même historien. C'est tout au plus une circonstance atténuante. Bien des passages de saint Grégoire le Grand ou de saint Grégoire de Tours eussent pu être avantageusement remplacés.

A. BAUDOUIN.

— L'article qu'on vient de lire était à l'impression lorsqu'a paru le deuxième cahier. En le comparant avec celui de la première édition, on peut juger des améliorations que l'auteur a apportées à son ouvrage. Les planches sont expliquées avec plus de détail, les diverses écoles d'où proviennent les manuscrits sont toujours indiquées, en même temps des spécimens nouveaux augmentent le nombre des planches. On sera reconnaissant à M. Arndt de nous avoir donné un ouvrage qui a sa place assurée dans toute bibliothèque de professeur et d'étudiant.

A. B.

523. — *Universitatis litterarum et artium Bononiensis... Universitatis Basiliensis rector et senatus. Insuper Amerbachiorum epistolae mutuae Bononia et Basilea datae.* Bâle, typ. Acad., 1888, in-4 de 54 pp. (avec portrait de Bas. Amerbach).

L'Université de Bâle a célébré le huitième centenaire (?) de la fondation de l'Université de Bologne en offrant à cette illustre école une pu-

blication pleine d'à-propos. C'est une collection de vingt-huit lettres latines échangées par Boniface Amerbach et son fils Basile, pendant le voyage de celui-ci en Italie (1555-56). Elles sont extraites de la volumineuse correspondance des Amerbach que conserve la bibliothèque universitaire de Bâle. Le savant M. L. Sieber, gardien de ces richesses, est l'un des deux éditeurs du recueil, dont la préface est signée par M. A. Teichmann. L'appendice contient des notes fort utiles et des lettres inédites d'Aonio Paleari, recommandant le jeune Amerbach. Dans les lettres du père et du fils, abondent les allusions aux événements de l'époque et aux savants contemporains; leur caractère moral s'y montre d'une façon très attachante. Malgré le petit nombre des documents, cette correspondance d'humanistes est une des plus intéressantes qu'on ait publiées depuis longtemps.

P. DE NOLHAC.

324. — *Die Leliden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden* (Kantone-Saar-Union und Drulingen im Elsass), Reformation und Gegenreformation, 1557-1700, nach den Quellen erzählt von Gustav MATTHIS, Pfarrer zu Egweiler. Strassburg, Heitz und Mündel, 1888, VIII, 272 p. in-8.

Le livre de M. Matthis est une utile contribution à l'histoire ecclésiastique des pays situés sur le versant occidental des Vosges inférieures, entre l'Alsace, la Lorraine proprement dite et le pays-messin. Arrosé par la Sarre et ses tributaires, ce coin du haut plateau vosgien a fait partie de l'ancien *Westrich* au commencement du moyen âge et a été gouverné depuis le ^{xv}^e siècle par de petits dynastes, appartenant presque tous à la famille des Nassau. Ainsi que le titre de son ouvrage l'indique, l'auteur ne s'est occupé que des vicissitudes de la Réforme dans ces parages, peu étudiés jusqu'ici et rattachés, jusqu'au moment de l'annexion, à l'ancien département du Bas-Rhin. Son travail se divise en trois chapitres. Le premier traite de l'introduction du luthéranisme dans le pays, par les comtes de Sarrebrück, et de la création des premières paroisses réformées, fondées, vers 1559, par des Huguenots fuyant les terres de France ou de Lorraine. Le second chapitre est consacré aux souffrances et aux persécutions subies par ces diverses églises à partir du moment où la maison de Lorraine, vers 1629, a fait valoir ses droits de suzeraineté sur les contrées de la Sarre, et durant les terribles années de la guerre de Trente Ans. Le dernier enfin comprend l'histoire des communautés protestantes de ces districts, après leur prise de possession par Louis XIV, et jusqu'au moment où le traité de Ryswick les rend pour un siècle à leurs anciens possesseurs. C'est une continuation lugubre du martyrologe commencé durant la période lorraine, et qui ressemble trop à tant de chapitres également douloureux, que les différentes provinces de France retrouvent, elles aussi, dans leurs annales particulières, immédiatement avant, comme longtemps après la révocation de l'Edit de Nantes.

L'auteur, que son ministère attache depuis de longues années à l'une des paroisses protestantes dont il a raconté l'histoire, connaît à fond son sujet. Il a fouillé non seulement les principaux dépôts publics où il pouvait espérer trouver des matériaux pour son travail, mais encore les modestes archives communales et paroissiales de tous ces bourgs et hameaux dont il s'est constitué le chroniqueur. Il en a tiré une abondante moisson de faits inconnus, de détails intéressants pour l'histoire des mœurs et des idées, comme pour l'histoire ecclésiastique, et il a su les mettre en œuvre avec talent. En le comparant avec les travaux de Boos (*Introduction de la Réforme dans le comté de Saarwerden*, Strasbourg, 1838) et de Schmitz (*Die Reformation u. das kirchliche Leben in den Nassau-Saarbrückschen Landen*), ou bien avec les études de feu F. G. Roehrich, le savant historien de la Réforme en Alsace, on se rend mieux compte de tous les éléments nouveaux fournis à l'histoire générale par le dépouillement fatigant et minutieux de tant de dossiers auquel s'est astreint M. Matthis. Naturellement son récit porte les traces de son origine, et l'on ne saurait s'en étonner. Destiné tout d'abord au public protestant des pays de la Sarre, il ne saurait être une apologie de tant d'actes de violence dont le souvenir n'est pas encore effacé là-bas, parce qu'ils se sont reproduits parfois même après 1700 et jusqu'à la veille de la Révolution française. Mais on ne trouvera pas, je pense, dans ce volume, de faits volontairement obscurcis ni de récriminations passionnées, et s'il est destiné peut-être à rencontrer des critiques acerbes, à des points de vue divers, il sera difficile de nier les efforts sérieux de l'auteur pour arriver à la vérité historique ou de mettre en doute sa bonne foi.

R.

525. — *Die Festung Bitsch*, von H. IRLE. Strassburg, Heitz, 1888. in-8, 48 p.

Cet opusculé est, nous dit l'auteur, une partie d'un grand travail sur le comté de Bitche. On y trouvera, résumée à grands traits, l'histoire de la forteresse, et en particulier de la surprise de 1793 et du siège de 1870. Une vue, assez joliment dessinée, de Bitche, accompagne cette intéressante plaquette, remplie de détails et faite avec soin. Mais M. Irle aurait dû placer en 1679 et non en 1680 l'occupation définitive de Bitche et ajouter, pour être complet, que le gouverneur, qui commandait au nom de l'Électeur de Mayence, se rendit à cinq cents dragons envoyés par le maréchal d'Humières.

C.

526. — **Beat Ludwig von Muralt**, 1665-1749, eine literar-und kulturgeschichtliche Studie, von Otto von GREYERZ. Frauenfeld, Huber. In-8, 112 p.

On lit avec intérêt cette étude sur Muralt, le sage et ingénieux Muralt, comme disait Voltaire, l'auteur de ces *Lettres sur les Anglais et les Français* que Sayous a remises en honneur et que Sainte-Beuve trouvait si remarquables de justesse et d'esprit. M. de Greyerz retrace l'existence de Muralt, analyse ses ouvrages, surtout les *Lettres sur les Anglais et les Français* et la *Lettre sur les voyages*, reproduit les jugements dont ces *Lettres* furent l'objet. Son travail lui a coûté de longues recherches. Mais il n'est pas habilement composé. Biographie, analyses, citations, critique littéraire, tout cela est jeté un peu pêle-mêle. M. de Greyerz aurait dû diviser son étude en quatre chapitres : I. Vie de Muralt ; II. Lettres sur les Anglais et les Français ; III. Lettres sur les voyages ; IV. Autres ouvrages de Muralt¹. Il aurait pu, en outre, comparer les *Lettres sur les Anglais et les Français* à quelques passages de Zimmermann, *Vom Nationalstolze*, et les *Lettres sur les voyages* aux pages piquantes de Sturz, et à propos de Desfontaines, citer l'étude de M. Charles Nisard. Il écourté le récit des dernières années de Muralt et ne tire pas au net les mots de Rousseau (*Nouv. Héloïse*, VI, lettre 7) et de Haller (p. 75). S'il reprend jamais son sujet, qu'il esquisse le caractère de Muralt que les critiques des *Lettres* ne nomment pas sans raison « triste, mélancolique, sombre, atrabilaire », qu'il revienne plus longuement sur le piétisme de son héros, et qu'il essaie de marquer plus hardiment (p. 53) l'influence de ses écrits sur le mouvement intellectuel du XVIII^e siècle.

A. C.

527. — 1814, par Henri HOUSSAYE. Septième édition. Paris, Perrin, 1888. In-8, 647 p. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ce livre aborde aujourd'hui l'histoire moderne avec autant de talent et de succès qu'il abordait, il y a quelques années, l'histoire de l'antiquité. Il sait écrire, il sait narrer, il a de la chaleur, parfois de l'éloquence, et on ne lira pas sans émotion les pages qu'il consacre aux Maries-Louises, ces jeunes conscrits qui rivalisèrent de vaillance avec les grognards, et, entre autres endroits remarquables de son livre, le désastre si héroïque de la division Pachtod, les derniers jours de Napoléon à Fontainebleau, la revue dans la cour du Cheval-Blanc, les perplexités de Marmont, la froide résolution des maréchaux qui exigent l'abdication, l'entrée des alliés à Paris, le triomphe que leur ménagent les royalistes et qui « fait de ce jour de

1. P. 3, le « 2^e Raubkrieg » est évidemment la guerre de Hollande ; pourquoi ne pas dire « der holländische Krieg. » ; — p. 105, dans la lettre curieuse où l'on voit Muralt si tristement dominé par dame Dorothee, lire *voir terre* (et non « voir Tene »).

deuil un jour de honte », toute la dernière époque de 1814, la moins connue et la plus saisissante, la plus dramatique. Il s'est servi exclusivement de documents originaux pour composer son livre et il a fouillé dans les archives de Paris et de province, consulté les historiens allemands et russes ; il choisit très bien entre les témoignages et voit aisément où est la vérité ; il a mis en relief et raconté avec de très copieux mais très clairs développements quelques incidents, jusqu'ici sacrifiés, de cette campagne de France (par exemple les opérations de Napoléon du 22 au 28 mars et sa marche sur Bar-sur-Aube et, un peu auparavant, les mouvements préparatoires de la bataille d'Arcis-sur-Aube). L'ouvrage est d'ailleurs ordonné avec art. Le premier livre est un tableau de la France au commencement de 1814 ; on y notera les nombreux témoignages de l'affection populaire pour Napoléon, les espérances de Paris, et à côté des menées des mécontents et des conspirateurs, les « colères vengeresses » qu'excitaient dans les départements envahis les déprédations et les excès de tout genre commis par les Prussiens et les Cosaques : on a là, d'après les rapports, les dépositions et les lettres du temps, un tableau fidèle et le plus complet qu'on possède jusqu'ici, de l'invasion étrangère en 1814, de ses horreurs, de la résistance qu'elle trouva chez les paysans qui criaient en même temps « à bas les droits réunis ! » et « vive l'empereur ! » Viennent ensuite les premières batailles — que M. Houssaye a tort de retracer très brièvement, car Brienne, La Rothière, Champaubert, Montmirail, Vauchamps appartiennent à 1814 et méritaient mieux qu'une courte mention ; — le congrès de Châtillon ; le combat de Bar-sur-Aube où la division Leval fait de si belles charges, mais où le maréchal Oudinot se montre imprévoyant et indécis ; Blücher menacé, sentant déjà l'étreinte de l'armée impériale, sauvé d'un grand péril par la reddition de Soissons ; la bataille si acharnée et si meurtrière de Craonne ; celle de Laon où deux jours durant, une poignée de soldats impose à l'ennemi ; la prise de Reims ; le retour offensif de Napoléon sur l'Aube ; les combats d'Arcis où, deux fois, par ses plans vicieux et son irrésolution, Schwarzenberg manque la victoire décisive. C'est alors, comme on sait, que Napoléon se porte sur les lignes de communications des alliés, et, à cette nouvelle, après le conseil de guerre de Pougy, — que M. H. retrace d'après la relation de Diebitsch et les lettres de Schwarzenberg citées par Schels — les alliés se portent sur Châlons. Mais le tsar arrête ce mouvement ; un nouveau conseil de guerre, celui de Sommepeux — que M. H. expose surtout d'après la relation de Toll — décide la marche en avant, la marche sur Paris, et bientôt, après les deux combats de Fère-Champenoise, dont le malheur doit être imputé à Marmont (non pas à sa lenteur, mais à sa mauvaise direction, p. 381), les alliés sont aux portes de la capitale. M. H. décrit avec beaucoup de vivacité ce dénouement de la campagne : d'une part Napoléon hésitant, songeant un instant à poursuivre le mouvement commencé et à organiser dans l'Est une « Vendée

nationale (p. 406), puis revenant à marches forcées sur Paris ; d'autre part Talleyrand « se complaisant dans le rêve d'une régence » et voyant dans la royauté, si la régence échoue, un « pis-aller sortable », les royalistes multipliant leurs intrigues, le tsar arrivant à Bondy, les ducs de Raguse et de Trévise défendant les approches de la capitale, Joseph « défaillant devant le mâle et terrible devoir de la responsabilité » (p. 494). Cette *bataille de Paris* est encore un des beaux passages du livre ; l'auteur y a, en particulier, donné avec une extrême exactitude les indications horaires qui sont si importantes, et tiré grand parti du *Journal* de Barclay de Tolly, d'un fragment des mémoires de Michel Orlov et des mémoires de Langeron. Paris capitule ; Marmont est, comme écrit M. H., arbitre de la France et tient dans ses mains les destinées de l'empereur (p. 530) ; Napoléon, qui avait « abandonné Paris à la routine de Clarke et à la faiblesse de Joseph », espère pourtant encore, mais il compte de nouveau sans Marmont ; le voilà soudain « désarmé physiquement et moralement » par la défection du 6^e corps, et, après tant de manœuvres admirables et de sublimes efforts, tant de savantes retraites et de retours foudroyants, après une campagne où son indomptable génie n'a été égalé que par l'intrépidité de ses soldats, il se retire devant les Bourbons, les Bourbons, dit Châteaubriand, qui étaient aussi Inconnus de la génération nouvelle que les enfants de l'empereur de la Chine ! — Tel est, en gros traits, le 1814 de M. Henri Houssaye. Nous aurions voulu, avouons le, qu'il fût moins compacte. Un volume de 640 pages serrées ne se lit pas aisément, si intéressant qu'il soit, et l'auteur, croyons-nous, eût mieux fait de diviser son livre en deux tomes. Peut-être aussi aurait-il dû condenser son récit et le resserrer en maint endroit, sacrifier ici et là les passages un peu techniques et les longues notes explicatives qui ont parfois l'allure d'une dissertation, les jugements stratégiques à la Jomini. Enfin, il n'a pas tout consulté, ni, par exemple, le *Gneisenau* de Delbrück, ni le *Journal* du comte de Nostitz. Mais à quoi bon ces critiques ? Il vaut mieux reconnaître et louer encore une fois le talent et le savoir de l'auteur ; bien rares les livres comme ceux-ci, où les événements, étudiés de très près et avec un soin scrupuleux, d'après les documents authentiques, sont racontés en un style aussi clair, aussi rapide, aussi français ¹.

A. CHUQUET.

1. P. 47, lire *Tugendbund* et non « Tugen Bund » ; p. 84 et 85, lire *Wallmoden*, *Wärzburg*, *Wesel*, *Sarrelouis* et non « Valmoeden, Würsbourg, Wesel, Sarrelouis » ; — p. 119, *Volkman* et non « Wolkman », *Wittgenstein* et non « Wiggenstein » ; — p. 214, *Zieten*, et non « Ziëthen » ; — p. 220, le comte *Brandenburg* et non « Brandeburg » ; — p. 237, *Wimpfen* et non « Wimsenn » ; — p. 63, Blücher avait été colonel de hussards, non de dragons ; — p. 274, il fallait dire que le corps Rajewsky était l'ancien corps Wittgenstein ; — p. 616, si Souham s'est conduit ainsi, ne pas oublier que Napoléon l'avait toujours tenu à l'écart et que Souham, compromis dans l'affaire de Pichegru et de Moreau, fut arrêté à Périgueux et détenu assez longtemps à Paris.

528. — Louis LIARD. *L'enseignement supérieur en France, 1789-1889*, Tome I, Paris, A. Colin, 1888, 1 vol. in-8, 474 pages, 7 fr. 50.

On a beaucoup écrit sur l'Instruction publique en France pendant la Révolution : ses partisans comme Despois, Michelet, etc., ses adversaires, A. Duruy, l'abbé Sicard, ont tour à tour utilisé les documents qui leur fournissaient les conclusions auxquelles ils désiraient aboutir. M. Liard, qui est doublement qualifié pour parler de l'enseignement supérieur, a entrepris d'en donner l'histoire depuis 1789. Le premier volume, qui traite des Universités en 1789, de la Révolution, Constituante, Législative, Convention, Directoire, et contient des pièces justificatives d'une importance considérable, nous permet d'espérer une œuvre qui mettra en lumière la marche qu'a suivie depuis 1789 le développement du haut enseignement et les principes qui doivent aujourd'hui présider à sa direction et à son extension. M. L. n'a négligé aucune source d'informations ; les Archives de l'Université, les Archives nationales, départementales et même municipales, les travaux généraux et les notices locales lui ont fourni des documents peu connus ou d'une valeur incontestable ¹. Nous savons d'une façon fort précise quels étaient en 1789 les enseignements et les maîtres, les élèves et les grades, les droits d'études et d'exams, les émoluments des professeurs, les biens des Universités et des Facultés, leur installation matérielle, les ressources de l'enseignement, quelles étaient les études à la facultés des Arts, à la faculté de théologie, aux facultés de droit et de médecine, quels projets de réforme avaient successivement élaborés les Parlementaires, les Encyclopédistes et la nation tout entière dans les Cahiers de 1789. Dans l'œuvre pédagogique de la Révolution, plus souvent exposée, sinon mieux connue, M. L. distingue une partie théorique, une partie pratique, et signale deux tendances, les uns voulant former l'esprit, le cœur, éveiller le sentiment national, les autres, instruire l'individu et sauvegarder les intérêts de la science. Il expose avec précision, avec clarté et sobriété, le rapport de Talleyrand, le projet de Condorcet, le rapport de Daunou en l'an IV, pour ne citer que les points principaux, les éclaire par l'examen de projets et de rapports moins importants, les apprécie impartialement et en signale les côtés defectueux comme les parties par lesquelles ils se recommandent à l'attention des pédagogues. Les Écoles spéciales, Muséum, École centrale des travaux publics devenue bientôt École polytechnique, École normale, Écoles de santé, les projets et les rapports de l'époque du Directoire forment l'objet des deux derniers chapitres.

1. Un seul document important nous paraît avoir échappé à M. L., ce sont les *Observations de D. de Tracy sur le système actuel d'Instruction publique*, qui lui auraient permis de montrer comment un des hommes qui avaient beaucoup contribué au bon fonctionnement des Écoles centrales, avait songé à les compléter en organisant au-dessus de ces écoles un enseignement véritablement supérieur. Signalons encore, pour ne rien omettre, un *Larroumiguère* qui doit être notre Laromiguière (p. 396).

L'humanisme universitaire, dit M. Liard, n'est qu'une forme de la scolastique, qui interpose entre la pensée et la réalité un monde d'entités et de notions conventionnelles (p. 63), le ^{xviii}^e siècle savant s'est fait en dehors des Universités et sans elles, elles ne sont presque pour rien dans le mouvement scientifique du ^{xviii}^e siècle et ce mouvement n'est presque rien pour elles (p. 83). La Révolution a introduit dans notre pays, sous l'inspiration de la philosophie du ^{xviii}^e siècle, une conception de l'enseignement supérieur, producteur et propagateur des sciences, dont dérive et relève tout ce qui s'est fait depuis lors en cette matière sous tous les régimes, et qui est loin d'être épuisée (p. 310).

F. PICAUVET.

529. — BRADLEY (J.-W.) *A Dictionary of Miniaturists, Illuminators, Calligraphers, and Copyists*, with References to their Works, and Notices of their Patrons, from the Establishment of Christianity to the Eighteenth Century, compiled from various Sources, many hitherto inedited, by John W. Bradley, B. A. Lond., Author of *A Manual of Illumination*, etc., etc. In three Volumes. Vol. I. [A-F.] London, Bernard Quaritch, 1887, in-8, xi-363 pages.

Un dictionnaire des miniaturistes, enlumineurs, calligraphes et copistes de manuscrit, jusqu'au ^{xviii}^e siècle, est appelé à rendre service à toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de l'art ou de la philologie. La matière était immense ; faut-il louer ou critiquer M. Bradley de n'avoir point reculé devant l'entreprise ? Les miniaturistes et les enlumineurs ont eu toutes ses préférences, et c'était la partie qui prêtait le plus à des recherches instructives et savantes. Les copistes de manuscrits qui ne sont pas indifférents aux philologues ont été plus négligés, et le dépouillement des ouvrages et catalogues de manuscrits anciens et récents, qui pouvaient fournir d'utiles renseignements sur la matière, ne semble pas avoir été fait avec toute l'exactitude qu'on aurait pu souhaiter. Voici quelques additions et corrections portant sur la seule lettre A du *Dictionnaire*, et exclusivement pour les copistes de manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de Paris ¹.

Acacius, copiste en 1567, et non 1467. — *Alexios*, copiste en 1540, et non 1430. — *Alphonse*, d'Athènes (^{xv}^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 2161. — *Ambroise*, hiéromoine et abbé du monastère τῶν Ἀνδρεῶν, copiste en 1558 du ms. Paris. gr. 872. — *André ταβουλάρης*, copiste en 1404 du ms. Paris. gr. 1574. — *André δ Ἀρνης*, de Naupacte

1. Le catalogue des manuscrits du *British Museum* permet de faire aussi les additions suivantes : *Alphonse* d'Athènes, Harley, 5599 (aussi à Paris). — *André*, moine, en 1111, Addit. ms. 28816 (*Palaeogr. Society*, pl. 84). — *André, Darmarios*, on a au *British Museum* onze mss. copiés par lui : sept dans le fonds Royal, trois dans le fonds Harley, et un Additional. — *Angelus*, Harley, 5601. — *Antoine Éparque*, 1560 (?), Harley, 5736. — *Antoine Episcopopoulos*, plusieurs mss. Harley et Additional. — *Arsène* de Monembasie, Arundel, 530 et Addit. ms. 5108. — *Athanase*, 1437, Addit. ms. 21259. — *Auer* (Christophe), 1546, Addit. mss. 8222, et 27863-64. (*Voy. Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1884, t. XLV, p. 333-336.)

(xv^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 2982. — *André Darmarios* (il n'y a pas d'art. *Darmarios*), l'un des plus féconds copistes de mss. grecs au xvi^e siècle (voy. le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1886, p. 129-136). — *Anthime* (xiv^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 1233. — *Antoine*, moine (xi^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 1062. A. — *Antoine Damilas* (il n'y a pas d'art. *Damilas*), copiste en 1480-1491 des mss. Paris. gr. 1960, 2245, 2861, 2938. — *Antoine Episcopopoulos* (même observation), copiste en 1569 des mss. Paris. gr. 1746, 2300, 2869, etc. — *Apostolios* (Michel), copiste dans la seconde moitié du xv^e siècle de très nombreux mss. grecs, dont vingt-deux à Paris. — *Arsène* de Monembasie, fils de Michel Apostolios; il y a plus de vingt mss. grecs copiés par lui à Paris, M. B. n'en cite qu'un seul. — *Athanasase*, de Constantinople (xv^e siècle), copiste du ms. Paris. gr. 2788. — *Athanasase*, du monastère τοῦ Ἑσέκλεω, copiste en 1261 du ms. Paris. gr. 857. — *Athanasase*, moine, copiste en 1273 (et non 1270) du ms. Paris. gr. 2654 et des fol. 142-165 du ms. 2408 (et non 2508). — *Athanasase*, n'est pas le copiste du ms. Paris. gr. 351, qui a été écrit en 1389 (et non 1397) par le hiéromoine *Sophonias*. — *Auer* (Christophe) en dehors des trois mss. cités, a copié à Rome, entre les années 1541 et 1550, une quarantaine de mss. grecs, aujourd'hui à Paris.

Le second volume du *Dictionary of Miniaturists* vient de paraître; il contient les lettres G-N (372 pages) et les précédentes observations lui sont applicables. M. Bradley annonce en tête de ce volume qu'il a reçu de nombreuses additions au premier volume de MM. L. Delisle, C. Bruun, Frimmel, Weale, etc., et qu'il les publiera en Appendice.

Q.

530. — *Nomenclator « Floræ danicæ »* sive index systematicus et alphabeticus operis, quod « *Icones floræ danicæ* » inscribitur, cum enumeratione tabularum ordinem tempore habente, adjectis notis criticis, auctore Joh. Lange. Haunim-Lipsiæ, 1887, in-8, viii, 354 pages.

Commencée en 1761 par Oeder, achevée seulement en 1883, la publication des *Icones floræ danicæ* est une des plus importantes dont la botanique d'une région ait été l'objet depuis un siècle. Mais ce vaste ouvrage, — il ne contient pas moins de 51 fascicules — ne peut être vraiment utile sans un index général qui fasse connaître toutes les richesses qu'il renferme et donne en même temps les corrections et les additions rendues nécessaires par les découvertes modernes. Tel est l'objet du « *Nomenclateur* », dont nous annonçons l'apparition. Il se compose de trois parties; d'abord une « énumération suivant l'ordre chronologique, des divers fascicules de la flore danoise » avec les noms de plantes employés par les éditeurs de cet ouvrage et les corrections ou synonymies nécessaires; le tout est suivi de 237 notes qui éclaircissent les questions douteuses relatives à l'identification des plantes

dans ce grand ouvrage. Puis vient un « Indexsystématique », accompagné de la répartition des espèces végétales dans les diverses contrées du territoire danois, index précieux, il est à peine besoin de le dire, au point de vue de la géographie botanique. Enfin, un troisième Index, renfermant, par ordre alphabétique, les noms de toutes les espèces des *Icones*, complète cette curieuse et savante publication. Rien n'y manque, on le voit, pour la rendre d'un usage facile et commode ; c'est dire qu'elle ne saurait manquer d'être aussi bien accueillie au-delà qu'en deçà des frontières du Danemark.

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les Bénédictins de Solismes préparent pour 1889 un recueil de *Paléographie musicale* contenant des fac-similés phototypiques d'anciens manuscrits de chant liturgique. Ces fac-similés, empruntés aux diverses époques du moyen âge et aux écoles de chant les plus autorisées, seront accompagnés d'introductions et de notes qui fixeront l'âge du manuscrit et indiqueront les particularités paléographiques, archéologiques ou liturgiques de nature à intéresser tous les amis des sciences historiques. Les éditeurs envoient un prospectus spécial, avec un spécimen des reproductions phototypiques, à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. S'adresser à l'imprimerie Saint-Pierre, Solismes, par Sablé (Sarthe).

ITALIE. — En août dernier a paru chez l'éditeur Sansoni, à Florence, la 7^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina* que publie M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule de 40 pages in-4^o, va du 11 juin 1285 au 25 août de la même année.

— Les journaux italiens nous ont apporté récemment la triste nouvelle de la mort de M. Pietro MERLO, professeur de sanscrit et grammairre comparée à l'Université de Pavia. Comme notre regretté Bergaigne, et deux mois seulement après lui, M. Merlo meurt victime d'une catastrophe alpestre. Passant l'été à Porto Valtravaglia, il y faisait bâtir à mi-côte d'un mont voisin une maison d'où se découvrait l'ample horizon du lac Majeur. Le 12 octobre dernier, en gravissant cette montagne pour aller visiter les travaux, il s'égarà à travers des sentiers escarpés et tomba au fond d'un précipice, d'où ses derniers gémissements ne parvinrent plus à aucune oreille humaine. On releva le corps le lendemain matin. Jeune encore, M. Merlo s'était fait un nom parmi les représentants les plus distingués de l'école linguistique contemporaine. Ses essais, malheureusement dispersés dans divers recueils, portent la marque d'un esprit tout à la fois sagace et hardi et témoignent d'une connaissance approfondie des langues et des littératures classiques. La question qui l'attirait le plus était celle de l'origine de la flexion indo-européenne et des rapports primitifs de la racine et des suffixes dans la phase agglutinante qui a précédé l'état flexionnel du parler préaryen. Peut-être se faisait-il quelque peu illusion sur la facilité de la tentative ; mais, tandis qu'il poursuivait ce but lointain, il rencontrait, chemin faisant, nombre de belles découvertes d'un intérêt immédiat, dont la science a fait ou fera son profit. Elle perd en lui un travailleur infatigable, un professeur éminent, une âme d'élite.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 octobre 1888.

Une lettre de M. Vivien de Saint-Martin, adressée à M. Wallon, secrétaire perpétuel, et une communication de M. Bréal font connaître un présent de valeur peu ordinaire qui est offert à l'Académie.

« Un vénérable savant, dit M. Bréal, M. Vivien de Saint-Martin, le géographe bien connu, fait don à l'Institut du manuscrit d'un grand *Dictionnaire de géographie ancienne*, auquel il a consacré vingt années de travail. C'est le dépouillement complet de tous les renseignements géographiques qui se trouvent chez les auteurs anciens, tant européens qu'orientaux, depuis les commencements de l'histoire jusqu'à la fin de la période byzantine. Une moitié de ce travail est entièrement rédigée; une autre moitié est encore en fiches. Pour donner une idée de l'étendue de ce grand ouvrage, nous dirons seulement que la portion relative à l'Asie, qui est terminée, formerait trois volumes in-4°.

« Tout le monde doit souhaiter que ce *Dictionnaire*, pour lequel l'auteur renonce généreusement à ses droits de propriété littéraire, ne reste pas sans emploi. Non seulement il sera souvent consulté, mais nous espérons qu'il se trouvera, soit à l'Académie, soit au dehors, un savant pour en entreprendre la publication, en le mettant au courant des nouveaux progrès de la science. C'est le vœu de M. Vivien de Saint-Martin et la raison de son présent. »

Plusieurs membres insistent sur l'importance du don fait à l'Académie. M. d'Hervey de Saint-Denys, président, exprime, au nom de ses confrères, la reconnaissance de la Compagnie envers M. Vivien de Saint-Martin. Des mesures seront prises pour que le manuscrit soit mis, le plus tôt possible, en état d'être communiqué aux personnes qui fréquentent la bibliothèque de l'Institut.

Après discussion en comité secret, l'Académie décide de mettre au concours les questions suivantes :

Prix Bordin, 1890 (concours prorogé) : « Étude sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le titre de *Chronique de Normandie*. »

Prix ordinaire, 1891 : « Étudier la tradition des guerres médiques, déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. »

Prix Bordin, 1891 : « Étude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible. »

L'Académie fixe au 30 novembre l'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Bergaigne.

M. Siméon Luce lit une note sur *la Nationalité et l'Origine provinciale de Jeanne d'Arc*.

M. Luce commence par écarter l'opinion des historiens qui veulent que Jeanne d'Arc soit née en Lorraine ou en Barrois. Il rappelle les raisons qui tendent à établir qu'elle doit être considérée comme Champenoise, car la partie du village de Domrémy où elle naquit faisait partie, ainsi que le reste de la châtellenie de Vaucouleurs, du domaine du roi de France et du baillage de Chaumont-en-Bassigny. Il cherche ensuite depuis quelle époque le lieu de naissance de la Pucelle faisait partie du domaine royal. On a cru que c'était depuis 1335, parce qu'en cette année le roi Philippe VI acquit par échange, de Jean de Joinville, la seigneurie de Vaucouleurs. Mais un document découvert aux Archives municipales de Vaucouleurs par M. Chevelle, maire de cette ville, prouve que le village de Domrémy n'était pas compris dans cette cession. Il reste donc là une question qui n'est pas encore résolue.

M. Edmond Le Blant communique les photographies de quatre lampes de terre, des premiers siècles du christianisme, qui ont été découvertes dans ces derniers temps à Carthage. Ces photographies lui ont été envoyées par le R. P. Delattre. On y voit des sculptures qui représentent des sujets nouveaux dans l'iconographie chrétienne antique.

M. A. Heiss commence une communication intitulée : *Essai sur les monnaies frappées en Espagne par les Suèves*.

Ouvrages présentés : — par M. Senart : OPPERT (Gustav), *On the original inhabitants of India*; — par M. Georges Perrot : RAYET (Olivier), *Études d'archéologie et d'art* (publication posthume, par les soins de M. Salomon Reinach); — par M. Paul Meyer : JORET (Charles) *les Incantations botaniques des manuscrits 277 de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier et F. 19 de la bibliothèque académique de Breslau* (extrait de la *Romania*); — par M. Delisle : CASTAN (Auguste), *les Noces d'Alexandre Farnèse et de Marie de Portugal*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46

— 12 novembre —

1888

Sommaire : 531. FALB, Les langues des Andes. — 532. KRUMBACHER, Une spirante irrationnelle en grec. — 533. VÆLKEL, Changement de L en U. — 534. EBERT, Histoire générale de la littérature du moyen-âge, III. — 535. NEGRONI, Un portrait de Dante. — 536. ZARDO, Pétrarque et les Carrare. — 537. HOLLENDER, Strasbourg et Henri II. — 538. TORRENTS, Les mss. catalans de la Bibliothèque du roi d'Espagne. — 539. Œuvres d'Auzias March. — 540. ROTHAN, La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — 541. PRAROND, Les grandes écoles et le collège d'Abbeville. — 542. PREYER, L'âme de l'enfant. — 543-544. CARRAU, La conscience psychologique et morale; La philosophie religieuse en Angleterre. — 545. HAILLANT, Flore populaire des Vosges. — — Académie des Inscriptions.

531. — (Urgeschichte der Sprache und Schrift. I.) **Die Andes-Sprachen in ihrem Zusammenhange mit dem Semitischen Sprachstamme**, von Rudolf FALB. Leipzig, W. Friedrich, s. d. (1888). In-8, viii-88 pp.

L'auteur de ce livre a-t-il lu, ne fût-ce qu'à titre de document, un volumineux mémoire ¹ où un estimable professeur de Montevideo s'efforçait, il y a quelque dix ans, de démontrer l'identité radicale du quichua et du sanscrit ? Il n'y paraît point, car je ne vois pas qu'il le cite, et c'est tant pis : peut-être la lecture de ce livre l'aurait-elle détourné d'écrire le sien, en lui montrant combien sont à la fois aisés et chimériques les rapprochements du genre de ceux qu'il a imaginés. A moins pourtant qu'elle ne l'eût confirmé dans son dessein, et qu'il n'eût construit, sur cette base toute prête, un système complet hébreo-sanscrito-andin ; car déjà l'égyptien et l'éthiopien, l'hébreu et l'arabe, le sanscrit, le zend, le grec et le latin, le quichua et l'aymara, se coudoyant pêle-mêle dans son ouvrage, semblent dénoncer l'ambition de jeter entre la famille khamito-sémitique(?) et la famille indo-européenne le pont si longtemps et vainement cherché par la science. Ce pont mystérieux, M. Falb l'aurait trouvé au pied de l'Illimani et au bord du lac Titicaca (p. 4).

Je ne plaisante pas, et je me ferais scrupule de blesser par un seul mot déplacé un éminent explorateur dont la conviction est aussi sincère que d'ailleurs peu contagieuse. Ses intentions sont excellentes, son zèle fort louable ; mais le critérium de certitude linguistique qu'il emprunte à une autorité quelque peu surannée (1819), laisse vraiment trop à dé-

1. *Les Races Aryennes du Pérou, leur langue, leur religion, leur histoire*, par V. F. Lopez. Paris (Vieweg) et Montevideo, 1871. Cf. *Congrès des Américanistes de Luxembourg*, II, p. 75-157.

sirer. Le voici en propres termes (p. 77) : « Si *trois* mots apparaissent identiques au double point de vue du son et de la signification, la probabilité d'une corrélation historique est comme 10 : 1 ; avec *six* mots, elle devient 1700 : 1 ; avec *huit* mots, déjà 100000 : 1 ; en sorte que dans ce cas elle équivaut presque à la certitude absolue. »

J'en demande pardon à M. F. ; mais, avec une pareille formule, il n'y a pas dans le monde entier deux langues prises au hasard, dont je ne me charge de dégager l'affinité radicale avec une probabilité égale à 100000 : 1, ou même plus approchée encore. Pour la curiosité du fait je me borne ici à lui soumettre la statistique suivante, dressée en quelques minutes et bien aisée à grossir ¹ :

1. Chinois	<i>mù</i> (mère)	=	allemand	<i>Mutter</i> ;
2. —	<i>thsi</i> (sept)	=	—	<i>sieben</i> ;
3. —	<i>thsián</i> (mille)	=	—	<i>tausend</i> ;
4. —	<i>khiudn</i> (chien)	=	—	<i>Hund</i> ;
5. —	<i>te</i> (faire)	=	—	(<i>ich</i>) <i>thue</i> ;
6. —	<i>öll</i> (oreille)	=	—	<i>hören</i> ;
7. —	<i>sín</i> (cœur)	=	—	<i>Sinn</i> ;
8. —	<i>shén</i> (bon)	=	—	<i>schön</i> .

L'auteur ignorerait-il que la linguistique n'en est plus à rapprocher des mots, tâche aussi ingrate que décevante ? M. Anderson a multiplié les observations sur les affinités lexiques du finnois et de l'indo-européen, sans parvenir à convaincre ses confrères d'une identité proethnique entre ces deux domaines. Le fond d'une langue, c'est sa grammaire ; tout le surplus n'est qu'accident, ou ne mérite en tout cas qu'une attention subsidiaire. Or les comparaisons grammaticales font absolument défaut à la tentative de M. F., et cette considération seule la condamne à l'oubli. Il est même surprenant que le pays des Bopp, des Grimm et des Schleicher, pour ne nommer que les morts illustres, en voie encore se produire de pareilles ; mais M. F. semble bien confesser lui-même (p. 1) que rien ne le préparait à la tâche qu'il a assumée.

L'on s'en aperçoit malheureusement à un autre critérium de sa propre invention, la décomposition des racines et ce qu'on pourrait nommer la « métathèse significative ». M. F., je suppose, dit « *tag* » pour exprimer l'idée de jour : lui est-il jamais arrivé de dire « **gat* » pour exprimer l'idée de nuit ? Non, je pense. C'est pourtant le procédé de langage qu'il assigne aux races primitives, qui apparemment formaient leurs mots avec une rigueur tout algébrique et une conscience parfaite de tous les phonèmes qu'ils y inséraient. Etant donné, en effet, un groupe significatif * *hva-ra*, s'il devient * *ra-hva*, il signifiera précisé-

1. Je prie le lecteur de croire qu'en fait d'équivalences phonétiques, je n'ai admis que les moins forcées de celles qu'enseigne M. F. lui-même (p. 82), et que mes rapprochements de sens sont beaucoup plus spécieux (cf. p. 28-29).

ment le contraire : on posera donc sans hésiter l'équation suivante (p. 16) :

e hvara	+	rahva
serpent	+	serpent opposé
main	+	main opposée
lumière	+	obscurité. »

C'est pourquoi le sk. *kara* (main) et son similaire le zd. *hvare* (soleil, s'opposent respectivement au slave *ruka* (main) et au sk. *rahu*¹ (nom du démon qui produit les éclipses). Que de belles découvertes insoupçonnées des linguistes vulgaires, peseurs jurés de voyelles et de consonnes, incapables de s'élever d'un bond jusqu'à ces puissantes synthèses ! N'objectez pas à M. F. que le sl. *ruka* (lith. *rankà*) suppose un prototype **ronkā* — ce détail ne serait point pour gêner sa phonétique complaisante — ni que le zd. *hvare* est depuis longtemps identifié au sk. *svār* (ciel), qui n'a rien de commun avec la racine *kar* (faire); car il demanderait de quel droit l'on préfère cette étymologie à la sienne, et l'on serait fort empêché de lui répondre sans lui donner à entendre ce que la courtoisie scientifique interdit d'imprimer.

Combien d'autres erreurs ! Le mot *Ahriman* expliqué par **Ahi-man* (p. 21), comme si l'on n'en connaissait pas l'ancêtre zend *Anrô-Mai-nyu*; le grec *λόγος* et *λόχος*, le latin *labium* et *lūcus*, réunis on ne sait comment dans le même casier (p. 25); le rapprochement vraiment monstrueux d'*agnus* et *ignis* (p. 56), de *flōs* et de *φλόξ* (p. 62), de *vier* et de *voll* (p. 75), de *quînze* et *cuncti* (ibid.), d'autres encore : voilà pour les langues classiques. Des sémitiques, je ne dirai rien, puisqu'il est convenu que la phonétique n'y est pas à beaucoup près aussi fixée que dans le domaine indo-européen. Cependant elle n'est pas non plus aussi flottante que l'auteur paraît se la représenter : l'alef et l'aïn n'y permutent pas avec cette merveilleuse facilité, la métathèse « énantiosémique » n'y est pas plus de mise qu'en sanscrit; et en tout cas il aurait fallu éviter de la simplifier outre mesure en confondant des phonèmes différents, en transcrivant uniformément par un *z* le zaïn et le tsade hébreux, par un *k* le qâf et le kef arabes².

M. Falb, visitant la région andine pour étudier les effets des convul-

1. Il faut lire *rahu*, mais l'orthographe de l'auteur est partout assez sommaire.

2. Le même mot arabe (hutte de roseau) est écrit *has* (p. 29) et *cha* (p. 60). — Il est vraiment abusif de rattacher le qch. *tucu* (achever) à *thav*, sous prétexte que le *thav* est la dernière lettre de l'alphabet hébreu (p. 29). — L'arabe *chômā* ne signifie « femme » qu'en passant par le sens de « sacré, qu'on doit défendre, inviolable » : le rapprochement avec *huarmi* (p. 50) pêche donc par la base. — Le sens de « mamelle » pour *zfx* (p. 41) est douteux : le passage Is. 66. 11., sur lequel il repose, est interprété différemment par Fürst et Gesenius. — Le qch. *tuta* (p. 73) a un doublet *tîmpta* (Tschudi) : que devient alors l'analogie avec l'arabe *dūd*? — Enfin, M. F., qui connaît et invoque la haute autorité de M. de Tschudi (p. 27), ne saurait ignorer que l'éminent américaniste n'admet pas même l'affinité du quichua et de l'aymara.

sions volcaniques et des tremblements de terre, a fort bien fait d'interroger les voix de la nature, les étoiles, les laves, les trombes et les cataclysmes (p. 26); mais peut-être a-t-il eu tort de leur demander ce qu'elles ne pouvaient lui apprendre.

V. HENRY.

532. — **Ein irrationaler Spirant im Griechischen**, von D^r Karl KRUMBACHER. (Separat-abdruck a. d. Sitzungsberichten d. philos.-philol. u. hist. Classe der K. bayer. Akad. d. Wiss.), 1886, Heft III, p. 359-444. München, Akademische Buchdruckerei von F. Staub.

Il y a plaisir et profit à lire les travaux de M. K. Krumbacher. On y retrouve toujours le soin admirable que l'auteur apporte à tout ce qu'il écrit. Même si l'on n'est pas de son avis, on apprend dans ces analyses une quantité considérable de faits nouveaux. La présente étude est fortement documentée; elle ne contient que des informations de première main¹. De plus, elle est d'un style facile et agréable.

La partie vraiment originale de ce travail, c'est l'essai qui est fait ici pour la première fois d'une classification géographique dialectale de la Grèce, d'après la distribution suivant les diverses régions du γ intervocalique (ἀκούγω, θεγός). Conformément à des renseignements pris sur place par lui-même, ou réunis grâce à des questionnaires adressés à des indigènes dont nous lisons les noms p. 384-385, M. K. établit trois groupes principaux : 1^o le *Continent*, comprenant Constantinople, Trébizonde, la Macédoine, la Thessalie, Corfou, etc., etc. Ce groupe ne connaît que la combinaison *voyelle* + γ, c'est-à-dire, *κλαίγω ἀκούγω*; 2^o les *Sporades*, y compris Chypre, etc., etc. Celui-ci n'admet que la combinaison *spirante* + γ, c'est-à-dire, *δουλέβγω, παρασκεβή*; 3^o les *Cyclades*, y compris la Crète. Ici dominant à la fois les deux combinaisons : *voyelle* + γ, et *spirante* + γ.

Le désir d'éviter l'hiatus, telle est, selon M. K. (p. 402 suiv.), l'explication du γ intervocalique. Il croit saisir les premiers symptômes de cette crainte de l'hiatus chez les orateurs attiques (p. 405). Le tableau chronologique que M. K. dresse de l'hiatus est intéressant. Il distingue une première époque préhistorique sans hiatus : *κλαFω, κλαFω; à la seconde époque, le grec ancien accueille l'hiatus : κλαίω; survient une période plus récente qui supprime l'hiatus κλαίγω; enfin, des formes telles que *πηαίνω* (πηγαίνω), λέω ont frappé l'auteur et il retrouve une quatrième époque où l'hiatus réapparaît, c'est-à-dire où nous devons avoir de nouveau κλαίω (429, 1). Il résume sa théorie dans ces lignes : « Plus on parle majestueusement et lentement, plus les distances sont grandes entre les syllabes et les mots; on est alors d'autant moins troublé par

1. Voyez entre autres, p. 368, un excellent historique relativement au γ intervocalique; p. 371, 373, le dépouillement si scrupuleux et si instructif des auteurs médiévaux.

l'hiatus », p. 429. Mais bientôt on commence à parler plus vite : alors on évite instinctivement l'hiatus, *ibid.* Puis il vient une époque « où, par suite de la ruine totale en Grèce de la vie politique et sociale, le sentiment rigoureux des formes belles et intelligibles vient à s'éteindre; on parle... de façon plus molle et plus traînante », p. 430. La conséquence de ce nouvel état des esprits est qu'on se dégoûte facilement du travail mécanique nécessaire à l'articulation des consonnes : on préfère aligner les voyelles les unes après les autres d'une façon indécise et flottante p. 430 ¹). On en arrive à dire *pao, pau* pour *pago* (lisez *payo*). Bien plus : les voyelles n'ont plus cette prégnance qu'elles avaient à l'époque classique de la production de l'hiatus : quand la première est accentuée, la seconde ne se montre plus que comme une résonance (Nachklang) faible, indistincte et hésitante : dans *πάω*, par exemple, la seconde voyelle flotte entre *o* et *u* *pao pau*; ou bien les deux voyelles se contractent même en une seule et c'est ainsi qu'on a à Calymnos *pārza, paārza* pour *παάρια ποάρια ποδάρια*. Très souvent, la deuxième voyelle disparaît entièrement : *pas* = *πάεις, πάγεις*, *les* = *λέεις, λέγεις*, *leme* = *λέομε, λέγομεν*, p. 430. (Voir sur ces formes *Observ. sur la langue littér. mod.* 196, 197).

Il y aura plus d'une réserve à faire à l'exposé qu'on vient de lire. L'hypothèse que les anciens Grecs parlaient avec calme et majesté n'est guère admissible ². D'ailleurs, p. 383, nous lisons qu'à Patmos les gens parlent avec une lenteur extrême : il n'y aurait donc rien de changé à cet égard. La lenteur du débit ne tient ni à l'état politique d'un pays ni à la marche du temps : à toute époque, les gens ont un même besoin de se comprendre : par conséquent, le sentiment des formes belles et intelligibles — idées d'ailleurs toutes relatives — ne saurait jamais se perdre, qu'il y ait décadence politique ou non. Au point de vue même de l'auteur, la forme *πηαίνουν* devrait marquer un progrès, puisque cette forme reviendrait justement aux habitudes de la belle époque classique où la majesté du discours rendait l'hiatus insensible. L'époque classique elle-même marque, par rapport à l'époque préhistorique, la même décadence que l'époque *πηαίνουν* comparée à l'époque *πηγαίνουν*, puisque l'époque classique reprenait l'hiatus dans *χλαίω* pour *χλαιῶ*. La paresse des organes rebelles à la prononciation des consonnes éclaterait déjà, à ce compte, dès la période *μουσάων* pour **μουσαων*, *γένεος* pour **γε-νεος*. D'autre part, *φιλῶ, τιμῶ* en regard de *φιλέω, τιμάω* attesteraient un état des voyelles très flottant et très indécis. Les formes *ποάρια* etc., recueillies par M. K., sont très intéressantes; mais elles sont loin de prouver que les voyelles ont perdu de leur *relief* : c'est seulement dans les livres imprimés que les voyelles anciennes ont ce caractère im-

1. Cf. p. 410 : « Als die Sprache zur Vermeidung des Hiatus einen neuen Laut schuf, war sie jugendkräftiger als in der Zeit, da die Bequemlichkeit der immer schneller sprechenden Generationen denselben Laut verklingen liess. »

2. Voyez, au contraire, L. Havet, *Mém. Soc. de Ling.*, t. VI, Fasc. 1, p. 11-17.

muable que nous sommes tentés de reporter dans la réalité. Les faits cités par l'auteur ne témoignent pas d'une *dégénérescence*; ils nous montrent, au contraire, la délicate richesse du vocalisme moderne. C'est tout profit pour la science que ces mille nuances puissent aujourd'hui être observées par le linguiste. Il y en avait tout autant à la plus belle époque classique; seulement, nous n'étions pas là pour les noter; c'est en constatant de nos jours les nuances nombreuses du vocalisme populaire, que nous sommes amenés à retrouver par contre-coup dans les voyelles anciennes des colorations tout aussi légères, quelquefois beaucoup plus fines. (Voyez, entre autres, un exemple, chez Brugmann, *Gr. Gramm.*, 1885, p. 23, note 1¹). Dans les diphtongues anciennes (οι, αι), le son de chaque voyelle était bien loin d'être fortement accusé; or, nous n'avons pas autre chose qu'une diphtongue dans ce *παρία παρία* dont la notation embarrasse l'auteur. Disons-le, M. K. a obéi à un préjugé plus courant qu'on ne pense et qu'il a lui-même si brillamment attaqué. La beauté littéraire et artistique de la Grèce ancienne nous fait toujours illusion : nous supposons les anciens impeccables en tout, dans la production psychologique et physiologique du langage, aussi bien que dans la création du Parthénon ou des poèmes homériques. C'est parce que M. G. Curtius voyait dans l'analogie une espèce de maladie ou de difformité (*Zur Kritik d. n. Spr.*, 1885, p. 44), qu'il avait tant de peine à admettre l'analogie dans le langage en général et dans les langues anciennes en particulier. Mais la réalité est au-dessus de toutes les théories. L'homme crée toujours et partout le langage de la même façon et, en pareilles matières, toute considération esthétique doit être écartée.

La crainte de l'hiatus et le désir de l'éviter ne nous offrira donc pas une explication suffisamment claire du γ intervocalique (cf. l'excellente observation de M. Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VI, 120; *Lit. bl. f. germ. u. rom. Philol.*, 1887). Il resterait toujours à expliquer pourquoi c'est précisément un γ, j, et non toute autre consonne, qui pare à l'hiatus. A Constantinople, on entendra chez quelques individus un χ dans *πλέχω* = *πλέω* (dans la locution *τὰ χουλάρα πλέχου ν*) et ce χ n'est pas un développement du γ, car, si cela était, nous aurions également *λέχω* = *λέγω*. Ailleurs, on rencontre les formes *klivo* = *κλειω* (p. 421), *evó* = *ἐγώ* Otr. 116 (p. 420); de même *ivata* = *ἔδατα* Curt. *Stud.*, IV, 2, 256. Ces phénomènes rapprochés les uns des autres nous montrent à l'évidence qu'il faut partir des formes *klió*, *eó*, *iata*, car ν ne peut provenir à la fois de δ et surtout de γ. D'autre part, il faut pen-

1. Φιλῶ lui-même, avant d'arriver à *φιλῶ* suppose des degrés intermédiaires où la voyelle prend ces nuances variées qui sont pour M. K. un trait de désorganisation sociale. La phonétique indo-européenne s'appuie, avec son ν, sur des phénomènes vocaliques plus insaisissables encore.

2. Pour *χουλάρjα*, comme *σῶπα* = *σιῶπα*, formes provenant d'une région phonétique où j est inconnu et où, par conséquent, i devant voyelles se réduit avant de disparaître.

ser à des formes pyrgousaines telles que *καένας* (*καέννας*), *κάω* (*κάτω*), *άάπη* (*άγάπη*) *ndetsi* (*να έλμαι έκει*), *liái* (trois voyelles consécutives !). Ces formes ne manifestent pas la moindre crainte de l'hiatus. La crainte de l'hiatus, nous conduirait en outre à nier pour le grec le principe de la diphtongaison, qui repose sur un hiatus initial : une langue qui ne veut pas d'hiatus sera incapable de produire une diphtongue ; or, la langue médiévale est d'une richesse extrême en diphtongues et les formes modernes telles que *τοκάμε*, etc., proviennent toutes d'une forme diphtonguée *τοέκαμε*, etc.

La solution du problème est peut-être ailleurs (voyez *Phonétique des patois*, Paris, 1888, p. 22 et suiv.; *Observ. sur la langue littér.*, p. 196). En effet, il paraît difficile de séparer, le traitement des formes *ακούγω*, *κλαίγω* du traitement des formes *connexes* *λόγος*, *λέγω*. Là où l'on dit *ακούγω*, on doit dire *λέγω* et où l'on dit *ακούω*, on dit aussi *λέω*. J'ai fait moi-même cette vérification pour une région (*loc. cit.*) : si elle avait été faite pour d'autres régions, pour toutes celles où se manifeste ce γ intervocalique, cette expérience modifierait vraisemblablement nos points de vue. L'absence du γ originaire ou la présence du γ hystérogène ne sont point en Grèce des raretés ; il est des pays entiers où *έώ* abonde (Chio), d'autres où *θεγός* est de règle (Macédoine). Dans la langue commune nous trouvons à la fois *λέμε*, *κλαίμε* (ci-dessus) et *μῆγα* (*μῆτα*), cf. p. 400. Il semble donc qu'il y ait à l'origine de ces divers phénomènes une cause analogique : telle zone prend l'habitude de dire *κλαίω*, *κλαίει* *θεός* ; elle dira de même *λέω*, *λέει*, *λόος* ; telle autre part de *λέγω*, *λέγει*, *λόγος*, et dit partout *κλαίγω*, *κλαίγει*, *θεγός*, suivant que les organes avaient la tendance au début à garder ou à rejeter le γ. Je ne prétends guère, avec cette explication, rendre compte de toutes les difficultés ; mais il me paraît certain que la question du γ devra prendre pour base le système comparé de Mesta et de Pyrgi (*Phon. des patois*) ou des monographies dialectales du même genre. En revanche, on peut conjecturer dès maintenant que les zones *ίvata*, *κλίvo*, *evó* ne connaissent pas de γ intervocalique. Il serait facile de vérifier tous ces faits en Grèce même.

Mais, dans ce genre d'enquêtes, il faudrait prendre des précautions infinies : il s'agirait de remonter à la *source* même des phénomènes, c'est-à-dire aux patois des villages. Les renseignements de M. K. proviennent tous des *centres*. Je regrette de ne pouvoir insister ; je voudrais au moins effleurer la question.

J'ai déjà parlé ailleurs de l'influence des patois sur les langues com-

1. C'est la raison pour laquelle j'ai tellement tardé à parler du livre de M. K. : un article de Revue ne se prête guère à des expositions de principes et j'espérais toujours pouvoir renvoyer l'auteur à un ouvrage spécialement consacré à ce que nous pourrions appeler la méthodologie dialectale ou les moyens de conduire son enquête dans les villages mêmes. Mais je dois encore me borner à renvoyer au peu que j'en ai dit dans les *Observ.* citées ci-dessus. (Voyez prochainement *Essais*, II, *Avertissement*).

munes et réciproquement (*op. cit.*). Je n'ai donc plus à revenir ici ni à répéter les réflexions que j'avais d'abord destinées à ce compte-rendu (cf. *Phonét. des patois*, p. 28, note 1) : quelques expériences personnelles m'ont, en effet, profondément convaincu de ce principe, c'est que l'étude du grec moderne ne se laisse guère aborder sans l'étude des patois et que bon nombre de phénomènes de la langue *commune* nous surprendront toujours, tant que nous ne les aurons pas vérifiés et retrouvés dans les villages où ils nous apparaîtront à l'état de phonétique régulière et constante. Mais ce sont d'autres considérations que je voudrais ici présenter au lecteur.

Je ne suspecte nullement la bonne foi des personnes qui ont fourni à l'auteur des renseignements dialectaux (p. 385). Mais nous nous doutons à peine des innombrables obstacles que rencontre forcément l'étude d'un dialecte sur place. Elle est déjà des plus ardues pour un linguiste de profession, tant il doit exercer son oreille et choisir avec soin ses témoignages. Peu de gens savent au juste comment ils parlent : l'observation du langage sur soi-même est une première difficulté. Deux circonstances frappantes se reproduisent surtout dans ces recherches ; dès qu'une forme nous est certifiée par *écrit*, nous pouvons être sûrs que la plupart du temps elle est inexacte. Les formes vraiment locales demandent avant tout pour se produire l'état d'inattention : cet état cesse, aussitôt qu'on prend une plume à la main. D'autre part, dès que nous interrogeons directement les sujets parlants sur les formes qu'ils emploient, nous avons une chance sur mille d'obtenir la vraie réponse. *Involontairement*, le sujet interrogé se laisse influencer par le souvenir soit des formes *communes* soit des formes *écrites* : l'état d'inattention vient encore de cesser. Cela est particulièrement fréquent pour les mots qui ont dans la langue commune une forme différente ou qui, pour une raison ou pour une autre, tombent plus difficilement sous le coup de l'observation : un individu saura distinguer entre τῆς τῶν, forme dialectale que le paysan a souvent entendu citer comme trait caractéristique et qu'il a pu voir imprimée ; mais il ne distinguera pas entre *và* κάμω et *và* κάω, κάτω et κάω, πέσης et πέης : tout au plus, pourra-t-il se rappeler la forme locale, en essayant de dire vite des locutions qui lui sont familières. Quant aux gens instruits, il ne suffit pas qu'ils comprennent l'intérêt de la langue *vulgaire* ; il faudrait qu'ils fissent leur métier de cette étude. Or, quand il s'agit de formes vivantes qui ne sont pas fixées par l'écriture, les personnes les mieux intentionnées ne soupçonnent pas la réalité de ces formes. Cette ignorance est générale ; des paysans illettrés, ne sachant ni lire ni écrire, toutes les fois que je les interrogeais, niaient de la façon la plus catégorique l'existence de certaines formes dont j'étais amené à conjecturer l'emploi inévitable par une série de déductions auxquelles donnait lieu l'ensemble grammatical du patois même : peu de temps après — dès qu'ils ne se surveillaient plus — ils se servaient couramment de ces formes dans la conversation, et s'en étonnaient, quand je les en faisais apercevoir.

Il y a d'autres faits encore. Un paysan sorti de son village ne parle plus son patois. Un enfant de 14 ans à Pyrgi n'avait jamais usé, tant qu'il restait chez lui, d'autre langue que du pyrgousain : j'étais persuadé qu'il n'en savait pas d'autre. Il me conduisit un jour à une heure loin de son village : à peine avait-il fait deux pas hors de Pyrgi, qu'il se mit à me parler une langue toute différente. Je lui en fis l'observation et il en demeura lui-même tout surpris. Il y a d'autres précautions à prendre : on ne se méfie d'ordinaire que de l'influence de la langue *savante* ; on traverse un village et l'on y recueille chez les témoins les moins suspects en apparence, chez les purs paysans, la forme $\tau\acute{\iota}\varsigma$ $\phi\acute{\rho}\epsilon\varsigma$: aucune raison de se méfier de cet accusatif, $\tau\acute{\iota}\varsigma$ étant la forme *vulgaire* de $\tau\acute{\alpha}\varsigma$, *savant*. Or, il arrive que dans ce village (Pyrgi), la véritable forme *patoise* est $\tau\acute{\alpha}\varsigma$ $\phi\acute{\rho}\epsilon\varsigma$, où $\tau\acute{\alpha}\varsigma$ coïncide justement avec la forme *savante*. Mais cet idiotisme a été signalé aux paysans de Pyrgi : on le cite comme un trait *comique* dans les villages *voisins*. Ils empruntent alors soit la forme commune ($\tau\acute{\iota}\varsigma$), soit la forme d'un village voisin plus civilisé ($\tau\acute{\alpha}\varsigma$), par pudeur et parce que cette forme leur paraît plus *noble*.

Pour ces raisons et quelques autres, j'hésite beaucoup à admettre la classification de M. K. sur la base des renseignements indigènes : quand nous lisons (p. 390 et p. 392) qu'à Céphalonie et à Siphnos $\acute{\alpha}\nu\acute{o}\theta\omega$ n'a jamais de γ , mais que l'imparfait a tantôt $\acute{\alpha}\nu\omega\gamma\alpha$, tantôt $\acute{\alpha}\nu\omega\alpha$, nous pouvons être sûrs ou que cette divergence doit être mise sur le compte de la langue commune ou que le fait a été mal observé, quelque affirmatif qu'ait pu être le témoin à cet égard. La distribution dialectale de la Grèce recevra ses lumières de l'étude des *villages*. Si l'on voulait classer Pyrgi dans une région morphologique quelconque, il ne faudrait pas partir de $\tau\acute{\iota}\varsigma$, mais de $\tau\acute{\alpha}\varsigma$. La situation, en phonétique, est la même : c'est la forme authentique et locale seule qui peut servir de marque caractéristique, c'est la grammaire spéciale des patois. Nous avons donc besoin, avant tout, de monographies dialectales détaillées. Les généralités sont peut-être encore prématurées. Une cinquantaine de voyageurs devraient se mettre à la besogne et rayonner dans les diverses directions où ces études ont tout intérêt à être faites : Trébizonde, Cappadoce, Chio, Chypre, Crète, Macédoine, Épire, etc., etc. Dans tous ces pays — même dans les plus petits — il faut éviter les centres et ne considérer que la phonétique des villages, où tout l'effort de la critique devra tendre à marquer la séparation rigoureuse entre les éléments hétérogènes et les éléments locaux ¹. Nous reconnaitrions alors en Grèce des dialectes of-

1. Je précise : à Corfou, ce n'est pas dans la capitale qu'il faut chercher des renseignements, à Chio, ce n'est pas dans la ville de Chio ; à Syra, de même, il faut laisser la ville de côté. Dans une île à village unique, il faudrait encore se demander si la situation géographique de l'île n'en forme pas un centre linguistique. Sans cela, nous courrions le risque de caractériser seulement les diverses formes que prend la langue commune dans telle ou telle région ; le fond même de la langue nous échapperait.

rant entre eux *tout autant de divergences* que nous en présentent aujourd'hui, comparés l'un à l'autre, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain et le latin. Une grammaire comparée du néo-grec et des langues romaines sera possible à cette seule condition.

M. Krumbacher aime à soulever les questions de principes, et les aperçus généraux auxquels il se livre ne sont pas le moindre attrait de ses travaux. Il a raison. Il est nécessaire avant tout de se rendre compte des difficultés d'une entreprise et des conditions spéciales où elle doit être conduite. Dans toute étude, le travail matériel ne vient pour ainsi dire qu'en seconde ligne; une première reconnaissance du terrain, un premier ensemble de faits observés servent, il est vrai, de base à toute théorie; mais c'est cette théorie, c'est en un mot la méthode même qu'il importe d'établir.

Jean PSICHARI.

533. — Paul VÆLKEL. *Sur le changement de l'L en U*. Programme du Collège Royal français. Berlin, 1888, 48 p. in-8.

La brochure de M. Voelkel contient un intéressant recueil des exemples de vocalisation de l'l dans les différents dialectes romans, germaniques et slaves. Sans être arrivé à formuler une définition parfaitement précise de l'l guttural (l barré du polonais), M. V. a pourtant montré d'une façon assez nette que ce son a été l'intermédiaire nécessaire -- ce qui était admis depuis longtemps --, et unique -- ce qui était plus contesté -- entre l'l ordinaire (p. ex. du français moderne) et le son vocalique *u* auquel il a abouti dans tant de langues : la graphie *ul* quand elle n'est pas une notation imparfaite de l'l guttural, n'a qu'une valeur étymologique et ne prouve nullement l'existence simultanée des deux sons *u* et *l*. C'est de même que dans certains patois de l'Allemagne du sud, p. ex. à Munich, l'l ordinaire (dental) est évidemment devenu *i* par l'intermédiaire de l'l mouillé, et non par un intermédiaire *il* (allemand commun *Halm*, bavarois *Haim*).

J'indiquerai en terminant une explication intéressante de la graphie *ux* de nos pluriels français comme *chevaux*, etc. De même que la graphie *nx* a été à un certain moment la notation exacte d'une prononciation *nts*, avec développement d'un *t* entre l's et un *n* fortement dental, de même, après un *l* fortement guttural comme celui qui a dû exister immédiatement avant la vocalisation de la liquide, a dû se développer plus ou moins clairement un son *k* pour servir de transition entre l'l guttural et l's. L'*x* serait alors la notation de ce son *ks*, conservée plus tard par tradition orthographique, quand le son en question avait disparu de la prononciation. Malheureusement l'hypothèse de M. Voelkel est en désaccord avec les témoignages orthographiques les plus anciens; mais elle contient peut-être une partie de vérité, et mérite en tout cas d'être mentionnée.

Louis DUBAU.

534. — *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande*, von Adolf EBERT. Dritter Band. Die Nationalliteraturen von ihren Anfängen und die latein. Literatur vom Tode Karls des Kahlen bis zum Beginne des XI Jahrhunderts. Leipzig, Vogel, 1887. In-8, VIII et 529 p. 12 mark.

Le troisième volume, impatiemment attendu, et un peu tardivement annoncé par nous, de l'important ouvrage de M. Ebert comprend trois livres.

I. — *Les littératures nationales de l'Occident, de leurs commencements jusque vers le temps de la mort de Charles le Chauve*. (p. 1-117). M. E. a divisé en onze chapitres ce livre consacré entièrement à l'anglo-saxon et à l'ancien-haut-allemand. Après avoir brièvement exposé ce qu'était la poésie anglo-saxonne, il traite successivement de Caedmon (dont il admet l'existence, d'après Beda), des poèmes sur des sujets de l'Ancien Testament, la *Genèse*, l'*Exode*, *Daniel*, *Judith*, puis de l'épopée (le *Beowulf*), de Cynewulf et des œuvres qu'on lui attribue, enfin des autres poésies des Anglo-Saxons, élégiaques, lyriques, didactiques. Passant ensuite à la poésie populaire allemande, M. E. analyse et apprécie le *Chant d'Hildebrand*, « la griffe à laquelle on reconnaît le lion », l'*Heliand*, le *Muspilli*, l'œuvre d'Otfrid de Wissembourg.

II. — *La littérature de la mort de Charles le Chauve jusqu'au siècle des Ottons* (p. 121-256). M. E. traite d'abord de l'épopée (le *Poeta Saxo*, Abbon, — une des parties les meilleures du livre — les *Gesta Berengarii*), puis de la lyrique (Notker et école de Saint-Gall), des hymnes et autres poésies d'église, de la poésie populaire, (*Ludwigslied* et cantilène de sainte Eulalie) des Vies de saints en vers et en prose, du moine de Saint-Gall, enfin des Annales et chroniques (Annales de Fulda, de Saint Vaast, Reginon, etc.), des œuvres didactiques et polémiques de la littérature latine (Remi d'Auxerre, Auxilius, Vulgarius), et, revenant à l'anglo-saxon, il nous parle des traductions d'Alfred, de l'influence du roi sur l'historiographie de son époque, et des deux poèmes qui appartiennent à cette période, la *Genèse* qu'on nomme la jeune, pour la distinguer de l'ancienne *Genèse* faussement attribuée à Caedmon et le *Christ et Satan*.

III. — *La littérature au siècle des Ottons* (p. 259-520). Après une analyse du *Waltharius*, de l'*Ecbasis captivi*, des œuvres de Hrotsvith (légendes, poèmes historiques et drames), des *Gesta Apollonii*, de la Vie et passion de saint Christophe, des poésies populaires de l'Allemagne comme le *Heriger* et *De Heinricho*, M. E. passe à la poésie latine de la France (le fragment de La Haye sur Charlemagne, le *De viribus herbarum* et l'œuvre de Flodoard, *De triumphis Christi*); il montre la poésie nationale qui déjà florit et prospère en France, « au contraire de l'Allemagne où elle se tait presque entièrement » (la *Consolation de philosophie*, la *Passion du Christ*, la *Vie de saint Léger*); puis arrivant à la prose, et après avoir passé en revue les œuvres d'Atto de Verceil, de

Gunzo de Novare, de Rather de Vérone, il consacre quinze pages à Gerbert et à Abbon de Fleury, retrace l'« essor remarquable » de l'histoire (suite de la *Chronique* de Reginon, Folcuin, Heriger, Flodoard); mais, dit M. E. (p. 414) « si Flodoard se distingue comme historien par l'objectivité et la documentation du récit, trois autres historiens célèbres de cette époque se signalent par la façon originale, plus ou moins subjective, dont ils traitent l'histoire de leur temps sous une forme plus libre que celle des Annales; et, dans leur subjectivité, ils apparaissent — ce qui ne rehausse pas peu l'intérêt littéraire de leurs œuvres — comme les représentants des trois nations les plus importantes qui décidaient alors du destin de l'Occident : l'Italien Liudprand, le Saxon Widukind et le Français Richer ». A l'appréciation de ces trois historiens succèdent quatre chapitres : les Vies de saints, Translations et Miracles d'Allemagne et de Lorraine; l'hagiographie de France et de l'Italie (Adso de Toul); la littérature latine des Anglo-Saxons (*Vita Wilfridi* de Fridegod, etc.); la littérature nationale des Anglo-Saxons (Homélies et traductions d'Aelfric, poèmes sur la victoire de Brunanburh et sur la mort de Byrhtnoth).

On retrouve dans ce volume — qui se termine par un bon index — les qualités des deux volumes précédemment publiés par M. Ebert. L'auteur juge toujours par lui-même, avec une indépendance complète, sans se soucier de ses devanciers, et en ne se fiant qu'à ses propres recherches, à son appréciation personnelle solidement appuyée sur une lecture attentive des textes et des études de la critique. Il avance méthodiquement de contrée en contrée, de genre en genre, et son œuvre se développe ainsi avec beaucoup d'ordre et de clarté. Presque toujours il commence par nous parler de l'auteur et de sa vie; si l'œuvre est anonyme, il indique avec soin l'endroit et l'époque où elle est née; puis il analyse cette œuvre avec le plus grand détail et sans diffusion; il en recherche les sources; il en examine le style, la versification, la rime; il en apprécie la valeur. Telle est, à peu près, la disposition de chacun des nombreux articles que M. E. a consacrés aux œuvres latines et autres de cette longue période carolingienne et ottonienne.

On louera donc et on admirera, comme dans les volumes antérieurs de M. E., cette belle ordonnance du sujet, ce vaste savoir auquel n'échappent pas les moindres travaux sur la matière, cette marche sûre et sage que l'éminent érudit garde d'un bout à l'autre de l'ouvrage, ce jugement si ferme, si calme, à la fois plein de bonhomie et d'impartialité, ces analyses si pénétrantes et si complètes, ces appréciations en même temps fines et sûres de tant de prosateurs et de poètes aux talents divers. Tout cela est précis et lumineux; tout cela est *sauber* au plus haut point; tout cela se lit même — non pas d'une traite — mais à doses assez fortes, avec intérêt et sans ennui.

Pourtant le procédé employé par M. E. est un procédé, et il a ses défauts. Fermis à l'auteur de faire défiler devant nous, avec la même

tranquillité, cette suite de légendes, de vies de saints et d'œuvres historiques ; mais les énumérer et les juger les uns après les autres sur le même ton, sans changer, pour ainsi dire, de voix et d'accent, n'est-ce pas s'exposer à fatiguer le lecteur ? Voilà le principal reproche que nous ferons à M. E. ; il ignore que la variété est le grand secret de plaire ; il devient trop aisément monotone ; il ne sait pas animer ses analyses et ses jugements par la chaleur de l'imagination ou par l'éclat du style ; son livre est moins un tableau de la littérature, ou même, comme il dit, une « histoire générale » qu'un ouvrage à consulter, un manuel très détaillé.

J'aurais encore une autre critique à faire. En réalité, le premier livre de ce troisième volume n'est pas à sa place ; il devrait compléter et terminer le deuxième volume, et puisqu'il contient l'histoire des littératures nationales pendant la période carolingienne jusqu'à la mort de Charles le Chauve, s'ajouter à l'histoire de la littérature latine durant la même période. L'éditeur fera bien, dans une prochaine édition, d'opérer ce rapprochement et de joindre au tome II ce premier livre du tome III.

On peut aussi blâmer M. E. d'avoir fait la part si mince à la littérature allemande et, par exemple, de trop peu insister sur le *chant d'Hildebrand*. Il ne parle pas suffisamment de la veine sentimentale et mélancolique de l'anglo-saxon (p. 89), et, du reste, M. Ebert s'abstient peut-être trop souvent de réflexions générales. Il oublie de citer, à propos d'Odo de Cluny, l'étude de M. Hauréau.

Mais ces menues critiques n'amoindrissent nullement la valeur d'une œuvre excellente où il y a tant à prendre et à apprendre, où tous les chapitres sans exception témoignent d'un labeur patient et consciencieux, où l'on trouve, à côté de féconds aperçus, de si abondantes informations sur l'histoire de la littérature et de la civilisation, tant de précieux jugements, tant de minutieuses analyses, et on devra remercier l'auteur d'avoir étudié cette fois, non seulement la littérature latine, mais les littératures nationales, et le féliciter de montrer sur l'un et l'autre domaine la même compétence, la même exactitude scrupuleuse, la même critique savante et précise, le même souci d'être complet.

A. CHUQUET.

535. — *Del ritratto di Dante Alighieri*, memoria di Carlo NEGRONI con documenti. Milan, U. Hoepli, 1888, in-fol. de 25 p. (avec une planche).

536. — *Il Petrarca e i Carrarese*, studio di Antonio ZARDO. Milan, U. Hoepli, 1887, in-16 de 322 p. Prix : 4 fr. (*Biblioteca scientifico-letteraria*).

A l'occasion du centenaire de Dante, en 1865, le gouvernement italien fit faire des recherches pour établir quel était le portrait le plus authentique de Dante pouvant servir de document pour la médaille de Dupré. Deux rapports rédigés par MM. Milanese et Passerini recon-

nurent la valeur particulière d'une miniature du ms. 1040 de la Bibliothèque Riccardi. Mais, après avoir été utilisée par l'artiste florentin, cette miniature resta inédite. Elle est publiée seulement aujourd'hui, à l'occasion d'une réimpression de l'édition de la *Divine Comédie*, avec le commentaire de S. Talice da Ricaldone. Cette édition, faite avec luxe en 1886, aux frais de la cassette royale, n'avait guère pénétré dans le public savant; le libraire Hoepli, qui a pris l'initiative de cette réimpression, a voulu y joindre le portrait oublié. En même temps, cette gravure était publiée à part dans la plaquette que nous avons reçue et qui est accompagnée d'une introduction due à l'un des éditeurs de Talice, M. C. Negroni, et des deux rapports officiels. Nos bibliothèques sont munies à présent d'un portrait de Dante d'une véritable valeur iconographique et reproduit excellemment; quand serons-nous aussi heureux pour Pétrarque?

Voici, en attendant, un nouveau livre sur Pétrarque, dû à M. A. Zardo, qui mérite d'être signalé. On est, il est vrai, un peu désorienté par la composition, qui tient à la fois de la vulgarisation et de l'œuvre érudite. Cette réserve faite, il faut reconnaître que c'est une bonne biographie de Pétrarque, car, malgré le caractère spécial du titre, le livre n'est guère autre chose qu'un récit de la dernière partie de sa vie. L'auteur s'est placé au point de vue particulier des relations de Pétrarque avec les Carrare qui gouvernaient Padoue et qui furent très liés avec le poète, surtout à partir du moment où il se fixa d'une manière définitive dans leur seigneurie. La figure de François de Carrare l'ancien, qui fut pour lui un véritable ami, est mise en bonne lumière. Les rapports de Pétrarque avec Venise et Padoue, de 1349 à 1374, sont minutieusement notés¹. Le dernier chapitre résume habilement les détails déjà connus sur la bibliothèque de Pétrarque. Nous aurons l'occasion de revenir ailleurs sur le livre de M. Z.; ici, nous devons seulement le louer de la bienveillance et de l'intelligence avec laquelle il expose au grand public les arides travaux des bibliographes et des chercheurs d'autographes. A parler franc, on peut craindre que les lecteurs, attirés à son livre par le titre ou par l'aspect extérieur, ne soient surpris et même ennuyés des longues pages qu'ils y trouveront consacrées aux

1. M. Z. a tiré grand profit des recherches de M. Gloria, des publications collectives du centenaire de 1874, *Padova a Petrarca, Petrarca e Venezia*, etc. Pour une deuxième édition, il trouvera à glaner quelques petits détails biographiques dans deux articles récents, *Pétrarque et son jardin* et *Les scholies inédites de P. sur Homère*. Signalons-lui aussi quelques corrections à faire, dont la plupart ne sont que des fautes d'impression : p. 78, l. 1, on attend une mention du mariage de la fille de Visconti; p. 79, l. 14 et 21, lire 1364, 1367, 1365; p. 137, n. 2, l'observation de M. Carducci est si bien fondée qu'il faut supprimer une ligne du texte de M. Z.; p. 142, n. 1, lire *Klincksieck*; p. 144, il n'y a pas lieu de douter que Baldelli ne confonde, comme ses contemporains, les autographes fragmentaires (Vat. 3196) avec le *Canzoniere* complet (3195); p. 191 note, lire *blasphèmes*; p. 200, *Miloniana*; p. 252, l. 12, contenente : *L'ILIADÉ E l'Odissea*; p. 258 note, *Le-fevre* et *Lemaire*; p. 316, l. 24, *Acrone*.

questions de ce genre ; mais, comme nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, nous ne pouvons que souhaiter de voir ce *studio*, agréable et bien informé, dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à Pétrarque.

P. DE NOLHAC.

537. — *Strassburg im französischen Kriege, 1552*, von Dr Alcuin HOLLÄNDER. Strassburg, Heitz und Mündel, 1888, 67 p, in-8. Prix : 1 fr. 90.

Le présent travail examine et décrit avec plus de détails que les historiens précédents, la marche de Henri II à travers l'Alsace, en 1552, et principalement l'attitude politique de la ville libre de Strasbourg, au moment de la prise de Metz et de l'apparition du monarque français dans le voisinage de ses murs. Basée sur des documents inédits ou peu connus des archives de Strasbourg, cette étude est une utile contribution à l'histoire de l'Alsace au xvi^e siècle. Malheureusement l'auteur s'est cru obligé d'établir avant tout les sentiments de patriotisme germanique des Strasbourgeois d'alors, ainsi que leur hostilité aux avances de la diplomatie française ; cette préoccupation extra-scientifique nuit légèrement au mémoire, d'ailleurs consciencieusement rédigé, de M. Hollaender. A notre avis, il aurait pu se débarrasser de ce cauchemar, aucun écrivain sérieux, aucun historien de profession n'ayant encore soutenu, que nous sachions, la thèse contraire et prétendu que Strasbourg brûlait d'impatience, au xvi^e siècle, d'être annexé par les Valois ou réclamait son incorporation à la monarchie française. Il se passa plus de cent ans encore, avant qu'il y eut un véritable parti français dans la vieille ville rhénane, et même alors ce fut une sage résignation, et non pas l'enthousiasme, qui dicta ses décisions au Magistrat de la petite république. Qui ne sait que ce fut le calme profond du xviii^e siècle, et surtout la Révolution française qui ont fait succéder à la conquête matérielle la conquête des esprits et des cœurs ? M. H. aurait donc parfaitement pu s'épargner de démontrer si longuement, à l'encontre de quelques affirmations fantaisistes, la non existence de sympathies françaises, plus générales, à Strasbourg, vers le milieu du xvi^e siècle¹.

M. H. a-t-il été aussi heureux dans la démonstration de la seconde thèse politique qui forme la conclusion de son mémoire ? Si l'on en croyait son travail, les Strasbourgeois auraient été dominés uniquement, dans ces années 1551-1552, par le sentiment profond de leurs

1. Nous disons des *sympathies générales*, car il y avait, même alors, des individualités marquantes, comme Jean Sturm, l'illustre pédagogue, qui tâchait de gagner des partisans à Henri II. Certains citoyens, malgré les mandats impériaux, recrutaient des mercenaires pour le roi, etc. Disons à propos que rien n'autorise M. H. à mettre simplement de côté la notice (dans la lettre de Heydeck à Maurice de Saxe, 19 mars 1551), qui signale l'attitude très peu aimable de la population strasbourgeoise vis-à-vis du capitaine impérial Erasme von der Hauben.

obligations envers le Saint-Empire-romain-germanique, et par un dévouement presque chevaleresque à la personne de l'empereur Charles-Quint. A l'appui de cette manière de voir, on nous cite quelques pièces officielles, adressées à ce dernier, et dans lesquelles les protestations de *loyalisme* chaleureux ne manquent pas, en effet. Mais il serait peut-être un peu naïf d'ajouter une telle importance à des phrases de chancellerie, qui sont partout de style, en pareille occurrence. C'est aux services rendus, c'est à l'attitude pratique que se reconnaissent généralement les dévouements sincères. Or, nous n'apercevons nulle part un empressement bien considérable à servir la cause impériale *d'une manière efficace*. S'ils fournissent des vivres à l'empereur, ils en fournissent aussi au roi. Quand l'envoyé de Charles-Quint, Wolfgang Haller de Hallerstein, demande aux Strasbourgeois de lui prêter de l'argent, ils refusent ¹. Quand il leur demande de renforcer ses troupes par l'envoi de Nicolas de Hattstadt et d'une partie de la garnison de la ville, ils refusent encore ². Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu avoir ces sentiments qu'on leur prête, alors qu'ils détestaient au fond du cœur les Impériaux, l'Intérim, les catholiques et l'empereur ? On dirait vraiment que M. H., qui pourtant a écrit une *Histoire de Strasbourg pendant la guerre de Smalkalde* — très intéressante d'ailleurs — a tout à fait oublié le rôle antérieur tenu par la ville libre vis-à-vis du souverain et la crise intense qui y suivit la défaite de Mühlberg. On dirait qu'il n'a jamais tenu dans ses mains, aux Archives de Strasbourg, les nombreuses correspondances de cette époque, anonymes et autres, qui avertissent à chaque moment les gouvernants de la cité de se tenir en garde contre les coups de main (*Anschlaege, Impresen*) organisés par les Impériaux, les Espagnols, les Lorrains, etc. contre le petit état protestant qui les gênait ? Il est certes bon de consulter avec soin les documents officiels, mais il ne faudrait pas oublier pour cela les plus simples notions de psychologie et les faits les plus patents de l'histoire, quand on se met à les interpréter. La vérité historique sur l'attitude de Strasbourg, à ce moment de son histoire, tout comme au siècle suivant, est pourtant bien facile à établir, quand on la cherche sans préoccupations étrangères à la science. Le Magistrat de la ville libre a suivi forcément une politique de bascule ; trop faible pour résister à aucun des adversaires puissants qui viennent lutter sans cesse dans son voisinage, il a pour principe de céder quelque chose (aussi peu que possible), à celui des deux antagonistes qui se trouve le plus près de lui, qui peut lui nuire davantage. Il se sert en même temps de la présence du second adversaire pour empêcher qu'on ne le pousse lui-même à bout, pour indiquer, à mots couverts, que si l'on ne modère pas les prétentions formulées, si l'on ravage trop cruellement ses terres, il n'aura plus qu'à se jeter, en désespoir de cause, du côté opposé. Même

1. Archives de Strasbourg, A. A. fascicule, 575.

2. A. A. fasc. 579.

à défaut des faits précis, le bon sens indiquerait que telle fut et devait être l'attitude politique de Strasbourg. Naturellement, le langage tenu officiellement aux deux belligérants se ressentait, dans la forme, du fait que Charles-Quint était le suzerain légal de la République de Strasbourg. Il y avait également à tenir compte de cet autre fait, que le roi de France ne pouvait songer alors à s'emparer effectivement de plus de territoires qu'il ne venait déjà d'en prendre; qu'il reculerait donc à un moment donné, très proche en tout cas, et qu'on n'avait rien à craindre de lui, sinon un coup de main, facile à repousser avec un peu de vigilance, ou le pillage de quelques bourgs et hameaux de la Basse-Alsace. A quoi bon donc se montrer trop souple à son égard? Charles-Quint, au contraire, restait le voisin dangereux et toujours puissant; il fallait bien se garder de lui donner un nouveau prétexte d'attaque, comme en 1547. Voici l'explication très simple des faits que M. Hollaender nous raconte avec d'abondants et curieux détails ¹, et dont l'étude intéressera non seulement l'historien local, mais encore tous ceux qui s'occupent de l'histoire de France au xvi^e siècle.

R.

538. — I. *Manuscriptos catalanes de la biblioteca de S. M.* Noticias para un catalogo razonado por J. Massó Torrents. Barcelona, Alvaro Verdaguer, 1888, 37 pages, in-8.

539. — II. *Les Obres del valeros cavaller y elegantissim poeta Ausias March*, ara novament ab molta diligencia revistes y ordenades segons les més correctes edicions antigues. Barcelona, F. Giro, 1888, 253 pages, in-12.

I. — Les catalogues imprimés des manuscrits que renferment les bibliothèques de l'Espagne sont très rares. C'est donc une entreprise louable que celle que vient de tenter M. J. Massó Torrents. Désireux de montrer au public combien ont été nombreuses et variées les productions littéraires de la Catalogne au moyen-âge, il nous donne aujourd'hui un catalogue des manuscrits catalans de la bibliothèque particulière du roi d'Espagne. Ce travail est le début d'un catalogue raisonné plus complet que publiera un jour M. J. Massó Torrents. Nous ne saurions trop le remercier d'avoir ainsi facilité le travail des érudits qui s'occupent de la Catalogne et de l'Espagne. De plus, son catalogue aura l'avantage de corriger certaines erreurs de classification analogues à celle que j'ai remarquée dans le catalogue de la Biblioteca Nacional de Madrid où un manuscrit contenant la traduction castillane des *Cants* d'Auzias March a été pris pour le texte catalan. Ajoutons que l'erreur a été reproduite dans le catalogue imprimé comme appendice à l'*Ensayo* de Gallardo.

1. Parmi les récits contemporains, M. H. aurait pu citer encore la *Chronique strasbourgeoise* de J. J. Meyer, p. 112-113. — Le fameux canon, la *Mésange*, n'est pas seulement *légendaire*, comme une phrase peu claire de M. H. pourrait le faire croire; il a très réellement existé. C'est son rôle seul dans l'expédition de Henri II qui est fort problématique.

Les manuscrits catalans que renferme la bibliothèque du roi d'Espagne sont peu nombreux, mais assez importants.

Outre les manuscrits de la *Chronique* de Jacques I^{er} le Conquérant, de la *Vie de J.-C.* et du *Crestia* de François Eximeniz, il s'y trouve encore un manuscrit considérable de Raymond Lulle, exécuté à Paris en 1299. Ce manuscrit contient la version catalane de deux manuscrits latins du même auteur que nous signale l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXIX, p. 305) et qui ont pour titre : *Liber de quadratura et triangulatura circuli*. L'incipit des mss. latins est : *Ad investigandam quadraturam et triangulaturam circuli* ; celui du ms. catalan : *A ensercar cuadratura e triangulatura de cercle*. Mais, malgré cet incipit, ce livre est plutôt un traité de métaphysique qu'un traité de géométrie.

La bibliothèque du roi d'Espagne possède aussi un manuscrit des poésies d'Auzias March. La notice que nous en donne M. J. M. T. présente quelques inexactitudes que je me permettrai de signaler.

Des neuf manuscrits qui nous restent d'Auzias March, le ms. 2. H. 4, de la bibliothèque du roi, est, sans aucun doute, le plus précieux par son antiquité. Il ne remonte cependant pas, comme le dit M. J. M. T., au commencement du xv^e siècle. C'est plutôt à la fin de ce même siècle que se place son exécution, si l'on considère et son écriture et la date de la mort d'Auzias March (1459).

La pièce *Ja no esper que s'amat* que M. J. M. T. publie d'après ce manuscrit n'a jamais figuré dans les cinq éditions anciennes du poète. On peut néanmoins la regarder comme authentique, puisqu'elle nous est offerte par six manuscrits. Mais le texte que nous en donne M. J. M. T. contient quelques fautes dont je ne relèverai que les principales.

Il y a dans le manuscrit : V. 11, *fes*, au lieu de *fé*.

V. 17. *Sobre vos es tot cargat*, au lieu de *sobre de vos tot be cargat*.

V. 25. *fadat*, au lieu de *podat*.

V. 28. *en aquell*, au lieu de *aquell*.

N. 33. Cinq mss. y compris celui de la bibliothèque du roi portent : *No puch recollir lo desgrat*.

V. 41. *prech* au lieu de *prey*.

Dans le huitain de « Mosen Llois Pardo » et non de Llorens Pardo, comme écrit M. J. M. T., le sixième vers porte *davant mos ulls* et non pas *aguant mos ulls*, ce qui ne veut rien dire.

Plus loin, dans la première poésie de Jordi Centelles, M. J. M. T. imprime *coll* au lieu de *cell* et oublie le huitième vers : *Del fill de deu Molt reverent cadira*. En outre, le deuxième et le dernier vers de la même pièce renferment un mot incompréhensible. Qu'est-ce que *miga teu*? Le ms. porte *miga. cer*. Or, le point qui sépare les deux parties du mot tient lieu du signe d'abréviation de l'*n*. Il faut lire, par conséquent, *migancer* « intermédiaire. » — Enfin, pourquoi M. J. M. T., qui publie trois ou quatre pièces de la fin du manuscrit, ne signale-t-il

pas les vers castillans qui se trouvent au verso du dernier feuillet, et surtout l'*explicit* où on lit le nom d'un certain *Dominicus* qui a écrit les trois ou quatre feuillets de la fin?

Quant au sonnet castillan attribué à « *Osias March* » et que publie M. J. M. T. d'après le ms. 2. F. 5., il est évident qu'il n'est pas d'Auzias March. Dans le même manuscrit se trouvent des sonnets de D. Diego de Zúñiga et de Jorge de Montemayor, poètes castillans du xvi^e siècle; il faut croire, par conséquent, qu'il appartient à un descendant d'Auzias March. (Voir, à ce sujet, Torres Amat *Memorias para ayudar á formar un diccionario crítico de los Escritores Catalanes*, p. 365 et suiv.)

Ces quelques critiques n'enlèvent rien au mérite de M. J. M. T. Encore une fois, il a fait œuvre utile et nous devons l'en louer. L'amour de la littérature catalane ne doit pas seulement consister à pasticher les anciens; l'érudit qui compulse les manuscrits et les signale aux lettrés est un catalaniste à un aussi juste titre que les lauréats des Jochs Florals.

M. J. M. T. a promis de publier le catalogue des manuscrits catalans de la Biblioteca nacional de Madrid. Ce nouveau travail sera bienvenu. Espérons que M. J. M. T. ne bornera point là ses études et qu'il pourra, dans quelques années, nous donner le catalogue exact et complet de tous les manuscrits catalans qui existent en Espagne.

J'espère publier moi-même quelques-unes des pièces inédites des manuscrits que M. J. Massó Torrents va nous décrire, entre autres celles que contient le ms. des œuvres d'Auzias March qui provient de la bibliothèque des Medinaceli. D'autres textes que j'ai trouvés ailleurs me permettront de donner d'intéressantes variantes.

II. — Un mot seulement de la nouvelle édition des œuvres d'Auzias March. Ce texte assez bien imprimé (*à despeses de N^e Antoni Bulbena y Tusell*), n'est que la reproduction, avec quelques accents et quelques points en plus, de l'édition de Barcelone, 1560. Certes, l'imprimeur Claudi Bornat avait donné un texte de beaucoup préférable à ceux de Pelayo Briz et de Francesch Fayos Antony. Mais est-il suffisant?

Amédée PAGÈS.

540. — **Souvenirs diplomatiques.** La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée, par G. ROTHAN. Paris, Calmann Lévy. 1888. In-8, 396 p. 7 fr. 50.

M. Rothan, remontant le cours de ses souvenirs, retrace dans ce volume la politique du cabinet de Berlin et le spectacle qu'offrait la Prusse sous Frédéric-Guillaume IV pendant la guerre de Crimée. Lui-même était alors à Berlin et, comme il nous l'apprend, non sans ironie, « *persona grata* » auprès du gouvernement prussien (p. 288, note). On lira avec intérêt dans le livre de M. Rothan les portraits de Frédéric

Guillaume IV, de Manteuffel, de M. de Bismarck : le roi hésite et, dans sa perplexité, cherche toujours à gagner du temps; M. de Manteuffel ne veut se compromettre d'aucun côté et cherche à se tirer d'affaire avec de bonnes paroles; M. de Bismarck lutte à la Diète contre la suprématie de l'Autriche, tente déjà de faire prévaloir aux dépens de son ministre une politique personnelle, se prépare à désertir l'étroite politique de la *Gazette de la Croix* et, subissant l'attraction du succès, fait des avances à Napoléon III, mais des « avances qui n'engagent à rien ». M. R. n'a pas négligé de peindre en pied les autres diplomates qu'il rencontrait sur son chemin : M. de Moustier, par exemple, qui fait une si piquante esquisse du roi Frédéric Guillaume IV (p. 51), et ce M. de Tallenay qui représentait tous les gouvernements; M. de Benst et le beau M. de Buol, si infatué de lui-même. Le livre est d'ailleurs aussi plein d'enseignements que de détails intéressants et d'informations curieuses (voir notamment l'affaire Seiffart); ce fut la France qui assura l'admission de la Prusse au Congrès, et la guerre de Crimée qui nous donnait une influence prépondérante en Europe « posait la question italienne et hâtait la solution du problème germanique en provoquant au sein de la considération l'antagonisme de Prusse et de l'Autriche »¹.

A. C.

541. — *Les grandes écoles et le collège d'Abbeville, 1384-1888* contribution à l'histoire de l'enseignement, par E. PRAROND, correspondant du Ministère pour les travaux historiques. Paris, Alph. Picard, 1888, in-12 de xv-574 p.

Parmi les travaux déjà si nombreux dont l'histoire de l'enseignement a été l'objet, celui-ci mérite un rang des plus distingués. M. Prarond, dans quelques pages d'introduction adressées « au collège, » et où la reconnaissance d'un ancien et excellent élève se répand en termes chaleureux, indique les sources de son livre. Pour bien montrer ce que fut l'enseignement à Abbeville pendant plus de cinq cents ans, il a étudié, sans parler de plusieurs pièces imprimées peu connues, divers manuscrits rédigés au siècle dernier et un très grand nombre de documents des archives municipales, principalement les registres de délibérations du conseil de la ville. C'est avec beaucoup de patience et de soin — et aussi de sagacité — qu'il a mené son enquête. Tirant le meilleur parti de tous les matériaux qu'il avait à sa disposition, il a reconstitué l'histoire complète et que tous ignoraient des grandes écoles et du collège de sa ville natale, consacrant un dernier chapitre à l'association amicale des anciens élèves, ce qui lui a fourni l'occasion de saluer la glorieuse mémoire de l'amiral Courbet (p. 519-520). M. P. s'est occupé tour à tour de l'origine des écoles d'Abbeville qui datent du xiv^e siècle; de la bulle de Clément VII (1384) attribuant aux chanoines

1. Lire *Preussisches* (et non « *Preussiche* ») et *Beihmann-Hollweg* (et non *Holveg*, p. 47); *Neiss* (et non « *Neisen* », p. 79).

de Saint-Vulfran certains droits sur les écoles ; des directeurs des grandes écoles au xv^e et au xvi^e siècles (*magistri scholarum*)¹ ; des dix-sept principaux du collège qui se succédèrent jusqu'à la Révolution, dont le premier fut Maraude de Bailleul (1562-1587)² et le dernier Fr. Georges Delétoile (1791) ; des douze principaux qui ont dirigé le collège depuis la Révolution jusqu'à l'an passé. Le consciencieux historien signale à plusieurs reprises, au sujet de l'enseignement, le perpétuel antagonisme de l'échevinage et des chanoines de Saint-Vulfran, antagonisme qui apparaît déjà dans une délibération d'octobre 1564 et qui devait durer plus de deux siècles encore. On trouve çà et là de précis renseignements sur les maisons successivement occupées par les écoles et le collège, sur les gages du principal et des régents, sur la nourriture de ces derniers, sur les règlements et programmes scolaires³, sur les distributions de prix accompagnées de représentations théâtrales, etc. Indiquons encore d'intéressantes particularités sur le chanoine François Lefebvre, auteur de la *Relation du voyage de l'isle d'Eutopie* (p. 239), sur les vers latins au collège d'Abbeville (p. 267-269), sur le vin bu à l'hôtel de ville lors de la nomination des principaux du collège (p. 365), etc.

L'instructif volume est complété par une *Table analytique des matières* très développée et très bien faite (p. 527-550), par des *Addenda et errata*, auxquels on n'ajoutera pas grand'chose (p. 551-565), enfin par le catalogue des publications de l'auteur relatives à Abbeville, à son arrondissement, à des sujets divers, à la bibliographie picarde, à la bibliophilie abbeilloise (p. 567-574), catalogue auquel l'infatigable travailleur a joint une petite liste de ses ouvrages en préparation. Parmi eux, je me contenterai de citer une *Histoire littéraire d'Abbeville* qui sera bien intéressante, si l'on en juge par le fragment que M. Prarond en a donné sous ce titre : *Biographie de M. Fr. César Louandre* (1862).

T. DE L.

542. — W. PREYER. *L'Âme de l'enfant*, traduit d'après la deuxième édition allemande par le Dr H. de Varigny. Paris, J. Alcan, 1887. In-8, xvi-560 p.

Les recherches sur la psychologie enfantine sont à la mode depuis quelques années. Des savants de toute espèce y ont apporté leur contri-

1. M. P. a retrouvé les noms de trois de ces directeurs pour le xv^e siècle, et la série complète pour le xvi^e (p. 26-32).

2. Le troisième principal, Antoine Clugnet, dut, avant sa réception, répondre à diverses questions des échevins sur la théologie, la philosophie, la littérature ancienne, notamment sur un passage de Juvénal. M. P. fait suivre son récit de cette piquante remarque (p. 70) : « Ce plaisir m'a toujours manqué de voir un conseil municipal interroger sur les lettres grecques et latines ou simplement sur un vers de Juvénal un candidat quelconque. »

3. Voir notamment (p. 204) l'analyse du *Projet de statuts et règlement pour le collège d'Abbeville rédigé par les vice-principal et régents* (1688).

bution : physiiciens comme Sigismond, naturalistes comme Darwin, linguistes comme Egger, psychologues de profession comme Taine, B. Perez et James Sully. M. Preyer est un physiologiste et c'est par la physiologie qu'il a été conduit à la psychologie; aussi la méthode est-elle plus rigoureuse, l'esprit plus scientifique chez lui que chez M. Perez, par exemple, dont les ouvrages sont en revanche d'une lecture plus facile. Une autre différence entre les deux auteurs, c'est que M. Perez a entrepris un travail d'ensemble, où il a groupé et coordonné des observations multiples, portant sur un grand nombre d'enfants; M. P., au contraire, n'a voulu faire qu'une monographie, l'histoire de son fils depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trois ans. M. P. père observait M. P. fils trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, et notait immédiatement les faits observés; une fois les matériaux amassés, il les a classés par ordre de matières : développement des sens, développement de la volonté (mouvements), développement de l'intelligence. Tout est à lire dans ce gros volume et beaucoup est à retenir, pourvu qu'on ne perde jamais de vue qu'il ne s'agit que d'un seul enfant, dont l'évolution psychologique peut être prise, à la rigueur, comme exemple, mais non comme règle. C'est aux physiologistes à se prononcer sur la valeur et la généralité de beaucoup d'observations du premier chapitre, relatives au développement des sens : est-il vrai, par exemple, que chez tous les enfants le couple des couleurs Rouge et Jaune soit perçu et dénommé longtemps avant le couple Bleu et Vert? Mais les chapitres suivants intéresseront surtout les psychologues, les linguistes et les éducateurs. M. P. a réuni là des faits curieux et probants qui établissent que l'enfant juge, compare et raisonne dans une certaine mesure avant de savoir parler. Sur l'acquisition du langage, il a rectifié bien des idées erronées et distingué le premier, avec netteté, les trois phases que comporte ce travail. Pendant la première, l'enfant exerce son appareil vocal, sans attacher un sens précis aux sons qu'il profère; outre les voyelles et consonnes de sa langue maternelle, il articule alors beaucoup de combinaisons qui ne lui seront jamais d'aucun usage. Pendant la seconde phase, l'enfant fait attention aux mots prononcés autour de lui, il les emmagasine dans sa mémoire, mais il les reproduit très imparfaitement parce que ses centres nerveux n'exercent pas un contrôle suffisant sur ses organes vocaux. C'est à cette époque qu'on constate chez l'enfant, à titre de faits réguliers, normaux, tous les troubles de la parole, toutes les maladies du langage qui, chez l'adulte, constituent des faits pathologiques : M. Preyer en donne une amusante nomenclature. Pendant la troisième période, le mécanisme vocal et le mécanisme auditif, qui s'étaient développés séparément, se combinent peu à peu

1. Le jugement dédaigneux que porte M. P. sur l'ouvrage de Perez (p. 497 de la trad. fr.) est beaucoup trop sévère et n'aurait pas dû être reproduit par le traducteur français, s'il est vrai, comme l'affirme M. Perez (*L'enfant de trois à sept ans*, p. ix, note) qu'il a contribué lui-même à faire traduire le livre de son rival.

sous l'influence de l'instinct d'imitation ; l'empire du cerveau sur la langue s'affermir, et l'on est tout étonné d'entendre l'enfant, qui hier encore bégayait péniblement un petit nombre de mots défigurés, posséder tout à coup un vocabulaire complet : on dirait les paroles des voyageurs de Rabelais qui figées par l'hiver aux confins de la mer glaciale, se fondirent et furent « ouïes advenante la sérénité et tempérie du bon temps. » Ainsi la parole de Linné, *Natura non facit saltus*, n'est pas acceptée intégralement par la science moderne ; au contraire, dans presque tous les domaines naturels, le progrès se manifeste par des changements brusques, qui sont, il est vrai, préparés par un travail intérieur, travail graduel, sourd et invisible. L'évolution est une suite de petites explosions.

T. R.

543. — Ludovic CARRAU. *La conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire*, 1 vol, in-12. Paris, Perrin, 1887, VIII-290 pages. 4 fr.

544. — Ludovic CARRAU. *La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours*, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Alcan, 1888, VII-295 pages. 5 fr.

Dans le premier de ces ouvrages, M. Carrau expose et critique les doctrines de Lewes sur les origines de la conscience, de la pensée et de la volonté, les théories sur la folie et la responsabilité morale ; il soutient que la conscience psychologique et morale dans l'individu n'est pas la résultante des actes cérébraux. Il procède de même pour les théories sur la philosophie de l'histoire et la loi du progrès, sur l'humanité primitive et l'évolution sociale, sur l'évolution de la morale et la moralité chez les sauvages : l'histoire le conduit, à propos de la conscience, à des conclusions analogues à celles qu'il avait formulées après avoir examiné l'individu. On trouve dans cet ouvrage, écrit avec bonne foi et clarté, des observations fines et judicieuses qui instruiront ceux-là même que ne satisferaient pas les arguments par lesquels l'auteur cherche à justifier les doctrines spiritualistes.

Le second ouvrage est une œuvre importante au point de vue de l'histoire de la philosophie et de la philosophie religieuse : M. C. nous fait connaître des penseurs sur lesquels on avait jusqu'ici trop peu appelé l'attention, des doctrines qu'on avait trop négligées dans l'exposition systématique de théories déjà connues ; il résume, dans une substantielle conclusion, ses vues sur la méthode, les principes, les dogmes de la philosophie religieuse. De cette dernière partie, qui s'adresse surtout à la génération laborieuse et recueillie qui recevra l'héritage de la philosophie française (p. 294), nous n'avons qu'une chose à dire, c'est qu'il faut souhaiter que les spiritualistes, s'ils continuent par la suite à être en possession de l'enseignement public, soient aussi sincères dans l'expression de leur pensée, aussi respectueux pour les doctrines qu'ils com-

battent et condamnent. La première partie, qui d'ailleurs tient la place la plus considérable, nous intéresse beaucoup plus directement. Mais pourquoi M. C. commence-t-il par dire, dans une phrase qui certainement dépasse sa pensée, *que pour lui l'histoire qui n'aboutit pas à juger n'est pas digne d'occuper un philosophe*? Ne peut-on trouver dans l'exposition et l'explication des doctrines un but qui se suffit à soi-même, sans renoncer à se poser un jour et à essayer de résoudre les questions que se posent les métaphysiciens? Ne peut-on même se proposer de faire uniquement l'histoire des doctrines comme on fait l'histoire des sociétés, des institutions et des langues¹? L'ouvrage de M. C. aurait lui-même une grande valeur encore si on en retranchait la partie métaphysique. Qu'on en juge par quelques brèves indications. Berkeley est étudié d'après les sources et on le connaît mieux, on comprend mieux la *Siris* pour laquelle M. C. propose une explication fort ingénieuse quand, après l'avoir étudié chez Fraser, Penjon et Gérard, on lit le chapitre que lui consacre M. Carrau. Butler, peu connu en France, y a trouvé pour la première fois un historien qui ait fait connaître complètement sa doctrine. Bolingbroke et les déistes sont traités un peu durement. Hume, l'adversaire le plus dangereux, le plus puissant peut-être de la théologie naturelle, est l'objet d'une étude pénétrante et impartiale; Hamilton et Stuart Mill, Spencer et sa théorie de l'inconnaissable nous apparaissent d'une façon plus nette quand leurs doctrines religieuses ont été exposées par M. Carrau. Abbot, le penseur américain, dont le théisme scientifique est, depuis les Stoïciens, la plus hardie tentative pour faire de l'univers un Dieu revêtu de justice, de bonté, de moralité, a peut-être été trop favorablement jugé par M. Carrau, qui a donné à ses doctrines une ampleur qu'elles ne semblent pas avoir chez leur auteur.

F. PICAVET.

545. — **Flore populaire des Voyages**, par M. HAILLANT (ouvrage couronné du premier prix au concours de la Société nationale et centrale d'horticulture de France, séance du 22 mai 1885, et publié dans le journal de la Société). Paris, Epinal, sans date, in-8 de 220 pages.

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt que peut présenter une Flore populaire, intérêt reconnu depuis longtemps et que la Société d'horticulture de France a hautement proclamé le jour où, sur la généreuse initiative de son président, M. Lavallée, elle a mis au concours la composition d'un ouvrage de ce genre. Avec quel empressement a-t-on répondu à son appel? Je l'ignore, ainsi que le mérite des travaux qu'il a

1. Encore une critique de détail qui porte uniquement d'ailleurs sur une faute d'impression : M. C. préfère avec raison les mots *inconditionné* et *conditionné* aux mots *inconditionnel* et *conditionnel* pour rendre les mots *conditioned* et *unconditioned* chez Hamilton ; mais son texte porte à plusieurs reprises (p. 167 et 171) les mots qu'il condamne au lieu de ceux qu'il adopte.

suscités ; mais le mémoire couronné de M. Haillant nous permet de dire que ce concours n'a pas été inutile et qu'il a provoqué au moins une œuvre de valeur. Ce n'est pas que la *Flore populaire des Vosges* soit irréprochable ; son auteur, et il faut le féliciter de sa franchise, a reconnu lui-même plusieurs des défauts ou des lacunes qui la déparent ; mais je suis surpris qu'il ne se soit pas aperçu, dès les premiers pas, à quel point la marche qu'il a suivie était défectueuse et peu sûre.

Il existe trois grandes Flores populaires, celles des Pays scandinaves, d'Allemagne et d'Angleterre ; si elles n'ont pas été faites sur le même plan, toutes se sont attachées, cependant, et cela se conçoit, à mettre en évidence les noms populaires qu'elles enregistraient ; M. H., qui ne paraît avoir connu aucun de ces ouvrages, a procédé tout autrement ; sans doute, il a eu le mérite, que ne peuvent revendiquer tous ses précurseurs, d'avoir adopté la méthode naturelle, mais au lieu de mettre au premier rang les noms populaires, il les a inscrits seulement après les noms des localités où ils avaient été recueillis, et ceux-ci, ce qui vient encore compliquer cette première erreur, ont été rangés par ordre alphabétique¹ ; il en est résulté que les analogies dialectales n'ont nullement été prises en considération, et, chose plus grave, M. H. a été conduit à répéter plusieurs fois les mêmes dénominations populaires d'une seule plante et à donner à part des dénominations semblables ou absolument identiques. Un ou deux exemples feront voir tout ce qu'il y a de défectueux et de peu clair dans un tel procédé.

Prenons le premier article de la *Flore populaire des Vosges*, celui qui est consacré à la *Clematis vitalba* ; voici ce qu'on y lit, après trois ou quatre lignes sur lesquelles je reviendrai : « Aouze : *bôs fumant* ; Bainville : *bôs fumâ* ; Gendreville : *trait de chin* ; Lemmecours : *viè-cère* ; Offroicourt : *bos fuma* ; Totainville : *bôs fumant* ; Tranqueville : *vieille* ; Valfroicourt : *bôs fumant* ; Virecourt : *trait d'chin*. » Ainsi la dénomination *bôs fumant* se trouve répétée quatre fois, et celles de *bos fuma* ou *bôs fumâ*, de *trait de chin* ou *trait d'chin*, qui ne sont que des variantes orthographiques, chacune deux fois. A l'article *Paeonia*, p. 26, la forme *pione* est donnée trois fois, *piône*, qui n'en est guère qu'une variante, six fois, et *pionne*, autre modification orthographique, deux fois. On trouve, p. 96, cinq fois *ys*, et deux fois *γ*, noms populaires du *Sambucus ebulus*. Il en est de même pour la plupart des articles. On comprend quelle confusion ces dénominations identiques répétées jettent dans le travail de M. Haillant. Si au lieu de commencer par donner les noms de localités, il avait donné les vocables populaires des plantes, il n'aurait pas été exposé à cette erreur ; on peut penser qu'il aurait aussi,

1. M. H. dit bien qu'il a ainsi procédé pour faciliter les recherches ; mais personne ne s'imaginera de chercher quel nom populaire on peut donner à une plante dans une localité particulière ; ce qu'on cherche avant tout dans une Flore populaire, ce sont les dénominations vulgaires des plantes ; les noms de localités ne doivent venir qu'au second rang.

dans ce cas, été moins porté à regarder comme différentes de simples variantes dues à l'orthographe incertaine de ses correspondants.

Mais ce n'est pas tout; comment se faire une idée même approximative de la richesse en noms vulgaires des plantes, quand ils sont ainsi perdus au milieu des noms de localités? Comment aussi, avec la disposition adoptée par M. H., saisir l'influence que peuvent avoir sur ces noms les différences dialectales qui existent dans le patois des Vosges? Pour y parvenir il eût fallu qu'il adoptât l'ordre géographique et non l'ordre alphabétique pour les noms de localités, et qu'il eût fait suivre son travail d'une table de tous les noms populaires de plantes. Je ne puis m'expliquer que M. H., qui a proclamé lui-même la nécessité de cette table, — et même de plusieurs autres ¹, — ait cru si facilement pouvoir s'en passer, et qu'il n'ait pas vu comment il enlevait par là une partie de son prix à son travail. Si ce sont là les plus grands défauts de la *Flore populaire des Vosges*, ce ne sont pas les seuls, et il-en est plusieurs autres dont il me faut encore parler.

M. H. ne s'est pas borné à mentionner les noms populaires des plantes de la flore vosgienne; il en a donné encore les noms vulgaires généraux et les noms vulgaires soi-disant locaux; il est clair que la première liste était parfaitement inutile; elle se compose de vocables qu'on trouve dans les flores et les dictionnaires les plus divers; c'est donc un hors-d'œuvre, qui allonge le livre de M. H., sans y ajouter le moindre intérêt, et où ne manquent pas d'ailleurs les confusions et les erreurs. Ainsi on lit, p. 97, que les *Viburnum* porteraient, d'après Littré, le nom vulgaire de *Cheveux de la Vierge*; il est évident que cette dénomination ne saurait s'appliquer ni au *V. lantana*, ni au *V. opulus* ², mais bien à la *Clematis vitalba*, comme on le voit d'ailleurs, p. 22. Et que dire des noms mentionnés comme usités en Bretagne, en Normandie ou dans d'autres provinces dont les dialectes offrent si peu de ressemblances avec le patois des Vosges? De quelle utilité, avec les commentaires qui parfois les accompagnent, peuvent-ils bien être dans une flore de cette région? Il en faut dire d'ailleurs à peu près autant des noms vulgaires, donnés comme locaux et tirés des ouvrages sur la flore vosgienne de J. B. Mongeot, Dr. Berher et même de la flore d'Alsace de Kirschleger, noms que M. H. a recueillis, dit-il, « à raison de l'autorité et de la confiance qu'inspirent » les auteurs qui les ont donnés. J'avoue ne point partager cette estime pour « l'autorité » de ces auteurs;

1. « Il eût été de la plus haute utilité de donner plusieurs tables », lit-on p. 14.

2. Littré donne la dénomination de *Cheveux de la Vierge* comme étant celle de la *Viorne*; mais ce vocable, M. H. paraît l'ignorer, est un des noms vulgaires de la *Clématite*.

3. Il m'est, par exemple, impossible de comprendre ce que vient faire dans une flore vosgienne le vocable Herbe de la couaille, « nom en Bretagne des extrémités d'un étang qui restent à sec pendant la saison des eaux basses, » ainsi que l'explication donnée p. 154, d'après Littré, sur le mot *fumeler* dans les Deux-Sèvres, ou la dissertation sur le nom du potiron, etc.

il est trop évident qu'ils se sont le plus souvent bornés à reproduire des noms soi-disant vulgaires donnés dans toutes les flores, tout au plus en en ajoutant quelques-uns de leur invention ¹, et la différence, qui existe entre leur forme française et la forme patoise des noms vraiment populaires, montre assez qu'ils n'ont rien de vraiment local ².

M. H. ne s'est pas borné à donner les noms populaires des plantes indigènes, il a encore enregistré ceux des plantes cultivées. Il me semble que pour ces dernières il aurait dû se borner à celles qui sont d'un usage général et qui ont de vrais noms populaires; il n'en est rien; on trouve dans la *Flore populaire des Vosges* des plantes exotiques, connues des seuls jardiniers et qui dès lors n'ont point et ne peuvent avoir de dénominations populaires, tels que le *Cereus serpentinus*, le *Mimulus rivularis*, etc.; par contre, on y cherche en vain les *Mathiola* — les giroflées — qu'on rencontre dans les jardins de tous les paysans et qui ont des noms populaires si nombreux. On voit par là à quel point le plan de M. H. est peu sûr et rationnel.

On trouve la même incertitude dans une autre partie de la *Flore populaire des Vosges*; M. H. n'a pas donné seulement les noms populaires ou vulgaires des diverses espèces végétales, qui se rencontrent dans sa région, il a cru devoir aussi souvent donner à part les dénominations des genres communes aux différentes espèces qu'ils renferment; rien de plus légitime, mais à certaines conditions toutefois; il eût fallu le faire pour tous les genres qui comptent plusieurs espèces, et ne point répéter à chacune de celles-ci les noms communs des genres; enfin, il eût fallu que les noms ainsi indiqués fussent réellement communs à toutes les espèces du genre auquel ils sont attribués; par malheur il est loin d'en être toujours ainsi dans l'ouvrage de M. H.; on y trouve nombre de genres qui n'ont point de dénominations communes, bien qu'ils renferment plusieurs espèces, et par contre, à des genres qui n'en ont qu'un sont attribués de prétendus noms communs, qui font double emploi avec ceux de leur unique espèce; enfin beaucoup de ces noms prétendus communs ne sauraient convenir à toutes les espèces d'un même genre; ainsi le vocable vulgaire *pétards* ne s'applique pas à tous les *Silene*, on n'appelle *arabe* ni l'*Acer platanoides*, ni le *pseudoplatanus*, etc.

Voilà bien des critiques; elles prouvent surabondamment que « cette esquisse, suivant l'expression même de M. H., est loin d'être aussi soignée » qu'on eût été en droit de l'exiger; il lui a manqué d'être faite avec plus de méthode, plus de loisir surtout et de ne renfermer que ce qui a trait vraiment à la flore populaire. Si M. H. avait revu avec soin son travail, s'il en avait supprimé les longueurs, les dissertations inutiles et souvent erronées, tout en un mot, ce qui était étranger à son

1. Ainsi les noms de *fleur du soleil*, *navet galant*, etc.

2. Les seuls noms de plantes que M. H. eût dû emprunter sont ceux qui se trouvent dans les *Patois lorrains* de M. Adam.

sujet; s'il avait rangé dans un ordre méthodique les noms des plantes si curieux qu'il avait recueillis et s'il en avait dressé une liste alphabétique complète, il nous aurait donné un travail aussi utile que nouveau, aussi facile à consulter que plein d'intérêt, tandis que sous la forme où il l'a publié, les hors-d'œuvre étouffent la partie principale, et qu'à moins de relever soi-même les dénominations populaires des plantes vosgiennes¹, il est impossible de se faire une idée même approximative de ce qu'en peut être la richesse et la variété.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 novembre 1888.

L'ordre du jour appelle la présentation de deux candidats pour les fonctions de directeur de l'Ecole française de Rome. M. le marquis d'Hervy de Saint-Denis, président, remercie M. Edmond Le Blant des nombreuses et intéressantes communications qu'il a adressées à l'Académie pendant tout le temps qu'il a rempli ces fonctions.

Après délibération en comité secret, il est procédé au vote. M. Geffroy, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est présenté en première ligne. M. Homolle est présenté en seconde ligne.

M. Aloïs Heiss termine la lecture de son *Essai sur les monnaies frappées en Espagne par les Suèves*.

De 411 à 430, les Suèves eurent un atelier monétaire à Bracara, en Galice. A partir de 430, le siège du gouvernement suève et la fabrication des monnaies furent transportés à Emérita, en Lusitanie. On y frappa, de 430 à 457, des tiers de sou d'or. En 457, les Suèves perdirent la Lusitanie : l'atelier de Bracara reprit alors son autorité et continua sa fabrication sans interruption jusqu'en 584, terme de la puissance des Suèves en Espagne.

Jusqu'en 463, les espèces suèves eurent un type particulier, national. Des lettres isolées, marquées au revers, servaient à distinguer les villes qui avaient envoyé le métal avec lequel les pièces étaient fabriquées. De 463 à 550, les monnaies suèves furent des copies de celles de l'empire romain; à partir de 550 environ, ce furent les pièces visigothes que l'on imita. Le poids moyen des triens suèves est d'environ 1 gr. 50, c'est-à-dire le même que celui des triens impériaux.

M. G. Bénédite, attaché au département égyptien du musée du Louvre, rend compte d'une exploration archéologique de l'île de Philæ. Les études ont porté spécialement sur un pavillon heptastyle, qui, d'après une inscription, fut reconstruit ou restauré sous le règne de Nectanébe II. Cet édifice est appelé en égyptien un *haït*; le grès de Silsileh, dont il est construit, est nommé *Pierre de Rut*. Selon M. Bénédite, ce pavillon était destiné à servir d'embarcadère à la déesse His, quand elle partait pour les voyages qu'on lui faisait faire en Ethiopie. Ces voyages sont mentionnés par un texte de Priscus, par une inscription de Philæ et par de nombreux documents démotiques.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : WALLON (Henri), *les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II* (1793-1794), tome 1^{er}, la Vendée; — par M. Schlumberger : BLANCHET (J.-Adrien) *Numismatique béarnaise, les Graveurs du Béarn*; — par M. Renan : MERCIER, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, — par M. Gaston Paris : DES ROBERT (Ferdinand), *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar*, II; — par l'auteur : BARBIER DE MEYNAUD, *Dictionnaire turc-français*, tome II, 3^e livraison.

Julien HAVET.

1. Je me plais à reconnaître tout ce que ces noms ont de curieux, et le soin que M. H. a mis à les rassembler; je regrette seulement qu'il soit si difficile de les trouver dans son étude.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47

— 19 novembre —

1888

Sommaire : 546. BRUGMANN, Le genre dans les langues indo-européennes. — 547. SCHREIBER, Les bas-reliefs du palais Grimani. — 548. Idylles de Théocrite, trad. par J. GIRARD. — 549. GIRY, Les origines de la commune de Saint-Quentin. — 550. LEFRANC, Histoire de Noyon et de ses institutions. — 551. ROSENTHAL, L'administration de Ferdinand I. — 552. BERNHARD, Recherches sur l'histoire de Ribauvillé. — 553. PÉLISSIER, Aléandro le Jeune. — 554. C. MÜLLER, Lohenstein. — 555. WARNATSCH, Le Mantel. — 556. JAHN, Offrandes et sacrifices dans les travaux des champs. — 557. ZINGERLE, Les sources de l'Alexandre de Rodolphe d'Ems. — 558. MÜNSTERBERG MÜNCKENAU, L'infinifit dans les épopées de Hartmann. — 559. A. FISCHER, Le Cantique des Cantiques de Brun de Schonebeck. — 560-563. WEINHOLD, Grammaire du moyen haut-allemand ; Les femmes allemandes au moyen-âge ; Papiers dramatiques de Lenz ; Les Vêpres siciliennes de Lenz. — 564-565. ANTONA-TRAVERSI, Lettres inédites de Leopardi ; Documents sur la famille de Leopardi. — 566. LITTRÉ, Comment les mots changent de sens, p. p. BRÉAL. — 567. A. BERTRAND, Science et psychologie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

546. — Karl BRUGMANN. **Das Nominalgeschlecht in den Indogermanischen Sprachen.** (Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft). Heilbronn, Henninger. 1888. In-4, 10 pp.

Dans ce court et intéressant essai, M. Karl Brugmann s'efforce de rechercher l'origine de la catégorie du genre et de la flexion des adjectifs dans la langue primitive indo-européenne. Il repousse *a priori* l'explication par la métaphore ou la personnification des objets inanimés, et admet au contraire que, si l'Aryen s'est représenté telles ou telles entités comme des êtres mâles ou femelles, c'est tout uniment que leurs noms avaient auparavant revêtu en grammaire le genre masculin ou le genre féminin. Toute la question, à ses yeux, se réduit à une série d'associations d'idées, à un jeu d'analogies linguistiques assez compliqué, qui a attaché tel genre à telle désinence parce qu'un mot affecté par hasard de cette désinence désignait un être naturellement sexué ; par exemple, le féminin a la finale *-ā* parce que le mot *gnā* (femme) se terminait par un *ā*. Le point de vue est peut-être un peu trop exclusif ; mais l'auteur n'en a pas dissimulé les lacunes et se propose sans doute de le compléter.

V. H.

1. Dans cet ordre d'idées, cf. mon *Analogie dans la langue grecque*, p. 30.

547. — Theodor SCHREIBER. **Die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani.** Eine Studie über die bildende Kunst in Alexandrien. Leipzig, Seemann, 1888. In-4 de 103-VIII p., avec trois héliogravures et vingt gravures dans le texte.

Le développement de l'art dans la capitale des Ptolémées nous est fort mal connu par les textes; à vrai dire, les renseignements qu'ils nous donnent se réduisent à presque rien. Si nous commençons aujourd'hui à nous en faire une idée un peu précise, c'est, d'une part, grâce à l'étude des peintures campaniennes, de l'autre, par l'analyse des œuvres de la plastique gréco-romaine, où apparaissent des éléments nouveaux, plus ou moins étrangers à l'ancienne Grèce, et dont on ne peut attribuer l'invention aux artistes de l'époque impériale. Ces nouveautés, communes aux peintures, aux bas-reliefs et aux sculptures en ronde bosse, on peut les caractériser d'un seul mot en les rapportant au goût du pittoresque. Paysages de composition savante, où se mêlent agréablement les arbres, les animaux, les accidents de terrain et les édifices, statues et bas-reliefs reproduisant des types ethniques, des grotesques, des épisodes de la vie familière ou pastorale, faisant une part égale à la fantaisie et au réalisme, telles sont les œuvres propres de l'art qui, après avoir fleuri sur les bords du Nil, s'est répandu d'abord dans la mer Égée, pour se continuer bientôt sur le sol de l'Italie et ailleurs encore, lorsque la civilisation romaine se fut mise à l'école d'Alexandrie.

Si l'on veut distinguer les causes auxquelles l'art gréco-égyptien doit son originalité, on en reconnaîtra aisément trois principales. La première, c'est l'influence de l'ancien art égyptien et la survivance d'une industrie indigène très habile, qui initia les artistes grecs à une perfection technique qu'ils ignoraient : de là l'usage de l'émaillerie, de l'ornementation en mosaïque, de tous les modes de décoration à l'aide de substances vitrifiées et multicolores; de là aussi une délicatesse et des raffinements parfois excessifs dans le travail des métaux et la ciselure. En second lieu, la situation physique et économique d'Alexandrie, où le monde grec confinait presque au monde barbare, *emporium* et marché d'esclaves où tant de types et de scènes pittoresques frappaient les yeux, ville de luxe et d'activité fiévreuse où le sentiment de la nature s'épanouissait par une sorte de réaction, avec la sincérité et la persistance d'un regret. Enfin, l'usage de la construction en briques, inspiré par les grandes cités de l'Orient, au lieu des édifices en marbre de la belle époque grecque, était devenu général dans l'Égypte des Ptolémées, surtout pour les luxueuses demeures, souvent élevées à la hâte, des rois et des riches particuliers que la Grèce de Périclès n'avait pas connus. De là l'emploi de plus en plus répandu des décorations intérieures, tapisseries, incrustations, ¹ mosaïques, et, point

1. Des restes considérables d'incrustations ont été signalés à Alexandrie par un voyageur italien du XVI^e siècle, dont M. Lombroso a publié la relation (*Memorie dei Lincei*, 1879.)

important où M. Schreiber s'est arrêté, l'usage des bas-reliefs en métal ou en marbre pour orner les panneaux à l'intérieur des habitations.

Dans un précédent travail, publié par les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes (1885, p. 380 et suiv.), l'auteur avait très justement insisté sur l'originalité de l'art alexandrin dans la caricature et la reproduction des types ethniques¹. Une étude antérieure, publiée dans l'*Archaeologische Zeitung* de 1880 (p. 143 et suiv.), lui avait fourni l'occasion de signaler les bas-reliefs alexandrins comme intermédiaires entre les reliefs de style hellénique et ceux de l'époque romaine. Cette fois, avec non moins de succès et plus de détails, M. S. a établi le caractère pittoresque du bas-relief alexandrin, qui semble vouloir rivaliser avec la peinture par toute une série d'innovations hardies et heureuses, telles que la multiplicité des plans, la saillie inégale des figures, la représentation des accidents du paysage et des formes du monde végétal. Ces traits se retrouvent dans l'art gréco-romain (qui les a transmis à la Renaissance), en particulier dans les bas-reliefs des arcs de triomphe et des sarcophages : c'est d'Alexandrie que Rome les a reçus et il faut abandonner la théorie longtemps accréditée suivant laquelle le bas-relief gréco-romain aurait dû ses caractères à une imitation malencontreuse et comme à une déviation de la peinture. Dans le bas-relief alexandrin, ce n'est pas tant l'influence de la peinture qui est sensible que celle du pittoresque, dont peintres et sculpteurs se sont également inspirés. Quant aux particularités techniques de ces bas-reliefs, à la minutie dans l'exécution qui confine parfois à la sécheresse, il faut en chercher l'origine dans l'imitation des œuvres de la ciselure où se complaisait l'art décoratif de ce temps. L'orfèvrerie a exercé une influence analogue sur le style de plusieurs peintres de la Renaissance. C'est donc la ciselure et le travail en repoussé qui sont les vrais intermédiaires entre la peinture hellénique et le bas-relief décoratif alexandrin, le *tableau en relief*, comme M. S. a raison de l'appeler.

Les deux monuments qui servent de thème à cette intéressante étude, appartenaient autrefois au palais Grimani à Venise, d'où ils ont passé récemment dans la collection Lichtenstein et au cabinet des Antiques de Vienne. Ce sont des scènes rustiques où des paysages de caractères différents servent de cadre à deux groupes d'animaux, une brebis et un agneau dans l'un, une lionne et son faon dans l'autre. Presque tous les critique les avaient considérés jusqu'à présent comme des œuvres de la Renaissance italienne; M. Schreiber n'hésite pas à les croire antiques. En l'absence de tout certificat d'origine, je me garderai d'émettre une opinion à cet égard sur le vu des héliogravures qu'il a publiées. Ce qui est certain, c'est que le style de ces sculptures les rattache à une longue série d'œuvres incontestablement antiques — entr'autres les célèbres bas-reliefs du palais Spada — dont

1. Cf. les justes observations de M. E. Pottier sur le même sujet, dans *La Nécropole de Myrina*, p. 482 et suiv.

M. Schreiber a donné la liste et se propose de publier un recueil ; son étude conserverait toute sa valeur, ses conclusions générales toute leur force, alors même que les deux bas-reliefs du cabinet de Vienne ne seraient pas antérieurs au xvi^e siècle.

Aucun historien de l'art antique ne peut désormais ignorer ce livre, dont l'exécution matérielle est aussi remarquable que le fond. Je pourrais bien, après deux lectures un peu fatigantes, me plaindre de la forme, trop souvent amphigourique et diffuse, mais ce serait appliquer à une autre langue un principe qui n'est peut-être vrai que de la nôtre, où l'on n'écrit bien qu'à condition d'écrire simplement.

Salomon REINACH.

548. — **Idylles de Théocrite**, trad. nouvelle par Jules GIRARD ; compositions de Emile Lévy ; dessins de Giacomelli ; Jouaust, éditeur ; Paris, 1888. Collection-Bijou.

L'éditeur Jouaust a eu la bonne idée de demander à M. Jules Girard, pour sa *Collection-Bijou*, une traduction des Idylles de Théocrite. C'est assez dire que, dans ce charmant volume, le fond n'est pas sacrifié à l'apparence, et que les amateurs de l'antiquité grecque y trouveront leur compte aussi bien que les bibliophiles.

Le traducteur a fait précéder les idylles d'une courte préface, destinée à présenter Théocrite à ses nouveaux lecteurs. Ce sont quelques pages seulement, mais précises et élégantes. Sur la vie de Théocrite, sur la nature de son inspiration, sur la diversité des idylles, sur les idylles bucoliques en particulier, tout l'essentiel est dit, et bien dit.

Personne ne sent mieux que M. J. Girard la difficulté de traduire Théocrite, parce que personne ne le comprend mieux. Et je ne parle pas seulement ici de l'intelligence matérielle des mots, laquelle n'est, d'ailleurs, ni si commune ni si facile toujours à acquérir quand il s'agit de Théocrite, c'est-à-dire d'un texte parfois douteux ; mais je veux dire l'intelligence poétique et fine de cet art si complexe dans son apparente simplicité. M. J. Girard sent à merveille la grâce savante et la naïveté raffinée de son texte, et c'est pour cette raison qu'il désespère de le traduire : il avoue quelque part son regret d'avoir entrepris cette tâche. Heureusement ce regret ne l'a pas conduit à y renoncer. On ne saurait analyser minutieusement une traduction. Je ne puis donc que signaler celle-ci, en disant qu'elle offre le double mérite d'être l'œuvre d'un helléniste très attentif (sans aucun appareil d'érudition) à choisir le meilleur texte, et d'un homme de goût qui a lutté souvent avec bonheur contre la difficulté de faire passer d'une langue dans une autre ce qu'il y a au monde de plus insaisissable, la grâce d'une poésie originale et pénétrante.

Alfred CROISSET.

549. — A. GIRY. *Etude sur les origines de la commune de Saint-Quentin*. Saint-Quentin, 1887, in-4 (Extrait du tome 1^{er} des Archives anciennes de Saint-Quentin).

550. — A. LEFRANC. *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIII^e siècle*. Paris, 1888.

L'étude de M. Giry sur la commune de Saint-Quentin aurait pu s'appeler presque aussi exactement : les établissements de Saint-Quentin. C'est en effet de la propagation de la coutume de cette ville et des analogies que présentent ses institutions avec celles des communes voisines que l'auteur s'est surtout occupé. On sait avec quel bonheur il a fait jadis pour Rouen pareil travail. M. G. reprend ainsi par fragments et dans les détails la si belle, mais aujourd'hui si incomplète esquisse d'Augustin Thierry sur l'ancienne France municipale.

On ne connaît plus la charte primitive de Saint-Quentin que par une traduction française du xiv^e siècle, insérée dans le livre rouge d'Eu. D'après les termes de ce document, c'est à un comte Herbert de Vermandois qu'il faut la faire remonter. M. G. prouve que ce Herbert, sur lequel les avis sont fort partagés, ne peut être que Herbert IV mort vers 1081. Ce serait donc aux approches de cette date que Saint-Quentin aurait reçu ses premiers privilèges. Mais quels furent ces privilèges? Voilà ce qui est plus difficile d'établir. Il est évident en effet que le texte du livre rouge d'Eu ne nous donne pas exactement la charte de Saint-Quentin. Il s'exprime tantôt à la première, tantôt à la seconde personne du pluriel; il n'est pourvu d'aucune formule diplomatique et il est si systématiquement hostile au comte, qu'on ne peut supposer un instant que celui-ci en soit l'auteur. Aussi M. G. est-il tenté de croire que le texte d'Eu n'est rien moins qu'une traduction de la charte de Saint-Quentin. Il suppose qu'il y faut voir plutôt un record adressé par le magistrat de cette ville à celui d'Eu, lors de la constitution de la commune de cette dernière localité, en 1152. Il resterait à voir seulement, si même dans ce cas, le record nous est parvenu intact. En tout état de cause, il a dû être traduit, c'est-à-dire presque certainement interprété ou modifié ¹.

Il est donc très difficile d'établir la filiation du droit municipal de Saint-Quentin, puisque les plus anciens renseignements que l'on possède sur lui sont loin d'être complètement authentiques. M. G. considère, il est vrai, une consignation du droit de Ham en 1158 comme devant représenter à cette date la coutume de Saint-Quentin. Celle-ci n'y est pourtant citée qu'une seule fois au § 2, et il me paraît hasardeux de transporter à l'ensemble ce qui ne concerne qu'une seule de ses parties.

1. Il me paraît en tous cas impossible d'admettre que le texte d'Eu donne le droit de St-Q. tel qu'il existait dans la charte d'Herbert IV. Il est bien trop développé déjà pour qu'on puisse penser à une origine aussi ancienne. Il suffit de le comparer, par exemple, avec la charte de Huy qui est de 1066 pour se convaincre qu'un long espace de temps sépare ces deux textes l'un de l'autre.

Quoiqu'il en soit, M. G. a fort bien montré que ses prédécesseurs, et particulièrement M. Gross ¹, qui s'est en dernier lieu occupé de la question, avaient beaucoup exagéré la pénétration du droit de Saint-Quentin. De 27 villes dans lesquelles on prétendait le retrouver, il n'en conserve que quatre : Eu, Ham, Chauny et Roye. Peut-être s'attirera-t-il le reproche d'avoir de son côté fait la mesure trop étroite. On pourra surtout lui objecter que le fait de ne pas constater, par exemple, au ^{xiii}^e siècle, dans telle ou telle ville, d'influences Saint-Quentinoises, ne prouve pas qu'antérieurement à cette époque il en fût déjà ainsi. Mais il est impossible d'aller au-delà des textes et si le droit de Saint-Quentin a eu peut-être réellement plus d'extension que ne le croit M. G., il n'en est pas moins vrai que, dans l'état actuel des sources, on ne peut constater son action que dans un nombre très restreint de localités.

L'organisation municipale de Saint-Quentin comprenait des échevins, un maire et des jurés. Ces magistratures apparaissent à des époques différentes et sont d'origine fort diverses. Les échevins, bien que formant le tribunal naturel des bourgeois dont ceux-ci ne peuvent être distraits, ne constituent pas une justice *communale*. C'est à l'origine le seigneur qui la nomme et son officier (châtelain, vicomte, maire) qui les préside. Incontestablement successeurs des *Scabini* carolingiens, il faut voir en eux un de ces tribunaux de centène qui ont quitté le *Malberg* pour s'établir dans une ville ². Il est intéressant de constater que jusqu'en 1215 ils devaient être pris dans le *vieux-bourg* et que plus tard seulement on les a choisis indifféremment dans l'ensemble de la bourgeoisie. Jamais ils n'ont perdu le caractère de juges de suzerain : même après leur réunion en 1362 avec le *corps de ville*, ils ont conservé le titre d'*échevins de la vicomté le roi*. Leur juridiction était surtout civile du moins à partir du ^{xiii}^e siècle.

Le maire et les jurés, au contraire, forment le vrai tribunal de la commune. Absolument indépendants du seigneur, ils sont nommés par la bourgeoisie. Leur origine ne remonte donc pas à une époque antérieure à la formation de celle-ci. Ils n'ont de raison d'être que par elle et leur juridiction n'a pour but que la paix de la ville. C'est dire qu'elle est surtout pénale : les peines qu'ils prononcent sont le bannissement, les amendes et l'abattis de maison, cette modification de l'arsin que l'on rencontre dans toute la région du nord.

En résumé, des deux juridictions de la bourgeoisie à Saint-Quentin, une seule, celle des jurés, doit son existence à la commune, l'autre lui est extérieure.

M. G. constate et étudie cette même particularité constitutionnelle à Noyon, à Laon, à Chauny, à Roye, à Corbie, à Bray-sur-Somme, à

². Ch. Gross. *The affiliation of mediaeval Boroughs*. Londres, 1885. 4^o; extrait de *The Antiquary*.

¹. M. Giry cite encore comme la plus ancienne mention connue d'échevins un acte de 745 qui est considéré comme faux par Waitz, Ficker et Brunner.

Péronne, à Athies, à Ham et à Cambrai. Dans cette dernière ville pourtant la situation semble ne pas être entièrement la même que dans les autres¹. Avec son échevinage annuel, à la fois tribunal de l'évêque et de la commune, Cambrai se rapproche fortement du type des constitutions urbaines de la Flandre où les jurés n'ont jamais été organiques et semblent s'être partout confondus de bonne heure avec les échevins.

On doit regretter que le manque de documents anciens n'ait pas permis à M. G. d'étudier en détail l'échevinage de Saint-Quentin avant le xii^e siècle. Peut-être en effet, antérieurement à l'institution de la commune, les échevins n'avaient-ils pas encore ce caractère de tribunal seigneurial qui apparaît si nettement au xiii^e siècle. Dans bien des villes de l'empire germanique les voit-on du moins, au xi^e et au xii^e siècle, constituer ce qu'on pourrait appeler déjà le conseil de la commune. C'est ce que l'on constate, par exemple, pour ne pas s'écarter trop des frontières de la France, à Liège et à Cologne.

Si M. Giry a tracé un large tableau du droit communal en Picardie, M. Lefranc s'est attaché à l'étude des institutions urbaines dans une seule ville de la même région. Son histoire de Noyon prend place dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études à côté des travaux analogues dont Saint-Omer et Senlis ont déjà été l'objet.

Noyon n'a jamais eu au moyen âge, parmi les villes françaises, qu'une place de second rang. C'était avant tout une ville épiscopale, une ville de prêtres : on l'appelait Noyon la Sainte. Sa commune semble avoir eu une existence toute paisible, sauf çà et là des difficultés passagères avec l'évêque ou le chapitre. Elle ne connut pas non plus le brillant développement économique des grandes cités voisines du nord. Elle n'eut jamais qu'un commerce local. Mais les institutions d'une ville conservent leur valeur indépendamment de l'histoire de celle-ci. On doit féliciter M. L. d'avoir écrit une des rares monographies que possède la France sur ses villes épiscopales.

Pour Noyon comme pour Saint-Quentin, les sources anciennes sont bien maigres et cela est ici particulièrement regrettable. Il eut été fort instructif de savoir au juste, pour une ville française, ce que fut le gouvernement épiscopal au xi^e et au xii^e siècle. M. L. n'a pu guère — faute de renseignements suffisants — qu'effleurer cette question.

C'est à partir de la fondation de la commune, vers 1108, qu'il dispose de matériaux en assez grand nombre pour exposer en détail les institutions et l'administration urbaines jusqu'à la fin du xiii^e siècle. Le type de la constitution de Noyon est analogue à celui de Saint-Quentin. Des deux côtés on constate un échevinage extérieur à la commune et un corps de ville formé d'un maire et de jurés. Il était déjà malaisé au moyen âge de connaître exactement les attributions et la juridiction de ces deux corps de magistrats. Si les jurés avaient une juridiction de

1. M. G. semble ne pas connaître la brochure de E. Hœres : *Das Bistum Cambrat und Entwicklung der Commune von 1092-1191*. Leipzig, 1882.

police qui se laisse dégager assez facilement, la compétence des échevins était au contraire fort mal fixée. Ils doivent avoir eu surtout une juridiction civile. Quant à la haute justice, elle appartenait à l'évêque. A côté de celles-ci, d'autres juridictions encore existaient : c'étaient les cours ecclésiastiques et la justice de la quinzaine de Saint-Jean-Baptiste, vestige très intéressant d'un état de choses fort ancien.

Des officiers seigneuriaux dans la ville, le châtelain a surtout attiré l'attention de M. Lefranc. Le châtelain de Noyon avait en effet un pouvoir bien plus étendu que les vidames épiscopaux que l'on rencontre ailleurs à sa place. Co-seigneur de la ville avec l'évêque, sa dépendance à l'égard de celui-ci ne consistait que dans l'hommage qu'il devait lui prêter. Le châtelain est sans doute identique avec l'avoué dont le nom a disparu de bonne heure. Ce qui s'est passé à Noyon rappellerait fort dans ce cas ce que l'on constate dans bon nombre de villes épiscopales rhénanes.

Le chapitre que M. L. a consacré aux finances communales donnera surtout, me semble-t-il, à son livre sa pleine valeur pour les spécialistes. Noyon, comme presque toutes les villes du moyen âge, fut constamment en déficit. A la fin du xiii^e siècle, elle fut obligée de liquider. On suspendit le paiement des intérêts dûs aux créanciers, on vendit les immeubles communaux, etc. On possède encore les actes relatifs à cette affaire, et M. L. en a très heureusement tiré parti pour enrichir d'un très curieux épisode l'histoire si mal connue des finances au moyen âge.

M. Lefranc a encore ajouté à la valeur de sa remarquable étude en publiant en appendice 62 pièces justificatives qui constituent un véritable cartulaire de Noyon, recueilli au point de vue des institutions de la ville.

H. PIRENNE.

551. — **Die Behördenorganisation Kaiser Ferdinands I.**, das Vorbild der Verwaltungsorganisation in den deutschen Territorien. Ein Beitrag zur Geschichte des Verwaltungsrechtes, nach archivalischen Quellen von D. Eduard ROSENTHAL, Professor an der Universität in Iena. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1887, 266 p. in-8.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler, dans la *Revue*, des études de droit administratif entreprises au point de vue historique par M. Rosenthal¹. Le présent volume, tirage à part de l'*Archiv für österreichische Geschichte*, continue ses savantes recherches sur l'organisation des corps politiques, territoires et municipes, au moyen âge et au commencement des temps modernes. C'est une monographie sur les différentes branches de l'administration centrale des territoires allemands de la maison d'Autriche et sur leurs attributions respectives, durant le règne du roi et empereur Ferdinand I. Elle fait suite au travail analogue publié naguère par M. Adler sur l'organisation de l'administration cen-

1. Voy. *Revue critique*, 29 juin 1885.

trale sous Maximilien I^{er}, et les deux études, basées sur des documents négligés jusque-là dans la poussière des archives, nous initient, pour la première fois, d'une façon satisfaisante à l'agencement des services administratifs de l'époque, au rôle joué dans l'économie générale par les différentes autorités centrales, par le Conseil aulique (*Hofrath*), le Conseil intime (*Geheime Rath*), la Chancellerie royale (*Hofkanzlei*), la Chambre des comptes (*Hofkammer*) et le Conseil de guerre supérieur (*Hofkriegsrath*). Un second chapitre du livre de M. R. s'occupe des autorités secondaires, les *références* des différentes provinces héréditaires, les administrations des domaines (*Raitkammern*), etc. En appendice, nous rencontrons une série de statuts et d'ordonnances fixant la sphère d'activité et la compétence de ces administrations diverses, la *Hofrathsordnung* de 1541, la *Hofkammerordnung* de 1537, les *Instructions* rédigées pour le Conseil aulique de la Basse-Autriche en 1521 et 1523, etc.

Il n'est pas possible, on le conçoit, d'entrer ici dans le détail infini de cette organisation, qui prélude à la bureaucratie moderne et la rappelle déjà par bien des petits détails. Ce serait d'ailleurs une étude plus à sa place dans un recueil juridique que dans une revue telle que la nôtre. Nous signalerons seulement ici un point curieux et sur lequel M. Rosenthal revient à plusieurs reprises. Les innovations introduites par Maximilien I dans le gouvernement de ses territoires allemands, et continuées sous le règne de Ferdinand I; ont eu leur point de départ dans les institutions administratives des pays à lui échus en partage, lors de la dissolution du duché de Bourgogne. L'organisation des provinces flamandes et bourguignonnes se rattache, à son tour, aux mesures administratives prises par la monarchie française, durant les derniers siècles du moyen âge, pour combattre, d'une façon plus efficace, les agissements de la féodalité. C'est donc, par une transmission médiate des principes nouveaux posés par la royauté capétienne, que le droit administratif de l'Allemagne se modifia si profondément à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle.

R.

552. — Bernhard BERNHARD, *Recherches sur l'histoire de la ville de Ribauvillé* publiés sous les auspices du conseil municipal, par X. MOSSMANN. Colmar, Barth; Ribauvillé, Lebsché, 1888. In-8, xiv et 384 p.

Voilà un très beau et très instructif volume, et nous remercions de tout cœur M. le maire de Ribauvillé de l'avoir envoyé à la rédaction de la *Revue*. Le livre renferme tout ce que Bernhard a écrit sur l'histoire de sa ville natale : 1^o les *Recherches sur l'histoire de Ribauvillé* dont le manuscrit a été acquis par la commune; 2^o la notice sur l'ancien pè-

1. S. Adler, *Die Organisation der Central-Verwaltung unter Kaiser Maximilian I*, Leipzig, 1886, in-8°.

lerinage de Dusenbach; 3^o la notice sur la confrérie des joueurs d'instrument^s d'Alsace relevant de la juridiction des anciens seigneurs de Ribaupierre. Ces deux dernières études renferment de précieuses informations et on accueillera leur réimpression avec gratitude. Quant à l'ouvrage posthume de Bernhard, il sera très utile; il a été composé avec conscience, et son éditeur, M. Mossmann, le nomme avec raison un grand répertoire de faits. Bernhard avait recueilli de précieux matériaux et colligé une quantité de textes; il connaissait bien les lieux dont il parlait et les traditions qui s'y rattachaient; il possédait à la fois la science et l'intelligence du passé. On lit avec un vif intérêt tout ce qu'il dit des monuments, des établissements divers, de l'administration civile et judiciaire de Ribauvillé (p. 217-301). Mais ce qui nous a paru le plus attachant, c'est la monographie même du chef-lieu de l'ancienne seigneurie de Ribaupierre (p. 1-215). Nous avons remarqué surtout les pages sur la transformation du village en ville, sur le terrible brigand qui avait nom Anselme de Ribaupierre, sur l'existence des israélites, sur les concessions de privilèges faites à la seigneurie, sur la grande insurrection de 1525 à laquelle la population de Ribauvillé prit une part remarquable et qui a été racontée d'une façon naïve et saisissante par Ulric IX de Ribaupierre. Citons encore les passages qui traitent de l'invasion suédoise, de la réunion à la France, des droits seigneuriaux qui composaient l'ancien fief, du cahier des doléances de la ville (22 mars 1789). On saura le plus grand gré à M. Mossmann d'avoir pris la peine de déchiffrer, de débrouiller, de rectifier et de faire imprimer le manuscrit de Bernhard et de l'avoir augmenté d'un index des noms de lieux et de personnes ainsi que de fort jolies photogravures dues à M. Cellarius.

A. C.

553. — LÉON G. PÉLISSIER. *Les amis d'Holstenius. III. Aléandro le Jeune* Lettres inédites publiées avec une introduction et des notes. Rome, 1888, grand in-8 (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'Ecole française de Rome, t. VIII, p. 107-274).

M. L. G. Pélassier, considérant que la biographie de Jérôme Aléandro est bien connue¹, a cru que, du moins, il n'était pas inutile de « retracer sa vie littéraire, d'y rappeler le commerce de lettres qu'il entretenait avec les plus illustres érudits, les questions d'archéologie et d'histoire qui le passionnèrent comme eux, les services en si grand nombre qu'il reçut d'eux ou qu'il leur rendit. » C'est à sa correspon-

1. Les principaux faits de son histoire ont été rapportés exactement par Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*, t. I, p. 424). Rappelons que Jérôme Aléandro naquit à Terra della Mota (Frioul) le 29 juillet 1524, qu'il fut condisciple à Padoue de V. Pinelli, que de 1603 à 1623 il servit de secrétaire au cardinal Fr. Barberini et qu'il mourut à Rome le 9 mars 1629. M. P. ne manque pas d'indiquer (p. 107, note 1), les meilleurs auteurs à consulter sur Aléandro.

dance, conservée à la bibliothèque Barberini, que M. P. emprunte « les éléments essentiels de ce tableau, et la peinture des aimables qualités qui lui assurèrent l'estime de ses contemporains, et par là même, ont fait de lui une manière de personnage dans la République des lettres. » On lira avec le plus vif intérêt les détails réunis, dans les trente-six pages de l'*Introduction* sur Aléandro et sur le monde littéraire au milieu duquel il brilla. M. P. a très finement caractérisé cet amateur qui « a touché à tout, n'a échoué en rien, et n'a marqué nulle part », qui « tour à tour jurisconsulte, poète, archéologue, a laissé des écrits d'érudition, des vers de circonstance, des dissertations d'apparat », qui « ne fut, en somme, qu'un homme de goût qui a eu le bonheur d'être l'ami de grands érudits ». Ce qui vaut le mieux dans tout le bagage d'Aléandro, ce sont les lettres que publie M. P., lettres écrites avec élégance, avec agrément et dont l'éditeur nous donne une spirituelle analyse (p. 113-117). Tout en étudiant à fond le caractère¹ et le talent d'Aléandro, il trace de vives et fidèles esquisses des correspondants et amis de son héros, tels que Jérôme Bignon (p. 131-132), Pierre Dupuy (p. 133-138), Holstenius (p. 138-142). Ce n'est pas seulement dans l'introduction, mais aussi dans les notes de cette introduction, qu'abondent les curieuses particularités².

Le recueil se compose de six lettres à Jérôme Bignon, de quatre lettres au poète marseillais Balthazar de Vias, de neuf lettres à Sigismond Boldoni (avec une lettre de ce dernier), de deux lettres à Jean-Gaspard Gevart (avec une lettre de ce secrétaire de la ville d'Anvers), de cinq lettres à Herwart de Hohenburg (avec deux lettres de ce savant Bava-rois), de deux lettres à Annibale Campeggi, de deux lettres à Théodore Sevin, d'une à Gaspard Schopp, d'une au duc de Bavière, d'une série de lettres écrites à divers savants au nom du Cardinal Barberini (à Eryx Dupuy, au R. P. André Schott, au R. P. Louis Suarès, au R. P. Lemmerman (cette dernière en faveur de Holstenius). N'omettons pas deux

1. Ce qu'il y a eu de plus séduisant en lui, dit-il (p. 126), c'est le caractère. Avec quelques faiblesses et de légers ridicules, il était d'une complaisance et d'un dévouement éprouvés, ne négligeant ni démarches, ni dépenses pour satisfaire ses amis, et tous les humanistes étaient ses amis... »

2. Voir p. 111 sur l'indigne custode de la Vaticane, le P. Justinian, p. 117 sur une inscription d'Amelia où figure le nom de Pilate, p. 126 sur l'intervention d'Aléandro dans les affaires du Saint-Office pour empêcher la mise à l'index d'un livre de l'Anglais Rivius, p. 137 sur un catalogue de la bibliothèque d'Aléandro rédigé par J.-M. Suarès, etc. Signalons aussi, en ces notes de l'introduction, un billet inédit de Bolland à Raynaldi, tiré de la bibliothèque Vallicelliane, qui atteste les bonnes relations du collecteur des *Acta Sanctorum* avec le continuateur des Annales ecclésiastiques (p. 111); diverses citations de l'Oraison funèbre d'Aléandro par Gaspard de Siméonis (pp. 113, 118, 122); des vers latins de Ceccarelli, de Doni, de Guasconi, etc., en l'honneur d'Aléandro (pp. 114-115, 120-123); un fragment de lettre d'Aléandro à Pierre Alix (p. 128); des fragments de lettres écrites à Aléandro par Boutaut, abbé de Saint-Remi de Sens, par Chabert, par Cramoisy (p. 129-130); un fragment de lettre de J. M. Suarès sur les funérailles d'Aléandro (p. 141), etc.

lettres de Fr. Verthamon à Aléandro ¹. A toutes ces lettres latines succèdent vingt-sept lettres écrites en italien, vingt-six à Pierre Dupuy, une à Jacques, auxquelles sont mêlées vingt-deux lettres des deux frères, vingt-une du premier, une du second. Ces vingt-deux dernières lettres sont sans contredit les plus intéressantes de tout le recueil : Il y est parlé de mille personnages célèbres parmi lesquels nous nommerons : Peiresc, Marc Welsch, auquel est attribué l'opuscule sur la liberté de Venise, connu sous le nom de *Squitinio*, Daniel Heinsius, qui compose un poème épique « où il traite de *contemptu mortis* ², » se promettant de faire voir « que ceux de son pays peuvent quelque chose en cette sorte d'escrime ; » Cluvier, le P. Petau, Saumaïse, accusé de trop travailler et de nuire ainsi à sa précieuse santé, et proclamé « le premier de tous les critiques, » le cardinal du Perron, Servin, Bignon père et fils, Alamanni, Rigault, le Gascon, « qui invente toujours quelque gentillesse pour embellir ses relieures ³ » l'évêque de Pamiers, Henri de Sponde, Frédéric Morel, le libraire Cramoisy dont une lettre à Aléandro, du 23 avril 1627, est reproduite (p. 221, note 1), le cardinal Spada, le cardinal Fr. Barberini et leur protégé Holstenius, Grotius, le P. Sirmond, Joseph Scaliger, Fr.-Aug. de Thou, qui voyageait alors en Orient, Michel Baudier, sur lequel on peut lire (p. 240) une piquante note ⁴ et dont on peut lire (à l'*appendice*, p. 262) une lettre adressée (de Pignerol, le 7 juillet 1640) à Pierre Dupuy. En cet *appendice* on trouve encore des lettres d'Aléandro à ses neveux J. B. et Th. Rinuccini, une notice d'Aléandro sur son grand oncle le cardinal Aléandro, si savant helléniste, un fragment du *De Arte Scribendi epistolae*, ouvrage inachevé de Jérôme, ses *carmina anacreontica*, dont M. Péliissier dit (p. 123) : « Ses plus jolis vers peut-être sont demeurés inédits. Ce sont de petites pièces qui forment un recueil dédié à Peiresc. Elles sont visiblement imitées de l'antique et de certains poèmes de notre pléiade... », une lettre de M. de Belemger à Gevart, le catalogue

1. M. P. ne donne aucun renseignement sur ce conseiller au parlement de Paris qui devint maître des requêtes en 1626, conseiller d'État en 1643. Voir sur ce personnage une assez longue note des *Lettres de Jean Chapelain* (t. I, p. 194).

2. Un singulier sujet de poème épique !

3. Les frères Dupuy étaient, comme leur ami Peiresc, au nombre des meilleurs clients de l'éminent artiste. Jacques Dupuy, envoyant à Aléandro une *République* des Elzévir (16 janvier 1627), lui écrit (p. 223) : « Vous reconnoistrez la politesse de notre Gascon qui invente tous les jours quelque nouveauté, ce qui vous apparoitra en la tranche de ce petit livre. » Pierre Dupuy, le 28 du même mois, rédit à Aléandro (p. 223) : « Mon frère vous a envoyé par la voie de M. de Peiresc un autre petit livre *De Republica Gallica* où le Guascon a bien travaillé. »

4. « La vie de cet écrivain laborieux et sensé est presque complètement inconnue. Aux détails fournis par Moréri et aux indications bibliographiques du P. Le Long, M. Hippeau a ajouté une grossière erreur en supposant une amitié étroite entre Baudier et le sculpteur Jean Bologne : Baudier ne l'a jamais connu ; à la date de sa naissance, le sculpteur avait environ 65 ans et vivait en Italie depuis longtemps. Il y mourut en 1608 et Baudier n'y alla qu'en 1628. C'est donc une légende à détruire. »

des œuvres d'Aléandro, on est complétée la bibliographie publiée par Mazzuchelli, qui a ignoré la plus grande partie des travaux inédits de l'auteur¹. Ce catalogue si bien fait couronne à merveille (p. 264-274) un fascicule où il y a tant à prendre et si peu à reprendre².

T. DE L.

Germanistische Abhandlungen, herausgegeben von Karl Wernicke. Breslau, Köbner. 1a-8.

554. — 1. Conrad MÜLLER. Beiträge zum Leben und Dichten Daniel Caspers von Lohenstein, 1882, xii et 107 p. 3 mark.

555. — 2. Otto WERNATSCHE. Der Mantel, Bruchstück eines Lancelotromans des Heinrich von dem Türlin, nebst einer Abhandlung über die Sage vom Trunkhorn und Mantel u. die Quelle der Kross, 1883, vi et 136 p. 3 mark 60.

556. — 3. Ulrich JAHN. Die deutschen Opfergebräuche bei Ackerbau und Viehzucht, ein Beitrag zur deutschen Mythologie und Alterthumskunde, 1884. In-8, viii et 350 p. 9 mark.

557. — 4. Oswald ZIMMERLE. Die Quellen zum Alexander des Rudolf von Ems, im Anhang: Die Historie de prebis, 1885, vii et 265 p. 8 mark.

558. — 5. Sylvius von MONSTERBERG-MÜNCKHAU. Der Infektiv in dem Epen Hartmanns von Aue, 1886, vi et 175 p. 5 mark.

559. — 6. Arwed FISCHER. Das Hohe Lied des Brun von Schonebeck nach Sprache und Composition untersucht und in Proben mitgeteilt, 1886, vi et 126 p. 3 mark 60.

Les six travaux dont on vient de lire le titre, ont été composés par des

1. A propos de la dissertation : *Refutatio conjecturae anonymi scriptoris de sub-burbariis regionibus* (Paris, Cramoisy, 1619, in-4°). M. P. dénonce la double erreur d'Affacci et de Nicéron, le premier attribuant à Aléandro le travail de Sirmond, le second à Sirmond le travail d'Aléandro.

2. Au sujet de la question posée (p. 192, note 2) sur certaine absence de P. Dupuy, on peut répondre qu'à la date indiquée (novembre 1619), le correspondant d'Aléandro était en Hollande, où il avait accompagné, à la fin de l'année précédente, l'ambassadeur Jean de Thumery, seigneur de Boissise. — Le procès mentionné dans la lettre d'Aléandro, du 28 juillet 1626 (p. 217), avait pour objet la terre de Riana. — Voir Gassendi, *de vita Peirescii*, 1651, lib. IV, p. 307. — Le nom *la Haligre* (p. 234), doit probablement être lu *Haligre*. M. P. dit (p. 274) que « la Bibliothèque Méjanes possède le recueil de copies Peiresc-Aléandro exécuté par Fauris de Saint-Vincens, texte et traduction... » F. de Saint-Vincens ne s'attribue ni la transcription, ni la traduction. Voici ce qu'il déclare (*Correspondance inédite de Peiresc avec Jérôme Aléandro*, Paris, 1819, in-8°, p. 8) : « J'ai une copie authentique de toutes les lettres de Peiresc à ce savant; elle est écrite en italien, et M. de Mazaugues les avait traduites en français. Je possède la copie des originaux et la traduction elle-même. » Quelques notes utiles manquent çà et là, mais M. P. s'excuse ainsi sur ce point (p. 274) : « Le grand nombre des documents publiés ci-dessus a donné à ce travail des dimensions trop considérables pour qu'il m'ait été possible d'annoter et de commenter toutes ces lettres. J'espère pouvoir produire ailleurs les éclaircissements que j'ai dû sacrifier ici. » Nous prenons acte de cette promesse avec d'autant plus de plaisir, que M. P. sait mettre dans ses notes des choses instructives et curieuses, comme, par exemple, p. 152-153, où il reproduit une terrible tirade contre le cardinal de Richelieu, de Th. Ameiden, l'auteur des *Vita cardinalium* (ms. inédit de la bibliothèque Corsini), et p. 194-195, où il analyse divers documents relatifs au cardinal Baronius conservés dans la bibliothèque Vaticane. J'allais oublier de dire que M. P. a mis sous les yeux des lecteurs (planche XIV) le fac-similé de l'écriture d'Aléandro, qui n'avait pas encore été reproduite.

élèves du savant professeur de Breslau, M. Weinhold. Ils témoignent, eux aussi, de même que les études publiées dans les *Quellen und Forschungen* de Strasbourg, de l'ardeur laborieuse des séminaires allemands.

1. — M. Conrard Müller consacre le premier fascicule de ces *Etudes de Breslau* à un compatriote, Lohenstein, le chef de la seconde école silésienne. Il retrace d'abord la vie de Lohenstein en rectifiant quelques dates, analyse sa première œuvre, *Ibrahim Bassa*, reproduit un de ses poèmes, devenus rares, le *Denk-und Dankaltar*; puis il raconte la mission de Lohenstein à Vienne (1675) et compare très minutieusement les deux éditions de sa *Gléopatre*. On notera surtout dans le travail de M. Müller les remarques sur la langue de Lohenstein. Lui-même semble n'avoir pas lu son héros impunément; il écrit quelquefois avec recherche et recourt à des comparaisons subtiles et inattendues. Il a même trop d'indulgence pour Lohenstein qu'il nomme *ein Versifex und Sprachkünstler*; ce dernier mot est de trop. Mais l'auteur a fait dans les archives des fouilles fructueuses, et nous souhaitons qu'il nous donne bientôt un travail plus étendu sur Lohenstein.

2. — On accueillera avec reconnaissance les recherches de M. Warnatsch sur ce fragment du *Manteau* que Primisser avait cru être le commencement de l'*Erec* de Hartmann. M. W. donne, à son tour, le texte de ce fragment, le rétablit aussi bien que possible, et cite en regard les passages correspondants du *Mantel mautailé*. Il tente de prouver que ce fragment a pour auteur Henri von dem Türlin, l'auteur du poème *die Krone*; que la langue en effet n'a pas une couleur prononcée de moyen-allemand, comme on l'avait cru jusqu'ici; qu'on peut y trouver de nombreuses ressemblances avec la *Krone*; que, s'il y a des différences, elles s'expliquent aisément par la maturité croissante du talent du poète. On peut se rendre à cette argumentation de M. W., appuyée de preuves tirées de la métrique et de la phraséologie de Henri von dem Türlin. Pourtant, le fragment du *Manteau* n'est-il pas plus maladroitement composé, plus lourdement écrit, et surtout, moins érudit et pédantesque que le poème de la « Couronne »? Faut-il croire, en outre, que ce fragment serait le reste d'une œuvre de longue haleine qui aurait Lancelot pour héros, serait le commencement d'un *Lanzeletroman*? La démonstration de M. W. n'est pas très convaincante sur ce dernier point. Mais ce qui fait la valeur de son travail, c'est l'étude consciencieuse qu'il a consacrée aux sources du poème de la *Couronne* et particulièrement à la légende du manteau, de la coupe, ou du gant qui fait reconnaître la fidélité des femmes; il suit à travers les diverses littératures ce *Sagenmotiv*, et ses comparaisons, ses rapprochements, ses citations sont de grand intérêt.

3. — Le travail de M. Ulrich Jahn sur les offrandes et sacrifices dans les travaux des champs et l'élève des bestiaux, est également très soigné. Il offre une foule de détails curieux, recueillis de toutes parts, et assez bien disposés. C'est un utile chapitre de mythologie allemande. Pour en donner une idée, disons seulement que dans le chapitre intitulé *Opfer*

beim Weinbau, l'auteur retrace comment on promenait à travers les vignes l'image de Saint-Urbain, couronnée de fleurs et arrosée de vin. De même, à propos de la fête de la moisson, il rappelle une foule d'usages intéressants, les cadeaux faits au batteur qui donne le dernier coup de fléau, le cochon qu'on mange à la Saint-Martin, surtout la *Martinsgans* ou *Erntegans*, etc. Il faut noter toutefois des longueurs, des exagérations, des sévérités excessives pour autrui (par exemple, pour Mannhardt) et la manie, naturelle mais insupportable, de trouver à toute force dans les usages d'aujourd'hui et les coutumes chrétiennes un dernier reste de paganisme. Si un roi de Suède dit, en 1527, que le peuple impute toujours au roi le manque de pluie ou de soleil, faut-il rappeler à ce propos que les rois étaient sacrifiés en temps de disette ? (p. 63). Si l'on nomme la dernière gerbe *Wolf*, faut-il croire que ce *Wolf* n'est autre que Wuotan, en bas allemand Wode, Wöl, Wöld ? (p. 179). C'est le cas de dire à M. Jahn et avec M. Jahn (p. 54) qu'« on peut ainsi tout prouver et que de semblables conclusions ne servent qu'à discréditer l'étude de la mythologie allemande ».

4. — Rodolphe d'Ems indique lui-même les principales sources qu'il a consultées pour composer son poème d'*Alexandre* où il voulait mettre tout ce qu'on avait écrit sur le héros. M. Oswald Zingerle a examiné de près ces témoignages de Rodolphe. Après quelques pages intéressantes sur la popularité de la légende d'Alexandre, il montre, avec détail et de la plus convaincante façon, que Rodolphe n'a pas toujours suivi aussi littéralement qu'il se plaît à le dire, ce qu'il nomme *wärheit*, *maere*, *schrift* ou *dvientiure*, et que tous ces appels à la tradition, à la *sage der buoche*, ne sont le plus souvent amenés que par la rime (p. 14-17). Il fait voir aussi que Rodolphe a, par légèreté ou par ignorance, commis de curieux contre-sens, qu'il a pris Lesbos et Halicarnasse pour des noms d'hommes, Memphis pour une rivière, etc., (p. 88-95). On sait que Rodolphe s'est servi, non-seulement de Quinte-Curce, mais de l'*Historia de Praeliis* composée au x^e siècle par l'archiprêtre Leo; c'est l'*Historia* qui lui a permis de combler les lacunes qu'offrait le texte de Quinte-Curce et de jeter dans son poème un grand nombre de détails et d'épisodes. M. O. Z. a réussi à déterminer la récitation de l'*Historia* que Rodolphe avait sous leyeux; elle est représentée par un manuscrit de Seitenstetten (S.). Citons encore, dans l'examen des autres sources de Rodolphe, les pages consacrées à Methodius; l'auteur prouve que Rodolphe a utilisé les *Revelationes Methodii* (p. 106-116). L'étude de M. O. Z. se termine par une édition de l'*Historia de praeliis*, édition qu'on ne peut nommer critique, mais qui sera très utile pour l'instant, et qui repose sur les mss. G et O (Gratz et Innsbrück) tout en reproduisant les particularités du mss. de Seitenstetten. Malgré quelques longueurs et quoiqu'on désire de ci de là des affirmations plus nettes et des conclusions plus précises, ce travail de M. Oswald Zingerle est donc très recommandable.

5. — 170 pages sur l'infinitif dans les poèmes épiques de Hartmann d'Aue! C'est peut-être beaucoup, et l'auteur de ce travail, M. Sylvius de Monsterberg-Münckenau, eût bien fait d'alléger un peu son volume. On sent qu'il débute; il veut tout dire, et étale un peu son savoir. Il a d'ailleurs un style lourd, embarrassé, diffus, et il devra, dans ses études ultérieures, viser à être plus clair et plus rapide. Mais il a lu très attentivement, très patiemment les épopées de Hartmann, et avec un soin méticuleux il a rangé sous de nombreuses rubriques ses collections d'exemples et ses statistiques qui sont plus d'une fois intéressantes. Il a traité complètement le sujet, et son étude, qui prouve en outre de solides connaissances grammaticales, est d'ores et déjà une des meilleures « contributions » à l'histoire de l'infinitif en allemand.

6. — En l'an 1276, un *Constabel* ou riche et noble marchand de Magdebourg, Brun de Schonebeck, — qui était en même temps un *gelart man* quoiqu'il se nomme par modestie *ein twiler Sachse* — composa, à l'occasion de fêtes données à la Pentecôte, un poème, le *Hohes Lied*, paraphrase et commentaire, en plus de 12,000 vers, du *Cantique des Cantiques*. Ce poème n'est parvenu à nous que dans un seul manuscrit, et d'ailleurs en très mauvais état. M. Arved Fischer nous le décrit, après l'avoir débrouillé, et en apprécie le style qui est médiocre et la langue qui offre quelques traces du bas-allemand parlé à Magdebourg, mais se rapproche surtout du *hochdeutsch*. On peut dire que l'étude de M. Arved Fischer ne laisse rien ou presque rien à désirer : les citations que fait Brun, ses jeux de mots, les proverbes qu'il rappelle, sa versification, ses rimes, les termes qu'il emploie et qu'on ne trouve nulle part ailleurs ou du moins qu'on ne rencontre que très rarement (voir p. 43-67, le chapitre intitulé *Lexikalisches* et qui est d'une richesse inattendue), la preuve que le bon *Constabel* n'a pas puisé à une source unique, mais qu'il a pratiqué l'éclectisme (p. 96) et se compare justement à un chien de quête, *sô ein leichent nach dem spore*, etc., tout cela est exposé avec un soin minutieux. A la fin de son travail, l'auteur a reproduit des extraits de ce long poème qui ne mérite pas, en effet, d'être imprimé en son entier.

560. — 1. Karl WEINHOLD. *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Zweite Ausgabe. Paderborn, Schöningh. 1883. In-8, xii et 604 p. 8 mark.

561. — 2. Karl WEINHOLD. *Die deutschen Frauen in dem Mittelalter*. Zweite Auflage. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1882. Deux volumes, in-8, vi et 413 p., 375 p. 13 mark 20.

562. — 3. J. M. R. LENZ. *Dramatischer Nachlass*, zum ersten Male hrsg. u. eingeleitet von Karl WEINHOLD. Frankfurt am Main, Literar. Anstalt (Rütten et Lönning). 1884. In-8, 335 p. 7 mark.

563. — 4. J. M. R. LENZ. *Die Sizilianische Wesper*, hrsg. von Karl WEINHOLD. Breslau, Kobner, 1887. In-8, 72 p. 1 mark 50.

Après les élèves, le maître. Tout en dirigeant son séminaire de Breslau, M. Weinhold trouve le temps de revoir ses œuvres et d'en donner

de nouvelles. On nous permettra d'analyser rapidement quatre publications qui ont paru sous son nom dans ces dernières années, et qui font le plus grand honneur au biographe de Boie, qui nous le montrent exploitant sur tout les points le vaste domaine de la langue et de la littérature allemande, aussi compétent sur la période du moyen-âge que sur l'époque dite des Génies.

1. — Nous avons rendu compte autrefois, non sans détail (*Revue crit.*, 1877, n° 40, art. 196) de la première édition de l'excellente *Grammaire du moyen-haut allemand* de M. W. Il suffit donc, pour apprécier cette deuxième édition, qui paraît six ans après la première, de renvoyer nos lecteurs à notre précédent article et de louer aujourd'hui encore l'étendue des recherches de M. W., l'abondance des exemples qu'il tire des poèmes et des écrits en prose, des documents, des chartes et des manuscrits, les détails qu'il donne non-seulement sur les deux dialectes du haut-allemand, l'alemannique et le bavarois, mais encore et principalement sur le moyen-allemand. Mais il faut ajouter que le présent travail a été remanié et transformé sur bien des points. M. W. a revu et changé, par exemple, tout le premier livre sur les voyelles, où il suit maintenant l'ordre historique. Il cite de nouvelles sources et les éditions les plus récentes. Le texte actuel compte soixante-dix pages de plus que le texte primitif et la table des matières a grossi du double. On accueillera donc avec reconnaissance ce précieux manuel, retouché et augmenté, que l'auteur, avec une juste fierté, a proclamé très utile parce qu'« il offre plus que les œuvres précédentes. »

2. — Presque en même temps M. W. donnait une deuxième édition de ses deux volumes — hélas! fort mal cousus, selon la détestable mode d'outre-Rhin — sur *les femmes allemandes au moyen âge*. Il a naturellement profité des travaux qui ont paru en si grand nombre depuis trente ans que la première édition avait été publiée. C'est ainsi qu'on trouvera dans le chapitre I des listes très intéressantes des noms de femmes aux diverses époques, et dans le chapitre III de nouveaux détails tant sur les sorcières que sur les mystiques, sur Mathilde de Magdebourg, Marguerite Ebner, Adélaïde Langmann; on jugera même que M. W. a trop peu insisté sur ces femmes « remplies de l'esprit extatique » chez lesquelles, comme il dit, se manifeste le *sanctum et providum* que les Allemandes du moyen âge auraient conservé après les Germanes de Tacite (I, p. 89). Un chapitre très intéressant, le quatrième, est consacré à la jeune fille, à ses jeux, à son instruction, et, à ce propos, M. W. traite en quelques pages des femmes qui appartiennent à la littérature allemande du moyen âge. Le chapitre intitulé *Liebe und Frauendienst* n'est peut-être pas aussi nourri qu'il pourrait l'être; mais on lira avec intérêt les passages où M. W. « essaie de décrire en détail la beauté de la femme d'après les poèmes du moyen âge » et de « jeter un regard — intéressant pour l'esthétique historique — dans le cœur et le cabinet, dans la *Herzens-und Kunstkammer* des poètes du XII^e et du

xiii^e siècle » (I, p. 220). Il faut mentionner aussi les chapitres sur les fiançailles et le mariage (I, p. 293-413) sur la vie sociale, sur le costume (II, p. 112-338) : l'auteur a souvent l'occasion de citer un de ses livres les plus instructifs, l'*Altnordisches Leben*, qui ressemble à celui-ci par quelques côtés, et, surtout dans la dernière partie, le travail d'Alwin Schultz sur la « vie courtoise au temps des Minnesänger » ; mais on ne cesse d'admirer presque à chaque page la quantité de témoignages qu'il a recueillis dans les poèmes de l'époque et les recueils de documents. Tel quel, l'ouvrage, avec ses nombreuses citations, et tant de détails curieux que l'auteur a su très habilement unir et mettre ensemble, est un meilleurs livres de vulgarisation que je connaisse. Il a beaucoup gagné sous sa forme nouvelle, et par le style qui est clair, agréable, souvent animé (voir II, p. 154, la description des feux de la Saint-Jean) et par le nombre des particularités que l'auteur a ajoutées. On regrettera seulement qu'il ne soit pas illustré ; il pénétrerait mieux dans le grand public. Pour les spécialistes et les lecteurs studieux, s'il leur arrive de sourire en lisant que la femme est « la lumière du paysage, la fraîche brise d'un chaud et long jour de combat en été, la pluie sur la terre desséchée » (II, 356) ils consulteront avec profit ces huit cents pages remplies d'informations de tout genre sur la *Culturgeschichte* du moyen âge et terminées par une table des matières bien utile.

3. — C'est encore M. Weinhold qui a publié naguère les papiers de Lenz, canevas, fragments, esquisses que Jegor de Sivers avait réunis à force de recherches et légués à son ami de Breslau. Le pauvre Lenz avait bien raison de dire à M^{me} de La Roche, en 1776, que sa tête était tirillée par cent choses nécessaires et dix mille peu importantes. M. W. rappelle ce mot et dit justement que les choses nécessaires, pour Lenz, c'étaient les idées de réforme sociale qu'il voulait jeter dans le monde ; quant aux choses peu importantes, c'étaient les plans de drames qu'il forgeait à l'aventure, et que lui fournissaient les expériences de sa propre vie. On trouvera de tout cela dans le volume qu'a fait paraître M. W. et qui éclaire d'un jour plus vif l'existence de Lenz et son œuvre, qui permet, comme dit l'éditeur, d'étudier sa pathologie et de mieux connaître son théâtre, ses procédés dramatiques, la façon dont il entendait plaire au public de son temps, grands et petits, « equites » et « pedites ». Le recueil s'ouvre par les comédies de Lenz d'après Plaute ; on en pourra suivre plus exactement l'origine ; M. W. nous communique une « défense de la défense du traducteur des comédies », et une première traduction du « Miles gloriosus » (*Der grossprahlerische Offizier*, et du « Truculentus ». — Vient ensuite une petite pièce, *Henriette von Waldeck oder die Laube*. Lenz a traité deux fois le sujet. On y reconnaît les mêmes motifs que dans le *Waldbruder*, et les noms des personnages sont transparents : Waldeck (Waldner), Kirchhayn (Oberkirch), Gangolf (*Wolfgang* Goethe), Constantin (Lenz qui prend le nom du jeune prince de Weimar, son ami), Philippe (Philippe Seidel, domes-

tique de Goethe). On y notera, surtout dans le remaniement, l'imitation de Goethe (*Erwin und Elmire*). — *Catherina von Siena* dont M. W. nous donne trois versions, pièce singulière, dont les fragments ont été rétablis tant bien que mal par Sivers. — *Die alte Jungfer* où l'on trouve les noms de personnages que Lenz avait connus à Strasbourg : Ott, son ami ; Fibich que nous connaissons maintenant depuis l'étude de M. Froitzheim ¹ ; M^{lle} König. — *Der tugendhafte Taugenichts*. Lenz y traite déjà le sujet des *Brigands*, d'ailleurs indiqué et comme proposé par Schubart ; il représente dans le personnage du père le comte Hoditz (dont il ose produire le sérail) et le magister Leybold. — *Die Kleinen*, histoire très confuse où figurent deux frères ennemis, l'un ministre, l'autre soldat, du nom de Bismark, une lady Falmer (se rappeler Jeanne Fahlmer), un jeune Monsieur de Engelbrecht qui fuit la cour et les grands hommes, ne recherche que les petits « les pigmées, les colibris, » et veut « étudier les vertus obscures que chacun foule aux pieds » (p. 244). — *Zum Weinen*, On y retrouve Lenz (L.), Goethe (Gth), Frédérique Brion (F. que l'écrivain nomme une fois Fiekgen), M^{lle} de Waldner (G). G. trop riche et trop noble pour L., épouse Gth, et L. offre sa main à F. que Gth a abandonnée à cause de « son génie inquiet et d'un furieux désir de voyager. » Lenz a peint Goethe sous les plus noires couleurs ; il fait de lui un fanfaron et un débauché, un Schelmufsky, comme dit l'éditeur, et l'on voit que Goethe avait raison de dire dans ses mémoires : « Lenz m'avait choisi pour objet principal de sa haine imaginaire et pour but d'une aventureuse et fantastique persécution ». — *Graf Heinrich, eine Haupt-und Staatsaction* — *Die Familie der Projectenmacher* — *Cato* (à remarquer le monologue de Cato avant son suicide) — *Die Magisterscenen*. — « Petites esquisses et plans », (*Caroline ; die Baccalaurei* où aurait paru Abélard ; *Boris* qui date du séjour de Moscou et « montre l'intérêt de Lenz pour des sujets vraiment dramatiques ; c'est l'histoire préliminaire du faux Démétrius », etc. — Le volume se termine par la scène finale du *neuer Menoxa*, plus grotesque encore que dans le texte connu ; par la dernière scène des *Soldaten*, sous la forme primitive qui avait choqué Herder (voir p. 328 la tirade du colonel sur les concubines guerrières et les femmes mères) ; par un nouveau plan de l'étrange comédie *Die Freunde machen den Philosophen* ; par le premier canevas de l'*Engländer*. Mais ce que ces dernières pages de la publication de M. W. renferment peut-être de plus important, ce sont ses réflexions sur la pièce des *Nuées* et sur les motifs qui déterminèrent Lenz à composer ce drame dans la manière aristophanesque et à persifler dans Wieland une sorte de Socrate allemand qui corrompait la jeunesse. M. W. a reproduit à la suite de ces considérations une scène qu'il a retrouvée et qu'il rattache aux *Nuées* ; cette scène, entre Socrate et une jeune piétiste, représente dans le philosophe « un scélérat sous le masque de la dévotion » et fait bien voir

1. Cp. *Revue critique*, n° 45.

la colère aveugle, passagère d'ailleurs, dont Lenz était animé contre Wieland.

4. — Dans les papiers que lui laissa Jegor de Sivers, M. W. avait trouvé une copie de la *Sizilianische Vesper* de Lenz. Mais d'où venait ce drame? Était-il vraiment de Lenz? Où Sivers l'avait-il trouvé? Toutes les indications manquaient à cet égard, et M. W., ne découvrant nulle part la moindre remarque sur les *Vêpres siciliennes*, ni la moindre allusion à la pièce, eut scrupule d'en parler dans son édition du *Nachlass* dramatique de Lenz. L'éditeur des œuvres de Herder, M. Suphan, savait bien ce qu'il en était ¹. Il avait eu en 1875 entre les mains le seul exemplaire qui existe du *Liefländisches Magazin der Lektüre* (première année, premier trimestre, 1782. Mittau) où le drame de Lenz avait paru; mais le bibliothécaire de Riga, George Berkholz, en lui prêtant ce précieux volume, l'avait prié d'en cacher l'existence, par égard pour Sivers, ce jaloux admirateur et éditeur de Lenz. Or, Sivers est mort en 1879, et Berkholz en 1885. M. W. a donc pu — *da der Bann gelöst war* (p. 38), pour employer son expression — publier le drame ou « tableau historique » que Lenz avait donné au *Magasin livonien*, alors dirigé par le candidat en théologie et professeur de français Möller. Le texte (p. 1-37) est suivi d'une notice historique et littéraire (p. 38-66); M. W. analyse la pièce et l'apprécie avec justesse et sans parti-pris; il montre que là, comme ailleurs, Lenz a mêlé le bon et le mauvais, et que son œuvre est, en somme, médiocre, qu'elle fait voir peut-être des traces de génie, mais qu'elle révèle surtout un poète à l'âme malade : *krankhaft, ungesund*, telles sont les épithètes qui conviennent à Lenz, à son esprit, à tout ce qu'il fait. M. Weinhold recherche dans quelle période de sa vie Lenz a composé les *Vêpres siciliennes* et se décide pour la période rhénane, pour les années 1775-1776. Il compare la pièce à celle de Gottfried Uhlich sur le même sujet (1775 et 1794) et rappelle que Schiller avait projeté, lui aussi, une *Sizilianische Vesper* qui, si elle avait été menée à terme, « aurait brillé à l'éclat du soleil comme celle de Lenz est plongée dans l'ombre ». Le volume se termine par des remarques sur le texte (p. 66-72); ces observations, courtes et substantielles, témoignent d'une profonde connaissance de la langue de Lenz et du style des poètes et dramaturges de la période d'orage.

A. CHUQUET.

564. — I. *Lettere inedite di Giacomo Leopardi e di altri a suoi parenti e a lui per cura di Emilio Costa, Clemente Benedettucci e Camillo ANTONA-TRAVERSI*. Città di Castello, 1888, in-12, xiv, 286 pages. Prix : 3 fr. 50.

565. — II. *Documenti e notizie intorno alla famiglia Leopardi per servire alla compiuta biografia del poeta a cura di Camillo ANTONA-TRAVERSI*. Firenze, 1888, in-12, 382 pages. Prix : 4 fr.

Dès longtemps Leopardi a été dans sa patrie, qu'il a si grandement

¹. *Deutsche Literaturzeitung*, 16 avril 1887, n° 16, p. 571.

honorée, ainsi qu'à l'étranger, l'objet des publications les plus intéressantes ; ses écrits, sa vie intime, sa famille ont été soumis à l'enquête la plus attentive ; loin de s'épuiser, la curiosité, qu'il a ainsi excitée, est plus vive que jamais ; les deux écrits dont on vient de lire le titre en sont la preuve. Ils sont dus, l'un exclusivement, l'autre presque en entier à la plume infatigable de M. Antona-Traversi, qui a déjà consacré tant de travaux importants au poète de Recanati et en prépare encore sur lui de non moins considérables.

I. — Les lettres inédites offrent une contribution utile à l'histoire de Leopardi et de sa famille ; on sait avec quelle sévérité on a pendant longtemps jugé le père du poète ; des recherches postérieures lui ont fait rendre la justice qu'il méritait ; les lettres qui nous sont données aujourd'hui y contribueront également ; si Monaldo Leopardi ne vit pas sans inquiétude la publication de quelques-unes des œuvres de son fils, il se montra toujours pour celui-ci un père tendre et dévoué ; il s'intéresse sans relâche à ses études et à ses travaux, lui procure tous les livres nécessaires et n'a pas de douleur plus grande que de voir le cœur de Giacomo s'éloigner de lui.

La première partie de ce recueil se compose de dix huit lettres du poète à l'avocat Pietro Brighenti ; c'est le débris d'une correspondance plus étendue, échappé comme par miracle à une destruction complète ; elles ont été recueillies et publiées par M. Emilio Costa ; elles vont du 11 septembre 1818 au 5 juin 1824 ; si elles ne sont pas, comme le remarque l'éditeur lui-même, « d'une grande importance », elles sont loin aussi d'être sans intérêt, à cause des renseignements qu'elles nous offrent sur les premières publications de Giacomo. La correspondance de Stella, l'éditeur milanais, qui suit et va du 28 février 1818 au 13 février 1830, est plus étendue et bien autrement intéressante. Elle achève de nous faire connaître le poète, pendant cette période si considérable de sa vie, et jette une vive lumière sur le caractère de son père, ainsi que sur ses goûts littéraires. Les notes dont M. A.-T. l'a fait suivre augmentent encore le prix de ces lettres curieuses. Les commentaires qui accompagnent la correspondance de Monaldo Leopardi avec Brighenti, surtout les rapprochements que le savant éditeur a faits entre les sept lettres qui la composent et des lettres contemporaines de Giacomo, donnent à ce court recueil un intérêt tout particulier et en font un des documents les plus précieux pour l'année 1820, si importante dans la vie du poète. Il montre comment l'éloignement se fait peu à peu entre Giacomo et son père.

Les quatre lettres qui suivent de Giordani n'ont rien de l'intérêt de cette correspondance ; il en est de même de celles de Lemonnier, d'Antonio Gussalli et des diverses lettres qui terminent ce volume. On ne saurait dire cependant que la publication en était inutile ; Giordani occupe une trop grande place dans la vie de Leopardi, dont il fut l'ami et le conseil, pour que sa correspondance avec la sœur du poète soit in-

différente pour les admirateurs de ce dernier, et les lettres de Lemonnier qui a tant contribué, en publiant ses œuvres, à la gloire de Giacomo, renferment sur ses écrits plus d'un renseignement curieux. Quant aux lettres diverses, il suffit de mentionner celle du poète-critique Carducci. Variété, exactitude, richesse et rareté d'informations, voilà ce qui caractérise cette publication nouvelle relative à Leopardi : cela suffit pour la recommander aux amis du poète et de la littérature italienne contemporaine.

II. — Les mêmes qualités distinguent le second ouvrage de M. A.-T. ; si ce n'est, comme il le dit lui-même, qu'un « simple recueil de documents, destinés à servir un jour au futur biographe de Leopardi et de sa famille », quelques-uns de ces documents sont assez curieux pour qu'on ne puisse pas être trop reconnaissant au savant éditeur de nous les avoir donnés. Ils offrent d'ailleurs la plus grande diversité et portent sur les points les plus variés.

La première partie de ce recueil se compose de documents relatifs à la famille de Leopardi, tels que actes de naissance et de décès ; on y trouve aussi des renseignements sur un premier projet de mariage de son père, sur la sépulture de divers membres de la famille, renseignements utiles, on le voit, mais d'un intérêt secondaire. Il n'en est pas de même des extraits des Mémoires inédits du comte Monaldo. Ils mettent admirablement en lumière le caractère du père de Leopardi, qu'ils nous montrent tout occupé des affaires de sa maison, aussi soigneux à noter les faits les plus insignifiants de son entourage que les événements politiques les plus importants de son pays. Il nous y apparaît en vrai chef de famille du temps passé, attentif à tout ce qui concerne les siens, homme d'affaires habile et croyant zélé. On le voit mettre tour à tour dans son journal les plantations de pommes de terre qu'il vient d'essayer, la vaccination de ses enfants, les couches de sa femme et plus tard de sa bru, la consécration de son oncle comme évêque d'Acon, le passage du pape par Recanati, le voyage qu'il fit à Rome, ainsi que son entrée dans la magistrature ; mais parfois ses vues s'étendent, comme quand il parle de Napoléon, p. 102, et de sa politique religieuse¹. On y trouve aussi preuve de l'opulence de sa maison, l'énumération des nombreux carrosses de famille, ainsi que des chevaux de trait ou de selle que le comte Monaldo posséda. Ces extraits portent sur les années 1801-1806 et 1840-1844. Ils sont suivis de notes tirées pour les années 1846-1847 des mémoires de la comtesse Paolina, la sœur chérie du poète.

Dans la troisième partie des *Documents et notices* M. A.-T. a reproduit les testaments du comte Monaldo, de la marquise Adélaïde Antici Leopardi, sa femme, de sa fille, la comtesse Paolina, ainsi que de la comtesse Paolina Mazzagalli et du comte Carlo, belle-sœur et frère de Giacomo. Ces testaments sont précédés d'une étude explicative fort cu-

1. M. A.-T. parle, p. 120, du cardinal Flock, oncle de Napoléon, il est à peine besoin de dire qu'il faut lire Fesch.

rieuse de M. A.-T. ; il y attaque avec force la comtesse Teresa Teja seconde femme du comte Carlo, — la veuve Pautas comme il l'appelle dédaigneusement — et ses *Note biografiche*, trop vantées par « le français M. Aulard », et qui n'ont servi qu'à « jeter la division dans Recanati et parmi les admirateurs de Leopardi » ; c'est le digne préambule des documents que précède cette étude et dont l'un, le testament du comte Monaldo, est un véritable monument littéraire et historique. Si l'on est frappé du soin avec lequel ce noble hautain et austère cherche à assurer la perpétuité de son nom et de ses biens de famille, on n'est pas moins touché de le voir se préoccuper de la conservation de sa bibliothèque et en assurer la jouissance dans l'avenir non seulement à ses descendants, mais aux habitants de Recanati.

Les testaments sont suivis, p. 265-379, d'un abrégé de l'histoire de la famille Leopardi écrite par le comte Monaldo; le père du poète s'y montre érudit habile, autant que soigneux, et son récit peut offrir à l'historien politique plus d'un renseignement curieux et utile. On voit, par ce rapide aperçu, tout ce que la dernière publication de M. Antona-Traversi présente d'intérêt; elle contribuera dans une large mesure à faire connaître la famille de Leopardi; aussi ne peut-on l'accueillir qu'avec une profonde reconnaissance pour cet infatigable chercheur.

Ch. J.

566. — **Comment les mots changent de sens**, par E. LITTRÉ, avec un avant-propos et des notes, par Michel BRÉAL. Paris, Delagrave et Hachette, 1888, in-8, 60 p. (*Mémoires de documents scolaires publiés par le Musée pédagogique*, n° 45).

C'est une excellente idée d'avoir imprimé à part, pour le grand public des professeurs et des instituteurs, les pages à la fois philosophiques et familières que Littré avait réunies sous le nom de *Pathologie verbale* et mises en tête de son dernier volume, *Etudes et Glanures*. Littré n'a rien écrit de plus fin, de plus aimable et en même temps de plus instructif et de plus suggestif; ces quelques remarques, tombant sous les yeux d'un jeune homme tant soit peu disposé, peuvent suffire à déterminer une vocation. M. Bréal a joint à la réimpression quelques notes discrètement rectificatives, telles que les travaux scientifiques les plus corrects en appellent forcément après un certain temps. Je me permets de joindre à mon tour un petit nombre de notes que l'éditeur pourra, s'il le juge à propos, utiliser dans une nouvelle réimpression.

Artillerie ne vient pas d'*art*, et n'a rien à faire avec ce mot, dont on ne saurait comment le faire dériver. *Artillerie* se rattache à *articulus*, diminutif d'*artus*, et s'explique ainsi : *articulare* a donné *artillier*, « munir de ce qui est nécessaire, équiper » d'où *artilleor*, celui qui est chargé d'*artillier* une armée; et de là *artillerie*, « métier, fonction de l'*artilleor*, » et plus tard « tout ce qui sert à l'*artillement*. » Le

développement du sens est ensuite celui que Littré explique fort bien. L'anc. fr. *artillos*, qui l'a surtout déterminé (dans son *Dictionnaire*) à rattacher le mot à *ars*, est le lat. *articulosus*.

Attacher et *attaquer* sont expliqués de façon fort discutable, mais surtout l'article contient une erreur fondamentale, à savoir que le second de ces mots serait la forme « picarde » de l'autre. *Attaquer* est l'italien *attaccare*, et n'est entré dans la langue qu'au xvi^e siècle, avec tant d'autres mots de guerre venus d'Italie.

Sur *grivois*, dont l'origine et les premiers sens ne sont pas ceux que donne Littré, je renvoie au *Journal des Savants*, 1887, p. 244, en y ajoutant l'indication de l'article *grive* dans le *Dictionnaire d'Argot* de Francisque Michel.

L'article *groin* est bizarre et erroné de plus d'une façon. Je ne vois pas quelle difficulté si grande trouvait Littré à la prononciation monosyllabique de ce mot. En outre il en donne mal l'histoire et l'origine : *groin* ne saurait être la première syllabe de *grun-nire*, lequel n'a pu donner *grogner*. De *grunnire* le latin vulgaire avait tiré *grannium*, d'où le fr. *groing*, signifiant à la fois le grognement du porc (voy. dans Littré un exemple du xvi^e s.) et l'organe de ce grognement ; *groing* avait une *n* mouillée qui a perdu son mouillement comme il est arrivé toujours à la fin des mots. De *groing* est ensuite sorti le fr. *groignier*, *grogner*. Quant à la prononciation monosyllabique, elle s'est maintenue tard, et à mon avis elle est encore, au moins pour beaucoup de la prononciation vivante ; c'est l'arbitraire des faiseurs de prosodie qui a décidé que ce mot compterait pour deux syllabes dans le vers.

L'explication donnée de *libertin* est curieuse et mériterait d'être examinée de près ; Littré ne la donne pas dans le *Dictionnaire*. Il aurait dû ajouter que le mot français, quelle que soit sa première origine, a développé presque tous ses sens sous l'influence du mot *liberté*, auquel il semblait se rattacher.

L'histoire du mot *mesquin*, telle que la donne Littré, est fort contestable, et comme en somme notre mot actuel vient de l'espagnol, c'est dans une étude sur le lexique espagnol que cette histoire serait à sa place.

Dire qu'*opiniâtre* est moderne et *obstiné* ancien semble bien peu juste. *Opiniastre* paraît dès le xv^e siècle (et non pas seulement au xvi^e) ; *obstiné*, mot savant au premier chef, ne m'est pas connu plus anciennement.

Au mot *regarder*, Littré dit que *respicere* et *aspicere* auraient donné en français *respeitre* et *aspeitre* ; régulièrement, ils n'auraient donné que *respeire*, *aspeire* (plus tard *répoire*, *âpoire*) ; mais la comparaison de *despire*, qui vient de *despecere* pour *despicere*, nous indique que les autres verbes auraient subi le même changement, et que, s'ils existaient aujourd'hui, ils seraient *répire*, *âpire*.

Tout l'article *tancer* est à rayer. Littré voit dans l'histoire de ce mot « un phénomène mental peu sain », parce qu'il aurait eu à la fois

le sens « de défendre et d'attaquer, de protéger et [de] malmener ». Mais on sait aujourd'hui que *tenser*, « protéger, » et *tencier*, « se quereller, » sont deux mots parfaitement différents. En outre, *tencier* représente bien un type *tentiare*, mais celui-ci n'a rien de commun avec *tenere* : *tencier*, *tençon*, sont des formes assez étrangement abrégées de *contencier*, *contençon*, qui se rattachent à *contendere*. Enfin *tencier* n'a jamais eu le sens d'« attaquer, » il ne signifie que « se quereller. » Le néologisme consiste d'abord à l'avoir réduit au sens de « réprimander, mais surtout à l'avoir changé d'intransitif en transitif (fait extraordinairement fréquent en français, quoi qu'en dise la *Préface* de la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*).

L'explication la plus vraisemblable de *tante* (*antante*, comme *mémère*, etc.), a été récemment proposée (voy. le Dict. Scheler).

Teint n'est pas un mot du xvi^e siècle : il se trouve très souvent au moyen âge avec le sens de « partie peinte de l'écu ; » Littré a tort, il me semble, de faire de ce mot un mot différent du *teint* moderne.

M. Bréal a changé le titre que Littré avait donné à son recueil de cas intéressants et plus ou moins anomaux. Il lui a semblé que Littré avait trop étendu le sens du mot *pathologie*. « Il n'y a, dit-il, pathologie que là où il y a erreur et confusion, par exemple quand deux familles de mots se mêlent ¹. » Cette définition me paraît un peu trop restrictive : il y a pathologie sémantique, si je puis ainsi dire, lorsqu'un mot arrive à prendre un sens contraire à son sens primitif et à les garder l'un et l'autre, ou lorsqu'un mot en supprime un autre au détriment de la clarté, ce qui est arrivé beaucoup trop souvent en français, malgré la prétention de cette langue à être particulièrement claire (voyez les deux sens d'*hôte*, les deux sens de *louer*, les deux sens de *beau-père*, qui a supplanté à la fois *suire* et *parastre*, etc.). Je voudrais quelque jour reprendre après Littré notre dictionnaire et montrer tout ce que la fausse analogie, l'étymologie populaire, la négligence ou au contraire la recherche y ont causé de véritables lésions. Mais il est certain que Littré, dans son choix de mots intéressants, avait un peu oublié sa première idée, et qu'il trouva lui-même excellentes plusieurs des évolutions de sens qu'il passe en revue. Son habile éditeur a donc bien fait de changer le titre de ce petit recueil ; seulement celui qu'il a substitué a peut-être le tort de donner l'idée d'une théorie (dans le genre de celle de M. Darmesteter dans son livre charmant sur *La vie des mots*), tandis qu'on n'a ici en réalité, comme le dit l'auteur lui-même, qu'une « série d'anecdotes. »

G. P.

1. Les deux exemples cités ne sont pas très heureusement choisis, car dans *forcené* il n'y a qu'une confusion d'orthographe, et rien n'engage à croire que *vil* soit entré pour quelque chose dans l'évolution de *villain* : Littré, qui traite ce mot dans le présent opuscule, ne dit rien d'une telle confusion.

567. — Alexis BERTRAND. *Science et Psychologie*, nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran, publiées avec une introduction, 1 vol. xxxiv-352 pages. Paris, Leroux, 1887.

M. Cousin, jusqu'en 1826, ne s'était réclaté que de Royer-Collard et des *Écossais*; attaqué en 1828 par les derniers partisans des idéologues avec lesquels il voulait en finir, accusé d'avoir importé en France une philosophie allemande et anti-française, panthéistique et contraire à la foi chrétienne, il se défendit en invoquant ses maîtres français, Royer-Collard, Laromiguière dont relevaient plusieurs de ses adversaires, Maine de Biran mort en 1824, catholique et légitimiste. On ne connaissait alors de ce dernier qu'un Mémoire *sur l'Habitude*, imprimé en 1803, dans lequel il se présentait comme le disciple de Cabanis et de D. de Tracy, une exposition de la philosophie de Leibnitz dans la *Biographie universelle*; quelques personnes savaient qu'il avait publié un *Examen* anonyme et très sévère des Leçons de philosophie de Laromiguière. Cousin l'appela le premier métaphysicien du temps et publia 4 volumes d'*Œuvres philosophiques* qui firent de Maine de Biran le chef reconnu du spiritualisme français. M. Ernest Naville, qui avait reçu de son père, classés et prêts pour la publication, un grand nombre de manuscrits, a donné la *Vie et les Pensées* de Maine de Biran, qui ont fait connaître l'homme et lui ont attiré la sympathie de ceux que n'avaient point séduits ses doctrines, trois volumes d'*Œuvres inédites*, précédés d'une introduction où il reconnaissait trois périodes dans la vie de Biran, la philosophie de la sensation 1794-1804, la philosophie de la volonté, 1804-1818, la philosophie de la religion 1818-1824. Avec une obligeance rare, M. Naville a communiqué ses manuscrits inédits à M. Gérard, qui en a publié quelques fragments; il les a mis à notre disposition; il a autorisé M. Bertrand à en publier quelques-uns et non des moins importants, dans la *Bibliothèque*, analogue à celle des Hautes-Études, qu'a fondée la faculté des lettres de Lyon.

M. B. a donné, dans ce volume, avec un fac-similé d'une demi-page d'un des manuscrits, les *Rapports de l'Idéologie et des mathématiques* (1803); les *Observations sur le système de Gall* (1808); un *Commentaire* sur les *Méditations* de Descartes (1813); les *Rapports des sciences naturelles avec la Psychologie* (1813); des *Notes* sur quelques passages de l'abbé de Lignac (1815), sur l'*Idéologie* de M. de Tracy (1815). Les plus importants de ces opuscules, par l'étendue moins encore que par le jour curieux qu'ils jettent sur les incessants changements de la pensée de Maine de Biran, sont, comme l'a montré M. B. dans sa lumineuse et substantielle introduction ¹, ceux qui concernent

1. Nous aurions quelques réserves à faire et surtout quelques questions à poser. — Nous ne croyons pas que les preuves intrinsèques doivent être préférées en aucun cas aux preuves extrinsèques (xxi). — En 1812, M^{me} de Staël (xxix) n'avait pas publié l'*Allemagne*. — Pourquoi l'abbé de Lignac est-il présenté comme le défen-

les mathématiques, Gall, et les sciences naturelles. Dans le premier, Maine de Biran sacrifie la métaphysique, science *futile et ténébreuse* à la géométrie, qu'il subordonne elle-même à l'idéologie; dans le second il examine une théorie encore discutée aujourd'hui par les physiologistes et les psychologues, celle de la localisation des facultés; dans le troisième, dont M. Gérard avait déjà publié quelques fragments, il explique ce qu'il entend par la raison et nous fait comprendre le passage de sa seconde à sa troisième philosophie.

On ne saurait trop féliciter la faculté des lettres de Lyon d'avoir entrepris la publication d'une *Bibliothèque* qui compte déjà d'importants ouvrages, et M. Bertrand d'avoir contribué à nous faire mieux connaître Maine de Biran. Nous souhaitons qu'il nous donne bientôt les lettres, plus curieuses peut-être encore, de Maine de Biran et de ses correspondants et l'étude intéressante qu'il nous promet sur les rapports d'Ampère et de Maine de Biran.

F. PICAVET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Outre les compte-rendus et la chronique de la Faculté des lettres de Nancy, le n° 4 (octobre 1888) des *Annales de l'Est* renferme les art. suivants : Lucien BRUNET, *La Nouvelle Héloïse et M^{me} d'Houdetot*; Ch. PFISTER, *Les revenus de la collégiale de Saint-Dié au x^e siècle*; E. DUVERNOY, *Un règlement de frontières entre la France et le Barrois en 1500*.

ALSACE. — La collection des *Quellen und Forschungen*, qu'édite la librairie Trübner, de Strasbourg, s'est augmentée de plusieurs fascicules : LVII. *Der altdentsche Exodus*, p. p. KOSSMANN; LVIII. *Grundlagen des Mittelhochdeutschen Strophenbaus*, par R. M. MEYER; LIX. *Ueber die Sprache der Wandalen*, par F. WREDE; LX. *Die Poetik Gottscheds und der Schweizer*, par Fr. SERVAES; LXI. *Der Vers in Shakespeares Dramen*, par G. KÖNIG; LXII. *Beowulf, Untersuchungen*, par B. TEN BRINK.

— La même librairie vient de publier une étude de M. André HEUSLER : *Der altemanische Constantismus in der Mundart von Baselstadt*.

seur des droits de la conscience et de la liberté (xxxiii), ce qui semblerait indiquer que les droits de la conscience et de la liberté avaient été méconnus par Voltaire et les philosophes du xviii^e siècle, qui ont passé leur vie à combattre l'intolérance et à réclamer la liberté civile, religieuse et politique, tandis que M. B. veut simplement parler de la conscience *psychologique* et de la *liberté*, entendue au sens *métaphysique*. — Enfin M. B. ne croit-il pas qu'il faille demander aux lectures de M. de Biran dans les années 1814-1824, qui lui servaient à lier ses idées, l'explication la plus vraisemblable de son évolution vers le mysticisme (xvii)? ne faudrait-il pas chercher chez Cabanis le germe de la doctrine que M. de Biran retrouve dans Bichat (iii), comme semblerait l'indiquer une curieuse note des *Rapports du physique et du moral* (édition de 1805, I, p. xxv)?

ALLEMAGNE. — Vont paraître à Leipzig, chez Teubner : 1° F. HANSEN, *Lehrbuch der griechischen Metrik*; 2° A. OTTO, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, gesammelt u. erklärt; 3° Varronis *rerum rusticarum libri tres*, rec. H. KEIL; 4° H.-W. STOLL, *Wanderungen durch Alt-Griechenland* (en deux parties : I. Péloponnèse, II. Grèce du centre et du nord).

— Deux nouvelles livraisons, la 38° et la 39° de l'excellente *Encyclopædie der neueren Geschichte*, viennent de paraître à la librairie Perthes, de Gotha; elles commencent à *Schele* et se terminent à *Spanien* (p. 545-704).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 novembre 1888.

M. A. Geffroy, qui vient d'être nommé directeur de l'Ecole française de Rome, écrit à l'Académie pour la remercier de l'avoir désigné au choix du ministre.

M. A. Luchaire, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel, se porte candidat à la place de membre ordinaire laissée vacante par le décès de M. Bergaigne.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce que l'Académie, à sa dernière séance, après délibération en comité secret, a décidé de mettre au concours les deux questions suivantes :

1° Pour le prix Delalande-Guérineau, qui sera décerné en 1890 :

« Etude sur le voyageur et géographe arabe Moukaddessi. Donner une analyse détaillée de ses relations et apprécier la valeur de ses renseignements en les comparant à ceux des géographes contemporains. »

2° Pour le prix Brunet, qui sera décerné en 1891.

« Dresser le catalogue des copistes des manuscrits grecs ; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux ; ajouter les indications chronologiques, bibliographiques et paléographiques relatives à ces copistes. »

M. Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, communique des fragments d'un travail qui a pour objet de défendre la science géographique d'Hérodote contre les attaques de plusieurs savants de notre temps. Hérodote, selon ces savants, a, par excès de critique, fait reculer la science ; il a refusé d'admettre des faits exacts, sous prétexte qu'il ne les connaissait que par la tradition et qu'il ne les avait pas vérifiés lui-même. M. Hauvette doute beaucoup de la valeur des traditions qui avaient cours au temps d'Hérodote et estime que celui-ci a bien fait de les rejeter. Les idées des géographes ioniens sur les Hyperboréens, les monts Rhipées et la source de l'Ister n'étaient probablement ni aussi justes ni aussi précises qu'on se plaît à le dire.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Louis Havet, professeur au Collège de France, communique un travail sur l'épisode du *Supplice de Phlégyas*, au livre VI de l'*Enéide* de Virgile.

L'auteur s'attache à établir que cinq vers de ce livre, ceux qui portent, dans nos éditions, les nos 616 à 620, ont été déplacés et que leur vraie place est entre les vers qui portent actuellement les nos 601 et 602. Il montre, qu'en faisant cette intervention on obtient, tant en passant du vers 601 au vers 602 que du vers 615 au vers 621, un sens bien meilleur. Il cherche à quelle date a été commise cette transposition, et il montre que ce doit être avant le iv^e siècle de notre ère, date du commentaire de Servius, mais après la fin du i^{er} siècle, date à laquelle écrivaient les deux poètes Valérius Flaccus et Stace : ces auteurs, en effet, ont tous deux imités le passage de Virgile dont il s'agit, et la façon dont ils l'ont imité prouve qu'ils en lisaient le texte, non comme le donnent nos manuscrits et nos éditions, mais comme M. Louis Havet vient de le restituer.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Le Bas* (Philippe), *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure*, planches, publiées et commentées par Salomon REINACH ; — par M. Alexandre Bertrand : BALTZER, *Glyphes des rochers du Bohuslan* (Suède) ; — par M. Viollet : LEBLOIS (l'abbé), *Lieu de naissance du cardinal de Richelieu, étude biographique*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 26 novembre —

1888

Sommaire : 568. POOLE, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bodléienne. — 569. JUNGHANN, Etudes sur Thucydide. — 570. NÉROUTSOS, L'ancienne Alexandrie. — 571. ZANDER, Le Chant des Saliena. — 572. BRAUDOUIN, La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc. — 573. FLAMMERMONT, Lille et le Nord au moyen-âge. — 574-575. PLUZANSKI, Ce que les philosophes anciens ont pensé des astres; La philosophie de Duns Scot. — 576. MANN, Le Bestiaire de Guillaume Le Clerc. — 577. JOY, Prousteau et Thoynard. — 578. FRITSCH, Etudes sur Molière. — 579. DEBIDOUR, Villehardouin. — 580. LEO CLARETIE, Florian. — 581. FOSCOLO, Dernières lettres de Jacopo Ortis, p. p. MARTINETTI et ANTONA-TRAVERSI. — 582. DE ZEISSBERG, L'archiduc Charles et Hohenlohe-Kirchberg. — 583. BONNEVILLE DE MARSANGY, Journal d'un volontaire de 1791. — 584. LODS, Bernard de Saintes. — 585. ESCANNE, Hoche en Irlande. — 586. Le prince Lucien Bonaparte et sa famille. — 587. HOCHSCHULD, Désirée, reine de Suède et de Norvège. — 588. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, L'amiral Roussin. — 589. Correspondance de Huygens, I. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

568. — **Catalogue of the Mohammedan coins preserved in the Bodleian library at Oxford**, by Stanley Lane POOLE, 4^e. Oxford. 1888, xvi, 55 p. iv pl. héliogr.

La Bibliothèque Bodleienne, à Oxford, possède une importante collection (plus de cinquante mille pièces) de médailles antiques du moyen âge et orientales. Tous ces trésors restent malheureusement inconnus du monde savant, car, depuis 1750, aucun catalogue n'a été publié. Le bibliothécaire actuel, M. Nicholson, se propose, croyons-nous, de faire paraître successivement des catalogues partiels de cette immense collection, et il commence aujourd'hui par les monnaies musulmanes. Le travail a été confié à M. Stanley Lane Poole, le savant auteur du *Catalogue of oriental coins in the British Museum* qui en est à son onzième volume. Le choix ne pouvait être plus heureux; aussi ce premier répertoire des richesses numismatiques de la Bodléienne est-il fait avec tout le soin et toute l'exactitude désirables. Le travail de M. S. L. P. comprend la description de plus de neuf cents pièces, toutes de premier choix et provenant de dons particuliers dont les auteurs sont soigneusement mentionnés. Presque toutes les branches de la numismatique musulmane, monnaies des khalifes orientaux et de Cordoue, dynasties anciennes et modernes de la Perse, princes turcs d'Asie-Mineure, d'Égypte et Ottomans, Nord de l'Afrique, Mongols de la Perse, du Turkestan et de la Horde d'Or, dynasties musulmanes de l'Inde, sont représentées par des spécimens la plupart inédits. Je citerai parmi les plus remarquables : un dirhem de Walid I^{er} de l'an 93 Hég. (c'est la

plus ancienne monnaie datée de la collection) et un de Abderrahman I^{er} de l'an 171; une pièce de Mahomet II, le vainqueur de Constantinople, un très beau dinar de Mahmoud IV le Ghaznévide de l'an 414 H.; un dinar de Shir shah de Dehli, de l'an 948 H., avec légendes en arabe et dévanagari. La série des grands Moghols de l'Inde ou Babérides est la mieux représentée dans la collection Bodleienne; on sait, du reste, que les monnaies en argent et en or de ces souverains sont généralement remarquables par la beauté de l'exécution, la finesse de la gravure et la variété des sujets. Contrairement aux prescriptions du Coran, les Babérides, comme les Ortokides et les Atabeks de la Syrie et de la Mésopotamie, ont représenté des figures sur leurs monnaies; aussi leurs pièces offrent-elles un grand intérêt historique. On peut mentionner une suite de monnaies d'or d'Akbar le Grand, de Djehan-Ghir, de Shah Djehan, datées de l'ère *ilahi* (992 H.), portant les noms des mois de l'ancien calendrier perse : Ardibehest, Farverdin, Abân, etc., ou les signes du Zodiaque; de très belles pièces d'argent d'Aureng-zeb, et une magnifique double-roupie d'Alam-ghir II de l'an 1172 H. La dynastie des Sofis de Perse est aussi représentée par quelques monnaies fleurs-de-coin, parmi lesquelles un shahi de Housein et un abbasi du fameux Nadir shah, de l'an 1148 H., avec un chronogramme en forme de *toghra*. Je n'ai constaté aucune erreur d'attribution, les lectures sont du reste relativement faciles (étant donnée une connaissance suffisante de l'épigraphie arabe et persane), par suite du bon état de conservation de ces médailles.

E. DROUIN.

869. — E. A. JUNGHAHN. *Studien zu Thukydides; neue Folge*. Berlin, Calvary, 1886; un vol. in-8 de 95 pages.

M. Junghahn croit que le texte actuel de Thucydide est formé d'une rédaction primitive et authentique considérablement remaniée, développée et défigurée par l'éditeur inconnu du manuscrit original. Il suppose par exemple que le récit des événements de Sphactérie appartient presque en entier à l'éditeur. La célèbre oraison funèbre de Périclès serait à peu près dans le même cas. Du haut de sa théorie, il raille amèrement les Cobet et les Classen qui croient remédier par des corrections légères à des défauts bien autrement graves selon lui. Il y a treize ans, dit-il, qu'il étudie Thucydide. Déjà en 1878 et 1879, dans les *Jahrbücher*, il avait donné quelques aperçus de sa théorie. Il y revient aujourd'hui avec un fort surcroît d'analyses minutieuses, de discussions critiques et aussi de polémiques personnelles. J'ignore si M. Junghahn a fait beaucoup de prosélytes. Quant à moi, j'avoue humblement que toute cette érudition subtile et batailleuse me semble intolérable. Prouver une hypothèse invraisemblable par une série d'hypothèses qui ne reposent sur rien, ou bien mettre en forme à la façon

scolastique dans un discours de Périclès deux raisonnements oratoires séparés par plusieurs pages, en dégager une contradiction et tirer de là cette conséquence que l'un des deux au moins n'appartient pas à Thucydide, c'est là une façon de jeu d'esprit qui peut sembler à certaines personnes amusant et ingénieux, mais que je trouve, pour ma part, aussi frivole qu'ennuyeux, ce qui n'est pas peu dire.

Alfred CROISSET.

570. — **L'ancienne Alexandrie.** Étude archéologique et topographique par le Dr NÉROUTSOS-BEY. Paris, Leroux, 1888. In-8, 132 p., avec 2 planches en phototypie et une carte d'Alexandrie.

Il y a bien des années que l'auteur de ce livre, membre de l'Institut égyptien et résidant à Alexandrie, note au passage les vestiges de l'ancienne ville que le hasard ramène à la lumière, le plus souvent pour être détruits sans scrupule ou dispersés aux quatre vents par les brocanteurs. De fouilles régulières, il n'a jamais été question; les seuls travaux de quelque importance ont été les sondages exécutés en 1866 par Mahmoud Bey (depuis Mahmoud Pacha) à l'instigation de Napoléon III, qui demandait un plan d'Alexandrie antique pour la seconde partie de son *Histoire de César*. M. Stoffel, en publiant la fin de ce grand ouvrage (1887), a eu sous les yeux les relevés manuscrits de Mahmoud; il les a fait servir tant à son récit de la guerre alexandrine (t. II, p. 43-69, p. 257-269), qu'à la gravure de la carte d'Alexandrie qui occupe la planche XIX de son *Atlas*. Si je mentionne ici ces publications, c'est qu'elles n'étaient pas encore connues de M. Néroutsos-Bey au moment où il a fait imprimer son étude; la carte qu'il a donnée est d'ailleurs à plus grande échelle et plus complète que celle de M. Stoffel, cette dernière ne faisant connaître, comme de juste, que l'Alexandrie contemporaine de César.

Le titre choisi par M. N. pourrait induire en erreur : il n'a pas écrit une topographie comparée d'Alexandrie, ouvrage qui reste à faire, mais réuni un certain nombre de notes, fruits de ses observations personnelles, qui seront précieuses pour les topographes de l'avenir. Les découvertes signalées par lui ont eu lieu de 1874 à 1885; elles ont trait au temple d'Isis *πλουσία*, à la rue transversale dite du *Sôma*, au *Καὶοδ-πεύον*, au palais d'Hadrien ou de Licinius, etc. Quelques chapitres sont consacrés aux nécropoles et aux catacombes chrétiennes, qui ont été indignement saccagées dans ces derniers temps. La nécropole occidentale a fourni des figurines en terre cuite analogues à celles de Tanagra (M. N. a tort d'ajouter *et d'Ephèse*); l'auteur en publie quelques jolis spécimens appartenant à la collection Pugioli. L'un d'eux (pl. I, n° 3) est presque identique à la célèbre *Bacchante* de l'ancienne collection Rayet (*Études d'archéologie et d'art*, p. 377); nous avons là une preuve nouvelle du commerce des moules, car il ne peut s'agir d'une

exportation des figurines elles-mêmes, la terre des statuettes d'Alexandrie que j'ai eues entre les mains différant complètement des pâtes béotiennes. Une autre terre cuite (pl. II, n° 2), où M. N. reconnaît avec raison Hypnos, présente des particularités fort curieuses : c'est un éphèbe nu, appuyé d'une main sur une cithare (cf. Horace, *Carm.*, III, 1, 20) et tenant de l'autre une branche chargée de pavots. On aurait voulu quelques détails sur la fabrication et le style de ces terres cuites, encore fort rares dans les collections européennes : M. N. leur consacre tout juste dix lignes, ce qui est bien peu.

Deux appendices contiennent des inscriptions grecques et latines recueillies à Alexandrie et aux environs ; ces textes ont déjà été publiés par M. N. dans la *Revue Archéologique* (1887) ; d'autres ont paru dans l'*American Journal of archaeology* (1885), ce que M. N. a omis de dire. En général, les commentaires du savant égyptien sont un peu maigres ; il ne distingue même pas, dans ses transcriptions, les épitaphes métriques de celles qui sont rédigées en prose¹. Une des séries les plus importantes est celle qu'a fournie la Nécropole orientale ; on y a trouvé en 1885 un grand hypogée avec des centaines de *columbaria*, fermés, pour la plupart, par une tablette ou par une stèle peinte avec inscription. Parmi ces stèles, quelques-unes sont restées à Alexandrie, d'autres ont passé au Louvre, au Musée de Saint-Germain et en Amérique (voir *American Journal of archaeology*, 1887, p. 261). L'hypogée était affecté à la sépulture de mercenaires crétois, thraces et galates qui tenaient garnison, sous les Ptolémées, à l'est d'Alexandrie, ainsi qu'à leurs femmes et à leurs enfants ; nous savons par Polybe (V, 82) et par Pausanias (I, 18), que les Ptolémées avaient à leur solde un grand nombre de mercenaires galates. Les stèles de ces derniers sont précieuses à cause des enrichissements qu'elles apportent à l'onomastique gallo-grecque. Sur une de celles qui ont passé en Amérique, on lit Βίτος Λόστοιε(ς) ὁ Γαλάτης (*American Journal*, 1887, p. 265) ; les deux spécimens que publie M. N. (p. 109) portent les inscriptions : Φιλεῖστα, γυνή Σισόνωνος Ἀναξίμου Γαλάτου et Αἰδεάρατος Αἰδοσότιος. *Bitos*, *Lostoiek*, *Sisonon*, *Ædearatos* et *Ædosotis* sont des noms galatiques, tous nouveaux, à ce qu'il semble, sauf le premier (Brambach, n° 855). Sur plusieurs de ces stèles, on voit des peintures représentant des guerriers debout, armés du grand bouclier ovale ; c'est là un détail important que M. N. aurait dû noter. La mention « stèle en pierre calcaire peinte » est vraiment trop sommaire et ne satisfait pas la curiosité du lecteur, d'autant plus que les stèles peintes, en elles-mêmes, sont déjà des raretés archéologiques. En résumé, ce que M. Néroutso-Bey nous donne est intéressant et laisse regretter seulement qu'il ait été

1. Il n'est pas exact de dire (p. 124) que τὸν βωμόν pour τὸν βωμόν soit « une variante du dialecte local » ; c'est un exemple, qu'on peut ajouter à beaucoup d'autres, des effets du *sandhi* dans l'épigraphie grecque. Il est curieux de le constater ici à une époque relativement tardive, sous le règne de Ptolémée V Épiphanes.

trop sobre de détails sur les monuments, aujourd'hui dispersés ou détruits, qui ont passé sous ses yeux.

Salomon REINACH.

571. — *Carminis Sallustii Reliquiae* ed. adn. duos de Iano exc. add. C. M. ZANDER. Lundæ, typis Berlingianis, mense Maio MDCCLXXXVIII. In-4, 64 pp.

M. Zander a édité, avec des commentaires nouveaux et fort développés, tous les fragments qui nous sont parvenus du Chant des Saliens. On sait combien ce vénérable monument est mutilé et corrompu. Les conjectures de M. Zander sont en général absolument irréprochables au point de vue de la langue et de la métrique latines, ainsi què de la grammaire comparée, et quelques-unes sont vraiment séduisantes : je citerai, entre autres, l'explication de *pilumnoe poploe* par un datif singulier (cf. gr. ἱππω), et la lecture du premier vers « *O Zaul adoriese omnia* », interprété « O Sol, oriens invade ' omnia ». En somme, cette édition marque un réel progrès, et tous ceux qui s'intéressent aux antiquités latines sauront gré à l'auteur de sa patiente et méritoire application ².

V. H.

572. — *La participation des hommes libres au Jugement dans le droit franc*, par Ed. BEAUDOUIN, professeur à la Faculté de droit de Grenoble. Paris, Larose, 1888, 1 vol. in-8 de 292 pages.

Cet important travail est consacré à l'étude d'une des questions les plus compliquées de l'histoire du droit français. Quelle est précisément l'organisation judiciaire pendant la période franque? A qui appartient le droit de juger? Ce droit appartient, suivant M. Beaudouin, aux notables ou rachimbourgs et, plus tard, aux scabins; mais, à côté de ce système antique, apparaît de très bonne heure, peut-être dès le temps de Clovis, une procédure qu'on pourrait appeler en s'inspirant de la terminologie romaine, procédure extraordinaire : cette procédure se développe rapidement et joue un rôle dont il est nécessaire de tenir grand compte : dans cette procédure nouvelle, la recherche, la poursuite et la condamnation du criminel sont confiées au fonctionnaire royal, au comte.

M. B. est précis : son style simple, ses allures vives, sa connaissance des sources et de la littérature contemporaine ne laisse rien à désirer : aussi cette étude (déjà citée en Allemagne) prendra-t-elle rang parmi les meilleurs travaux qui aient été consacrés à l'histoire judiciaire de la période franque. Ce n'est pas à dire que j'en accepte toutes les conclusions. Ainsi je n'incline pas à me représenter l'historique des pouvoirs

1. Cf. le sens classique de *adorior* (attaquer).

2. Je me félicite de m'être rencontré avec M. Z. sur l'étymologie de *cômis*, que nous nous accordons à tenir pour distinct de l'obscur COSMIS du vase de Dueros.

du comte, tel que le retrace M. Beaudouin ¹. Ce problème est délicat, mais je crois pouvoir l'exposer ici en quelques mots : les chapitres de la *Loi Salique* qui mentionnent le *grafio* ou comte ne le dessinent pas à nos yeux comme chef judiciaire à proprement parler ; il apparaît plutôt comme agent d'exécution. Mais à peine quittons-nous la *Loi Salique* elle-même et abordons-nous les premiers textes saliens que nous rencontrons un comte ou *grafio* qui est clairement et incontestablement chef judiciaire : tel est déjà l'aspect du *grafio* dans un capitulaire qui, très probablement, doit être attribué à Clovis. Du rapprochement de ces textes, M. B. conclut (d'accord, je le reconnais, avec d'excellents érudits) à une évolution constitutionnelle d'une grande importance entre la législation de la *Loi Salique* et le capitulaire que je viens de viser. Cette conclusion me paraît téméraire ; elle serait inattaquable, si la *Loi Salique* contenait un exposé complet et, pour ainsi dire, *ex professo* de la législation franque ; mais il n'en est rien : la *Loi Salique* jette simplement quelques lueurs sur les institutions franques ; une foule de traits essentiels doivent être suppléés. Or, rien de ce que nous apprend la *Loi Salique* n'est inconciliable avec l'hypothèse d'un comte agent du roi et, à ce titre, chef judiciaire aussi bien que chef administratif et chef militaire : sans doute, il y a un autre chef judiciaire qu'hypothétiquement nous croyons élu, le centenier : celui-là est sur les lieux ; il est ordinairement mis en œuvre ; mais rien n'empêche que le représentant du roi, plus gros personnage, souvent plus éloigné, ne soit aussi armé de pouvoirs judiciaires : l'hypothèse est d'autant plus facile à admettre qu'elle se change en certitude quelques années plus tard. J'aurais peine à concevoir dans les temps barbares cette division des pouvoirs, cette distinction entre le pouvoir judiciaire et les pouvoirs administratif et militaire qu'on est obligé de supposer, si on veut que le *grafio* de la *Loi Salique*, évidemment chef militaire et chef administratif, ne soit pas également chef judiciaire.

Sur un autre point, sur la composition du tribunal franc, je m'écarte des conclusions de M. B. ; il me semble que tous les hommes libres pouvaient faire partie du tribunal et avaient le droit de juger : des notables appelés rachimbourgs ou *boni homines*, plus tard scabins, étaient, en fait, les juges ordinaires. Néanmoins les assemblées plénières rendant des jugements ou paraissant rendre des jugements, ne sont pas fort rares. Telle est l'impression générale qui se dégage pour moi de la lecture des textes ². Suivant M. B., au contraire, les scabins sont les seuls juges (avec le comte ou ses fonctionnaires).

1. Pp. 36 et suiv. ; 55 et suiv.

2. « His auditis, sanxerunt populi Hittonem episcopum et defensorem ejus vestire debere. » « Post sacramento juramenti dijudicaverunt populi et scabini constitui, ut se redderet in manus Hittoni episcopi » (Meichelbeck, *Historia Frisingensis*, t. 1^{er}, 1724, p. 194, n° 368 ; p. 258, n° 487). Joignez une charte publiée par Pé-rard et une formule de Saint-Emmeran consciencieusement citées par M. Beaudouin lui-même (p. 232, note 2). Les expressions très nettes de ces quatre documents ne

Je regrette que les limites restreintes de ce compte-rendu me réduisent à opposer les opinions nues d'un critique à une thèse fortement conçue et constamment appuyée sur une étude minutieuse des lois, des capitulaires, des chartes et des formules.

Paul VIOLLET.

573. — J. FLAMMERMONT. *Lille et le Nord au moyen âge. Leçons rédigées par C. Buglet*, Lille, librairie centrale, 1888, in-12, 348 p.

Ces leçons ont été publiées d'abord dans l'*Echo du Nord* et le présent volume paraît en être un tirage à part. M. Flammermont, dans une courte préface, explique qu'il les a réunies en volume sur le conseil de quelques amis qui avaient jugé ces articles plus exacts et plus complets que les histoires de Lille parues jusqu'à ce jour. Il faut souscrire à ce jugement, mais on ne saurait s'empêcher de regretter qu'en les publiant, M. Flammermont n'ait pas jugé à propos d'y ajouter les renvois aux sources qui en auraient beaucoup accru la valeur.

A. GIRY,

574. — FLUZANSKI *Aristoteles de natura Astrorum opinio ajuqua vices apud philosophos tum antiquos, tum medii ævi*. Paris, Thorin, 1887. In-8, 140 p.

575. — FLUZANSKI. *Essai sur la philosophie de Duns Scot*. Paris, Thorin, 1887. In-8, 296 p.

Dans le premier de ces ouvrages, M. Fluzanski recherche ce qu'ont pensé de la nature des astres et du ciel, des lois qui régissent leurs mouvements, de la manière dont les astres règlent les choses humaines, les philosophes anciens et les philosophes chrétiens qui ont pris le plus souvent les anciens pour maîtres. Il n'a voulu faire ni une histoire de l'astronomie, ni une histoire de l'astrologie. Prenant pour centre la doctrine d'Aristote, il s'est demandé ce que ce dernier a critiqué chez ses prédécesseurs, ce qu'il leur a emprunté, ce que ses successeurs ont conservé ou rejeté des théories péripatéticiennes à ce sujet, ce qu'ils y ont ajouté, ce qu'ils ont repris chez les philosophes antérieurs. Exposer, même dans ces limites, et apprécier en 140 pages ce qu'ont pensé Thalès, Anaximandre, Anaximène, Xénophane, Dlogène d'Apollonie, Héraclite, Empédocle, Anaxagore, Leucippe, Démocrite, Pythagore, Philolaus, Parménide, Platon, Aristote, Epicure, les Stoïciens, Plotin, les Pères de l'Eglise et les scolastiques, c'est s'obliger à être souvent superficiel et à porter des jugements qui ne sont pas suffisamment motivés aux yeux du lecteur. M. P. ne semble pas, en outre, avoir eu connais-

permettent pas, à mon sens, d'interpréter comme le propose M. Beaudouin, une quantité d'autres chartes et d'autres formules dont les termes sont un peu moins clairs.

sance des recherches récentes et notamment de celles de Sartorius, qui permettent d'exposer d'une façon plus complète et plus précise les opinions des antésocratiques. Mais il apprécie en général les doctrines avec sagacité ; il met ingénieusement en relief les mérites des unes (Ioniens, Epicuriens) et les défauts des autres (Aristote, Scolastiques) ; il affirme, en très libre esprit, que c'est l'expérience qui doit prononcer, quand il s'agit de la nature, sur chaque partie de l'univers (p. 138).

M. P. a exposé brièvement, au début de son *Essai sur Duns Scot*, ce qu'il pense de l'histoire de la philosophie et même de la philosophie. S'il croit que l'histoire de la philosophie doit s'écrire avec une grande impartialité, il estime qu'elle perdrait beaucoup de son utilité si elle n'était pas une occasion de se demander ce qu'on pense des questions que se sont posées les anciens, en s'aidant de ce qu'ont pensé les autres. Il voit en outre avec plaisir le clergé catholique revenir à la scolastique et ne le blâme point de se rattacher avant tout à saint Thomas, mais il affirme que le *Docteur subtil* est de ceux avec lesquels il peut y avoir profit à converser. Enfin, il laisse entrevoir qu'il se rattache à l'éclectisme et condamne, comme lui, les doctrines combattues sous le nom de sensualisme, de panthéisme, de scepticisme, d'ontologisme¹. L'*Essai sur Duns Scot* est l'œuvre d'un scolastique qui, disciple de Cousin, placerait saint Thomas au premier rang, mais trouverait bon de lire Scot et chercherait à justifier sa manière de voir en exposant les opinions de ce dernier. M. Hauréau dit que la philosophie de D. Scot est, sinon la plus sage, du moins la plus originale du moyen âge; Uebèrweg, que Scot ne s'est appliqué qu'à détruire les argumentations des docteurs précédents : M. P. essaie de montrer que cette philosophie est plus sage et moins originale que ne le pense le premier, et soutient contre le second que Scot, voulant réformer et non détruire, propose des corrections souvent fort heureuses aux doctrines de saint Thomas, d'Henri de Gand et des autres docteurs. Des trois points principaux qui caractérisent la doctrine de Scot, M. P. soutient qu'il est sur le premier d'accord en général avec saint Thomas et que, sur le deuxième et le troisième, il y a divergence d'explication plutôt qu'opposition des principes fondamentaux. Sur la volonté et le libre arbitre, la doctrine de Scot diffère peu de la doctrine commune de l'école ; sur le péché, elle est la même que celle de saint Thomas ; sur l'origine de nos connaissances, l'accord est complet entre Scot, saint Thomas, saint Bonaventure. Scot s'accorde encore avec saint Thomas sur les universaux,

1. Cette tendance éclectique a fait commettre à M. P. quelques inexactitudes fort inutiles. Il a le droit sans doute de préférer M. de Biran à D. de Tracy, de trouver que saint Thomas, à la différence des idéologues, est un génie profond ; mais pourquoi appeler *superficiel* l'homme qui, de l'aveu du *profond* M. de Biran, lui a fourni le point capital de ses doctrines ? Pourquoi surtout parler de l'incroyable dédain où la scolastique était tenue au temps des Daunou, quand Degérando, dès 1804, bien avant V. Cousin, avait déjà essayé de mettre en lumière les mérites de la scolastique et de Duns Scot lui-même ?

sur le concours divin dans la connaissance et on ne saurait opposer d'une façon absolue son volontarisme à l'intellectualisme de saint Thomas. Scot n'est ni un mystique (p. 33), ni un demi-sceptique, ni un panthéiste (p. 201), ni un ontologiste (p. 91), ni un sensualiste (p. 284); il a professé un réalisme vraiment éclectique qui aurait satisfait V. Cousin.

- Il y a du vrai dans cette façon de voir et M. P. a bien mis en lumière un côté souvent fort négligé du scotisme, déjà en partie indiqué par M. Rousselot; mais en même temps il en a fait disparaître l'originalité, qu'il ne laisse que trop rarement soupçonner; il rend peu intelligibles les disputes entre scotistes et thomistes. S'il avait joint l'histoire de l'école à celle du maître, il aurait été amené à restituer à Scot des doctrines dont on a pu exagérer l'importance, mais dont on ne saurait nier l'existence dans le scotisme. Tel qu'il est, le livre de M. Pluzanski, préparé avec soin, bien composé, clairement écrit, sera lu avec fruit par les néo-scolastiques ¹ et par tous ceux qui veulent se rendre compte des origines de la langue, de la civilisation, de la philosophie françaises.

F. PICAUVET.

576. — Max Friedrich MANN. *Der Bestiaire divin des Guillaume Le Clerc*. Heilbronn, Henninger, 1888, 106 p., in-8. Prix : 3 m. 60. (Vol. VI, fasc. 2 des « Französische Studien » p. par G. Kœrting et E. Koschwitz).

Ce livre est une sorte de préface à l'édition critique du Bestiaire de Guillaume, que M. Mann se propose de donner plus tard, préface incomplète d'ailleurs, car elle ne contient ni l'étude de la langue de l'auteur, ni le classement des manuscrits. En revanche, nous y trouvons une dissertation importante sur le *Physiologus*, source première des Bestiaires du moyen âge, avec un classement des diverses traductions et des remaniements successifs de cet ouvrage. M. M. nous donne en outre, d'après un manuscrit du British Museum, le texte complet de l'un des remaniements latins du *Physiologus*, qui paraît avoir été la source de Guillaume Le Clerc. Enfin il compare le Bestiaire de Guillaume à ceux de Philippe de Thaon, du normand Gervais ou Gervaise et de Pierre le Picard (ces deux derniers en appendice). La conclusion que M. M. tire de son étude, relativement à l'importance du Bestiaire divin, est un peu prématurée, et, à coup sûr, exagérée. Mais il est si naturel de se passionner pour un sujet qui vous a coûté de longs mois de travail! Encore la tâche de M. Mann est-elle loin d'être achevée : il nous doit une [bonne édition du Bestiaire de Guillaume, appuyée sur une étude sérieuse de la langue ².

L. CLÉDAT.

1. Voyez *Philosophisches Jahrbuch* (Gutberlet et Pohle) B 1, h. 1, 1888, p. 140.

2. Signalons, en passant, quelques corrections aux extraits du Bestiaire que M. M. cite dans son livre (p. 85 et suiv.) : p. 85, 1^{re} col., avant-dernier vers, *E tant crest li feus en graigne*, corr. : *E tant crest li feus e engraigne*. P. 89, 2^e col., 3^e vers avant-dernier ; *Son filz, sa soer ou sa mere*, corr. : *Son filz, sa seror ou sa mere*.

577. — Ernest Jovy. **Guillaume Prousteau**, fondateur de la Bibliothèque publique d'Orléans et ses lettres inédites à Nicolas Thoynard. Paris, librairie Leroux, 1888, in-8 de 77 pp. (Tiré à 100 exemplaires).

Le juriste G. Prousteau, qui fut docteur-régent à l'Université d'Orléans, avait acquis en 1679 les livres d'Henri de Valois, en avait fort augmenté la collection et l'avait léguée aux Bénédictins de la ville, à la condition qu'elle serait accessible au public trois jours par semaine. Il fut ainsi le véritable fondateur de la bibliothèque publique d'Orléans et les érudits du pays lui ont gardé un reconnaissant souvenir. L'un d'eux, M. E. Jovy, qui a été élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, vient de consacrer à Prousteau une brochure fort substantielle et qui dépasse les limites de l'intérêt local. Les vingt-six lettres qu'il publie, et qui vont de 1678 à 1698, fourmillent de détails sur les savants du temps, français et étrangers ; on y rencontre Ménage, Bigot, l'abbé Renaudot, l'abbé Nicaise, le P. Bouhours, les Périer, Gronovius, Grævius, Noris, etc. : M. J. y a joint quelques extraits de la correspondance manuscrite de Thoynard et une annotation fort minutieuse qui n'est pas moins instructive que le texte. Après avoir donné de telles preuves d'érudition et de conscience, l'auteur a quelques droits de se montrer spirituel en choisissant pour épigraphe cette maxime profonde d'un inconnu : *Infelix eruditio est scire quod multi nesciunt, etiam periculosa scire quod omnes ignorant*. Méditons, confrères.

P. DE NOLHAC.

578. — **Molière-Studien**. Ein Namenbuch zu Molière's Werken mit philologischen und historischen Erläuterungen von Hermann FRITSCH. Zweite, verbesserte und vermehrte Auflage. Berlin, Weidmann, 1887, in-8, VII-235 p.

J'ai rendu compte ici, il y a vingt ans (*Rev. crit.*, 1868, t. II, p. 140), de la première édition du livre de M. Fritsche ; j'ai indiqué le plan de l'ouvrage et j'ai dit tout le bien que j'en pensais. La seconde édition est bien supérieure à la première : l'auteur a profité des travaux considérables qui se sont faits depuis vingt ans autour de Molière, il a tenu compte des observations qui lui avaient été faites par la critique, et le travail qu'il nous donne aujourd'hui sera consulté avec fruit par tous ceux qui voudront étudier notre grand comique, non seulement en Allemagne, mais en France. Je ne reviendrai pas ici sur les idées générales à l'exposition desquelles peut donner lieu l'ouvrage de M. F. ; je me bornerai, après une lecture qui m'a intéressé tout le temps, à signaler à l'auteur quelques points qui, dans une édition subséquente que je souhaite à son livre, pourraient encore être améliorés. En fait d'observations générales, je n'en présenterai qu'une. Je regrette que M. F. ait mêlé, dans cette édition, à la liste des noms employés par Molière dans ses œuvres ceux des « acteurs, chanteurs et musiciens, danseurs et figurants » qui sont mentionnés dans les livrets (des ballets) publiés sous sa

direction : c'est là un élément tout à fait hétérogène, et dont l'adjonction ne peut que troubler l'impression que laisse le relevé de l'onomas-tique réellement moliéresque; ces noms auraient dû former une liste à part, et dès lors le nombre aurait pu avec avantage en être beaucoup augmenté.—Les explications que M. F. donne sur chacun des noms qu'il cite sont de plusieurs natures. Il recherche l'étymologie du nom; il se demande où Molière l'a pris, et avec quelle valeur il avait été employé avant lui; il expose la valeur qu'il a voulu lui donner lui-même; il discute la question de savoir si sous le nom de théâtre Molière a caché une personnalité réelle. Les dernières questions sont celles que M. F., en s'aidant des travaux récents, a élucidées et souvent résolues avec le plus de critique; la recherche étymologique, qui était d'ailleurs un peu en dehors de son sujet, est celle qu'il a le plus négligée; c'est surtout à cette partie du livre que s'appliquent mes remarques de détail, presque toutes de minime importance.

Sur *Amphitryon*, il eût été bon de signaler le sens que, d'après un vers de Molière, ce nom a pris en français. — La mauvaise réputation du château de Bicêtre ne vient pas de ce que son nom rappelait *bissêtre*, mais de ce que ce château en ruines passait pour être hanté. — *Cagot* ne vient pas de *canis gothus* (cf. *Rev. crit.*, l. c.). — A propos de *Chin-Quentin*, M. Fr. reproduit la note que j'avais faite sur ce mot à l'occasion de sa première édition, mais il a bien tort d'ajouter que pour étudier le patois picard le livre de l'abbé Corblet est « à recommander. » — Le mérite de *Cujas* est bien inexactement apprécié (j'en dirai autant de *Malherbe*). — *Fanchon* ne serait pas un diminutif de *Françoise*, mais de *Fanny* = *Epiphanie*! Mais *Fanny* est un diminutif anglais de *Frances* = *Françoise*. — Au mot *grec*, M. Fr. explique doctement ce que c'est que le jeu de l'oie, qu'il ne connaissait pas dans sa première édition; mais il n'a encore vu aucun exemplaire du carton qui sert à ce « noble jeu », puisqu'il ne sait pas que les mots « renouvelé des Grecs » figurent traditionnellement sur le titre. — Pourquoi le nom de *Lais* est-il employé « très improprement » dans le fameux madrigal de Trissotin-Cotin? Une « dame » qui coûte à son amant la moitié de son bien, et se fait « de sa rente » offrir des carrosses dorés est assurément fort digne de ce nom. — Je m'étonne des incertitudes de M. Fr. au sujet du nom de *Lubin* : c'est le nom allemand *Liubin* (*Leobinus*), porté par un saint qui a été fort vénéré. — Sur *Marianne*, il aurait fallu remarquer que c'est proprement *Marie-Anne*. — *Marine* aussi est une sainte bien connue, dont le nom a été donné par dévotion. — Sur *Olybrius*, il aurait été bon de noter que ce nom a pris en français moderne un sens assez différent de celui qu'il avait au xvii^e siècle. — La dissertation sur *Pantalon* est inutilement compliquée et ne conclut pas bien : saint Pantaléon est un saint très réel, fort honoré des Vénitiens, qu'on appelait à cause de cela des *Pantaleoni* ou *Pantallons*; *Pantalon* est un Vénitien. — *Maubert* est bien un nom allemand,

mais répond à *Madelberht* et non à *Malpert*. — Sur *Péronnelle*, je renvoie à mes notes dans les *Chansons du xv^e siècle*, p. 41. — Il n'est pas douteux qu'en nommant *Rebuffle* Molière ait songé à Jacques Rebuffle, beaucoup plus souvent cité que l'autre. — *Robin* n'est pas « eine Possenfigur » dans Adam de la Halle; c'est le type du berger amoureux et gai, et c'est du berger que le nom a passé au mouton (pas avant le xv^e siècle, si je ne me trompe). — Le fondateur de la *Sorbonne* est Robert de Sorbon, et non de Sorbonne.

Voilà de bien petites taches. Elles n'empêchent pas que le livre de M. Fritsche ne soit un excellent répertoire. En l'abrégant sous certains rapports, en l'allongeant sous d'autres, en le rectifiant ou complétant çà et là, on pourrait en faire pour le public français une adaptation qui, si je ne me trompe, ne saurait manquer d'avoir du succès.

G. P.

579. — **Classiques populaires.** Les Chroniqueurs. Villehardouin, Joinville, par A. DEBIDOUR, 1 v. de 233 pp.

580. — Florian, par LEO CLARETIE, 1 v. de 240 pp. Lecène et Oudin, 1888.

Présenter au public Villehardouin (car l'aimable Joinville se présente volontiers tout seul) est une tâche assez délicate. Si l'on est trop érudit, on risque d'ennuyer; si l'on veut plaire, on risque d'être superficiel. M. Debidour a évité ce double écueil : son livre est à la fois sérieux et d'une lecture agréable. Il est écrit un peu à bride abattue, et par là même vous emporte dans son mouvement allègre. On sent que ce professeur à la Faculté de Nancy n'est pas un homme du Nord.

Toutefois, on goûterait mieux les qualités vives de l'ouvrage si le cadre en était moins uniforme. Aux divers chapitres de la première étude : Vie de Villehardouin, analyse de son livre, son autorité historique, son caractère et ses idées, son mérite littéraire, s'opposent symétriquement des chapitres tout semblables pour Joinville. Ajoutez que, comme il s'agit d'historiens qui ont vécu ce qu'ils racontent, la biographie et l'analyse du livre font souvent double emploi. De là quelques répétitions nécessaires et quelques longueurs.

Si, au contraire, négligeant la forme, on va au fond des choses, on est frappé des qualités critiques dont témoigne ce travail, fort supérieur aux livres ordinaires de vulgarisation. M. Debidour a bien raison de déclarer, dans son Avant-propos, que, sans étaler un vain appareil d'érudition, il ne puisera jamais qu'aux sources les plus sûres, et se gardera des opinions toutes faites. Il combat, par exemple, et détruit l'antique lieu commun sur l'absolue sincérité et la droiture impeccable de Villehardouin : en ce prétendu naïf, il fait voir « un Champenois fort avisé, même un peu madré, fort sensible à la gloire, mais aussi aux honneurs et au profit », sachant très bien ce qu'il veut dire et ce qu'il veut taire, écartant les souvenirs qui le gênent. En regard de cette

sincérité relative d'un historien qui ne ment pas, mais ne dit pas tout, il met la franchise ingénue de Joinville, dont il signale, d'ailleurs, les fautes de mémoire, les confusions, les emprunts mal déguisés. Les chapitres iv et x sur l'autorité historique des deux chroniqueurs sont les plus nouveaux du livre, qui sera utilement consulté par tous.

Florian n'est pas un écrivain de même envergure, et M. Léo Claretie éprouve le besoin d'expliquer pourquoi on l'a compris au nombre des classiques. Je crois, avec lui, que Florian, trop admiré autrefois, est trop dédaigné aujourd'hui; mais je n'irais pas jusqu'à le placer « *non loin* de La Fontaine », et pourtant, j'essayerais, ce me semble, de montrer plus nettement par où il est original dans la fable, après La Fontaine même. M. C., qui étudie curieusement le théâtre et les romans de Florian, cite beaucoup de fables, mais les unit souvent par des liaisons factices. Cela est rapide, amusant, pittoresque, trop pittoresque peut-être, car il y a plus d'effets de détail que d'idées d'ensemble. J'ai en vain cherché dans ce livre les vers les plus émus que Florian ait écrits, *Le Voyage* : c'eût été une conclusion toute naturelle à la biographie de Florian, dont la fin, du reste, ne semble pas avoir été si misérable que M. C. la fait : il ne passa que vingt-cinq jours en prison, et dut son élargissement autant à une profession de foi écrite de civisme qu'au 9 thermidor. En somme, le *Florian* de M. Claretie est un plaidoyer habile, animé, mais plus brillant que fortement composé.

FÉLIX HÉMON.

581. — **Ultime lettere di Jacopo Ortis.** Edizione critica con riscontri su tutte le stampe originali e la riproduzione della vera storia di due amanti infelici corredata di uno studio su l'origine di esse, di note bibliografiche e documenti sconosciuti a cura di G. A. MARTINETTI e Camillo ANTONA-TRAVERSI. Saluzzo-Roma, 1887. in-12 de ccxciv, 457 pages. Prix : 6 fr.

Les « dernières lettres de Jacopo Ortis » sont non seulement l'œuvre la plus considérable d'Ugo Foscolo, elles sont encore un des documents les plus importants de la littérature italienne, je devrais dire de la littérature européenne, au commencement de notre siècle; après Werther et René et avec l'Obermann de Senancour, elles représentent la littérature sentimentale et pessimiste durant cette époque de transition; il y avait donc un intérêt tout particulier à en avoir une édition critique et définitive, et on ne peut que remercier MM. Martinetti et Antona-Traversi d'avoir entrepris de nous la donner.

Écrites par un proscrit, pleines d'allusions à la vie politique d'Ugo Foscolo, les « Dernières lettres » soulèvent une foule de problèmes littéraires ou historiques, dont la plupart ont été examinés dès leur apparition, mais qui sont loin d'avoir été, malgré de nombreux écrits, tous résolus et qu'il importait dès lors d'étudier à nouveau. D'ailleurs les « Lettres » n'ont point été publiées en une seule fois et sous une seule forme, et si l'on doit voir dans le héros principal la personnification

fidèle d'Ugo Foscolo, on est loin d'être en état d'identifier avec sûreté les autres personnages du roman, qui a servi en particulier de modèle à la Teresa, héroïne des *Ultime lettere*. L'étude attentive à laquelle se sont livrés les savants éditeurs a beaucoup fait pour éclaircir cette question obscure; la femme de Vincent Monti, la belle Teresa Pickler, dont s'éprit Foscolo en 1797, est seule l'héroïne de la *Vera Storia*; mais d'autres amours, en traversant la vie si troublée du poète, changèrent son idéal; c'est ainsi que Teresa Pickler, l'héroïne de la *Vera Storia*, fit place, en partie du moins, à Isabella Rancioni, type de l'héroïne des *Ultime lettere*. De même le peintre Odoardo, du premier roman, fut remplacé par un jeune seigneur de l'ancienne aristocratie, héros du second.

La publication de la *Vera Storia* ne fut pas achevée par Ugo Foscolo; ce fut Angelo S. qui la continua, au grand mécontentement du poète; obligé de fuir, poursuivi par ses ennemis politiques, celui-ci porta dans l'*Ortis*, sujet transformé de la « Vraie histoire », le souvenir de ses malheurs et de ceux de sa patrie; c'est là ce qui donne à ce célèbre roman un caractère indéniable et si curieux d'actualité; tandis que l'étude de Werther, faite déjà pendant qu'Ugo Foscolo travaillait à la *Vera Storia*, rattache son œuvre à une des plus puissantes fictions de l'époque précédente. Mais ce n'en furent pas les seuls éléments; MM. M. et A.-T. ont montré par de nombreux rapprochements quelles ressemblances profondes et multiples il existait entre les *Lettere amorose* adressées par Foscolo à Antonietta Fagnani, et les *Ultime lettere*; nouvelle preuve de tout ce qu'il y a de personnel dans ce roman fameux.

Cette étude de près de cent cinquante pages sur les origines des « Dernières lettres » est suivie de la *Vera Storia di due amanti infelici*, d'après l'édition de 1799; on ne pouvait mieux mettre le lecteur en état de juger des transformations profondes que subit la pensée du poète depuis l'époque de la conception première de son roman jusqu'à l'achèvement des *Ultime lettere*. Celles-ci ont été reproduites avec un soin tout particulier; les consciencieux éditeurs ne se sont pas bornés à donner le texte de l'édition de Londres de 1817, réputée la meilleure, ils y ont joint les variantes de l'édition italienne de 1802 et de celle de Zurich de 1816. Le texte est ainsi établi avec une sûreté et une précision qui ne laissent rien à désirer.

Il est suivi de la « Notice bibliographique sur les dernières lettres » écrites pour l'édition de Londres de 1814; l'examen des diverses éditions qui l'avaient précédée, ainsi que des traductions de ce roman, des critiques dont il avait été l'objet, et de son influence morale, enfin une comparaison entre Werther et Ortis, donnent à cette notice un intérêt toujours durable et en justifient la reproduction. Quelques notes utiles et l'indication complète des nombreuses éditions et traductions des « Dernières lettres » terminent cette publication importante, qui fait

le plus grand honneur à MM. Martinetti et Antona-Traversi, ainsi qu'à MM. Lobetti-Bodetti, qui l'ont éditée.

Ch. J.

582. — 1. **Erzherzog Carl und Prinz Hohenlohe-Kirchberg**, ein Beitrag zur Geschichte des Feldzugs in die Champagne (1792) von Dr H. R. von ZEISSBERG. Wien, Tempsky, 1888. In-8, 77 p.
583. — 2. **Louis BONNEVILLE DE MARSANGY. Journal d'un volontaire de 1791**. Paris, Perrin, 1888. In-8, 239 p. 3 fr. 50.
584. — 3. **Un conventionnel en mission**. Bernard de Saintes et la réunion de la principauté de Montbéliard à la France, d'après des documents originaux et inédits par Armand Lobs, avec un portrait de Bernard, par Louis David. Paris, Fischbacher, 1888. In-8, 301 p.
585. — 4. **Hoche en Irlande**, 1795-1798, d'après des documents inédits, par G. ESCANDE, député. Paris, Alcan, 1888. In-8, xv et 344 p. 3 fr. 50.
586. — 5. **Le prince Lucien Bonaparte et sa famille**. Paris, Plon, 1888. In-8, xv et 222 p. 7 fr. 50.
587. — 6. **Désirée**, reine de Suède et de Norvège, par le baron HOCHSCHILD. Paris, Plon, 1888. In-8, iv et 78 p. 3 fr. 50.
588. — 7. **JURIEN DE LA GRAVIÈRE. L'amiral Roussin**. Paris, Plon, 1888. In-8, 314 p. et 4 cartes. 3 fr. 50.

— 1. Nous ne dissimulerons pas le plaisir que nous a causé la brochure de M. de Zeissberg, où notre travail sur 1792 est cité presque à chaque page. M. de Z. a eu entre les mains, grâce à la libéralité de l'archiduc Albert, la correspondance de l'archiduc Charles avec son frère l'empereur et sa tante l'archiduchesse Marie-Christine; il a découvert aux archives de la guerre des rapports de Hohenlohe-Kirchberg, que Gebler n'avait pas consultés; il a mêlé documents et récit, et nous donne, comme il dit, un exposé des opérations du corps de Hohenlohe-Kirchberg. Notre étude offre l'essentiel sur ce corps autrichien qui bloqua un instant Thionville et ne fit que d'inutiles démonstrations contre les Islettes. Mais la brochure de M. de Z. met en pleine lumière les débuts militaires de l'archiduc Charles, et cite de curieuses appréciations du jeune prince sur les émigrés dont les desseins sont « impossibles », sur le duc de Brunswick, sur Hohenlohe-Kirchberg, aussi bien que d'intéressants détails sur la marche pénible du corps autrichien à travers l'Argonne; nos gens, dit par exemple l'archiduc, « souffrent à l'extrême, ... on ne va pas à Paris aussi facilement qu'à Amsterdam », et Hohenlohe écrit que la *promenade militaire* à Paris sera plus difficile qu'on ne croit. Mêmes informations utiles à propos de la retraite des Prussiens et des négociations dont — dit M. de Zeissberg (p. 50), nous avons soulevé le voile pour la première fois — il y a là (p. 56) une lettre importante du jeune archiduc sur la campagne, lettre sévère, trop sévère pour Brunswick qui « mériterait d'être cassé ». Les lettres du 8, du 9 et du 12 octobre sont également significatives et confirment tout ce que nous avons dit des terreurs des Austro-Hessois qui craignaient d'être lâchés par les Prussiens; nous serons, dit le prince Char-

les, victimes de leur politique. Mentionnons enfin la missive du bon Hohenlohe à l'empereur, datée du 18 octobre, où il expose les motifs qui le déterminèrent à hâter sa retraite, malgré toutes les représentations de Brunswick, et félicitons l'heureux et infatigable continuateur de Vivenot de nous avoir donné cette précieuse « contribution à l'histoire de la campagne en Champagne »¹.

— 2. Le volontaire dont M. Bonneville de Marsangy publie le *Journal*, se nommait Denis Belot; il avait à peine vingt ans, et appartenait à une des « vieilles familles honnêtes et laborieuses mi-partie d'artisans et de bourgeois d'une petite ville paisible et retirée de la Brie » — M. B. de M. ne dit pas laquelle, et aurait dû le dire. Le *Journal* se compose des lettres que Belot écrivait à son père. La première est datée du 26 août 1791 et la dernière du 21 décembre 1793. Belot fait partie du 2^e bataillon des volontaires de Seine-et-Marne qui prend, en 1791, ses quartiers d'hiver à Sainte-Menehould, et en 1792, ses quartiers d'été à Verdun. De Verdun, le bataillon est appelé au camp de Fontoy, puis à Thionville et après le siège de la place, à Metz. L'année suivante (1793), il est envoyé à l'armée de la Moselle commandée par Houchard, marche — inutilement d'ailleurs — au secours de Mayence, combat à Pirmasens, et c'est alors que la correspondance du jeune Belot offre le plus vif intérêt. Notre volontaire nous fait assister à une partie de la campagne

1. P. 6. M. de Z. qui nous fait l'honneur de regarder notre travail comme le meilleur sur le sujet, semble nous reprocher d'avoir accordé plus d'attention aux Prussiens qu'aux Autrichiens. Mais qui pouvions-nous consulter, sinon Gebler? Et à quoi bon donner plus de détails encore sur les Autrichiens qui n'ont jamais donné, sauf à la Croix aux Bois? Encore notre récit de la prise de ce défilé est-il le plus complet qui existe, et M. de Z. avouera que Clerfayt a joué dans la campagne un rôle plus important que Hohenlohe-Kirchberg. — Lire p. 18, *Longeville* et non « Longueville », p. 25, *Muixières*, et non « Mézière », p. 30, *Pont-à-Mousson* et non « Pont-à-Mouzon », p. 59, *Consenvoye* et non « Consenvoy », p. 69, *Pillon* et non « Pilon », — p. 21, le général « Allemand » est le maréchal de camp *Lalle-mant*, qui commandait encore au 10 août l'avant-garde de l'armée de Lafayette; — p. 41, j'attendais une notice plus détaillée sur le jeune prince de Ligne; j'ai réuni ce que j'ai pu et communiqué à M. Perey, par l'intermédiaire du regretté Albert Duruy, la note que cite M. de Z., mais je ne la trouve pas suffisamment complète; — p. 52, il m'a semblé toujours étrange que Hohenlohe-Kirchberg eût négocié avec Dumouriez, et j'avais pensé plutôt à Hohenlohe-Ingelfingen dont Massenbach (voir l'entrevue de Marcq), était le chef d'état-major; mais Dumouriez écrit très nettement dans sa lettre du 24 septembre à Lebrun : « J'ai été provoqué plusieurs fois à des conférences par le prince de Hohenlohe, *général des Autrichiens* »; est ce une gasconnade? — P. 26, M. de Z. aurait mieux fait de se fier à moi qu'au capitaine Joinville; le père de Merlin était dans Thionville, et le fils, le futur défenseur de Mayence, siégeait à Paris dans les assemblées; que M. de Z. consulte le *Moniteur* du 29 août et du 29 sept., comme l'y invitait une note de la p. 240 de notre *Re-traité de Brunswick*; — p. 63, la « Rectification » de Kalkreuth dans la *Minerva* m'a échappé, comme à tous mes devanciers, mais remarquons qu'elle date de 1793, que La Barolière et Galbaud envoyèrent leur rapport aussitôt après la conférence, et que sûrement Kalkreuth se mit en frais de coquetterie avec nos généraux et prodigua les paroles dorées pour sauver l'armée prussienne.

qui chasse de l'Alsace les Austro-Prussiens et les contraint à lever le siège de Landau, à la bataille de Kaiserslautern, à la retraite de l'armée, à la surprise de Bitche, à la marche qui précède la victoire remportée par Hoche le 23 décembre 1793 sur Wurmser. Les lettres de Belot ne sont pas une source historique de premier ordre; mais elles ont le mérite de décrire la vie d'un volontaire en 1792 et en 1793; elles devront être consultées par quiconque veut étudier ou écrire l'histoire de la guerre dans le Palatinat et la Basse-Alsace jusqu'au commencement de 1794. On voudrait que M. B. de M. eût prouvé incontestablement qu'elles sont authentiques. Surtout, on aurait désiré moins de détails et de documents, moins de lettres et de rapports déjà connus ou imprimés partout et qui ne servent qu'à grossir inutilement le volume et à étouffer, à écraser la correspondance du brave Belot. Il est vrai que si M. B. de M. s'était borné à publier les lettres du volontaire sans les relier, comme il l'a fait, par une sorte de récit historique, il n'aurait eu qu'une mince plaquette. Encore aurait-il dû éviter les erreurs, se tenir au courant des publications récentes, consulter d'autres sources que le *Moniteur*. C'est ainsi qu'il ignore le véritable rôle de Wimpfen à Thionville et confond Moreau et René Moreaux.

— 3. Sur les 300 pages du livre que M. Lods consacre à Bernard de Saintes, il y en a 200 qui sont consacrées aux pièces justificatives; c'est dire que M. Lods a fouillé les archives nationales et locales avec une ardeur et un soin qui méritent des éloges. La notice même sur Bernard de Saintes, bien ordonnée et clairement écrite, comprend 80 pages (p. 7-87). M. L. nous raconte d'abord le mariage de Bernard, son voyage à Paris en 1790, son élection à la Législative, puis à la Convention, sa nomination au comité de sûreté générale. Il reproduit le portrait de Bernard, tracé par Fauchet dans le *Journal des amis*. Il arrive enfin à la mission de Bernard en Franche-Comté. Le 10 octobre 1793, le représentant entrait à Montbéliard; il y installait

1. P. 23, à ce moment Luckner n'était pas encore maréchal; — p. 25, Le Veneur était lieutenant-général et ne commandait pas à la place de La Fayette, il envoie le bataillon à Verdun comme il y envoyait le lieutenant-colonel Galbaud, mais après autorisation du « chef de l'armée »; — p. 31, « la garnison de Sedan », lire *l'armée* de Sedan; — p. 35, Belot se trompe en citant le 1^{er} de la Moselle et le 1^{er} de la Meurthe, lire 3^e de la Moselle et 4^e de la Meurthe; — p. 75, à propos de Valmy, c'est une grosse erreur de dire que Dumouriez, dans cette journée « prit à son tour l'offensive et finit par remporter une brillante victoire »; — p. 106, lire *Kastel* et non « Kassel », *Kalkreuth* et non « Kalkreukt »; — p. 115, *Karlsberg* et non « Carousberk »; — p. 128, *Neunkirchen* et non « Newkircken », *Bliescastel* et non « Bliescastel », *Saint Ingbert* et non « St Imbert », *Ketterich* et non « Kederick »; — p. 135, *Eben* et non « Heben »; — p. 140 et 157, *Freudenberg* et non « Frandenberk »; — p. 149, à quoi bon la longue notice sur Le Veneur et Hoche?; — p. 162, Belot écrit la « Schwolbe » et l'éditeur propose « Erlbach » qui serait, dit-il, la rivière qui passe à Deux-Ponts, lire *Schwarzbach*; — p. 168, *Eben*, cité plus haut, est écrit « Fben »; — p. 185, lire *Mattstall* et non « Maltstat », *Lembach* et non « Limbach »; p. 192, *Soultz* et non « Sieltz »; p. 193, *Baudot* et non « Nau-dot ».

un conseil général, y organisait une société populaire; le comté de Montbéliard devenait un arrondissement du département de la Haute-Saône. Ce fut alors que Bernard substitua à ses prénoms ceux de Pioche-Fer qui, dans le calendrier républicain, avaient remplacé ceux d'André-Antoine. Un curieux incident de sa mission est sa lutte avec Robespierre jeune et la société populaire de Vesoul; il a le dessous, mais il se rend à Dijon où il agit en maître absolu et mène joyeuse vie dans l'hôtel de Micault de Courbeton, un ancien président de parlement qu'il a fait envoyer à l'échafaud. Rappelé à Paris sur les démarches de la maîtresse de Robespierre jeune, M^{me} de La Saudraye, Bernard devint secrétaire, puis président de la Convention. Arrêté après la Terreur, il rentra à Saintes, fit partie de l'administration municipale et du conseil général de la Charente, s'expatria après la loi du 12 janvier 1816 contre les régicides et alla mourir à Madère (1819). On regrettera que M. Lods n'ait pu trouver plus de détails sur les premières et les dernières années de Bernard ¹. Mais il a bien jugé cet homme qui, après tout, « s'est montré moins cruel que certains autres conventionnels en mission ». Bernard, en effet, fit venir la guillotine à Montbéliard, mais personne ne monta sur l'échafaud et on se borna, dit la chronique locale, à exécuter un chat pour s'assurer du bon fonctionnement du couperet (p. 37). Enfin, comme dit M. Lods, nous ne pouvons oublier que Bernard a pris l'initiative de l'annexion de Montbéliard à la France.

— 4. M. Escande est député, et il faut le féliciter d'avoir l'amour de l'histoire, de se détourner du présent pour fouiller les archives et décrire studieusement le passé. Est-ce parce qu'il n'est pas universitaire? Mais son livre se lit plus aisément que celui de M. Guillon; il est plus vif, plus agréable, quoique puisé à peu près aux mêmes sources. Pourtant il offre beaucoup moins de documents que l'étude de M. Guillon, et on pourrait chercher bien des chicanes à l'auteur. Son style est quelquefois négligé, plus souvent emphatique; on lit, par

1. P. 13, si Bernard demande un décret d'accusation contre Lajard et s'il annonce que le courrier qui apporte la nouvelle de la prise de Verdun a répondu en allemand parce qu'on l'interrogeait en allemand, ce n'est pas là une raison très forte pour le juger d'emblée « haineux, soupçonneux, vindicatif ». — P. 19, j'aurais voulu que M. Lods rappelle la prise de Montbéliard par Luxembourg et les mots de Vauban sur cette « porte du Comté » (Rousset, *Louvois*, II, 269). — P. 49, note 3, citer sur Noël le livre de Bouvier, *Les Vosges pend. la Révol.*, p. 347-351. — M. L. ne dit pas que Bernard avait dénoncé Lebon et le conseil général de la commune de Beaune, dénonciation qui, sur la demande de Lebon, fut renvoyée au Comité de sûreté générale et repoussée par un décret de la Convention, après un rapport de Voulland (*Moniteur* du 20 oct. 1793). — Enfin, M. L. aurait pu voir dans la fameuse déposition de Chabot au tribunal révolutionnaire, lors du procès des Girondins, que Bernard, membre de la Législative, avait des relations avec Dumouriez, ministre. — Ajoutez que le 11 brumaire an II, des députés extraordinaires de la ci-devant principauté de Montbéliard se présentèrent à la barre de la Convention pour se plaindre de la contribution « trop forte, exigée en numéraire » par Bernard.

exemple, p. 20, que l'Irlande « est la révolte féconde » et qu'« aussitôt qu'une mesure est abandonnée, deux adolescents s'y installent et y font beaucoup d'enfants, en chantant les vieilles ballades sur l'indépendance perdue » (?). Mais ce que je reproche surtout à l'auteur, c'est son enthousiasme sans mesure pour le général Hoche; il ne cesse de louer Hoche, il le glorifie avec exaltation, il le met bien au-dessus de Bonaparte, le transforme en paladin, en généreux justicier, en homme préoccupé de cette grande idée, « la réciprocité des services et le respect des contrats » (p. 17), bref en un Washington (p. 114); c'était le plus jeune (?) de son armée, et le plus digne, le plus capable, le plus pur, le plus dévoué, le plus désintéressé (p. 120). M. Escande est optimiste et il exagère à tout instant; il dit que l'Anglais nous envahissait depuis *mille* ans (p. 18); il appelle Chérin le *vertueux* Chérin (p. 14) ¹; il est sympathique à Lemoine (p. 116-117) ², etc. Me permet-il de lui dire que le 2^e bataillon de la Manche n'assista pas à Valmy (p. 111) ³; que Gratien, le vainqueur de Schill, méritait mieux qu'une simple ligne (p. 119); qu'il y avait mieux à citer sur la « stratégie anti-anglaise » que Louvois et Vergennes ⁴; que le cousin Jacques se nomme Beffroy de Reigny et non de « Rigny » (p. 133); que Moreau de Jonnés ne mérite aucune confiance ⁵; qu'il ne faut pas écrire trois fois de suite (p. 268, 290, 291) « Sherer », mais *Scherer*, ni parler en deux endroits différents d'une façon aussi vague de la mort de Chérin (p. 115 et 292) ⁶. Ces observations ne nous empêcheront pas d'encourager M. Escande à poursuivre ses études avec la même ardeur et le même sérieux. Nous doutons que ses collègues de la Chambre lui en sachent gré; mais, en dehors du parlement, il trouvera des lecteurs et, s'il serre davantage son récit, s'il écrit avec plus de soin, s'il s'efforce d'épuiser son sujet, des critiques qui n'auront que des éloges, et pas un blâme.

— 5. Le livre « *Le prince Lucien Bonaparte et sa famille* », accompagné de douze beaux portraits, est destiné à prouver que Lucien n'est

1. On ne peut nommer *vertueux* l'homme qui prit une part si considérable au coup d'Etat de Fructidor.

2. Lemoine, qui a osé dire que Beaurepaire avait été assassiné (voir *Invasion pruss.*, p. 247, et *Valmy*, p. 68), qui fut si cruel aux fusillades de Quiberon, qui pilla si odieusement en pays étranger et « spolia tant la pauvre Italie » (mot de ce Lareveillère que M. Escande aime à citer), qui dénonça Malet, etc. !

3. Voir *Inv. pruss.*, p. 210, l'ordre de bat. de l'armée de Kellermann, et *Valmy*, p. 161, l'ordre de bat. de l'armée de Dumouriez. Le 2^e de la Manche, composé de 604 hommes, était à Metz au 20 août 1792; il avait 589 hommes au 1^{er} oct. suivant et il était encore à Metz (Arch. de la guerre).

4. Voir Sorel, *L'Europe et la Rev.*, I, p. 347.

5. Il s'agit des *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat* (1858, 2 vols.).

6. Pour rétablir les faits, il suffit de reproduire l'inscription du cénotaphe de Chérin tout près de Huningue, à côté du monument d'Abbatucci, et que j'ai copiée il y a quelque temps, avant l'époque des passeports : « A Chérin, général de division, blessé à Riesbach, en avant de Zurich, le VII Prairial, mort à Huningue le XX Prairial an VII ».

pas « un simple particulier sans attache avec le trône » et que Pontécoulant avait tort de lui dénier, au lendemain de Waterloo, la qualité de Français. Aussi finit-il par une lettre de M. Roland Bonaparte, affirmant, non sans raison, que Napoléon « rendit à Lucien son rang dans la famille, avec le titre de prince français et d'altesse impériale. » La biographie de Lucien, qui forme la plus grande partie du volume¹, pouvait être plus complète; on lit néanmoins avec intérêt les extraits de ses *Mémoires* et de la brochure *La vérité sur les Cent jours*, et surtout le récit de l'abdication de Napoléon: Lucien menaçant Lafayette d'envoyer à la Chambre Labédoyère avec un bataillon de la garde, sommant son frère de prendre la dictature militaire, brisant et jetant avec colère la plume qui signe l'abdication (p. 103-106). Le récit inédit, dû à M. de Châtillon, de la fuite de Lucien à travers la France, est également très attachant (p. 106-125).

— 6. La notice sur *Désirée, reine de Suède et de Norvège*, renferme quelques documents curieux. L'auteur, M. le baron Hochschild, chambellan de la reine, tient directement de sa souveraine des renseignements auxquels il ajoute les souvenirs de son père et quelques extraits des papiers conservés aux archives particulières de la famille royale. Il rappelle que Désirée Clary naquit à Marseille le 8 novembre 1781, qu'elle fut la fiancée de Napoléon Bonaparte, qui était alors « d'une gaieté bruyante et tout à fait bon enfant », mais que le futur empereur l'abandonna pour Joséphine. Désirée fut navrée; elle écrivit à Napoléon qu'il la rendait malheureuse pour le reste de sa vie et qu'elle ne souhaitait que la mort. Mais elle avait alors quatorze ans; elle oublia Napoléon, tout en gardant rancune à Joséphine « coquette sur le retour et d'une réputation notoirement douteuse ». D'autres la courtisèrent, Duphot qui ne lui « plaisait pas du tout », Junot qui « s'y prit gauchement », Marmont qu'elle aurait peut-être accepté, car il était si bel homme! (p. 32). Bernadotte fut l'élu; il était capable, disait-elle, de tenir tête à Napoléon. On a des lettres qu'il écrivait à sa femme lorsqu'il commandait en Vendée (p. 38-46); on y sent une pointe de jalousie et en même temps le désir de faire de M^{lle} Clary une « femme raisonnable » et qui sache « la danse, la musique et les autres talents ». Lorsque Bernadotte devint prince royal de Suède, elle le suivit, mais le quitta bientôt pour regagner Paris et vivre dans son hôtel de la rue d'Anjou, sous le nom de comtesse de Gotland, de 1810 à 1823. Au bout de ces treize années d'un éloignement dont l'auteur ne dit pas les causes, quoiqu'il semble les connaître (p. 65), elle revint en Suède, mais ne cessa de « regretter l'époque où, libre de toute étiquette, elle vivait en France, entourée de parents et d'amis dévoués ». Elle expira le 17 décembre 1860, après avoir vu mourir son fils Oscar I^{er} (1859) et assisté à l'avènement de son petit-fils Charles XV. Son biographe assure qu'elle donna de bons conseils à Bernadotte, qu'« en vraie

1. Le reste se compose de courtes notices biographiques et de pièces justificatives.

enfant de Marseille, elle aimait la gaieté et ne pouvait souffrir la pédanterie », qu'elle était de temps en temps capricieuse, impatiente, mais qu'elle « fut toujours digne de sa destinée » et « une femme de bien ».

— 7. *L'amiral Roussin* est une de ces biographies intéressantes, pleines de curieux souvenirs, comme sait les faire M. Jurien de la Gravière. La première partie du livre retrace plutôt l'histoire du capitaine Motard et de ses croisières ; mais le commandant de la *Sémillante*, sous lequel ont servi Roussin et Baudin, était à la fois si instruit et si brave, et il a si bien soutenu dans les mers de l'Inde l'honneur du pavillon français ! On ne saurait, dit l'auteur, proposer à nos jeunes officiers un meilleur modèle (p. 94). Quant à l'amiral Roussin, il a, comme Baudin, réuni tout : « le port imposant, le geste altier, l'organe dominateur et le don beaucoup plus grand de commander aux événements » (p. 157). Nous le voyons diriger à la fin de l'Empire la frégate *la Gloire* et, sous la Restauration, remplir des missions hydrographiques, entrer au conseil d'amirauté, mouiller hardiment devant Rio-Janeiro en 1828. Mais, écrit M. Jurien de la Gravière — un peu dans le style du temps — « les lauriers conquis dans le Tage sont les seuls qui ne se faneront jamais » (p. 192). On prétend que l'entrée de l'amiral Roussin dans le Tage était un succès facile ; il fallait seulement avoir le courage de l'essayer. Notre auteur a eu raison de retracer par le menu cet épisode de notre histoire maritime, de montrer par le *journal de bord* les doutes et les scrupules qui obsédèrent l'amiral pendant un mois, d'instruire ainsi les hommes du métier qui peuvent avoir, un jour ou l'autre, une résolution à prendre. Le volume se termine par deux notices instructives sur Armand Buchet de Chateauville et Maillard de Lis-court.

A. CHUQUET.

589. — **OEuvres complètes de Christiaan Huygens** publiées par la Société hollandaise des sciences. Tome 1^{er}. *Correspondance*, 1638-1656. La Haye, Martinus Nijhoff, 1888, in-4 de xiv-621 p.

Ce magnifique volume renferme : 1^o une *Préface* des directeurs de la Société hollandaise des sciences de Harlem, sous les auspices de laquelle paraissent les œuvres complètes de Ch. Huygens ; 2^o un *Avertissement* de la commission chargée par l'Académie des sciences d'Amsterdam de préparer l'édition ; 3^o la *correspondance* ; 4^o le *supplément* ; 5^o la *table par ordre chronologique des 383 documents du recueil* (365 dans la

1. Touchard-Lafosse (*Hist. de Charles XIV*, 1838, I, p. 155) rapporte que Napoléon Bonaparte disait à Désirée : « Je vous donnerai la plus belle existence ; peut-être ne ferai-je que passer comme un météore ; mais, j'ose vous l'assurer, le souvenir de mon passage restera. » — P. 10, M^{me} T... doit être M^{me} Tallien. — L'auteur trouvera dans les *Mém.* de M. de Falloux (I, p. 402-403) que Louis-Napoléon réunit son premier ministère pour la première fois dans l'hôtel de la rue d'Anjou, « chez la reine de Suède ».

correspondance et 18 dans le *Supplément*;) 6^e la *table des correspondants de Ch. Huygens*; 7^e la *table des personnes mentionnées dans les lettres*; 8^e la *table des ouvrages cités dans les lettres*; 9^e la *table des matières traitées dans les lettres*; 10^e les *additions et corrections*.

Dans la *Préface*, signée par M. Schorer, président, et par M. Bosscha, secrétaire de la Société, est exposée l'histoire des manuscrits légués par Ch. Huygens à la Bibliothèque de Leyde. On y signale le parti qu'ont successivement tiré de ces mss. les professeurs Volder et Fullenius, éditeurs de *Christiani Hugonii opera posthuma*, Van Swinden, auteur d'un travail spécial sur *Huygens, inventeur des horloges à pendule*, Uylenbroek, qui a publié la correspondance de Huygens avec Leibniz et avec le marquis de l'Hospital¹, M. Henry (études sur *Huygens et Roberval*, sur *Pierre de Fermat*, sur *Pierre de Carcavy*), M. le professeur Le Paige, de Liège (publication sur *René François de Sluse*) etc. Dans les dernières pages de cette *Préface*, comme dans l'*Avertissement*, on trouve tous les détails désirables sur le programme, les recherches, les découvertes², les divers travaux de la commission, présidée par M. Bierens de Haan. A l'histoire des mss. de Huygens succède ainsi l'histoire de la préparation de l'édition définitive de ses œuvres.

Avant de m'occuper de la correspondance, je citerai un passage de la *Préface* où cette correspondance est fort bien jugée en peu de mots (p. vi): « Il est clair qu'une collection de cette étendue, embrassant la vie tout entière de Huygens, depuis sa neuvième année, offre des matériaux aussi précieux que rares pour établir l'image de l'homme et du savant. Elle fait connaître la candeur justement louée de son caractère, l'élégance naturelle et la culture de son esprit, les premiers essais et le développement de son génie, l'origine et le progrès de ses découvertes et de ses travaux, ses sentiments sur les questions scientifiques du jour, en même temps qu'elle met devant nos yeux les mœurs du siècle, le milieu dans lequel Huygens a vécu, depuis l'humble artisan auquel il empruntait les artifices pratiques de la construction de ses instruments, jusqu'aux personnages les plus illustres de son époque. »

Les documents réunis dans le volume appartiennent à trois langues, le français, le hollandais et le latin. Les documents français sont en plus grand nombre que les documents latins et surtout que les documents hollandais³. Parmi les signataires des lettres, on remarque Constantin

1. *Christiani Hugonii aliorumque seculi XVII virorum celebrium exercitationes mathematicæ et philosophicæ*. On cite (p. n) quelques lignes d'Uylenbroek où il loue avec enthousiasme la correspondance de Ch. Huygens.

2. On n'a pas recueilli moins de 2,600 pièces de correspondance, qui rempliront environ 8 volumes. Presque toutes ces pièces proviennent de la Bibliothèque de Leyde; quelques-unes ont été tirées des dépôts publics d'Amsterdam, de Londres, de Paris, etc.

3. Comme beaucoup de lecteurs n'entendent pas la langue hollandaise, il eût été bon, sinon de traduire en français ou en latin les documents de ce genre, du moins de les faire précéder d'un sommaire explicatif.

Huygens, le père, et son fils Constantin, le P. Mersenne ¹, André Rivet, J. H. Daubert, Fr. Van Schooten, le P. Grégoire de Saint-Vincent, Kinner à Lowenthurn, les académiciens Conrart et Chapelain, P. de Roberval, Ismaël Boulliau, J. Wallis, N. Colvius, Cl. Mylon, J. Hevelius, P. de Carcavy. Il faut encore nommer Descartes dont on nous donne deux lettres qui appartiennent à la collection Huygens (Leyde), l'une en (original) adressée, le 15 juin 1646, à David Le Leu de Wilhem, l'autre (en copie), adressée, le 9 avril 1649, à Fr. Van Schooten. Le document de 1646 était connu déjà, mais imparfaitement, car V. Cousin n'a pas manqué de le dénaturer, en le publiant dans son édition des œuvres du grand philosophe ².

Il y aurait bien des particularités curieuses à extraire des lettres de Ch. Huygens, à commencer par la première en date (14 août 1646), adressée à son frère Constantin ³, où il décrit sa vie d'étudiant en droit à la Haye. On en trouverait un certain nombre dans le récit de son voyage en Danemark, pays où, suivant lui, on se servait trop de cumín et pas assez de serviettes (p. 114; 25 décembre 1649), et plus encore dans le récit de son voyage en France, où il admire surtout les jardins des environs de Paris : « Ce qui m'a semblé, dit-il (p. 340; 23 juillet 1655), le plus agréable à voir, c'est le jardin de Bagnolet que nous vîmes hier en revenant du bois de Vincennes ⁴. » Je reproduirai un pittoresque passage d'une lettre du 6 août 1655 (p. 341-342) : « Nous venons de faire une petite course aux environs de cette ville, estans conseillé de ne laisser passer la belle saison sans voir une partie des belles maisons qui s'y trouvent en grand nombre... Le jardin de Liancourt est merveilleux pour l'abondance et diversité de fontaines, la beauté du plantage, et de ce qu'il est si proprement entretenu... Il s'en faut beaucoup que Fontainebleau ne le soit pas tant, mais au reste il me semble plus plaisant et est sans doute beaucoup plus magnifique. Outre ces deux lieux, nous avons vu Escouen, Chantilly, Verneuil, le château de Creil-Fresne, Monceaux, Colommières et Petit-Bourg, desquels non plus que de ces autres je ne m'arrêterai pas à vous faire la description, parce qu'il me semble qu'il n'y a que la vue qui en puisse donner une impression assez belle. Pour des bastiments, il n'y en a point ny dehors ny dedans la ville qui à mon avis vaille l'hostel d'Orléans ny pour le dedans et pour l'ameublement qui soit à comparer au Palais Cardinal. C'est icy un

1. Dans une note de la page 19 le savant *minime* est appelé « père Minorite ».

2. « En partie changée et augmentée, » selon la remarque des nouveaux éditeurs (p. 14). On comprend jusqu'à un certain point qu'en certaines circonstances, on abrège un document, mais *l'augmenter* !

3. Les deux frères employent habituellement, dans leur correspondance, la langue française. Ces jeunes gens ne traitent pas toujours de graves sujets; ils s'entretiennent parfois de M^{lle} Mouchon, la *belle Mouchon* (pp. 343, 352, 357).

4. En cette lettre, Huygens se plaint de la cherté de toutes choses à Paris, se préoccupant principalement de la dépense à faire en fiacres. Il se plaint aussi des rats qui viennent souvent, dit-il, « me tenir compagnie, » et de certains insectes qui troublent encore plus le repos de ses nuits.

trésor inestimable de belles choses, à savoir statues antiques, beaux tableaux, riche tapisserie, tables de pierre précieuse et cabinets dont il y en a une infinité... Je n'ay peu m'empescher d'aller chercher quelques uns des fameux Mathématiciens, desquels j'ay veu Gassendi ¹ et Bullialdus. Cettuy cy m'a fait voir la bibliothèque du roy et mesme auprez Monsieur du Puis, qui m'a fait la faveur de me montrer encore la sienne et son cabinet. Il demeure dans la maison où est la bibliothèque royale, et c'est là que s'assemblent tous les jours les illustres. ² »

Tirons une autre citation d'une lettre écrite par Huygens, en mars 1656 (p. 390), à Chapelain : « Quand vous verrez le feuillet que je prends la liberté de vous envoyer [*De Saturni Lunæ observatio nova*, La Haye, 1656, in-4°], vous vous souviendrez peut estre que c'est par vostre conseil qu'il paroist au jour. Vous avez creu qu'il importoit que je fisse part aux esprits curieux de ma nouvelle découverte touchant la planete qui accompagne Saturne, et c'est au zèle que vous avez pour l'avancement des belles sciences qu'ils seront redevables d'en estre adverti si tost : mon dessein ayant esté d'en différer la publication jusques à celle d'un autre ouvrage qui n'est pas encore parfait, et de me contenter cependant de la communiquer à ceux de mes amys, qui savent gouter des semblables nouvelles. J'ose vous charger de plus d'une exemplaire de ce billet, me promettant que comme vous avez contribué à sa production, vous voudrez bien encore ayder à le débiter. En venant de vous l'on croira qu'il vaut la peine d'estre examiné, et vous estes capable de donner du lustre à cette nouvelle estoile, qui jusqu'à présent n'en a pas davantage que celui qui le premier la découvrit, qui est, Monsieur, vostre tres humble et tres obéissant serviteur... » ³.

1. Plus loin, Huygens mentionne encore, parmi les personnages vus à Paris, Conrart (p. 350), le musicien Lambert « et mademoiselle Hilaire, sa belle-sœur, qui chante comme un ange » (p. 367), Scarron (*ibid.*), dont il s'était amusé, cinq ans auparavant, à composer l'épithaphe en douze vers (p. 121), auquel l'on pardonnera de n'être pas mieux tournés, car peut-on demander de jolis vers à un mathématicien ?

2. De ces lignes sur Paris, rapprochons quelques lignes de Constantin Huygens sur Rome (p. 128) : « Je vous souhaite bien de fois icy avec moy pour considerer ensemble tant de belles choses dont il y a icy si grande quantité qu'on s'en soule. Si vous regardez dans la moindre maison la porte estant ouverte vous verrez dans la cour de derrière des grands orangers et trois ou quatre belles statues antiques de marbre blanc. Il a trois jours que nous fusmes dans les Catacumbes .. On y entre auprès de St-Sébastien et à moins que d'avoir un bon guide on s'y esgareroit incontinent, car ces labyrinthes vont jusques dans le Royaume de Naples et par dessous le Tibre. Nous passons des jours entiers en pourmenades et à voir tant d'antiquités, Vignes, Palais et *quid non* ? Quand on est bien las on va boire dans des maisons qui sont expressement pour cela des certaines eaux rafraichissantes qu'ils font icy de toute sorte de goust comme de cerises, de fraises, de citrons, de l'ambre, de canelle, etc. Ils les font dans des certaines petites bouteilles qu'ils mettent dans la neige meslée de sel et de salpêtre, ce qui les fait geler incontinent tout autour, et c'est une chose délicieuse de les boire. »

3. Dans une autre lettre à celui qu'il appelle (p. 391) « l'illustre Monsieur Chapelain, » Huygens, le 8 juin 1656, dit (p. 430) à l'auteur de *la Pucelle*, lequel dût

Il y aurait aussi bien des choses intéressantes à relever dans les lettres des divers correspondants de Ch. Huygens, notamment dans celles de Carcavy, où l'on trouve un si bel éloge (p. 418) de « ce grand Monsieur de Fermat qui est certainement un des premiers hommes de l'Europe ¹ »; de Conrart, où il est très galamment parlé (p. 368) d'une demoiselle Perriquet, « merveille » fort appréciée à la fois du secrétaire perpétuel de l'Académie française et du futur membre de l'Académie des sciences; du P. Mersenne, donnant (p. 88) de curieux renseignements sur Scioppius à Padoue et sur « un pauvre garçon » qui, dans la même ville, mangeait « comme pain » araignées, lézards et scorpions; de Roberval, se déchainant (p. 474) contre Descartes, qu'il appelle le plus jaloux de ses ennemis. Mais il faut se montrer discret au milieu de tant de richesses : je ne citerai plus que ce passage d'une lettre de Chapelain (p. 483) ² : « La netteté, l'ordre et la modestie qui ont paru en ce petit imprimé que vous m'envoyastes, il y a trois mois, ont laissé une impression très avantageuse de vous à tous ceux qui se connoissent en gens de cervelle, et on attend de vos Etudes en cette matiere ce qu'on n'attend aucunement des autres qui s'en sont meslés jusqu'icy. Vous avez perdu un grand admirateur en feu Monsieur Gassendi, qui faisoit desja grand cas de vous et qui eust esté ravy s'il eust veu le progrès de vos decouvertes. Autrefois Monsieur Descartes se promettoit de faire ses verres d'une fabrique si parfaite qu'on pourroit voir par leur moyen dans le disque de la lune si elle estoit habitée et quelle seroit la forme des animaux s'il y en avoit. J'ay veu la lettre où estoient ces paroles entre les mains d'un nommé Ferrier qui estoit son amy et son ouvrier ⁴. Nous nous contenterions de moins sans doute. Pour moy je vous déclare que je croy que où vous n'irés pas personne n'ira, et que vous estes né pour ce qu'il y a de plus grand en ce genre de connoissances ».

Les éditeurs ont également bien soigné le texte, l'annotation et les tables. Je n'ai trouvé dans tout l'immense volume qu'une seule phrase

savourer son compliment : « maintenant que vous avez parachevé vostre grand et excellent poème, vous pouvez vacquer aux estudes de philosophie et spéculations astronomiques avec plus de loisir et d'attention que par le passé ».

1. Huygens n'a pas moins d'admiration pour Fermat (p. 428) : « J'ay eu dès mon premier apprentissage une merveilleuse estime pour ce grand homme, laquelle s'est augmentée de beaucoup quand j'ay appris estant en France que de mesme qu'aux mathématiques il excelloit en toute chose où il daignoit d'appliquer son esprit ». Cf. cette phrase de Pascal sur Fermat : « Celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre ».

2. Les lettres de Chapelain (du 8 avril, 23 juin et 24 août 1656) comblent une des lacunes du recueil que j'ai publié (1880-83), recueil où manquent toutes les lettres comprises entre la fin de l'année 1640 et le commencement de l'année 1659.

3. Voir sur le mécanicien Ferrier une lettre de Rivet à Conat. Huygens, père, du 27 février 1647 (p. 66). Les éditeurs auraient pu compléter leur note sur le collaborateur de Descartes en citant une des lettres de Jean Chapelain, du 15 octobre 1659, lettre sous laquelle (t. II, p. 60), j'ai réuni quelques indications relatives au « célèbre ouvrier en instruments de mathématiques, » comme s'exprime le *Moréri*.

non assez fidèlement reproduite, ce qui constitue le plus flatteur des reproches¹. L'annotation est très abondante, la Commission ayant admis comme règle de rappeler les faits biographiques nécessaires pour caractériser toute personne dont le nom figure dans la correspondance, et aussi d'indiquer le titre exact de tous les ouvrages cités, avec les détails qui permettent de reconnaître l'édition à laquelle la citation se rapporte. « Ces notes, disent les éditeurs (*Avertissement*, p. xiv), sont devenues assez nombreuses pour que la Commission ait jugé utile d'en dresser une Table spéciale, destinée non seulement à faire retrouver l'endroit où quelque ouvrage est cité, mais aussi, en raison de son extension même, à donner un aperçu des ressources littéraires que les savants du xvii^e siècle avaient à leur disposition. » M'occupant d'abord de l'annotation bibliographique, je déclarerai qu'elle est aussi exacte que complète. Là rien n'est de seconde main : les titres sont reproduits, les éditions sont décrites d'après les exemplaires mêmes. Parfois des indications particulières sont jointes aux précises descriptions, comme, par exemple (p. 8, note 20), où nous apprenons, à propos de l'ouvrage de Tycho Brahe (*Astronomiæ instauratæ progymnasmata*), que la bibliothèque de Leyde en possède un exemplaire offert par l'auteur à Scaliger, avec cette inscription : *Josepho Scaligero Cæs. f. viro illustri et magno, amico suo honorando*) et 14 vers latins laudatifs, exemplaire orné, de plus, de deux portraits du grand astronome et de ses armoiries.

Les autres notes sont généralement très satisfaisantes. Il en est quelques-unes au sujet desquelles je présenterai des observations dont on pardonnera la minutie à un critique qui voudrait ne voir la plus légère imperfection dans un recueil destiné, selon l'expression des auteurs de la *Préface* (p. vii), à « tous ceux qui cultivent la science et honorent leurs prédécesseurs. » Pourquoi (p. 6, note 8), partager en deux le nom de Descartes et écrire *Des Cartes*? La première forme n'est-elle pas consacrée par un usage universel? Et, d'ailleurs, n'est-elle pas justifiée par la signature même (p. 16) de l'illustre penseur? — En rédigeant cette note de la p. 289 : « L'auteur désigne le poète latin Marcus Valerius Martialis, qui eut le surnom de Bilbilicus, du château Bilbilis, situé près de sa ville natale Calatayud, » on a oublié : 1^o qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne; 2^o que le poète vit le jour, non à Calatayud, mais à Bilbilis même. — On a eu tort (p. 342) de faire naître Jacques Dupuy à Agen. Ce fut son frère Pierre qui naquit, en 1582, dans cette ville pendant un séjour accidentel de son père et de sa mère. Jacques, comme son frère aîné Christophe, naquit à Paris où Claude, leur père, était conseiller au parlement. — Balzac (p. 398,

1. C'est cette phrase du P. Mersenne (p. 49), au sujet de l'imprimeur parisien Robert Ballard : « Je croy qu'il commencera enfin après les Roys et que ne toucha (?) d'un doigt ». Il fallait évidemment lire : « et que ne touchera d'un doigt, » c'est-à-dire, que ne touchera négligemment. J'ajoute, pour être juste, que la détestable écriture du P. Mersenne — j'en parle par expérience, ayant été une des victimes de cette écriture — est pour les éditeurs une circonstance atténuante.

note 1) ne mourut pas à Paris le 18 février 1654, mais bien le 8 février de cette année à Angoulême¹. Ce qui excuse les commentateurs, c'est que plusieurs de nos recueils biographiques (notamment la *Nouvelle biographie générale*, le *Dictionnaire historique de la France*) ont reproduit les trompeurs renseignements. — L'*Assemblée académique de chez Monsieur le Chancelier* (p. 398, note 3) est l'Académie française qui tenait ses séances chez le chancelier Séguier. Il n'y avait donc pas à rechercher s'il s'agissait là du *chancelier de l'université*. — Gilles Ménage (p. 398, note 4) ne « décéda pas à Rome », mais à Paris². — En cette même page 398 (note 5, sur L. H. Habert de Monmor), on semble n'avoir pas reconnu le titre de maître des requêtes de l'hôtel du roi dans les mots *libellorum supplicum magister*³. — La note 1 de la p. 431 contient à la fois une erreur et une faute d'impression à propos du poème de Chapelain : « Les autres douze chants, en 200 vers (*sic*. Hélas ! Il y en a plus de 15,000 !) n'ont jamais vu le jour. » Les douze derniers chants de la *Pucelle* ont été publiés par H. Herluison dans la *Bibliothèque orléanaise* (Orléans, 1882). — Le nom et le prénom de la mère de Joseph Scaliger ont été (p. 438, note 2) cruellement estropiés : d'Andiette de La Roque Lobejac, en a fait *Andrietta de Roques Lobieca*. — Enfin (p. 556, note 1), on a transformé en espagnol le père de Jean de Sponde, Inigo de Sponde, qui était béarnais.

Le volume, orné d'une photogravure qui représente Constantin Huygens et ses cinq enfants, justifie de la façon la plus éclatante l'éloge donné par les rédacteurs de la *Préface* (p. viii) « à la célèbre maison Harlemoise Joh. Enschedé et fils, qui perpétue dignement les honorables traditions de l'ancienne typographie hollandaise. »

T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 novembre 1888.

L'Académie rapporte la décision par laquelle elle avait mis au concours, pour le prix Delalande-Guérineau à décerner en 1890, la question suivante : « Etude sur le voyageur et géographe arabe Moukaddessi », etc. Ce prix sera attribué au meilleur ouvrage envoyé au concours, dans l'ordre des études orientales, sans restriction à un sujet déterminé.

M. Hauréau fait une communication sur un traité de morale, intitulé *Liber de copia verborum*, qui, dans tous les manuscrits où on le rencontre, est attribué à Sénèque. Cette attribution ne peut être acceptée. L'auteur est un écrivain de la décadence, du III^e ou IV^e siècle probablement. M. Hauréau établit que cet auteur n'est autre que le faussaire qui a fabriqué les prétendues lettres de Sénèque à saint Paul et de saint Paul à Sénèque.

1. Voir l'*Avertissement des Lettres inédites de Guez de Balzac*, publiées en 1873 dans les *Mélanges historiques* de la *Collection des documents inédits*, tome I de la nouvelle série, p. 3, note 3.

2. C'est par une double faute d'impression que l'on a fait naître Ménage le 15 août 1613 et qu'on l'a fait mourir en 1693. Il fallait mettre la naissance au 24 août et la mort en 1692. Voir le *Dictionnaire* de M. Cél. Port, t. II, p. 644.

3. Ni la date de la naissance, ni la date du décès de Monmor ne sont indiquées. On pouvait, du moins, dire, d'après Pellisson (t. I, p. 261), que cet académicien mourut le 21 janvier 1679.

Le *Liber de copia verborum* se compose de deux parties. Dans la première, l'auteur a imité Sénèque, sans le copier. La seconde n'est qu'une mosaïque de fragments empruntés textuellement aux écrits authentiques du philosophe stoïque.

Il existe encore un autre opuscule que les manuscrits donnent sous le nom de Sénèque et qu'on peut attribuer au même faussaire, car ce n'est qu'un remaniement de la première partie du *Liber de copia verborum*. Il porte pour titre : *De quatuor virtutibus*. Cet opuscule est tombé entre les mains de Martin, évêque de Braga, qui n'a pas craint de se l'approprier, sans y avoir fait d'autre changement que d'y ajouter une épître dédicatoire et de lui donner un nouveau titre : *Libellus de formula honestae vitae*. C'est sous ce titre et sous le nom de Martin de Braga que l'ouvrage a été imprimé plusieurs fois et encore dans la Patrologie de M. l'abbé Migne.

Ainsi, le mémoire de M. Hauréau a pour but de dénoncer à la fois deux imposteurs : l'un, dont le nom est inconnu, fait passer sous le nom de Sénèque des écrits dont il était l'auteur ; l'autre, Martin de Braga, a réussi au contraire à se faire passer pour l'auteur d'un ouvrage qu'il n'avait pas écrit.

M. Levasseur lit un nouvel extrait de son ouvrage sur la *Population française*. Il s'agit aujourd'hui de la population de la France au xiv^e siècle. On a, pour juger du nombre des habitants à cette époque, un rôle d'imposition qui date probablement de 1328. Malheureusement, il évalue la population par feux et non par individus ; or, les historiens sont loin d'être d'accord sur le nombre moyen d'habitants que représente un feu. De plus, on ne sait pas au juste l'étendue du territoire auquel se rapporte le rôle de 1328. De là des opinions très divergentes sur l'interprétation de ce texte. Selon Dureau de la Malle, la population aurait été alors beaucoup plus nombreuse qu'aujourd'hui. Selon un autre auteur, M. Gaillard, au contraire, la France n'aurait eu alors qu'environ quinze à seize millions d'habitants. M. Levasseur adopte une opinion intermédiaire : il pense que le nombre des habitants de la France au xiv^e siècle était d'environ vingt-deux millions, chiffre inférieur au chiffre actuel, mais supérieur, pense-t-il, à celui du commencement du règne de Louis XV.

M. Foucart, directeur de l'Ecole française d'Athènes, lit la traduction du discours grec de l'empereur Néron, que ce prince prononça à Corinthe, en proclamant la liberté de la Grèce, et qui vient d'être découvert par M. Holleaux dans les fouilles d'Acropole.

M. Foucart annonce ensuite que des fouilles ont été entreprises au temple des Muses, près de Thespies, et se continuent sous la direction de M. Jamot, membre de l'Ecole française de Rome. On a déjà mis au jour les soubassements du temple, des chapiteaux ioniques, des fragments de bronze et plusieurs inscriptions.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : TOUBIN (Ch.), *Essai sur la dénomination aryenne* ; — par M. de Barthélemy : THÉDENAT (Henri), *Mémoire sur les milliaires de l'embranchement de la voie Aurélienne qui allait à Riez* ; — par M. Oppert : STRASSMAIER, *Babylonische Texte : Inschriften des Nabonidus, Königs von Babylon* ; — par M. Delisle : 1^o PITRA (le cardinal J.-B.), *Analecta sacra et classica* ; 2^o Du Boys (Aug.), *Un magistrat érudit du xvi^e siècle, Simeon Du Bois (1536-1581)* ; — par M. Simeon Luce : JOUBERT (André), *Histoire de la baronnie de Craon* ; — par M. Barbier de Meynard : *Catalogue des types japonais de l'imprimerie nationale*.
Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 novembre 1888.

M. Mowat présente l'estampage d'une inscription du Musée de Saint-Quentin qui porte la date *anno sexto-centesimo*.

MM. Le Blant et de Lasteyrie déclarent que ce monument est certainement apocryphe.

M. de Laigue, lit une note sur des inscriptions romaines trouvées à Nérès.

M. l'abbé Thénénat communique une inscription latine trouvée à Louqsor, qui prouve que, sous Constantin, la Thébaine était divisée en deux provinces.

M. le marquis de Fayolle écrit pour signaler une marque en forme de main, tracée au fer rouge sur le revers d'un tableau de l'école de peinture d'Anvers. Cette marque a été déjà signalée sur d'autres panneaux et sur quelques sculptures sur bois par MM. Courajod et Corroyer.

M. Germain Bapst signale la *Notice historique sur les bijoux de la couronne conservés au Musée du Louvre* ; il y relève beaucoup d'erreurs et de plagiats. M. Soglio s'associe à la protestation de M. Bapst.

M. Julliot présente une statuette en ivoire, du xv^e siècle, et deux petits bustes, également en ivoire, d'une époque un peu postérieure.

M. Durrieu donne lecture d'une note de M. de Villefosse sur la provenance d'une inscription phénicienne actuellement conservée au Louvre. Il lit ensuite deux notes, l'une de M. G. de Musset, sur divers objets antiques (trouvés en Tunisie, l'autre de M. Castan sur un anneau d'or trouvé à Vair-le-Grand (Doubs)).

Le Secrétaire,
DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49

— 3 décembre —

1888

Sommaire : 590. BRUGSCH, Religion et mythologie des anciens Egyptiens. — 591. BRADKE, La race indo-européenne et la science du langage. — 592. NEWMAN, La politique d'Aristote. — 593. CH. WADDINGTON, Le Parménide de Platon. — 594. GRINAGORAS, p. p. RUBENSOHN. — 595. MUSEUS, Pakourianos. — 596. SABERSKY, L'i parasite en provençal. — 597. G. THOMAS, Les révolutions politiques de Florence. — 598. MANDALARI, Le moine Barlaam. — 599. Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, I, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE. — 600. Lettres adressées à Turrettini, p. p. BUDÉ. — Arsène Darmesteter. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

590. — H. BRUGSCH. *Religion und Mythologie der alten Ägypter*, nach den Denkmälern bearbeitet von Heinrich Brugsch. 1^{re} Hälfte, mit 20 Holzschnitten und 1 Steintafel, 1884; — 2^e Hälfte, mit 45 Holzschnitten. — Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1884-1888, in-8, vi-xx-758 p. — Prix : 20 fr.

La première partie a été publiée en 1884 : M. Brugsch, envoyé en Perse par le gouvernement allemand, n'a pu nous donner la seconde que cette année. Nous n'y avons rien perdu pour attendre : grâce à ce retard, M. B. a pu introduire dans le corps même de l'ouvrage plus d'un fait qui n'était pas connu, il y a quatre ans, et que les recherches et les fouilles récentes ont mis en lumière.

J'aurai occasion d'examiner tout au long la doctrine de M. B. C'est, au fond, celle que Rougé a exposée pour la première fois, avec l'autorité qui lui appartenait, dans ses études sur le Rituel Funéraire des Anciens Egyptiens, et que Pierret a développée avec méthode dans ses différents traités de mythologie. La multiplicité des dieux n'est qu'une apparence : derrière toutes les formes de physionomie individuelle, un seul dieu se cache dont les dieux ne sont que les aspects, ou, pour employer une expression égyptienne, les membres. Ce dieu est le Soleil dont les qualités, les phases, l'histoire sont symbolisées par autant de figures humaines et animales, où nous sommes tentés de voir, où la masse ignorante voyait autant de dieux, où les théologiens, les initiés anciens et modernes et M. B. lui-même reconnaissent les hiéroglyphes divers qui servent à exprimer les actes et les manifestations multiples d'un seul dieu. Il existait de toute éternité dans l'eau primitive, le Nou, qui contenait le germe des choses, et, le jour où il créa le monde, chacun de ses actes suscita comme une personne nouvelle tirée de lui-même et qui, désormais, travailla au bon ordre et au maintien de l'univers. Il fut aidé de la sorte par une ogdoade de dieux cosmogoniques, assemblés par couples,

Noun et *Nounet*, la matière primordiale qui engendre et enfante, *Heh* et *Hehet*, l'*Aïôn-Eros-Pneuma* égyptien, *Kek* et *Keket*, l'Erèbe et les ténèbres, mâles et femelles, enfin *Nenou* et *Nenout*, la force d'inertie qui tend à tout immobiliser et à tout ramener dans le chaos. Le Soleil levé au matin du premier jour, les dieux qui régissent notre monde naquirent avec lui et formèrent son corps, le corps de Tourn-Râ-Harmakhis. Tourn est à proprement parler un dieu triple et un : le père cosmogonique Tourn, la mère du monde Hathor, et un fils Harpocrate qui est le monde rajeuni des choses sensibles. Ce dieu-triade met en mouvement une enneade divine, dont les membres Shou et Tafnit (le Soleil et Aphrodite), Seb (Cronos) et Nout (Rhea), puis la famille de Seb, Osiris, Isis, et Horus, Set-Typhon et Nephthys. L'enneade combinée avec la triade d'Hathor répond aux douze grands dieux qu'Hérodote signale en Égypte. Elle est d'origine héliopolitaine, mais elle s'est répandue par tout le pays, et les dieux qu'on rencontre dans les grandes villes rentrent tous plus ou moins dans l'une de ces neuf ou plutôt de ces douze personnes divines que les théologiens d'Héliopolis créèrent longtemps avant la période historique. Ainsi Thot, Onouris, Khonsou, Phtah, Aroéris, Soptou, sont des doublets locaux de Shou, le premier membre de l'Enneade, à Hermopolis, à Thinis et Sebennytos, à Thèbes, à Memphis, à Ombos et à Létopolis, dans le nome d'Arabie. De même Horus, le septième membre de l'Enneade, est identique à Anubis, à Min de Panopolis et de Coptos, à Amon, à Montou d'Hermionthis. Ce système savant existait en Égypte aussi haut que nous remontons dans le passé, et s'applique aussi bien aux Égyptiens contemporains de la construction des Pyramides qu'aux Égyptiens d'époque grecque et romaine. Il procède probablement d'un polythéisme antérieur, mais dont on ne peut plus rétablir la nature ni même retrouver la trace indéniable.

Voilà en quelques mots le thème que M. B. a développé dans cet ouvrage. Je crois, contrairement à ce qu'il dit, que les Égyptiens ont été polythéistes avant tout, et que, s'ils sont arrivés à la conception d'un dieu un, ce n'était pas un dieu exclusif et jaloux. Amonrâ de Thèbes, dont le dogme renferme l'approximation la plus grande à la notion de l'unité divine que nous connaissions jusqu'à présent en Égypte, était un dieu un (*noutir ouâou*) comme le Pharaon régnant était un souverain unique au monde. Il n'y avait qu'un Pharaon, mais à côté de lui les rois des pays étrangers n'en étaient pas moins des rois : il n'y avait qu'un Amonrâ, mais à côté de lui d'autres dieux subsistaient, que les Thébains lui subordonnaient, que leurs fidèles mettaient au-dessus de lui, au moins dans les villes de leur origine. Le système exposé par M. B. est une tentative, après bien d'autres, pour extraire des textes polythéistes une théologie monothéiste; comme les autres, elle me paraît reposer sur un malentendu. Les mots dont nous sommes forcés de nous servir pour rendre les mots égyptiens nous font commettre nombre

d'erreurs involontaires. Le courant d'idées qui les a traversés depuis que nos langues les ont formés a été tellement fort qu'ils en sont restés comme polarisés; nous avons beau vouloir les détourner vers d'autres sens que celui auquel ils ont été pliés à la longue, ils finissent toujours par nous échapper et nous ramènent vers les idées qui prévalent aujourd'hui. Un égyptologue moderne qui parle du *noutir* égyptien, et qui est obligé de le traduire par le mot *dieu*, a toutes les peines du monde à ne pas substituer à la conception que les Égyptiens se faisaient du *noutir* une conception qui découle de l'idée que le mot *Dieu* éveille chez nous. Jamais le proverbe italien *traduttore traditore* n'a été plus vrai que dans notre école et lorsqu'il s'est agi de mettre en langage moderne les textes religieux de l'Égypte. Nous lisons dans un hymne que le *noutir* est un *noutir ouaou*, et, comme l'équivalent le plus proche de *noutir* est *dieu* et que *oudou* signifie *un*, nous rendons mot pour mot *noutir oudou* par *dieu un*, puis, machinalement et sans songer à mal, nous substituons aux idées que *noutir oudou* soulevait dans l'esprit d'un égyptien du temps des Ramessides, celles que *dieu un* représente à l'européen du XIX^e siècle, imbu de dogmes religieux ou philosophiques qui n'ont rien de commun avec les dogmes égyptiens. Cette trahison se prolonge de mot en mot, de phrase en phrase, et de même que le docteur Faust en venait naturellement à substituer *le fait au verbe* dans le premier chapitre de l'Évangile selon Saint-Jean, on en arrive à trouver une religion monothéiste où les monuments étalent le polythéisme le plus complet.

Je ne puis entrer ici dans le détail. Je me contenterai d'indiquer que la division adoptée par M. B. pour l'Ennéade ne me paraît pas justifiée par les monuments. Selon M. B., l'Ennéade ne comprendrait pas le dieu chef Atoumou; elle le laisserait en dehors. Or, les textes disent formellement que l'Ennéade se compose de neuf dieux dont le premier est Atoumou. Les variantes qui ont égaré M. B. s'expliquent par des motifs très simples, mais trop étrangers à nos conceptions religieuses pour être aisément compris sans de longs commentaires. De même, M. B. ne me semble pas avoir bien saisi la nature de l'Ogdoadé à laquelle il attribue un rôle prépondérant dans le mystère de la création. L'Ogdoadé est une conception hermopolitaine qui s'est répandue plus tard sur toute l'Égypte à côté de l'Ennéade d'Héliopolis. Les théologiens d'Hermopolis avaient adopté le concept de la neuvaine, seulement ils avaient amoindri les huit dieux qui formaient le corps du dieu principal. Ils les avaient réduits à n'être plus que des êtres presque abstraits, nommés d'après la fonction qu'on leur assignait, et agissant en masse sur l'ordre et d'après l'impulsion du dieu chef. Leur Ennéade se composait donc d'un dieu tout-puissant et d'une Ogdoadé. De même M. B. ne me paraît pas avoir tenu un compte suffisant des religions locales : il les a fondues dans le corps de son système, d'une manière qui ne donne pas toujours une notion exacte de leur importance. Ceux de ses lecteurs qui ne connaî-

traient pas minutieusement l'histoire d'Égypte auraient peine à se figurer, d'après ce qu'il dit d'Amon, l'importance que ce dieu avait prise à partir de la XII^e dynastie. Cela posé, il faut proclamer hautement que son livre est rempli de faits nouveaux et d'aperçus intéressants. Nul ne connaît aussi bien que M. Brugsch la littérature égyptienne de l'époque ptolémaïque, nul n'est plus à même d'en donner des traductions exactes : l'abondance des matériaux de ce temps qu'il a su accumuler en peu de pages assure à son œuvre une valeur durable.

G. MASPERO.

591. — **Ueber die arische Alterthumswissenschaft und die Eigenart unseres Sprachstammes.** Akademische Antrittsrede, von Dr. P. v. BRADKE, a. o. Professor an der Universität Giessen. Giessen, Ricker, 1888. in-8, 52 pp.

Ce cours inaugural, bien composé et publié sous une forme élégante, est un excellent résumé des services que la préhistoire et particulièrement l'histoire des civilisations primitives de la race indo-européenne sont en droit d'attendre de la philologie comparée. L'auteur, au surplus, ne se fait point illusion sur la valeur du critérium linguistique : il multiplie les réserves, il énumère complaisamment toutes les chances d'erreur, et à ce titre son essai, qui naturellement ne contient aucun fait bien nouveau, peut passer pour une exacte mise au point des rapports de la science du langage avec l'anthropologie, l'ethnographie, l'histoire des religions et celle des institutions.

V. H.

592. — W. L. NEWMAN. **The politics of Aristotle**, with an Introduction, two prefatory essays, and notes critical and explanatory. Oxford, Clarendon press, 1887; 2 vol. in-8 de xx-580 et LXVII-418 pages.

De ces deux volumes, le premier est presque entièrement rempli par l'Introduction ; le second contient le texte et les notes des livres I et II de la *Politique*. On voit combien le plan de cette publication est étendu. Inutile de dire que l'exécution matérielle, comme pour tout ce qui sort de la « Clarendon-press », est excellente. L'ouvrage est d'ailleurs fait avec beaucoup de compétence et de soin, et mérite attention. Ce qu'on pourrait être tenté de lui reprocher, c'est un peu de longueur et de surabondance.

L'Introduction seule est un ouvrage considérable (563 p. sans compter les appendices). C'est une étude complète sur la *Politique*, contenant l'exposé et la discussion des idées d'Aristote, et une foule de recherches intéressantes sur les rapports d'Aristote avec ses prédécesseurs, sur ce qu'il doit à la réalité contemporaine, sur l'influence que ses idées philosophiques en général ont eue dans la construction de son système politique. Cette Introduction est écrite avec l'ampleur aisée qui carac-

térise souvent la manière des savants anglais : on sent qu'on est dans le pays par excellence des *magazines* et des Revues. Elle est facile à lire et instructive, Peut-être aurait-elle gagné à être plus courte. Avec ses longues analyses, elle tourne presque parfois au commentaire perpétuel. Le défaut, en somme, est léger.

Je le trouve un peu plus sensible dans le commentaire critique et explicatif qui accompagne le texte. Il y a décidément là trop de choses. Reproduire, à propos de chaque difficulté, toutes les opinions qu'elle a fait naître, ce n'est plus éclairer l'esprit du lecteur, c'est le submerger et l'accabler, surtout si le dernier éditeur hésite lui-même à prendre parti et conclut avec mollesse. Parmi ces opinions des savants, il en est qui ne sont nullement plausibles : ce sont des contre-sens tout simplement ; à quoi bon les cataloguer ? Voici par exemple, t. II, p. 177, à propos de la phrase *ἡ δὲ χρῆσθαι* etc. (p. 1256 b, 24), une note d'une page et demie pour discuter si *ἡ* se rapporte à *πολεμική*, à *θηρευτική*, ou à *κτητική*, qui précèdent. L'éditeur rapporte une douzaine d'opinions et donne la sienne avec réserve. Je crois, pour moi, que *ἡ* se rapporte à *πολεμική*, sans aucun doute possible. Mais peu importe : même si l'on hésite, une page et demie sur cette question, c'est trop, d'autant mieux que l'énumération de dix ou quinze noms de commentateurs ne fait pas faire un pas à la discussion. — Quelquefois aussi, au milieu de cette surabondance, on ne trouve pas tout à fait ce qu'on cherche. Par exemple, devant certain passage difficile comme celui du livre sur la légitimité de l'esclavage (p. 1255 a, et suiv.), où c'est la liaison des idées surtout qui est obscure, on aimerait à trouver quelques indications qui permissent de mieux voir l'ensemble, tandis que le commentaire vous arrête sur les détails.

Je ne voudrais pourtant pas avoir l'air de méconnaître le moins du monde ce que ces notes renferment de savoir et de pénétration. J'en ai signalé le défaut, mais j'en estime beaucoup les qualités. Au point de vue critique, le texte est établi avec un grand soin, et les notes qui se rapportent à ce sujet sont généralement très judicieuses. Au point de vue explicatif, elles donnent souvent le sens exact avec précision et indépendance. Un exemple pour finir. On lit au livre I, p. 1253 a, 34 : *ὁ δὲ ἄνθρωπος ὅπλα ἔχων φέρεται φρονήσει καὶ ἀρετῇ*, ce que les traducteurs et éditeurs modernes, presque sans exception, entendent comme si le datif avait ici le sens d'un instrumental (« *par* la sagesse et la vertu »). Cette interprétation détruit pourtant toute la suite des idées et rend le morceau dans son ensemble inintelligible. M. Newman a vu que le datif signifiait ici « *pour* » ou « *en vue de* ». J'avais moi-même traduit, il y a quelques années, « l'homme naît armé pour la sagesse et pour la vertu ». M. Newman préfère entendre : « ayant des armes dont la sagesse et la vertu pourront un jour se servir ». Il me semble toujours, malgré la discussion de M. Newman, que l'autre sens est plus simple et plus d'accord avec l'ensemble de la phrase : quoi qu'il en soit, ce

n'est là qu'une dissidence fort légère. On trouvera, dans les notes du nouvel éditeur, beaucoup d'éclaircissements excellents.

Alfred CROISSET.

593. — Charles WADDINGTON. *La Parménide de Platon*, son authenticité, son unité de composition, son vrai sens. Paris, Picard, 1888.

M. Waddington, pratiquant la méthode que nous avons exposée dans la *Revue* (1887, n° 1), s'est attaqué au *Parménide*, le plus contesté et le plus énigmatique des dialogues de Platon. S'appuyant sur les témoignages anciens sur Thrasyllé, Aulu-Gelle, Alcinoüs, Plutarque, Macrobie et Proclus, il en soutient, contre Socher, l'authenticité et confirme cette assertion par l'analyse de l'œuvre que Proclus et Ficin ont mal interprétée, mais qui présente une véritable unité de composition. C'est, selon M. W., un exercice dialectique, assez peu sérieux au fond, qui porte sur l'idée de l'un en soi considérée dans ses rapports avec les autres idées. Il offre à un degré éminent le caractère suggestif de l'ironie socratique et platonicienne, une analogie évidente avec les *ἀπολαί* qu'Aristote met en introduction à ses grands traités, avec les objections qu'il adresse à la théorie des idées et surtout avec l'argument dit du troisième homme exposé deux fois dans le *Parménide* — ce qui fournit une nouvelle preuve de l'authenticité du *Parménide*. Il se placerait ainsi entre les dialogues socratiques et les dialogues constructifs dans un groupe qui comprendrait le *Théétète*, le *Cratyle*, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, le *Philèbe* et le *Ménon*.

F. PICAVET.

594. — *Crinagoræ Mytilenæsi epigrammata* edidit... Maximilianus RUBENSOHN. Berolini, apud Mayerum et Mullerum, 1888, 124 p. in-8.

L'édition de Crinagoras que vient de publier M. Rubensohn comprend deux parties distinctes. La première se compose de *prolégomènes* relatifs à la vie, au style et à la métrique du poète. La partie biographique est la plus heureusement traitée. L'auteur cherche à établir que Crinagoras a vécu sous Auguste et au commencement du règne de Tibère, etc. Son argumentation, parfois assez serrée, est concluante dans la mesure où elle peut l'être, étant donné que les renseignements sur la vie du poète nous sont à peu près exclusivement fournis par des passages plus ou moins obscurs de ses épigrammes. Ce qui concerne le style de Crinagoras est écourté, et il ne suffit pas, pour s'en excuser, de renvoyer à l'*index*. Le chapitre relatif à la métrique est plus développé, et contient des indications précieuses, bien que l'exposition soit parfois trop rapide et l'observation un peu superficielle. Le latin laisse aussi beaucoup à désirer comme clarté.

La deuxième partie, imprimée quelque temps après la première, et

pour laquelle l'auteur a pu mettre à profit une collation nouvelle du *Palatinus* par M. Stadtmüller, « éditeur futur de l'Anthologie », comprend le texte et les notes critiques. Le texte est en général satisfaisant, en dépit d'une tendance à préférer les corrections modernes aux leçons, même plus claires et aussi correctes, du manuscrit¹. Le commentaire, surtout critique, parfois explicatif, est généralement trop touffu. Quelque intérêt que puissent présenter, au point de vue du jugement à porter sur le copiste ou les copistes, les irrégularités d'accentuation du manuscrit, il était inutile de les relever toutes², comme aussi toutes les conjectures, même les plus fantaisistes, des critiques modernes. Enfin ce commentaire, qui rendra incontestablement des services, gagnerait beaucoup à être rédigé plus clairement. Certaines notes sont inintelligibles, du moins pour les non-initiés³. L'*index* renferme des mots qu'il était inutile d'y faire figurer, du moment qu'on devait le limiter aux « expressions saillantes ou particulières à Crinagoras »⁴.

Ch. CUCUËL.

595. — ΓΡΗΓΟΡΙΟΣ ΠΑΚΟΥΡΙΑΝΟΣ, μέγας δομέστικος τῆς δύσεως, καὶ τὸ ὑπ' αὐτοῦ τυπικὸν τῆς Μονῆς τῆς Θεοτόκου τῆς Περτζιζονίτισσας. Dissertatio philologica, quam scripsit ad summos in phil. hon. impetrandos Georgius Musaeus Stenimachites. Lipsiae, typis B. G. Teubneri, 1888. In-8 de 75 p.

Un des caractères de l'Empire byzantin depuis le x^e siècle est le nombre croissant d'étrangers qui s'élèvent aux plus hautes fonctions de l'État. On leur demande seulement d'avoir reçu le baptême : leur pays d'origine et la langue qu'ils parlent importent peu. M. Musaeus, un Grec de Stenemachos (*Sténimak*), a étudié la carrière d'un des plus illustres de ces étrangers, Grégoire Pakourianos, qui, apparenté à la famille royale d'Ibérie, se mit, avec son frère Apasios, au service de l'Empire et devint, sous Alexis Comnène, Grand Domestique de l'Occident. Après avoir acquis d'immenses richesses, fruits de ses services à la guerre, il mourut en 1086, dans un combat contre les Bulgares et les Comans. Deux ans auparavant, il avait fondé dans le Rhodope, à quatre heures de Philippopolis, le couvent ibérien de Pétritzos qui est encore, sous le nom de Bastkhovo, un des plus riches de la Roumélie.

La biographie de Pakourianos était déjà connue en partie, grâce aux mentions fréquentes que fait de lui Anne Comnène et à quelques lettres de l'archevêque Théophylacte. M. M. a complété ces renseigne-

1. Ainsi, 26, 3 ἐπειτα ne me paraît pas pouvoir être maintenu ; — 42, 2 σταδίου (P) est préférable à σταδίοις, que le renvoi au lexique ne peut nullement justifier ; — 42, 7 ἐπεωρίσθην (P) me paraît la bonne leçon ; — 44, 1 ἐνοείχθονος (P) est bon ; — 18, le dernier distique forme évidemment une autre épigramme, comme l'indique P ; etc. — Ep. 23, 4, je lirais volontiers σπουδαίοις.

2. Ainsi, 21, 3 ἐπήματι τῶιδε ; — 25, 1 εἶπης ; — 42, 3 ἐπαύλαxx, etc.

3. Voir, p. ex. 6, 1 ejusdem (?) *Philippi* ; — 22, 1 ; — 42, 7-8, je ne comprends pas du tout le raisonnement de l'éditeur ni le sens proposé par lui, etc.

4. Par exemple, ἀγρότερος, ἄδης, ἄπνους, ἰσπέριος, εὐθλος, κύων, μέτρον, πείλω, etc.

ments par la publication *princeps* de la règle (ῥυτικόν) du couvent de Pétritzos, ou plutôt d'une traduction de cette règle en grec vulgaire, écrite, à la fin du siècle dernier, pour les moines qui ne savaient plus le grec ancien. Le document original est rédigé en trois langues, en grec, en arménien et en ibérien ; M. M., malgré tous ses efforts, n'a pu réussir à en obtenir communication. Les renseignements qu'il donne sur le couvent de Pétritzos, autrefois visité rapidement par Albert Dumont (*Voyages*, p. 151)¹, sur les peintures anciennes et les œuvres d'art qu'il renferme, sur un vaste local (σκευοφυλάκιον), malheureusement inaccessible aux étrangers, où sont déposés les objets les plus précieux, font vivement regretter que le caractère soupçonneux des moines empêche d'examiner ces richesses, parmi lesquelles on trouverait sans doute d'autres manuscrits intéressants.

La règle rédigée par le fondateur comprend trente-trois articles, suivis de deux catalogues d'objets donnés par lui et de chrysobulles ; elle entre dans des détails minutieux sur les devoirs des moines, la nomination de leur higoumène, les garanties qui leur sont assurées pour la paisible jouissance de leurs biens. C'est un vrai tableau de la vie cénobitique au XI^e siècle. Le premier chapitre comprend une sorte d'autobiographie, où Pakourianos rappelle, non sans fierté, que bien peu de membres de sa famille sont morts dans leur lit, la plupart étant tombés en combattant pour la défense de la Croix et de l'Empire. Les développements où il entre plus loin marquent la sollicitude de cet homme de guerre pour les cénobites, mais aussi le peu de confiance qu'ils lui inspirent. Aucun couvent de femmes ne doit être établi dans le voisinage ; aucune femme, sous aucun prétexte, ne doit mettre les pieds à Pétritzos ; bien plus, il y a défense formelle d'y laisser entrer des eunuques et des jeunes garçons (ἀνήλικα παιδιά), défense que Pakourianos, dans sa crainte pieuse du scandale, a pris la peine de motiver longuement.

Quant à prescrire à ces cinquante et un moines une activité quelconque, matérielle ou autre, c'est ce dont le fondateur n'a cure : il ne se préoccupe que du salut de leurs âmes et des prières qu'ils devront dire pour la sienne. Voilà où passaient, au XI^e siècle, les *bellorum exuviae* des Byzantins.

M. Musaeus écrit une langue élégante et claire, dans la bonne tradition de la grécité byzantine. On s'étonne seulement de le voir citer Προκρίπος ἐν *Bello gothico*, comme si le texte de l'historien de Bélisaire ne nous était pas parvenu en grec. Mais ce n'est là qu'une menue conséquence. Sa syntaxe ne connaît ni θά ni νά ; elle a résolument dépouillé toute la rouille de la barbarie romaine. Que d'autres s'en plaignent : nous l'avons lu avec plaisir, et ne lui ferons pas un crime d'écrire un grec que les muletiers du Péloponnèse ne comprendraient pas.

Salomon REINACH.

1. *Revue des Deux-Mondes*, oct. 1871, p. 566. Cf. Isambert, *Itinéraire*, p. 647.

596. — Heinrich SAKSNER. *Zur provenzalischen Lautlehre : Parasitisches i und die damit zusammenhängenden Erscheinungen*. Berlin, Mayer et Muller, 1888. In-8, 100 p.

M. Sakersky étudie comparativement l'i parasite dans le provençal des troubadours et dans les patois modernes. Il a réuni un grand nombre d'exemples qu'il classe méthodiquement, et qui permettent de se faire une idée générale de cet important phénomène phonétique, des particularités qui s'y rattachent et des divergences dialectales qui s'y manifestent. Une information encore plus étendue et un plus grand souci des vues d'ensemble auraient fait de ce travail un excellent chapitre de phonétique provençale.

L. C.

597. — *Les Révolutions politiques de Florence (1137-1539)*. Etude sur leurs causes et leur enchaînement, par Gabriel THOMAS, conseiller à la cour d'appel de Nancy. Paris, Hachette, 1887. In-8, x-443 p. 7 fr. 50.

Le livre de M. Thomas, qui est bon, serait meilleur si l'auteur avait eu, en le composant, des idées moins arrêtées et un plan mieux arrêté. Abus de système dans le fonds, manque de système dans la forme, voilà le double défaut de ce travail.

Où l'auteur a manqué de système, c'est en ne voulant ou ne sachant pas se décider entre la narration chronologique et la philosophie historique. Sa première pensée avait été d'écrire une histoire de Florence. La publication du travail de M. Perrens, en lui faisant craindre que le sien n'arrivât trop tard, l'a conduit à extraire sous forme d'étude philosophique la quintessence de faits qu'il avait patiemment accumulés. Mais on dépend toujours des créatures que l'on a faites; on ne se dégage pas aisément des documents qu'on a réunis. De plus illustres en ont fait l'expérience et M. T. l'a faite à son tour. *Récit* d'abord, *considérations* ensuite, son livre aboutit à être à la fois l'un et l'autre; je ne dis pas, ni l'un ni l'autre. Les deux premières parties, qui forment la moitié du volume sont surtout un commentaire sur l'histoire de Florence : la dernière, aussi longue à elle seule que celles-là, en est décidément une chronique. Les faits, qui semblaient un peu sacrifiés d'abord aux réflexions, se vengent ici d'elles en les étouffant. De ce conflit de deux tendances, de cette alternative d'aphorismes souvent fins et de détails parfois quelconques naît dans l'esprit du lecteur une très fâcheuse incertitude sur les intentions de l'écrivain.

Où l'auteur a abusé du système, c'est en cherchant à trouver la loi des révolutions florentines. Ce qui semble l'avoir conduit à étudier Florence, ç'a été « la logique exacte et la marche régulière de ses institutions. » Il a souhaité mettre en lumière « une double série de faits qui semblent contradictoires entre eux; les secousses violentes qui tour à tour préparent ou consacrent la domination d'une classe nouvelle, —

cette tradition qui, à travers de tels bouleversements, maintient des institutions gouvernementales semblables. » Il a cherché à suivre dans l'histoire de Florence « à travers les formes politiques les plus variées et les plus complètes le développement d'un organisme qui, dans son activité, réunit et groupe toutes les manifestations de la vie politique. » (Remarquons que la gravité de ce style ressemble fort ici à de la lourdeur). — Il y aurait peut-être autre chose à considérer dans l'histoire florentine : le développement de l'art, les transformations du sentiment religieux, de Dante à Savonarole, le progrès de l'économie politique; au moins ne saurait-on étudier le gouvernement florentin et ses changements sans le replacer sans cesse dans son milieu, et il faudrait se demander si la politique purement formelle a été un si puissant facteur dans les révolutions de Florence. Même au xiv^e siècle les questions sociales me paraissent y avoir eu plus de part que ne l'indique M. T. L'histoire de ces quatre siècles se réduit en effet selon lui à cette question : par quelle série d'éliminations la république florentine s'est-elle débarrassée des classes dont l'influence la gênait pour aboutir à l'état démocratique qui a triomphé de 1500 à 1530? De là les trois grandes divisions de son travail. *Livre I* : « Divisés par une double tendance féodale ou municipale, les nobles de Florence ne parviennent point à se constituer en classe dans l'état. » *Livre II*. « A la suite d'un triomphe révolutionnaire, la bourgeoisie est impuissante à répartir le pouvoir politique entre ses diverses classes; ce qui détermine l'hostilité des Arts Mineurs contre les Arts Majeurs. » *Livre III* : « les tendances absolues de la démocratie et la politique des Médicis sous ses formes diverses préparent tour à tour par la destruction des classes la ruine définitive de la liberté. » Voilà qui va bien, et ce plan est aussi clair que rationnel. Ne l'est-il pas trop pour être vrai? N'est-il pas à craindre qu'une histoire aussi touffue, aussi complexe, aussi riche en incidents mal connus encore que l'est celle de Florence, s'accommode mal de ce cadre traditionnel, de cette classique division en trois points? En fait, pour l'y faire entrer, M. T. l'a quelque peu violente. Le choix du point de départ et celui du point d'arrivée me paraissent également arbitraires. L'un oblige l'auteur à négliger complètement les origines de Florence, l'autre le force à dépasser de fort longtemps la fin réelle de l'ancienne république.

M. Thomas pose à tort en principe l'existence de deux races ennemies dans la Florence primitive, comme si les noms de Guelfes et de Gobelins y avaient jamais désigné autre chose que des divisions toutes locales et municipales. Dans les républiques de l'Italie médiévale, comme dans les cités grecques ou nos communes, ce sont les questions de murs mitoyens qui ont fait naître les factions, et celles-ci, après coup, ont inventé les théories; si bien que les divergences de pure politique, conséquences des divisions des cités, ont fini par en devenir les prétextes et par en être rues les motifs. De cette erreur primordiale sur les éléments cons-

titutifs du peuple florentin en dérive une autre sur le caractère de ces premières révolutions : M. T. croit qu'elles ont eu pour but de chasser un élément étranger ; elles n'ont réellement tendu qu'à neutraliser en les absorbant des éléments dangereux.

M. Thomas se trompe également, à mon avis, quand il prolonge jusqu'en 1530 l'existence de la liberté florentine et quand il fait de la destruction officielle de la république le terme de l'évolution historique qu'il décrit. Mieux valait s'arrêter aux premiers Médicis, sous qui Florence a subi une transformation bien plus profonde que sous Charles-Quint. C'est alors que s'achève la confusion des classes et l'avènement de la démocratie. Les révolutions du xv^e siècle et du début du xvi^e siècle se rattachent à d'autres principes ; il ne s'y agit plus de transformer des institutions communales, mais de savoir sous quelle forme Florence sortira du monde féodal et deviendra un état moderne ; et, en même temps, les factions n'y représentent plus des idées, mais des hommes. Ainsi dans cette période, les motifs des révolutions florentines s'élargissent en se précisant. Le système de M. T. est donc bien contestable.

La partie excellente du livre de M. T., c'est l'histoire de la lutte entre les partis féodaux. Il en a mis l'issue en belle lumière en montrant que la bourgeoisie a profité des querelles intestines de la noblesse pour enlever au patriciat gibelin le droit de cité, au patriciat guelfe le gouvernement et pour fonder son propre pouvoir, mais qu'elle l'a promptement compromis en donnant lieu à ces luttes de classes qui remplissent le xiv^e siècle. Peut-être M. T. eût-il pu insister davantage sur les raisons économiques et sociales de cette scission entre les Arts mineurs et les Arts majeurs. Il semble bien aussi que (sauf pour la noblesse gibeline), il y a eu, non pas élimination ou destruction des classes supérieures, mais bien absorption — parfois douloureuse — et fusion à mesure que les classes inférieures s'élevaient, éclairées et enrichies par le travail.

Il est fâcheux que M. T. ait choisi un plan aussi peu propre que le sien à contenir tout son sujet, et qu'ayant sur cette admirable matière des idées aussi personnelles et aussi intéressantes, il ne les ait pas plus fortement prouvées. On peut lui reprocher aussi, ayant voulu faire un tableau philosophique des révolutions florentines, d'avoir cru qu'il devait y joindre un lourd appareil de bibliographie et de documentation, et, l'y ayant joint, d'y être souvent incomplet et parfois inexact. Par contre, je suis heureux de signaler la correction typographique des textes italiens qu'il a cités en grand nombre, et qui est trop rare en France pour ne mériter pas d'être louée.

Le livre de M. Thomas prête donc à la discussion, mais il l'appelle, ce qui n'est pas un mince mérite. D'ailleurs l'auteur a su donner de Florence une image vivante ; le souci des divisions symétriques et rationnelles ne diminue pas chez lui le talent du peintre et du psychologue ; dans le cadre trop rigide de son livre, il a su introduire des morceaux achevés, tels que la description des mœurs politiques de la Répu-

blique ou le portrait de Corso Donati ; enfin, il a souvent trouvé des formules d'une observation assez pénétrante et d'une langue assez concise pour faire penser de loin à Montesquieu.

L.-G. PÉLISSIER.

598. — Gianantonio MANDALARI. *Fra Barlaamo Calabrese maestro del Petrarca*. Rome, typ. C. Verdesi, 1888, in-12 de 127 pp. Prix : 2 fr.

Ecrit avec une certaine inexpérience des choses de l'érudition (on le voit surtout dans la liste finale des manuscrits de Barlaam), le mémoire de M. Mandalari n'est pourtant ni ennuyeux, ni inutile. Une notice biographique spéciale méritait d'être consacrée au savant moine basilien, qui fut théologien, métaphysicien, mathématicien et poète et qui reste, dit Lenormant, « une des plus puissantes et plus originales figures de l'hellénisme du xiv^e siècle. » Sur ses relations avec Pétrarque et Boccace, il y a peu à recueillir de nouveau dans ce travail. On y trouve l'hypothèse que le traité de Barlaam sur la primauté du Pape, où il s'adresse à un personnage nommé Φαρχιλογος, a été dédié à Pétrarque (p. 54) ; mais l'œuvre était écrite en grec, et Pétrarque, même après les leçons de Barlaam, n'entendait pas cette langue. L'auteur, qui tient beaucoup à sa conjecture, d'ailleurs séduisante, n'a pu échapper entièrement à cette objection (p. 78). Il y aurait à relever des erreurs de détail : p. 116, Aurispa (appelé ici *Aurispica*) n'est pas allé à Constantinople en 1369, mais en 1422 ; p. 117, Apostolo Zeno, mort en 1750, n'a aucun droit à figurer dans une liste d'humanistes du xv^e siècle ; etc.

P. DE NOLHAC.

599. — *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*, publiées par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques. Tome premier (décembre 1617-décembre 1628). Paris, imprimerie nationale, 1888. In-4 de 1x-914 pages.

Le projet réalisé par M. Tamizey de Larroque, après de longues années de laborieuse préparation, est un bien vieux projet. Il date de plus de deux siècles. Peu après la mort de Peiresc, on désira voir publier l'immense correspondance qu'il avait entretenue avec une foule de savants de France, d'Italie, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Elle ne devait être ni éditée sitôt, ni même gardée avec soin. Toutefois ce vaste recueil, disposé par Peiresc lui-même, comprenait encore six volumes in-folio contenant des lettres personnelles et deux volumes de lettres à lui adressées, lorsque son petit-neveu, Thomassin de Mazaugues, essaya de les communiquer au public. Le trésor primitif était bien diminué, s'il est vrai qu'une parente du savant conseiller eût déjà détruit, sous forme d'allumettes ou de papillottes, plus de dix mille lettres d'érudits étrangers. Mazaugues n'annonçait d'ailleurs qu'un choix de ce qui restait, et ce choix devait former six in-quarto. Mais

ni lui ni Seguiet, qui reprit plus tard son projet, ne purent trouver un éditeur. Le temps devenait de plus en plus ingrat pour une si vaste publication d'érudition pure. Puisse le nôtre lui être plus favorable!

L'intérêt en est très réel, mais ne sera peut-être pas également saisi par tous les lecteurs habituels de la collection des Documents pour l'histoire de France. Peiresc est attentif à tout; mais l'importance *objective* des choses n'est pas constamment la mesure exacte de la place qu'il leur accorde. Les grands événements ne sont pas toujours ce qui l'occupe le plus et, par exemple, le siège de la Rochelle lui donne peut-être moins d'affaires que la recherche de tous les vers latins publiés à cette occasion. Curieux universel, si l'on me passe ce terme, il a plus d'un motif de ne pas philosopher spécialement sur les affaires politiques et religieuses. Il les suit d'un œil attentif, mais il en raisonne sobrement, en bon français et en bon catholique, joignant d'ailleurs à la liberté d'esprit d'un croyant à la fois très pieux et très éclairé la prudence romaine, la circonspection qui, selon lui, manque au *Prince* de Balzac (p. 408). Mais la littérature l'attire bien davantage. Les livres et les auteurs du moment font la matière la plus ordinaire de ses lettres. Il les juge avec indulgence, non toutefois sans choix et sans critique. Il avoue au besoin lui-même ses préventions pour tel auteur qu'il a « connu et aimé » (p. 365), mais il ne confond pas les belles choses avec le menu fretin. Bien qu'il soit le plus sympathique et le plus charitable des confrères en littérature, il ne sent pas faiblement un mauvais procédé : il lui arrive de s'emporter à propos d'une lettre de Rigault (l'éditeur de Tertullien) et de lui faire « sur la chaude » une réponse un peu vive, à ce qu'il dit; mais il la confie à Pierre Dupuy, en le laissant libre de la jeter au feu : « car je n'entends nullement, écrit-il, de perdre son amitié, étant résolu d'aimer mes amis avec toutes leurs humeurs, comme je ne voudrais pas perdre l'usage des roses pour les épines qui y sont mêlées » (p. 657).

Peiresc est curieux des vieux livres encore plus peut-être que des nouveaux. Il fait chercher des manuscrits jusqu'en Orient, avec la passion et la générosité d'un Mécène de la Renaissance. Il attend et savoure, en vrai gourmet bibliophile, les beaux volumes publiés par les meilleurs imprimeurs et surtout par les Elzéviros (voy. p. 304, 305). Et ce qui relève cet amour passionné pour les beaux et les bons livres, c'est qu'il n'a rien d'égoïste. Peiresc les veut pour lui, mais il les recherche aussi pour les autres, et il acquiert d'habitude quelque exemplaire de surplus, pour obliger à l'occasion un ami; il prend même des séries entières pour faire plusieurs heureux, pour être utile, par exemple, à de bonnes religieuses. Ajoutons pourtant qu'il fait aussi des échanges avantageux; en retour de ces harangues latines que les imprimeries d'alors produisaient si abondamment, il lui arrive de se faire céder d'anciens manuscrits et de « bonnes médailles antiques » (p. 359). Ses goûts d'artiste en fait de livres ne se bornent pas au mérite de la typographie, il

est très soigneux des reliures. Après avoir profité des services du grand relieur Le Gascon, sur lequel on trouvera, dans ses lettres, quelques indications nouvelles, il entretient chez lui un habile maître en ce genre, dont il surveille de près le travail (p. 148, 186, 329, 382, etc.).

L'art proprement dit ne le passionne pas moins. Il est vrai que sa galerie de portraits (p. 44) intéresse encore avant tout le lettré; mais il distingue et apprécie très bien ce qui est « de bonne main » en fait de peinture, et l'on sait ses relations avec plusieurs maîtres distingués, et surtout avec le grand Rubens (p. 624). Son amour pour les curiosités naturelles n'est pas moins connu. On est agréablement surpris de rencontrer dans ses lettres, à travers mille préoccupations d'érudit et de bibliothécaire, des nouvelles d'un narcisse de choix « qui montre déjà trois boutons » et des plaintes sur « la mortalité des grands orangers » et sur la cruelle maladresse d'un jardinier qui a noyé nombre de belles anémones; « qui est une bien notable perte, car il y en avait d'excellentes et qu'on n'avait jamais vues à Paris » (p. 652). On est heureux d'apprendre que ce *procureur-général de la littérature* (c'est un mot de Bayle) est aussi celui qui a donné chez nous la vogue aux tubéreuses.

On me pardonnera le décousu de notes prises dans ce gros volume un peu au hasard de la plume. Elles donneront quelque idée de la variété qui le caractérise, et me dispenseront d'une analyse qui serait à la fois trop difficile et trop prématurée : difficile, car on ne peut guère choisir dans le nombre vraiment infini des objets qui attirent presque également l'attention de Peiresc; prématurée, car il vaut mieux attendre la fin de cette vaste correspondance pour en saisir l'ensemble d'un seul coup-d'œil, avec le secours indispensable (et qui nous manquera jusqu'au troisième volume) d'un index analytique. Au reste, l'éditeur lui-même nous promet, avec des tables complètes, une notice de sa main, et il serait inutile autant que maladroit de la prévenir. Dans l'*Avertissement* qui précède ce volume, il s'en tient aux indications nécessaires pour renseigner le lecteur sur son travail et pour le mettre en goût. Son appréciation sommaire du mérite de Peiresc et de la valeur de ses lettres est d'un vif admirateur sans doute, mais avant tout d'un juge éclairé et qui possède à fond son sujet. Il a raison de dire que presque tous les personnages célèbres et surtout les auteurs du premier tiers du xvii^e siècle, paraissent dans ce recueil avec des détails utiles et souvent neufs pour l'histoire, mais que le mérite le plus frappant des lettres de Peiresc est de nous rendre Peiresc lui-même. « On le retrouve là tout entier avec ses belles qualités qui lui valurent l'estime, je pourrais dire la vénération de ses contemporains. Chaque page, pour ainsi parler, porte l'empreinte de sa modestie, de sa prudence, de sa sagesse, de sa bonté, de son dévouement aux intérêts de ses amis et aux intérêts de la science » (p. vij). Mais, quel que soit le mérite de Peiresc et de son style épistolaire, remarquable avant tout par la simplicité — une simplicité de

bon goût, qu'il inculquait à l'occasion à ses correspondants¹ — on entend bien que ce recueil ne va pas devenir un livre de littérature, un recueil classique à placer auprès de ceux de M^{me} de Sévigné, de Voltaire et de M^{me} de Rémusat. Il entrera dans les bibliothèques savantes à un autre titre. On le consultera, on le lira comme un journal historique et surtout littéraire. Ce sera même, ce me semble, pour une assez longue période (1617-1637), le répertoire le plus riche et le plus sûr. Ceux qui s'occupent d'histoire littéraire savent de quel inappréciable secours leur sont les journaux des deux derniers siècles et surtout le *Journal des savants*, celui de Trévoux, ceux de Bayle, de Bernard et de Basnage, les trois *Bibliothèques* de Jean Le Clerc, le *Journal littéraire* de La Haye, la *Bibliothèque raisonnée des savants d'Europe* et quelques autres. C'est là qu'on est sûr de trouver, à sa date précise, chaque événement littéraire ou scientifique, chaque livre, avec la note exacte de l'impression du moment. On n'a pas la ressource des journaux pour la première moitié du dix-septième siècle. Mais les correspondances des érudits peuvent, dans une large mesure, les remplacer, surtout quand elles ont été aussi actives, aussi étendues, aussi bien informées que celle de l'excellent, du savant, du curieux Peiresc.

Je n'ajoute rien sur l'épistolier lui-même, renvoyant de nouveau à l'*Avertissement* et surtout à la future notice de son éditeur. Mais je dois dire un mot du commentaire qui s'étale au bas de chaque page et souvent monte presque jusqu'au haut. Cete annotation étendue était nécessaire. Une foule de choses sont à peine exprimées dans une lettre, parce qu'elles sont familières à l'auteur et à son correspondant; mais ces indications elliptiques deviennent souvent de vraies énigmes, au bout de deux siècles, pour les lecteurs les plus instruits et les plus attentifs, surtout lorsque d'une correspondance, qui était une sorte de dialogue, il ne reste presque plus (comme c'est le cas de celle-ci) qu'un des deux rôles. Mais si le commentaire était indispensable, il était bien difficile, Peiresc parlant de tout et presque toujours en homme du métier. Par bonheur, on a pu dire de M. T. de L., non pas que son savoir était universel, ce qui, de nos jours, n'est plus possible, mais que sa curiosité était universelle; les lecteurs de la *Revue critique* savent qu'il n'y a rien là d'exagéré; ils savent, de plus, que rien ne coûte à ce curieux pour atteindre, à force de recherches, ce qui n'est pas sous sa main. Il n'a ménagé ni son temps ni ses forces dans le travail d'annotation qui ajoute tant de prix à ce volume. Si plusieurs passages qui semblaient demander une explication ne l'ont pas obtenue, on peut croire, dans la plupart des cas, qu'elle était au moins bien difficile à trouver. De même, quand M. T. de L. dit en note : « Savait-

1. On peut voir dans une publication de M. Ant. de Lantenay (*Peiresc abbé de Guîtres*, Bordeaux, Feret, 1888, in-8°, p. 83-84) une curieuse lettre de Peiresc, donnant à un correspondant épris du grand style d'excellents avis contre le phébus et le galimatias de certains épistolaires. Cp. *Revue crit.*, n° 21, p. 412.

on?... », on peut être à peu près sûr que le renseignement qu'il signale est nouveau. La masse des indications chronologiques, biographiques et bibliographiques accumulées dans ce long travail aurait exigé, ce semble, toute une société de spécialistes en divers genres; je n'ai pas besoin de vanter la science et la constance qui ont permis à un homme d'y suffire; je me permets seulement de croire qu'à son défaut, nous ne pouvions pas compter sur un autre pour exécuter une œuvre pareille.

Voici pourtant quelques lacunes et quelques taches que j'ai cru rencontrer dans ce commentaire. Un plus habile en aurait assurément vu davantage, sans rien enlever de son mérite à ce grand travail. D'abord, dans la partie historique et critique : la vraie date de la mort de Raymond Sebunde est donnée (p. 48) d'après M. l'abbé Reulet; mais ce dernier, après M. Compayré (*De Raymundo Sebundo philosopho*), l'avait empruntée à une notice publiée par M. le docteur Noulet dans les *Mémoires de l'Acad. des sc. de Toulouse*. — A propos de Siméon Métaphraste (p. 443), il fallait au moins citer l'édition qui fait partie de la Patrologie grecque de Migne. — L'historien de Montpellier appelé *Greseuille* (p. 124) avait nom Ch. d'Aigrefeuille; il n'y a là sans doute qu'une faute d'impression, comme celle qui nous fait lire (p. 79) *Hæser*, au lieu de *Hœfer*. — M. T. de L. prétend que la lettre de Malherbe, qu'on avait cru dirigée contre Paul Fortia de Piles (*Œuvres de Malh.*, édit. des Grands Écrivains, t. IV, p. 72), n'est injurieuse qu'au président Thomassin; mais elle vise évidemment, outre ce magistrat, un officier qui peut bien être celui qu'a nommé M. Lud. Lalanne. — Cette lettre avait été lue par Peiresc dans le *Recueil de lettres nouvelles*, publié par Faret en 1627. M. T. de L. n'a pas eu probablement ce volume sous la main; il y aurait vu qu'une lettre de Silhon citée par Peiresc (p. 179) est celle qui occupe près de soixante pages dans ce volume (450-508) et qui promet, non (comme le conjecture le savant éditeur) le *Ministre d'Etat*, mais une apologie de la religion chrétienne qui n'a point paru. — Ce sont là des minuties. En voici une encore plus mince : pourquoi M. T. de L. a-t-il écrit l'abbé Barclay (p. 87), l'abbé Robert (p. 222)? Je le renvoie, au sujet de cette désignation, aujourd'hui appliquée par l'usage à tous les ecclésiastiques, mais qui n'avait pas autrefois cette valeur, à une note de Sainte-Beuve contre Cousin (*Port-Royal*, 3^e édit., V, 105), qui avait eu le malheur de dire « l'abbé Singlin » et qui, en cela, s'était montré « un peu du dehors ». — Si l'on examinait les jugements exprimés çà et là dans ces notes, avant tout positives, on en trouverait quelques uns de contestables : les lettres de Casaubon ne valent pas tout à fait autant que le suppose M. T. de L. (p. 295); Launoy, malgré son érudition redoutable et son argumentation obstinée, est bien loin d'être « un de nos meilleurs critiques » (p. 132); le faux Dexter est trop faiblement répudié dans une note de la p. 153 : Peiresc lui-même saisit d'un coup-d'œil la vanité de cette bourde colossale (p. 326).

Je n'ai pas touché à un genre de notes qui tiennent une bonne place dans le commentaire courant de M. T. de L., savoir les notes philologiques, où sont signalés et expliqués les mots ou locutions difficiles ou dont on ne connaît pas d'exemples aussi anciens ou aussi récents que le texte de Peiresc. Peut-être M. T. de L. s'est-il un peu exagéré l'importance linguistique de ce texte, qui ne sera jamais considéré comme un *testo di lingua*. Peiresc parle assez correctement la langue de ses contemporains, mais il est provençal et d'ailleurs trop plein de latin et d'italien, pour ne pas s'écarter parfois du vrai français. Son orthographe même, quoique assez régulière pour l'époque, a des traits qui révèlent des habitudes d'outre-monts et que M. T. de L. a maintenus avec un louable souci d'exactitude (ainsi l'accent grave de la 3^e personne singulière du futur et même du passé défini : *il resterà, il restà*). De plus, M. T. de L. ne porte pas toujours la sûreté d'un philologue de profession dans ces enquêtes délicates : il a des notes de linguistique à peu près superflues, et parfois des erreurs, comme (p. 514) le mot *chère* (*bonne chère*) rattaché à l'adjectif latin *carus*¹.

Il ne me reste qu'à indiquer (j'aurais peut-être dû commencer par là) le contenu exact de ce beau volume. C'est le premier de la correspondance avec les frères Pierre et Jacques Dupuy, l'un avocat au Parlement de Paris et puis conseiller d'Etat, l'autre prieur de Saint-Sauveur, et l'un et l'autre gardes de la Bibliothèque du Roi jusqu'à leur mort (1651, 1656). Le commerce épistolaire de ces deux savants avec Peiresc commence en 1617 et ne se termine qu'à la mort de ce dernier en 1637. Ses lettres aux deux frères, au nombre de 485, remplissent trois volumes de la collection Dupuy à la Bibliothèque nationale (716-718) ; M. T. de L. a été autorisé à reproduire ces trois volumes manuscrits dans autant d'in-quarto de la collection des Documents pour l'histoire de France;

1. Voici encore quelques notes que nous envoie un de nos collaborateurs et dont M. Tamizey de Larroque fera son profit (A. C.) :

« P. 1. *Gouverner* ne veut pas dire *faire fête à quelqu'un*, mais causer, s'entretenir avec quelqu'un. » C'est une erreur de dire que cette expression n'a pas été recueillie par les lexicographes. Voir Godefroy. — P. 41. « *Divertissement* avec le sens de détournement n'est pas dans Littré. » M. T. de L. n'a pas lu avec assez d'attention l'histoire de ce mot. — P. 70. « Le mot *rusticité* est très fréquent au xvi^e s. ; par conséquent, Peiresc n'est pas un des premiers qui l'aient inventé. » — P. 95. « Le mot *progéniteur* manque dans tous les Dictionnaires. » Le contraire serait la vérité. Robert Estienne, Charles Estienne, Guil. Morelius, La Curne, etc., donnent ce mot qui, du reste, est ancien. P. 155. « La forme *gospiller* n'a pas été citée par les lexicographes » ; voir l'article 218 de la *Revue critique* du 30 novembre 1885. Ce verbe a été employé par Ronsard, Angot de l'Eperonnière, par Chapelain, par Jacques-Jacques, etc. — P. 169, 509, 593. M. T. de L. prétend que les mots *dedition*, *hommageable*, *demarcher* ou *desmarcher*, ne sont dans aucun de nos Dictionnaires ; qu'il veuille bien ouvrir celui de Godefroy. — P. 290. *Escorue* n'est pas un vieux mot ; il date du xvi^e siècle. — P. 662. *Fuitif* remonte plus haut que le xvi^e siècle, car il est aussi vieux que notre langue ; il en est de même de se « développer » (p. 674) au sens de « se tirer, se dégager ». — P. 714. *Cuider*. « Ce mot si usité au xvi^e s. » ; il fallait dire depuis le xi^e siècle, etc. » — A. JACQUES.

nous n'avons encore que le premier, correspondant exactement au t. 716 de la collection Dupuy. L'éditeur aurait bien souhaité de joindre aux lettres du savant provençal celles de ses deux correspondants parisiens, mais il n'en a retrouvé en tout qu'une soixantaine, qu'il distribuera à la suite de chaque volume des *Lettres de Peiresc*, en les annotant avec le même soin; celles qui terminent ce tome premier seront lues avec beaucoup d'intérêt et feront désirer la découverte de celles qui ont disparu et qui peuvent bien subsister encore. Les amateurs d'histoire littéraire attendront avec impatience l'achèvement de cette publication, et feront des vœux pour la voir compléter par les autres parties de la correspondance de Peiresc, que M. Tamizey de Larroque est tout disposé à éditer à leur tour, et même par un ou deux volumes, où il réunirait les diverses brochures si curieuses et si savantes qu'il publie sous ce titre : *Les correspondants de Peiresc*, et qui sont déjà au nombre de quatorze. Il serait bien commode de les tenir toutes ensemble, comme un supplément indispensable à l'œuvre épistolaire du savant conseiller à la cour de Provence; le tout constituerait, pour le premier tiers du xvii^e siècle, un immense répertoire historique, littéraire et scientifique du plus grand prix ¹.

LÉONCE COUTURE.

600. — *Lettres inédites adressées de 1696 à 1737 à J. A. Turretini*, théologien genevois, publiées et annotées par E. de Budé. Paris, librairie de la Suisse française, P. Monnerat; Genève, librairie Jules Carey, 1887-1888, 3 vol. in-16 de ix-394, 399 et 464 p.

De tous les théologiens genevois du xviii^e siècle, Jean Alphonse Turretini (né le 24 août 1671, mort le 1^{er} mai 1739), comme le dit M. de Budé (*Introd.*, p. v), a joué le rôle le plus considérable. L'influence qu'il exerça non seulement dans sa patrie, mais à l'étranger, la grande célébrité qui entoura son nom, ont décidé son ancien biographe ² à livrer au public un choix raisonné de la vaste correspondance du savant professeur. Cette correspondance, dont une partie appartient aux archives particulières de l'éditeur et l'autre partie à la bibliothèque publique de Genève (fonds de Roches), est d'une incontestable valeur; elle touche aux sujets les plus divers. On trouve là mille détails sur les disputes religieuses, sur les événements politiques, sur les publications de tout genre. Aux renseignements les plus sérieux se mêlent de curieuses anecdotes sur les hommes de lettres, les académies, les salons. Cette

1. Ce complément des lettres de Peiresc formerait sept volumes, dont on peut voir le sommaire dans la *Bibliographie générale de l'Agénais* de M. J. Andrieux, t. II, p. 321.

2. M. de B. a commencé la publication d'une collection des *Vies des théologiens genevois* qui comprend déjà, outre la vie de J. A. Turretini, celle du père, de ce dernier, François Turretini (1623-1687), et celles de Jean Diodati (1576-1649), de Bénédict Pictet (1655-1724).

correspondance, qui embrasse une période de plus de 40 ans, est le complément de tous les livres relatifs aux choses du protestantisme, notamment en ce qui concerne les églises du Désert, les vallées vaudoises, les réfugiés. C'est aussi à certains égards le complément de tout ce qui a été écrit soit sur l'histoire générale, soit sur l'histoire littéraire des 15 dernières années du xvii^e siècle et des 37 premières années du xviii^e.

Le précieux recueil renferme près de 500 lettres écrites par une centaine de correspondants dont voici la liste : Abauzit (Firmin), le bibliothécaire de Genève ; Achard (Antoine), membre de l'Académie royale des sciences de Berlin ; Ancillon (David) ; les deux frères Appia (Cyprien et Paul), pasteurs ; Arnaud (Henri), « le héros le plus populaire de l'histoire des Vaudois ; » ¹ Aufrère (Israël-Antoine), agrégé à l'université de Cambridge, chapelain de l'église française de Saint-James ; Barbeyrac (Jean), professeur de droit à Lausanne, puis à Groningue ; Barnaud (de Crest, en Dauphiné), un des plus rudes adversaires du *Consensus* ; Basnage (Jacques), historiographe des états généraux des Provinces-Unies ; son frère Henri Basnage de Beauval, l'auteur de *l'Histoire des ouvrages des savants* ; Bastide (Marc-Antoine de la), un des adversaires de Bossuet ; Bastie, « un des pasteurs les plus distingués des vallées vaudoises ; » Baulacre, pasteur à Genève, et bibliothécaire de la République ; Baux (Gaspard), pasteur en Hollande ; Bayle (Pierre) ; Beausobre (Isaac de), l'historien du manichéisme ; Bénion (Louis), pasteur à Leyde ; Bergier, pasteur à Lausanne ; Bernard (Jacques), continuateur de la *Bibliothèque universelle* et des *Nouvelles de la République des Lettres* ; l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi ; Bochat (Loys de), professeur de droit et d'histoire à Lausanne ; Cartier (Pierre), pasteur à Neuchâtel ; Chais (Charles), pasteur à La Haye ; Chenaud (Jacques), médecin genevois ; Chouet (Jean-Robert), professeur à Saumur, puis à Genève ; Constant de Rebecque (David), professeur à Lausanne ; le mathématicien Cramer (Gabriel) ; Crousaz (Jean-Pierre de), professeur à Lausanne, à Groningue et, de nouveau, à Lausanne ; Dautun (Jean-Antoine), précepteur de J. A. Turretini ; le médecin Drelincourt (Antoine) ; Du Plan (Benjamin), député général des églises réformées de France ; le général Erlach (Jérôme d') ; Escher (Jean-Gaspard), bourgmestre, et ses parents Escher (Jean-Conrad, Jean et Jean-Jacques) ; Eynard (Jacques), chargé d'affaires de la république genevoise en Angleterre ; Fontenelle ; Forneret (Philippe), pasteur de l'église française de Berlin ; Gautier (Jean-Antoine), recteur de l'Académie de Genève et historien de cette ville ² ; Graff (Auguste-Gotthelf), conseiller à la cour du duc de Gotha ; 'S Gravesande (Guillaume-Jacob), professeur à l'université de Leyde ; Frédéric, landgrave de Hesse ;

1. Voir sur cet Arnaud une plaisante anecdote (t. III, p. 140).

2. Son ouvrage, demeuré manuscrit, est conservé (en 15 volumes) aux Archives de Genève.

Hortin (Jacques), professeur de théologie à Berne; Iselin (Jacques-Christophe), professeur d'histoire à Marbourg, puis à Bâle; Jablonski (Daniel-Ernest), président de l'Académie royale de Berlin; Jahier (Jean), pasteur des vallées vaudoises; Janicon, directeur de la *Gazette de Rotterdam*; Jaquelot (Isaac), prédicateur du roi de Prusse, Frédéric I^{er}; Jurieu (Pierre), l'ardent controversiste; Latour (Pierre de), procureur de la congrégation genevoise de Constantinople; Le Clerc (Jean), le rédacteur de la *Bibliothèque universelle*, de la *Bibliothèque choisie* et de la *Bibliothèque ancienne et moderne*; Legrand (Joachim), l'auteur d'une histoire inédite de Louis XI; Leibniz¹; Lenfant (Jacques), l'historien des conciles de Constance, de Pise et de Bâle; L'Escot (Paul), pasteur à Douvres; l'évêque de Londres (mylord Compton); l'abbé de Longuerue; L'Oste (Charles), pasteur de l'église anglicane; Maisieux (Pierre des), le biographe et l'éditeur de Bayle; le comte de Marsay, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès des cantons helvétiques; Matthieu (Antoine), pasteur à Francfort-sur-le-Mein; Merlat (Eliel), pasteur à Saintes, puis à Lausanne; Mestrezat (Abraham), magistrat de Genève; Micheli (Barthélemy), seigneur du Crest; le prince de Nassau; l'abbé Claude Nicaise²; Osterwald (Jean-Frédéric), le fameux théologien neuchatelois³; Osterwald (Jean-Rodolphe), fils du précédent; Ott (Jean-Baptiste), le numismate zurichois; son fils, Jean-Henri, numismate aussi; le P. Panel (Alexandre), autre numismate distingué; le futur cardinal Passionei⁴; le diplomate Fr.-Louis de Peame de Saint-Saphorin; Pfaff (Christophe-Matthieu), l'éditeur principal de la *Bible de Tubingue*; Pictet (Bénédict), professeur et recteur à Genève; Polier (Georges), sieur de Vernand, ministre à Lausanne; l'orientaliste Polier de Bottens (Georges-Pierre); Roques (Pierre), pasteur à Bâle; Rosset de Rochefort (Jean-Alph.), professeur à Lausanne; le bibliophile anglais Patrick Saint-Clair; Sarasin (Jean), pasteur à Genève; Saurin (Jacques), le Bossuet de la chaire protestante; son frère cadet, Louis, pasteur à Londres et doyen en Irlande; le duc de Saxe, Frédéric II; le diplomate Schaub (Luc); le duc de Shrewsbury; l'hébraïsant Richard Simon; le baron de Stain; Steiger (Christophe), avoyer de Berne; le prédicateur Daniel de Superville; Auguste de Trey, pasteur à Berne; le pasteur et professeur Samuel Turretini, cousin de

1. Les six lettres de l'illustre philosophe ont été publiées, d'après les originaux de la bibliothèque de Genève, dans l'édition des œuvres complètes donnée par M. Foucher de Careil.

2. Les seize lettres de l'abbé Nicaise avaient déjà été insérées par M. de B. dans un mémoire communiqué à l'Académie de Dijon le 7 avril 1886, mémoire dont je me suis occupé ici l'an dernier.

3. M. de B. ne nous donne pas moins d'une centaine de lettres de celui que ses concitoyens ont surnommé le *Grand Osterwald*.

4. On est agréablement surpris de voir un jésuite comme le P. Panel et un archevêque comme Passionei correspondre en termes très cordiaux avec le théologien calviniste. La lettre du P. Panel nous apprend (t. III, p. 219) que Turretini possédait « un médaillon des plus beaux et des plus curieux ».

Jean-Alphonse ; Vernet (Jacob), qui surveilla la publication de l'*Esprit des Lois* ; Walle (William), prélat anglican ; Werenfels (Samuel), qui forme avec Ostervald et Turretini ce qu'on a appelé le triumvirat théologique de la Suisse.

Laissant de côté tout ce qui, dans les trois volumes, regarde la théologie, j'indiquerai quelques passages particulièrement dignes de l'attention des curieux. Achard, écrivant de Berlin le 15 août 1724, juge d'une façon piquante (t. I, p. 4-5) deux hommes qu'il connaissait bien : « MM. de Beausobre et La Croze sont aussi en travail, je ne sçai quand l'un et l'autre accoucheront ; le premier a infiniment d'esprit et prêche avec tous les tons imaginables, il répand les fleurs à pleines mains ; il est vrai que quelquefois la clarté du discours en souffre un peu... Quant à M. de La Croze, son mérite nous est déjà connu ; j'ajouterai que c'est le plus honnête homme du monde, ayant toute la simplicité de la colombe ; son érudition et sa facilité à s'énoncer rendent sa conversation aussi variée que pleine d'agrément. ¹ » Un des personnages dont il est le plus souvent question dans les lettres suivantes, est Pierre Bayle. D'une tirade d'Aufrère contre ce « dangereux ennemi de la religion », (t. I^{er} p. 65-66), on peut rapprocher quelques lignes de Basnage sur le *Dictionnaire critique* (*ibid.*, pp. 125, 177) et cette remarque de Beaux (p. 217) : « Véritablement Bayle jase trop, quelque agréablement qu'il jase, et jamais les juifs n'ont cherché avec tant de soin, mais dans une velle différente, le pain levé dans tous les coins de leur maison en tems de Pasque, qu'il a fureté dans tous ceux de son cabinet et de son esprit pour en transporter toutes les pensées sur le papier. ² » Ai-je besoin de dire que les quatre lettres de Bayle à Turretini (malheureusement il n'y en a que quatre!) sont au nombre des plus intéressantes de tout le recueil ? Elles font le principal ornement du premier volume, comme les élégantes lettres de Fontenelle, et les lettres de l'abbé de Longuerue, où la verve ne brille pas moins que l'érudition, sont les perles du second volume, comme les lettres de Jacques Saurin et celles de Richard Simon sont les plus savoureuses du troisième.

Revenons au tome I^{er} pour y signaler ce qui est relatif au « terrible P. Burman » ³ (p. 94) ; à la lutte acharnée de deux savants en *us*

1. Achard dit (*Ibid.*) d'un chronologiste jadis renommé : « M. Des Vignoles, quoique septuagénaire, a tout le feu d'un jeune homme... Son exactitude va souvent au scrupule ; ses connaissances sont très étendues et je sache peu de sujets sur lesquels il ne se soit pas exercé. »

2. Voir de véhémentes tirades contre Bayle et son *Dictionnaire* (t. III, p. 30-32). L'auteur de ces tirades, Ostervald, garde sa colère devant la mort même du mécréant (p. 51) : « Voilà un dangereux ennemi de la religion emporté. Le voilà maintenant dans un lieu où le pyrrhonisme et le bel esprit ne servent plus de rien. » Voir, comme contre-partie (t. I^{er}, p. 310) un enthousiaste éloge de Bayle : « un de ces génies heureux » comme « on en rencontre si peu, » à la lecture des ouvrages duquel « on devenoit savant presque en badinant. »

3. Barbeyrac, le 23 juin 1736, accuse le docte philologue de ne cesser, sur ses vieux jours, de *mordre* tout le monde. Voir (tome II, p. 135-136) des attaques bien plus vives encore de Le Clerc contre ce « méchant homme. »

(p. 140); ' au roi d'Angleterre, Guillaume III, auquel Turretini, dans une oraison funèbre, avait attribué de glorieuses blessures entièrement imaginaires (p. 142); au cardinal de Noailles, « bon homme... qui n'a pas assez de sçavoir pour composer des livres... » (p. 145); au P. Hardouin qui « hasarde légèrement des conjectures; » (p. 163); ² à Elie Benoît et à son *Histoire de l'Edit de Nantes* (p. 164); à la reine Marie d'Angleterre, qui dit un mot si plaisant sur les deux filles jumelles de l'évêque de Salisbury (p. 209); à l'abbé de Rancé, et à ses disputes avec Dom Mabillon (p. 257); au P. Kircher étudiant à Syracuse la question du miroir ardent d'Archimède (p. 296), etc. Dans le tome II, nous trouvons des détails sur la querelle du P. Malebranche et de Sylvain Régis (pp. 67, 70); sur l'emprisonnement du Marseillais Jean de la Roque, l'auteur du *Voyage de l'Arabie heureuse* (p. 104-105); sur l'*Hérodote* de Gronovius, « où il y a de méchantes notes de l'éditeur, qui n'a ni goût ni génie et qui est très brutal, selon la coutume de cette espèce de gens » (p. 142); sur les éditions *ad usum Delphini* qui, à peu d'exceptions près, sont très critiquées (p. 145); sur les travaux d'Etienne Baluze (p. 169) et sur ceux de Dom Bernard de Montfaucon (p. 170) ³; sur les combats que se livrèrent, au sujet de l'Iliade, M^{me} Dacier et La Motte, ce dernier ayant pour auxiliaire « un M. Terrasson, de l'Académie des Inscriptions, qui prétendait faire voir plus de deux mille fautes dans Homère » (p. 171); sur les projets de publication de la collection des historiens de France (p. 172-173); sur l'impénitence finale en laquelle mourut le comte de Metternich (p. 179); ⁴ sur Richard Simon, cachant son domicile à ses amis, pour mieux travailler (p. 236); sur le P. Pagl, le P. Thomassin, B. d'Herbelot, etc. (p. 238-240); sur Dom Martianay (p. 253) et sur Grotius (pp. 294-296), l'un et l'autre fort malmenés; sur l'académicien Pavillon (p. 301), etc. Le tome III n'est pas moins riche en particularités intéressantes. Notons le récit de la tentative d'assassinat de l'hébraïsant Jacques Cappel (p. 153), d'une conversation de Bernouilli avec Ostervald touchant Leibniz et ses idées sur la fatalité (p. 184), d'une séance de l'Académie des Inscriptions (p. 215);

1. Basnage (1702) écrit ceci : « Mrs Perizonius et Gronovius s'entrebattent à fêr émoulu sur la mort de Judas. Le premier veut que la douleur l'ait suffoqué, et qu'ainsi il ne se soit point pendu. La question ne vaut pas la peine de se dire tant d'injures. »

2. Le P. Hardouin est, si l'on daigne me passer la familiarité du mot, la tête de Turc des correspondants de Turretini. Voir notamment contre les bizarres paradoxes du bon Père t. I^{er}, p. 281 et t. II, p. 239. En cette dernière page, le système du nalf acceptique est jugé « téméraire et scandaleux. » M. de B. n'a pas cité l'épigrammatique épitaphe composée sur Hardouin par Jacob Vernet, professeur, à Genève.

3. Voir encore (t. II, p. 254) l'hommage complet que Longuerue rend au savoir, comme au caractère, de Montfaucon.

4. Rapprochons-en (t. I^{er}, p. 13) le récit des derniers moments d'un libre-penseur qui résista jusqu'à la fin aux exhortations de deux ou trois pasteurs. Le narrateur voit dans cette résistance désespérée un phénomène.

les renseignements sur l'emprisonnement de P. Giannone, l'auteur de *l'Histoire du royaume de Naples* (p. 225); sur les leçons et les ouvrages de Frédéric Spanhelm, professeur à Leyde (p. 228 229, 231-232); sur les « six à sept cents lettres, toutes pleines d'érudition » écrites par Bochart à Le Moyne (p. 230), sur le fameux critique Richard Bentley, « très savant homme, » mais « dont les manières hautaines et superbes lui attirent quantité d'ennemis, même dans son collège, » et qui cherche à « gagner un évêché que vraisemblablement il n'aura jamais » (p. 283); sur la veuve de Jurieu, Hélène du Moulin, « qui court le monde avec quatre ou cinq fanatiques » (p. 308), etc. Rappelons encore le récit des visites faites par Samuel Turretini à Le Clerc et au P. Quesnel (p. 358-359), à l'abbé Bignon et à Fontenelle (p. 370-371), et à divers autres célèbres personnages², ainsi que les attrayantes impressions de voyage en Italie de P. Saint-Clair (p. 274-278)³.

M. de Budé a très bien rempli ses devoirs d'éditeur. Le texte de la correspondance a été établi d'une façon irréprochable. Toutes les précautions ont été prises pour que la lecture en devînt aussi facile que possible. Chaque première lettre des divers correspondants est précédée d'une excellente petite notice biographique sur son auteur, et toutes les lettres, a pu dire l'érudit commentateur (p. vii) « sont annotées avec le plus grand soin⁴. » Ce même *grand soin*, il l'a apporté dans la rédac-

1. S. Turretini parle ainsi de Fontenelle (p. 370) : « Je ne puis assez admirer l'esprit, la solidité, la politesse de cet habile homme. Il n'y a pas de sçavant de cet ordre. »

2. J'ai vu M. Dacier, dit-il (p. 370), mais je n'ai pas pu trouver Madame, elle s'est toujours trouvée sortie pour aller à la messe; je n'aurais pas cru une savante et une nouvelle catholique si dévote. » Ne juge-t-on pas bien amusant le dépit du visiteur ?

3. Saint-Clair, en sa qualité de bibliophile, s'occupe beaucoup des bibliothèques italiennes. Il se plaint (p. 277) de « l'extrême ignorance » du bibliothécaire de l'Ambrosienne; en revanche, il n'a pas assez d'éloges pour le bibliothécaire de Florence, le P. Magliabecchi, qui, « avec une bonne grâce parfaite, » lui a fait les honneurs de la bibliothèque Laurentienne, la plus riche, ajoute-t-il, de toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. » Il nous apprend que ce savant « vit seul, prend pour toute nourriture du pain et de l'ail assaisonné de sel, » qu'« on ne voit chez lui que des monceaux de livres », lesquels inondent même les escaliers, « de sorte qu'on peut à peine monter et descendre. » Il vante « la prodigieuse mémoire », de Magliabecchi, qui « n'oublie rien et n'a besoin d'aucun catalogue pour chercher un volume dans sa bibliothèque. » On trouve d'autres curieux détails sur *Magliabacchi* dans le *Mabillon* du prince Emm. de Broglie (Paris, 1888, t. I^{er} pp. 198-299).

4. A ces très nombreuses notes M. de B. aurait pu joindre quelques autres notes encore. C'est ainsi qu'il ne dit rien (t. I^{er}, p. 83), de J.-A. Smidlin, qui apparaît dans le texte comme « un furieux et enragé théologien. » Il ne dit rien non plus (t. I^{er}, p. 145), de « M. Boyleau de l'archevêché », en qui certains de ses lecteurs ne reconnaîtront peut-être pas le chanoine de Saint-Honoré qui avait été d'abord curé de Saint-Etienne-d'Agen. Bien peu de notes laissent quelque chose à désirer. C'est à la suite d'un *lapsus* que l'abbé Bignon (t. I^{er}, p. 266) nous est présenté comme ayant contribué à l'établissement de notre contemporaine, l'Académie des sciences morales et politiques. Le philosophe Régis (t. II, p. 67) ne s'est jamais appelé *Leroy*.

tion de la table chronologique des documents ¹ et dans la table alphabétique. Aussi croyons-nous pouvoir déclarer que son recueil mérite à tous égards d'occuper une place des plus élevées parmi les meilleures publications dues à la laborieuse et savante ville de Genève.

T. DE L.

ARSÈNE DARMESTETER

M. Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des Lettres de Paris et depuis longtemps collaborateur de la *Revue critique*, est mort le 16 novembre. Sa santé était ébranlée depuis plusieurs années par une grave affection : on espérait toutefois que les soins dont il était entouré amèneraient une guérison complète, lorsqu'une congestion pulmonaire, s'étant développée à la suite d'un refroidissement, l'a enlevé en quelques jours à la science et à l'affection de ses amis. A. Darmesteter eut une carrière brillante qu'il ne dut qu'à son mérite, mais ses débuts furent difficiles. Né dans une condition modeste, à Château-Salins, le 5 janvier 1846, il fit ses études au séminaire israélite de Paris. Ayant obtenu, à force de travail personnel, ses premiers grades universitaires, il se tourna du côté des études romanes qui alors commençaient chez nous à renaître, et n'avaient guère d'autres organes que la *Bibliothèque de l'École des chartes* et la *Revue critique*. Il fut, pendant une année (1865-6) élève à l'École des Chartes, dans la promotion d'où sortirent L. Pannier, C. Pelletan, Et. Charavay, Héron de Villefosse. Lorsque l'École des Hautes-Études fut fondée, en 1868, Darmesteter s'y fit inscrire, et devint bientôt l'un des meilleurs élèves de M. G. Paris qui le fit nommer, à la fin de 1872, répétiteur pour les langues romanes à cette même école, en remplacement de M. Brachet. Il ne tarda pas à appeler l'attention sur lui par une suite de publications distinguées qui lui créèrent, parmi les érudits voués aux études romanes, une place à part.

Versé dans la connaissance de l'hébreu, il tira des livres rabbiniques de précieux renseignements, que nul autre n'eût su mettre en valeur, sur l'histoire de la langue française. Son beau mémoire, *Glosses et glossaires hébreux-français du moyen-âge* (1872, *Romania* I, 146), n'était, dans sa pensée, que l'esquisse d'une publication considérable qu'il projetait et dont il avait dès lors réuni les matériaux à la suite de recherches dans les bibliothèques de France, d'Angleterre et d'Italie pour lesquelles il avait obtenu une mission du gouvernement ². Vers le même temps, il

1. M. de B. dit (t. III, p. 437) : « Nos lecteurs ont dû remarquer qu'un certain nombre de lettres n'ont pas été datées par leurs auteurs. Nous avons été assez heureux pour pouvoir leur assigner des dates précises, en nous aidant des détails qu'elles contenaient, ou de certaines circonstances extérieures. En conséquence, nous les avons fait figurer dans la table chronologique. Quatre lettres seulement sont demeurées indéterminées. » Ce résultat fait honneur à la sagacité de l'éditeur.

2. Voy. *Arch. des Missions*, 2^e série, VII (1872), p. 87 et suiv.

collaborait activement à la *Revue critique*. On consultera longtemps encore avec utilité ses articles sur les grammaires françaises de M. Brachet (1874, II, 384), de M. Marty-Laveaux (1875, II, 245), sur la *Phonologie française* de M. Ayer (*Ibid.*, 262), sur la thèse de M. Talbert, *Le dialecte blaisois* (1875, I, 37), etc. Sa thèse de l'Ecole des Hautes-Etudes, *sur la formation des mots composés dans la langue française* (1875) est une œuvre de premier ordre où l'on ne sait s'il faut plus admirer la belle ordonnance des matières ou l'étendue des recherches. Il la continua, pour ainsi dire, par son livre *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française* (1877), qui lui valut le diplôme de docteur ès-lettres¹, et aussitôt après, une place, créée pour lui, de maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Quelques années (1883) plus tard la chaire d'histoire de la langue française était définitivement fondée, et il en devenait le premier titulaire. Vers le même temps il fut chargé du cours de langue française à l'école normale de Sèvres. Depuis lors, le labeur régulier et absorbant de l'enseignement et la préparation d'un grand dictionnaire de la langue française qu'il composait en collaboration avec M. Hatzfeld, lui laissèrent peu de loisir pour ces dissertations si pleines de faits bien disposés, pour ces comptes-rendus si étudiés, dont il avait, pendant plusieurs années, enrichi la *Revue critique* et la *Romania*. Il fit cependant encore, comme par occasion, quelques publications qui attestèrent la variété et la profondeur de ses connaissances : *Le seizième siècle en France, tableau de la littérature et de la langue* (1878, Delagrave), avec M. Hatzfeld ; *Note sur l'histoire des prépositions EN, ENZ, DEDANS, DANS* (1885, à l'occasion du mariage de G. Paris) ; *Le démonstratif ILLE et le relatif QUI en roman* (1886, *Mélanges Renier*) ; *La vie des mots étudiés dans leurs significations* (1887, Delagrave) travail plein d'idées, dont certaines conclusions ont été contestées avec raison par M. G. Paris dans le *Journal des savants*, mais qui n'en est pas moins éminemment suggestif ; *La question de la réforme orthographique* (1888, fasc. 73 des *Mémoires et Documents scolaires* publiés par le Musée pédagogique). C'est, si je ne me trompe, le dernier travail qu'il ait publié, mais il s'était mis récemment à rédiger le Cours historique de langue française qu'il faisait à Sèvres. Nous pourrions donc, de ce côté encore, espérer un bon livre.

Arsène Darmesteter avait depuis longtemps donné sa mesure, mais il est de ceux, avec La Berge, avec Graux, avec Guyard, avec Rayet, avec Bergaigne, qui sont morts bien avant d'avoir achevé leur tâche. Et l'eût-il achevée, que ceux qui l'ont connu ne se consoleraient pas de la perte de cet homme si parfaitement honnête, de cet ami si franc et si dévoué.

P. M.

1. Sa thèse latine, sur la chanson de geste de *Floovent*, montra qu'il n'était pas moins apte aux recherches d'histoire littéraire qu'aux études linguistiques.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous venons de recevoir la troisième partie de l'*Inventaire sommaire* des manuscrits grecs de la *Bibliothèque nationale*. (Librairie Alphonse Picard.) M. Henri OMONT, dans ce volume, donne, en outre de l'ancien fonds grec, série des belles-lettres (nos 2542 à 3117 et dernier), l'inventaire du fonds Coislin et une nouvelle édition de celui du Supplément grec, qu'il avait publié dès 1883, édition augmentée d'une indication fort utile, celle du nombre des feuillets écrits. Viennent ensuite les inventaires des bibliothèques de Paris autres que la Bibliothèque nationale (Mazarine, Arsenal, Sainte-Geneviève, Institut de France, Université, Faculté de médecine, Ecole des langues orientales vivantes, Imprimerie nationale, Archives nationales et Musée du Louvre). Le volume se termine par l'inventaire des 96 manuscrits grecs contenus dans 31 bibliothèques des départements, y compris le cabinet de M. le marquis de Rosambo. Il nous suffira d'ajouter que ce volume est digne de ceux qui l'ont précédé. L'Introduction et la table alphabétique sont sous presse et paraîtront d'ici peu. M. H. Omont aura bien mérité des hellénistes par cette nouvelle publication qui remplace avantageusement le catalogue de 1740.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du vendredi 23 novembre 1888.

ORDRE DES LECTURES.

- 1^o Discours de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, président, annonçant les prix décernés en 1888 et les sujets de prix proposés.
- 2^o Notice historique sur la vie et les travaux de M. Natalis de Wailly, membre ordinaire de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel.
- 3^o Un grand amateur français du xvii^e siècle, Fabri de Peiresc, par M. L. Delisle, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Antiquités de la France. — L'Académie, voulant récompenser par une distinction particulière les travaux de M. le duc de la Trémoille, ainsi que le judicieux et libéral emploi qu'il fait des magnifiques archives de sa maison, a décidé qu'il serait décerné une mention hors rang aux volumes dont on lui doit la publication. — L'Académie décerne trois médailles : la 1^{re} à M. Léon Cadier; la 2^e à MM. Allmer et Dissard; la 3^e à M. Léon Legrand; — et six mentions : la 1^{re} à M. Félix Aubert; la 2^e à M. Lebeque; la 3^e à M. Louis Guibert; la 4^e à MM. l'abbé Dehaisnes et l'abbé Bontemps; la 5^e à M. l'abbé Douais; la 6^e à M. l'abbé Guillotin de Corson.

Le *Prix de numismatique Duchalais*, destiné au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge, est décerné à MM. Arthur Engel et Ernest Lehr, pour leur ouvrage intitulé : *la Numismatique de l'Alsace*.

Le premier *prix Gobert* est décerné à M. Elie Berger, pour son ouvrage intitulé : *Les Registres d'Innocent IV*; le second prix à M. E. Cosneau, pour son livre sur le Connétable de Richemont, Arthur de Bretagne.

Le *prix Bordin*, sur cette question : « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires », n'est pas décerné. Une récompense de 1,500 fr. est accordée à M. L.-J. Clotet.

Le *prix Brunet*, destiné, cette année, « au meilleur travail bibliographique portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge », est décerné à M. l'abbé Ulysse Chevalier, pour son *Répertoire des sources historiques du moyen âge*.

Le *prix Stanislas Julien*, fondé en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine, est décerné à M. G. Devéria, pour son ouvrage intitulé : *la Frontière Sino-Annamite*.

Le *prix Delalande-Guérineau* est décerné à MM. Edm. Potier et S. Reinach, pour leur ouvrage intitulé : *la Nécropole de Myrina*.

Le *prix de La Grange*, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France, est décerné à M. Louis Demaison, pour ses deux volumes intitulés : *Aimeri de Narbonne*.

Les intérêts de la *fondation de M. Benoît Garnier* sont attribués, cette année, à trois missionnaires, résidant dans l'Afrique centrale : le R. P. LIVINHAC, vicaire apostolique du lac Nyanza, le R. P. COULBOIS, provicaire apostolique de la mission du haut Congo sur la rive ouest du Tanganika, et le R. P. HAUTRECEUR, supérieur de la Mission de l'Ounyanyembé, à Tabora.

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1888, 1889 ET 1890.

Prix ordinaire. — 1889 : « Etude critique sur le théâtre hindou; en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poésie dramatique des Hindous, telle qu'elle est développée dans les traités techniques. » — 1890 : « Etudier, d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abbassides. » — 1891 : « Etudier la tradition des guerres médiques, déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. » — Chacun de ces prix est de 2,000 fr.

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 fr. chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1887 et 1888 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1889. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le *prix Allier de Hauteroche* sera décerné, en 1889, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1887. — Le *prix Duchalais* sera décerné, en 1890, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1888. — Chacun de ces prix est de 800 fr.

Prix Gobert. — En léguant à l'Académie la moitié du capital provenant de ses biens, le baron Gobert a demandé « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. — Sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions. Pour répondre aux intentions du baron Gobert, les concurrents doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment approfondis par la science. La haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1889, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — 1889 : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses *Annales* et ses *Histoires*. » — 1890 : « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langue copte et grecque, les noms de lieu, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités; les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. » — 1890 : « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » — 1890 : « Examen de la Géographie de Strabon. Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. » — 1890 : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de *Chronique de Normandie*. » — 1891 : « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » — 1891 : « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible. » — Chacun de ces prix est de 3,000 fr.

Prix Fould. — Le prix de 20,000 fr. fondé par M. Louis Fould, sera décerné, s'il y a lieu, en 1890, à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art, de toute nature, que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — A défaut d'un ouvrage remplissant tout le programme, le prix sera attribué au traité le meilleur et le plus complet sur la question. — Le concours sera ouvert aux membres de l'Institut qui ne feront pas partie de la commission d'examen, et à tous les savants français ou

étrangers. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin.

Prix La Fons-Mélicoq. (1,800 fr.) en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). — L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1887, 1888 et 1889.

Prix Brunet. (3,000 fr.). — 1891 : « Dresser le catalogue des copistes de manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. » Les ouvrages, qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1891.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier 1889.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.). — L'Académie décernera, en 1890, ce prix au meilleur ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1^{er} janvier 1888, concernant les études orientales. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier 1890.

Prix Jean Reynaud. — M^{me} veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera décerné, pour la troisième fois, par l'Académie des inscriptions, en 1890.

Prix de la Grange (1,000 fr.) en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1889.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier a légué à l'Académie des inscriptions un capital dont les intérêts doivent être affectés, chaque année, « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie ». — L'Académie disposera pour la troisième fois, en 1889, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis (prix ordinaire et prix Bordin), devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes, en 1888, conformément à la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont : MM. Ebel, Jacqueton, Finot, Dupont-Ferrier, Ledos, Bourgeois, Spont, Bonin; et, hors rang, MM. Ducom, Lhermitte, Thiery, Tissier.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 novembre.

M. Muntz communique, de la part de M. de Laurière, un document qui fait connaître l'auteur du tombeau de Clément V, à Uzerte, un orfèvre d'Orléans, appelé Jean de Bonneval.

M. Robert de Lasteyrie lit un mémoire sur l'église de Saint-Quinin de Vaison; il reconnaît dans cet édifice un ouvrage du milieu de l'époque romane, contrairement à l'opinion généralement admise jusqu'ici et qui en fait un édifice du viii^e ou ix^e siècle.

M. Babelon donne lecture d'un mémoire de M. Prou, relatif aux inscriptions de la crypte de Saint-Germain-d'Auxerre.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 10 décembre —

1888

Sommaire : 601. PEZZI, La langue grecque. — 602. A. DARMESTERER, La réforme orthographique. — 603. ROBIGNOT, Paris et la Ligue sous Henri III. — 604. THÜRHEIM, Louis Starhemberg. — 605. PELÉ, Saint-Amand de 1789 à 1795. — 606. ROSIÈRES, La Révolution dans une petite ville. — 607. THOMAS, Le général Curély. — 608. DE CHILLY, L'espionnage. — 609. BONNIER, Les noms propres dans la région de Douai. — 610. LEMAITRE, Corneille et la Poétique d'Aristote. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

601. — *Breve enciclopedia sistematica di filologia greca e latina.* Volume VI. *La lingua greca antica, breve trattazione comparativa e storica* di Domenico Pezzi. Torino, Ermanno Loescher, 1888. In-8, de xxiv-482 p.

La science italienne veut avoir aussi son *Encyclopédie philologique*, à l'exemple du *Handbuch* publié sous la direction de M. I. Müller. L'adjectif *breve*, qui figure à la fois au titre et au sous-titre de ce volume, ne laisse pas de paraître un peu ironique en présence d'un aussi gros travail que celui de M. Pezzi ; la partie correspondante du *Handbuch*, due à M. Brugmann, est beaucoup moins développée, bien qu'encore considérable. Le plan de la collection dont ce livre est le sixième volume — le premier publié, *more germanico* — n'est pas indiqué dans la préface ; peut-être n'est-il pas définitivement arrêté. Quoi qu'il en soit, et même si l'*Encyclopedia* devait rester encore longtemps à l'état de projet, on ne pourrait regretter que ce projet ait été conçu, puisqu'il nous vaut *La lingua greca* de M. P., le meilleur peut-être et assurément le plus commode des manuels qui puissent être recommandés aujourd'hui aux étudiants.

M. P. n'est pas un débutant dans la philologie comparée ; un de ses travaux, *l'Introduction à l'étude de la science du langage*, a été traduit en français dès 1875. Le sujet préféré de ses études est la dialectologie grecque ; on s'en apercevrait rien qu'en lisant les chapitres qu'il lui a consacrés dans son livre (p. 309-459), et qui forment l'exposition la plus complète, la seule au courant des dernières découvertes de l'épigraphie, que l'on possède actuellement sur ces questions.

La disposition des matières est excellente. Un premier livre traite des inscriptions et des manuscrits, c'est-à-dire des sources, de l'histoire de la grammaire grecque en Grèce et sous l'empire romain, enfin des études grecques dans les temps modernes. On trouve ensuite, sous le titre de *Il panellenismo glottico*, un résumé de la phonétique et un paragraphe développé sur l'accent. Il est plus facile de condamner

comme factice cette conception du « panhellénisme glottique » que d'y substituer une autre, permettant d'exposer sans confusion les phénomènes généraux de la langue grecque. A la suite de la phonétique, l'auteur étudie les éléments formatifs du langage, c'est-à-dire les racines, la composition des mots, la déclinaison et la conjugaison comparées. M. P. ne sépare point, en quoi il a bien raison, l'étude des fonctions de celle des formes ; ainsi il traite de la fonction des cas (p. 192-216) après avoir exposé la partie morphologique de la déclinaison et consacre deux longs paragraphes (p. 259-296) aux fonctions des thèmes verbaux (temps et modes), des formes personnelles du verbe et des noms verbaux (infinitif et participe). C'est la fin de la première partie. La seconde est consacrée tout entière aux dialectes et se termine par une bonne étude sur l'atticisme et l'histoire de la langue commune, sujets encore presque neufs et qu'on ne trouverait pas résumés ailleurs.

Contrairement aux savants allemands qui écrivent des manuels, M. P. a cherché la clarté jusque dans la disposition typographique ; ses notes, très nombreuses, sont suffisamment distinctes du texte, qui forme lui-même un ensemble parfaitement intelligible, sans encombrement d'exemples ni de citations. Plusieurs chapitres se lisent même avec agrément, quelle que soit l'aridité de la matière, parce que M. P., sans tomber dans l'*à priori*, a l'esprit philosophique et ne néglige point d'envisager les questions de grammaire en psychologue et en logicien (cf. par exemple p. 272, à propos des fonctions des modes). Cette qualité rappellera, à plusieurs lecteurs français de M. P., l'admirable enseignement grammatical de Charles Thurot.

Il est presque superflu d'ajouter que l'auteur est parfaitement au courant des travaux modernes ; sa longue série d'*aggiunte e correzioni* (p. 475-482) témoigne de ses scrupules de bibliographe, qui tient à citer ce qui a paru pendant l'impression même de son livre. Les ouvrages écrits en notre langue, même de simples articles de Revues, sont familiers à M. Pezzi, qui ne s'est pas contenté d'en transcrire les titres. D'autres, mieux instruits que moi des controverses néo-grammaticales, porteront un jugement sur l'attitude qu'il a prise dans les questions brûlantes de la phonétique ; je ne puis, pour ma part, que rendre un sincère hommage à l'étendue de ses connaissances, à ses qualités d'exposition et à la compétence dont il a fait preuve dans les questions où j'ai pu la contrôler.

Salomon REINACH.

602. — *La Question de la Réforme orthographique*, par A. DARMESTERER. Paris, ap. Delagrave et Hachette. In-8, 30 pages.

Au lieu de cette petite brochure sur la *Réforme orthographique*, M. Darmesteter aurait pu faire un gros livre comme bien d'autres avant lui, mais il est de ceux qui savent abréger et ne dire absolument

que ce qui est nécessaire. Il commence par démontrer que les sons vocaliques manquent de simplicité, que ceux des consonnes sont encore plus incohérents. D'où vient cela? De ce que notre alphabet est latin, et que le français a créé des sons spéciaux inconnus de la langue mère. Néanmoins notre orthographe aux ^xⁱ et ^{xii}^e siècles était dans l'ensemble assez régulière, assez simple, mais au ^{xiv}^e siècle et surtout au ^{xvi}^e, l'influence savante prédomine : on croit ennoblir la langue française en surchargeant les mots à tort et à travers de consonnes étymologiques ou prétendues telles. Les exemples de cette orthographe capricieuse et pédantesque abondent, surtout dans les mots gréco-latins. On use et abuse surtout de l'*h* dite muette. Oresme écrivait *obtalmie* qui fut remplacé par *ophthalmie*. Les grammairiens phonétistes du ^{xvi}^e siècle, en proposant des réformes radicales, contribuèrent au triomphe des latinisateurs. L'Académie ayant déclaré « préférer l'orthographe qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorants », on s'empessa d'écrire *rhubarbe*, *catarrhe*, *rhythme*, etc. Depuis elle a fait des réformes, mais elles sont inconséquentes, contradictoires ou insuffisantes. M. Darmesteter n'est pas un utopiste ; il n'est pas de ceux qui rêvent une orthographe phonétique, parce qu'elle varierait « de province à province, de ville à ville, de quartier à quartier, de sexe à sexe, d'homme à homme, et, chez le même individu, selon l'âge et l'humeur. » Il veut que l'on tienne compte de la tradition, qu'on simplifie d'une main discrète, avec tact et mesure, sans quoi les réformes ne feraient qu'augmenter les difficultés ¹. Celles qu'il propose me semblent très raisonnables ; elles consisteraient (je note seulement les principales) : 1° à remplacer le *th* par le *t*, le *ch* = *χ* par le *c*, le *ph* par l'*ʃ*, l'*ʒ* (à valeur d'*i*) par le *t*, et l'*x* (à valeur de sifflante simple) par *s* ou *ss* ; 2° à supprimer *oeu*, *oe* au profit de *eu* dans *bœuf*, *sœur*, etc. ; 3° à retrancher les lettres qui, dans beaucoup de mots, sont venues altérer la tradition française, par conséquent à écrire : *abé*, *nape*, *nate*, *acabler*, *domter* ou mieux encore *donter*, etc. Cette simplification de l'orthographe ferait non seulement la joie des écoliers, mais encore celle des étrangers qui s'imaginent difficilement, par exemple, qu'on doive écrire *chariot* et *charretier*, *coureur* et *courrier*, *dissonance* et *consonnance*, sans compter cent autres chinoiseries inventées par les plus perfides des grammairiens ².

A. DELBOULLE.

1. Qu'on lise seulement, pour en avoir la preuve, *Le Traité de la Grammaire françoise* par L. Meigret, récemment édité par Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger. 1888.

2. Lorsque j'ai rédigé cet article, j'étais loin de penser que la mort allait faucher Arsène Darmesteter en pleine moisson, sans lui laisser le temps d'achever ce Dictionnaire de la langue moderne auquel j'avais l'honneur de collaborer.

603. — **Paris et la Ligue sous le règne de Henri III**, étude d'histoire municipale et politique, par Paul ROBIQUET. Paris, Hachette et C^e, 1886, 1 vol. in-8 de xxxiv-596 pages.

Il faut louer d'abord M. Paul Robiquet de s'être tenu scrupuleusement dans les bornes de son sujet. La tentation était grande de refaire, après tant d'autres, l'histoire des origines de la Ligue et de sa lutte contre le pouvoir royal; M. R. a su y échapper. Il ne voulait étudier que le rôle de Paris dans les événements qui amenèrent le triomphe du parti des Politiques, le triomphe de la tolérance et de la modération, par l'avènement de Henry IV; il a su rester très habilement et très sagement dans les limites qu'il s'était tracées. Mais le rôle de Paris a lui-même beaucoup varié. Les représentants légaux de la ville ont gardé une ligne de conduite qui n'a pas toujours été celle de la population parisienne. Si, après les Barricades, ces deux lignes se sont en réalité confondues, grâce au remplacement du prévôt des marchands et des échevins en charge par des officiers dévoués à la Ligue, elles ont été séparées au début. Tandis que la population se laissait peu à peu gagner aux idées ligueuses par les prédications forcenées du clergé et les manœuvres du parti catholique, la municipalité, tout en défendant énergiquement les privilèges de Paris contre les convoitises financières de Henri III, restait en majorité dévouée à la légalité et au Roi. Tout le récit des événements de cette première période, qui va de l'avènement de Henry III (30 mai 1574) à la journée des Barricades (12 mai 1588), forme la partie sinon la plus intéressante, au moins la plus neuve du livre de M. Robiquet.

Au moment de l'avènement de Henry III, la ville de Paris ne paraissait pas mal disposée pour le nouveau roi. Elle fit les réjouissances accoutumées sans enthousiasme, mais aussi sans mauvaise humeur. Ce bon accord devait être bientôt troublé par ce qui se trouve toujours au début des grands mouvements politiques, par des questions de finances. Capricieux et débauché, passant d'une dévotion outrée à des fêtes qui ne prenaient fin que quand tous, princes et courtisans, étaient rompus de fatigue, Henry III avait continuellement besoin d'argent. Mais il était trop habile et trop fin; à défaut de véritable esprit politique il avait trop de rouerie féminine et d'astuce italienne pour demander franchement les sommes nécessaires à ses prodigalités. A l'égard d'une ville qui, sans être ligueuse, était déjà profondément et foncièrement catholique, il usait toujours du même argument. Si on ne lui donnait pas d'argent, il ne fallait pas lui demander de faire la guerre aux huguenots appuyés sur les princes protestants d'Allemagne; si l'on voulait qu'il la fit, il fallait lui donner de l'argent. Cette duplicité fut peu à peu percée à jour. Du contraste entre la misère populaire et les folles dépenses de la cour, de l'irritation contre les promesses toujours renouvelées et jamais tenues du prince, naquit une hostilité qui, après s'être arrêtée d'abord sur les ministres et les mignons, finit par monter jusqu'à la personne royale, on pourrait dire jusqu'au principe même de la royauté. Elle couva sour-

dement, comme inconsciente encore d'elle-même, jusqu'au moment où Charles Hotman, Jean Prévost, Boucher et de Launay organisèrent à Paris le premier comité ligueur (1585), fit à partir de ce moment de rapides progrès et éclata à la journée des Barricades. Dès lors Paris devint la tête et le cœur de la Ligue. Après le drame du château de Blois, ce fut là que s'organisa la résistance. Mais la ville paya cher ce triste honneur de devenir la citadelle et la capitale de la grande conspiration espagnole et catholique contre la nationalité française. Dès que Mayenne fut venu prendre à Paris la direction de la lutte, un de ses premiers soins fut de supprimer en fait, sinon en droit, la municipalité parisienne. Paris paya ainsi de ses franchises municipales le rôle politique qu'il avait voulu jouer. Après son entrée dans la ville, Henry IV n'eut plus qu'à reprendre à son point de vue l'œuvre de Mayenne. « L'Hôtel de Ville va rentrer dans le néant, et ces registres naguère si vivants et si dramatiques ne présenteront plus à l'histoire que la monotone relation des cérémonies officielles. »

Tels sont, brièvement résumés, les événements dont M. R. a écrit le récit en un livre solide et bien composé. Peut-être y désirerait-on parfois moins de minutie dans le détail, plus d'agrément et de vivacité dans le style, mais dans l'ensemble l'œuvre est de celles qui font honneur à leur auteur. J'aurais cependant deux reproches à lui adresser. Le premier, c'est de n'avoir pas assez mis en lumière le rôle personnel joué par le duc de Guise. Certes, avant son arrivée à Paris, le 9 mai 1588, la Ligue était déjà puissante ; elle n'était pas encore maîtresse. Les mécontents étaient nombreux, mais il n'y avait pas de cohésion entre eux. Par sa prestance, par son habileté de parole, par ce don particulier qu'ont certains hommes de séduire et d'entraîner les masses populaires, Guise les groupa tous autour de lui. Ce fut sa présence qui décida tout. Il fut, si l'on me permet la comparaison, le fragment de cristal qui, tombant dans une liqueur sursaturée, en amène brusquement la cristallisation entière. Il y eut là un phénomène qui se manifeste sans doute dans toutes les grandes réunions d'hommes, mais qui, nulle part peut-être, n'est plus facile à produire qu'à Paris, et dont la population si impressionnable et si mobile de la capitale a donné des exemples à toutes les époques de l'histoire.

Le second reproche qu'il faut faire à M. R. est plus grave que le premier. Il a négligé une source de renseignements des plus importants et des plus précieux ¹, les correspondances des ambassadeurs étrangers accrédités à Paris. Deux surtout auraient été particulièrement intéressantes, celle des ambassadeurs espagnols et celle des légats du Saint Siège. M. R. ne peut pas arguer des difficultés de déplacement qui ne lui auraient pas permis de les consulter, au moins pour les premières. Les dé-

1. Disons à ce propos que l'index bibliographique de M. R. est loin d'être complet. Souvent, en outre, il est peu précis. Il faudrait par exemple détailler une indication telle que celle-ci : Soc. de l'histoire de France, 1835-188....

pêches des envoyés de Philippe II, avec de nombreux documents annexes, existent à Paris, partie en original aux Archives nationales, partie en copie aux Affaires étrangères. Quant à celles des légats, il aurait trouvé sur le rôle de ces représentants de la papauté des renseignements très concluants, sinon très impartiaux dans le livre de M. H. de l'Épinois, paru, si je ne me trompe, avant le sien, *La Ligue et les Papes*. Enfin les *Calendars of State Papers* du règne d'Élisabeth l'auraient conduit au moins jusqu'en 1577. Que M. R. ne donne pas non plus comme raison qu'il entendait écrire l'histoire de Paris sous la Ligue et rien que l'histoire de Paris. Personne n'a été mêlé à cette histoire plus que les ambassadeurs du roi catholique. Don Bernardino (et non Bernardo) de Mendoza n'a pas été seulement le conseiller de Mayenne et des chefs. Il a pris part en personne aux agitations de la démocratie ligueuse, les provoquant, les dirigeant et le plus souvent les soldant. L'étude de ses dépêches aurait permis à M. Robiquet de marquer nettement quel rôle joua l'Espagne dans la révolution parisienne et par conséquent quelle place doit avoir Paris dans le mouvement de réaction qui signala la fin du xvi^e siècle et qui faillit un moment compromettre les résultats de la Renaissance et de la Réforme. Tout en accordant au rôle de la capitale l'attention qu'il mérite, il eût pu montrer que ce n'est qu'un épisode de la lutte dont les papes et le roi d'Espagne furent les directeurs, et la France le principal théâtre. Dans cette lutte, il ne s'agissait pas de savoir si la Ligue écraserait le protestantisme en France, encore moins de savoir si Paris garderait ou non ses privilèges municipaux; il s'agissait de savoir si l'on conserverait les conquêtes du commencement du siècle, et qui l'emporterait de la tolérance ou du catholicisme, de la liberté ou de l'autorité. Tout cela sans doute a été dit bien des fois, mais si l'on veut porter un jugement sérieux sur les épisodes de ce drame, il est bon qu'auteur et lecteurs en aient l'ensemble sans cesse présent à l'esprit¹.

Louis FARGES.

1. Que M. R. me permette de lui signaler encore quelques critiques de détail, en vue d'une nouvelle édition. P. 53, devotiens pour devotieux (?); p. 87, excusez pour excuser; p. 119, de Caronges pour de Carouges (?); p. 132, ne faut-il pas Allan au lieu d'Alain, en parlant du chef du séminaire de Roims; p. 195, Pfyffer au lieu de Phifer; p. 242, le collège Forteret n'est-il pas le collège Fortet, fondé en 1391, par le chanoine Pierre Fortet d'Aurillac, et réuni depuis au collège Louis-le-Grand; p. 301, il faut lire la porte Saint-Martin au lieu de la porte Saint-Denis; p. 306, le Petremol dont il est question ne serait-il pas Antoine Petremol de la Norvoie, qui fut chargé d'affaires à la Porte en 1561? P. 451, il serait facile de vérifier si le discours d'Henri III aux États-Généraux de 1588, est bien, comme le prétend d'Aubigné, dans les œuvres de du Perron, etc.

604. — 1. **Ludwig Fürst Starhemberg**, ehemaliger K. K. A. O. Gesandter, eine Lebensskizze nach handschriftl. Quellen verfasst u. geordnet von dessem Enkel Graf ThÜRHEIM. Graz, Buchhandl. Styria. 1889. In-8, 371 p. 5 mark 40 (6 fr. 75).
605. — 2. **Saint-Amand aux derniers jours de la Monarchie et pendant la Révolution 1793-1795**, par Aug. PELÉ, juge de paix. 2^e édit. avec préface, par Alfred GIRARD, sénateur du Nord. Saint-Amand, Gouy, 1889. In-8, 249 p. 2 fr. 50.
606. — 3. **La Révolution dans une petite ville**, par Raoul ROUSSEAS. Avec une eau-forte par Félix Oudart. Paris, Laisney, 1888. In-8, 220 p. 3 fr. 50.
607. — 4. **Le général Curély**. Itinéraire d'un cavalier léger de la grande Armée, 1793-1815, publié d'après un ms. authentique, par le général THOMAS. Paris, Berger-Levrault, 1887. In-8, 436 p. 3 fr. 50.
608. — 5. **L'Espionnage**, par Numa de CHILLY, capitaine d'infanterie breveté. Paris, Baudoin, 1888. In-8, 143 p. 2 fr. 50.

— 1. Le livre que M. le comte Thürheim consacre à son grand-père, le prince Louis Starhemberg, est, comme il dit, une *esquisse*, et, ajoutons-le, une esquisse faite sans art. Mais lui-même reconnaît avec bonne grâce qu'il a besoin de l'indulgence du lecteur et que « la forme devient accessoire » à côté des documents qu'il publie. Nous ne lui reprocherons donc pas d'avoir jeté un peu pêle-mêle les exposés généraux des événements, la biographie de Starhemberg, et les citations de la correspondance ou du *Journal* du diplomate. Nous ne le blâmerons pas d'avoir fait un ouvrage confus, d'avoir interrompu son récit — si récit il y a — par tout un chapitre sur George Starhemberg (p. 165-202). Nous ne nous amuserons pas à relever les fautes d'impression qui pullulent¹. Nous insisterons, en revanche, sur les documents. Après avoir retracé la jeunesse et le mariage de Louis Starhemberg, sa mission à La Haye, ses relations avec Mercy², M. T. suit son héros à Londres de 1793 à 1802, et nous introduit dans le monde diplomatique de l'époque, dans « le faubourg Saint-Germain » de Londres, à Twickenham. C'est là que Starhemberg se lie avec le duc d'Orléans, le futur Louis Philippe, qui lui demande un jour de le faire entrer dans l'armée autrichienne et employer activement; il désire, écrit Starhemberg à l'archiduc Charles, « se faire une existence militaire dans la première armée de l'Europe »; heureusement pour Louis-Philippe, l'archiduc répondit par un refus : « le duc d'Orléans aurait un jour sujet de regretter d'avoir pris un parti qui, par la sensation qu'il ferait dans l'intérieur de la France, pourrait lui ôter sans retour les moyens d'y faire du bien et d'y rendre à sa famille les services qu'elle peut en

1. Mais voici des erreurs. P. 12 et partout, lord *Aukland* est toujours nommé « Ankland »; — lire, p. 23, 8 octobre et non « 8 novembre »; — p. 32 *Froeschweiler* et non « Fischweiler »; — p. 89, *Malouet* et non « Mallaret »; — p. 94, *Hédonville* et non « Nedonville »; — p. 328 il s'agit, non de Hohenlohe — Oehringen, mais de Hohenlohe-Ingelfingen; — p. 368, Schall est Français, et non Autrichien (voir p. 40).

2. M. le comte Thürheim a publié la correspondance de Mercy et de Starhemberg. cp. *Revue critique*, 1884, n° 45.

attendre » (p. 73-75). Ce n'est pas le seul endroit du livre de M. T. où il soit question de Louis-Philippe ; le duc d'Orléans écrit en 1814 à Starhemberg qu'il part pour Paris « à Paris! Il faut le voir pour le croire! » (p. 243) et, l'année suivante, après le retour de Napoléon : « je suis heureux d'avoir échappé à cette effroyable débâcle que nous venons de faire en France, mais dans toutes les révolutions, depuis qu'il y a eu des émigrés, ils ont toujours été comme le lierre qui étouffe l'arbre auquel il s'attache et périt après l'avoir fait mourir » (p. 273). Citons encore, du même, ce passage d'une lettre de 1816 : « Quant à l'avenir, tout ce que j'y vois, c'est que je n'y vois rien. Les ténèbres s'épaississent chaque jour davantage. Depuis vingt-cinq ans on n'a vu que révolution sur révolution et je crains bien qu'on ne soit pas au bout du rouleau » (p. 281). Outre Louis-Philippe, Starhemberg connut encore à Londres Sidney Smith, Pichegru, Hammer l'orientaliste, l'abbé Delille. Il ne revint qu'en 1802 sur le continent, passa par Paris qu'il nomme une *moderne Sodome*, et, après un séjour de quelques mois à Vienne, regagna l'Angleterre. Ce fut là qu'il apprit les défaites de 1805 par des lettres de Metternich, de Stadion, de Dietrichstein que nous communiquent M. T. et qui vilipendent à la fois Haugwitz et Mack ; là qu'il apprit aussi les désastres de 1806 et la catastrophe de la Prusse qui, selon le mot de Stadion (p. 147), avait tripoté partout et faisait la politique comme les juifs font le commerce ; là qu'il apprit encore la bataille d'Essling qu'on nomma la bataille d'Aspern et que Waldstein voulait appeler la bataille du Marchfeld, « parce qu'elle était la seconde fondation de la maison d'Autriche » (p. 219). Mais Wagram succéda à Essling, et, après la paix de Schönbrunn, Louis Starhemberg renonça à la carrière diplomatique pour quelque temps. M. T. publie des extraits du *journal* que son aïeul écrivait pendant le congrès de Vienne ; on y remarquera les impressions produites par le débarquement de Napoléon. Le livre se termine par le récit des deux dernières ambassades de Starhemberg (à Turin et à Madrid), par des dépêches de Metternich relatives aux menées révolutionnaires en Italie et en Espagne, par un appendice qui renferme plusieurs lettres de Gentz, datées de 1805 et de 1806. Gentz, lui aussi, dit pis que pendre du pauvre Mack, de Napoléon qu'il nomme Belzebuth, de la Prusse dont il juge la conduite « atroce » ; par contre, il exalte le prince Louis Ferdinand qui « est l'homme le plus intéressant et sera dans peu le plus puissant en Prusse ». La table des noms de personnes, à la fin du volume, est exacte et complète, à très peu d'exceptions près, et facilite aux historiens l'usage des documents nombreux et pour la plupart assez importants, que contient la publication de M. le comte Thürrheim.

— 2. Le livre de M. Pelé sur « Saint-Amand aux derniers jours de la monarchie et pendant la Révolution » a été fait avec soin et conscience. L'auteur a fouillé les archives locales, et il retrace d'une façon intéressante les commencements de la Révolution dans le pays de Saint-

Amand. Il insiste avec raison sur les privilèges de l'abbaye qui possédait les sept huitièmes des biens, et montre que le cahier du tiers-état la visait particulièrement ; il raconte la journée du 30 mars 1789 où les religieux n'échappent à l'émeute qu'en se faisant soutenir par la troupe, l'inventaire et la vente des biens de l'abbaye, le départ des moines ; il passe en revue le personnel destiné à jouer un rôle dans les futurs événements : d'une part, Demolle, l'énergique et actif avocat qui servira les Impériaux, Flécher, le maître de poste Dutordoir que la foule massacre à Valenciennes, et son fils qui s'engage dans les hussards autrichiens, le notaire Massart, le faïencier Fauquez, le tanneur Descamps, Charles Bar ; d'autre part, les partisans de la cause populaire, Leblanc, Dumoulin, Davaine, Naveteur, Lenglé-Dubois, etc. La guerre éclate, et le nom de Saint-Amand revient à tout instant dans les bulletins de l'armée du Nord. M. P. nous parle des demoiselles Fernig et de tous les engagements qui eurent lieu en 1792 sur la frontière (à la cense de Morlies et à Flines), de l'évacuation du camp de Maulde, de la prise de Saint-Amand, du retour des royalistes et de leur bruyant triomphe. Mais les moines et leurs partisans ne rentrent cette fois que pour trois semaines ; les Impériaux reculent, ils lèvent le siège de Lille, ils évacuent après Jemappes toute la Belgique, et une administration républicaine s'établit à Saint-Amand. M. P. expose, d'après les procès-verbaux, les faits et gestes de cette municipalité, les mesures qu'elle prit pour réparer les maux de l'invasion, pour secourir les pauvres, armer la garde nationale, etc. Malheureusement, l'année 1793 réservait à Saint-Amand de cruelles épreuves ; ce fut là que Dumouriez battu se prononça contre la Convention, et, quelques jours après sa défection, les Autrichiens entrèrent à Saint-Amand. C'est ici la partie la plus neuve et la plus curieuse du livre ; elle retrace la domination des émigrés qui dure plus d'un an, les persécutions exercées contre les républicains par la *jointe* de Valenciennes, la réinstallation des moines qui chassent les acquéreurs de biens nationaux et font les semailles d'automne, la trahison des administrateurs royalistes qui demandent l'annexion de Saint-Amand au Tournaisis et se félicitent de rentrer sous l'obéissance de la maison d'Autriche. Fleurus ramena les républicains à Saint-Amand ou plutôt à Elnon-libre, comme la ville s'appela désormais ; mais aucune exécution n'y eut lieu. M. Pelé a, chemin faisant, commis quelques erreurs ¹, et on souhaiterait que son récit

1. P. 64 et 68, on ne dit pas « l'empereur d'Autriche », mais l'empereur d'*Allemagne* ; — p. 71, l'armée prussienne n'était pas alors et ne fut jamais « groupée devant Sedan » ; p. 79, l'auteur assure qu'après avoir causé avec un vieil ami des Fernig, il a « acquis plus de matériaux que n'auraient pu lui en fournir tous ceux qui ont écrit sur le sujet » ; j'avoue n'avoir rien trouvé de nouveau dans son récit et le renvoie à *Valmy*, p. 155-158, texte et notes ; — p. 88, Dumouriez avait-il déjà des « relations avec Lacroix et Danton ? » ; — p. 92, « un sieur Gobert », voir sur ce Gobert trop dédaigneusement traité *Valmy*, p. 54-55, 73 et 251 ; — p. 97-107, le récit de l'affaire de la cense de Morlies est très dramatique, mais on voudrait connaître les sources de M. Pelé, et je crains qu'il n'ait légèrement *romancé* ce petit engagement ; comment

fût plus serré — à quoi bon, par exemple, la longue narration des dé mêlés de Lafayette et de Dumouriez? — plus avare d'allusions politiques (voir p. 6), parfois aussi plus simple dans la forme. Mais il a composé une bonne étude d'histoire locale et, en ce qui concerne l'histoire générale, on y trouvera, outre d'utiles descriptions de la contrée, d'importants détails sur l'abbaye de Saint-Amand et sur les agissements des émigrés qui revinrent par deux fois dans la ville sous la protection des baïonnettes autrichiennes.

— 3. Ce qui fait surtout l'intérêt de l'histoire révolutionnaire de Saint-Amand, c'est la frontière, c'est la proximité de l'ennemi, l'invasion étrangère, l'armée française défendant la ville. L'histoire de Meulan n'offre pas le même genre d'intérêt, et, comme le reconnaît M. Raoul Rosières, on n'y trouvera ni épisodes émouvants, ni événements mémorables. Mais elle a fourni à M. R. une étude attachante, à la fois historique et morale. L'auteur nous introduit dans un monde peu connu jusqu'ici, celui de la bourgeoisie de province; ce monde, il l'étudie patiemment, minutieusement; il note les petits faits de son existence, les moindres incidents de sa vie intime. On voit, dès le commencement de son

croire, par exemple, que le feld-maréchal Latour faisait, de Morlies, des « expéditions nocturnes avec ses Tyroliens » et qu'« il rôdait le soir aux environs de Mortagne dans l'espoir d'enlever les Fernig »?; — p. 118, sur le plan de campagne de Dumouriez, voir *Valmy*, p. 25-35; — p. 121 et 123, ne jamais se fier à ce hâbleur de Beurnonville; — p. 122, Labourdonnaie, et non Beurnonville, eut le commandement; — p. 182, où l'auteur a-t-il vu que Dumouriez avait « le visage dur et une forte moustache grisonnante? »; — p. 185, le général, ignorant la présence de Cochon et de Lequinio, n'a pas ordonné, comme le dit M. P., leur arrestation; — p. 196, lire *Stettenhoffen* et non *Stetenhofen*, *Lescuyer* et non « *Lecuyer* », *Pille* et non « de Piles »; dire que Lecointre fils était, non « capitaine d'artillerie », mais capitaine des canonniers d'un bataillon de volontaires de Seine-et-Oise; — p. 203, le lieutenant-colonel du 5^e bat. de Saône-et-Loire se nommait, non pas « Cherpieux », mais *Chapuis*; — p. 210, Languet était *courrier*, non cocher; Saint-Georges, colonel du 13^e chasseurs à cheval, et non « officier d'ordonnance »; — 214, la seconde occupation de Saint-Amand est inexactement racontée; Knobelsdorff n'a pu entrer dans la ville le 8 avril, puisqu'il signe ce jour-là le protocole des conférences d'Anvers; ce fut Clerfayt qui occupa Saint-Amand le 9 avril; Knobelsdorff n'y arriva que le 23; — p. 220, lire avril 1793 et non « 1792 » et *Lamarlière*, non « *Lamortière* »; — p. 226, encore une exagération : les Autrichiens auraient perdu 20,000 hommes devant Valenciennes! Ils eurent 47 officiers et 1,708 soldats tués ou blessés, et dans ce nombre sont compris les Anglo-Hanovriens; — p. 227, n'est-ce pas une autre exagération de dire que Carnot, en 1793, *organisa seize armées à la fois*? — *Id.*, les Autrichiens n'étaient pas 80,000 à Wattignies, il faut réduire le chiffre au moins de moitié; — p. 228, Knobelsdorff se transporta à Cysoing, non pour « échapper aux obsessions des moines », mais pour suivre les mouvements de l'armée autrichienne, et le 23 août 1793, il part de Cysoing avec ses Prussiens pour rejoindre son roi sur le Rhin; son corps resta encore le 24 et le 25 à Saint-Amand pour cuire le pain, et alla camper le 26 à Quiévrain; il n'a donc pas, comme dit M. P. (p. 231) évacué Saint-Amand le 3 juillet 1794 par Leuze et Enghien; — p. 223, la nommée Dogimont n'a pas été traduite au tribunal révolutionnaire. — Je ne relève pas les fautes d'impression qui sont assez nombreuses, mais il est désagréable de lire partout « *Lukner* » au lieu de *Luckner*.

récit, la ville, d'abord indifférente, se jeter soudain dans la politique en constituant un comité des subsistances et en organisant une milice; elle agit insurrectionnellement, dit notre auteur, car elle agit sans l'aveu du roi, et défère aux ordres d'un comité qui se saisit en quelques jours des fonctions municipales (p. 35-39). Cet état insurrectionnel dure six mois; mais en 1790, s'installe la municipalité nouvelle, et Meulan retombe pour cette année et la suivante dans la tranquillité, exécutant les décrets, approuvant les réformes, adoptant les usages nouveaux, procédant aux élections froidement, tout doucement, avec la calme insouciance et le nonchaloir d'une vieillote petite ville, ne se ranimant par intervalles que pour célébrer les fêtes patriotiques, croyant même, lorsque la Constituante se sépare, que la Révolution est finie. Pendant la Législative, même quiétude, même laisser-aller, même mollesse; il y a bien un maire remuant, pérorant toujours et toujours se démenant, le tailleur Drouet; mais on le laisse discourir et se trémousser à son aise. La guerre éclate, l'Assemblée rend décrets sur décrets, la royauté s'écroule: Meulan ne s'émue pas; il faut que le 1^{er} septembre 1792 deux commissaires se présentent, et aussitôt 85 jeunes gens s'enrôlent pour défendre la patrie et partent sous le commandement du perruquier Gency — qui reviendra vingt ans plus tard avec le grade de général et le titre de baron. La Convention, la coalition, la Vendée, les orages de Paris, rien ne semble troubler et assombrir la vie des bons Meulanais; ils font une émeute le 9 octobre 1792, mais avec un ordre parfait, avec *décente et honneur*, disent ils eux-mêmes, pour avoir des grains sur le marché. 1793 ne secoue pas leur inertie; les treize volontaires que Meulan doit fournir ne se trouvent qu'après six jours de chaleureux appels, et ils partent lentement, après avoir essayé de revenir, et sous escorte de gendarmes. Rien ne peut « enfiévrer » la ville (p. 159), et lorsqu'on lui demande quatre autres volontaires, elle ne les trouve, cette fois encore, qu'à grand'peine. Il était temps pour les révolutionnaires d'agiter Meulan. C'est en août 1793 que l'agitation commence. L'ingénieur Grobert vient fabriquer des affûts dans le couvent de Saint-Nicaise et organise ses ouvriers ou « canonniers » en compagnie militaire. Les représentants Delacroix et Musset, chargés de révolutionner Seine-et-Oise, signifient impérieusement leurs ordres et font arrêter le nouveau maire, Challan. Dès lors Meulan déploie et prouve son civisme; une *Société populaire* et une *Société des montagnards* se constituent, rivalisent, fusionnent; les représentants annulent les élections, taxent les riches, font des arrestations: la *Terreur* se produit. Mais elle s'arrête bientôt. Puisque Meulan obéit toujours, pourquoi le violenter? Les canonniers de Grobert mettent l'église Saint-Nicolas à sac; les trois curés de la ville répondent en déposant leurs lettres de prêtrise sur le bureau du conseil et vivent en paisibles citoyens, après avoir prêté serment à la République; les Annonciades font de même. La famine sévit, il est vrai, mais le peuple ne murmure pas. Meulan, dit M. R., garde sa physio-

nomie habituelle, son existence régulière, et bien plus, il prospère (p. 203). Les réquisitions militaires enrichissent la ville; nul ne chôme; tout le monde travaille pour fournir le nécessaire aux défenseurs de la patrie; la population augmente; le conseil « consacre son temps à toute sorte de questions locales, et, à le voir faire, on ne se douterait vraiment pas que la Terreur règne quelque part en France ». Inutile d'ajouter que Meulan ne prit aucune part à la réaction thermidorienne. « Somme toute, puisque personne n'a été guillotiné, que personne n'a émigré, que les citoyens arrêtés n'ont été retenus que quelques jours à Versailles, que seul Challan est resté en prison près d'une année, la Révolution a été clémentine pour la ville » (p. 219). Ce tableau de *la Révolution dans une petite ville* n'est-il pas curieux? M. Rosières a bien fait de le tracer; il a, cette fois, abordé l'histoire locale, mais il a signalé bien des particularités importantes que dédaigne l'histoire générale — influence de la disette, recrutement des volontaires, prospérité des centres industriels — et il est bon, pour parler comme lui, qu'à côté des travaux qui décrivent la zone des orages ou des grandes villes, il y en ait d'autres qui montrent la zone des calmes, celle des campagnes, des petites villes où la Révolution ne se répand que peu à peu et toute faite.

— 4. Curély a été un de nos meilleurs généraux de cavalerie; il est Lorrain, comme Lasalle et Kellermann fils, comme Ney, Oudinot, Gouvion Saint-Cyr et tant d'autres; le général de Brack l'a nommé son maître et le regarde comme le premier cavalier de la grande armée, comme le type du cavalier léger. Engagé volontaire à 19 ans, il n'était sous-lieutenant qu'à 32 ans, mais il marcha dès lors à pas de géant; chef d'escadron en 1809, colonel en 1813, général en 1814, il fut mis en non-activité à la fin de 1815, et en disponibilité le 1^{er} avril 1820. C'est Curély qui, en 1806, à vingt lieues en avant de l'armée, se rendait maître de Leipzig pendant toute une nuit et qui indiquait quelques jours plus tard à Murat la route de Hohenlohe. C'est Curély qui, en 1809, à la tête de cent cavaliers, et devançant de dix lieues sa division, entra dans le village où l'archiduc Jean avait établi son quartier-général; en 1814, il sauvait à Méry-sur-Seine la cavalerie de la garde. Le général Edouard Colbert qui l'eut pour aide-de-camp, disait qu'il avait tué de sa main la valeur d'un régiment de uhlans, et Curély rapporte lui-même (p. 225), que le lendemain d'Eckmühl, il ne pouvait remuer le bras droit, tant il avait donné de coups de sabre. Or, Curély a écrit, non pas des Mémoires ou des Souvenirs, mais un journal de sa vie, depuis le 5 avril 1793 où il entra au 8^e hussards jusqu'au 18 octobre 1815 où la Restauration le renvoyait de l'armée. Ce journal, conservé dans la famille, était intitulé *Itinéraire pour mes enfants*. M. le général Thoumas l'a lu, et y a, dit-il avec raison, trouvé un tel accent de vérité, un intérêt si vif et si constant, une suite d'enseignements si pratiques, qu'il l'a publié, à peu près tel quel. Il a supprimé seulement quelques nomenclatures d'étapes un peu trop longues et donné une forme courante

aux phrases hachées de Curély. Voilà donc une nouvelle source, et non des moins importantes et des moins intéressantes de l'histoire des guerres de la Révolution de l'Empire. On saura gré à M. le général Thoumas de nous l'avoir ouverte. Lui-même a fait précéder l'*Itinéraire* d'une notice biographique qui résume très bien la vie de Curély et la rattache aux événements de l'histoire générale ¹.

— 5. M. de Chilly examine l'espionnage à trois points de vue, au point de vue moral — et il conclut justement qu'avant tout, la patrie doit être défendue et qu'il y a « une pratique qui s'impose » ; au point de vue international, c'est-à-dire à la fois militaire et politique — et il retrace les curieuses aventures du P. Berthod, l'espion de Mazarin, de Fauche-Borel et d'autres encore ; enfin, au point de vue purement militaire — et il montre que l'« espionnage aux armées » est d'un usage continu et nécessaire. On lit cette étude avec intérêt. L'auteur n'oublie aucun des côtés du sujet ; il parle des règles admises du droit des gens et du droit de la guerre, de la législation qui punit l'espionnage en temps de paix, des lois militaires qui punissent l'espionnage aux armées ; il a rassemblé de nombreux exemples à l'appui, et il fait d'heureuses citations. On lui reprochera néanmoins de n'avoir tracé qu'une esquisse ; il est vrai qu'il n'a pas voulu, dit-il, faire une histoire de l'espionnage ; il lui suffit d'exposer la question, de montrer comment elle a été envisagée jusqu'ici, de relater certains faits bien choisis ².

A. CHUQUET.

609. — Charles BONNIER. *Ueber die französischen Eigennamen in alter und neuer Zeit*, besonders im Gebiet zwischen Douai und Lille. Halle, 1888, in-8, 34 p.

Cette dissertation de doctorat, présentée par M. Charles Bonnier à l'Université de Halle, est intéressante. L'auteur étudie les noms propres de personnes dans la région de Douai. Mais son travail est très incomplet et un peu décousu.

L. C.

1. P. 4. La légion de la Moselle n'a pas été improvisée sous le canon de Valmy ; elle est bien antérieure ; — p. 8, M. Thoumas ne devrait pas commettre l'erreur commune et appeler « Cassel » le fort de Mayence ; le vrai nom est *Castel* ou *Kastel* ; — p. 16, Rapinat était parent, non de Brune, mais de Rewbell ; — p. 17, lire *Ratekau*, non « Radkau ».

2. P. 27, au lieu de dire le vainqueur de Rocroy et celui de Sinzheim, il valait mieux dire le vaincu des Dunes et celui de Rethel ; — p. 49-50, il ne faut pas ajouter foi au rapport de Saint-Just ; — p. 71, au lieu de citer Thiers, citer plutôt M. Boulay de la Meurthe (*Dern. années du duc d'Enghien*, p. 89 et suiv.) ; — p. 130, lire *Reichshoffen* ; — on s'étonne que l'auteur n'ait pas rappelé l'*Espion* de Fenimore Cooper non plus que le fameux Schulmeister.

610. — *Cornellie et la Poétique d'Aristote*, par J. LEMAÎTRE. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-12 de 85 pp.

En tête de cette étude, M. Lemaître nous avertit qu'elle est la traduction « un peu développée par endroits » de sa thèse latine, et qu'il a voulu être utile aux candidats à la licence ou à l'agrégation. Je crois, en effet, qu'elle ne leur sera pas inutile, et surtout qu'elle ne leur sera pas déplaisante. Si leur attention languit parfois, ils seront réveillés par des mouvements oratoires de ce genre : « Comprenez-vous ? moi, non... Bon ! le voilà qui lâche la Catharsis !... Ce qu'Aristote pouvait citer ici, c'est *Lucrece Borgia* et la *Tour de Nesle*. Mais pardonnons-lui de n'y avoir pas songé... C'est bien fait pour le Stagirite !... J'ai peur que cette définition ne vous paraisse plus flottante que les feuillages remués par le vent ; mais c'est tout ce que j'ai pu trouver.... Comme c'est malin !... L'embourbement en Aristote continue. » Et si par hasard les candidats trouvent le sujet peu attrayant, le critique leur fera comprendre qu'il est de leur avis, mais qu'il faut se résigner à passer son agrégation comme à écrire une thèse. « Buons les trois Discours jusqu'à la lie. Suivons avec résignation le grand poète dans toutes les inutiles difficultés où il s'engage et s'emberlificote » (p. 50). Il y aurait un curieux article à écrire sur la manière de franciser et de moderniser une thèse latine. Suffit-il de la saupoudrer de mots spirituels ou familiers ? Je ne sais, mais le voisinage d'Aristote a gêné, ce me semble, M. L., qui a trop d'esprit pour ne pas animer et égayer les sujets les plus graves, mais qui a trop de goût pour ne pas comprendre que certains sujets veulent être traités avec un sérieux relatif. Ici, point d'alliance intime entre la gaieté de la forme et le sérieux du fond ; la gaieté semble un peu factice, le sérieux un peu contraint ; au lieu de se pénétrer et de se fondre, les deux éléments restent distincts, plutôt juxtaposés ou superposés qu'unis.

Si les candidats que vise M. L. ne se contentent pas du plaisir de la lecture et veulent prendre une idée nette du sujet, ils seront embarrassés peut-être, car ils auront le choix entre trois *Cornellie* assez différents : Le « pauvre homme » à l'« incurable naïveté », à l'admirable candeur, le « malheureux partagé entre son sens propre et sa foi en Aristote... divertissant mélange de timidité et de hardiesse, d'humilité et d'orgueil, d'inintelligence et de génie », dont les « dissentiments éplorés » avec son maître font la joie de M. L. ; puis, l'avocat normand à l'« amusante rouerie », aux « trucs » multiples, un madré celui-là, non plus un naïf ; enfin, le génie involontaire, spontané, instinctif, que M. L. glorifie dans sa Conclusion, et qui « ne pouvait subir que superficiellement les influences anciennes ». Je ne nie pas que ces éléments divers ne puissent se concilier à la rigueur ; mais vraiment M. L. fait trop large la part de la crédulité ingénue et du superstitieux respect, alors que, d'autre part, il relève les endroits nombreux où le poète s'est ap-

pliqué, soit à tourner les règles, soit à les enfreindre sans éclat. La note juste me paraît être dans cette préface si fine et si fière de la *Suivante* où Corneille déclare qu'il aime à suivre les règles, mais entend ne point être leur esclave, qu'il sait les élargir ou les resserrer, les « apprivoiser », selon le besoin qu'en a son sujet, et que pour écrire un chef-d'œuvre, « ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. » Ne le faisons donc pas si bête, sous prétexte qu'il a eu du génie et montrons-le ingénieux au moins autant qu'ingénu. Seulement, la « comédie » sera moins piquante.

Le grand défaut du travail de M. L., c'est qu'il se limite étroitement au « duel » entre Aristote et Corneille. C'est de la critique littéraire pure, que n'éclaire point la critique historique. Dès lors, on ne comprend plus qu'à moitié pourquoi Corneille, ce grand poète provincial, se débat si désespérément contre la tyrannie des aristotéliciens de Paris. La « découverte de ce plaisant cuistre d'abbé d'Aubignac » est mentionnée (p. 62); mais Ronsard, Jodelle, Mairet, Balzac, Desmarets, etc. avaient parlé de l'unité de jour avant d'Aubignac. On essaye, à la p. 71, de distinguer dans la conduite de Corneille vis-à-vis d'Aristote deux périodes, que je ne crois pas si tranchées; mais il n'est pas exact de dire que Corneille ait « ignoré » les règles jusqu'à la *Suivante*. Tout cela est un peu rapide et trop *à priori*. Et pourtant M. Lemaître sera lu, même de ceux qui ne pensent pas que *Théodore* soit supérieur à *Horace* et à *Cinna*, et je suis ingrat en le critiquant, car je l'ai lu moi-même avec un vif plaisir.

Félix Hémon.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie royale des sciences de Munich a nommé M. Eugène MÜNZER membre correspondant de la classe historique.

— M. James CONDAMIN, docteur ès-lettres, professeur à l'Université catholique de Lyon, vient de publier, à la librairie Jules Vic et Amat, un volume d'*actualité*, sous ce titre : *Rome et Léon XIII*. Orné du portrait de Léon XIII et de six vues de Rome, ce travail touche à la fois à l'histoire des Institutions romaines (I^{re} partie : Rome païenne), à celle des Institutions catholiques et de la papauté (II^e partie : Rome chrétienne), et au Pontificat de Léon XIII (III^e partie). Il se fait lire avec intérêt; on s'attardera plus volontiers à quelques chapitres, celui de la « Querelle du sacerdoce et de l'Empire » (p. 206 sq.), ou celui des « Persécutions » (p. 133 sq.), qui nous ont paru traités avec une largeur de vues et une compétence particulières.

ALLEMAGNE. — Il vient de se fonder à Berlin une société pour la littérature allemande : *Gesellschaft für deutsche Literatur*. Elle a tenu sa première assemblée le dimanche 18 novembre et a reçu aussitôt près de 90 adhésions. M. Erich SCHMIDT a été nommé président; M. PILGER, vice-président; M. Fred. SPIELHAGEN, assesseur;

M. OTTO HOFFMANN, secrétaire; M. MEYER-COHN, trésorier. Les réunions de la société auront lieu en hiver, le troisième mercredi de chaque mois, en été plus rarement; on y fera ordinairement une conférence qui sera suivie d'une discussion et de communications diverses.

— Le deuxième volume de l'« Histoire de la littérature anglaise » de M. B. TEN BRINK vient de paraître; il traite de Wiclif, de Chaucer, de l'école de Chaucer, y compris Lydgate, du drame anglais au moyen-âge, de la prose du xv^e siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 novembre 1888.

M. E. Revillout dépose un pli cacheté qui sera conservé au secrétariat de l'Institut.

M. le Ministre de l'Instruction publique transmet à l'Académie, de la part du R. P. Delattre, la liste des objets qui ont été volés récemment au Musée de Saint-Louis de Carthage.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire qui est devenue vacante par la mort de M. Bergaigne. Ces candidats sont : M. Louis Courajod, M. Clermont-Ganneu, M. Robert de Lasteyrie et M. l'abbé Duchesne. M. A. Luchaire, qui avait posé sa candidature, adresse à l'Académie une lettre de désistement.

M. de Vogüé annonce à l'Académie des découvertes qui ont été faites récemment à Carthage par le R. P. Delattre. Les fouilles ont porté sur deux points, la colline de Byrsa et la nécropole dite de Gamart.

A Byrsa, on a mis au jour toute une série de sépultures qu'on peut rapporter aux premiers temps de la Carthage punique. Il faut signaler surtout un tombeau d'une construction analogue à celle du tombeau qui a été trouvé précédemment près de la cathédrale, mais mieux conservé. Les cadavres étaient couchés sur leur lit funéraire, accompagnés d'armes, de bijoux, de poteries, quelques-unes de ces dernières avec des fragments phéniciens.

A la nécropole de Gamart, les fouilles ont fourni la preuve que cette nécropole, à laquelle on avait prêté une antiquité exagérée, ne remonte qu'à l'époque romaine. Elle semble avoir été destinée particulièrement à la colonie juive.

M. de Vogüé se réserve de revenir avec plus de détail, dans une prochaine séance, sur ces intéressantes découvertes.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : MOMMSEN, *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. HUMBERT, tome VI; — par l'auteur : ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'), *les Premiers habitants de l'Europe*, tome I; — par M. Delisle : 1^o LASTEYRIE (R. DE) et LEFEBVRE-PONTALIS (E.), *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes*, 4^e fascicule; 2^o OMONT (H.), *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, tome III; 3^o BABEAU (Albert), *la Vie militaire sous l'ancien régime*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 21 novembre 1888.

M. Molinier communique les photographies d'un buste reliquaire de saint Baudime, conservé dans l'église de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme); il présente également les photographies des chapiteaux de l'église de Mozac.

M. Durrieu présente un précieux tableau qui vient d'être donné au Louvre par M. Maciet. C'est un volet de triptyque représentant la célèbre dame de Beaujeu, Anne de France, fille de Louis XI, et qui est le pendant d'un autre volet du même triptyque que possédait déjà le Musée. Sur celui-ci on voit le mari de la dame de Beaujeu, Pierre II, duc de Bourbon.

M. Durieu présente ensuite une petite peinture française de la fin du xv^e siècle, qui est aussi un don de M. Maciet.

M. de Boislisle lit un mémoire sur les statues de Louis XIV, élevées en province. M. Bapst signale un acte notarié d'où il résulte que le cardinal de Richelieu a fait exécuter, en 1639, par le sculpteur Guillaume Berthelet, une statue de la Renommée, en bronze, destinée au château de Richelieu.

M. Ravaissou communique des observations sur l'Amazone blessée du Louvre et les restaurations dont elle a été l'objet.

Le Secrétaire : DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51

— 17 décembre —

1888

Sommaire : 611. FISCH, Le substantif latin en *o-onis*. — 612. HERMES, Catulle. — 613. DAVIDSON, Philippe Auguste et Ingeburge. — 614. La Passion, p. p. PROMIS. — 615. MILLET, Etudes lexicographiques sur l'ancienne langue française. — 616. Goudelin, œuvres, p. p. NOULET. — 617. KÆRTING, Essais de philologie moderne. — 618. RETHWISCH, Le baron de Zedlitz. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

611. — **Les substantifs latins en *o-onis* (*io-ionis*) désignant des personnes**, par Richard FISCH. Berlin, Gærtner, 1888, 80 p. Prix : 1 fr. 25.

C'est une excellente monographie que nous offre M. Fisch. S'attachant exclusivement au suffixe *o-onis* (*io-ionis*), il en recherche la signification, et il nous en raconte la vie à toutes les périodes de la langue. Nous voyons ce suffixe indifférent d'abord à toute signification bonne ou fâcheuse au point de caractériser les fonctions les plus nobles et de former le nom des dieux ; il est relégué ensuite dans la langue populaire, tandis que le style élevé ne l'emploie guère ; plus tard avec la décadence des mœurs et la prédominance de la plèbe sous l'empire, il regagne son antique faveur. On le retrouve jusque dans les langues romanes. Toute cette partie historique est fort bien étudiée. Mais M. F. aurait dû marquer plus expressément que le suffixe *o-onis* était selon toute vraisemblance un suffixe d'adjectif. Ainsi s'explique que les mots qu'il a formés sont restés des deux genres, et cela jusqu'à l'époque des grammairiens qui notent cette particularité. C'est pourquoi Cicéron a pu dire de sa fille : « *homo erat* ». On disait également bien *Deus Semo* et *Dea Alimo*, *Dea Juno*. Plus tard, quand un second suffixe vint s'ajouter au premier, ce fut non pas un suffixe de substantif, indifférent au genre, mais toujours un suffixe en *-us-a*. *Pomona Bellona Averruncus Catullus* en face de *Cato* et parmi les noms communs, *patronus patrona* ; *colonus, colona* ; c'est ainsi encore que l'on a eu *centurionus* « *qui nunc centurio* ; et *curionus* et *decurionus dicebatur*. » Je ne sais pourquoi M. Fisch qui traite des *Cognomina*, a laissé systématiquement de côté les *Gentilicia*. Je crains également qu'il ne subtilise un peu quand il parle de l'introduction des substantifs en *o-onis* dans la littérature. Il croit, par exemple, que si Térence employa un jour le terme *nebulo*, c'est parce qu'il était influencé par la famille des Scipions qui avait conservé ce mot depuis le jour où l'ancien Africain l'appliqua à M. Nœvius. Dans l'histoire des mots comme dans celle des peuples,

le hasard tient aussi sa place, et il est dangereux de vouloir tout expliquer.

A. BAUDOUIN.

612. — *Beiträge zur Kritik und Erklärung des Catull, vom ord. Lehrer Fr. Henkes* (im Progr. d. K. Friedrichs-gymnasiums zu Frankfurt a. O. Ostern, 1888), 24 p. in-4.

I. L'auteur combat l'identification, généralement adoptée et soutenue par le dernier éditeur de Catulle, B. Schmidt, de Lesbie et de Clodia, femme de Métellus. Ses principaux arguments sont que le témoignage d'Apulée ne repose sans doute que sur des *on-dit*, que Catulle ne dit pas positivement que Lesbie ait été noble, que les vers où il lui reproche son inconduite si souvent rapprochée des débauches de Clodia sont de simples exagérations, que l'identification de l'orateur, M. Caelius Rufus avec le Rufus des pièces 69 et 77 n'est rien moins qu'assurée, que le Lesbius de la pièce 77 n'est pas nécessairement un Clodius (il propose de lire ainsi le dernier vers : « Si tria qua joca, si seria reppererit, » correction absolument fantaisiste), etc. Rien de tout cela n'est bien convaincant.

M. Fr. Hermès adopte l'opinion de Lachmann et d'Haupt, qui font vivre Catulle de 76 à 46 av. J.-C. Il pense que si aucune des pièces de circonstance de Catulle n'est postérieure à 54, c'est qu'il « avait épuisé les motifs que lui offrait la vie réelle », p. 8; assertion singulière et qui n'a pas besoin d'être réfutée. Il aurait alors changé de manière et composé de grands poèmes. Entre Clodia, née en 95 ou 94, et Catulle né en 76, il y aurait eu alors un intervalle d'âge de 18 ans, ce qui rend la liaison très invraisemblable. Mais M. Fr. Hermès ne paraît pas s'apercevoir qu'il n'établit cette invraisemblance qu'au moyen d'une hypothèse tout-à-fait arbitraire, celle qui consiste à reculer sans preuve la naissance de Catulle de 9 à 10 ans. Il place « l'épisode de Lesbie » en 56-55, transformant ainsi en caprice éphémère une passion qui a certainement brûlé le cœur de Catulle pendant plusieurs années et se débarrasse des vers 76, 13 : « Difficile est longum subito deponere amorem » en disant p. 9 : « pour un vieillard, une année du passé est un court espace de temps, pour un jeune homme c'est une éternité. » Il n'y a rien à répondre à ce genre d'argumentation.

II. L'auteur soutient contre Fritz Schöll (*Jahrb. f. kl. Philol.* 1880, p. 471), par des raisons grammaticales convaincantes, la division en deux parties du poème 68, division rejetée par Schmidt. La correction des 2 v. corrompus 157-8 : « Et qui principem erae nobis ceram dedit aureae, qua mea sunt promota omine vota bono » qu'il promet de justifier ailleurs, paraît bien éloignée de la tradition du texte.

Il n'est guère vraisemblable que l'Allius de la pièce 68^b soit un pseudonyme : encore moins qu'on puisse identifier le personnage en question avec le Gellius de la pièce 116.

III. Restitution du poème 55, poème assez altéré et qui n'a jamais été complètement expliqué au point de vue du sens et de la métrique. Les corrections personnelles de M. Fr. Hermès sont loin d'être toutes approuvables. Une idée assez séduisante, déjà proposée du reste, c'est de partager le poème en strophes de deux vers dont le second est un hendécasyllabe ordinaire, tandis que le premier remplace le dactyle par un spondée.

IV. Restitution du poème 95. A la place du v. 4 disparu. M. Fr. Hermès en refait un dont il n'y a trace ni dans les mss. ni dans les autres pièces de Catulle : « *Furius iste Enni simius evomuit.* » Nous sommes en pleine fantaisie. La correction du v. 3 *onerantia rure* au lieu de *Hortensius uno est* d'une impropriété rare.

Appendice. L'auteur refait le poème 54 d'une façon assez ingénieuse. Il suppose que c'est une pièce écrite par Catulle après sa réconciliation avec César et dirigée contre Pompée et les Pompéiens : mais il n'arrive à ce résultat qu'au prix de bien des violences. En somme plus d'imagination que de science profitable.

A. CARTAULT.

613. — Robert DAVIDSON. *Philipp II August von Frankreich und Ingeborg.* Stuttgart, Cotta, 1 vol. in-8, 337 pages.

Les Annales d'Anchin rapportent qu'en 1201, au concile de Soissons où la cause d'Ingeburge devait être jugée, un pauvre clerc inconnu se leva : en rougissant, il demanda à Philippe-Auguste et aux cardinaux la permission de plaider pour la reine répudiée. La licence obtenue, il s'acquitta de son office avec une grande vigueur d'argumentation et une mâle éloquence qui venait du cœur.

M. Davidson ressemble à ce clerc. Au bout de six cents ans, il vient, lui étranger, présenter la défense de la pauvre reine de France, délaissée par son mari, au lendemain de ses noces, pour un motif mystérieux. Il a réuni un vaste dossier ; il a lu attentivement toutes les pièces du procès qui avaient déjà été publiées ; il n'a épargné aucune peine pour en découvrir de nouvelles. Il s'est rendu à Copenhague, patrie de la malheureuse Ingeburge, afin de retrouver quelque trace de son enfance ; il a séjourné longtemps en France et a multiplié ses recherches dans nos bibliothèques et dans nos archives. Il connaît fort bien toutes nos collections de la Nationale ; bien plus, il a visité Orléans, Senlis, Corbeil, Etampes, etc. : il a fait un pieux pèlerinage à presque toutes les villes où Ingeburge a séjourné, dans sa singulière existence. Partout il a recueilli de précieuses indications. Les documents sur lesquels il a mis la main, il les a ensuite examinés avec diligence ; il a essayé de lire entre les lignes et de scruter les intentions de ceux qui les avaient écrits. Il a interprété tous ces textes, la plupart du temps avec justesse, quelquefois avec une trop grande subtilité. Enfin il les a mis en œuvre dans un ré-

cit chaleureux, d'une lecture attachante; la narration gagnerait toutefois à être allégée des longs raisonnements qui souvent en interrompent le cours; la phrase serait plus alerte, si elle était débarrassée de ces fatigants tirets.

M. Davidson a certainement ajouté bien des choses à nos connaissances. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de comparer son travail au mémoire que Géraud a publié en 1844 sur le même sujet dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*. Notamment, il a montré quelle généalogie avait inventée la chancellerie de Philippe-Auguste, pour peser sur les prélats réunis à Compiègne le 11 novembre 1193. Au moyen de chartes inédites, il a pu soulever un coin du voile qui cachait la vie d'Ingeburge, depuis le moment où son mari lui reconnut de nouveau le titre de reine en 1213. Puis, il a fort bien mis en lumière la politique d'Innocent III. Innocent, en arrivant au pouvoir, prit fait et cause, au nom de la justice, au nom de la sainteté du sacrement, pour la reine délaissée; il alla même jusqu'à jeter l'interdit sur la France. Mais cette mesure extrême n'apporta aucun soulagement au sort d'Ingeburge et Innocent III fut obligé de biaiser. Comme il avait besoin de Philippe, comme il voulait le détacher de l'alliance du Hohenstaufen, et l'entraîner contre les Albigeois, il n'osa plus insister. Lui-même indiqua au roi de France un moyen de faire prononcer le divorce: que Philippe allègue que, par suite de sorcellerie, il ne pouvait avoir commerce avec Ingeburge. En somme, le vaincu de cette lutte, ce ne fut pas le souverain, mais le pape. Si, en 1213, Philippe-Auguste consentit à reconnaître le titre de reine à Ingeburge, les menaces d'Innocent n'y furent pour rien. A cette date, Philippe méditait une descente en Angleterre et, pour justifier cette agression, il mettait en avant les droits des anciens Danois que sa femme lui avait apportés en mariage.

Nous avons relevé dans le livre très peu d'erreurs. M. Léopold Delisle sera sans doute étonné d'apprendre (p. 6) qu'il fait partie de l'Académie française. Dans le premier chapitre, l'auteur ne juge pas Philippe-Auguste d'une manière impartiale: il est beaucoup trop sévère. Les bâtiments de l'ancien monastère de Fervaques sont encore debout, dans Saint-Quentin, quoique M. Davidson dise le contraire (p. 65, n. 1). Nous maintenons, avec les auteurs du *recueil des historiens de France*, la correction *Cisonium* au lieu de *Suessionem* dans le texte de Raoul de Coggeshale, cité p. 67, n. 2. L'abbé de *Sarnai* dont il est question p. 212 est sans doute l'abbé de *Vaux-Cernay*. En somme, c'est une excellente monographie. Nous signalons volontiers ces empiètements des érudits d'outre-Rhin sur notre histoire nationale. Nos bibliothèques et nos archives leur resteront toujours ouvertes, et nous les verrons avec plaisir se servir de nos richesses manuscrites, encore qu'on vienne de nous fermer les archives de tous les pays rhénans.

Ch. PFISTER.

614. — *La Passione di Geaù Cristo*, rappresentazione sacra in Piemonte nel secolo XV, edita da Vincenzo Promis. Torino, Fratelli Bocca, 1888, Gr. in-4 de xxv pp., 3 ff., 532 pp. et 1 f.

Le beau volume que M. Promis vient de publier mérite de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'ancien théâtre en Europe. Le mystère piémontais nous a été conservé par un manuscrit qui fait partie du fonds Libri récemment cédé au gouvernement italien par Lord Ashburnham. Ce manuscrit, daté de l'année 1490, provient de Revello, bourg du marquisat de Saluces, où avait eu lieu la représentation; il paraît y être resté au moins jusque vers la fin du xvi^e siècle, car il porte en deux endroits le nom d'un prêtre de Revello, Jean Obert, et la date de 1583. Au xvii^e siècle, il passa en France où il fut recouvert d'une élégante reliure en maroquin rouge ornée de fleurs de lis¹; c'est vraisemblablement en France qu'il aura été acquis ou détourné. Il porte aujourd'hui, à la Laurentienne, la cote Ashb. 1190².

Le manuscrit Libri n'est pas un original autographe; c'est une copie, une mise au net exécutée par une main étrangère³. La date de 1490 est, croyons-nous, celle de la transcription; mais la composition de l'ouvrage est très vraisemblablement du même temps.

Le mystère de Revello est écrit en italien et c'est là ce qui lui donne une valeur particulière. Au xv^e siècle, le domaine de l'italien ne commençait guère qu'à la frontière du Monferrat; le français était presque la seule langue écrite dans le marquisat de Saluces et dans la partie occidentale du Piémont. Un mystère écrit pour le peuple et joué par les bourgeois ou campagnards est l'exception la plus notable qui ait été citée jusqu'ici à l'encontre d'un fait jugé constant. Cette exception est d'autant plus frappante que la représentation de 1490 ne dut pas être unique. Le texte que nous avons sous les yeux a été en effet disposé pour servir à des représentations plus ou moins étendues, suivant le gré

1. M. P. dit simplement que la reliure est décorée de « fregi in oro a gigli araldici ». Il eût été bon d'examiner ces fleurs de lis d'un peu plus près et de voir si elles n'indiquaient pas une reliure exécutée pour le roi. La suppression du 1^{er} f. et l'intercalation de nouvelles gardes, que M. P. attribue au relieur du xvii^e siècle, pourraient fort bien avoir été faites par Libri en vue de dissimuler la provenance du volume.

2. M. A. Tenneroni avait déjà signalé ce manuscrit dans une étude sur Jacopone da Todi (1887) et M. Roediger (*Contrasti antichi; Cristo e Satana*, Firenze, 1887, in-8, pp. 73-88) en avait extrait un long dialogue entre Jésus et Lucifer qui forme comme un hors-d'œuvre dans la première journée (v. 5532-5783).

3. A l'appui de cette opinion, émise par M. P. (p. xiii), on peut relever un détail qui n'est pas sans importance, c'est que le scribe a intercalé çà et là, dans son texte, des additions faites sur les marges de l'original, sans égard aux rimes. Ainsi, entre les vers 2038 et 2051, qui doivent rimer ensemble (*eternale-victorale*), il a placé un discours de Dieu le Père que l'on peut considérer comme interpolé.

Ajoutons, en outre, que le scribe a dû être un Italien peu versé dans la langue française, témoin la façon barbare dont sont reproduits les timbres des chansons françaises citées plus loin.

des acteurs. De même que le compilateur des mystères français réunis dans le célèbre recueil de la Bibliothèque Sainte-Geneviève a pris soin d'indiquer comment les acteurs pouvaient s'arrêter à tel ou tel chapitre en ajoutant seulement une « clause » finale, ou passer sans interruption au chapitre suivant¹; de même le poète de Revello a voulu que les jeunes gens pour qui il écrivait pussent représenter, soit toute la Passion, soit seulement certaines parties du grand drame chrétien.

Dans son état actuel, le mystère est divisé en trois journées, dont la première compte 7,717 vers, la seconde, 2,410 vers et la troisième, 2,384 vers. Il est bien difficile d'admettre que cette proposition ait pu être observée à la représentation; il fallait donc pratiquer des coupures dans la première partie ou la scinder elle-même en trois journées ou demi-journées. Pour gagner du temps, l'auteur a composé lui-même un mystère abrégé des prophètes du Christ, qui est transcrit en tête du volume, avant la première journée. Cet abrégé, qui ne compte que 559 vers, correspond aux vers 1 à 1046 de la première journée. On lit à la fin : *Quod scriptum est supra² est res per se, licet primum illud continetur sub brevitate et ejusdem tenoris est. Quod est infra ad longum sequitur*. Après avoir gagné ainsi 500 vers, on pouvait réduire encore les proportions de la première journée en jouant séparément certains épisodes. Le poète n'a prévu qu'un remaniement de ce genre, mais il est permis de supposer qu'on pouvait en pratiquer d'autres. Tout à la fin du manuscrit, après les pièces qui nous font connaître le nom de Revello et la date de la transcription, on trouve un sermon de Jésus précédé de cette indication : *Qui volesse fare la presentatione de la conversione de sancta Maria Magdalena cum la morte de Lazaro incomenza cuy*. Ce sermon, en 178 vers, sert d'introduction à un fragment de la première journée (v. 5848 et suivants)³.

Le mystère de Revello, avons-dit dit, est écrit ou, du moins, a la prétention d'être écrit en italien; mais il est évident que l'auteur ne s'en nullement inspiré des *rappresentazioni sacre* de la Toscane: ce sont les drames français qu'il a pris pour modèle. Bien que nous ne puissions donner son œuvre comme la traduction, ni même comme l'imitation d'aucun des mystères qui nous sont connus, l'influence est visible à chaque pas. Le poète piémontais ignore l'emploi des octaves; il ne se sert que de rimes plates, au nombre de deux ou, plus rarement de trois. Il ne manque pas, sauf dans quelques endroits, de faire passer la rime d'un couplet à l'autre. Le développement donné au drame, la variété des

1. Voy. Jubinal, *Mystères inédits du quinzième siècle* (Paris, 1837, 2 vol. in-8).

2. P. xiv, M. P. lit dans ce même passage *superius*.

3. En corrigeant l'épreuve de cet article nous voyons que M. Gaston Paris a été frappé comme nous de l'inégalité des divisions du mystère de Revello. Il observe en outre que les 21 premiers vers de la seconde journée actuelle sont interpolés; le vers 22 rime avec le dernier vers de la première journée (*Journal des savants*, septembre 1888, p. 515.)

épisodes, le nombre des personnages (il n'y en a pas moins de 203, sans compter les simples figurants), les noms donnés aux démons, tout rappelle notre théâtre. D'ailleurs l'auteur avoue dans une adresse finale aux spectateurs que l'italien est peu familier aux spectateurs et aux acteurs :

La Passione in tal lingua è fatta
Che da noy è poco usitata;
Imperò nonne da meraveglare
Se non l'abiamo bene saputa fare.

(P. 517, v. 2373-2376).

Revello avait de fréquents rapports avec la France; aussi le poète se flatte-t-il qu'il sera bruit de la représentation, non seulement en Lombardie et en Piémont, mais

Ancora de là di montj (p. 520, v. 49).

Avec son éducation toute française il n'est pas surprenant que ce poète ait mis des chansons françaises dans la bouche d'un de ses personnages. Un des soldats qui insultent le Christ s'exprime ainsi :

È stato sempre fora del paexe;
Imperò sa molto bene cantar francexe.
Or di, Christo, quella che a bon ayre :
Matre doza sor de bon ayre ¹.
Forse questa ancor più t'agrea :
Obrime l'usso, ma bella desirea ².

(P. 347, v. 806-811),

L'auteur du mystère paraît avoir été un frère Simon dont le nom se rencontre à la fin du poème : *Poy che Jhesu serà partito venga la Magdalena da frate Symone et dica* :

Bene stia tuta questa compagnia.
Christo ti manda, o frate Symone,
Che di presente faci el tuo sermone.

Alora se leva frate Symone et dica predicando.... Suit un discours en 79 vers.

Nous pensons que frère Simon est bien le rimeur à qui nous devons la composition du mystère et non un simple metteur en scène. Du reste, ce religieux est inconnu.

La place nous manque pour examiner le fonds du poème et les légendes qui y ont trouvé place. M. Promis a lui-même négligé cette étude dans son introduction, où il s'est borné à nous renseigner sur le manuscrit, sur le lieu et la date de la représentation. Il est regrettable qu'il n'ait pas cru devoir joindre à sa publication un glossaire, où les mots parfois barbares qu'emploie frère Simon, auraient été relevés. Ajoutons aussi que la table des personnages eût gagné à être dressée d'après le système ancien, c'est-à-dire en disposant les noms dans l'ordre où les acteurs paraissent sur la scène.

1. Ma tresdoulce seur debonnaire.

2. Ouvre moy l'uyse, ma belle désirée.

MM. Bocca frères, qui ont dédié l'ouvrage à la reine d'Italie, n'ont rien négligé pour en assurer la belle exécution typographique. On trouvera peut-être que le format adopté est trop grand; les éditeurs l'ont choisi pour ne pas plier les fac-similé, d'ailleurs fort bien exécutés, qu'ils ont donnés du manuscrit.

Emile PICOT.

615. — *Etudes lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du Dictionnaire de M. Godefroy*, par le D^r MILLET. Paris, E. Lechevalier, 1888. In-8, 70 p.

Ces *Etudes* ne sont pas autre chose qu'un examen rigoureux du Dictionnaire de M. Godefroy, depuis la lettre A jusqu'à la lettre M. Quoique M. Millet n'ait pas lu les articles que nous avons publiés dans la *Revue* sur le même sujet, on ne trouvera pas étonnant qu'il se soit maintes fois rencontré avec nous dans la critique d'un ouvrage dont les défectuosités sautent aux yeux.

Le Dictionnaire de M. G. est fait sans plan, sans méthode : au lieu de finir à l'époque où la langue passe de la forme populaire à la forme savante, « l'auteur a versé dans un lexique roman des mots forgés ou refaits aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles »¹; il a mutilé des familles de mots et en a exclu souvent celui qui commande à tous les autres. Il est rare qu'il signale ceux qui ont changé de genre en passant de la langue ancienne dans la langue moderne; parmi les vocables conservés, il en admet certains dont les formes tourmentées sont devenues méconnaissables, comme : *e* = abeille, *ée* = âge, *aigue* = eau, *ceaule* = cellule, et en recueille d'autres dont les modifications sont insignifiantes, telles que *entencion*, *aorer*, *establer*, *graveté*, *lascivité*. Il a classé les acceptions au hasard, sans tenir compte du sens étymologique. Des mots encore en usage ont été admis en faveur de certaines significations disparues, mais les omissions sont nombreuses. M. Millet en cite une centaine d'exemples, comme : *achevement* = entreprise chevaleresque, *bachelage* = âge de bachelier, jeunesse, *boutoner* = garnir de boutons, *croissance* = excroissance, *devise* = échancrure, *fastidieux* = dégoûté, *fausseté* = matière sophistiquée, etc. Un grand nombre d'autres termes restés dans la langue moderne avec des changements de sens n'ont pas été mentionnés par M. Godefroy. Tels sont : *abstraire* = retirer, ôter, *abstinence* = cessation, *blasme* = blasphème, blasphème

1. Il suffira de citer les vocables grecs que je prends au hasard dans les deux derniers fascicules : *philautie*, *perittomatic*, *pentatheucon*, *peripheree*, *phelandrion*, et d'autres que l'on trouve dans Littré comme *pentaphylle*, *pedagogisme*. Il y a des mots du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle qu'il aurait mieux valu recueillir que les précédents, tels que : *camuserie*, *feriat*, *perfunctoirement*, *parasiterie*, *assidrer*, *nasierie*, *broussailler*, *enchauler*, *enchaulage*, *bucheresse*, *afflandré*, etc., etc. Dix in-quarto auraient suffi à contenir tous les mots disparus jusqu'à nos jours, à condition de ne pas semer les exemples à pleines mains, sans discrétion aucune.

= blâme, *frequentation* = grande quantité, et beaucoup d'autres. L'ancien français avait des verbes actifs et neutres qui sont devenus inversement neutres ou actifs dans le français moderne : ils devaient avoir leur place dans le Dictionnaire. M. G. traite « les diversités dialectales du même mot comme si elles étaient étrangères les unes aux autres. Il sépare *estruire* d'*astruire*, *chaier* de *cheoir*, *hourdeis* de *hourdois*. *Apostolial* et *apostolical*, *chaiere* et *cathedre*, *esposeor* et *espositor*, *meurer* et *maturer*, c'est-à-dire les mots populaires et les mots savants, ont chacun un article distinct; il en est de même des noms à deux cas : *ante* et *antain*, *fornicaire* et *forniceor*, *goffe* et *goffon*, *guie* et *guion*. Quelquefois M. G. réunit au contraire ce qui devait être séparé, et met sous le même chef des mots qui n'ont ni la même étymologie ni le même sens; il néglige de mettre en tête de chaque article les formes les plus anciennes : par exemple, *ademplir* (Roland), *caitif* (Roland), auraient dû précéder *aemplir*, *chaitif*. Il était aussi très important d'inscrire toutes les formes de chaque mot à leur rang alphabétique avec renvoi à l'article principal. A l'article *Aigue* sur 50 formes inscrites 24 renvois sont omis; par contre, il n'en manque pas qui adressent le lecteur à des mots absents. Quant à l'historique, il n'est pas abondant, il est encombrant, ce qui n'est pas la même chose. Cette profusion de citations dissimule mal les mots absents qui sont innombrables. Si M. Millet en a relevé environ deux mille de la lettre A à la lettre M, je connais quelqu'un qui en a recueilli plus de dix mille. Telles sont les principales critiques contenues dans la première partie de ces Etudes, et si elles sont sévères, il me semble impossible de nier qu'elles soient justes.

Dans la seconde partie, M. Godefroy est accusé de n'avoir pas mis à profit les travaux de ses devanciers, de n'être pas au courant de la science moderne, d'expliquer les mots d'une manière vague et indéterminée, de les définir par des équivalents et non par des termes propres et précis. Expliquer *acutelée* par « sorte d'herbe », *arelle* par « partie de la charrue », *cruzelin* par « sorte de pot », *epilence* par « sorte de maladie », *macherel* par « sorte de poisson », est un procédé trop facile dont un bon lexicographe ne se contente pas. C'est bientôt fait de traduire *afener* par « faucher », *appigner* par « exhausser un mur » : si M. G. eût seulement songé à la composition de ces verbes, il aurait expliqué le premier par « faucher du foin », et le second par « garnir d'un pignon ». *Defiler*, *desaivié*, *descaver*, *destaier*, et une foule d'autres mots sont ainsi interprétés par des à peu près. Souvent aussi M. G. attribue aux vocables qu'il traduit des sens qui n'appartiennent

1. En général, Littré, dans l'historique des mots conservés, signale les changements de sens. Je ne ferai donc pas, comme M. Millet, un reproche à Godefroy d'avoir omis *chiffre* = zéro, *couvent* = assemblée, *debonaire* = de bonne race, *consistoire* = salle, lieu de réunion, etc., puisque ces acceptions ont été notées par plusieurs exemples dans le Dictionnaire de Littré. Si M. G. l'avait lu avec plus d'attention, il n'aurait pas farci le sien d'une multitude d'articles inutiles.

qu'aux compléments exprimés dans la proposition : c'est ce que l'on peut voir sous les mots *cymeron*, *bacul*, *escail*, *espondis*, etc. Les mots anciens refaits par la langue moderne n'avaient pas besoin d'être définis ; il suffisait de les traduire par un mot moderne qui correspondît au mot ancien : *aaptation* = adaptation, *aprouveor* = approbateur, *archegaie* = zagaie, *ouiller* = ouiller, *anotable* = notable, *epelement* = epelation. Un grand nombre des mots anciens conservés aujourd'hui sous une autre forme sont définis par des équivalents, ce qui occupe inutilement de la place comme *detraieur* par « medisant, calomniateur », au lieu de « détracteur », comme *cranche* par « mal ravageur », au lieu de « chancre ». M. G. n'a pas assez évité de donner à certains termes des acceptions contradictoires ; ainsi *alec* est à la fois une sardine, un anchois et un hareng ; *escrache* signifie tout ensemble gale, rogne et farcin. Ce ne sont là que des demi-contresens, mais il y a des contresens complets : *assoviner* = renverser sur le dos est défini par « renverser sur le ventre » ; *se bandir* = s'unir, se mettre en bande, par « se diviser », *chemin ferrin* par « chemin ferré » *carpent* = charpente, le tronc sans la tête et sans les membres par « hachis de carpes ». M. Millet donne une belle liste de ces contresens dont quelques-uns sont vraiment amusants.

La conclusion de M. Millet — comme la nôtre — est que ce Dict. de l'ancienne langue française, à cause de son plan vicieux, de son défaut de méthode, de ses omissions, de ses fautes de traduction, ne répond pas au besoin des études, et que, par suite de son prix excessif, il n'est pas à la portée des élèves et des travailleurs. Il n'est utile qu'aux érudits de profession, à ceux qui sont versés dans la connaissance de l'ancien français ; ils y trouveront des exemples et des textes nombreux dont ils pourront seuls tirer profit. Avouons au moins que c'est là quelque chose : le seul mérite de M. Godefroy est d'avoir réuni un amas considérable de matériaux qu'un plus habile saura peut-être un jour mettre en œuvre. On ne rencontre pas tous les jours un Littré, je veux dire un homme qui possède toutes les qualités d'un bon lexicographe.

A. JACQUES.

616. — **Œuvres de Pierre Goudelin** collationnées sur les éditions originales accompagnées d'une étude biographique et bibliographique, de notes et d'un glossaire par le Dr J.-B. NOULET, publiées sous les auspices du Conseil général de la Haute-Garonne. Toulouse, Edouard Privat, 1887, in-8 de LVIII-507 p.

La nouvelle édition des Œuvres de P. Goudelin est excellente à tous égards et telle, en un mot, que nous pouvions l'attendre d'un des hommes qui connaissent le mieux la langue et la littérature du Midi. Le *Ramelet moundi* (Bouquet toulousain) méritait la bonne fortune qui lui arrive enfin. Les gracieuses poésies de Goudelin n'avaient jamais été imprimées d'une façon satisfaisante. Parmi les nombreuses éditions

du célèbre recueil, depuis celle de 1617, sinon la première parue, tout au moins la plus ancienne comme, jusqu'à la dernière, celle de 1843, aucune n'est complète, les éditeurs n'ayant pas eu à leur disposition, ou ayant négligé d'utiliser plusieurs compositions de l'auteur. C'est avec un soin pieux, pour employer l'expression même du d^r Noulet, que cet érudit a recueilli tout ce qui lui a paru appartenir à son cher poète, ¹ et qu'il a rejeté tout ce qui lui avait été mal à propos attribué. Les cinq éditions publiées du vivant de Goudelin, les seules qui fassent autorité, les seules dont le nouvel éditeur se soit servi, offrent bon nombre de variantes qu'il n'a pas manqué de relever, en les rapportant en notes, précaution qui n'avait pas été prise par ses devanciers. Le texte, révisé avec la plus pénétrante attention, a été débarrassé des fautes qui l'obscurcissaient et le déshonoraient. D'heureuses modifications dans l'accentuation et dans la ponctuation rendent plus facile encore la lecture de ce texte qu'accompagnent, au bas de chaque page, d'abondantes notes littéraires, historiques, biographiques, mythologiques. ² Ce qui n'est pas moins louable que ce riche commentaire, c'est le *Glossaire* qui remplit plus de 250 colonnes. Voici comment en parle le d^r N. (*Avertissement*, p. xi) : « il nous reste à dire un mot du *Glossaire*... il est spécial à l'Œuvre de Goudelin et comprend tous les vocables qui s'y trouvent employés, avec les diverses acceptions simples ou détournées que le poète a voulu leur attribuer. Ce relèvement a nécessité de notre part un travail long et minutieux dont le résultat ne semblera pas, à la plupart de ceux qui en feront usage, en rapport avec le temps et les soins qu'il a exigés... » ³.

Je dois signaler encore la notice biographique, la notice iconologique et la notice bibliographique. Le premier de ces morceaux est emprunté à Germain de La Faille ⁴, auteur des *Annales de la ville de Toulouse*,

1. Le d^r N. l'appelle un peu trop complaisamment, ce me semble (p. xi) « notre grand poète. » Gardons le mot pour des poètes de plus d'envergure.

2. A ceux qui seraient tentés de regarder quelques-unes de ces notes comme superflues, l'éditeur rappelle que le Conseil général de la Haute-Garonne lui a demandé une édition populaire, « c'est-à-dire accessible à toutes les éducations, » ce qui l'a obligé à multiplier les notes explicatives. C'est aussi pour répandre le plus possible la nouvelle édition parmi les lecteurs de toutes classes, que la très intelligente et très libérale assemblée en a abaissé le prix à 2 fr. La valeur réelle du volume serait, au moins, de cinq ou six francs.

3. Dans l'*Avertissement* particulier qui précède le *Glossaire*, le d^r N. nous apprend qu'il a simplifié dans de considérables proportions son projet primitif (p. 365) : « Afin de donner à mon *Glossaire* un caractère uniquement pratique, en conformité du programme qui m'était tracé, j'ai évité toute digression, toute trace d'érudition, non sans regretter d'avoir ainsi à renoncer à faire usage des recherches longuement accumulées qu'un Dictionnaire raisonné de l'idiome toulousain m'eût fourni l'occasion de produire. » Espérons que le vétéran des philologues méridionaux nous fera profiter du travail qu'il a si bien préparé.

4. On a eu le tort d'imprimer *La faille* (pp. x, xv, etc.), de même que l'on a eu le tort de mettre un accent (p. xix) sur le premier e du nom de *Regnier* (Mathurin).

et contemporain du poète. C'est la seule biographie de première main et digne de foi que nous possédions de Goudelin : elle parut d'abord en tête de l'édition préparée, croit-on, par La Faille, et publiée, en 1678, par Jean Pech, imprimeur à Toulouse. Le dr N. a complété, sur plusieurs points, la *lettre* de La Faille à un de ses amis de Paris, notamment, en précisant, d'après les registres de l'église de la Daurade, la date du baptême du futur poète (14 juillet 1580) et en rappelant que Goudelin reçut, de son vivant, deux témoignages d'estime de l'Académie des Jeux floraux, l'*œillet* (1608) et le *souci* (1609). Dans la notice iconographique sont mentionnés le buste de l'auteur du *Ramelet moundi*¹, ses portraits peints à l'huile², ses portraits gravés, enfin son portrait lithographié, ce dernier, œuvre de pure fantaisie, bien digne d'*illustrer* une édition comme celle de MM. Cayla et Cléobule Paul (1843). La notice bibliographique, très développée (p. XL-LVIII), renferme la liste des éditions originales du *Ramelet* parues du vivant de l'auteur, de celles qui furent publiées après sa mort, enfin des pièces détachées dont certaines ont trouvé place dans le *Ramelet*, et dont quelques autres ont été omises par les éditeurs qui se sont succédé.

T. DE L.

617. — GUSTAV KÖRTING. *Neuphilologische Essays*. Heilbronn, Henninger, 1887, in-8 de 184 pages.

La place qu'a prise en ces derniers temps, dans les discussions pédagogiques, la question des langues modernes et du rôle qui leur revient dans l'enseignement public, donne aux *Essais* de M. G. Körtling un intérêt particulier, et son livre mérite à tous égards de fixer l'attention, non moins de ce côté-ci des Vosges que dans son propre pays ; c'est un maître autorisé qui parle de choses qu'il connaît par une longue pratique et il le fait avec une indépendance qui n'a d'égale que sa compétence, et une hauteur et une largeur de vues bien faites pour ajouter à l'autorité de ce qu'il dit.

Après quelques pages consacrées à l'expression de « philologie moderne » et à sa légitimité, ainsi qu'à l'importance des études de philologie romane et anglaise, M. G. K. aborde directement son sujet et il examine successivement ce qu'est et ce que doit être l'enseignement de la philologie moderne dans les universités allemandes, quelle est la nature actuelle de l'examen d'état et du doctorat pour les « néo-philolo-

Le dr N. ne sera pas étonné de ces menues observations, lui qui se plaint (p. xvi) de la transformation trop fréquente du nom de *Goudelin* en *Goudouli*.

1. Buste modelé par Marc Arcis pour la galerie du panthéon littéraire, ouverte en 1674, à l'Hôtel de Ville, sur la proposition de Germain de La Faille.

2. Un de ces portraits (du XVII^e siècle), conservé dans le Musée de Toulouse et attribué à Nicolas de Troy, a été gravé en tête du volume où l'on trouve aussi un fac-similé de l'écriture de Goudelin (quittance aux Archives municipales de Toulouse) et une reproduction du frontispice de l'édition de 1617.

gues » et accessoirement ce qu'est la critique scientifique dans les travaux de philologie moderne; puis il étudie la question si importante de l'enseignement des langues vivantes au gymnase et subsidiairement dans les écoles supérieures de filles. On voit combien M. G. K. a agrandi son sujet et comme il en a considéré toutes les faces. Je n'ai pas l'intention de le suivre en détail dans les différents points qu'il a examinés, bien qu'on rencontre souvent sur chacun d'eux les vues les plus saines et les plus ingénieuses; je m'attacherai de préférence à la partie de son sujet qui trouve plus spécialement son application chez nous, à ce qui se rapporte à l'enseignement des langues vivantes au gymnase ou collège et aussi à l'université.

L'enseignement des langues vivantes dans nos facultés ne date que d'hier; il y a aussi un intérêt tout particulier à savoir comment on le donne à l'étranger, et, par là, ce qu'en dit M. G. K. mérite doublement de fixer notre attention. M. G. K., et en cela on ne peut que le féliciter, ne veut pas que l'enseignement de la philologie moderne soit isolé des autres enseignements; il veut que le romaniste ait une connaissance réelle et approfondie du latin, et que le futur professeur d'anglais ne soit point étranger à la philologie germanique; c'est dire déjà qu'il revendique pour le philologue moderne une préparation vraiment scientifique; l'étude pratique ne doit venir qu'après l'étude théorique et elle ne saurait se faire avec profit réel que dans le pays dont on veut apprendre la langue.

Après ces considérations sur l'enseignement des langues à l'Université, M. G. K. passe aux examens destinés à en constater les résultats; on comprend qu'il les veuille à la fois scientifiques et pratiques; mais il émet le vœu, et je crois qu'il a raison, qu'on divise en deux l'examen d'état dont la première partie porterait sur la connaissance théorique, la seconde sur la connaissance pratique de la langue. La seconde épreuve, d'ailleurs, ne serait passée qu'après un séjour indispensable à l'étranger, et la première qu'après trois ans d'études à l'université; que nous sommes loin d'en être là en France! Aussi combien nulles ou insignifiantes sont encore les études de philologie moderne dans nos Facultés!

On ne peut qu'approuver les conseils et les remarques de M. G. K. au sujet du doctorat en philologie moderne; mais comme ils s'appliquent à peine à ce qui se fait chez nous, je n'y insisterai guère; il est vrai partout qu'on ne doit pas trop se hâter de faire sa thèse, qu'on ne doit l'entreprendre qu'après avoir acquis des connaissances générales et étendues; il n'est pas moins vrai que les thèses sont et seront toujours et partout de valeur bien différente, mais qu'elles doivent toujours être jugées avec impartialité et bienveillance, non seulement par les examinateurs, mais par la critique. Rien de plus juste, en particulier, que ce que M. G. K. dit de cette dernière, et il m'est impossible de ne pas mentionner ici l'éloge qu'il fait en passant de la *Revue critique*; mais je

le répète, je ne veux pas insister sur ces différents points, et j'arrive à la question de l'enseignement des langues au gymnase ou au collège.

On sait combien cette question a occupé depuis dix-huit ans et occupe encore les esprits chez nous, — elle était inscrite au programme de la dernière session des sociétés savantes. — M. G. K. me paraît l'avoir présentée sous son vrai jour et résolue avec autant de justesse que de bon sens. Partant de ce fait que les études du collège ne sont et ne doivent être que le prélude des études de l'université, et appliquant cette vérité incontestable à l'enseignement des langues, il n'a pas de peine à montrer que c'est une erreur fondamentale — la chose fut-elle praticable, et elle ne l'est pas, — que de prétendre apprendre à parler une langue étrangère sur les bancs du collège; il n'hésite pas même à dire qu'il n'est guère plus possible d'apprendre à l'écrire. A quoi donc doit tendre l'enseignement des langues vivantes au collège? A mettre en état, répond-il, de lire couramment celles qu'on y étudie. M. G. K. ne pouvait mieux résoudre le problème et il a raison de dire qu'en atteignant ce but on a rendu aux élèves un service réel et durable.

De cette manière de voir découle la méthode qu'on doit suivre dans l'enseignement des langues : ne commencer qu'après le latin; insister d'abord sur la prononciation, mais se borner à des notions grammaticales simples et précises; faire des thèmes d'abord, puis des versions; cinq ans de cet enseignement sont assez pour arriver à une connaissance suffisante du français; M. G. K. ne demande que deux ans pour l'anglais dont il voudrait qu'on joignît l'enseignement à celui du français. Nous voilà loin des programmes français, qui font commencer l'enseignement des langues vivantes en neuvième, tandis que l'étude du latin ne commence qu'en sixième, et qui demandent qu'on fasse le plus tôt possible parler les élèves, comme si parler une langue n'en supposait pas la connaissance complète et comme si même il pouvait être question de parler dans une classe quelque peu nombreuse.

Je ne dis rien du choix des auteurs proposés par M. G. K.; il n'a guère pour nous qu'un intérêt de curiosité; je ne m'arrêterai pas beaucoup plus longtemps à examiner ce que le savant professeur dit de l'enseignement des langues vivantes dans les écoles supérieures de jeunes filles; je dois noter cependant que s'il veut bien y conserver au français sa place traditionnelle, tant qu'on y enseigne deux langues, il le remplace par l'italien, si l'on ne doit plus y apprendre qu'une seule langue. Je me borne à mentionner cette opinion, sans la discuter; quand on ne l'approuverait pas d'ailleurs, elle ne saurait empêcher que les *Essais* de M. Gustav Körting ne renferment sur l'enseignement général des langues ce qu'on a peut-être dit de plus juste et certainement de plus complet depuis que cette question est soulevée.

Ch. J.

618. — *Der Staatsminister Freiherr von Zedlitz und Preussens höheres Schulwesen im Zeitalter Friedrichs des Grossen*, von C. RETHWISCH. Berlin, Oppenheim, 1886. In-8, vii et 234 p. 4 mark (5 fr.)

La première édition de cet ouvrage a paru en 1881. La seconde, publiée il y a deux ans, renferme quelques documents qui n'étaient pas dans la première. Elle témoigne du succès mérité de l'ouvrage. C'est un chapitre d'une histoire de l'instruction publique en Prusse qui manque encore, et un chapitre fort instructif. M. Rethwisch y décrit ce qu'était l'enseignement avant l'administration du baron de Zedlitz, en examinant avec un soin minutieux les diverses branches et spécialités. Puis il traite du caractère résolu de Zedlitz, de ses qualités qui le rendaient éminemment apte à sa tâche de ministre d'Etat, de ses idées pédagogiques. Enfin, il retrace les mesures prises par Zedlitz, ses réformes dans les académies, les gymnases, les séminaires de Halle et de Berlin, la création d'un *Oberschulkollegium*, l'institution de l'*Abiturientenexamen*, etc. Le livre de M. Rethwisch, puisé aux sources, se lit avec intérêt d'un bout à l'autre, et nous le recommandons vivement à ceux qui veulent connaître un des côtés les plus ignorés du règne de Frédéric II et à ceux qu'intéresse l'histoire de la pédagogie.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Berger-Levrault fait paraître *Le général Auguste Colbert 1793-1809, Traditions, souvenirs et documents touchant sa vie et son temps*, recueillis par son fils le marquis de Colbert-Chabanais (3 vols. in-12°, 12 fr.) Cette nouvelle édition de l'ouvrage (paru d'abord chez Havard en 1882), sera, espérons-le, accueillie volontiers par le public.

— En vente à la librairie Firmin-Didot : *les quinze premières années du règne de la reine Victoria, souvenirs d'un témoin oculaire*, extraits du journal de Charles C. F. Gréville, secrétaire du conseil privé, traduits et annotés par M^{lle} Marie-Anne DE BOVET. (In-8°, 485 p. 3 fr. 50).

ALLEMAGNE. — L'*Allgemeiner Deutscher Sprachverein* donnera à la Pentecôte de 1890 un prix de 1,000 mark à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : *Unsere Muttersprache, ihr Wesen*. Le travail ne doit pas dépasser huit feuilles, et l'auteur devra insister particulièrement sur le xvi^e et le xviii^e siècle. Juges du concours : MM. Burdach, Dahn, Launhardt, Lauser, Lyon, Pressel, Roediger, Suphan, Wackernell, Waetzoldt.

— Le *Literaturblatt* annonce que M. S. FRIETZ prépare une *Lautlehre des Gotischen* et M. RAHSTEDT, un exposé de l'influence française sur le hollandais ; — que MM. AL. POGATSCHEW et Eugène WOLFF se sont « habilités », le premier à l'Université de Gratz pour la philologie anglaise, le second à celle de Kiel pour la littérature moderne.

— M. von LIZT, l'un des directeurs de la *Zeitschrift f. d. gesammte Strafrechtswissenschaft*, vient de fonder à Marbourg un séminaire consacré à l'étude des scien-

ces pénales. Il se propose de travailler à la renaissance de la science du droit criminel en Allemagne où elle est, dit-il, dans une profonde décadence et sans vie. La librairie Mohr (P. Siebeck), à Fribourg, a entrepris la publication des travaux des membres du séminaire, sous le titre de *Abhandlungen des kriminalistischen Seminars zu Marburg*. La première livraison qui vient de paraître contient un examen critique du projet de Code pénal italien (livre I^{er}, partie générale).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 décembre 1888.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la lecture du procès-verbal de la partie secrète de la dernière séance.

La séance étant redevenue publique, M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre par laquelle M. Louis Courajod retire sa candidature.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Bergaigne. Le scrutin donne les résultats suivants :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour
M. l'abbé L. Duchesne.....	15 voix.	21 voix. élu.
M. Clermont-Ganneau.....	14 —	16 —
M. R. de Lasteyrie.....	8 —	—
	37 —	37 —

L'élection de M. l'abbé Duchesne sera soumise à l'approbation de M. le président de la République.

L'Académie constate qu'une place est devenue vacante cette année parmi ses correspondants ; c'est celle de M. Miklosich, qui a été élu associé étranger de l'Académie.

L'Académie désigne M. Luce pour faire une lecture, en son nom, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut.

M. Jacques Flach, professeur au Collège de France, communique une notice sur deux manuscrits de la collection Barrois, récemment recouverts par la Bibliothèque nationale.

Ces manuscrits, qui portaient dans la collection Barrois, à Ashburnham-Place, les n^{os} 285 et 336, ne sont en réalité (M. Flach l'a reconnu et en donne la preuve), que les deux moitiés d'un même volume, qu'on a falsifiées l'une et l'autre pour les rendre méconnaissables ; et ce volume est le manuscrit latin 4719 de la Bibliothèque nationale, dérobé à la Bibliothèque entre 1840 et 1848.

Ce manuscrit contient l'ouvrage de droit romain, du XI^e ou du XII^e siècle, qu'on attribue à un certain Pierre, *Petrus*, et qu'on désigne sous le nom d'*Exceptiones legum Romanorum*. M. Flach combat l'opinion selon laquelle cet ouvrage aurait été composé en France et d'un seul jet. Il est disposé à y voir une œuvre italienne, complétée en France ou ailleurs, par une série d'additions successives.

Ouvrage présenté, de la part du traducteur, par M. Edmond Le Blant : *le Talmud de Jérusalem*, traduit par Moïse SCHWAB, tome XI.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 novembre.

M. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur les statues de Louis XIV élevées en province.

M. l'abbé Thédénat communique les photographies de deux fragments d'inscriptions trouvés à Essarois (Côte-d'Or), d'après lesquels il établit que la divinité honorée dans ce lieu était Apollon Vindonnus.

M. Ravaisson présente un buste du Musée du Louvre où il reconnaît par la comparaison avec les médailles l'image du grand Pompée.

M. l'abbé Thédénat lit un mémoire de M. Maxe Verly sur les vases à inscriptions bachiques.

M. Courajod communique des moulages exécutés sur des masques en marbre que l'on appliquait sur les statues des défunts dans les tombeaux du commencement du XVI^e siècle.

DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52

— 24 décembre —

1888

Sommaire : 619. VIERECK, Le grec officiel de la chancellerie romaine. — 620. RÜMELIN, Le contrat du mandataire. — 621. MICHAEL, Le cérémonial des empereurs allemands. — 622. Lettres de Masius et ses amis, p. p. LOSSEN. — 623. BONNEFON, La Boétie. — 624. Ch. NISARD, Du Tillot. — 625-627. BRUNETIÈRE, Etudes critiques. — 628-629. PICAVET, L'histoire de la philosophie; Critique de la Raison pratique. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

619. — *Sermo græcus quo senatus populusque romanus magistratusque populi romani usque ad Tiberii Caesaris statem in scriptis publicis usi sunt examinatur.* Scripsit Paulus VIERECK, Göttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 1888, xiv et 122 p., in-4, prix 5 marks.

Le grec officiel de la chancellerie romaine constitue une espèce de langue à part. La faculté de philosophie (des lettres et des sciences) de l'Université de Göttingue a eu l'heureuse idée de mettre au concours l'étude de cette langue; et M. Viereck a répondu à cet appel par le présent mémoire, couronné à juste titre. L'auteur donne d'abord le texte de trente-deux documents, lettres de magistrats romains, senatus-consultes, traités de paix. Plusieurs de ces pièces, trouvées récemment, ne figurent pas encore dans les recueils d'inscriptions; les membres de notre Ecole d'Athènes y ont contribué pour une bonne part. Ces pièces sont accompagnées d'une courte notice historique, la plupart aussi d'une traduction latine. La discussion de l'orthographe, de la langue et du style de ces documents forme la deuxième et la plus importante partie de l'ouvrage. L'auteur traite ensuite des décrets conservés par Polybe et Josèphe.

Les Romains étaient un peuple bilingue; la langue grecque s'imposait à eux, et tandis qu'ils se servaient du latin dans leurs relations officielles avec les peuples de l'Occident, ils parlaient grec aux Hellènes et aux peuples hellénisés de l'Orient. On sait qu'une tradition constante et rigoureuse présidait à Rome à la rédaction des documents publics, tout y était précisé, formulé; il s'agissait donc pour les autorités de Rome d'introduire dans les traductions grecques de leurs décrets quelque chose de cette rigueur et de cette fixité, de créer un style officiel assez semblable dans les deux langues. M. V. établit très bien que toutes ces traductions grecques, sans excepter celle des *Res gestæ divi Augusti*, n'étaient pas faites dans les provinces, mais envoyées de la capitale, rédigées par des traducteurs, qui se conformaient à une espèce de glossaire et de formulaire bien arrêtés.

Si *Consulibus* est rendu par ἐπὶ ὑπάτων, *scribundo adfuerunt* par γραφομένοις παρήσαν, ou γραφομένοις (sous-ent. τῷ δόγματι) παρήσαν, il n'y a rien à redire. Mais souvent les magistrats romains parlent latin tout en se servant de vocables grecs. C'est ainsi qu'on trouve le datif ὑπάτοις employé comme équivalent de l'ablatif absolu *Consulibus*, et τῷ καλλίστῳ δικαίῳ ἐστὶν pour *optimo jure est*. Δόλος πονηρός répond à *dolus malus*, ἐκτὸς τοῦ ἐνέχου à *extra ordinem*, εἰς ἀνέκτατον ἀποκαθιστάται à *in integrum restituere*, δίδόναι ἐργασίαν ἵνα à *operam dare ut*. La syntaxe est souvent toute latine : ὃ τὸ αὐτὸ veut dire *quod idem*; *ut interessent decrevit* est traduit par ἵνα μετέχουσιν ἐψηφίσατο; un pluriel neutre est quelquefois suivi du verbe au pluriel; les particules dont les Grecs se servent avec tant de finesse, μέν, οὖν, μέντοι, μήν, etc., brillent dans les décrets par leur absence. Voici un exemple du vieux style officiel des Senatusconsultes transporté dans la langue grecque, tout étonnée d'un pareil travestissement. Περί ὧν Θεσσαλοὶ... πρεσβεύεται λόγους ἐποίησαντο... περί χώρας δημοσίας καὶ περί χωρίου ἐρήμου εἴπασαν, μεθ' ἧς χώρας εἰς τὴν φιλίαν τοῦ δήμου τοῦ Ρωμαίων παρεγένοντο, ἥν χώραν Ναρθακίης μετὰ ταῦτα ἑαυτῶν ἀδίκως ἐποίησαντο, περί τούτου τοῦ πράγματος ὅπως τὴν δίδοναι πρόσχωσιν, ὅπως τοῦτο τὸ πρᾶγμα... M. V. a bien fait de mettre en regard de ce grec inouï la traduction latine, qui en donne la clef. Les journalistes grecs me pardonneront-ils si j'ose dire que la langue de ces documents me rappelle quelque peu celle de leurs articles? En lisant un journal d'Athènes, je me trouve quelquefois embarrassé, arrêté, et je ne comprends qu'après avoir fait le mot à mot français. Pour revenir à l'antiquité, les Romains ne procédaient pas autrement quand ils s'efforçaient de rendre en latin des termes grecs, notamment des termes scientifiques : ils faisaient des calques, et ces calques n'étaient pas toujours heureux. C'est ainsi qu'ils ont traduit πῶσις αἰτιατική par *casus accusativus*, et cet énorme contre-sens a passé dans toutes les langues modernes.

A côté des latinismes, il y a beaucoup de mots et de tournures qui peuvent choquer des lecteurs habitués à l'atticisme classique, et qui sont des néologismes devenus familiers aux Romains par leurs relations avec les Grecs leurs contemporains. La plupart se retrouvent en effet dans Polybe, dans Diodore de Sicile et ailleurs. Un des mots les plus singuliers de ce genre, c'est le substantif καταλογία, qui sert à rendre le latin *honor* dans la formule ἀρετῆς καταλογῆς τε ἔνεκεν (*virtutis honorisque causa*), et qui s'applique aux honneurs dont un ambassadeur ou un autre personnage de marque est l'objet, ainsi qu'aux honneurs rendus aux dieux. M. V. fait observer (p. 73) que ce néologisme, condamné par Phrynichos, se rencontre aussi dans un passage de Polybe (XXII, 16, 10), où il a choqué les hellénistes au point que le dernier éditeur s'est cru, bien à tort, obligé de l'éliminer. L'idée attachée à ce mot n'était pas, je crois, la *notio eligendi*, mais le compte que l'on tient, le cas que l'on fait, d'une personne.

Les lettres des magistrats romains n'obéissent pas à une règle aussi

fixe que les décrets; leurs auteurs n'écrivent pas tous de la même façon; les uns s'expriment dans un grec plus vulgaire ou plus vicieux, les autres y mettent plus de correction ou d'élégance. Les lettres d'Auguste, M. V. en fait la remarque, se distinguent par une pureté de style relative, un effort pour se rapprocher de l'atticisme, et cependant on peut y relever quelques taches. Quant au style de Marc-Antoine, M. V. le juge trop sévèrement, ce me semble. On lit dans une dépêche de ce personnage ἀντιφωνημένα ἐκ τῶν δημοσίων δέλτων ἐξαποσταῖλαι ὑμῖν τὰ ἀντίγραφα. Faut-il reprocher au triumvir d'avoir donné au verbe ἀντιφωνεῖν le sens insolite (disons, le sens impossible) de « copier »? Je ne le pense pas. Ἀντιφωνημένα est ici synonyme de παρανεγνωσμένα, ἀντανεγνωσμένα, ἀντιβδλημένα, c'est-à-dire collationnés, la copie, lue à haute voix, étant contrôlée par la lecture de l'original.

L'auteur est amené par son sujet à discuter certaines questions historiques. C'est ainsi qu'il cherche à établir, contrairement aux doutes soulevés récemment par quelques critiques, que les Romains conclurent un traité formel d'alliance avec les Macchabées dès les temps de Mattathias et de Jonathas. Nous nous bornons à citer cet exemple; disons, en finissant, que ces documents grecs pourraient aussi être utilisés pour l'étude de la langue latine. On y lit souvent *ὅστις ἂν δαί*, répondant au latin *quicumque*. Cette traduction n'indique-t-elle pas que, pour les Romains d'alors, *cumque* n'était pas encore un simple suffixe, mais se faisait sentir avec sa valeur première d'adverbe de temps, comme *quandoque*? Cela explique la tmesis: *quæ me cunque vocant terræ*, et cela peut même être allégué pour défendre contre des conjectures, d'ailleurs fort peu plausibles, l'emploi séparé de ce mot dans un passage bien connu et fort discuté d'Horace (*Odes*, I, 32, 15): *Mihi cunque salve rite vocanti*.

H. W.

620. — MAX RÜMELIN. *Das Selbstcontrahiren des Stellvertreters nach germelnem Recht*. Freiburg i. B. Mohr (Paul Siebeck), 1888. 1 vol. in-8, 298 p.

La question, qui fait l'objet du travail de M. Rümelin, se recommande à l'attention des légistes. Un mandataire, ou plus généralement un représentant, peut-il, au nom du représenté, conclure un contrat à son profit? ou bien encore le mandataire de deux personnes différentes peut-il les faire contracter ensemble? On aperçoit la raison de douter: d'une part le mandataire serait placé entre son intérêt et son devoir; d'autre part le contrat supposant l'accord de deux volontés, peut-il y avoir contrat là où les deux volontés émanent de la même personne?

La question s'est présentée plusieurs fois en Allemagne devant les tribunaux, particulièrement en matière commerciale. Elle pourrait également se présenter en France. Notre code civil défend au mandataire de se rendre adjudicataire des biens qu'il est chargé de vendre;

au tuteur d'acheter les biens du mineur ou de les prendre à ferme. Que décider dans les cas non prévus par la loi ?

M. R. cherche dans le droit romain la solution de la difficulté. Le droit romain, il est vrai, fournit sur ce point des documents incomplets, car il n'admet le principe de la représentation que dans des cas exceptionnels. M. Rümelin examine ces divers cas et conclut à la possibilité pour le mandataire de contracter avec lui-même. On lira avec profit le travail consciencieux du *privat docent* de l'université de Bonn, et l'on pourra se convaincre une fois de plus que l'étude du droit romain n'est pas aussi inutile qu'elle le paraît à certains esprits pour résoudre les questions nouvelles que soulève la pratique moderne.

E. C.

621. — Wolfgang MICHAEL. *Die Formen des unmittelbaren Verkehrs zwischen deutschen Kaisern und souveränen Fürsten vornehmlich im X, XI und XII Jahrhundert*. Hamburg und Leipzig. Voss, 1888, 1 vol. in-8, 156 pages.

L'idée fondamentale de cet opuscule est assez intéressante. Quel cérémonial observaient les empereurs allemands dans leurs entrevues avec le pape, l'empereur grec, les rois étrangers ? Quelles formules de politesse employaient-ils dans les lettres qu'ils leur écrivaient ? La réponse à ces deux questions nous apprendra quelle place ils prétendaient occuper parmi les souverains de l'Europe. Mais, si l'idée première est curieuse, l'exécution n'est pas très satisfaisante. M. Michael ne va pas droit au but ; il s'arrête volontiers en chemin. A quoi bon, par exemple, p. 64 et 65, cette longue digression sur les lettres de Cassiodore et le *liber diurnus* ? Puis, ce qui est plus grave, les inductions de l'auteur sont souvent téméraires et ses conclusions précipitées. Voici quelques exemples empruntés au chapitre sur les rois de France. A la p. 33, il identifie l'endroit de *Veusegus*, où se rencontrèrent, en 942, Otton 1^{er} et Louis IV d'Outre-Mer avec Void, chef-lieu de canton du département de la Meuse. S'il avait pris la peine d'ouvrir le dictionnaire topographique de ce département (Paris, Imprimerie nationale, 1871), il aurait découvert que Void portait jadis le nom de *Noviantum super fluvium Vidum*. Il y aurait aussi vu qu'il faut écrire *Val de Lore* et non *Val de l'One* (p. 25, n. 2). M. Michael aurait dû savoir (p. 149) que la ville d'Ivois prit le nom de Carignan, après 1661, quand Louis XIV l'eut donnée à Eugène-Maurice, prince de Savoie et de Carignan, comte de Soissons, le père du fameux Eugène de Savoie. Nous avons appris avec une véritable stupéfaction que l'entrevue du roi Robert et de Henri II, en 1006, eut lieu à Domrémy, là même où devait naître Jeanne d'Arc. Sur quelle autorité s'appuie l'auteur pour avancer un tel fait ? Sur la 5^e édition du *Manuel de géographie* de Daniel, où l'on lit : « Dans le voisinage de Domrémy, on trouve encore des bornes que Henri II et Robert

dressèrent pour marquer la frontière entre la France et l'Allemagne. » Je puis affirmer que jamais, ni de nos jours ni dans les siècles précédents, personne n'a vu ces bornes et, pourtant, avec quelle ardeur n'a-t-on pas discuté le problème de la nationalité de Jeanne d'Arc !

Ces erreurs sont graves ; mais d'autres passages sont plus heureux. Ce que l'auteur dit sur les entrevues d'Ivois et de Mouzon est fort exact. On lira aussi avec profit les chapitres consacrés aux relations des empereurs avec la papauté. Le récit du conflit qui éclata en 1159 entre Frédéric I^{er} et Hadrien IV, sur une question de forme, pique la curiosité. Le livre ne devra pas être négligé des historiens.

Ch. PFISTER.

622. — *Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden (1536 bis 1573)* herausgegeben von Dr Max Lössen. Leipzig, Dürr, 1886, xx-537 pp. in-8.

L'érudit du xvi^e siècle dont la correspondance a été publiée sous le patronage de la Société d'histoire rhénane, a laissé un nom honorable dans les études d'hébreu et de syriaque, et, ainsi que beaucoup de ses confrères, a été mêlé à la politique et à la diplomatie de son temps. Voici sa vie en peu de mots : né en 1514, à Lennick près Bruxelles, quelque temps professeur à l'Université de Louvain, secrétaire de l'évêque de Constance, plus tard agent du duc de Clèves-Juliers près de la cour romaine, il a collaboré à la Grande Bible polyglotte de Plantin et a publié une édition du texte hébreu et grec du livre de Josué avec commentaires. Un article étendu de la *Revue historique* (t. XXXVII, p. 188) me dispense d'insister sur les renseignements historiques qu'apporte la publication très soignée et très richement annotée de M. Lössen ; nous voulons montrer surtout ce que l'histoire littéraire peut avoir à y chercher. Le séjour de Masius à Rome et ses nombreux voyages l'ont mis en rapport avec plusieurs savants qui ont été en correspondance avec lui. On connaissait déjà, par le *Dictionnaire* de Chauffepié, sa liaison avec Guillaume Postel, qu'il avait rencontré à Rome. M. L. analyse, à leur place chronologique, les lettres de Postel à Masius et y ajoute une lettre de Masius à Postel (p. 160), espérant, dit-il, qu'on retrouvera les autres dans quelque dépôt de France. Parmi les autres documents intéressant l'érudition que j'ai notés au cours du livre, je citerai : deux lettres à Arnold Arlenius (pp. 89, 115), sur qui M. L. ne paraît pas connaître les recherches de Graux, dans l'*Essai sur le fonds grec de l'Escorial*, — une longue correspondance avec Etienne Pigbius (pp. 380 sqq.), — plusieurs lettres au P. Ottavio Bagatto (*Pantagathus*, pp. 21, 147, 169) et une de lui (p. 395), — quelques fragments de correspondance avec Latino Latini (pp. 152, 172, 185, 232, 486, 495), qui complètent les lettres à Masius insérées dans les *Lucubrationes* de Latini (dont le second volume a été publié non à Rome, mais à Viterbe, en 1667), — des lettres de Jean Metellus

(pp. 310, 372), — des lettres de J. Visbrot, écrites d'Italie, et donnant à Masius des nouvelles de la vie à Rome et des amis qu'il y a laissés, — surtout une belle série des lettres de Plantin; la plupart en français (pp. 363, 374, 410, 434, 437, 441, 444, 450, 453, 454, 468, 471, 498). Il faut signaler tout particulièrement aux lecteurs français deux lettres fort curieuses de Heinrich von Camphusen sur la ville et l'Université de Douai (1565, p. 366) et sur la ville et l'Université de Bourges (1566, p. 377).

P. DE NOLMAC.

623. — **Estienne de La Boétie**. Sa vie, ses ouvrages et ses relations avec Montaigne, par Paul BONNEFON, sous-bibliothécaire à l'Arsenal. Bordeaux, P. Chollet, 1888, grand in-8 carré de 147 p.

M. P. Bonnefon a voulu faire mieux connaître le rôle littéraire de l'auteur du *Contr'un* et ses relations avec l'auteur des *Essais*. Pour avoir été fort courte, dit-il (p. 2), « la vie du penseur périgourdin ne renferme pas moins des obscurités et des problèmes que nous avons cherché à dissiper et à résoudre. »

La monographie se divise en quatre chapitres consacrés : 1° à la biographie de La Boétie; 2° à son *Discours de la servitude volontaire*; 3° à ses traductions et poésies; 4° à ses relations avec Montaigne. Tous ces chapitres sont très fouillés et très intéressants. Dans le récit de la vie de La Boétie, tiré tout entier des témoignages contemporains, l'auteur s'est montré bien supérieur à ses devanciers; il a surtout heureusement complété leurs recherches au sujet du séjour à Orléans de La Boétie, qui reçut en cette ville son diplôme de licencié en droit civil¹, et au sujet du séjour en Agenais² du jeune conseiller au parlement de Bordeaux, désigné (septembre 1561) pour accompagner et assister Charles de Coucy, sieur de Burie, lieutenant-général du roi en Guyenne, chargé de pacifier Agen et les environs de cette ville que troublaient les querelles religieuses³.

1. M. B. n'a pas négligé les *Documents du xvi^e siècle, tirés des archives orléanaises*, publiés par M. Jules Doineau (1876). Il a également su profiter de tous les travaux récents dont La Boétie a été l'objet, surtout des remarquables travaux de M. R. Dezobry, auquel l'ouvrage est si justement dédié.

2. M. B. a cru devoir adopter (p. 24) la forme *Agenois*. L'accent eût été mieux placé sur la dernière syllabe du nom du capitaine *Arne* (même page), lequel s'appelait François d'Arné (voir *Commentaires de Blaise de Montluc*, édition de M. de Ruble, t. II, p. 388). A propos de petites observations, notons que M. B., qui reproche (p. 29) à Th. de Bèze et à M. E. Gaullieur d'avoir métamorphosé le sénéchal *Bajaumont* en sénéchal *Béjaumont*, a oublié de dire que le véritable nom de ce personnage était François de Durfort, lequel était seigneur de Bajaumont (près d'Agen).

3. Les détails nouveaux que M. B. donne sur cette mission, sont tirés d'une lettre inédite de Burie à Charles IX (Biblioth. nat. F. Fr. vol. 15875, f. 190), lettre où « Monsieur de La Boytie » reçoit ce double éloge « lequel est fort docte et homme de bien ».

M. B., en abordant l'examen des difficiles questions soulevées par le *Contr'un*, constate (p. 41) que là tout est controversé, depuis la date de cette composition jusqu'à sa portée elle-même. Il discute avec habileté les opinions exprimées soit par les contemporains de l'auteur (Montaigne en tête), soit par des critiques tels que Prévost-Paradol, Sainte-Beuve, M. Lenient, et il cherche à montrer dans des pages ingénieuses que le *Discours de la servitude volontaire* a été composé à l'époque où La Boétie était étudiant en droit à l'université d'Orléans, et qu'il faut voir dans cette œuvre de jeunesse, non un pamphlet écrit sous l'influence de circonstances particulières, mais un simple exposé d'idées générales¹. Il rappelle, du reste, que nous ne sommes pas assurés de posséder le véritable texte de l'auteur, la publication n'ayant pas présenté les garanties désirables², et qu'en tout cas ce texte a été dans la suite retouché, remanié. Tous n'accepteront peut-être pas les conjectures du jeune critique, mais tous reconnaîtront qu'elles méritent la plus sérieuse attention.

Les chapitres sur la Boétie, considéré comme traducteur et poète et comme ami de Montaigne, renferment moins de choses nouvelles. Mais M. B. a très bien apprécié l'helléniste et l'auteur des Sonnets, de même qu'il a très bien raconté la touchante histoire des relations de La Boétie avec celui qui était « son intime frère. » Il a aussi consacré d'attachantes pages à divers autres amis de son héros, notamment au conseiller Arnauld de Ferron, à la fois jurisconsulte, philologue et historien, qui appelait son collègue et collaborateur La Boétie « un homme vraiment attique et le second Budé de son siècle, » à Lambert Daneau, condisciple à Orléans de l'auteur du *Contr'un*, à Jean-Antoine de Baïf, qui lui adressa un des plus gracieux sonnets des *Quatre livres de l'amour de Francine*, au conseiller Guy de Galard de Brassac, etc.

L'appendice, très riche et très curieux, se compose des notes ou documents que voici : I. *De la véritable prononciation du nom de La Boétie*; II. *Notes généalogiques sur la famille d'Estienne de La Boétie*; III. *Des ouvrages perdus de La Boétie. Historique description du solitaire et sauvage pays de Médoc*³. IV. *Le Réveille-Matin*

1. Je tiens à reproduire une vive et spirituelle tirade de M. B. contre ceux qui ont transformé l'opuscule de La Boétie en une arme de parti (p. 66) : « Ceux qui veulent faire de La Boétie un des précurseurs des révolutions modernes, un fauteur de discordes, et voient dans son éloquent libelle le symbole des revendications sociales, méconnaissent à la fois sa vie et sa pensée. Lire ainsi *La servitude volontaire*, c'est la lire à rebours, comme les sergents liaient la messe quand ils la célébraient en l'honneur du diable. »

2. On sait que le *Contr'un* parut pour la première fois, en 1574, « incomplet, tronqué, mutilé, sans nom d'auteur, » dans le *Réveille-matin des Français*. M. B. observe (p. 66) que le premier extrait publié du *Contr'un* le fut en latin (*Dialogi ab Eusebio philadelpho*, etc.), particularité qui n'a été mentionnée par aucun des biographes de La Boétie.

3. M. B. me paraît trop timide en disant, au sujet de la *Description du Médoc* qui, aux yeux de tant de critiques, n'a jamais existé : « Il est impossible de se

des François ; V. *La Boétie philologue* ; VI. *De la traduction des Economiques d'Aristote attribuée à La Boétie* ; VII. *Testament d'Estienne de La Boétie* ; VIII. *Notes bibliographiques*.

M. Bonnefon prépare une édition des œuvres complètes de La Boétie : son excellent travail d'aujourd'hui nous autorise à l'attendre avec une entière confiance.

T. DE L.

624. — **Gillaume du Tillot**, un valet ministre et secrétaire d'Etat, épisode de l'histoire de France en Italie de 1749 à 1771, par Ch. NISARD, membre de l'Institut, Deuxième édition. Paris, Ollendorff, in-8, vii et 338 p. 3 fr. 50.

Le héros de ce livre est un Français de Bayonne, un valet qui devint secrétaire particulier, puis intendant, enfin ministre de l'infant don Philippe. M. Ch. Nisard retrace les réformes exécutées par du Tillot dans le duché de Parme : « entreprises généreuses, commencées pour la plupart avec précipitation, poursuivies au prix d'énormes fatigues, si ce n'est même avec violence », qui « périrent presque toutes en même temps que son gouvernement » (p. 21-22), mais qui font de lui l'ancêtre de nos assemblées révolutionnaires (p. 27). Un chapitre piquant est consacré à l'inoculation du prince Ferdinand, fils de don Philippe; Tronchin fit l'opération, et la commune de Parme lui vota une médaille d'or; mais que de façons, que de cérémonies et de salamales avant que Tronchin eut reçu sa médaille et son brevet de citoyen de Parme! Ce Ferdinand succéda à don Philippe en 1765; il était faible, timide, adonné aux pratiques d'une dévotion enfantine, affilié à l'ordre des dominicains; il abandonna, comme son frère, tout le gouvernement à Du Tillot qui profita de son autorité absolue pour expulser les jésuites. Mais l'infante Marie-Amélie prit le ministre en haine; c'était, comme dit M. N. qui la fait revivre en un vigoureux portrait, une méchante femme, une redoutable petite personne, chez qui l'orgueil allait jusqu'à la férocité et au mépris des plus simples convenances. Tout en disant qu'elle ne voulait se mêler de rien, elle se mêla de tout, changea tout, brouilla tout, renvoya Keralio, gouverneur de l'infant, et il fallut que M. de Chauvelin vint, au nom de Louis XV et de Choiseul, faire la leçon au prince et à la princesse. Mais à peine Chauvelin était-il parti, que l'infante recommençait la guerre contre Du Tillot; elle s'allia au ministre de France, Boisgelin, qui jalousait son compatriote; elle agita le peuple de Parme et fit demander par son mari au roi d'Espagne le rappel du secrétaire d'Etat. Le roi d'Espagne dépêcha M. de Cevallos à Parme et le roi de France adjoignit à Cevallos le comte de Durfort. Les deux envoyés assistèrent à une sorte

prononcer avec sûreté pour l'affirmative ou pour la négative. » Plus sceptique, plus radical que lui, j'ose déclarer que la fameuse description mérite une belle place dans les bibliothèques imaginaires.

d'émeute ; ils virent les Français insultés dans les rues et lurent d'odieux placards qui appelaient les Parmesans à prendre les armes et à se défaire de Du Tillot ; ils lurent aussi des mémoires qu'on leur remit contre l'administration de Du Tillot et que Durfort jugeait dictés par une « animosité maligne ». Le ministre ne pouvait rester à son poste ; il se laissa destituer le 14 novembre 1771 et fut remplacé, sur l'ordre des rois de France et d'Espagne, par M. de Llano. Il vint se fixer à Paris et y mourut en décembre 1774. On remerciera M. Ch. Nisard d'avoir publié cette seconde édition, remaniée et augmentée, de son travail sur Du Tillot ; il a fouillé très consciencieusement les archives de Paris et de Parme ; il a mis habilement en œuvre les matériaux qu'il avait amassés ; il a su — et il dit lui-même y avoir visé — écrire dans le goût du jour, ajouter des anecdotes qui égaient le sujet, donner à son récit quelque chose de vivant et de dramatique.

A. CHUQUET.

625. — Ferdinand BRUNETIÈRE. *Le Roman naturaliste*. Paris, Calmann-Lévy. 1 vol. in-8, 370 p. 3 fr. 50.

626. — *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*. Paris, Hachette. 3 vol. in-8, vi, 380 p. et 336, 2^e édit., 345 p., 326 p.

627. — *Histoire et littérature*. Paris, Calmann-Lévy. 3 vols. in-8, 372 p., 395 p., 376 p. 3 fr. 50 le vol.

Nous lisons dans l'Avertissement du premier volume des *Etudes critiques*, qu'elles sont « l'expression diverse, selon les sujets et les hommes, de quelques idées fondamentales, toujours les mêmes » ; et l'auteur ajoute : « Comme j'espère qu'on pourra le voir ». Voilà un venez-y-voir qui n'est pas négligeable. Ainsi M. Brunetière se déclare aussi délibérément dogmatiste que tel de ses confrères est empirique, ou tel autre impressionniste, et nous voilà autorisés, invités même à rechercher quelques-unes de ces « idées fondamentales » sur lesquelles reposent les arrêts du plus décisionnaire de tous les critiques. Sept volumes déjà parus sont d'ailleurs un champ assez vaste pour que nous ayons chance d'y glaner des spécimens de chacune de ces idées cardinales, au cas où elles ne seraient pas toutes en évidence dans le premier. Si, du reste, elles ont suffi à légitimer tant de jugements, il faudra convenir qu'elles sont bien solides.

M. B., qui ne dédaigne pas de jeter çà et là sur la trame tendue de sa prose les « ornements égayés » dont elle est susceptible, écrit : « Les critiques ont été créés pour monter la garde à la porte du temple, et l'incorruptibilité du factionnaire est la première de leurs vertus » (*Etudes critiques*, I, 374). Vous pensez bien qu'il s'agit là de certain Temple du goût bâti jadis par Voltaire sur les plans de Boileau. M. Désiré Nisard y montait la garde à la grande porte (car il y en a de petites et

1. M. Ch. Nisard aurait dû donner le titre et la date de la première édition, dont nous avons parlé *Revue crit.*, 1879, n° 49, p. 425.

même de secrètes, dit-on), avant que M. B. vint le relever de faction et lui demander le mot de passe. M. Nisard, qui le tenait de ses prédécesseurs, ne lui en a pas fait mystère, et c'est ce qu'il importe précisément de constater.

M. Nisard avait défini l'art. « dans la langue des lettres » : « l'expression des vérités générales dans un langage parfait, c'est-à-dire parfaitement conforme au génie du pays qui le parle et à l'esprit humain ». (*Hist. de la Litt. fr.* I, p. 4). M. B. médite cette définition et en tire directement trois de ses principes fondamentaux. Numérotons-les, car la précision chère à M. B. est ici de rigueur : 1° Ce que M. Nisard entendait par *vérités générales* (cf. I, 220 sqq. op. c.) et dont l'expression dans les écrits constituait à ses yeux le premier degré de leur dignité littéraire, s'appelle chez son disciple « cette conception de la vie..., cette philosophie de l'homme..., cette vérité universellement humaine qui jugent pour ainsi dire, en dernier ressort, dans l'histoire, les œuvres et surtout les doctrines, etc..... » (*Et. crit.*, I, 54; 2° édit., 322, 329); 2° « L'expression de ces vérités générales dans un langage parfait » apparaît à M. B. comme une des trois conditions essentielles à l'éclosion des chefs-d'œuvre classiques dans une littérature quelconque. (*Et. crit.*, III, 304); 3° La seconde de ces conditions essentielles, suivant M. B. (*ib.* 307), celle que nous appellerons, pour le faire court, la *nationalisation des idées générales* dérive directement de cette *conformité du langage avec le genre du pays qui le parle et avec l'esprit humain* que prônait encore M. Nisard. Et de trois. Le compte y est. M. B. veut en outre *qu'un génie soit tout près de sa perfection* pour qu'un chef-d'œuvre classique puisse s'y produire (*ib.* 310) et il fait hardiment la théorie des *bornes nécessaires* (*Et. crit.*, I, 2° édit., 331): or, regardez-y de près et vous reconnaîtrez qu'il formule ainsi avec sa netteté habituelle, la préoccupation même qui a aiguillonné M. Nisard à travers les quatre volumes de son Histoire de la littérature française, quand il allait calculant le degré de perfection et pesant les gains et les pertes de chaque genre, à chaque époque de cette histoire. Enfin, lorsque M. B., qui n'a pas trouvé son chemin de Damas, comme jadis M. Victor Le Clerc, et qui s'outlent, malgré la conversion imminente de M. J. Lemaitre (cf. *Impressions de théâtre*, III, 23) et les démonstratives leçons de M. J. Gaston Paris, que « *la poésie française ne date que de Ronsard et de la Pléiade* »; lorsqu'il ajoute pour appuyer sa thèse : « Quand on veut juger d'un poète ou d'un artiste, il faut se poser une première question : si ce poète n'avait point existé, si nous ne possédions pas l'œuvre de cet artiste, que manquerait-il, soit à l'art, soit à la littérature de son temps et de son pays? *Il n'y a pas d'autre mesure de l'originalité des œuvres et des hommes* ». (*Et. crit.*, I, 54); et lorsqu'il proteste, en vertu du principe susdit contre « l'étrange prétention de déplacer le centre de l'histoire de la littérature française » (*ib.* 4, 252 et 2° édit., 300), il se montre, de tous points, fidèle à l'esprit et à la lettre

des doctrines de son maître. M. Nisard ne mesure-t-il pas, en effet, œuvres et auteurs d'après leur apport dans le trésor commun de notre littérature? Et en passant tout par profits et pertes, n'échelonne-t-il pas les évolutions littéraires de l'esprit français, depuis les origines jusqu'à nos jours, sur deux versants, de pente et de longueur très inégales, mais dont le plateau *central* et culminant est le *xvii^e siècle*?

Nous n'avons pas fait ces rapprochements pour rabaisser l'originalité de M. B., mais simplement pour constater qu'une partie de cette originalité consiste dans la fermeté très méritoire de ses attaches à certaines traditions critiques qu'il est plus aisé de railler que d'appliquer bien. Et c'est ici justement, qu'on peut voir à plein la *caractéristique* du talent de M. Brunetière. Un fin critique faisait remarquer récemment combien l'exotisme de P. Loti l'avait affiné, et quel clair regard il avait jeté, au retour de tant de pérégrinations, sur les hommes et les choses de son pays d'origine; eh bien! M. B. nous paraît devoir la meilleure part de son originalité à un phénomène du même ordre. Par métier, il applique tous les jours à l'appréciation des productions contemporaines ses *idées fondamentales*; c'est sa manière de se dépayser; puis, quand il revient dans sa patrie intellectuelle, qui est le *xvii^e siècle*, il y voit plus clair que tout le monde et corrige pour nous tous cent erreurs de perspective. C'est à cet *exotisme à rebours*, qu'on nous passe l'expression, que nous devons ces rajeunissements des vieux maîtres, piquants en apparence comme des paradoxes, mais si légitimes au fond et de si bon aloi. Qu'on relise, pour s'en convaincre, la conférence sur « le naturalisme au *xvii^e siècle* » (*Ét. crit.*, I, 2^e édit., 304), ou bien cette considération, renouvelée avec tant de verve, du trop négligé M. Viner, que la plupart des grands écrivains du *xvii^e siècle* moralisent beaucoup moins qu'il ne plaît à dire, et, en réalité, pratiquent l'art pour l'art, deux mots qui, désormais, ne paraîtront plus « vides de sens » à M. Dumas (*Ét. crit.*, I, 362 et *id.* 2^e édit. 323).

Et maintenant, pour achever l'énumération des idées fondamentales, proposées en énigmes à ses lecteurs par M. B., ne faut-il pas compter parmi elles ce culte pour le style périodique du grand siècle, dont il ne manque pas une occasion de faire l'éloge et cette défiance du *style coupé*, contre lequel il partage au fond le dédain de Bayle? Il va même, sur ce point, jusqu'à joindre l'exemple au prétexte, et il suffit de l'avoir entendu parler, de l'avoir vu, dans le feu de l'improvisation, former ses arguments en faïences, pour être convaincu qu'il n'y a là aucune affectation, mais une allure si naturelle ou si bien acquise, que c'est tout un. S'aperçoit-il, en pérorant, qu'il a enfilé une venelle trop longue, il est le premier à en sourire, mais il vous mène au bout, avec un joli geste désinvolte. Même sincérité dans sa phrase écrite : le lien syntaxique craque-t-il, à force d'être tendu, l'auteur y supplée aux yeux par un tirer, en guise de crampon de sûreté (*Cf. Ét. crit.* I, 131, 226, 256). Il est vrai que parfois le crampon lui-même cède et que la

phrase se disjoint, mais cet accident est rare (Notons-en pour mémoire, un exemple curieux, *ib.*, 190).

Tels sont, croyons-nous, les principes que M. B. nous invitait à dé mêler sous les jugements dont foisonnent ses sept volumes et sur lesquels il a fondé et fondera toute sa critique, sans afficher, d'ailleurs, la prétention de les avoir inventés. On n'en compte guère, en somme, qu'une demi-douzaine, mais c'est une assez belle plate-forme, et de plus ambitieux systèmes pyramident sur une base plus étroite. Il n'est que juste, d'ailleurs, d'appliquer ici à M. B. ce qu'il dit d'après La Bruyère et d'autres (*Ét. crit.* I, 322). « On l'a dit avant vous. Qu'importe ? Si je le dis dans un ordre nouveau ». Indiquons enfin, que de ses grands principes plus ou moins dérivés d'autrui, M. B. a déduit tout un formulaire de petites règles qui font merveille dans les cas particuliers, et qu'il serait trop long d'énumérer présentement : telles que ses remarques réitérées sur « l'insignifiance des intentions en littérature », qui lui permettent de traiter de haut toute œuvre de transition ; sur le vrai « vécu » qui lui servent à faire pièce à Flaubert et aux romantiques à « bibelot » en leur opposant Pierre Loti ; sur ce fait « qu'inventer c'est faire de la psychologie », dont il prend texte pour donner une leçon de composition à l'auteur de « *mon frère Yves* », ou encore sur la nécessité de « ce rayon d'idéal », dont l'absence rend plus ingrats encore à ses yeux les « documents humains » de M. Zola, etc., etc.

Il resterait à considérer si tout cet arsenal de règles appliquées aux contemporains, voire à la littérature européenne (*Ét. crit.*, III, 307, 315 ; *Roman natur.*, *Hist. et litt.*, passim) est aussi fécond que lorsque son auteur l'emploie à faire du vieux neuf, très neuf. C'est une question à laquelle nous répondrons provisoirement et en gros par l'affirmative. Bornons-nous aujourd'hui à constater que M. B. a accepté avec intrépidité une tâche devant laquelle M. Nisard se dérobaient prudemment, celle de juger les contemporains et d'après la formule même que le maître appliquait à la seule étude du passé : « Il y a une sorte de critique, disait-il, qui s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres ; elle s'en est fait un du génie particulier de la France, un autre de sa langue ; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal. Elle note ce qui s'en rapproche, voilà le bon ; ce qui s'en éloigne, voilà le mauvais. » (*Hist. de la lit. fr.*, IV, 540.) Quelle assurance cette critique idéaliste donne à qui la pratique ! Elle éclate dans les brusques fiertés de M. Brunetière : « Vous seriez étonné si je vous disais, etc... » ; dans cette règle constante qui consiste à rapporter imperturbablement « les talents à leurs premières origines », et que ne déconcerte aucune nouveauté, romans exotiques ou couplets de café-concert ; dans ce contentement hautain de la possession de la pleine vérité ; dans cette satisfaction intime de dogmatiser, sans avoir tort ; dans ce ton cavalier et humoristique qui est partout dominant sans ja-

mais blesser, tant il est sincère; et aussi dans cette *crânerie* qui consiste à laisser « les principes tendre à l'extrême de leurs propres conséquences », selon une de ses expressions (*Et. crit.* III, 331), si bien qu'il est conduit à faire aussi hardiment que J.-C. Scaliger, d'obscur mémoire, la théorie du morceau choisi, en ces termes : « *Les vraiment grands écrivains sont tout entiers dans quelques pages de leur prose ou de leurs vers : disons dans quelques lignes.* » (*Et. crit.* I, 126.)

Que ce système critique ait, dans son exclusivisme, quelques vices à côté de ses difficiles et éminentes vertus, c'est ce que nous nous bornons à montrer par un exemple tout récent et topique. C'était à une matinée classique de l'Odéon : M. B., appliquant à l'*École des Femmes* un des principes fondamentaux relevés ci-dessus, celui qui consiste à dégager d'une œuvre « la conception de la vie, la philosophie » qu'elle implique, obtenait un très grand et très légitime succès d'orateur et de critique. Pourquoi faut-il qu'il ait abusé de son triomphe (c'est son moindre défaut) jusqu'à faire applaudir cette saillie : « Mais qui donc a jamais songé à se poser sérieusement la même question à propos de Regnard ou de Beaumarchais ? » (Nous prions nos lecteurs de la Revue de vouloir bien remarquer que si Beaumarchais est dans l'affaire, nous n'en pouvons mais, et qu'il n'entre pas dans nos *idées fondamentales* de tabler sur lui à toute occasion). Passe pour Regnard, mais quoi, il serait puéril de se demander sérieusement quelle conception de la vie implique la comédie de Beaumarchais, et si Figaro a une philosophie ? J'en ai rêvé, j'en ai frémé pour le Voltaire que M. B. va achever, et j'ai entrevu là, sur la scène vide de l'Odéon, comme une ombre de Boileau, très « emperruquée », n'en déplaît à l'orateur, triant et toisant des ombres d'invités pour quelque représentation de gala, la canne haute, pareil à Louis XIV à Saint-Cyr :

..... nunc hos, nunc accipit illos,
Ast alios longe summos arcet,

comme dit M^{me} de Sévigné. Mais je me suis rassuré, en me rappelant que dans l'abandon de ces causeries où M. B. ne dédaigne jamais de s'engager à fond, (ce qui étonnera bien du monde), il est moins tranchant et conquiert à merveille les sympathies d'esprit qui ne naîtraient pas toutes de l'audition de ses éloquents conférences ou de la lecture de certaines de ses critiques. Là vous l'entendriez dire nettement : « En littérature on a ou on n'a pas de principes, je comprends l'un ou l'autre, non l'entre-deux : et surtout, si l'on en a, il faut s'y tenir ». Vous le verriez alors se fâcher net contre Horace qui, ayant dit : « Quoi que vous écriviez, piquez-vous du moins d'unité et de simplicité » pèche cruellement contre le premier au moins de ces préceptes dans l'épître même où il le formule si catégoriquement. Il vous déclarerait d'ailleurs sans ambages que le titre de *classique* n'a jamais été à ses yeux un brevet de supériorité et qu'il connaît et aime des chefs-d'œuvre qui n'ont rien de classique. Vous apercevriez même, au courant de la conversa-

tion, qu'il goûte au moins aussi vivement que vous ou moi, la saveur du *romanisme* littéraire et des nonchalance avouées de tel ou tel de ses confrères. Après quoi, vous n'aurez plus qu'à partager votre admiration entre la force presque irrésistible et toujours si *suggestive* de ses convictions dogmatiques et l'étendue de son intelligence critique.

On dit pourtant que l'autorité de M. B. a paru parfois peser là même où elle est née. Espérons que c'est pure médisance. Qu'arriverait-il grand Dieu ! si cette forte digue contre le flot montant des passe-droits et des rancunes de la camaraderie littéraire, était emportée ou seulement déplacée ? Je le demande à ceux qui, n'étant d'aucune coterie, songent noblement à frapper un jour à la grande porte du Temple. Que M. Brunetière y reste en faction, pour l'honneur et la dignité de la critique et la sécurité des livres de bonne foi et de leurs auteurs !

Eugène LINTILHAC

628. — M. F. PICAVET. *L'histoire de la philosophie, et qu'elle a été, ce qu'elle peut être*. Paris, Alcan, 1888. In-8, 48 p.

629. — *Collection historique des grands philosophes. Critique de la Raison pratique* par Emmanuel KANT. Nouvelle traduction française avec un avant-propos sur la philosophie de Kant en France, de 1773 à 1814, des notes philologiques et philosophiques, par F. PICAVET. Paris, Alcan, 1888. In-8, xxvii et 326 p. 6 fr.

Dans la brochure citée en tête de cet article, M. Picavet recherche la marche qu'on doit suivre et expose à quelles sciences il faut faire appel lorsqu'on veut faire connaître la pensée d'un philosophe, les doctrines d'une école ou la philosophie d'un peuple dans son développement à travers les siècles. Sans rien contenir de bien neuf, elle se lit avec intérêt, tant à cause des conseils qu'elle renferme et du vaste programme qu'elle esquisse qu'à cause des exemples instructifs que M. Picavet cite presque à chaque page.

La nouvelle traduction de la *Critique de la raison pratique*, donnée par M. Picavet, ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance. Celle de Barni était depuis longtemps épuisée. M. P. a repris le travail, en se servant du texte de Hartenstein et en consultant les éditions de Rosenkrantz et de Kehrbaach ; il a eu, en outre, sous les yeux, la traduction latine de Bern et la traduction anglaise d'Abbot. Il a ainsi rendu le texte d'une façon aussi exacte, aussi précise que possible, évitant d'employer le même terme pour traduire deux mots différents, remplaçant les pronoms par des noms, coupant les longues phrases chargées d'incidentes, mettant au bas des pages de courtes notes qui justifient son interprétation. D'autres notes, à la fin du volume, servent de commentaire philosophique (p. 297-323). L'introduction ne manque pas d'intérêt ; elle est consacrée à la philosophie de Kant en France de 1773 à 1814, c'est-à-dire à une période de l'histoire du kantisme fort peu ou

très inexactement connue. « Le kantisme, dit M. Picavet, a été enseigné et discuté à Strasbourg dès 1773; on a songé à le transplanter en France immédiatement après la Terreur; Grégoire a encouragé ceux qui avaient conçu ce projet; Sleyès a, dès 1796, l'idée de le faire connaître; les *Mémoires* de l'Académie de Berlin ont permis, dès 1792, d'en aborder indirectement l'étude; on traduisait en 1796 les *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*; en 1798, le *Projet d'un traité de paix perpétuelle*; deux ans plus tard, la *Religion dans les limites de la raison*; De Gérando préparait des traductions plus importantes, exposait et critiquait le kantisme en 1799, en 1801, en 1805, en 1808; B. Constant l'attaquait en 1797; la *Décade* le présentait comme digne d'être étudié. François de Neufchâteau en publie une esquisse qui pourrait être acceptée aujourd'hui en grande partie par les criticistes; Villers l'oppose à la philosophie régnante et provoque un nouvel examen de la doctrine auquel se livrent la *Décade* et D. de Tracy, Gérando et Mercier, Prévost (1797 et 1805), Boddmer (1802) contribuent, comme le poète Kinker, traduit par le Fèvre, à appeler l'attention sur Kant; D. de Tracy, Laromiguière l'étudient dans les versions latines; Ampère lui fait des emprunts et engage Biran à le lire; Stapfer en fait un auxiliaire du christianisme; Châteaubriand et Gall le citent; M^{me} de Staël le célèbre avec enthousiasme » (p. xxxvi).

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu et relu avec émotion dans la plaquette intitulée : *Abel Bergaigne, 31 août 1838-6 août 1888*, les discours prononcés sur la tombe de notre collaborateur et ami par M. Alfred MAURY, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Aug. HINLÉ, au nom de la Faculté des lettres, par M. Michel BATAIL, au nom de l'École des Hautes-Études, par M. L. LAZARD, au nom de l'Association générale des étudiants de Paris. La plaquette est précédée d'un très beau et ressemblant portrait d'Abel Bergaigne.

— M. A. DELATTRE, S.-J., vient de faire paraître deux brochures intitulées, l'une, *Les travaux hydrauliques en Babylonie* (extrait de la « Revue des questions scientifiques, oct. 1888. Bruxelles, impr. Polleunis), et l'autre, *L'exactitude et la critique en histoire, d'après un assyriologue, réponse à M. Sayce* (extrait du « *Muséon* Lefevre).

— ÉTATS-UNIS. — L'Université de Nebraska publie une revue intitulée : *University Studies* et dirigée par un comité de professeurs, MM. BRADY, EDGEM, HICKS, LITTLE et SHERMAN. Le premier numéro de la revue a paru en juillet et contient les articles suivants : BRADY, *On the transparency of the ether*; EDGEM, *On the propriety of retaining the eighth verb-class in sanscrit*; S. A. FONTAINE, *On the history of the auxiliary verbs in the Romance languages*.

1. Pourquoi M. Picavet écrit-il Fr. de Neufchâteau? Pourquoi ne dit-il pas que Fabre d'Olivet, dans ses *Examens des Vers Dorés de Pythagore* (1813) s'étend longuement sur le système de Kant qu'il présente comme bien connu dès lors du public philosophique français?

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 décembre 1888.

L'Académie nomme une commission de quatre membres, chargée de lui présenter des candidats pour la place de correspondant étranger qui est devenue vacante par l'élection de M. Miklosich en qualité d'associé. Sont élus MM. Delisle, de Rozière, Schefer et Weil.

M. Georges Perrot communique, de la part de M. René de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, en Tunisie, un compte-rendu sommaire des fouilles faites à Aïn Tounga, l'ancienne Thignica. Cette localité possédait, à l'époque des Sévères ou environ, un sanctuaire consacré à Saturne, c'est-à-dire à l'ancien dieu phénicien Moloch, qui avait changé de nom, mais dont le culte était toujours florissant. On a trouvé jusqu'à 426 siècles votives, dont chacune contient une dédicace en latin, au nom d'un personnage qualifié *sacerdos*. Au-dessous de l'inscription est figuré, chaque fois, le sacrifice d'un bœuf.

M. Alois Heiss lit une étude sur les portraits de Gonzalve de Cordoue et sur la date de sa naissance. Selon Vasari, le Giorgione avait peint à Venise, en 1500 ou 1501, un portrait de Gonzalve, qui devait être âgé, à cette date, de 57 ou 58 ans. On ne sait ce que ce portrait est devenu, s'il a jamais existé. Il y a un portrait de Gonzalve par le Giorgione à Vienne, mais celui-ci a été fait quand le Grand Capitaine était encore un tout jeune homme. En dehors de ce tableau, celui des portraits de Gonzalve de Cordoue qui paraît le plus digne de foi est un médaillon, de 0^m125 de diamètre, exécuté quand il était âgé de 65 ans. On possède aussi un portrait peint de sa fille, qui présente avec le médaillon une ressemblance frappante.

Quant à la date de la naissance du Grand Capitaine, M. Heiss repousse l'opinion des historiens qui la placent en 1453 et se range à l'avis de ceux qui pensent qu'il naquit en 1443.

M. Salomon Reinach lit une note sur un passage de Suétone, où l'historien parle d'une collection d'ossements de grands animaux fossiles formés par l'empereur Auguste dans sa villa de Capri. Il montre qu'on a mal interprété ce texte, quand on a voulu y voir la preuve qu'Auguste avait organisé des fouilles pour la recherche des antiquités préhistoriques, qu'il avait recueilli d'anciennes armes de bronze et de pierre, qu'il avait reconnu la véritable nature des *céraunies* ou haches de pierre polie, qu'on prenait pour des projectiles lancés par la foudre. Suétone n'a rien dit de tout cela.

M. Philippe Berger communique quelques renseignements sur l'histoire de la célèbre inscription bilingue de Malte, phénicienne et grecque, qui a livré à l'abbé Barthélemy, au siècle dernier, la clef du déchiffrement de l'écriture phénicienne. Cette inscription avait été conservée, jusqu'en 1870, à la bibliothèque Mazarine et transférée à cette date au Musée du Louvre. On croyait généralement qu'elle avait été offerte par l'ordre de Malte au roi Louis XVI. M. Berger montre qu'elle fut donnée, en 1782, par le chevalier de Rohan, grand-maître de l'ordre, non au roi, mais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui la fit placer dans sa bibliothèque particulière. C'est probablement entre 1792 et 1795 qu'elle fut transportée à la bibliothèque Mazarine.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : NADAILLAC (le marquis de), *l'Origine et le Développement de la vie sur le globe*; — par M. d'Hervy de Saint-Denys : JOLLIVET (G.), *Recueil de formules annamites* (publication de la Société des études indo-chinoises).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 5 décembre 1888.

La Société procède au renouvellement annuel de son bureau pour l'année 1888. Sont élus :

MM. Schlumberger, président.
Gaidoz, premier vice-président.
Muntz, deuxième vice-président.
De Boislisle, secrétaire.
Ulysse Robert, secrétaire-adjoint.
Pol-Nicard, bibliothécaire-archiviste.
Aubert, trésorier.

Longnon et Prost, membres de la commission des fonds.

Héron de Villefosse et Courajod, membres de la commission des impressions.

M. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur les statues de Louis XIV. M. Mowat communique une inscription chrétienne trouvée à Malaga, et un sceau en bronze avec la devise *Barbarine vivas*. M. Durrieu présente la photographie d'une statuette de Vénus en albatre, appartenant à M. Em. George, juge au tribunal de Belfort.

DUCHEMINE.

*Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.**Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOMES XI ET XII

La Religion populaire des Chinois, par J.-J.-M. DE GROOT.
— Les fêtes annuellement célébrées à Emoui (Amoy), mémoire traduit de l'anglais avec le concours de l'auteur par C.-G. Chavannes.
Illustrations par Félix Regamey.

2 volumes in-4 avec 38 planches hors texte. 40 fr.

TOME XIII

Le Rāmāyana, au point de vue religieux, philosophique et moral,
par CH. SCHØEBEL. In-4. 12 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME XIV

Essai sur le gnosticisme égyptien. Ses développements et son origine égyptienne, par E. AMÉLINEAU. In-4. 15 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 840, 9 juin 1888 : The Holy Bible, with commentary, Apocrypha, p. p. WACE, 2 vols. (Benn.) — FREEMAN, Four Oxford lectures, 1887. (Trop souvent injuste et partial.) — GAEDERTZ, Zur Kenntniss der altengl. Bühne, nebst anderen Beiträgen zur Shakespeare Literatur. (K. Blind : très attachant et neuf.) — The annual meeting of the Goethe Society at Weimar. (Hewett.) — Alex. Pope and Twickenham. — The name of Moses in the cuneiform tablets of Tel el-Amarna. (Sayce.) — « The fighting Veres ». (Lupton.) — De NOLHAC, La bibliothèque de Fulvio Orsini. (Ellis : 2° art. sur ce livre si plein de choses.) — The name of Oannés in the cuneiform texts. (Terrien de Lacouperie.) — Excavations in the Fayum. (W. F. Petrie.) — The grave of an Etruscan lady at Todî. (W. Mercer.) — « Taratha » and « Janua ». (Tomkins.)

— N° 841, 16 juin 1888 : AL. GRAHAM, Travels in Tunisia. — Henry JAMES, Partial portraits. (Noble : très instructifs essais, surtout ceux sur Emerson et G. Eliot.) — KIRBY, Winchester scholars, a list of the wardens, fellows a. scholars of Saint Mary College of Winchester. — Breviarium romanum a Francisco cardinali Quignonio editum et recognitum, 1535, p. p. LEGG. — Latin addresses at Cambridge. — The lost decades of Livy. (Haverfield.) — The punctuation of Shakspeare's 129 th. sonnet. (Noble.) — PFLEIDERER, Zur Lösung der Platonischen Frage. (Richards ; cp. *Revue crit.*, n° 22, art. 234.) — Correction of a well-known passage in Gibbon. (D'après l'art. de M. Sp. Moraïtis dans le premier numéro de l'« Annuaire des études grecques ».) — The inscribed stones from Jerâbis. (Ball.) — The etymology of « Mammon ». (Bezold.) — Philology notes : COHN, Zu den Paroemiographen ; SWOBODA, De Demosthenis quae feruntur prooemiis ; Dissert. Halenses philolog. VIII. — A. MÜLLER, Die griech. Bühnenalterthümer. (Jevons : cp. *Revue crit.*, n° 18, art. 193.) — The statue of Raian and the lion of Bagdad. (Tomkins.)

The Athenaeum, n° 3163, 9 juin 1888 : Letters from Dorothy Osborne to Sir William Temple, 1652-1654, P. PARRY. — The students' commentary on the Holy Bible, founded on the Speaker's Commentary, abridged a. edited by FULLER. — Charters a. records among the archives of the ancient abbey of Cluni, 1077-1534 ; p. p. Sir G. F. DUCKETT (deux volumes qu'on ne saurait trop louer et qu'on recommande à tous ceux qui étudient l'histoire monastique de l'Angleterre.) — Selections from the letters, despatches a. other state papers preserved in the Bombay Secretariat, Home Series, p. p. G. W. FORREST, 2 vols. — The Vikrama Samvat (Grierson). — Miss Yonge's topography (Ireland : critique les détails topographiques de l'ouvrage de Miss Yonge sur Hannah More). — Recent discoveries in Jerusalem. — Greek terracottas (lettre de M. Froehner).

— N° 3164, 16 juin 1888 : TRAILL, William III (en somme, très louable ; des jugements sains et bien exprimés). — E. B. de FONBLANQUE, Annals of the house of Percy, 2 vols. — NICHOLSON, treatise on money a. essays on present monetary problems. — Life in Australia : NICOLS, Wild life in the Australian bush ; WANDERER, Antipodean notes ; J. FREEMAN, Lights a. shadows of Melbournian life. — Notes from Dublin. — The condemnation of Rosmini's doctrines (Bonghi). — W. ARMSTRONG, Scottish painters, a critical study. — Excavations in Cyprus (lettre de M. Hogarth). — Greek terra-cottas (réplique de M. Cécil Torr à la lettre de M. Froehner). — The Suse gallery at the Louvre, I. (H. Wallis.)

Literarisches Centralblatt, n° 24, 9 juin 1888 : Thiersch's Leben, p. p. WIGAND. — SCHAAFFHAUSEN, die anthropolog. Sammlungen Deutschlands. — Gregorii I papae registrum epistol. I, 1, lib. I-IV, p. p. EWALD. — HASSE, Gesch. der sächs. Klöster in der Mark Meissen u. Oberlausitz. — STIEVE, Wittelsbacher Briefe aus den Jahren 1590-1610, II. — ROTH, Aus trüber Zeit, Gesch. des Hermannstädter ev. Kapitels. 1600-1607. — Madvigii opuscula academica ab ipso iterum collecta, emendata, aucta. — Juan de la Cueva, poèmes inédits, p. p. WULFF. I, Viage de Sannio. (Très méritoire.) — RIGAL, Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, 1548-1635 (travail soigné et bien fait : cp. *Revue critique*, n° 7, art. 70). — Bibl. span. schriftst. p. p. KRESSNER. IV, V, VI. — BRUNN, Ueber die Ausgrab. der Certosa von Bologna; P. ARNDT, Studien zur Vasenkunde. — FISCHER, Lessing's Laokoon u. die Gesetze der bildenden Kunst (pénétrant, quelquefois polémique impuissante).

— N° 25, 16 juin 1888 : FINSCHER, Reform der evangel. Kirche (insoutenable). — ARNOLD, die Neronische Christenverfolgung (manque de méthode). — SCHUBERT, Gesch. des Agathokles (très soigné). — DETTEN, Münster in Westfalen. — LÉON SAY, Turgot (agréable). — DOVE, Einige Gedenklätter aus der Gesch. der Georgia Augusta seit 1837. Ernst FÖRSTER, Aus der Jugendzeit. — WHEELER, Analogy. scope of its application in language (cp. *Revue crit.* n° 23, art. 245). — H. SCHUCHARDT, Aus Anlass des Volapüks. — PEZZI, La lingua greca antica (sera utile). — ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy (cp. *Revue crit.* n° 13, art. 140). — Catulli carmina, recogn. B. SCHMIDT (travail raisonnable et texte suffisant). — Poetae christiani minores (cp. *Revue crit.* n° 15, art. 163). — Wiesel's Veltlinerkrieg p. p. HARTMANN. — RUNGE, Courtilz de Sandras. (Cp. *Revue crit.* n° 18, art. 197).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23, 9 juin 1888 : HEILAND, Beitr. zur Textkritik des Euripides. (Wecklein : émendations évidentes ou très vraisemblables.) — Démosthènes de corona oratio, p. p. LIPSIUS, (Grasshoff : mérite d'être citée comme modèle.) — R. HILDEBRANDT, Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie u. Metrik, I. Vergils Culex. (Sonntag.) — BORGEAUD, Hist. du plébiscite. (H. Schiller, commode, mais pas de résultats importants.) — MONCEAUX, De communi Asiae provinciae. (Schwartz.) — H. W. SMYTH, The dialects of Northern Greece. (Larfeld.) — W. S. TRUFFEL, Latein. Stilübungen. — KAVVADIAS, Catalogue du Musée central d'Athènes (cp. *Revue crit.*, 1887, art. 260, p. 427.) — Epistulae Gotting. a DILTHEY editae. (Hartfelder.)

N° 24, 16 juin 1888 : SITTL., Spaziergänge am Athen, I. — Programme : SWOBODA, De Demosthenis quae feruntur prooemiis. (Grasshoff : solide.) — Joh. Chrysostomus περὶ ἐρωσύνης λόγοι ξξ, p. p. SELTMANN. (Wendland : rien de bon à dire.) — De amicitia, p. p. MEISSNER. — KIRCHHOFF, Studien zur Gesch. des Griech. Alphabets, 4^e Aufl. (Long art. de Cauer.) — Archiv für Gesch. der Philos. I, 1, p. p. STEIN. — Joh. Spangenbergii bellum grammaticale iterum ed. Rob. SCHNEIDER. (Deitweiler : on a plaisir à feuilleter pendant une heure ce badinage philologique d'autrefois ; guerre entre les deux puissances ennemies de la grammaire, le nom et le verbe.)

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1^{er} juin 1888 : GLASSON, Hist. du droit et des institutions de la France, tome II. (Sickel : travail très estimable et très méritoire, plein d'une critique réfléchie et circonspecte.) — BERGMANN, Ueber das Schöne (Siebeck). — WIEDERSHEIM, Der Bau des Menschen als Zeugnis für seine Vergangenheit. (Krause.)

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

HENRI DE CURZON

LETTRES DE W. A. MOZART

TRADUCTION COMPLÈTE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

UN PORTRAIT DE MOZART D'APRÈS L'ORIGINAL DE TISCHBEIN

REPRODUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE, UN INDEX MUSICAL DE TOUTES LES
ŒUVRES DE MOZART CITÉES DANS SES LETTRES ET UNE TABLE ALPHABÉTIQUE
DE TOUS LES NOMS PROPRES

Un volume in-8, broché de 650 pages..... 10 fr.

GASTON PARIS

Membre de l'Institut.

MANUEL D'ANCIEN FRANÇAIS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU MOYEN ÂGE

XI-XIV SIÈCLES

Un volume in-16, broché..... 2 fr. 50

Le Manuel d'Ancien français (xi-xiv siècles) formera 4 volumes.

TOME I. — La littérature française au moyen âge. 1 vol.

TOME II. — Grammaire sommaire de l'ancien français. 1 vol.

TOME III. — Choix de textes français au moyen âge. 1 vol.

TOME IV. — Glossaire. 1 vol.

Les trois derniers volumes sont en préparation.

EMILE MONTÉGUT

LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES

DU GÉNIE FRANÇAIS — LA RENAISSANCE ET LA RÉFORMATION
DES CONTROVERSES SUR LE XVIII^e SIÈCLE. — DE LA TOUTE-PUISSANCE DE L'INDUSTRIE
DE L'INDIVIDUALITÉ DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE
DE L'IDÉE DE LA MONARCHIE UNIVERSELLE

DE L'ITALIE ET DU PIÉMONT

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
LA DÉMOCRATIE ET L'IDÉE DE PATRIE

NOUVELLE ÉDITION

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

Bibliothèque variée (1^{re} série).

EN VENTE :

MONTÉGUT (E.) *Souvenirs de Bourgogne* ;
3^e édition. 1 vol. in-16. 3 50
— *En Bourbonnais et en Forez* ; 2^e édition.
1 vol. in-16. 3 50
— *L'Angleterre et ses colonies australes* ;
2^e édition. 1 vol. in-16. 3 50
— *Poètes et artistes de l'Italie*. 1 vol. in-16. 3 50
— *Types littéraires et fantaisies esthétiques*.
1 vol. in-16. 3 50
— *Essais sur la littérature anglaise*. 1 vol.
in-16. 3 50
— *Nos morts contemporains*, 1^{re} série : Béranger — Charles Nodier — Alfred de Musset — Alfred de Vigny. 1 vol. in-16. 3 50

2^e série : Théophile Gauthier — Eugène Fromentin — Saint-René Taillandier — Maurice de Guérin — Eugénie de Guérin. 1 vol. in-16. 3 50
— *Les écrivains modernes de l'Angleterre*. 1^{re} série : George Eliot — Charlotte Brontë — Un roman de la vie mondaine. 1 vol. in-16. 3 50
— *Livres et âmes des pays d'Orient*. 1 vol. in-16. 3 50
— *Choses du Nord et du Midi*. 1 vol. in-16. 3 50
— *Mélanges critiques* (Victor Hugo — Edgar Quinet — Michelet — Edmond About). 1 vol. in-16. 3 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES

TOME XX DE LA PREMIÈRE SÉRIE (*Vient de paraître*)

ÉPHÉMÉRIDES D'ACES

Par C. DAPONTÉS

TRADUITES DU GREC PAR EM. LEGRAND

Tome III et dernier. 7 fr. 50

TROISIÈME SÉRIE

TOME I. — **La Frontière Sino-Annamite**, par G. DEVÉRIA,
avec nombreuses planches et cartes. In-8. 20 fr.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de décerner le
prix STANISLAS JULIEN à ce volume.

TOME II. — **Nozhet-Elhâdi**. Histoire de la dynastie Saadienne au
Maroc. Texte arabe, publié par O. HOUDAS. In-8. 15 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 842, 23 juin 1888 : The Ingenious Gentleman Don Quixote de la Mancha, by Miguel de Cervantes Saavedra, done into English, with notes original a selected a. a new life of the author, by H. E. WATTS, vols I a. II. (W. Webster). — The Tripartite Life of Patrick, with other documents relating to that Saint, edited, with translations, by W. STOKES (Dunlop : publication qui sera accueillie avec reconnaissance par « every student of Irish history »). — Encyclopaedia Britannica, ninth edit. vol. XXIII, art. « Temple », by W. Rob. SMITH. (Macgrigor : juste et habilement fait). — PARRY, Raynell Taylor, a biography. (Keene). — Dr. James Freeman Clarke (not. nécrol.). — The Creweian oration at Oxford. — A register of « Commoners » of Winchester School. (Holgate). — Paris and Tristan in the « Inferno » (Paget Toynbee). — « Steerman » (Palmer). — KING a. COOKSON, The principles of sound and inflexion in Greek and Latin. (Wilkins : fait avec beaucoup de soin, de jugement et de compétence; à recommander à tous ceux qui veulent connaître les derniers résultats de la philologie comparée). — Sayana's commentary on the « Rigveda » (P. Peterson). — « Mosheh » and « Mâsu » (Collins). — Philology notes (Cornell University, studies in classical philology, 1 a. 2; AMSEL, De vi atque indole rhythmorum quid veteres indicaverint; CHAIGNET, Essais de métrique grecque). — W. ARMSTRONG, Memoir of Peter Dewint. (Wedmore). — « Taratha » and « Babia » (Ball). — The Hyksôs King Ra-ian and the Bagdad lion (Tomkins).

The Athenaeum, n° 3165, 23 juin 1888 : Major YATE, Northern Afghanistan, or letters from the Afghan Boundary Commission. — Ireland in 98, sketches of the principal men of the times based upon the published vols a. some unpublished mss. of the late Richard Robert MADDEN, edited by Bowles DALY (reproduit en un style diffus et peu satisfaisant, sans soin et précision, les notices de Madden sur Emmet, Fitzgerald, Rowan, Tone, Russell, Macnevin et Teeling). — The metrical chronicle of Robert of Gloucester edited by Aldis WRIGHT, 2 vols. (public. très importante et qui fera pour longtemps autorité). — Buxton, Finance and politics, an historical study, 1783-1885. — Early prose a. poetical works of John Taylor, the water poet. — VINOGRADOV, Researches into the social history of England in the middle ages (travail très intéressant et instructif). — Cheap Shelley literature — The festival at Bologna (Kirkpatrick). — Coleridge marginalia hitherto unpublished. On Jahn's « history of the Hebrew commonwealth ». (Campbell). — Edw. BURNS, The coinage of Scotland illustrated from the cabinet of Thomas Coats, of Ferguslie, and other collections. — Lycone (Lambros : les restes d'un temple d'Artemis sur le sommet de cette colline viennent d'être découverts par M. Kophiniotis; cp. Pausanias, II, 24, 6).

Literarisches Centralblatt, n° 26, 23 juin 1888 : BERTHEAU, Die Bücher Esra, Nehemia u. Esther; 2° Aufl. p. p. RYSEL. — PFLEIDERER, zur Lös. der platon. Frage (cp. *Revue crit.* n° 22, art. 234.) — RIBBECK, Seneca als Philosoph u. sein Verhältniss zu Epicur, Plato u. dem Christ. (Fidèle portrait de Sénèque, dans l'ensemble.) — ORSI, L'anno mille, Saggio di critica storica (va trop loin dans la négation). — D. SCHÄFER, das Buch des Lübeck. Vogts auf Schonen. — HUMAN, Chronik der Stadt Hildburghausen. — HAEBLER, Die wirthschaftl. Blüthe Spaniens im XVI Jahrh. und ihr Verfall. (Très soigné et rempli de faits.) — LEITSCHUH, Georg III, Schenk von Limpurg. (C'est l'évêque de Bamberg, du « Götz de Berlichingen » de Goethe; l'auteur le réhabilite, le « sauve », avec succès.) — MÜHLENBECK, Etude sur les origines

de la Sainte-Alliance. (Assez bon.) — Servii gramm. qui feruntur in Virgilio carmina comment. rec. THILO et HAGEN. Vol. III, fasc. 1, Bucolica et Georgica. (Toujours le même savoir solide, la même méthode sûre, la même pénétration, le même soin.) — BÜELER u. W. MEYER, Italien. Chrestomathie. (Sans valeur scientifique, et les textes publiés manquent de garantie.) — HAILLANT, Dictionn. phonét. et étymol. ; Flore populaire des Vosges. (Bon.) — CARO, G. Sand. — FRIIS, Lexicon lapponicum cum interpretatione latina et norvegica. — Die Miniaturen der Manesse'schen Liederhandschrift, p. p. F. H. KRAUS.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23, 9 juin 1888 : W. FELTEN, die Bulle Ne praetereat. — Leibniz, philos. Schriften, III. (Stein.) — Paleoethnologia, antiguidades monumentaes do Algarve, tempos preistoricos, por da VEIGA. (Hübner : deux premiers volumes à recommander et qui sont souhaiter l'heureux achèvement de la publication.) — BECHTEL, die Inschriften des ionischen Dialects. (Dittenberger : très méritoire.) — FROITZHEIM, Lenz, Goethe u. Cleophe Fibich. (Sauer : intéressant ; cp. un prochain art. de la *Revue crit.*) — G. KÖRTING, Grundriss der Gesch der engl. Liter. (Brandl : en somme, utile aux étudiants.) — Codex diplom. Salemitanus, p. p. v. WEECH, II, 2-5. — HÄNSELMANN, Werkstücke, gesamm. Studien u. Vorträge zur braunschw. Geschichte, I, et II. (Zimmermann : très abondant.) — BÖHME, die Gesch. des Oratoriums für Musikfreunde. (Bellermann.) — LANDSBERG, das Furtum des bösgläub. Besitzers. (Merkel.) — Generalversamml. der Goethesellschaft in Weimar, 26 Mai.

— N° 24, 16 juin 1888 : Die Bücher Esra, Nechemia u. Esther, p. p. BERTHEAU, 2^e Aufl. p. p. RYssel. — E. MÜLLER, das Phantom der Weltsprache ; FEYERABEND, der Weltspracheschwindel ; LAUDA, Darf Volapük die Weltsprache werden et Näheres u. Weiteres zu unserem Weltspracheproject ; SCHUCHARDT, Auf Anlass des Volapüks. (W. Meyer.) — Supplementum Aristotelicum, vol. I, 1 : Excerpt. Constantini de natura anim. libri duo ; Aristophanis historiæ anim. epitome subj. : Aeliani Timothei aliorumque eclogis, p. p. LAMBROS ; vol I, 2 : Prisciani Lydi quae extant metaphrasis in Theophrastum et solutionum ad Chosroem liber, p. p. BYWATER. (Bruns.) — PUECH, Prudence. (Huemer : rien d'essentiellement nouveau, mais très instructif ; l'auteur s'est fait l'avocat de Prudence, et un avocat chaud, éloquent et plein de savoir.) — MACKEL, Die german. Elem. in der franz. u. provenz. Sprache ; GOLDSCHMIDT, Zur Kritik der altgerm. Elem. im Span. (Baist : le travail de Mackel est très consciencieux, presque complet et riche en résultats ; celui de Goldschmidt témoigne d'une assez grande ignorance de l'histoire de la langue et d'une polémique peu circonspecte.) — RADIKOFER, J. Eb. von Günsburg u. sein Vetter. Hans Jakob Wehe von Leipheim. (v. Druffel.) — BLÜMNER, Technol. u. Terminol. der Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern, IV, 2. (Hirschfeld : fin de cet ouvrage d'une utilité « éminente ».) — ROGERS, A history of agriculture a. prices in England, V et VI, 1583-1702. (Inama : très important et renfermant de nombreux détails.) — *Mitteilungen* : VÖLKER, Rhinthonis fragmenta ; WESTENHOLZ, die Grieseldissage in der Literaturgeschichte.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 25, 23 juin 1888 : ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy. (R. Meister : cp. *Revue crit.*, n° 13, art. 140.) — De senectute, De amicitia, p. p. SCHICHE, 2^e edit. ; p. p. STICKNEY. (Deiter.) — DE LISLE DU DRÉNEUC, Des Gaulois Vénètes. (R. Schneider.) — FOKKE, Rettungen des Alkibiades, II. (Klatt : il taudra désormais apprécier Alcibiade avec moins de préjugés.) — Kulturhist. Atlas, Altertum, p. p. Th. SCHREIBER u. K. BERNHARDI,

2^e Aufl. — Bädeters Reisehandb. Griechenland, 2^e édit. (Voir le présent n^o de la *Revue crit.*) — H. BENDER, Gymnasialreden nebst Beiträgen zur Gesch. des Human. u. der Pädagogik. (Hartfelder : se lit avec un réel intérêt.)

La Cultura, Rivista di scienze, lettere ed arti, diretta da R. BONGHI. Anno VII. vol. IX. num 1; 1^{er} janvier 1888 : *Recensioni* : ROMIZI, Compendio storico della letteratura italiana; ALLIEVO, Delle idee pedagogiche presso i Greci (Giambelli). — Manetti, Opere istoriche edite ed inedite p. p. MILANESI. — GEBHARDT, La Renaissance italienne et la philosophie de l'histoire. — Aristotelis Œconomica rec. SUSEMHL. — *Appunti* : BIRTH, de Romae urbis nomine sive de robore romano. — Scribonii Largii compositiones, p. p. HELMREICH. — De LAGRÈZE, Une visite à Pompei. — GABOTTO e CONFALONIERI, Dodici poesie inedite di Carlo Emanuele I. — FERRIERI, Francesco de Sanctis. — BERNASCONI, Settanta documenti relativi a S. Fedele in Como. — FONTEANIVE, Guida per gli avanzi di costruzioni poligone dette ciclopiche, Saturnie o pelagische nella provincia di Roma. — Sprachwiss. Briefe, von ASCOLI, übers. v. GÜTERBOCK.

— Nos 2-3, 15 janvier et 1^{er} février 1888 : Egloghe di Giovanni del Virgilio e di Dante Alighieri p. p. PASQUALIGO (Lubin). — PIANO, Raccolta delle frasi piu usali tradotte dall' italiano in amarico (Gallira). — De NOLHAC, Erasme en Italie. — MAHAFFY, Greek life and thought from the age of Alexander to the Roman conquest (Beloch). — BALLIEU, Une maîtresse de Henri IV, Henriette d'Entragues. — HAWES, Christ and christianity, the picture of Jesus (the Master). — SANESI, Stefano Porcari e la sua congiura. — *Appunti* : NOCELLA, Le iscrizioni graffite nell' escuritorio della settima coorte dei vigili. (Vaglieri.) — RAVAGLINI, I papi cultori della poesia. — A. SOREL, Montesquieu. — MASTRIGLI, G. Bizet. — CECCHI, L'Abissinia. — CAMPERIO, Da Assab a Dogali.

— No 4, 15 février 1888 : HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatsverfassung. — GIARDELLI, Saggio di antichità pubbliche siracusane. — SALVAGNINI, S. Antonio de Padova e i suoi tempi. — Life of Giordano Bruno by FRITH, revised by M. CARRIERE. — *Appunti* : La giostra delle virtù e dei vizi, poemetto marchigiano del sec. XIV p. p. PERCOPO. (Garofalo). — VATOVA, La colonna di Santa Giustina eretta dai Capodistriani ad onore del loro podesta Andrea Guistinian ed a ricordo della vittoria di Lepanto. — Platonis Eutyphro p. p. SCHANZ. — La commedia di Dante, p. p. PROMIS e NEGRONI.

— Nos 5-6, 15-30 mars 1888 : UGOLETTI, Studii sui Sepolcri di Ugo Foscolo (Morici). — TOSTI, La congiura di Catilina e la guerra di Giugurtas volgarizzate (Torelli). — COLAGROSSO, Altre questioni letterarie. (Belsani). — CARO, G. Sand. — *Appunti* : Aristophanis Acharnenses p. p. BLAYDES. — MANTEGAZZA, India. — MASI, Le due mogli di Napoleone I. — A proposito di un sonetto del Carducci (Segrè).

— Nos 7-8, 1^{er}-15 avril 1888 : BIGG, The christian platonists of Alexandria (Chiappelli). — WYNNE, Sulla difficoltà di rintracciare la verità storica (Callegari). — Flavii Josephi opera p. p. NIESE. — Antonio Marsi detto l'Epicuro napolitano, Drammi pastorali, vol. I, p. p. PALMARINI. — *Appunti* : UNGER, De antiquissima Aenianum inscriptione. — Homer's Iliad, I-III, p. p. SEYMOUR. — GABOTTO, Giason del Maino e gli scandali universitari nel quattrocento. — Neutestam. Schriften griech. mit kurzer Erklär. von GOEBEL. — VETTACH, Gli studi classici e la Chiesa primitiva (Vaglieri). — LAVISSE, Essais sur l'Allemagne impériale. — Rudens, Pseudolus, p. p. SCHOELL e GOETZ. — Longini de sublim. lib. p. p. VAHLEN. — Lettera al prof. d'Ovidio (Jaia).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MARGUERITE D'AUTRICHE ET JE-
HAN LEMAIRE DE BELGES, ou de la litté-
rature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche, par Fran-
cisque THIBAUT. In-8..... 5 fr.

QUID DE PUELLIS INSTITUENDIS
senserit Vives, auct Franc. THIBAUT. In-8..... 3 fr.

NIU-TCHIS ET MANDCHOUS, rapports d'o-
rigine et de langage, par C. de HARLEZ. In-8..... 1 50

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES. Tome I,
n° 2 (vient de paraître). Abonnement..... 10 fr.

REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE
Tome II, n° 3 (vient de paraître). Abonnement..... 20 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 843, 30 juin 1888 : Buxton, Finance and politics, an historic. study, 1783-1885. 2 vols. (Arnold : œuvre utile, de grand labeur ; bon livre de référence). — J. DRUMMOND, Philo. Judaeus, or the Jewish-Alexandrian philosophy (Owen). — Walt Whitman, Democratic Vistas and other Papers. (W. Lewin.) — EDWARDS-Moss, A season in Sutherland. (Watkins.) — Some books on education (entre autres COMPAYRÉ, History of pedagogy). — Prof. Kahn (not. nécrol. sur le théologien, né à Greiz le 22 déc. 1814 et mort à Leipzig le 20 juin 1888 ; on cite parmi ses principaux ouvrages « Der innere Gang des deutschen Protestantismus » et « Die lutherische Dogmatik »). — The Tripartite Life of St Patrick (W. Stokes et MacCarthy). — « Steerman » (Paget Toynbee). — The American Oriental Society — Philology notes (Groft, Etude sur le papyrus d'Orbiney). — RAYET et COLLIGNON, Histoire de la céramique grecque (Murray : livre digne du sujet ; le chapitre ajouté par Collignon est très intéressant et, aussi bien que les illustrations, admirable). — King Raian and the lion of Bagdad (Naville).

The Athenæum, n° 3166, 30 juin 1888 : Richard Chenevix Trench, archbishop, letters and memorials, edited by the author of « Charles Lowder » 2 vols. — PROTHERO, The pioneers and progress of English farming. — John Hosack, Mary Stewart, a brief statement of the principal charges which have been brought against her, together with answers to the same. (Comble une réelle lacune dans la littérature de Marie Stuart.) — POWLES, Recollections of life in the Bahamas. — Irish history (BALL, Histor. review of the legislative systems operative in Ireland from the invasion of Henry II to the union ; HESSENCAMP, the history of Ireland from the Reform to the Union). — Robert of Gloucester (Cooke). — The Roman remains recently found at Chester. (Earwaker.) — The Bankside Shakspeare, vol. I. The Merry Wives of Windsor, p. p. Appleton MORGAN for the New York Shakspeare Society.

Literarisches Centralblatt, n° 27, 30 juin 1888 : Halle, v. das Buch Al Chazari im arab. Urtext. — Leibniz, philosoph. Schriften, hrsg von GERHARDT, III. — HOLZAPFEL, Beitr. zur griech. Gesch. (N'a pas résolu les questions posées). — O. KELLER, Thiere des class. Alterthums in culturgeschichtl. Bezieh. (Important). — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. p. DOEBNER, III, 1401-1427. — HOENIG, Cromwell, I, 2. Der erste Bürgerkrieg, 1642-1646. (Quelques défauts et inexactitudes, mais intéressant, utile, plus clair que le premier volume). — Internationales Archiv für Ethnographie, p. p. SCHMELTZ, I, 1 et 2. — Dialogue de Curka et de Rambha sur l'amour et la science suprême p. p. GRANDJEAN, (bonne édition d'un texte d'ailleurs insignifiant). — HULTSCH, Scholien zur Sphärik des Theodosios (texte inédit publié avec soin et de justes rectifications). — EGUILLOZ y YANGUAS, Glosario etymol. de las palabras espanolas. — HOLZMANN, Ludwig Börne, sein Leben u. sein Wirken nach den Quellen dargest. (N'est qu'un utile recueil de matériaux). — Beschreib. Darstell. der ält. Bau- und Kunstdenkm. der Provinz Sachsen u. angrenz. Gebiete, II, die Stadt Nordhausen. — POHL, Die altchristl. Fresco- und Mosaikmalerei. (Bon travail d'ensemble).

Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 23 juin 1888 : Calvins christl. Glaubenslehre übers. von SPIESS. — Preller, Griech. Mythol. 4° aufl. p. p. E. ROBERT. — MÜNSTERBERG, die Willenshandlung. (cp. *Revue crit.* n° 22, art. 235). — KIELHORN, Gramm. der Sanskritsprache, übers. von SOLF (Hillebrandt : trad. d'un excellent livre qui se recommande à l'étudiant par son expression concise et sa claire ordonnance). — HEIKEL,

De Praeparationis evangelicae Eusebii ebendae ratione (Diels : à continuer!) — ENGELHARDT, Die latein. Konjugation (J. Schmidt : à chaque page, des fautes, des appréciations erronées; cp. *Revue crit.* n° 2, art. 14). — MAHRENHOLTZ u. WÜNSCHE, Deutsche Dichter in Urteilen zeigten. Dichter. (Minor : entreprise contestable; cp. *Revue crit.*, n° 14, art. 160). — FRITSCHÉ, Moliéristudien. (Koschwitz : utile et remarquable). — DEGENHARDT, Die Metapher bei den Vorläufern Molières (Koschwitz : travail d'un élève de seconde). — BONANZA, Historia da Luzitania e da Iberia desde os tempos primitivos ao estabelecimento definitivo do dominio romano, 1-6. Lief. (Hübner.) — DROYSEN (J. G.), Vorles. über das Zeitalter der Freiheits-Kriege. (Meinecke : cp. *Revue crit.* n° 24, art. 280). — Die österr. ungar. Monarchie in Wort und Bild, auf Anreg. u. unter Mitwirk. S. K. K. Hoheit des Kronprinzen Erzherzog Rudolf. (Partsch.) — NEUWIRTH, Gesch. der christl. Kunst in Böhmen bis zum Aussterben der Premysliden (Kraus : très méritoire). — WLASSAK, Röm. Processgesetze (L. Seuffert : bon; cp. un prochain art. de la *Revue*). — v. MÜLVERSTEDT, Die brandenburg. Kriegsmacht unter dem Grossen Kurfürsten (intéressant et neuf). — Amerik. orient. Gesellschaft. — Vorles. zu Dorpat. — Réponse de Tolhausen et réplique de Baist.

— N° 26, 30 juin 1888 : CREIGHTON, A hist. of the papacy during the reform. III, IV, 1464-1518. (Kolbe : très méritoire.) — SEYFARTH, Louis de La Forge. — NEWMAN, Kabail Vocabulary (cp. *Revue crit.* n° 18, art. 190.) — FRÖHLICH, Realist. u. Stilist. zu Caesar u. dessen Fortsetzern; Hirtzig, zur Pausaniasfrage (Dittenberger). — W. GRIMM, Kleinere Schriften, hrsg. von HINRICHS. IV. (Roediger.) — Susanna, ein oberengad. Drama des XVI Jahrh. (W. Meyer). — v. KUGLER, Analekten zur Kritik Alberts von Aachen (Streit). — WINTER, Die kriegsgeschichtl. Ueberliefer. über Friedrich den Grossen (Wiegand : assez bon travail sur la capitulation de Maxen). — AMMANN, Die Schlacht bei Prag 6 mai 1757 (Wiegand : soigné). — W. GEIGER, Die Pamirgebiete. — RUGGIERO, Degli scavi di antichità nelle province di terra ferma dell' antico regno dal 1743 al 1876, I. (Von Duhn : commencement d'un « Urkundenbuch » archéologique pour la Basse-Italie; grand et épineux travail, mais riche en résultats). — JURIEU DE LA GRAVIERE, La guerre de Chypre et la bataille de Lépante. (Heyck; cp. un prochain art. de la *Revue critique*.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26, 30 juin 1888 : Spaziergänge um Athen. (Sittl.) — Commentaria in Aristotelem graeca, vol. IV, pars 1, Porphyrii Isagoge et in Aristotelis Categorias comment. p. p. Ad. Busse. — Was, Platos Symposion, eine erotische Studie. (Troost : attachant.) — SCHULTZ (Rud.), Quaestiones in Tibulli librum I chronologicae. (Hiller.) — Virgilii opera, edit. class. par J. DUVAUX. (Kern : ne constitue pas un progrès dans l'explication du poète et n'est que peu utile.) — Königsberger Studien, hist. phil. Untersuch. I. (R. Weil : l'auteur de l'art. insiste sur le travail de Hirschfeld; cp. *Revue crit.*, n° 14, art. 156.) — Eberhardi Bethuniensis Graecismus, p. p. WROBEL. (Dettweiler.)

Goettingische gelehrte Anzeigen, nos 12 et 13, 10 et 20 juin 1888 : SCHOTTMÜLLER, der Untergang des Templersordens, I u. II. (Wenck : laissons de côté le soin qu'a mis l'auteur à augmenter ses documents, l'« urkundliches Material » : pourtant il faut reconnaître qu'il n'a ni une compétence suffisante, ni l'habitude des recherches méthodiques, nécessaires pour accomplir sa tâche difficile; que dans de très grandes parties son appréciation et son exposition sont pleines de contradictions, diffuses et sans originalité; enfin que sa sympathie pour la curie l'a

mené dans le camp des écrivains catholiques les plus étroits ».) — SARNESI, Stefano Poreari e la sua congiura. (Von Druffel.) — O. KELLER, Thiere des klassischen Alterthums in culturhistor. Beziehung. (Haussner : traité avec humour.) — HÖHLBAUM, das Buch Weinsberg, Kölyer Denkwürd. aus dem XVI Jahrh. II. (Kaufmann : moins de matériaux que dans le 1^{er} volume, mais beaucoup de détails et de traits soit importants soit caractéristiques.) — Von ESSEN, Index Thucydideus e Bekkeri edit. (Stahl.)

La Cultura, n^{os} 9-10, 1-15 mai 1888 : The Subhāshitāvali of Wallabhadeva, p. p. PETERSON and Pandit DURGAPRASADA. (Morici.) — NICHOL, Tables of European history, literatur, science and art. 200 — 1888 and of American history, literature and art; STOKVIS, Manuel d'histoire, de généalogie et de chronologie de tous les états du globe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. — SAVIOTTI, Pandolfo Colonnuccio umanista Pesarese del sec. xv. Studi e ricerche. Pisa, Nistri. — Luigi FERRI, Della idea del vero e sua relazione colla idea dell'essere. (L. Rossi.) — CHIAPPELLI, La studio bolognese nelle sue origini e nei suoi rapporti colla scienza pre-inneriana. (Fusinato.) — GIODA, Girolamo Morone e i suoi tempi, studio storico. — *Appunti* : Platonis Laches, p. p. KRAL. (Vaglieri.) — Die Königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. — Le poesie di Alessandro Manzoni. (Collection diamant de Barbera.) — Il Paradiso di Dante dichiarato ai Giovani da Ang. DE GUBERNATIS; La Commedia di Dante esposta in prosa e spiegata nelle sue allegorie dal prof. Luigi de BIASE con note del prof. Greg. di SIENA. — Plutarchi de proverbiis Alexandrinorum, p. p. O. CRUSIUS.

Theologische Literaturzeitung, n^o 12, 16 juin 1888 : Neuere Schriften von Paul de Lagarde. (Nestle : 2^e art.) — Zur Literatur der ältesten Isagogik. (E. Ranke.) — LAMBROS. (Spir.), A collation of the Athos codex of the Shepherd of Hermas, transl. by J. Arm. ROBINSON. (Harnack.) — Jahrbuch der altewangel. Taufgesinnten oder Memnoniten-Gemeinden, p. p. MANNHARDT. — CARSTENSEN, das Leben nach dem Tode (très mauvais : cp. *Revue crit.*, n^o 17, art. 189). — STOFFREGEN, der Tod der Unsterblichen (lamentable : cp. *Revue crit.*, n^o 17, art. 190).

— N^o 13, 30 juin 1888 : ERMAN, Aegypten u. aegypt. Leben, II. (Wiedemann : ouvrage qui marque un progrès remarquable, surtout si on le compare à celui de Wilkinson.) — STEIN, Die Psychol. der Stoa, I; die Erkenntnistheorie der Stoa. (F. Dümmler : ne tient pas assez de compte de la chronologie des systèmes pré-stoïciens, mais beaucoup de soin et quelques choses nouvelles.) — BETHGE, Die Paulin. Reden der Apostelgeschichte. (Wendt.) — Zosimi Historia nova, p. p. Lud. MENDELSSOHN. (Harnack : très bonne édition.) — Ludw. KELLER, Die Gegenreform. in Westfalen und am Niederrhein, II, 1585-1609. — PACTLER, Ratio studiorum et institut. scholast. Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, II. — ROTH, Latein. Hymnen de Mittelalters, als Nachtrag zu den Hymnensammlungen von Daniel, Mone, Vilmar u. G. Morel. — WETZSTEIN, Das deutsche Kirchenlied im XVI, XVII u. XVIII Jahrhundert. (Köstlin : bon petit livre d'ensemble.)

Revue de Belgique, 15 juin 1888 : COEMANS, La femme dans l'ancienne Egypte. — Em. LECLERCQ, Le champ du travail. — Louis FRANK, Les recteurs flamands des universités de Bologne et le collège Jacobs. — Porvin : Chronique littéraire, La décadence latine.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adressez les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE M. LE D^r BÉRENGER-FÉRAUD
Directeur du service de santé de la marine.

LES LÉGENDES DE LA PROVENCE

Un beau volume in-8..... 7 50

TRADITIONS ET RÉMINISCENCES PO-

PULAIRES DE LA PROVENCE Coutumes,
Légendes, Superstitions. Un beau volume in-8..... 7 50

LES PEUPLADES DE LA SÉNÉGAMBIE

Histoire, Ethnographie, Mœurs et Coutumes, Légendes, etc. Un
volume in-8..... 12 fr.

CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE

1n-18. 5 fr.

CONTES DES PROVENÇAUX DE

L'ANTIQUITÉ. 1n-18..... 5 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 844, 7 juillet 1888 : K. PEARSON, The ethic of free-thought. — Rev. OVERTON a. miss WORDSWORTH, Christopher Wordsworth, bishop of Lincoln. — Johannis de Capua Directorium vitae humanae, version lat. du livre de Kalilah et Dimnah p. p. J. DERENBOURG (Burton); cp. *Revue crit.* n° 6, art. 55). — Two books on New Guinea : STRACHAN, Explorations a. adventures in New Guinea; MACFARLANE, Among the cannibals of New Guinea. (Keane.) — Classical school books : Prometheus vinctus, p. p. GLAZEBROOK; The Ajax of Sophocles, p. p. PALEY; Vergili Bucolica, p. p. SIDGWICK; Platonis Crito, p. p. J. ADAM, etc. — The Tripartite Life of St Patrick (W. Stokes et Warren). — « Bull-fight » in the New English Dictionary (Paget Toynbee). — The name of « Moses » (Sayce). — Two glosses in Dr. Sweet's « Oldest English texts » (Zupitza). — RAWLINS a. INGE, The Eton Latin grammar, for use in the higher forms, part II. (Haverfields : à critiquer vivement au double point de vue auquel il faut considérer un livre de ce caractère : « scholarship » et « practical usefulness »). — Two books relating to Pahlavi : A hymn of Zoroaster, Yasna, 31, transl. with comments by W. JACKSON; Darab Dastur PASHOTAN SANJANA, The alleged practice of next-of-kin marriages in Old Irân. (West.) — The Babylonian origin of Chinese writing (G. Bertin). — Philology notes (annonce le premier volume d'une « Keilinschriftliche Bibliothek » publié par l'éditeur Reuther, de Berlin, et dirigée par Eberhard SCHRADER). — H. PETERSEN, Vognfundenei Dejbjerg Præste gaardsmose ved Ringkjøbing, 1881 of 1883. (G. Stephens.) — Egyptian portraiture of the Roman period.

The Athenasum, n° 3167, 7 juillet 1888 : Continental literature, juillet 1887-juillet 1888 : Belgique (de Laveleye et P. Fredericq); Danemark (V. Petersen); France (J. Levallois); Allemagne (Rob. Zimmermann); Grèce (Lambros); Hollande (van Campen); Hongrie (Vambéry); Italie (Bonghi); Norvège (Jaeger); Pologne (Belcikowski); Russie (P. Kropotkin); Espagne (Riano); Suède (Ahnfelt). — Lord COCKBURN, Circuit journeys. — The Domesday Book in the reign of Edward III. (Tancock.) — Borough English in Genesis. (Rumsey.) — The life of Oliver Cromwell (a descendant of Cromwell). — The Situla Benvenuti. — A Roman milestone of Jerusalem. (Clermont-Ganneau.) — Notes from Munich. (Aldrich.)

Journal of the Gipsy Lore Society, n° 1, juillet 1888 : PASPATI, Turkish Gypsies. — CROFTON, Early annals of the Gypsies in England. — A Roumanian Gypsy folk-tale, translated from the Romany of Dr. Barbu CONSTANTINESCU, by Fr. H. GROOME. — R. von SOWA, Statistical account of the Gypsies in the German empire. — PINCHERLE, Illustrations of South-Austrian Romanes. — MAC-RITCHIE, The Gypsies of Catalonia. — CROFTON, Additions to Gypsy-English vocabulary. — LELAND, Review of the Archduke Josef's « Czigany Nyelvatan ». — Notes and queries.

Literarisches Centralblatt, n° 287, juillet 1888 : Gutachten Ganganelli's (Clemens XIV) in Angelegenheit der Blutbeschuldigung der Juden, aus dem italien. übers. von A. BERLINER. — Namo tassa bhagavato arabato Samma sambuddhassa, p. p. OLCOTT. — UHLIRZ, Gesch. des Erzbistums Magdeburg unter den Kaisern aus dem sächs. Hause. (Travail très important sur l'histoire de l'époque des Ottons.) — JOUN DES LONGRAIS, Jacques Cartier. (important.) — WICHMANN, Denkwürd. aus der Paulskirche. (Ce n'est pas une œuvre d'histoire; ce n'est qu'un récit incomplet, parfois très vivant, des débats les plus importants du parlement de Francfort.) — BAUMANN, Fernando Po'o. — STENZLER, Wortverzeichnis

niss zu den Hausregeln von Açvalayana, Paraskara, Çankhayana u. Gobhila (complet et de grande importance). — Athenaei dipnosophistarum libri XV, rec. KAIBEL I, 1-5. (Texte publié avec beaucoup de soin.) — TANGER, Englisches Namen-Lexicon, zusammengest. u. mit Aussprachebezeichn. versehen. (Aura du succès et a été soigné.) — Holbergs vorzügl. Komödien, hrsg. v. HOFFORY u. SCHLENTHER. I u. II. — SCHREIBER, die Wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani, eine Studie über das hellenistische Reliefbild mit Untersuch. über die bildende Kunst in Alexandrien. (Résultats qui sont « un gain durable » pour l'histoire de l'art.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27, 7 juillet 1888 : Die christl. Welt, evangel. luther. Gemeindeblatt. — CUMONT, Alex. d'Abonotichos (Wissowa; cp. *Revue crit.* n° 23, art. 249). — Ed. von Hartmann's ausgew. Werke, 13-20. — PERSSON, Studia etymologica (J. Schmidt; cp. *Revue crit.* 1887, art. 214, p. 236). — O. KERN, De Orphei Epimenidis Pherecydis Thegoniis quaestiones criticae (Gomperz : travail qui promet, solution définitive de questions importantes et difficiles). — BURG, De M. Caelii Rufi genere dicendi (Becher : beaucoup de soin et de bon sens). — Gudin, Hist. de Beaumarchais, p. p. TOURNEUX (Bettelheim : le critique assure que l'édition n'offre rien de nouveau et d'inédit). — LINTILHAC, Beaumarchais et ses œuvres. (Bettelheim : prétend que le livre est « mauvais et mal fait » ; que Beaumarchais « n'avait pas besoin d'un sauveur de cette trempe, et ne le méritait pas »). — Daniel von Soest, ein westfäl. Satiriker des XVI Jahrh. p. p. JOSTES (E. Schröder : très louable). — G. WOLF, Aus der Zeit der Kaiserin Maria Theresia (von Kronen : sans prétention). — Hans Schiltbergers Reisebuch, nach der Nürnberger Handschrift hrsg. von Val. LANGMANTEL. — V. OECHELHAUSER, Die Miniaturen der Universitätsbibliothek zu Heidelberg, I. — M. PAPPENHEIM, Ein altnorweg. Schutzgildestatut. — SERING, Die landwirthschaftl. Concurrenz Nordamerikas. — D'HÉRISSON, La légende de Metz (intéressant; cp. *Revue crit.* n° 17, art. 188). — A. SCHÖNE, Ueber die Entwick. unseres Nationalbewusstseins. — WIEGAND, Friedrich der Grosse im Urtheil der Nachwelt (cp. *Revue crit.* n° 19, art. 211).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27, 7 juillet 1888 : Alexandri Aphrodisiensis scripta minora, de anima, p. p. BRUNS (Wallies.) — M^{me} J. FAVRE, La morale des stoïciens. (Wendland; cp. *Revue crit.* n° 24, art. 274.) — Vergils Aeneide, p. p. KAPPES, I-III, 4^e verb. Aufl. (Kern : à remanier tout à fait.) — EHRLSMANN, De temporum et modorum usu Ammiano; REITER, De Ammiani Marcellini usu orationis obliquae. (Schmalz : on trouvera dans ces deux écrits de sûrs et importants résultats.) — V. DURUY, Histoire des Grecs, tome I, formation du peuple grec. — STRASSMAIER, Babylon. Texte, Inschriften von Nabonidus, König von Babylon, I-III. (Winckler.) — S. A. SMITH, Die Keilschrifttexte Asurbanipals, Königs von Assyrien. (Winckler.) — HERFORTH, De dialecto cretica. (Meister : commode, mais non tout à fait recommandable.) — APOSTOLIDÈS, Interprét. de l'inscription préhellin. de Lemnos. (Meister : aura un succès de gaieté.) — SOLTAU, Zur Erklär. der Sprache des Volkes der Skythen. (Justi : sans méthode.)

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. RÉGNIER, membre de l'Institut.

MISE EN VENTE DU TOME SIXIÈME

DES

MÉMOIRES

DE

SAINT-SIMON

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

Augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de Notes
et Appendices

Par A. DE BOISLISLE

Membre de l'Institut

ET SUIVIE D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

Les cinq premiers volumes sont en vente.

GUSTAVE CARRÉ

Professeur d'histoire au Lycée Lakanal,

Membre honoraire de la Société académique de l'Aube

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

A TROYES

DU MOYEN AGE A LA RÉVOLUTION

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE M. ABEL DES MICHELS
Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes.

MANUEL DE LA LANGUE CHINOISE
ÉCRITE, destiné à faciliter la rédaction des pièces dans cette langue. Un beau volume gr. in-8..... 25 fr.

TAM TU KINH, ou le livre des phrases de trois caractères, avec le grand commentaire de Vuong tân thang. Texte, transcriptions annamite et chinoise, explication littéraire et traduction complète. In-8..... 20 fr.

LUC VAN TIEN CA DIEN. Poème populaire annamite. Texte en chu nôm, transcriptions en caractères latins et nombreuses notes. In-8..... 20 fr.

KIM VAN KAN TAN TRUYEN. Grand poème annamite traduit pour la première fois, texte, transcription et notes. 2 volumes in-8 en 3 parties..... 40 fr.

CONTES ANNAMITES, publiés et traduits. In-8
(Sous presse).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 845, 14 juillet 1888 : MARZIALS, Victor Hugo. (Noël : récit clair et concis, appréciation critique discutable sur plusieurs points). — The « Master of the Rolls » series; Icelandic sagas, edited by G. VIGFUSSON, 2 vols; Chronicles of Robert of Brunne, p. p. FURNIVALL, 2 vols. (Elton). — Two books relating to Spain; Select plays of Calderon, p. p. MACCOLL, A. MOREL FATIO, Etudes sur l'Espagne, 1^{re} série (W. Webster, voir sur ce dernier volume, où le critique loue surtout la première étude, *Revue crit.* n° 24, art. 277). — Ireland in 98, sketches of the principal men of the the time, based upon the published volumes and some unpublished mss. of the late Dr. R. R. Madden, p. p. J. Bowles DALY. (Fagan). — Recent theology. — Bodleian fascimiles. — Sir Edwin Arnold's « Lotus and Jewel » (P. Peterson). — The proposed Pope commemoration (Grant Duff). — St Patrick's doctrines (W. Stokes). — The meaning of the term « free thought » (Birks). — CAPPELLER, Sanskrit — Wörterbuch (Macdonnel : comble une véritable lacune). — The Babylonian origins of Chinese writing (Terrien de Lacouperie). — Die Gemälde-Galerie der Königlichen Museen zu Berlin, Text by Julius MEYER a. W. BODE, parts I and II. (Conway). — The Hittite symbol of life (Th. Tyler). — What is a tragedy? (Rob. Buchanan).

The Athenaeum, n° 3168, 14 juillet 1888 : REID, Life of W. Edw. Forster. 2 vols. — BONNETAIN, le monde pittoresque et monumental, l'Extrême Orient; Netto, Papier-Schmetterlinge aus Japan, nach Skizzen des Verfassers illustriert von P. BENDER. — Col. MALLESON, Prince Eugen of Savoy (injuste envers Marlborough). — WAKEMAN, The Church and the Puritans, 1570-1660. (« too congested to be of much service »). — Antiquarian literature. — Bibliographical literature. — Robert of Gloucester (Wright). — The Pope commemoration. — Theodor Storm (not. nécrol.). — Borough English in Genesis (J. Jacobs). — The war with the American colonies (O. Browning : lettres inédites du temps). — The Susa-Gallery at the Louvre (H. Wallis; 2^e article).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 14 juillet 1888 : LEDERER, Lehrb. zum Selbstunterricht im Babylon. Talmud, III. — Asclepii in Aristotelis metaphysicorum libros A-Z comment. p. p. HAYDUCK (utile). — ADICKES, Kant's Systematik. — BÄHR, die Oertlichkeit der Schlacht auf Idistaviso. (Trop de rhétorique.) — Der Liber cancellariae apostolicae vom Jahre 1380 u. der Stilus palatii abbrev. Dietrich's von Nieheim, p. p. ERLER. (edit. soignée.) — O. SCHWEBEL, Gesch. der Stadt Berlin, 1-3 Liefer. (jusqu'à présent, bien réussi.) — VORBERG, O. Cromwell u. die Stuarts. (obscur et très confus.) — von FREEDEN, Reise- und Jagdbilder aus Afrika. — BENTLEY, Dictionary a. Grammar of the Kongo language (étude pénétrante). — GOMPERZ, Platon. Aufsätze, I. (*Revue crit.* n° 21, art. 223.) — Th. BERGK, Griech. Literaturgesch. IV Band, p. p. PEPPMÜLLER. — Lessing's Werke, VI, p. p. BOXBERGER. — Finnische Märchen, übers. von Emmy SCHRECK, mit Einleit. von Gust. MEYER. — MAASS, das deutsche Märchen, liter. Studie. (Sans valeur scientifique.) — CAGNAT, Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28, 14 juillet 1888 : KOFFMANN, Abriss der Kirchengesch. des XIX Jahrh. (Benrath : travail original. véritable complément de l'ouvrage de Herzog.) — SCHEINDLER, Methodik des grammat. Unterrichts im Griech. (Kern: cp. *Revue crit.*, n° 30, art. 323.) — SCHEINDLER, Wörterverz. zu Homeri Iliadis A-Δ. (Kern : cp. *Revue crit.*, n° 17, art. 179.) — Festgruss an Otto von Böhlingk. (Olden-

berg.) — G. HOFMANN, De jurandi apud Athenienses formulis. (Dittenberger : bon ; simples critiques de détail.) — ROSSBACH, De Senecae philosophiae librorum recens. et emendat. (Gercke : très louable et important travail.) — THÜMMEL, Shakspearecharaktere, II. (Mosen : beaucoup de choses bonnes et vraies dans ces études.) — Chronique de Morée aux XII^e et XIV^e siècles, p. p. A. MOREL-FATIO. (Lambros : publication importante.) — B. AUERBACH, La diplomatie française et la cour de Saxe, 1648-1680. (Schirren : travail excellent ; l'auteur s'est très bien acquitté de sa tâche ; pourtant trop de détails.) — HEGEL, Histor. Vorträge und Studien, III. (Kugler.) — von HESSE-WARTEGG, Kanada und Neu-Foundland. (Rudloff : court, clair, bien fait.) — Briefwechsel zwischen Wagner und Liszt, 2 vols. Statist. Jahrbuch für das Herzogtum Anhalt, I. — Dantes Göttl. Komödie übers. von O. GILDEMEISTER. (Tobler : très satisfaisant.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 28, 14 juillet 1888 : Sophokles, Ajas, p. p. WECKLEIN, 2^e édition (Dettweiler : des améliorations essentielles). — Platone, il Critone, p. p. FERRAI. — Plato, Meno, p. p. STOCK. — Virgillii Maronis grammatici opera p. p. HUENER ; HERTZ, De Virgillii Maronis grammatici epitomarum codice Ambianensi disputatio (H. Hagen). — WALZ, Ueber die Erklärung der Eckfiguren am Ostgiebel des olympischen Zeustempels und am Westgiebel des Parthenon (Knapp : formule pour la première fois un problème important, et c'est déjà un mérite). — SCHRADER, Ueber den Gedanken einer Kulturgeschichte der Indogermanen auf sprachwissenschaftlicher Grundlage (Justi). — JEREMIAS, Die babylonisch-assyrischen Vorstellungen vom Leben nach dem Tode. (Winckler : on ne peut approuver en aucun point essentiel les assertions de l'auteur ; beaucoup d'inexactitudes ; mène à des vues tout à fait fausses.) — Zu den Hymnen des Proklos (A. Ludwig).

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 14, 1^{er} juillet 1888 : PFLEIDERER, das Urchristenthum, seine Schriften u. Lehren im geschichtl. Zusammenhang beschrieben. (Holtzmann.) — KOPTAN, das Wesen der christlichen Religion, 2^e Aufl. (Lüdemann.) — USTERI, Wissenschaftl. u. prakt. Kommentar über den ersten Petrusbrief. (Jülicher.) — PRIBRAM, Die Berichte des Kaiserl. Gesandten Franz von Lisola aus den Jahren 1655-1660. (Krebs : cp. *Revue crit.*, n° 1, art. 7.)

Theologische Literaturzeitung, n° 14, 14 juillet 1888 : Auslând. Arbeiten zur Kirchengeschichte, vornehmliche der ältesten : SMITH a WACE, A dictionary of Christian biography, literature, sects a doctrines during the first eight centuries, vol. IV, N-Z. ; FISHER, History of the Christian church. The Anti-Nicene fathers, translations, I. Bibliograph. Synopsis, by Ern. Richardson ; MASSEBIEAU, Le traité de la vie contemplative de Philon et la question des thérapeutes et l'Apologétique de Tertullien et l'Octavius de Minicius Felix ; MEYBOON, Marcion en de Marcionieten ; HEIKEL, De praeparationis evangelicae Eusebii edendae ratione ; DUCHESNE, Le concile d'Elvire et les flâmines chrétiens, Les sources du martyrologe hiéronien, Vigile et Pélage, Notes sur la topogr. de Rome au moyen âge ; ZOTENBERG, Notice sur le livre de Barlaam et Josaphah ; L. DELISLE, Mém. sur d'anciens sacramentaires : CHIAPELLI, Le idee millenarie dei Cristiani nel loro svolgimento storico ; LOMAN, De oorsprong van het gelvof avan de opstanding van Jezus. (Harnack.) — Ad. HARNACK Lehrbuch der Dogmengesch. I. — Agathangelus u. die Akten Gregors von Armenien, neu hrsg. v. p. de LAGARDE (Nestle). — Ch. MOLINIER, Etudes sur quelques mss. des bibliothèques d'Italie (K. Müller : cp. *Revue crit.*, n° 9, art. 92). — COMBA, Histoire des Vaudois d'Italie depuis leurs origines jusqu'à nos

jours. I. Avant la Réforme (K. Müller : beaucoup de labeur, mais trop de diffusion, et parfois un emploi trop crédule des sources). — RADE, Luthers Leben, Thaten u. Meinungen, auf Grund reichlicher Mittheilungen aus seinen Briefen u. Schriften dem Volke erzählt, 3 vol. (Kawetau : ouvrage étendu et important.)

Altpreuussische Monatschrift, III et IV fasc. avril-juin 1888 : I. *Abhandlungen* : ARNOLDT, Zur Beurtheilung von Kant's Kritik der reinen Vernunft und Kant's Prolegomena, II. — BECKHERRN, Ueber die Danzker, insbes. über den des Ordenshauses Königsberg. — Lose Blätter aus Kants Nachlass, p. p. REICKE (suite). — Ein Lied auf die Fehde Danzigs mit König Stephan von Polen, 1576, p. p. BOLTE. — SEMBRZYCKI, Hat eine Colonisation Litauens durch Polen stattgefunden? — II *Kritiken und Referate* : H. BRAUN, Alte und neue Bilder aus Masuren, eine Gesch. der Stadt u. des Kreises Angerburg (Frischbier). — CARO, Gesch. Polens, V. (M. P.) — III *Mittheilungen und Anhang* : Die neue Orgel im Dom zu Königsberg i. Pr. erbaut 1888 (O. Fiebach). — Universitäts-Chronik, 1888 (suite). — Altpreuussische Bibliographie, 1887 (suite). — Aufruf zur Erricht. eines Grabdenkmals für Jul. Zacher. — Aufruf für eine Hamann-Büste in Königsberg i. Pr.

Zeitschrift für Katholische Theologie, III^e livr. 1888 : *Abhandlungen* : PESCH, Zinsgrund und Zinsgrenze. — FR. SCHMID, die Uebernatürlichkeit der menschl. Heilsacte. — KELLNER, Die röm. Statthalter von Syrien und Judäa zur Zeit Christi u. der Apostel. — GRISAR, Sammlungen älterer Papstbriefe u. deren theolog. Verwerthung. — *Recensionen* : KLOSTERMANN, Commentar zu den BB. Samuelis u. der Könige. (Hummelauer.) — FRANTZ, Lehrb. des Kirchenrechts. (v. Lassberg.) — COSTA-ROSSETTI, Philos. mor. (Funs.) — KNABENBAUER, Comment. in Isaiam. (Flunk.) — ALLARD, Les persécutions du III^e siècle (Kirsch.) — ADONE, synopsis canonico-liturgica. (Oberkamp.) — *Analekten* : Nachträgl. zur Erklär. des göttlichen Heilwillens bezügl. der Kinder. (Straub.) — Dämonologie. (Flunk.) — Das philos. Jahrbuch der Görresgesellschaft. (Noldin.) — Die Verurtheilung des Rosminianismus. — Ueber Sergius Paulus. — Cornely's Analyses. — Kleinere Mittheilungen, bes. aus ausländ. Literatur.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE GRECQUE

DE CURTIUS

PAR A. BOUCHÉ-LECLERCQ

2^e édition

Un beau volume in-8..... 12 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
GRECQUE DE CURTIUS, par A. BOUCHÉ-
LECLERCQ. 2^e édition. Un beau volume in-8..... 12 fr.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION
ANTIQUE depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croi-
sades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de la
France a conservé la trace, par M. le lieutenant-colonel G. DE LA NOË.
1^{er} fascicule. Fortification préhistorique et fortification gauloise.
In-8, avec 7 planches..... 3 50

DICTIONNAIRE TURC - FRANÇAIS,
par A. C. BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut. Supplément
à tous les dictionnaires turcs publiés jusqu'à ce jour. Fascicule VII.
In-8..... 10 fr.

L'ouvrage sera complet en 8 fascicules.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 846, 21 juillet 1888 : REID, Life of the right hon. William Edward Forster. (A. Arnold.) — STEPNIAK, The Russian peasantry, 2 vols. (Hodgetts). — Shortland literature; Transactions of the first international Shorthand congress; WESTBY-GIBSON, The bibliography of Shorthand; HEFFLEY, ancient and mediaeval Shorthand, from ZIEBIG's Geschichte der Geschwindschreibkunst »; REED, a chapter in the early history of phonography (Axon). — Some foreign books : Les voyages de Balthasar de Monconys, p. p. CH. HENRY; art. de Franz DELITZSCH, Two small Dante studies, dans le fasc. I de la Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft »; Lettere inedite di Antonio Canova al cardinale Ercole Consalvi, p. p. FERRAJOLI; Fr. ALTHAUS, Theodor Althaus, ein Lebensbild. — The language and literature of Georgia (Morfill). — The origin of the university of Oxford (T. E. Holland). — St Patrick's doctrines (Warren et Stokes). — « Adventures and explorations in New Guinea » (Forbes). — Victor Hugo and the Roman Republic (Karl Blind). — Two glosses in Dr. Sweet's « Oldest English texts » (Logeman). — The science of language : P. REGNAUD, Origine et philosophie du langage; Karl BRUCHMANN, Psychologische Studien zur Sprachgeschichte; V. HENRY, précis de grammaire comparée du grec et du latin (Sayce : le livre de Paul Regnaud est écrit avec clarté et intéressant, et sa critique est fréquemment juste, toujours instructive; ce qu'il dit de l'origine des suffixes, est excellent, et doit être recommandé à l'attention; on voit pas ce qu'on peut répliquer à ses arguments contre la théorie agglutinative de Bopp. Le livre de Bruchmann est suggestif. Celui de V. Henry comble une lacune; il ne pouvait être entrepris par de meilleures mains; on y trouve de vastes connaissances et un jugement sain; il est complet, et on sent que l'auteur est maître de son sujet; bref, cet ouvrage est de la plus haute valeur). — Jahvah, or Jahvah, not Jahveh. (Ball.) — POHL, Die altchristliche Fresco- und Mosaik Malerei; Repertorium für Kunst-Wissenschaft, XI Band, 3 Heft. — Vannic monuments (Sayce : communique une lettre de M. F. C. Conybeare).

The Athenæum, n° 3169, 21 juillet 1888 : PARRY, Reynell Taylor, a biography. — Frederick HARRISON, Oliver Cromwell (n'ajoute rien de nouveau, ne fait pas de découvertes, mais connaît bien le sujet; quelques points contestables). — Alph. DAUDET, Trente ans de Paris. — Vassili Verestchagin, painter, soldier, traveller, autobiographical sketches, 2 vols. — The Code of Manu : Mánava Dharma-s'ástra, Sanskrit text critically edited, by J. JOLLY; Manu-tika-sangraha, p. p. JOLLY; The laws of Manu translated with extracts from seven commentaries, by BÜHLER. — Emily BOWLES, Madame de Maintenon (ne satisfait pas et cause une déception). — American literature-public schools in 1888. — Borough English in Genesis (Almaric Rumsey). — Literary gossip (M. TROTTER travaille à une vie de Lord Dalhousie; — il y a à Berlin 621 journaux et périodiques). — Geographical literature. — Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen, VIII Band. — BRINDLEY a WEATHERLEY, Ancient sepulchral monuments. — Winchester College Shakspeare Society, Noctes Shakspearianæ, a series of papers by late and present members, p. p. HAWKINS.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 21 juillet 1888 : DALMAN, Der leidende und der sterbende Messias der Synagoge im ersten nachchristlichen Jahrtausende. — H. KOCH, Hugo von Cornwall, I, 1209-1257 (l'exposition manque un peu de maturité; le jugement est, dans l'ensemble, juste et bon). — L. HÄNSELNANN, Werkstücke, Gesammelte Studien

und Vorträge zur braunschweigischen Geschichte, 2 vols. (Etudes exactes et pénétrantes sur l'histoire de Brunswick). — Zürich in der Periode 1519-1531. (L'auteur est M. Wunderli; il prouve, en un style incorrect, que le « pseudo-historien de Francfort », — lisez M. Jansen, — a commis de très graves erreurs). — Allert's Tagebuch aus dem Jahre 1627, hrsg. von KREBS (n'est pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs). — Von ZEISSBERG, Zur Geschichte der Räumung Belgiens und des polnischen Aufstandes. (D'après les rapports de Lacy; cp. *Revue critique*, n° 22, art. 242). — Von NATZMER, Unter den Hohenzollern, Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals Oldwig von Natzmer. 1820-1839, 2 vols. (Très remarquable, surtout à cause de l'amitié qui unissait l'auteur aux deux princes Guillaume, l'oncle et le neveu). — K. W. SCHMIDT, Sansibar, ein ostafrikanisches Culturbild. — H. WEISENBORN, Gerbert, Beiträge zur Kenntniss der Mathematik des Mittelalters (étude soignée, très minutieuse et détaillée). — OTTO, das Recht der Lehnsgüter in den Erblanden des Königreichs Sachsen. — STERRETT, The Wolfe Expedition to Asia Minor, Papers of the American school of classical studies at Athens, III, 1884-1885. (« Produit très estimable de la science américaine »). — C. PAULI, Das sogen. Weihgedicht von Corfinium u. die Sprache der Päligner (assertion qui, naturellement, ne sont pas toujours convaincantes; la critique des précédents commentaires est très instructive et fréquemment juste). — P. de NOLHAC, La bibliothèque de Fulvio Orsini. (Une foule de détails de toute sorte, rassemblés avec le plus grand soin; bref, excellent ouvrage). — Ph. SCHWEITZER, Geschichte der skandinavischen Literatur, II. (Livre qui, malgré des fautes et des imperfections, surtout malgré son mauvais allemand, peut rendre des services). — ELBERLING, Cehlenschläger og de osterlandske Eventyr. (Etude fine et très profonde sur les sources des œuvres d'Cehlenschläger relatives à l'Orient). — W. RICHTER, Die Spiele der Griechen und Römer (populaire et sans prétention à une valeur scientifique). — Overberg's Anweisung zum zweckmässigen Schulunterricht, p. p. W. ERDMANN.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES (n° 2)

Sommaire : Paul Monceaux. La légende et l'histoire en Thessalie. — A. Croiset. La véracité d'Hérodote. — Théod. Reinach. Les stratèges sur les monnaies d'Athènes. — H. Omont. Le dernier des copistes grecs en Italie. Jean de Sainte-Maure (1572-1612). — Jean Psichari. Quelques observations sur la langue littéraire moderne. — Variétés. M^{re} de Queux de Saint-Hilaire. La Jeunesse de M. Miller. — Chronique. — Partie administrative.

Prix d'abonnement..... 10 fr.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR CH. CLERMONT-GANNEAU

Fascicule IV, in-8, avec 5 planches..... 5 fr.

Sommaire : Inscription arabe de Damas. — Les Seigneurs de Rania et de Soubeibé. — Le pont de Beibars à Lydda. — Une borne milliaire de Jérusalem. — Sarcophage de Sidon représentant le mythe de Marsyas. — L'inscription hébraïque de l'aqueduc de Siloé. — Sur une inscription bilingue du Louvre, grecque et palmyrénienne. — Le pèlerinage de Naseri Khosraud'Acre à Tibériade. — Erbed et ses tombeaux sacrés.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

MÉMOIRES
DU
MARQUIS DE SOURCHES
SUR LE RÉGNE DE LOUIS XIV

PUBLIÉS

D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTHENTIQUE APPARTENANT A M. LE DUC DES CARS

Par le comte DE COSNAC

(GABRIEL-JULES)

ET

ÉDOUARD PONTAL

Archiviste-paléographe

TOME HUITIÈME

JANVIER 1701 — DÉCEMBRE 1702

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50
Les sept premiers volumes sont en vente. Chaque volume in-8,
broché... .. 7 fr. 50

G. MONOD

Maître de conférences à l'Ecole normale supérieure

BIBLIOGRAPHIE
DE
L'HISTOIRE DE FRANCE
CATALOGUE MÉTHODIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SOURCES ET DES OUVRAGES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

Depuis les origines jusqu'en 1789

Un volume in-8, broché..... 9 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE M. ABEL BERGAIGNE
Membre de l'Institut.

- ÉTUDES SUR LE LEXIQUE DU RIG-
VÉDA 1^{re} partie. In-8 6 fr.
- RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DE
LA SĀMHITA DU RIG-VÉDA I à IV, en
2 fascicules. In-8 7 fr.
- CHRONOLOGIE DE L'ANCIEN RO-
YAUME KHMĒR, d'après les inscriptions. In-8. 1 50
- L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPA
dans l'Indo-Chine, d'après les inscriptions. In-8 4 fr.
- NAGANANDA, LA JOIE DES SER-
PENTS, daame bouddhique, traduit du sanskrit et du prākrit.
In-18 elzévir. 3 50

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 31, 28 juillet 1888 : JOMA, Der Mischna-tractat « Verschönerung », hrsg. u. erklärt von STRACK. — BEHLA, Die vorgeschichtlichen Rundwälle im östlichen Deutschland, eine vergleichend-archäologische Studie. — Acta pontificum romanorum inedita III, Urkunden der Päpste 590-1197, p. p. von PFLUGK-HARTUNG. III, 2. Indices. — Cronthal, die Stadt Würzburg im Bauernkriege, p. p. M. WIELAND (publication importante). — Das Buch Weinsberg, Kölner Denkwürdigkeiten aus dem XVI Jahrhundert, p. p. HÖHLBAUM, II (embrasse les années 1552-1578). — Briefwechsel der Königin Katharina und des Königs Jérôme von Westphalen, sowie des Kaisers Napoleon I mit dem König Friedrich von Württemberg, p. p. SCHLOSSBERGER (cp. *Revue critique*, n° 3, art. 28 et n° 31, p. 98). — Max LEHMANN, Scharnhorst, II, seit dem Tilsiter Frieden (on retrouve dans ce second volume toutes les qualités qui distinguent le premier; enfin la figure de Scharnhorst nous apparaît, au point de vue historique et humain). — Sine ira, der sogenannte Sprachkampf in Oesterreich (fait des propositions de conciliation qui, sans doute, ne satisferont personne). — Rob. CUST, Linguistic und oriental essays II, 1847-1887 (voir le long art. de la *Revue critique*, n° 21, art. 221). — DIRGES, Philippische Reden des Demosthenes (bon, vivant, chaleureusement écrit, et à ne pas juger sévèrement). — Victor HENRY, Précis de grammaire comparée du grec et du latin (grâce à la concision et à la clarté de son exposé, au choix sage des matériaux, à l'omission calculée et opportune de toute discussion et de toute érudition, l'auteur a réussi à représenter en un manuel précis et pratique l'édifice de la grammaire grecque et latine, de telle sorte qu'on ne regrette rien d'essentiel. Le livre n'est qu'un manuel et donne naturellement, non des recherches, mais des résultats que l'auteur regarde, à son point de vue, comme justes et vraisemblables. Quelques objections de détail à faire, mais l'ouvrage est bon; il est destiné à des lecteurs français; toutefois, comme on n'a pas en Allemagne un livre semblable, on peut le recommander chaudement aux philologues de ce pays. Le travail de Leo Meyer, outre qu'il est inachevé, n'est utile, par ses matériaux abondants, qu'au chercheur, et non à l'étudiant). — Hymnarius Moissaciensis, das Hymnar der Abtei Moissac im X Jahrhundert, nach einer Handschrift der Rossiana, p. p. DREVES. — Katalog over den Arnamagnaeanske Handskriftsamling, I. — BITTMANN, Eine Studie über Goethe's Iphigenie auf Tauris (Commentaire esthétique détaillé qui témoigne d'un enthousiasme pur, d'une étude sérieuse et « dévouée »). — SCHLIE, Gypsabgüsse antiker Bildwerke im Grossherzogl. Museum zu Schwerin, in kunstgeschichtlicher Folge beschrieben und erklärt (très propre à introduire les amis de l'art dans l'étude de la plastique ancienne; le livre a une place indépendante dans la littérature archéologique). — Denkmäler griechischer und römischer Sculptur in historischer Anordnung unter Leitung von BRUNN hrsg. von BRUCKMANN. Liefer. 5. u. 6. — LIELL, Die Darstellungen der allerseligsten Jungfrau u. Gottesgebärerin Maria auf den Kunstdenkmälern der Katakomben (beaucoup de matériaux, mais le sujet n'est pas traité avec assez de clarté et de méthode; l'auteur n'a fait que le rendre plus confus).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29, 21 juillet 1888 : TSCHACKERT, Unbekannte handschriftliche Predigten u. Scholien Martin Luthers. (Kolde.) — Archiv für Geschichte der Philosophie, I, p. p. L. STEIN. (Falckenberg.) — The Classical Review, I. (E. Maass.) — T. Macci Plauti Aulularia, p. p. Alex. BLANCHARD. (Langen : « Tout ce travail ne mérite même pas le papier sur lequel il est imprimé, et Louis Havet, à

qui l'élève reconnaissant l'a dédié, y trouvera peu de plaisir ».) — Claus Wisse und Philipp Colin, *Parzifal*, 1331-1336, p. p. K. SCHORBACH. (E. Schröder : édition d'une œuvre peu remarquable, mais assez importante.) — KOLLS, *Zur Lanvalsage*. (Varnhagen : résultats qui n'éveillent pas tout à fait la confiance.) — Rud. SCHUBERT, *Geschichte des Agathokles*. (Holm : beaucoup de choses fines et pénétrantes, et polémique souvent heureuse contre Grote, Meltzer et Holm.) — *Urkundenbuch der Stadt Hildesheim*, p. p. DOEBNER. III, 1401-1427. — GREGOROVICUS, *Kleine Schriften zur Geschichte und Kultur*, II. (O. Lorenz : suite de ces intéressants essais ; à remarquer ceux qui concernent la Sicile et la Corse.) — MANSSUROV, *Die Kirche des heiligen Grabes zu Jerusalem in ihrer ältesten Gestalt, aus dem Russ.* übers. von BOEHLENDORFF, *et Russische Ausgrabungen in Jerusalem*. (Furrer.) — C. SCHICK, *Beit-el-Makdas oder der alte Tempelplatz zu Jerusalem*. (Furrer.) — *Revista archeologica e historica*, p. p. BORGES de FIGUEIREDO e Alex. de Sousa, vol. I. (Hübner.) — *Der Codex Thesarianus u. seine Umarbeitungen*, hrsg. von HARRAS VON HARRASOWSKY, Band IV, V. (Schluss.) — *Russlands nächster Krieg*. (Ouvrage d'un Autrichien qui déprécie les forces de la Russie.) — *Mitteilungen*. (Sur diverses publications d'Alsace ; sur la société des dialectes de Suède ; sur le « Biographisch Woordenboek der noord-en zuidnederlandsche Letterkunde » dont la première livraison vient de paraître.) — L'Académie des sciences de Berlin a nommé membres correspondants MM. KAVVADIAS, BYWATER et Th. HOMOLLE. — Des bourses à l'Institut archéologique ont été données à MM. WINNEFELD, Alf. BRÜCKNER, A. GERCKE, E. BETHE et Alb. EHRHARD, ce dernier, de Herbitzheim, en Alsace.

— N° 30, 28 juillet 1888 : FRANK, *System der christlichen Sittlichkeit*, I. (Gottschick). — STEINTHAL, *Der Ursprung der Sprache im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens*. — *Ratio studiorum et institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes*, p. p. RACHTLER, tom. II (Ziegler). — *Alexandri Aphrodisiensis praeter commentaria scripta minora. De anima liber cum mantissa*, p. p. Ivo BRUNS (Heitz : très soigné). — STEINHAUSEN, *De legum XII tabularum patria* (Dittenberger : solide). — DAMKÖHLER, *Zur Charakteristik des niederdeutschen Harzes* ; HAUSHALTER, *Die Grenze zwischen dem hochdeutschen u. dem niederdeutschen Sprachgebiete östlich der Elbe* (Nörrenberg). — J. de La Fontaine, *Œuvres*, p. p. H. RÉGNIER, tome IV (beaucoup de bonnes remarques, cp. *Revue critique*, n° 21, art. 227). — TREUBER, *Geschichte der Lykier*, I et II (Bruck : travaux de grande valeur). — PYL, *Geschichte der Greifswalder Kirchen und Klöster* ; WOLTERS DORF, *Die Rechtsverhältnisse der Greifswalder Pfarrkirchen im Mittelalter* (Krause). — HEIDENHAIN, *Die Unionspolitik Landgraf Philipps des Grossmüthigen u. die Unterstützung der Hugenotten im ersten Religionskrieg* (Kluckhohn : travail fait avec soin). — *Mitteilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten*, p. p. v. DANCKELMANN, I. (Ruge). — FURTWÄNGLER, *Die Sammlung Sabouroff, Kunstdenkmäler aus Griechenland*, 2 vols. (C. Robert : ouvrage qui prendra une place honorable, et pour longtemps, dans la littérature archéologique). — A. FOURNIER, *Handel und Verkehr in Ungarn und Polen um die Mitte des XVIII Jahrhunderts* (Kramer : cp. *Revue critique*, n° 10, art. 105). — RAPPOLD, *Beiträge zur Kenntniss des Gleichnisses bei Aischylos, Sophokles und Euripides*.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 15, 15 juillet 1888 : SCHWABE, *Studien zur Geschichte des zweiten Abendmahlstreites* (Loofs) — STEVRETT, *The Wolfe Expedition to Asia Minor* (Hirschfeld : très important pour l'archéologie ; gain considérable et varié »).

Theologische Literaturzeitung, n° 15, 28 juillet 1888 : DELITZSCH, Neuer Commentar über die Genesis (Kautzsch). — EVANS, St John the author of the fourth gospel (Holtzmann). — BOIS, Adversaria critica, De priore Pauli ad Corinthios epistula (Holtzmann). — HATCH, Die Grundlegung der Kirchenverfassung Westeuropas im frühen Mittelalter, vom Verfasser autor. Uebersetzung, bes. von A. HARNACK. — WATTENBACH, Ueber die Inquisition gegen die Waldenser in Pommern und der Mark Brandenburg (K. Müller). — GESS, Die Klostervisitationen des Herzog Georg von Sachsen (Kawerau). — RIGGENBACH, Johann Tobias Beck, ein Schriftgelehrter zum Himmelreich gelehrt (Köstlin). — A. RITSCHL, Theologie und Metaphysik. — F. LUTHER, Die Theologie Ritschl's, Vortreg. — THIKÖTTER, Das Verhältniss von Religion und Philosophie, histor. u. kritisch beleuchtet. — STRÜMPPELL, Einleitung in die Philosophie vom Standpunkte der Geschichte der Philosophie. — V. OETTINGEN, Christliche Religionslehre auf reichsgeschichtlicher Grundlage.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE PAR LE D^r HAMY

1888. Abonnement..... 25 fr.

SOMMAIRE DU N° 1. — Nordenskiöld. Observations sur les ruines nordiques du Grönland — G. Dumoutier. Les textes sanscrits au Tonkin. — A. L. Des Ormeaux. Usage des bâtons de bois de renne chez les populations primitives de l'Europe. — H. Cordier. Les sociétés secrètes en Chine. — Glaumont. Usages, mœurs et coutumes des Néo-Calédoniens — E. T. Hamy. Décades américaines. — M. Le papier au Japon. — Revues et Analyses. — Nouvelles. — Bibliographie, etc.

REVUE ÉGYPTOLOGIQUE

Publiée sous la direction de M. Eugène REVILLOUT

Abonnement par volume 30 fr. — Le N° 1 du tome VI est sous presse.

TOME V. N° 4. *Sommaire*. Étude sur le pronom de la 1^{re} personne du singulier en égyptien (W. N. Groff). — Le livre des funérailles (Paul Pierrel). — Le poème de Pentaour, suite (Vicomte J. de Rougé). — Corrections à la grammaire démotique Brugsch. (E. Revillout.) — Réponses à la critique (E. R.)

REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Publiée sous la direction de MM. J. OPPERT, de l'Institut
et E. LEDRAIN

Abonnement par volume 30 fr. — Le N° 1 du tome II vient de paraître.

SOMMAIRE : La dime à Teïma, par Rubens Duval. — L'inscription bilingue de Ham-mourabi, par A. Amiaud. — An unpublished text of Asurbanipal par S. A. Smith. — Inscriptions palmyréniennes inédites par E. Ledrain. — Bibliographie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

TOMES XIII-XIV

CONTES ET ROMANS DE L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE

par E. AMÉLINEAU

2 volumes in-18..... 10 fr.

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête
française (1830), par Ernest MERCIER.

2 vol. in-8, avec cartes..... 16 fr.

LÉGISLATION DE LA TUNISIE

Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence
de Tunis au 1^{er} janvier 1888

par Maurice BOMPARD

Secrétaire d'ambassade, ancien secrétaire général du gouvernement
Tunisien.

Un fort volume gr. in-8 20 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 847, 28 juillet 1888 : Doughy, Travels in Arabia Deserta (R. F. Burton). — Fred. HARRISON, Oliver Cromwell (S. R. Gardiner : étude d'un esprit vigoureux qui arrive aux mêmes conclusions que Carlyle, mais sans avoir ce « hero-worship » qui était la pierre d'achoppement de Carlyle). — COURTNEY, Studies new and old (onze études sur Descartes, sur Hobbes, etc. ; toutes instructives). — PROTHERO, The pioneers and progress of English farming (Watkins). — Current literature (The old German puppet play of Dr. Faust, turned into English, with introd. a. notes, by HEDDERWICK. — FALIGAN, Histoire de la légende de Faust ; SWOBODA, John Heywood als Dramatiker, ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des englischen Dramas : ce dernier travail est soigné et renferme d'intéressantes remarques). — Notes and news. — St. Patrick's doctrines (Whitley Stokes). — The « heretic » Caius and the Apocalypse (Gwynn). — A Gothic loan-word in Russian (Krebs : « verblyud » viendrait bien, comme le croit Miklosich, du goth. « ulbandus »). — The white race of ancient Palestine (Sayce). — Victor Hugo and the Roman republic (Roden Noel). — Explorations and adventures in New Guinea (Keane). — Two glosses in Sweet's « Oldest English Texts » (Sweet). — Science : Volapük and its rivals : SPRAGUE, Handbook of Volapük ; KERCKHOFFS, Complete course of Volapük, with grammar and exercises, and a vocabulary of 2500 words, adapted from the French by Henry HARRISON, I ; Alfred KIRCHHOFF, Volapük or universal language, a short grammatical course, author. transl. ; LINDERFELL, Volapük, an easy method of acquiring the universal language constructed by J. M. Schleyer ; G. BAUER, Spelin, eine Allsprache auf allgemeinen Grundlagen der sprachwissenschaftlichen Kombinatorik, aufgebant ; HENDERSON, Lingua, an international language for purposes of commerce and science ; Melville BELL, Word-English, the universal language (H. Bradley). — Burlington fine arts club : Exhibition of Greek ceramic art (A. S. Murray). — The British school at Athens and the Cyprus Exploration Fund (rapport de l'Ecole anglaise d'Athènes, lu par M. G. Macmillan, le 18 juillet, à la société des antiquaires). — Was there a Babylonian Gate-God ? (W. H. Ward). — Notes on art and archaeology (Stanley LANE-POOLE, Catalogue of the Mohammedan coins in the Bodleian).

— N° 848, 4 août 1888 : A New English Dictionary on historical principles, p. p. MURRAY, part IV, sect. I, Bra-Byz ; part IV, section II, C-Cass (Skeat). — BRIDGETT, Life of John Fisher, bishop of Rochester (Gairdner : en somme, fait avec un jugement sain et à recommander à tous ceux qui voudront lire le récit d'une pure et sainte existence). — A. BAIN, English composition and rhetoric, enlarged edition, part second, emotional qualities of style (Minto). — Sir Richard Temple, Palestina illustrated (Cheyne). — Some German books on primitive Christianity : WOHLBERG, Die Lehre der Zwölf Apostel ; SEUFFERT, Der Ursprung u. die Bedeut. des Apostolates, L. PAUL, die Abfassungszeit der synopt. Evangelien ; Hermæ Pastor, p. p. HILGENFELD ; ACHELIS, Das Symbol des Fisches ; ARNOLD, Die Neronische Christenverfolgung. — A Chaucer Concordance (Graham). — The supplemental « Nights » (R. F. Burton). — The origin of the University of Oxford (Rashdall). — « Il Vecchio Alardo » in the « Inferno » (Paget Toynbee). — St Patrick's doctrines (Warren). — The Tripartite Life of St Patrick (W. Webster). — « Explorations and adventures in New Guinea » (H. O. Forbes). — Victor Hugo and the Roman Republic (Karl Blind). BUSSELL, Laus papæ Leonis XIII. — The American Philological Association. — Corresp. of Wagner a. Liszt, translated into English by Francis HUEFFER, 2 vols. (Shedlock).

The Athenaeum, n° 3170, 28 juillet 1888 : William DILLON, Life of John Mitchel. — Aucassin and Nicolette, done into English by Andrew LANG; Euterpe, being the second book of the Famous History of Herodotus, englished by B. R. 1584, edited by Andrew LANG. (Le traducteur d'Aucassin et Nicolette, n'a pas toujours réussi à rendre le charme de l'original, la traduction du livre II d'Hérodote, qu'il réédite, est accompagnée d'une introduction sur la religion d'Hérodote; avec une saine logique et beaucoup d'esprit M. Lang défend l'historien contre les accusations du prof. Sayce.) — The Diary of Mr. Justice Rokeby, printed from a ms. in the possession of Sir Henry PERK. — H. SWEET, A history of English sounds from the earliest period, with full word-lists. (Ce livre est, cette fois, entièrement sans défaut, et il sera de longtemps regardé comme le manuel le plus parfait de phonologie anglaise; « in this volume Mr Sweet has for the first time produced a work that is thoroughly worthy of his well-known ability and scholarship ».) — The Richt Vay to the Kingdom of Heuine by John Gau, edited, with introduction and notes, by A. F. MITCHELL, the glossarial index by T. G. LAW. (Réimpression, aux frais de la « Scottish Text Society » du catéchisme de John Gau, imprimé à Malmö, en Suède, dans l'année 1533 et l'un des premiers ouvrages publiés en écossais.) — Select Pleas of the Crown, 1200-1222, edited by F. W. MAITLAND for the Selden Society, vol. I. — Count GLEICHEN, With the Camel Corps up the Nile, with numerous sketches by the author. (Intéressant et utile récit d'un homme intelligent, instruit et qui sait observer.) — Encyclopaedia Britannica, vols XXII-XXIII, Sib-Ups. (La grande entreprise de MM. Robertson Smith et Black approche de sa fin. Ces deux volumes sont pleins d'excellents articles : Slavs (Morfill), Strafford (Gardiner), Syriac literature (Wright), Tribune (Reid), Totemism (Frazer), Troad (Jebb). Citons encore Spain (Chisholm), Swedish Literature (Gosse), Sonne (Watts), Theodora (Bryce). L'art. « Spanish literature » de M. Morel-Fatio mérite une attention particulière, c'est un « concise yet masterly summary ». L'art. Thirwall (Garnett) est admirable, mais celui de M. Lang sur Théocrite désappointe, et celui de M. Saintsbury sur Thiers est injuste. Mentionnons enfin Socrate et Sophists (Jackson), Stoics (Hicks), Terra Cotta (Middleton), Talmud et Targum (Schiller-Szinessy). — Early Christian literature : J. R. HARRIS, The teaching of the apostles, newly edited; WHITE, the four Gospels from the Munich ms. (Q.) — American books : C. SCHURZ, Life of Henry Clay; MACMASTER, Benjamin Franklin as a man of letters. — Our library table : BOWEN, The conflict of East and West in Egypt; MOIR, Sir William Wallace; La Noble Leçon, texte original d'après le ms. de Cambridge, p. p. Ed. MONTET (cp. *Revue critique*, n° 26, art. 301). — The « Archaeological Review ». (Round.) — Shem, Ashima, Dodo. (Neubauer.) — Babylonian origins. (Hyde Clarke.) — The Suchtelen papers. — A letter of Cromwell's. (Lettre inédite du Protecteur, datée du 6 février 1648.) — Barclay V. HEAD, Catalogue of Greek coins, Attica, Megaris, Aegina. — J. W. BRADLEY, A dictionary of miniaturists, illuminators, calligraphers and copyists, vol. I. — The British school at Athens.

Revue de Belgique, 15 juillet 1888, 7^e livraison : Ad. PRINS, La loi sur la libération conditionnelle et les condamnations conditionnelles. — L. PARMENTIER, La transformation des langues. — Em. COEMANS, La femme dans l'ancienne Egypte, deuxième partie. — Ch. POTVIN : Nécrologie, Jean-Charles Houzeau; chronique littéraire : les Meinungen. Essais et notices : GRIETE : Usages funèbres (d'après FRAZER, On some burial customs, et WILKEN, Ueber das Haaropfer u. einige andere Trauergebräuche bei den Völkern Indonesiens).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. G. PERROT et A. BERTRAND
membres de l'Institut.

Abonnement annuel. 30 fr. — Départements. 32 fr.

Sommaire du numéro mai-juin. — Tête en marbre, trouvée à Tralles (musée de Constantinople); par M. Max Collignon. — Etudes sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne, par M. Deloche, de l'Institut. — Carreaux de terre cuite à figures, découvertes en Afrique, par M. R. de la Blanchère. — Cimetière gaulois de Saint-Maur-les-Fossés, par M. Abel Maitre. — La Vénus de Mandeure, par M. C. Goutzwiller. — Les bijoux gothiques de Kertch, par M. le Baron de Baye. — Chronique d'Orient, par S. Reināch. — Nouvelles, mélanges, bibliographie. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par M. R. Cagnat. — 6 planches hors texte, héliogravures et planches en couleur.

JOURNAL ASIATIQUE

Abonnement annuel..... 25 fr.

Sommaire du numéro avril, mai, juin. — Maspero. Un manuel de hiérarchie égyptienne. — Camussi. La rage, son traitement et les insectes vésicants chez les Arabes. — Abbé Martin. L'hexaméron de Jacques d'Edesse. — J. Darmesteter. Inscriptions de Caboul. Epitaphes de l'Empereur Baber et d'autres princes mongols. — E. Senart. Notes d'épigraphie indienne, — R. Basset. Rapport sur une mission au Sénégal. — Pognon. Découverte de contrats de l'époque de la première dynastie de Babylone, etc.

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

Abonnement... 10 fr.

1888. N° 2. Sommaire : Stapfer. Deux fragments d'un ouvrage sur Rabelais. — Duméril. Tibère et le Sénat romain. — Hamelin. La pesanture de l'atome dans le système de Démocrite. — H. Saint-Marc. Sur l'entreprise du Canal du Midi. — S. Mérimée. Chronique espagnole.

BULLETIN DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

Du Comité des Travaux historiques et scientifiques.

1888. N° 1. Note sur une carte marine inédite de Domenico Vighiarolo (1577), par M. le Dr. Hamy. — Un bénédictin géographe. D. Guillaume Coutans, par M. G. Marcel. — Procès-verbaux des séances. — Comptes-rendus et analyses.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N^{os} 36-37 Vingt-deuxième année 3-10 septembre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête
française (1830), par Ernest MERCIER.

2 vol. in-8, avec cartes..... 16 fr.

LÉGISLATION DE LA TUNISIE

Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence
de Tunis au 1^{er} janvier 1888

par Maurice BOMPARD

Secrétaire d'ambassade, ancien secrétaire général du gouvernement
Tunisien.

Un fort volume gr. in-8 (paraîtra incessamment)..... 20 fr.

LA CONQUÊTE PACIFIQUE DE L'INTÉRIEUR AFRICAIN

Nègres, Musulmans et Chrétiens

PAR M. LE GÉNÉRAL PHILEBERT

Un beau volume in-8, richement illustré et accompagné de cartes
(Sous presse)..... 12 fr.

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 3171, 4 août 1888 : Mrs. J. R. GREEN, Henry II (appartient à la collection des « Twelve English Statesmen », très bien fait). — The politics of Aristotle, with an introduction, two prefatory essays a. notes by NEWMAN (digne d'éloge à tous les égards ; jamais l'Angleterre n'aura fourni à la littérature d'Aristote une telle contribution). — P. H. EMERSON, Pictures of East Anglian life. — Life of Lady Georgiana Fullerton, from the French of Mrs Aug. CRAVEN, by H. J. COLLIERIDGE, of the Society of Jesus. — G. THOMAS, Les Révolutions politiques de Florence 1177-1530, études sur leurs causes et leur enchaînement. (Conscientieux, mais « dull » ; livre médiocre, en somme, sur un sujet intéressant.) — H. EWALD, Old and New Testament theology, translated from the German by the Rev. Thomas GOADBY. — The Ingenious Gentleman Don Quixote of La Mancha, done into English by WATTS, I a. II. — Bibliographical literature. — Antiquarian books. — The Book of the Dead. — The eleventh report of the Historical Manuscripts Commission, Appendix, part. V. — Borough English in Genesis (J. Jacobs). — Beatus Ricardus martyr atque pontifex. (Madan.) — The Pope commemoration. — Edward M. CURR, The Australian race, its origin, languages, customs, place of landing in Australia, and the routes by which it spread itself over that continent ; 4 vols. — G. MAUGRAS, Les comédiens hors la loi. — Shakspeare, A Midsummer Night's Dreame, with introd. a. notes by H. JOHNSON. — Lamb on Cooke's Richard III.

Literarisches Centralblatt, n° 32, 4 août 1888 : MERK, Chrestomathia targumica (on remarquera surtout le glossaire qui témoigne de soin et d'érudition et que l'auteur a raison de nommer « thesaurum grammaticum linguae arameae secundum traditionem codicum babylonico-rum. ») — W. BRAMBACH, Gottfried Wilhelm Leibniz, Verfasser der Histoire de Bileam (prouve que l'histoire de Bileam a Leibniz pour auteur). — ZIMMERMAN, die Mutter bei den Völkern des arischen Stammes, eine anthropologisch-historische Skizze (ne peut être jugé favorablement, le juge même le plus indulgent trouvera à blâmer). — GESS, Die Klostervisitationen des Herzogs Georg von Sachsen. (Intéressant et inconnu jusqu'ici.) — Archibald FORBES, Kaiser Wilhelm, nach dem Englischen bearbeitet. — SCHERENBERG, Kaiser Wilhelm I, ein Gedenkblatt für das Deutsche Volk. — PROBST, Klima und Gestaltung der Erdoberfläche in ihren Wechselwirkungen dargestellt. (Cp. *Revue critique*, n° 27, art. 317). — BOGUSLAWSKI u. KRÜMMEL, Handbuch der Oceanographie, II, Die Bewegungsformen des Meeres. — DELITZSCH, Assyrisches Wörterbuch zur gesammten bisher veröffentlichten Keilschriftliteratur unter Berücksichtigung zahlreicher unveröffentlichter Texte. (Voici enfin les deux premières livraisons d'une œuvre annoncée depuis de nombreuses années. On reconnaîtra sans réserve le soin, la grande lecture, la diligence indéniable, l'enthousiasme de l'auteur pour ses études. Mais il y a dans le livre trop de tours superflus et prolixes ; surtout, l'auteur apprécie son travail trop au-dessus de sa valeur, car, en somme, il n'a édité ou cité que 142 textes inédits... Alternative : ou l'auteur doit changer le titre de son livre en « Etudes de lexicographie assyriobabylonienne », abaisser le prix de l'ouvrage, citer ses devanciers, éviter la potémique personnelle, faire connaître des vues comme par le passé, ou bien donner une « liste des mots des inscriptions historiques publiées » en citant avec soin les langues sœurs.) — HORNWITZ, zur Geschichte des Humanismus in den Alpenländern, II ; Leonhard Schilling von Hallstadt, III. — WETZSTEIN, Das deutsche Kirchenlied im XVI, XVII u. XVIII Jahrhundert, eine litterarhistor. Betrachtung seines

Entwicklungsganges. (bon.) — HÖFLER, Volksmedizin u. Aberglaube in Oberbayerns Gegenwart u. Vergangenheit.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31, 4 août 1888 : LEWINSKY, Beiträge zur Kenntniss der religionsphilosophischen Anschauungen des Flavius Josephus (P. Wendland). — KOLBE, Hessische Volkssitten und Gebräuche im Lichte der heidnischen Vorzeit, 2^e Aufl. (E. Schröder : malgré quelques exagérations, petit livre à recommander; l'auteur savait observer et a découvert plus d'un usage qui avait jusqu'ici échappé à l'attention.) — DORNER, Das menschliche Erkennen. (Lasswitz.) — CZSCA, L'educazione del carattere (Jodl). — G. A. ERDMANN, Geschichte der Entwicklung und Methodik der biologischen Naturwissenschaften, Zoologie und Botanik (H. Ludwig). — LEO RENNICH, Die Kafa-Sprache in Nordostafrika, I, II. (Dillmann : grammaire et vocabulaire.) — J. A. SIMON, Xenophon studien, I, zur Entwicklung des Xenophontischen Stils; II. Die Hellenikaausgabe des Harpokration; III. Zwei verlorene Hellenikahandschriften, ein Reconstructionsversuch (Diels : il y a beaucoup de finesse et de pénétration dans ces études de détail). — Ulrichs von Lichtenstein Frauendienst, herausg. von R. BECHSTEIN, 2 vols. (Schönbach : « De tout l'examen de la publication, ainsi que des nombreuses fautes d'impression et autres erreurs, il est clair que le manuscrit de cette édition n'a pas été revu avec le soin nécessaire avant l'impression. ») — LEIDING, Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene (Holthausen : à quoi bon ces listes d'exemples, si elles ne sont pas complètes?) — Max Bär, Der Koblenzer Mauerbau (von Below : quelques remarques et critiques à faire, mais qui sont insignifiantes, si l'on considère les bonnes choses que cette publication offre en grand nombre). — Correspondentie van en betreffende Lodewijk van Nassau en andere onitgegeven documenten verzameld door BLOK. (Marcks : ce n'est pas une correspondance complète de Louis de Nassau; c'est un simple recueil de lettres, mais qui est le travail préliminaire d'une biographie de ce frère de Guillaume, de ce compagnon de Coligny; complète, en somme, la masse déjà énorme des documents sur l'histoire du soulèvement des Pays-Bas.) — VON ZMIGRODSKI, Die Mutter bei den Völkern des arischen Stammes, eine anthropologisch-historische Skizze als Beitrag zur Lösung der Frauenfrage. (On reviendra sur ce livre qui doit paraître sous une forme nouvelle et plus étendue.) — LAMMFROMM, Zur Geschichte der Erbschaftsklage (Seuffert). — Jahresberichte über die Veränderungen und Fortschritte im Militärwesen, XIV Jahrgang. — Sur la nouvelle collection publiée par Max RÖRDIGER, à la librairie Weidmann et intitulée « Schriften zur Germanischen Philologie »; voir *Revue critique*, n° 32, p. 114.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

Publiée par le Comité des travaux historiques et scientifiques
du Ministère de l'Instruction publique

TOME VIII. Abonnement..... 15 fr.
Le n° 2 vient de paraître.

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

TOME VI, part. 2..... 3 fr.

Le mythe de Quetzalcoatl par L. de Rosny, avec 6 figures et 1 planche. — Rapport sur quatre manuscrits mexicains par Rémi Siméon, avec une héliogravure. — Mélanges. — Actes de la Société, etc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

ALFRED FOUILLÉE

LA

PHILOSOPHIE DE PLATON

OUVRAGE

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

THÉORIE DES IDÉES ET DE L'AMOUR

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

EN VENTE :

L'idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France; 2^e édition.
1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
— *La science sociale contemporaine*; 2^e édition. 1 vol. in-16, broché. . . 3 fr. 50
— *La propriété sociale et la démocratie*. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

ARNOLD GUYOT

Ancien professeur à Neuchâtel (Suisse)
et à Princeton (États-Unis)

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

COMPARÉE

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Avec une préface de M. Vivien de Saint-Martin

TEXTE ORIGINAL FRANÇAIS PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

SWIFT

LES VOYAGES DE GUILLIVER

TEXTE FRANÇAIS

Un volume in-16, cartonné..... 1 fr. 80

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N^{os} 38-39 Vingt-deuxième année 17-24 septembre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES. ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adressez les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

L'ANCIENNE ALEXANDRIE. Etude archéologique, par le Dr. NÉROUTSOS-BEY. Un volume in-8, avec dessins, planches et carte en couleurs..... 6 fr.

CHRONOLOGIE ET NUMISMATIQUE
des rois Indo-Scythes. In-8, 3 planches..... 5 fr.

CONTES ET ROMANS DE L'ÉGYPTÉ

CHRÉTIENNE, par E. AMÉLINEAU. 2 vol. in-18. 10 fr.

LES LÉGENDES DE LA PROVENCE,
par BÉRENGER-FÉRAUD. In-8..... 7 50

TRADITIONS ET RÉMINISCENCES POPULAIRES DE LA PROVENCE (coutumes, légendes, superstitions), par BÉRENGER-FÉRAUD..... 7 50

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32, 11 août 1888: HARNACK, Augustins Confessionen, ein Vortrag; MIRBT, Die Stellung Augustins in der Publicistik des gregorianischen Kirchenstreits. (Böhringer.) — H. FISCHER, Lessings Laokoon und die Gesetze der bildenden Kunst. (E. Schmidt: instructif et pénétrant.) — H. STEINER, Der Zürcher Professor Johann Henrich Hottinger in Heidelberg 1655-1661. (G. Kaufmann: contribution à l'histoire des universités.) — TSCHIEDEL, Quaestiones Aeschineae, De verborum inscitiorum quodam genere. (Bruno Keil: à approuver sur un grand nombre de points, mais non sur tous.) — Paul de LAGARDE, Neugriechisches aus Kleinasien. (Lambros: soulève une question intéressante et contribuera à en hâter la solution.) — Antologia della lirica latina in Italia nei secoli XV e XVI compilata da Emilio COSTA. (Goldmann.) — Vierteljahrschrift für Literaturgeschichte, p. p. B. SEUFFERT, I, 1. — O. SCHULTZ, Die provinzialischen Dichterinnen. (Pakscher: très recommandable.) — ZENKER, Die provenzalische Tenzzone. (Pakscher: travail soigné et où il y a de fines remarques.) — Boletín de la sociedad arqueologica Luliana, 1885 et 1886, tom. I. (Hübner.) — LAVOCAT, procès des frères et de l'ordre du Temple, d'après des pièces inédites. (Kugler: singulier mélange de choses utiles et inutiles, travail d'un dilettante bien doué.) — J. von DÖLLINGER, Akademische Vorträge, I. (O. Lorenz.) — ANKEL, Grundzüge der Landesnatur des Westjordanlandes. (Furrer: étude excellente: cp. *Revue critique*, n° 1, art. 1.) — H. BELLERMANN, Der Contrapunkt. — LABAND, Das Staatsrecht des deutschen Reiches, 2° Aufl. I. — ANZENGRUBER, Wolken und Sunn'schein, gesammelte Dorfgeschichten. (R. M. Werner: l'œuvre est pleine d'invention et d'observation.) — Cours des universités de Breslau, d'Erlangen et de Münster.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXI^e, 4^e livraison: Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 31^e séance tenue au Conservatoire royal de Bruxelles le samedi 7 avril 1888 (des médailles sont remises à MM. Delbœuf, Roersch et Paul Thomas; ces médailles portent une inscription latine: 1° « Josepho Delbœuf quod de variis quaestionibus grammaticis iis praesertim quae ad linguam graecam spectant ingeniose subtiliter luculente disseruit »; 2° « Lud. Roersch quod philologorum quorundam belgicorum vitam docte exposuit et grammaticam graecam conscripsit eximiam socio operae adsumpto Paulo Thomas »; 3° « Paulo Thomas quod C. Sallusti Crispi de bello Jugurthino librum et P. Terenti Afri Hecyram summa cura edidit notisque illustrissimis illustravit »; M. de Gœy fait une lecture sur « l'influence de Kotzebue sur la littérature anglaise », lecture qui a paru dans la *Revue des langues vivantes*, juillet et août; M. THOMAS propose des interprétations pour deux passages de la IV^e pythique de Pindare, v. 277-279 et v. 281.) — P. THOMAS, note sur un fragment de Démocrite. (Excerpta e ms. Flor. Joan. Damasc. I, c. 7, fr. 33: omission de ἐργα) — *Comptes-rendus*: Mgr NAMÈCHE, recteur émérite de l'Université catholique de Louvain; Les Artevelde et leur époque. (Lonchay: répète sur le compte de Jacques d'Artevelde des assertions qui semblaient depuis longtemps réfutées et ne tient aucun compte des documents mis au jour dans ces derniers temps par Gilliodts, de Pauw, Vuylsteke, Kervyn et Vanderkindere; disons à ce propos que M. de Pauw prépare depuis plusieurs années, sur l'époque des Artevelde, un grand travail biographique « Histoire généalogique des Artevelde au xiv^e siècle » que la commission royale d'histoire est à la veille de publier.) — J. DARI, Histoire du diocèse et de la principauté de Liège pendant le xv^e siècle. (Lonchay: ignore certains documents, juge Jean de Bavière trop favorablement, multiplie les détails à l'infini et se borne souvent à traduire en français moderne le récit d'un chroniqueur du temps, masque les passages importants à force de mettre au même

plan tous les objets ; mais l'auteur aura néanmoins le mérite d'avoir élucidé les chapitres les plus obscurs des annales liégeoises.) — PETERS, Anthologie française du XIX^e siècle. — Festgruss an Otto von Boethlingk zum Doctorjubiläum, 3 februar 1888, von seinen Freunden. (Parmentier : vingt-neuf savants ont apporté chacun leur tribut pour composer la « jnanamuktavali », le collier de perles scientifiques, offert au vétéran des études sanscrites à l'occasion du cinquantième de son doctorat ; insiste sur l'article de psychologie linguistique de M. von der GABELENTZ, « le symbolisme du son », article particulièrement intéressant et suggestif.) — A. BERGAIGNE, L'ancien royaume de Campâ, dans l'Indo-Chine, d'après les inscriptions. (L. Parmentier : à signaler à l'attention de toutes les personnes curieuses de l'histoire générale de l'Orient ; esquisse attachante qui coordonne un certain nombre de données géographiques, politiques et religieuses.) — HARTMAN, Analecta Xenophontea. (Baudat : « ce que l'on pourrait reprocher à M. Hartman, c'est une certaine prolixité, que sa bonhomie fait d'ailleurs pardonner. Si l'on supprimait les redites, les périphrases, les digressions, son livre serait réduit d'un bon nombre de pages. Néanmoins on le lit avec plaisir et même, en plus d'un endroit, avec fruit, car il invite beaucoup à réfléchir. » Cp. *Revue critique*, n° 28, art. 323.) — BIRT, De Romae urbis nomine sive de robore romano (P. Thomas : M. Birt trouve sans doute que Marbourg est un séjour mélancolique et il a senti le besoin de s'égayer un peu en traitant sous une forme légère un sujet sérieux. Le nom de Rome vient du grec ῥώμη et n'est pas le nom primitif ; ce vrai nom, nom secret qu'il n'était pas permis de révéler, c'est..... Quirium — qui vient, par rhotacisme, de quisiuum et signifie « id quod quiti vel viti habet. » Cf. Valerius, Vale-sius (= qui valet), Leucesius (= qui lucet). Il est formé du même radical qui — que l'on trouve dans « queo ». De « Quirium » vient « Quirinus », « Quirites ». Roma n'est que la traduction grecque de Quirium. La découverte paraît sujette à caution, et il est peu vraisemblable qu'on ait tenu secret ce prétendu nom de « Quirium » alors qu'on se servait couramment des dérivés « Quirinus » et « Quirites ») — J. DENIS, La comédie grecque. (P. Thomas : très longue analyse de l'ouvrage ; relève des erreurs de détail assez nombreuses, mais fait la part de l'éloge. « Nous ne sommes pas en présence d'une compilation ni d'un amas informe de matériaux, mais d'une œuvre originale, d'une « histoire » de la comédie grecque digne de ce nom. L'auteur a fait des recherches étendues et mis en lumière nombre de faits intéressants. Il a de la verve, du piquant, des idées nettes et justes, un sens littéraire très aigu, et il a montré partout une grande indépendance de jugement. Quelques-unes des pages qu'il a écrites sont, peut-on dire, définitives. Son livre, avec ses qualités et ses défauts, est en somme une œuvre remarquable, et quiconque voudra faire une étude approfondie de la comédie grecque, ne pourra se dispenser d'y recourir ») — CLAES, Cours de langue flamande à l'usage des Wallons, 6^e édition. — SLEEGKX, Nederlandsche Spraakleer. — P. de NOLHAC, Erasme en Italie (A. de Ceuleneer : étude des plus suggestives, qui fait souhaiter que l'auteur écrive une histoire définitive d'Erasme ; cp. *Revue critique*, n° 5, art. 49.) — R. SCHNEIDER, portus Itius, programme (A. de Ceuleneer : prouve, autant que la chose est scientifiquement possible, que Portus Itius — d'où César s'embarqua pour sa seconde expédition de Bretagne en l'année 54 — doit être identifié avec Gesoriacum, et par conséquent avec Boulogne ; espérons qu'on ne songera plus à revenir sur cette question ; l'érudition moderne abuse quelque peu de ce genre de recherches.) — Varia : cite la note de la *Revue critique*, parue dans le n° du 28 mai, sur le recueil de travaux que doit publier la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand ; le premier fascicule de ces travaux est dû à M. Paul THOMAS, et a pour titre : « Lucubrationes Manilianae. »

PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE

M. PAUL REGNAUD

Professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Lyon.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

Etudes sur les poètes sanskrits de l'époque classique. — Bhartrihari. — Les Centuries..... 2 fr.

Les stances érotiques, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites du sanskrit. Un vol. in-18 elzévir. 2 50

Discours d'ouverture des conférences de Sanskrit à la Faculté des lettres de Lyon..... 1 fr.

Le dix-septième chapitre du Bhāratīya-nāṭya-Śāstra..... 2 fr.

Exposé chronologique de systématique d'après les textes de la doctrine des principales Upanishads, 28^e et 34^e fasc. de la Bibl. de l'Ecole des Hautes-Études (Vieweg, éditeur)..... 19 fr.

Le chariot de terre culte, drame sanskrit traduit en français. 4 vol. in-18 elzévir..... 10 fr.

La Rhétorique sanskrite exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions de Belles-Lettres). Un vol. grand in-8..... 16 fr.

Essais de linguistique évolutionniste. 1 vol. grand in-8..... 20 fr.

Origine et philosophie du langage (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, prix Bordin. 1 vol. in-12 (Fischbacher, éditeur)..... 3 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LÉGISLATION DE LA TUNISIE

Recueil des lois, décrets et règlements
en vigueur dans la régence de Tunis
au 1^{er} janvier 1888

PAR MAURICE BOMPARD

Secrétaire d'ambassade, ancien secrétaire général du gouvernement tunisien.

Un fort volume gr. in-8 à 2 colonnes..... 20 fr.

LE CODE ANNAMITE

Traduit avec les commentaires chinois

PAR P.-L.-F. PHILASTRE

2 forts volumes in-8..... 40 fr.

Imprimé par ordre du gouvernement.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 849, 11 août 1888 : P. H. EMERSON, Pictures of East Anglian Life, illustrated with 32 photogr. a. 15 small illustr., with general a. descriptive text a. 3 appendices. (Fagan.) — SIME, Goethe (Lyster : ne satisfait pas autant que l'art. d'O. Browning dans l'« Encyclop. Brit. » ; c'est à peine si l'auteur a saisi et étreint son sujet.) — L. OLIPHANT, scientific religion. — DAWSON, German socialism and Ferdinand Lassalle. — HOLYOAKE, self-help a hundred years ago. — History of co-operation in the United States. — The bestial element in man. (R. F. Burton.) — The origin of the University at Oxford. (Stokes et Jenkinson.) — The Codex Amiatinus. (Browne.) — A new Aldhelm gloss. (Logeman.) — Anecdota Oxoniensia, Alphita, a medico-botanical glossary from the Bodleian mss. p. p. L. G. MOWAT. (N. Moore.) — BRÜNNOW, A classified list of all the simple and compound cuneiforms ideographs occurring in the texts hitherto published, I. — WHITE, The ancient history of the Maori, his mythology a. traditions. — EDKINS, The evol. of the Chinese lang. as exemplifying the origin a. growth of human speech. — v. GUTSCHMID, Gesch. Irans von Alexander dem Grossen bis zum Untergang der Arsaciden. — A new inscription of Sri Harsha. (Bühler.) — A new Hittite monument in Isauria.

N° 850, 18 août 1888 : LOWELL, political essays. — COCKBURN, circuit journeys (intéressante peinture de l'Ecosse). — England a Napoleon in 1803, being the despatches of Lord Withworth a. others p. p. O. BROWNING. — J. a. HAMILTON, Daniel O'Connell. (Plutôt l'histoire de l'agitation que de l'agitateur.) — BAMFORD, Turbans a. tails, sketches in the Unromantic East. — Reprints of « the Arabian Nights » (R. F. Burton.) — The origin of the University of Oxford. (Rashdall.) — St Patrick's doctrines. (Whitley Stokes.) — The language a. literature of Georgia. (Terrien de Lacouperie.) — « Il vecchio Alardo » in the Inferno. (Paget Toynbee.) — « Egromancy » (H. Bradley.) — A Provençal folk-song. (Brown.) — RUSTOMJEE Naserwanjee Khory, The Bombay Materia medica a. their therapeutics. — Volapük as a universal language. — A contract-tablet of the tenth year of Darius. (Pinches). — King Raian or Khian. (Flinders Petrie.)

The Athenaeum, n° 3172, 11 août 1888 : LEA, A hist. Of the Inquisition of the middle ages (cp. un prochain art. de la *Revue crit.*). — Memorials of Keith-Falconer, p. p. SINKER. — RYE, Records and record searching, a guide to the genealogist a. topographer. — VAN DEN BERG, Le Hadhramout et les colonies arabes dans l'Archipel indien. — Facts about Junius and Francis, I. (Rae.) — CONDER, The Church of the Holy Trinity, Long Melford, Suffolk. — Ed. NAVILLE, Goshen and the shrine of Saft el Henneh. — BRUCHMANN, Monum. of Greek a. Roman sculpture. — Monoliths in Cyprus (Guillemard).

— N° 3173, 18 août 1888 : L'OLIPHANT, Scientific religion. — YOUNGHUSBAND, Eighteen hundred miles on a Burmese Tat through Burmah, Siam a. the Eastern Shan States. — HOLYOAKE, Selfhelp a hundred years ago. — HITCHMAN, Richard F. Burton, his early private and public life, with an account of his travels and explorations. — The Hull letters, p. p. WILDRIDGE. — GILMAN, The Saracens, from the earliest times to the fall of Baghdad (très inégal, défectueux, et sans rien de nouveau). — SHUTE, The history of the Aristotelian writings (en somme, peu satisfaisant.) — A. MOREL-FATIO, Etudes sur l'Espagne (très intéressant et instructif à la fois). — The Historical Manuscripts Commission, the Cecil papers. — J. R. ALLEN, Christian symbolism in Great Britain and Ireland. — A. BLONDEL et P. MIRABAUD, Rodolphe Töpffer, l'écrivain, l'artiste et l'homme. — The Royal archaeological Institute at Leamington, II.

Berliner philologische Wochenschrift, nos 29-30, 21 juillet 1888 : Bericht über die zweite Hauptversammlung des deutschen Einheitsschulvereins in Kassel. — Progr. aus Oesterreich. (PRASCHEK, Solon a Damasius; SWOBODA, Vermutungen zur Chronologie des Markomannerkrieges 161-180; J. SCHMIDT, Aristotelis et Herbarti praecepta quae ad psychologiam spectant.) — GRUPPE, Die griechischen Kulte und Mythen in ihren Beziehungen zu den orientalischen Religionen. (Fritzsche : l'auteur de l'article reste sceptique devant les idées maîtresses de l'ouvrage, mais ce premier volume lui paraît néanmoins instructif et attachant à un haut degré.) — Scholia in Homeri Odysseae α 1-43 auctiora et emendatiora p. p. LUDWICH. (Cauer : fascicule qui donne un spécimen de ce qu'offrira l'ouvrage achevé; on doit une vive reconnaissance à l'infatigable éditeur.) — HOCHEGGER, Ueber die platonische Liebe. (Troost : populaire.) — Excerpta ex libris Herodiani technici p. p. HILGARD et EGNOLFF, Die orthoepischen Stücke der byzantinischen Litteratur. (Ludwich : deux bons et solides travaux.) — JEANS, The life and letters of Marcus Tullius Cicero, second edition. (Gurlitt : fait avec goût.) — M. Tulli Ciceronis Tusculanarum Disputationum libri quinque, p. p. SCHICHE. (Schwenke : texte utile pour l'école, et fort bien constitué.) — DOSSON, Etude sur Quinte Curce, sa vie et son œuvre. (Krah : ouvrage qui prouve à chaque page non seulement le soin de l'auteur, mais son étonnante érudition; très utile pour Quinte-Curce et pour de nombreux historiens anciens; tous ceux qui s'occupent de Quinte-Curce, d'autres encore, prendront un grand intérêt au travail de Dosson.) — Paul JANET et Gabriel SÉAILLES, Histoire de la philosophie, les problèmes et les écoles, 1^{re} fascicule. (Wendland : reproduit exactement, sauf sur des points de détails, les résultats de la science; exposition qui se distingue par sa clarté et sa vivacité.) — C. PETER, Zeittafeln der griechischen Geschichte, 6^e Auflage. (Klatt.) — C. Staniland WAKE, Serpent-Worship and other essays with a chapter on Totemism. (Justi : beaucoup de matériaux intéressants. — OSBORNE, das Beil und seine typische Formen in prähistorischer Zeit. (A. G. Meyer : monographie faite avec soin.) — WOSINSKY, Das prähistorische Schanzwerk von Lengyel, seine Erbauer und Bewohner, 1 Heft. (Mehlis : description détaillée.) — MÜLLER und LATTMANN, Griechische Grammatik, II Theil, Syntax. (Schaarschmidt : tout bien pesé, ce n'est pas un livre pratique pour l'école, mais il offre au maître un grand nombre de choses qu'il peut mettre en œuvre avec succès dans son enseignement.) — Grundsätze für die metrische Verdeutschung antiker Hexameter-Dichtungen. (Legerholtz; article à propos de BARDT, die Episteln des Q. Horatius Flaccus, deutsch.)

— N^o 31-32, 4 août 1888 : Bericht über die zweite Hauptversammlung des deutschen Einheitsschulvereins in Kassel, II (Vollbrecht). — WOHLRAB, Die Platonhandschriften u. ihre gegenseit. Beziehungen; Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi, p. p. WOHLRAB, I. (Wallies). — GOMPERZ, Platon. Aufsätze, I, zur Zeitfolge platon. Schriften, (Lortzing : petit écrit, mais suggestif), — Blijspelen von Plautus mit Aanteekingen p. p. SPEIJER, 1^{re} Stück (Seyffert : n'est pas très satisfaisant). — OESTERLEN, Komik und Humor bei Horaz, ein Beitrag zur röm. Literaturgesch. III, Die Episteln, (Mewes). — FRIEDERICH, Matronarum monumenta. (Roscher : utile). — MASCHKE, Der Freiheitsprocess im klassischen Altertum, insbes. der Prozess um Verginia (Voigt : beaucoup d'erreurs, mais beaucoup de bonnes choses; l'objectivité du jugement fait défaut). — G. BIEDERMANN, Die Insel Kephallenia im Altertum (Hertzberg : très soigné). — I. H. SCHMITT, Gesch. der Stadt Edenkoben in der Pfalz, I. (Mehlis). — PAULI Altitalische Studien, V. (Deecke : trop d'hypothèses). — G. Cur-

- tius, griech. Schulgrammatik, 17^e Aufl. p. p. HARTEL (Ziemer). — Grundsätze für die metr. Verdeutschung antiker Hexameter Dichtungen. (Legerlotz). — Die Frage der tesseræ gladiatoriae (P. J. Meyer).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR

CH. CLERMONT-GANNEAU

Directeur adjoint

à l'École des Hautes-Études.

Fascicule IV, avec 5 planches. , 5 fr.

Sommaire : Inscription arabe de Damas. — Les seigneurs de Banias et de Soubeibé. — Le pont de Beibarg à Lydda. — Une borne milliaire de Jérusalem. — Sarcophage de Sidon représentant le mythe de Marsyas. — L'inscription hébraïque de l'aqueduc de Siloé. — Sur une inscription bilingue du Louvre, grecque et palmyrénienne. — Le pèlerinage de Naseri Khosrau d'Acre à Tibériade. — Erbed et ses tombeaux sacrés.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

TRAITÉ DU CONTENTIEUX de l'administra-
tion des douanes, par Fabien THIBAUT. Un volume in-8.... 7 50

**ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
GRECQUE DE CURTIUS**, par A. BOUCHÉ-
LECLERCQ. 2^e édition. Un beau volume in-8..... 12 fr.

ALBUM DE PALÉOGRAPHIE COPTE

POUR SERVIR A L'INTRODUCTION PALÉOGRAPHIQUE
DES ACTES DES MARTYRS DE L'ÉGYPTE

Par Henri HYVERNAT

Atlas comprenant une planche en chromophototypie et 56 planches en
phototypie. In-folio, en carton..... 100 fr.

PRINCIPES DE LA FORTIFICATION

ANTIQUE depuis les temps préhistoriques jusqu'aux croi-
sades, pour servir au classement des enceintes dont le sol de la
France a conservé la trace, par M. le lieutenant-colonel G. DE LA NOË.
1^{er} fascicule. Fortification préhistorique et fortification gauloise.
In-8°, avec 7 planches..... 3 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 851, 25 août 1888 : Thorold ROGERS, Hist. of agric. and prices in England, V et VI, 1583-1703. (Elton.) — GOSSE, Life of Congreve. (Crawford : très intéressant.) — Diocesan histories, Hereford, by PHILLOTT, St Asaph by THOMAS, St David's by BEVAN. — G. PARIS, La littérature française au moyen âge. (Saintsbury : « The book may be spoken of with almost unqualified admiration. The amount of the information contained, the precision and certainty with which it is set forth, and its excellent arrangement, can hardly be too highly shaken of; and the arrangement of the bibliographical notes exhibits that absolute familiarity with the subject which is almost impossible to obtain unless as a fruit of constant attention and of exceptionally full opportunities of knowing all fresh work on it as it appears ») — Some historical books (M^{me} RAGOZIN, Assyria; LANE-POOLE, Turkey; CUTTS, Colchester; STEPHENS, Hildebrand and his times; BUSTEED, Echoes from Old Calcutta.) — Two glossaries in the British Museum (W. Stokes.) — The language and litterature of Georgia. (Morfill.) — The Russian language in Finland. — TIELE, Babyl. assyr. Geschichte, II. (Sayce.) — The Indo-Greek kings Straton a. Hippostratus. (Cunningham.) — The Hyksos Khian. (Griffith et Petrie).

— N° 852, 1^{er} sept. 1888 : Col. MALLKSON, prince Eugene of Savoy. — John HOSACK, Mary Stewart, a brief statement of the principal charges which have been brought against her, together with the answers to the same. (Peacock.) — L. SCOTT, Tuscan studies and sketches. (Brown.) — DÜNTZER, Goethe u. Karl August. (Lyster.) — Notes on Bullen's old plays. (H. Ch. Hart.) — Lord Stratford de Redcliffe a. Mr. S. Lane-Poole. (Burton.) — Byzantine influence in Ireland. (Sanday.) — The Tripartite Life of St. Patrick. (Maccarthy.) — « Babiobabia » in North Italy. (L. L. Bonaparte et Sacchi.) — Sir J. W. DAWSON, Modern science in Bible lands. (Houghton.) — BODE, Italien, Bildhauer der Renaissance, Studien zur Gesch. der italien. Plastik u. Malerei. (J. P. Richter.) — The Hyksos King Raian or Khian (Tonkins).

— N° 853, 8 sept. 1888 : The Book of Psalm, a new translation, with commentary by CHEYNE. — Prince IBRAHIM-HILMY, The literature of Egypt a. the Soudan, vol. II, M-Z. (Am. B. Edwards : malgré tout, de grande valeur.) — BALL, Histor. review of the legislative systems operative in Ireland 1172-1800. — GARNETT, Life of Emerson. — Selections from the letters, despatches a. other State Papers preserved in the Bombay secretariat, Home series, vols I a. II, p. p. G. W. FORREST. — The old English poem « The fates of the apostles » (Napier). — A further note on the « Romaunt of the Rose » (Skeat.) — The « days » of Genesis (Littledale.) — Is Zaba = frog a dialectal Italian word? (L. L. Bonaparte.) — Un paio d'organi (Peacock). — « Virgin crants » or maiden's garland (Furnivall). — Die Sûtra's des Vedânta, übers. von DEUSSEN (Strong). — Some philolog. notes by M. Bréal. — BRADLEY, A diction. of miniaturists, illuminators, calligraphers and copyists, II. g-n (Westwood). — Society for the restoration of ancient crosses. — A new-found inscription at Aegina. (Hoskyns-Abrahall.)

— N° 854, 15 sept. 1888 : WILMORE, A history of Walsall — H. MORLEY, English writers, an attempt towards a history of English literature, III, from the conquest to Chaucer (Bradley : difficile et fait avec succès). — DILLON, the life of John Michel, 2 vols. (Fagan.) — BROWN, A winter in Albania. — James' Naval History epitomised by O'BYRNE. — Notes on Bullen's old plays, II. (H. Ch. Hart.) — Who was the commentator of Spenser's « Shepherdes Calender » (H. O. Sommer). — Junior-right among the Canaanites. (Neubauer.) — Nethsemo-

nis and Nethseman (Rhys). — The Tripartite Life of St Patrick (MacCarthy). Zaba = frog in the dialect of Cremona (Sacchi). — The universality of the Deluge (Casartelli). — D'EICHTAL, La langue grecque, mém. et notices — PASPATES, Τὸ Χιτᾶν Γλωσσάριον.

— N° 855, 22 sept. 1888 : the works of George Peele, p. p. BULLEN. — ASHLEY, an introd. to English economic history a. theory, I, XI, XIV Century (utile). — Salomon Maimon, an autobiography, transl. from the german by J. C. MURRAY. — A. bibliography of the works written a. edited by Dr John Worthington, p. p. CHRISTIE — MITFORD, Orient a. Occident, a Journey East from Lahore to Liverpool. — The etymology of « Elop » (Bradley). — The colour « pers » in Chaucer (Paget Toynbee). — Mediaeval Latin a. the sounds of Old English (Logeman). Zaba in the dialect of Cremona (L. L. Bonaparte). — Crag signifying nech. — EVERS, das Emporkommen der pers. Macht unter Cyrus der histor : Wert der griech, Berichte über Cyrus u. Cambyses (Sayce : très recommandable).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33, 18 août 1888 : Theolog. Studien u. Skizzen aus ostpreussen, I-V. — GÜDEMANN, Gesch. des Erziehungswesens und der Cultur der abendl. Juden III, XIV u. XV Jahrh. (Wolf : important.) — SCHERMAN, Philos. Hymnen aus der Rig = und Atharva-Veda-Sanhita. (Deussen : commode et utile.) — BRIEL, De Callistrato et Philonide (Spiro : cp. *Revue crit.* n° 17, art. 181). — Catull p. p. B. SCHMIDT (Schenkl) — ROETTEKEN, Die epische Kunst H. von Veldeke u. Hartmanns v. Aue (Wilmanns : soigné, mais peu vivant). — A. SCHULER, Dict. etymol. 3^e édit. (Koschwitz : cp. *Revue crit.* n° 13, art. 142). — Urkundenbuc der Klöster der Markgrafschaft Mansfeld, p. p. KRÜHNE. — A. v. DRUFFEL, Die bair politik im Beginn der Reform. 1519-1524. (Kluckhohn.) — WELSCHINGER Le duc d'Enghien (A. Stern : très méritoire). — Briefe aus Italien von J. Schnow v. Carolsfeld, 1817-1827.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR

CH. CLERMONT-GANNEAU

Directeur adjoint
à l'École des Hautes-Études.

Fascicule IV, avec 5 planches. , 5 fr.

Sommaire : Inscription arabe de Damas. — Les seigneurs de Banias et de Soubeibé. — Le pont de Beibarg à Lydda. — Une borne milliaire de Jérusalem. — Sarcophage de Sidon représentant le mythe de Marsyas. — L'inscription hébraïque de l'aqueduc de Siloé. — Sur une inscription bilingue du Louvre, grecque et palmyrénienne. — Le pèlerinage de Naseri Khosrau d'Acre à Tibériade. — Erbed et ses tombeaux sacrés.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

FUSTEL DE COULANGES
Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales)
Professeur d'histoire en Sorbonne.

HISTOIRE
DES
INSTITUTIONS POLITIQUES
DE L'ANCIENNE FRANCE

LA MONARCHIE FRANQUE

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

EN VENTE :

La Cité antique. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France; l'empire romain; la
 Germain; la royauté mérovingienne.* 1 vol. in-8, broché (en réimpression).
Recherches sur quelques problèmes d'histoire. 1 vol. gr. in-8, broché. . . 10 fr.

LAFFITTE (PAUL)

LE
SUFFRAGE UNIVERSEL

ET LE
RÉGIME PARLEMENTAIRE

Un volume in-16, broché,..... 3 fr. 50

EN VENTE :

Le paradoxe de l'égalité. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
La parole. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 25

Le Fay, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

L'ISLAM AU XIX^e SIÈCLE, par A. LE CHATELIER.
In-18 elzévir..... 2 50
Forme le Tome LIX de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*.

LE MYTHE DE QUETZALCOATL,
par LÉON DE ROSNY. In-8..... 2 fr.

COURS ÉCLECTIQUE GRADUEL ET
PRATIQUE DE LANGUE CHINOISE
PARLÉE, par C. IMBAULT-HUART, 2 volumes in-4. Chaque
volume..... 25 fr.
Le Tome II vient de paraître.

PHONÉTIQUE DES PATOIS (Quelques obser-
vations sur la) et leur influence sur les langues communes, par Jean
PSICHARI. In-8..... 2 fr.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA
LANGUE LITTÉRAIRE MODERNE,
par Jean PSICHARI. In-8..... 1 50

PÉRIODIQUES

The Athenæum, n° 3174, 25 août 1888 : MATHEWS, Incwadi Yami or twenty years' personal experience of South Africa; THEAL, History of South Africa, 1486-1691. — Letters of R. Radcliffe a. J. James of Queen's College, Oxford, 1755-83, p. p. M. EVANS. — PARNELL, The war of the succession in Spain 1702-1711 (livre bien fait). — Facts about Junius and Francis, II (Rae). — On the root « reb » in latin (Walker). — « Good wine needs no bush » (Sharpe). — The Oglander memoirs (Lang). — Lord Stratford de Redcliffe (Lane-Poole). — ROBERTS, An introd. to Greek epigraphy. — Actors a. menagers under Queen Anne, II. (Aitken).

— N° 3175, 1^{er} sept. 1888 : DENTON, England in the xv^e century (n'est pas complet, à cause de la mort de l'auteur, mais des qualités). — CHEYNE, The Book of Psalms, or the praises of Israel, a new transl. with commentary. — G. HORN, The Margravine of Baireuth a. Voltaire, translated from the German. — Hist. of Newcastle a. Gateshead, III, p. p. WELFORD. — INGRAM, A hist. of polit. economy. — The Great Roll of the Pipe, 12 Henry II. — MILLAR, The Clyde from its source to the sea. — French literature : Benj. Constant, lettres à sa famille, p. p. MENOS; G. PARIS, La litt. française au moyen âge (excellent); de RAMBUTEAU, Lettres du maréchal de Tessé. — The West Highlands (W. Black). — Three letters of Addison. — W. Chappell (not. nécrol.). — « Good wine needs no bush » (Peacock. Nicholson, Ward). — The British Archaeolog. Assoc. at Glasgow, I. — The panelling at Haddon Hall (Furnivall et Hartshorne).

— N° 3176, 8 sept. 1888 : Sir Frederick BRAMWELL, Address to the British assoc. for the Advanc. of science at Bath, 5 sept. — Alex. SCHANNE, Souvenirs de Schaunard; H. MURGER, The Bohemians of the Latin Quartier. — The Boke of Duke Huon de Bordeaux, done into English by sir John Bouchier, Lord Berners, II-IV. p. p. LEE. — Facts about Junius a. Francis, III. (Rae). — « Good wine needs no bush » (Bell). — The British Archaeolog. Assoc. at Glasgow, III. — The conservation of monuments a. art industries (Keith). — The panelling at Haddon Hall (Cox, Cokayne, Ferguson). — Discoveries at Athens (M. Dawes). — P. FITZGERALD, The life of Mrs Catherine Clive.

— N° 3177, 15 sept. 1888 : NUTT, Studies of the legend of the Holy Grail, with especial refer. to the hypothesis of its Celtic origin. (la plus importante contribution à la littérature du Gral qui ait paru depuis plusieurs années). — COWIE, Our last year in New Zealand; RUSSELL, the genesis of Queensland. — Duc de BROGLIE, Marie Thérèse impératrice, 1744-1746. — The first epistle of Peter, p. p. JOHNSTONE. — LENORMANT, Hist. anc. de l'Orient. 6 vols. — The West Highlands. — Welsh notes. — WARR, Echoes of Hellas: the tale of Troy a. the story of Orestes from Homer a. Aeschylus, 2 vols. — The monoliths of Cyprus (Oliver).

— N° 3178, 22 sept. 1888 : Selections from Kant, transl. by WATSON. — DRUMMOND, Tropical Africa. — PARKINSON, Yorkshire legends a. traditions, as told by her poets a. journalists. — New editions of the Vedas. — Wordsworth a. Scott (Bayne). — A Buddhist « Grail legend » (C. Bendall). — LANE-POOLE, Catalogue of the Mahommedan coins preserved in the Bodleian library at Oxford. — Select plays of Calderon, p. p. MACCOLL (A. Morel-Fatio).

Literarisches Centralblatt, n° 33, 11 août 1888 : WILKENS, Gesch. des span. Protestantismus im XVI Jahrh. (méritoire). — WAMLE, Ueber die

geometr. Methode des Spinoza. — Herbart's sämmtl. Werke, I, II, III. — WIEDEMANN, Aegypt. Gesch. Supplement. (Indispensable). — DAHN, Deutsche Gesch. I, 2; *id.*, Urgesch. der roman. u. german. Völker, III. — LAMPRECHT, Skizzen zur rhein. Gesch. (cp. *Revue crit.* n° 38-39, art. 412). — SOYAUX, Deutsche Arbeit in Afrika. — M. VOIGT, Ueber die Bankiers, die Buchführ. u. die Literalobligation der Römer, (marque une borne, une limite dans la littérature du sujet). — NETSLE, Literatura syriaca. — Oriental. Bibliographie, I, II. — Plutarchi de proverbiis Alexandrinorum lib. ined. p. p. CRUSIUS (très bon, fait avec soin et méthode). — Die Kunstdenkm. des Kreises Konstanz, p. p. KRAUS. — OSTERMANN, Die haupts. Irrthümer der Herbart'schen Psychologie.

— N° 34, 18 août 1888 : ACHELIS, Das Symbol des Fisches u. die Fischdenkm. der röm. Katakomben (beau et utile travail, malgré quelques points contestables). — EICKEN, Gesch. u. System der mittelalterl. Weltanschauung (en somme, distingué). — MARTENS, Heinrich IV u. Gregor VII nach der Schilderung von Ranke's Weltgeschichte (critique mesurée). — GREGOROVIVUS, Kleine Schriften zur Gesch. u. Kultur, II. — REIMANN, Neuere Gesch. des preuss. Staates, II (travail d'ensemble fait avec conscience; va de la paix de Hubertsbourg au Congrès de Vienne). — GEFFCKEN, polit. Federzeichn. (intéressant). — ANKET, Grundz. der Landesnatur des Westjordanlandes. (Cp. *Revue crit.*, n° 1, art. 1). — NAGEL, Prakt. Hülfsbuch der Kaffernsprache (commode). — CRINAGORAE Mytilenaei epigr. p. p. RUBENSOHN (soigné). — Commodiani carmina, p. p. DOMBART (très bonne édition). — KALKMANN, Pausanias der Perieget. — BREMER, Einleit. zu einer amring. führung. Sprachlehre. — KLUGE, von Luther bis Lessing. (Ouvrage de grande valeur). — C. ROBERT, Archäol. Märchen aus alter u. neuer Zeit. (Très important).

Deutsche Literaturzeitung, n° 34, 25 août 1888 : The Old Testament in Greek, p. p. SWETE. — COLLITZ, u. BECHTEL, Griech. Dialektschriften, III, I; IV, 2, I. — Goethes Werke, édit. de Weimar, I et XIV; III^e Abth. I; IV Abth. I, II. — SCHMIDT, Goethes Faust in urspr. Gestalt. (Pniower : très attachant). — HORNING, Ostfranz. Grenzdialekte zwischen Metz u. Belfort (This : le meilleur travail sur le sujet). — HUBER, Gesch. Oesterreichs, III. (Krones : va de 1437 à 1526; toujours les mêmes mérites). — M. DUNCKER, Abhandl. aus der neueren Gesch. (Wiegand; cp. *Revue crit.*, n° 23, art. 260.) — MARTINS SARMENTO, Os Argonautas. (Hübner : bon travail.) — Huygens, Œuvres complètes, I.

N° 35, 1^{er} sept. 1888 : TCHENG-KI-TONG; Le théâtre des Chinois; v. GOTTSCHALL, Das Theater u. Drama der Chinesen; v. MINNIGERODE, Ueber Chines. Theater (Grube). — W. SCHMID, der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus, I. (Maas : solide et soigné.) — Vergil, I, Bucol. et Georgica, p. p. KLOUCK. (Rothstein; cp. *Revue crit.*, n° 11, art. 117). — WILMANN, Der altdeutsche Reimvers (R. M. Meyer : très bon.) — S. ABEL, Jahrb. des fränk. Reiches unter Karl dem Grossen, I, 768-788, 2^e Aufl. p. p. SIMSON (Oelsner). — ROCHOLL, Zur Gesch. der Annexion des Elsass durch die Krone Frankreichs (Marcks : partial). — FRIEDRICH, Tempel u. Palast Salomos, Denkm. phönik. Kunst; WOLFF, der Tempel von Jerusalem u. seine Masse (Furrer).

— N° 36, 8 sept. 1888 : HÜSING, Chr. B. von Galen, ein Reform. des XVII Jahrh. (Funk). — L. v. SYBEL, Platons Symposium, ein Programm der Akademie (Schultess : hypothèse spirituelle). — GRÜNEWALD, Infinitiv der Limitation im Griech.; BIRKLEIN, Substantivierter Infinitiv. (Hanssen). — HOFFMANN, Herderfunde (Schüddekopf : inté-

ressant). — GRÖBER, Grundriss der roman. Philol. I (Tobler : aura une profonde et vigoureuse action). — FLEISCHANDERL, Die spartan. Verfass. bei Xenophon (Thalheim : contestable). — Lercheimer u. seine Schrift wider den Hexenwahn, p. p. BINA. — Briefwechsel zwischen J. u. W. Grimm, Dahlmann, Gervinus, p. p. IPPEL (H. Grimm). — BR. Die Musen in der antiken Kunst. (Wernicke : fait avec soin et méthode). — E. MÜLLER, Drei griech. Vasenbilder. — PESCATORE, Die Glossen des Irnerius. — v. NATZMER, Unter den Hohenzollern, Denkwürdigkeiten, 1840-1848.

— N° 37, 15 sept. 1888 : BARTHGEN, Der Gott Israels u. die Götter der Heiden. — FICK, Eine jainistische Bearbeitung der Sagara-Sage (Solf : soigné et intéressant). — KAISER, De inscript. graec. interpunctione (Dittenberger : méritoire) — Mélanges Renier (Hübner : sujets variés et traités avec un soin pénétrant, comme aux meilleurs temps de l'érudition française). — FALIGAN, Hist. de la légende de Faust (E. Schmidt : peu utile pour les Allemands). — UHLIRZ, Gesch. des Erzbistums Magdeburg unter den Kaisern aus sächs. Hause. — HARBELER, Die wirthschaftl. Blüte Spaniens im XVI Jahrh. u. ihr Verfall (Baumgarten : insuffisant, fantaisiste). — SCHOTT, Württemberg u. die Franzosen im Jahre 1688 (O. Lorenz : intéressant). — Die Univers. Göttingen im siebenj. Kriege, p. p. SCHÖNE. — LENCER, Russland in physik., ethnogr. u. polit. Beziehung (Meyer von Waldeck : d'innombrables erreurs). — LITZMANN, Geibel (Sauer). — Mickiewicz, Dziady, übers. v. LIPINER.

— N° 38, 22 sept. 1888 : CHIAPELLI, Studii di antica letteratura cristiana. (Heinrici : cp. *Revue crit.* n° 22, art. 232.) — G. SCHULTZE, Euphorionea (Knaack). — Fragm. poet. roman. p. p. BAEHRENS (Marx : recueil en somme très recommandable). — Mitteil. des anthrop. Vereins in Schleswig-Holstein, I. Ausgrab. bei Immenstedt. — L. SCHMID, Die ält. Gesch. des erlauchten Gesammthauses der Hohenzollern, III. (Kugler : meilleur que les volumes précédents). — STADELMANN, Preussens Könige in ihrer Tätigkeit für die Landescultur, IV, Friedrich Wilhelm III, 1797-1807 (Koser). — v. KRONES, Moritz v. Kaiserfeld. (Wolf.) — L. v. SYBEL, Weltgesch. der Kunst bis zur Erbauung der Sophienkirche (C. Robert : ce n'est pas une histoire de l'art au sens strictement scientifique du mot, mais une image fidèle de l'état actuel de la science archéologique, le meilleur « Grundriss »). — KALLER, Der nordostfranz. Kriegsschauplatz. (Précis qu'on peut recommander).

— N° 39, 29 sept. 1888 : VAN LENNEP, De zeventig jaarweken van Daniel (Siegfried). — BRUNNER, Die vier Grossmeister der Aufklärungstheologie (étrange). — Die siebenb. sächs. Schulordn. p. p. TEUTSCH. — NEBE, De myster. eleusin tempore et admin. publ. (Toepffer : peu scientifique). — PAULI, Altital. Studien, V. (Deecke.) — HUEMER, Das Reg. mult. auct. des Hugo von Trimberg. — MÜLLENHOFF, Deutsche Altertumskunde, II (Henning ; cp. *Revue crit.* n° 32, art. 370). — Die hallischen Schöffebücher, I et II, p. p. HERTEL. — D. NISARD, Souvenirs et notes biogr. (Bettelheim). — Dante, die Hölle, übertr. von C. BERTRAND.

La Cultura, n° 11-12, 1-15 juin 1888 : SETTI, Disegno storico della letteratura greca. (Ercole.) — Ciceronis De Oratore p. p. STOELZLE. (Cima.) — JORDAN, Die Könige im alten Italien. — CREIGHTON, Cardinal Wolsey. — GRAF (Arturo), Attraverso il cinquecento. — *Appunti* : CUMONT, Alex. d'Abonotichos. — J. Frontini Stratagematon p. p. GUNDERMANN. — I casali della Valle di Vitalba nel secolo XIII.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MANUEL DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE.

Grammaire, tableau des hiéroglyphes, textes et glossaire par Victor LORET. Un élégant volume in-4 en 2 livraisons..... 20 fr.

La 1^{re} livraison est en vente.

COURS ÉCLECTIQUE GRADUEL ET PRATIQUE DE LANGUE CHINOISE

PARLÉE, par C. IMBAULT-HUART, 2 volumes in-4. Chaque volume..... 25 fr.

Le Tome II vient de paraître.

L'ISLAM AU XIX^E SIÈCLE, par A. LE CHATELIER.

In-18 elzévir..... 2 50

Forme le Tome LIX de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*.

LE MYTHE DE QUETZALCOATL,

par LÉON DE ROSNY. In-8..... 2 fr.

TRADITIONS INDIENNES DU CANADA NORD-OUEST, par
Emile PETITOT. Textes originaux et traduction littérale. In-8. 10 fr.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 35, 25 août 1888 : Der Babylon. Talmud II, 2, übers. von WÜNSCHE. — v. RANKE, Weltgeschichte, VIII, Kreuzzüge u. päpstl. Weltherrschaft. (Cp. un prochain art. de la *Revue*.) — Die Chroniken der westf. u. niederrhein. Städte, I. Dortmund, Neuss. — Suger, Vie de Louis le Gros, p. p. A. MOLINIER (très utile). — CREIGHTON, Cardinal Wolsey (excellent). — DARIMON, Beitr. zur Gesch. des Krieges von 1870 (des contradictions). — USENER, Epicurea (très bon). — BIRT, Zwei polit. Satiren des alten Rom (résultats contestables). — Sidonii epist. et carm. p. p. LUETJOHANN (cp. *Revue crit.* n° 16, art. 173.)

— N° 36, 1^{er} sept. 1888; BAETHGEN, Beitr. zur semit. Relig. Der Gott Israels u. die Götter der Heiden. — ATTINGER, Beitr. zur Gesch. der Insel Delos (insuffisant). — FELTEN, Die Bulle ne praetereat. — PRIBRAM, zur Gesch. des Rheinbundes 1658 (attachant et important). — SCHWARTZ, Organ. u. Verpfleg. der preuss. Landmilizen im siebenj. Kriege. — TUTTLE, History of Prussia under Frederic the Great, II, 1740-1745. (Rien de nouveau, mais étude d'ensemble.) — GOPCEVIC, Serbien und die Serben, I. Das Land (très instructif). — Asmai, al, Kitâb al-Wuhûs, p. p. GEYER (très soigné). — A. et M. CROISSET, Hist. de la litt. grecque, I (cp. *Revue crit.* n° 9, art. 91). — ZARNCKE, Kurzgef. Verzeichniss der Originalaufn. von Goethe's Bildniss. — RAPPOLD, Sagen aus Kärnten.

— N° 37, 8 sept. 1888 : Arceo's vita Corbiniani in der urspr. Fassung, p. p. RIEZLER. — PAOLI, progr. scol. di paleografia latina e di diplomatica. — TRAILL, William the third (ne vaut pas Freeman et Creighton). — V. HERRMANN, das alte u. neue Kronstadt, II. 1780-1800. — SCHWEINFURTH u. RATZEL, Emin-Pascha. — K. LEHMANN, Abhandl. zur germ. insbes. nord. Rechtsgesch. (Trois études solides) — Bâsim le Forgeron et Hârûn Err-Rachid, I. texte, traduction et proverbes p. p. C. de LANDBERG, (ne répond pas assez aux principes de la méthode philologique). — Corpus glossariorum latin. II. Glossae latino-graecae et graecolat. p. p. GOETZ et GUNDERMANN (très utile et très bien fait). — CONRAD, Thackeray, ein Pessimist als Dichter (manqué).

— N° 38, 15 sept. 1888 : RHYS, Lectures on the origin and growth of religion as illustr. by Celtic heatendom (à saluer avec reconnaissance, d'autant que le livre manquait). — KÖSTLIN, Die Ethik des classischen Altertums I, Die griech. Ethik bis Plato. — FREEMAN, William the Conqueror (recherches originales et exposition claire et précise). — Bär, Der Coblenzer Mauerbau, Rechnungen 1276-1289. — SWOBODA, De Demosthenis procemiis (du soin, mais ne peut être approuvé). — FRÄNKEL, Die schönsten Lustspiele der Griechen u. Römer nacherz. u. erkl. (bien fait). — Le lai du Cor, p. p. WULFF (restitution critique très réussie). — SÜTTERLIN, Gesch. der nomina agentis im German. (beaucoup de labeur sans résultats). — GREYERZ, B. L. von Muralt (méritoire). — NÄGELE, Aus Schubart's Leben u. Wirken (418 pages; 100 suffisaient). — Titz' deutsche Ged. p. p. FISCHER. — MANSUROW, Die Kirche des heiligen Grabes zu Jerusalem in ihrer ält. Gestalt. — OECHELHAUSER, die Miniaturen der Univ. Bibl. zu Heidelberg beschrieben, I.

— N° 39, 22 sept. 1888 : BÜTLER, Friedrich VII, der letzte Graf von Toggenburg; KRÜGER, die Grafen von Werdenberg. — Die böhm. Landtagsverh. u. Landtagsabschlüsse vom J. 1526 bis auf die Neuzeit, v. 1577-1580. — HARRISON, Oliver Cromwell (assez bon). — SOTIRIADIS, Zur Kritik des Johannes von Antiochia (très au courant). — OESTERLEN, Komik u. Humor bei Horaz, III, die Episteln (bon, mais trop détaille).

— CUYRIM, Sprichwörter bei provenz. Lyrikern (labeur infini, mais manque de vue d'ensemble.) — Robinson's life a. death of Mary Magdalene, p. p. SOMMER. — KARPELES, Heine's Autobiographie. — M^{me} OURSEL, Nouvelle biogr. normande, supplément. — STRZYGOWSKI, Cimabue u. Rom (esprit et enthousiasme; on demande un peu plus de réflexion scientifique). — PELLEGRINI, Iscrizioni ceramiche d'Erice e suoi dintorni (à bien accueillir).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 33, 18 août 1888 : SOLTAU, Die Mythen = und Sagenkreise im homer. Schifferepos, gen. Odysse (Roscher : très réjouissant). — ENGELBRECHT, Hephästion von Theben u. sein astrolog. Kompendium. (Ludwich : très utile.) — LEWINSKY, Beitr. zur Kenntn. der relig.-phil. Anschauungen des Flavius Josephus (Runze : recommandable). — WILHELM, De Minucii Felicis Octavio et Tertuliani Apologetico. (Schwenke : très soigné et fouillé.) — SCHUBERT, Atlas antiquus (Sieglin : à juger favorablement). — RAYET et M. COLLIGNON, Hist. de la céramique grecque (Dümmeler : œuvre excellente). — V. EDLINGER, Erkl. der Tiernamen aus allen Sprachgebieten (Keller : très bon).

— N° 34, 25 août 1888 : Philoktet, p. p. SCHMELZER. — Sophokles übers. von Leo TÜRKHEIM, 2 vols. (peu louable). — PLUZANSKI, Aristotelea de natura astrorum opinio. — FRIGELL, Adnotationes ad Horatii carmina (Mewes). — GERSTENBERG, De Eugraphio Terentii interprete (Swoboda : très étudié). — A. BAUER, Griech. Kriegsaltertümer, Seewesen. (Assmann.) — APPLETON, Essai de restit. de l'édit Publicien et du comment. d'Ulpian sur cet édit (Conrat : sagacité heureuse). — MENANT, Ninive et Babylone (Justi : intéressant et fait par un homme compétent). — ROLFE, Pompeii, popular and practical (v. Duhn : à qui servira ce livre ?) — LEONHARD, die Univ. Bologna im Mittelalter (très recommandable).

— N° 35, 1^{er} sept. 1888 : Antigone, p. p. SEMITÉLOS (Wecklein : aura une place remarquable dans la littérature de Sophocle). — PACKARD, Studies in Greek thought (Wecklein : fin et spirituel). — Des Q. Horatius Flaccus Oden, übers. v. FRITZEN. — The Epistles of Horace, p. p. SCHUCKBURGH (clair et utile). — Ovid, p. p. SEDLMAYER, ed. alt. (Magnus). — Novem vitæ sanctorum metricæ, p. p. HARSTER (Peiper). — TÜMPER, Die Aithiopenländer des Andromedamythos. (Roscher : excellent à beaucoup d'égards). — KAERST, Forsch. zu Gesch. Alexanders des Grossen (Crohn : assertions vraisemblables). — MAZEGGER, Römerfunde in Obermais bei Meran u. die alte Maja-Veste (Wolff). — V. HENRY, Esquisses morphologiques (Deecke : recherches intéressantes qui témoignent d'un coup d'œil étendu et de vastes connaissances).

— N° 36, 8 sept. 1888 : Eeschylus, Eumenides, p. p. SIDGWICK. — MISCHTSCHENKO, Ne w mjeru strogii sud nad Gerodotom; et Thukidid i jego sotschinenie (Haupt). — DITGES, Philippische Reden des Demosthenes (clair). — Vergil, Bucolica, p. p. SIDGWICK. — BREIDT, De Aurelio Prudentio Clemente Horatii imitatore (Weymann : va trop loin). — NEBB, De mysteriorum Eleusiniorum tempore et admin. publ. (Roscher : fait avec soin). — POHL, Die altchristl. Fresko- und Mosaik-Malerei (Schwarzlose : intéressant). — H. LEMONNIER, La condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'empire romain (Voigt : tableau d'ensemble très clair et agréablement présenté). — SAYCE, principes de philologie comparée, trad. par JOVY. — ROZWADOWSKI, De modo ac ratione qua historici romani numerus qui accurate definiri non poterant, expresserint (Schmalz : travail inutile). — TEGGE, Latein. Schulsynonymik.

— N° 37, 15 sept. 1888 : Oidipus Tyrannus, p. p. HOLUB. — Von STERN, Xenophons Hellenika u. die böot. Geschichtsüberlieferung. — MANITIUS, Des Hypsikles Schrift Anaphorikos nach Ueberlief. u. Inhalt krit. behandelt (Günther). — Tractatus Harleianus qui dicitur de metris, p. p. STUEMUND (Seyffert). — P. ALBRECHT, Philolog. Untersuchungen (Mewes : des conjectures peu soutenables). — C. BÜRGER, De Lucio Patrensi (cp. *Revue crit.*, n° 5, art. 45). — PEZZI, La lingua greca antica, breve trattazione comparativa e storica ; Victor HENRY, précis de grammaire comparée du grec et du latin (G. Meyer : le livre de Pezzi est un compte-rendu bon et clair ; celui de Henry a plus d'autorité tout en provoquant plus souvent la contradiction et rendra d'utiles services aux étudiants). — Die Lyra des Hermes (A. Ludwich).

— N° 38, 22 sept. 1888 : Programme (divers). — BETHE, Quaest. Diodoreae mythographae (Roscher : cp. *Revue crit.*, n° 8, art. 75). — Pseudo-Hephaestion de metris, p. p. H. zur JACOBSMUEHLEN (Seyffert), philolog. Abhandl. Martin Hertz dargebr. — GUHRAUER, Zur Frage der Mehrstimmigkeit in der griech. Musik (von Jan et Reimann). — Ad. SCHMIDT, Handbuch der griech. Chronologie, p. p. RÜHL (1^{er} art.). — KIEPERT, Wandkarte von Alt-Kleinasien (Hirschfeld).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 16, 1^{er} août 1888 : LEHMGRÜBNER, Benzo von Alba. (Steindorff : quoique toutes les parties du livre ne nous aient pas également satisfait, il est bon et bien fait.) — TRICHMÜLLER, Religionsphilosophie. (Eucken.) — DAHN, Deutsche Geschichte, I, 2. (Sickel : livre qui, malgré tout, est plein de vues propres et nouvelles ; on en retire un profit considérable.) — BILFINGER, Der bürgerliche Tag, Untersuch. über den Beginn des Kalendertages im class. Altertum u. im christl. Mittelalter. (Matzat : travail très méritoire.)

— N° 17, 15 août : WILKENS, Gesch. desspan. Protestant. im XVI Jahrh. (Baur : insuffisant.) — GRUBE, Des August. Probstes Joh. Busch ~~Ch~~nonicon Windeshemense u. liber de reform. mon. (Schulze : très bonne édition d'une œuvre importante.) — V. HENRY, Précis de grammaire comparée du grec et du latin. (A. Baudouin : sera très utile.) — ERLER, Dietrich von Nieheim (Loserth).

— N° 18, 1^{er} sept. 1888 : HELM, die Lehre von der Energie. — LEHMANN, Scharnhorst. (Kluckhohn : très digne d'éloges.) — LANDES, Contes tjames. (Himly.)

— N° 19, 15 sept. 1888 : von HARTMANN, Aesthetik. (Seydel.) — Vierteljahrsschrift für Literaturgeschichte, Band I, Heft 1. (Von Waldberg : puisse la nouvelle et excellente revue servir, selon le mot de Bacon, « negotiorum subsidio et meditationum voluptati » !)

Theologische Literaturzeitung, n° 16, 11 août 1888 : MERX, Chrestomathia targumica. (Baethgen.) — FISCHER, Hebräische Unterrichtsbriefe. 1-3. — HALFMANN, Beiträge zur Syntax der hebräischen Sprache, I. — HEILIGSTEDT, Präparation zum Propheten Jesaja. — DALMAN, Der leidende u. der sterbende Messias der Synagoge im ersten nachchristl. Jahrhundert. — MAUSBACH, Divi Thomae Aquinatis de voluntate et appetitu sensitivo doctrina. — La noble leçon, p. p. MONTET. (K. Müller.) — PASTOR, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, I; bis zur Wahl Pius X (K. Müller : les deux tiers du livre se composent d'emprunts ; rien d'original, rien qui fasse avancer la science ; ce n'est même pas un grand ouvrage d'ensemble ; point de vue ultramontain.) — A. KITSCHL, Drei akadem. Reden.

N° 44

Vingt-deuxième année 29 octobre 1888

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

Pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin
du XVI^e siècle.

TOME IX

LES VOYAGES

DE

LUDOVICO DI VARTHEMA

OU LE VIATEUR EN LA PLUS GRANDE PARTIE DE L'ORIENT

TRADUITS DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS PAR **BALARIN DE RACONIS**
Commissaire de l'artillerie sous le roi François I^{er}.

Publié et annoté par **M. CH. SCHEFER**, membre de l'Institut.

Un beau volume grand in-8, avec cartes en fac-similé. 30 fr.

— *Le même* sur papier de Hollande. 40 fr.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 40, 29 sept. 1888 : BUSOLT, Griech. Gesch. II, die Perserkriege u. das attische Reich (solide et utile). — HUBER, Gesch. Oesterreichs, III (clair, mesuré, et contient l'essentiel). — HOLLÄNDER, Strassburg im franz. Kriege 1552 (bon). — BURGHAEUSER, Indogerm. Praesensbildung im Griech. et German. Nominalflexion auf vergl. Grundlage (au courant, mais peu personnel). — ZIMMERER, Declamatio in Catilinam, eine Schuldecl. der röm. Kaiserzeit, I (attendons la seconde partie). — De BEAUX, Schulgramm. der franz. Sprache. — VOGEL, Goethes Selbstzeugn. über seine Stell. zur Religion u. zu religiös-kirchl. Fragen (bienvenu). — BILTZ, Zur deutschen Sprache u. Lit. (essais et feuillets). — Briefw. von J. Grimm u. Fallersleben mit Hendrik van Wyn, p. p. GAEDERTZ. — DUNGER, Die Sprachreinig. u. ihre Gegner. — Encyclop. des ges. Erziehungs- und Unterrichtswesens, p. p. K. A. SCHMID.

— N° 41, 6 oct. 1888 : STEIN, Die Erkenntn. der Stoa (cp. *Revue crit.*, n° 41, art. 440). — KAUFMANN, Gesch. der deutschen Universitäten, I (très bon). — BELGRANO, Il secondo registro della Curia Arcivescovile di Genova. — WERCKSHAGEN, Luther u. Hutten (court, mais remarquable). — STÄLIN, Gesch. der Stadt Calw. — STREYER, die urspr. Einheit des Vocal. der Germanen. (« Crasser Dilettantismus ».) — Iwain a. Gawain, p. p. SCHLEICH (édit. définitive). — Altdeutsche Predigten, II, p. p. SCHÖNBACH. — FRANKE, Grundz. der Schriftsprache Luthers (très solide et utile travail). — De Batines, giunte e correzz. ined. alla bibliogr. dantesca, p. p. BIAGI. — NIEDLING, Bücher — Ornamentik, IX-XVIII Jahrh. (utile). — O. v. HEINEMANN, Die Handschriften der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, I.

— N° 42, 13 oct. 1888 : Latein. Hymnen des Mittelalters, p. p. ROTH. — Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia, III, 2 (du 3 sept. 1715 au 23 oct. 1717). — CHALYBAEUS, Gesch. Dithmarschens bis zur Erober. des Landes 1559 (soigné et intéressant). — W. GEIGER, Die Pamirgebiete. — P. MEYER, Notice sur deux ms. franç. ayant appartenu au marquis de la Clayette (on retrouve là cette intime connaissance de la litt. lat. et franç. du moyen âge dans laquelle P. M. est « unübertroffen »). — NUTT, Studies on the legend of the Holy Grail (n'a pas converti le critique, mais important et fouillé). — Parzifal von Claus Wisse u. Phil. Colin, p. p. SCHORBACH. (Sera le bienvenu.) — MÄTZNER, Altengl. Sprachproben, II, Wörterbuch, 10. — WOLFF, Der Purismus in der deutschen Liter. des XVII Jahrhunderts, (Très instructif.) — FROITZHEIM, Zu Strassburg Sturm- und Drangperiode. (Intéressant.) — NÉROUTSOS, L'ancienne Alexandrie. (Plein de détails.) — GÜNTNER, mathem., Naturw. u. wissensch. Erdkunde im Alterthum (érudition étonnante.) — WINDELBAND, Gesch. der Philos. (Clair, agréable, utile.) — Denkm. griech. u. röm. Sculptur p. p. BRUCKMANN, 7 u. 8.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40, 6 oct. 1888 : WILKENS, Gesch. des span. Protestantismus im XVI Jahrh. (Schott : malgré tout, exact). — W. SCHERRER, Poetik (Burdach : très abondant et instructif). — NESTLE, Syrische Grammatik et Literatura syriaca (Baethgen). — PAULSON, Studia Hesiodica, I. De re metrica (Hiller : soigné). — SCHNEIDER, Portus Itius (Dittenberger : convaincant). — Die Lieder der Edda, p. p. SIMONS, I, 1. Götterlieder (Niedner). — WIECK, die Teufel auf der mittelalterl. Mysterienbühne Frankreichs (Koschwitz : insuffisant). — RIGAL, Esquisse d'une hist. des théâtres de Paris 1548-1635 (Koschwitz : très bon). — STERNFELD, Karl von Anjou als Graf der Provence, 1245-1265, (Heyck : solide et bien fait). — A. WADDINGTON,

l'acquis. de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern (Schirren : très méritoire). — POHL, Die altchristl. Fresko = und Mosaikmalerei. (Kraus). — TUMA, Griechenland, Makedonien u. Südalbanien oder die südl. Balkanhalbinsel.

— N° 41, 13 oct. 1888 : KLOSTERMANN, Die Bücher Samuelis u. der Könige. — REINHARDT, Die Quellen von « De natura deorum » (Wendland : ne constitue pas un progrès). — KAUFMANN, Gesch. der deutschen Univ. I. (Friedlaender : de très grande valeur.) — BYRNE, Origin of the Greek, Latin a. Gothic roots (Bezzenger : cp. *Revue crit.*, n° 24, art. 266). — Comment. philol. in hon. sodalitiis philologorum Gryphiswaldensis. (Spiro). — Noni Marcelli compendiosa doctrina, p. p. L. MÜLLER, I. (Keil : marque un progrès remarquable dans la critique de Nonius.) — FROITZHEIM, Zu Strassburgs Sturm- und Drangperiode. (Sauer.) — SCHRADER, Stud. zur Aelfricschen Syntax (Holthausen : n'est guère scientifique). — BRADLEY, The Goths from the earliest times to the end of the Gothic dominion in Spain (Kaufmann : sans prétention). — FRIEDENSBURG, Der Reichstag zu Speier 1526 ; VIRCK, Die Städte u. das Bündniss der evangel. Fürsten 1526 u. 1527 (Wenck). — MÜHLENBECK, Orig. de la Sainte Alliance (Lorenz). — BASTIAN, Allerlei aus Volks- und Menschenkunde. — LEITSCHUH, Die Familie Preisler u. Markus Tuscher.

Philologische Wochenschrift, n° 39, 29 sept. 1888 : WESSELY, Ein bilingues Majestätsgesuch 391-392. (Wilcken : dilettantisme »). — ROQUETTE, De Xenophontis vita (Nitsche : recommandable). — Œuvres posthumes de Coray, V (Ilberg : à consulter pour Hippocrate, mais l'éditeur n'est guère consciencieux). — CESAREO, De Petronii sermone (Georges : très soigné). — Ad. SCHMIDT, Handbuch der griech. Chronol. (2° art.). — BRUCHMANN, Psychol. Studien zur Sprachgesch. (Misteli : cp. *Revue crit.* n° 40, art. 438).

— N° 40, 6 oct. 1888 : POSCHENRIEDER, Die naturw. Schriften des Aristoteles in ihrem Verhältn. zu den Büchern der hippokr. Samml. (Ilberg). — GROSSMANN, De doctrinae metricae reliquiis ab Eustathio servatis. (Seyffert). — Ausone, trad. CORPET ; Sidoine, trad. BARET ; Fortunat, trad. Ch. NISARD (Peiper : en somme, peu réussi ; cp. *Revue crit.* n° 30, art. 353). — Ad. SCHMIDT, Handbuch der griech. Chronol. (3° art. de Unger sur ce livre important et d'un jugement sain). — DROYSSEN, Heerwesen u. Kriegf. der Griechen, I. (Ad. Bauer ; cp. *Revue crit.* n° 18, art. 194). — NIESE, Abriss der röm. Gesch. (Schiller). — BOHNSACK, Die Via Appia von Rom bis Albano (agréable).

— N° 41, 13 oct. 1888 : Zu Thukydides, VIII, 68 (Holzapfel). — ELFES, Aristotelis doct. de mente hum. I. Alex. Aphrod. et Joannis Philoponi comm. (Wallies ; cp. *Revue crit.*, n° 24, art. 269.) — VINGTRINIER, Un exempl. d'Hippocrate annoté par Rabelais (Ilberg : beaucoup de bruit pour rien). — Catull, p. p. B. SCHMIDT (Magnus : recommandable). — BUCHHEISTER, Hannibals Zug über die Alpen (Schiller : rien de neuf). — STREHL, M. Livius Drusus Volkstribun (Schiller : recherches soignées). — HAUSSOULLIER, Athènes et ses environs (Baumgarten : guide sûr et soigné ; cp. *Revue crit.*, n° 28, art. 322). — ERMAN, Aegypten u. aegypt. Leben im Altertum, II. (Ed. Meyer : très bonne « Culturgeschichte »). — REGNAUD, Origine et philos. du langage. (Zieler : « peu de nouveau ou peu de choses qui ne soient déjà connues par les œuvres précédentes de l'auteur ; ne constitue pas, pour la science de la philosophie du langage, un progrès fécond ou qui fasse époque » ; cp. *Revue crit.*, n° 10, art. 97.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 20-21, 1 et 10 oct. 1888 : La noble leçon, p. p. MONTET. (Foerster : cp. *Revue crit.*, n° 26, art. 30). —

PROBST, Klima und Gestalt. der Erdoberfläche in ihren Wechselwirk. (H. Meyer : cp. *Revue crit.*, n° 27, art. 317.) — SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionys von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus I. (Volkmann : des critiques à faire, des points à expliquer, mais dans l'ensemble, sera bien accueilli).

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 25 août 1888 : SCHUURMANS STEKHOFEN, De alexandrijusche Vertaling van het Dodekapropheton (Hollenberg). — TREITTEL, Die alexandrin. Uebers. des Buches Hosea (Hollenberg). — KLOSTERMANN, Die Bücher Samuelis u. der Könige ausgelegt. (Hors.) — ED. REUSS, Hiob. (Budde : très brillant.) — GOEBEL, Neutestam. Schriften, griech. frei nach Tischendorf, mit kurzer Erklär. (Graf.) — UEBINGER, Die Gotteslehre des Nikolaus Cusanus (Nitzsch). — MATTHIS, Die Leiden der Evangel. in der Grafschaft Saarwerden — N° 18, 8 sept. 1888 : JEREMIAS, Die babyl. assyr. Vorstell. vom Leben nach dem Tode (Budde : très recommandable). — ISSEL, der Heiligkeit im Neuen Test. — PAUL, Die Abfassungszeit der synopt. Evang. Ein Nachweis aus Justinus Martyr. — CHASTAND, L'apôtre Jean et le IV^e Evangile. — E. BERTRAND, Essai critique sur l'authenticité des lettres pastorales. — DOMMER, Lutherdrucke auf der Hamburger Stadtbibl. 1516-1523.

— N° 19, 22 sept. 1888 : WEISS, Krit. exeget. Handbuch über den Brief an die Hebräer. (Schürer.) — BASSE, das Rittergeschlecht u. die Stadt Cronberg im Taunus (Enders). — GREYERZ, Muralt. (Eck.) — CLEMEN, Erinner. an Sicilien (Eck). — THIEME, Glaube u. Wissen bei Lotze (Sachse).

— N° 20, 6 oct. 1888 : DRUMMOND, Philo Judaeus. (Schürer : soigné) — H. v. ARNIM, Quellenst. zu Philo. — MASSEBIEAU, Le traité de la Vie contemplative et la question des Thérapeutes (Ohle) — Josephi opera. I, p. p. NIESE. — SELL, aus der Gesch. des Christentums (Harnack : six conférences).

La Cultura, nos 13-14, 1-15 juillet 1888 : FRACCAROLI, Del realismo nella poesia greca. — WACE, The Gospel a. its witnesses. — CORNU, Le christianisme dans ses rapports avec la civilisation moderne. — TOMASETTI, Tavole per uso della scuola di magistero di epigrafia latina. — PATRIZI, Studi Vergiliani. — *Appunti* : Statutes of the University of Oxford 1636; Statuta Univ. Oxon. — D'HÉRISON, La légende de Metz. — INGE, Society in Rom under the Caesars. — BEAU-REDON, La culture de la vigne dans l'antiquité.

Revue de Belgique, 8^e livraison, 15 août 1888 : L. LECLÈRE, Comment on peut définir V. Hugo. — PRINS, La loi sur la libération conditionnelles et les condamnations conditionnelles. — BELLY, L'ithisme américain. — KEELHOFF, A propos de la réorganisation des facultés de philosophie et lettres. — COEMANS, La femme dans l'ancienne Egypte (dernière partie).

— 9^e livr. 15 sept. 1888 : EM. LECLERCQ, Le Musée des échanges. — BELLY, L'ithisme américain, II — RAHLENBECK, Le théâtre des jésuites en Belgique, 1540-1640. — KÜNTZIGER, comment l'Église catholique a vaincu le paganisme. — Essais et notices : les moines et les saints de Gand.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXI, 5^e livre : LE BON, Lettre sur l'enseignement moyen. — P. THOMAS, Salluste, Jugurtha, III, 2. — *Comptes-rendus* : SEYMOUR, Introd. to the language a. verse of Homer. (Keelhoff : utile.) — HOPPE, Englisch-deutsches Supplement-Lexicon. (Gittée.) — BAUMANN, Londonismen, Slang und cant. Gittée.) — RAMBAUD, La Russie épique. — DAMSEAUX, Hist. de la pédagogie. — Règlement organique des athénées.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

- BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE** du Comité des travaux historiques et scientifiques, publié par le Ministère de l'Instruction publique. Année 1888. N° 1, avec pl., 5 fr. Abonnement..... 10 fr.
- BULLETIN DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE**, publié par le Ministère de l'Instruction publique. Année 1888. Nos 1, 2, 3, 4. Abonnement..... 10 fr.
- LA QUESTION DES CAROLINES**, par le colonel F. COELLOY QUESADA, traduit de l'espagnol par A.-W. TAYLOR. In-8..... 2 fr.
- DUMOUTIER (G.). LE GRAND BOUDDHA DE HANOI**. Étude historique, archéologique et épigraphique sur la pagode de Taan-Vu. Hanoï, 1888, grand in-8, br., 82 et 38 pages de texte chinois. 10 fr.
- **LÉGENDES HISTORIQUES DE L'ANNAM ET DU TONKIN**, traduites du chinois et accompagnées de notes et de commentaires. Hanoï, 1887, in-8, br., 98 pages..... 7 fr. 50
- DIVERSES ÉTUDES**, par WILLIAM N. GROFF. — I. Le pronom en égyptien. — II. Note sur Jaqob-el et Josep-el (*Le Beth Jakob* et *le Beth Iosep* de la Bible). In-4..... 1 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 856, 29 sept. 1888 : Letters from Dorothy Osborn to Sir William Temple, 1652-54, p. p. PARRY. — YATE, Northern Afghanistan. — MALLESON, The life of prince Metternich. — LUNT, The present condition of economic science. — Some books of Scot theology. — Jon Arnason (not. nécrol.). — The annals of Ulster (MacCarthy). — Mediaeval Latin, the name « Mosinu » (Sanday). — The « days » of Genesis (Houghton). — Crag, neck. (Scott). — The colour « pers » in Chaucer (Emslie). — « Zaba » in the dialect of Cremona (Sacchi). — Maiden's garland (Hansen). — BENTLEY, Dict. a. grammar of the Congo language (Keane).

— N° 857, 6 oct. 1888 : The English Dialect Society's publications (Bradley). — BOWLES, M^{me} de Maintenon ; A. GEFFROY, M^{me} de Maintenon. — KIRBY, Years of experience, an autobiograph. narrative. — MACCOOK, The Gospel in nature. — Some Scotch books. — Some English philosophical books. — The supposed Shakspearian play of « Iru » (Daniel). — Notes on Bullen's old plays, 1882-85, III, « Sir Gyles Goosecappe » (Hart). — Maiden's garlands (Peacock). — Mosinu a. Sillan (Rhys). — Zaba in the dialect of Cremona (L. L. Bonaparte). — Mediaeval Latin a. the sounds of Old English ; « pers » in Chaucer (Logeman). — The island of Beckery, near Glastonbury (Clerk). — « Babio-babia » in North Italy (Gonino). — Bâsim le forgeron et Hârûn Er-Rachid, par le comte de LANDBERG (Salmoné : à recommander). — ALOTTE, Primord. de l'Écrit. dans la genèse du langage humain. — DE LA GROSSERIE, Etudes de grammaire comparée. — Volagases III of Parthia (Beal). — LIPPMANN, Wood-engraving in Italy in the XV century (Conway).

— N° 858, 13 oct. 1888 : Middlesex County Records, III, p. p. J. C. JEAFFRESON. — BRETSCHNEIDER, Mediaeval researches from Eastern Asiatic sources, fragments toward the knowledge of the geogr. a. hist. of Central a. Western Asia, XIII-XVII century (Douglas : jette une pleine et utile lumière sur ce sujet embrouillé). — SKELTON, Maitland of Lethington a. the Scotland of Mary Stuart, II. — PETERS, Vassili Veretschagin. — CARO, Mélanges et portraits. — Some serial theolog. publications. — Notes on Bullen's old plays, 1882-85, vol. IV (Hart). — The legend of the oldest animals (Stokes). — Hatton ms. 93 (Warren). — Beckery = Hibernia parva a. Beg-Erin (Kerslake). — Zaba a. satt in the dialect of Cremona (Sacchi). — « Rack » as a horse's pace (Baxter). — O. KELLER, Thiere des classischen Altertums in culturgesch. Beziehung (Richards). — Bibliogr. notices of early miniaturists a. scribes (Westwood).

— N° 859, 20 oct. 1888 : 83 to 87 in the Soudan. — Adel. Ristori, ricordi e studi. — BEARD, The Universal Christ a. other sermons. — Some books on ancient history : ABBOTT, A history of Greece ; WITTHROW, the catacombs of Rom a. theiir testimony relative to primitive Christianity ; DOSSON, Quinte-Curce : monographie qui est un modèle ; MAUÉ, Der praef. fabrum ; CUXONT, Alex. d'Abonotichos : cp. *Revue crit.*, n° 22 et 23). — The cliff of the dead among Teutons (Powell). — The colour « pers » in Chaucer (Paget Toynbee). — The legend of the oldest animals (Moore). — Glastonbury a. « Little Ireland » (Macclure). — Rock-hewn churches in the South of Italy (Hoskyns-Abraham). — BOSANQUET, Logic on the morphology of knowledge. — C. MONKOUSE, A popular handbook to the National Gallery.

The Athenaeum, n° 3179, 29 sept. 1888 : The works of sir George Etheredge, p. p. VERITY. — E. H. MEYER, Indogerm. Mythen, II,

Achilleis. — The Court of Session Garland, p. p. MAIDARENT. — VENABLES, Bunyan. — Milton's sonnets. (Davies). — Facts about Junius a. Francis (Lupton). — The West Highlands (W. Black). — Excav. at Mantinea (Dawes). — Thomas Graz, the author of the Elegy (Butterworth).

— N° 3180, 6 oct. 1888 : MURRAY, A new English dict. IV, 1, Braby; 1, C-Cass. — The works of George Peele, p. p. BULLEN. — de BEAUCOURT, Hist. de Charles VII, IV. l'expansion de la royauté, 1444-49 : (le meilleur vol. et le plus intéressant de l'ouvrage). — GRÉARD. éduc. et instruction; P. de COUBERTIN, l'éduc. en Angleterre. — Imperfect rhymes (W. Thompson). — The Mapleson memoirs, 1848-1888, 2 vols.

— N° 3181, 13 oct. 1888 : St. L. POOLE, The life of Stratford Canning, from his memoirs a. official papers. — HALKETT a. LAING, A dict. of the anonymous a. pseudon. liter. of Great Britain, 4 vols. (à recommander, malgré des lacunes, car « bibliographical works are necessarily tentative »). — KEBBEL, Life of Crabbe (« an admirable piece of workmanship »). — The Court Leet Records of the manor of Manchester, VI et VII, 1075-1756, p. p. EARWAKER. — ISAAC TAYLOR, Leaves from an Egyptian note-book. — DIDRON, Christian iconography or the hist. of Christian art in the middle ages, translated. — DIBDIN, The annals of the Edinburgh stage.

— N° 3182, 20 oct. 1888 : SKELTON, Maitland of Lethington a. the Scotland of Mary Stuart, vol. II. — BROWN, A winter in Albania. — NISARD, Souv. et notes biogr., 2 vols. — Facsimile of the Black Book of Carmarthen, p. p. EVANS. — Letters from and to Charles Kirkpatrick Sharpe, p. p. ALLARDYCE a. BEDFORD. — Theolog. books. — The cuneiform tablets from Tell-El-Amarna. — The Dict. of National Biography (liste des futurs art. de Harrod à Hawkey). — The Kalevala (Max Müller). — FEATHERMAN, Social hist. of the races of mankind, II, Oceano-Melanesians. — Roman remains in Glamorganshire (Winks).

Litterarisches Centralblatt, n° 43, 20 oct. 1888 : HARNACK, Lehrb. der Dogmengesch. II. — Ad. SCHMIDT, Handb. der griech. Chronol. p. p. RÜHL (« agira comme un ferment vigoureux de la science »). — Deutsche Reichstagsacten unter König Ruprecht, III, 1406-10, p. p. WEIZSÄCKER. — CHIAPPELLI, Lo studio bolognese nelle sue origini e nei suoi rapporti colla scienza preirneriana. — PALGRAVE, Ulysses or scenes a. studies in many lands. — HARTMAN, Anal. Xenoph. (Cp. *Revue crit.*, n° 28. — Plauti Aulularia p. p. BLANCHARD (cp. *Revue crit.*, n° 40). — SCHULTZ, provenz. Dichterinnen (tâche difficile, faite d'une façon intéressante). — GAEDERTZ, Zur Kenntniss der altengl. Bühne. (De grande importance). — FALIGAN, Hist. de la légende de Faust. — BAUMGARTNER, Göthe (cp. *Revue crit.*, n° 44).

Deutsche Literaturzeitung, n° 42, 20 oct. 1888 : FRITSCH, Zum Vocal. des Herodot. Dialektes (Blass : œuvre d'un chercheur bien instruit et soigneux) — Caesar, de Bello gallico, p. p. PRAMMER (Dittenberger : 2° édit. méritée) — R. M. MEYER, Grundl. des mittelhochd. Strophenaus. (Roethe : avance, malgré tout, la solution du problème). — Meigret, Gramm. fr. p. p. FOERSTER; Mairat, Sophonisbe, p. p. VOLLMÖLLER (Schwan : très méritoires). — BUSOLT, Griech. Gesch. bis zur Schlacht bei Chaironeia, II. (Bruck : utile et de valeur). — Die Berichte des Kais. Ges. Lisola 1655-1660 (Meinecke : cp. *Revue crit.*, n° 1, art. 7). — SCHEICHL, Leopold I u. die österr. Politik 1667-68. (Meinecke : utile, mais trop « compilatorisch. ») — Die Weltkarte des Castorius p. p. MILLER. — SCHLUNING, die Michaelsbasilika auf dem heil Berg bei Heidelberg. (Kraus). — Der Koran, im Auszuge übers. von Fr. Rückert, hrsg. v. Aug. MÜLLER. — REUTER, Fr. Rückert in Erlangen u. Joseph Kopp.

E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

POÈTES ET ROMANCIERS

DE VIGNY — VICTOR DE LAPRADE — VICTOR HUGO — BÉRANGER

EUGÈNE MANUEL — SULLY-PRUDHOMME

OCTAVE FEUILLET — PAUL & VIRGINIE — GUSTAVE FLAUBERT — DEBALZAC

Un volume in-16, broché. 3 fr. 80

Ouvrages du même auteur :

L'Idée de Dieu. 1 vol. in-16, br. 3 fr. 80
Etudes morales sur le temps présent.
 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 80
Nouvelles études morales. 1 vol. in-16,
 broché. 3 fr. 80
Les jours d'épreuve. 1 vol. in-16, bro-
 ché. 3 fr. 80
Le matérialisme et la science 1 vol.
 in-16, broché. 3 fr. 80
Le pessimisme au dix-neuvième siècle.
 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 80

La philosophie de Goethe. 1 volume in-16
 broché. 3 fr. 80
La fin du dix-huitième siècle. 2 volumes
 in-16, broché. 7 fr. 80
M. Littré et le positivisme. 1 vol. in-16,
 broché. 3 fr. 80
Problèmes de morale sociale. 1 vol.
 in-16, broché. 3 fr. 80
George Sand. 1 volume in-16, bro-
 ché. 2 fr. 80

XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VOYAGES & LITTÉRATURE

MÉMOIRES SUR LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU X^e SIÈCLE

VALACHIE ET MOLDAVIE — UN VOYAGE EN PERSE — LE PAYS DES COSAQUES

TRADITION D'ALLEMAGNE — ÉRIC XIV — LA BIBLIOTHÈQUE SAINT-GENEVIÈVE

Un volume in-16, broché. 3 fr. 80

Ouvrages du même auteur :

En Alsace. 1 vol. in-16, br. 3 fr. 80
Gazida. 1 vol. in-16, br., 3 fr. 80.
Hélène et Suzanne. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Le roman d'un héritier. 1 vol. in-16,
 br., 3 fr. 80.
Les fiancés de Spitzberg. 1 vol. in-16,
 br., 3 fr. 80.
Mémoires d'un orphelin. 1 vol. in-16,
 br., 3 fr. 80.
Lettres sur le Nord. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Sous les sapins. 1 vol. in-16, br., 3 fr. 80
De l'Est à l'Ouest. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Un été au bord de la Baltique. 1 vol.
 in-16, br., 3 fr. 80.
Histoire d'un pauvre musicien. 1 vol.
 in-16, br., 3 fr. 80.
Voyages de Nils. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Robert Bruce. 1 vol. in-16, br., 3 fr. 80

Les âmes en peine. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Les pays lointains. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Les hasards de la vie. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Nouveaux récits de voyages. 1 vol. in-16,
 br., 3 fr. 80.
Contes populaires (1^{re} et 2^e série). 2 vol.
 in-16, br., Chaque volume, 3 fr. 80.
Nouvelles du nord. 1 vol. in-16, br.,
 3 fr. 80.
Légendes des plantes et des oiseaux.
 1 vol. in-16, br., 3 fr. 80.
À la maison. 1 vol. in-16, br., 3 fr. 80.
À la ville et à la campagne. 1 vol. in-16,
 br., 3 fr. 80.
Passé et présent. 1 vol. in-16, broché,
 3 fr. 80.
L'arbre de Noël. 1 vol. in-16, broché,
 2 fr. 25.
Le succès par la persévérance. 1 vol.
 gr. in-8, br., 2 fr. 60.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE du Comité des travaux historiques et scientifiques, publié par le Ministère de l'Instruction publique. Année 1888. N° 1, avec pl., 5 fr. Abonnement..... 10 fr.

BULLETIN DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE, publié par le Ministère de l'Instruction publique. Année 1888. Nos 1, 2, 3, 4. Abonnement..... 10 fr.

LA QUESTION DES CAROLINES, par le colonel F. COELLO Y QUESADA, traduit de l'espagnol par A.-W. TAYLOR. In-8..... 2 fr.

DUMOUTIER (G.). LE GRAND BOUDDHA DE HANOI. Étude historique, archéologique et épigraphique sur la pagode de Taan-Vu. Hanoï, 1888, grand in-8, br., 82 et 38 pages de texte chinois. 10 fr.

— **LÉGENDES HISTORIQUES DE L'ANNAM ET DU TONKIN**, traduites du chinois et accompagnées de notes et de commentaires. Hanoï, 1887, in-8, br., 98 pages..... 7 fr. 50

DIVERSES ÉTUDES, par WILLIAM N. GROFF. — I. Le pronom en égyptien. — II. Note sur Jaqob-el et Josep-el (Le *Beth Jakob* et le *Beth Iosep* de la Bible). In-4..... 1 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 860, 27 oct. 1887 : Letters from and to Ch. Kirkpatrick Sharpe, p... ALLARDYCE a. BEDFORD. — « Historic towns ». Cinque ports, by Montagu BURROWS. (Très intéressant.) — INGRAM, Elis. B. Browning. — LOVETT, Irish pictures drawn with pen a pencil. — Recent theology. — An ideal edition of Shakspeare. (Roby.) — The relationship of the several editions of Malory's « Morte Darthur » — (Sommer.) — A proposed Feet of Fines society. (Rye.) — Junior Right among the Canaanites. (Jacobs.) — The legend of the oldest animals. (Lethardy, Claerhout, Coelho, Clouston.) — The cliff of the dead among Teutons. (Powell.) — The Philological Society. — CICHORIUS, Rom u. Mytilene, Probevorles. über Tiberius u. Tacitus. (Ellis.) — HAWKINS, The French stage in the XVIII century. (Wedmore.)

The Athenaeum, n° 3183, 27 oct. 1888 : BURGON, Lives of twelve good men — BRIGHT, A history of England, period IV. — STOFFEL, Hist. de Jules César, guerre civile. (Cp. le numéro précédent de la *Revue crit.*) — LANE-POOLE, Turkey « the story of the nations » (Beaucoup de choses louables, style vivant, gravures bien exécutées.) — The tablets of Tel-el-Amarna. (Sayce.) — The life of Stratford Canning. — The Dict. of Nat. Biogr. (Liste des futurs art. de Hawkins à Henly.) — The Kalevala. (A. Lang.) — The archaeolog. societies.

Literarisches Centralblatt, n° 44, 27 oct. 1888 : WEISS, Der Barnabas-brief krit. untersucht. — TIXEROT, Orig. de l'église d'Edesse et légende d'Abgar. (Très soigné, prouve une bonne éducation scientifique.) — TESDORPF, Gewinn., Verarb. u. Handel des Bernsteins in Preussen. (Des faits instructifs, mais faiblement reliés.) — ZIMMERMANN, über den Weg der deutschen Einwanderer nach Siebenbürgen (paraît convaincant en l'ensemble). — CLARETTA, Le relaz. polit. e dinast. dei principi di Savoia coi margravi de Baden sec. XV-XVIII. — CARO, Gesch. Polens, V, 2. 1487-1506. (Suite de ce grand ouvrage dont le style n'a peut-être pas tout le poli nécessaire.) — RÖNSCH, Semasiolog. Beitr. zum latein. Wörterbuch, I. Substantiva. (Recommandable). — König Tirol, Winsbeken u. Winsbekin, p. p. LEITZMANN. — Opitzens Aristarchus, p. p. WITKOWSKI. — RUNZE, Loewe redivivus. — Briefw. zwischen Wagner u. Liszt. I u. II.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43, 27 oct. 1888 : WOHLBERG, die Lehre der zwölf Apostel in ihrem Verh. zum neutest. Schrifttum. — OGOREK, Sokrates im Verh. zu seiner Zeit (Bruns : un livre du bon vieux temps!). — Festschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens des protest. Gymn. zu Strassburg. — Chrestom. targum. p. p. MERX (Landauer; cp. *Revue crit.*, n° 44). — Aristophanes, die Wolken, p. p. TEUFFEL u. KAEHLER (Spiro : 2^e édit. soignée). — PÜTZL, Die Aussprache des Latein (Bersu : œuvre d'un ignorant.) — von der HELLEN, Goethes Antheil an Lavaters physiogn. Fragm. (Schmidt; cp. *Revue crit.*, n° 44). — SWOBODA, Heywood als Dramatiker (Mosen : bon travail). — GRERN, Hist. du peuple anglais, trad. par A. MONOD, avec introd. de G. MONOD (Liebermann : très louable; cp. *Revue crit.*, n° 40). — DECRUE, La cour de France et la société au xvi^e siècle. (Marcks : méritoire). — Mitteil. über das Tesdorpf'sche Geschlecht. — PAULITSCHKE, Harar. — P. TANNERY, pour l'hist. de la science hellène (Gomperz : très remarquable). — HEERMANN, Die Gefechtsführ. abendl. Heere im Orient in der Epoche des I. Kreuzzugs (Baltzer).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42, 20 octobre 1888 : KAIBEL, Athenaei Nancratitae dipnosoph. libri XV. (Ohlert : 1^{er} volume d'une édition qui répond à notre attente.) — L. REINHARDT, Die Quellen von

De Deorum natura. (Schwenke.) — De bello gallico, I, p. p. BELL. — PÖHLMANN, Grundz. der polit. Gesch. Griechenlands. (Hertzberg : très utile, est au courant, expose les questions les plus importantes et non résolues encore.) — MEIER et SCHÖMANN, Der attische Prozess, p. p. LIPSIIUS (1^{er} art.; cp. le n° 45 de la *Revue*). — LÖSCHKE, Die westl. Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia (cp. *Revue crit.*, n° 20). — H. WEIL, The order of words in the ancient languages compared with that of the modern languages, transl. by SUPER (Ziemer).

Philologische Wochenschrift, n° 43, 27 oct. 1888 : J. KOCH, Quaest. de proverbiiis apud Aeschylum, Soph., Eurip. I (Wecklein). — DUPUIS, Le nombre géométr. de Platon (Apelt : solution douteuse). — ARRIAN, p. p. REITZENSTEIN (Seyffert : édit. très soignée des fragments inédits d'une Histoire des Diadoques). — The four Gospels from the Munich ms. p. p. WHITE (Rönsch; cp. *Revue crit.*, n° 36-37). — STOLL, Gesch. der Griechen, 4^e Aufl. (Egelhaaf). — STREIT, Zur Gesch. des zweiten pun. Krieges in Italien nach der Schlacht bei Cannae (H. Schiller : malgré tout, montre les contradictions et invraisemblances de Tite-Live). — MEIER u. SCHOEMANN, Der att. Process, p. p. LIPSIIUS (Thalheim : 2^e art.; cp. *Revue crit.*, n° 45). — BLÜMNER, Technologisches, Schwefel, Alaun u. Asphalt im Altertum (Arnold : instructif et très recommandable). — v. BRADKE, Beitr. zur Kenntniss der vorhist. Entwick. unseres Sprachst (Ziemer : cp. *Revue crit.*, n° 25).

La Cultura, nos 15-16, 1-15 août 1888 : Tatiani Evangel. harmoniae arab. ed. CIASCA. — BRODRICK, a history of the University of Oxford. — ROBERTS, Greek the language of Christ and his apostles. — BENUSI, Storia documentata di Rovigno; VESNAVER, Grisignana d'Istria, notizie storiche. — *Appunti* : Mélanges Renier. — PERI, Foscolo e Pindemonte. — COSTA, Antologia della lirica latina nei secoli XV et XVI. — MONOD, Bibliogr. de l'hist. de France. — BECHIS, Repertorio biblico. — Epitalamio di Teodoro Prodromo p. p. CASTELLANI. — Diodor p. p. VOGEL. — FONCIN, Géogr. histor. — Tacitus p. p. Ed. WOLF. — ORSI, La storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei agli avvenimenti, 1492-1870. — ESCANDE, Hoche en Irlande. — *Comunicazione* : Il sonetto del Petrarca, La gola e'l sonno e l'otiose piume secondo il codice vaticano 3195, al prop. Giosuè Carducci. (G. Salvo Cozzo).

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 20 octobre 1888 : PFLEIDERER, Das Urchristenthum. (Schürer : histoire de la littérature et de la doctrine, très attachant.) — LANDAU, Die dem Raume entnommenen Synonyma für Gott in der neuhebr. Literatur (Schürer : artificiel, parfois obscur). — OXÉ, Prolegom. de carmine adversus Marcionem. (Harnack.) — DÖLLINGER, Akadem. Vorträge, I. Harnack.) — G. BOSSERT, Die Anfänge des Christenthums in Württemberg. — Em. de BROGLIE, Mabilion et la société de S. Germain des Prés à la fin du XVII^e siècle. (Reusch : bien ordonné et bien écrit, rien de nouveau pour le spécialiste.) — CHÉROT, Le P. Le Moyne; DONCIEUX, Le P. Bouhours. (Reusch : deux livres intéressants.)

Revue de Belgique, 10^e livr. 15 oct. 1888 : BOURSON, que fut Jésus ? — Em. LECLERCQ, Un problème. — BELLY, L'isthme américain, III. — GITTÉE, Le langage des oiseaux. — L. FRANK, Le patronage israélite de Bruxelles. — POTVIN, Chronique littéraire (à propos de l'Anthologie des prosateurs belges, publiée avec l'appui du gouvernement, par C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

TOME VI

MÉLANGES DE PHILOGIE INDO-EUROPÉENNE

Par M. PAUL REGNAUD

et MM. J. GROSSET et J.-M. GRANDJEAN

Un volume in-8..... 7 50

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES

Publication trimestrielle de l'Association pour l'Encouragement
des Études grecques.

TOME I. N° 3. Juillet-Septembre. Avec 2 planches.

A. Hauvette. Hérodote et les Ioniens. — Charles Huit. Platon et Aristophane. —
A. H. Sayce. Les anciennes carrières de Ptolémaïs. — Eug. Müntz. La colonne
Théodosienne à Constantinople. — Notes et documents par C.-E. Ruelle, Henri
Caffiaux, Théod. Reinach, H. Omont, etc.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. AL. BERTRAND et G. PERROT,
membres de l'Institut.

Juillet-Août. Avec 5 planches.

Note sur la méthode employée pour tracer le plan de la mosquée d'Omar et de
la rotonde du S^t Sépulcre à Jérusalem, par M. C. Mauss. — Mémoire relatif aux
fouilles entreprises par les R. P. Dominicains dans leur domaine de Saint-Etienne,
près la porte de Damas, à Jérusalem, par M. le baron L. de Vaux. — La source
du Danube chez Hérodote, par M. d'Arbois de Jubainville. — Sripourla, d'après
les inscriptions de la collection de Sarzec, par M. Amiaud. — Note sur l'origine
de certaines formes de l'épée de bronze, par M. A. Maitre. — Quelques notes
d'archéologie sur la chevelure féminine, par M. Edm. Le Blant. — Le culte de
Mithra à Edesse, par M. Frantz Cumont. — Nouvelles, Mélanges, Bibliographie.

JOURNAL ASIATIQUE

Septembre-Octobre. Avec 5 planches.

Études bouddhiques. Nātaputta et les Niganthas, par M. Léon Feer. — La rage,
son traitement et les insectes vésicants chez les Arabes, par M. H. Camussi. —
Notes d'épigraphie et d'histoire arabe, par M. Clermont-Ganneau. — Notes
d'épigraphie indienne, par M. E. Senart. — Nouvelles et mélanges.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MANUEL DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE

GRAMMAIRE, TABLEAU DES HIÉROGLYPHES, TEXTE ET GLOSSAIRE
par VICTOR LORET

Un beau volume in-4 en deux livraisons. 20 fr.

La première livraison vient de paraître.

MÉTHODE POUR APPRENDRE LES PRINCIPES GÉNÉRAUX

DE

LA LANGUE CHINOISE

A L'USAGE DES ÉLÈVES EUROPÉENS

par RICHARD LAMING

In-12. 6 fr.

COURS ÉCLECTIQUE, GRADUEL ET PRATIQUE

DE

LANGUE CHINOISE PARLÉE

par C. IMBAULT-HUART

TOME I, comprenant : une introduction à l'étude de la langue chinoise. — Les principes généraux de la langue chinoise parlée. — Six appendices se rapportant à ces deux parties de l'ouvrage. In-4. 25 fr.

TOME II. Phrases faciles et dialogues mélangés. In-4. 25 fr.

TOME III. (Sous presse.)

TOME IV. Textes chinois. In-4. 25 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 861, 3 nov. 1888 : PLUMPTRE, The life of Thomas Ken, bishop of Bath a. Wells. (Browne). — Sir Henry MAINE, International law; Léone LEVI, Intern. Law; Nys, Notes pour servir à l'hist. litt. et dogm. du droit intern. en Angleterre. — Memoirs of the count of Falloux, from the French, p. p. PITMAN, 2 vols. (A. Arnold : intéressant). — A Russian Guide to the Caucasus : WEIDENBAUM, Putevoditel po Kavkazu. (Morfill : détaillé et soigné, mais pas d'index). — The Collectio Canonum Hibernensis (Maccarthy). — The legend of the oldest animals (Rhys Davids). — Junior right among the Canaanites (Neubauer). — Does Old-English « neowel » mean « dark »? (Mayhew). — The Sheffield glossary (Addy et Bradley). — « Proxy-wedded with a bootless calf ». — LEVACK, The N. G. A. Latin primer; OWEN, Latin syntax for the use of upper forms; POSTGATE A. VINCE, The New Latin primer (Goodwin).

The Athenaeum, n° 3184, 3 nov. 1888 : The works of T. N. Green, p. p. NELTLESHIP, 3 vols. — G. BERTIN, Languages of the cuneiform inscriptions (on regrettera la public. de ce livre qui sera non seulement une pierre d'achoppement pour le commençant, mais encore une occasion d'injure contre l'assyriologie). — PEREY, Hist. d'une grande dame au XVIII^e siècle, la comtesse Hélène Potocka. — BURROWS, Historic towns. Cinque Ports. — MRS. OLIPHANT, A memoir of the life of John Tulloch. — A manuscript of Quintilian (J. Young). — Dugdale's Diary, 1656. (Madan). — The Dict. of Nat. Biogr. (liste des art., Hennell-Hildyard). — The tablets of Tel-el-Amarna (Sayce). — A. E. STREET, Memoir of George Edmund Street, 1824-1881. — The folios of Jonson a. Shakspeare (Nicholson).

Literarisches Centralblatt, n° 45, 3 nov. 1888 : C. L. W. GRIMM, Lexicon graeco-latinum in libros Novi Test. — HARNACK, Der pseudocyprian, Tractat de aleatoribus, die ält. latein. christl. Schrift, ein Werk des röm. Bischofs Victor I. — Zosimi Historia nova, p. p. MENDELSSOHN (bon). — REINHOLD, Verfassungsgesch. Wesels im Mittelalter (des documents, mais des erreurs). — CATUALDI, Sultan Jahja dell'imperial casa ottom. od altrim. Alessandro conte di Montenegro ed i suoi discendenti in Italia (introduit dans la première période de la question d'Orient). — Jul. HAVET, Une charte de Metz accomp. de notes tironiennes; TARDIF, Une minute de notaire du IX^e siècle en notes tironiennes (Havet est plus exact et plus sûr). — Plutarchi moralia, p. p. BERNARDAKIS, vol. I (sera accueilli avec reconnaissance). — Flavii Josephi opera, p. p. NISSE, edit. major et minor (Cp. Revue crit., nos 4 et 16). — RIDGEWAY, Metrological notes, I. The origin of the Stadion. II. Pecus and pecunia. — RAXMANN, Franz Liszt. I. 1841-1847.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44, 3 nov. 1888 : H. Schmidt, Lehrbuch der Dogmengesch., 4^e Aufl., p. p. HAUCK. — V. SCHULTZE, Gesch. des Untergangs des griech. röm. Heidentums, I. (Wissowa : l'auteur ne suffit pas à sa tâche.) — FOUCHER DE CAREIL, Hegel u. Schopenhauer, ihr Leben u. Wirken, übers. von SINGER (Lehmann : à quoi bon traduire une œuvre arriérée?) — ERNAULT, Du parfait en grec et en latin (Bezzenberger : rien de nouveau, mais bon et clair). — H. KLUGE, Zur Entstehungsgesch. der Ilias (Gemoll : totalement manqué). — Crinagorae epigr. p. p. RUBENSOHN (Hansen) — HABEL, De pontificum romanorum inde ab Augusto usque ad Aurelium condicione publica (J. Schmidt : des vues nouvelles sur quelques points). — SEBODER, Ueber syntakt. Mittel des Ausdrucks im althochd. Isidor u. den verwanten Stücken (Tomanetz : fait avec « acribie »). — ODD, Etude sur

le verbe dans le patois de Blonay (Morf : connaissances insuffisantes dans l'histoire de la langue). — Ad. SCHMIDT, Handb. der Griech. Chronol. p. p. RÜHL (Dittenberger : une foule de questions résolues ou avancées). — ULMANN, Kaiser Maximilians I Absichten auf das Pabstum (Seeliger; cp. *Revue crit.* n° 40). — ROTT, Invent. somm. des doc. rel. à l'hist. de Suisse conservés dans les arch. et bibl. de Paris. III, 1648-1684. (A. Stern : utile.) — von RATH, Pensylvanien.

— N° 45, 10 nov. 1888 : JÜLICHER, Die Gleichnisreden Jesu. — SCHAUENBURG, Die Täuferbeweg. in der Grafschaft Oldenburg-Delmenhorst u. der Hersch. Jever zur Zeit der Reform. — Philolog. Abhandl. Martin Hertz zum siebz. Geburtstag von ehem. Schülern dargebracht (Maas : beau volume qui réjouira sûrement celui à qui il est offert). = SUPHAN, Friedrichs des Grossen Schrift über die Deutsche Literatur (Jacoby : bon et puisé aux sources). — TANGER, Engl. Namenlexikon (Varnhagen : estimable et à consulter). — K. B. Textbuch zu Schreibers culturhist. Bilderatlas des class. Altertums. — BLUMENTHAL, Rabbi Meir, Leben u. Wirken eines jüd. Weisen aus dem II. nachchristl. Jahrhundert. (Steinschneider : bon.) — HOFFMEISTER, das Königtum im altgerm. Staatsleben (Kaufmann : fait avec bon sens, sans prétention). — G. MONOD, Bibliogr. de l'hist. de France. (L. Müller : il y aura, dans une prochaine édition, des additions à faire et des erreurs à rectifier, mais la matière est bien disposée, et ce livre, qui a coûté beaucoup de peine, répond à un besoin ; cp. *Revue crit.*, n° 40). — JÄSCHKE, das Meissnerland. — A. WEBER, Leben u. Wirken des Bildhauers Dill Riemenschneider. — Ed. REUSS, Hiob. (Wellhausen : traduction très lisible et qui atteint le but que se proposait l'auteur.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 44, 3 nov. 1888 : ASMUS, Quaest. Epicteteae. (Wendland.) — H. SCHENKL, Die epiktetischen Fragmente. (Wendland.) — FROBEN, Quaest. Plinianarum specimen. (Ehmi-chen : utile.) — AMANN, De Corippo priorum poet. latin. imitatore, II. (Petschenig : du soin et de la méthode.) — DELTOUR et RINN, La tragédie grecque. (Dettweiler : destiné au grand public.) — MAHAFFY, Greek life a. thought from the age of Alexander to the Roman conquest. (Egelhaaf : savant et ingénieux.) — EBLE, griech. Altertümer, I. Athen; bearbeitet für den Unterricht in den oberen Klassen der gymnasien. (Weizsäcker : don précieux pour les élèves.) — GÜLDE, Die Kriegsverf. des ersten attischen Bundes. (Hertzberg : soigné.) — EM. MÜLLER, Drei griech. Vasenbilder. (Kroker.) — Pauli Crosnensis Rutheni et Joannis Visliciensis carmina, p. p. KRUCZKIEWICZ. (Hartfelder.)

Theologische Literaturzeitung, n° 22, 3 nov. 1888 : Theolog. Jahresbericht, VII. — KITTEL, Gesch. der Hebräer, I, bis zum Tode Josuas. (Horst : fait avec grand soin, mais manque de composition ; esquisses, recherches sur l'histoire d'Israel, mais non histoire d'Israel.) — Das Neue Test. übers. von C. WEIZÄCKER, 3^e édit.; C. L. W. GRIMM, Lexicon Graeco-latinum in libros Novi Testamenti (Schürer). — H. A. W. MEYER, Krit. exeget. Kommentar über das Neue Testament, V. — Denkschrift des evang. Prediger-Seminars zu Friedberg. — Jean RÉVILLE, Die Religion unter den Severen, übers. von KRÜGER (Harnack : indispensable). — WRESCHNER, Samaritan. Traditionen, untersucht (Siegfried : travail qui témoigne d'une bonne méthode et de solides connaissances). — WERCKSHAGEN, Luther u. Hutten, eine histor. Studie, 1518-1520. (Kippenberg : ne résout pas la question si souvent traitée depuis Kampfschulte.)

Altpreussische Monatsschrift, 1888, V et VI fasc. juillet-septembre : Abhandlungen : Rich. FISCHER, Briefe u. Aktenstücke aus der Zeit der

preussischen Herzöge Albrecht und Albrecht Friedrich. — *Kritiken und Referate*: Viehoff, Die Poetik auf der Grundl. der Erfahrungsseelenlehre. et Drei Bücher erzähl. Gesch. p. p. Kiv (Marold); Prace filologiczne wydawane przez Baudouin de Courtenay, Karłowicz, etc. (Sembrzycki); Chr. Bartsch, Skizzen zu einer Gesch. Tilsits von der ält. Zeit bis 1812 (Knaake). — Altertumsgesellschaft Prussia 1888. — *Mitteilungen u. Anhang*: Die sogen. Chylinskische Bibelübersetzung. — Universitätschronik — Lyceum Hosianum in Braunsberg. — Altpreuss. Bibliographie.

Revue internationale de linguistique universelle. (INTERNATIONALE ZEITSCHRIFT FÜR ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT); dirigée par Techmer, IV, 1. — Se publie à Heilbronn, chez les éditeurs Henninger. Prix : 12 marks par an. Parmi les collaborateurs français, nous trouvons les noms de MM. Adam, de Rosny, Vinson. — Ce volume est dédié à la mémoire de Bopp dont le portrait gravé figure au frontispice. Il contient la réimpression d'un travail de BOPP, avec une lettre inédite de G. DE HUMBOLDT et une préface de TECHMER. Citons, en outre, les articles suivants : POTT, Introduction à la linguistique générale. — F. MÜLLER, Un mot sorti d'un suffixe. — BRUGMANN, Le genre dans la langue indoeuropéenne. — TECHMER, La transcription du latin. — BALESSA, phonétique anglaise. — J. J. De plusieurs ouvrages hongrois. — TECHMER, Bibliographie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

LES PORTRAITS DE DANTON

ESSAI D'ICONOGRAPHIE

Par le docteur ROBINET

In-8, avec une reproduction authentique gravée par J. TINAYRE. . 2 fr.

LE MARQUIS DE JOUFFROY D'ABBANS

INVENTEUR DE LA NAVIGATION A VAPEUR ET DE LA MACHINE A VAPEUR ROTATIVE ET A DOUBLE EFFET

Par J.-C. ALFRED PROST

Un beau volume in-8. (Sous presse).

HISTOIRE DES RELIGIONS DE L'EXTRÊME ORIENT

Par l'abbé J. PEISSON

Fascicule premier. In-8. 1 50

L'ISLAM AU XIX^e SIÈCLE

Par A. LE CHATELIER. In-18 elzévir. 2 50

LES CROYANCES RELIGIEUSES DES PREMIERS CHINOIS

Par C. de HARLEZ

In-8. 2 fr.

TCHOU-TZE TZIEH-YAO-TCHUEN

RÉSUMÉ DES PRINCIPES DE TCHOU-HI

Traduit pour la première fois, par C. de H. HARLEZ, parties in-8, br. 3 fr. 50

Le Puy, Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR CH. CLERMONT-GANNEAU

Correspondant de l'Institut

Directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes

TOME PREMIER

Un beau volume in-8, composé de 5 fascicules richement illustrés
de dessins et de planches hors texte... 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

TOME VI

MÉLANGES

DE PHILOGIE INDO-EUROPÉENNE

PAR M. PAUL REGNAUD

Professeur de Sanskrit et de Grammaire comparée

Et MM. J. GROSSET et J.-M. GRANDJEAN

Etudiants à la Faculté des Lettres de Lyon.

Un volume in-8..... 7 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

- I. — *Les Religieuses bouddhistes*, depuis Sakya Mouni jusqu'à nos jours, par MARY SUMMER. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- II. — *Histoire du Bouddha Sakya Mouni*, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, par MARY SUMMER. 1 vol. in-18. 5 fr.
- III. — *Les Stances érotiques*, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites du sanskrit, par P. REGNAUD. In-18. 2 fr. 50
- IV. — *La Palestine inconnue*, par CLERMONT-GANNEAU. 2 fr. 50
- V. — *Les plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja*. Traduit du turc, par J.-A. DECOURDEMANCHE. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- VI-IX. — *Le Chariot de terre cuite* (Mricchakatika), drame sanscrit. Traduit en français, par P. REGNAUD. 4 volumes in-18. 10 fr.
- X. — *Iter persicum* ou description du voyage en Perse entrepris en 1602, par Etienne Kakasch de Zalonkemeny, ambassadeur de Rodolphe II, près de Chah Abbas. Traduction publiée par CH. SCHEFER. In-18 avec portrait et carte. 5 fr.
- XI. — *Le Chevalier Jean*, conte magyar, par Alexandre Petœfi, traduit par A. DOZON, consul de France. In-18. 2 fr. 50
- XII. — *La poésie en Perse*, par BARBIER DE MEYNARD. 2 fr. 50
- XIII. — *Voyage de Guillaume de Rubrouk en Orient*, publié par DE BACKER. In-18. 5 fr.
- XIV. — *Malavika et Agnimitra*, drame sanscrit, traduit par PH. ED. FOUCAUX. In-18. 2 fr. 50
- XV. — *L'islamisme*, son institution, son état présent, son avenir, par le docteur PERRON. In-18. 2 fr. 50
- XVI. — *La Piété filiale en Chine*, par P. DABRY DE THËRSANT. In-18, avec 25 grav. d'après les originaux chinois. 5 fr.
- XVII. — *Contes et légendes de l'Inde ancienne*, par MARY SUMMER, avec introd., par PH. ED. FOUCAUX. In-18. 2 fr. 50
- XVIII. — *Galatée*, drame grec, de BASILIADIS, publié, traduit et annoté par D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. In-18. 5 fr.
- XIX. — *Théâtre Persan*, traduit par A. Chodzko. In-18. 5 fr.
- XX. — *Mille et un Proverbes turcs*, recueillis, traduits, et mis en ordre, par J.-A. DECOURDEMANCHE. In-18. 2 fr. 50
- XXI. — *Le Dhammapada*, traduit par F. Hû, suivi du *Sûtra en 42 articles*, par LÉON FEER. In-18. 5 fr.
- XXII. — *Légendes et traditions historiques de l'archipel indien*, par L. MARCEL DEVIC. In-18. 2 fr. 50
- XXIII. — *La puissance paternelle en Chine*, étude de droit chinois, par F. SCHERZER, interprète-chancelier. In-18. 2 fr. 50
- XXIV. — *Les Héroïnes de Kâlidâsa et les Héroïnes de Shakespeare*, par MARY SUMMER. In-18. 2 fr. 50
- XXV. — *Le Livre des femmes*, traduit du turc, par J.-A. DECOURDEMANCHE. In-18. 2 fr. 50
- XXVI. — *Vikramorvaci*. Ourvâci donnée pour prix de l'héroïsme, drame sanscrit, trad. et annoté par PH. ED. FOUCAUX. In-18. 2 fr. 50
- XXVII. — *Nâgânanda. La Joie des Serpents*, drame bouddhique, traduit et annoté par A. BERGAIGNE. In-18. 2 fr. 50
- XXVIII. — *La Bibliothèque du palais de Ninive*, par J. MÉNANT. In-18. 2 fr. 50
- XXIX. — *Les Religions et les Langues de l'Inde*, par R. CUST. 5 fr.
- XXX. — *La poésie arabe anté-islamique*, par RÉNÉ BASSET. 2 fr. 50
- XXXI. — *Le livre des dames de la Perse*, traduit par J. THONNELIER. In-18. 2 fr. 50

- XXXII. — *L'Encre de Chine, son histoire et sa fabrication*, d'après des documents chinois, par MAURICE JAMETEL. In-18 illustré. 5 fr.
- XXXIII. — *Le livre des morts des anciens Égyptiens*, par PAUL PIERRÉ. In-18. 10 fr.
- XXXIV. — *Le Koran, sa poésie et ses lois*, par STANLEY LANE-POOLE. In-18. 2 fr. 50
- XXXV. — *Fables turques*, trad. par J.-A. DECOURDEMANCHE. In-18. 5 fr.
- XXXVI. — *La Civilisation japonaise*, par L. DE ROSNY. In-18. 5 fr.
- XXXVII. — *La Civilisation musulmane*, par STANISLAS GUYARD, professeur au Collège de France. In-18. 2 fr. 50
- XXXVIII. — *Voyage en Espagne* d'un ambassadeur marocain (1590-1691), traduit de l'arabe, par H. SAUVAIRE. In-18. 5 fr.
- XXXIX. — *Les langues d'Afrique*, par ROBERT CUST. Traduit par L. DE MILLOUÉ. In-18. 2 fr. 50
- XL. — *Les fraudes archéologiques en Palestine*, suivi de quelques monuments phéniciens apocryphes, par CH. CLERMONT-GANNEAU. In-18, illustré de 33 gravures. 5 fr.
- XLI. — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, par J. MÉNANT. In-18. 2 fr. 50
- XLII. — *Mādhava et Mālati*, drame sanscrit, traduit par M. STREHLY, avec une préface par M. BERGAIGNE. In-18. 2 fr. 50
- XLIII. — *Le Mahdi*, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours, par JAMES DARMESTER. In-18. 2 fr. 50
- XLIV. — *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, par JAMES DARMESTER, professeur au Collège de France. In-18. 2 fr. 50
- XLV. — *Trois nouvelles chinoises*, traduites par M. le marquis d'HERVEY DE SAINT-DENYS, de l'Institut. In-18. 5 fr.
- XLVI. — *La poésie chinoise*, par IMBAULT-HUART. In-18. 2 fr. 50
- XLVII. — *La Science des Religions et l'Islamisme*, par HARTWIG DERENBOURG. In-18. 2 fr. 50
- XLVIII. — *Le Cabous Nameh*, ou Livre de Cabous, de Cabous Onsor el Moali, souverain du Djordjan et du Guilan. Traduit pour la première fois en français avec des notes, par A. QUERRY, consul de France. Fort volume in-18. 7 fr. 50
- XLIX. — *Les peuples orientaux connus des anciens Chinois*, par LÉON DE ROSNY. Nouvelle édition. In-18. 5 fr.
- L. — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, par J. MÉNANT. II. Assyrie. In-18. 5 fr.
- LI. — *Un mariage impérial chinois*. Cérémonial, par G. DEVÉRIA. In-18 illustré. 5 fr.
- LII. — *Les Confréries musulmanes du Hedjaz*, par A. LE CHATELIER. In-18. 5 fr.
- LIII. — *Les Origines de la Poésie persane*, par M. L. DARMESTER. In-18. 2 fr. 50
- LIV. *Artā Virāf. Nāmak ou Livre d'Ardā Virāf*, par M. A. BARTHÉLEMY. In-18. 5 fr.
- LV. — *Deux comédies turques*, de Mirza Fèth-Ali Akhond-Zadè, traduites pour la 1^{re} fois en français, etc., par A. CILLIÈRE. In-18. 5 fr.
- LVI. — *Les Races et les Langues de l'Océanie*, par Robert CUST, traduit de l'anglais, par Alph. PINART. In-18. 2 fr. 50
- LVII. — *Les Femmes dans l'Épopée iranienne*, par le baron d'AVRIL. In-18. 2 fr. 50
- LVIII. — *Pryadarsika*, drame sanscr. trad. par STREHLY. In-18. 2 fr. 50
- LIX. — *L'Islam au xix^e siècle*, par A. LE CHATELIER. In-18. 2 fr. 50
- Le Boustān de Saadi*, poème persan, traduit pour la première fois en français par A.-C. BARBIER DE MEYNAUD, membre de l'Institut. In-18, elzévir de luxe, encadrements rouges. 10 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. AL. BERTRAND et G. PERROT,
membres de l'Institut.

Abonnement : 30 fr. ; Départements, 32 fr. ; Etrangers, 33 fr.

Sommaire du numéro septembre-octobre : De l'emploi des bijoux et de l'argenterie comme prix d'achat en Irlande avant l'introduction du monnayage, par M. d'Arbois de Jubainville. — Le Taurobole et le culte d'Anahita, par M. F. Cumont. — Etudes sur quelques inscriptions latines trouvées dans la Narbonnaise, par M. Albert Lebègue. — L'atelier du statuaire Myrismus, à Césarée de Mauritanie (Cherchell) par M. R. Mowat. — Les inscriptions du Djebel Toumiat, par M. R. de la Blanchère. — Fouilles dans un cimetière romain à Carthage, en 1888, par M. A. Delattre. — Etudes sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne, par M. Deloche. — Les inscriptions gauloises. Nouvel essai d'interprétation par M. Jacques Guillemaud. — Fastes éponymiques de la ligue thessalienne. — Tages et Stratèges fédéraux, par M. Paul Monceaux. — De la formule *Translata de Sordentibus locis* trouvée sur les monuments de Cherchell, par M. Pallu de Lessert. — Sur les abréviations dans les manuscrits grecs, par M. Paul Taunery. — Chronique d'Orient, par M. Salomon Reinach. — Nouvelles archéologiques et correspondance. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par M. R. Cagnat.

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES

Publiées

par le Ministère de l'Instruction publique.

Tome XIV, in-8, avec nombreuses cartes et planches. . . . 9 fr.

Rapport sur une Mission en Tunisie, par M. Cagnat. — Rapport sur une mission en Italie, par M. C. Molinier (manuscrits relatifs à l'Inquisition). — Rapport de Mission sur la côte Nord de Vénézuéla, par M. Chaper. — Rapport sur une Mission au Wadi Brissa, par M. Pognon. — Rapport de M. Alfred Marche sur l'archipel de Jolo, sur l'île de la Paragua ou Palawan, sur la baie d'Ulugan, sur l'archipel des Calamianes. — Rapport de M. A. de Quatrefages sur les Recherches anthropologiques, dans le Caucase de M. Chantre. — Rapport sur une mission en Angleterre et dans le pays de Galles, par M. J. Loth. — Rapport sur une mission au royaume du Choa et dans les pays Gallas (Afrique Orientale), par M. Alph. Aubry, ingénieur des mines. — Rapport sur une mission à Luxembourg. Les Archives de l'Etat à Luxembourg (comté, dncché, grand-duché), par M. Bonnardot. — Fragment d'une carte des Pyrénées.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

TOME X

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR

G.-A. HEINRICH

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON
DOYEN HONORAIRE

Ouvrage couronné par l'Académie française.

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

Un beau volume in-8..... 7 50
L'ouvrage formera 3 volumes. Il paraît en fascicules à... 1 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 862, 10 nov. 1888 : BURGON, Lives of twelve good men, 2 vols. — RYE, Records and record searching, a guide to the genealogist a. topographer. — MONTAGUE, Peel (livre bien fait). — LEES a. CLUTTERBUCK, B. C. 1887, a ramble in British Columbia; BOMPUS, Diocese of Mackenzie river. — Some classical school books; Fragm. of the Greek comic poets, with renderings in English verse, p. p. PALEY; Aeschylus' Seven against Thebes, p. p. VERRALL a. BAYFIELD, The orig. ms. of Wansleb's history of the Coptic church. (Butler). — Ainu hymns (O' Neill). — The cliffs of the dead among the Teutons (Powell). — Juniorright among the Canaanites (Jacobs). — Did the word « road » Originally mean « a clearing »? (Mayhew). — Is English « hole » connected with Greek *καῖλος* (Addy). — « Rack » as a horse's pace (Hart). — « The Captain of the Wight » (Fr. Cowper). — BOETHGEN, Beitr. zur semit. Religionsgesch. (Sayce : connaissance profonde du sujet et conclusions saines).

— N° 863, 17 novembre 1888 : Corresp. of O' Connell, with notice of his life and times, p. p. FITZ PATRICK. (Dunlop : « M. Fitzpatrick has, indeed, performed his duties as collector and editor in a manner extremely praiseworthy »). — The music of the waters, a collection of sailors' chanties and songs of the sea of all maritime nations, by Laura Alex. SMITH. — CHEYNE, The hallowing of criticism. (Beeching). — BESANT, The eulogy of Richard Jefferies (Dawkins). — CURR, The Australian race, its origin, languages, customs, place of landing in Australia, and the routes by which it spread itself over that continent. 4 vols. (Keane) — The Hilali codex (Isid. Harris). — Juniorright among the Canaanites (Neubauer). — The cliff of the dead among Teutons (Vigfusson). — The etymology of « road » (W. Skeat). — Hoil and *καῖλος* (Bradley). — « Old Blakesware house » (Railton). — SHUTE, On the history of the process by which the Aristotelian writings arrived at their present form. (Benn : très recommandable). — The woman's language of ancient Chaldaea (Sayce).

Literarisches Centralblatt, n° 46, 10 nov. 1888 : STEUDE, Die Aufersteh. Jesu Christi. — Pommersches Urkundenbuch, III, 1. 1287-1295, p. p. PRÜMERS. — BRÜCKNER, Die Europäisirung Russlands. (cp. *Revue crit.*, n° 40.) — DULLO, Gesch. u. Charakter des Seehandels der grössten Deutschen Ostplätze seit der Mitte dieses Jahrhunderts. (instructif.) — vom RATH, Pensylvanien, Skizzen. — VIERECK, Sermo graecus quo senatus populusque romanus magistratusque populi romani usque ad Tib. Caesaris aetatem in scriptis publicis usi sunt examinatur. (Cp. un prochain art. de la *Revue*.) — Eutropii Breviarium rec. RUEHL (à la hauteur de la science). — Des Minnesangs Frühling, p. p. VOGT, 4^e edit. — THIS, Die deutsch-franz. Sprachgrenze im Elsass. (Cp. *Revue crit.* n° 13.) — Nicolai's feiner Almanach 1777 u. 1778, p. p. ELLINGER. — CORSON, Introd. to the Study of Rob. Browning's poetry (louable.) — DÜNTZER, Goethe u. Karl August. (Très minutieux, très exact, mais, vraiment, trop long.) — DROUIN, Chronologie et numismatique des rois indo-scythes. (Travail très soigné.) — MILLER, die Weltkarte des Castorius, genannt die Peutinger'sche Tafel. (Très méritoire.) — JORDAN, der Tempel der Vesta u. das Haus der Vestalinnen. (Beaucoup de points douteux sont heureusement éclaircis.) — HOLDERMANN, Zur weiblichen Bildung, I.

— N° 47, 17 nov. 1888 : FLEISCHANDERL, die spartan. Verfassung bei Xenophon. (Insuffisant à tous égards.) — Das Judenschreinbuch der Laurenzpfarre zu Köln, p. p. HOENIGER. (Permet de se faire une idée

du nombre des possessions foncières des Juifs.) — HOPPE, Gesch. des ersten schwed. poln. Krieges in Preussen, p. p. TOEPFEN. — DE FRANÇOIS, die Ertorsch. des Tschuaps u. Lulongo. — KRÜGER, Gesch. der capitis diminutio, I. (trop hardi, mais des choses neuves et estimables.) — KLEINPAUL, Sprache ohne Worte (cp. *Revue crit.*, n° 44). — STOLL, die Maya-Sprachen der Pokom Gruppe, I. — BÄCHTEL, Die megar. Inschriften. (Ce qu'il y a de plus complet sur la matière.) — G. MEYER, Kurzgef. alban. Grammatik (cp. *Revue crit.*, n° 43). — RAHN, System. Schulgramm. der franz. Sprache. — WIMMER, Döbelfonten i Akirkeby Kirke. — Heine's Buch der Lieder, p. p. ELSTER. (Intéressant.) — Ἑλληνικὴ βιβλιοθήκη, Heft 1-15.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46, 17 nov. 1888 : REISCHLE, Ein Wort zur Controv. über die Mystik in der Theol. — HÜBENER, Die Christl. Kleinkinderschule, ihre Gesch. u. ihr gegenw. Stand (Andreae). — DELBRÜCK, syntact. Forschungen, V. altind. Syntax (Oldenberg : très détaillé; Indispensable instrument; un de ces livres qu'on aurait voulu posséder autrefois). — Arist. Oecon. p. p. SUSEMHL (Spiro). — GEBBING, De Valeri Flacci dicendi genere quaestiones (Schenkl : bonne contribution). — NÄGELE, Aus Schubarts Leben u. Wirken (Sauer : trop long). — SCHERFFIG, Beitr. zur franz. Syntax. (E. Weber : très recommandable). — TROG, Rudolf I und Rudolf II von Hochburgund (Meyer von Knonau : marque un progrès critique). — Mitteil. des Altertumsvereins für Zwickau u. Umgegend, I. — Mém. de Hyde de Neuville (cp. *Revue crit.*, n° 41). — THIS, Die deutsch-franz. Sprachgrenze im Elsass (cp. *Revue crit.*, n° 13).

— N° 47, 24 nov. 1888 : STICKEL, Das Hohelied, in seiner Einheit. (Nowack i; cp. *Revue crit.* n° 12). — Leop. v. SCHROEDER, griech. Götter und Heroen, I. Aphrodite, Eros u. Hephästos. (Knaack : beau coup de science et de sagacité; les fondements du nouvel et fier édifice ne sont pas très solides). — SCHWEISTHAL, Das Princip des Schönen. — NADROWSKI, Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griech. u. lat. Etym. (Bezenberger : pas de connaissances suffisantes; cp. *Revue crit.* n° 41.) — HAFTER, Die Erbtöchter nach attischem Recht (Dittenberger : très solide et importante contribution). — H. LATTMANN, De coincidentiae apud Ciceronem vi atque usu. (Schmalz : un peu diffus, mais réussi.) — MORSBACH, Ueber den Ursprung der neuengl. Schriftsprache (Holthausen : beau travail, très fouillé). — HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatverfassung, II, Die Kaiserzeit von Cäsar bis Diocletian, 1. geschichtl. Uebers. (Klebs : histoire politique; l'extérieur très concis, l'intérieur très détaillé). — Gesch. der Stadt Düsseldorf in zwölf Abhandl. (von Below.) — NEELMEYER-VUKASSOVITCH, Österreich-Ungarn; id. Grossbrit. u. Irland. — WÖLFFLIN, Renaissance und Barock, Barockstil in Italien. — HAUFER, Die Entwickel. der Viehzucht in Preussen 1816-1883.

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 17 nov. 1888 : ECKDAHL, Inter Paulum apost. et Corinthios quae intercesserint rationes. (Link) — LEA, A history of the Inquisition of the middle ages. (Reusch : un des travaux les plus vastes et les plus profonds que l'année ait produits.) — DIECKHOFF, Luthers Lehre in ihrer ersten Gestalt. (Kawerau.) — G. WOLF, Zur Gesch. der deutschen Protestanten 1555-1559. — NÄGELE, Aus Schubart's Leben u. Wirken.

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck, Rauch), 1888, 4° fascicule : *Abhandlungen*. DUHR, Ehescheidung u. zweite Heirat Napoleons I. — KELLNER, Die röm. Statthalter von Syrien u. Judäa zur Zeit Christi u. der Apostel, II, — FLUNK, Die Vermählung Mariä mit Jo-

seph. — *Recensionen*: DE VORGES, Essai de métaphysique positive. (Hegen.) — EINIG, Tract. de SS. Euch. myst. (Pohle). — VIGOUROUX, Die Bibel u. die neueren Entdeckungen. (Schneedorfer.) — v. RIESS, Bibel-atlas, II. (Flunk.) — SCHEGG, Biblische Archäologie, I. (Flunk.) — DUCHESNE, Le Liber pontificalis, II. (Grisar.) — LAHOUSSE, Praelect. Metaphysicae spec. I, II. (Noldin.) — SCHIFFINI, Disput. Metaphysicae spec. I. (Noldin.) — *Analekten*: Creightons Urtheile über Päbste. (Zimmermann.) — L. Delisle's Arbeiten über liturg. Hss. des M. A. (Nostitz-Rieneck.) — Essener Sacramentare. (Nostitz-Rieneck.) — Zur kirchlichen Lage Oesterreichs in der zweiten Hälfte des XVI Jahrh. (G.) Ueber das Gelübde der Keuschheit im Institute der Rosminianer. (Nilles.) — Die Einschreib. der Bruderschaftsmitglieder in den Vereinscatalog. (Nilles.) — Dothain nach Brocardus. (Zeuner.) — Nochmals die Ceolfribdibel, aus der vaticanischen Jubiläumsgabe. (G.) — A. Harnack über eine Schrift Victors I. (Grisar.) — Ueber den hlg. Romedius von Taur. (Mgr. A. Jäger.) — Kleinere Mittheil. bes. aus ausländ. Literatur. — Liter. Anzeiger. — Alphab. Register.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

LA CONQUÊTE PACIFIQUE

DE L'INTÉRIEUR AFRICAIN
NÈGRES, MUSULMANS ET CHRÉTIENS

PAR
LE GÉNÉRAL PHILEBERT

Un beau volume gr. in-8, richement illustré et accompagné de
3 cartes. 12 fr.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ARABE

(ARABE VULGAIRE-ARABE GRAMMATICAL)

Par EDOUARD GASSELIN

Fascicule 37. 3 75

LÉGISLATION DE LA TUNISIE

Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence
de Tunis, au 1^{er} janvier 1888

Par MAURICE BOMPARD

Ancien secrétaire général du gouvernement.

Un fort volume gr. in-8. 20 fr.

N° 50

Vingt-deuxième année 10 décembre 1888

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

TOME X

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR

G.-A. HEINRICH

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON
DOYEN HONORAIRE

Ouvrage couronné par l'Académie française.

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

Un beau volume in-8..... 7 50
L'ouvrage formera 3 volumes. Il paraît en fascicules à... 1 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 864, 24 nov. 1888 : S. LANE-POOLE, *The life of Stratford Canning*, Viscount Stratford de Redcliffe (premier art.). — « *Canterbury Poets* ». Chaucer, selected und edited by PATON. — PFLEIDERER, *The philosophy of religion on the basis of its history*, 4 vols. — MILL, *Elementary commercial geography*. — Some books of travel. — Cennamella, Inf. xxii, 10; caramel; canamelle (Paget Toynbee). — The derivation of « road » (highway). — Is English « hole » connected with Greek *κοῖλος*? (Addy). — Chizzel = bran in Yorkshire (Allbutt). — BALL, *A short account of the history of mathematics* (Mackay). — A concordance to the Old Testament in Greek. — Arsène Darmesteter (« It is with much regret that we record the death of A. D. Like so many of the leading French savants of the present day, he was of Jewish descent; and he further resembled some of them in having taken to wife an English woman. Indeed, he was scarcely less known in this country than his younger brother... He was more devoted to the linguistic than to the literary side of his subject, and in linguistics he was an ardent advocate of the historical method. »).

The Athenaeum, n° 3186, 17 nov. 1888 : NASH, *The life of Richard, Lord Westbury*, formerly Lord High Chancellor with selections from his corresp. 2 vols. — Th. MOMMSEN, *Röm. Staatsrecht*, III, 2, der Senat. (Il faut lire le volume pour avoir une juste idée de cette masse de matériaux, de cette critique suggestive, de cette analyse brillante et parfois trop subtile.) — Rob. WALLACE, *India in 1887*; MITFORD, *Orient a. Occident, a journey East from Lahore to Liverpool*; E. F. BURTON, *An Indian olio*. — PLUMPTRE, *The life of Thomas Ken*. — Philolog. Liter. : H. PAUL, *principles of the hist. of lang.* transl. by STRONG; D. MASSON, *The Dawn of French liter.* (sans prétention); MAYHEW a. SKEAT, *A concise diction. of middle English, 1150-1580* (utile); Oidhe Chloinne Tuireann, *the Fate of the Children of Tuireann*, p. p. O'DUFFY (« creditable edition of this interesting tale »). — *The Lewes charters* (Round). — A ms. of the metrical transl. of Palladius « *De re rustica* » (Moule). — An Anglo-Saxon Charter (*De Gray Birch*). — *The house of Percy*. — Wolveridge's « *Speculum Matricis* » (Bailey). — STAHLSCHMIDT, *The church bells of Kent*, their inscriptions, founders, uses a. traditions. — An ancient plan of Cambridge (Clark). — GOSSE, *Life of Congreve* (bon). — *The folios of Jonson a. Shakspeare*.

N° 3187, 24 nov. 1888 : ELLIOT, *The life of Sidney, Earl of Godolphin, Lord High Treasurer of England, 1702-1710* (très bon travail sur un sujet négligé jusqu'ici). — *Memoirs of the Count of Falloux*, from the French, p. p. PITMAN. 2 vols. — Guides-Joanne (Grand éloge du très utile volume de M. HAUSOULLIER; cp. *Revue crit.* n° 28 et de l'intéressant livre de M. Rousset). — *The Library of the People's Palace* (W. BESANT). — M. SAUNDERS' *Chaucer*. — Arsène Darmesteter (très longue notice, pleine de détails sur la vie et les travaux d'A. D... « Scholars will remember A. Darmesteter as the great lexicographer who died a few months before the finishing of an unparalleled undertaking, as the author of Darmesteter's Law — la chute des proxytones atones — as the restorer of mediaeval French, and as the founder of the system of French grammar, which he developed in a brilliant course of lectures at Sèvres »). — Archaeolog. public. Papers of the American school of Classical Studies at Athens : STERRETT, *An epigraphical Journey in Asia Minor*; *The Wolfe Expedition to Asia Minor*. (Deux volumes qui font honneur et à leur auteur et à l'Ecole américaine d'Athènes.) — *The folios of Jonson and Shakspeare* (Hall Mansergh, Roberts).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 24 nov. 1888 : **ROVERS**, Apokalypt, Studien. — **DÖRING**, philos. Güterlehre. — **VIEHOFF**, Die Poetik auf Grund der Erfahrungsseelenlehre. — **MAX DUNCKER**, Abhandl. aus der griech. Gesch. et Abhandl. aus der neueren Gesch. — **EUCLIDIS ELEMENTA**, p. p. **HEIBERG**, V. — **AL-LOBAB** seu diction. syro-arab. auctore **P. G. CARDAHI**. I (à bien accueillir; va de A à R; coûte 40 mark; le deuxième volume est sous presse). — **ZENKER**, Die provenz. Tenzzone, eine lit. hist. Abhandl. (étude de grande valeur). — **KÖRTING**, Encycl. u. Method. der engl. Philologie (n'est pas toujours au courant et commet des erreurs; utile néanmoins). — **ISLANDSKE ANNALER** indtil 1578, p. p. **G. STORM**. — **ERINNER.** an Jane Welsh-Carlyle, übers. v. **Th. A. FISCHER**. — **HERM. SCHILLER**, Lehrbuch der Gesch. der Pädagogik.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46, 17 novembre 1888 : **PARODORUM** epicorum graec. et **ARCHESTRATI** reliquiae p. p. **BRANDT** (Ludwich). — **SCHOLIA** in Euripidem rec. Ed. **SCHWARTZ**. I, **Hecuba**, **Orestes**, **Phoenissae** (Wecklein : très satisfaisant). — **TACITE**, Dial. des orateurs p. p. **GOELZER** (John : cp. *Revue crit.* n° 19). — **BIRSCHORSKY**, Krit. exeget. Studien zu den scriptores historiae Augustae (Peter : très soigné). — **CAPIES**, The hist. of the Achaian league, as contained in the remains of **Polybius** (Hultsch : ne peut revendiquer une valeur scientifique). — **ROBIOU** et **DELAUNAY**, Les instit. de l'anc. Rome, III. Econ. polit. et lois agraires, gouv. et admin. de l'Empire (Schiller : « Nicht selten zeigen kleine Verstösse wie wenig sicher die Verfasser ihres Stoffes waren ») — **W. MÜLLEE**, Die Theseusmetopen vom Theseion zu Athen in ihrem Verhältn. zur Vasenmalerei (Gurlitt : traité avec justesse et méthode). — **EHLINGER**, Griech. Schulgramm.

— N° 47, 24 nov. 1888 : **ANHUT**, In Dionysium Periegetam quaest. crit. (Schneider : très recommandable). — **WEIL**, L'auteur du premier discours contre Aristogiton est-il bien informé des institutions d'Athènes? (Thalheim : ne regarde pas les attaques de Lipsius comme réfutées). — **Th. REINACH**, L'inscription de **Lygdamis** (Meister : importantes contributions). — **AVIANUS**, the fables, p. p. **ELLIS** (Heidenhain : édition qui répond peu à la renommée du savant). — **HARNECKER**, Adnot. ad **Ciceronis** de orat. libr. II. (Ströbel : très détaillé et instructif). — **BUSSON**, **Lykurgos** u. die grosse Rhetra (Kirchner : digne d'être examiné avec attention). — **PAUL GUIRAUD**, Les assemblées provinc. dans l'empire romain (H. Schiller : excellent, cp. *Revue crit.* n° 21). — **ANDREW LANG**, Ritual and religion (Fritzsche : abondant, clair, intéressant).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 23, 1^{er} nov. 1888 : **LINDNER**, Die Veme. (Luschin von Ebengreuth : travail très instructif.) — Jahresber. der Geschichtswiss. VI. (von Below : c'est Jastrow qui rend compte des public. sur l'hist. de la constitution et de l'économie politique; mais il est incomplet, et ses jugements sont contestables; en revanche, il cite consciencieusement ses propres productions.) — **BOURGEOIS**, Neufchatel et la politique prussienne en Franche-Comté. (Heigel : « L'auteur n'a pas procédé objectivement et impartialement »; cp. *Revue crit.* 1887, n° 47).

Journal of the Gypsy Lore Society, vol. I, n° 2, octobre 1888 : **R. von SOWA**, The dialects of the Gypsies of Brazil. — **GRIERSON**, Doms, Jâts, and the origin of the Gypsies. — **W. WEBSTER**, The Cascarrots of Ciboure. — **KOPERNICKI** a. **GROOME**, Two Gypsy folk-tales. — **CROFTON**, Orthography a. accent. — **GRIERSON**, The genitive in Gypsy. — Original popular melodies of the Transylvanian Text-Gypsies. — **GROOME**, Anglo-Romany gleanings. — Reviews (Leland, Mac-Ritchie, Davidson). Notes and queries.

Revue de Belgique, 11^e livr. 15 nov. 1888 : DELBŒUF, Le magnétisme animal, à propos d'une visite à l'école de Nancy, I. — COEMANS, Usages et cérémonies du mariage. — BOURSON, Que fut Jésus? (fin.) — BELLY, L'ethisme américain, IV. — Et. B. L'exposition d'Anvers. — POTVIN, Ch. Geffcken.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. AL. BERTRAND et G. PERROT,
membres de l'Institut.

Abonnement : 30 fr. ; Départements, 32 fr. ; Etranger, 33 fr.

Sommaire du numéro septembre-octobre : De l'emploi des bijoux et de l'argenterie comme prix d'achat en Irlande avant l'introduction du monnayage, par M. d'Arbois de Jubainville. — Le Taurobole et le culte d'Anahita, par M. F. Cumont. — Etudes sur quelques inscriptions latines trouvées dans la Narbonnaise, par M. Albert Lebègue. — L'atelier du statuaire Myrismus, à Césarée de Mauritanie (Cherchell) par M. R. Mowat. — Les inscriptions du Djebel Toumiat, par M. R. de la Blanchère. — Fouilles dans un cimetière romain à Carthage, en 1888, par M. A. Delattre. — Etudes sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne, par M. Deloche. — Les inscriptions gauloises. Nouvel essai d'interprétation par M. Jacques Guillemaud. — Fastes éponymiques de la ligue thessalienne. — Tapes et Stratèges fédéraux, par M. Paul Monceaux. — De la formule *Translata de Sordentibus locis* trouvée sur les monuments de Cherchell, par M. Pallu de Lessert. — Sur les abréviations dans les manuscrits grecs, par M. Paul Taunery. — Chronique d'Orient, par M. Salomon Reinach. — Nouvelles archéologiques et correspondance. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par M. R. Cagnat.

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

Publiées sous les auspices
du Ministère de l'Instruction publique.

Tome XIV, in-8, avec nombreuses cartes et planches. . . . 9 fr.

Rapport sur une Mission en Tunisie, par M. Cagnat. — Rapport sur une mission en Italie, par M. C. Molinier (manuscrits relatifs à l'Inquisition). — Rapport de Mission sur la côte Nord de Vénézuéla, par M. Chaper. — Rapport sur une Mission au Wadi Brissa, par M. Pognon. — Rapport de M. Alfred Marche sur l'archipel de Jolo, sur l'île de la Paragua ou Palawan, sur la baie d'Ulugan, sur l'archipel des Calamianes. — Rapport de M. A. de Quatrefages sur les Recherches anthropologiques, dans le Caucase de M. Chantre. — Rapport sur une mission en Angleterre et dans le pays de Galles, par M. J. Loth. — Rapport sur une mission au royaume du Choa et dans les pays Gallas (Afrique Orientale), par M. Alph. Aubry, ingénieur des mines. — Rapport sur une mission à Luxembourg. Les Archives de l'État à Luxembourg (comté, dncché, grand-duché), par M. Bonnardot. — Fragment d'une carte des Pyrénées, par M. Schrader.

Le Puy, Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LE MARQUIS DE JOUFFROY D'ABBANS

INVENTEUR DE L'APPLICATION DE LA VAPEUR A LA NAVIGATION

Par J.-C. ALFRED PROST

1 volume in-8. 6 fr.

L'ÉPOPÉE SERBE

CHANTS POPULAIRES HÉROÏQUES

SERBIE, BOSNIE ET HERTZÉGOVINE, CROATIE, DALMATIE, MONTÉNÉGRE

TRADUIT PAR Aug. DOZON

1 volume in-8, avec planche. 7 fr. 50

L'ANCIENNE ALEXANDRIE

ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE PAR LE D^r NÉROUTSOS BEY

1 volume in-8 avec dessins, planches et carte en couleurs. 6 fr.

LA PISCINE DE BÉTHESDA A JÉRUSALEM

Par C. MAUSS

Architecte du Ministère des Affaires étrangères.

In-8, richement illustré. 6 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 861, 1 décembre 1888 : Matthew ARNOLD, Essays in criticism (Simcox). — The Scotch principals: Mrs OLIPHANT, Memoir of Principal Tulloch. KNIGHT, Principal Shairp and his friends, (W. Wallace). — Isaac TAYLOR, Leaves from an Egyptian note-book. (Am. B. Edwards). — Mrs BARNETT, Practicable Socialism. — On Celtic latinity a. the Tripartite Life (W. Stokes). — The cliff of the dead (Cook). — The vowel quantity in Old-English « rod » and « hol » (Mayhew). — Hoil and κοῖλος (Bradley). — The legend of the oldest animals (Kuno Meyer et Coelho). — Chizzel = bran in Lincolnshire (Peacock). — Th. MOMMSEN, Röm, Staatsrecht, dritter Band, II. (Fr. T. Richards : on connaît les mérites de l'ouvrage, « its fulness and its originality »). — Oriental studies in Italy. — Etruscan numerals, Eslem-zathrumis, Tezan a. Θυνχυθῶλ (Rob. Broun).

The Athenaeum, n° 3, 188, 1 décembre 1888 : G. SMITH, Stephen Hislop, pioneer missionary a. naturalist in Central India 1844-1863. — BEAUCLERCK, Rural Italy, an account of the present agricultural condition of the Kingdom. — LYNN LINTON, Through the Long Night, 3 vols. — KING a. COOKSON, The principles of sound a. inflexion, as illustrated in the Greek a. Latin languages (comble une lacune dans la littérature philologique anglaise, soigné d'ailleurs et clair; expose l'état actuel de la science). — Ernst II, Herzog von Sachsen Coburg-Gotha, Aus meinem Leben und aus meiner Zeit, II. — Carlyle as an historian (O. Browning u. Peacock). — The author. transl. of the Bible with the marginal notes of the Genevan version 1715 (Pocock). — The town wall a. gates of Dover (Kerslake). — BALL, a short account of the history of mathematics. — LEWIS, The holy places of Jerusalem (l'ouvrage le plus important sur le sujet depuis celui de Fergusson, 1878).

Literarisches Centralblatt, n° 49, 1^{er} déc. 1888 : Deutsch protestant. Kämpfe in den baltischen Provinzen Russlands. — Du PREL, Die Mystik der alten Griechen. Tempelschlaf, Orakel, Mysterien, Dämon des Sokrates (Pas de critique des sources; croit toutes les anecdotes de Plutarque; écrit avec esprit et habileté; grande lecture; à recommander aux amateurs de problèmes mystiques). — Von GIZYCKI, Kant u. Schopenhauer. — TIELE, Babyl. assyr. Geschichte, II, von der Thronbesteigung Sinacherib's bis zur Eroberung Babels durch Cyrus (Très utile; jugement calme, critique réfléchie). — DANIELSON, Die nordische Frage 1746-1751 (réussit à bien faire connaître la politique russe, danoise et anglaise). — Von ASBOTH, Bosnien und die Herzegowina. — Euripide, Phéniciennes, p. p. BERNARDAKES (en grec; paraît dans la collection Zographos; bon travail). — Hostius, Apparatus criticus ad Juvenalem (recherches soignées). — BLASE, Geschichte des Irrealis im Lateinischen, zugleich ein Beitrag zur Kenntniss des afrikan. Lateins (en somme instructif). — Cricii carmina p. p. MORAWSKI (III^e vol. du Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum, consacré à l'un des humanistes les plus remarquables de Pologne, André Cricius, évêque de Plocka, 1482-1537). — FICKELSCHERER, das Kriegswesen der Alten; SEEMANN, Die gottesdienstlichen Gebräuche der Griechen und Römer (deux études destinées au grand public et sans valeur originale). — HEYDEMANN, Pariser Antiken (cp. *Revue crit.* n° 27). — SEMPER, Wandgemälde u. Maler des Brixner Kreuzganges. — CHARLES, Zeitgen. Dichters, Studien u. Skizzen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48, 1^{er} décembre 1888 : Minucii Felicis Octavius p. p. BAEHRENS (Wendland : l'éditeur, mort récemment, a été plus heureux sur d'autres domaines). — WILHELM, De Minucii Octa-

vio et Tertulliani Apologetico (Wendland : ne dit pas le dernier mot sur la question). — CONST. RITTER, Untersuch. über Plato. — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brahmanen, zum ersten Male ins Deutsche übersetzt mit Commentar u. Einleitung von Alfred Ludwig (Hillebrandt) : VI^e et dernier vol. de l'ouvrage qu'on accueillera avec reconnaissance). — Festschrift zur Begrüßung der vom 28 sept. bis 1 oct. 1887 in Zürich tag. Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner (Bruns). — GASQVY, De Fulgentio Virgilii interprete (Keil : cp. *Revue crit.*, n^o 70). — BORCHARDT, Die sprichwörtl. Redensarten im deutschen Volksmund nach Sinn u. Ursprung erleutert (Dunger : ne connaît pas le travail de Schrader « Der Bilderschmuck der deutschen Sprache », trop diffus d'ailleurs, mais a le jugement sain). — LESER, Fehler u. Lücken in der Li Sermon Saint Bernart benannten Predigtsammlung (W. Meyer : travail très exact). — KAERST, Forsch. zur Gesch. Alexanders des Grossen ; LEZIUS, De Alexandri Magni expeditione indica quaestiones (Niese : le livre de Kaerst renferme des remarques justes ; celui de Lezius est vraiment important.) — KELLETER, Die Landfriedensbünde zwischen Maas und Rhein im XIV Jahrhundert (Quidde : travail très estimable). — GOTHEN, Die Culturentwickl. Südtaliens in Einzeldarstellungen (L. Geiger : très bon ; études profondes, goût et finesse d'exposition). — Leo Bloch, Die znschauenden Götter in den rothfigurigen Vasengemälden des malerischen Stiles (Wernicke : fait avec soin).

Berliner philologische Wochenschrift, n^o 48, 1^{er} déc. 1888 : Zu Soph. Or. 1524-1530 (Holub). — Programme : FENDE, Der Fünfkampf der Hellenen ; STEINWENDER, Die röm. Bürgerschaft in ihrem Verh. zum Heere ; SOLBISKY, Die Schlacht bei Cannae ; ASBACH, das Volkstribunat des jüng. M. Livius Drusus ; PFANNNSCHMIDT, Zur Gesch. des Pompeian. Bürgerkrieges ; ABRAHAM, Tiberius u. Sejan ; SCHNEIDER, Portus Itius. — Eutyphron, p. p. Constantinides ; Criton, p. p. CROU, p. p. SCHANZ. (Apelt : fait un très grand éloge des éditions de Schanz). — OHLE, Beitr. zur Kirchengesch. I. Die pseudophilon. Essäer u. die Therapeuten (Wendland). — Horace, the odes, carmen secul. a. epodes, p. p. WICKHAM (Schütz : laisse une impression favorable). — NAGEOTTE, précis d'hist. de la litt. grecque (Peters ; trop de détails pour le jeune public auquel le livre est destiné). — DU PREL, Die Mystik der alten Griechen, Tempelschlaf, Orakel, Mysterien, Dämon des Sokrates (Büchschütz : tentative intéressante de résoudre ou d'éclaircir certaines énigmes psychologiques de l'antiquité). — SAUER, Die Anfänge der statuar. Gruppe, ein Beitrag zur Gesch. der griech. Plastik (Bie). — Th. ARNDT, Latein. Übungsbuch, I.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n^o 24, 15 nov. 1888 : A. RIEHL, Der philosophische Criticismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft, II, 2. (Lipps.) — Gross, Wirtschaftsformen und Wirtschaftsprincipien (Lexis).

Theologische Literaturzeitung, n^o 24, 1^{er} déc. 1888 : BEHRMANN, Einführ. in die heilige Schrift Alten u. Neuen Testaments. (Holtzmann.) — Die Briefe des Neuen Testaments, im jetzigen Deutsch wiedergeg. (Holtzmann.) — ARNOLD, Die Neronische Christenverfolgung, eine krit. Untersuch. (Krüger : réussi.) — KAUFMANN, Die Gesch. der deutschen Univ. I, Vorgesch. (Nitzsch : travail distingué : étude vaste des sources, sagacité remarquable, extraordinaire « Combinationsgabe », exposé plein de vie.) — BAUM, Magistrat u. Reform. in Strassburg bis 1529. (Très bon.) — ISRAEL, M. V. Weigels Leben u. Schriften.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXI, 6^e livr. : DELBŒUF, De la nature des compléments à propos de la définition du complé-

ment direct. — *Comptes-rendus* : WAUTERS, Homère a-t-il existé? (P. Thomas : on regrette que l'auteur ait risqué cette petite excursion dans un domaine qui lui est étranger). — BRAEMER, Nationalität u. Sprache im Königreiche Belgien (Pirenne ; des erreurs historiques, mais soin et méthode dans l'étude statistique). — DELBŒUF et ISRENTANT, Chrestomathie latine. — KEELHOFF, Notions de prosodie et de métrique latine (L. R. : bref, exact, recommandable). — LEMONNIER, PICARD, RODENBACH, VERHAEREN, Anthologie des prosateurs belges publiée avec l'appui du gouvernement belge (Bergmans : on n'a pas su établir de façon sérieuse la liste des littérateurs ; les fragments ou extraits ont été découpés au hasard ou avec maladresse ; les notices, écrites dans un style tourmenté et baroque, sont au fond absolument vides). — BRACHET et DUSSOUCHET, Nouveau cours de grammaire française (J. de Bastin : « Somme toute, la valeur de cette grammaire, et cette valeur est grande, consiste dans les notions historiques et philologiques. Quant aux règles de grammaire proprement dites, le cours ne vaut pas mieux que notre vieux Noël et Chapsal »). — Université de Gand, recueil de travaux publiés par la Faculté de phil. et lettres, I. P. THOMAS, Lucubrations Manilianae (reprod. d'un art. de Fr. Plessis dans l'« Instruction publique »). — L. LANGE, Kleine Schriften aus dem Gebiet der class. Altertumswissenschaft (Wagener : 1^{er} art.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

Biblioteca de escritores aragoneses

LEYENDAS DE JOSÉ, HIJO DE JACOB

y de

ALEJANDRO-MAGNO

Sacadas de dos manuscritos moriscos de la Biblioteca Nacional de Madrid

Par F. GUILLEN ROBLES

Un volume in-8..... 6 fr.

CONTES PLAISANTS ANNAMITES

Chuyen doi xua

Traduits en français pour la première fois

Par ABEL DES MICHELS

Un beau volume in-8..... 15 fr.

LES FAUSSES ANTIQUITÉS

De l'Assyrie et de la Chaldée

Par M. J. MENANT, de l'Institut

In-18 de luxe..... 3 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

LIVRES NOUVEAUX POUR ÉTRENNES
LA

LÉGENDE DE MONTFORT LA CANE

Texte par le Baron LUDOVIC DE VAUX

Illustrations en couleur par Paul CHARDIN.

Un volume de luxe, in-4 carré, illustré en chromotypographie, vignettes et camaïeux en un élégant cartonnage..... 25 fr.
20 exemplaires sur fort vélin de Hollande à la cuve..... 50 fr.
10 exemplaires sur japon impérial..... 100 fr.

CONTES RUSSES

Texte et illustrations, par L. SICHLER

Un magnifique volume gr. in-4, avec une couverture en chromotypographie, et plus de 200 dessins ou planches représentant des scènes, des costumes, des ornements russes, avec cartonnage élégant. 25 fr.
Le même ouvrage sur fort vélin de Hollande..... 40 fr.

CENT PROVERBES JAPONAIS

Par F. STEENACKERS et UÉDA TOKUNOSUKE

Un beau volume in-4, richement illustré à la japonaise en noir et en couleurs, fort papier teinté..... 25 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 866, 8 déc. 1888 : Sir John STRACHEY, India (Hunter : ouvrage de grande valeur). — TURNER, Count Tolstoi as novelist and thinker (Morfill). — BASS MULLINGER, Universities (tiré de l'Encyclop. Brit.) et A history of the University of Cambridge (Rashdall). — The Chaucer art. in the Dict. of Nat. Biogr. (Furnivall). — The latin « Heptapla » (Mayor). — The cliff of the dead among the Teutons (Stevenson). — Marriage or near kin (Huth). — Road in middle English (Ramsay). — SETH, Hegelianism a. personality (Stewart). — Arsene Darmesteter (très longue et très élogieuse notice). — MARSTON, Our recent actors, 2 vols. (Wedmore).

The Athenaeum, n° 3189, 8 déc. 1888 : BESAND, The Eulogy of Richard Jefferies. — Two centuries of Irish history, 1691-1870, p. p. BRYCE. — INGRAM, Two chapters of Irish history, I, the Irish parliament of James II ; II. The alleged violation of the treaty of Limerick. — JAMES, The Unknown Horn of Africa, an explor. from Berbera to the Leopard River. — HANNAY, Life of Smollett (résumé utile et très agréable à lire). — DRUMMOND, Philo Judaeus or the Jewish-Alexandrian philosophy in its development a. completion. — The Genevan version of the Bible. — Carlyle as an historian. — Notes from Oxford. — Excavations near Thespiae (Mary C. Dawes). — Letters of Felix Mendelssohn to Ignaz a. Charlotte Moscheles, translated.

Literarisches Centralblatt, n° 50, 8 déc. 1888 : CARRIÈRE, Christus u. die Wissenschaft der Gegenwart. — STECK, Der Galaterbrief. — LEKSYCKI, die ältesten grosspolnischen Groodbücher, I. Posen, 1386-1399 (public. importante). — Die Chronik der Stadtschreiber von Posen, p. p. WARSCHAUER. — BOKEMEYER, Die Molukken. — CECCHI, Fünf Jahre in ostafrika. — Die Kämpfe und Streitigkeiten zwischen den Banu Umajja und den Banu Hasim von Takijj ad-din al-Makrizijj, hrsg. v. G. Vos. — BRAITEMAIER, Gesch. der poet. Theorie u. Kritik von den Discursen der Maler bis auf Lessing, I (conscientieux et très fouillé). — MUNCKER, Klopstock (travail très solide et très complet, tout en étant destiné au grand public ; cp. un prochain art. de la *Revue*).

Deutsche Literaturzeitung, n° 49, 8 déc. 1888 : Kurzgef. Comm. VI. Die Psalmen u. Sprüche Salomos, ausgel. von SCHULZ u. STRACK. NOV-vack.) — MATTHIS, die Leiden der Evangel. in der Grafschaft Saarwerden. (Cp. *Revue crit.*, n° 45.) — RICKERT, Zur Lehre von der Definition. — LEY, Leitfaden der hebr. Poesie. (Guthe.) — AMSEL, De vi atque indole rhythmorum quid veteres judicaverint. (Spiro : pas de méthode.) — O. GÜNTHER, Quaest. Ammianaeae criticae. (Gertz : méthode critique bonne et saine.) — KERN, Die deutsche Satzlehre, (Ries : 2^e édit. d'un petit livre solide et instructif.) — SARRAZIN, Das moderne Drama der Franzosen. (Waetzoldt : rien de nouveau, ni de remarquable.) — BUCHHOLZ, Ekkehard von Aura. (Meyer von Knonau : intéressant et utile.) — A. PFISTER, König Friedrich von Württemberg u. seine Zeit. (Lorenz : travail très honorable.) — HOERNES, Dinarische Wanderungen. — Der Anonimo Morelliano. (Marcanton Michiels Notizia d'Opere del disegno.) I, Text u. Uebersetz. von Th. FRIMMEL. (Dehio).

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

Principales nouveautés pour les Étrennes de 1889

VOLUMES DE LUXE

CONTES JUIFS

Par **SACHER MASOCH**

Un volume in-4° carré, comprenant 26 contes richement illustrés de 100 dessins dans le texte et de 27 compositions hors texte imprimées en taille-douce et en différents tons.

Tirage limité à 2,000 exemplaires. — Prix du volume broché. 30 fr.

Demi-reliure d'amateur à coins, tête dorée. 40 fr.

25 exempl. numérotés de 1 à xxv, sur papier impérial du Japon, accompagnés d'une composition originale. 200 fr.

100 exempl. numérotés de 1 à 100 sur papier du Japon. 100 fr.

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

PENDANT LA RÉVOLUTION

Par **EDMOND et JULES DE GONCOURT**

Un beau volume in-4° raisin, avec de nombreuses reproductions en noir et en couleur des documents du temps, sous couverture en chromotypographie,

imitation de tentures de l'époque. — Prix. 30 fr.

Demi-reliure d'amateur à coins, tête dorée. 45 fr.

L'ITALIE DU NORD

Par **G. DE LÉRIS.**

Grand volume in-8°, imprimé avec luxe, avec de nombreuses illustrations dans le texte.

Prix du volume broché. 25 fr. | Richement relié. 32 fr.

Demi-reliure d'amateur à coins, tête dorée. 35 fr.

HISTOIRE DE L'ÉCOLE NAVALE

ET DES INSTITUTIONS QUI L'ONT PRÉCÉDÉE

Par **UN ANCIEN OFFICIER**

Avec lettre du vice-amiral **JURIEN DE LA GRAVIÈRE**, de l'Académie française

Un vol. gr. in-8° jésus, illustré de 40 comp. hors texte par **P. JOZET**, gravé sur bois par **MEAULLE**

Prix du volume broché. 25 fr. | Demi-reliure, tranches dorées. 30 fr.

25 ex. num. sur pap. imp. du Japon 90 fr. | 50 ex. num. sur papier de Hollande 50 fr.

COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

SAPHO

Par **ALPHONSE DAUDET**

Illustré de 10 compositions de **REJCHAN**, gravées à l'eau-forte par **E. ABOT** et **A. DUVIVIER**, et de nombreux en-têtes et culs-de-lampe.

GERFAUT

Par **CHARLES DE BERNARD**

Illustré de 10 composition de **WEISZ**, gravées à l'eau-forte par **MANESSE** et de nombreux en-têtes, lettres ornées et culs-de-lampe.

Chacun de ces vol., broché. 25 fr. | Demi-rel. chagrin. 32 fr. | Maroquin 40 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

L'ARCHITECTURE GRECQUE

Par **VICTOR LALOUX**, architecte.

L'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Par **ERNEST BABELON**, conservateur au Cabinet des Médailles.

Prix du vol. br. 3 50 | Avec cart. artistique en toile rel. 4 50 | Demi-rel. d'amat. 6 fr.

NOMBREUX OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Le Catalogue illustré de la maison Quantin est envoyé franco sur demande.

ÉTRENNES 1889

LIBRAIRIE DE FIRMIN - DIDOT ET C^{ie}, IMPRIMEURS DE L'INSTITUT
56, RUE JACOB — PARIS

ÉTRENNES 1889

ÉTRENNES 1889

NOËL ET JOUR DE L'AN

Envoi franco du catalogue des ouvrages d'Étrennes
à toute personne qui en fait la demande.

GUSTAVE MARCHAL

LA GUERRE DE CRIMÉE

Ouvrage illustré de 26 gravures hors texte
Par Q. DE BEAUREPAIRE

Un volume grand in-8 Jésus.

Prix de chaque ouvrage ci-dessus. {

Broché. 9 fr.
Cartonné. 11 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dorées ou amateur. 13 fr.

EDMOND DESCHAUMES

LA RETRAITE INFERNALE

(Armée de la Loire, 1870-1871)

Ouvrage illustré de 23 gravures hors texte

Par Q. DE BEAUREPAIRE

Et d'une carte de la campagne de la Loire.
Un volume grand in-8 Jésus.

Broché. 9 fr.
Cartonné. 11 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dorées ou amateur. 13 fr.

ALEXIS LEMAISTRE

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Dessinée et racontée par un élève

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 60 GRAVURES HORS TEXTE

Un volume grand in-8 Jésus.

Prix de chaque ouvrage ci-dessus. {

Broché. 9 fr.
Cartonné. 11 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dorées ou amateur. 13 fr.

WALTER SCOTT

LE PIRATE

Traduction de R. DE CERISY

Dessins de LALAUZE

Un volume grand in-8 Jésus.

Broché. 9 fr.
Cartonné. 11 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dorées ou amateur. 13 fr.

L'EXPÉDITION

CHARLES VIII EN ITALIE

Histoire diplomatique et militaire

Ouvrage publié sous la direction et avec le concours

de M. P. d'Albert de Luynes et de Chevreuse,

duc de Chaulnes

Par H.-Fr. DELABORDE

Ouvrage couronné par l'Institut et illustré de

3 photographies, de 2 chromolithograph., de 5 plan-

ches tirées à part et de 138 grav. dans le texte.

Un volume in-4 de 600 pages. Broché. 30 fr.

Relié plaque, tranches dorées ou amateur. 40 fr.

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE

ÉVÊQUE D'ATHÈNES ET DE PARIS

Patron de la France

Par l'abbé VIDIEU

Chanoine honoraire, docteur en théologie.

Un volume in-4, illustré de chromolithographie,

d'eau-forte et de plus de 200 gravures sur bois ou

photogravures. — Prix : Broché. 30 fr.

Relié plaque. 40 fr.

Relié amateur. 40 fr.

Il a été tiré 75 exemplaires sur Japon, numérotés

de 1 à 75, au prix de. 100 fr.

L'ART ÉTRUSQUE

Par Jules MARTHA

Maître de conférences à la Faculté des Lettres
de Paris.

Ouvrage couronné par l'Institut.

Illustré de 4 planches en couleurs et de 350 gravures
dans le texte.

D'APRÈS LES MONUMENTS DE L'ART

Un vol. in-1 de 600 pages, broché. 30 fr.

Relié plaque. 40 fr.

Reliure d'amateur. 40 fr.

Il a été tiré 30 exemplaires sur papier de

Hollande, numérotés de 1 à 30, au prix de. 60 fr.

UNIV. OF MICH.

FEB 5 1907





3 9015 01481 4480

